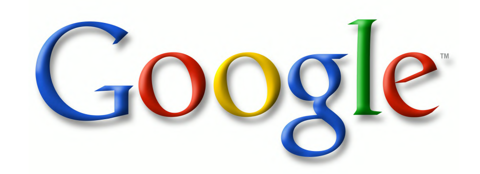
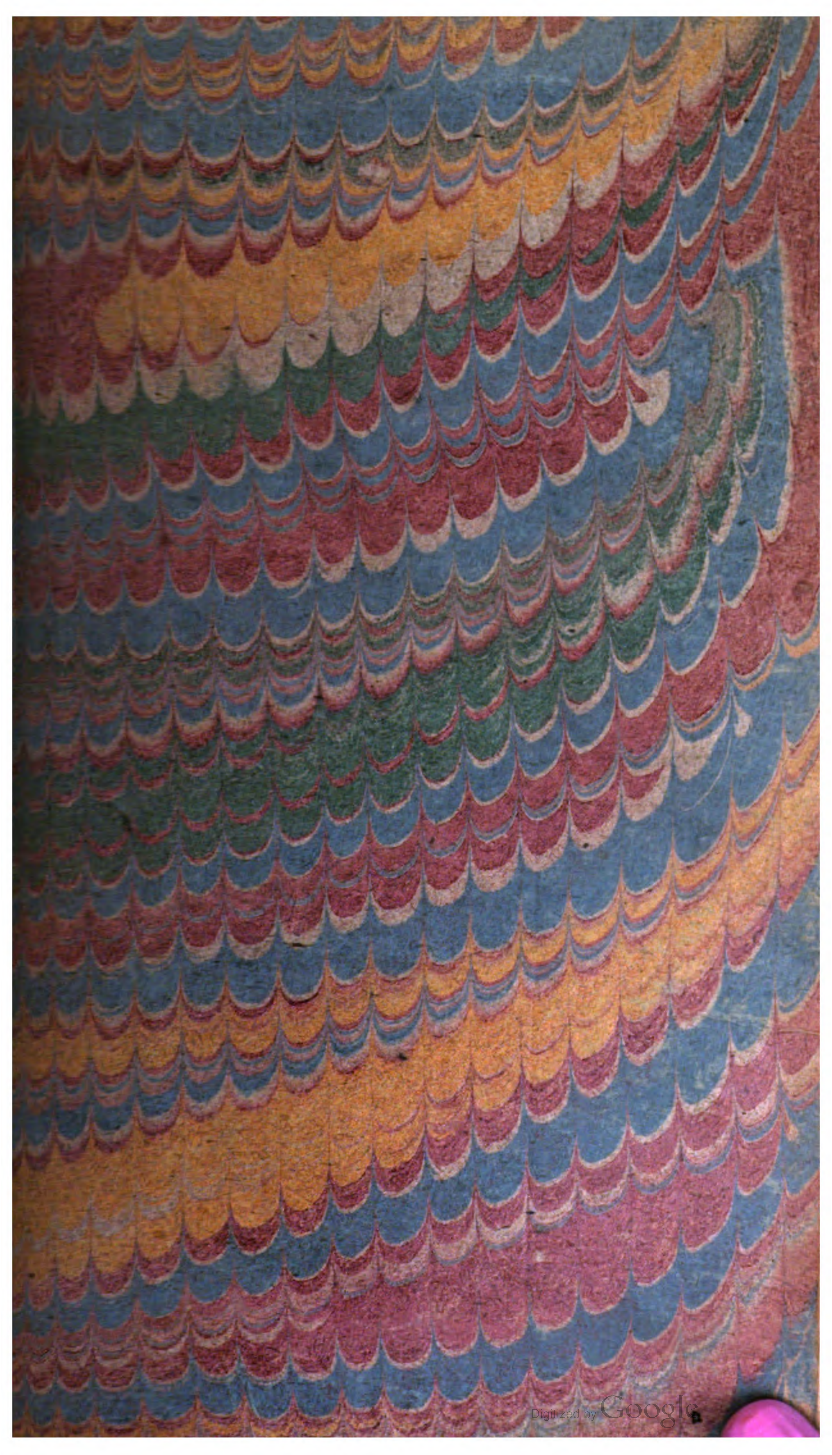





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
Digitized by Google



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

S—Z

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

De tous les HOMMES qui se sont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs, &c, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Nouvelle Edition, revue, corrigée, abrégée & augmentée par l'Abbé F. X. D. F.

Convenientia cuique. HOR. a. p.

TOME SIXIEME.



A AUSBOURG,
Chez MATTHIEU RIEGER, fils, Imprimeur-Libraire,
Et se trouve
A LIEGE, chez LEMARIÉ, proche l'Hôtel-de-Ville, dessous la Tour.
A BRUXELLES, chez J. L. DE BOUBERS, rue d'Assaut.
A LUXEMBOURG, chez l'Imprimeur du Journal.
Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXIV.
AVEC APPROBATION.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

S

SA ou SAA, (Emmanuel) jésuite, né à Condé en Portugal, prit l'habit de S. Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre & à Rome, il se consacra à la chaire, & prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il mourut en 1596, dans sa 66e année, à Arone, au diocese de Milan, où il s'étoit rendu pour se délasser de ses travaux. Nous avons de lui: I. *Scholia in IV Evangelia*, Anvers 1596, Lyon 1610, Cologne 1620. II. *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers 1598, Cologne 1610. III. *Aphorismi Confessariorum*, Barcelone 1609, Paris 1609, Lyon 1612, Anvers 1615, Rouen 1617, Douai 1627. Ses notes sur la Bible sont courtes & littérales. Il y en a un grand nombre qui, dans leur briéveté, jettent plus de jour sur le texte sacré, & terminent mieux de grandes difficultés que de longs commentaires. On assure qu'il fut 40 ans à composer son livre des *Aphorismes des Confesseurs*, quoique ce ne soit qu'un petit vol. in-12. Cependant le maître du sacré palais en fit retrancher ou corriger plus de 80 endroits, où les principes & les décisions ne sembloient pas s'accorder avec les regles des mœurs communément établies dans les écrits moraux des Peres de l'église, ou dans les décisions des conciles.

SÁ DE MIRANDA, (François) chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, né à Coïmbre en 1495, fut d'abord professeur en droit de l'université de sa patrie. Il ne s'étoit adonné à la jurisprudence, que par complaisance pour son pere. Dès

qu'il l'eut perdu, il se livra entiérement à la philosophie morale & à la poésie. Il voyagea en Espagne & en Italie, & revint en Portugal avec des connoissances très-étendues. Le roi Jean III & l'infant Jean l'honorerent de leurs bontés; mais Sa n'eut pas le bonheur de les conserver. Il quitta la cour, & se confina dans une maison de campagne jusqu'à sa mort, arrivée en 1558, à 65 ans. Ses ouvrages poétiques consistent en *Satyres*, en *Comédies*, en *Pastorales*. Ils ont été imprimés en 1614, à Lisbonne, in-4°. Sa de Miranda est le premier poëte de sa nation qui ait eu un nom; mais il n'en est ni le plus correct, ni le plus élégant. Plus soigneux de réformer les vices du cœur que de procurer du plaisir à l'esprit, il s'attachoit à mettre en vers des maximes de morale, qui ne prêtoient pas toujours à la poésie. La sienne offre des leçons utiles.

SA, (CORREA de) *voy.* CORREA.

SAADI *ou* SADI, célebre poëte persan, naquit dans la ville de Schiraz, capitale de la province de Perse proprement dite, l'an 1175, de J. C. Il fut fait esclave par les Francs dans la Terre-Sainte, & travailla en cette qualité aux fortifications de Tripoli. Un marchand d'Alep le racheta de cette captivité pour le prix de 10 écus d'or, & lui en donna cent autres pour la dot de sa fille qu'il lui fit épouser. Mais cette femme lui donna tant de peine, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire connoître son chagrin dans ses ouvrages, & principalement dans son *Gulistan*, qui parut en vers & en prose l'an 1258. Quelque tems après il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi-bien qu'un autre de ses ouvrages, qui porte le titre de *Molamâat*. Le mot *Gulistan* signifie proprement en langue persane un *jardin* ou *parterre de fleurs*, & celui de *Bostan* se prend pour un *jardin de fruits*; celui de *Molamâat* signifie en arabe des *étincelles*, des *rayons*, des *échantillons*. Il mourut à l'âge de 116 ans, l'an 1291. Voltaire faisoit peu de cas de ses poésies; mais comme il ignoroit absolument la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnoître dans le poëte persan beaucoup d'énergie & d'élévation. Voici comme il parle de Dieu.

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais:
De ce qu'on n'entend pas, son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos meres.
De l'aurore au couchant il porte le soleil.
Il seme de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau; de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace & du vuide:
Qu'il parle, & l'univers repasse, en un instant,
De l'abyme du rien dans les plaines de l'être.

SAADIAS-GAON, célebre rabbin, mort en 943, à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs, établie à Sora, près de Babylone. On a de lui: I. Un traité intitulé *Sopher Haëmounoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs. II. Une *Explication* du livre *Jetira*. III. Un *Commentaire* sur *Daniel*. IV. Une *Traduction*, en arabe, de l'*Ancien-Testament*; & d'autres ouvrages.

SAAS, (Jean) né au diocese

de Rouen, & membre de l'académie de cette ville, mort en 1774, âgé de près de 72 ans. Après avoir été secretaire de l'archevêque, & garde de la bibliotheque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Darnetal en 1742, puis d'un canonicat de la métropole en 1751. Une application constante à l'étude lui acquit des connoissances étendues dans la littérature, & le rendit un des plus habiles bibliographes de son tems. Mais plus jaloux de la gloire des lettres que de la sienne propre, il n'employa jamais plus d'activité que lorsqu'il s'agit d'être utile aux autres, soit par des recherches longues & pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Outre des manuscrits intéressans qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom ou sous des noms empruntés; entr'autres: I. *Catéchisme de Rouen.* II. *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4°. III. *Notice des Manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-12. IV. *Lettre sur le Catalogue de la bibliotheque du Roi*, 1749, in-12. V. Plusieurs *Lettres critiques* sur le *Supplément du Moréri*, 1735, sur l'*Encyclopédie*, sur le *Dictionnaire* de l'abbé Ladvocat, Douay 1762, in-8°.

SAAVEDRA, *voy.* CERVANTES.

SAAVEDRA FAJARDO, (Diego) d'une famille noble du royaume de Murcie en Espagne, fut résident de cette puissance en Suisse. C'étoit à la fois un bon littérateur & un habile politique, parlant & écrivant purement en espagnol. Il mourut en 1648, chevalier de l'ordre de S. Jacques, & conseiller du conseil suprême des Indes. On a de lui: I. L'*Idée d'un Prince politique.* II. La *Couronne Gothique*, &c, Anvers, in-fol. III. La *République Littéraire*: ouvrage de critique, où il y a quelques bonnes plaisanteries. Il a été traduit en françois, à Lausanne, 1770, in-12.

SABADINO DEGLIARIENTI, (Jean) bolonois, contemporain de Bocace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses Contes frivoles & lubriques. Sabadino fut de ce nombre; mais il s'en faut bien qu'il ait atteint la pureté & la naïveté du langage de l'original. Nous avons de lui 70 Nouvelles, *ou* Contes obscenes, sous ce titre: *Porretane.* Ce recueil est peu commun, sur-tout en France. Il fut imprimé d'abord à Bologne, in-fol. 1483, & ensuite à Venise en 1504 & 1510. Dans les éditions postérieures on trouve une Nouvelle de plus.

SABÆUS, *voyez* SABEO.

SABAS, hérésiarque, chef des Messaliens. Animé d'un desir mal entendu d'arriver à la perfection évangélique, il prit tous les passages de l'Evangile à la lettre. Il se fit eunuque, vendit ses biens, & en distribua l'argent aux pauvres. Jesus-Christ dit à ses disciples: « Ne travaillez point pour la nourriture » qui périt, mais pour celle qui » demeure à la vie éternelle ». Sabas conclut de ce passage, que le travail étoit un crime, & se fit une loi de demeurer dans la plus rigoureuse oisiveté. Il donna ses biens aux pauvres, parce que l'Evangile ordonne de renoncer aux richesses; & ne travailloit point pour se nourrir, parce que Dieu défend de travailler pour une nourriture qui périt. L'Ecriture nous représente le démon comme un lion affamé, qui tourne sans cesse autour de nous; Sabas se croyoit sans cesse investi par ces esprits malins. On le voyoit au milieu de la priere s'agiter violemment, s'élancer en l'air, croire sauter par-dessus une armée des démons, se battre contre eux, faire tous les mouvemens d'un homme qui tire de l'arc; il croyoit décocher des fleches contre les diables. Les Messaliens avoient fait du progrès à Edesse; ils en furent chassés vers 380 par Flavien, évêque d'Antioche, & se retirerent

dans la Pamphylie. Ils furent condamnés par le concile d'Ephese l'an 431; on y rapporta une ordonnance d'un concile tenu à Constantinople quatre ou cinq ans auparavant, qui condamnoit les mêmes hérétiques, & elle fut approuvée & confirmée.

SABAS, (Saint) abbé & supérieur-général des monasteres de Palestine, naquit en 439 à Mutalasque, bourg situé près de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûterent du monde; il se confina dans un monastere à une lieue de sa patrie, & il en fut l'ornement. Il défendit avec zele la foi du concile de Chalcédoine, sous le regne d'Anastase, & mourut en 531, à 92 ans, plein de vertus & de jours. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par Cyrille, moine de Palestine, & publiée par Bollandus sous le 20 janvier. La *Vie* du même Saint donnée par Métaphraste est interpolée.

SABATEI-SEVI, *voyez* ZABATHAI.

SABELLICUS, (*Marcus-Antonius Coccelus*) né à Vicovaro, sur le Tévérone, vers 1436, d'une famille honnête, prit le nom de *Sabellicus* lorsqu'il fut couronné poëte. Il alla à Rome fort jeune; il s'y appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable sous les plus savans maîtres, & en particulier sous Pomponius-Lætus & sous Domitius de Vérone. Ses talens lui procurerent la chaire de professeur des belles-lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva à cette ville en 1484, pour lui confier la bibliotheque de S. Marc; mais ses débauches lui causerent une maladie dont il mourut en 1506, à 70 ans. Comme il n'avoit pas suivi les maximes de sagesse qu'il étaloit dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit une épitaphe dans laquelle il disoit:

Quid juvat humanos scire atque evolvere casus,
Si fugienda facis & facienda fugis?

On a de lui: I. Une *Histoire Universelle*, depuis Adam jusqu'en 1503, très-inexacte, en un vol. in-fol. II. L'*Histoire de la République de Venise*, remplie de flatteries basses & de mensonges révoltans, in-fol. 1487; & dans le Recueil des Historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4°. Scaliger assure que l'argent des Vénitiens étoit, à ce que disoit Sabellicus lui-même, la source de ses lumieres historiques. La Traduction en vénitien par Matthieu Visconti, est rare. III. Plusieurs autres ouvrages en vers & en prose, imprimés en 1560, en 4 vol. in-folio.

SABELLIUS, fameux hérésiarque du 3e siecle, né à Ptolémaïde en Libye, disciple de Noëtus de Smyrne, étoit aussi entêté que son maître. Il ne mettoit d'autre différence entre les Personnes de la Trinité, que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose. Lorsqu'il considéroit Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, & résolvant d'appeller les hommes au salut, il le regardoit comme Pere. Lorsque ce même Dieu descendoit sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffroit & mouroit sur la croix, il l'appelloit Fils. Enfin, lorsqu'il considéroit Dieu comme déployant son efficace dans l'ame des pécheurs, il l'appelloit Saint-Esprit. Selon cette hypothese, il n'y avoit aucune distinction entre les Personnes Divines. Les titres de Pere, de Fils & de Saint-Esprit, n'étoient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avoit produites pour le salut des hommes. Ses erreurs, anathématisées dans plusieurs conciles, & en particulier dans celui d'Alexandrie en 261, ne laisserent pas de se ré-

pandre en Italie & en Mésopotamie. S. Denys d'Alexandrie composa d'excellens Traités contre Sabellius, dont les sectateurs furent appellés *Sabelliens*. S. Jerôme a exprimé énergiquement la nature de cette hérésie, en disant dans une de ses Epîtres à Marcelle: *Trinitatem in unius personæ angustias cogunt.*

SABEO, (Fausto) né près de Bresse dans l'état de Venise, de parens honnêtes, se fit connoître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il s'appliqua alors à l'étude des Peres, & ne regarda plus la poésie que comme un délassement. On a de lui un Recueil d'*Epigrammes* latines, imprimé à Rome en 1556. On en trouve un grand nombre qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est l'*Edition d'Arnobe*, à Rome 1542, in-folio: elle est recherchée par les bibliomanes. Henri II, auquel il dédia ses Epigrammes, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut âgé de 80 ans, vers l'an 1558.

SABIN, (George) né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélanchthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son Poëme intitulé: *Res gestæ Cæsarum Germanicorum*, qu'il mit au jour, âgé seulement de 20 ans, lui concilia les éloges des savans & la protection des princes. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Konigsberg, & conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence & sa capacité dans les affaires. Il fut ennobli, à la diete de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint, en 1540; & mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1560. On a de lui diverses Poésies latines, 1597, in-8°, parmi lesquelles on distingue ses *Elégies*, qui ont quelque mérite.

SABINE, (*Julia Sabina*) femme de l'empereur Adrien, étoit petite-niece de Trajan & fille de Matidia. L'impératrice Plotine, qui favorisoit Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage fut très-malheureux. Adrien, devenu empereur, traita son épouse comme une esclave. Sabine étoit cependant très-belle & très-bien faite; elle avoit des graces & de la dignité; mais elle mettoit un peu trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisoit à son époux. Elle se vantoit de n'avoir pas voulu lui donner des enfans, dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur pere. La mésintelligence augmenta tellement, qu'Adrien, frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie, pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna l'an 138 de J. C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

SABINIEN, diacre de l'église romaine, & nonce de S. Gregoire le Grand à Constantinople, auprès de l'empereur Maurice, succéda à ce pontife le 13 septembre 604, & mourut le 22 février 606. Il eut une partie des vertus de son prédécesseur.

SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode le Grand, qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrerent bataille aux Romains, furent repoussés, & le trésor pillé. Les vaincus s'étant assemblés en plus grand nombre, repousserent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégerent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allerent au-devant

de celui-ci, se justifierent, & se plaignirent de la conduite de Sabinus, qui disparut.

SABINUS, (*Julius*) seigneur gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de *César* au commencement du regne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu & mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, feignit de vouloir livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, & ne retint que deux affranchis en qui il avoit confiance. Ensuite il mit le feu à la maison, & se retira dans un souterrein, inconnu à tout autre qu'à lui & à ses confidens. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Epponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit par un de ses affranchis que cette tendre épouse avoit déja passé trois jours & trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle y vint, le consola dans cette espece de tombeau, & y mit au monde deux fils jumeaux. Après avoir resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi & conduit à Rome chargé de chaînes, avec sa femme & ses deux enfans. En vain Epponine sollicita la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds, & lui présentant ses deux enfans nés dans le souterrein; il la fit mourir avec Sabinus. L'amour héroïque & les infortunes de ces deux époux ont fourni un beau sujet de tragédie à divers poëtes.

SABINUS, *voyez* JULIE & AQUILIUS.

SABLÉ, (le marquis de) *voyez* LAVAL.

SABLIERE, (Antoine de Rambouillet de la) secretaire du roi, mort à Paris, sa patrie, en 1680, âgé de 65 ans, se distingua par un esprit aisé, naturel & délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12 après sa mort par son fils. Ces petits poëmes lui ont fait beaucoup d'honneur, par la finesse des pensées & par la délicate naïveté du style : on peut les proposer pour modeles en ce genre. Son épouse, Hesselin de la Sabliere, étoit en liaison avec les beaux-esprits de son temps. La Fontaine, qui trouva dans sa maison un asyle paisible durant près de vingt ans, l'a immortalisée dans ses vers.

SACCHETTI, (François de Benci) né à Florence en 1335, passa ses premieres années dans le commerce, & remplit ensuite plusieurs charges dans sa république. Il écrivoit facilement en vers & en prose; ses *Nouvelles*, publiées à Florence en 1724, 2 vol. in-8°, prouvent qu'il avoit une partie du génie de son compatriote Bocace, & qu'il n'en faisoit pas un meilleur usage. Il mourut en 1408.

SACCHI, (André) peintre, né à Rome en 1599, se perfectionna sous l'Albane, après que son pere lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages, les graces & la tendresse du coloris qu'on admire dans les tableaux de son illustre maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin; ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité; ses idées sont nobles, & sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi sur-tout dans les sujets simples; & l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois, sans avoir consulté la nature. Ce peintre avoit une telle singularité de mœurs, & se permettoit tant de liberté dans sa critique, que les bons peintres, ses contemporains, furent presque tous ses ennemis. Ses dessins sont précieux; une belle composition, des expressions vives, beaucoup de facilité, les ombres & les clairs bien ménagés, les caractérisent. Ses principaux ou-

vrages sont à Rome, où il mourut en 1661.

SACCHI, *voyez* PLATINE.

SACCHINI, (François) jésuite, né dans le diocese de Pérouse, mort à Rome en 1625, à 55 ans, fut professeur de rhétorique à Rome pendant plusieurs années, & secretaire de son général Vitelleschi pendant sept ans. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Continuation* de l'*Histoire de la Société des Jésuites*, en 4 vol. in-fol. écrite avec une grande pureté de langage, un style noble, élevé & sonore, plein de vivacité & d'intérêt (*voy.* JOUVENCI). II. *De ratione Libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours : *De vitanda Librorum moribus noxiorum lectione*, que le P. Sacchini prononça à Rome dans sa classe de rhétorique en 1603. Ces deux traités offrent des réflexions sensées & utiles. Sa *Parænesis ad magistros* est pleine d'excellentes vues pour l'institution de la jeunesse, bien propres à réunir les leçons de religion, de sciences & de vertu; moins étendue que le traité du P. Jouvency sur le même sujet, elle est écrite avec plus de rapidité & de nerf.

SACCO, (Joseph-Pompée) professeur en médecine à Parme, sa patrie, puis à Padoue. Son souverain le rappella en 1702 dans sa capitale, & l'y retint par l'emploi de premier professeur; il pratiqua & écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont : I. *Medicina theorico-practica*, Parme 1707, in-fol. II. *Novum Systema medicum ex unitate doctrinæ antiquorum & recentium*, 1693, in-4°. III. *Medicina rationalis practica Hippocratis*. IV. *Nova Methodus febres curandi*, Venise 1703, in-8°. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1730, in-fol. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide & de l'alcali, avoit établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carriere jusqu'à 84 ans, & mourut en 1718.

SACHS (Jean) de Fraustadt en Pologne, secretaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un traité contre Herman Coringius, sous le nom de *François Marinius*; il est intitulé : *De Scopo Reipublicæ Polonicæ*, 1665. Cet auteur mourut à l'âge de 50 ans, vers l'an 1670, comme il se préparoit à passer dans l'isle de Ceilan, par où il vouloit commencer ses voyages, qui faisoient toute sa passion.

SACHS, (Philippe-Jacques) médecin de Breslau, de l'académie des Curieux de la Nature, se fit un nom de son tems par divers ouvrages savans & singuliers. I. *Consideratio vitis viniferæ*, Leipsick 1661, in-8°. II. *Gammarologia, sive Gammarorum, vulgò cancrorum, consideratio*, 1665, in-8°. III. *Oceanus macro-microcosmicus seu dissertatio epistolica de analogo motu aquarum ex & ad oceanum, sanguinis ex & ad cor*. Breslau 1664, in-8°. IV. *De mira lapidum natura*, ibid. Sachs mourut en 1672, à 44 ans.

SACHSE, (Jean) cordonnier de Nuremberg, puis maître d'école & de chant, mort en 1567, à 81 ans, laissa un grand nombre de Poésies allemandes, que Georges Weiler a fait imprimer. Leur mérite est assez superficiel.

SACKVILLE, *voyez* DORSET.

SACRATO, (Paul) *Sacratus*, chanoine de Ferrare, sa patrie, & neveu du cardinal Sadolet, fut l'un des meilleurs cicéroniens du 16e siecle. On a de lui un vol. in-12 de *Lettres* latines, écrites avec politesse.

SACROBOSCO, (Jean de) appellé aussi *Holywood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui étoit le lieu de sa naissance, dans le diocese d'Yorck, étudia dans l'université d'Oxford. Il vint à Paris,

où il s'acquit un nom célèbre par ses talens pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, sur-tout dans son siecle; l'un, *de Sphæra Mundi*; l'autre, *de Computo Ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8°, Paris 1560.

SACY, *voyez* MAISTRE (le).

SACY, (Louis de) avocat au parlement de Paris, & l'un des Quarante de l'académie françoise, mort à Paris en 1727, à 73 ans, parut dans le barreau avec un succès distingué. Sa voix étoit touchante, sa physionomie heureuse, sa mémoire fidelle. Il avoit tout pour réussir dans cette profession, qu'il exerça avec autant de noblesse que d'applaudissement. On a de lui: I. Une bonne *Traduction* françoise des *Lettres de Pline le Jeune*, & du *Panégyrique de Trajan*, en 3 vol. in-12. II. Un *Traité de l'Amitié*, in-12. III. Un *Traité de la Gloire*, in-12. IV. Enfin, un Recueil de *Factums* & d'autres pieces, en 2 vol. in-4°. Son style est pur & élégant; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées, & de noblesse dans ses sentimens. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, & de donner trop dans l'antithese; mais ces défauts sont pardonnables dans un écrivain qui s'étoit formé sur *Pline*, & qui vivoit avec madame de Lambert, & les autres beaux-esprits partisans de ce style délié.

SADEEL, *voyez* CHANDIEU.

SADELER, (Jean) graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur & de ciseleur que son pere exerçoit; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au dessin & à la gravure. Il parcourut la Hollande, pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. Le duc de Baviere répandit ses bienfaits sur cet artiste. Sadeler, animé par la reconnoissance, fit pour son protecteur, des ouvrages qui ajouterent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, & perfectionna ses talens par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme. Il présenta quelques-unes de ses gravures au pape Clément VIII; mais ce pape ne paroissant pas disposé à remplir ses espérances, Sadeler se retira à Venise, où il mourut peu de tems après son arrivée. Il eut un fils, nommé *Juste* ou *Justin*, dont on a aussi quelques Estampes qui ne sont pas sans mérite.

SADELER, (Raphaël) graveur, frere de Jean, & son disciple. Sa vue, qu'un travail assidu avoit affoiblie, lui fit quitter quelque tems la gravure. Il s'adonna à la peinture par délassement; mais son goût le rappella à son premier exercice. Il s'y distingua par la correction du dessin, & par le naturel qu'il répandoit dans ses figures. Il accompagna son frere à Rome, à Venise, & mourut dans cette derniere ville. On ne sait point la date de sa naissance, ni celle de sa mort. On trouve des Estampes de lui dans un Traité *De opificio mundi*, 1617, in-8°.

SADELER, (Gilles) graveur, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu & disciple de Jean & de Raphaël, qu'il surpassa par la correction & la sévérité de son dessin, par le goût & la netteté de ses gravures. Il fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique. Ses talens distingués le firent desirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une pension annuelle. Les empereurs Mathias & Ferdinand II, successeurs de Rodolphe, continuerent d'honorer ses talens. Ses *Vestigi della antichita di Roma* (Rome 1660, in-fol.) sont recherchés. Il y a encore eu un Marc Sadeler, mais qui semble n'avoir été que l'éditeur des ouvrages de ses parens.

SADEUR, *voyez* FOIGNY.

SADI, *voyez* SAADI.

SADLER ou SADELER, (Jean) d'une ancienne famille de Shropshire en Angleterre, se livra à l'étude du droit, & eut des emplois considérables sous le ministere de Cromwel. Il mourut en 1674, à 59 ans, après avoir publié un ouvrage intitulé : *Les Droits du Royaume*, & un autre qui a pour titre *Olbia*.

SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Eléazar, exerça les fonctions essentielles du pontificat tour-à-tour, d'année en année, avec Achimelech, fils du grand-prêtre Abiathar, de la race d'Ithamar. Lorsqu'Adonias voulut se prévaloir du grand âge de son pere pour se faire déclarer roi, Sadoc donna, par ordre de Dieu, l'onction royale à Salomon. Ce prince le déclara seul souverain-pontife après la mort de David, l'an 1014 avant J. C. & dépouilla Abiathar III de sa dignité, & le relégua à Anathot (*voyez* ABIATHAR). Il ne faut pas le confondre avec Sadoc II, grand-prêtre des Juifs, vers l'an 670 avant J. C. du tems du roi Manassès.

SADOC, fameux docteur juif, & chef de la secte des Saducéens, vivoit près de deux siecles avant J. C. Il eut pour maître Antigone, qui enseignoit « qu'il falloit pratiquer la vertu pour elle-même, » & sans la vue d'aucune récompense ». Sadoc en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avoit donc ni récompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie ; comme si dans cette hypothese il pouvoit y avoir des vertus (*voyez* EPICURE). Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de *Saducéens*, formerent une des IV principales sectes des Juifs. Ils nioient la résurrection & l'immortalité de l'ame, & ils ne reconnoissoient ni anges, ni esprits. Ils rejettoient aussi toutes les traditions, & ne s'attachoient qu'au texte de l'Ecriture ; mais il est faux qu'ils niassent les prophéties & les miracles, puisqu'ils admettoient (par une inconséquence inconcevable & une contradiction manifeste avec leurs dogmes) les livres de l'Ancien-Testament, qu'ils pratiquoient la loi de Moïse & le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josephe, étoient séveres ; mais il est à croire que dans la pratique ils suivoient des principes qui les mettoient si fort à l'aise ; il est vrai que Jesus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup aux Pharisiens ; mais c'est que ces derniers affichoient la vertu & prétendoient être irréprochables, au lieu que les désordres des Saducéens découloient naturellement de leur croyance. La mauvaise doctrine des Saducéens ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, & même à la souveraine sacrificature ; & c'est ce qui prouve mieux que toute autre chose, à quel point de corruption & d'abandon le peuple juif & la Synagogue étoient enfin parvenus. La secte de ces Juifs épicuriens subsiste encore en Afrique & en divers autres lieux.

SADOLET, (Jacques) né à Modene en 1478, d'un professeur en droit à Ferrare, eut son pere pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec & le latin, il étudia en philosophie sous Nicolas Léonicene. Pour multiplier ses connoissances, il se rendit à Rome, où le cardinal Olivier Caraffe, protecteur des gens de lettres, le prit chez lui. Léon X, non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secretaire. Sa plume élégante & facile se prêtoit à toutes les matieres : théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignoit à un rare savoir, une modération & une modestie plus rares encore : il fallut que Léon X

usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocese, & il partagea son tems entre les travaux de l'épiscopat & les plaisirs de la littérature. Clément VII le rappella à Rome ; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retourneroit dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet ; mais Paul III le fit revenir bientôt à Rome, & l'envoya nonce en France, pour engager François I à faire la paix avec Charles-Quint. Le monarque françois goûta beaucoup les charmes de son esprit ; & le pontife romain, non moins satisfait de sa négociation, l'honora de la pourpre en 1536. Cet illustre cardinal mourut à Rome en 1547, à 71 ans, également regretté des Catholiques & des Protestans. Il s'attacha dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun ; mais il y renonça entiérement sur la fin de ses jours. Son style, en vers & en prose, respire l'élégance & la pureté des anciens écrivains romains. Il s'étoit formé sur Cicéron ; on pourroit même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le 15e siecle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone en 3 vol. in-4° ; le 1er en 1737, le 2e en 1738, & le 3e en 1740. Les principaux écrits de ce recueil sont : I. Divers *Discours*, dont tout le mérite est dans le style. II. Dix-sept livres d'*Epîtres*, les unes intéressantes, les autres moins agréables. III. Une interprétation des *Pseaumes* & des *Epîtres de S. Paul*; & d'autres ouvrages de théologie, écrits avec plus de politesse que de profondeur. IV. Des *Traités* de morale philosophique, sur l'éducation des enfans, sur les consolations dans les malheurs ; & quelques autres écrits de ce genre, dont on fait cas, quoique ses raisonnemens soient quelquefois trop subtils & embarrassés. V. Plusieurs *Poëmes*, parmi lesquels son *Curtius* & son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur copie quelquefois dans ses vers les phrases de Virgile, ainsi que dans sa prose celles de Cicéron ; mais à travers de cette imitation, il laisse échapper des traits d'esprit qui lui sont propres. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur & de modération, qui étoit l'expression de son caractere. Il avoit quelques sentimens particuliers, mais il tenoit fortement à l'orthodoxie. On sait de quelle maniere il s'est justifié en écrivant au cardinal Contarini, de n'être pas en tout du sentiment de S. Augustin, qu'il croyoit avoir poussé quelquefois trop vivement & trop loin la défense de la vérité. *Nec tamen si non cum Augustino, idcircò ab ecclesiâ catholicâ dissentio, quæ tribus tantùm Pelagii capitibus improbatis, cætera libera ingeniis disputationibusque reliquit.* Pour avoir ses ouvrages complets de Sadolet, il faut ajouter aux 3 volumes déja cités, ses Lettres & celles des savans avec lesquels il étoit en correspondance, publiées à Rome en 1764, in-12, 3 vol. ; ainsi qu'un autre Recueil imprimé en 1759, in-12, qui contient ses Lettres écrites au nom de Léon X, Clément VII & Paul III ; avec un abrégé de la Vie de l'auteur, écrite par Florebelli, son contemporain.

SAENREDAM, (Jean) célebre graveur, vivoit à la fin du 15e siecle & au commencement du 16e. Les Estampes de ce maître sont très-goûtées des curieux. Il a sur-tout travaillé d'après Goltzius, & il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On desireroit plus de correction dans ses dessins ; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAENZ, *voyez* AGUIRRE.

SAGAX Landulphus, *voy.* PAUL, diacre d'Aquilée.

SAGE (David) de Montpellier, mort vers 1650, eut des mœurs dépravées & quelque talent. Il s'est fait de la réputation par ses Poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé : Les *Folies du sieur le Sage*, 1650, in-8°. Ce sont des *Sonnets*, des *Elégies*, des *Satyres* & *Epigrammes*, dignes du titre de cette collection.

SAGE, (Alain-René le) excellent romancier françois & bon comique, né à Vannes en 1668, mourut en 1747, à Boulogne-sur-Mer, chez son fils, chanoine de cette ville. Son premier ouvrage fut une Traduction paraphrasée des *Lettres d'Aristenete*, auteur grec, en 2 vol. in-12. Il apprit ensuite l'espagnol, & goûta beaucoup les écrivains de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : I. *Guzman d'Alfarache*, en 2 vol. in-12 : ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole qui y domine. II. *Le Bachelier de Salamanque*, en 2 vol. in-12 : roman bien écrit, & semé d'une critique utile des mœurs du siecle. III. *Gilblas de Santillane*, en 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses & amusantes, des réflexions judicieuses. Il y a du choix & de l'élégance dans les expressions, de la netteté & de la gaieté dans les récits. C'est un tableau fidele de toutes les conditions, & le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. IV. *Nouvelles Aventures de don Quichotte*, en 2 vol. in-12. Ce nouveau don Quichotte ne vaut pas l'ancien ; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables. V. *Le Diable Boiteux*, in-12, 2 vol. ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit & à corriger les mœurs (*voyez* GUEVARA). Il eut d'abord un si grand débit, que l'on rapporte que deux seigneurs mirent l'épée à la main pour avoir le dernier exemplaire de la 2e édition. VI. *Mélanges amusans de saillies d'esprit & de traits historiques des plus frappans*, in-12. Ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon & de mauvais. VII. *Roland l'amoureux*, 2 vol. in-12. VIII. *Estevanille*, ou *le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12 : ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'esprit de l'agréable auteur de *Gilblas*. On a encore de le Sage des Comédies & des Opéra-Comiques. Cet auteur avoit peu d'invention ; mais il avoit de l'esprit, du goût, & l'art d'embellir les idées des autres, & de se les rendre propres. On peut le mettre au rang des auteurs qui ont le mieux possédé leur langue. On a donné en 1783 ses *Œuvres choisies* avec figures, Amsterdam pour Paris.

SAGITTARIUS, (Gaspard) théologien luthérien, historien du duc de Saxe, & professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lunebourg en 1643, & mourut en 1694. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités lui étoient très-familieres. Sa mémoire étoit un vaste dépôt, où s'étoient rassemblées les connoissances les plus étendues ; mais elles n'y étoient pas toujours dans l'ordre le plus clair. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Dissertations* sur les *Oracles*, sur les *Souliers*, in-4°, & sur les *Portes* des anciens, in-8°. II. *La succession des Princes d'Orange jusqu'à Guillaume III.* III. *L'Histoire de la ville d'Harderwick*, in-4°. IV. *L'Histoire de S. Norbert*, qu'il publia en 1683. V. *Historia antiqua Noribergæ*, in-4°, savante & judicieuse. VI. *Les Origines des Ducs de Brunswick*, in-4°. VII. *Histoire de Lubeck*, in-4°. VIII. *Les Antiquités du royaume de Thuringe*, in-4° ; ouvrage plein de recherches,

ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut voir la liste dans sa *Vie* composée en latin par Schmidius, Iene 1713, in-8°. IX. Une *Histoire des Marquis & des Electeurs de Brandebourg*, in-4°; & un grand nombre d'autres.

SAGREDO, (Jean) procurateur de S. Marc, étoit d'une des plus anciennes familles nobles de Venise, & qui a produit de grands-hommes. Il fut élu doge de la république en 1675; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1691 il fut provéditeur-général dans les mers du Levant. Il devint ensuite ambassadeur dans les plus grandes cours de l'Europe, & il avoit passé par divers emplois distingués avant que d'être élevé à la dignité de procurateur de S. Marc. Cet habile homme publia, en 1677, in-4°, à Venise, une Histoire de l'empire ottoman, sous ce titre: *Memorie Historiche de Monarchi Ottomani*. L'auteur commence à l'an 1300, & continue son Histoire jusqu'en 1644, sous le regne d'Ibrahim I, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien est sage, impartial, & très-instruit de la matiere qu'il avoit entrepris de traiter. Son style est serré, dans le goût de Tacite; & l'auteur seme, selon les circonstances, des réflexions solides & judicieuses. Cette Histoire a été traduite en françois par Laurent, & imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12, sous ce titre: *Histoire de l'Empire Ottoman, traduite de l'italien de Sagredo.*

SAGTLVEN, excellent paysagiste hollandois, dont les tableaux & les dessins sont recherchés & peu communs Il vivoit dans le 17e siecle; nous ignorons l'année de sa naissance & de sa mort.

SAILLY, (Thomas) jésuite, né à Bruxelles vers l'an 1553, accompagna le P. Possevin en Russie. De retour dans sa patrie, il jeta les fondemens d'une mission militaire, se donna tout entier à cet emploi, dans lequel il eut infiniment à souffrir, passa presque toute sa vie parmi les soldats & dans les hôpitaux, & mourut à Bruxelles en 1623. Ses travaux continuels ne l'empêcherent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de controverse & de piété.

SAINCTES, (Claude de) *Sanctesius*, né dans le Perche, se fit chanoine-régulier dans l'abbaye de S. Cheron, près Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit dans le college de Navarre, où il fit ses humanités, sa philosophie & sa théologie. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, & entra ensuite dans la maison du cardinal son bienfaiteur, qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, & le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. C'est lui & Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputerent contre deux ministres calvinistes, chez le duc de Nevers, en 1566. Leur triomphe fut complet, & de Sainctes fit imprimer, 2 ans après, les *Actes* de cette conférence. Ses écrits, ses sermons, & son zele contre les hérétiques, lui mériterent l'évêché d'Evreux en 1575. Il assista l'année suivante aux états de Blois, & au concile de Rouen en 1581. Son zele pour la ligue le jeta, dit-on, dans des travers. Il fut pris dans Louviers par les gens du roi Henri IV. On trouva dans ses papiers, un écrit, où il prétendoit justifier l'assassinat d'Henri III, & où il excitoit à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations, intentées par les Calvinistes, ne furent pas prouvées. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il auroit subi le dernier supplice, si le cardinal de Bourbon & quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui.

Il

Il fut donc, à leurs prieres, condamné à une prison perpétuelle, & renfermé dans le château de Crevecœur, au diocese de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable & le plus rare est un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-fol. chargé de citations, & qu'on ne lit plus aujourd'hui. Le seul de ses ouvrages qui soit recherché à cause des choses curieuses & intéressantes qu'il renferme au sujet de la messe de l'église romaine, est intitulé : *Liturgiæ Jacobi Apostoli, Basilii Magni, Joannis Chrysostomi, &c*, à Anvers, Plantin, 1560, in-8°. On joint ordinairement cet ouvrage au *Traité sur la Messe Latine* de Francowitz, parce qu'ils ont beaucoup de rapport.

SAINT-AMAND, (Marc-Antoine-Gerard de) fils d'un chef-d'escadre, naquit à Rouen. Il passa sa vie à voyager & à rimer, deux métiers qui ne menent pas à la fortune. L'abbé de Marolles voulut le fixer, en lui procurant la charge de gentilhomme ordinaire de la reine de Pologne ; mais l'humeur inconstante de St-Amand ne pouvoit se prêter à ces offres. Il retourna à Paris, où il fut sifflé. Il se montra à la cour, & n'en fut pas mieux reçu. Voici un abrégé de sa vie, tel qu'on le trouve dans les premieres Satyres de Boileau. Les traits de ce tableau ne sont pas très-fins ; mais ils paroissent vrais.

St-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui, fut son seul héritage ;
Un lit & deux placets composoient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi ! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune !
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée ;
Et la fievre, au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

Ce fameux satyrique ne le traita pas mieux dans son *Art Poëtique* ; car en recommandant d'éviter les détails bas & rampans, où Saint-Amand étoit tombé dans son *Moïse sauvé*, il dit :

N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres :
Peint le petit enfant, » qui va, saute, revient,
» Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient ».

Toutes les productions de St-Amand sont pleines des défauts que Despréaux reproche au *Moïse sauvé*. Elles ont été recueillies en 3 vol. in-12. Sa meilleure piece est son Ode intitulée : *La Solitude* ; le reste ne mérite pas d'être cité. St-Amand mourut en 1660, âgé de 67 ans, du chagrin de ce que Louis XIV n'avoit pu supporter la lecture de son Poëme de *la Lune*, dans lequel il louoit ce prince de

savoir bien nager. Au reste ce Poëme de *la Lune* étoit très-peu de chose ; & on ne pouvoit que louer l'intention du poëte, qui vouloit célébrer une divinité sous la protection de laquelle il avoit passé sa vie. Boileau disoit de St-Amand, qu'il s'étoit formé du mauvais de Regnier.

SAINT-AMAND, *voyez* TRISTAN (Jean).

SAINT-AMOUR, *voyez* AMOUR (Saint).

SAINT-ANGEL, *voyez* BALOUFEAU.

SAINT-AUBIN, *voyez* GENDRE.

SAINT-AULAIRE, (François-Joseph de Beaupoil, marquis de) né dans le Limousin, porta les armes pendant sa jeunesse, & les quitta dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société & à la littérature. La duchesse du Maine l'appella à sa cour, dont il fit les délices pendant 40 ans, par son esprit & sa conversation. Ce poëte fut reçu à l'académie françoise en 1706, & mourut à Paris le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans. Boileau lui refusa son suffrage pour la place d'académicien, d'une maniere assez dure. Il fondoit son refus sur la piece même qui le fit admettre :

O muse légere & facile, &c.

Il répondit à ceux qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition : » Je ne lui dispute pas » ses lettres de noblesse ; mais je » lui dispute ses titres du Par» nasse «. Un des académiciens ayant repliqué que M. de St-Aulaire avoit aussi ses titres du Parnasse, puisqu'il avoit fait de fort jolis vers : » Eh bien, monsieur, » lui dit Boileau, puisque vous » estimez ses vers, faites-moi l'hon» neur de mépriser les miens «. Les Poésies de cet Anacréon nonagénaire sont répandues dans diff[érens] recueils.

SAINT-BONNET, *voy[ez]* TOIRAS.

SAINT-CYR, (Tannegui [d]u Bouchet, *dit*) gentilhomme po[i]tevin, & l'un des plus fameux capitaines des Calvinistes, sous [le] regne de Charles IX, fut un d[es] chefs de la Conspiration d'Amboise, & devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. [Il] fut tué à celle de Montcontour e[n] 1569, à 85 ans.

SAINT-CYR, (Claude-Od[et] Giry de) de l'académie françoise mort le 13 janvier 1761, âgé d[e] 67 ans, se fit connoître par s[es] vertus. On lui attribue le *Cate[-] chisme des Cacouacs*, 1758, in 12. Ouvrage où les erreurs & le[s] sottises des soi-disant philosophe[s] sont exposées d'une maniere ingénieuse & piquante.

SAINT-CYRAN, *voy.* VERGE[R] de Hauranne.

SAINT-DIDIER, *voyez* LIMOJON.

SAINT-EVREMONT, (Charle[s] de St-Denys, seigneur de) né [à] St-Denys-le-Guast, à 3 lieues d[e] Coutances, en 1613, d'une maison noble & ancienne de Basse Normandie, dont le nom étoi[t] *Marquetel* ou *Marguastel*, fi[t] ses études à Paris. Après avoi[r] donné une année au droit, il pri[t] le parti des armes, & servit au siege d'Arras en 1640, comme capitaine d'infanterie. Une politesse assaisonnée de tous les agrémens du bel-esprit, une bravoure éprouvée dans les actions générales & dans quelques combats singuliers, le concours brillant des qualités qui ne sont pas toujours le partage des gens de guerre, attirerent à St-Evremont l'estime des militaires les plus distingués de son tems. Le prince de Condé fut si charmé de sa conversation, qu'il lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui.

St-Evremont ne conserva pas longtems sa faveur. M. le prince avoit la foiblesse de plaisanter sur le ridicule des hommes, & n'en étoit que plus sensible à la raillerie : St-Evremont ne le ménagea point dans quelques entretiens secrets. Le duc d'Enguien le sut, & lui ôta la lieutenance de ses gardes; on dit pourtant que ce prince naturellement grand, eut la générosité de lui pardonner dans la suite. Mais une premiere disgrace ne corrigea point St-Evremont de son humeur caustique. Il fut mis 3 mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel il se réconcilia bientôt après. La guerre civile s'étant allumée, St-Evremont fut fidele au roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 3000 livres. Le traité des Pyrenées mit fin à toutes ces hostilités. Cette paix déplut à beaucoup de gens : St-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créqui, & sa lettre étoit la satyre du traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'on le mît à la Bastille. Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, & se retira en Angleterre, où Charles II l'accueillit. Plusieurs personnes s'employerent inutilement à obtenir son rappel. Il chercha à adoucir le chagrin de sa disgrace par la lecture, la composition & l'amitié. La duchesse de Mazarin, s'étant brouillée avec son mari, quitta la cour de France, voyagea en différens pays, & passa enfin en Angleterre. St-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens-de-lettres qui s'assembloient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1703, à 90 ans, & fut enterré dans l'église de Westminster, au milieu des rois & des grands-hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive, un jugement solide, & une mémoire heureuse. Il avoit un fonds d'enjouement, qui, au lieu de diminuer dans sa vieillesse, sembla reprendre de nouvelles forces. Il aimoit la compagnie des jeunes gens; il se plaisoit au récit de leurs aventures. L'idée des divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, occupoit agréablement son esprit. St-Evremont étoit très-sensible au plaisir de la table, & il se distingua par son rafinement sur la bonne chere; mais il cherchoit moins la somptuosité & la magnificence, que la délicatesse & la propreté. Il ne se piquoit point d'une morale rigide; cependant il avoit plusieurs qualités estimables. Il étoit équitable, généreux, reconnoissant, plein de douceur & d'humanité. Quant à ses sentimens sur la religion, il a toujours fait profession de la religion romaine, dans laquelle il étoit né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit fort, fondés sur ce que, dans sa derniere maladie, ne se croyant peut-être pas en danger, il avoit refusé de voir des prêtres. Mais si on peut juger de sa façon de penser sur une matiere de cette importance, par ses conversations ordinaires, cette opinion ne [illegible]roîtra pas fondée. Il ne lui éc[illegible]poit jamais rien de licencieux contre la religion, & il ne pouvoit souffrir qu'on en fît un sujet de plaisanterie. On trouve dans ses écrits divers passages très-peu favorables à l'incrédulité; & sa réponse à la critique de Cotolendi (*voyez* ce mot) ne donne certainement pas l'idée d'un esprit égaré par systême. D'après ces considérations, l'on peut assurer que c'est gratuitement qu'il a paru sous son nom un livre peu religieux, qui a pour titre : *Elémens de la Religion, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement.* On voit par ses ouvrages qu'il

avoit de l'érudition; mais c'étoit une érudition polie & convenable à un homme de sa profession & de sa qualité. St-Evremont aimoit passionnément la musique, & n'ignoroit pas la composition. On a de lui plusieurs ouvrages différens, recueillis à Londres 1705, en 3 vol. in-4°; à Amsterdam 1739, & à Paris 1740, 10 vol. in-12; & 1753, 12 vol. petit in-12. Il y a eu une édition contrefaite à Rouen, en 7 volumes in-12, avec la *Vie* de l'auteur par des Maiseaux. Si l'on excepte ce que St-Evremont a écrit sur les Grecs & les Romains, sur les choses qui sont d'usage dans la vie, sur la paix des Pyrenées, sur la retraite du duc de Longueville dans son gouvernement de Normandie, & sur la conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye; tout le reste ne mérite guere d'être lu. Il n'y a ni intérêt ni comique dans ses comédies. Ses vers, ses poésies légeres sont plutôt d'un bel-esprit que d'un poëte. Sa prose vaut mieux; elle respire en certains endroits la profondeur d'un philosophe, la finesse & la délicatesse d'un homme du monde; mais elle est trop chargée d'antithèses & de pointes. Cet auteur n'avoit proprement que de l'esprit; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni peut-être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire. C'est le jugement qu'en porte le rédacteur de l'*Esprit de St-Evremont*, ouvrage imprimé en 1761, in-12. Cependant ses productions avoient un succès si étonnant, que le libraire Barbin payoit des auteurs pour lui faire du St-Evremont. Ses Poésies consistent principalement en Stances, Elégies, Idylles, Epigrammes, Epitaphes.

SAINT-FOIX, (Germain-François Poullain de) gentilhomme breton, né à Rennes en 1703, mort à Paris en 1776, avoit la vivacité & la bravoure de son pays. Après avoir porté les armes pendant quelque tems, il vint cultiver les muses dans la capitale, & s'ouvrit une nouvelle carriere sur la scene comique. Il étudia en même tems l'histoire de France, & ses connoissances en ce genre lui mériterent la place d'historiographe de l'ordre du St-Esprit. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-8°, Paris 1778. Les principaux sont: I. Les *Lettres Turques*; espece de roman épistolaire dans le goût des *Lettres Persanes* qui a donné matiere à plus d'un genre de critique. II. *Essais historiques sur Paris*, publiés séparément en 6 vol. in-12: livre instructif & agréable, mais sans ordre, & dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses qui n'ont pas de rapport avec son titre. Les 6e & 7e vol. n'ont été publiés qu'après sa mort. Ils offrent, comme les précédens, quelques réflexions détachées sur les usages & les mœurs des François, dont quelques-unes sont neuves, & dont plusieurs ne sont que des vérités rebattues qui ne méritoient pas d'être redites. Le 6e volume est terminé par des discussions historiques sur le fameux Masque de Fer, que l'auteur conjecture être le duc de Montmouth: ses preuves ne sont pas démonstratives (*voyez* Masque de Fer). III. *Histoire de l'Ordre du St-Esprit*: compilation de faits & d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre. IV. Quatre volumes de *Comédies*, remplies des prestiges de la féerie, où les esprits solides & vrais trouvent peu de choses à recueillir. Saint-Foix étoit d'un caractere droit, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il ne falloit pas louer en sa présence les auteurs qu'il n'aimoit point, & quand ces éloges auroient regardé les premiers écrivains de la nation, il n'auroit pu s'empêcher de témoigner de l'humeur. Si les *Lettres*

Turques ont fait naître quelques doutes sur sa religion, il est certain que ce n'étoit pas un égarement de systême, & qu'il n'a pas tardé à connoître & à apprécier la nouvelle philosophie ». Petits aigles, » dit-il, qui planez si dédaigneusement au-dessus de vos chétifs » compatriotes, nouveaux phénomenes dans la littérature, je » prends la liberté de vous considérer dans votre apogée, & » je crois m'appercevoir que les » rayons de votre gloire ne sont » composés que de paradoxes, » d'idées singulieres, de traits contre votre nation, & d'un vernis » d'irréligion.... Ne seroit-il pas » plaisant, qu'en blutant, ressassant & commentant des ouvrages méprisables de toute façon, » on s'imaginât que la philosophie » des mœurs fait depuis quelques » années de grands progrès parmi » nous? .... Il me semble que la » vieille morale de l'Evangile vaut » bien celle de la nouvelle philosophie ». *Essais sur Paris*, t, 4.

SAINT-GELAIS, (Octavien de) né à Cognac vers 1466, de Pierre de St-Gelais, marquis de Montlieu & de Sainte-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, & se livra à la poésie & à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il y acquit les bonnes graces du roi Charles VIII, qui le fit nommer par le pape Alexandre VI à l'évêché d'Angoulême, en 1494. Octavien de St-Gelais alla résider dans son diocese en 1497, & ne s'occupa plus que des fonctions de son ministere, & de l'étude de l'Ecriture-Sainte & des saints Peres. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des Poésies & d'autres ouvrages en françois. Le *Vergier d'Honneur* fut imprimé séparément, in-8°, in-4° & in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. Une Traduction des six Comédies de Térence vit le jour en 1538, in-folio; & les *Héroïdes* d'Ovide, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'Honneur*. Melin de St-Gelais étoit son fils naturel, à ce que prétendent presque tous les biographes; mais cette opinion n'est pas universellement adoptée.

SAINT-GELAIS, (Melin de) poëte latin & françois, né l'an 1491, du précédent, à ce qu'on croit; mort à Paris l'an 1558, abbé de Réclus, aumônier & bibliothécaire du roi, fut surnommé l'*Ovide François*. Il ressemble à ce poëte, par le peu de précision de son style: il a autant de facilité, moins de douceur que lui; mais plus de naturel & de naïveté. Quelques phrases louches, plusieurs termes impropres, des tours obscurs, rendent la lecture du poëte françois beaucoup moins agréable que celle du poëte latin. Ses talens lui donnerent accès à la cour. Lorsque Ronsard y parut, la crainte de se voir éclipsé par cette muse naissante, lui fit avoir recours aux procédés les plus indignes. Henri II souhaitant de voir une piece du jeune poëte, St-Gelais se chargea de lui en faire la lecture. Pour dépriser cette piece, il tronqua la plupart des vers, & récita les autres à contre-sens: de sorte que la curiosité de ce monarque fut très-mal satisfaite. Ronsard, instruit de cette indignité, s'arma des traits les plus piquans de la satyre. St-Gelais reconnut son tort; & son ennemi passa, des transports de la colere, à ceux de l'amitié. Plusieurs prétendent que c'est à ce poëte qu'on doit le Sonnet François, qu'il fit passer de l'Italie en France. Il a réussi dans l'épigramme; on lui a même fait l'honneur de le mettre, dans ce genre, au-dessus de Marot & de du Bellay. St-Gelais aimoit à railler: caractere dangereux, qui lui fit beaucoup d'ennemis. Ses Poésies sont des Elégies, des Epitres, des Rondeaux, des Quatrains, des Chansons, des Son-

nets & Epigrammes. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La derniere édition de ces différens ouvrages est celle de Paris, in-12, en 1719. Elle est plus ample que les précédentes ; mais il y a peu d'ordre dans la distribution des pieces, & beaucoup de défauts.

SAINT-GENIEZ, (Jean de) né à Avignon en 1607 d'une famille noble, cultiva de bonne heure les fleurs du Parnasse latin. Il vint à Paris, & s'y fit des ami illustres. De retour à Avignon, il fut élevé au sacerdoce, & obtint un canonicat à Orange où il mourut étique en 1663, à 56 ans. On a de lui des Poésies pleines de feu & de génie, & remplies d'excellens vers, quoique le poëte laisse beaucoup à desirer pour la pureté du style. Elles ont été recueillies à Paris, in-4°, sous ce titre : *Joannis San-Genesii Poëmata, Parisiis, sumptibus Augustini Courbé*, 1654. On y trouve : I. Quatre *Idylles*, dont la 3e & la 4e contiennent une défense de la poésie. II. Huit *Satyres*, remplies d'excellens avis, & d'une critique judicieuse, sans fiel & sans passion. III. Sept *Elégies*, toutes sur des sujets utiles. IV. Un livre d'Epigrammes. V. Un livre de Poésies diverses.

SAINT-GERAN, *voyez* GUICHE.

SAINT-GERMAIN, *voyez* MOURGUES & VERGNE.

SAINT-GERMAIN, *voyez* GERMAIN.

SAINT-GILLES, poëte françois, *voyez* GILLES (Saint).

SAINT-HILAIRE, *voyez* BON de SAINT-HILAIRE.

SAINT-HYACINTE, (Themiseul de) dont le vrai nom est *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, & d'Anne-Marie Mathé. Sa mere étant veuve, se retira à Troyes avec son fils. Elle y donnoit des leçons de guitare, & son fils en donnoit d'italien. Celui-ci avoit pour éleve une pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame ; & ses leçons ayant eu les mêmes suites que celles d'Abailard à Héloïse, il fut forcé de quitter Troyes où M. Bossuet, évêque de cette ville, l'accueilloit très-bien. Il s'occupoit peu à détromper le public sur l'opinion ridicule qui lui donnoit le grand Bossuet pour pere : ses liaisons avec le prélat, neveu de ce grand-homme, & la multitude de noms sous lesquels il masquoit le sien, avoient donné lieu à cette calomnie. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à Breda où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut dans cette ville en 1746. Nous ignorons les autres aventures de sa vie. Voltaire, son ennemi, dit qu'il avoit été moine, soldat, libraire, marchand de café, & qu'il vivoit du profit du Biribi (*Lettres secrettes*, Lettre 50e)... » Il n'a guere vécu à Londres » (dit-il d'ailleurs) que de mes » aumônes & de ses libelles ». Quoique le ressentiment ne dise pas toujours vrai, il est certain que St-Hyacinthe fut un aventurier, qui avoit l'esprit porté à l'intrigue. Nous avons de lui : I. *Matanasius, ou le Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, Lausanne 1754, en 2 vol. in-8° & in-12. C'est une critique des commentateurs qui prodiguent l'érudition & l'ennui ; mais elle est elle-même très-ennuyante, & ne forme qu'une espece de commentaire bouffon d'une petite Chanson qui n'est guere décente. Quoique cet ouvrage ne mérite peut-être pas tout le mépris que Voltaire en a témoigné, on ne conçoit pas comment il a pu jouir du succès qu'il a eu. Les traits ingénieux y sont noyés dans un verbiage assommant par sa prolixité, pétri de grossiéretés, de licence. II. *Mathanasiana*, à La Haye 1740, 2 vol. Ce sont des Mémoires littéraires, historiques & critiques. M. l'abbé d'Artigny prétend que

St-Hyacinthe auroit pu nous donner quelque chose de meilleur. III. Plusieurs Romans très-médiocres. Celui du prince *Titi* est le seul qu'on lise.

SAINT-JULIEN DE BALEURRE, (Pierre de) né aux environs de Tournus d'une famille noble, fut chanoine & doyen de Chalons-sur-Saône. On a de sa plume : I. *De l'Origine des Bourguignons*, 1581, in-fol. II. *Mélanges Historiques*, 1589, in-8°. Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées ; il en est de même de la suivante. III. *L'Histoire des Antiquités de la ville de Tournus*. Cet écrivain mourut en 1593.

SAINT-LAZARE, *voyez* MAUNGRE.

SAINT-LUC, *voyez* ESPINAY.

SAINT-MARC, (Charles-Hugues le Febvre de) né à Paris en 1698, fut tenu sur les fonts de baptême par le marquis de Lyonne, dont son pere étoit secretaire. Sa famille étoit originaire de Picardie, où elle avoit possédé la terre de St-Marc, près de Moreuil, dont il a toujours conservé le nom. Il étoit neveu par les femmes du savant abbé Capperonnier, professeur royal en langue grecque ; & cousin de M. Capperonnier, qui a occupé la même place avec distinction. Ses parens & ses protecteurs l'avoient d'abord destiné à la profession des armes. Il servit pendant quelque tems dans le régiment d'Aunis. Mais en 1718 il s'engagea dans un état bien différent. Il prit le petit collet, & s'attacha particuliérement à l'histoire ecclésiastique du siecle dernier. Les matériaux qu'il ramassa, lui donnerent lieu de débuter dans la littérature par le *Supplément au Nécrologue de Port-Royal*, qui parut en 1735 (*voyez* DESMARES Toussaint). Il travailla encore à l'*Histoire de Pavillon*, évêque d'Alet. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, & vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondoit sa fortune, il fit successivement plusieurs éducations distinguées, & tous ses éleves resterent ses amis. Enfin rendu à lui-même, il se fit diverses occupations conformes à son goût. La 1re édition des *Mémoires du marquis de Feuquieres* en 1734 ; la derniere édition de l'*Histoire d'Angleterre*, par Rapin Thoyras, en 1749 ; la nouvelle édition des *Œuvres* de Despréaux ; la Lettre sur la *Tragédie de Mahomet II*, en 1739 ; la *Vie de Philippe Hecquet*, célebre médecin ; les éditions d'*Etienne Pavillon*, de *Chaulieu*, de *Chapelle* & de *Bachaumont*, de *Malherbe*, de *St-Pavin* & de *Charleval*, de *Lalane* & de *Montplaisir*, sont des fruits de sa vie littéraire. On lui reproche d'avoir chargé ces éditions de beaucoup de pieces & de remarques inutiles. Les 17e & 18e tomes du *Pour & Contre*, & partie du 19e, sont encore de lui ; & n'ont ni la variété, ni les agrémens des volumes donnés par l'abbé Prévôt. Enfin il entreprit l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*, dont le 1er volume parut en 1761, in-8°, & qu'il a continué jusqu'au 6e, qui parut en 1770 après la mort de l'auteur. On promet la continuation réduite à 3 vol. dont le dernier comprendra la table générale. St-Marc aimoit la poésie françoise, & l'avoit même cultivée. C'est de lui qu'est le *Pouvoir de l'Amour*, Ballet en 3 actes avec un Prologue, qu'il fit jouer en 1735. Il étoit associé à l'académie de la Rochelle. Il mourut presque subitement à Paris, le 20 novembre 1769, dans la 71e année de son âge. *Voyez* son *Eloge historique* à la tête du 6e volume de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire générale d'Italie*. Cette Histoire, qui suppose de grandes recherches, est d'une lecture fatiguante, soit par rapport à la singularité de l'orthographe, soit par rapport au

grand nombre de colonnes dont elle est chargée. Le style en est d'ailleurs pesant & sans coloris.

SAINT-MARD, *voy.* REMOND de St-Mard.

SAINT-MARTIN de Bologne, peintre, *voyez* PRIMATICE.

SAINT-PAVIN, (Denys SANGUIN de) de Paris, étoit fils d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique, & n'eut point d'autre passion que celle de la poésie & celle des plaisirs. L'abbaye de Livri, à laquelle il fut nommé, fut pour lui une retraite voluptueuse, où il faisoit ce qu'il vouloit & disoit ce qu'il pensoit. Il poussoit la liberté de l'esprit jusque sur les matieres les plus respectables; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles.

St-Sorlin janséniste, & St-Pavin bigot.

St-Pavin, outré contre le satyrique, lui répondit par un Sonnet qui finissoit ainsi:

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Boileau s'en vengea par l'Epigramme:

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi;
Je ris de ses discours frivoles:
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

On a dit qu'il s'étoit converti au bruit d'une voix effrayante, qu'il avoit cru entendre à la mort du poëte Théophile, son maître; mais il paroît qu'il persévéra dans le délire de son impiété jusqu'à sa mort, arrivée en 1670, dans un âge avancé. Nous avons de St-Pavin plusieurs Pieces de poésie, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des Sonnets, des Epîtres, des Epigrammes, des Rondeaux, la plupart fruits de la licence & la débauche. Il étoit parent de Claude Sanguin. *Voyez* ce mot.

SAINT-PAUL, *voy.* CHARLES.

SAINT-PHILIPPE, (le marquis de) *voyez* BACCALAR.

SAINT-PIERRE, (Eustache de) le plus notable bourgeois de Calais, se signala par sa générosité héroïque, lorsque cette ville fut assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre, en 1347. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne vouloit point les recevoir à composition, si on ne lui en livroit 6 des principaux pour en faire ce qu'il lui plairoit. Comme leur conseil ne savoit que résoudre, & qu'ainsi toute la ville demeuroit exposée à la vengeance du vainqueur; Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple, il s'en trouva aussi-tôt d'autres qui remplirent le nombre, & s'en allerent, la corde au cou & nuds en chemise, porter les clefs à Edouard. De Belloi a tiré de ce sujet sa Tragédie intitulée: *Le Siege de Calais.* » Nos historiens (dit Voltaire) » s'extasient sur la grandeur d'ame » des six habitans qui se dévouerent » à la mort. Mais au fond, ils de» voient bien se douter que si » Edouard III vouloit qu'ils eussent » la corde au cou, ce n'étoit pas » pour la faire serrer. Il les traita » très-humainement, & leur fit » présent à chacun de six écus d'or, » qu'on appelloit *Nobles à la* » *Rose* ». Eustache de St-Pierre dans la suite devint l'homme de confiance d'Edouard, qui estima en lui le patriotisme & le courage.

SAINT-PIERRE, (Charles-Irenée Castel de) né au château de St-Pierre-Eglise en Normandie, l'an 1658, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurerent la place de premier aumônier de Madame & l'abbaye de la Ste Trinité

de Tiron, en 1702. Dès 1695 il avoit eu une place à l'académie françoise. Le cardinal de Polignac l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, il fut exclus de l'académie françoise, pour avoir exalté dans sa *Polisynodie*, la maniere de gouverner du régent, en blâmant celle de Louis XIV, & pour quelques autres raisons plus dignes peut-être d'animadversion. Cette exclusion fut unanime, il n'y eut que l'indifférent Fontenelle qui s'y refusa; mais le duc d'Orléans ne voulut pas que la place fut remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée en 1743, à 86 ans. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, empêcha qu'on ne prononçât à l'académie l'éloge d'un homme dont la mémoire n'étoit pas à l'abri du reproche d'irréligion. L'abbé de St-Pierre n'étoit pas brillant dans la conversation; mais il se rendoit justice & ne s'empressoit pas de parler. Il craignoit d'ennuyer, & il auroit voulu plaire. Pour le trouver agréable, il falloit le mettre sur ce qu'il savoit. Une dame, qui ne le connoissoit que depuis peu, le trouva plus amusant qu'on ne l'avoit peint. Dans la premiere visite qu'il lui fit, elle fut enchantée de son esprit, & elle le remercia, en sortant, du plaisir qu'elle avoit pris à l'entendre. Le philosophe lui répondit: *Je suis un instrument dont vous avez bien joué.* Ses principaux ouvrages sont: I. *Projet de Paix universelle entre les Potentats de l'Europe*, en 3 vol. in-12: Projet dont le fameux Citoyen de Geneve a fait un extrait. L'abbé de St-Pierre, pour appuyer ses idées, prétend que la diete européenne qu'il vouloit établir pour pacifier les différens, avoit été approuvée & rédigée par le dauphin, duc de Bourgogne, & qu'on en avoit trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettoit cette fiction, pour mieux faire goûter son projet; mais cet artifice n'eut point eu le suffrage d'un homme délicat; puisqu'il tendoit à faire passer un prince sage & judicieux s'il en fut jamais, pour un esprit visionnaire & exalté. Le cardinal de Fleury, en répondant à ses propositions, lui dit entr'autres choses: » Vous avez oublié, monsieur, » pour article préliminaire, de » commencer par envoyer une » troupe de missionnaires, pour » disposer le cœur & l'esprit des » princes ». II. *Mémoire pour perfectionner la police des grands Chemins*. III. *Mémoire pour perfectionner la police contre le Duel*. IV. *Mémoire sur les Billets de l'Etat*. V. *Mémoire sur l'établissement de la Taille proportionnelle*, in-4°: ouvrage qui contribua à délivrer la France de la taille arbitraire. VI. *Mémoire sur les Pauvres mendians*. VII. *Projet pour réformer l'Orthographe des Langues de l'Europe*, dans lequel il y a beaucoup d'idées bizarres. Il y propose un systême d'orthographe qu'il suivoit lui-même, & qui rend la lecture de ses ouvrages insoutenable. VIII. *Réflexions critiques sur les travaux de l'Académie Françoise*. IX. Un très-grand nombre d'autres Ecrits. Le Recueil de ses ouvrages forme 18 vol. in-12, imprimés en Hollande en 1744. On y trouve quelquefois de la vérité, de la raison, de la justesse, de la netteté; mais plus souvent des idées singulieres, des projets impraticables, des réflexions téméraires ou fausses, & des vérités triviales qu'il ne cesse de rebattre. On n'a parlé dans ce catalogue, ni du traité de l'*Anéantissement futur du Mahométisme*, parce qu'il y a plusieurs traits dans cet écrit contre cette fausse religion, que l'auteur semble vouloir faire rejaillir sur la véritable; ni des *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 & in-8°, 1757, dans lequel l'auteur déchire de la maniere la plus outrageante la mé-

moire de ce grand monarque, trop religieux sans doute & trop zélé contre toutes sortes d'erreurs, pour avoir le suffrage de la froide philosophie. L'abbé de St-Pierre a rassemblé dans cet ouvrage toutes les idées bonnes ou mauvaises qu'il avoit répandues dans ses autres écrits; mais la plupart de ses réflexions sont écrites grossiérement, & ne répondent pas à la sagesse qu'il affiche. L'abbé de St-Pierre faisoit imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étoient en état de contribuer à la réussite de ses projets. On a publié un extrait des différens écrits de l'abbé de St-Pierre, sous le titre de : *Rêves d'un Homme de bien*, in-8°. Comme c'est l'intention, toujours impénétrable, des écrivains qui doit justifier ces sortes de titres; il seroit téméraire de s'opposer à celui-ci. On connoît ces vers de Voltaire au sujet d'un buste fort ressemblant de cet abbé:

N'a pas long-tems de l'abbé de St-Pierre
On me montroit un buste tant parfait,
Qu'on ne sut voir si c'étoit chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avoit pris trait pour trait!
Si que restai perplex & stupéfait,
Craignant bien fort de tomber en méprise;
Puis dis soudain : Ce n'est-là qu'un portrait,
L'original diroit quelque sottise.

SAINT-POL, *voy.* CHATILLON, FRANÇOIS, LUXEMBOURG & LOUIS XI.

SAINT-PREUIL, (François de Jussac d'Embleville, seigneur de) gouverneur d'Arras & maréchal de camp, étoit un seigneur plein de bravoure & de graces. Ce fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc de Montmorenci, à la fameuse journée de Castelnaudari. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu & les récompenses de la cour. Il signala ensuite son courage à Corbie, qu'il défendit en 1636 contre les Espagnols; & il facilita en 1640 la prise d'Arras, dont il fut fait gouverneur. L'année suivante étant allé en parti, il rencontra la garnison ennemie qui sortoit de Bapaume, & alloit à Douai. Il l'attaqua sans la connoître, à ce qu'il prétendit, la défit & la pilla; mais quoiqu'il eût cessé de combattre dès qu'il ne pût plus affecter l'ignorance, & qu'il eût fait rendre une partie du butin qu'on avoit enlevé, cette infraction d'une capitulation devint un motif de le faire arrêter. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, & on lui reprocha un grand nombre de violences: entr'autres, d'avoir enlevé une jolie meûniere à son époux, qui se déclara son accusateur. St-Preuil fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commissaires nommés par la cour lui firent son procès, & le condamnerent à être décapité. Cette sentence fut exécutée à Amiens le 9 novembre 1641; il étoit dans sa 40e année. *Voyez* le *Journal du Cardinal de Richelieu*; son *Histoire*, par le Clerc, 1753, 5 vol. in-12; & l'*Histoire de Louis XIII*, par le Vassor.

SAINT RÉAL, *voyez* RÉAL.

SAINT-SAIRE, *voyez* BOULAINVILLIERS.

SAINT-SORLIN, *voyez* MARETS.

SAINT-VALLIER, *voyez* POITIERS (Diane de).

SAINT-VERAN, *voyez* MONTCALM.

SAINT-YVES, (Charles) habile oculiste, né en 1667 à la Viette, près Rocroi, entra dans la maison de St-Lazare à Paris en 1686, & s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligerent de quitter cette maison; il se retira chez son frere, & eut bientôt une

foule de malades. Son *Traité des Maladies des Yeux*, 1722, in-4°, Amsterdam 1736, in-8°, est très-estimé. St-Yves mourut en 1736. Le Traité de St-Yves fut attaqué par Manchard, qui fit paroître dans le *Mercure* une *Lettre* critique de cet ouvrage, & une *Apologie* de sa critique.

SAINTE-ALBINE, *v.* REMOND.

SAINTE-ALDEGONDE, *voy.* MARNIX.

SAINTE-BEUVE, (Jacques de) naquit à Paris en 1613. Après avoir fait ses études & achevé sa théologie, il soutint une expectative avec tant de succès; qu'en considération de cet exercice, la faculté lui accorda la dispense d'âge pour être bachelier. Il fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris, en 1638. Cinq ans après, il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne: place qu'il perdit, pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnauld, & parce que sa doctrine avoit beaucoup d'affinité avec celle de ce chef de parti. On lui défendit de prêcher en 1656: mais ayant ensuite montré plus de soumission pour les décisions de l'église, & ayant souscrit au Formulaire d'Alexandre VII, il fut choisi pour théologien du clergé, & en obtint 1000 livres de pension annuelle. Il fut depuis continuellement appliqué à la lecture, ou occupé à répondre aux consultations qui lui étoient faites sur les cas de conscience, de morale ou de discipline. Son frere Jerôme, appellé le *Prieur de Ste-Beuve*, recueillit après sa mort (arrivée en 1677, à 64 ans) ses *Décisions*, en 3 vol. in-4° & in-8°. Cette collection décele beaucoup de savoir, de jugement & de droiture. On a encore de lui deux *Traités* en latin, l'un *de la Confirmation* & l'autre *de l'Extrême-Onction*, qu'il fit imprimer en 1686, in-4°.

SAINTE-FOI, *voyez* JEROME de Sainte-Foi.

SAINTE-MARTHE, (Gaucher de) trésorier de France dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de *Scévole de Ste-Marthe*, naquit en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite. Il exerça des emplois considérables, sous les regnes de Henri III & de Henri IV, qui l'honorerent de leur estime; & fut intendant des finances dans l'armée de Bretagne, sous le duc de Montpensier. Il parut aux états de Blois, en 1588, où Henri III l'avoit appellé. Ce prince l'envoya ensuite en Poitou, pour y désarmer la Ligue & le Calvinisme par son éloquence, & il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidele à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit ensuite les intérêts dans l'assemblée des notables, tenue à Rouen. Il mourut à Loudun, sa patrie, en 1623. Le fameux Grandier prononça son Oraison funebre, le Parnasse françois & latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de lui: I. Des éloges intitulés: *Gallorum doctrinâ illustrium, qui suâ Patrumque memoriâ floruêre, Elogia; Isenaci* 1622, in-8°. Colletet les traduisit assez platement en françois, 1644, in-4°. II. Un grand nombre de Poésies latines; 3 livres de la *Pœdotrophie*, ou de la maniere de nourrir & d'élever les enfans à la mamelle; 2 livres de Poésies lyriques; 2 de Sylves, un d'Elégies; 2 d'Epigrammes; des Poésies sacrées. III. Plusieurs Pieces de vers françois, qui sont fort au-dessous des latines. Celles-ci eurent tous les suffrages: l'enthousiasme alla même si loin, qu'on osa dire qu'il avoit imité la majesté de Virgile dans sa *Pœdotrophie*; la douceur de Tibulle & d'Ovide, dans ses *Elégies*; la gravité de Stace, dans ses *Sylves*; les pointes & le sel de Martial, dans ses *Epigrammes*; & dans ses

Odes, le génie d'Horace, & même celui de Pindare : mais ces éloges sont outrés. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'auteur, sans avoir l'imagination de Virgile, avoit quelque chose de la pureté & de l'élégance de son style. Ses Œuvres furent recueillies en 1632 & 1633, in-4°. Son Poëme latin de la *Paedotrophie*, fut imprimé séparément avec la *Traduction* françoise qu'en a donnée son petit-fils, Abel de STE-MARTHE, 1698, in-12. Ce dernier étoit garde de la bibliotheque du roi, & est mort en 1706.

SAINTE-MARTHE, (Abel de) fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller-d'état, & garde de la bibliotheque de Fontainebleau, mort en 1652, à 82 ans, avoit un génie facile & heureux pour la poésie latine ; il est cependant inférieur à son pere. Ses Poésies sont le *Laurier*, la *Loi Salique*, des Elégies, des Odes, des Epigrammes, des Poésies sacrées, des Hymnes : elles ont été imprimées in-4°, avec celles de son pere. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages, moins connus que ses vers. Il laissa un fils, nommé *Abel* comme lui. *Voy.* la fin de l'article précédent.

SAINTE-MARTHE, (Gaucher de, plus connu sous le nom de *Scévole* ; & Louis de) freres jumeaux, fils de Gaucher de Ste-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressembloient parfaitement de corps & d'esprit ; leur union fut un modele pour les parens & pour les amis. Ils furent l'un & l'autre historiographes de France, & travaillerent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms très-célebres. Gaucher, chevalier, seigneur de Meré-sur-Indre, mourut à Paris en 1650, à 79 ans ; & Louis, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut en 1656, à 85 ans. On a de ces deux hommes illustres : I. L'*Histoire généalogique de la Maison de France*, 1647, en 2 vol. in-fol. II. Une continuation du *Gallia Christiana*, ouvrage qui avoit été entrepris par Claude Robert, Paris 1666, 4 vol. in-fol. III. L'*Histoire généalogique de la Maison de Beauvau*, in-fol. &c.

SAINTE-MARTHE, (Claude de) fils de François de Ste-Marthe, avocat au parlement de Paris, & petit-fils de Scévole de Ste-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris en 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique, & fut pendant long-tems directeur des religieuses de Port-Royal ; exilé deux fois par ordre du roi, il se retira à Courbeville en 1679, & y mourut en 1690. On a de lui : I. Une *Lettre* à l'archevêque de Paris, Perefixe, où il exprime son attachement au parti de Jansenius. II. *Traités de piété*, en 2 vol. in-12. III. Un *Recueil de Lettres*, en 2 vol. in-12, où l'on trouve peint au naturel son esprit & son caractere. IV. Un *Mémoire* sur l'utilité des petites écoles, &c. V. Deux *Défenses des Religieuses de Port-Royal*.

SAINTE-MARTHE, (Denys) fils de François de Ste-Marthe ; seigneur de Chandoiseau, & général des Bénédictins de la congrégation de S. Maur, où il étoit entré en 1667 ; naquit à Paris en 1650, & mourut en 1725, à 75 ans. Il fit honneur à son corps par sa vertu & par ses ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Traité de la Confession auriculaire*. II. *Réponse aux plaintes des Protestans*, qui se disoient persécutés en France. III. *Entretiens touchant l'entreprise du Prince d'Orange*. IV. Quatre *Lettres* à l'abbé de Rancé. V. La *Vie de Cassiodore*, in-12, 1705. VI. L'*Histoire de S. Gregoire le Grand*, in-4°. Ces deux ouvrages sont savans & curieux. VII. Une Edition des *Œuvres de S. Gregoire*, 4 vol. in-fol. Il avoit en-

trepris, à la priere de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édition du *Gallia Christiana*, in-fol. & il en fit paroître 3 vol. avant sa mort. Il y en a 12 à présent. *Voyez* D. BRICE & ROBERT Claude.

SAINTE-MARTHE, (Abel-Louis-de) général des Peres de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, & mourut l'année d'après à 77 ans, à St-Paul-au-Bois, près de Soissons. Il laissa divers ouvrages manuscrits, de théologie & de littérature. Il étoit fils de Scévole de Ste-Marthe, mort en 1650. Son frere aîné, Pierre Scévole de STE-MARTHE, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller & de maître-d'hôtel. On a de lui : I. Un livre peu exact, intitulé : L'*Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12. II. Un *Traité historique des Armes de France*, in-12, dans lequel on trouve des recherches. III. L'*Histoire de la Maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE, (Charles de) duc de Montausier, pair de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Louis dauphin de France, d'une ancienne maison originaire de Touraine, se distingua de bonne heure par sa valeur & par sa prudence. Durant les guerres civiles de la Fronde, il maintint dans l'obéissance la Saintonge & l'Angoumois, dont il étoit gouverneur. Son austere probité le fit choisir pour présider à l'éducation du dauphin. Il parla toujours à ce prince en philosophe chrétien & en homme vertueux, qui sacrifioit tout à la vérité & à la raison. Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au dauphin : » Monseigneur, si vous êtes hon» nête homme, vous m'aimerez ; » si vous ne l'êtes pas, vous me » haïrez, & je m'en consolerai ». Lorsque ce prince eut pris Philisbourg, le duc lui écrivit cette lettre, digne d'un ancien romain : » Monseigneur, je ne vous fais » pas de compliment sur la prise » de Philisbourg ; vous aviez une » bonne armée, une excellente » artillerie, & Vauban. Je ne vous » en fais pas non plus sur les preu» ves que vous avez données de » bravoure & d'intrépidité ; ce sont » des vertus héréditaires dans vo» tre maison. Mais je me réjouis » avec vous de ce que vous êtes » libéral, généreux, humain, » faisant valoir les services d'au» trui, & oubliant les vôtres. C'est » sur quoi je vous fais mon com» pliment ». Ce seigneur mourut en 1690, à 80 ans, regretté des honnêtes gens dont il étoit le modele, & des gens-de-lettres dont il étoit le protecteur. De son mariage avec Julie-Lucie d'Angennes, (dont nous parlons au mot Rambouillet) il n'eut qu'une fille, mariée au duc d'Usez. *Voyez* sa *Vie*, Paris 1731, in-12.

SAINTE-MESME, (le marquis de) *voyez* HOSPITAL.

SAINTE-PALAYE, *voyez* PALAYE.

SAINTONGE, (Louise-Geneviève Gillot de) *voyez* GILLOT.

SAINTRAILLES, (Jean Poton de) grand-sénéchal du Limosin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous Charles VI & Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1529, à la bataille de Patay ; & le comte d'Arondel à celle de Gerberoy, en 1435. Il travailla avec ardeur dans toutes les expéditions qui affranchirent la Normandie & la Guienne du joug des Anglois. Il eut le bâton de maréchal de France en 1454. Il en fut destitué en 1461 par Louis XI, l'ennemi des meilleurs serviteurs de son pere ; & mourut 2 mois après au château Trompette, dont il avoit le gouvernement. Son courage étoit comme son caractere, franc, noble & décidé.

SALADIN *ou* SALAHEDDIN, sultan d'Egypte & de Syrie, étoit Curde d'origine. Il alla avec son frere au service de Noradin, souverain de la Syrie & de la Mésopotamie. Ils se signalerent tellement par leur valeur, qu'Adad, calife des Fatimites en Egypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyoit en Egypte, de plus habiles généraux que ces deux capitaines curdes. Saladin obtint, en arrivant, les charges de visir & de général de ses armées. Adad étant mort quelque tems après, il se fit déclarer souverain de l'Egypte; & Noradin ne lui ayant pas longtems survécu, il se déclara tuteur de son fils. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse & la Mésopotamie, & marcha vers Jerusalem qu'il vouloit enlever aux Chrétiens. Renaud de Châtillon avoit traité avec mépris les ambassadeurs que le prince musulman lui avoit envoyés pour redemander quelques prisonniers. Saladin jura de venger cette injure, & livra bataille aux Chrétiens, en 1187, auprès de Tibériade, avec une armée de plus de 50,000 hommes. Il eut la gloire de vaincre, & de faire plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels étoit Gui de Luzignan, roi de Jerusalem. Le monarque captif fut bien traité par le vainqueur qui lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige; mais le roi, après avoir bu, ayant voulu donner sa coupe à Renaud de Châtillon; Saladin, abattit à celui-ci la tête d'un coup de sabre. Saladin marcha quelques jours après vers Jerusalem, qui se rendit par capitulation, le 2 octobre de la même année; il permit à la femme de Luzignan de se retirer où elle voudroit. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jerusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs peres qui étoient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple parmi ces barbares. Mais sa férocité & son fanatisme le dominoient à leur tour. Il fit laver avec de l'eau-rose, par les mains même des Chrétiens, la mosquée qui avoit été changée en église. Il y plaça une chaire à laquelle Noradin, soudan d'Alep, avoit travaillé lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles: *Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jerusalem par ses mains.* Cependant pour ne pas faire un désert de sa conquête, il rendit aux Chrétiens orientaux l'église du S Sépulcre; mais il voulut en même tems que les pélerins y vinssent sans armes, & qu'ils payassent certains droits. Cependant le bruit de ses victoires avoit répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III remua la France, l'Angleterre, l'Allemagne, pour armer contre lui. Les Chrétiens qui s'étoient retirés à Tyr, ayant reçu de grands secours, allerent assiéger la ville de St-Jean d'Acre, battirent les Musulmans, & s'emparerent de cette ville, de Césarée & de Jafa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposoient à mettre le siege devant Jerusalem; mais la dissention s'étant mise entr'eux, Richard I, roi d'Angleterre, fut contraint de conclure une treve de 3 ans & 3 mois avec le sultan, en 1192, par laquelle Saladin fut obligé de laisser jouir les Chrétiens des côtes de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas long-tems à ce traité, étant mort un an après, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, & environ 19 en Syrie. Il laissa 17 fils, qui partagerent entr'eux ses

tats. Ayant une idée juste des grandeurs humaines, il voulut qu'on portât dans sa derniere maladie, au lieu du drapeau qu'on élevoit devant sa porte, le drap qui devoit l'ensevelir. Celui qui tenoit cet étendard de la mort, crioit à haute voix: *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* M. Marin a donné en 1758, en 2 vol in-12, une *Histoire* de Saladin, où ce guerrier est peint avec des couleurs un peu romanesques, l'admiration & l'enthousiasme ayant dirigé la plume de l'auteur. Il faut convenir cependant qu'il avoit plus d'humanité, de justice & de lumieres qu'aucun conquérant de la secte de Mahomet.

SALARIO DEL GOBBO, (André) peintre de Milan, fut éleve de Léonard de Vinci. On a de lui plusieurs tableaux qui sont très-gracieux. Il vivoit au milieu du 16e siecle.

SALAS, *voyez* BARBADILLO.

SALATHIEL, fils de Jéchonias & pere de Zorobabel, prince des Juifs, qui après la captivité de Babylone, présida au rétablissement de la ville & du temple de Jerusalem. Salathiel mourut à Babylone.

SALDEN, (Guillaume) né à Utrecht, exerça le ministere dans plusieurs églises de Hollande, & enfin dans celle de La Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont: I. *Otia Theologica*, in-4°. Ce sont des dissertations sur différens sujets de l'*Ancien* & du *Nouveau-Testament.* II. *Concionator sacer*, in-12. III. *De Libris, varioque eorum usu & abusu*, Amsterdam 1668, in-12. Cet auteur avoit du jugement & du savoir.

SALE, *voyez* SALLÉ.

SALE, (George) étoit un des principaux membres de la société qui a entrepris de nous donner une *Histoire Universelle*, dont il y a déja une grande partie d'imprimée & sur laquelle on peut voir diverses observations dans le *Journal Historique & Littéraire*, 15 janvier 1781, pag. 93. Il mourut à Londres en 1736. On a de lui une Traduction angloise de l'*Alcoran*, imprimée à Londres en 1734, in-4°. Il a mis à la tête de cette version une Introduction qui a été traduite en françois, in-8°: on la trouve aussi dans l'édition de l'*Alcoran* en françois, Amsterdam 1770, 2 vol. in-12 (*voyez* MAHOMET & MARACCI). Le caractere des écrits de Sale, est celui de la société dont il étoit membre; beaucoup d'érudition, mais peu de jugement, peu de goût, peu d'élégance, peu de précision.

SALÉ, fils d'Arphaxad, & pere d'Heber; ou selon les Septante & S. Luc qui les a suivis, fils de Caïnam, & petit-fils d'Arphaxad; mourut âgé de 433 ans, en 1878 avant J. C.

SALEL (Hugues) de Casals dans le Quercy, s'acquit l'estime du roi François I, qui le fit son valet-de-chambre, & lui donna l'abbaye de S. Cheron, près de Chartres, avec une pension. Salel fit, par ordre de ce prince, une Traduction en vers françois, des douze premiers livres de l'*Iliade* d'Homere, 1574, in-8°; & mourut à St-Cheron en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un Recueil de Poésies, qui ont été beaucoup louées par ses contemporains. Son style est cependant embarrassé, louche & traînant.

SALERNE, (François) médecin d'Orléans, s'appliqua particuliérement à l'histoire naturelle, & travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matiere Médicale* de Géoffroi. Ils donnerent le *Regne Animal*, & ensuite l'*Histoire naturelle des Animaux*. La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage. On a encore de Salerne une traduction du

Synopsis avium de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'Histoire naturelle des Oiseaux*, ou *Traduction du* Synopsis avium *de Ray, augmenté de Recherches critiques & d'Observations curieuses sur les Oiseaux de nos climats*, Paris 1766, 2 vol. in-12. Ce médecin mourut en 1760.

SALES, *voyez* S. FRANÇOIS de.

SALIAN *ou* SALLAN, (Jacques) jésuite d'Avignon, enseigna avec beaucoup de réputation. Il devint recteur du college de Besançon, & mourut à Paris le 23 janvier 1640, à 82 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, & des *Annales de l'Ancien-Testament*, Paris 1625, 6 vol. in-fol. en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition. C'étoit un homme très-estimable & très-estimé.

SALIER, (Jacques) religieux minime, professeur en théologie, provincial & définiteur, mourut à Dijon en 1707, âgé de 92 ans. La théologie scholastique étoit son talent principal. Nous avons de cet auteur : I. *Historia Scholastica de Speciebus Eucharisticis*, in-4°, 3 vol. Lyon 1687, Dijon 1692 & 1704. II. *Cacocephalus, sive de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12. III. Des *Pensées sur l'Ame raisonnable*, in-8°. Il y a dans tous ces écrits du savoir & de la métaphysique.

SALIEZ, *voyez* SALVAN.

SALIGNAC, *voyez* FENELON.

SALINAS *ou* SALINES, (François de) natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de dix ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque & latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il mourut en 1590, après avoir reçu des marques d'estime de plusieurs grands seigneurs. Il compta aussi parmi ses protecteurs le pape Paul IV, & le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. On a de lui : I. Un excellent *Traité de Musique*, en latin, Salamanque 1592, in-fol. II. Une Traduction en vers espagnols, de quelques *Epigrammes* de Martial.

SALINGUERRA, chef de la faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare l'an 1195, & devint si puissant, qu'il méprisa l'autorité du légat du pape, & du marquis Azzon d'Est, & qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étoient de leur parti. Le marquis d'Est, voulant s'en venger, leva une armée & assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, & le laissa entrer dans la ville; mais le marquis d'Est, n'ayant pas voulu accepter les conditions de la paix, en fut chassé, avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Cependant il y entra depuis, & Salinguerra chassé à son tour, mourut prisonnier à Venise l'an 1240, âgé de 80 ans.

SALIS, (Ulysse de) capitaine, de l'illustre maison des barons de Salis dans les pays de Grisons, né en 1594, se signala d'abord au service des Vénitiens. Il porta les armes pour sa patrie dans les troubles de la Valteline; puis pour la France, en qualité de colonel. Son régiment ayant été réformé, il leva une compagnie entiere au régiment des gardes-suisses, & l'amena au service de Louis XIII, pendant le siege de la Rochelle. Salis acquit beaucoup de gloire à ce siege, & en 1629, à l'attaque du Pas-de-Suze. Il leva un nouveau régiment grison en 1631, pour le secours de sa patrie, que les Autrichiens vouloient subjuguer. Il servit à la tête de ce corps avec la plus grande distinction, en 1635, sous le duc de Rohan. Etabli, par ce général, gouverneur de toute la Chiavenne, il refusa les offres avantageuses du comte de Serbellonne, général des Espagnols, & remporta le 4 avril 1635, une victoire complette sur ces derniers, au Mont-Francesca. Salis fut le dernier des grisons qui ne voulurent point souscrire au traité,

traité, par lequel les Ligues Grises se réconcilioient avec les deux branches de la maison d'Autriche. Il continua de servir la France, fut nommé en 1641 maréchal-de-camp; se signala, cette même année, au siege de Coni, dont il devint gouverneur; & prit, le 19 octobre suivant, le château de Demont. Il mourut dans le pays des Grisons en 1674, à 79 ans.

SALLE, (Antoine de la) écrivain françois, voyagea en Italie, où il contracta le goût des nouvelles romanesques. Il s'attacha à René d'Anjou, roi de Sicile & duc de Lorraine, dont il devint secretaire. Les lettres qu'il avoit cultivées de bonne heure, furent pour lui un amusement plutôt qu'une occupation. Entraîné par le goût qui régnoit alors, il composa, en 1459, un roman intitulé: *Histoire plaisante & chronique du Petit-Jean de Saintré & de la jeune Dame des Belles-Cousines*; imprimé en 1517, in-fol. & 1724, 3 vol. in-12. Quelques lecteurs ont prétendu trouver dans ce roman, des vérités & des allusions historiques. Autrefois il se vendoit très-cher; mais aujourd'hui il n'est plus regardé que comme un roman obscur, qui n'offre qu'une ingénuité grossiere. On a encore de lui *la Sallade*, Paris 1527, in-fol.

SALLE, (Simon-Philibert de l'Etang de la) conseiller au présidial de Rheims, & ancien député de cette ville à Paris, mourut dans cette capitale le 20 mars 1765. Nous devons à cet homme estimable deux ouvrages qui ont eu du cours: I. *Les Prairies artificielles*, petit vol. in-8°, qui a été réimprimé deux fois. II. *Manuel d'Agriculture pour le Laboureur, le Propriétaire & le Gouvernement*, in-8°; ouvrage dicté par l'amour du bien public, & par une expérience constante de 30 années.

SALLE, *voyez* SALE.

SALLENGRE, (Albert-Henri de) conseiller du prince d'Orange, né à La Haye en 1694. Après avoir étudié l'histoire & la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit, & soutint publiquement une *these contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes*; these à laquelle on peut applaudir s'il s'agit de la question donnée pour completer les preuves, mais qu'il faut rejeter quant à la question donnée précisément pour avoir l'aveu du coupable, après sa pleine conviction; aveu toujours nécessaire pour absoudre les arrêts de la justice aux yeux de la multitude, pour mettre les criminels dans la situation où il faut pour subir leur sentence, pour en tirer les informations nécessaires à la sécurité publique, &c. Il alla à Paris après la paix d'Utrecht, voyagea ensuite en Angleterre, & y fut reçu membre de la société de Londres en 1719. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite vérole, & en mourut à l'âge de 30 ans, le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont: I. L'*Histoire de Montmaur, professeur-royal de la langue grecque à Paris*, 1717, 2 vol. in-12. C'est le recueil des satyres enfantées contre ce fameux parasite. II. *Mémoires de Littérature*, 1715, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. Desmolets. III. *Novus Thesaurus Antiquitatum Romanarum*, 1716, 3 vol. in-folio: recueil contenant beaucoup de pieces fugitives qui avoient échappé aux recherches de Grævius. IV. L'*Eloge de l'Ivresse*, 1714, in-12. C'est une assez mince compilation, & un jeu d'esprit, qui ne doit donner aucune mauvaise idée de ses mœurs. V. Une Edition des Poësies de la Monnoye.

SALLIER, (Claude) prêtre, garde de la bibliotheque du roi, membre de l'académie françoise & de celle des inscriptions, né à Saulieu, diocese d'Autun, mou-

rut à Paris en 1761, âgé de 75 ans. On a de lui : I. L'*Histoire de S. Louis*, par Joinville, avec un *Glossaire*, 1761, in-fol. en société avec Melot. II. De savantes *Dissertations* qui décorent les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Des recherches utiles & curieuses, soutenues d'une critique exacte ; des réflexions solides, ornées d'un style convenable au sujet : voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. Il a travaillé aussi au *Catalogue* raisonné de la bibliotheque du roi, dont nous avons 10 vol. in-folio ; 4 sur les manuscrits; 3, des ouvrages théologiques; 2, des belles-lettres, un pour la jurisprudence.

SALLO, (Denys de) seigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, étoit d'une très-ancienne noblesse, originaire de Poitou. Après avoir fait ses humanités, il soutint publiquement des theses de philosophie en grec & en latin. Il passa ensuite à l'étude du droit, & fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1652. La littérature l'occupoit alors autant que la jurisprudence. Il conçut le premier projet du *Journal des Savans*, qu'il donna au public en 1665, sous le nom du Sr d'Hedouville, l'un de ses domestiques. A peine les premieres feuilles de cet ouvrage périodique parurent, que quelques savans firent éclater leur haine contre le journaliste, censeur impartial de leurs plagiats & de leurs inepties. Ils trouverent un appui dans des grands, amis de l'ignorance, ou indifférens pour les lettres : ils firent proscrire le Journal au 13e mois. Sallo, obligé d'interrompre son travail, en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs ni les ouvrages. Sallo mourut à Paris en 1669, à 43 ans, de la douleur d'avoir perdu cent mille écus au jeu. C'est du moins ce que rapporte Vigneul-Marville; mais l'abbé Gallois, son successeur dans la composition du Journal, a traité ce fait de calomnie. Son humeur satyrique lui fit beaucoup d'ennemis. Outre son *Journal*, on a encore de lui, *Traité de l'origine des Légats*, 1665, in-12.

SALLUSTE, (*Crispus-Sallustius*) historien latin, étoit natif d'Amiterne, ville d'Italie, nommée aujourd'hui *San-Vittorino*. Il fut élevé à Rome, où il parvint aux premieres dignités. Ses mœurs étoient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie & dégradé du rang de sénateur. Milon l'ayant surpris en adultere, il fut fouetté & condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. Jules-César, dont il avoit embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, & lui donna le gouvernement de la Numidie, où il amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique, & des jardins qu'on croit être ceux qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*. Jamais personne ne s'est élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice & les autres vices de son tems ; mais sa vertu ne répondoit pas à la justesse de sa censure. Telle étoit l'inconséquence de tous ces anciens moralistes, dont la philosophie moderne a entrepris de faire l'apothéose, convaincue qu'elle n'avoit rien plus qu'eux de la vertu : son nom souvent répété & son emphatique éloge. Il mourut l'an 35 avant Jesus-Christ, également haï & méprisé. Salluste avoit composé une *Histoire Romaine*, qui commençoit à la fondation de Rome; mais il ne nous en reste que des fragmens. Nous avons de lui deux ouvrages entiers : L'*Histoire de la Conjuration de Catilina*, & celle des *Guerres de Jugurtha*, *roi de Numidie*. Ce sont deux chef-d'œuvres; Martial les goûtoit tant, qu'il appelloit l'auteur *le premier des Historiens Romains*. Son

style est concis, plein de dignité & d'énergie. Il pense fortement & noblement, dit Rollin, & il écrit comme il pense. On peut le comparer à ces fleuves qui ayant leur lit plus resserré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes. On ne fait ce qu'on doit admirer davantage dans cet écrivain, ou les descriptions, ou les portraits, ou les harangues; car il réussit également dans toutes ces parties. Quelques auteurs lui reprochent de s'être servi trop souvent d'expressions usées, de mots nouveaux, de métaphores hardies, & de phrases purement grecques. Le P. Dotteville de l'Oratoire, M. Bauzée de l'académie françoise, & M. l'abbé Paul, l'ont traduit en françois, in-12. Les plus anciennes éditions du texte sont celle de Florence 1470, in-fol. & une autre in-4° de la même ville. On cite comme les meilleures les suivantes: d'Elzévir, 1634, in-12... *cum notis Variorum*, Amsterdam 1674 & 1690, in-8°... *ad usum Delphini*, 1679, in-4°... Cambridge 1710, in-4°... d'Amsterdam 1742, 2 vol. in-4°. Celle qui a été donnée par M. Philippe, 1744 & 1761, à Paris, in-12, chez Barbou, est fort jolie & estimée. On peut consulter la *Liste chronologique des Editions, Commentaires & Traductions de Salluste*, qui se trouve à la fin de la traduction du P. Dotteville, 3e édit. pag. 401.

SALLUSTE, neveu du précédent, étoit fils de sa sœur. Les agrémens de son caractere & de son esprit, le mirent en faveur auprès d'Auguste & de Tibere. Il fut l'ami d'Horace, qui lui adressa la seconde Ode de son 2e livre.

SALLUSTE, (*Secundus-Sallustius-Promotus*) capitaine gaulois, ami de l'empereur Julien, se distingua autant par sa valeur & par sa probité, que par son habileté dans les affaires. Julien, déclaré Auguste en 360, le fit préfet des Gaules; & en 363, il le prit pour collegue dans le consulat. C'étoit un exemple rare, qu'un prince fût consul avec un particulier; mais Salluste méritoit cette distinction par sa vertu. Il avoit le talent de donner des avis sans humeur, & sans cet air d'emportement qui révolte autant contre la vérité que contre ceux qui la disent. On ne sait quelle année il mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux & du Monde*, Rome 1638, in-12, grec & latin; Leyde 1639, in-12; & dans les *Opuscula Mythologica Physica* de Th. Gale, Cambridge 1671, & Amsterdam 1688, in-8°. M. Formey en a donné une Traduction dans son *Philosophe Païen*, 1759, 3 vol. in-12.

SALMACIS, *voyez* HERMAPHROD.

SALMANASAR, fils de Teglath-Phalassar, succéda à son pere dans le royaume d'Assyrie, l'an 728 avant Jesus-Christ. Ce prince détruisit Samarie jusque dans ses fondemens, chargea Osée, roi d'Israël, de chaînes, & l'envoya en prison (*voyez* OSÉE). Après cette expédition, le roi d'Assyrie entreprit la guerre contre les Tyriens, & s'empara d'abord de presque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval, il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Assyrie, & y mourut l'année d'après, 714 avant J. C.

SALMERON, (Alphonse) né à Tolede en 1516, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à S. Ignace de Loyola, & fut l'un des premiers disciples de ce célebre fondateur. Salmeron fut chargé d'affaires importantes en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas & en Irlande par plusieurs souverains pontifes. Il parut avec éclat au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du saint-siege; & il contribua ensuite beaucoup à l'établissement du college de Naples, où il mourut en 1585, à 69

ans. Ce Jésuite laissa un nom célebre, par son zele & par ses ouvrages. On a de lui des *Questions* & des *Dissertations* sur les *Evangiles*, sur les *Actes des Apôtres*, & sur les *Epîtres Canoniques*, imprimées en 16 vol. in-fol. dont les huit premiers parurent à Madrid en 1601 & 1602, & les huit autres à Cologne en 1604. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son style facile, mais verbeux. Il est plein de propositions fausses, mais communément enseignées dans son siecle sur les droits des papes, sur celui de détrôner un prince hérétique., &c.

SALMON, (François) docteur & bibliothécaire de la maison & société de Sorbonne, né à Paris d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes & sur-tout dans l'hébreu, & mourut subitement à Chaillot en 1736, à 59 ans. C'étoit un homme d'une vaste littérature & d'un caractere aimable. Il fit paroître beaucoup d'affection envers les jeunes gens qui aimoient l'étude. Il les animoit par son exemple & par ses conseils, & se faisoit un plaisir de leur prêter ses livres. On a de lui: I. Un *Traité de l'Etude des Conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4°. Ce Traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un Allemand, & imprimé en cette langue à Leipsick en 1729. II. Un grand nombre d'autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits, & dont quelques-uns méritoient de voir le jour.

SALMON, (Jean) surnommé MACRINUS *ou* MACRIN; *voyez* ce dernier mot.

SALMONÉE, fils d'Eole & roi d'Elide, non content des honneurs de la royauté, voulut encore se faire rendre ceux dus à la divinité. Pour imiter Jupiter, il faisoit rouler avec rapidité son char sur un pont d'airain, & dans ce fracas semblable au bruit du tonnerre, il lançoit de tous côtés des foudres artificiels. Le dieu dont il usurpoit la puissance, indigné de son audace impie, l'écrasa d'un coup du véritable foudre, & le précipita dans les enfers. On connoît la belle description que fait Virgile de cet événement au 6e livre de l'*Enéide*, & qui commence par ces vers:

Vidi &, crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis & sonitus imitatur Olympi.

SALNOVE, (Robert de) page d'Henri IV & de Louis XIII, lieutenant de la grande Louveterie, & écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie, fut aussi gentilhomme de la chambre de Victor-Amedée, duc de Savoie. Sa *Vénerie Royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 & 1665, in-4°, est un livre curieux & assez recherché. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage.

SALOMÉ: c'est le nom que l'on donne à la fille d'Hérodias, qui dansa un jour avec tant de grace devant Hérode-Antipas, que ce prince, dans l'ivresse de sa joie, lui promit de lui donner tout ce qu'elle lui demanderoit. Salomé, conseillée par sa mere, demanda la tête de Jean-Baptiste. *Voyez* ce dernier mot.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, non moins cruelle que son frere, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr Mariamne sa femme qu'il aimoit passionnément, & ses deux fils, Aristobule & Alexandre, qu'il en avoit eus. Salomé étant devenue veuve de deux maris, Joseph & Costobare, que ce prince barbare avoit immolés à son ressentiment, elle tenta vainement d'épouser Sylleus,

ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en 3e noces à Alexas. Elle survécut peu au roi son frere... Il ne faut pas la confondre avec SALOMÉ sa niece, qu'Hérode avoit eue d'Elpide sa 5e femme.

SALOMÉ, (Marie) femme de Zébédée, mere de S. Jacques le Majeur & de S. Jean l'Evangéliste, avoit coutume de suivre le Sauveur dans ses voyages & de le servir. Elle demanda à Jesus-Christ que ses deux fils, Jacques & Jean, fussent assis l'un à sa droite, & l'autre à sa gauche, lorsqu'il seroit arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jesus au Calvaire, & ne l'abandonna pas même à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui acheterent des parfums pour l'embaumer, & qui vinrent pour cet effet le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Salomé, & ce que l'on ajoute de plus, est apocryphe.

SALOMON, fils de David & de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant J. C. Le Seigneur l'aima, & lui fit donner par le prophete Nathan le nom de *Jedidiach*, c'est-à-dire, *aimé de Dieu*. Son pere le fit couronner roi de Juda & d'Israël de son vivant, & il donna dès-lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David il s'affermit sur le trône par la mort d'Adonias qui ne cessoit d'y aspirer, & de Joab, esprit inquiet & turbulent, qui regardoit ses services comme un titre de commander aux rois. Il épousa la fille de Pharaon, roi d'Egypte. Quoique ces sortes d'alliances fussent défendues en général, il ne paroît pas que le Seigneur improuva celle-ci, & l'on doit la considérer comme une exception approuvée, la princesse ayant embrassé le culte du vrai Dieu, & pouvant contribuer à le faire adorer en Egypte. Il est vrai que dans le 3e Livre des Rois, la fille de Pharaon est nommée avec les femmes étrangeres que Salomon épousa contre la loi, mais le but de l'historien étant de donner la liste des femmes de ce prince, il n'a pu omettre la premiere, quoiqu'elle ne fut pas dans le cas des autres. Peu de tems après Dieu apparut à Salomon en songe, & lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitoit. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter & à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes; mais le rendit encore le plus riche & le plus magnifique de tous les rois. Salomon fit connoître cette sagesse extraordinaire, dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle étoit la véritable mere d'un enfant que deux femmes se disputoient. Salomon, jouissant d'une paix profonde, entreprit de bâtir un temple au Seigneur & un palais pour lui. Il fit pour cela alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cedres & des sapins, nécessaires pour remplir dignement son projet. Il employa plus de 250,000 hommes à la construction de ce temple, dont la beauté & la magnificence étoient au-dessus de celle de tous les édifices élevés jusqu'alors à l'Être-Suprême. Après 7 ans de travail, l'ouvrage fut achevé, & Salomon en fit la dédicace avec solemnité. Tous les anciens d'Israël & tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui & pour ses femmes; les murs de Jerusalem; la place de Mello, qui étoit entre le palais royal & le temple; plusieurs villes dans toute l'étendue de ses Etats, & en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au-dehors. Il obligea les Amorrhéens,

les Héthéens, les Phéréséens, les Hévéens & les Jébuséens à lui payer tribut. Il étendit les frontieres de ses états jusqu'à l'Euphrate, & équipa une flotte à Asiongaber, qu'il envoya à Ophir, d'où elle remporta une quantité d'or. Son empire s'étendoit sur tous les royaumes, depuis le fleuve d'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, & jusqu'à la frontiere d'Egypte. Ses revenus annuels montoient à 666 talens d'or, sans compter les subsides que fournissoient les Israélites, & les droits que payoient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement, lui firent un nom célebre dans les pays étrangers. La reine de Saba vint lui rendre hommage comme au plus sage des hommes & au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'étoit acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes & 300 concubines. Il bâtit des temples à Astarté, déesse des Sidoniens; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites. Ses crimes ont donné un juste sujet de douter de son salut. Quelques saints Peres croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort; mais l'Ecriture s'exprime clairement sur sa chûte, & ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclésiaste* pour être un monument éternel de sa conversion; il est vrai que ce livre est d'un homme désabusé de toutes les erreurs où son esprit & son cœur ont pu s'engager, & qui ne trouve de béatitude que dans la loi de Dieu; mais il ne semble pas néanmoins que ce soit l'ouvrage d'un pénitent vivement affligé de ses fautes. On peut consulter la Dissertation de dom Calmet sur le salût de Salomon, & un petit ouvrage latin du P. Gilles Martin, prémontré dans l'abbaye de Bonne-Espérance: *Salomon pœnitens*, Mons 1727, in-12. Quoi qu'il en soit de la pénitence de Salomon, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il alloit diviser son royaume, & qu'il donneroit dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 avant J. C., à 58 ans, après en avoir régné 40. Il nous reste de lui trois ouvrages reçus entre les livres canoniques: les *Proverbes*, recueil des plus excellentes maximes de religion & de morale; l'*Ecclésiaste* dont nous venons de parler; & le *Cantique des Cantiques*, ouvrage mystérieux, rempli d'expressions tendres, naïves & touchantes, qui, sous le voile de la métaphore, présente, selon quelques Peres, l'union de J. C. avec son église, & selon d'autres, l'union de l'ame juste avec Dieu. Parmi le grand nombre de Commentaires qu'il a produit, il faut distinguer celui de M. Bossuet, de Pierre Nanni, & un ouvrage allemand publié à Breme en 1776, par M. Runge. L'Ecriture marque qu'il avoit aussi composé *3000 Paraboles*, & *1500 Cantiques*, & qu'il avoit fait des Traités sur toutes les plantes, depuis le cedre du Liban jusqu'à l'hyssope, & sur tous les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles & les poissons; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les autres livres qu'on attribue à Salomon, ne sont point de lui, & ont été composés dans des temps postérieurs. Les plus recherchés des ouvrages publiés sous son nom, sont; I. Les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens. II. *De Lapide Philosophorum*, dans le recueil de Rhenanus, Francfort 1625, in-8°. III. *Les Dits de Salomon, avec les Réponses de Marcon*; petit ouvrage licentieux, en rimes françoises, in-16, sans date, gothique, en 7 feuillets, rare. Indépendamment de ces livres, les rabbins ont mis la

plupart de leurs revêries sous le nom de ce roi si sage.

SALOMON-JARCHI, *voyez* JARCHI.

SALOMON BEN VIRGA, rabbin espagnol, & savant médecin, au commencement du 16e siecle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé : *Schebet Juda.* On y trouve une *Histoire des Juifs*, depuis la destruction du temple de Jerusalem jusqu'au tems de ce rabbin. David Ganz, autre rabbin, lui a reproché quelques infidélités. Il s'en est fait plusieurs éditions : à Mantoue, à Venise, à Constantinople, à Salonichi & à Amsterdam ; *item* en allemand à Cracovie en 1591, à Prague en 1619 & à Amsterdam 1640, & enfin en portugais à Amsterdam 1646. Gentius en a donné une Traduction latine, imprimée à Amsterdam en 1651, in-4° ; & Basnage en a fait usage dans sa savante Histoire des Juifs.

SALONIN, (*Publius-Licinius-Cornelius-Saloninus*) fils aîné de l'empereur Gallien & de Salonine, fut fait César par Valérien son aïeul en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules avec Albinus son gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son séjour dans ces provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. Posthume à la tête d'une armée victorieuse s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitans de Cologne de lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce jeune prince n'avoit qu'environ dix ans.

SALONINE, (*Julia Cornelia*) femme de l'empereur Gallien, joignit à une beauté réguliere & à une figure noble, plusieurs vertus de son sexe, mais on ne peut que blâmer l'indifférence avec laquelle elle regarda les infidélités de Gallien, dont les débauches & les amours volages déshonoroient leur union. Elle réussit cependant quelquefois à l'arracher du sein des voluptés, pour le faire combattre contre les tyrans qui déchiroient l'empire. Elle l'accompagnoit dans ses expéditions militaires, & peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonniere par les Goths, lorsque Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée au retour auprès de Milan, où le tyran Auréole avoit levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, & elle périt dans la même nuit où son époux & les princes de sa famille furent mis à mort. Ce fut le 20 mars 268. Salonine dont l'esprit romanesque saisissoit avec ardeur les projets philosophiques, avoit obtenu à Plotin la permission de bâtir une ville, qui se gouverneroit selon les loix de la république de Platon. Elle devoit s'appeller *Platonopolis* ; mais ce projet eut le succès qu'il devoit avoir.

SALONIUS, fils de S. Eucher évêque de Lyon, fut élevé dans le monastere de Lerins avec son frere Veran, & la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. Veran le fut de Vence ; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna Salonius : on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Geneve. Il assista au concile d'Orange en 441. Nous avons de cet illustre évêque deux ouvrages : I. Une *Explication* morale *sur les Proverbes*, en forme de dialogue entre les deux freres. II. Un *Commentaire sur l'Ecclésiaste.* L'un & l'autre imprimés à Haguenau 1532, in-4°, & dans la Bibliotheque des Peres.

SALPION, sculpteur d'Athenes. C'est à lui qu'on attribue ce beau Vase antique qu'on voit à Gayette, ville maritime du royaume de Naples, où il sert pour les fonts du baptême, dans la grande église.

SALVADOR, (André) poëte italien, sous Gregoire XV & Urbain VIII, est un des moins mauvais auteurs qui aient travaillé pour le théâtre italien. Les principales

de ses pieces sont : *Medore*, *Flore* & *Ste Ursule*; mais la derniere a remporté le prix sur les deux autres. Salvador s'y est rapproché des bons modeles.

SALVAING, *voyez* BOISSIEU.

SALVAN DE SALIEZ, (Antoinette de) née à Albi en 1638, de l'académie des Ricovrati de Padoue, morte à 92 ans, en 1730, dans le lieu de sa naissance, s'est distinguée par son goût pour les sciences, & en particulier pour la poésie françoise. Veuve d'Antoine de Fontvielle, seigneur de Saliez, viguier d'Albi, elle consacra la liberté que lui donnoit le veuvage, à la culture des lettres & de l'amitié. Elle forma en 1704 une compagnie, qui s'assembloit une fois la semaine, sous le titre de *Société des Chevaliers & Chevalieres de la Bonne-Foi*. Cette dame a fait des *Paraphrases sur les Pseaumes de la Pénitence*, & diverses *Lettres & Poésies*, dont une grande partie est imprimée dans la *Nouvelle Pandore*, ou *les Femmes illustres du regne de Louis le Grand*. Nous avons encore de cette muse, l'*Histoire de la Comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVATOR ROSA, *voyez* ROSA.

SALVIANI, (Hippolyte) de Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa & pratiqua la médecine à Rome, & y mourut en 1572, à 59 ans. On a de lui, entr'autres : I. Un *Traité* latin *des Poissons*, avec des figures, Rome 1554-1593, in-fol. On y trouve des détails plus propres à amuser les curieux qu'à éclairer les physiciens. On en a donné une édition à Venise sous le titre : *De Aquatilium animalium curandorum formis*, 1600, in-fol. II. Un autre, intitulé *De Crisibus ad Galeni censuram*, Rome 1558 : on y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui plusieurs Poëmes & Comédies Italiennes.

SALVIATI, (Bernard) d'une des plus illustres familles de Florence, fut chevalier de Malte & devint prieur de Capoue, puis grand-prieur de Rome, & amiral de son ordre. Il signala son courage & rendit son nom redoutable à l'empire ottoman. Il ruina entiérement le port de Tripoli : il entra dans le canal de Fagiera, & mit en poudre tous les forts qui s'opposerent à son passage & à ses armes. Devenu général de l'armée de la Religion, il prit l'isle & la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli, brûla l'isle de Scio, & emmena divers esclaves. Paul Jove dit que le grand-prieur Salviati étoit *constanti compositoque ingenio vir, militiæ maritimæ assuetus*... Salviati embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & obtint l'évêché de St-Papoul en France, & celui de Clermont en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand-aumônier, & lui procura un chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1561. Cet illustre prélat mourut à Rome en 1568. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens & par les dignités éminentes qu'elles ont occupées.

SALVIATI, (François) peintre, né à Florence en 1510, mort à Rome en 1563. Son nom de famille étoit Rossi. Il s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste donna à Rome, à Florence, à Bologne & à Venise, des preuves de l'excellence de ses talens dans la peinture. Mais son inconstance ne lui permit pas de se fixer long-tems dans le même lieu, ni à de grandes entreprises. D'ailleurs, beaucoup d'estime pour lui-même, & un air de mépris pour les

autres, nuisirent à sa fortune & à sa réputation. Son esprit inquiet l'amena en France, & l'en fit sortir du tems que le Primatice y florissoit. Il étoit bon dessinateur; ses carnations sont d'une belle couleur; ses draperies légeres & bien jettées, laissent entrevoir le nud qu'elles couvrent. Il inventoit facilement, & mettoit beaucoup d'agrément dans ses idées; mais il peignoit de pratique: l'on desireroit que ses contours fussent plus connus. Les dessins de Salviati sont assez dans le goût du Palme: des airs de tête maniérés, des coëffures & des attitudes extraordinaires, les font distinguer.

SALVIATI, (Joseph) *voyez* PORTA.

SALVIEN, (*Salvianus*) prêtre de Marseille, devoit le jour à des parens illustres de Cologne, de Treves, ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise, & la traita comme si elle eût été sa sœur. Elevé au sacerdoce vers 430, il déplora avec tant de douleur les déréglemens de son tems, qu'on l'appella le *Jérémie du 5e siecle.* Ses lumieres & ses vertus le firent aussi nommer *le Maître des Evêques.* Il mourut à Marseille, vers l'an 484. Il nous reste de lui: I. Un *Traité de la Providence de Dieu*, plein de réflexions solides, d'idées vastes, touchantes & vraies. II. Un autre *contre l'Avarice.* III. Quelques *Epîtres.* Ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, pathétique, agréable. Le savant Baluze en a donné une belle édition, en 1684, in-8°. On estime aussi celles de Conrad Rittershusius, 1623, 2 vol. in-8°, & de Galesinius, Rome 1564, in-folio; mais elles ont été éclipsées par celle du P. Mareuil, à Paris 1734, in-12. Nous en avons une bonne Traduction françoise par le P. Bonnet de l'Oratoire, 1700, 2 vol. in-12. Il ne paroît pas par ses écrits que Salvien ait été évêque, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

SALVINI, (Antoine-Marie) professeur célebre en langue grecque à Florence sa patrie, étoit un homme de condition, savant, poli, & extrêmement laborieux. Peu d'écrivains ont plus contribué que lui au rétablissement du bon goût en Italie. Il mourut à Florence en 1729, après avoir rempli une carriere de 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il a traduit en vers italiens: I. L'*Iliade & l'Odyssée* d'Homere, à Florence 1723, 2 vol. in-8°. II. *Hésiode*, Padoue 1747, in-8°. III. *Théocrite*, à Venise 1717, in-12. IV. *Anacréon*, à Florence 1695, in-12. V. Divers Poëtes Grecs, tels que le Poëme d'Aratus; *Musée*; les *Hymnes* d'Orphée & de Callimaque; *Oppien*; quantité d'Epigrammes Grecques; le *Poëme astrologique* de Manethon; une partie de *Nicandre*; les *Nuées* & le *Plutus* d'Aristophane; les *Vers dorés* de Pythagore, *Théognis*, & *Phocylide.* VI. Quelques *Satyres* d'Horace, avec l'*Art Poétique.* VII. Les 2 premiers Livres des *Métamorphoses d'Ovide*, & les 6 *Satyres* de Perse, auxquelles le savant abbé joignit une traduction du *Traité de la Satyre* par Casaubon. VIII. Une partie du Livre de *Job*, & dix *Lamentations de Jérémie.* IX. L'*Art Poétique* de Boileau, avec une de ses Satyres. X. La *Tragédie de Caton* par Addisson. Outre ces traductions, nous avons du même: I. Un vol. in-4° de Sonnets. II. Un autre de Proses Sacrées & de Proses Toscanes, Florence 1715, 2 vol. in-4°. III. Cent *Discours Académiques* sur diverses questions proposées par l'académie des Apatisti. IV. L'*Oraison funebre d'Antoine Magliabechi*, prononcée dans l'académie de Florence, & imprimée dans la même ville en 1715, in-fol. V. Une tra-

duction en prose de la *Vie de S. François de Sales*, par Marsollier. L'abbé Salvini étoit de l'académie de la Crusca (supprimée par ordre du grand-duc Léopold en 1783) & il a travaillé plus qu'aucun autre à la perfection du *Dictionnaire* de cette compagnie ; Florence 1729, 6 vol. in-fol.

SALVINI, (Salvino) né à Florence, fit de grands progrès dans les belles-lettres & dans l'étude des antiquités de sa patrie, sous la direction d'Antoine-Marie Salvini son frere aîné. Ses talens lui mériterent un canonicat dans la métropole de sa patrie, & les académies de l'Italie s'empresserent de lui ouvrir leurs portes. L'an 1745 il fut fait archiconsul de l'académie de Florence, titre qui avoit encore été donné au cardinal Quirini & au célebre Muratori. Il mourut dans un âge avancé le 29 novembre 1751. L'académie de Florence fit frapper des médailles avec son portrait & une inscription honorable. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est intitulé : *Fasti consolari dell' academia Fiorentina*. On a encore de lui : *La Vita di Lorenzo Magalotti*, & de *Benedetto Migliorucci*, dans le Journal de Littérature d'Italie. Il a laissé plusieurs manuscrits intéressans.

SALUS *ou* SANITAS, c'est-à-dire, *conservation*, *santé*. Les Romains en avoient fait une divinité, & lui avoient élevé des temples. On la représentoit sous l'emblême d'une femme assise sur un trône, couronnée d'herbes médécinales, tenant une coupe à la main, & ayant auprès d'elle un autel autour duquel un serpent faisoit plusieurs cercles de son corps, de sorte que sa tête se relevoit au-dessus de cet autel. Elle avoit pour cortege ordinaire, la Concorde, le Travail, la Frugalité. On l'adoroit aussi sous le nom d'*Hygiée* ou *Hygie*.

SAMARITAINE (La) : c'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui J. C. demanda à boire, comme il passoit par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les disciples de cet Homme-Dieu étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisoit de l'eau. Etonnée de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyoient tout commerce avec les Samaritains) elle en marqua au Sauveur sa surprise. J. C. en eut pitié ; il la précha, la toucha de sa grace vivifiante, & la convertit à lui. Rien de plus touchant, de plus digne de la simplicité sublime de l'Esprit-Saint, que le récit de cette conversation telle qu'elle est rapportée en S. Jean, chap. 4.

SAMBLANÇAY, *voy.* BEAUNE.

SAMBLICUS, insigne voleur, pilla le temple de Diane, dans l'Elide. Il fut arrêté ; & comme il refusoit d'avouer son crime, on le mit à la torture un an entier, & on lui fit souffrir de cruels tourmens. D'où est venu ce proverbe : *Endurer plus de mal que Samblique*.

SAMBUC, (Jean) médecin, né à Tirnau en Hongrie l'an 1531, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie & de France. Il se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire & les antiquités. Ses talens le firent jouir de beaucoup d'agrémens à la cour des empereurs Maximilien II & Rodolphe II, dont il devint conseiller & historiographe. Il mourut d'apoplexie, à Vienne en Autriche, en 1584, à 53 ans. On a de lui : I. Les *Vies des Empereurs Romains*. II. Des *Traductions* latines d'*Hésiode*, de *Théophylacte*, & d'une partie des Œuvres de Platon, de Xénophon & de Thucydide. Elles sont plus fidelles qu'élégantes. III. Des *Commentaires* sur l'*Art Poétique* d'Horace, & des *Notes* sur

plusieurs auteurs grecs & latins. IV. Une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfinius. On y trouve une partie du regne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, & d'autres fragmens considérables. Elle est exacte & écrite d'une maniere intéressante. V. *Emblemata*, 1576, in-16. VI. *Icones Medicorum*, Leyde 1603, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecins & de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. Sambuc s'étoit fait à grands frais un riche cabinet de médailles, & s'étoit donné beaucoup de peines pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnoît l'homme savant & l'homme de bien, le littérateur sage & chrétien. On peut consulter l'excellente Histoire Littéraire de Hongrie, par le P. Alexis Horanyi, tom. 3, pag. 196, Presbourg 1777. Sa maniere de voyager étoit singuliere. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues dont il fait l'éloge dans ses *Emblêmes*.

SAMERIUS, (Henri) jésuite, né près de Marche, dans le duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée Marie Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il étoit très-versé dans l'histoire ecclésiastique, & sur-tout dans la chronologie. On a de lui *Chronologia sacra ab orbe condito, ad Christum natum*, Anvers 1608, in-fol. Il y releve une infinité de fautes, échappées à différens auteurs.

SAMMARTHANUS, *voy.* SAINTE MARTHE.

SAMPIETRO, *voy.* SANPIETRO.

SAMSON, fils de Manué de la tribu de Dan, naquit d'une maniere miraculeuse, d'une mere qui d'abord étoit stérile, vers l'an 1155 avant J. C. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué, après qu'il eut été consacré au Seigneur d'une maniere particuliere à la maniere des Nazaréens. Il n'avoit que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, & il pria son pere de lui permettre de l'épouser. Manué & sa femme, après s'être opposés à son dessein, allerent avec lui en faire la demande. Dans la route, Samson qui étoit un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, qu'il saisit quoiqu'il fût sans armes, & le mit en pieces. Il obtint la fille qu'il souhaitoit; & quelque tems après retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avoit tué, & il y trouva un essain d'abeilles & un rayon de miel. Il tira de cette découverte l'énigme suivante: *La nourriture est sortie de celui qui mangeoit, & la douceur est sortie du fort.* Les habitans de Thamnata, auxquels il la proposa, s'adresserent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Cette femme infidelle l'alla sur le champ découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros juif. Aussi-tôt il se rendit à Ascalon, ville des Philistins, nation la plus acharnée contre les Hébreux, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avoient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avoit promis. Il continua ensuite à fatiguer cette nation inquiete, perfide & féroce, par divers exploits, où la force unie à l'industrie, étoit toujours couronnée de succès, & dont le merveilleux, en donnant aux Israélites un gage visible de la protection de Dieu, leur laissoit en même tems l'impression salutaire de sa puissance & des effets redoutables de sa colere. Enfin, les Philistins leverent une grande armée, & entrerent sur les terres de la tribu que Samson habitoit, menaçant de tout mettre

à feu & à sang si on ne leur livroit leur vainqueur. Ceux de cette tribu effrayés, prirent Samson, le lierent & le menerent aux Philistins. Ils le mirent au milieu de leur camp, en dansant autour de lui. Samson cassa sur le champ ses cordes, se jeta sur eux, en tua mille & mit le reste en fuite. Les Philistins, n'osant plus attaquer Samson ouvertement, chercherent à le surprendre. Un jour qu'il étoit allé dans la ville de Gaza qui leur appartenoit, les habitans fermerent les portes, & y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva sur le milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds & les verroux, malgré la garde qu'on faisoit, & les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avoit pu le terrasser; l'amour le vainquit. Dalila, femme philistine, qu'il aimoit éperdument, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper, tandis qu'il dormoit, les cheveux dont la libre croissance étoit la marque de la consécration des Nazaréens au service du Seigneur; & le livra aux Philistins. On lui creva les yeux, & on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux; 3000 Philistins assemblés dans le temple de Dagon, le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenoient le temple, il les ébranla, & le temple par sa chûte l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J. C. Par une inconséquence ordinaire à l'esprit de parti & d'erreurs, on a vu des philosophistes rejeter les exploits de Samson, attestés par l'autorité la plus respectable, & ne former aucun doute sur ceux de Milon de Crotone, plus incroyables en eux-mêmes & destitués de témoignages dignes de confiance.

SAMUEL, fils d'Elcana & d'Anne, de la tribu de Lévi fut prophete & juge d'Israël, pendant plusieurs années. Anne sa mere étoit stérile depuis long-tems, lorsque, par une faveur singuliere de Dieu, elle conçut & mit au monde cet enfant, vers l'an 1155, avant J. C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo, à la maison du Seigneur, & le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avoit fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli & sur ses enfans, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu: il avoit alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il alloit de tems en tems dans différentes villes, pour y rendre la justice. Ce saint homme étant devenu vieux, établit Joël & Abia ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçoient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au lieu de marcher sur les traces de leur pere, ils laisserent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allerent trouver Samuel à Ramatha, pour lui demander un roi. Samuel sacra Saül par ordre de Dieu; mais les désobéissances de ce prince irriterent le Seigneur qui le rejeta du trône & commanda à Samuel d'aller oindre David pour roi. Samuel fut sensiblement touché du malheur de Saül, le pleura le reste de ses jours, & lui apparut long-tems après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J. C. à 98 ans, lorsque la Pythonisse évoqua son ombre: il lui prédit qu'il mourroit avec ses enfans dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. L'abbé de la Chapelle a cru trouver dans ce discours de Samuel un artifice de ventriloque; sentiment insoutenable, non-seulement parce qu'il n'explique pas l'apparition, mais parce qu'il est

formellement contraire à l'historien sacré, qui nous apprend que Samuel apparut en personne, non pas sans doute par quelqu'effet de l'art magique, mais par une volonté particuliere de Dieu. Ceux qui ont cru que la pythonisse ne fit que produire un spectre ressemblant au prophete, sont également contraires au récit des livres saints. Quand même on pourroit éluder la force de ces paroles du premier Livre des Rois: *Cùm autem vidisset mulier Samuëlem... ait Samuel* (ch. 28); on ne pourroit répondre à ce passage de l'Ecclésiastique (ch. 46): *Et post hoc dormivit; & notum fecit regi finem vitæ suæ, & exaltavit vocem suam de terrâ in prophetiâ delere iniquitatem gentis*. On attribue à ce prophete le *Livre des Juges*, celui de *Ruth* & le *1er des Rois*, du moins les vingt-quatre premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, lesquelles paroissent y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée. Samuel commence la chaîne des prophetes, qui n'a plus été interrompue depuis lui jusqu'à Zacharie & Malachie.

SANADON, (Noël-Etienne) jésuite, né à Rouen en 1676, professa avec distinction les humanités à Caen. Ce fut-là qu'il connut Huet, évêque d'Avranches, avec lequel le goût de la littérature & de la poésie l'unit étroitement. Le P. Sanadon fut chargé ensuite de la rhétorique au college de Paris, & de l'éducation du prince de Conti, après la mort du P. du Cerceau. En 1728 il devint bibliothécaire de Louis le Grand; place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1733, à 58 ans. La douceur & la pureté de ses mœurs, le firent rechercher & estimer. Il joignoit aux qualités d'un bon religieux, celles d'un littérateur aimable. On a de lui: I. Des *Poésies latines*, 1715, in-12; & réimprimées chez Barbou, in-8°, 1754. Le P. Sanadon a fait revivre dans ses vers, le goût des plus célebres poëtes qui ont paru dans le beau siecle d'Auguste. Ses Poésies n'auroient pas été peut-être désavouées par ces grands maîtres, pour la force & la pureté de l'expression, le tour & l'harmonie du vers; le choix & la délicatesse des pensées; mais elles manquent d'imagination. Il a fait des Odes, des Elégies, des Epigrammes, & d'autres poésies sur différens sujets. II. Une *Traduction des Œuvres* d'Horace, avec des remarques, en 2 vol. in-4°, à Paris 1727. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre, n'ont pas été corrigés, & sont préférés par les curieux. On la trouve aussi en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance & avec goût; mais il n'a pas atteint l'élévation de son original dans les Odes, ni son énergie & sa précision dans les Epîtres & dans les Satyres. En général, sa version est une paraphrase qui affoiblit le texte. Plusieurs savans ont blâmé la liberté qu'il a prise; de faire des changemens considérables dans l'ordre & dans la structure même des Odes. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singuliere, & ce qu'il dit pour en faire l'apologie, n'a pas satisfait. III. Des *Discours* prononcés en différens tems, & dont on a un recueil. Ils prouvent qu'il n'étoit pas moins orateur que poëte. IV. *Prieres & Instructions Chrétiennes*, Lyon 1752, in-8°, livre rempli d'onction & d'une piété solide.

SANCASSANI, (Denis-André) né dans le Modénois en 1659, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, & en donna des preuves en exerçant sa profession

dans plusieurs villes d'Italie où il s'acquit une grande réputation. En 1727 il se fixa à Spolete, & y mourut l'an 1737. On a de ce médecin : I. *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome 1731-1738, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissemens sont d'une prolixité rebutante. II. *Aphorismes généraux de la maniere de guérir les playes selon la méthode de Magatus*, Venise 1713, in-8°, en italien, & plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zele pour rappeller aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus.

SANCERRE, (Louis de Champagne, comte de) seigneur de Charanton, &c, maréchal de France en 1368, & connétable en 1397, issu d'une illustre maison, rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglois, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosebecq, & mourut en 1402, à 60 ans, avec la gloire d'être un des trois plus grands généraux du regne de Charles V : les deux autres étoient du Guesclin & Clisson. L'abbé le Gendre prétend qu'il avoit vieilli dans le service sans y briller ; on ne laissa pas de l'enterrer à S. Denys, dans la chapelle de Charles V, en témoignage de l'estime que ce prince avoit eue pour lui.

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son pere Ferdinand avoit fait de ses autres états à ses freres & sœurs. Il dissimula pendant quelque tems ; mais après la mort de la reine sa mere, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. Garcias étoit roi de Galice, & Alphonse roi de Léon : l'impitoyable Sanche détrôna le premier, & contraignit le second à s'enfermer dans un monastere. Après avoir dépouillé ses freres, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avoient été données pour dot. Il prit la ville de Toro sur la cadette, & tourna ensuite ses armes vers Zamora qui appartenoit à l'aînée. Mais ce prince téméraire & sans frein, au lieu d'un succès qu'il ne méritoit pas, y trouva le terme de ses attentats & de sa vie en 1072, ayant été tué en trahison pendant qu'il en faisoit le siege.

SANCHE d'Avila, *voyez* THOMAS DE JESUS, carme.

SANCHEZ, (François) *Sanctius*, de Las-Brocas en Espagne, fut regardé comme *le Pere de la Langue Latine*, & le *Docteur de tous les Gens-de-Lettres*. C'étoient les titres dont les exagérateurs l'honoroient dans son pays. On a de lui : I. Un excellent traité, intitulé : *Minerva*, ou *De causis Linguæ Latinæ*, à Amsterdam 1714, in-8°. Messieurs de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur *Méthode de la Langue Latine* (voyez GARCIAS & LANCELOT.) II. *L'Art de parler, & de la maniere d'interpréter les Auteurs*. III. Plusieurs autres savans ouvrages sur la Grammaire. Sanchez mourut en 1600, à 77 ans... Il doit être distingué d'un autre François SANCHEZ, médecin, mort à Toulouse, âgé de 70 ans, en 1632. Ce dernier successivement professeur en philosophie & en médecine à Toulouse, étoit chrétien & né à Brague de parens juifs. Il avoit, dit Patin, beaucoup d'esprit & étoit philosophe. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Opera medica. His juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse 1636. On distingue entre ses traités celui qui est intitulé : *Quòd nihil scitur*, *Liber*, Francfort 1618, in-8° ; Roterdam 1649. Ulric Widdius a donné une Réfutation du scepticisme de Sanchez, Leipsick 1661.

SANCHEZ, (Thomas) né à Cordoue en 1551, entra chez les Jésuites à l'âge de 16 ans, y

remplit divers postes, & mourut à Grenade en 1610, avec la réputation d'un homme de mœurs austeres. On a de lui : I. Quatre volumes in-fol. sur le *Décalogue*, sur les *Vœux monastiques*, & sur plusieurs questions de morale & de jurisprudence, traitées d'une maniere diffuse. II. Un traité *de Matrimonio*, imprimé la 1re fois à Gênes en 1592, in-fol. L'auteur a recueilli dans cet ouvrage toutes les questions qui peuvent naître sur ces matieres scabreuses; il n'écrivoit que pour les confesseurs & les directeurs des ames, & sous ce point de vue son travail n'a rien que de raisonnable. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que des détails si délicats ne firent jamais la moindre impression sur ses mœurs. C'est aux pieds du crucifix qu'il écrivoit ses livres. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Ce qui tient de bien près à l'hypocrisie de la secte philosophique, à ce zele factice que le crime & le vice affichent pour la vertu; ce sont les injures de tous les genres, accumulées contre le jésuite espagnol, par des gens dont la corruption de l'ame a détruit jusqu'aux ressorts du corps, qui alimentent leur luxure par des lectures & des estampes où les rafinemens de la plus brutale lubricité sont exprimés avec les traits d'une impudence dégoûtante pour les libertins même les plus décidés.

SANCHEZ (Gaspar) ou *Sanctius*, jésuite, né en 1544 à Ciempozuelos, village ou petit bourg de la Nouvelle-Castille, à quelque distance d'Aranjuez, fut professeur de l'Ecriture-Sainte à Alcala & en plusieurs autres villes d'Espagne. Il mourut à Madrid le 16 novembre 1628. On a de lui des *Commentaires* excellens sur *Job*, *Isaïe*, sur les *Livres des Rois* & les *Paralipomenes*, les *Actes des Apôtres*, &c.

SANCHONIATHON, historien de Phénicie, né à Beryte, écrivit une *Histoire* en 9 livres, en phénicien, dans laquelle il rendoit compte de la théologie & des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit une *Version* grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans *Porphyre* & dans *Eusebe*. Dodwel & Dupin rejettent ces fragmens comme supposés; mais Fourmont, & quelques autres érudits, les adoptent comme authentiques. On ne sait en quel tems vivoit cet historien; les uns le mettent sous Sémiramis, & les autres sous Gédéon, juge d'Israël.

SANCIO, (Rodrigue) né à Santa-Maria da Nieva, dans le diocese de Ségovie, en 1404, se fit connoître de bonne heure par son goût pour la piété & pour les lettres. Son mérite le fit élever à l'évêché de Zamora, de Calahorra & de Palencia; mais abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses dioceses, il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château St-Ange. Il se distingua par ses négociations, & par divers ouvrages historiques & ascétiques. Les principaux sont : I. *Historia Hispanica*. Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusque vers le milieu du 15e siecle. On l'a mise dans la Collection des Historiens d'Espagne de Schot, 4 vol. in-fol. II. *Speculum vitæ humanæ*, in-fol. Rome 1468. C'est un des premiers monumens de l'art si utile de la typographie, & pour cette raison il est infiniment recherché, fort cher & rare. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ* avec le *Speculum humanæ salvationis*, in-fol. sans date, de 63 feuillets). Il y en a deux traductions françoises, l'une de Julien Macho, Lyon 1477, in-folio; l'autre de P. Farget, Lyon 1482, in-fol. Sancio mourut à Rome en 1470.

SANCTA-CRUX, *voy.* SANTA-CRUX.

SANCTAREL, *voy.* SANTAREL.

SANCTES-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre de S. Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication occuperent tous les instans de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1541, à 70 ans. Son zele & ses sermons tirerent beaucoup de pécheurs & d'hérétiques de la voie de perdition. On a de lui : I. *Thesaurus Linguæ Sanctæ*, dont les plus belles éditions sont celles de Robert Etienne, à Paris, en 1548, in-fol. & à Geneve, en 1614, in-fol. avec des notes de Jean Mercier, & d'Antoine Cevallerius. Cette derniere édition n'est pas la meilleure, parce que l'éditeur a corrompu le texte; elle est à l'*Index* des livres défendus. II. *Veteris & Novi Testamenti translatio*, à Lyon, en 1542, in-fol. avec des notes de Servet. III. Plusieurs autres ouvrages sur la Bible.

SANCTIUS, *voyez* SANCHEZ.

SANCTORIUS, *voyez* SANTORIUS.

SANCY, *voyez* HARLAY.

SANDÆUS, (Maximilien) né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie & la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernieres années de sa vie à Cologne, & y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques & polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance & netteté, mais en trop grand nombre, pour être toujours exacts & solides. On estime ce qu'il a écrit contre les Calvinistes. On a publié le Catalogue de ses ouvrages, Cologne 1653, in-4°.

SANDE, (Frédéric) célebre jurisconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourguemestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, & enfin député à l'assemblée des états-généraux à La Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui : I. *Commentarius in Geltriæ & Zutphaniæ consuetudines feudales*, 1637, in-4°. II. *Commentatio in consuetudinem Gelriæ de Effestucatione*, Arnheim 1638. Ses ouvrages ont été imprimés avec ceux de son frere.

SANDE, (Jean à) frere du précédent, né en 1579, professeur des Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarde, mourut en 1638. Ses ouvrages sur la jurisprudence, qui avoient d'abord paru séparément, ont été réunis & imprimés avec ceux de son frere, Anvers 1674, in-fol. Les journalistes de Leipsick parlent de Jean à Sande en ces termes : *Inter celebres Frisiæ jurisconsultos, si non primum, parem certè primo loco meruisse joannem à Sande; scripta ejus non Belgio tantùm sed & apud nos jure quodam suo magni semper æstimata demonstrant*, &c. (*Acta Lips. 1684, pag. 271*).

SANDERSON, *voyez* SAUNDERSON.

SANDERSON, (Robert) théologien-casuiste, né à Sheffield dans le comté d'Yorck, en 1587, mort en 1662, devint chapelain ordinaire du roi Charles I, chanoine de l'église de Christ, & professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, & eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre, mais peu de tems après le rétablissement de Charles II, il eut l'évêché de Lincoln. Ce prélat, également recommandable par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractere & par la modération de son esprit, avoit lu les Peres & les Scholastiques, & étoit détrompé de la plupart des erreurs des Protestans, quoiqu'il n'ouvrit jamais entiérement ses yeux à la vérité. Il savoit l'histoire de

de sa nation, étoit bon antiquaire, & passoit sur-tout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont : I. *Logicæ Artis Compendium*, à Oxford 1618, in-8°. II. Des *Sermons*, in-folio. III. Neuf *Cas* de conscience, *De Juramenti obligatione*, Londres 1647, in-8°. IV. *Physicæ Scientiæ Compendium*, Oxford 1671, in-8°. V. *Pax Ecclesiæ*, &c. VI. L'*Histoire de Charles I*, in-fol. en anglois, &c.

SANDERUS, (Antoine) naquit en 1586 à Anvers, où ses parens se trouverent par hazard, car ils étoient de Gand. Il fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres, écolâtre & pénitencier de Térouane. Il abandonna ces emplois en 1657 pour vaquer plus tranquillement à l'étude. Après avoir mené une vie pure & appliquée, il mourut à Affilnghem en 1664, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers & en prose. Les principaux sont : I. *Flandria illustrata*, in-fol. 2 vol. 1641 à 1644 ; réimprimée en 1735, 3 vol. in-fol. La premiere édition de Cologne, réellement d'Amsterdam, fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de Jean Bleau : le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. Van Lom qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ*; *de Gandavensibus... de Brugensibus eruditionis famâ claris*; *de Scriptoribus Flandriæ*, ouvrages de Sanderus qui avoient été imprimés séparément. II. *Chorographia sacra Brabantiæ*, Bruxelles 1659, 2 vol. in-fol. & augmentée, La Haye 1726, 3 vol. in-fol. III. *Bibliotheca Belgica manuscripta*, Lille 1641-1644, 2 vol. in-4°. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, de Brabant, du Hainaut & du pays de Liege. IV. *Opuscula minora*, Louvain 1651. C'est un recueil de ses Poésies, Oraisons, &c. V. *Elogia Cardinalium*, Louvain 1626, in-4°. VI. *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles 1650, in-4°. Ces ouvrages prouvent que Sanderus étoit très-laborieux. Il possédoit les langues grecque & latine, & étoit bon poëte & orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur fit imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, & ruina sa bourse après avoir ruiné sa santé.

SANDERUS, (Nicolas) né à Charlewood, dans le comté de Surrei en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La religion catholique ayant été bannie de ce royaume par Elisabeth, il se retira à Rome, où il fut élevé au sacerdoce. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de Trente & dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappella pour l'employer dans des affaires importantes. Gregoire XIII l'envoya nonce en Espagne, & ensuite en Irlande, pour consoler les Catholiques qui, dans leur désespoir, avoient pris les armes. La crainte de tomber entre les mains des Anglois, le fit errer pendant quelque tems dans les bois, où il mourut, en 1583, de faim & de misere. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité de la Cène du Seigneur, & de sa présence réelle dans l'Eucharistie*, en anglois ; imprimé à Louvain, en 1566, in-4°. II. *Traité des Images* contre les Iconoclastes, in-8°. III. *De Schismate Anglicano*, Cologne 1628, in-8° : triste & trop vrai tableau des horreurs de ce schisme sanglant. Maucroix l'a traduit en françois, Paris 1678, 2 vol. in-12. IV. *De Ecclesia Christi*, Louvain 1571, in-fol. V. *De Martyrio quorumdam sub Elisabeth re-*

gina, in-4°. VI. *De explicatione Missæ ac partium ejus*, in-8°. VII. *De visibili monarchia Ecclesiæ*, Wurtzbourg 1592, in-fol. dans lequel, si on excepte quelques opinions indécises & assez indifférentes, il ne fait que démontrer l'autorité, la visibilité & l'infaillibilité de l'église.

SANDEUS, (Felinus) jurisconsulte de Ferrare, mort l'an 1503, est auteur d'une *Vie d'Alphonse, roi d'Arragon*, & d'un traité *De Jure patronatûs*.

SANDHAGEN, (Gaspar) théologien luthérien, & surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'Histoire de J. C. & des Apôtres*, tirée des IV Evangiles, des Actes des Apôtres & de l'Apocalypse: ouvrage rempli d'érudition & de préjugés. Il y a joint un *Discours* sur le temple de Jerusalem.

SANDINI, (Antoine) né dans le Vicentin, le 13 juin 1692, fut bibliothécaire & professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 23 février 1751. Il étoit très-estimé du cardinal Rezzonico, alors son évêque & depuis pape sous le nom de Clément XIII. Nous avons de lui : I. *Vitæ Pontificum Romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare 1748; l'évêque d'Ausbourg, landgrave de Hesse-Darmstad, l'a fait réimprimer la même année, sous le titre de *Basis Historiæ Ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond & plein de recherches. II. *Historia Familiæ sacræ*. III. *Historia SS. Apostolorum*. IV. *Disputationes XX ex Historia Ecclesiastica ad vitas Pontificum Romanorum*. V. Quelques *Dissertations* contre le P. Serry; c'est l'apologie de son *Historia Familiæ sacræ*, que le P. Serry avoit attaqué. Sandini mérite d'autant plus d'éloges qu'il n'avance rien dans ses ouvrages historiques, qu'il n'appuie de témoignages authentiques.

SANDIUS, (Christophe) fameux socinien, né en 1644 à Konisberg dans la Prusse, & mort à Amsterdam en 1680, avoit beaucoup de littérature sacrée & profane, & étoit très-versé dans l'histoire ecclésiastique. Il abusa de ses connoissances pour composer divers ouvrages qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : I. La *Bibliotheque des Antitrinitaires* ou *Sociniens*, en latin, 1684, in-8°: livre recherché par ceux qui veulent connoître les erreurs des disciples de Socin. II. *Nucleus Historiæ Ecclesiasticæ*, Cosmopoli 1669, in-8°; c'est-à-dire Amsterdam, & *ibidem* en 1676, in-4°, augmentée. Sandius s'efforce d'y montrer que tous les Peres des trois premiers siecles ont cru que le Verbe n'étoit point consubstantiel à Dieu, ni éternel, &c. Il a été réfuté par Samuel Gardiner, Jean Schertzer, Etienne le Moine (*voyez* ce mot) le docte Bull, & par le P. Petau qu'il avoit osé associer à son erreur. III. *Interpretationes Paradoxæ quatuor Evangeliorum*, Amsterdam 1670, in-12. IV. *De origine Animæ*, réfuté par Balthasar Bebelius. V. *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix*. VI. *Notæ & animadversiones, in Gerardi Vossii libros* de Historicis latinis, Amsterdam 1677. Ces remarques montrent du savoir, du jugement, de l'exactitude, &c.

SANDRART, (Joachim) peintre, né à Francfort en 1606, mourut à Nuremberg en 1683. Il est plus connu par les *Vies des plus célebres Artistes* qu'il a données, & par l'Académie qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il paroît néanmoins qu'on le mit, de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célebres peintres qui florissoient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travailla. Il se trouva en concurrence avec le

Guide, le Guerchin, Josepin, Massini, Gentileschi, Pierre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin & le Poussin. On connoît de ce peintre les *XII Mois de l'Année*, qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, & a fait beaucoup de portraits. On ne peut témoigner plus d'amour pour la peinture, que cet artiste en a montré pendant le cours d'une longue vie. Son neveu, Jacob SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance & de naïveté. Son burin est très-gracieux. Joachim eut une fille, nommée *Susanne* SANDRART, qui s'est distinguée par le même talent que son pere. Les principaux ouvrages que Joachim Sandrart a donnés touchant sa profession, sont: I. *Académie d'Architecture, de Sculpture & de Peinture*, en allemand, 2 parties in-fol. à Nuremberg 1675 & 1679. II. *Academia Artis Pictoriæ*, &c, traduction latine de l'ouvrage précédent, 1683, in-fol. III. *Admiranda Sculpturæ veteris*, 1680, in-fol. IV. *Romæ antiquæ & novæ Theatrum*... 1684, in-fol. V. *Romanorum Fontinalia*, 1685, in-fol. VI. *Iconologie des Dieux & des Métamorphoses d'Ovide*, 1680, in-fol. en allemand. Tous ces ouvrages prouvent combien cet auteur avoit étudié les principes de son art, & sont recherchés de ceux qui veulent en acquérir la connoissance. On ne les trouve que difficilement rassemblés.

SANDRAS, *voyez* COURTILZ.

SANDYS, (Edwin) second fils d'Edwin Sandis archevêque d'York, naquit à Worchester en 1577. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea dans les différentes parties de l'Europe. De retour dans sa patrie, il fut employé par le roi Jacques I dans diverses affaires importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il déplut à ce monarque en 1621, en s'opposant aux volontés de la cour en plein parlement: & Jacques I lui ordonna la prison pour un mois. Ce savant mourut en 1629, après avoir fondé une chaire de métaphysique en l'université d'Oxford. On a de lui un livre intitulé: *Europæ Speculum*, ou *Description de l'état de la Religion dans l'Occident*, pleine des idées que les nouvelles sectes avoient fait éclorre. La meilleure édition de ce livre est celle de 1635, in-4°. Georges SANDYS, le plus jeune de ses freres, mort en 1642, laissa une *Description de la Terre-Sainte*, en anglois, in-fol. & d'autres ouvrages en vers & en prose.

SANGALLO, (Antoine) né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes qu'il avoit dans cette ville, il s'adonna sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du Bramante, & parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes Léon X, Clément VII & Paul III l'employerent beaucoup. Il fut architecte de l'église de S. Pierre après le Bramante, & chargé de la fortification de plusieurs places, partie de l'art qu'il entendoit très-bien. Cet artiste se distingua particuliérement par la solidité de ses constructions. Il mourut en 1546. On voit à Rome un modele en bois qu'il avoit fait pour l'église de S. Pierre, qu'on dit avoir coûté 4184 écus romains. Mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

SANGUIN, (Antoine) dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il étoit seigneur de ce lieu dont il fit commencer le château, fut évêque d'Orléans & archevêque de Toulouse, grand-aumônier de France (c'est le premier qui ait porté ce

titre) & enfin fut décoré de la pourpre romaine. Il jouit d'une grande faveur sous le regne de François I, qui lui donna aussi le gouvernement de Paris. Il étoit d'une maison ancienne de cette capitale, anoblie vers l'an 1400.

SANGUIN, (Claude) natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître-d'hôtel du roi & du duc d'Orléans. Il consacra son talent pour la versification françoise à la religion, & fit paroître des *Heures en vers françois*, Paris 1660, in-4°. Tout le Pseautier y est traduit & assez mal. Il étoit parent de St-Pavin. On a de lui un Placet ingénieux qu'il présenta à Louis XIV: il n'est pas commun & mérite d'être rapporté.

SIRE,

Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires,
Ce seroit un peu trop de curiosité;
Cependant l'autre jour, songeant à mes miseres,
Je calculois le bien de votre majesté.
Tout bien compté (j'en ai la mémoire récente)
Il doit vous revenir cent millions de rente;
Ce qui fait à peu-près cent mille écus par jour:
Cent mille écus par jour, en font quatre par heure....
Pour réparer les maux pressans
Que le tonnerre a faits à ma maison des champs,
Ne pourrai-je obtenir, sire, avant que je meure,
Un quart-d'heure de votre tems?

Cette piece d'un tour délicat lui valut, de la part du roi, la gratification de mille écus qui étoit l'objet de sa demande. L'auteur mourut à la fin du 17e siecle.

SANLECQUE, (Louis de) fils de Jacques de Sanlecque, très-habile dans l'art de graver des poinçons, & petit-fils de Jacques de Sanlecque qui s'est distingué dans la même profession, naquit à Paris l'an 1650, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Ste Génevieve, & devint professeur d'humanités dans leur college de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Béthléem; mais le roi, sollicité par des personnes pieuses, choquées de ses Poésies, & sur-tout de sa *Satyre contre les Directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, & l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque, ayant perdu l'espérance d'être évêque, se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, qui fut une espece de captivité pour lui. Il y mourut en 1714, à 56 ans, emportant les regrets de ses paroissiens, qui étoient plus maîtres du revenu de sa cure que lui-même. Le caractere du P. Sanlecque tenoit beaucoup de la bonté & de l'indolence qu'inspire le fréquent commerce des muses. On dit qu'à mesure qu'il pleuvoit dans la chambre où il couchoit, il se contentoit de changer son lit de place, & qu'il avoit fait sur ce sujet une piece qui étoit intitulée: *Les Promenades de mon Lit*; mais cette piece n'est pas de lui, & cette anecdote est absolument fausse. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé d'Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux *Epîtres au Roi*, 5 *Satyres*, 3 autres *Epîtres*, un *Poëme sur les mauvais gestes des Prédicateurs*; plusieurs *Epigrammes*, des *Placets* & des *Madrigaux*; & un *Poëme* latin *sur la mort du P. Lallemant, chanoine-régulier de Ste Genevieve*. Les vers du P. Sanlecque offrent quelques saillies, mais ils sont négligés; il y a peu d'imagination dans l'expression, & le style nuit souvent aux pensées. On trouve la plupart de ses Poésies à la fin des *Œuvres* de Boileau, Paris 1765, in-8°.

SANNAZAR, (Jacques) *Actius Sincerus Sannazarus*, poëte latin & italien, né à Naples en 1458, tiroit son origine de St-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô & le Tesin. Les graces de son esprit & de son caractere plurent à Fréderic, roi de Naples, qui lui donna plusieurs marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna & demeura avec lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1504. De retour en Italie, il partagea son tems entre la volupté & la poésie. Son caractere le portoit tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisoit sous les habits & avec les airs & le ton d'un jeune courtisan. Il conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avoit ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530, à 72 ans. On assure qu'ayant appris, peu de jours avant sa mort, que le prince d'Orange avoit été tué dans un combat, il s'écria: « Je mourrai content, puis- » que Mars a puni ce barbare en- » nemi des muses ». Il fut enterré dans la chapelle d'une de ses campagnes; il avoit fait placer son tombeau derriere l'autel, quoiqu'orné des statues d'Apollon & de Minerve. Pour remédier à cette profanation, on a mis au-dessus de la statue d'Apollon le nom de David, & au-dessus de celle de Minerve, celui de Judith. On a de lui des Poésies latines & italiennes. Les latines ont été imprimées à Naples en 1718, in-12, & à Venise en 1746, in-8°. Les Aldes en avoient donné une édition à Venise en 1535, in-8°. Gryphe, à Lyon, en fit une portative en 1547, sous le format in-16. On trouve dans ce recueil: I. Trois livres d'*Elégies*. II. Une *Lamentation sur la mort de J. C.* III. Des *Eglogues*, Amsterdam 1728, in-8°. IV. Un Poëme *De Partu Virginis*, traduit par Colletet, 1634, in-12, sous ce titre: *Couches sacrées de la sainte Vierge*, &c. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation d'excellent poëte latin; mais on le blâme d'avoir profané la sainteté de son sujet, par le mélange monstrueux des extravagances du Paganisme, avec les mysteres augustes de notre religion. Tout y est rempli de Driades & de Néréides. Il met entre les mains de la sainte Vierge, non les Pseaumes, mais les vers des Sibylles. Ce n'est pas David ni Isaïe, c'est le Protée de la fable qui prédit le mystere de l'Incarnation. Le nom de JESUS-CHRIST ne s'y trouve pas une seule fois, & la Vierge Marie y est appelée l'*Espoir des Dieux*. Voilà le défaut capital de ce Poëme, qui est admirable d'ailleurs par l'élégance & la pureté du style, & qui lui mérita des brefs honorables de la part de Léon X & de Clément VII. Parmi ses pieces italiennes, la plus célebre est son *Arcadie*; traduite en françois par Pecquet, 1737, in-12. Les vers & la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse & par la naïveté des images & des expressions. Il fut imprimé à Naples, in-4°, en 1502, & réimprimé avec ses autres Poésies italiennes à Padoue en 1723, & à Naples in-4°, 1720 in-12. Le Duchat dit que Sannazar étoit Ethiopien de naissance; dans sa jeunesse il fut fait esclave, & vendu à un Napolitain, savant homme & poli, nommé *Sannazar*, qui l'affranchit & lui donna son nom (*Ana*, tom. 2, pag. 359). Le Duchat renvoie sur ceci à Alexandre *ab Alexandro*. Mais il paroît que la couleur de Sannazar, qu'on n'a jamais dit avoir été celle d'un negre, suffit pour réfuter cette anecdote.

SANPIETRO, dit BASTELICA, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine corse au service de France, s'acquit une

grande réputation sous les regnes de François I, Henri II & Charles IX, par une intrépidité peu commune. Après s'être avancé par degrés, il devint colonel-général de l'infanterie corse en France, & épousa en 1548, Vanina d'Ornano, héritiere d'une branche de cette maison, l'une des plus illustres de l'isle. Il ne dut ce mariage qu'à la haute considération de sa valeur, étant de très-basse naissance, *ex infimo loco natus*, dit le président de Thou. La hardiesse de Sanpietro, son expérience, son courage, & l'affection que lui portoient les peuples de Corse, l'avoient rendu si redoutable, que les Génois, seigneurs de cette isle, le firent mettre en prison à Bastia. Ils se disposoient à le sacrifier à leurs alarmes vraies ou fausses, lorsque le roi Henri II les menaça de faire pendre par représailles ceux de leurs nobles les plus qualifiés, qui étoient prisonniers en France. Sanpietro conçut dès-lors une haine implacable contre les Génois. Deux fois il entra en Corse, deux fois il battit leurs troupes; & lorsque le traité de Cateau-Cambresis en 1559 l'eut privé du secours des armes du roi de France, il alla à Constantinople en demander au grand-seigneur. Pendant ce voyage, Vanina d'Ornano sa femme, qu'il avoit laissée à Marseille avec ses deux fils, résolut de passer à Gênes pour y solliciter la grace de son mari, déclaré rebelle, & dont la tête avoit été mise à prix. Cette pensée n'étoit certainement que louable; néanmoins elle déplut si fort à cet homme emporté, que, quoique Vanina ne l'exécutât pas (parce qu'elle en avoit été empêchée par un ami de son mari au moment qu'elle partoit) il lui dit en colere qu'*il vouloit laver dans son sang un dessein aussi imprudent.* Son épouse, sans s'effrayer & sans faire ni plaintes ni reproches, se prépara à la mort. Sanpietro, le chapeau à la main, un genou à terre, lui demanda pardon, à ce que rapporte de Thou, l'embrassa tendrement, l'appellant sa reine & sa maîtresse, puis l'étrangla avec un linge: action barbare, qui a rendu sa mémoire odieuse. Etant repassé en Corse l'an 1564, accompagné seulement de 35 ou 40 hommes, il se trouva bientôt en état d'attaquer les Génois, par le grand nombre de mécontens qui vinrent se joindre à lui. La Corse fut alors un théâtre horrible de meurtres, de pillages & d'embrasemens. Mais enfin, après avoir échappé long-tems aux périls de la guerre, il succomba sous les coups de la trahison. Le 17 janvier 1566, dans une rencontre avec les Génois, il fut lâchement assassiné par derriere, d'un coup d'arquebuse que lui donna un de ses capitaines nommé *Vitello*, étant âgé d'environ 66 ans. *Voyez* ORNANO.

SANREY, (Ange-Bénigne) né à Langres de parens pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposoit à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de S. M. Ayant été nommé à une des chapellenies de S. Martin de Langres, il quitta Beaune où il étoit théologal, & retourna dans sa patrie. Il y mourut en 1659, à 70 ans. Il étoit habil, non-seulement dans les belles-lettres grecques & latines, mais aussi dans l'histoire & la théologie. Il avoit lu tous les saints Peres, & fait une étude particuliere de S. Augustin, qu'il savoit presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres un traité curieux & rare, intitulé: *Paracletus, seu De rectâ illius pronuntiatione*, 1643, in-12. Ce traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot est *Paracletus*, fut atta-

qué en 1669, par M. Thiers, qui vouloit que ce fût *Paraclitus*. Il paroît néanmoins que Sanrey a raison, & les gens-de-lettres prononcent suivant son sentiment *Voyez* à ce sujet *Fragmens d'Histoire*, in-12, pag. 49, &c.

SANSAC, (Louis Prévôt, baron de) d'une maison noble de l'Angoumois, après avoir été page du connétable Anne de Montmorency, commença à servir en Italie sous l'amiral de Bonnivet, & se trouva en 1525 à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; mais il eut l'adresse de s'échapper, & revint en France, d'où il fut envoyé plusieurs fois en Espagne vers François I par la reine-mere. Comme il étoit excellent homme de cheval, il fut choisi par le roi pour instruire les princes ses enfans dans cet exercice. Sansac ayant accompagné le maréchal Strozzi en Italie, fut chargé, en 1554, de défendre la Mirandole contre les Espagnols & les troupes du pape. Il s'y couvrit de gloire par la bravoure avec laquelle il soutint un siege de 8 mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour il fut fait chevalier par Henri II, qui le nomma gouverneur de ses enfans. Ce brave officier se trouva à onze batailles rangées, & la fortune lui fut si favorable, qu'il ne fut jamais blessé qu'à celle de Dreux, où il étoit maréchal-de-camp sous le duc de Guise. Sur la fin de ses jours il quitta la cour, & se retira dans sa maison, où il mourut âgé de 80 ans, » en titre de maréchal de France » (dit Brantôme) non qu'il en ait » été jamais pourvu; mais il en » avoit l'état, les gages & la » pension. »

SANSON, (Jacques) né à Abbeville en 1595, se fit Carme-Déchaussé en 1618, sous le nom d'*Ignace Joseph de Jesus-Maria*. Son talent pour la direction lui fit donner l'emploi de confesseur de madame Royale en Savoie. Il mourut à Charenton le 19 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire Ecclésiastique d'Abbeville*, Paris 1646, in-4°, & de celle des *Comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol. ouvrages savans, mais mal écrits.

SANSON, (Nicolas) de la même famille que le précédent, né à Abbeville en 1600, s'adonna pendant quelque tems au commerce; mais y ayant fait des pertes considérables, il le quitta, & vint à Paris en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur & de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Louis XIV l'honora du titre de son ingénieur & de son géographe, avec 2000 livres d'appointemens. Ce monarque, passant à Abbeville, l'admit à son conseil, & lui donna un brevet de conseiller-d'état; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, *de peur d'affoiblir*, disoit-il, *l'amour de l'étude dans ses enfans*. Il étoit regardé à la cour de France comme un grand-homme. Il eut l'honneur de montrer pendant plusieurs mois la géographie à Louis XIV. Le prince de Condé, qui l'aimoit beaucoup, alloit souvent chez lui pour s'y entretenir sur les sciences. Cet homme illustre, miné par ses travaux, mourut à Paris en 1667, à 67 ans, laissant après lui une mémoire respectable. Il eut une dispute fort vive avec le P. Labbe, qui l'avoit attaqué dans son *Pharus Galliæ antiquæ*, publié à Moulins en 1644, in-12. Sanson lui répondit par ses *Disquisitiones Geographicæ in Pharum Galliæ*, &c, 1647 & 1648, en 2 vol. in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs autres morceaux sur la géographie ancienne & moderne, & un nombre infini de *Cartes*. On peut voir la liste de ses différens ouvrages, dans la *Méthode pour étudier la Géographie* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Il eut

trois fils : l'aîné, Nicolas, fut tué aux Barricades en 1648, en défendant le chancelier Séguier. Les deux autres, Guillaume & Adrien, mirent au jour un grand nombre de Cartes. Guillaume mourut en 1703, & Adrien en 1718.

SANSOVINO, (Jacques FATTI, dit) sculpteur & architecte, né à Florence en 1479, se rendit célebre dans ces deux arts. Rome & Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talens. La Monnoie, la Bibliotheque de St-Marc, le Palais Cornaro & l'Eglise de S. Sauveur à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissoit dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que dans une taxe générale imposée par le gouvernement, le Titien & lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570, à 91 ans. Vasari a fait l'éloge de cet artiste.

SANSOVINO, (François) fils du précédent, né à Rome en 1521, après avoir étudié les belles-lettres à Venise, prit des degrés en droit à Padoue ; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra entiérement à sa passion pour la poésie, l'histoire & les belles-lettres, & leva une imprimerie à Venise, où il imprima ses ouvrages & ceux des autres. Les siens sont : I. *Traduction* de *Plutarque*. II. *Chronologie du Monde* jusqu'à l'an 1582. III. *Annales de l'Empire Ottoman*. IV. *Orthographe Italienne*. V. *Le Secretaire*. VI. *Les principales Familles d'Italie*. VII. *Description de Venise*. VIII. *Abrégé de l'Histoire* de Guichardin avec la *Vie* de cet auteur. IX. *Description du gouvernement des Républiques de Gênes, de Lucques & de Raguse*. X. *Des Lettres*. XI. *De l'Art Oratoire*. XII. *Concetti politici*. XIII. Des *Notes* assez inutiles sur le *Décaméron* de Bocace, l'Arioste, le Dante, &c ; & des *Nouvelles* où des lecteurs sages ne trouvent rien à recueillir. Sansovino mourut à Venise en 1586.

SANTA-CRUX DE MARZENADO (Don Alvaro de Navia-Osorio, vicomte de Puerto, marquis de) chef de la maison de Navia-Osorio, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies, prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans. Il se distingua dans plusieurs combats, & fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il s'acquit l'estime & la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompensé par le grade de lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les Infideles. Il s'y signala & remporta sur eux divers avantages ; mais il fut blessé à la cuisse, d'un coup de fusil, & renversé de cheval, dans une sortie, le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains desquels il avoit été laissé, lui couperent la tête, & mirent le reste de son corps en pieces. On a de lui des *Réflexions Politiques & Militaires*, en 14 vol. in-4°, en espagnol. M. de Vergi a donné une Traduction françoise de cet ouvrage, en 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples & de traits de morale assez triviaux, on y trouve de bonnes leçons de politique, & des choses utiles aux militaires & aux négociateurs.

SANTAREL ou SANCTAREL, *Sanctarellus*, (Antoine) jésuite italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres & la théologie à Rome, où il mourut en 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia, en 1625, in-4°, un traité *De hæresi, schismate, apostasiâ, sollicitatione in Sacramento Poenitentiæ : & de potestate summi Pontificis in his delictis puniendis*... Santarel, selon la jurisprudence alors communément reçue en Italie & ailleurs, y donne au pape

un pouvoir exorbitant, qu'il étend jusque sur le trône des souverains. La Sorbonne le censura en 1626, & le parlement de Paris le condamna le 13 mars de la même année, à être lacéré & brûlé. Plusieurs autres Facultés du royaume suivirent l'exemple de la Sorbonne. Les Jésuites de France donnerent une déclaration formellement opposée au sentiment de Santarel. Le fameux docteur Edmond Richer publia en 1629, in-4°, la Relation & le Recueil des Pieces que cette affaire produisit.

SANTÉ, *voyez* SALUS.

SANTE, (Gilles-Anne-Xavier de la) jésuite, né près de Rhedon en Bretagne, le 22 décembre 1684, mort au mois de juillet 1762, professa les belles-lettres avec distinction au college de Louis le Grand. Nous avons de lui des *Harangues* latines, 2 vol. in-12, où il y a de jolies choses; & un recueil de vers, intitulé, *Musæ Rhetorices*, en 2 vol. in-12. » On y voit par-» tout (dit l'abbé des Fontaines) » le savant & ingénieux Pere de la » Sante. C'est toujours sa précision » épigrammatique, sa vivacité an-» tithétique, ses peintures, quel-» quefois burlesques, & toujours » spirituelles. Ceux qui aiment en-» core les vers latins modernes, » liront ceux-ci avec plaisir. Ils y » trouveront quelquefois la noblesse » de Virgile, & plus souvent la » facilité d'Ovide. »

SANTERRE, (Jean-Baptiste) peintre, né à Magny, près Pontoise, en 1657, mort à Paris en 1717, entra dans l'école de Boullongne l'aîné. Les avis de cet habile maître, l'assiduité du disciple, son attention à consulter la nature, lui acquirent une grande réputation. Ce peintre n'a point fait de grandes compositions; son imagination n'étoit point assez vive pour ce genre de travail: il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, & principalement des têtes de fantaisie & de demi-figures. Il avoit un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche finie, & donnoit à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraicheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité: le froid de son caractere a passé quelquefois dans ses ouvrages. Parmi les tableaux qu'il a laissés, celui d'*Adam* & d'*Eve* est un des plus beaux. Il avoit un recueil de dessins de Femmes nues, de la derniere beauté; mais il crut avec raison devoir le supprimer dans une maladie.

SANTEUIL, (Jean-Baptiste) né à Paris en 1630, fit ses études au college des Jésuites. Quand il fut en rhétorique, l'illustre P. Cossart, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendroit un des plus grands poëtes de son siecle: il jugeoit sur-tout de ses talens, par une piece qu'il fit dès-lors sur la *Bouteille de savon*. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines-réguliers de l'abbaye de St-Victor. Son nom fut bientôt parmi les noms les plus illustres du parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands-hommes, & il enrichit la ville de Paris de quantité d'Inscriptions, toutes agréables & heureuses. Bossuet l'ayant sollicité plusieurs fois d'abjurer les muses profanes, il consacra son talent à chanter les mysteres & les saints du Christianisme. Il fit d'abord plusieurs *Hymnes* pour le bréviaire de Paris. Les Clunistes lui en demanderent aussi pour le leur, & cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation & le gratifia d'une pension. Quoique Santeuil eût consacré ses talens à des sujets sacrés, il ne pouvoit s'empêcher de versifier de tems en tems sur des sujets profanes. La Quintinie ayant donné ses *Instructions pour les Jardins*, Santeuil l'orna d'un Poëme, dans lequel les divi-

nités du Paganisme jouoient le principal rôle. Bossuet, à qui il avoit promis de n'employer jamais les noms des dieux de la fable, le traita de parjure. Santeuil, sensible à ce reproche, s'excusa par une piece de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyoit à genoux, la corde au cou & un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espece d'amende-honorable. Ce Poëme satisfit le grand Bossuet; mais le poëte eut dans une autre occasion une querelle qui fut plus difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, plusieurs poëtes s'empresserent à faire son épitaphe. Santeuil ne fut pas le dernier. Les gens qui n'étoient pas du parti, & sur-tout les Jésuites, en parurent mécontens. Pour se réconcilier avec eux, il adressa une Lettre au P. Jouvenci, dans laquelle il donnoit de grands éloges à la Société, sans rétracter ceux qu'il avoit donnés à Arnauld. Cela ne le fauisfit point; il fallut donner une nouvelle piece, qui parut renfermer encore quelqu'ambiguité. L'incertitude & la légéreté du poëte firent naître plusieurs pieces contre lui. Le P. Commire donna son *Linguarium*; un janséniste ne l'épargna pas davantage dans son *Santolius pœnitens*. Le chanoine de St-Victor, en voulant se ménager l'un & l'autre parti, déplut à tous les deux. Santeuil se consola de ces chagrins dans le commerce des gens-de-lettres & des grands. Les deux princes de Condé, pere & fils, étoient au nombre de ses admirateurs; presque tous les grands du royaume l'honoroient de leur estime, & Louis XIV lui donna des marques sensibles de la sienne en lui accordant une pension. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menoit ordinairement aux états de cette province. Santeuil y trouva la mort en 1697, à 66 ans. Une colique violente l'emporta à Dijon, après 14 heures des douleurs les plus aiguës. Son corps fut transporté de Dijon à Paris, dans l'abbaye de S.-Victor, où l'on voit son tombeau dans le cloître avec cette épitaphe: *Hic jacet J. B. Santeuil qui sacros hymnos piis æquè ac politis versibus ad usum ecclesiæ concinnavit*. On a tant dit de mal & de bien de Santeuil, qu'il est difficile de le peindre au naturel; nous nous bornerons au portrait qu'en a tracé la Bruyere. » Voulez-vous quelqu'autre prodige? » Concevez un homme facile, » doux, complaisant, traitable; » & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, » ingénu, crédule, badin, volage, » un enfant en cheveux gris; mais » permettez-lui de se recueillir, » ou plutôt de se livrer à un génie » qui agit en lui, j'ose dire, sans » qu'il y prenne part, & comme » à son insu. Quelle verve! quelle » élévation! quelles images! quelle » latinité! Parlez-vous d'une même » personne, me direz-vous? Oui, » du même, de Théodas, & de lui » seul. Il crie, il s'agite, il se roule » à terre, il se releve, il tonne, il » éclate; & du milieu de cette tempête, il sort une lumiere qui » brille & qui réjouit. Disons-le » sans figure, il parle comme un » fou, & pense comme un homme » sage. Il dit ridiculement des choses vraies, & follement des » choses sensées & raisonnables. » On est surpris de voir naître & » éclorre le bon-sens du sein de la » bouffonnerie, parmi les grimaces » & les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage? Il dit & il fait » mieux qu'il ne sait. Ce sont en » lui comme deux ames qui ne se » connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, » qui ont chacune leur tour, ou » leurs fonctions toutes séparées.

» Il manqueroit un trait à cette » peinture si surprenante, si j'oublois de dire qu'il est tout à » la fois avide & insatiable de » louanges, prêt de se jeter aux » yeux de ses critiques, & dans » le fond assez docile pour profiter de leurs censures. Je commence à me persuader moi-même » que j'ai fait le portrait de deux » personnages tout différens; il ne » seroit pas même impossible d'en » trouver un 3e dans Théodas, » car il est bon-homme ». Santeuil ne recevoit pas toujours les avis avec docilité, & y répondoit quelquefois avec emportement. Bossuet, lui ayant fait quelques reproches, finit en lui disant : » Votre » vie est peu édifiante, & si j'étois » votre supérieur, je vous enverrois dans un petit couvent dire » votre bréviaire. — Et moi (reprit Santeuil) si j'étois roi de » France, je vous ferois sortir de » votre Germigni, & vous enverrois » dans l'isle de Pathmos faire une » nouvelle Apocalypse ». Santeuil s'attendoit pas qu'on louât ses vers; il en étoit toujours le premier admirateur. Il répétoit souvent dans son enthousiasme : » Je ne suis qu'un » atôme, je ne suis rien; mais si je » savois avoir fait un mauvais vers, » j'irois tout à l'heure me pendre à » la Greve ». Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu néanmoins que l'invention de ses Poésies n'étoit point riche; que l'ordre y manquoit; que le fonds en étoit sec, le style quelquefois rampant; qu'il y avoit beaucoup d'antitheses puériles, de gallicismes, & sur-tout une enflure insupportable. Mais quoi qu'en aient dit ces censeurs, Santeuil est vraiment poëte, suivant toute la signification de ce mot. Ses vers se font admirer par la noblesse & l'élévation des sentimens, par la hardiesse & la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie & la force de l'expression. Dans son enthousiasme il saisissoit d'une maniere heureuse & sublime les vérités de la religion. Un jour entrant dans une ancienne église d'une belle architecture gothique, & y voyant par-tout des objets condamnés par les sectaires modernes, il en embrassa un pilier en s'écriant : *Cela est trop vieux pour être faux.* — Un page étant venu, dans ses derniers momens, s'informer de son état *de la part de son altesse monseigneur le duc de Bourbon*, Santeuil levant les yeux au ciel, s'écria : *Tu solus Altissimus!* Il a fait des Poésies profanes & sacrées. Ses Poésies profanes renferment des *Inscriptions*, des *Epigrammes*, & d'autres pieces d'une plus grande étendue. Ses Poésies sacrées consistent dans un grand nombre d'*Hymnes*, dont quelques-unes sont des chef-d'œuvres de poésie. Plusieurs de ses pieces ont été mises en vers françois. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses Œuvres, en 3 vol. in-12, Paris 1729, sous ce titre : *Joannis-Baptistæ Santolii, Victorini, Operum omnium editio tertia, in qua reliqua Opera nondum conjunctim edita reperiuntur, apud Fratres Barbou, viâ Jacobæâ, sub signo Ciconiarum : cum notis, curâ Andreæ Francisci Billhard, Magistri in Artibus Universitatis Parisiensis.* Ses Hymnes forment un 4e vol. in-12. On a publié sous le nom de *Santoliana*, ses aventures & ses bons-mots. Ce recueil est de la Monnoye. Les religieux de St-Victor se sont récriés contre cet ouvrage qui met sur le compte de Santeuil plusieurs anecdotes scandaleuses & ridicules, auxquelles il n'a pas eu la moindre part.

SANTEUIL, (Claude) frere du précédent, né à Paris en 1628, & mort en 1684, demeura longtems au Séminaire de St-Magloire en qualité d'ecclésiastique séculier, ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorianus*; & se fit autant estimer par ses talens pour

la poésie, que par son érudition & sa piété exemplaire. Il étoit aussi doux que son frere étoit impétueux. On a de lui de belles *Hymnes*, qu'on conserve en manuscrit dans sa famille, en 2 vol. in-4°; & une bonne Piece de vers, imprimée avec les ouvrages de son frere.

SANTEUIL, (Claude) parent des précédens, marchand & échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris 1723, in-8°. Si la facilité de faire des vers latins étoit héréditaire dans cette famille, le génie ne l'étoit point; car les Poésies de l'échevin n'ont ni la verve ni l'enthousiasme de celles du chanoine de St-Victor.

SANTIS, *voyez* DOMINICO.

SANTORINI, (Jean-Dominique) professeur en médecine & démonstrateur d'anatomie à Venise, s'est distingué au commencement du 18e siecle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches sur-tout sur les muscles à un point auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont: I. *Opuscula medica de structura & motu fibræ, de nutrione animali*, &c, Venise 1740, in-8°. II. *Observationes medicæ*, Venise 1724, in-4°, Leyde 1739, in-4°, avec figures. Haller qui parle avec éloge de Santorini, appelle ces Observations: *Minutas, doctas & divites*.

SANTORIO *ou* SANTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, étoit né à Capo d'Istria en 1561. Après avoir long-tems étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens étant retenu dans le corps, produisoit une foule de maladies: vérité incontestable, aussi amie de la sobriété que de la santé. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remede que la médecine pût employer dans ces occasions. C'est ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettoit dans une balance, après avoir pesé les alimens qu'il prenoit, & par ce moyen, il crut pouvoir déterminer le poids & la quantité de la transpiration insensible. Son systême ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader, parce que la diversité des climats & des températures des saisons, des alimens, différencie extrêmement la transpiration insensible; & par là les conséquences qu'il tire de ses observations, ne sont pas exactes. Ce fut à ce sujet qu'il composa son petit traité, intitulé: *De medicinâ staticâ Aphorismi*, à Venise 1614, in-12. On en a donné un très-grand nombre d'éditions, mais on estime principalement celle de Padoue 1713, in-12, avec les commentaires de Lister & de Baglivi, & celle de Paris 1725, 2 vol. in-12, avec des augmentations par Noguez. On estime aussi celle de 1770, in-12, par M. Lorry. Il a été traduit en françois par le Breton, sous ce titre: *La Médecine Statique de Santorius*, ou l'*Art de conserver la santé par la transpiration*; & imprimé à Paris en 1722, in-12. Il a été aussi traduit en italien, en anglois & en allemand. On a encore de ce médecin: *Methodus vitandorum errorum qui in Arte Medicâ contingunt*, &c, à Venise 1630, in-4°; & plusieurs autres ouvrages dont le recueil a été donné à Venise en 1660, 4 vol. in-4°. Cet estimable auteur mourut à Venise en 1636, après avoir légué un revenu considérable au college des médecins de Venise, qui par reconnoissance fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

SANUTI, (Marin) fils d'un sénateur de Venise, fut chargé d'affaires importantes dans sa république, & s'en acquitta avec honneur. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Histoire des Magistrats Vénitiens*, en latin. II Une Histoire ou Relation de *Bello Gallico*, en latin & en italien. III. Les *Vies*

des *Doges de Venise*, depuis 421 jusqu'en 1493. Cet ouvrage, qui est fort considérable, se trouve dans le 22e tome de la Collection de Muratori, qui fait cas de cet écrivain. Il mourut vers le commencement du 16e siecle.

SANUTO, (Marin) vénitien, après plusieurs voyages dans la Palestine & dans l'Orient, présenta au pape Jean XXII, en 1321, 4 *Cartes Géographiques*, l'une de la Mer Méditerranée, la seconde de la terre & de la mer, la troisieme de la Terre-Sainte, & la quatrieme de l'Egypte. Il présenta en même tems un ouvrage intitulé : *Liber secretorum fidelium Crucis super Terræ Sanctæ recuperatione & conservatione.* Il y expose les motifs & la maniere de conquérir la Terre-Sainte, & fait une description de ce pays. Il étoit zélé pour le recouvrement de ces provinces si cheres aux Chrétiens. On a encore les *Lettres* qu'il a écrites à ce sujet à plusieurs potentats; elles sont pleines d'un zele vif pour la réunion des Grecs avec l'église de Rome, & intéressantes pour l'histoire de ce tems. *Voyez* Fleury, liv. 92 & 93.

SANZ, (N.) dominicain espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, y prêcha l'Evangile pendant 15 ans, fut fait évêque de Mauricastre, puis fut vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1732, le P. Sanz se retira à Macao; il sortit de sa retraite en 1738, & travailla de nouveau avec beaucoup de zele à la vigne du Seigneur. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres Dominicains; ils furent maltraités d'une maniere inouie par une nation dont les ignorans ne cessent de vanter la civilisation & l'humanité, & condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 26 mai 1747. Benoît XIV fit un discours touchant sur sa mort précieuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

SAPOR I, roi de Perse, successeur d'Artaxercès son pere, l'an 238 de J. C., ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, & diverses autres provinces de l'empire romain; & sans la vigoureuse résistance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se seroit rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le Jeune, le contraignit de se retirer dans ses états; mais Philippe, qui se mit sur le trône impérial après avoir assassiné Gordien en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui, & eut le malheur d'être vaincu & fait prisonnier en 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté (*voyez* VALERIEN). Odenat, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Romains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Carrhes & plusieurs autres places sur Sapor qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pieces, enleva ses femmes & son trésor, & le poursuivit lui-même jusque sous les murs de Ctésiphon. Sapor ne survécut guere à cette défaite. Il fut assassiné par les Satrapes en 269, après un regne de 32 ans, laissant une mémoire odieuse. Son fils Hormisdas lui succéda.

SAPOR II, roi de Perse, & fils posthume d'Hormisdas II, fut déclaré en 310 son successeur avant que de naître. Il fit des courses dans l'empire romain, & prit la ville d'Amide en 359. Après avoir défait l'armée romaine, il suscita une horrible persécution contre les Chrétiens. Les Mages & les Païens lui persuaderent qu'ils étoient ennemis de l'état; & sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant ce barbare faisoit toujours des incursions sur les provinces de l'empire romain. Constance arrêta ses progrès. Julien l'Apostat le poursuivit imprudemment

jusque dans le centre de ses états, & y périt misérablement. Jovien fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe & plusieurs autres villes. Le roi de Perse renouvella la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie & défit l'empereur Valens; enfin il mourut sous l'empire de Gratien en 380, redouté & détesté. Son frere Artaxercès ou Ardezebir lui succéda.

SAPOR III, fils du précédent, succéda en 384 à son oncle Artaxercès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie ni la prospérité de ses prédécesseurs, & fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à Théodose le Grand pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 années & 4 mois de regne.

SAPPHO de Mitylene, ville de l'isle de Lesbos, excella dans la poésie lyrique. La beauté de son génie la fit surnommer la *Dixieme Muse*. Ses concitoyens ne crurent pouvoir mieux marquer leur admiration, qu'en faisant graver son image sur leur monnoie. On a beaucoup célébré la délicatesse, la douceur, l'harmonie, la tendresse & les graces de ses vers. D'un assez grand nombre de pieces qu'elle avoit composées, il ne nous en reste que deux, qu'on imprime ordinairement avec les *Poésies* d'Anacréon; & qui l'ont été séparément, à Londres 1733, in-4°, avec les notes de Chrétien Wolfsius. Ceux à qui le grec n'est point familier, peuvent juger de l'original, par la traduction d'une de ces pieces donnée par Despréaux, (Traité du *Sublime*) *Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire*, &c. On lui reproche d'avoir été trop libre dans ses mœurs & dans sa poésie. On rapporte qu'ayant trouvé dans Phaon, jeune-homme de Lesbos, une opiniâtre résistance à ses desirs, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans l'Acarnanie. C'est de Sappho que le vers sapphique a tiré son nom. Elle florissoit vers l'an 600 avant J. C. *Voyez* le *Parnasse des Dames*, par M. de Sauvigny.

SAPRICE, *voyez* NICEPHORE.

SARA, étoit niece d'Abraham. Son oncle l'épousa à l'âge de 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissans, l'un d'Egypte, l'autre de Gerare; mais Dieu la protégea, & ne permit pas que ses deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Dieu ayant envoyé trois anges sous la forme d'hommes à Abraham, pour lui renouveller ses promesses, ils lui dirent que Sara auroit un fils; cette promesse s'accomplit, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, & elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle étoit âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avoit acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avoit dans ce champ une caverne dont il fit un sépulcre pour lui & sa famille.

SARA, fille de Raguel & d'Anne, de la tribu de Nephthali, avoit été mariée successivement à 7 maris, qu'un démon avoit tués l'un après l'autre aussi-tôt qu'ils avoient voulu la toucher. Elle épousa Tobie, à qui elle avoit été réservée, & que Dieu préserva. Elle en eut plusieurs fils & plusieurs filles.

SARASIN, (Jean-François) né en 1604 à Hermanville sur la Mer, dans le voisinage de Caen, avoit une imagination brillante, & travailloit avec beaucoup de facilité. Sarasin étoit secretaire & favori du prince de Conti. Le maire & les échevins d'une ville étant venus pour haranguer le prince, l'orateur resta court à la seconde période, sans pouvoir continuer son

compliment. Sarasin saute aussi-tôt du carrosse où il étoit avec le prince de Conti, se joint au harangueur & poursuit la harangue, l'assaisonnant de plaisanteries si fines & si délicates, & y mêlant un style si original, que le prince ne put s'empêcher de rire. Le maire & les échevins remercierent Sarasin de tout leur cœur, & lui présenterent par reconnoissance le vin de la ville. Ce poëte s'étant mêlé d'une affaire qui déplut au prince de Conti, il encourut sa disgrace. On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pezenas en 1654, à 51 ans. On a de lui des Odes, parmi lesquelles on distingue les deux sur la bataille de Lens & sur la prise de Dunkerque; des Eglogues, des Elégies, des Stances, des Sonnets, des Epigrammes, des Vaudevilles, des Chansons, des Madrigaux, des Lettres; un Poëme en quatre chants, intitulé la *Défaite des Bouts-rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose & de vers, comme la *Pompe funebre de Voiture*: production qu'on a beaucoup vantée autrefois, & qui ne paroît aujourd'hui qu'un mélange bizarre de latin, d'espagnol, d'italien, de françois moderne & de vieux françois. En général il y a de la facilité dans ses poésies, & quelquefois de la délicatesse; mais elles manquent de correction, de goût & de décence. Quelques-unes de ses pieces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le Curé*, &c, respirent la licence & la débauche. Il faut convenir que les fragmens de grande poésie, rapportés par M. Clément dans ses *Lettres à M. de Voltaire*, offrent de vraies beautés, & respirent le bon goût de l'antique. Ses ouvrages en prose sont: I. L'*Histoire de la Conspiration de Walstein*; production chargée d'antitheses & pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble, qui est le premier ornement du genre historique. II. Un *Traité du nom & du jeu des Echecs*, dans lequel on trouve des recherches. III. *Histoire du Siege de Dunkerque par Louis de Bourbon, prince de Condé*. Ses Œuvres furent recueillies par Ménage, en 1656, Paris, in-4°, & 1685, 2 vol. in-12. Le Discours préliminaire est de Pellisson.

SARASIN, *voyez* SARRASIN.

SARAVIA, (Adrien) né à Hesdin en Artois vers 1530, fut prédicant à Anvers, où il travailla un des premiers à la confession de foi des nouvelles églises belgiques, à laquelle il ne croyoit cependant pas trop, comme il confie par une lettre qu'il écrivit à Jean Uyttenbogaert. Il eut ensuite une chaire de théologie à Leyde, qu'il ne conserva que pendant quatre ans, parce que, la conjuration pour livrer cette ville à Robert de Leicestre, dans laquelle il avoit trempé, ayant été découverte, il n'eut que le tems de se sauver en Angleterre, où il ne tarda pas d'épouser avec chaleur les sentimens de l'église anglicane. Il invectiva alors contre Calvin & Beze, & fut récompensé par la cour d'Angleterre d'un canonicat de Cantorbery, où il mourut l'an 1612. Ses ouvrages ont été recueillis en un volume in-fol. Londres 1611, sous ce titre: *Diversi tractatus theologici*; les invectives & les calomnies y tiennent lieu de raisonnemens. Pierre Burman, zélé calviniste, le représente comme un homme avare, ambitieux, inconstant & brouillon.

SARAZIN, (Jacques) sculpteur, né à Noyon en 1598, se rendit à Paris & ensuite à Rome pour se perfectionner dans son art. Ce maître se distingua aussi dans la peinture. De retour en France, il décora plusieurs églises de Paris, des fruits de sa palette & de son ciseau. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, nous ne citerons que le magnifique grouppe de Remus &

de Romulus, allaités par une chevre. C'est encore ce célebre artiste qui fit le grouppe si estimé qu'on voit à Marly, lequel représente deux enfans qui jouent avec une chevre. Sarazin mourut à Paris en 1660.

SARBIEWSKI, (Mathias-Casimir) *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie en 1595, de parens illustres, se fit Jésuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités & à la poésie. Quelques Odes latines qu'il présenta à Urbain VIII, le firent choisir pour corriger les Hymnes que le saint Pere vouloit employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisoit faire. De retour en Pologne, Sarbiewski professa successivement les humanités, la philosophie & la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur, Ladislas V, roi de Pologne, qui y assistoit, tira l'anneau qu'il avoit au doigt pour le lui donner, & le choisit peu de tems après pour son prédicateur. Ce prince prenoit tant de plaisir à sa conversation, qu'il le metroit de tous ses voyages. Ce Jésuite mourut en 1640, à 45 ans. Il avoit fait une étude particuliere des poëtes latins. On assure qu'il avoit lu Virgile 60 fois, & les autres plus de 30. Nous avons de lui un recueil de Poésies latines, Anvers 1634, in-8°. On voit à la fin, une collection de vers faits par plusieurs poëtes à la louange de Sarbiewski. On a donné une édition élégante des Poésies de ce Pere, à Paris, chez Barbou, en 1759, in-12. On y trouve IV livres d'Odes, un livre d'Epodes, un de Vers Dithyrambiques, un autre de Poésies diverses, & un d'Epigrammes. On estime sur-tout ses vers lyriques, pleins d'élévation & de chaleur, quoique le style n'en soit pas toujours correct. Le célebre Grotius trouvoit Sarbiewski quelquefois supérieur à Horace : *Horatium assecutus est, imò aliquandò superavit.* Il avoit commencé un Poëme épique, modelé sur Virgile, mais il n'eut pas le tems de l'achever.

SARCER, (Erasme) théologien luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, & mort en 1559, fut surintendant & ministre de plusieurs églises. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur une partie de l'*Ancien-Testament*. II. Un *Corps du Droit Matrimonial*, & plusieurs autres écrits. Guillaume SARCER son fils, pasteur à Islebe, & Reinier SARCER, recteur à Utrecht, mort en 1597, à 57 ans, auteurs l'un & l'autre de quelques ouvrages oubliés, doivent être distingués d'Erasme Sarcer.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une troupe d'eunuques & de femmes débauchées, habillé & paré lui-même comme une courtisanne, tenant une quenouille entre ses mains, fut si indigné de cet infame spectacle, qu'il forma contre lui une conspiration. Belesis, gouverneur de Babylone, & beaucoup d'autres avec lui, entrerent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles; il fut enfin vaincu, & se sauva dans Ninive, qui fut bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même tems, les débordemens du Tigre renverserent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la derniere extrémité, s'enferma dans son palais, & fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques & ses trésors, vers l'an 770 avant Jesus-Christ, après un regne de 20 années. Voilà à peu-près ce que les anciens racontent de Sardanapale :

napale ; quelques savans révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince, mais ce doute ne paroît pas fondé. On trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une dissertation en son honneur, intitulée : *Apologia Sardanapali* ; cette Apologie ne doit pas plus faire d'impression sur les gens sensés, que l'éloge de l'ivresse ou de la fievre. On sait que c'est une des manœuvres de la philosophie moderne de réhabiliter la mémoire des tyrans & des monstres, tandis qu'elle calomnie les grands-hommes qui lui paroissent avoir brillé par trop de religion & de vertu. Des débris de l'empire de Sardanapale, se formerent les royaumes des Medes, de Ninive & de Babylone.

SARISBERI, SALISBERI *ou* SALISBURI, (Jean de) *Sarisberiensis*, né en Angleterre vers l'an 1110, vint en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugene III, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappellé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime du célebre Thomas Becquet, grand-chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbery, Jean le suivit & l'accompagna dans tous ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église l'an 1170, Sarisberi, voulant parer un coup qu'un des assassins portoit sur la tête du prélat, le reçut sur le bras. Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu & par sa science, & y mourut l'an 1180. C'étoit un des plus beaux esprits de son siecle. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un traité intitulé : *Polycraticus, sive De nugis Curialium & vestigiis Philosophorum* ; à Leyde 1639, in-8°. Cet ouvrage plein de réflexions sages & vraiment philosophiques, a été traduit en françois, in-4°, sous le titre de *Vanités de la Cour*.

SARNELLI, (Pompée) né à Polignano, dans la terre de Bari, en 1649, docteur en droit & en théologie, protonotaire apostolique, abbé de saint Homobon, évêque de Bisceglia, s'est fait un nom par des ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques & les rites, écrits en italien : tels sont : I. *Le Clergé séculier dans sa splendeur, ou de la Vie commune des Clercs*, Rome 1688. II. *Lettres Ecclésiastiques*, 3 vol. in-4°, plusieurs fois imprimées. Sarnelli mourut vers l'an 1722.

SARNO, *voyez* COPPOLA.

SARPEDON, roi de Lycie, fils de Jupiter & de Laodamie, fille de Bellerophon, se distingua au siege de Troie, où il porta du secours à Priam, & fut tué par Patrocle. Les Troyens, après avoir brûlé son corps par ordre de Jupiter, en garderent précieusement la cendre. Virgile l'appelle *Ingens Sarpedon*.

SARPI, (Pierre-Paul) connu sous le nom de *Fra-Paolo*, ou de *Paul de Venise*, naquit dans cette ville en 1552. Un religieux servite, charmé de la facilité de son esprit, le fit entrer dans son ordre en 1564. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie : les papes, les cardinaux, les princes lui donnerent des marques de leur estime. Outre qu'il possédoit les langues, la philosophie & la théologie, il avoit fait, dit-on, quelques découvertes dans la médecine & dans l'anatomie. Il ne tarda pas à être élevé aux principales charges de son ordre, comme à celle de provincial, qu'on lui confia en 1579, quoiqu'il n'eût que 27 ans. Les querelles de la république de Venise avec le pape Paul V, fournirent l'occasion au P. Sarpi, de faire éclater ses sentimens. Le pape lui ordonna en 1606 de venir à Rome, & sur son refus

il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine qui commençoit à se croire un grand-homme, parce que les grands s'occupoient de lui, & qui, tandis qu'il morguoit le pape, irritoit par son insolence & sa vanité des citoyens de toutes les classes. Il fut, dit-on, un jour attaqué sur le pont de St-Marc par cinq assassins, qui le percerent de trois coups de stilet, & s'enfuirent dans une barque à dix rames qui leur étoit préparée. Ceux qui ont attribué cette attaque, supposée réelle, à la cour de Rome, n'ont consulté ni la vraisemblance ni la décence, & semblent ignorer que par ses emportemens, par son caractere caustique & dangereux, ce moine apostat s'étoit fait des ennemis de tous les genres. Il mourut en 1623, à 71 ans. Le peuple, passionné contre la cour romaine, fit des vœux sur son tombeau, comme sur celui d'un saint. Il est certain cependant que loin d'être saint il n'étoit pas même chrétien-catholique. Quand on ne seroit pas convaincu par ses propres lettres, qu'il cachoit sous son habit de Servite, la façon de penser des ministres de Geneve, on en seroit convaincu par la lecture de son *Histoire du Concile de Trente*, où il ne garde aucune mesure. Il travailla à introduire les nouvelles erreurs dans sa patrie, & peut-être que, sans la découverte que fit Henri IV de ses intrigues, il y auroit réussi. Ce prince, sincérement attaché à la religion catholique depuis sa conversion, apprit la trame du moine & de son ami Fra-Fulgentio par une lettre qu'un ministre de Geneve écrivit à un huguenot de Paris des plus considérables de la réforme. Cet homme mandoit à son ami que « dans peu » d'années, on recueilleroit les » fruits des peines que lui & Fra- » Fulgentio prenoient pour intro- » duire l'évangile à Venise, où » plusieurs sénateurs & le doge » même, successeur de Donato, » avoient ouvert les yeux à la vé- » rité ; qu'il ne restoit désormais » qu'à prier Dieu, que le pape fit » quelque nouvelle querelle aux » Vénitiens pour avoir lieu d'in- » troduire la réformation dans tou- » tes les terres de la république ». Henri IV intercepta cette lettre, & par son ordre, M. de Champigny, son ambassadeur à Venise, en communiqua la copie d'abord à quelques-uns des principaux sénateurs qu'il savoit être bien intentionnés pour la religion de leurs Peres, & ensuite au sénat assemblé, après en avoir retranché le nom du doge par respect pour sa dignité. Le sénat remercia le roi de l'avis important qu'il avoit bien voulu lui donner. Fra-Fulgentio eut défense de prêcher, & Fra-Paolo plus homme d'esprit, mais aussi corrompu que lui, se tint un peu plus sur ses gardes. La meilleure édition de son *Histoire du Concile de Trente*, en italien, est celle de Londres, 1619, in-fol. & en latin, 1620, in-fol. Le P. le Courayer, apostat comme lui de la religion de ses Peres, l'a traduite en françois, en 1736, en 2 vol. in-4°, réimprimés en 3, & y a ajouté des notes encore plus emportées que le texte. Pour apprécier cet ouvrage, il faut lire en même tems l'histoire du même concile par le cardinal Pallavicini. Cet auteur reproche à Sarpi plus de 360 erreurs dans les dates, dans les noms & dans les faits. On a encore de ce Servite : I. Un ouvrage traduit par l'abbé de Marsy, sous le nom de *Prince de Fra-Paolo*. Cet écrit, extrêmement vanté par les Italiens, fait voir que ce moine se piquoit d'entendre la politique ; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de Machiavel. « S'il se trouve » (dit-il) parmi les habitans de » terre-ferme des chefs de parti, » qu'on les extermine ; mais s'ils

» sont puissans, qu'on ne se serve » point de la justice ordinaire, & » que *le poison fasse plutôt l'of-* » *fice du glaive* ». Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donnoit de telles leçons ? II. *Considérations sur les Censures du Pape Paul V, contre la République de Venise.* III. *Traité de l'Interdit*, traduit en françois. IV. *L'Histoire* particuliere des choses passées entre le pape Paul V & la république de Venise. V. *De Jure Asylorum.* VI. *Traité de l'Inquisition*, 1638, in-4°, &c. VII. Un *Traité des Bénéfices*, qui a été traduit en françois, in-12, &c. Ces différens ouvrages recueillis à Venise 1677, 6 vol. in-12, donnent une idée avantageuse des connoissances de Fra-Paolo ; mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son esprit ombreux & faux, sur son cœur, & sur son caractere plein d'aigreur & de méchanceté. Faut-il être surpris que dans ce siecle, où l'on fouille avec tant de soin tous les dépôts d'erreurs, un tel homme soit devenu le héros & le garant de cette fourmilliere d'écrivains qui s'élevent contre le siege de Rome, & sur-tout de ce compilateur intrépide qu'on a vu dans le sein même du sacerdoce déclarer la guerre à tous les ordres de la hiérarchie, écraser l'état de la jurisprudence ecclésiastique par une production effroyable d'un latin barbare & dégoûtant, composée de lambeaux tirés des Wicleffites, Hussites, Luthériens, Calvinistes, Jansénistes, & dont le résultat n'est qu'une suite de paralogismes, de contradictions, d'inepties & d'indécences ?

SARRITOR, dieu champêtre, présidoit à cette partie de l'agriculture qui consiste à sarcler, & à ôter les mauvaises herbes qui naissent dans les terres ensemencées : de même que SATOR, autre dieu des laboureurs, étoit invoqué dans le tems des Semailles.

SARTO, (André del) peintre florentin, *voyez* ANDRÉ.

SARTORIUS, (Jean) calviniste, né à Amsterdam au commencement du 16e siecle, enseigna le grec & l'hébreu dans cette ville, fut ministre à Delft, & mourut vers 1575. Il a publié différens ouvrages peu estimés, entr'autres des *Paraphrases sur tous les Prophetes*, Bâle 1558, 2 vol. in-fol.

SARTORIUS, *voyez* SCHNEIDER.

SAS, (Corneille) né à Turnhout au quartier d'Anvers, l'an 1593, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines & professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, & enfin chanoine, official & vicaire-général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété & par ses connoissances dans les matieres ecclésiastiques. Nous avons de lui. I. Un traité très-instructif, intitulé : *Œcumenicum de singularitate Clericorum, illorumque cum fœminis extraneis vetito contubernio, Judicium*, Bruxelles 1653, in-4°. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. II. *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, &c. Rome 1632, in-12.

SASBOUTH, (Adam) cordelier, né à Delft en 1516, d'une famille noble & ancienne, mort à Louvain en 1553, étoit savant dans les langues grecque & hébraïque, & dans la théologie, & les enseigna dans son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-fol. & 1575. Le plus considérable est un *Commentaire* sur *Isaïe* & sur les *Epîtres* de S. Paul. Michel Vosmerus, son neveu, a écrit la *Vie* de ce savant & pieux religieux, & a publié une *Apologie* contre ceux qui ont assuré que les *Commentaires* que Sas-

bouth a publié, sont les leçons qu'avoit dictées Jean Hasselius son professeur.

SASSI, *voyez* SAXI.

SATURNE, autrement appellé le *Tems*, fils du Ciel & de Vesta. Ne voulant plus souffrir d'autres héritiers que lui & Titan son frere, il mutila son pere d'un coup de faulx. L'envie qu'il eut de régner, lui fit accepter la couronne de Titan, son frere aîné, à condition qu'il n'éleveroit point d'enfans mâles, & qu'il les dévoreroit aussi-tôt après leur naissance. Cependant Rhée, sa femme, trouva moyen de soustraire à sa cruauté Jupiter, Neptune & Pluton. Titan ayant su que son frere avoit des enfans mâles, contre la foi jurée, arma contre lui, & l'ayant pris avec sa femme, il les enferma dans une étroite prison. Jupiter, qu'on élevoit dans l'isle de Crete, étant devenu grand, alla au secours de son pere, défit Titan, rétablit Saturne sur le trône, & s'en retourna en Crete. Quelque tems après, Saturne ayant appris que Jupiter avoit dessein de le détrôner, voulut le prévenir; mais celui-ci en étant averti, se rendit maître de l'empire, & en chassa son pere. Saturne se retira en Italie, où il porta l'âge d'or, & où il régna avec gloire & avec tranquillité. S'étant attaché à Philyre, il se métamorphosa en cheval, pour éviter les reproches de Rhée sa femme, qui le surprit avec cette nymphe, de laquelle il eut Chiron. On le représente sous la figure d'un vieillard tenant une faulx, pour marquer que le tems détruit tout; ou d'un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournoit d'où il vient, pour montrer le cercle perpétuel & la vicissitude du monde. Quelquefois aussi, on lui donne un sablier ou un aviron, pour exprimer cette même vicissitude. Les Romains lui dédierent un temple, & célébroient en son honneur les fêtes appellées *Saturnales*. Il n'étoit pas permis de traiter d'aucune affaire pendant ces fêtes, ni d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine. Toutes les distinctions de rang cessoient alors, au point que les esclaves pouvoient impunément dire à leurs maîtres tout ce qu'ils vouloient, & même railler leurs défauts en leur présence.

SATURNIN, (*Publius-Sempronius-Saturninus*) d'une famille ignorée, embrassa le parti des armes, & fut élevé par Valérien au rang de général. Devenu célebre par ses nombreuses victoires sur les barbares, il fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Ce héros haranguant ses soldats le jour qu'ils le revêtirent de la pourpre, leur dit: » Compagnons, vous perdez » un assez bon commandant, pour » vous donner un prince médiocre ». Il continua de se signaler par des actions éclatantes; mais comme il traitoit ses troupes avec sévérité, elles lui ôterent la vie vers l'an 267. Saturninus étoit un brave homme & un galant homme, d'une conversation agréable, quoiqu'il agît toujours avec gravité; plein de probité & d'honneur, d'une prudence consommée & d'un courage supérieur.

SATURNIN, (*Sextus-Julius-Saturninus*) gaulois, cultiva d'abord la littérature & ensuite les armes. Aurélien le regardoit comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures, & rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie le salua empereur en 280, la 4e année du regne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut forcé de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé & tué peu de tems après son élection. Sa mort éteignit entiérement cette révolte passagere. A la gloire d'un grand capitaine, Saturninus joignit l'éloquence d'un

auteur & la politique d'un homme d'état.

SATURNIN, (S.) 1er évêque de Toulouse, appellé vulgairement *S. Sernin*, fut envoyé avec S. Denys, pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, vers l'an 245. Placé sur le siege de Toulouse en 250, il fut illustre par ses vertus, ses lumieres & ses miracles, & engendra le plus d'enfans qu'il put à l'église par la semence de la parole divine, & par celle de son sang qu'il répandit sous le fer des bourreaux, l'an 257.

SATURNIUS LAZARONEUS, auteur du 16e siecle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan; composa sous le titre de *Mercure*, dix livres d'institutions grammaticales, imprimées à Bâle en 1546, & à Lyon en 1556. C'est un ouvrage bien écrit & plein de bonnes observations sur la langue latine. Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de la langue de l'ancienne Rome, avoit donné en 6 livres les *Elégances de la Langue Latine*. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserroit dans des bornes trop étroites les loix de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à remettre ceux qui feroient usage de cette langue, en possession d'une liberté que l'exemple des plus célebres auteurs de l'antiquité leur assuroit, & que Valla trop scrupuleusement asservi aux idées de Priscien, grammairien du sixieme siecle, cherchoit à leur ravir. Lancelot a fait un grand usage de ce *Mercure* dans sa *Méthode Latine*.

SAVARON, (Jean) natif de Clermont en Auvergne, sortoit d'une bonne famille de cette province. Il fut président & lieutenant-général en la sénéchaussée & siege présidial de sa patrie. Il se trouva aux états-généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, & y soutint avec zele & avec fermeté les droits du tiers-état contre la noblesse & le clergé. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, & mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits. Les principaux sont: I. *Sidonii Apollinaris Opera*, 1609, in-4°, avec des notes. II. *Origines de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8°. Pierre Durand a donné une plus ample édition, in-fol. 1662, de cet ouvrage aussi savant qu'exact. III. *Traité contre les Duels*, &c, in-8°. IV. *Traité de la Souveraineté du Roi & de son Royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8°; ouvrage curieux & peu commun. V. *Chronologie des Etats-Généraux*, in-8°, pour montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le roi aux états-généraux, & y a eu entrée, séance & voix opinante. L'auteur le démontre par une foule de citations.

SAVARY, (Jacques) natif de Caen, mort en 1670, âgé de 63 ans, poëte latin, a fait quatre Poëmes: I. Sur la *Chasse du Lievre*, 1655, in-12. II. — *du Renard & de la Fouine*, 1658, in-12. III. — *du Cerf*, &c, 1659, in-12. IV. Sur le *Manege*, 1662, in-4°, où l'on remarque de l'invention. On a encore de lui, l'*Odyssée* en vers latins; les *Triomphes de Louis XIV, depuis son avénement à la Couronne*; & un volume de Poésies mêlées, dans lequel il y a plusieurs pieces foibles.

SAVARY, (Jacques) né à Doué en Anjou l'an 1622, fit une fortune assez considérable dans le négoce à Paris. Pourvu d'une charge de secretaire du roi, il fut nommé en 1670 pour travailler au *Code Marchand*, qui parut en 1673, & eut beaucoup de part à cet ouvrage. On a aussi de lui: I. *Le Parfait Négociant*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, d'abord en un seul vol. ensuite en 2 vol. in-4°,

dans lesquels on a fait entrer les *Avis & Conseils sur les plus importantes matieres du Commerce.* Cet habile négociant mourut en 1692, à 68 ans.

SAVARY, (Jacques) sieur des Brulons, fils du précédent, fut inspecteur-général de la douane de Paris, & travailla conjointement avec Philemon-Louis SAVARY, l'un de ses freres, chanoine de l'église de St-Maur-des-Fossés, au *Dictionnaire universel de Commerce*, qui parut en 1723, 2 vol. in-fol. Jacques mourut d'une fluxion de poitrine en 1716, à 56 ans; & son frere en 1727, à 73 ans. On a de celui-ci un 3e vol. imprimé en 1730, pour servir de supplément au Dictionnaire du Commerce, qui, malgré quelques inexactitudes, est une des compilations les plus utiles que nous ayons sur cette matiere. Elle a été réimprimée en 1748, 3 vol. in-fol.

SAUBERT, (Jean) savant critique & bon antiquaire du 17e siecle, est auteur d'un *Traité* latin, assez estimé, *sur les Sacrifices des Anciens*, & de celui *sur les Prêtres & les Sacrificateurs Hébreux*. Ces deux Traités offrent des recherches & de l'érudition. Thomas Crenius en donna une bonne édition corrigée, augmentée & éclaircie, sous ce titre: *De sacrificiis veterum, & de Sacerdotibus Hebræorum, Commentarium*; Leyde 1699, in-8°.

SAVERY, (Roland) peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639, fut éleve de Jacques Savery son frere, & travailla dans son genre de peinture & dans sa maniere. Roland a excellé à peindre le paysage; & comme il étoit patient & laborieux, il mettoit beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur Rodolphe II bon connoisseur, occupa long-tems cet artiste, & l'engagea à étudier les vues riches & variées que les montagnes du Tirol offrent aux yeux du spectateur. Savery a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrens qui se précipitent du haut des rochers. Il a encore très-bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Ses figures sont agréables, & sa touche est spirituelle, quoique souvent un peu seche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général de la couleur bleue. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui, entr'autres son *S. Jerôme dans le désert.*

SAVILL, (Henri) théologien anglois, né près d'Hallifax en 1549, chevalier, peu avantagé de la fortune, prévôt du college d'Eaton, près de Windsor, mort le 19 février 1622, à Oxford, fut un des principaux ornemens de l'université de cette derniere ville. Il s'étoit consacré de bonne heure à la littérature grecque & latine, sacrée & profane. On doit à ses travaux des *Commentaires* sur *Euclide* & sur *Tacite*, & une *Edition* en grec des *Œuvres* de S. Jean-Chrysostome, Eaton 1612, 9 vol. in-fol. Cette édition est belle & bien exacte. On a avancé que Fronton du Duc, qui publia dans le même tems que lui ce Pere de l'église, donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissoit furtivement d'Angleterre; mais il feroit pour le moins aussi raisonnable de prétendre que Savill *donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissoit furtivement* de France. L'ouvrage qui a le plus fait connoître Savill, est le Traité de Bradwardin contre les Pélagiens, dont il donna une édition à Londres, en 1618, in-fol. Ce traité curieux & peu commun est sous ce titre: *De Causa Dei contra Pelagium.* On a encore de lui: *Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam*, Londres 1596, in-fol. ouvrage savant & plein de recherches.

SAÜL, fils de Cis, homme riche & puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi

d'Israël par le prophete Samuel, l'an 1095 avant J. C. suivant l'ordre que ce prophete avoit reçu de Dieu. Sa taille & sa bonne mine le rendirent respectable au peuple & prévinrent la multitude en sa faveur. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitans. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pieces, & délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assemblée à Galgala, où il fit confirmer l'élection de Saül, qui deux ans après marcha contre les Philistins. Ces ennemis du peuple de Dieu, irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avoit eus sur eux, vinrent camper à Machmas avec 30,000 chariots, 6000 chevaux, & une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contr'eux & les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, & il conserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, & qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Ce mariage n'empêcha point le beau-pere de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle seroit l'issue du combat qu'il alloit livrer aux Philistins, & Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite (*voyez* SAMUEL). Peu après, son armée fut taillée en pieces, & croyant la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer; mais cet officier ayant refusé de commettre une action si barbare, Saül saisit lui-même son épée, & s'étant laissé tomber sur sa pointe, il mourut ainsi misérablement, l'an 1055 avant J. C. Les Philistins ayant trouvé le corps de ce prince, lui couperent la tête, qu'ils attacherent dans le temple de Dagon, & pendirent ses armes dans le temple d'Astaroth.

SAULX DE TAVANES, *voyez* TAVANES.

SAUMAISE, (Claude de) naquit à Semur en Auxois, l'an 1588, d'une famille distinguée dans la robe. Sa patrie fut brûlée & presque réduite en cendres la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie (dit un de ses froids panégyristes) » fut un présage de ses vastes lumieres, de même que l'incendie » du temple d'Ephese l'avoit été » du courage d'Alexandre ». Le pere de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque & latine. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant Godefroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son pere, lieutenant-particulier au bailliage de Semur, voulut lui résigner sa charge; mais la profession que le fils faisoit du Calvinisme, l'empêcha d'en obtenir les provisions. Il avoit été élevé dans cette religion par sa mere, & s'y étoit affermi pendant son séjour à Heidelberg. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire en 1632. Pendant un voyage qu'il fit à Paris en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller-d'état, le fit chevalier de St-Michel; & depuis étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6000 livres. Saumaise se signala, en 1649, par son *Apologie de Charles I, roi d'Angleterre*. Il soutenoit une cause excellente; mais il l'affoiblit par le ton ridiculement ampoulé qu'il donna à son ouvrage. Voici comme il le commence: « Anglois » qui vous renvoyez les têtes des » rois comme des bales de paume, » qui jouez à la boule avec les

» couronnes, & qui vous servez » des sceptres comme de marottes». L'année d'après il fit un voyage en Suede, où la reine Christine l'appelloit depuis long-tems. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, & mourut aux eaux de Spa en 1653. On l'enterra sans cérémonie & sans épitaphe, dans l'église de S. Jean à Mastricht, qui appartient aux Calvinistes. Saumaise fut le héros des littérateurs de son siecle, mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre & présomptueux. Son érudition étoit immense, mais elle étoit mal digérée. Il avoit l'esprit très-vif: autant d'ouvrages de sa plume, autant d'impromptu. Lorsqu'on lui conseilloit de travailler ses productions avec plus de soin, il répondoit: « Qu'il jetoit de l'en» cre sur le papier, aux heures » que les autres jetoient des dez » ou une carte sur une table, & » qu'il ne faisoit cela que comme » un jeu ». Quoique Saumaise écrivit avec beaucoup d'emportement & d'orgueil, il étoit doux & modeste avec ses amis. Les affaires domestiques ne le dérangeoient point; il composoit tranquillement dans le tumulte de son ménage, au milieu de ses enfans & à côté de sa femme, qui étoit une mégere. Elle le maîtrisoit entiérement, en se glorifiant d'avoir épousé *le plus savant de tous les nobles, & le plus noble de tous les savans*. Ses principaux ouvrages sont: I. *Nili, archiepiscopi Thessalonicensis, de primatu papæ romani, libri duo*, avec des remarques qui décelent son enthousiasme de secte, à Hanau 1608, in-8°; à Heidelberg 1608 & 1612; à Leyde 1645, in-4°. Ce Nil étoit un grec aussi zélé pour le schisme de Photius que Saumaise pour la doctrine de Calvin. Le livre de l'un & les remarques de l'autre ont été solidement réfutés par Jean Dartis, dans son traité *De Ordinibus & Dignitatibus Ecclesiasticis*, Paris 1648, in-4°. II. *Flori Rerum Romanarum, libri IV, cum Notis Gruteri; nunc primùm accesserunt Notæ & castigationes Cl. Salmasii*: à Paris 1609, in-8°, & 1636, in-8°. III. *Historiæ Augustæ Scriptores sex*, à Paris 1620, in-fol. & depuis à Leyde, en 1670 & 1671, in-8°. IV. *Plinianæ exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistor. Item Caii Julii Solini Polyhistor. ex veteribus libris emendatus*, à Paris 1629, in-fol. 2 vol. & à Utrecht 1689, 2 vol. in-fol. V. *De Usuris*, à Leyde 1639, in-8°. Ce livre dans lequel il veut justifier les usures modérées, fut attaqué avec succès par Cloppenburch, Heinsius & Fabrot. VI. *Dissertatio de fœnore trapezetico, in tres libros diviso*, à Leyde 1640, in-8°, qui au jugement de Grotius fut pulvérisée par Petau: *Dissertationum Ecclesiasticarum libri duo*, Paris 1641, in-8°. VII. *Simplicii Commentarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus*. VIII. *De re militari Romanorum liber, opus posthumum*, chez Elzevir, 1657, in-4°. IX. *De Hellenistica*, Leyde 1643, in-8°. X. Plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, par Papillon.

SAUMAISE, (Claude de) parent du précédent, né à Dijon en 1603, entra dans l'Oratoire en 1635, & fut chargé d'écrire l'Histoire de sa congrégation. Il recueillit plusieurs matériaux; mais l'ouvrage est demeuré imparfait. Le P. Saumaise mourut à Paris avant que de l'avoir achevé, en 1680, à 77 ans. On a de lui une Traduction françoise des *Directions Pastorales* de dom Jean de Palafox, 1671, in-12, & quelques Pieces de vers latins & françois.

SAUMAISE, *voyez* SOMAISE.

SAUMERY, (N.) françois de nation, se fit franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, & partit de Londres au commencement de janvier 1719, pour s'embarquer pour le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de 3 ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie & la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre, mais manquant de témoignage, il fut rejeté. Après cela il vint à Liege, où il abjura le Calvinisme, & vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il retourna en Hollande, se fit de nouveau Calviniste & mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui: I. *Mémoires & Aventures secretes & curieuses d'un Voyage au Levant*, Liege, Everard Kints, 1731, 5 vol. in-12. II. L'*Anti-Chrétien*, ou l'*Esprit du Calvinisme opposé à J. C. & à l'Evangile*, ibid. 1731, in-12, dédié à messieurs les bourguemestres & conseil de Liege. III. *Replique à la Lettre d'un soi-disant Officier de la garnison de Namur*, contre le livre précédent. La Lettre de ce prétendu officier a reparu avec 4 autres, sous le titre de *Quatre Lettres à Mrs les Bourguemestres & Conseil de Liege, au sujet du Livre de M. Saumery..... avec une Lettre à M. le Baron de H***, sur les susdites Lettres*, &c, Amsterdam 1745, in-12. IV. Les *Délices du Pays de Liege*, 1738-1754, 5 vol. in-fol. Saumery a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres faméliques écrivains qui avoient aussi besoin de jugement que de pain. On n'en estime que les figures.

SAUNDERSON, (Nicolas) né en 1682, d'une famille originaire de la province d'Yorck, n'avoit qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite vérole, l'usage de la vue & les yeux mêmes. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très-bien ses humanités. Virgile & Horace étoient ses auteurs favoris, & le style de Cicéron lui étoit devenu si familier, qu'il parloit latin avec une facilité peu commune. Après avoir employé quelques années à l'étude des langues, son pere commença à lui enseigner les regles ordinaires de l'arithmétique; mais le disciple fut bientôt plus habile que son maître. Le jeune géometre s'étant rendu à Cambridge, y expliqua les ouvrages de Newton, ses *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle*, son *Arithmétique universelle*, & les ouvrages mêmes que ce grand philosophe a publiés sur la lumiere & sur les couleurs. Ce fait pourroit paroître incroyable, si l'on ne considéroit que l'optique & toute la théorie de la vision s'expliquent entiérement par le moyen des lignes, & qu'elle est soumise aux regles de la géométrie. Wisthon ayant abdiqué sa chaire de professeur en mathématiques dans l'université de Cambridge, Saunderson fut nommé pour lui succéder en 1711. La société royale de Londres se l'associa, & le perdit en 1739, à 56 ans. Il laissa un fils & une fille. Ses mœurs ne répondoient pas à ses talens; il aimoit passionnément le vin & les femmes. Ses dernieres années sur-tout furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant & vindicatif, il déchiroit cruellement ses ennemis & même ses amis. Des juremens affreux souilloient tout ce qu'il disoit. La haine qu'il avoit vouée à la religion, ne pouvoit qu'être un nouvel argument en faveur de la sagesse des maximes de l'Evangile. Il prétendoit ne pas devoir connoître Dieu, parce qu'étant aveugle il ne voyoit pas ses ouvrages. *Mettez la main sur*

vous, lui dit un jour le docteur Holmes, *l'organisation de votre corps dissipera une erreur si grossiere*. On a de lui des *Elémens d'Algebre*, en anglois, imprimés à Londres après sa mort, en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol. in-4°. Ils ont été traduits en françois par M. de Joncourt, en 1756, 2 vol. in-4°. Il avoit inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*; c'est-à-dire, une maniere de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'étoit une table dont les bords étoient divisés par des entailles, &c; on en voit la description à la tête du premier volume de ses *Elémens d'Algebre*.

SAVOIE, *voyez* SAVOYE.

SAVONAROLE, (Jerôme) né à Ferrare en 1452, d'une famille noble, prit l'habit de S. Dominique, & se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théatre de ses succès : il prêchoit, il confessoit, il écrivoit; & dans une ville libre, pleine nécessairement de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui étoit pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'église seroit renouvellée; & en attendant cette réformation, il déclama beaucoup contre le clergé & contre la cour de Rome. Alexandre VI l'excommunia, & lui interdit la prédication. Après avoir cessé de prêcher pendant quelque tems, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape & les Médicis se servirent contre Savonarole des mêmes armes qu'il employoit; ils susciterent un Franciscain contre le Jacobin. Celui-ci ayant affiché des theses qui firent beaucoup de bruit, le Cordelier s'offrit de prouver qu'elles étoient hérétiques. Il fut secondé par ses confreres, & Savonarole par les siens. Les deux ordres se déchaînerent l'un contre l'autre. Après bien des scenes peu raisonnables & peu édifiantes, le peuple soulevé contre Savonarole, se jeta dans son monastere : on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais ils y mirent le feu, & se firent un passage par la violence. Pour les satisfaire, le magistrat se vit obligé de poursuivre Savonarole comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, & son interrogatoire, tel qu'il fut rendu public, parut prouver qu'il étoit à la fois fourbe & fanatique. Il est certain qu'il s'étoit vanté d'avoir eu de fréquens entretiens avec Dieu, & qu'il l'avoit persuadé à ses confreres. Il prétendoit aussi avoir soutenu de grands combats avec les démons. Pic de la Mirandole, auteur de sa Vie, assure que les diables qui infestoient le couvent des Dominicains, trembloient à la vue de Frere Jerôme, & que de dépit ils prononçoient toujours son nom avec quelque suppression de lettres. Il les chassa de toutes les cellules du monastere, & ils cesserent de tourmenter les autres moines. Il se trouva quelquefois arrêté, lorsqu'il faisoit la ronde dans le couvent, l'aspersoir à la main, pour mettre ses freres à couvert des insultes des démons. Ils lui opposoient des nuages épais, pour l'empêcher de passer outre. Le pape Alexandre VI envoya le général des Dominicains & l'évêque Romolino, qui le dégraderent des ordres sacrés & le livrerent aux juges séculiers, avec deux de ses plus zélés partisans. Ils furent condamnés à être pendus & brûlés : sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498. A peine eut-il expiré, qu'on publia sous son nom sa *Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances; mais rien qui méritât le dernier supplice, & sur-tout un supplice cruel & infame. Il mourut avec constance, à l'âge de 46 ans. Jean-François Pic de la Mirandole, auteur d'une *Vie* de

Savonarole (publiée par le P. Quetif, avec des notes & quelques écrits du Jacobin de Ferrare, à Paris 1674, 3 vol. in-12) en fait un saint. Il assure que son cœur fut trouvé dans la riviere, qu'il en possede une partie, & qu'elle lui est d'autant plus chere, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades & qu'elle chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécuterent ce Dominicain, moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarole a trouvé bien d'autres apologistes. Les plus célebres sont, après le P. Quetif, Ambroise Catharin, Bzovius, Baron, Alexandre, Néri, religieux dominicains; auxquels on doit joindre Marcile Ficin, Matthieu Toscan, Flaminius, &c. Il laissa des Sermons en italien, un traité intitulé: *Triumphus Crucis*, des *Commentaires sur l'Oraison Dominicale* & sur quelques *Pseaumes*, un traité *De Simplicitate Christianæ*, publiés par Balesdans, à Leyde 1633, 6 vol. in-12.

SAVORGNANO, (Marius) comte de Belgrado, florissoit vers l'an 1507. Il se distingua dans la profession des armes, & fut honoré par la république de Venise de plusieurs emplois distingués. Le bruit des armes ne l'empêcha pas de s'appliquer aux belles-lettres. On a de lui: I. L'*Art militaire terrestre & maritime, selon la raison & l'usage des vaillans Capitaines anciens & modernes*, ouvrage écrit en italien & divisé en 4 parties. II. Traduction de l'*Histoire* de Polybe en italien.

SAVOT, (Louis) né à Saulieu, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir, il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut médecin de Louis XIV, vers l'an 1640. C'étoit un homme respectable par sa vertu, & dont l'air étoit simple & mélancolique. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Discours sur les Médailles antiques*, Paris 1627, 1 vol. in-4°; ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençans. II. L'*Architecture Françoise des Bâtimens particuliers*. Les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, en 1673 & 1685, in-8°. III. Le livre de Galien, *De l'Art de guérir par la Saignée*, traduit du grec, 1603, in-12. IV. *De causis colorum*, à Paris 1609, in-8°. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup de sagacité & d'érudition.

SAVOYE, (Jacques & Henri de) *voyez* NEMOURS.

SAVOYE, (Thomas-François de) prince de CARIGNAN, fils de Charles-Emmanuel duc de Savoye, & de Catherine d'Autriche, naquit en 1596. Il donna, dès l'âge de 16 ans, des preuves de son courage, & montra beaucoup d'empressement pour s'établir en France. L'aversion que le cardinal de Richelieu avoit pour sa maison, l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il surprit Treves en 1634 sur l'archevêque électeur qu'il fit prisonnier, & qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit, le 15 mai de la même année, la bataille d'Avein contre les François. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette journée, fit lever le siege de Bréda aux Hollandois en 1636, & entra ensuite en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanez pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, & déclara la guerre à la duchesse de Savoye, sa belle-sœur. Il emporta Chivas & plusieurs autres villes, & fit ensuite son accommodement avec la France en 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second

traité avec la ducheſſe de Savoye en 1642, & un autre avec Louis XIII. Il fut enſuite déclaré généraliſſime des armées de Savoye & de France en Italie, où il fit la guerre avec divers ſuccès. Il mourut à Turin en 1656, à 70 ans, avec la réputation d'un prince inconſtant, mais actif & impétueux. L'intérêt eut autant de part à ſes changemens, que ſon inconſtance. Il eut deux fils. L'aîné Emmanuel a continué la branche de Carignan. Le cadet Eugene-Maurice, lieutenant-général en France, mort en 1673, fut pere du fameux prince Eugene qu'il eut d'Olympe Mancini, niece du cardinal Mazarin, morte en 1708.

SAVOYE, (le prince Eugene de) *voyez* EUGENE & TENDE.

SAURIN, (Elie) miniſtre de l'égliſe wallone d'Utrecht, vit le jour en 1639, à Uſſeaux, dans la vallée de Pragelas, frontiere du Dauphiné. Son pere, miniſtre de ce village, l'éleva comme un fils qui pouvoit illuſtrer ſon nom. Le jeune Saurin ne tarda pas à ſe diſtinguer. Ses talens le firent choiſir en 1661 pour miniſtre de Venterol, puis d'Embrun. L'année ſuivante il étoit ſur le point de profeſſer la théologie à Die, lorſqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refuſé d'ôter ſon chapeau en paſſant auprès d'un prêtre qui portoit le ſaint Viatique : action digne d'un fanatique outré. Il ſe rendit en Hollande, où il devint miniſtre de l'égliſe wallone de Delft. Il y eut des démêlés très-vifs avec le miniſtre Jurieu, dont il ſe tira avec avantage. Il mourut à Utrecht en 1703, âgé de 64 ans, ſans avoir été marié. On a de lui : I. *Examen de la Théologie de Jurieu*, en 2 vol. in-8°, dans leſquels il diſcute diverſes queſtions de théologie. II. Des *Réflexions ſur les Droits de la Conſcience*, contre Jurieu, & contre le *Commentaire Philoſophique* de Bayle. III. Un *Traité de l'amour de Dieu*, dans lequel il ſoutient l'amour déſintéreſſé. IV. Un *Traité de l'amour du Prochain*, &c.

SAURIN, (Jacques) né à Nîmes en 1677 d'un habile avocat proteſtant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit quelque tems pour ſuivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui ſervoit en Piémont; mais le duc de Savoye ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Geneve, & reprit ſes études de philoſophie & de théologie, qu'il acheva avec un ſuccès diſtingué. Il alla l'an 1700 en Hollande, puis en Angleterre, où il ſe maria en 1703. Deux ans après il retourna à La Haye. Il s'y fixa, & y prêcha avec un applaudiſſement extraordinaire. Il avoit de grands talens extérieurs : un air prévenant, une phyſionomie gracieuſe, un ton de voix net & inſinuant. Son élocution n'étoit pas exactement pure, mais comme il prêchoit dans un pays étranger, on y faiſoit peu d'attention, & ſon auditoire étoit toujours fort nombreux. Il mourut en 1730, peu regretté des Calviniſtes qui ne lui trouvoient pas aſſez de zele ou d'emportement contre les Catholiques. Ses ennemis firent beaucoup valoir ſes intrigues galantes, & quelques autres aventures où ſa vertu s'étoit démentie. Les ouvrages de ce miniſtre ſont : I. Des *Sermons*, en 12 vol. in-8° & in-12, dont quelques-uns ſont écrits avec beaucoup de force, de génie & d'éloquence, & dont quelques autres ſont négligés & foibles. On n'y trouve point ces imprécations & ces fureurs, que les Calviniſtes font ordinairement paroître dans leurs Sermons contre l'égliſe romaine; mais il ne laiſſe pas d'en combattre les dogmes d'une maniere inſidieuſe, quoique ſa logique ne ſoit pas redoutable. Il attaque, par exemple, la préſence réelle par

des raisons, qui se tournent également contre le mystere de la Trinité qu'il défend dans ce même endroit. Il avoit publié les 5 premiers vol. pendant sa vie, depuis 1708 jusqu'en 1725; les derniers ont été donnés après sa mort. II. Des *Discours sur l'Ancien-Testament*, dont il publia les 2 premiers vol. in-fol. Beausobre & Roques ont continué cet ouvrage & l'ont augmenté de 4 vol. 1720 & années suivantes. Une *Dissertation* du 2e volume, qui traite du *Mensonge officieux*, fut vivement attaquée par la Chapelle, & suscita de fâcheuses affaires à Saurin. III. Un livre intitulé : *L'Etat du Christianisme en France*, 1725, in-8°, dans lequel il traite de plusieurs points de controverse, & combat le miracle opéré sur la dame la Fosse à Paris. IV. *Abrégé de la Théologie & de la Morale Chrétienne, en forme de Catéchisme*, 1722, in-8°. Saurin publia, 2 ans après, un Abrégé de cet Abrégé; l'un & l'autre sont faits avec méthode, mais ils ne peuvent servir qu'aux Protestans.

SAURIN, (Joseph) géometre, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Courteson, dans la principauté d'Orange, en 1659. Son pere, ministre à Grenoble, fut son premier précepteur. Il fit des progrès rapides, & fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. Saurin, s'étant emporté dans un de ses Sermons contre la religion & le gouvernement, fut obligé de quitter la France en 1683. Il se retira à Geneve, d'où il passa dans le canton de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le baillage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poste, lorsqu'il s'éleva contre lui un orage qui le fit passer en Hollande. Il se rendit delà en France, & se mit entre les mains de l'illustre Bossuet, qui lui fit faire son abjuration en 1690. On douta toujours de la sincérité de cette conversion. L'Histoire qu'il en a donnée, est une espece de roman. Saurin ne se trompa point dans l'idée qu'il s'étoit faite, qu'il trouveroit des protections & des secours en France. Il fut bien accueilli par Louis XIV, eut des pensions de la cour, & fut reçu à l'académie des sciences en 1707 avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisoit son occupation & son plaisir. Il orna le *Journal des Savans*, auquel il travailloit, de plusieurs extraits; & les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, de quelques morceaux intéressans. Ce sont les seuls ouvrages qu'on connoisse de lui. On lui a attribué mal-à-propos le *Factum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des *Couplets*. Ce *Factum* est de Houdart de la Motte, auquel il avoit eu recours. Il se répandit en 1709, dans le café où Saurin alloit tous les jours, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venoient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejetta ces horreurs sur Saurin, qui fut absous par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que Rousseau étoit banni du royaume, non pas à la vérité comme auteur des *Couplets*, mais pour avoir succombé dans ses preuves contre Saurin. M. Richer, dans un des volumes des *Causes célebres*, tâche de prouver que Saurin & la Motte fabriquerent les *Couplets* d'après certains traits échappés à Rousseau qu'ils y insérerent adroitement pour faire retomber sur lui avec plus de vraisemblance le soupçon de les avoir faits; ce sentiment a pris faveur; cependant quant à la Motte, il faut convenir que l'atrocité des *Couplets* n'étoit point dans son caractere, & il paroît certain qu'il n'a eu d'autre part à cette affaire que d'avoir composé le *Factum*, dont nous avons parlé. Saurin mourut à Paris en 1737, d'une fievre léthargique. Sa

mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avoit été pendant sa vie. On fit imprimer dans le *Mercure Suisse*, une prétendue Lettre, écrite de Paris, à un ministre, dans laquelle il s'avouoit coupable de plusieurs crimes qui auroient mérité la mort. Quelques ministres calvinistes viennent tout récemment de soutenir & de publier que cette Lettre avoit existé. Voltaire a essayé de prouver le contraire ; ce poëte philosophe, en voulant défendre Saurin dans son *Histoire générale*, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractere. Il insinue que ce géometre sacrifia sa religion à son intérêt, & qu'il se joua de » Bossuet, qui » crut avoir converti un ministre, » & qui ne fit que servir à la » petite fortune d'un philosophe »! Cela peut être vrai ; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

SAURIN, (Bernard-Joseph) fils du précédent, avocat, & membre de l'académie françoise, mort à Paris sa patrie, en 1781, est connu sur-tout par des Drames dont le succès, si l'on n'excepte son *Spartacus*, ne prouve autre chose que la corruption des idées & du goût de ce siecle. Dans un autre tems on eut rejeté avec horreur ces caracteres outrés & démoniaques qu'on ne porte à l'excès que par l'impossibilité de saisir & de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter. Ses *Œuvres complettes* parurent en 1783, en 2 vol. in-8°. Ce n'est pas une réimpression, c'est un recueil de différens exemplaires que le libraire avoit encore en grand nombre dans sa boutique & qu'il a réunis sans même retrancher le frontispice de chaque piece. On y trouve, outre ses ouvrages dramatiques, quelques Epîtres en vers guindés, à la maniere académique, d'un Conte de fées pour servir à l'instruction des rois & des reines, & par conséquent tout bouffi de grande morale & d'axiomes philosophiques dont il n'y a guere de profit à espérer ; de plusieurs Poésies légeres sans légéreté & sans poésie ; enfin de Chansons bacchiques où la bonhomie tient lieu de verve & de gaieté. Du reste, né d'un pere peu estimé, M. Saurin n'en fut que plus estimable d'avoir conservé une probité reconnue, & de mœurs sans reproche. S'il se trouva engagé dans la cabale philosophique, ce fut par reconnoissance pour M. Helvetius qui lui faisoit une pension de mille écus, & qui par le droit de bienfaiteur le jeta au milieu de ce *tripot*, selon l'expression de Voltaire, dans le compliment qu'il en fit à M. Saurin au moment de cette initiation. Si celui-ci n'eut consulté que son goût & son penchant, il paroît qu'il ne se seroit point agrégé à ce parti, ayant eu long-tems des liaisons d'amitié avec des hommes de mérite qui ont toujours montré pour cette clique une aversion cordiale.

SAUSSAY, (André du) docteur en droit & en théologie, curé de S. Leu à Paris sa patrie, official & grand-vicaire dans la même ville, & enfin évêque de Toul, naquit vers 1595. Il s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, & qui l'honora de la mitre en 1649. Il gouverna son diocese avec beaucoup de zele & de sagesse, & mourut à Toul en 1675, à 80 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, & du *Martyrologium Gallicanum*, 1638, 2 vol. in-fol. dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais pas assez de critique & d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII.

SAUSSAYE, (Charles de la) né en 1565 d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans, sa patrie, jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de S. Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma

chanoine de l'église de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut en 1621, à 56 ans. On a de lui : *Annales Ecclesiæ Aurelianensis*, Paris 1615, in-4°; ouvrage plein de recherches savantes.

SAUTEL, (Pierre-Juste) jésuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1613, mort à Tournon en 1661, poëte latin. Cet auteur rend les petits sujets intéressans, par la maniere ingénieuse & délicate dont il les décrit. Il suffit pour s'en convaincre de lire la premiere *Elégie* de ses *Jeux allégoriques*, sur une *Mouche tombée dans une terrine de lait.* Mais cette piece seroit encore plus estimable, si l'auteur avoit su modérer son imagination & s'arrêter où il le falloit. Ses digressions trop longues, ses moralités insipides, prouvent que son goût n'étoit pas aussi sain que son génie étoit heureux & facile. Les autres sujets de ses *Jeux allégoriques* sont : Un *Essaim d'Abeilles distillant du miel dans le carquois de l'Amour*; la *Querelle des Mouches*; un *Oiseau mis en cage*; le *Perroquet qui parle*, &c. On a encore de lui des *Epigrammes* sur tous les jours de fêtes de l'année, qu'il a intitulées : *Annus sacer poeticus*, ouvrage imprimé à Paris 1665, in-16; Cologne 1741, 2 vol. in-8°. Ces Epigrammes fort inférieures aux autres Poésies de l'auteur, sont hérissées de mauvaises pointes, & contiennent beaucoup de faits apocryphes. Les *Jeux allégoriques* avoient été imprimés à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre : Les *Jeux sacrés* & les *Pieuses larmes de la Magdeleine.* La latinité en est pure, mais les pensées n'en sont pas toujours naturelles.

SAUVAGE (Jean) ou WILT ou FERUS, cordelier, natif de Suabe, prêcha avec applaudissement dans la métropole de Mayence pendant 24 ans, & mourut en 1554, à 60 ans. On a de lui des *Sermons* imprimés plusieurs fois, & un *Commentaire sur S. Jean*, imprimé à Anvers & à Mayence, qui fut attaqué par Dominique Soto & Corneille Loos. Le P. Sauvage ayant passé presque toute sa vie parmi les hérétiques, s'étoit accoutumé peu-à-peu à leur façon de s'exprimer. On peut cependant lire sans danger ce Commentaire, de même que celui sur S. Matthieu du même auteur, de l'édition de Rome.

SAUVAGE, (Denys) seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit *le Sieur du Parc*, étoit champenois & historiographe du roi Henri II. Il a traduit en françois les Histoires de Paul Jove; & a donné les *Editions* d'un grand nombre d'Histoires & de Chroniques. Son Edition de *Froissart*, à Lyon 1559, en 4 vol. in-fol. & celle de *Monstrelet* à Paris 1572, en 2 vol. in-fol. sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une *Chronique de Flandre* qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1383. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1435; mais il n'a presque fait que copier *Froissart* & *Monstrelet.* Son style est barbare, & il étoit plus propre à compiler qu'à écrire.

SAUVAGES, (François Boissier de) né à Alais, dans le Bas Languedoc, en 1706, se consacra à la médecine. Il fit les plus grands progrès dans cette science, devint professeur-royal de médecine & de botanique en l'université de Montpellier, & membre de plusieurs académies. Il étoit consulté de toutes parts, & on le regardoit comme le Boerhaave du Languedoc. On prétend cependant que ses vues eussent été plus sûres & d'une utilité plus générale, s'il avoit eu moins de penchant pour certains systêmes, & en particulier pour celui de Stahl touchant le pouvoir de l'ame sur le corps. C'est ce systême qui,

felon Zimmermann, a entraîné Sauvages dans les erreurs ou du moins dans des opinions singulieres qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria Febris*, Montpellier 1738, in-12, il prétend que la cause de la fievre consiste dans les efforts que fait l'ame pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvemens du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses Dissertations. » On conviendra (dit Zimmermann) que » le corps est subordonné à l'empire de l'ame dans tous les mouvemens que nous appellons communément volontaires ; mais » l'ame paroît, au contraire, lui » être subordonnée dans ceux où » elle est dans un état de passibilité: » c'est ce que l'expérience journaliere peut prouver à un homme » qui ne prend pas les mots pour » les choses ». Du reste on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie avec des modifications qui démentent également la maniere absolue avec laquelle il la soutient & avec laquelle son adversaire la nie. Sauvages étoit profond dans les mathématiques ; mais il en fit un trop grand usage dans la médecine en soumettant cet art aux calculs d'algebre les plus rigoureux & aux démonstrations de la plus sublime géométrie. Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée; & sa *Nosologia Methodica*, à Amsterdam 1763, 5 vol. in-8°. Antoine Cramer, médecin, en a donné une édition dans la même ville en 1768, 2 vol. in-4°, enrichie de nouvelles Descriptions de maladies que Sauvages avoit recueillies dans les trois dernieres années de sa vie. Ce dernier livre a été traduit en françois par M. Nicolas, à Paris 1771, en 3 vol. in-8°, sous ce titre: *Nosologie Méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le systême de Sydenham & l'ordre des Botanistes*. M. Gouvion, médecin, en publia une autre version infiniment supérieure, à Lyon, en 1771, en 10 vol. in-12 ; la *Nosologie* méritoit cet honneur. On y trouve tout à la fois un Dictionnaire universel & raisonné des maladies, & une Introduction générale à la maniere de les connoître & de les guérir. Quoique ce livre soit assez généralement estimé, on reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On a encore de Sauvages : I. *Physiologiæ mechanicæ elementa*, Amsterdam 1755, in-12. II. *Methodus foliorum*, &c, La Haye 1751, in-8°. On y trouve le catalogue d'environ 500 Plantes qui manquent dans le *Botanicon Monspeliense*, publié par Magnol. III. Un grand nombre de *Dissertations* & de *Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des académies, ont été recueillis sous le titre de *Chef-d'Œuvres de M. de Sauvages*, Lyon 1770, 2 vol. in-12. IV. Traduction de la *Statique des Animaux* de Halles, Geneve 1744, in-4° (celle *des Végétaux* a été traduite par M. de Buffon). Cet habile médecin, mort à Montpellier en 1767, à 61 ans, conserva, avec une réputation très-étendue, une grande simplicité de mœurs. Il trouvoit ses plaisirs dans les travaux de son état. Il fut aimé de ses disciples, & mérita de l'être. Il leur communiquoit avec plaisir ce qu'il savoit ; ses connoissances passoient sans faste & sans effort dans ses conversations. L'habitude du cabinet lui donnoit quelquefois dans le monde, cet air pesant & distrait qui s'oppose à l'enjouement & aux graces. *Voyez* son Eloge historique à la tête de la *Nosologie* françoise, en 10 vol. in-12.

SAUVAL, (Henri) avocat au parlement de Paris, mort en 1670, est auteur d'un ouvrage, en 3 vol. in-fol.

in-fol. intitulé : *Histoire des Antiquités de la Ville de Paris.* Il employa 20 années à faire des recherches sur les agrandissemens de cette ville, sur les changemens des lieux les plus considérables, sur les aventures singulieres qui y sont arrivées, sur les cérémonies extraordinaires, sur les privileges & sur les anciens usages & coutumes qui y ont été observés. Cet ouvrage vaut mieux pour le fonds des choses, que pour la maniere dont elles sont rendues. L'auteur mourut sans avoir eu le tems de le finir. Rousseau, auditeur des comptes, y mit la derniere main, y rectifia & suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi, & l'ouvrage ne fut donné au public qu'en 1724. On en a donné une édition en 1733. Pour l'avoir complette, il est nécessaire que le cahier concernant les *Amours des Rois de France*, n'en soit pas détaché. Il parut séparément (Hollande 1738) en 2 vol. in-12, avec figures, sous le titre de : *Galanteries des Rois de France.*

SAUVEUR, (Joseph) né à la Fleche en 1653, fut entiérement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de sa voix ne se débarrasserent qu'à cet âge, lentement & par degrés, & ils ne furent jamais bien libres. Il apprit sans maître la géométrie, & se trouva ensuite assidument aux conférences de Rohault. Ce fut alors qu'il se consacra tout entier aux mathématiques. Il enseigna la géométrie dès l'âge de 23 ans, & il eut pour disciple le prince Eugene. Le jeu appellé *la bassette* étoit alors à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien satisfit si pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre de lui-même l'explication de son calcul. En 1680, il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de madame la dauphine, qui en faisoit beaucoup de cas. Le grand Condé prit aussi du goût pour Sauveur, & ce goût fut bientôt suivi de l'amitié. Un jour que le mathématicien entretenoit le prince en présence de deux savans, ils se mirent à expliquer ce que le géometre venoit de dire. Quand ils eurent fini, le grand Condé leur dit : » Vous » avez cru que Sauveur ne s'en» tendoit pas bien, parce qu'il » parle avec peine ; je l'ai pour» tant compris. Vous m'avez parlé » beaucoup plus éloquemment, & » je n'ai rien entendu «. Le dessein de travailler à un *Traité de Fortifications*, l'engagea d'aller en 1691 au siege de Mons, où il monta tous les jours la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de Flandre, & à son retour il devint le *Mathématicien ordinaire de la Cour.* Il avoit déja eu, en 1686, une chaire de mathématiques au college-royal, & il fut reçu de l'académie des sciences en 1696. Enfin Vauban, ayant été fait maréchal de France en 1703, le proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'*Examinateur des Ingénieurs* ; le roi l'agréa & l'honora d'une pension. Sauveur en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1716, à 64 ans. Ce savant étoit officieux, doux & sans humeur, même dans l'intérieur de son domestique. Quoiqu'il eût été fort répandu dans le monde, sa simplicité & son ingénuité naturelles n'en avoient point été altérées. Il étoit sans présomption, & il disoit souvent que *ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi.* On a de lui plusieurs ouvrages dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences.* Les principaux sont : I. Des *Méthodes abrégées des grands Calculs.* II. Des *Tables pour la dépense des Jets-d'eau.* III. Le *Rapport des Poids & des Mesures de différens Pays.* IV. Une *Maniere*

de jauger avec beaucoup de facilité & de précision toutes sortes de Tonneaux. V. Un *Calendrier universel & perpétuel.* On a encore de lui les *Cartes des Côtes de France*, qui forment le 1er volume du *Neptune François*; une *Géométrie*, in-4°, & plusieurs Manuscrits concernant les mathématiques.

SAXE, *voyez* ALBERT, duc de... & WEIMAR.

SAXE, (électeurs de) *voyez* FRÉDÉRIC & MAURICE.

SAXE, (Maurice, comte de) naquit en 1696 de Frédéric-Auguste I, électeur de Saxe, roi de Pologne, & de la comtesse de Konigsmarck suédoise, aussi célebre par son esprit que par sa beauté. Il fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric Auguste II, roi de Pologne. Il servit d'abord en Flandre dans l'armée des alliés, commandée par le prince Eugene & par Marleborough, fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siege de Tournai, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet, & dit le soir de ce jour mémorable, qu'*il étoit content de sa journée.* La campagne de 1710 lui acquit un nouveau surcroît de gloire; le prince Eugene & le duc de Marleborough firent publiquement son éloge. Le roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie. Le jeune comte servit à ce siege, & y montra la plus grande intrépidité. Il passa la riviere à la nage, à la vue des ennemis, & le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Gadebusch, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené 3 fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandoit alors. Après cette campagne, la comtesse de Konigsmarck le maria avec la comtesse de Lobin, également riche & aimable, mais cette union ne dura pas. Le comte fit dissoudre son mariage en 1721, & se repentit plusieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avoit quitté qu'avec beaucoup de regret; mais ses regrets ne l'empêcherent pas de se remarier peu de tems après; les Luthériens, depuis la fameuse décision de leur fondateur, ne faisant point difficulté d'avoir deux maris ou deux femmes à la fois. Le comte de Saxe s'étoit rendu en Hongrie l'an 1717. L'empereur y avoit alors une armée de 100,000 hommes sous les ordres du prince Eugene, la terreur des Ottomans. Le héros saxon se trouva au siege de Belgrade, & à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne l'an 1718, il fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc. L'Europe pacifiée par les traités d'Utrecht & de Passarowitz, n'offrant au héros saxon aucune occasion de se signaler, il se détermina en 1720 à passer en France, où le duc d'Orléans, instruit de son mérite, le fixa par un brevet de maréchal de camp. En 1722, ayant obtenu un régiment, il le forma & l'exerça suivant une méthode qu'il avoit imaginée lui-même dans sa jeunesse. Le chevalier Follard, juste appréciateur des talens militaires, présagea dès-lors qu'il seroit un grand-homme. Tandis que la France formoit ce héros, elle fut menacée de le perdre. Les états de Courlande le choisirent pour souverain de leur pays en 1726. La Pologne & la Russie s'armerent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duché sur la tête de Menzikow, cet heureux aventurier, de garçon pâtissier devenu général & prince. Ce rival du comte de Saxe envoya à Mittaw 800 Russes, qui investirent le palais du comte & l'y assiégerent. Le comte, qui n'avoit que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le siege fut levé, & les Russes obligés de se retirer. La Pologne armoit de son côté. Maurice, retiré avec ses troupes dans l'isle d'Us-

mis, parle à ses peuples en souverain, & s'apprête à les défendre en héros; mais comme il n'avoit pas assez de forces pour se soutenir contre la Russie & la Pologne, il fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Courlande douairiere, Anne Iwanowna (2e fille du czar Iwan Alexiowitz, frere de Pierre le Grand) qui l'avoit soutenu d'abord, dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance. Cette inconstance lui fit perdre, non-seulement la Courlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. Il se retira de nouveau en France, & y composa ses *Rêveries*, ouvrage, où parmi des observations instructives pour le général & pour le soldat, on trouve des idées fort étranges, & que sans doute ce guerrier célebre n'a pas proposées sérieusement. Quoique le titre justifie bien des choses, il est douteux qu'il puisse excuser toutes celles que l'auteur avance; on les appelleroit plutôt des *Rêves*, encore ne pourroient-ils être que les rêves d'un homme, dont l'imagination, même durant la veille, ne seroit pas bien réglée. Ce livre a eu cependant un grand cours par la perversité du cœur humain qui s'attache à tous les genres de romans où la religion & la morale sont compromises. La mort du roi de Pologne alluma le flambeau de la guerre en Europe l'an 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte le commandement général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, & se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlinghen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. *Comte*, lui dit-il aussitôt, *j'allois faire venir 3000 hommes, mais vous me valez seul ce renfort.* Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, & décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siege de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut, en 1734, la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissentions, que la paix de 1736 avoit éteintes. Prague fut assiégée à la fin de novembre 1741, & en ce même mois le comte de Saxe l'emporta par escalade. La conquête d'Egra suivit celle de Prague; elle fut prise après quelques jours de tranchée ouverte (*voyez* FOUCQUET). Il ramena ensuite l'armée du maréchal de Broglio sur le Rhin, y établit différens postes, & s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. Il observa si exactement les ennemis, qu'il les réduisit dans l'inaction. L'année 1745 fut encore plus glorieuse. La victoire de Fontenoi, due principalement à sa vigilance & à sa capacité, fut suivie de la prise de Tournay, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath & de Bruxelles. Au mois d'avril de cette année 1746, le roi donna au vainqueur de Fontenoi des *Lettres de naturalité*, conçues dans les termes les plus flatteurs. Les campagnes suivantes lui mériterent de nouveaux honneurs. Après la victoire de Rocou, le roi lui fit présent de six pieces de canon, le créa maréchal de toutes ses armées en 1747, & commandant-général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par des succès brillans, & sur-tout par la prise de Mastricht. L'année précédente l'avoit été par la victoire de Lawfeld & par la prise de Berg-op-

zoom. La Hollande épouvantée trembla pour ses états, & demanda la paix après l'avoir refusée. Elle fut conclue le 18 octobre 1748. Le maréchal de Saxe se retira ensuite au château de Chambord, que le roi lui avoit donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin. De retour en France, il se délassa de ses fatigues au milieu des gens-de-lettres & des artistes, & mourut en 1750, à 54 ans. Cet homme, dont le nom avoit retenti dans toute l'Europe, compara en mourant sa vie à un rêve: *M. de Senac*, dit-il à son médecin, *j'ai fait un beau songe*. Il avoit été élevé, & il mourut dans la religion luthérienne. » Il est bien » fâcheux (dit une grande princesse en apprenant sa mort) » qu'on ne » puisse pas dire un *De Profundis* » pour un homme qui a fait chan» ter tant de *Te Deum* »! Son corps fut porté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de S. Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célebre Pigal, fut placé dans cette église en 1777: on y voit, non sans quelque scandale pour les bonnes ames, un Cupidon en pleurs (car c'en est un, quoique des voyageurs superficiels aient voulu le transformer en Mars) dans la place même où les Catholiques offroient autrefois le sacrifice éternel. — Nous avons déja parlé de l'ouvrage intitulé: *Mes rêveries*. On en a fait plusieurs éditions. La seule bonne est celle de Paris en 1757, en 2 vol. in-4°, accompagnée de plusieurs dessins gravés avec précision, & précédée d'un abrégé de la Vie de l'auteur. Elle avoit déja été écrite fort au long, mais avec moins d'exactitude & d'élégance, en 1752, en 2 vol. in-12. Voyez aussi l'*Eloge du Comte de Saxe*, par M. Thomas, à Paris 1761, in-8°; & son *Histoire*, par M. d'Espagnac, 2 vol. in-12. Quoique cette *Histoire* tienne beaucoup de la nature des éloges, l'auteur ne manque pas d'observer que dans les trois batailles, sur lesquelles est particuliérement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut tellement secondé par tout ce qui peut donner la victoire, qu'il est difficile d'isoler ses talens militaires pour en porter un jugement précis. » Il faut » convenir que jamais général ne » fut mieux aidé dans ses moyens. » Honoré de la confiance du roi, » il n'étoit gêné dans aucun de ses » projets. Il avoit toujours sous » ses ordres des armées nombreu» ses, des troupes bien tenues, » & des officiers d'un grand mé» rite; aidé pour la conduite des » marches & des détails par des » sujets d'une expérience & d'une » habileté consommée; ayant les » vivres dirigés par des hommes » uniques, &c ». A cela M. d'Espagnac pouvoit ajouter, que le comte de Saxe n'a combattu que des armées inférieures en nombre, composées de plusieurs nations & de troupes rassemblées à la hâte, dont les généraux, indépendans les uns des autres, avoient des vues & des ordres très-différens; que le maréchal combattoit sur les frontieres de la France, & que les alliés, si l'on en excepte les Hollandois, combattoient dans des pays éloignés; que dans les circonstances les plus critiques, comme à Fontenoi, la présence du roi ramena le courage du soldat, qui commençoit à fuir, &c. Tout cela doit entrer sans doute dans l'appréciation des victoires & des vainqueurs.

SAXI, (Pamphile) poëte latin, de Modene, florissoit à la fin du 15e siecle. Ses *Poésies*, publiées à Bresse en 1499, in-4°, sont peu communes.

SAXI, (Pierre) chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée

par plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis ecclesiæ*, Aix 1629, in-4°. II. *Entrée du Roi* (Louis XIII) *dans la ville d'Arles, le 9 octobre 1622*, Avignon 1623, in-fol. recherchée à cause des faits historiques.

SAXI ou SASSI, (Joseph-Antoine) né à Milan en 1673, enseigna pendant quelque tems les belles-lettres dans sa patrie, remplit ensuite avec zele les fonctions de missionnaire, fut fait docteur du college ambrosien en 1703, & huit ans après directeur de ce college & de la riche bibliotheque qui y est attachée. Il mourut vers l'an 1756, & fut enterré dans l'église du S. Sépulcre à Milan. On a de lui : I. *Dissertatio Apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasii & Protasii possessionem*, Bologne 1719, & Milan 1711, in-4°. Cette Dissertation est contre le P. Papebroch qui avoit soutenu que les corps de S. Gervais & de S. Protais avoient été transférés à Brisach en Alsace. Le P. Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le P. Janning son confrere, & se rétracta dans le *Supplément* de juin, des *Acta Sanctorum*. II. *Vie de S. Jean Népomucene*, Milan, in-12, en italien. III. *Epistola Apologetica pro S. Augustini corpore Papiæ*, &c, in-fol. IV. *De Studiis Mediolanensium antiquis & novis Prodromus ad historiam litterario-typographicam*, Milan 1729. V. *Epistola pro vindicanda formula in Ambrosiano canone ad missæ sacrum præscripta* : Corpus tuum frangitur Christe. VI. *Epistola ad card. Quirinum de Litteratura Mediolanensium*, in-4°. VII. *Sancti Caroli Borromæi Homiliæ, præfatione & notis J. A. Saxii illustratæ*, Milan 1747, 5 vol. in-fol. VIII. *Noctes Vaticanæ, seu Sermones habiti in academia a S. Carolo Borromæo Romæ in palatio Vaticano instituta, cum notis & præfatione J. A. Saxii*, in-fol. IX. *Vindiciæ de adventu Mediolanum S. Barnabæ Apostoli*. X. *Archiepiscoporum Mediolanensium series critico-chronologica*, Milan 1756, in-4°. XI. Des éditions de divers auteurs qu'il a enrichies de notes, entr'autres : 1. De l'*Historia Getarum* de Jordanis ou Jornandis. 2. Des *Actes du Concile* de Pavie, de l'an 876. 3. De l'*Historia Mediolanensis* de Landulphe le jeune. 4. De l'*Historia rerum Laudensium* de Morena, &c. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi dans sa collection *Rerum Italicarum*. Voyez la *Storia Letteraria d'Italia*, tom. 3.

SCACCHI, *voyez* SCHACCHI.

SCALA, (Barthélemi) né à Florence l'an 1424, se distingua dans les belles-lettres & dans les négociations. Il se fit estimer de plusieurs princes, entr'autres de Côme duc de Toscane, de François Sforce duc de Milan, & du pape Innocent VIII. Il fut fait gonfalonier, sénateur & chevalier dans sa patrie. On avoit tant de confiance dans sa probité, qu'on le fit dépositaire des secrets de la république pendant vingt ans. Il mourut en 1497. On a de lui : I. Des *Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son tems. II. *Apologi centum ad Laurentium Medicem*. III. *Florentinæ Historiæ ab origine ejusdem urbis*, dans *Thesaurus Antiquit.* de Burman, tom. 8, & Rome 1677, in-4°. IV. *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus*. V. *Eclogæ tres*.

SCALCKEN, (Godefroi) peintre, né en 1643 à Dordrecht, ville de Hollande, mort à La Haye en 1706, excelloit à faire des portraits en petit, & des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumiere d'un

flambeau ou d'une lampe. Les reflets de lumiere qu'il a savamment distribués, un clair-obscur, dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Ce maître se fit desirer en Angleterre, où il eut l'honneur de peindre Guillaume III. Scalcken étoit de ces hommes bizarres qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que faisant le portrait du roi, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter, & de souffrir même patiemment que le suif dégouttât sur ses doigts.

SCALIGER, (Jules-César) né en 1484, au château de Ripa, dans le territoire de Vérone, se disoit descendu des princes de l'Escale, souverains de Vérone. Augustin Niphus lui donne une origine différente. Il prétend qu'il étoit fils d'un maître d'école appellé *Benoît Burden*. Ce maître d'école étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de *Burden* contre celui de *Scaliger*, parce qu'il avoit une échelle pour enseigne, ou parce qu'il habitoit la rue de l'Echelle. Scioppius prétend qu'il étoit né dans une boutique d'enlumineur, qu'il fut *frater* sous un chirurgien, puis cordelier, qu'il quitta ensuite le froc, pour se faire médecin. Quoi qu'il en soit, Scaliger porta les armes avec honneur dans sa jeunesse, & s'acquit ensuite une grande réputation dans les belles-lettres & dans les sciences. Il exerça long-tems la médecine avec succès dans la Guienne. Son fils le représente comme le plus habile médecin de l'Europe, quoiqu'il exerçât cet art moins pour guérir les autres, que pour s'empêcher de mourir de faim. On sait combien il faut se méfier de ces éloges. Jules Scaliger mourut à Agen en 1558, âgé de 75 ans. On a de lui : I. Un traité de l'*Art Poëtique*, 1561, in-fol. II. Un livre des *Causes de la Langue Latine*, 1540, in-4°. III. *De Subtilitate libri XXI*, Paris 1551, in-4°. IV. *Exercitationum exoteticarum libri XV, de Subtilitate ad Cardanum*, Paris 1557, in-8°. V. *In Libros duos Aristotelis qui inscribuntur* de Plantis, *Commentarii*, Amsterdam 1644, in-fol. VI. *Aristotelis historia de Animalibus, cum commentariis*, Toulouse 1619. VII. *Commentarii & animodversiones in sex libros Theophrasti de Causis plantarum*, Geneve 1556, in-fol. VIII. *Animadversiones in historias Theophrasti*, Amsterdam 1644, in-fol. IX. Des *Problêmes* sur *Aulu-Gelle*. X. Des *Lettres*, Leyde 1600, in-8°. XI. Des *Harangues*. XII. Des *Poësies*, in-8°, & d'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différens ouvrages de l'esprit, beaucoup de critique & d'érudition; mais comme il étoit peu habile dans la poësie grecque, on ne doit faire aucun fonds sur les jugemens qu'il porte d'Homere & des autres poëtes grecs. Sa vanité & son esprit satyrique lui attirerent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels Augustin Niphus & Cardan se signalerent. On a reproché à Scaliger d'avoir montré du penchant pour les nouvelles erreurs; mais plusieurs prétendent que ce reproche est mal fondé, que les Calvinistes ont interpolé ses écrits, & qu'ils ont supprimé des Poëmes qu'il avoit faits à l'honneur des Saints. Il est certain qu'il est mort en bon catholique.

SCALIGER, (Joseph-Juste) fils du précédent, né à Agen l'an 1540, embrassa le Calvinisme à l'âge de 22 ans, & vint achever ses études dans l'université de Paris, où il fit des progrès dans la chronologie, les belles-lettres, le grec, sans même négliger la langue hébraïque. Appellé à Leyde, il s'y occupa à écrire divers ouvrages

pendant 16 ans, & y finit ses jours en 1609, à 69 ans. Il légua sa bibliotheque à l'université de Leyde, dont la plupart des ouvrages grecs & latins sont commentés & enrichis de notes de sa main. Joseph Scaliger, semblable à son pere, avoit la vanité la plus déplacée, & l'humeur la plus caustique & la plus insupportable. Ses écrits sont un amas de choses utiles, & d'invectives grossieres contre tous ceux qui ne le déclaroient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs qui l'appelloient *abyme d'érudition*, *océan de science*, *chef-d'œuvre*, *miracle*, *dernier effort de la nature*; il s'imaginoit bonnement qu'elle s'étoit épuisée en sa faveur. C'étoit un tyran dans la littérature. Il se glorifioit de parler 13 langues; l'hébreu, le grec, le latin, le françois, l'espagnol, l'italien, l'allemand, l'anglois, l'arabe, le syriaque, le chaldaïque, le persan & l'éthiopien; c'est-à-dire, qu'il n'en savoit aucune à fonds. La connoissance imparfaite qu'il avoit de toutes, étoit un répertoire dans lequel il puisoit des termes insultans & grossiers. Auteurs morts & vivans, tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins les épithetes de *fou*, de *sot*, d'*orgueilleux*, de *bête*, d'*opiniâtre*, de *plagiaire*, de *misérable esprit*, de *rustique*, de *méchant*, de *pédant*, de *grosse bête*, d'*étourdi*, de *conteur de sornettes*, de *pauvre homme*, de *fat*, de *frippon*, de *voleur*, de *pendard*. Il appelle tous les Luthériens, *barbares*; & tous les Jésuites, *ânes*... Origene n'est qu'un *rêveur*, selon lui; S. Justin, un *imbécille*; S. Jerôme, un *ignorant*; Rufin, un *vilain maraut*; S. Chrysostôme, un *orgueilleux vilain*; S Basile, un *superbe*; & S. Thomas, un *pédant*. On prétend que c'est dans ce répertoire d'injures que Voltaire a puisé les siennes. Une si grande déraison faisoit dire « qu'assurément le diable » étoit auteur de son érudition ». Il méritoit de rencontrer quelqu'un encore plus emporté que lui. Le champion qu'on desiroit se présenta. Joseph Scaliger ayant donné, en 1594, une Lettre sur l'ancienneté & sur la splendeur de la race Scaligérienne (*De origine gentis Scaligeræ*, in-4°); Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenoit, publia les bassesses & les infamies vraies ou prétendues de sa famille; & on sent bien que Scaliger ne se tut pas sur celle de Scioppius (*voyez* ce mot). On peut voir aussi les *Menagiana*, pag. 326, tom. 2, édition de Paris 1715... Scaliger se mêla de poésie, comme son pere; mais il n'y réussit pas mieux que lui. Le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir travaillé avec succès à trouver un fil dans le labyrinthe de la chronologie, & des principes pour ranger l'histoire dans un ordre méthodique. Ses ouvrages sont : I. Des *Notes* sur les *Tragédies* de Séneque, sur *Varron*, sur *Ausone*, sur *Pompeius Festus*, &c. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires, & en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit. II. Des *Poësies*, 1607, in-12. III. Un traité *De emendatione Temporum*, savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Geneve 1609, in-fol. Le P. Petau le redresse souvent dans son livre, *De Doctrina Temporum*. IV. La *Chronique* d'Eusebe, avec des notes, Amsterdam 1658, 2 vol. in-fol. V. *Canones Isagogici*. VI. *De tribus Sectis Judæorum*, à Delft 1703, 2 vol. in-4° : édition augmentée par Trigland. VII. *Epistolæ*, Leyde 1627, in-8°, publiées par Daniel Heinsius. VIII. *Annotationes in Evangelia*, &c, dans

les Critiques sacrés de Péarson. IX. *De veteri anno Romanorum*, dans le Trésor des Antiquités Romaines de Grævius, tom. 8. X. *De re Nummaria*, dans les Antiquités Grecques de Gronovius. XI. *De Notitia Galliæ*, avec les Commentaires de César, Amsterdam 1661, & dans le Recueil des Ecrivains François de du Chesne. XII. Divers autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avoit beaucoup plus d'étude, de critique & d'érudition, que Jules-César Scaliger, son pere; mais moins d'esprit. Les recueils intitulés *Scaligerana* (imprimés avec d'autres *Ana*, 1740, en 2 vol. in-12) ont été recueillis des conversations de Joseph Scaliger. Voyez *Nicéron*, tom. 23, pag. 279; il entre dans des détails curieux sur les ouvrages de Scaliger.

SCALIGER, (Camille) poëte burlesque italien du 16e siecle, assez peu connu, est auteur: I. De *Il Furto amoroso*, *Comedia onesta*, Venise 1613, in-12, II. De *Bertoldo con Bertoldino*, *Poëma*, Bologne 1636, in-4°, avec figures.

SCALIGER DE LIKA, (Paul) comte des Huns, marquis de Vérone, croate de nation, descendoit, si on l'en croit, des princes de l'Escale. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque tems aumônier de l'empereur Ferdinand; il alla ensuite faire profession du Calvinisme en Prusse; obtint par des voies iniques un canonicat de l'église de Munster, s'y montra catholique, & réfuta lui-même ce qu'il avoit écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes graces d'Albert duc de Prusse, & emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau; mais Albert, duc de Mecklenbourg, beau-frere du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, & Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de maniere qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui: I. Plusieurs Opuscules contre la religion romaine, pleins de fiel, Bâle 1559, in-4°. II. *Judicium de præcipuis sectis nostræ Ætatis*, Cologne. III. *Miscellaneorum tomi duo*, *sive catholici Epistemonis*, *contra depravatam Encyclopediam*, Cologne 1572, in-4°. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avoit fait étant protestant, intitulé: *Encyclopediæ*, *seu orbis disciplinarum tam sacrarum quam profanarum*, *Epistemon*. IV. *Satyræ philosoph. & Genealogiæ præcipuorum regum & principum Europæ*, Konigsberg 1563, in-8°. Voyez le *Theatrum vitæ humanæ* de Boissard.

SCAMOZZI, (Vincent) né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fut un des plus excellens architectes & des plus employés de son tems. Il voyagea beaucoup, non-seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, en Hongrie, pour perfectionner ses talens & ses connoissances. Il travailla à Vicence sa patrie, à Padoue, à Gênes, à Florence, & fit quantité de dessins pour différens pays, qui lui furent demandés par des princes ou grands seigneurs. Ses principaux ouvrages se voient à Venise où il s'étoit fixé, & dans les environs de cette ville où il bâtit plusieurs maisons de campagne. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante citadelle de Palma, dans le Frioul Vénitien. Tant d'occupations ne lui permirent pas de mettre la derniere main à un grand ouvrage qu'il avoit entrepris, sous le titre d'*Idea della Architectura universale*, qui devoit contenir 10 livres, mais dont il n'en a publié que 6, à Venise, en 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6e

qui traite des différens ordres d'architecture, & qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par d'Aviler. Scamozzi avoit une basse jalousie contre le Palladio son compatriote, & en parloit toujours avec dédain. Ce n'est pas en blâmant & en dénigrant les grands-hommes, qu'on parvient à les surpasser ; mais en leur rendant justice & en faisant mieux.

SCANDERBEG, c'est-à-dire *Alexandre Seigneur*, est le surnom de *George Castriot*, roi d'Albanie. Il naquit en 1404, & fut donné en ôtage par son pere Jean Castriot au sultan Amurat II, avec ses trois freres, Repose, Stanise & Constantin. Ces trois princes périrent d'un poison lent que le sultan leur fit donner. George dut la vie à sa jeunesse, à son esprit & à sa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, & lui donna ensuite le commandement de quelques troupes, avec le titre de Sangiac. Scanderbeg devint en peu de tems le premier des héros turcs. Son pere étant mort en 1432, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres & de secouer le joug musulman. L'empereur ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que Scanderbeg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrétement avec Huniade-Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire ottoman. Il assura ce général qu'à la premiere bataille il chargeroit les Turcs, & se tourneroit du côté des Hongrois. Il exécuta fidellement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, & il en demeura 30,000 sur le champ de bataille. Scanderbeg, profitant du désordre où étoient les ennemis, se saisit du secretaire d'Amurat, le met aux fers, & le force d'écrire & de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale d'Albanie, de remettre la ville & la citadelle à celui qui portoit cet ordre expédié au nom de l'empereur. Scanderbeg fait massacrer le secretaire & tous ceux qui avoient été présens à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connoissance. Il se transporte aussi-tôt à Croie, & après s'être emparé de la place, il se fait reconnoître à ses peuples qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses peres en 1443, & s'y soutint par les armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain Amurat arma contre lui, & mit deux fois le siege devant Croie ; il fut obligé de le lever. Scanderbeg sut tirer tant d'avantage de l'assiette d'un terrein âpre & montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Mahomet II, fils & successeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux, qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, las de la guerre, Mahomet rechercha la paix & l'obtint en 1461. Le héros albanois vint aussi-tôt en Italie, à la priere du pape Pie II, pour secourir Ferdinand d'Aragon, assiégé dans Bari. Il fit lever le siege, & contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur le comte d'Anjou. L'empereur turc ne tarda pas de recommencer la guerre ; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, & deux fois aussi le siege fut levé. Enfin Scanderbeg, couvert de gloire, mourut en 1467, à 63 ans. Etant au lit de la mort, il mit ses enfans sous la protection des Vénitiens. Les Musulmans le regardoient comme un perfide ; mais il ne trompa que ses ennemis, & des ennemis qui avoient détrôné son pere, & tué ses freres avec autant de perfidie que d'injustice & de barbarie. S'il

fut cruel dans quelques occasions, il fut contraint de l'être. Sa mort fut une véritable perte pour la Chrétienté, dont il avoit été le rempart. Les Albanois, trop foibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque. Scanderbeg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque s'étant trouvé à 22 batailles, & ayant tué, dit-on, près de 2000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légere blessure. Sa force étoit si extraordinaire, que Mahomet, étonné des coups prodigieux qu'il portoit, lui fit demander son cimeterre, s'imaginant qu'il y avoit quelque chose de surnaturel. Mais il le renvoya bientôt comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderbeg lui fit dire, qu'*en lui envoyant le cimeterre, il avoit gardé le bras qui savoit s'en servir*. On peut voir sa *Vie* par Marin Barlet, prêtre d'Epire, qui étoit contemporain. Le P. du Poncet, jésuite, publia aussi en 1709, in-12, la *Vie* de ce grand homme; elle est curieuse & intéressante.

SCANTILLA, (*Manlia*) femme de Didier Julien. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats romains, qui avoient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 193. Julien fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les 66 jours du regne orageux de son époux, dans des alarmes continuelles; & elle le vit au bout de ce tems exécuter par la main du bourreau, tel qu'un vil scélérat. Septime-Sévere la dépouilla du nom d'*Auguste* que le sénat lui avoit donné. Toute la grace qu'elle obtint, fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle rentra dans une vie privée: vie plus heureuse que celle du trône, si le souvenir de ses grandeurs & celui de ses infortunes n'avoient point troublé sa tranquillité.

SCAPULA, (Jean) après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que cet habile homme imprimoit son excellent *Trésor de la Langue Grecque*, son correcteur en faisoit en secret un Abrégé. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être plus à la portée des étudians, & en composa un *Dictionnaire Grec*, qu'il publia en 1580. Ce *Lexicon*, réimprimé à Leyde par les Elzévirs, 1652, in-folio, empêcha la vente du grand *Trésor*, & causa la ruine de la fortune de Henri Etienne.

SCARGA, (Pierre) jésuite polonois, né en 1536, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du college de Wilna, & prédicateur aulique de Sigismond III. On a de lui un *Abrégé* peu connu des *Annales* de Baronius, & un grand nombre d'ouvrages théologiques, imprimés en 4 vol. in-fol.

SCARRON, (Paul) fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son pere, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique: il obéit, & vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie; mais des maladies longues & douloureuses l'avertirent de l'affoiblissement de sa complexion. Enfin une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces *jambes qui avoient bien dansé*, ces *mains qui avoient su peindre & jouer du luth*. Il étoit allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il étoit chanoine. Un jour s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville,

obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs & le rendit un raccourci de la misere humaine. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris, & attira chez lui, par ses plaisanteries, les personnes les plus aimables & les plus ingénieuses de la cour & de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son pere étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa marâtre. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissoit de tout son bien, & il la perdit. Madame de Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine. Le poëte lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office. Cette princesse sourit, & Scarron prit ce souris pour un brevet : depuis il prit le titre de *Scarron, par la grace de Dieu, malade indigne de la reine.* Il tâcha de se rendre utile cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une pension de 500 écus ; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon*, & le poëte ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha alors au prince de Condé, dont il célébra la victoire ; & au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la 1re partie du *Roman comique.* Son mariage avec mademoiselle d'Aubigné, en 1651, n'augmenta pas sa fortune, mais lui donna une compagne vertueuse. La bonne compagnie n'en fut que plus ardente à se rassembler chez lui ; mais elle changea de ton. Scarron réforma ses mœurs & ses saillies indécentes, & peu-à-peu la société s'habitua à une bienséance, qui, sans bannir la gaieté excessive du maître de la maison, en adoucissoit les traits. Cependant Scarron vivoit avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viageres, & à son marquisat de Quinet (c'étoit ainsi qu'il appelloit le revenu de ses livres, du nom du libraire qui les imprimoit). Il demandoit des gratifications à ses supérieurs, avec la liberté & l'assurance d'un poëte burlesque. Il parle ainsi au roi dans sa dédicace de *Don Japhet d'Arménie* : « Je tâcherai de persuader à votre majesté, qu'elle ne se feroit pas grand tort, si elle me faisoit un peu de bien ; je serois plus gai que je ne suis. Si j'étois plus gai que je ne suis, je ferois des comédies enjouées. Si je faisois des comédies enjouées, votre majesté en seroit divertie. Si elle en étoit divertie, son argent ne seroit pas perdu. Tout cela conclud si nécessairement, qu'il me semble que j'en serois persuadé, si j'étois aussi-bien un grand roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux ». Dans l'abondance, Scarron dédioit ses livres à la levrette de sa sœur ; & dans le besoin, à quelque monseigneur, qu'il louoit autant, & qu'il n'estimoit pas davantage. Une charge d'historiographe vint à vaquer ; il la demanda & ne l'obtint point. Enfin Foucquet lui donna une pension de 1600 liv. La reine Christine ayant passé à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous permets (lui dit-elle) d'être amoureux de moi ; la reine de France vous a fait son Malade, & moi je vous crée mon Roland »... Scarron ne jouit pas long-tems de ce titre : il fut surpris d'un hoquet si violent, qu'on craignoit à tout moment qu'il n'expirât. Cet accident diminua : *Si j'en reviens*, dit-il, *je ferai une belle Satyre contre le hoquet.* Ses parens, ses domestiques fondoient en larmes au chevet de son lit : « Mes enfans (leur dit-il) je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire ». Il rendit le dernier soupir en octobre 1660, à 51 ans. Ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de la Martiniere en 10 vol. in-12, 1737.

On y trouve : I. L'*Enéide travestie*, en 8 livres. II. *Typhon*, ou la *Gigantomachie*. III. Plusieurs Comédies, & d'autres petites pieces de vers. IV. Son *Roman comique*, ouvrage en prose, est le seul de ses ouvrages qui mérite quelqu'attention. Il est écrit avec beaucoup de pureté & de gaieté ; ceux qui se plaindroient qu'on ait prodigué tant d'esprit & d'imagination sur un sujet aussi mince que la vie des comédiens, ne savent peut-être pas que l'arme du ridicule étoit déja nécessaire du tems de Scarron, pour corriger l'extravagance de cette gent frivole & vaine. V. Des *Nouvelles Espagnoles*, traduites en françois. VI. Un volume de *Lettres*. VII. Des *Poësies* diverses, des *Chansons*, des *Epîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Epigrammes*. Tout respire dans ce recueil l'enjouement, & une gaieté pleine de vivacité & de feu. Scarron trouve à rire dans les sujets les plus sérieux ; mais ses saillies sont plutôt d'un bouffon, d'un trivelin, que d'un homme délicat & ingénieux. Il tombe presque toujours dans le bas & dans l'indécent. Si l'on excepte quelques-unes de ses Comédies, plus burlesques cependant que comiques, quelques morceaux de son *Enéide travestie*, & son *Roman comique* ; tout le reste n'est digne d'être lu que par des laquais ou des baladins de village. On a dit qu'il a été le premier homme de son siecle pour le burlesque ; mais quelle gloire peut-on retirer du premier rang dans un genre tel que celui-là ?

SCARUFFI, (Gaspar) écrivain Italien du 16e siecle, est peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très-rare sur les monnoies, intitulé : L'*Alitinonfo, per far ragione e concordanza d'Oro e d'Argento*, &c, à Reggio 1582, in-fol. 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre : *Breve Instruzione sopra il Discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

SCAURUS, (*M. Æmilius*) d'une ancienne famille de Rome, fit construire, étant édile, le théâtre le plus vaste & le plus magnifique qui ait jamais été vu. Quoique la description qu'on en fait, soit exagérée, il paroît néanmoins que c'étoit l'ouvrage qui constatoit le mieux le degré de fureur où l'histrionisme étoit parvenu chez les Romains.

SCEVOLA, *voyez* MUTIUS.

SCEVOLE, *voy.* STE MARTHE.

SCHAAF, (Charles) né en 1646 à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, étoit fils d'un major dans les troupes du Landgrave de Hesse-Cassel. Il perdit son pere dès l'âge de huit ans. Sa mere l'accompagna à Duisbourg, où il enseigna les langues orientales. Trois ans après il fut appellé à Leyde pour y exercer le même emploi. Il s'en acquitta avec tant de succès, que les curateurs de l'université augmenterent souvent ses appointemens. Il mourut en 1729, à 83 ans, d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Grammatica Chaldaïca & Syriaca*, 1686, in-8°. II. *Novum Testamentum Syriacum*, à Leyde 1708, in-4°, avec une traduction latine. III. *Lexicon Syriacum concordantiale*, à Leyde 1708, in-4°. IV. *Epitome Grammaticæ Hebrææ*, 1716, in-8°.

SCHABOL, (Jean ROGER) diacre du diocese de Paris, licencié en Sorbonne, étoit fils d'un sculpteur, qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avoit donné une espece de passion pour le jardinage ; il s'en occupa toute sa vie, qui fut longue. On a de lui trois ouvrages pleins de bonnes choses : I. La *Théorie du Jardinage*, Paris 1774, in-12. II. La *Pratique* du même, 1774, 2 vol. in-12. III. Le *Dictionnaire du Jard-*

nage, 1767, in-8°. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans.

SCHACCI, SCHACCHI, ou SCACCHI, (Fortunat) religieux augustin, né à Trau en Dalmatie vers 1560, fut le fruit du mariage illégitime d'un gentilhomme d'Ancone & d'une servante. Il enseigna la théologie, l'hébreu & l'écriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui lui ôta cette charge, parce qu'il s'en acquittoit mal. Le P. Schacci en conçut tant de chagrin, qu'il vendit sa nombreuse bibliotheque, & se retira à Fano, où il mourut en 1633. On a de lui un livre intitulé : *Myrothecium*, Rome 1625, 1627 & 1637, en 3 vol. in-4°, & Amsterdam 1701, 1 vol. in-fol. ouvrage très-savant, mais prolixe, & plein de digressions étrangeres à son sujet. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte : comme de celles des rois, des prêtres, des prophetes, & des choses saintes, & même de l'huile des lampes & de l'huile des parfums. On a encore de lui : I. Une *Traduction* latine de la *Bible*, faite sur l'hébreu, le grec des Septante, & la Paraphrase Chaldaïque; à Venise 1609, 2 vol. in-fol. II. *De cultu Sanctorum*, Rome 1639, in-4°. III. Des *Sermons Italiens*, Rome 1636, in-4°. La vie de Schacci fut fort agitée ; il étoit naturellement bilieux & inquiet. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre divers abus qui régnoient dans son ordre, & le peu de ménagement avec lequel il reprenoit la conduite de ses supérieurs, lui attirerent des chagrins cuisans. Il avoit d'autant plus mauvaise grace de censurer les autres, que ses mœurs n'étoient point irréprochables, & qu'il avoit un penchant décidé pour le sexe.

SCHAH-ABBAS, surnommé *le Grand*, & 7e roi de Perse de la race des Sophis, monta sur le trône en 1586. Les Turcs & les Tartares avoient enlevé plusieurs provinces à son pere Codabendi ; il se les fit rendre. Les Portugais s'étoient emparés depuis 1507 de l'isle & de la ville d'Ormus ; il les reprit en 1622. Il se préparoit à de plus grands exploits, lorsqu'il mourut à la fin de 1628, après un regne de 44 ans. Ce conquérant fut le restaurateur de l'état par ses armes, & le bienfaiteur de sa patrie par ses loix. Il commença par détruire une milice aussi insolente que celle des Janissaires. Il transporta des peuples d'un pays dans un autre ; il construisit des édifices publics ; il rebâtit des villes ; il fit des fondations utiles ; Ispahan devint sous lui la capitale de la Perse ; l'ordre fut rétabli par-tout. Mais en travaillant pour le bien public, Schah-Abbas s'abandonna souvent à la cruauté de son caractere. *Voyez* SHIRLEY Antoine.

SCHAH-ABBAS, arriere-petit-fils du précédent, fut le 9e roi de Perse de la race des Sophis. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, & reprit à 18 la ville de Candahar, que son pere avoit cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassoit de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire ; mais la maladie vénérienne l'enleva au monde au milieu de ses projets, en 1666, à 37 ans. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes ; il protégeoit ouvertement le Christianisme, convaincu que c'étoit la religion la plus assortie au bonheur des peuples & à la sécurité des états.

SCHAH-ISMAEL, *voyez* ISMAEL.

SCHAH-SOPHI, *voyez* KARIB.

SCHALL de BELL, (Jean-Adam) né à Cologne en 1591, d'une bonne famille, se fit jésuite à

Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, & s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Il fit construire une belle église à Siganfu par la libéralité des Païens même dont il avoit gagné la bienveillance par sa science dans les mathématiques; & fut appellé ensuite à la cour de Pékin pour travailler à corriger le Calendrier Chinois. Il mérita les bonnes graces de l'empereur, & fut fait chef des mathématiciens & mandarin, emplois qu'il exerça pendant 23 ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de *maître des secrets du ciel*, & l'honora d'une telle confiance que, contre les premieres regles de l'éthiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, & lui rendit chaque année quatre visites. Le P. Schall profita du crédit qu'il avoit auprès de ce prince pour le bien de la religion. Il en obtint un édit par lequel il étoit permis aux missionnaires de bâtir des églises & de prêcher l'Evangile dans ce vaste empire; & dans l'espace de 14 ans les missionnaires firent plus de 100 mille prosélytes: mais après la mort de ce prince les choses changerent bien de face. Les administrateurs du royaume pendant la minorité de son successeur, jaloux du crédit dont il avoit joui, le firent jeter dans un affreux cachot, & condamner enfin comme chef de ce qu'ils nommoient *la secte infame*, & pour avoir omis les rites chinois à la sépulture d'un fils de l'empereur, à être haché & découpé par morceaux; sentence & genre de mort qui contrastent étrangement avec la prétendue humanité chinoise, tant exaltée par des philosophes ignorans ou de mauvaise foi. Le feu ayant consumé le palais impérial, & des tremblemens de terre ayant renversé grand nombre de maisons, le peuple regarda ces événemens comme des châtimens du ciel, & demanda son élargissement & celui des autres Peres qui étoient enfermés avec lui. Il sortit de prison; mais il ne tarda pas à y être renfermé de nouveau. Enfin consumé de souffrances & de travaux, il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans les pénibles fonctions de missionnaire. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en langue chinoise sur l'astronomie, la géométrie & les mathématiques, faits en société avec le P. Jacques Rho. Le P. Prosper Intorcetta en a apporté quatorze volumes in-4°, qu'il présenta en 1671 au pape Clément X, & qui furent placés à la bibliotheque du Vatican. Outre ces ouvrages, le P. Schall a publié en langue chinoise les traités de Lessius, *De Providentia Dei* & *De Octo Beatitudinibus*; une *Explication des Images représentant la Vie de Notre-Seigneur*. Maximilien, duc de Baviere, avoit envoyé ces images à la Chine pour être présentées à l'empereur. C'est principalement sur ses lettres qu'on a rédigé l'*Histoire de la Mission de la Chine*, publiée en latin, à Vienne en 1665, in-8°.

SCHANNAT, (Jean-Frédéric) d'une famille de Franconie, naquit le 23 juillet 1683, à Luxembourg, d'un pere de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Louvain, & fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du Comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince & abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'*Histoire de Fulde*, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages dont il tira les matériaux des archives de ce monastere. I. *Vindemiæ litterariæ, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipuè spectantium, collectio prima*, Fulde

à Leipsick 1723, in-fol. II. *Corpus Traditionum Fuldensium*, 1724. III. *Recueil d'anciens Documens, pour servir à l'Histoire du Droit Public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol. IV. *Dioecesis Fuldensis cum annexa hierarchia*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou Eccard) dans ses *Animadversiones historicæ & criticæ*, Wirtzbourg 1727. Schannat opposa à cette critique, *Vindiciæ quorumdam Archivi Fuldensis diplomatum*, 1728, in-folio. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des Landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans l'*Historia Fuldensis, in tres partes divisa, cum codice probationum annexo*, 1729, in-fol. Après la mort de Constantin, abbé de Fulde, François-Georges, électeur de Treves, & évêque de Worms, de la maison des comtes de Schoenborn, invita Schannat à écrire l'*Histoire de Worms*, qui parut l'an 1732 en deux tomes. La même année, l'archevêque de Prague, comte de Manderscheid-Blanckenheim, souhaita que Schannat écrivît sur l'Histoire ancienne d'Eiffel, qui est en partie dans l'archevêché de Treves, & en partie dans le duché de Juliers. Il se chargea de cette tâche, & il auroit été en état de faire imprimer l'Histoire de 22 familles de ce pays, au printems de l'an 1739, si la mort ne l'eût prévenu, étant décédé à Heidelberg le 6 mars de cette année-là. Il avoit aussi formé le dessein de donner la collection des conciles de l'église d'Allemagne, & avoit amassé des matériaux qui le conduisoient jusqu'au 13e siecle (*voy.* HARTZHEIM). On a imprimé à Francfort-sur-le-Mein, en 1740, son *Histoire abrégée de la Maison Palatine*. M. de la Barre de Beaumarchais y a joint l'*Eloge historique* de l'auteur. L'abbé Schannat étoit lié avec les cardinaux Albani, Quirini & Passionei, & avec plusieurs autres personnes illustres. Voyez *Acta Eruditorum Lipsiæ*, 1741, pag. 238, &c.

SCHARDIUS, (Simon) né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mourut en mai 1573. On doit à cet auteur : I. Un recueil des *Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne*, 1574, en 4 tomes in-fol. II. L'*Idée d'un Conseiller*. III. *Dictionnaire du Droit Civil & Canonique*. IV. Des *Harangues*, des *Elégies*, &c. Tous ces ouvrages sont en latin.

SCHAWENBURG, (Adolphe comte de) d'une illustre famille de Cologne, fut prévôt de l'église de Liege, chanoine de celle de Cologne & coadjuteur d'Adolphe Herman de Wede archevêque de Cologne, qui fut déposé en 1546, à cause de son attachement aux nouvelles erreurs. Schawenburg élu à sa place, fut inauguré le 24 janvier 1547. Son premier soin fut de rétablir l'antique religion dans tous ses droits & de lui rendre son lustre primitif. Il travailla avec beaucoup de zele à la réforme de son clergé, assista avec éclat au concile de Trente en 1551. De retour dans son diocese en 1552, il raffermit dans la foi catholique trois de ses évêques suffragans qui paroissoient chancelans, & mourut le 20 septembre 1556. On a les *Actes*, imprimés en 1554, de huit synodes, qu'il tint pour remédier aux maux que l'hérésie avoit causés dans son diocese. *Voyez* GROPPER.

SCHEDIUS, (Paul Melisse) né à Meristad en Franconie, l'an 1539, mort à Heidelberg en 1602, poëte latin & allemand, mérita, n'étant encore âgé que de 25 ans, la couronne de laurier que les empereurs avoient coutume de donner à ceux qui se distinguoient dans la poésie. Il fut aussi comblé d'honneurs dans les cours étrangeres. En Angleterre la reine Elisabeth lui témoigna beau-

coup d'estime & de bienveillance; & en Italie il fut fait comte palatin & citoyen romain. Nous avons de ce poëte VIII livres de *Considérations* ou de *Pensées*, 1586 & 1625, in-8°; deux d'*Exhortations*; deux d'*Imitations*. Des *Epigrammes*, des *Odes*, &c, 1592, in-8°. Il a aussi traduit les *Pseaumes* en vers allemands. On a trop vanté ce poëte, en le comparant à Horace.

SCHEELSTRATE, (Emmanuel de) successivement chanoine & chantre d'Anvers sa patrie, garde de la bibliotheque du Vatican, & chanoine de S. Jean de Latran, de S. Pierre à Rome, mourut dans cette derniere ville en 1692, à 44 ans. Il y jouit de la considération que méritoient ses talens & l'usage qu'il en faisoit. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont: I. *Antiquitates Ecclesiæ illustratæ*, Rome 1692 & 1697, 2 vol. in-fol. II. *Ecclesia Africana sub Primate Carthaginensi*, 1679, à Anvers, in-4°. III. *Acta Constantiensis Concilii*, in-4°. IV. *Acta Ecclesiæ Orientalis contra Calvini & Lutheri Hæreseon*, Rome, 4 vol. in-fol. V. *De Disciplina arcani*. IV. *Dissertatio de auctoritate patriarchali & metropolitiana*. Il avoit une grande connoissance de l'antiquité ecclésiastique, une sévere orthodoxie, des vues saines & pures; mais son savoir n'étoit pas toujours éclairé par le flambeau de la critique & du goût.

SCHEFFER, (Jean) né à Strasbourg en 1621, fut appellé en Suede par la reine Christine, qui le fit professeur en éloquence & en politique à Upsal. Il devint ensuite bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut en 1679. On a de lui: I. Un traité, *De Militiâ navali Veterum*, à Upsal 1659, in-4°. II. *Upsalia antiqua*, in-8°. III. *Laponia*, in-4°, traduit en françois par le P. Lubin, 1678, in-4°. IV. *Suecia litterata*, dans *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsick 1699, in-8°. V. *De re vehiculari Veterum*, Francfort 1671, in-4°; & un grand nombre d'autres ouvrages pleins d'érudition.

SCHEGKIUS, (Jacques) né à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, professa pendant 13 ans la médecine à Tubinge, après y avoir enseigné pendant quelque tems la philosophie. Il devint aveugle, & fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa *pour n'être pas obligé de voir tant de choses qui lui paroissoient odieuses ou ridicules*. Cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses occupations jusqu'à sa mort, arrivée en 1587. On a de lui: I. Un dialogue, *De Animæ principatu an cordi, an cerebro tribuendus*, Tubinge 1542, in-8°. II. Un traité, *De unâ personâ & duabus naturis in Christo, adversùs Anti-Trinitarios*. III. *Refutatio errorum Simonii*, Tubinge 1573, in-fol. & beaucoup d'autres livres de philosophie, de médecine & de théologie, où l'auteur préconise la doctrine du Péripatétisme.

SCHEINER, (Christophe) jésuite, né en 1573 à Schwaben, dans le pays de Mindelheim, mort à Nice en 1650, fut mathématicien & confesseur de l'archiduc d'Autriche. Il soutint, ainsi que Longomontan, un systême moyen entre celui de Copernic & de Ticho, & prétendoit que la terre, par une révolution journaliere, produisoit le jour & la nuit, tandis que le soleil par son cours annuel causoit la vicissitude des saisons (*voyez* LONGOMONTAN, COPERNIC, TICHO, &c) il observa le premier les taches du soleil; découverte que d'autres attribuent sans fondement à Galilée. Scheiner publia, en 1630, in-fol. son ouvrage intitulé: *Rosa Ursina sive sol ex admirando facularum & macularum suarum phœno-*

phænomeno varius, dans lequel il traite de ces taches. Lorsqu'il communiqua cette découverte à son provincial, celui-ci craignant qu'il ne se donnât en ridicule, lui conseilla de mettre de la prudence & de la lenteur dans la publication d'une chose qui frondoit les idées reçues, mais il ne tint pas le discours impertinent & imbécille qu'on lui fait tenir ordinairement. *Censuerunt superiores mei*, dit Scheiner lui-même, *procedendum esse cautè & pedetentim, donec phœnomenum ipsâ aliorum quoque experientiâ accedente, corroboraretur, nequa a tritis philosophorum semitis sine evidentiâ contrariâ recedendum.* Rosa Urs. lib. 1, cap. 2. Il fallut donc que Scheiner tint pendant quelque tems sa découverte secrette; il la communiqua cependant à Welser qui la publia long-tems avant que Galilée en eut parlé, & lorsque Scheiner, devenu plus libre ou plus hardi, révendiqua sa découverte, Welser eut l'honnêteté de ne pas la lui contester. On a encore de ce Jésuite: *Oculus, hoc est, fundamentum opticum*, Insprück 1619, in-4°. Cette description de l'œil est exacte sur-tout quant aux nerfs optiques. Le célebre Wolf faisoit grand cas de ces deux ouvrages de Scheiner. Il appelle le premier un chef-d'œuvre: *Opus de maculis solaribus absolutissimum*; & il conseille la lecture du second à tous ceux qui veulent apprendre ce qui a rapport à la vision directe.

SCHELHAMMER, (Gonthier-Christophe) né à Iene en 1649, mort en 1716, à 75 ans, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Iene & à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. On a de lui: *Ars medendi universa*, Leipsick 1752, 3 vol. in-4°; & un grand nombre d'écrits curieux, savans & utiles, sur cette science, objet de ses travaux, dont il seroit à souhaiter qu'on donnât un recueil complet, après les avoir élagués & supprimé les injures que son humeur atrabilaire lui a fait prodiguer à ses contemporains. *Voyez* sa *Vie* par Scheffelius, à la tête des *Lettres* qui lui ont été écrites par divers savans; Wismar 1727, in-8°.

SCHELSTRATE, *voy.* SCHEELSTRATE.

SCHENCK, (Jean) dit de *Graffenberg*, né à Fribourg en 1531, fut reçu docteur en médecine à Tubinge en 1554, & obtint ensuite la charge de physicien de sa ville natale, où il mourut le 12 novembre 1598. On a de lui: *Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium & monstrosarum volumen*, Lyon 1644, in-fol. par les soins de Charles Spon, & Francfort 1665, in-fol. par Laurent Strauss, avec des augmentations.

SCHENCK, (Jean-George) fils du précédent, exerça la médecine à Haguenau avec succès, & publia plusieurs ouvrages, entr'autres: I. *De formandis medicinæ Studiis*, Bâle 1607, in-12. II. *Hortus Patavinus*, Francfort 1608. III. *Monstrorum historia mirabilis*, Francfort 1609, in-4°, &c.

SCHENCKIUS, (Jean-Théodore) savant professeur en médecine à Iene, mort en 1671 dans sa 52e année, enseigna & pratiqua avec succès. On a de lui: I. *Medicinæ generalis novo-antiquæ synopsis*, 1671, in-4°. II. *De sero sanguinis*, 1671, in-4°. III. *Le Catalogue des Plantes du Jardin Médicinal d'Iene*, 1659, in-12, &c. On a encore de lui plusieurs ouvrages, mais la plupart n'ont exigé d'autre peine à Schenckius que celle de les extraire mot à mot de différens auteurs.

SCHENCKIUS, (Frédéric) baron de Tautenburch, né vers 1503, conseiller intime de Charles-Quint, président de la chambre impériale de Spire, quitta le barreau, embrassa l'état ecclésiastique, devint

chanoine & prévôt du chapitre de S. Pierre à Utrecht, & enfin archévêque de cette ville. Toute son application fut de remédier aux maux de son diocese. Il tint à cet effet deux synodes, l'un en 1562, l'autre en 1565 : dans le second il sollicita l'acceptation du concile de Trente ; mais ce ne fut qu'en 1568 qu'il vint à bout de le faire accepter. Le chagrin qu'il eut de voir les progrès que l'hérésie faisoit dans son diocese, abrégea ses jours. Il mourut le 25 août 1580. On a de ce respectable prélat : I. *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, Anvers 1567, in-12, solide & savant. II. *Enchiridion veri Præsulis*, Anvers. III. *Acta concilii provincialis Trajectensis*, & plusieurs ouvrages sur la jurisprudence.

SCHERBIUS, (Philippe) professeur en logique & en métaphysique à Altorf où il mourut en 1605, étoit grand aristotélicien, & combattit avec chaleur les partisans de Ramus, de sa plume & de vive voix.

SCHERTLIN, (Sébastien) né en 1495 à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, d'une famille honnête, fit ses premieres armes en Hongrie & dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, & signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni, & au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions annuelles ; mais il aima mieux s'attacher au service du sénat d'Ausbourg. En 1546, il épousa ouvertement le parti de la Ligue de Smalkalde contre l'empereur, & la servit de toutes ses forces. La ville d'Ausbourg, menacée d'un siege, lui confia sa défense. Schertlin déploya alors toute sa bravoure ; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclus du traité, obligé d'abandonner Ausbourg & de se retirer à Constance. Il passa ensuite au service des François, & aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II & Maurice électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin & des Pays-Bas. Charles-Quint & son frere Ferdinand lui accorderent sa grace en 1553, & lui rendirent tous ses emplois. Il servit depuis avec zele l'empereur Ferdinand I, fut annobli en 1562, & mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile & d'un politique entreprenant.

SCHERZER, (Jean-Adam) professeur luthérien de théologie à Leipsick, mort en 1684, à 56 ans, est auteur d'une réfutation du Socinianisme, intitulée : *Collegium Anti-Socinianum*, in-8°, 1684.

SCHEUCHZER, (Jean-Jacques) docteur en médecine, & professeur de mathématiques & de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, & y mourut en 1733. Le czar Pierre I l'avoit voulu attirer en Russie ; mais le conseil de Zurich qui sentoit le prix de ce savant, l'attacha à sa patrie par sa générosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliotheque bien choisie, un beau médaillier & un riche cabinet d'histoire naturelle. C'étoit un homme modeste, paisible & droit, ami des Catholiques, qui s'exprimoit franchement sur plusieurs préjugés de sa secte, quoiqu'il n'ouvrît jamais entiérement les yeux à la vérité. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en 4 gros vol. in-fol. qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La Traduction en latin parut à Ausbourg 1732-1735, en 4 ou 8 vol. in-fol. elle est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une

version françoise à Amsterdam 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves des 750 planches dont elle est ornée (*voyez* PFEFFEL); & l'édition latine est préférée à la françoise. Cet ouvrage savant, curieux, & d'une lecture attachante, est trop diffus & contient des choses qu'on eût pu retrancher sans conséquence; mais c'est blesser les regles d'une critique décente & raisonnable, que de dire avec M. de Buffon, que ce livre n'est *fait que pour amuser les enfans*. On y trouve plus de faits constatés & moins d'idées purement systématiques, que dans l'éloquente *Histoire naturelle*. Un des grands partisans de M. de Buffon (l'abbé Giraud Soulavie) a rendu plus de justice à Scheuchzer: *Ses descriptions*, dit-il, *véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même.* On a encore de lui: I. *Itinera Alpina*, Leyde 1723, 4 tomes en 1 vol. in-4°, avec figures. C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. II. *Piscium Querelæ*, 1708, in-4°, III. *Herbarium Diluvianum*, Zurich 1709, in-fol. Leyde 1723, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. IV. *Musæum diluvianum*, Zurich 1716, in-8°. V. *Homo diluvii testis*, 1726, in-4°. On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incontestables du déluge, & diverses observations qui détruisent le roman physique, intitulé: *Les Epoques de la Nature.* VI. *Historiæ Helveticæ naturalis prolegomena*, 1700. VII. *Sciagraphia Lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzick 1740, in-4°, avec fig. VIII. *Nova Litteraria Helvetica.* C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. IX. Un Ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse, en allemand, Zurich 1732, in-4°.

SCHEUCHZER, (Jean-Gaspar) fils du précédent, se rendit habile dans les antiquités & dans l'histoire naturelle. Sa Traduction, en anglois de l'*Histoire du Japon* de Kempfer, 1727, 2 vol. in-fol. donnoit de ce jeune-homme de belles espérances, que sa mort prématurée, arrivée à Londres en 1729, fit évanouir.

SCHEUCHZER, (Jean) frere de Jean-Jacques, étoit professeur ordinaire de physique à Zurich, docteur en médecine, & premier médecin de la république de Zurich, où il mourut en 1738. On a de lui *Agrostographia, seu graminum, juncorum, &c. Historia*, Zurich 1719, in-4°, avec fig. recherchée.

SCHIAVONE, (André) peintre, né l'an 1522 à Sebenico en Dalmatie, mourut à Venise en 1582. La nécessité lui fit apprendre la peinture, & cette dure nécessité ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célebres artistes. Il s'attacha aux ouvrages du Titien, du Georgion & du Parmesan. Il dessina sur-tout beaucoup d'après les estampes de ce dernier. Schiavone est un excellent coloriste. Il peignoit parfaitement les femmes; ses têtes de vieillards sont très-bien touchées. Il avoit un bon goût de draperie, une touche facile, spirituelle & gracieuse; ses attitudes sont d'un beau choix & savamment contrastées. Le Tintoret avoit toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorsqu'il peignoit.

SCHICKARD, (Guillaume) professeur d'hébreu dans l'université de Tubinge, mort de la peste en 1635,

à 43 ans, est auteur d'un petit abrégé de grammaire hébraïque, intitulé : *Horologium Schickardi*, in-8° ; & de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont : *De jure regio Judæorum*, à Leipsick 1674, in-4°, & *Series Regum Persiæ*, à Tubinge 1628, in-4°.

SCHIDONE, (Barthélemi) peintre, né dans la ville de Modene vers l'an 1560, mort à Parme en 1616, s'attacha principalement à imiter le style du Correge. Personne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, & lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête ; mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur & de honte, de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux sont très-rares. Ceux qu'on voit de lui, sont précieux pour le fini, pour les graces & la délicatesse de sa touche, pour le choix & la beauté de ses airs de tête, pour la tendresse de son coloris & la force de son pinceau. Ses dessins sont pleins de feu & d'un grand goût. Il a fait plusieurs Portraits fort estimés, entr'autres une *Suite des Princes de la Maison de Modene.*

SCHIELEN, (Jean-George) bibliothécaire de la ville d'Ulm, étoit très-versé dans les antiquités, & s'est fait un nom par sa *Bibliotheca enucleata*, 1679, dans laquelle il a rangé par ordre alphabétique ce qui concerne les arts & les sciences. On y voit en quel état étoient chez les anciens la jurisprudence, la philosophie, la médecine, la politique & les mathématiques.

SCHILL, (Jean-Adam) connu par son *Nomenclator Philologicus*, Eysenach 1682, in-8°, où il donne la signification des termes les plus obscurs & une explication des usages des anciens.

SCHILLING, (Diebold) de Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le 15e siecle. Il a laissé une *Histoire*, en allemand, *de la Guerre des Suisses contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne*, publiée pour la premiere fois à Berne en 1743, in-fol. L'auteur s'étoit trouvé à presque toutes les batailles & actions de guerre qu'il décrit ; aussi son ouvrage passe-t-il pour exact.

SCHILTER, (Jean) jurisconsulte, né à Pegaw en Misnie, l'an 1632, exerça des emplois honorables à Iene. Il obtint les places de conseiller & d'avocat de Strasbourg, & de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui ; I. *Codex Juris Allemanici Feudalis*, 1696, 3 vol. in-4°. II. *Thesaurus Antiquitatum Teutonicarum*, 1728, 3 vol. in-fol. III. Des *Institutions Canoniques*, 1721, in-8°, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes. IV. *Analyse de la Vie de Pomponius Atticus*, imprimée à Leipsick en 1654, in-4°. V. *Institutiones Juris publici*, 1696, 2 vol. in-8° ; ouvrage savant & méthodique. VI. *De pace Religiosa*, in-8°, petit traité judicieux, où il ne paroît pas être fort zélé pour sa secte, qu'il ne croyoit sans doute point enseigner l'unique & indivisible vérité.

SCHINDLERUS, (Valentin) professeur en langues orientales, est auteur d'un *Lexicon Pentaglotton*, dont la meilleure édition est de 1612, in-fol. ouvrage assez estimé. Ce savant florissoit dans le 16e siecle.

SCHLICHTING, (Jonas de Bukowiec) écrivain socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministere jusqu'à ce qu'il fût chassé en 1647, par la diete de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei Christianæ*. Il se retira en Mosco-

vie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, & se fixa enfin à Zullichaw, où il mourut en 1661, à 65 ans. C'étoit un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les Catholiques & les Protestans. Son attachement au Socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs productions. La plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Ecriture-Sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam, en 1666, in-fol. & ils se trouvent dans la *Bibliotheque des Freres Polonois.*

SCHMEIZEL, (Martin) né en 1679 à Braffaw, qu'on nomme aussi *Cronftad*, en Transylvanie. Après plusieurs voyages dans le Nord & en Hollande, il enseigna la philosophie à Iene, & fut fait bibliothécaire de cette université. En 1731 le roi de Prusse lui donna le titre de conseiller-aulique, & le fit professeur en droit & en histoire à Halle. Il mourut dans cette ville en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont: I. *Commentatio de Coronis tam antiquis, quam modernis*, 1712, in-4°. II. *Schediasma de Ctenodiis regni Hungariæ & ritu inaugurandi reges Hungariæ*, 1713, in-4°. III. *Præcognita historiæ civilis*, Iene 1730, in-4°. IV. *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4°. V. *Differtatio de natura & indole artis heraldicæ*, Iene 1721. VI. Un grand nombre d'ouvrages historiques & polémiques, en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour, quoiqu'ils soient plus intéressans que les autres. 1°. *Bibliotheca hungarica.* 2°. *Anecdota ad Hungariæ & Transylvaniæ statum.* 3°. *Notitia principatus Transylvaniæ geographicè, historicè & politicè adornata.* 4°. *Antiquitates Transylvaniæ ex lapidum inscriptionibus; numisque antiquis Romanorum erutæ*, &c.

SCHMID, (Erasme) natif de Delitzch en Misnie, professa avec distinction le grec & les mathématiques à Wittemberg, où il mourut le 22 septembre 1637, à 77 ans. On a de lui une Edition de *Pindare*, 1616, in-4°, avec un Commentaire chargé d'érudition.

SCHMID, (Sébastien) professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, ne doit pas être confondu avec Jean-André SCHMID, abbé de Mariendal, & professeur luthérien en théologie, mort en 1726. L'un & l'autre ont enfanté un grand nombre de livres peu connus. On distingue, parmi ceux du dernier: I. *Compendium Historiæ Ecclesiasticæ*, 1704, in-8°. II. *De Bibliothecis*, 1703, in-4°. III. *Lexicon Ecclesiasticum minus*, 1714, in-8°.

SCHMID, (George-Frédéric) graveur célebre, né à Berlin en 1712, & mort dans cette ville en janvier 1775, vint de bonne heure à Paris pour se perfectionner dans son art. Le fameux Larmessin fut son maître; & le disciple fit tant de progrès, que l'académie royale de peinture l'admit en 1742 au nombre de ses membres, quoique les Protestans soient exclus de son corps. Revenu deux ans après dans sa patrie, il fut nommé graveur du roi de Prusse, & accrut sa réputation par des chef-d'œuvres successifs. Il excelloit sur-tout dans l'art de graver les portraits.

SCHMITH, (Nicolas) né à Oedenbourg en Hongrie, se fit jésuite, enseigna les belles-lettres & la théologie avec distinction dans son ordre, & mourut recteur du college de Tirnau en 1767, aimé & estimé par l'égalité & la douceur de son caractere. On a de lui: I. Plusieurs *Traités de Théologie.* II. *Series Archiepiscoporum Strigoniensium*, Tirnau 1751, 2 vol. in-8°. III. *Episcopi Agrienses, fide diplomatica concinnati*, Tirnau 1768, in-8°. IV. *Imperatores Ottomannici a capta Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum, ad annum 1718*, Tirnau 1760, 2 vol.

in-fol. Ces ouvrages pleins d'érudition sont écrits d'un style pur, aisé & souvent élégant. On estime sur-tout son *Histoire des Empereurs Ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons. C'est une suite de celle du P. Keri (*voyez* ce mot). Nous n'avons pas encore une histoire turque complette. Celle de Cantémir passe pour être assez exacte, mais elle est trop peu étendue pour l'espace de tems qu'elle embrasse. Celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme une compilation. Ricaut en a donné une Histoire en anglois, mais elle ne comprend que le 17e siecle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celle de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes, mais elles n'ont pas un caractere de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte dans ses Actes représente les princes chrétiens implorans à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, comme dans les diplômes des Turcs, le faste oriental, qui n'est qu'un étalage ridicule.

SCHNEIDER, en latin *Sartorius*, (Jean Friedman) professeur de philosophie à Halle, étoit né en 1669 à Cranichfeld, petite ville de Thuringe. On a de lui: I. *Philosophiæ rationalis fundamenta*. II. *De affectatâ Mortalium omni scientiâ*, &c, &c.

SCHNORRENBERG, (Anno) chanoine prémontré, né à Cologne l'an 1667, fut fait prieur du monastere de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur synodal à Cologne l'an 1707, & mourut le 11 décembre 1715. On a publié après sa mort: *Institutiones juris Canonici cum brevi commentario in reg. juris*, Cologne 1729, in-4°. Mais les religieux de Steinfeld désavouerent cet ouvrage & montrerent dans une édition qu'ils donnerent du véritable ouvrage de leur confrere, à Cologne en 1740, in-4°, combien il avoit été défiguré dans la premiere édition.

SCHODELER, (Wernher) avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea ses concitoyens, l'an 1532, à rentrer dans le sein de l'église catholique. On a de lui une *Chronique de Suisse*, en allemand, estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER, (Pierre) de Gernsheim, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie, avec Guttemberg & Fust. *Voyez* ces deux articles.

SCHOLL, (Herman) *voyez* HARTZEIM.

SCHOLARIUS, (Georges) l'un des plus savans grecs du 15e siecle, fut juge général des Grecs, secrétaire de l'empereur de Constantinople & son prédicateur ordinaire. Il embrassa depuis l'état monastique, & prit le nom de *Gennade*. N'étant encore que laïc, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins; il fit, à son retour à Constantinople, une excellente *Apologie* des articles contenus dans le décret du concile de Florence. Il y dépeint, avec l'éloquence la plus touchante, l'état où cette malheureuse ville de Constantinople se trouvoit réduite; mais Marc d'Ephese l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs grecs, & lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les appaiser, ce patriarche abdiqua en 1458, & se retira dans un monastere de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages (qu'on trouve dans les *Conciles* du P. Labbe & dans la *Bibliotheque des Peres*) sont:

I. Une *Lettre* adressée aux évêques grecs touchant l'union. II. Trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix. III. Un *Traité de la Procession du St-Esprit*, contre *Marc d'Ephese*. IV. Un de la *Prédestination*, & plusieurs autres, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la *Créance de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation*. Ce savant a publié aussi une *Homélie* de Scholarius, dans laquelle il reconnoît la transsubstantiation. Quelques critiques ont prétendu, non sans quelque vraisemblance, que le Scholarius, patriarche & zélé schismatique, étoit différent de celui qui avoit défendu si vivement l'union avec l'église romaine.

SCHOLASTIQUE, (Ste) vierge, sœur de S. Benoît, née à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du 5e siecle, suivit la vie ascétique, & établit une communauté de religieuses. Elle alloit visiter son frere tous les ans; la derniere année qu'elle lui rendit ce devoir, elle prédit sa mort prochaine, qui arriva vers l'an 543. Rien de plus intéressant & d'une naïveté plus touchante que la relation que fait S. Gregoire d'une de ces entrevues de la sainte avec son frere.

SCHOMBERG, (Henri de) d'une ancienne famille de Misnie en Allemagne, établie en France, porta d'abord les armes sous le nom de comte de Nanteuil. Son pere, Gaspar de Schomberg, avoit mérité par sa valeur le gouvernement de la haute & basse Marche. Il avoit servi, en qualité de maréchal-de-camp, général des troupes allemandes en France, sous Charles IX, Henri III & Henri IV. La membrane qui enveloppe le cœur étant devenue osseuse, il mourut subitement dans son carrosse en 1599. Son fils succéda à son gouvernement de la Marche & à sa valeur. Il servit en 1617 dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées, & sous Louis XIII, en 1621 & 1622, contre les huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut honoré du bâton de maréchal de France l'an 1625. Il prouva qu'il en étoit digne par la défaite des Anglois au combat de l'isle de Rhé en 1627, & en forçant le Pas de Suse en 1629. Il fut blessé, dans cette derniere journée, d'un coup de mousquet aux reins; & dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1630, & secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna en 1632 la victoire de Castelnaudari, où le célebre duc de Montmorenci fut blessé & fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut à Bordeaux d'apoplexie, le 15 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la Guerre d'Italie*, à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1630, in-4°, & réimprimée en 1669 & 1682. Le maréchal de Schomberg avoit été ambassadeur en Angleterre & en Allemagne. Il étoit aussi adroit dans les négociations qu'habile dans la guerre. Homme d'une prudence admirable, d'une éloquence mâle, d'une probité singuliere, & aussi magnifique qu'obligeant.

SCHOMBERG, (Charles de) fils du précédent & frere de la duchesse de Liancourt, étoit duc d'Halluin par sa femme, Anne duchesse d'Halluin. Il fut élevé enfant-d'honneur auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Savoie en 1630. Trois ans après, le roi lui donna le collier de l'ordre du St-Esprit, le gouvernement de Languedoc, & enfin le bâton de maréchal de France en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols, près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre. Devenu vice-roi de Catalogne, il prit d'assaut la ville de

Tortose en 1648. Ce guerrier mourut à Paris en 1656, à 56 ans. Le duc d'Halluin (car c'étoit sous ce nom-là que Schomberg étoit le plus connu) épousa en secondes noces, l'an 1646, Marie d'Hautefort, dame aussi belle que sage, que Louis XIII avoit beaucoup estimée. Il n'eut point d'enfans de cette 2e femme, non plus que de la 1re.

SCHOMBERG, (Frédéric-Armand de) d'une famille illustre, mais différente de celle des précédens, porta d'abord les armes sous Frédéric-Henri prince d'Orange, & ensuite sous son fils le prince Guillaume. Son nom avoit pénétré en France ; il passa au service de cette monarchie, & obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes, & des pays circonvoisins. En 1661, il fut envoyé en Portugal, & y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, & de reconnoître la maison de Bragance légitime héritiere du royaume de Portugal. Schomberg, ayant combattu avec autant de succès en Catalogne l'an 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit lever les sieges de Mastricht & de Charleroi En 1685, année de la révocation de l'Edit de Nantes, il se retira en Portugal, d'où il passa bientôt après en Allemagne, puis en Angleterre, avec Henri-Guillaume prince d'Orange, qui alloit s'emparer de ce royaume. Ce monarque l'envoya commander en Irlande en 1689, & s'y étant rendu l'année d'après, il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au-delà de la riviere de la Boine. Schomberg, s'y étant exposé sans cuirasse, fut tué par un officier irlandois. Sa postérité est restée au service du roi d'Angleterre.

SCHOMER, (Juste-Christophe) né à Lubeck en 1648, mort en 1693, étoit professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans*. Elle est estimée dans les universités de la Basse-Saxe. Le titre fait allusion aux révolutions que la morale comme le dogme avoit essuyée chez les Protestans, & que l'auteur tâchoit d'arrêter. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a encore de Schomer des *Commentaires* sur toutes les *Epîtres de S. Paul*, en 3 vol. in-4°.

SCHONÆUS, (Corneille) né en 1541 à Goude en Hollande, poëte latin, a composé des *Elégies*, des *Epigrammes*, &c. Mais ce qui l'a fait connoître, ce sont des *Comédies saintes* (*voyez* Pluche, 6e vol. 5e Entretien, Lett. sur l'Education, pag. 236, édit. de 1771) dans lesquelles il a saisi le style de Térence, dont il a imité la pureté de l'expression; ouvrages plus estimables encore par l'intention de l'auteur & la sagesse de ses vues. Ceux qui savent quels dégats l'histrionisme ancien & moderne a fait dans les mœurs, ne peuvent qu'estimer un travail qui donne à l'esprit & au cœur des jeunes gens, une espece de change qui les attache à des objets innocens, & prévient la recherche ou les regrets des spectacles licencieux (*voyez* CYGNE). La réputation qu'il acquit, jointe à la régularité de sa conduite, lui procura le rectorat de l'école de Harlem, emploi qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 25 ans. Il y mourut le 23 novembre 1611, ayant conservé un attachement inviolable à la religion de ses peres, dans un tems où les nouvelles hérésies agitoient toutes les têtes. Schonæus a été loué par les meilleurs écrivains de son tems. On a donné un grand nombre d'éditions de ses *Comédies sacrées*, sous le titre de *Terentius Christianus*. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam 1629, Cologne 1652, & Francfort 1712, 2 vol. in-8°.

SCHONER, (Jean) mathématicien, né à Carlstadt en Franconie, l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables Astronomiques* (Wittemberg 1588, in-4°) qu'il publia après celles de Regiomontan, & qui furent appellées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célebre. On a encore de lui, le recueil de ses *Œuvres Mathématiques*, à Nuremberg 1551, in-fol.

SCHONLEBEN, (Jean-Louis) né à Laubach en Carniole, étudia l'histoire avec succès, & mérita d'en être nommé professeur dans sa patrie. Ses souverains qui l'honorerent, en furent honorés à leur tour. Il composa une histoire savante de leur maison, intitulée : *Dissertatio de primâ origine Domûs Habsburgo-Austriaca*, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays. Il en fit l'histoire sous ce titre : *Carniola antiqua & nova*, jusqu'à l'an 1000, 3 tom. in-fol. Cet auteur mourut au commencement du 18e siecle.

SCHOOCKIUS, (Martin) né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur en langues, en éloquence & en histoire, en physique & en logique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, & enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. Il étoit laborieux, avoit des connoissances étendues, & se plaisoit à traiter des matieres singulieres : mais à force de vouloir montrer de l'érudition, il perdoit souvent son sujet de vue, & l'absorboit dans de longues digressions. On lui reproche d'avoir été extrêmement satyrique, ce qui l'a fait appeller par Vossius, *Impudentissima bestia* (*In append. Guidiand*, *p*. 329). On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, &c, in-12 & in-8°, dans lesquels il ne fait que compiler. Les principaux sont : I. *Exercitationes variæ*, 1663, in-4°, qui ont reparu avec ce titre : *Martini Themidis Exercitationes*, 1688, in-4°. II. Des *Traités sur le Beurre*. III. Sur *l'aversion pour le Fromage*. IV. Sur *l'Œuf & le Poulet*. V. Sur *les Inondations*. VI. *De Harengis, seu Halecibus*. VII. *De signaturis fœtûs*. VIII. *De Ciconiis*. IX. *De scepticismo*. X. *De sternutatione*. XI. *De Cerevisia*. XII. *Tractatus de Turffis*. XIII. *De Statu reipublicæ fœderati Belgii*. XIV. *De imperio maritimo*. XV. *De natura soni*. XVI. *De Nihilo*. XVII. *De Lingua Hellenistica*. XVIII. *Admiranda Methodus novæ philosophiæ* contre Descartes. XIX. Des Ecrits de controverse, qui prouvent qu'il entendoit mieux les matieres de beurre & de fromage que celles de la religion.

SCHOONHOVIUS, (Florent) poëte, né à Goude en 1594, s'appliqua toute sa vie à la poésie. Les démêlés des différentes sectes de son pays lui ayant fait reconnoître la nécessité d'un juge visible, il se fit catholique & mourut vers 1648, après avoir publié : I. *Poemata*, Leyde 1613. Ce sont des Pastorales & des Odes. II. *Emblemata*, Amsterdam 1618, in-4°. Ces ouvrages lui ont assuré une place parmi les poëtes de la classe moyenne.

SCHOREL, (Jean) peintre, natif d'un village nommé Schorel en Hollande, étudia quelque tems sous Albert Durer. Un religieux qui alloit à Jerusalem, engagea Schorel à le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux sanctifiés par la présence de Jesus-Christ, & les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité ou la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque tems en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment de Belvédere ; mais la

mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea Schorel à s'en retourner en sa patrie, & dans sa route il passa par la France, où François I voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connoissance de la poésie, de la musique, des langues, & par l'intégrité de ses mœurs, mourut en 1572, à 76 ans. Le roi de Suede, pour lequel il avoit fait un tableau de la *Vierge*, lui fit présent d'un anneau d'or.

SCHORUS, (Antoine) grammairien, natif d'Hooghstrate en Brabant, embrassa la religion protestante, & mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont : I. *Thesaurus Ciceronianus*, Strasbourg 1570, in-4°. II. *Phrases Linguæ Latinæ è Cicerone collectæ*, in-8°. Bâle 1550, & Tubinge 1728. III. *Ratio discendæ, docendæque Linguæ Latinæ ac Græcæ*, in-8°. IV. Une Comédie latine, intitulée: *Eusebia, sive Relligio*, qu'il fit représenter par ses écoliers en 1550 à Heidelberg, où il étoit professeur de belles-lettres; & comme dans cette piece satyrique, il vouloit prouver que les grands méconnoissoient la religion & qu'elle n'étoit accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville... On croit que Henri SCHORUS, mort vers l'an 1590, connu aussi par divers ouvrages de grammaire, imprimés à Strasbourg, étoit le fils d'Antoine Schorus.

SCHOT *ou* SCOT, (Reginald) gentilhomme anglois, est auteur d'un livre latin, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit des magiciens & des sorciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles. Il parut en 1584, in-4°, & fut condamné au feu en Angleterre. *Voyez* DEL-RIO, HAEN, MÉAD.

SCHOTANUS, (Christian) ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de la langue grecque & de l'histoire ecclésiastique, & prédicant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : I. *Description de la Frise*, avec fig. 1656, in-4°. II. *Histoire de la Frise jusqu'en 1558*, in-folio. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des Catholiques avec la partialité si ordinaire aux Protestans. III. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiæ sacræ Veteris Testamenti, sive Exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi & Josephi*, 1664, 2 vol. in-folio. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les regles de la critique, & dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur. Schotanus a eu un fils nommé JEAN, qui a été professeur de philosophie à Franeker, mort l'an 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, & attaque, mais bien foiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTT *ou* SCHOT, (André) né à Anvers en 1552, fit ses études à Louvain, puis à Paris où il fut lié d'amitié avec Busbec & plusieurs savans. Il alla ensuite en Espagne, & emporta aux concours une chaire de la langue grecque à Salamanque. Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, le voulut avoir chez soi; il vécut quelque tems avec ce prélat, se fit ensuite jésuite en 1586, & fut nommé professeur en éloquence à Rome. Il retourna ensuite à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, dans sa 77e année. C'étoit un homme laborieux, franc, généreux, poli,

ficieux. Les Hétérodoxes l'ont autant loué que les Catholiques. On a de lui : I. Traduction de *Photius*, imprimée à Paris en 1606, in-fol. elle manque d'exactitude & de précision II. La premiere édition de l'*Historia Augusta* de Sextus Aurelius, 1579. III. Des éditions de *Cornelius Nepos*, Francfort 1600, in-folio ; de *Pomponius Mela*, Anvers 1582, in-4°; de *Séneque* l'orateur, avec des supplémens où il y avoit des lacunes, Paris 1606, in-folio ; de *S. Basile le Grand*, avec des notes, 1616, in-folio ; des *Commentaires* sur le *Pentateuque* de S. Cyrille, grec & latin ; des *Epîtres* de S. Isidore de Peluse, grec & latin, Rome 1629, premiere édition ; des *Antiquités Romaines* de Rosin, avec des additions, Cologne 1645, in-4° ; des *Epîtres* de Paul Manuce, Cologne 1624 ; les *Œuvres* de Louis de Grenade, 1628 ; de la *Sicilia*, *Magna Græcia*, &c, de Hubert Goltzius, avec des notes, 1617, in-folio ; des *Fasti Romani* du même auteur, 1618, in-folio ; des *Œuvres* d'Ennodius, de Claudien Mamert, avec des notes, &c, Tournai 1610. IV. *Vitæ comparatæ Aristotelis & Demosthenis*, Ausbourg 1603, in-4°. V. *Eloge funebre d'Antoine Augustin, archevêque de Tarragone*, 1586, & avec les *Dialogues* de ce prélat, publiés avec des notes par Etienne Baluze. VI. *De Bono silentii religiosorum & secularium*. VII. *De sacris & catholicis S. Scripturæ interpretibus*, Cologne 1618, in-4°. VIII. *Adagialia sacra Novi Testamenti græcè & latinè*, Anvers 1629, in-4°. IX. *Litteræ Japonicæ*. X. *Tabulæ rei nummariæ*, 1615, in-8°. Cet ouvrage est tiré de Budé, Agricola & Ciacconius. XI. *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ Scriptores*, Francfort 1606 1608, 4 vol. in-fol. XII. *De Priscâ religione et diis gentium*, dans l'édition qu'il a donné des *Dialogues* d'Antoine Augustin, Anvers 1617, in-fol. &c. On lui attribue encore la *Bibliotheque d'Espagne*, in-4°, en latin ; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ces écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir (voyez *Nicéron*, tom. 26)... François SCHOTT, son frere, membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par son *Itinerarium Italiæ, Germaniæ Galliæ, Hispaniæ*, Vienne 1601, in-8°.

SCHOTT, (Gaspar) jésuite, né dans le diocese de Wurtzbourg en 1610, & mort dans cette ville en 1666, cultiva la philosophie & les mathématiques, qu'il professa jusqu'à sa mort. On a de lui divers ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont : I. Sa *Physica curiosa, sive Mirabilia naturæ & artis*. Cet ouvrage, réellement curieux, est en 2 vol. in-4°. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y trouve des recherches sur les monstres & sur divers phénomenes où la nature semble s'écarter de ses loix. L'auteur montre, dans quelques endroits, autant de crédulité que de savoir ; il dit tout bonnement, que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. II. *Magia naturalis & artificialis*, 1677, 4 vol. in-4° : plein de recherches & de connoissances physiques & statiques. III. *Technica curiosa*, à Nuremberg 1664, in-4°. IV. *Machina hydraulico-pneumatica*, 1657, in-4°. V. *Pantometrum Kirkerianum sive instrumentum geometricum novum*, 1660. VI. *Itinerarium staticum Kirkerianum*, 1660. VII. *Encyclopedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques. VIII. *Mathesis Cæsarea*, 1662, 2 vol. in-4°. IX. *Anatomia physico-hydrostatica fontium & flu-*

minum, 1663, in-8°. X. *Arithmetica practica generalis & speculativa*, 1663, in-8°. XI. *Technica curiosa*, 1664. XII. *Schola stegano-graphica*, 1664, in-4°. XIII. *Organum mathematicum*, 1668, in-4°. On trouve dans ces ouvrages une multitude d'expériences propres à inspirer de la modestie à ceux de nos contemporains qui veulent passer pour des génies créateurs dans la physique expérimentale. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat & l'explication dans cet ouvrage; cependant on ne le voit presque cité nulle part : on en sent facilement le motif (*voyez* KIRCHER Athanase). Le célebre Boyle avoue que ce physicien lui a donné les premieres idées de sa machine pneumatique.

SCHOTTELIUS, (Juste-George) né à Eimbeck en 1612, conseiller du duc de Brunswick-Lunebourg, mourut à Wolffenbutel en 1676. Sa *Grammaire Allemande* & les autres *Écrits* qu'il a faits pour enrichir & pour perfectionner sa langue, ont eu beaucoup de cours.

SCHOUVILLE, *voyez* SCOUVILLE.

SCHRÆDER *ou* SKYTTE, (Jean) ministre-d'état en Suede, né de parens obscurs à Nicoping, mort à Stockholm en 1645, avoit été précepteur de Gustaphe-Adolphe qui le créa baron, & l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* estimées & d'autres ouvrages.

SCHREVELIUS, (Corneille) né à Harlem en 1615, fut recteur des écoles d'humanités à Leyde en 1642, & remplit cet emploi jusqu'à sa mort arrivée le 11 septembre 1664. Il a travaillé plus qu'aucun autre aux éditions d'auteurs classiques, faites en Hollande, & connues sous le nom de *Variorum*, qui sont fort belles & correctes, mais souvent chargées de notes qui manquent de goût & de discernement. On a de lui un *Lexicon Grec & Latin*, Leyde 1647, in-8°. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam 1710, Paris 1752, & Dresde 1762. C'est son meilleur ouvrage; on s'en sert dans plusieurs colleges. On auroit bien fait d'en ôter une fade raillerie du purgatoire. Son pere Théodore SCHREVELIUS, se distingua aussi dans les belles-lettres, fut recteur des colleges d'humanités de Harlem & de Leyde, & donna une *Histoire de la Ville de Harlem* en latin, Leyde 1647, in-4°.

SCHROEDER, (Jean) né en Westphalie l'an 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées suédoises, & fut nommé physicien de la ville de Francfort où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui : *Pharmacopoeia medico-chymica*, Francfort 1677, in-4°, & en allemand, Nuremberg 1685, in-4°. Boerhave parle avec éloge de cet ouvrage dans sa *Methodus studii medici*; mais Haller dans ses notes sur la *Methodus* en parle moins avantageusement.

SCHUDT, (Jean-Jacques) né à Francfort-sur-le-Mein en 1664, y fut recteur de l'université, professeur en langues orientales, & y mourut en février 1722. On a de lui un Commentaire sur les *Pseaumes*, & plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition, & qui marquent plus de connoissance des langues de l'Orient, que l'art de bien écrire.

SCHULEMBERG, (Jean de) comte de Mondejeu, après avoir servi long-tems contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras en 1652. Deux ans après, il en soutint le siege avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever avec perte de leurs bagages, munitions & artillerie. Ce service lui valut le bâton de maréchal de France en 1658. Il mourut 10 ans

après, sans postérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des ordres du roi en 1661.

SCHULEMBOURG, (Mathias-Jean, comte de) né en 1661, se consacra à la guerre dès sa plus tendre jeunesse. Il se mit au service du roi de Pologne, qui lui confia en 1704 les troupes saxones dans la grande Pologne. Schulembourg, poursuivi par le roi Charles XII, & se voyant à la tête d'une armée découragée, songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec son petit corps de troupes le 7 novembre de cette année, près de Punitz, par le roi de Suede, fort de 1000 hommes de cavalerie, il fut se poster si avantageusement, qu'il déconcerta toutes ses mesures. Après cinq attaques, Charles fut obligé de se retirer, laissant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, & Charles XII ne put s'empêcher de dire: *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus*. Ce héros fut battu l'année d'après; mais sans que ses défaites altérassent sa gloire. En 1708, il obtint le commandement de 9000 hommes, que le roi Auguste donna à la solde des Hollandois, & il se trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince Eugene, témoin de son courage, conçut dès-lors pour lui l'estime la plus sincere. Schulembourg ayant quitté le service polonois en 1711, pour passer à celui de Venise; ce prince le recommanda en termes si forts, que la république lui donna 10,000 sequins par an, & le commandement de toutes ses forces par terre. Son courage fut bientôt nécessaire aux Vénitiens. Les Turcs tournerent leurs regards, en 1716, sur l'isle de Corfou, qui est comme l'avant-mur de Venise. Ils aborderent dans cette isle, avec 30,000 hommes, munis d'une nombreuse artillerie, & les firent avancer vers la forteresse qu'ils commencerent à assiéger vigoureusement. Schulembourg, qui s'y étoit renfermé de bonne heure, soutint avec tant de courage les assauts, & fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siege de cette place. Ils abandonnerent leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de bufles & de chameaux, & laisserent un nombre considérable de leurs morts sans sépulture. Schulembourg fit rétablir ensuite tout ce qui avoit été endommagé; il forma des projets pour mieux fortifier l'isle de Corfou; il mit une garnison dans l'isle de Maura, que les Turcs avoient abandonnée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritoit. On augmenta sa pension. On lui fit présent d'une épée enrichie de diamans. On lui fit dresser une statue dans l'isle de Corfou, & un monument dans l'arsenal de Venise. En 1726, il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui étoit comtesse de Kendale: George I l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il s'en retourna à Venise, où il mourut en 1743. Schulembourg fut pendant plus de 28 ans général welt-maréchal au service de la république. Il est presque sans exemple, qu'un général étranger ait servi pendant tant d'années cette république avec une entiere approbation du sénat & du peuple.

SCHULTENS, (Albert) né à Groningue, montra beaucoup de goût pour les livres arabes. Il devint ministre de Wassenar, & 2 ans après, professeur en langues orientales à Franeker. Enfin on l'appella à Leyde, où il enseigna l'hébreu & les langues orientales

avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, âgé d'environ 70 ans, & selon d'autres en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique, que par la profondeur de leur érudition. Les principaux sont : I. Un *Commentaire sur Job*, 2 vol. in-4°. II. Un *Commentaire sur les Proverbes*, in-4°. III. Un livre intitulé : *Vetus & regia via hebraïzandi*, in-4°. IV. Une *Traduction* latine du livre arabe d'Hariri. V. Un traité des *Origines hébraïques*. VI. Plusieurs Écrits contre le systême de Gousset. Il y soutient, contre cet auteur, que pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. VII. *La Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde 1732, in-fol. VIII. *Animadversiones Philologicæ & criticæ ad varia loca Veteris Testamenti*. IX. Une bonne *Grammaire Hébraïque*. X. *De Palma ardente*, Franeker 1729, in-4°.

SCHULTING, (Corneille) né à Steenwyck, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, régent de la Bourse Laurentienne, & chanoine de S. André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de lecture, de savoir & assez de critique pour le tems où il vivoit. Les principaux sont : I. *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne 1585, in-fol. II. *Bibliotheca Ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione & illustratione Missalis & Breviarii*, Cologne 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'église & combat les liturgies des Protestans. Cet ouvrage qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun. III *Bibliotheca Catholica contrà Theologiam Calvinianam*, Cologne 1602, 2 vol. in-4°. IV. *Hierarchica Anacrysis*, Cologne 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des Protestans ont tenus entr'eux, & montre combien ils sont différens des synodes de l'église catholique.

SCHULZE, (Jean-Henri) médecin, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Hall & mourut en 1745. Il avoit beaucoup de connoissances, sur-tout dans l'anatomie, & possédoit bien les langues grecque & arabe. On a de lui : I. *Historia Medicinæ a rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipsick 1728, in-4°. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûres, sur la médecine des Chinois, des Malabares & des Egyptiens. L'*Histoire de la Médecine* de Daniel le Clerc lui a été d'une grande utilité. II. *Physiologia Medica*, Hall 1746, in 8°. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de systême. III. *Pathologia generalis & specialis*, 1747. IV. *De Materia medica*. V. *Differtationes medicæ & historicæ*, &c.

SCHUPPACH, (Michel) médecin de Lagnau, dans le canton de Berne, mort en 1781, se rendit célebre par l'heureux usage qu'il fit des simples de son pays, & par le talent de juger des maladies à la vue des urines; ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin des urines*.

SCHUPPIUS, (Jean-Balthasar) né à Giessen en 1610, fit divers voyages littéraires, & occupa différentes places, entr'autres celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature & de philosophie, imprimés à Francfort en 1701, en 2 vol. in-8° On estime sur-tout ses *Oraisons latines*, & un petit traité en allemand, intitulé :

L'*Ami au besoin*. Ce théologien avoit de l'esprit, des connoissances, mais trop de penchant à la satyre.

SCHURMAN, (Anne-Marie de) née à Cologne en 1607, de parens calvinistes, montra un génie précoce. Ses parens se transporterent en Hollande pour y faire fréquenter les écoles de leur religion à leurs enfans. Anne-Marie, dès l'âge de 6 ans, faisoit avec des ciseaux sur du papier, toutes sortes de figures sans aucun modele; à 8, elle apprit à crayonner des fleurs d'une maniere qui faisoit plaisir; & à dix, il ne lui fallut que 3 heures pour apprendre à broder. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, & y réussit parfaitement. Elle étoit sur-tout habile à peindre en miniature, & à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu lui étoient si familiers, que les plus habiles en étoient surpris. Elle parloit aussi facilement le françois, l'italien, l'anglois, & savoit la géographie. L'an 1669, il se fit un assez grand changement dans la vie de cette fille illustre. Labadie en fut la cause. Ce visionnaire s'étant insinué auprès d'elle, lorsqu'elle étoit à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Elle vendit ses biens, abandonna les lettres, & se retira à Wyvert où elle mourut en 1673, à l'âge de 70 ans. Jamais les Protestans ne purent la ramener à leurs principes; elle voulut être l'architecte de sa foi comme Luther & Calvin. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avoit été élevée, elle avoit fait vœu de chasteté; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paroît que c'est sans fondement. On dit qu'elle aimoit beaucoup à manger des araignées. Les plus savans hommes de son siecle se firent honneur d'avoir un commerce épistolaire avec elle. Leurs éloges la firent connoître, & dès qu'elle fut produite sur le théâtre du grand monde, plusieurs princes & princesses l'honorerent de leurs lettres & de leurs visites. On a d'elle divers ouvrages, qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont: I. Des *Opuscules*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht 1652, in-8°. II. Deux *Lettres* que madame de Zonteland a traduites du flamand en françois, Paris 1730, in-12: l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'Aveugle-né. III. Des Poésies latines. IV. Une Dissertation latine sur cette question: *Si les femmes doivent étudier?* Leyde, Elzevir, 1641, in-8°, traduite en françois par Guillaume Colletet. C'est l'apologie de sa conduite; mais l'abus qu'elle fit de son esprit, affoiblit beaucoup ses preuves.

SCHURTZFLEISCH, (Conrad-Samuel) né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldeck, docteur de Wittemberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, & enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêcherent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France & en Italie. De retour à Wittemberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller & bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar, & mourut en 1708. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, &c. Les plus connus sont: I. *Disputationes historicæ civiles*, Leipsick 1699, 3 vol. in-4°. II. Trois vol. in-8° de *Lettres*. III. Une Continuation de *Sleidan* jusqu'en 1678. IV. Un grand nombre de *Dissertations* & d'*Opuscules* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnemens. Il écrivoit

avec facilité & avec netteté.... Il ne faut pas le confondre avec son frere Henri-Léonard SCHURTZFLEISCH, dont on a aussi quelques ouvrages, entr'autres : *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici*, Wittemberg 1701, in-12.

SCHUT, (Corneille) peintre, éleve de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, & d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui... Il ne faut point le confondre avec Corneille SCHUT, son neveu, peintre en portraits, mort à Séville en 1676.

SCHWARTZ, (Berthold) fameux cordelier de la fin du 13e siecle, originaire de Fribourg en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon & des armes à feu. Quelques auteurs ont attribué cette découverte à Roger BACON (*voyez* ce mot); mais elle appartient avec plus de vraisemblance à Schwartz, comme le prouve le baron de Bielfeld (*Progrès des Allemands dans les Sciences, &c.* 1752, *pag.* 40). Les Vénitiens se servoient du canon dès 1300, les Anglois peu de tems après, & les François dès 1338, comme l'observe du Cange d'après des registres de la chambre des comptes. On a beaucoup disputé sur la nature de cette découverte, que les uns regardent comme un des plus grands malheurs de l'humanité, & d'autres comme un moyen moins destructeur que ceux qui servoient à la guerre des anciens. On peut croire effectivement qu'il périssoit autrefois plus de monde dans les batailles ; mais une bataille décidoit du sort des peuples, au lieu que le genre de tactique que la poudre a produit, multiplie les batailles, les sieges & toutes les opérations de la guerre, immole durant une longue suite d'années les peuples tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, & n'est presque jamais suivi d'une tranquillité durable ; à cela l'on doit ajouter qu'elle a détruit les ressources de la valeur, du courage personnel, les avantages de la force & du génie des subalternes & du soldat, en commettant à la masse plus ou moins grande du bronze foudroyant la décision d'une victoire que les individus ne peuvent plus fixer : par la même raison elle a renversé les murs de la liberté ; le despotisme seul a trouvé chez elle la garantie de ses loix, parce qu'il possede seul les moyens de la mettre en action. *Voyez* POLI Martin.

SCHWARTZ, (Christophe) peintre, né à Ingolstad vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talens le fit nommer le Raphaël d'Allemagne. Il travailla à Venise sous le Titien, & l'étude particuliere qu'il fit des ouvrages du Tintoret, le porta à imiter la maniere de cet illustre artiste. Schwartz réussissoit dans les grandes compositions ; il avoit un bon coloris & un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Baviere le nomma son premier peintre, & l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWEITZER, (Jean-Henri) ministre de Richenbach en Suisse, étoit de Zurich. Il exerça le ministere pendant 18 ans, jusqu'en 1612. On a de lui : *Compendium Historiæ Helveticæ*, qui finit en 1607. Cet ouvrage est assez estimé.

SCHWENCKFELD, (Gaspar de) né l'an 1490, dans son château d'Ossig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des Protestans ; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther en 1525. Ses erreurs particulieres le firent

firent également rejeter des Catholiques, des Luthériens & des Calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il fut chassé de la Silésie, où il avoit déja fait un grand nombre de partisans. Il roula de lieu en lieu, sans être presque nulle part en sûreté; & mourut à Ulm en 1561, à 71 ans. Toutes ses *Œuvres* ont été recueillies & imprimées en 1564, in-fol. & en 1592 en 4 vol. in-4°. On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie, des Schwenckfeldeins. Son traité, *De Statu, officio & cognitione Christi*, 1546, in-8°, de 22 pages, est très-rare & recherché des curieux.

SCHWENCKFELT, (Gaspar) médecin de Greiffenberg en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz en 1609. On a de lui: I. *Thesaurus pharmaceuticus*, Francfort 1680, in-8°. II. *Stirpium & fossilium Silesiæ catalogus*, Leipsick 1600, in-4°. III. *Theriotropheium Silesiæ*, Lignitz 1603, in-4°. C'est une description des quadrupedes, oiseaux, reptiles, insectes, &c, de la Silésie. IV. *Descriptio & usus Thermarum Hirsbergensium*, Gorlitz 1607, in-8°.

SCHWENTER, (Daniel) natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans à Altorf les mathématiques, jusqu'en 1636, qu'il mourut dans sa 51*e* année. Sa femme l'avoit devancé de quelques jours dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle étoit nouvellement accouchée. Un même tombeau les réunit tous les quatre. On a de Schwenter: I. Des Récréations philosophiques & mathématiques, intitulées: *Deliciæ Physico-Mathematicæ*. II. Une *Géométrie pratique*, &c.

SCHWERIN, (Christophe, comte de) gouverneur de Neiss & de Brieg, général, feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, s'éleva par son mérite, & gagna la bataille de Molwitz, le 10 avril 1741, dans le tems que les Prussiens la croyoient perdue. Il se signala dans tous les combats qui se donnerent depuis contre les Autrichiens, & fut tué à la bataille de Prague en 1757. Le roi de Prusse lui fit dresser en 1769 une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin, & l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il mourut.

SCIOPPIUS, (Gaspar) né dans le haut Palatinat en 1576, étudia dans les universités de sa patrie avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans il avoit déja la réputation d'un bon auteur. Son cœur ne répondit pas à son esprit, naturellement emporté & méchant. Il abjura la religion protestante, & se fit catholique vers l'an 1599; mais sans changer de caractere. Il devint l'Attila des écrivains; il avoit tout ce qu'il falloit pour bien jouer ce rôle; de l'imagination, de la mémoire, une profonde littérature, & une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étoient connus, & venoient d'abord sur la sienne. Il joignoit à cette belle érudition, une ignorance complette des usages du monde; il n'avoit ni décence dans la société, ni respect pour les grands. C'étoit un frénétique d'une espece nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces. Joseph Scaliger fut sur-tout l'objet de sa fureur & de ses satyres. Cet homme vain ayant donné une prétendue Histoire de sa famille, alliée selon lui à des princes; Scioppius détruisit toutes les prétentions de Scaliger, qui à son tour découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle intitulé: *La Vie & les Parens de Gaspar Scioppius*, nous apprend la généalogie de ce Cerbere de la littérature. Mais les horreurs publiées sur la famille de Scioppius, ne lui semblerent qu'une

invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues contre Scaliger, & il en fit un gros volume, sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit que *Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de college, & d'un exécuteur de la haute-justice*. Personne n'entendoit comme lui les représailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques I, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Harbourg 1611, in-4°; & ses deux plus zélés partisans, Casaubon & du Plessis-Mornay, parce qu'ils l'avoient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres. Son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne. Dans ses démêlés avec les Jésuites, il publia contre la Société plus de 30 libelles diffamatoires dont on a la liste. Ce qui surprendra davantage, c'est que, dans un endroit où il se déchaîne le plus contre ces Peres, il met son nom au bas avec de grandes marques de piété: » Moi GASPAR SCIOPPIUS, déja » sur le bord de ma tombe, & » prêt à paroître devant le tribu» nal de Jesus-Christ pour lui ren» dre compte de mes œuvres ». Il s'occupa, sur la fin de ses jours, de l'explication de l'*Apocalypse*, & il prétendoit avoir trouvé la clef de ce livre mystérieux. Ce misérable mourut en 1649, âgé de 74 ans, à Padoue, la seule retraite qui lui restât contre la multitude d'ennemis qu'il s'étoit faits. On a de lui 104 ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature & quelqu'esprit. Les principaux sont: I. *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8°. II. *Commentarius de Arte criticâ*, 1661, in-8°. III. *De suâ ad Catholicos migratione*, 1600, in-8°. IV. *Notationes criticæ in Phædrum*, *in Priapèia*, Padoue 1664, in-8°, qu'on peut joindre aux *Variorum*. V. *Suspectarum Lectionum libri V*, 1664, in-8°. VI. *Classicum Belli sacri*, 1619, in-4°. VII. *Collyrium regium*, 1611, in-8°. VIII. *Grammatica Philosophica*, 1664, in-8°. IX. *Relatio ad Reges & Principes de Stratagematibus*, &c. *Societatis Jesu*, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'*Alphonse de Vargas*. Il avoit été d'abord très-lié avec les Jésuites; mais ces Peres n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avoit présentée à la diette de Ratisbonne en 1630, pour obtenir une pension: requête renvoyée aux Jésuites, confesseurs de l'empereur & des électeurs; Scioppius tourna toute son artillerie contr'eux. Bellarmin avoit cependant loué en lui *peritiam Scripturarum sacrarum*, *zelum conversionis Hæreticorum*, *libertatem in Thuano reprehendendo*, &c; mais il oublia ces éloges, pour ne s'occuper que du refus qu'il leur attribuoit.

SCIPION, (*Publius-Cornelius*) surnommé l'*Africain*, fils de Publius-Cornelius Scipion consul l'an 218 avant J. C., n'avoit pas encore 18 ans, lorsqu'il sauva la vie à son pere à la bataille du Tesin. Après celle de Cannes, il empêcha la noblesse romaine d'abandonner Rome. Son pere & son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de 4 années, battit l'armée ennemie, & prit Carthagene en un seul jour. La femme de Mardonius & les enfans d'Indibilis, qui étoient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parens. Cette conduite contribua autant à ses victoires que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une

grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50,000 hommes de pied & 4000 chevaux. Il fut fait consul l'an 205 avant J. C. Scipion porta la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux carthaginois, & vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J. C. Il surprit d'abord son camp pendant la nuit, y mit le feu, & ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, & peut-être elles l'auroient été davantage, si Scipion eût marché droit à Carthage. Le moment paroissoit favorable; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le siege d'une capitale, il falloit s'y établir solidement. L'année suivante il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines, pour y parler de paix; mais ils se séparerent sans convenir de rien, & ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée; elle décida entre Rome & Carthage. Annibal, après avoir long-tems disputé le terrein, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois resterent sur le champ de bataille, & autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome, qui en eut toute l'obligation à Scipion, & qui lui en laissa toute la gloire. Il fut honoré du triomphe & du surnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avoient porté les armes en Espagne & en Afrique. L'an 194 avant J. C., il obtint une seconde fois le consulat; mais les intrigues de ses concurrens affoiblirent son crédit. Las de lutter contr'eux à Rome, il passa en Asie, où, de concert avec son frere, il défit Antiochus, l'an 189 avant J. C. Revenu à Rome après qu'Antiochus se fut soumis aux conditions qu'on voulut, il fut traduit devant le peuple par les deux Petilius. Ces tribuns l'accuserent de péculat à la sollicitation de Caton qui croyoit que les victoires ne devoient pas couvrir les délits des généraux. Ils prétendirent qu'il avoit tiré de grandes sommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, se réduisît à soutenir le triste rôle d'accusé. Il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits & de ses services. Cette défense fut reçue avec applaudissement. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui: » Tribuns du peuple (dit-il) & » vous, citoyens, c'est à pareil » jour que j'ai vaincu Annibal & » les Carthaginois: Venez, Ro» mains, allons dans les temples » rendre aux dieux de solemnelles » actions de graces ». On le suivit en effet, & les tribuns resterent seuls avec le crieur qu'ils avoient amené pour citer l'accusé. Cependant ce genre de défense ne prouvoit pas la fausseté de l'accusation. L'affaire fut agitée une 3e fois; mais Scipion n'étoit plus à Rome. Il s'étoit retiré à sa maison de campagne à Literne, où il mourut peu de tems après, l'an 180 avant J. C. avec la réputation d'un général qui joignoit à de grandes vues une exécution prompte. On sait l'exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthagene, ses soldats lui amenerent une jeune Espagnole, trouvée dans la ville. Sa beauté surpassoit l'éclat de sa naissance, & elle étoit éperdument aimée d'un prince celtibérien, nommé *Allutius* (voyez ce mot) auquel elle étoit fiancée. Scipion vit sa prisonniere, & la remit entre les mains de son pere & de son amant. Cette action ravit les Espagnols en admiration; ils firent faire pour Scipion un bouclier d'argent, où elle étoit représentée en bas-relief. Ce bouclier retrouvé en

H 2

1656 dans le Rhône, près d'Avignon, se voit aujourd'hui dans le cabinet du roi de France. Les autres nations & les auteurs de tous les siecles suivans, ont mis ce trait de continence entre les actions les plus héroïques de l'antiquité. Elle étoit néanmoins dans Scipion une espece d'inconséquence ; car ce Romain n'étoit rien moins que chaste. Il étoit extrêmement adonné aux plaisirs sensuels, & n'y mettoit pas grande délicatesse. Il dérogea en cette occasion à ses principes ou à sa coutume ; soit que la gloire qu'il prévoyoit devoir être le fruit d'une continence d'éclat, lui parut préférable à une jouissance passagere & vulgaire ; soit que la satiété, effet de quelque débauche récente, l'eut rendu en ce moment insensible à un nouvel objet d'amour. Un illustre orateur a fait avec l'action de Scipion & celle que feroit en pareil cas le dernier soldat chrétien, le parallele suivant. » Quelque grande que soit votre » action (dit-il en adressant la parole à ce Romain) quelque sublime que soit la vertu qui l'a » produite, la vertu du Chrétien est » encore plus noble & plus pure. » Les soins d'une guerre importante » dont vous étiez chargé, ont pu » distraire votre grande ame des » plaisirs vulgaires ; les ennemis de » votre nom qu'il falloit réduire au » silence ; deux illustres rivaux, » un oncle & un pere, qu'il falloit » atteindre & surpasser ; des peu» ples qu'il falloit vaincre par les » armes, gagner par les bienfaits, » étonner du moins par votre géné» rosité, étoient autant de motifs » qui pouvoient vous animer à ce » sacrifice. Mais ce Chrétien obs» cur, ce soldat perdu dans les der» niers rangs de sa légion, qui n'a » rien à espérer ni à redouter de la » part des hommes, qui ne sera ni » puni de son crime, ni loué de sa » vertu, ne se montrera ni moins » pur, ni moins retenu, dans le » tumulte & le désordre qui favori» seront sa licence, dans le silence » & les ténebres qui cacheront sa » retenue, que si l'univers avoit » les yeux fixés sur lui pour ap» plaudir à sa réserve, & que la » renommée se tint prête à la pu» blier ». L'abbé Seran de la Tour a donné, en 1738, une *Histoire* estimée de ce célebre Romain, pour servir de suite aux *Hommes illustres* de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, in-12, à Paris... Publius-Cornelius SCIPION son fils, fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie, & adopta le fils de Paul-Emile, qui fut nommé *le jeune Scipion l'Africain*. Il se montra digne de son pere, par son courage, & par son amour pour les lettres.

SCIPION, (*Lucius-Cornelius*) surnommé l'*Asiatique*, frere de Scipion l'Africain, le suivit en Espagne & en Afrique. Ses services lui mériterent le consulat, l'an 190 avant J. C. On lui donna alors la conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus, auquel il livra, de concert avec son frere, une sanglante bataille dans les champs de Magnésie, près de Sardes, où les Asiatiques firent une très-grande perte. Le triomphe & le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire ; mais à son retour à Rome, Caton le censeur fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avoit reçues d'Antiochus ; & Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même crime de péculat, dont on avoit accusé son frere. Ses biens furent vendus, & leur modicité parut le justifier ; cependant cette même accusation intentée contre les deux freres, & enfin juridiquement prouvée, a laissé des impressions fâcheuses contre leur désintéressement.

SCIPION-NASICA, fils de Cneïus Scipion Calvus, & cousin de Scipion l'Africain, vécut toujours en homme privé, & n'en fut que plus

heureux. Les qualités de son cœur le firent adorer du peuple romain. Il eut un fils non moins estimable, & qui mérita d'être surnommé les *Délices des Romains*.

SCIPION, (*Publius-Æmilianus*) surnommé *Scipion l'Africain le jeune*, étoit fils de Paul-Emile, & fut adopté par Scipion, fils de l'Africain. Après avoir porté les armes sous son pere, il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoiqu'âgé seulement de 30 ans, il annonça par ses vertus & par sa valeur ce qu'il seroit un jour. Un Espagnol, d'une taille gigantesque, ayant donné le défi aux Romains, Scipion l'accepta & fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut, & obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique, & y effaça tous ses concurrens. Phaméas, général de la cavalerie ennemie, le redoutoit tellement, qu'il n'osoit paroître, quand c'étoit son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand-homme, il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi Masinissa ne lui donna pas une moindre marque de sa considération; il le pria, en mourant, de régler le partage de ses états entre ses trois fils. Scipion ayant brigué la charge d'édile, on le désigna consul l'an 148 avant J. C. quoiqu'il n'eut pas l'âge requis pour cette charge; mais Rome savoit faire des exceptions, & certainement Scipion les méritoit. Il eut, comme son aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collegue; &, par un nouveau trait de ressemblance entr'eux, il se fit accompagner dans ces expéditions par Lælius, son intime ami, fils de cet autre Lælius qui avoit autrefois si bien secondé la valeur du grand Scipion. Le général romain trouva le siege de Carthage moins avancé qu'il ne l'étoit à la fin de la premiere campagne. Les lignes des assiégeans n'étoient pas assez resserées: pour remédier à ce défaut, il établit son camp sur une langue qui formoit une communication entre les terres & la presqu'isle, dans laquelle Carthage étoit située. Par ce moyen il ôtoit aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là; mais ils pouvoient en faire venir par mer, attendu que les vaisseaux romains n'osoient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auroient accablés. Scipion leur enleva cette derniere ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue & large digue de pierre; cette digue avoit, dit-on, 24 pieds de large par le haut, & 92 par la base: travail immense & presqu'inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant. Leur ville contenoit (à ce que disent les calculs toujours exagérés des anciens) 700 mille habitans, qui tous à l'envi, hommes, femmes & enfans, s'employerent à creuser un nouveau port, & à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque du milieu des dunes ils virent sortir 50 galeres qui s'avançoient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, & à soutenir les convois qu'on leur ameneroit. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette premiere surprise; ils ne donnerent bataille que 3 jours après, & elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominoit la ville du côté de la mer, s'y retrancha, & y établit 4000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ces manœuvres fut la prise de Carthage qui fut livrée aux flammes; Scipion répandit des larmes sur les cendres de cette ville. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe, & se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portoit déja par

droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la 2e fois l'an 134 avant J. C. : il l'avoit été la 1re fois pour aller détruire Carthage ; il le fut celle-ci pour aller détruire Numance. Il eut le bonheur de la prendre, & d'obtenir un second triomphe & le nom de *Numantin*. Quelque tems après, ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit. Ainsi périt le second Africain, qui égala ou même surpassa le vainqueur d'Annibal, par sa valeur, par son activité, par son zele pour la discipline militaire ; mais qui ternit ces qualités par son ambition. Scipion avoit senti de bonne heure l'importance du danger où les richesses excessives exposeroient sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, le greffier, dans le sacrifice ordinaire de ce jour solemnel, lui dictoit le vœu par lequel on conjuroit les dieux de rendre les affaires du peuple romain meilleures & plus brillantes: *Elles le sont assez*, dit-il, *& je les prie de les conserver toujours en ce même état.* Il fit aussi-tôt changer le vœu de cette maniere. Les censeurs, par respect, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

SCIPION-MAFFÉE, *voyez* MAFFÉE.

SCOPAS, architecte & sculpteur de l'isle de Paros, vivoit vers l'an 430 avant J. C. Il travailla au fameux mausolée qu'Artemise fit ériger à son mari, dans la ville d'Halicarnasse, & qui étoit réputé pour l'une des Sept Merveilles du monde. Il fit aussi à Ephese une colonne, célebre par les beautés dont ce savant artiste l'avoit enrichie. Mais parmi ses ouvrages on fait surtout mention d'une *Vénus*, qui fut transportée à Rome, & que Pline (Hist. Nat. l. 36, chap. 4) jugeoit être supérieure à celle de Praxitele, quoiqu'elle fut moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à raison de la multitude de chefs-d'œuvres que renfermoit la capitale du monde ; car c'est là bien certainement le sens du passage de Pline, auquel M. Falconet & M. de Lalande ont trop légérement reproché une contradiction, & que le P. Brotier & M. le Blond en tâchant de le justifier, n'ont pas mieux compris. *Voyez* le *Journ. Hist. & Littér.* 15 avril 1788, p. 591.

SCORZA, (Sinibaldo) peintre & graveur de Voltaggio, dans le territoire de Gênes, mourut dans cette derniere ville en 1631, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il copioit à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une maniere à tromper les connoisseurs, qui les croyoient gravées, ou qui les prenoient pour des originaux mêmes. Il excelloit aussi à peindre des animaux, des fleurs & des paysages. Ce peintre s'attacha ensuite à la miniature. Le cavalier Marini, avec lequel il étoit lié d'amitié, l'introduisit à la cour de Savoie. Vers ce tems, les Génois eurent une guerre à soutenir contre cette puissance. Scorza revint dans sa patrie, où ses envieux l'accuserent d'être en intelligence avec le duc de Savoie. On crut trop facilement les dépositions de la calomnie ; il fut banni, mais peu de tems après on le rappella.

SCOT, (Jean) *voyez* DUNS.

SCOT, *voyez* MARIANUS.

SCOT, *voyez* SCHOT.

SCOT, (Jean) appellé aussi *Erigene*, du nom d'Erin que portoit anciennement l'Irlande, sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres & la philosophie, il passa en France sous le regne de Charles le Chauve ; ce prince, qui aimoit les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractere enjoué, au point de l'admettre à sa table, & de s'entretenir familiérement avec lui. Erigene, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. C'étoit un esprit vif, pénétrant & hardi, mais

pas versé dans les matieres de religion : malgré cela il voulut se mêler des questions théologiques ; & en se livrant à son génie sophistique, il fronda l'Ecriture & la Tradition, & tomba bientôt dans plusieurs erreurs. Ses écrits ne tarderent pas à soulever tous ceux qui étoient attachés à la religion. Le pape Nicolas I en porta ses plaintes au monarque protecteur de ce téméraire écrivain : on ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles le Chauve. Ce qui paroît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, & qu'il ait été tué l'an 884 à coups de canifs par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa *sur l'Eucharistie contre Paschase Ratbert*. Cet ouvrage, qui contenoit, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la Transsubstantiation & la Présence réelle, fut proscrit par plusieurs conciles, & condamné au feu l'an 1059, par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la Prédestination Divine*, qu'il fit à la priere de Hincmar de Rheims & de Pardule de Laon ; il se trouve dans *Vindiciæ Prædestinationis & Gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4°.

SCOTTEN, *voyez* HUDDE.

SCOTTI, (Jules-Clément) ex-jésuite, quoique profès des quatre vœux, enseigna la philosophie & la jurisprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12 ; traduite en françois par Restaut, 1721, in-12, sous le titre de la *Monarchie des Solipses* : livre peu lu aujourd'hui, quoique fort recherché dans le tems que les Jésuites existoient (*voyez* INCHOFER). Ses autres ouvrages sont : I. *De potestate Pontificiâ in Societatem Jesu*, 1646, in-4°. II. *De obligatione Regularis*, &c, 1647, in-4°. Cet auteur mourut en 1669, âgé de 67 ans, à Padoue, où il jouissoit d'une assez grande réputation.

SCOTUS, *voyez* MARIANUS.

SCOUVILLE, (Philippe) jésuite, né à Champion, près de Marche, dans le duché de Luxembourg, en 1622, se dévoua entiérement à l'instruction des peuples de cette province & des pays voisins, doué, à un degré supérieur, des lumieres, du zele & de la mortification nécessaires à cette importante fonction. Sa maxime spéciale étoit que les prédicateurs & les pasteurs des ames ne s'appliquoient pas assez à frapper les esprits & à pénétrer les cœurs de l'idée de la Divinité ; que faute d'être appuyé sur cette base, tout l'édifice de l'instruction & de la sanctification des hommes portoit à faux. « On se fatigue (disoit-il) à inculquer » que Dieu ordonne, que Dieu » défend telle chose ; qu'il faut » craindre & appaiser son cour» roux par la pénitence ; & en » même tems on oublie de don» ner au peuple une connoissance » de Dieu, telle qu'il la faut pour » rendre efficaces les leçons qui » doivent le rendre meilleur ». C'est de cette grande idée de la Divinité, sans cesse répétée & inculquée, gravée en traits vifs & profonds, imprimée par des images vastes & sublimes, qu'il faisoit l'ame & le grand mobile de sa prédication, l'appui & la sanction des dogmes & de la morale chrétienne. Aussi ses succès furent-ils immenses, & l'époque de ses courses apostoliques devint celle d'une révolution morale parmi les peuples qui étoient l'objet de ses travaux. Il mourut le 17 novembre 1701, après des fatigues & des peines incroyables ; avec plus de satisfaction & de véritable gloire que les conquérans des nations ; voyant au lieu de ruines, le vice & l'ignorance bannis, des hommes instruits & devenus plus chrétiens.

Ce qu'il avoit de loisir, il l'employa à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides & édifians, qui ont assuré & qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont : I. Un *Catéchisme* en allemand, Cologne 1685, 7 vol. in-8°. C'est un abrégé de théologie dogmatique & morale d'un excellent usage pour les missionnaires & les curés. II. *Abrégé du Catéchisme*; c'est le catéchisme du diocese de Treves, un des meilleurs qu'il y ait pour la clarté, l'ordre, la dignité dans l'exposition du dogme, & sur-tout une judicieuse proportion avec l'intelligence des enfans & du peuple. Il seroit seulement à souhaiter qu'on y eut mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. III. *Sancta sanctorum sanctè tractanda*, &c. On a publié sa *Vie* en latin, Coblence 1703, in-4°, elle est simplement, mais bien écrite.

SCRIBANI, (Charles) jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles & d'Anvers, & enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différens de cette ville. C'est à ses soins qu'on a dû la maison professe d'Anvers, le college & le noviciat de Malines, &c. Le P. Scribani parloit avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entr'autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert lui donnerent des marques distinguées de leur estime. Il a laissé plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit, est son *Amphitheatrum honoris adversus Calvinistas*, Anvers 1606, in-4°, qu'il publia sous le nom de *Clarus Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom. Il n'est pas étonnant qu'on ait dit tant de mal de ce livre. Les artifices & les procédés des Calvinistes y sont mis dans un trop grand jour, pour ne pas les avoir irrités. Casaubon dit que ce livre auroit dû être intitulé: *Amphithéatre d'horreur*, & cela est vrai, mais dans un autre sens qu'il ne l'entendoit. On sollicita vivement Henri IV de faire brûler ce livre; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avoit écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation! On a encore de lui: I. Une *Histoire des Guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8°. II. *Antverpia*, 1610, in-4°. C'est un éloge des citoyens d'Anvers. III. *Origines Antverpensium*, in-4°, bien écrit; l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. IV. *Orthodoxæ fidei controversa*, Anvers. Rocaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliothecâ maximâ pontificiâ*, tom. 7. V. *Ars mentiendi Calvinistica*. VI. *Meditationes sacræ*, latin & flamand, 1615, 2 vol. in-8°. VII. *Medicus religiosus*, 1619. Il y parle des maladies de l'ame & de leur guérison. VIII. *Superior religiosus*, 1619, in-12. IX. *Cænobiarcha*, 1624, in-8°. Ces trois ouvrages sont pleins de vues sages, fruits d'une expérience longue & réfléchie, & devroient être le manuel des supérieurs religieux. X. *Politico-Christianus*, 1624, in-4°, &c.

SCRIBONIUS-LARGUS, médecin du tems de l'empereur Claude, donna au public un Recueil de remedes, qu'il dédia à Julius Callistius, affranchi de Claude. Cet ouvrage fut bien accueilli, quoiqu'il ne contint que des formules de remedes, la plupart vains & superstitieux. Freind peint l'auteur comme un empirique. Ce recueil a été publié sous le titre : *De compositione medicamentorum liber*, Bâle 1529, & parmi les *Medicæ artis principes*, Paris 1567, in-

fol. Padoue 1655, in-4°, avec les notes de Jean Rhodius. Quelques critiques ont prétendu que ce traité avoit été écrit en grec, & que le latin que nous avons, n'est qu'une traduction faite dans des tems postérieurs, parce qu'il ne répond pas à la pureté que cette langue conservoit du tems de Claude: mais M. Goulin a prouvé invinciblement que ce traité a été écrit en latin & qu'il est l'orignal.

SCRIMGER, (Henri) savant écossois, né à Dondée, d'une ancienne famille, mort à Geneve en 1571, à 65 ans, passa en Allemagne, où il s'attacha à Ulric Fugger, bienfaiteur des gens-de-lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs & latins. Il alla à Geneve pour les faire imprimer par Henri Etienne, ainsi que les *Novelles* de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de *Henri d'Ecosse*. Il avoit aussi travaillé à éclaircir *Athénée*; mais ses Notes n'ont pas vu le jour.

SCUDERI, (George de) naquit au Havre de Grace en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après avoir passé quelque tems au Havre, il vint ouvrir boutique de vers dans la capitale. L'académie françoise lui donna une place dans son corps en 1650. Il étoit alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, gouvernement de peu d'importance, mais dont il faisoit grand cas. Il en fit dans un Poëme une description magnifique, quoique, suivant Chapelle & Bachaumont, il n'y eût pour toute garde qu'un Suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il ne faut cependant pas s'en tenir au ridicule que ces deux voyageurs, ainsi que Boileau, ont tâché de donner à Scuderi. Il avoit des travers sans doute, étoit beaucoup trop prévenu en faveur de son mérite, & ne rendoit pas assez de justice à celui des autres; mais il avoit aussi de bonnes qualités, & malgré qu'il ne fut pas à son aise, on cite de lui des traits de désintéressement & de générosité, dont ses adversaires ne se fussent peut-être pas piqués dans les mêmes circonstances. L'on ne peut aussi lui refuser de l'esprit; mais il abusa de sa facilité, & il s'en faut de beaucoup qu'il soit irrépréhensible du côté du style & même du côté du jugement. On raconte de lui une aventure singuliere. Dans un voyage qu'il fit avec sa sœur en Provence, on les plaça dans une chambre où il y avoit deux lits. Avant que de se coucher, Scuderi demanda à sa sœur ce qu'ils feroient du prince Mazaro (un des héros du Roman de *Cyrus*): il fut arrêté, après quelques contestations, qu'on le feroit assassiner. Des marchands qui étoient dans une chambre voisine ayant entendu cette conversation, crurent que c'étoit la mort de quelque grand prince que l'on complottoit. La justice fut avertie; le frere & la sœur furent mis en prison, & ce ne fut qu'avec peine qu'ils parvinrent à se justifier. Ce poëte mourut à Paris en 1667, à 66 ans. Ses ouvrages sont: I. Seize *Pieces de Théatre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, & aussi platement que maussadement écrites. II. *Le Cabinet*, ou *Mélange de Vers sur des tableaux, des estampes*, &c. III. Recueil de Poésies diverses, dans lequel, outre 101 Sonnets & 30 Epigrammes, on trouve des Odes, des Stances, des Rondeaux, des Elégies, &c. IV. *Alaric, ou Rome vaincue*, Poëme héroïque en 10 livres, que Boileau a jugé digne de la *Pucelle* de Chapelain. V. *Le Temple*, Poëme, in-fol. VI. Des *Observations sur le Cid*; il y a beaucoup de bonne

critique. VII. *Apologie du Théâtre*. VIII. Des *Discours politiques*. IX. Des *Harangues*, qui marquent plus de fécondité que de génie.

SCUDERI, (Magdelene de) sœur du précédent, née au Havre de Grace comme lui, en 1607, fut auteur par nécessité. Elle vint de bonne heure à Paris, & tout concourut à y faire parler d'elle : les agrémens de son esprit, la difformité de son visage, & sur-tout les Romans dont elle inonda le public, & que le satyrique Despréaux appelloit une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés, ne sont que le tableau de ce qui se passoit à la cour de France. Elle mourut à Paris en 1701, à 94 ans, honorée du titre de *Sapho* de son siecle. Les plus beaux génies de l'Europe étoient en commerce de lettres avec elle. L'académie des Ricovrati de Padoue se l'associa. Son *Discours sur la Gloire* remporta en 1671 le premier prix d'éloquence que l'académie françoise ait donné. La reine Christine de Suede, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, & Louis XIV, lui firent des pensions. On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse & des agrémens dans ses vers ; sa prose n'en offre pas moins quelquefois. Il y a des morceaux heureux ; & dans ses Romans même qu'on affecte tant de mépriser, il y a plusieurs traits ingénieux, & des portraits très-bien rendus & pleins de finesse. Ses principaux ouvrages sont : I. *Clélie*, 10 vol. in-8°, 1660. II. *Artamene, ou le grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8°. III. *La Promenade de Versailles*, 1698, in-12. IV. *Ibrahim, ou l'illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8°. V. *Almahide, ou l'Esclave Reine*, 1660, 8 vol. in-8°. VI. *Celinte*, in-8°. VII. *Mathilde d'Aguilar*, in-8°. VIII. Des *Conversations* & des *Entretiens*, en 10 vol. &c. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisoit pour se former aux belles manieres & à la politesse ; mais le ton de la société ayant bien changé depuis, on n'y apprendroit aujourd'hui qu'à se rendre ridicule. On a publié en 1766, in-12, l'*Esprit de Mademoiselle de Scuderi*.

SCUPOLI, (Laurent) né à Otrante, dans le royaume de Naples, se distingua dans la congrégation des clercs-réguliers, dits vulgairement *Théatins*, par sa régularité, sa mortification, son zele & ses lumieres, & mourut en odeur de sainteté à Naples en 1610, à l'âge de 80 ans. On lui attribue assez communément, *Le Combat spirituel*, excellent traité de la morale & de la perfection chrétienne, traduit en latin par Lorichius, professeur dans l'université de Fribourg en Brisgaw, & en françois par le P. Olympe Masotti théatin, & le P. Jean Brignon (*voyez* ce mot). Quelques dévots ont cru pouvoir le préférer à l'inimitable ouvrage *De Imitatione Christi* ; en quoi ils n'ont pas montré beaucoup de discernement, ni témoigné le goût de la véritable piété ; car quoique l'ouvrage du Théatin soit très-solide & très-propre à former les ames à la sainteté, il est très-inférieur à celui du pieux Thomas à Kempis. *Voyez* ce mot.

SCULTET, (Abraham) né à Grumberg en Silésie, l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les Protestans. Il étoit naturel que ceux qui avoient rejeté l'autorité de l'église universelle, ne s'en tinssent point à la décision de leurs égaux. Les fanatiques se vengerent de ses soins pour la tranquillité commune, en lui faisant perdre sa chaire par les calomnies les plus atroces. On a de lui un livre intitulé : *Medulla Patrum*,

1654, in-4°, & plusieurs autres ouvrages de théologie. Il mourut à Embden en 1626. Son amour pour le travail lui avoit fait placer sur la porte de son cabinet cette inscription, qui étoit à la fois une invitation pour les savans & un épouvantail pour les oisifs :

Amice, quisquis huc venis,
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

SCULTET, (Christophe) luthérien, né à Stutgard, connu par un assez bon *Commentaire sur Job*; mourut en 1649, après avoir exercé le ministere à Stétin, & mis au jour divers autres écrits.

SCYLAX, mathématicien & géographe de l'isle de Cariande, dans la Carie, florissoit sous le regne de Darius fils d'Hystaspes, vers l'an 522 avant J. C. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il vouloit faire la conquête. Scylax, après un voyage de 30 mois, aborda en Egypte, & lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs auteurs lui attribuent l'invention des tables géographiques. Nous avons, sous son nom, un *Périple*, publié par Hœschelius, avec d'autres anciens géographes, Leyde 1697, in-4°; mais cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent.

SCYLITZÈS, (Jean) dit *Curopalate*, grand-maître de la maison, de l'empereur de Constantinople, composa en grec dans le 11e siecle l'*Histoire* abrégée de cet empire, depuis les premieres années du 9e siecle, jusqu'à l'an 1081, que vivoit cet écrivain. Cedreaus a copié une partie de cette Histoire dans la sienne, imprimée à Paris en 1647, 2 vol. in-fol. L'ouvrage entier de Scylitzès parut en latin à Venise en 1570.

SEBA, de la tribu de Benjamin, étoit un des complices de la révolte d'Absalon contre son pere. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha une des tribus d'Israël de reconnoître David pour leur roi. Il eut lieu de s'en repentir. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de David, les habitans alarmés lui couperent la tête vers l'an 1023 avant l'ere chrétienne, & la jeterent par-dessus les murailles, à la vue de Joab, qui leva aussi-tôt le siege de cette ville.

SEBA, (Albert) natif d'Etzéel en Oostfrise, membre de l'académie des Curieux de la Nature, est auteur de la *Description* d'un immense recueil sur l'*Histoire Naturelle*, qu'il fit imprimer & graver à Amsterdam en 1734, & années suivantes, en 3 vol. in-folio; le 4e vol. n'a point paru. Les explications sont en latin & en françois.

SÉBASTIEN, (Saint) surnommé *le Défenseur de l'Eglise Romaine*, fut martyrisé le 20 janvier 288. Les Actes de son martyre, que nous avons, ont été écrits avant la fin du 4e siecle.

SÉBASTIEN, frere cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frere vers l'an 412; mais le roi Ataulphe, qui étoit venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un pareil concurrent. S'étant raccommodé avec Honorius, il jura la perte des deux freres. Il poursuivit d'abord Sébastien, qui fut pris & décapité à Narbonne en 413; & Jovin subit peu de tems après le même sort. Sébastien, l'un des plus puissans seigneurs gaulois, vivoit heureux; mais il perdit la félicité dont il jouissoit, dès qu'il se fut livré aux desseins d'un frere ambitieux. Les têtes des deux freres furent exposées comme celles des plus vils scélérats.

SÉBASTIEN, roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, & de Jeanne fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554. Il monta sur le trône en 1557, après Jean III son aïeul. Son cou-

rage & son zele pour la religion lui firent entreprendre, en 1574, un voyage en Afrique contre les Maures; mais cette course n'eut qu'un médiocre succès. Quelque tems après, Mulei-Mohammed lui demanda du secours contre Moluc son oncle, roi de Fez & de Maroc. Don Sébastien lui mena l'élite de la noblesse de Portugal, & aborda à Tanger le 29 juillet 1578. Il se donna le 4 août suivant une grande bataille, dans laquelle presque toute la noblesse resta sur la place. Moluc mourut dans sa litiere. Mohammed périt dans un marais, & Sébastien fut tué, dans la 25*e* année de son âge. Comme on ne trouva pas son corps, & qu'il s'étoit répandu un bruit qu'il s'étoit sauvé de la bataille pour aller faire pénitence de ses péchés dans un désert, le Portugal vit à la fois deux faux Sébastiens, tous deux hermites; l'un fils d'un tailleur de pierre, & l'autre d'un faiseur de tuiles. Après avoir joué un rôle assez important pendant quelque tems, ils finirent leur vie, l'un sur l'échafaud, & l'autre aux galeres.

SÉBASTIEN, (le Pere) *voyez* TRUCHET.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO, peintre, est encore connu sous les noms de *Sébastien de Venise*, & de *Fra-Bastien*. Il naquit à Venise en 1485, & mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeller à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Instruit des secrets de l'art par ce maître, il sembla vouloir disputer le prix de la peinture au célebre Raphaël. Sébastien avoit en effet retenu du Giorgion, son premier maître, la partie séduisante de la peinture, je veux dire, le coloris; mais il n'avoit ni le génie, ni le goût de dessin de son rival. Le tableau de la *Résurrection de Lazare*, dont on attribue même l'invention & le dessin sur la toile au grand Michel-Ange, & que Sébastien peignit pour l'opposer au tableau de la *Transfiguration*, est admirable pour le grand goût de couleur; mais il ne prévalut point sur celui de Raphaël: ce tableau précieux est actuellement au palais-royal à Paris. Sébastien travailloit difficilement, & son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à la fois, sans en terminer aucun. Le portrait est le genre qui lui convenoit le mieux; aussi en a-t-il fait un grand nombre, qui sont tous excellens. Il employoit quelquefois le marbre & autres pierres semblables, faisant servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de scelleur dans la chancellerie, le mit dans un état d'opulence, qui lui fit quitter la peinture. Il ne songea plus alors qu'à mener une vie douce & oisive, se livrant tout entier à ses amis, & associant à ses plaisirs la poésie, & sur-tout la musique pour laquelle il avoit du goût & du talent. Les dessins de Sébastien, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange.

SÉBASTIEN DE SAINT-PAUL, né à Enguien, en 1630, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles, le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les Bollandistes qui avoient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des Carmes, qui ne paroissoient pas trop d'accord avec la saine critique. Le P. Cosme de Villiers, son confrere, dans sa *Bibliotheque*, convient qu'il a passé les regles de la modération & l'honnêteté qui doivent assaisonner ces sortes de disputes. *Voy.* PAPEBROCH.

SEBIZIUS, (Melchior) né en 1578, fut professeur en médecine à Strasbourg sa patrie, chanoine de S. Thomas dans la même ville; il devint ensuite doyen de son chapitre en 1657, & enfin prévôt en 1668. Sa réputation en qualité de médecin l'avoit fait élever par

l'empereur Ferdinand II à la dignité de comte palatin en 1630. Il mourut en 1674, à 95 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il y a beaucoup d'érudition, si on en croit Haller, mais peu à recueillir pour un médecin. Les principaux sont : I. *Exercitationes medicæ.* II. *Miscellanea quæstiones medicæ.* III. *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8°. IV. Des *Commentaires* sur presque tous les ouvrages de Galien. V. Grand nombre de *Dissertations* académiques.

SEBONDE, (Raymond) philosophe espagnol du 15e siecle, professeur en médecine, théologie & Ecriture sainte à Toulouse, où il enseignoit en 1436, s'est fait connoître par un *Traité* latin, peu commun, *sur la Théologie naturelle*; Strasbourg 1496, in-fol. en lettres gothiques. Il contient plusieurs erreurs qui plurent aux philosophes de ce tems, & furent rejettées par ceux du siecle suivant. Montagne le trouva en beaucoup d'endroits, conforme à ses idées, & en fit une Traduction, imprimée par Vascosan, Paris 1581, in-8°.

SECKENDORF, (Vite-Louis de) né à Hertzogen-Aurach, près de Nuremberg, en 1626, d'une maison ancienne, devint gentilhomme de la chambre du duc de Gotha, conseiller-aulique, premier ministre & directeur en chef de la régence, de la chambre & du consistoire; puis conseiller-privé & chancelier de Maurice, duc de Saxe-Zeitz; & après la mort de ce prince, conseiller-privé de l'électeur de Brandebourg, & chancelier de l'université de Halle. On a de lui : I. Une *Histoire du Luthéranisme*, Francfort 1692, 2 vol. in-fol. écrite en latin d'une maniere embarrassée, dans laquelle ce sujet est traité avec autant d'étendue que de prévention. II. *Etat des Princes d'Allemagne*, in-8°. III. *Description de l'Empire Germanique*, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand & passent pour être assez exacts. IV. Une *Dissertation contre la Messe*. L'auteur mourut en 1692, à 66 ans. Il ne possédoit pas seulement les langues savantes, il peignoit & il gravoit.

SECKENDORF, (comte de) général des armées de l'empereur Charles VI, défit les François à Clausen en 1735, commanda l'armée chrétienne durant la malheureuse guerre de 1737 contre les Turcs, & mourut quelque tems après. Il étoit luthérien, d'un caractere brusque & quelquefois emporté, qui nuisit beaucoup aux affaires de son maître.

SECOND, (Jean) *Secundus*, poëte latin, né à La Haye en Hollande, l'an 1511, d'une famille qui portoit le nom d'*Everard*, étudia en droit à Bourges, alla à Rome, où il devint secretaire de Paul IV, exerça ensuite le même emploi auprès de Jean Tavera, cardinal & archevêque de Tolede, suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, revint dans sa patrie, eut la confiance de George Egmond évêque d'Utrecht, abbé de S. Amand, qui le nomma son secrétaire; charge qu'il ne remplit pas, étant mort en 1536, à 25 ans. Il fut enterré à S. Amand. Son tombeau ayant été ruiné en 1546 par la fureur des hérétiques, Charles de Par, abbé de S. Amand, le fit rétablir. Second a laissé quantité d'ouvrages où l'on remarque de la facilité & de la délicatesse. Nous avons de lui, 3 livres d'Elégies, un d'Epigrammes, 2 d'Epîtres, un d'Odes, un de Sylves, un de Pieces funebres; & des Poésies galantes qui ne donnent pas une grande idée de ses mœurs, & qui occasionnerent ces vers :

Non bene Johannem sequeris, lascive Secunde!
Tu veneris cultor, Virginis ille fuit.

Ces *Juvenilia* ont été recueillis dans la Collection de Barbou, & imprimés en un volume avec les Poésies de Beze, de Muret, &c, 1757. Le recueil des Poésies de Jean Second parut à Leyde en 1612 & 1631, in-12; elles ont été traduites en françois, 1771, in-8°, avec le latin à côté. Second cultivoit aussi la peinture & la gravure; mais ses ouvrages en ce genre sont peu connus. Il étoit frere de Nicolas Grudius & d'Adrien Marius, distingués l'un & l'autre par leurs Poésies (*voyez* leurs articles). Leur pere Nicolas EVERARD, président du conseil souverain de Hollande & Zélande, mort à Malines en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol. intitulés, l'un *Topica Juris*, Louvain 1552; l'autre, *Consilia*, Anvers 1643.

SECONDAT, *voyez* MONTESQUIEU.

SECONDINS, *Secundini*, étoient une famille romaine établie dans la Gaule Belgique, & qui n'est connue aujourd'hui que par le monument sépulcral qui existe dans le village d'Igel sur la Moselle, entre Luxembourg & Treves, un des plus beaux restes de l'antiquité romaine qui soit en deçà des Alpes. Jean Hérold (*De Germaniæ primæ antiquitatibus*) & l'auteur d'une Dissertation imprimée en 1769, prétendent que ce monument marque la naissance de Caligula, né selon eux dans ce même village d'Igel. Il est bien vrai que Pline le jeune fait naître Caligula dans le pays de Treves; mais Suétone réfute cette assertion, qui, si elle étoit vraie, ne prouveroit rien en faveur d'un systême contraire à l'inscription du monument & à une multitude d'observations décisives. On peut voir une Lettre insérée dans le *Journal de Luxembourg*, décembre 1770, pag. 407.

SECOUSSE, (Denys-François) né à Paris en 1691, d'une bonne famille, fut l'un des premiers disciples du célebre Rollin, avec lequel il lia une étroite amitié. Après avoir plaidé quelques causes avec assez de succès, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentoit aucun goût; & se livra tout entier à l'étude des belles-lettres & de l'histoire de France. L'académie des belles-lettres l'admit dans son sein en 1723; & le chancelier d'Aguesseau le chargea, en 1728, de continuer le *Recueil des Ordonnances des Rois de France*, commencé par Lauriere. Secousse remplit toutes les vues de ce magistrat. On lui confia, en 1746, l'examen des Pieces conservées dans les dépôts des différentes villes des Pays-Bas, nouvellement conquises. Sa vue s'éteint peu-à-peu les 2 dernieres années de sa vie, & il mourut à Paris en 1754, à 63 ans. La douceur de son caractere rendoit son érudition attrayante & l'ornoit beaucoup. Il remplissoit tous les devoirs de chrétien, de citoyen, de parent, d'ami, d'académicien. Son goût pour l'histoire de France, lui avoit fait recueillir tous les livres & toutes les pieces qui ont rapport à cet objet. Les pieces les plus rares & les plus curieuses de cette importante collection, furent déposées par son ordre à la bibliotheque du roi. Ses ouvrages sont: I. La *Suite* du *Recueil des Ordonnances des Rois de France*, depuis le 2e vol. jusqu'au 9e inclusivement. M. de Villevaut, conseiller à la cour des Aides, publia ce dernier volume en 1755, & l'enrichit de l'éloge de l'auteur. Il est chargé de continuer cet ouvrage, dont il donna une Table qui forme le 10e vol. & il a publié depuis le 11e & le 12e. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Charles le Mauvais*, 2 vol. in-4°. III. Plusieurs Dissertations dans *les Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. On y trouve des recherches, de la méthode, & une élégante simplicité.

SÉDÉCIAS, nommé auparavant *Mathanias*, fils de Josias & d'Amital. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J. C. Ce prince avoit alors 21 ans, & il en régna onze dans l'impiété & dans la débauche. Il méprisa les conseils de Jérémie, & oublia les bienfaits de Nabuchodonosor, qui, pour punir sa mauvaise foi, entra avec une puissante armée en Judée, où il mit tout à feu & à sang; & après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, & les Chaldéens y entrerent en foule. Sédécias ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, & mené à Nabuchodonosor qui étoit à Reblatha au pays d'Emath. Après avoir vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, & il fut conduit dans la capitale d'Assyrie. Il y mourut dans les fers, & c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant J. C.

SÉDÉCIAS, fils de Chanana, faux-prophete de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat & lui vouloient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. Sédécias, qui s'étoit fait faire des cornes de fer, imitoit l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve en son chemin. Il étoit assez ordinaire aux prophetes de joindre l'action à la parole, pour faire plus d'impression sur les esprits. Ce prophete de mensonge eut la douleur de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avoit prédit.... Il ne faut pas le confondre avec SÉDÉCIAS, fils de Maasias, faux prophete que Nabuchodonosor fit frire dans une poële ardente, *Voyez* ACHAB, fils de Cholias.

SEDULIUS, (*Caius-Cœlius* ou *Cæcilius*) prêtre & poëte du 5e siècle, n'est guere connu que par son Poëme latin de la Vie de J. C. intitulé : *Paschale Carmen*. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il offre des vers heureux. On le trouve dans la Bibliotheque des Peres. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un Recueil in-8°, 1502, qui renferme ceux de Juvencus, d'Arator & de plusieurs autres auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à Halle 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliotheque pauline à Leipsick, & des variantes que lui fournit Théodore Janson van Almeloveen. On le trouve aussi dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

SEDULIUS, (Henri) savant récollet, né à Cleves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, & mourut à Anvers en 1621, après avoir publié : I. *Historia Sti Francisci illustriumque virorum & fæminarum*, &c., Anvers 1613, in-fol. avec fig. Ce sont les actes originaux des vies des Saints & de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de Commentaires. II. *Vie de S. François d'Assise*, par S. Bonaventure, avec des Commentaires, Anvers 1597, in-8°. III. *Apologeticus adversus Alcoranum Franciscanorum, pro libro Conformitatum*, Anvers 1607, in-4°. Sedulius auroit mieux fait de ne point entreprendre cette Apologie (*voyez* ALBIZI). IV. *Præscriptiones adversùs hæreses*, Anvers 1606, in-4°. V. *Martyria FF. Minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, &c, Anvers 1613, in-4°. avec fig. C'est l'histoire des religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siecles en Hollande. VI. *Imagines religiosorum ord. Sti Francisci in æs incisæ cum elogiis*, 1602. VII. *Commentarius in vitam Sti Ludovici episcopi tolosani*, 1602.

SEGAUD, (Guillaume) né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748, prit l'habit de jésuite

à l'âge de 16 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au college de Louis le Grand à Paris, puis à Rennes & à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les Jésuites balancerent entre Porée & Segaud. Le premier l'emporta, & le second fut destiné à la chaire, quelqu'envie qu'il eût d'aller annoncer l'Évangile aux infideles. Ce fut à Rouen que le P. Segaud fit l'essai de son talent. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On ne tarda pas à l'y admirer; appellé à la cour pendant trois carêmes, il satisfit tellement le roi, qu'il lui fit une pension de 1200 livres. Le P. Segaud vivoit d'une maniere conforme à la morale de ses sermons: fidele à tous ses exercices de piété, dur à lui-même, & ne connoissant point d'autres délassemens que ceux qui étoient prescrits par sa regle: Au sortir d'un avent ou d'un carême, il couroit avec zele faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manieres douces, simples & unies, son air affable, lui attiroient les cœurs de tout le peuple. Les plus grands pécheurs accouroient à lui dans le tribunal de la pénitence. Il étoit également recherché des grands & des petits, sur-tout aux approches de la mort: on s'estimoit heureux de mourir entre ses mains. Le P. Segaud, sous un extérieur peu imposant, cachoit beaucoup de mérite. On trouve dans ses *Sermons* un grand fonds d'instruction, beaucoup d'élégance & d'énergie, & sur-tout cette onction qui pénetre l'ame & qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ils ont été imprimés à Paris, chez Guérin, en 1750 & 1752, en 6 vol. in-12, par les soins du P. Berruyer, si connu par son *Histoire du Peuple de Dieu*. Entre les Sermons de son respectable confrere, on estime surtout le *Pardon des injures*; les *Tentations*; le *Monde*; la *Probité*; la *Foi pratique*; & le *Jugement général*. Le P. Segaud a aussi composé plusieurs petites pieces de vers, qui ont eu le suffrage des connoisseurs. La principale est son Poëme latin sur le camp de Compiegne: *Castra Compendiensia*.

SEGHERS, (Gérard) peintre, né à Anvers en 1592, mort dans la même ville en 1651, imita le goût de Rubens & de Van-Dyck. Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux. Les ombres y sont très-fortes, & ses figures presque rondes. Il quitta ensuite cette maniere pour en prendre une plus brillante & plus gracieuse. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différens genres, sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de Sujets de dévotion; il a aussi représenté des assemblées de Joueurs & de Musiciens.

SEGHERS, (Daniel) frere aîné de Gérard, naquit à Anvers en 1590, & mourut dans la même ville en 1660. Il ne fit pas, comme lui, un état de la peinture; mais il la choisit comme un amusement: il étoit jésuite. Il excelloit à peindre des fleurs; on ne peut trop admirer l'art avec lequel il saisissoit le coloris brillant, propre à ce genre de peinture. Sa touche étoit d'une légéreté & d'une fraîcheur singulieres. Ses ouvrages sont précieux, & ils étoient d'autant plus recherchés, qu'on ne pouvoit se les procurer par une somme d'argent.

SEGNERI, (Paul) né à Nettuno, dans la Campagne de Rome, en 1624, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des Jésuites, & y brilla par la sainteté de ses mœurs & par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, & il remplit l'un & l'autre avec un zele apostolique pendant 27 ans. Les Italiens le regardent comme le Bourdaloue de leur pays; mais

mais il n'eut ni l'éloquence ni le jugement du Jésuite françois. Ses discours sont plus remplis de paroles que de choses ; à de vérités graves & à d'excellens raisonnemens, il mêle des réflexions triviales & des contes populaires. Le pape Innocent XII l'appella à Rome, pour y remplir les places de son prédicateur ordinaire & de théologien de la pénitencerie ; mais il ne les exerça pas long-tems. Ce saint religieux, ce directeur infatigable, usé par ses travaux & par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta en 1694, à 70 ans. Tous ses ouvrages furent réunis après sa mort dans un Recueil en 3 vol. in-fol. Outre ses *Sermons* traduits en françois, Lyon 1713, 7 vol. in-12, sous le titre du *Chrétien instruit dans sa Loi* ; nous avons de lui : I. Des *Méditations*, traduites en françois, en 5 vol. in-12. II. L'*Incrédule sans excuse*. III. *La Manne ou la Nourriture de l'Ame*. IV. La *Pratique des devoirs des Curés*, ouvrage important, plein d'onction, de zele & de lumiere ; traduit par le P. Buffier. Cette traduction a paru à Lyon en 1702 ; M. Delvincourt en a donné une nouvelle édition avec quelques légers changemens, en 1782. V. *Le Confesseur instruit*. VI. Le *Pénitent instruit*. VII. L'*Accord de l'action & du repos dans l'Oraison*. VIII. Les *Illusions des Quiétistes*. IX. Le *Serviteur de Marie*. X. L'*Exposition du* Miserere, traduite en françois par l'abbé Laugier. XI. Divers autres Opuscules de piété. On en a traduit quelques-uns en notre langue. Muratori a donné sa *Vie* en italien, Modene, in-8°.

SEGRAIS, (Jean Regnault de) né à Caen l'an 1624, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avoit que 20 ans, lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan charmé de son esprit, l'emmena à Paris & le plaça chez Mlle de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, & depuis la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrais, n'ayant pas approuvé son mariage avec Lauzun, fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira alors chez madame de la Fayette, qui lui donna un appartement. Cette nouvelle retraite lui fit prendre part à la composition du roman *Zaïde*. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il épousa en 1676 une riche héritiere, Claude Acher du Mesnilvitté, sa cousine. L'académie de Caen étant dispersée par la mort de Matignon, son protecteur, Segrais en recueillit les membres, & leur donna un appartement. Sa conversation avoit mille agrémens, & la vivacité de son esprit lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau. Son long séjour à la cour avoit enrichi sa mémoire de plusieurs anecdotes intéressantes. Quoiqu'il fût devenu sourd dans sa vieillesse, il n'en fut pas moins fréquenté, & l'on se faisoit un plaisir singulier d'écouter celui qui ne pouvoit pas entendre les autres. Il mourut en 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament où sont empreints les sentimens de religion dont il étoit pénétré. Il s'est rendu célebre par ses *Eglogues* (Amsterdam 1723, in-12) dans lesquelles il a su conserver la douceur & la naïveté propres à ce genre de poésie ; plus judicieux que Fontenelle, qui a fait de ses bergeres des petites maîtresses qui débitent des sentences galantes sous des expressions recherchées. Sa *Traduction* des *Géorgiques* & celle de l'*Enéide* de Virgile en vers françois, l'une & l'autre in-8°, ont eu un grand succès. Celle-ci parut en 1681. Il y a des morceaux très-bien rendus, mais sa versification est en général

lâche & traînante. La Traduction des *Géorgiques* vaut mieux, quoiqu'elle ne soit pas parfaite. Elle parut en 1712, in-8°; elle a été effacée par celle de M. de Lille, de l'académie françoise. On a encore de Segrais des *Poésies diverses*, & son *Poëme* pastoral d'*Athis*, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des pastorales des anciens. Ses ouvrages en prose sont: I. Les *Nouvelles Françoises*, Paris 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de Mlle de Montpensier. II. *Segresiana, ou Mélanges d'Histoire & de Littérature*, in-8°, 1722; à Paris, sous le titre de La Haye; & à Amsterdam 1723, in-12: cette derniere édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers & curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux & de faux. III. Il a eu part à *la Princesse de Cleves* & à *la Princesse de Montpensier*.

SEGUENOT, (Claude) né à Avalon en 1596, entra dans l'oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon & à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1638, in-8°, une Traduction françoise du livre de la *Virginité* de S. Augustin, avec des notes. La Sorbonne censura l'ouvrage, & l'auteur fut mis à la Bastille. Il y sappe les fondemens de la profession religieuse, en assurant qu'il est plus louable de faire le bien librement que de s'y astreindre par vœu; comme si ce vœu n'étoit pas libre, & ne rendoit par conséquent pas libre tout ce qui en est l'effet. Seguenot ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, & mourut à Paris en 1676, à 80 ans, après avoir essuyé quelques nouvelles disgraces, qu'il dut à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres écrits.

SEGUI, (Joseph) né à Rodes, se consacra de bonne heure à l'éloquence & à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'académie françoise en 1732, & il remplit les chaires de la cour & de la capitale avec distinction. Cet auteur mourut en 1761, à 72 ans, après avoir publié: Le recueil de ses *Panégyriques*, 2 vol. in-12; ses *Sermons* en 2 vol. & des *Discours académiques* en 1 vol. L'académie françoise se l'étoit associé. L'abbé Segui écrivoit avec assez de noblesse & de pureté; mais il ne faut pas chercher chez lui ces peintures saillantes, ces coups de génie, ces traits frappans qu'on trouve dans Bossuet & dans Bourdaloue. Il étoit fait pour marcher dans les routes battues, & non pas pour se tracer une carriere nouvelle.

SEGUIER, (Pierre) président-à-mortier au parlement de Paris, d'une ancienne famille de Quercy, illustre dans la magistrature & dans les armes, rendit des services importans aux rois Henri II & Charles IX. Ces monarques l'employerent dans diverses négociations; il fit briller dans toutes une éloquence & une intelligence peu communes. Il mourut en 1580, à 70 ans, comblé d'honneurs & de biens. On a de lui des *Harangues* & un traité *De cognitione Dei & sui*.

SEGUIER, (Antoine) fils du précédent, occupa successivement les places de maître-des-requêtes, de conseiller-d'état, d'avocat-général au parlement de Paris, & enfin de président-à-mortier. Il fut envoyé à Venise, l'an 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès. Sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il fonda, par son testament, l'hôpital des Cent Filles, au fauxbourg de St-Marcel, à Paris.

SEGUIER, (Pierre) né à Paris en 1588, de Jean Seguier, fils de Pierre, remplit les charges de conseiller au parlement, de maître-des-

miquêtes, de président-à-mortier, & enfin de garde-des-sceaux & de chancelier de France en 1635. Louis XIII le trouvoit bien jeune pour remplir une place de cette importance; mais il obtint son suffrage, en lui disant qu'*il n'en seroit que plus long-tems à son service*. Les émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1639, & y mit la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des Barricades, & il osa résister au parlement, soulevé contre le ministere. Les sceaux lui furent enlevés en 1650 & en 1652; mais ils lui furent rendus en 1656, & il les garda jusqu'à sa mort. A cette charge il joignoit les titres de *Duc de Villemor*, & de *Protecteur de l'Académie Françoise*. L'académie de peinture & de sculpture n'eut pas moins à se louer de sa protection & de son zele. Il mourut à St-Germain-en-Laye en 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles; Marie, qui épousa le marquis de Coislin, & ensuite le marquis de Laval, & qui mourut en 1710; & Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats illustres. Le chancelier Seguier avoit quelques foiblesses; il aimoit les femmes. Il avoit plus de talent pour être magistrat que ministre; mais le secret qu'il eut d'intéresser à sa gloire la plupart des gens-de-lettres, a effacé ou fait oublier tous les propos de la médisance.

SEGUIER, (Jean-François) né à Nemours, s'appliqua d'abord à la jurisprudence, mais en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit goût pour la botanique, & réussit dans cette science, de maniere que l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi de France, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliotheque. C'est en exécutant cette commission, qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre: *Bibliotheca botanica*, La Haye 1740, in-4°, Leyde 1760, in-4°, par les soins de Laurent-Théodore Gronovius qui y a ajouté un supplément. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs & des ouvrages qui traitent de la botanique. Les voyages qu'il fit avec le marquis Scipion Maffei en France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, & sur-tout en Italie, le firent connoître avantageusement des gens-de-lettres, & augmenterent ses connoissances dans la botanique. Le champ fertile du Veronese fixa long-tems ses recherches, & lui fit publier: *Plantæ Veronenses*, 2 vol. Vérone 1745, in-8°. Il donna un troisieme volume *ibidem* en 1754, in-8°.

SEGUIN, (Joseph) avocat, né à la Clotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la Ville d'Arles*; à Arles 1687, in-4°. Cet ouvrage savant est utile aux antiquaires.

SEGUR, (Olympe de) dame illustre par les vertus conjugales, épousa le marquis de Belcier, fils du premier président de Bordeaux. Son mari étant prisonnier dans le château Trompette, elle résolut de le délivrer, l'alla voir, & lui persuada de prendre ses habits & sa coëffure. Cette entreprise lui réussit: Belcier s'esquiva le soir sous cet habit, sans être reconnu des gardes. Elle demeura comme en ôtage pour son époux, & elle sortit dans la suite. Hérodote rapporte que les femmes lacédémoniennes sauverent la vie à leurs maris par ce stratagême. En 934, Dona Sancha, femme de Ferdinand de Castille, employa aussi la même ruse, dictée par la même vertu.

SEGUR, (Jean-Charles de) vit le jour à Paris en 1695. Après avoir été quelque tems dans le service militaire, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, & appella de la

Bulle *Unigenitus*. La grande faveur où étoit sa famille sous la régence du duc d'Orléans, lui inspira de l'ambition. Il révoqua son appel, & fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de M. de St-Albin évêque de Laon, & enfin évêque de St-Papoul. Il édifia pendant quelque tems ses ouailles par sa piété & sa soumission aux décisions de l'église; mais en 1735 il rétracta par un mandement tout ce qu'il avoit fait en faveur de la Constitution, & s'éclipsa de son diocese. Il vécut 13 ans depuis son abdication, dans l'obscurité, & mourut à Paris en 1748, à 53 ans. On a donné l'*Abrégé de sa Vie*, Utrecht 1749, in-12. On en fait presqu'un saint.

SEGUR, *voyez* PUYSEGUR.

SEGUSIO, (Henri de) *voyez* HENRI de Suze.

SEJAN, (*Ælius*) né à Vulsine en Toscane d'un chevalier romain, suivit d'abord la fortune de Caïus-César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibere, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractere & par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices & à faire éclater ceux des autres, tour-à-tour insolent & flatteur, modeste au-dehors, mais dévoré au-dedans de la soif de régner; il employoit, dans cette vue, tantôt le luxe & les largesses, tantôt l'application & la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifice auprès de Tibere, que ce prince, caché pour tout le monde, étoit pour lui sans secret & sans défiance. Il l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant par-tout *le compagnon de ses travaux*, & souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres & dans les places publiques. Sejan, parvenu au plus haut degré de puissance sans avoir assouvi son ambition, aspiroit au trône impérial. Il fit périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils & tous les petits-fils de Tibere. Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr pour se venger, que de corrompre Livie sa femme, qui empoisonna son mari. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibere la lui refusa. Outré de colere, il se vanta « qu'il étoit empereur de Rome, » & que Tibere n'étoit que prince » de l'isle de Caprée où il étoit » alors ». Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvoit rester long-tems impunie. Tibere donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, & dans le même jour il fut arrêté & étranglé en prison, l'an 31 de J. C. Le peuple déchira son cadavre, & en jeta dans le Tibre les misérables restes. Ses enfans périrent aussi par le dernier supplice, & Tibere enveloppa dans la perte de ce scélérat, tous ceux qui lui étoient suspects, & dont il vouloit se venger.

SEKENDORF, *voyez* SECKENDORF.

SELDEN, (Jean) né à Salvington, dans le Sussex, en 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, & s'y consacra principalement à la connoissance du droit & de l'antiquité sacrée & profane. Ce savant auroit pu être élevé aux plus grandes places d'Angleterre, s'il n'eût préféré son cabinet à tous les emplois. Après avoir mené une vie douce & appliquée, il mourut en 1654, à 70 ans. Il avoit pris pour devise: *La liberté sur toutes choses*. Cette liberté, qu'il mettoit dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois avec Jacques I & Charles I. Mais comme le zele plutôt que l'esprit de satyre animoit ses discours, on les lui pardonnoit plus facilement qu'à tout autre. La république des lettres le compte parmi ceux de ses membres qui l'ont le plus enrichie. On a de lui: I. *De*

Successionibus in bona defuncti, secundùm Hebræos. II. *De Jure Naturali & Gentium, juxta disciplinam Hebræorum*; ouvrage fort estimé par Puffendorf, qui n'est pas d'accord en cela avec le Clerc & Barbeyrac. Il paroît qu'il s'étoit un peu entêté des écrits des rabbins, & qu'il a voulu y puiser des connoissances qu'il auroit pu prendre ailleurs. III. *De Nuptiis & divortiis*. IV. *De Anno civili veterum Hebræorum*. V. *De Nummis*. VI. *De Diis Syris*, Amsterdam 1680, in-8° : ouvrage plein de profondes recherches. VII. *Uxor Hebraïca*. VIII. *De laudibus Legum Angliæ*. IX. *Jani Anglorum facies altera*. X. *Mare clausum*, contre Grotius. L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa nation. Le zele patriotique l'anima toute sa vie. XI. *Analecton Anglo-Britannicum*, &c, livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre, jusqu'au regne de Guillaume le Conquérant. XII. *De Synedriis Hebræorum*; traité savant & estimé. XIII. Une *Explication des Marbres d'Arundel*, in-4°, en latin, avec des notes pleines d'érudition, continuée par Prideaux qui en a expliqué le plus grand nombre (*voyez* ce mot). XIV. Un *Traité des Dixmes*, qui offensa beaucoup le clergé d'Angleterre. XV. Un autre de l'*Origine du Duel*. C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eutichius d'Alexandrie. Tous les ouvrages de Selden, tant latins qu'anglois, ont été imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurité. On a imprimé en anglois un recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SELENUS, (Gustave) *voyez* AUGUSTE, duc de Brunswick.

SELEUCUS I, *Nicanor*, (c'est-à-dire *Victorieux*) roi de Syrie, fils d'Antiochus, devint l'un des principaux généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone, mais il en fut chassé par Antigone, & se retira en Egypte, près de Ptolomée. Pour se venger de son ennemi, il se ligua avec Ptolomée, Cassandre & Lysimachus, contre Antigone, qui fut tué dans la bataille d'Ipsus, l'an 301 avant J. C. Seleucus partagea avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, & commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appellé *le Royaume des Séleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Demetrius, arma contre Lysimachus & le tua dans une bataille, l'an 282 avant J. C. Il alloit tomber sur la Thrace & sur la Macédoine, lorsque Ptolomée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui & le tua à Argon, la même année, à 78 ans, dont il en avoit régné 34. Ce prince aimoit les sciences; il renvoya aux Grecs les livres & les monumens précieux que Xercès leur avoit enlevés; il leur rendit entr'autres les statues d'Harmodius & d'Aristogiton, ces illustres défenseurs de la liberté. Les Grecs, par reconnoissance, placerent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, & les peupla de colonies grecques, qui apporterent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs & leur religion.

SELEUCUS II, fils d'Antiochus le Grand, succéda à son pere l'an 187 avant J. C., & fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le grand prêtre Onias, fournissoit tous les ans ce qu'il falloit pour les sacrifices du temple; mais comme c'étoit un prince foible, ses flatteurs l'engagerent à envoyer Héliodore piller le temple de Jerusalem. Quelque tems après le même Héliodore l'em-

poisonna. Son regne fut de 12 ans.

SELIM I, empereur des Turcs, ce fils de Bajazet II, voulut détrôner son pere; mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point; il revint à la charge, & Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante, au préjudice d'Achmet son ainé. Après s'être défait par le poison de ce pere malheureux, il ôta la vie à Achmet, & à Korkud son puiné, prince paisible & ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Egypte contre Kanson, souverain de ce royaume. Il lui livre bataille près d'Alep en Syrie, l'an 1516, & remporte une victoire long-tems disputée par le soudan, qui périt dans le combat. Cependant les Mammelucks se préparerent à résister aux Ottomans; mais Selim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua près du Caire Toumonbal, qu'ils avoient créé nouveau sultan, & le défit successivement dans deux batailles. Ce prince infortuné ayant été trouvé dans un marais, où les Arabes l'avoient caché, fut pendu par l'ordre de Selim. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, & de tout le reste de l'Egypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mammelucks en Egypte, où elle avoit duré plus de 260 ans, à compter depuis la mort du sultan qui avoit fait S. Louis prisonnier. Quelque tems auparavant, Selim avoit remporté une victoire signalée à Chalderon contre les Perses, & leur avoit enlevé Tauris. Il se préparoit à faire la guerre aux Chrétiens; mais en retournant à Constantinople, il fut attaqué d'un charbon pestilentiel à l'épine du dos. Il voulut se faire porter à Andrinople, croyant que l'air de cette ville le rétabliroit; mais il mourut à Shuasfdy, sur la route de cette ville, l'an 1520, dans le même lieu où il avoit fait empoisonner son pere. Il étoit dans sa 54e année & en avoit régné 8. Ce prince étoit courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisoit à la lecture de l'histoire, & faisoit assez bien des vers dans sa langue; mais malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il trempa ses mains dans le sang de son pere, de ses freres, de 8 de ses neveux, & d'autant de bachas qui l'avoient servi fidellement.

SELIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II, & petit-fils de Selim I, monta sur le trône après son pere en 1566. Il fit, l'année suivante, une treve de 8 ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même tems, il confirma le traité de paix que son pere avoit fait avec les Vénitiens. Mais en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux, & leur prit l'isle de Chypre par son général Mustapha. Il en fut bientôt puni: le 7 octobre 1571, il perdit la célebre bataille de Lépante (*voyez* JUAN Don). Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, & hâta la paix avec Venise. Dès que Selim l'eut conclue, il posa le glaive & le sceptre, pour aller s'ensevelir au fond de son serrail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort, arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses freres Mustapha & Bajazet lui avoit ouvert le chemin du trône dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talens & sans courage, il n'aima que les femmes & le vin, & ne dut l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

SELLIUS, (Godefroi) né à Dantzick, membre de l'académie impériale, & de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, où il cultiva les lettres avec succès. Il mourut en 1767. Nous avons de lui des traductions & d'autres ouvrages.

Les plus connus sont : I. *Description géographique du Brabant Hollandois*, in-12. II. *Voyage de la Baie d'Hudson*, in-8°. III. *Dictionnaire des Monogrammes*, in-8°. IV. *Histoire naturelle de l'Irlande*. V. *Histoire des anciennes révolutions du Globe Terrestre*, in-12, pleine d'idées systématiques & romanesques. VI. *Traduction des Satyres de Rabener* avec M. du Jardin, 4 vol. in-12. VII. *Histoire des Provinces-Unies*, en 8 vol. in-4°, avec le même ; compilation assez mal rédigée.

SELLUM, meurtrier de Zacharie roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J. C. Mais au bout d'un mois il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut lui-même proclamé roi par son armée.

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2446 avant J. C. couvrit la nudité de son pere. Noé à son réveil lui donna une bénédiction particuliere. Sem mourut âgé de 600 ans, laissant 5 fils, Ælam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe, Salé, Heber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor, & Tharé pere d'Abraham.

SEMEÏ, parent du roi Saül, imita & servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce pere infortuné contraint de s'enfuir par la rebellion de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, & lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. Mais David ayant été vainqueur, Semeï se jeta à ses pieds, & demanda pardon. David réprimant tout mouvement de vengeance, lui fit grace ; mais il recommanda en mourant à son fils Salomon, de ne pas perdre de vue un rebelle dont l'impunité pouvoit produire des effets funestes à l'état. Ce prince devenu roi fit venir Semeï, & lui défendit sous peine de la vie de sortir de Jerusalem. Le coupable ayant violé cette défense trois ans après, fut arrêté & condamné à avoir la tête tranchée.

SEMEIAS, enthousiaste de la ville de Néhélele, voulut se mêler de composer des prophéties, & envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disoit que Dieu ordonnoit à Sophonias de prendre soin du peuple qui restoit à Jerusalem. Le prophete Jérémie avertit, de la part de Dieu, Sophonias de ne pas croire ce fourbe, qui en seroit puni par une captivité éternelle pour lui & pour sa postérité... Il ne faut pas le confondre avec le prophete SEMEIAS, qui vivoit sous Roboam roi de Juda, & qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus qui s'étoient séparées de lui. Il y a un 3e SEMEIAS, dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présens du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles au saint homme Néhémie qui vouloit rebâtir Jerusalem.

SÉMÉLÉ, *voyez* BACCHUS.

SEMELIER, (Jean-Laurent le) prêtre de la Doctrine-Chrétienne, né à Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talens lui mériterent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris en 1725, à 65 ans. On a de lui : I. D'excellentes *Conférences sur le Mariage* : l'édition la plus estimée est celle de Paris en 1715, 5 vol. in-12, parce que cette édition fut revue & corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne. II. *Des Conférences sur l'Usure & sur la Restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12. III. Des *Conférences sur les Péchés*, 3 vol. in-12. Le P. Semelier s'étoit proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne ;

mais la mort l'empêcha d'exécuter un si louable dessein. On a cependant trouvé dans ses papiers, de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1755 & en 1759, & qui ont soutenu la réputation de ce savant & pieux doctrinaire. Il y en a 6 sur la Morale & 4 sur le Décalogue.

SEMIRAMIS, née à Ascalon, ville de Syrie, vers l'an 2150 avant J. C. épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme & ses autres grandes qualités lui avoient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa, en mourant, le gouvernement de son royaume à Semiramis, qui gouverna comme un grand-homme. Elle fit, dit-on, construire Babylone, dont on a tant vanté les murailles, les quais, & le pont construit sur l'Euphrate qui traversoit la ville du nord au midi, & d'autres ouvrages que plusieurs critiques rangent parmi les êtres de raison, mais dont le crédule Hérodote raconte des merveilles. Semiramis, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, laissa par-tout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua sur-tout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquoient, & à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa derniere expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avoit un fils de Ninus, nommé *Ninias*. Avertie qu'il conspiroit contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur; se rappellant alors un oracle de Jupiter Ammon, qui lui avoit prédit que « sa fin seroit prochaine, » lorsque son fils lui dresseroit des » embûches ». Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins, d'autres attribuent, avec plus de vraisemblance, sa mort à Ninias. Cette reine fut honorée après sa mort par les Assyriens, comme une divinité, sous la forme d'une colombe. Semiramis a été la source de beaucoup de fables qui ne méritent point d'être rapportées, & ce que nous venons d'en dire, n'est peut-être pas plus vrai.

SENAC, (Jean) né dans le diocese de Lombez, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller-d'état, & de surintendant-général des eaux-minérales du royaume, mérita ces places par des talens distingués & par des ouvrages utiles. Les principaux sont: I. La Traduction de l'*Anatomie d'Heister*, avec des *Essais de Physique sur l'usage des parties du corps humain*, Paris 1735, in-8°, avec fig. 1753, 3 vol. in-12, avec fig. Les réflexions de Senac rendent cet ouvrage très-intéressant. II. *Traité des causes, des accidens & de la cure de la Peste*, 1744, in-4°. III. *Traité de la structure du Cœur*, 1748, 2 vol. in 4°, réimprimé en 1777 & 1783, avec les additions & corrections de l'auteur, publiées par M. Portal. C'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin. Il employa 20 ans à ce travail, le plus vaste & le plus pénible (*voyez* LOUVER). IV. *De recondita Febrium natura & curatione*, 1759, in-8°, plein de connoissances profondes & utiles. M. Tissot, dans une Lettre à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Senac; ce que d'autres révoquent en doute. V. *Réflexions sur les Noyés*, dans les Mémoires de l'Académie, 1725. Il y combat beaucoup de préjugés populaires. VI. *Discours touchant l'opération de la Taille*, 1727, in-12. VII. *Mémoire sur le Diaphragme*. — C'est faire injure à la mémoire de ce médecin que de lui attribuer le *Nouveau Cours de Chymie suivant les principes de Newton & de Stahl*, 1737, 2 vol.

in-12. Cette production informe a été tirée par quelques étudians mal-adroits & qui ne consultoient qu'un intérêt sordide, des leçons de MM. Geoffroy & Boulduc. Senac avoit tout ce qu'il faut pour plaire à la cour & dans le grand monde.

SENAULT, (Jean-François) né à Anvers en 1599 (M. Fromentier dans son *Oraison funebre* le dit né à Douai, & M. Paquot, *Notio temporum*, à Paris) d'un secretaire du roi de France, & zélé ligueur. Le cardinal de Berulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en seroit un jour la gloire par ses talens & par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus & au galimathias : il sût lui rendre la dignité, la noblesse qui convient à la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions & des évêchés ; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confreres l'élurent supérieur de S. Magloire, & il s'y conduisit avec tant de douceur & de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec l'applaudissement & l'amour de ses inférieurs, & mourut à Paris en 1672, à 71 ans. L'abbé Fromentier, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funebre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : I. Un traité de l'*Usage des Passions*, imprimé plusieurs fois in-4° & in-12, & traduit en anglois, en allemand, en italien & en espagnol. On trouve dans cet ouvrage plus d'élégance que de profondeur ; & quoique l'auteur eût purgé la chaire des antitheses puériles & des jeux-de-mots recherchés, son style n'en est pas tout-à-fait exempt. II. Une *Paraphrase de Job*, in-8°, qui, en conservant toute la majesté & toute la grandeur de son original, en éclaircit les difficultés. III. L'*Homme Chrétien*, in-4°, & l'*Homme Criminel*, aussi in-4°. IV. *Le Monarque*, ou *les Devoirs du Souverain*, in-12 ; ouvrages estimés. V. Trois volumes in-8° de *Panégyriques des Saints*. VI. Plusieurs *Vies des Personnes illustres par leur piété*.

SENEÇAI ou SENECÉ, (Antoine Bauderon de) né à Mâcon en 1643, étoit arriere-petit-fils de Brice Bauderon, médecin, connu par une *Pharmacopée*. Son pere étoit lieutenant-général au présidial de Mâcon. Il suivit le barreau quelque tems, moins par inclination, que par déférence pour ses parens. Son humeur querelleuse lui ayant suscité de mauvaises affaires, il fut obligé de s'enfuir d'abord en Savoie, & ensuite à Madrid. Il revint en France, & acheta en 1673 la charge de premier valet-de-chambre de la reine Marie-Thérese, femme de Louis XIV. A la mort de cette princesse, arrivée en 1683, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille qui étoit nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, Seneçai retourna dans sa patrie, où il mourut en 1737, à 94 ans. Les *Poésies* que nous avons de cet auteur, le mettent au rang des poëtes favorisés d'Apollon. Sa versification est cependant quelquefois un peu négligée. Il a fait des *Epigrammes*, 1727, in-12 ; des *Nouvelles* en vers, des *Satyres*, 1695, in-12, &c. On distingue le Poëme intitulé : *Les Travaux d'Apollon*, dont le poëte Rousseau faisoit cas.

SÉNEQUE, (*Lucius Annæus Seneca*) orateur, né à Cordoue en Espagne vers l'an 61 avant J.C., dont il nous reste des *Déclamations*, que l'on a faussement attribuées à Séneque le Philosophe, son fils. Séneque l'Orateur épousa Helva, illustre dame espagnole, dont il eut trois fils : Séneque le Philosophe ; Annæus Novatus ; & Annæus Mela, pere du poëte Lucain... Les défauts du style de

Séneque l'Orateur sont les mêmes que ceux de Séneque le Philosophe; ainsi voyez l'article suivant.

SÉNEQUE le Philosophe, (*Lucius Annæus Seneca*) fils du précédent, naquit à Cordoue, vers l'an 6e avant J. C. Il fut formé à l'éloquence par son pere, par Hygin, par Cestius, & par Asinius Gallus; & à la philosophie, par Socion d'Alexandrie & par Photin, célebres stoïciens. Après avoir pratiqué pendant quelque tems les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire, s'être privé dans ses repas de tout ce qui a vie) il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés; mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspiroit aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carriere si brillante & si dangereuse sous un prince bassement envieux. Il brigua alors les charges publiques, & obtint celle de questeur. On croyoit qu'il monteroit plus haut, lorsqu'un commerce illicite avec Julie-Agrippine, veuve de Domitius, un de ses bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'isle de Corse. C'est-là qu'il écrivit ses *Livres de la Consolation*, qu'il adressa à sa mere. Agrippine ayant épousé l'empereur Claude, rappella Séneque, pour lui donner la conduite de son fils Néron, qu'elle vouloit élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions & les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome; mais après que Poppée & Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, il devint la honte du genre-humain. La vertu extérieure de Séneque lui parut être une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé *Cléonice*, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime par la défiance de Séneque, qui ne vivoit que de fruits & ne buvoit que de l'eau; Néron l'envelоppa dans la conjuration de Pison, & il fut dévoué à la mort comme les autres conjurés, & l'exécution fut à son choix. Le philosophe demanda de pouvoir disposer de ses biens; mais on le lui refusa. Alors il dit à ses amis: » Que puisqu'il n'étoit » pas en sa puissance de leur faire » part de ce qu'il croyoit posséder, il laissoit au moins sa vie » pour modele, & qu'en l'imitant » exactement, ils acquerroient » parmi les gens de bien une gloire » immortelle ». Paroles pleines de faste & de petitesse. L'horreur de la mort, malgré sa sécurité apparente, l'affecta si fort qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Tacite en parle assez favorablement, quoiqu'il convienne de ses monstrueuses amours. Mais Dion & Xiphilin ne l'ont pas ménagé, & le portrait qu'ils en font, est assez conforme à ce qui paroît de plus certain sur ce moraliste fameux qui a vécu d'une maniere très-opposée à ses écrits & à ses maximes, & dont la mort peut passer pour une punition de son hypocrisie. Elle arriva l'an 65 de J. C. & la 12e année du regne de Néron. Pompeïa Paulina, son épouse, voulut mourir avec lui: Séneque, au lieu de l'en empêcher, l'y exhorta, & ils se firent ouvrir les veines l'un & l'autre en même tems; mais Néron, qui aimoit Paulina, donna ordre de lui conserver la vie. On ne peut nier que Séneque ne fut estimable par quelques vertus; mais sa sagesse étoit plus dans ses discours que dans ses actions. Il se laissa corrompre par l'air contagieux de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublemens précieux, cette multitude de tables de cedre soutenues sur des pieds

tyroire, &c? Comment excuser les rapines usuraires qui le déshonorerent pendant qu'il étoit questeur? Que n'auroit-on pas à dire de ses lâches adulations envers Néron? Qui ne sait qu'il flatta ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine sa mere, & qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais & des jardins de Britannicus après la mort injuste de ce Romain, &c? Il se montra en mourant un apologiste enthousiaste du suicide; enfin il seroit bien difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conjuration de Pison. Si on considere Séneque comme auteur, il avoit toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentiment, il unissoit beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siecle, le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens, le fard & la parure de la cour de Néron; un style sententieux, semé de pointes & d'antithefes; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neuves; des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, & il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront des leçons de morale utiles, des idées rendues avec vivacité & avec finesse. Mais pour profiter de cette lecture, il faut savoir discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puérile, & les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. La premiere édition de ses ouvrages est celle de Naples 1475, in-fol. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1640, 3 vol. in-12; & d'Amsterdam 1672, en 3 vol. in-8°, avec les notes des interpretes connus sous le nom de *Variorum*. Les principaux ouvrages de ce recueil sont: I. *De ira*. II. *De consolatione*. III. *De Providentia*. IV. *De tranquillitate animi*. V. *De constantia Sapientis*. VI. *De clementia*. VII. *De brevitate vitæ*. VIII. *De vita beata*. IX. *De otio sapienti*. X. *De beneficiis*, & un grand nombre de *Lettres morales*. Ces divers traités contiennent d'excellentes choses: dans quelques endroits l'on s'apperçoit sans peine que les maximes de l'Evangile déja répandues par-tout, ne lui étoient pas inconnues; mais dans d'autres il s'abandonne à des erreurs étranges, & ne se défend pas même des délires du matérialisme. Telle est la mobilité fatale de ces prétendus sages qui parlent de la vérité sans la rechercher sincérement, & de la vertu sans la pratiquer; qui s'érigent en pédagogues par vanité, & donnent à l'ostentation, ce que l'homme de bien se contente de faire & renferme dans le secret du cœur. Malherbe & du Ryer ont traduit en françois ces différens ouvrages, 1659, in-fol. & en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complette qu'on estime, à quelques inexactitudes près, est celle de la Grange, Paris 1777, 6 vol. in-12. Nous avons sous le nom de Séneque plusieurs *Tragédies* latines, qui ne sont pas toutes de lui; on lui attribue *Médée*, *Œdipe*, la *Troade* & *Hippolyte*. On y trouve des pensées mâles & hardies, des sentimens pleins de grandeur, des maximes de politique très-utiles; mais l'auteur est guindé, il se jette dans la déclamation, & ne parle jamais comme la nature. Les meilleures éditions de ses *Tragédies* sont: celle d'Amsterdam 1662, in-8°, *cum notis Variorum*; de Liege 1707, in-12; de Leyde 1708, in-8°; & celle de Delft 1728, en 2 vol. in-4°. L'abbé de Marolles les a traduites en françois. On a *Senecæ Sententiæ cum notis Va-*

riorum, Leyde 1708, in-8°, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées* de Séneque par la Beaumelle, 2 vol. in-12. On voit à la fin de *Flores utriusque Senecæ*, Paris 1574, in-12, publié par Haton du Mans, 14 Epîtres tant de Séneque à S. Paul que de S. Paul à Séneque, qui ont fait croire à quelques-uns que Séneque avoit été chrétien; mais ces Epîtres sont reconnues pour être des pieces supposées; & malgré le témoignage de S. Jerôme, personne ne croit aujourd'hui que Séneque ait été chrétien, comme il conste par le témoignage de Tacite qui dit qu'avant de mourir il prit de l'eau du bain, en arrosa les spectateurs, en disant qu'il *faisoit ces libations à Jupiter le libérateur*. D'ailleurs les paroles pleines de faste que nous avons rapportées, son exhortation à Pauline pour l'engager à se tuer elle-même, contrastent étrangement avec la mort d'un Chrétien. On a encore l'*Esprit de Séneque*; le philosophe y est trop flatté. L'auteur de la *Vie* de Séneque, qui est à la tête de la traduction de ses traités *de la Clémence & des Bienfaits* (Paris 1776) est tombé dans le même défaut. *Voyez* COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, &c.

SENETERRE, *voyez* FERTÉ.

SENNACHERIB, fils de Salmanasar, succéda à son pere dans le royaume d'Assyrie, l'an 714 avant J. C. Ezéchias, qui régnoit alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Teglatphalassar avoit soumis Achaz, Sennacherib entra sur les terres de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda qu'il ruina, & dont il passa les habitans au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense (*voyez* l'Histoire de cette guerre à l'article EZÉCHIAS). Sennacherib s'étant retiré dans ses états, fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J. C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfans, monta sur le trône après lui.

SENNE, (La) *voyez* LASCENE.

SENNERT, (Daniel) né l'an 1572 à Breslaw, d'un cordonnier, devint docteur & professeur en médecine à Wittemberg. La maniere nouvelle dont il enseignoit & pratiquoit son art, lui fit un nom célebre; mais sa passion pour la chymie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutoit quelques anciens, & à la singularité de ses opinions, lui suscita beaucoup d'ennemis. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Venise en 1645, en 3 vol. in-fol. & réimprimés en 1676 à Lyon, en 6 vol. in-fol. On y remarque beaucoup d'ordre & de solidité: il suit en tout la théorie galénique. Les principes fondamentaux de la médecine y sont savamment établis, les maladies & leurs différences exactement décrites, & les indications pratiques très-bien déduites; quelques critiques lui reprochent cependant d'avoir mis trop de subtilité dans la distinction des maladies. Haller regarde les ouvrages de Sennert comme un abrégé de ceux des anciens sur la cure des maladies; & sous ce point de vue, ils doivent être considérés comme une bibliotheque complette dont un médecin ne sauroit se passer; ils valent d'ailleurs infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peste en 1637, à 65 ans. André SENNERT, son fils, mort à Wittemberg en 1689, à 84 ans, après y avoir enseigné les langues orientales avec succès pendant 51 ans, soutint dignement la réputation de son pere. On a de lui beaucoup de gros livres sur la langue hébraïque.

SENSARIC, (Jean-Bernard) bénédictin de la congrégation de S. Maur, prédicateur du roi de France, né à la Réole, diocese de Bazas, en

1710, mort le 10 avril 1756; se distingua autant par son éloquence & par ses talens, que par les qualités qui forment le religieux & le chrétien. On a de lui: I. Des *Sermons*, 1771, 4 vol. in-12. II. L'*Art de peindre à l'esprit*, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs & poëtes françois, en 3 vol. in-8°, Paris 1758. Le choix de cette compilation est en général assez bon; mais peut-être seroit-il à souhaiter qu'une critique plus sévere eût retranché un assez grand nombre d'exemples, qui ne servent qu'à grossir ce recueil, sans le rendre plus estimable.

SEPHORA, fille de Jethro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver de l'Egypte, arriva au pays de Madian où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jethro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur pere, des bergers les en chasserent; mais Moïse les défendit. Jethro l'envoya chercher, & lui donna en mariage Sephora, une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gersom & Eliezer.

SEPULVEDA, (Jean-Genès de) né à Cordoue en 1491, devint théologien & historiographe de l'empereur Charles-Quint. Il eut un démêlé très-vif avec Barthélemi de Las Casas, au sujet de la maniere dont les Espagnols traitoient les Indiens. Sepulveda trop affecté du récit qu'on faisoit des vices monstrueux, de la barbarie, de la perfidie, de l'antropophagie & des horribles superstitions des Américains, croyoit qu'on pouvoit les traiter comme les Cananéens; mais il ne réfléchissoit pas que ceux-ci avoient été anathématisés par Dieu même, & que les Juifs avoient un ordre exprès de les détruire comme abominables & incorrigibles. D'ailleurs l'esprit du Christianisme obligeoit à tout tenter avant d'en venir à cette extrémité. Sepulveda, qu'il ne faut pas juger sur les injures de quelques enthousiastes, étoit malgré cette erreur, un homme de mérite & d'une conduite irréprochable. Il mourut en 1572, à Salamanque, où il étoit chanoine, dans sa 82e année. On a de lui plusieurs traités: I. *De regno & Regis officio*. II. *De appetenda gloria*. III. *De honestate rei militaris*. IV. *De Fato & Libero-Arbitrio contra Lutherum*. V. Des *Lettres latines*, curieuses. Ces différens ouvrages ont été recueillis à Cologne en 1602, in-4°. VI. Des Traductions d'Aristote avec des notes, que Naudé estimoit, & dont Huet faisoit peu de cas.

SERAFINO, *voyez* AQUILANO.

SERAPION, (Jean) médecin arabe, vivoit entre le 8e & le 11e siecle. Ses Ouvrages, imprimés à Venise en 1497, in-fol. & plusieurs fois depuis, sont en bonne partie tirés de Dioscoride & de Galien.

SERAPIS, divinité égyptienne, qu'on représentoit sous une figure humaine, portant un boisseau sur la tête, une regle à la main. On ajoutoit à côté un animal à trois têtes. C'étoit l'idole la plus respectée en Egypte; & la ville d'Alexandrie, qui étoit le centre de son culte, fut appellée *la Ville Sainte*. L'empereur Théodose ordonna de la mettre en pieces. Le temple qui lui étoit consacré, étoit, dit-on, magnifique. *Voyez* Tillemont, *Hist. des Empereurs*, tom. 5, p. 310.

SERARIUS, (Nicolas) savant jésuite, né à Rambervillers en Lorraine, l'an 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna ensuite les humanités, la philosophie & la théologie à Wurtzbourg & à Mayence. C'est dans cette derniere ville qu'il finit ses jours en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: I. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de la *Bible* à Mayence, 1611, in-fol. II. Des

Prolégomenes estimés sur l'Ecriture-Sainte, Paris 1704, in-fol. III. *Opuscula Theologica*, en 3 tomes in-fol. IV. Un *Traité des trois plus fameuses Sectes des Juifs* (les Pharisiens, les Saducéens, & les Esséniens). On en donna une édition à Delft 1703, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on a joint les Traités sur le même sujet de Drusius & de Scaliger. V. Un savant traité *De rebus Moguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous ses ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol. décelent un homme consommé dans l'érudition. Baronius dans ses *Annales* l'appelle la *lumiere de l'église d'Allemagne*.

SERBELLONI, (Gabriel) chevalier de Malte, grand-prieur de Hongrie, étoit d'une ancienne maison d'Italie, féconde en personnes de mérite. Après avoir donné des preuves de sa valeur au siege de Strigonie en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui étoit à la tête des Protestans d'Allemagne. Il se signala ensuite dans les guerres d'Italie. Son courage éclata sur-tout à la journée mémorable de Lépante, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise & son défenseur fait prisonnier, il fallut rendre 36 officiers turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanois, en qualité de lieutenant-général, en 1576. Il avoit de grands talens pour l'architecture militaire, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes. Ce héros finit sa brillante carriere en 1580.

SERENUS SAMMONICUS, (Q.) médecin du tems de l'empereur Sévere & de Caracalla, vers l'an 210 de J. C., écrivit divers Traités sur l'histoire naturelle. Il ne nous est parvenu qu'un Poëme, assez plat, *de la Médecine & des Remedes*, dont il y a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles d'Amsterdam 1662, in-8°, de Padoue 1722, Leyde 1731, in-4°. La plupart des remedes qu'il propose sont superstitieux. On le trouve aussi dans le Corps des Poëtes Latins de Maittaire, & dans les *Poëtæ Latini minores*. Serenus périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avoit une bibliotheque de 62000 volumes. (On sait que ces volumes étoient des rouleaux qui tenoient beaucoup de place sans contenir beaucoup de choses)... Il faut le distinguer de SERENUS *Antissensis*, qui a écrit sur les sections coniques un Traité en 2 livres, publié par le célebre Halley. *Voyez* son article.

SERGIUS-PAULUS, proconsul & gouverneur de l'isle de Chypre pour les Romains, fut converti par S. Paul. Ce proconsul, homme d'ailleurs raisonnable & prudent, avoit auprès de lui un magicien nommé *Barjesu*, qui s'efforçoit d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J. C. Quelques auteurs ont prétendu que c'est en mémoire de cet illustre prosélyte que l'apôtre avoit changé son nom de *Saul* contre celui de *Paul*.

SERGIUS I, originaire d'Antioche, & né à Palerme, fut mis sur la chaire de S. Pierre après la mort de Conon, en 687. Son élection avoit été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de son bon gré à Sergius, & de celle de Théodore, qui le fit aussi, mais malgré lui. Sergius ne voulut jamais souscrire au concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quini-Sexte*, parce que le pontife de Rome n'avoit eu aucune part à sa convocation, & n'y avoit assisté ni en personne, ni par ses légats. Ce refus le brouilla avec l'empereur Justinien le jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanteroit l'*Agnus Dei* à la messe. Il mourut

le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie.

SERGIUS II, romain, fut pape après la mort de Gregoire IV, le 10 février 844, & mourut le 27 janvier 847.

SERGIUS III, prêtre de l'église romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé & se tint caché pendant 7 ans. Il fut rappellé ensuite & mis à la place du pape Christophe, l'an 905. Sergius regarda comme usurpateur Jean IX, qui lui avoit été préféré, & les trois autres qui avoient succédé à Jean; il se déclara aussi contre la mémoire du pape Formose, & approuva la procédure d'Etienne VI: en quoi il eut certainement des torts graves. Si on en croit Luitprand, qui rapporte souvent des bruits populaires, Sergius déshonora le trône pontifical par ses vices, & mourut comme il avoit vécu, en 911. Flodoart au contraire fait l'éloge de son gouvernement.

SERGIUS IV, (appellé *Os Porci* ou *Bucca Porci*) succéda l'an 1009 au pape Jean XVIII. Il étoit alors évêque d'Albane. On le loue sur-tout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS I, patriarche de Constantinople en 610, syrien d'origine, se déclara l'an 626 chef du parti des Monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistoit à ne reconnoître qu'une volonté & qu'une opération en J. C. Il persuada à l'empereur Heraclius que ce sentiment n'altéroit en rien la pureté de la foi; & le prince l'autorisa par un édit qu'on nomma *Ecthese*, c'est-à-dire *Exposition de la Foi*. Sergius le fit recevoir dans un conciliabule de Constantinople, & en imposa même au pape Honorius (voyez ce mot). Cet homme artificieux mourut en 639, & fut anathématisé dans le 6e concile général, en 681... Un autre patriarche de Constantinople, nommé *Sergius II*, soutint, dans le 11e siecle, le schisme de Photius contre l'église romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

SERIPAND, (Jerôme) né en 1493 à Troja dans la Pouille, qu'on nomme quelquefois *Néapolis Troja* (la nouvelle ville de Troie) ce qui a induit en erreur plusieurs lexicographes qui le disent né à Naples, se fit religieux de l'ordre de S. Augustin. Il devint ensuite docteur & professeur en théologie à Bologne, & général de son ordre en 1539. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal, & de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1563, regardé comme un prélat aussi pieux qu'éclairé. On a de lui: I. Un *Traité* latin *de la Justification*. II. *Des Commentaires* latins *sur les Epîtres de S. Paul*, & *sur les Epîtres Catholiques*, Naples 1601. III. Un *Abrégé* en latin des *Chroniques* de son ordre. IV. Des *Sermons* en italien sur le Symbole, Rome 1586.

SERLIO, (Sébastien) célebre architecte, né à Bologne, florissoit vers le milieu du 16e siecle. François I l'appella en France. Il embellit les maisons royales, entr'autres Fontainebleau, où il mourut vers 1552, dans un âge avancé. On a de lui un livre d'*Architecture* en italien, qui est une preuve de son goût & de sa sagacité. La meilleure édition est de Venise 1668, in-fol. Il est divisé en plusieurs livres: le premier traite de la géométrie, le second de la perspective, le troisieme de la construction des anciens temples, théâtres, palais, thermes, &c; le quatrieme des principes de l'architecture, le cinquieme de diverses sortes de temples, &c.

SERLON, moine bénédictin de Cerisi, né à Vaubadon, près de Bayeux, passa avec Géofroi son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célebre abbaye de Savigny, au diocese d'Avranches, & en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Citeaux, il réunit, entre les mains de S. Bernard, en présence du pape Eugene III, son abbaye à l'ordre de Citeaux, & la lui soumit, avec tous les autres monasteres qui en dépendoient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole, & encore plus par sa sagesse & sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdiqué, & vécut 5 ans en simple religieux. Il mourut saintement l'an 1158. On a de lui un recueil de *Sermons* dans le *Spicilege* de dom d'Achery, tome 10e; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6e vol. de la *Bibliotheque de Citeaux*; & quelques autres ouvrages manuscrits.

SERMENT, (Louise-Anastasie) de Grenoble en Dauphiné, de l'académie des Ricovrati de Padoue, morte à Paris vers 1692, âgée de 50 ans, s'est rendue célebre par son érudition & par son goût pour les belles-lettres. Plusieurs beaux esprits, & entr'autres Quinault, la consultoient sur leurs ouvrages. Elle a fait aussi quelques Poésies françoises & latines, qui sont d'un mérite assez médiocre.

SERNIN, *voyez* SATURNIN.

SERON, général d'Antiochus Epiphanes, ayant appris la déroute des troupes d'Apollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas Machabée. Il s'avança donc dans la Judée jusqu'à la hauteur de Bethoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avoit qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa & mit en déroute, & après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERPILIUS, (George) né à Oedenbourg en Hongrie l'an 1668, fut surintendant de l'église protestante de Ratisbonne, & mourut en cette ville vers l'an 1709. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, entr'autres : I. *Catalogus Bibliothecæ ministerii Ratisbonensis*, 1700-1707, 2 vol. in-fol. II. *Epitaphia Theologorum Suevorum*, 1707, in-8°. III. *Personalia Mosis*,.... *Samuelis*,.... *Esdræ*,.... *Nehemiæ*,.... *Esther*, imprimés séparément. IV. *Personalia Jobi cum supplemento Spanheimii & Chemnicii*, Ratisbonne 1709, in-8°. V. *Carmina varia latina & germanica*. VI. Plusieurs ouvrages polémiques, historiques, ascétiques, &c, en allemand. Si on excepte quelques préjugés de secte, il y a de l'érudition & de bonnes observations.

SERRANO, (Joseph Franco) écrivain juif, professeur de la langue hébraïque dans la Synagogue Portugaise d'Amsterdam, a donné une *Traduction* espagnole des livres de Moïse, accompagnée de notes marginales tirées du Talmud & des principaux rabbins qui l'ont commenté, Amsterdam 1695, in-4°. Ce rabbin a beau protester dans sa préface qu'il a rendu le texte avec toute la fidélité possible; sa mauvaise foi & son ignorance qui se font sentir en plusieurs endroits, déposent contre la sincérité de cette protestation.

SERRE, (Jean Puget de la) né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique, & se maria ensuite. Il a beaucoup écrit en vers & en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. La Serre se connoissoit lui-même : ayant un jour assisté à un fort mauvais discours, il alla, comme dans une espece de

de transport, embrasser l'orateur, en s'écriant : » Ah, monsieur, depuis 20 ans j'ai bien débité du » galimathias ; mais vous venez » d'en dire plus en une heure, » que je n'en ai écrit en toute » ma vie ». La Serre se vantoit d'un avantage alors rare, mais qui depuis est devenu bien commun : » C'est (disoit-il) d'avoir su tirer » de l'argent de mes ouvrages, » tout mauvais qu'ils sont ; tandis » que les autres meurent de faim » avec de bonnes productions ». Ses livres les plus connus sont : I. *Le Secretaire de la Cour* ; qui a été imprimé plus de 50 fois, & qui ne méritoit pas de l'être une seule. II. Sa tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le tems du mauvais goût.

SERRE, (Jean-Louis-Ignace de la) sieur de Langlade, censeur royal, étoit du Quercy, & mourut l'an 1756, à 94 ans. On a de lui quelques Opéra, Comédies & Romans. *Voyez* LUSSAN Marguerite.

SERRES, *Serranus*, (Jean de) calviniste, ayant échappé au massacre de la St-Barthélemi, devint ministre à Nîmes en 1582, & fut employé, par le roi Henri IV, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvoit se sauver dans l'église romaine ? il répondit qu'*on le pouvoit*. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire avec emportement, quelque tems après, contre les Catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions dans un grand traité qu'il intitula : *De Fide Catholicâ, sive de Principiis Religionis Christianæ, communi omnium Christianorum consensu semper & ubique ratis*, 1607, in-8°. Cet ouvrage fut méprisé par les Catholiques, & reçu avec tant d'indignation par les Calvinistes de Geneve, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poison. On prétend qu'il en mourut en 1598, à 50 ans. Cet écrivain étoit d'un emportement insupportable dans la société & dans ses écrits. Tout ce qui nous reste de lui est rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles & triviales. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Edition de *Platon* en grec & en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette version, bien imprimée, étoit pleine de contre-sens ; mais Henri Etienne la corrigea avant qu'elle fût livrée au public. II. Un traité de l'*Immortalité de l'Ame*, in-8°. III. *Inventaire de l'Histoire de France*, en 3 vol. in-12 ; dont la meilleure édition est en 2 vol. in-folio, 1660. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retrancherent les traits hardis, l'aigreur & la partialité : il n'y reste plus que la platitude. IV. *De statu Religionis & Reip. in Francia*. V. *Mémoires de la 3e Guerre civile & des derniers troubles de France sous Charles IX, en 4 livres*, 3 vol. in-8°. VI. Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX & Henri III, in-8°. Ce livre est connu sous le titre de l'*Histoire des Cinq Rois*, parce qu'il a été continué sous le regne de Henri IV, jusqu'en 1597, in-8°. VII. Quatre *Anti-Jesuita*, 1594, in-8° ; & dans un recueil qu'il intitula : *Doctrinæ Jesuiticæ præcipua Capita*. L'inexactitude, l'incorrection, la grossiéreté caractérisent son style. De Serres s'est trompé en tant d'endroits à l'égard des personnes, des faits, des lieux & des tems, que Dupleix a fait un gros volume de ses erreurs.

SERRES, (Jean de) *voyez* LAMBERT.

SERRONI, (Hyacinthe) premier archevêque d'Albi, fut pourvu, dès l'âge de 8 ans, de l'abbaye de S. Nicolas à Rome, où il étoit

né en 1617. Il prit l'habit de Dominicain, & lui fit honneur par sa vertu & par les progrès qu'il fit dans les sciences ecclésiastiques. Il reçut, en 1644, le bonnet de docteur. Le P. Michel Mazarin, frere du cardinal-ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil. Ses talens le firent bientôt connoître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque tems après le roi le fit intendant de la marine, & en 1648 il l'envoya en Catalogne, en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places; mais son esprit parut sur-tout à la conférence de St-Jean de Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende, & par l'abbaye de la Chaise-Dieu; enfin il fut transféré en 1676 à Alby, qui fut érigé en archevêché en 1678. Cet illustre prélat finit sa carriere à Paris, le 7 janvier 1687, à 77 ans. Il étoit fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Mende & Alby lui doivent des Séminaires & d'autres établissemens utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'Ame*, 5 vol. in-12, livre de piété oublié; & une *Oraison funebre de la Reine-Mere*, qui n'est pas du premier mérite.

SERRURIER, *voy.* SERARIUS.

SERRY, (Jacques Hyacinthe) fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de S. Dominique, & devint un des plus célebres théologiens de son tems. Après avoir achevé ses études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome & enseigna la théologie au cardinal Altieri. Il devint consulteur de la congrégation de l'*Index*, & professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut en 1738, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Une grande *Histoire des Congrégations* DE AUXILIIS, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol. à Anvers. La premiere édition est de 1699. *On peut appeller son livre un Roman Théologique, tant il y a de faussetés, de calomnies & de mensonges débités avec une audace incroyable* : dit l'auteur du Dictionnaire des Livres Jansénistes; mais on sent bien que tout le monde n'en a pas porté un jugement si sévere. Ce fut le P. Quesnel qui revit le manuscrit, & qui se chargea d'en diriger l'édition. L'ouvrage parut sous le nom d'*Augustin le Blanc*. Le P. Germon a donné des *Lettres* remplies de questions intéressantes touchant cette *Histoire*, à laquelle le P. Livinius Meyer (*voyez* ce mot) en a opposé une autre. II. Une dissertation intitulée: *Divus Augustinus, summus Prædestinationis & Gratiæ Doctor, à calumniâ vindicatus*, contre Launoy; Cologne 1704, in-12. III. *Schola Thomistica vindicata*, contre le P. Daniel, jésuite; Cologne 1706, in-8°. IV. Un traité intitulé: *Divus Augustinus Divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, à Padoue, in-12. V. *De Romano Pontifice*, &c, à Padoue 1732, in-8°, mis à l'*Index* par un décret du 14 janvier 1733. VI. *Theologia supplex*, Cologne 1736, in-12; traduite en françois 1756, in-12. Cet ouvrage concerne la Constitution *Unigenitus*. VII. *Exercitationes historicæ, criticæ, polemicæ, de Christo ejusque Virgine Matre*, Venise 1719, in-4°. Il y attaque particuliérement l'*Historia Familiæ sacræ* de Sandini. Il y a de l'érudition, mais des sentimens singuliers & des choses injurieuses aux plus saints & plus célebres écrivains de l'église; ce qui a fait mettre l'ouvrage à l'*Index*.

SERTORIUS, (*Quintus*) capitaine romain, de la ville de Nurcia, se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, & où il perdit un œil à la

premiere bataille. Il rejoignit ensuite Marius, & prit Rome avec lui, l'an 87 avant J. C. Mais au retour de Sylla, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les Isles Fortunées, pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée & tranquille; mais ce projet ne l'occupa pas long-tems. Il entra en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée de ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les Romains, que les proscriptions de Sylla avoient obligés à s'expatrier. Il donnoit des loix à presque toute l'Espagne, & il y avoit formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat, & des écoles publiques, où il faisoit instruire les enfans des nobles dans les arts des Grecs & des Romains. Le bas peuple lui étoit aussi dévoué que la noblesse. Sertorius lui avoit persuadé qu'il étoit en commerce avec les dieux, & qu'ils lui donnoient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avoit élevée, & qui le suivoit partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyerent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siege de la ville de Laurone dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu 10,000 hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche; mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats, qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, & aussi-tôt on lâcha la biche, qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Metellus, autre général romain, envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée & le battit auprès de Segontia. Ce fut alors que Sertorius fit un traité avec Mithridate. Ces deux guerriers donnoient beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui étoit inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J. C. Sertorius, devenu voluptueux & cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupoit plus que des plaisirs & de la vengeance, & avoit perdu les qualités qui l'avoient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération.

SERVAIS, (S.) évêque de Tongres, transporta son siege épiscopal de cette ville en celle de Mastricht, où ce siege resta jusqu'au 8e siecle, qu'il fut encore transféré à Liege. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où S. Athanase fut absous, & au concile de Rimini en 359, où il soutint la foi de Nicée; mais surpris par les Ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une maniere insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces hérétiques, il détesta sa facilité (*voyez* PHEBADE). Il mourut en 384. Il avoit composé, dit-on, un Ouvrage contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aëtius, &c, que nous n'avons plus. Quelques critiques prétendent que le siege de Tongres ne fut jamais transporté à Mastricht, quoique par divers raisons les évêques aient fait leur résidence dans cette ville. L'abbé Ghesquiere, dans ses *Acta Sanctorum Belgii*, tom. 1, 1783, combat cette opinion, que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'approfondir.

SERVANDONI, (Jean-Nicolas) né à Florence en 1695, s'est signalé par son grand goût d'architecture, & a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avoit, pour la décoration, les fêtes & les bâtimens, un génie plein d'élévation & de noblesse. Il méritoit d'être employé & récompensé par les prin-

ces, & il le fut. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France, il fut architecte, peintre & décorateur du roi, & membre des académies établies pour ces différens arts. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, & du duc de Wirtemberg. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766. Indépendamment de plusieurs édifices particuliers, tels que le grand portail de l'église de S. Sulpice à Paris (édifice d'un goût mâle & noble) & une partie de la même église; on a de lui plus de 60 Décorations au théatre de Paris. Il en a fait aussi un très-grand nombre pour les théatres de Londres & de Dresde.

SERVET, (Michel) né à Villanueva, en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, son goût pour les nouvelles erreurs l'ayant engagé à mettre les Pyrénées entre l'inquisition & lui. Sans ce tribunal, si on en croit un historien moderne, il eut causé les mêmes troubles en Espagne, que Luther & Calvin en Allemagne. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle, en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son Apologie, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, & sa mésintelligence avec ses confreres, le dégoûterent du séjour de la capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque tems chez les Frellons, libraires célebres, en qualité de correcteur d'imprimerie. Il fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paroître. Il alla s'établir en 1540 à Charlieu, où il exerça la médecine pendant 3 ans. Ses insolences & ses bizarreries l'obligerent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, qu'il avoit connu à Paris. Ce prélat aimoit les savans & les encourageoit par ses bienfaits: il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Servet auroit pu mener une vie douce & tranquille à Vienne, s'il se fut borné à la médecine & à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premieres idées contre la religion, il ne laissoit échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Il s'avisa d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avoit examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage de s'instruire, que pour le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois Questions à Calvin. Elles rouloient sur la Divinité de Jesus-Christ, sur la Régénération, & sur la Nécessité du Baptême. Calvin lui répondit. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin repliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, & des injures à la haine la plus implacable. Il eut, par trahison, les feuilles d'un ouvrage que Servet faisoit imprimer secrettement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avoit reçues de lui, & son adversaire fut arrêté. Servet s'étant échappé peu de tems après de la prison, se sauva à Geneve où Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible. A force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeoit, de crier & de faire crier que *Dieu demandoit le supplice de cet Antitrinitaire*, il le fit brûler vif, en 1553, à 44 ans. » Comment » les magistrats de Geneve (dit l'auteur du *Dictionnaire des Hérésies*) » qui ne reconnoissoient » point de juge infaillible du sens » de l'Ecriture, pouvoient-ils con» damner au feu Servet, parce qu'il » y trouvoit un sens différent de » Calvin? Dès que chaque parti-

» cahier est maître d'expliquer l'E-
» criture comme il lui plaît, sans
» recourir à l'église, c'est une
» grande injustice de condamner
» un homme qui ne veut pas défé-
» rer au jugement d'un enthousiaste,
» qui peut se tromper comme lui ».
Cependant Calvin osa faire l'apologie de sa conduite envers Servet. Il entreprit de prouver qu'il falloit faire mourir les hérétiques. Cet ouvrage traduit par Colladon, l'un des juges de l'infortuné Aragonois (Geneve 1560, in-8°) a fourni aux Catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les Protestans, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les Calvinistes en France. Grotius convient de bonne foi, qu'à cet argument il n'y a rien à opposer. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les ministres de Zurich, Bâle, Berne & Schafhouse consultés sur cette affaire après la détention de Servet & avant sa condamnation, répondirent unanimement que l'accusé méritoit la mort. Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystere de la Trinité; mais ses livres ayant été brûlés à Geneve & ailleurs, ils sont devenus fort rares. On trouve sur-tout très-difficilement l'ouvrage publié sous le titre: *De Trinitatis erroribus libri septem, per Michaëlem Servet, aliàs Revès, ab Aragonia Hispanum*. L'original de cet écrit impie fut imprimé à Haguenau 1531, in-8°, mais sans marquer la ville. Servet y attaque la Trinité & suit à-peu-près l'hérésie de Paul de Samosate, de Photin, &c, en distinguant Jesus-Christ du Verbe divin: mais il s'exprime là-dessus d'une maniere obscure & embarrassée. Ce volume, qui est imprimé en caracteres italiques, fut suivi de deux autres traités sous ce titre: *Dialogorum de Trinitate libri duo*, 1532, in-8°. *De justitia regni Christi, capitula quatuor, per Michaëlem Servetum, aliàs Revès ab Aragonia Hispanum, anno 1532*, in-8°. Dans l'avertissement qu'il a mis au-devant de ses Dialogues, il rétracte ce qu'il a écrit dans ses 7 livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses Dialogues; mais parce qu'ils étoient mal écrits, & qu'il s'y étoit expliqué d'une maniere barbare. Servet paroît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies & la dupe d'un prétendu réformateur cruel. On a encore de lui: I. Une *Edition* de la Version de la *Bible* de Santès-Pagnin, avec une *Préface* & des *Scholies*, sous le nom de *Michaël Villanovanus*. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-fol. fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui n'a que des idées confuses sur les matieres qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvoit dans la 1re édition à la tête de la 12e carte, forma un chef d'accusation contre lui, dans le procès qui lui fut intenté à Geneve. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine; & cela parce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité & d'abondance; comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes & incultes, devoient produire les mêmes richesses, & que les montagnes dépouillées du sol végétal pouvoient être autre chose que des masses de pierres (*voyez* une Dissertation sur cette matiere dans le *Journ. Hist. & Litt.* 1 avril 1779, p. 488). Ces progrès de l'erreur qui par degré porterent Servet à se soulever ouvertement contre les livres saints, dont il avoit réclamé l'autorité en faveur de ses premieres opinions, sont bien propres à vérifier l'observation que les philosophes, non suspects, ont faite sur l'impossibilité de fixer ses idées en matiere de

dogme, quand une fois on s'est soustrait au joug de l'église, & détaché du corps des fideles. » La religion catholique, apostolique & romaine, est incontestablement la seule bonne, la seule sûre & la seule vraie. Mais cette religion exige en même tems de ceux qui l'embrassent la soumission la plus entiere de la raison. Lorsqu'il se trouve dans cette communion un homme d'un esprit inquiet, remuant & difficile à contenter, il commence d'abord à s'établir juge de la vérité des dogmes qu'on lui propose à croire; & ne trouvant point dans cet objet de la foi un degré d'évidence que leur nature ne comporte pas, il se fait protestant. S'appercevant bientôt de l'incohérence des principes qui caractérisent le protestantisme, il cherche dans le socinianisme une solution à ses doutes & à ses difficultés, & il devient socinien. Du socinianisme au déisme il n'y a qu'une nuance très-imperceptible, & un pas à faire; il le fait. Mais comme le déisme n'est lui-même qu'une religion inconséquente, il se précipite insensiblement dans le pyrrhonisme; état violent, & aussi humiliant pour l'amour-propre, qu'incompatible avec la nature de l'esprit humain. Enfin il finit par tomber dans l'athéisme ». *Dict. Encyclop.* art. *Unitaires*, tom. 17, p. 200, édit. de Neuchâtel 1765. II. *Christianismi restitutio*, à Vienne 1553, in-8°. Cet ouvrage rempli d'erreurs sur la Trinité, & dont on ne connoît qu'un exemplaire, actuellement dans la bibliotheque de M. le duc de la Valliere, renferme les trois Traités publiés en 1531 & 1532, avec quelques Traites nouveaux. III. Sa propre *Apologie* en latin, contre les médecins de Paris, qui fut supprimée avec tant d'exactitude, qu'on n'en trouve plus d'exemplaire. Postel, aussi fanatique que lui, a fait son apologie, dans un livre singulier & peu commun, qui est resté manuscrit, sous ce titre: *Apologia pro Serveto, de Anima Mundi*, &c. IV. *Ratio Syruporum*, Paris 1537, in-8°. Servet n'étoit pas sans mérite, considéré comme médecin. Il remarque dans un des traités de sa *Christianismi restitutio*, que toute la masse du sang passe par les poumons, par le moyen de la veine & de l'artere pulmonaires. Cette observation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du sang, que quelques auteurs lui ont attribuée; mais cette vérité, confusément connue par Servet, ne fut bien développée que par le P. Fabri & Harvée (*voyez* ces mots)... Mosheim a écrit en latin l'*Histoire* de ses délires & de ses malheurs, in-4°, Helmstadt 1728; elle se fait lire avec plaisir, par les détails curieux qu'elle renferme.

SERVIEN, (Abel) ministre & secretaire-d'état, surintendant des finances, & l'un des Quarante de l'académie françoise, d'une ancienne maison du Dauphiné, fut employé dans des affaires importantes, qui lui mériterent la premiere présidence au parlement de Bordeaux. Il alloit exercer cet emploi, lorsque le roi le retint pour lui confier une place de secretaire-d'état. Sa capacité & sa prudence le firent nommer ambassadeur extraordinaire, avec le maréchal de Thoiras, qui alloit négocier la paix en Italie. Dès qu'elle fut conclue, il revint exercer sa charge; mais le cardinal de Richelieu cherchant à la lui enlever, il la remit entre les mains du roi même en 1636. Retiré en Anjou jusqu'en 1645, il fut rappellé par la reine-régente. Cette princesse l'envoya à Munster en qualité de plénipotentiaire, & il conclut la paix avec l'empire, à des conditions glorieuses pour la France. Le roi reconnu un si grand service, par la charge de surintendant des

fiances. Ce ministre mourut à Meudon en 1659, à 65 ans. On a de lui des *Lettres*, imprimées avec celles du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8°.

SERVIERE, *voyez* GROSLIER.

SERVILIUS *ou* KNAEP, (Jean) grammairien du 16*e* siecle, natif de Weert, dans le comté de Horn, au pays de Liege, se fixa à Anvers. Il étoit encore en vie l'an 1545. Nous avons de lui : I. *De Mirandis Antiquorum Operibus*, Lubec 1600, in-4°, ouvrage superficiel & d'un style pédantesque. II. *Geldro-Gallica conjuratio in Antverpiam*, Anvers 1542, & dans les *Scriptores Rer. Germ.* de Freherus. III. *Dictionarium Triglotton*, latin, grec & flamand, Amsterdam 1600, in-12.

SERVIN, (Louis) avocat-général au parlement de Paris, & conseiller-d'état, se fit connoître de bonne heure par ses talens & par un zele qui alla quelquefois jusqu'au fanatisme. Il mourut aux pieds de Louis XIII en 1626, en lui faisant des remontrances, au parlement où il tenoit son lit de justice, au sujet de quelques édits bursaux. On recueillit à Paris, 1640, in-fol. ses Plaidoyers & ses Harangues, qui sont remplis d'érudition. On y trouve digressions sur digressions, & une foule de citations inutiles. Les injures & les calomnies dont ils sont farcis, leur ont mérité la censure de la Sorbonne par un décret du 16 février 1604. Il s'opposoit souvent aux volontés les plus expresses de son souverain. « Le roi (dit Dupleix dans l'*Histoire de Henri le Grand*, pag. 349) » en ayant eu » avis, le manda au Louvre, *le* » *tança âprement de son obsti-* » *nation*, & lui commanda de se » comporter tout autrement sur » peine d'encourir son indignation » & sa disgrace ».

SERVIUS-TULLIUS, 6*e* roi des Romains, étoit fils d'Ocrisia, esclave, qui sortoit d'une bonne famille de Corniculum au pays latin. Ses talens donnerent de bonne heure des espérances, qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avoit été élevé. Après la mort de son beau-pere, il monta sur le trône l'an 577 avant J. C. Le nouveau monarque se signala comme guerrier & comme législateur. Il vainquit les Véïens & les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva, dit-on, alors de 84000 (mais il faut se souvenir que tous ces anciens dénombremens sont exagérés) établit la distinction des rangs & des centuries entre les citoyens, régla la milice, & augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y renfermant les monts Quirinal, Viminal & Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, & donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin le Superbe, qui devoit lui succéder. Ce prince, impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius, l'an 533 avant J. C. & monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son pere, encore sanglant & étendu au milieu de la rue : c'étoit la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate. Servius fut d'autant plus regretté, qu'il avoit toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnoie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vint, dit-on (*à pecude*) le mot de *pecunia*.

SERVIUS, (*Honoratus-Maurus*) grammairien latin du 4*e* siecle, laissa de savans *Commentaires* sur *Virgile*, imprimés dans le *Virgile* d'Etienne, 1532, in fol. Les commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savans prétendent que nous n'en avons plus que des extraits.

SESACH, roi d'Egypte, donna

retraite dans ses états à Jéroboam qui fuyoit devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam (*voyez* ce mot). L'histoire ne nous apprend pas ce qu'il fit, ou ce qui lui arriva dans la suite.

SESOSTRIS, roi d'Egypte, vivoit (à ce que l'on dit) quelques siecles avant la guerre de Troie. Son pere ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent sur-tout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure & laborieuse. Ces enfans devinrent de bons ministres & d'excellens officiers, ils accompagnerent Sesostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes, & cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Lybie, & soumit la plus grande partie de cette vaste région. Sesostris ayant perdu son pere, osa prétendre à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernemens, qu'il confia à des personnes dont il connoissoit le mérite & la fidélité. L'Ethiopie, située au midi de l'Egypte, fut la premiere victime de son ambition. Les villes placées sur le bord de la Mer-Rouge, & toutes les isles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourt & subjugue l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénetre dans les Indes plus loin qu'Hercule & que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes, jusqu'au Tanaïs, l'Arménie & la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laisse une colonie dans la Colchide; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace, & l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il eut à souffrir de l'ambition d'Armaïs, régent du royaume pendant son absence: mais il tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix & de l'abondance, il s'occupa à des travaux dignes de son loisir. Cent temples fameux furent les premiers monumens qu'il érigea en actions de graces aux dieux. On construisit dans toute l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asyle durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la Mer, des canaux pour faciliter le commerce, & établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Ce roi fut grand par ses vertus & par ses vices. On lisoit dans plusieurs pays cette inscription fastueuse gravée sur des colonnes: *Sesostris, le roi des rois, & le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes.* Au reste, le tems où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien assurer & de ne rien croire légérement sur les établissemens & les conquêtes de ce monarque. L'abbé Guérin du Rocher a rapproché en détail le regne de Sesostris de la vie de Jacob, pere des Israélites, dans son *Histoire véritable du tems fabuleux*. Il prouve par tous les moyens que peut fournir une érudition vaste, profonde & lumineuse que ces deux noms désignent un seul & même homme, & que la fable de l'un est greffée sur l'histoire de l'autre. *Voyez* LAVAUR, OPHIONÉE.

SESSA ou SHEHSA, philosophe indien, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux & savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé l[e] jeu de trictrac, s'en glorifioit. Scheram, roi des Indes, fut jaloux de cette gloire; il chercha quelqu'in-

vention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudierent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourroit desirer. Toujours ingénieux dans ses idées, Sessa lui demanda seulement autant de grains de bled, qu'il y a de cases dans l'échiquier, en doublant à chaque case, c'est-à-dire 64 fois. Le roi choqué méprisa une demande qui sembloit si peu digne de sa magnificence. Sessa insista, & le roi ordonna qu'on le satisfit. On commença à compter les grains en doublant toujours; mais on n'étoit pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de bled qu'on avoit déja. En continuant la progression, le nombre devint immense, & on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avoit pas assez de bled dans ses états pour la finir. Les ministres allerent en rendre compte à ce monarque, qui ne pouvoit le croire. On lui expliqua la chose, & le prince avoua qu'il se reconnoissoit insolvable. On croit que Sessa vivoit au commencement du IIe siecle.

SETH, 3e fils d'Adam & d'Eve, naquit l'an 3874 avant J. C. Il eut pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, & vécut en tout 912 ans. On a débité bien des choses sur ce saint patriarche qui ne sont pas appuyées sur l'Ecriture. Josephe parle de ses enfans, qui se distinguerent dans la science de l'astronomie, & qui graverent sur deux colonnes, l'une de brique & l'autre de pierre, des avis importans touchant les révolutions que la terre devoit essuyer. Scipion Maffei a écrit contre la réalité de ces deux colonnes, mais le P. Troilo (*Philos. Instit. Mutinæ 1774*) l'a défendue avec force. M. Bailly la regarde également comme incontestable. « Les anciens (dit-il) avoient » appris d'Adam que le monde » périroit par l'eau & par le feu; » la peur qu'ils eurent que cette » science ne se perdit, avant que » les hommes en fussent instruits, » les porta à bâtir deux colonnes, » sur lesquelles ils graverent les » connoissances qu'ils avoient acquises, &c ». *Hist. de l'Astron. anc. l. 1.* — Il y a eu des hérétiques nommés *Séthéens*, qui prétendoient que Seth étoit le Christ, & que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avoit paru de nouveau d'une maniere miraculeuse sous le nom de Jesus-Christ.

SEVERA, (*Julia-Aquilia*) 2e femme d'Héliogabale, étoit une Vestale, qu'il épousa malgré les loix de la religion romaine. Son pere qui se nommoit *Quintus-Aquilius Sabinus*, avoit été deux fois consul. Quoique Severa fût d'une figure touchante & pleine de graces, elle ne put fixer le cœur inconstant de son époux. Il la renvoya à sa famille, & ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit & la garda jusqu'à sa mort, arrivée l'an 222 de l'ere chrétienne.

SEVERA, (*Valeria*) 1re femme de Valentinien, & mere de Gratien, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les graces de la cour. Valentinien instruit de ses exactions, la répudia, & se remaria. L'exil de Severa dura jusqu'à la mort de ce prince. Gratien son fils la rappella à la cour, & la rétablit dans les honneurs de son premier rang : il se fit un devoir de la consulter; & comme elle avoit de l'esprit & un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'étoit d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs,

l'avoit fait reconnoître empereur, dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritoit d'ailleurs par ses talens & ses vertus.

SÉVERE, (*Lucius-Septimius*) empereur romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de J. C. d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exerçât, avant que de parvenir au comble des honneurs : car il avoit été questeur, tribun, proconsul & consul. Il s'étoit acquis une grande réputation à la guerre, & personne ne lui contestoit la valeur & la capacité. On remarquoit en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, & porté aux grandes choses. Il étoit habile & adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux & plein de confiance. Il voyoit d'un coup-d'œil ce qu'il falloit faire, & à l'instant il l'exécutoit. On prétend qu'il a été le plus belliqueux de tous les empereurs romains. A l'égard des sciences, Dion nous assure qu'il avoit plus d'inclination pour elles, que de disposition. Il étoit ferme & inébranlable dans ses entreprises. Il prévoyoit tout, pénétroit tout, & songeoit à tout. Ami généreux & constant, ennemi dangereux & violent : au reste fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colere & cruel. Après la mort de Pertinax, Didier-Julien se fit proclamer empereur, mais Sévere, alors gouverneur de l'Illyrie, fit révolter ses troupes, & lui enleva le trône l'an 193 de J. C. Arrivé à Rome, il se défit de Julien & de Niger ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avoient suivi leur parti, en relégua d'autres, & confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Byzance par mer & par terre, & s'en étant rendu maître, il la livra au pillage; delà il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, & punit les peuples & les villes qui avoient embrassé le parti de Niger. Il se proposoit d'attaquer les Parthes & les Arabes; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, subsisteroit, il ne seroit pas le maître absolu de Rome. Il le déclara donc ennemi de l'empire, marcha contre lui, & le rencontra près de Lyon. La victoire fut long-tems indécise; mais Sévere la remporta, l'an 197 de Jesus-Christ, & Albin fut tué. Le vainqueur vint voir le corps de son ennemi, & le fit fouler aux pieds par son cheval. Il ordonna qu'on le laissât devant la porte jusqu'à ce que les chiens l'eussent déchiré par morceaux, & fit jeter ce qui en restoit dans le Rhône. Il envoya sa tête à Rome, & piqué contre les sénateurs, qui dans un sénatus-consulte avoient parlé d'Albin en bien, il leur écrivit en ces termes : « Je vous envoie cette tête, » pour vous faire connoître que » je suis irrité contre vous, & » jusqu'où peut aller ma colere ». Peu après il fit mourir la femme & les enfans d'Albin, & fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, & fit périr tous ceux qui avoient embrassé son parti. Les premieres personnes de Rome & quantité de dames de distinction furent enveloppées dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie & Babylone, & alla droit à Ctésiphon, qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siege très-long & très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, & emmena prisonniers les femmes & les enfans. Il se fit donner, pour cette victoire, le nom de *Parthique*. Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie & la Palestine, & pardonna à ce qui restoit de par-

tisans de Niger. Il excita une cruelle persécution contre les Chrétiens; c'est la cinquieme dont il soit fait mention dans les fastes de l'église. Il y eut un grand nombre de martyrs dans toutes les provinces de l'empire, mais les progrès du Christianisme n'en furent que plus rapides. Il passa ensuite en Egypte, visita le tombeau du grand Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étoient dans les temples, & les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre le Grand, qui fut fermé pour que personne ne vit dans la suite, ni le corps de ce héros, ni ce que contenoient ces livres. Les peuples de la Grande-Bretagne ayant de nouveau pris les armes l'an 208, Sévere y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir en 210 un grand mur, qui traversoit l'isle, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ses conquêtes. Les uns attribuerent cette maladie aux fatigues qu'il avoit essuyées; les autres, au chagrin que lui avoit causé son fils aîné Caracalla, qui étant à cheval derriere lui, avoit voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnoient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévere, pousserent un cri, qui l'effraya & l'empêcha de porter le coup. Sévere se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, & s'apperçut de son dessein; mais il ne dit rien, & finit ce qu'il avoit à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeoit, il fit venir Caracalla dans sa chambre, & lui dit, en lui présentant une épée: « Si vous voulez « me tuer, exécutez votre dessein « à présent que vous ne serez vu de « personne ». Les légions ayant proclamé son fils peu de tems après, il fit trancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils; ensuite portant la main à son front, & regardant Caracalla d'un air impérieux: « Apprenez (lui « dit-il) que c'est la tête qui gouverne, & non pas les pieds »; faisant allusion à la goutte dont il étoit tourmenté. Comme sa mort approchoit, il s'écria: « J'ai été « tout ce qu'un homme peut être; « mais que me servent aujourd'hui « ces honneurs »? Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut à Yorck l'an 211, à 66 ans. Ce prince avoit d'excellentes qualités & de grands défauts, qui tour-à-tour lui firent faire ou de belles actions, ou des crimes horribles. Il avoit écrit lui-même l'histoire de sa Vie, dont il ne nous reste rien. Ce siecle étoit si déréglé, que, sous le seul regne de cet empereur, on fit le procès à 3000 personnes accusées d'adultere. Caracalla & Geta, ses fils, lui succéderent.

SÉVERE II, (*Flavius-Valerius Severus*) d'une famille inconnue de l'Illyrie, étoit un homme adonné au vin & aux femmes; il se fit aimer de Galere-Maximien, qui avoit du goût pour les ivrognes. Ce vice infame fut la source de son élévation. Maximien-Hercule le nomma César en 305, à la sollicitation de Galere. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome en 307, Sévere marcha contre lui, & ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximien-Hercule, qui après avoir abdiqué l'empire l'avoit repris, vint l'y assiéger. Sévere se rendit à lui, espérant qu'on lui conserveroit la vie; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines en avril 307. Il laissa un fils, que Licinius fit mourir.

SEVERE III, (*Libius-Severus*) d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. Le sénat approuva cette élection, avant que d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient. Mais le nouveau César n'eut pas le tems de rien entreprendre. Le général Ricimer, qui pour régner sous son nom lui avoit fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévere ne fut qu'un fantôme, qui viola la justice & les loix, & qui se plongea dans la mollesse, tandis que Ricimer avoit réellement l'autorité suprême.

SÉVERE-ALEXANDRE, empereur romain. *Voy.* ALEXANDRE.

SÉVERE, (*Lucius-Cornelius*) poëte latin, sous le regne d'Auguste, l'an 24 avant J. C., fut distingué de la foule des poëtes médiocres. Il a paru en 1715, à Amsterdam, in-12, une belle édition du poëme l'*Etna* & de quelques fragmens. Elle avoit été précédée par une autre in-8°, en 1703.

SÉVERE, *voyez* SULPICE-SÉVERE.

SEVERIN, (S.) abbé & apôtre de la Norique, dans le 5e siecle, mourut le 8 janvier 482, après avoir édifié & éclairé les peuples barbares. Son corps a été transporté à Naples. On a sa *Vie* écrite par Eugippe, son disciple, qui avoit été présent à sa mort.

SÉVERIN, (S.) abbé d'Agaune, ou de S. Maurice en Valais, avoit le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le Saint l'ayant obtenue du ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, & lui accorda la grace de plusieurs criminels. S. Séverin mourut sur la montagne de Château-Landon, en Gatinois, le 11 février 507... Il ne faut pas le confondre avec un autre S. SÉVERIN, solitaire & prêtre de Saint-Cloud.

SÉVERIN, romain, élu pape après Honorius I, au mois de mai 640, ne tint le siege que 2 mois, étant mort le 1er août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, sa douceur & son amour pour les pauvres.

SÉVERIN, (S.) évêque de Cologne, se distingua par son zele à extirper l'arianisme de son diocese & des pays circonvoisins. Lorsqu'il jugea que ses ouailles étoient affermies dans la foi, il alla à Bordeaux, sa patrie, travailler à y rétablir l'orthodoxie, & y mourut. Il connut, au rapport de S. Gregoire de Tours, par révélation la mort de saint Martin, à l'heure même où ce saint évêque entroit en possession de la bienheureuse immortalité. Quelques critiques soutiennent que S. Séverin de Cologne est différent de celui qui est mort à Bordeaux; cependant les deux églises en font la fête le même jour, le 23 octobre; & les anciens martyrologes ne les distinguent pas.

SÉVERINE, (*Ulpia Severina*) femme de l'empereur Aurelien, étoit fille d'Ulpius Crinitus, grand capitaine qui descendoit de Trajan, dont il avoit la figure, la valeur & les talens. Sa fille avoit comme lui les inclinations guerrieres. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, & s'acquit le cœur des soldats par ses bienfaits. Son époux exigeoit d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, & ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Séverine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mere de Sévérien, sénateur distingué sous le regne de Constantin.

SEVI, *voyez* ZABATHAI.

SÉVIGNÉ, (Marie de Rabutin, dame de Chantal & marquise de) fille de Celse-Benigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, &c, chef de la branche aînée de Rabutin, & de Marie de Coulanges, naquit en 1626. Elle per-

dit son pere l'année suivante, à la descente des Anglois dans l'isle de Rhé, où il commandoit l'escadre des gentilshommes volontaires. Elle épousa en 1644 Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel, l'an 1651, par le chevalier d'Albret, & elle en eut un fils & une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfans, lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. On n'a jamais aimé une fille autant que madame de Sévigné aimoit la sienne. Toutes ses pensées ne rouloient que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris, où madame de Grignan venoit la trouver; & tantôt en Provence, où elle alloit chercher sa fille. Cette mere si sensible fut la victime de sa tendresse. Dans son dernier voyage à Grignan, elle se donna tant de soins, pendant une longue maladie de sa fille, qu'elle en contracta une fievre continue qui l'emporta le 14 janvier 1696. Madame de Sévigné est principalement connue par ses *Lettres*; elles ont un caractere si original, qu'aucun ouvrage de cette espece ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins & délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel, qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On n'a jamais raconté des riens avec tant de graces. Tous ses récits sont des tableaux de l'Albane; enfin madame de Sévigné est dans son genre, ce que la Fontaine est dans le sien, le modele & le désespoir de ceux qui suivent la même carriere. On ne peut disconvenir cependant que son affection pour sa fille, quoiqu'exprimée d'une maniere très-variée, n'y soit ramenée jusqu'à la plus accablante satiété. Il est vrai encore qu'elle fait quelquefois la femme docteur, qu'elle prononce sur des matieres qu'elle n'entend pas, que ses éloges & ses censures ne sont pas toujours exempts de l'esprit de parti. La meilleure édition de ses *Lettres* est celle de 1775, en 8 vol. in-12. On a aussi donné, séparément, un recueil de *Lettres* de la marquise à M. de Pomponne. Il auroit été peut-être à souhaiter que l'on fît un choix dans ces différens morceaux. Il est difficile de soutenir la lecture de 8 volumes de Lettres, qui, quoiqu'écrites d'une maniere inimitable, offrent beaucoup de répétitions, & ne renferment que de petits faits. On donna en 1756, sous le titre de *Sevigniana*, un Recueil des Pensées ingénieuses, des Anecdotes littéraires, historiques & morales, qui se trouvent répandues dans ses Lettres. Ce recueil, fait sans choix & sans ordre, est semé de notes, dont quelques-unes sont fort satyriques. L'originalité & les graces que madame de Sévigné mettoit dans ses écrits, elle les avoit dans la conversation. Un jour, entendant chanter un *Credo* en mauvaise musique, elle s'écria tout haut: *Ah que cela est faux!* & ajouta tout de suite: *C'est du chant que je parle.*

SÉVIGNÉ, (Charles, marquis de) fils de la précédente, hérita de l'esprit & des graces de sa mere. Il eut une dispute avec Dacier sur le vrai sens d'un passage d'Horace, & publia trois *Factums*, où il se défend avec la légéreté d'un homme du monde & d'un bel-esprit, tandis que son adversaire combat avec les armes de l'érudition. Il mourut en 1713.

SÉVIGNÉ, (Françoise-Marguerite de) *voyez* GRIGNAN.

SEVIN, (François) né dans le diocese de Sens, membre de l'académie des belles-lettres, & garde des manuscrits de la bibliotheque du roi. Il entreprit avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de

Louis XV, en voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits. Il en rapporta environ 600. On a de lui une *Dissertation* curieuse sur *Menès* ou *Mercure*, premier roi d'Egypte, in-12; & plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, qui le perdit en 1741.

SEVIN, *voyez* QUINCY.

SEVOY, (François-Hyacinthe) natif de Jugon en Bretagne, entra l'an 1730 dans la congrégation des Eudistes, à l'âge de 23 ans, & s'y distingua par une grande application à l'étude. Après avoir professé avec succès la philosophie & la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque tems. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec son goût, il obtint d'être dispensé de toutes sortes d'emplois, & préféra l'état de simple particulier pour se consacrer entiérement à l'étude. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé: *Devoirs Ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences & des instructions qu'il donnoit de tems en tems aux jeunes ecclésiastiques. Le *1er* vol. 1760, est une introduction au sacerdoce: les *2e* & *3e* vol. 1762, contiennent une retraite pour les prêtres: le *4e* traite des vices que les ministres doivent éviter, & des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée le 11 juin 1765, au séminaire de Rennes. En général les matieres y sont traitées avec exactitude & solidité. Le style en est concis, nerveux & plein de chaleur.

SEUR, (Thomas le) né à Rethel en Champagne, le 1 octobre 1703, entra dans l'ordre des Minimes en 1722, enseigna avec distinction la philosophie & la théologie, & fut appellé à Rome, où il eut une chaire de mathématiques à la Sapience, & une de théologie à la Propagande; il alla ensuite à Parme concourir à l'instruction de l'infant Duc; & retourna delà à Rome, où il mourut le 22 septembre 1770. Il jouit constamment de l'estime des papes sous lesquels il vécut; Benoît XIV l'honora plusieurs fois de sa visite. On a de lui: I. *Mémoire sur le Calcul intégral*, Paris 1748, in-8°. II. *Philosophiæ naturalis principia mathematica Newtoni, cum commentariis*, 1739-1741, 4 vol. in-4°; il a travaillé à cet ouvrage avec le P. François Jacquier son confrere & son collegue inséparable. Ce commentaire a contribué à mettre en vogue les systêmes du philosophe anglois, pour lequel le P. le Seur s'étoit peut-être un peu trop enthousiasmé.

SEXTUS-EMPYRICUS, philosophe pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin le Pieux, étoit médecin de la secte des Empyriques. Nous avons de lui un ouvrage en dix livres, où il dispute contre toutes les sciences, & un en trois livres qui contiennent les sentimens des Pyrrhoniens; ce dernier a été traduit en françois par Huart, sous le titre de *Hypotyposes ou Institutions Pyrrhoniennes*, avec des notes, 1725, in-12. C'est à tort qu'on a accusé le savant Huet d'avoir puisé dans cet ouvrage ses *Questiones Alnetanæ*. La meilleure édition des ouvrages de Sextus-Empyricus, est celle de Fabricius, en grec & en latin, in-fol. Leipsick 1718. La version est de Henri Etienne. On lui attribue encore *Sexti Placiti* ou *Platonici, de medicinâ animalium, bestiarum, pecorum & avium liber*, Bâle 1539, in-4°, avec les notes de Gabriel Humelberg; d'autres le donnent à SEXTUS de Chéronée, philosophe platonicien, neveu de Plutarque, & précepteur de Marc-Aurele.

SEYMOUR, (Anne, Marguerite & Jeanne) trois sœurs illustres, étoient filles d'Edouard Seymour,

protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, & duc de Sommerset, &c, qui eut la tête tranchée en 1552; & nieces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poësie fut un de leurs talens; elles enfanterent 104 Distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I. Ils furent traduits en françois, en grec, en italien, & imprimés à Paris en 1551, in-8°, sous le titre de: *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux; mais en général ils sont très-foibles.

SEYSSEL, (Claude de) natif d'Aix en Savoie; ou selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey; professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir & ses intrigues lui obtinrent les places de maître-des-requêtes & de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Louis XII, pere du peuple*, in-4°, Paris 1615, n'est qu'un panégyrique historique. Il déprime tous les héros anciens & modernes pour élever le sien. On y trouve pourtant quelques anecdotes curieuses. On a encore de lui un traité peu commun & assez singulier, intitulé: *La Grande Monarchie de France*, 1519, in-8°, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement (*voyez* SLEIDEN). Ce prélat mourut en 1520.

SFONDRATI, (François) sénateur de Milan, & conseiller-d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1494. Ce prince l'envoya à Sienne, déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Pere de la Patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse. Le pape Paul III, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Crémone & à la pourpre romaine. Il mourut en 1550, à 56 ans. On a de lui un Poëme intitulé: *L'Enlévement d'Hélene*, imprimé à Venise en 1559. Il laissa deux fils, Paul & Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de *Gregoire XIV*. *Voyez* ce mot.

SFONDRATI, (Paul-Emile) neveu de Gregoire XIV, né en 1561, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, & mourut à Rome en 1618.

SFONDRATI, (Célestin) petit-neveu du précédent, entra dans l'ordre des Bénédictins, professa les saints canons dans l'université de Saltzbourg, & fut ensuite abbé de S. Gal. Son savoir & sa naissance lui procurerent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome, le 4 septembre 1696, âgé de 53 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages, entr'autres par le *Gallia vindicata*, qu'il composa en 1687 contre les décisions de l'assemblée du clergé de 1682, sur l'autorité du pape. En 1688 il en publia un autre contre les *Franchises des quartiers des Ambassadeurs à Rome*. C'étoit au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, & de son différent avec le pape Innocent XI. Mais celui qui a fait le plus de bruit est un ouvrage posthume, intitulé: *Nodus Prædestinationis dissolutus*, Rome 1696, in-4°. On y trouve des opinions singulieres sur la grâce, sur le péché originel, & sur l'état des enfans morts avant le baptême. Le grand Bossuet, le cardinal de Noailles & plusieurs autres prélats, écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage, mais le pape Clément XI refusa de le censurer. On a fait une apologie de ce livre sous ce titre: *Dispunctio notarum quadraginta quas scriptor anonymus Sfondrati libro*,

cui titulus Nodus, &c, *inussit.* La maniere de raisonner de ce cardinal sur les matieres de la prédestination & de la grace, est presqu'entiérement conforme à celle de Lessius (*voyez* ce mot). On a encore de lui *Regale Sacerdotium romano Pontifici assertum*, imprimé au monastere de S. Gal, 1693, in-4°, *& Nepotismus theologicè expensus*, in-12.

SFORCE, (Jacques) surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforces, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15*e* & dans le 16*e* siecles. Elle a eu 6 ducs de Milan, & s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce vit le jour en 1369, à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola & Faënza, d'un laboureur, ou selon Commines, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il jeta le coûtre de sa charrue & s'enrôla sur le champ. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire, & parvint jusqu'à commander 7000 hommes. Le héros italien combattit long-tems pour Jeanne II reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, & créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14000 ducats que l'église de Rome lui devoit. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatans. Il obligea Alfonse, roi d'Aragon, de lever le siege de devant Naples, & reprit plusieurs places qui s'étoient révoltées dans l'Abruzze & le Labour. Mais en poursuivant les ennemis, il se noya au passage de la riviere d'Aterno, aujourd'hui Pescara, en 1424, à 54 ans. Son vrai nom étoit *Giacomuzzo* ou *Jacques Attendulo*, qu'il changea en celui de Sforza. Il aima dans sa jeunesse une demoiselle, nommée *Lucie Trezana*, qu'il maria après en avoir eu plusieurs enfans: entr'autres, François Sforce, dont il sera parlé dans l'article suivant; & Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro. Il eut ensuite trois femmes: I. Antoinette Salembini, qui lui apporta plusieurs belles terres, & dont il eut Bosio Sforce, comte de Santa-Fior, gouverneur d'Orviette pour le pape Martin V, & bon guerrier, qui fut la tige des comtes de Santa-Fior qui subsistent encore. II. Il épousa en secondes noces Catherine Alopa, sœur de Rodolphe, grand-camerlingue du royaume de Naples; & en 3*es* Marie Marzana, fille de Jacques duc de Sessa. Il eut de celle-ci Charles Sforce, général de l'ordre des Augustins, & archevêque de Milan.

SFORCE, (François) duc de Milan, & fils naturel du précédent, naquit en 1401. Elevé par son pere dans le métier des armes, il n'avoit que 23 ans, lorsqu'il défit en 1424 les troupes de Braccio, qui lui disputoit le passage d'Aterno. Son pere s'étant malheureusement noyé dans cette action, il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Il combattit avantageusement contre les Aragonois, contribua beaucoup à leur faire lever le siege de Naples, & à la victoire remportée le 6 juin 1425, près d'Aquila, sur les troupes de Braccio, où ce général fut tué. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à René duc d'Anjou, qu'elle avoit fait son héritier. Malgré les malheurs de ce prince, François Sforce, aussi habile politique que grand-général, sut se soutenir. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancone, d'où il fut chassé par le pape Eugene IV, qui le battit & l'excommunia. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. La réputation de sa valeur étant au plus haut point, le pape, les Vénitiens & les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avoit déja commandé l'armée des Vénitiens contre ce prince, &

& il en avoit épousé la fille. C'étoit Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanois appellerent François Sforce, son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions à leur avantage, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, & les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimoit pas le duc d'Orléans, transporta en 1464 à François Sforce tous les droits que la France avoit sur Gênes, & lui donna Savone qu'il tenoit encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gênes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendoit son sang à qui le payoit le plus cher, & sur la parole duquel on ne devoit pas trop compter. Il avoit épousé en secondes nôces Blanche-Marie, fille-naturelle de Philippe-Marie duc de Milan. Il en eut : I. Galeas-Marie & Ludovic-Marie, ducs de Milan (*voyez* les articles suivans). II. Philippe-Marie, comte de Pavie. III. Sforce-Marie, duc de Bari, qui épousa Léonore d'Aragon. IV. Ascagne-Marie, évêque de Pavie & de Crémone, & cardinal. V. Hippolyte, mariée à Alphonse d'Aragon, duc de Calabre, puis roi de Naples. VI. Elisabeth, mariée à Guillaume marquis de Montferrat. Il eut aussi plusieurs enfans-naturels : entr'autres Sforce, tige des comtes de Burgo-Novo ; & Jean-Marie, archevêque de Gênes... Jean Simoneta a écrit l'*Histoire de François Sforce*, Milan 1479, in-folio : c'est plutôt un modele pour les guerriers, que pour les citoyens justes & équitables.

SFORCE, (Galeas-Marie) né en 1444, fut envoyé en France au secours de Louis XI. Il succéda à François Sforce son pere dans le duché de Milan, en 1466 ; mais ses débauches & son extrême férocité le firent assassiner en 1476, dans une église, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis duc de Savoie, il eut Jean Galeas-Marie (*voyez* l'article qui suit) & Blanche-Marie, femme de l'empereur Maximilien. Il eut aussi une fille-naturelle. *Voyez* SFORCE Catherine.

SFORCE, (Jean-Galeas-Marie) fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mere & du secretaire-d'état Cecus Simoneta. Mais Ludovic-Marie Sforce, son oncle, surnommé *le More*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, & fit trancher la tête à Simoneta, malgré son âge de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le crime de Ludovic le More ne demeura pas impuni. Louis de la Tremouille s'étant rendu maître de sa personne, il fut amené en France, & Louis XII le fit enfermer à Loches où il mourut en 1510. Jean-Galeas-Marie Sforce avoit épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse roi de Naples. Ses enfans furent : I. François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mere auprès du roi Louis XII, & qui mourut abbé de Marmoutier en 1511. II. Bonne, mariée à Sigismond roi de Pologne... Ludovic-Marie SFORCE, surnommé *le More*, leur grand-oncle, avoit épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent : I. Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512 ; mais qui ne pouvant s'y soutenir, céda la ville de Milan au roi François I. Il vint en France avec une pension de 30 mille écus d'or, & mourut à Pa-

ris en 1530. II. François Sforce, 3e du nom, qui fut aussi rétabli en 1529, par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité. Après sa mort, Charles-Quint s'empara du duché de Milan, lequel a passé aux successeurs de cet empereur. Ludovic-Marie Sforce eut aussi plusieurs enfans naturels, entr'autres Jean-Paul, tige des marquis de Caravaggio, éteints en 1697.

SFORCE, (Catherine) fille-naturelle de Galeas-Marie Sforce, duc de Milan, assassiné en 1476, & femme de Jerôme Riario, prince de Forli, est regardée comme une des héroïnes de son siecle. Les sujets de son mari s'étant révoltés, & ce prince ayant été assassiné par François Ursus, elle fut mise en prison avec ses enfans. La forteresse de Rimini tenoit encore pour elle, quoiqu'en qualité de batarde elle n'eut pas droit de succéder à son pere. Comme cette place ne vouloit se rendre que pur son ordre, Catherine témoigna qu'il étoit nécessaire qu'on lui permit d'y entrer, afin qu'elle pût engager le commandant à se soumettre aux vainqueurs. Sa demande lui fut aussi-tôt accordée. Mais à peine y fut-elle entrée, que se voyant en sûreté, elle commanda aux assiégeans de mettre les armes bas, les menaçant des derniers supplices s'ils n'obéissoient. Elle reçut un secours considérable, que lui envoyoit Ludovic-Marie Sforce, duc de Milan, son oncle, & elle s'empara peu après de la puissance souveraine. Elle se remaria à Jean de Médicis, pere de Cosme, dit *le Grand*. Le duc de Valentinois, bâtard du pape Alexandre VI, l'ayant assiégée dans Forli en 1500, elle s'y défendit vigoureusement, & ne céda enfin qu'à la force & à la derniere extrémité. On l'emmena prisonniere dans le château St-Ange, & peu après on la mit en liberté; mais sans lui rendre ses états, dont le duc de Valentinois fut investi, & qui, après la mort d'Alexandre VI, furent réunis au saint-siege. Elle mourut quelque tems après.

S'GRAVESANDE, *voyez* GRAVESANDE.

SHADWELL, (Thomas) poëte dramatique anglois, mort en 1692, à 52 ans. On a de lui, outre ses Pieces dramatiques, une *Traduction* en vers des *Satyres de Juvenal*, & d'autres Poësies, qui n'eurent pas le suffrage des gens de goût. Dans le tems de la révolution, il fut fait poëte lauréat & historiographe du roi Guillaume, à la place de Dryden.

SHAFTESBURY, (Antoine ASHLEY-COOPER, comte de) petit-fils d'un grand-chancelier d'Angleterre, vit le jour à Londres en 1671. Après avoir fait ses études, il voyagea dans les principales cours de l'Europe; de retour en Angleterre, il prit des leçons de Locke, & passa en Hollande en 1698, pour voir Bayle, & les autres philosophes qui pensoient comme lui. La reine Anne ne croyant pas pouvoir donner sa confiance à un homme qui se déclaroit ennemi de toute religion, le priva de la vice-amirauté de Dorset, qui étoit dans sa famille depuis trois générations. Ce philosophe mourut à Naples en 1713, où il s'étoit rendu pour changer d'air. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquelles on trouve presque toutes les erreurs qui forment le fonds de la philosophie du jour. Les principaux sont: I. Les *Moeurs ou Caracteres*, Londres 1732, 3 vol. in-8°, & traduits en françois, 1771, 3 vol. in-8°. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, & qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. On sait que dans tous les tems les philosophes n'ont fait qu'embrouiller cette matiere; Shaftesbury ne fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont précédé. Dans ce qu'il

dit contre les vertus chrétiennes, il ne montre que trop qu'il ne les a jamais pratiquées, & qu'il connoît très-mal les grands motifs qui les animent. Il pousse l'extravagance jusqu'à prétendre que la foi de l'immortalité & l'espérance des biens éternels, produisent de mauvais effets; en même tems que par une contradiction digne d'un philosophe si absurde, il assure que » l'athéisme (inséparablement lié avec l'erreur de la mortalité de l'ame) » retranche toute affection » à ce qu'il y a de plus aimable & » de plus digne de l'homme; que » l'on est peu sensible à l'ordre » moral quand on envisage l'univers comme un cahos; qu'un » athée ne peut respecter sincérement les loix & les magistrats; » que rien n'est plus capable d'exciter à la vertu & de détourner du vice, que la présence de » l'Etre-Suprême, témoin & juge » de tout ce qui se passe dans » l'univers; qu'il y a une relation essentielle entre la vertu & » la piété; que la perfection & le » mérite de la vertu sont dus » à la croyance d'un Dieu rémunérateur & vengeur, &c ». II. *Essai sur l'usage de la raillerie & de l'enjouement dans les Conversations qui roulent sur les matieres les plus importantes*, traduit en françois, à La Haye 1707, in-8°. Ce sont des leçons que les libertins de ce siecle ne pratiquent que trop. III. Une *Lettre sur l'Enthousiasme*, traduite en françois par Sanson, à La Haye 1708, in-8°. On y découvre des traces bien claires d'athéisme, que l'auteur dans des momens d'une humeur opposée a si bien réfuté. Car l'on sait que c'est le pur caprice qui regle la foi ou l'incrédulité des philosophes, suivant l'observation d'un grand orateur du siecle passé: » Chaque libertin se » fait selon son caprice une créance » à sa mode, & qui n'est que pour » lui seul, suivant en aveugle » toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon, tantôt d'une » autre, selon l'humeur présente » qui le domine ». Bourd. *Panég. de S. Thomas*. Aveu remarquable de Montagne, dans son article.

SHAKESPEAR, (Guillaume) célebre poëte anglois, né à Stratford, dans le comté de Warwick, en 1564, d'un pere qui, quoique gentilhomme, étoit marchand de laine. Après avoir reçu une éducation assez commune dans sa patrie, son pere le retira des écoles publiques pour l'appliquer à son négoce. On prétend que notre poëte s'associa dans sa jeunesse avec d'autres jeunes gens, pour dérober les bêtes fauves d'un seigneur de Stratford. C'est la tradition de cette aventure, vraie ou fausse, qui a fait imaginer la ridicule fable que Shakespear avoit embrassé le métier de voleur. Il se maria, à l'âge de 16 ans, avec la fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé son bien & celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des Tragédies, dont le brillant succès fit sa fortune & celle de ses camarades. A l'égard des talens du comédien, ils n'étoient pas, à beaucoup près, aussi grands dans Shakespear, que ceux du poëte. Le rôle où il brilloit le plus, étoit celui de Spectre. Shakespear quitta le théatre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque tems, estimé des grands, & jouissant d'une fortune assez considérable. Il la devoit à ses ouvrages & aux libéralités de la reine Elisabeth, du roi Jacques I, & de plusieurs seigneurs anglois. Shakespear mourut en 1616, à la 52e année de son âge. La nature s'étoit plue à rassembler dans la tête de ce poëte, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus

grand, avec ce que la grossiéreté sans esprit peut avoir de plus bas & de plus déteslable. Des François anglomanes ont certainement eu tort de le regarder comme le premier génie dans l'art dramatique. Les Anglois eux-mêmes n'en portent pas un jugement si favorable. » Si le génie de Shakespear eut été bien cultivé (dit » le comte de Chesterfield) ces » beautés que nous admirons si » justement en lui, n'auroient pas » été défigurées par ces absurdités » & ces extravagances qui les » accompagnent fréquemment ». Mais s'il y a du ridicule à exalter Shakespear au-dessus de ce qu'il vaut; il est plus révoltant encore d'entendre Voltaire appeller *faquins*, *impudens*, *imbécilles*, *monstres*, &c, ceux qui en portent un jugement si favorable; de les regarder comme une source de *calamité* & d'*horreur*, & d'assurer qu'il n'y a *pas assez de piloris en France* pour punir un tel crime (*Lettre à M. le comte d'Argental, le 19 juillet 1776*). N'est-ce pas là faire du paisible empire des Muses, un empire de rage & de terreur? La meilleure édition des Œuvres du Sophocle Anglois, est celle que Louis Théobald a donnée en 1740, & qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8°. L'édition de Glascow 1766, 8 vol. in-12, est la plus belle. On estime aussi les Corrections & les Notes critiques faites sur ce poëte par le savant Guillaume Warburton. On trouve dans les dernieres éditions de Shakespear, outre ses Tragédies, des Comédies & des Poésies mêlées. Les unes & les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance & sans régularité. M. de la Place a donné en françois la *Vie* de Shakespear, & a traduit plusieurs de ses pieces dans son *Théatre Anglois*, 1745. M. le Tourneur en a donné une Traduction complette, commencée en 1776, & finie en 1783. C'est cette traduction & les louanges que le traducteur donne à Shakespear, qui ont provoqué la diatribe de Voltaire dont on vient de parler. En condamnant les exagérations du panégyriste, le public équitable n'a pas épargné les transports colériques de l'antagoniste. On s'est souvenu de l'Epigramme de Piron :

De Corneille & de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Tiriot le thuriféraire;
Le prince des badauts V***
Du haut de son trône bourgeois
Va sur moi vuider son carquois :
Du mien ne tirons qu'une fleche,
Dont la douce pointe n'ébreche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui;
Malheur à lui s'il en seche...
Louons quelqu'autre auteur que lui.

On a érigé en 1742 dans l'abbaye de Westminster, un superbe monument à la mémoire de ce créateur du théatre anglois. Madame de Montagu a publié une *Apologie de Shakespear*, dont il a paru une traduction françoise, Londres 1777, in-8°.

SHARP, (Jean) l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradfordt, mourut en 1713, dans sa 69e année. Il devint doyen de Norwick, occupa plusieurs autres places importantes, & fut placé sur le siege d'Yorck, qu'il occupa dignement pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons*, estimés.

SHAW, (Thomas) médecin anglois, de la société royale de Londres, professeur en langue grecque & principal du college d'Edmond à Oxford, où il mourut en 1751, est connu par ses *Voyages en divers lieux de la Barbarie & du Levant* en anglois, Oxford

1738, in-fol. Il donna un *Supplément* en 1746, in-fol. Ces Voyages ont été traduits en françois, La Haye 1743, 2 vol. in-4°; l'auteur avoit demeuré plusieurs années en Afrique. Il s'étend beaucoup sur les eaux thermales, la description des animaux, des plantes, &c.— Il ne faut pas le confondre avec Pierre SHAW, premier médecin du roi d'Angleterre dont on a : I. Un ouvrage sur l'*Histoire & la cure des Maladies*, Londres 1738, 2 vol. in-8°, en anglois, écrit avec simplicité & sans prétention. II. *Leçons de Chymie, propres à perfectionner la physique, le commerce & les arts*, Londres 1734, en anglois & en françois; Paris 1759, in-4°, avec des notes du traducteur.

SHEFFIELD, (Jean) duc de Buckingham, ministre-d'état du roi d'Angleterre, naquit vers 1646. Il servit sur mer contre les Hollandois, & fit ensuite une campagne en France sous Turenne. La réputation de sa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglois envoyerent contre Tanger. Le roi Guillaume & la reine Marie l'honorerent de leur confiance. Il refusa la place de grand-chancelier d'Angleterre, sous le regne de la reine Anne. Sa seule ambition étoit de cultiver, dans un doux repos, l'amitié & la littérature. On a de lui des *Essais sur la Poésie & sur la Satyre*, & plusieurs autres ouvrages en vers & en prose, imprimés en 2 vol. in-8°, Londres 1729, qui sont très-estimés des Anglois. Ses *Essais sur la Poésie* ont été traduits en françois, & font honneur à son génie & à ses talens. Il donne, dans cet ouvrage, des préceptes sur chaque genre, qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines & de comparaisons brillantes. Cet écrivain mourut en 1721, à 75 ans.

SHEHSA, *voyez* SESSA.

SHELDON, (Gilbert) archevêque de Cantorberi, naquit dans le Staffordshire en 1598, & mourut à Lambeth en 1677, âgé de 80 ans. Il est le fondateur de ce fameux *Théatre* d'Oxford, exécuté par Christophe Wren (*voyez* ce mot). La partie inférieure sert de logement à la plus belle imprimerie du royaume, & la supérieure aux assemblées académiques de l'université, à laquelle il légua une somme considérable pour son entretien. Quoique dans un moment d'ostentation philosophique, il n'ait paru regarder la religion que comme un *mystere d'état*, il étoit convaincu qu'elle n'est pas moins nécessaire aux particuliers, & en a suivi les impulsions dans plus d'une rencontre; car on dit qu'il employa plus de 37000 liv. sterlings en œuvres de piété.

SHERLOCK, (Guillaume) théologien anglois, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé, & devint doyen de S. Paul de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages de morale & de métaphysique, parmi lesquels on distingue le *Traité de la Mort & du Jugement dernier*; & celui de l'*Immortalité de l'Ame & de la Vie éternelle*. Ils ont été traduits en françois, le 1er en 1696, in-8°; le 2e en 1708, in-8°. On a encore d'autres ouvrages du même auteur, dont les Anglois font un grand cas.

SHERLOCK, (Thomas) prélat anglois, mort vers 1749, âgé d'environ 78 ans. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du Temple, & enfin évêque de Bangor. Les livres scandaleux que l'incrédulité produisit contre la religion en Angleterre, attirerent son attention. Il réfuta solidement les *Discours* impies *sur les fondemens & les preuves de la Religion Chrétienne*, dans six Sermons pleins de lumiere, qu'il prêcha au Temple lorsqu'il en étoit le maître.

Abraham le Moine les traduisit en françois sous ce titre : *De l'usage & des fins de la Prophétie*, in-8°. Le traducteur y a joint trois Dissertations du même auteur. Sherlock ayant triomphé de l'auteur des Discours, attaqua Wolston. Il vengea contre lui la vérité du fait de la résurrection de J. C., dans un traité intitulé : *Les Témoins de la Résurrection de J. C. examinés selon les regles du barreau* ; très-bon ouvrage dans son genre, mais écrit d'une maniere froide & embarrassée, mieux assortie à une procédure civile qu'à une vérité resplendissante de toutes les lumieres de l'histoire & de la religion. Le Moine a aussi traduit in-12 ce traité. On a encore de Sherlock des *Sermons*, traduits en françois en 2 vol. in-8°.

SHIRLEY, (Antoine) né à Wiston, dans le comté de Sussex, l'an 1565, montra de bonne heure beaucoup de sagacité & d'intelligence pour les affaires. La reine Elisabeth l'envoya en Amérique & ensuite en Italie. L'objet de cette derniere mission étoit de secourir les Ferrarois, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avoient fait leur paix, il passa en Perse avec des fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquoient, l'accueillit très-favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager d'armer contre le Turc, tandis qu'il les attaqueroit lui-même d'un autre côté. Shirley se fixa à la cour d'Espagne, & ne retourna plus en Perse. Il y vivoit encore en 1631. La *Relation de ses Voyages* se trouve dans le recueil de Purchass, Londres 1625 & 1626, 5 vol. en anglois.

SHIRLEY, (Thomas) frere aîné du précédent, le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince lui fit épouser une Circassienne de son serrail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe ; mais en Angleterre il eut le désagrément d'y voir un nouvel ambassadeur persan le traiter d'imposteur. Jacques I, ne sachant quel étoit le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate ; mais Shirley n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin le 23 juillet 1627, à 63 ans. Sa veuve revint en Europe, & alla se fixer à Rome.

SHIRLY, (Jacques) naquit à Londres en 1594, & mourut en 1666. Après avoir fait ses études à Oxford, il embrassa la religion catholique, & s'appliqua ensuite à composer des Pieces de Théatre. La plupart eurent une approbation universelle ; mais ce suffrage ne fut qu'éphémere, & on n'en représente aucune aujourd'hui.

SHUCFORD, (Samuel) pasteur de Shelton, dans la province de Norfolck, puis chanoine de Cantorberi, & chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étoient celles d'un savant, que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On a de lui : I. Une *Histoire du Monde, sacrée & profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à celle de Prideaux ; ce livre dont le 1*er* volume parut en 1728, a été traduit en françois, & ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser son Histoire jusqu'à l'an 747 avant J. C., tems auquel Prideaux a commencé la sienne. II. Un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en françois, & qui est intitulé : *La Création & la Chûte de l'Homme*, pour servir de supplément à la préface de son *Histoire du Monde*. Il y a dans ce livre des choses singulieres.

SIBA, *voyez* MIPHIBOSETH, fils de Jonathas.

SIBELIUS, (Gaspar) théologien calviniste, né à Elverfeld, dans le duché de Bergues, en 1567, fut successivement ministre à Juliers, Deventer, Campen, &c. Le prétendu synode de Dordrecht le choisit en 1619 pour être reviseur de la *Version flamande du Nouveau-Testament*, que ce conciliabule avoit ordonnée. Il mourut le 1 janvier 1658. On a de lui: *Opera theologica, seu loci communes theologici practici*, Amsterdam 1644, 6 vol. in-fol. Cette collection renferme des Sermons, des Commentaires, des Discours historiques & moraux sur l'Ecriture-Sainte. Ils sont estimés de ceux de sa communion. Ces ouvrages avoient été imprimés d'abord séparément: ils sont ici réunis.

SIBER, (Urbain-Godefroi) professeur des antiquités ecclésiastiques à Leipsick, né à Schandau, près de l'Elbe, en 1669, mourut en 1742. Il est auteur de plusieurs savans ouvrages en latin. Les principaux sont, une *Dissertation sur les tourmens qu'on faisoit souffrir aux anciens Martyrs*; une autre sur l'*usage des Fleurs dans les Eglises*.

SIBERUS, (Adam) poëte latin, né à Kemnitz en Misnie, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des Hymnes, des Epigrammes & d'autres poésies, imprimés en 2 vol. & dans les *Deliciæ Poetarum Germanorum*. Ses vers sont languissans; mais il y a de l'élégance & de la douceur.

SIBILET, (Thomas) parisien, se fit recevoir avocat au parlement de Paris; mais il s'appliqua plus à la poésie françoise, qu'à la plaidoierie. Il mourut l'an 1589, à l'âge de 77 ans. On a de lui: I. L'*Art Poétique François*, Paris 1548 & 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poëtes de son tems qui avoient acquis le plus de réputation. II. *Iphigénie*, traduite d'Euripide, ibid. 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers; & d'autres ouvrages.

SIBRAND-LUBBERT, *voyez* LUBBERT.

SIBYLLES, *voyez* ALBUNÉE & AMALTHÉE.

SICARD, (Claude) jésuite, né à Aubagne, près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités & la rhétorique dans sa Société. Ses supérieurs l'envoyerent en mission en Syrie, & delà en Egypte. Il mourut au Caire en 1726, avec la réputation d'un voyageur exact & d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation* sur le passage de la Mer-Rouge par les Israélites, & plusieurs Ecrits sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses savantes & agréables. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des Missions*, 8 vol. in-12, & dans les cinq premiers volumes des *Lettres édifiantes*, nouvelle édition, 1780.

SICCAMA, (Sibrand) né à Bolfwerd, dans la Frise, vers 1570, étoit versé dans le droit, l'histoire de sa patrie, & dans les antiquités romaines. Nous avons de lui: I. *De judicio Centumvirali, lib. 2*, Franeker 1596, in-12, & dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, tom. 2. II. *De veteri anno romano Romuli & Numæ Pompilii antitheses*. III. *Fastorum Kalendarium libri duo ex monimentis & numismatibus veterum*; ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam 1600, in-4°, & dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, tom. 8, de même que le précédent. IV. *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des notes, Franeker 1617, in-4°.

SICHARD, (Jean) professeur en droit à Tubinge, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abrégé* latin d'*Anien*, des 8 premiers livres du *Code Théodosien*, qu'il trouva par hazard en manuscrit. On lui doit encore les

Institutes de Caïus, & une édition des *Sententiæ receptæ* de Julius Paulus. Son *Commentaire* latin sur le *Code*, eut beaucoup de cours autrefois.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva & la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob & à ses fils, il l'obtint à condition que lui & tous ceux de Sichem se feroient circoncire. Le 3e jour, lorsque la plaie étoit la plus douloureuse, & que les Sichimites étoient hors de défense, Siméon & Lévi entrerent dans la ville & massacrerent ce qu'ils trouverent d'hommes, enleverent les femmes & les enfans, qu'ils réduisirent en servitude. Jacob, leur pere, eut horreur de cette exécution barbare, & en conserva un souvenir si profond, qu'il la reprocha encore à ses fils au lit de la mort. *Voyez* SIMÉON.

SICINIUS DENTATUS, tribun du peuple romain, porta les armes pendant 40 ans; se trouva à 121 combats ou batailles; gagna 14 couronnes civiques, 3 murales, 8 d'or; 83 colliers de ce même métal, 60 bracelets, 18 lances; 23 chevaux avec leurs ornemens militaires, dont 9 étoient le prix d'autant de combats singuliers d'où il étoit sorti vainqueur. Il avoit reçu 45 blessures, toutes par-devant, dont 12 à la reprise du Capitole sur les Sabins. Appius, décemvir, voulant se défaire de lui, parce qu'il frondoit hautement l'autorité des décemvirs, l'envoya à l'armée avec le titre de légat, sous prétexte de lui faire honneur, mais en effet pour le perdre. A son arrivée au camp, on le détacha avec un parti de 100 hommes qui avoient ordre de le tuer. Il se défendit d'une maniere qui tient du merveilleux. Denys d'Halicarnasse assure qu'il en tua 15, en blessa 30, & que les autres furent obligés de l'accabler de loin à force de traits & de pierres, vers l'an 405 avant J. C. Il avoit alors 58 ans, & portoit depuis long-tems le surnom d'*Achille Romain*.

SIDNEY, (Philippe) d'une illustre famille d'Irlande, fit ses études à Oxford avec distinction. Le comte de Leicester, son oncle, le fit venir à la cour, où il devint l'un des plus grands favoris de la reine Elisabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur, & ensuite en Flandre au secours des Hollandois. Il y donna des preuves de valeur, surtout à la prise d'Axel. Mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de tems après, en 1586, à 36 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, outre son *Arcadie*, Londres 1662, in-fol. qu'il composa à la cour de l'empereur. Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avoit prié de jeter au feu l'*Enéide*; mais quoique la production du poëte anglois valût infiniment moins que celle du poëte latin, on ne lui obéit pas. Baudouin a donné une mauvaise traduction de l'*Arcadie*, 1624, 3 vol. in-8°.

SIDNEY, (Algeron) cousin-germain du précédent, fut ambassadeur de la république d'Angleterre, auprès de Gustave roi de Suede. Après le rétablissement de Charles II, Sidney, qui s'étoit signalé contre la famille royale, quitta sa patrie. Il eut l'imprudence d'y revenir, à la sollicitation de ses amis. La cour lui fit faire son procès, & il eut la tête tranchée en 1683. On a de lui un *Traité du Gouvernement*, qui a été traduit en françois, & publié à La Haye en 1702, en 4 vol. in-12. On y trouve des vérités, des erreurs, des paradoxes & des idées qui ne sont pas assez développées.

SIDONIUS APOLLINARIS, (*S. Caius Sollius*) étoit fils d'Apolli-

mille qui avoit eu les premieres charges de l'empire dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 430. Il fut parfaitement instruit des lettres divines & humaines, & ses écrits en vers & en prose font voir la beauté de son esprit. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice & employé dans diverses ambassades. Il avoit les qualités du cœur qui font l'homme & le chrétien. Il étoit humble, détaché du monde, aimoit tendrement l'église, & compatissoit aux miseres du prochain. Il fut élevé, malgré lui, en 472 sur le siege de la ville d'Auvergne, qui a pris dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit la poésie qu'il avoit tant aimée, & fut encore plus sévere à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui étoit naturel. Il renonça à toutes les dignités séculieres qu'il laissa à son fils Apollinaire, & se sépara de sa femme d'un consentement mutuel. Saintement avare de son tems, il étudioit continuellement l'Ecriture-Sainte & la théologie, & il y fit de grands progrès. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un tems de famine, il nourrit, avec le secours de son beau-frere Ecdice, non-seulement son diocese, mais aussi plus de 4000 personnes que la misere y avoit attirées. Il mourut le 23 août 482 ou 483. Il nous reste de lui 9 livres d'*Epîtres*, & 24 Pieces de Poésie. Jean Savaron a donné une édition des *Œuvres* de ce prélat avec sa Vie & de bonnes notes, Paris 1609, in-4°; mais le P. Sirmond en a publié une plus complette en 1652, avec la Vie du saint. Les notes qui accompagnent cette édition sont judicieuses & annoncent autant de goût que d'érudition. Les pensées de Sidonius sont ingénieuses & délicates; son style est serré, vif & agréable; il est cependant quelquefois boursoufflé & chargé d'expressions qui montrent que le latin n'étoit plus dans sa pureté primitive. Son imagination est brillante & il excelle dans les descriptions. Son Panégyrique de l'empereur Majorien, en vers, est intéressant; il y décrit la maniere de combattre & de s'habiller des François de son tems.

SIDRACH, *voyez* ANANIAS.

SIDRONIUS, *voyez* HOSSCH.

SIENNES, (Antoine de) né en 1539 à Guimaraens en Portugal, entra dans l'ordre des Dominicains, enseigna la philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de dom Antoine de Beja qui se donnoit pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, & mourut à Nantes en 1585. On a de lui : I. Une *Chronique* de son ordre en latin, Paris 1585, in-8°. II. *Bibliotheque des Ecrivains* de son ordre. Ouvrages pleins de fautes & écrits sans goût. On a encore de lui des notes sur les ouvrages de S. Thomas, &c. *Voyez* le P. Quétif *des Ecrivains Dominicains*.

SIFFRIDUS de Misnie, prêtre du 14e siecle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'à son tems; Pistorius en a publié une partie l'an 1583, depuis l'an 458 jusqu'à l'an 1307.

SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre Orientale, appellé par le vénérable Bede, *Roi très-éclairé & très-chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monasteres & des écoles, descendit ensuite du trône pour se faire moine à Cnobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné en 642, avec Egrich son cousin, qu'il avoit mis sur le trône en sa place. On en fait la fête dans plusieurs églises d'Angleterre & de France.

SIGEBERT, 3e fils de Clotaire I, eut pour son partage le royaume d'Austrasie en 561, & épousa Brunehaut, qui d'arienne s'étoit faite catholique. Les commencemens de son regne furent troublés par une irruption des Huns dans ses états : mais il en tailla une partie en pieces, & chassa le reste jusqu'au delà du Rhin Il tourna ensuite ses armes contre Chilperic roi de Soissons, qui, profitant de son absence, s'étoit emparé de Rheims & de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, & étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, & força son frere à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuinte, sœur de cette princesse & femme de Chilperic. Les succès de Sigebert furent rapides, & la victoire le suivoit par-tout, lorsqu'il fut assassiné l'an 575 par les gens de Frédegonde, la source des malheurs de Chilperic, qui l'avoit épousée après Galsuinte. Ce prince fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisoit les délices par son affabilité, sa douceur & sa générosité... Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT, dit *le Jeune*, fils de Dagobert, & son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 638. Ce prince, mort en 656, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des Saints ; on en fait la fête à l'église primatiale, aujourd'hui cathédrale de Nancy, où l'on conserve son corps. Sigebert de Gemblours a donné la *Vie* de ce roi. On la trouve dans le tom. 1 du mois de février des *Acta Sanctorum*.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, enseigna pendant plusieurs années dans le monastere de S. Vincent à Metz, & mourut à Gemblours en 1112. Il passoit de son tems pour un homme d'esprit, pour un savant universel, & un bon poëte. Il prit parti dans les querelles de Gregoire VII, d'Urbain II & de Paschal II avec l'empereur Henri IV. Sigebert est auteur : I. D'une *Chronique*, dont on conserve l'original dans la bibliotheque de Gemblours, & dont la meilleure édition est celle d'Aubert le Mire, à Anvers 1608, in-8°. Pistorius l'a insérée dans ses *Scriptores Germanici*, tom. 1. Elle commence à l'an 381, où finit celle d'Eusebe, & va jusqu'à l'an 1113. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il raconte des papes qui ont eu des démêlés avec l'empereur Henri IV. *Illa*, dit Valere André, *non tam facta quàm a Sigeberto conficta*. S. Anselme dans sa lettre 8e l'a réfuté, de même que Baronius, tom. 11e de ses *Annales*, Bellarmin *de Scriptoribus eccl.* & dans ses *Controverses*. (Voyez les jugemens de plusieurs auteurs sur cette *Chronique*, dans la *Bibliotheque* du P. le Long, n°. 6964.) II. *Vie de S. Théodoric* évêque, fondateur du monastere de S. Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*. III. *Vie de S. Sigebert, roi*, dans *Surius* & dans le 1er vol. des *Acta Sanct.* du mois de février. IV. *Vie de S. Guibert*, fondateur du monastere de Gemblours, dans *Surius*, les *Acta Sanctorum*, & dans les *Acta* de Mabillon. V. *Gesta abbatum Gemblacensium*, continué par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1136, dans le *Spicilege* de D. d'Achery. VI. *De viris illustribus*, Anvers 1639, in-fol. avec des notes par Aubert le Mire, & dans la *Bibliotheque* de Fabricius, Hambourg 1718, in-fol. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : 1. *Passio S. Luciæ*, poëme. 2. *Passio Thebæorum*, poëme. 3. *Vita & Passio S. Lamberti*. 4. *De jejunio quatuor*

temporum. 5. *Ecclesiastes versu heroico descriptus*, &c. Dans son ouvrage de *Viris illustribus*, il donne le catalogue de ses productions : il y en a une intitulée : *Apologia ad Henricum imp. contra eos qui calumniabantur missas conjugatorum presbyterorum*; ouvrage qui a disparu & qui n'auroit pas dû paroître.

SIGÉE, (Louise) *Aloisia Sigea*, née à Tolede, & morte en 1560, étoit fille de Diego Sigée, qui l'éleva avec soin, & qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Elle fut mise auprès de l'infante Marie de Portugal, qui aimoit les sciences; Alfonse Cueva de Burgos, l'épousa. On a d'Aloisia Sigea un poëme latin, intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, dit le peuple, des Tritons jouant du cornet ; & d'autres ouvrages. Mais le livre infame *De arcanis Amoris & Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle. Ceux qui le lui ont attribué, ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de Chorier. *Voyez* ce mot.

SIGISMOND, (S.) roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebauld, son pere, qui étoit arien. Le fils instruit de la véritable religion par S. Avit évêque de Vienne, abjura cette hérésie. En 516 il fonda le célebre monastere de S. Maurice, à Agaune en Valais. Il purgea ses états du poison des vices & de l'hérésie. C'est à son zele que l'on doit la convocation du concile d'Epaone où présida S. Avit. Après la mort de sa femme Amalberge, dont il avoit eu un fils nommé *Sigeric*, il se remaria. Le jeune prince encourut l'indignation de sa belle-mere qui l'accusa d'avoir formé le projet d'ôter la vie & la couronne à son pere. C'étoit une calomnie; cependant le pere donna dans le piege, & fit mourir son fils. Il ne tarda pas à reconnoître son erreur, & se retira dans le monastere d'Agaune pour y expier sa crédulité & sa précipitation par les larmes de la pénitence. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre; Sigismond fut défait, pris prisonnier, & envoyé à Orléans. Il fut ensuite massacré & jeté avec sa femme & ses enfans, dans un puits du village de S. Pere Avy-la-Colombe, à 4 lieues d'Orléans, l'an 523. On gardoit ses reliques à Agaune : mais l'empereur Charles IV les fit transporter à Prague.

SIGISMOND de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV & frere de l'empereur Wenceslas, naquit en 1368. Il épousa Marie reine de Hongrie, fut élu roi de ce pays en 1386, & empereur en 1410. Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'église & à terminer le schisme qui la désoloit. A cet effet il passa les Alpes & se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. Sigismond choisit la ville de Constance pour être le théâtre où se tiendroit cette auguste assemblée qui commença en 1414. Elle fut composée d'une multitude extraordinaire de prélats & de docteurs. L'empereur y fut presque toujours présent, & son zele y éclata dans plusieurs occasions. Pierre de Lune qui avoit pris le nom de Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon, pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France & d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'église & à la France ; mais il revint à Constance sans avoir pu faire réussir son entreprise. Cependant ses soins contribuerent beaucoup à la fin du schisme (*voyez* JEAN XXIII & MARTIN V); mais

en donnant la paix à l'église, il se mit sur les bras une guerre cruelle. Jean Hus & Jerôme de Prague avoient été dégradés par le concile & livrés au bras séculier qui les condamna au feu, après qu'on eut épuisé tous les moyens de vaincre leur obstination (*voyez* HUS). Les Hussites, voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armerent contre l'empereur. Ziska étoit à leur tête. Il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine en 16 années réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne & l'aide des Croisades. Ce prince mourut en 1437, à 70 ans, après avoir appaisé le reste des troubles de Bohême, & fait reconnoître Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui, l'aigle à deux têtes, employé d'abord comme symbole des deux empires d'Orient & d'Occident, a toujours été conservé dans les armoiries des empereurs. Ce prince étoit bien fait, libéral, ami des gens-de-lettres. Il parloit facilement plusieurs langues, & régnoit avec éclat en tems de paix; mais il fut malheureux en tems de guerre. Il scandalisa ses sujets par son amour pour les femmes, & souffrit les excès de l'impératrice qui souffroit les siens. La couronne impériale rentra après sa mort dans la maison d'Autriche, d'où elle ne sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.

SIGISMOND I, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de Casimir IV, parvint au trône en 1507, par les suffrages des anciens des Lithuaniens & des Polonois. Il employa les premieres années de son regne à corriger les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement par la foiblesse de ses prédécesseurs, Jean-Albert & Alexandre ses freres. Il remit la république dans son ancien lustre au dedans & au dehors. Il battit les Moscovites, & les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers teutoniques quelques villes qu'ils avoient enlevées à la Pologne, tailla en pieces l'an 1531 les Valaques qui avoient fait une irruption dans ses états, & assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce grand prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets, & respecté de toutes les nations de l'Europe. C'étoit un sage sur le trône, souverain bienfaisant, juste appréciateur du mérite, enfin le modele des véritables héros. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonois, à faire fleurir les sciences & les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes, à préserver son royaume des nouvelles hérésies. Sigismond étoit d'un caractere sérieux, mais affable; il étoit simple dans ses habits & dans ses repas, comme dans ses manieres. Il étoit sans ambition: il refusa les couronnes de Suede, de Hongrie, de Bohême, qui lui furent offertes. Il avoit une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'Hercule de son tems.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils du précédent, lui succéda en 1548. Aussi-tôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avoit épousée en secret, les honneurs qui lui étoient dûs en qualité de reine. La nation délibéra dans une diete, si elle ne casseroit point un mariage si disproportionné; il ne trouva de l'appui que dans ceux qui avoient embrassé ou qui favorisoient les nouvelles erreurs; en reconnoissance, il permit d'envoyer leurs enfans dans les universités hérétiques d'Allemagne: ce qui avoit été défendu jusqu'alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zele se réveilla, il travailla à faire cesser les troubles causés par l'hérésie; mais il n'opéra pas de grands fruits.

Sous son regne la Lithuanie déja unie à la Pologne sous Jagellon (*voyez* LADISLAS V) a été solemnellement incorporée, à la diete de Lublin en 1569. Il acquit la Livonie à la couronne, donna un décret solemnel contre les Sociniens en 1566, & mourut en 1572, après un regne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste étoit brave, quoiqu'il aimât la paix; lent dans le conseil, & vif dans l'exécution. Il connoissoit les hommes, il les aimoit; son éloquence avoit cette douce persuasion, qui parle autant au cœur qu'à l'esprit. Les Polonois trouverent toujours en lui un pere tendre, un juge équitable, un roi qui s'offensoit de la flatterie, & qui aimoit à pardonner. L'amour des femmes fut presque la seule tache de sa vie. Mencken fit imprimer en 1703, à Leipsick, in-8°, les *Lettres* & les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient aussi les Lettres attribuées au roi Battori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suede, monta sur le trône de Pologne en 1587, & fut couronné à l'exclusion de Maximilien d'Autriche, qui avoit été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son pere, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi étoit zélé catholique, & il ne tarda pas de déplaire à ses nouveaux sujets attachés aux erreurs de Luther. Charles, prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, & se fit mettre la couronne de Suede sur la tête en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux. Il eut d'autres démêlés avec les Tartares & les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais Gustave-Adolphe lui faisoit essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence formoient le caractere de ce prince. Il perdit la couronne de Suede en se déclarant pour les intérêts de la religion catholique. Ce fut encore ce même zele qui le priva de l'empire de Moscovie. Il aimoit trop la vérité pour la sacrifier à quelqu'intérêt que ce fut; la plus légere dissimulation lui paroissoit une espece d'apostasie.

SIGISMOND, *voyez* LADISLAS SIGISMOND.

SIGLERUS, (Michel) syndic de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Chronologiæ rerum Hungaricarum, Transilvanicarum*, &c, *libri* 2. Il narre avec sincérité les troubles dont il a été témoin. Cet ouvrage, resté longtems manuscrit, a été publié dans l'*Adparatus ad historiam Hungariæ sive Collectio miscella in decades distributa*, Presbourg 1735, in-fol.

SIGNORELLI, (Luca) peintre, natif de Cortone, mort en 1521, âgé de 82 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, à Cortone & à Rome. La partie dans laquelle il excelloit le plus, étoit le dessin. Il mettoit beaucoup de feu & de génie dans ses compositions. Michel-Ange en faisoit un cas singulier, & n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiste. Luca étoit éleve de Pietro della Francisca. Il peignoit tellement dans sa maniere, qu'il est difficile de pouvoir distinguer leurs ouvrages.

SIGONIUS, (Charles) d'une famille ancienne de Modene, fut destiné par son pere à la médecine; mais son génie le portoit à la littérature. Il professa les humanités à Padoue, & obtint une pension de la république de Venise. Il alla mourir dans sa patrie en 1584, à 60 ans.

Ce savant avoit de la difficulté à parler ; mais il écrivoit bien, & sa latinité est assez pure. Il refusa d'aller auprès d'Etienne Battori, roi de Pologne, qui vouloit le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier, & quand on lui en demandoit la raison, il répondoit : *Minerve & Vénus n'ont jamais pu vivre ensemble*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis à Milan, en 1732 & 1733, 6 vol. in-folio. Les principaux sont : I. *De Republica Hebræorum*; traité méthodique, & qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles. II. *De Republica Atheniensium, libri IV*; savant & recherché. III. *Historia de Occidentis Imperio*; livre nécessaire pour connoître l'histoire de la décadence de l'empire romain, & la formation des principautés d'Italie. IV. *De Regno Italiæ, libri XX*, depuis l'an 679 jusqu'à l'an 1300: traité plein de recherches, d'exactitude, & éclairé par une sage critique. V. Une *Histoire Ecclésiastique*, imprimée à Milan en 1734, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. On a encore de lui des Notes sur Tite-Live, de savans Traités sur le droit romain, &c.

SIKE, (Henri) savant allemand du 17e siecle, s'adonna à l'étude des langues orientales, dans la vue d'approfondir les difficultés théologiques. Il y parvint à force de travail & d'application, & il remplit avec autant de succès que de distinction, les meilleures chaires de sa patrie. L'édition la plus estimée de l'*Evangile* apocryphe *de l'Enfance de J. C.*, est dûe à ses soins; il la fit imprimer à Utrecht en 1697, in-8°, en arabe & en latin, & l'enrichit de notes. Cet ouvrage est curieux & estimé.

SILANUS, fils de Titus-Manlius, fut accusé par les Macédoniens d'avoir exercé des concussions dans leur province pendant sa préture. Le pere, héritier de la sévérité de ses aïeux, pria les sénateurs de ne rien décider avant qu'il eût examiné la cause des Macédoniens & de son fils. Le sénat accorda volontiers cette demande à un homme d'un rang & d'un mérite si élevés. Ayant donc travaillé chez lui à l'examen de cette affaire, il employa 2 jours entiers à entendre seul les deux parties, & prononça le 3e jour cette sentence: « Que » son fils ne lui paroissoit pas s'être » comporté dans la province avec » autant d'intégrité que ses an- » cêtres » ; & il le bannit de sa présence. Silanus, frappé d'une condamnation si accablante de la part d'un pere, ne put vivre plus long-tems, & la nuit d'après il se pendit.

SILAS, (S) un des 72 disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jerusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à S. Paul, & le suivit dans la visite qu'il fit des églises de Syrie & de Cilicie, d'où ils vinrent en Macédoine. Il fut battu de verges avec lui par les magistrats de Philippes, en haine de la foi chrétienne, & eut beaucoup de part aux autres souffrances & travaux de cet apôtre. On célebre la fête de S. Silas le 13 juin. S. Jerôme (*Epître 143*) dit que Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Epître de S. Paul aux Thessaloniciens : mais les Grecs les distinguent, & Dorothée, & S. Hippolyte martyr, disent que Silas a été évêque de Corinthe & Silvain évêque de Thessalonique.

SILENCE, divinité allégorique. On la représentoit sous la figure d'un homme, tenant un doigt sur sa bouche ; ou sous la figure d'une femme, & alors on l'appelloit *Muta* chez les Latins, c'est-à-dire, Muette. *Voyez* MUETTE & HARPOCRATE.

SILENE : c'étoit un vieux satyre

qui avoit été le nourricier & le compagnon de Bacchus. Il monta sur un âne, pour accompagner ce dieu dans la conquête qu'il fit des Indes. A son retour il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, où il se faisoit aimer des jeunes bergers & bergeres par ses propos gais & naïfs. Il ne passoit pas un jour sans s'enivrer.

SILHON, (Jean) conseiller-d'état ordinaire, & un des premiers membres de l'académie françoise, naquit à Sos en Gascogne. Il mourut étant directeur de cette compagnie, en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs affaires importantes, & lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'Immortalité de l'Ame*, à Paris 1634, in-4°. Ce fut lui qui proposa le plan d'un dictionnaire de la langue françoise. Il a aussi laissé quelques ouvrages de politique.

SILHOUETTE, (Etienne de) né à Limoges en 1709, fut doué de deux esprits qu'on voit rarement ensemble : de celui des finances, & du génie de la littérature. Il acheta une charge de maître-des-requêtes, & après avoir dirigé les affaires de M. le duc d'Orléans, il devint contrôleur-général & ministre-d'état. C'étoit dans des tems difficiles ; la guerre ruineuse de 1756 avoit épuisé les coffres du roi & les ressources des particuliers. M. de Silhouette ne conserva pas long-tems sa place. Il se retira dans sa terre de Bry-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant les bienfaits sur ses vassaux, & profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il y mourut en 1767, à 58 ans. Les ouvrages qui l'ont fait connoître dans la république des lettres, sont : I. *Idée générale du Gouvernement Chinois*, 1729, in-4°, 1731, in-12. II. *Réflexions politiques sur les grands Princes*, traduites de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1730, in-4° & in-12. III. Une *Traduction* en prose de l'*Essai de Pope sur l'Homme*, in-12. Cette version est fidelle, le style est concis ; mais on y desireroit quelquefois plus d'élégance & de clarté. Il est à croire qu'il se fut occupé d'un autre ouvrage, s'il avoit jugé celui-ci avec une sévérité convenable (*voy.* POPE). IV. *Mélanges de Littérature & de Philosophie* de Pope, 1742, 2 vol. in-12. V. *Traité Mathématique sur le Bonheur*, 1741, in-12. VI. L'*Union de la Religion & de la Politique* de Warburton, 1742, 2 vol. in-12. Ouvrage excellent, où l'on réfute le reproche fait aux maximes de l'Evangile, de ne s'accorder pas avec les moyens de la politique ; & où l'on montre que la vraie politique est un résultat tout naturel des maximes chrétiennes : ce que Bossuet avoit déja démontré dans son traité de la *Politique de l'Ecriture-Sainte*. M. de Silhouette s'occupoit volontiers de ces sortes d'ouvrages & cherchoit à les repandre. Son zele pour la religion étoit actif & éclairé, sa piété tendre & agissante.

SILIUS ITALICUS, (*Caïus*) homme consulaire, mort au commencement du regne de Trajan, âgé de 75 ans, se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter le mal qui le tourmentoit. Silius avoit d'abord fait le métier de délateur ; mais il effaça cette tache dans la suite. Sa fortune étoit assez considérable. Il possédoit une maison qui avoit été à Cicéron, & une autre où étoit le tombeau de Virgile ; mais il n'avoit ni l'éloquence du premier, ni la verve du second. Silius est connu par un *Poëme* latin *sur la 2e Guerre Punique*. Cette production ressemble à une gazette, par la foiblesse de la versification, & par l'exactitude & l'ordre qu'il a mis dans les faits. Il y a cependant des tirades pleines de noblesse & de grandeur ; il est écrit avec assez de pureté.

Ce poëme fut trouvé par le Pogge dans une tour du monastere de St-Gal, durant la tenue du concile de Constance. La 1re édition de *Silius Italicus* est de Rome 1471, in-fol. Les meilleures sont celles d'Alde 1523, in-8°; de Paris 1618, in-4°; & d'Utrecht 1717, in-4°, par Drakenborch.

SILLERY, *voyez* BRULART.

SILLEUS, ambassadeur d'Oboda, l'un des rois d'Arabie, à Jerusalem, étant venu pour traiter de plusieurs affaires importantes avec Hérode le Grand, conçut de l'amour pour Salomé sa sœur, & la demanda à ce roi en mariage. Hérode la lui accorda, à condition qu'il se feroit juif. Le prince arabe refusa cette condition; mais Salomé, étouffant la voix de l'honneur, épousa clandestinement son amant. Silleus, de retour dans son pays, attenta aux jours du roi son maître, & fit périr aussi plusieurs seigneurs arabes, pour monter sur le trône. Mais les crimes de cet ambitieux étant parvenus aux oreilles d'Auguste, cet empereur le fit punir du dernier supplice.

SILLY, (Magdeleine de) *voyez* FARGIS.

SILVA, *voyez* SYLVA.

SILVA, (Jean-Baptiste) né à Bordeaux en 1684, d'un médecin, prit le même état que son pere. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans il vint à Paris, & obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville en 1712. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devoit sa naissance, sa réputation & sa fortune. Il mourut à Paris en 1744, à 61 ans, avec les titres de premier médecin du prince de Condé & de médecin-consultant du roi. Il laissa un *Traité de l'usage des différentes sortes de Saignées & principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12, & des *Dissertations & consultations médicinales*, Paris 1744, 2 vol. in-12. C'est de lui que parle Voltaire dans ces beaux vers sur la formation du sang :

Demandez à Silva par quel secret mystere,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre, il court enfler mes veines?

SILVAIN, *voyez* SILAS.

SILVAIN, (*Flavius-Silvanus*) fils de Bonitus, capitaine françois. Ses services militaires l'éleverent, sous le regne de Constance, au grade de commandant de la cavalerie, & ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les barbares. Il étoit occupé à les repousser, lorsque ses ennemis le calomnioient à la cour & lui supposoient le dessein de se faire élire empereur. Comme il connoissoit le caractere soupçonneux de Constance, il se crut perdu; & dans cette idée, il accepta le titre d'*Auguste* que ses soldats lui donnerent en juillet 355. Ursicin, envoyé avec une armée contre lui, feignit de le reconnoitre pour son prince légitime, & après l'avoir endormi par cet artifice, il le fit poignarder dans une chapelle. Silvain ne porta la pourpre qu'environ un mois. Il en étoit digne par ses vertus: il supportoit tranquillement les fatigues de la guerre, & joignoit à une valeur plus réfléchie

flébile que téméraire, une douceur de mœurs & une politesse qui le faisoient aimer de tous les militaires. La plupart de ses officiers furent punis de mort; mais Constance épargna son fils, & lui laissa les biens de sa famille.

SILVERE, (S.) natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, qui avoit été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'église, monta sur la chaire de S. Pierre après le pape Agapet I, en 536. Théodat, roi des Goths, le plaça par violence sur le trône pontifical; mais cette intronisation ne fut regardée comme canonique que quand le clergé de Rome eut consenti à son élection. Peu de tems après, Bélisaire, général de l'empereur Justinien, s'empara de Rome. L'impératrice Théodora résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des Acéphales, branche de l'Eutychianisme. Elle tâcha de faire entrer Silvere dans ses intérêts; mais voyant ses efforts inutiles, elle résolut de le faire déposer. On l'accusa injustement d'avoir des intelligences avec les Goths; on produisit une lettre qu'on prétendoit qu'il avoit écrite au roi ennemi, mais il fut prouvé qu'elle avoit été forgée par un avocat nommé *Marc*: cela n'empêcha pas qu'il ne fut envoyé en exil à Patare en Lycie, & qu'on n'ordonnât à sa place Vigile le 22 novembre 537. L'évêque de Patare prit hautement la défense de Silvere, alla trouver l'empereur à Constantinople, le menaça des jugemens de Dieu, s'il ne réparoit le scandale, & lui dit: *Il y a plusieurs rois dans le monde, mais il n'y a qu'un pape dans l'église de l'univers*. Justinien, instruit du véritable état des choses, ordonna qu'on le rétablit sur son siege. En revenant en Italie, il fut arrêté de nouveau par Bélisaire, à la sollicitation de sa femme qui par-là vouloit faire sa cour à Théodora. Il fut relégué dans l'isle de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, où, selon Libérat, il mourut de faim en juin 538. Procope, qui étoit alors en Italie, dit qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonina, épouse de Bélisaire. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime. *Voyez* Libérat, *Breviarium*, *cap.* 22; *Acta Sanctorum*, *junii*, *tom.* 4, *p.* 13; & les *Annales d'Italie*, par Muratori.

SILVESTRE I, (S.) pape après S. Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des Donatistes, & en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus & Vincent, prêtres de l'église de Rome, avec Osius évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva en décembre 335, fut celle d'un Saint. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si long-tems l'église. Les *Actes* de ce Saint sont apocryphes. On dit qu'il a été envoyé en exil sur le mont Soracte du tems de Constantin, & qu'à son retour il baptisa ce prince & le guérit en même tems de la lepre; mais les Hagiographes d'Anvers, au 21 de mai, Baronius, & surtout Noël Alexandre, *Sæc.* 4, *p.* 18, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails. C'est le premier pape que l'on peint avec la mitre.

SILVESTRE II, appellé auparavant *Gerbert*, né en Auvergne d'une famille obscure, fut élevé à Aurillac, dans le monastere de S. Gerauld, & devint par son mérite abbé de Bobio, dans la Lombardie. Il se retira ensuite à Rheims, où il fut chargé de l'école de cette ville, & où il eut pour disciple, Robert, fils de Hugues Capet. Son savoir lui fit tant d'admirateurs, qu'il fut élevé sur la chaire archiépiscopale de cette ville, en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998,

par Gregoire V, Gerbert se retira près de l'empereur Othon qui avoit été son disciple. Ce prince lui obtint l'archevêché de Ravennes. Enfin le pape Gregoire V étant mort, le savant Bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999, ce qui occasionna ce mauvais vers :

Scandit ab R. Gerbertus in R, fit papa regens R.

& il en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. Gerbert étoit un des plus savans hommes de son siecle. Il étoit habile dans les mathématiques & dans les sciences les plus abstraites. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, la *Vie de S. Adalbert*, archevêque de Prague, & quelques ouvrages de mathématiques qui déposent en faveur de son érudition (*voyez* Mabillon, *Analect. tom.* 2, *p.* 215). Quelques-uns lui attribuent la construction de l'horloge de Magdebourg l'an 996 ; mais cela n'est pas constaté ; on croit que l'inventeur des horloges à roues est Richard Waligford, abbé de S. Alban en Angleterre, qui florissoit l'an 1326. Bennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert, qui écrivoit un siecle après la mort de Silvestre, ne rougit pas de dire que ce pape s'est adonné à la magie & à la nécromantie ; calomnie qui a été répétée par Martin de Pologne, & ensuite par les hérétiques des derniers tems ; mais qui est démentie par tous les historiens contemporains, & réfutée solidement par Gretser.

SILVESTRE, (François) pieux & savant général des Dominicains, étoit d'une illustre famille de Ferrare : ce qui l'a fait appeller *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. De bons *Commentaires* sur les *Livres* de S. Thomas *contre les Gentils*, dans le tome 9e des Œuvres de ce saint docteur. II. Une *Apologie contre Luther*. III. La *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue*, *religieuse*.

SILVESTRE DE PRIERIO, *voy.* MOZZOLINO.

SILVESTRE, (Israël) graveur, né à Nancy en 1621, mourut à Paris en 1691. Ce maître, éleve d'Israël Henriet, son oncle, qu'il surpassa en peu de tems, est célebre par le goût, la finesse & l'intelligence qu'il a mis dans divers paysages & dans différentes vues gravées de sa main. Sa maniere tient beaucoup de celles de Callot & de la Belle, dont il possédoit plusieurs planches. Louis XIV occupa Silvestre à graver ses palais, des places conquises, &c. On le met aussi au rang des habiles compositeurs.

SILVESTRE, (François) a donné une traduction françoise du *Flambeau de la Mer* de Van-Loon, à Amsterdam 1687, 5 vol. in-fol.

SILVESTRE, (Louis) premier peintre du roi de Pologne, électeur de Saxe, mourut le 14 avril 1760, âgé de 85 ans. Il manioit le pinceau avec beaucoup de succès, & joignoit les agrémens de l'esprit aux talens de la main.

SILVIA, *voyez* RHEA.

SILVIUS, *voyez* SYLVIUS.

SILURE, roi des Scythes, est célebre par un trait curieux rapporté par Plutarque. Etant près de la mort, il fit apporter un paquet de dards, & le donna à ses 80 enfans pour le rompre. Chacun en particulier, après l'avoir essayé, avoua qu'il ne pouvoit en venir à bout. Silure le prit à son tour, délia le paquet, & brisa chaque dard l'un après l'autre ; leur montrant par-là que s'ils étoient toujours unis ensemble, ils seroient invincibles ; mais que s'ils se séparoient une

fois, il seroit très-aisé de les vaincre.

SIMÉON, chef de la tribu du même nom, & second fils de Jacob & de Lia, naquit vers l'an 1757 avant J. C. Il vengea avec Lévi l'enlevement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les sujets de Sichem (voyez ce mot); action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocens pour punir un seul coupable. Etant allé dans la suite, durant la famine, avec ses freres en Egypte, pour acheter du bled, Joseph le retint en ôtage, jusqu'à ce que ses autres freres eussent amené Benjamin. Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la violence que Siméon & Lévi avoient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les sépareroit l'un de l'autre & disperseroit leurs descendans parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une maniere frappante. Lévi n'eut jamais de lot, ni de partage fixe dans Israël; & Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, & quelques autres terres. Fage dit que les Siméonites, dépourvus des ressources communes aux autres tribus, se consacrerent à l'éducation des enfans dans toute la Judée pour gagner leur pain; il s'appuie sur l'autorité des anciens rabbins : si cette tradition est bien fondée, elle vérifie la prédiction à la lettre. Le crime de Zambri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, & c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant.

SIMÉON, aïeul de Mathathias, pere des Machabées, de la race des prêtres, descendoit du vertueux Phinées.

SIMÉON, homme juste & craignant Dieu, vivoit à Jerusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demeuroit presque toujours dans le temple, & le St-Esprit l'y conduisit, dans le moment que Joseph & Marie y présenterent J. C. Alors ce vieillard, prenant l'enfant entre ses bras, rendit graces à Dieu, & lui témoigna sa reconnoissance par un Cantique, qui exprime admirablement l'arrivée du fils de Dieu sur la terre.

SIMÉON, (S.) frere de Jesus-Christ, c'est-à-dire son cousin germain, étoit fils de Cléophas, autrement *Alphée*, & de Marie, sœur de la Ste Vierge. Les plus habiles interpretes pensent qu'il est le même que ce Simon, frere de S. Jacques le Mineur, de S. Jude & de Joseph, dont il est parlé dans l'Evangile de S. Matthieu, chap. 13. Il fut disciple du Seigneur, & élu évêque de Jerusalem après la mort de Jacques son frere. Trajan ayant fait faire des recherches exactes de ceux qui se disoient descendus de David, les Juifs déférerent Siméon à Atticus gouverneur de Syrie, comme chrétien & comme issu de David. Après avoir été long-tems tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de Jesus-Christ, âgé de 120 ans, dont il en avoit passé environ 44 dans le gouvernement de son église.

SIMÉON-STYLITE, (S.) né à Sisan sur les confins de la Cilicie, étoit fils d'un berger, & fut berger lui-même jusqu'à l'âge de 13 ans. Il entra alors dans un monastere, d'où il sortit quelque tems après, pour s'enfermer dans une cabane. Après y avoir resté trois ans, il alla se placer sur une colonne fort élevée sur le haut d'une montagne de Syrie, où il fit la pénitence la plus austere jusqu'à sa mort, arrivée en 461, à 69 ans. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute; mais ils ne faisoient pas attention que Théodoret, qui en a donné une relation 16 ans avant la mort de S. Siméon, en parle comme témoin oculaire; que ces

mêmes faits ont été écrits par Antoine son disciple (dans les *Acta Sanctorum*); que nous avons la *Vie* de ce Saint écrite en chaldaïque, quinze ans après sa mort, par le prêtre Cosmas, publiée par Etienne Assemani (*Act. Mart. t. 2. Append. pag. 1229*); qu'il en est fait mention dans Evagre, Théodore Lecteur, dans les anciennes *Vies* de S. Euthyme, de S. Théodose, de S. Auxence, de S. Daniel Stylite, &c. Nous avons de lui une *Lettre* & un *Sermon* dans la Bibliotheque des Peres... Il y a eu un autre S. SIMÉON STYLITE, qu'on surnomma *le Jeune*, parce qu'il vivoit près d'un siecle après l'Ancien, c'est-à-dire vers 522. Il mourut en 595. Cette maniere de se mortifier a quelque chose de singulier sans doute, mais ce n'est pas sur nos goûts & nos mœurs, ni même sur les regles communes de la vie chrétienne, qu'il faut juger les actions extraordinaires des Saints (*voyez* une réflexion de M. Fleury, à la fin de l'article PATRICE). Les peuples ne pouvoient concevoir qu'une bien grande idée de l'Etre, que des gens sages & vertueux adoroient d'une maniere si constante & si pénible. Ces Saints prêchoient d'ailleurs du haut de leurs colonnes, & opéroient de grandes conversions.

SIMÉON, (S.) célebre dans les Annales de l'église de Treves du 11*e* siecle, naquit à Constantinople de parens chrétiens & distingués. Après avoir passé sa jeunesse à cultiver les lettres, dans lesquelles il fit de très-grands progrès, il se fit d'abord anachorete, puis moine du Mont-Sinaï. Crevin & Richard, abbés de Treves, firent sa connoissance dans le voyage qu'ils firent à la Terre-Sainte, & touchés de ses vertus, ils l'amenerent avec eux à Treves, d'où il se retira dans l'abbaye de Tholey. L'archevêque Poppon ne l'y laissa pas long-tems, car ayant résolu de faire lui-même un voyage en Palestine, il engagea S. Siméon à l'accompagner dans ce pélerinage. A son retour, Poppon lui accorda un petit coin de la Porte Noire, monument de la plus haute antiquité, qu'il venoit de convertir en église. Le Saint s'y tint enfermé jusqu'à sa mort. L'abbé Crevin qui l'assista dans ces derniers momens, écrivit sa *Vie* & l'envoya à Benoît IX, qui le mit au rang des Saints en 1047. L'église auprès de laquelle il se retira, & qui possede son tombeau, porte aujourd'hui son nom.

SIMÉON-MÉTAPHRASTE, né au 10*e* siecle à Constantinople, s'éleva par sa naissance & par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secretaire des empereurs Léon le Philosophe & Constantin Porphyrogenete, & eut le département des affaires étrangeres. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des Saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une maniere romanesque. Il rassembla tout à la fois des exemples des vertus les plus héroïques, & des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, & on le trouve dans le recueil des *Vies des Saints* par Surius; mais il seroit à souhaiter qu'on l'imprimât en grec: car, quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme des monumens anciens & authentiques qu'un habile critique discerneroit. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasoit les récits en amplificateur (*voyez* S. ROCH). On a encore de lui des vers grecs dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

SIMÉON, fameux rabbin du 2*e* siecle, est regardé par les Juifs comme le prince des Cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu, intitulé *Zohar*, c'est-à-dire *la Lumiere*; Crémone 1560, 3 vol. in-fol.

SIMEONI, *ou* DE SIMEONIBUS, (Gaspar) d'Aquila, dans le royaume de Naples, chanoine de Ste Marie Majeure, & secretaire du pape Innocent X, brilla à Rome par ses Poésies latines & italiennes. Il a conservé dans les unes & dans les autres, & sur-tout dans les premieres, le goût de l'antiquité qui sembloit être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de graces; & il mérite d'être distingué dans la foule des versificateurs latins, qu'ont produit ces derniers siecles.

SIMIANE, (Charles-Jean-Baptiste de) marquis de Pianeze, ministre du duc de Savoie, & colonel-général de son infanterie, servit ce prince avec zele dans son conseil & dans ses armées. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour, & se retira à Turin, chez les prêtres de la Mission, où il ne s'occupa que de son salut. Sa solitude n'étoit troublée que par les conseils qu'on lui demandoit comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours en 1677. On a de lui: I. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, en italien, dont le pere Bouhours a donné une traduction françoise, in-12. II. *Piissimi in Deum Affectus, ex Augustini Confessionibus delecti*, in-12, &c.

SIMLER, (Josias) ministre de Zurich, mourut dans cette ville en 1576, à 45 ans. On a de lui: I. Divers Ouvrages de Théologie & de Mathématiques. II. Un *Abrégé* de la *Bibliotheque* de Conrard Gesner, estimé, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. Cet Abrégé parut à Zurich en 1574, in-fol. & Frisius en donna une édition augmentée en 1583. III. *De Helvetiorum Republicâ*, Paris 1577, in-8°; Elzevir, 1624, in-24; traduit en françois, 1579, in-8°. IV. *De Alpibus Commentarius*, Leyde 1633, in-24. On y trouve un catalogue des plantes qui croissent sur les Alpes. V. *Vocabula rei nummariæ, ponderum & mensurarum, græca, latina, hebraica, arabica*, Zurich 1584, in-8°. VI. *Vie de Conrad Gesner*, Zurich 1566, in-4°.

SIMNEL, (Lambert) *voyez* EDOUARD Plantagenet.

SIMON I, grand-prêtre des Juifs, surnommé *le Juste*, étoit fils d'Onias I, auquel il succéda dans la grande sacrificature. Il répara le temple de Jerusalem qui tomboit en ruine, le fit environner d'une double muraille, & y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hosties. On en voit un bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50.

SIMON II, petit-fils du précédent, succéda à Onias II, son pere. C'est sous son pontificat que Ptolomée Philopator vint à Jerusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints, malgré les oppositions de Simon, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, & punit sa profanation, en le renversant par terre sans force & sans mouvement.

SIMON-MACHABÉE, fils de Mathathias, surnommé *Thasi*, fut prince & pontife des Juifs l'an 143 avant J. C. Il signala sa valeur dans plusieurs occasions, sous le gouvernement de Judas & de Jonathas ses freres. Le premier, l'ayant envoyé avec 3000 hommes dans la Galilée, pour secourir les Juifs de cette province contre les habitans de Tyr, de Sidon & de Ptolémaïde, Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius, conjointement avec Jonathas; & celui ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jerusalem pour rassurer le peuple qui, ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu pere de sa nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara en diligence les murailles, les fortifications de Jerusalem, & s'appliqua à fortifier les autres places

de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Demetrius, qui avoit succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, & le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandoit. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvella l'alliance avec les Spartiates, & envoya un bouclier d'or à la république romaine. Il battit ensuite les troupes d'Antiochus Evergétés, roi de Syrie, qui s'étoit déclaré son ennemi, & sur la fin de ses jours, il visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demeuroit Ptolomée son gendre, cet ambitieux, qui vouloit s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer Simon & deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 135 avant J. C. Jean Hyrcan son fils lui succéda. *Voyez* l'éloge de ses vertus, *Mach.* 14.

SIMON, (Saint) Apôtre du Seigneur, fut surnommé *Cananéen*, c'est-à-dire *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zele pour Jesus-Christ le lui fit-il donner, ou étoit-il d'une certaine secte de Zélés? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication, & le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Egypte, la Lybie, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers. *Voyez* la fin de l'article de S. JACQUES le Majeur.

SIMON LE CYRENÉEN, pere d'Alexandre & de Rufus, étoit de Cyrene dans la Lybie. Lorsque Jesus-Christ montoit au Calvaire, & succomboit sous sa propre croix, les soldats contraignirent Simon, qui passoit, de la porter avec lui.

SIMON LE MAGICIEN, du bourg de Gitton ou Gitthon, dans le pays de Samarie, séduisoit le peuple par ses enchantemens & ses prestiges; une multitude incroyable s'attacha à lui en l'appellant *la grande vertu de Dieu*. Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, Simon, étonné des miracles qu'il faisoit, demanda & obtint le baptême. Les Apôtres quelque tems après vinrent pour imposer les mains aux baptisés. Simon voyant que les fideles qui receveient le St-Esprit, parloient plusieurs langues sans les avoir apprises, & opéroient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors Pierre indigné, le maudit avec son argent, parce qu'il croyoit que les dons de Dieu pouvoient s'acheter. C'est delà qu'est venu le mot de *Simoniaque*, qu'on applique à ceux qui achetent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des Apôtres, Simon tomba dans des erreurs grossieres, & se fit des prosélytes. Il quitta Samarie, & parcourut plusieurs provinces qu'il infecta de ses impiétés. Il attiroit beaucoup de monde après lui par ses prestiges, & se fit surtout une grande réputation à Rome, où il arriva avant S. Pierre. Les Romains le prirent pour un dieu; & le sénat lui-même fit ériger à cet imposteur une statue dans l'isle du Tibre, avec cette inscription: *Simoni Deo Sancto*. Il est vrai que Valois & le P. Pagi contestent ce fait, & prétendent que cette statue étoit consacrée à Semô-Sachus, qui étoit une divinité adorée parmi les Romains; mais d'habiles critiques, parmi lesquels sont les Bollandistes (*Acta SS.* 29 *junii*, Tillemont, tom. 2, p. 482) sont d'un avis contraire & soutiennent la réalité de la statue élevée à Simon. Quoi qu'il en soit, les illusions de ce fourbe fascinerent les yeux des habitans de Rome; mais le charme ne dura pas. S. Pierre étant venu peu après lui dans cette ville, ruina, dit-on, sa réputation par un coup d'éclat, que plusieurs savans révoquent en doute. Le magicien se disoit fils de Dieu, & se vantoit comme tel de pouvoir mon-

ter au ciel. Il le promit à Néron lui-même, & le jour pris, en présence d'une foule de peuple qui étoit accouru à ce spectacle, il se fit élever en l'air par le démon. Mais à la priere de Pierre, Simon qui étoit à une certaine hauteur, tomba par terre & se rompit les jambes. Ceux qui nient ce fait pris à la lettre, l'expliquent d'une maniere métaphorique, de la grande réputation que s'étoit faite Simon à Rome, & de la rapidité avec laquelle S. Pierre la détruisit; mais le vol de Simon est rapporté comme réel & physiquement vrai par Justin, Ambroise, Cyrille de Jerusalem, Augustin, Philastre, Isidore de Péluse, Théodoret, &c. Dion Chrysostome, auteur païen, assure, *or. 21*, que Néron retint long-tems à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner. c. 12*, qu'aux jeux publics, un homme entreprit de voler en présence de Néron; mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, & que le balcon où étoit l'empereur, fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Ceillier & Orsi entendent cette histoire de Simon le Magicien.

SIMON, *voyez* SIMÉON.

SIMON, fils de Gioras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut en partie cause de la ruine de Jerusalem & de la nation. Les Juifs l'avoient reçu dans Jerusalem comme un libérateur. Ils l'avoient appellé pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscala (*voyez* ce mot); mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il se lia. Rien n'égale les scenes d'horreur qui accompagnerent la ruine d'un peuple autrefois chéri de Dieu, alors l'objet de ses malédictions, se déchirant lui-même les entrailles, tandis que les Romains répandoient autour de lui & déja dans son sein, la dévastation & la mort. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterreins avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser. Mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de Tite, puis exécuté sur la place publique de Rome.

SIMON, moine d'Orient dans le 13e siecle, passa en Europe où il se fit dominicain, & composa un *Traité* contre les Grecs *sur la Procession du St-Esprit*, qu'on trouve dans *Allatius*.

SIMON, (S.) jeune enfant de Trente, cruellement assassiné & découpé par les Juifs en haine de J.C., l'an 1474. Le Martyrologe Romain en fait mention le 24 mars. Wagenseil & Basnage ont nié l'assassinat de cet enfant, mais la vérité de ce crime a été mise dans le plus grand jour par un anonyme dont l'ouvrage vraiment démonstratif a pour titre : *De cultu S. Simonis pueri Tridentini & martyris apud Venetos*; & se trouve inséré dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, &c, du P. Calogera, tom. 48, pag. 406, 472. Voyez l'instruction du Procès dans les *Acta Sanctorum*, avec des notes par Henschenius; l'*Amplis. collect. vet.* de Dom Martenne, tom. 2, pag. 1516; & Benoît XIV, *De Canonis. lib. 1, cap. 14, pag. 105*. Ce fanatisme des Juifs a produit autrefois plusieurs atrocités de ce genre; on en a vu encore dans ce siecle des exemples incontestables : ceux qui en douteroient, peuvent consulter le *Journal Historique & Littéraire*, 15 janvier 1778, pag. 88.— 15 octobre 1778, pag. 258.

SIMON, (Richard) né à Dieppe en 1638, entra dans la congrégation de l'Oratoire & en sortit peu de tems après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui fit sur cette étude, lui firent naître l'idée de quitter de nouveau l'Oratoire pour les Jésuites; mais il en

fut détourné par le P. Bertad, supérieur de l'Institution. Il fut employé bientôt à dresser un catalogue de livres orientaux de la bibliotheque de la maison de St-Honoré, & il s'en acquitta avec succès. Le président de Lamoignon, ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs de le retenir à Paris; mais comme il ne pouvoit pas payer sa pension, on l'envoya à Juilli pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença à publier ses différens ouvrages. La hardiesse de ses sentimens, la singularité de ses opinions, & les épines de son caractere l'obligerent de quitter l'Oratoire en 1678, pour se retirer à Belleville en Caux, dont il fut curé pendant 4 ans. On a de lui une Satyre amere de cette congrégation dans la *Vie* du P. Morin, insérée dans les *Antiquitates Ecclesiæ Orientalis* de ce savant. Simon répétoit souvent : *Alterius ne sit, qui suus esse potest.* Il abandonna sa cure, se retira à Dieppe, vécut pendant quelque tems à Paris, & alla enfin mourir dans sa patrie en 1712. On ne peut lui refuser une érudition très-vaste & une littérature très-variée. Sa critique n'est pas toujours modérée ni assez exacte; & il regne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité & de nouveauté, qui lui suscita bien des adversaires: on y remarque sur-tout du penchant pour le sémipélagianisme. Les plus célebres de ses adversaires sont Veil, Spanheim, le Clerc, Jurieu, le Vassor, du Pin, Bossuet, &c. Simon ne laissa presqu'aucun de leurs ouvrages sans réponse: la hauteur & l'opiniâtreté dominent dans tous ses écrits polémiques. Son caractere mordant, satyrique & inquiet, ne fit que s'aigrir dans sa vieillesse. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Une Edition des Opuscules de Gabriel de Philadelphie, avec une Traduction latine & des notes, 1686, in-4°. II. *Les Cérémonies & Coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modene, avec un Supplément touchant les sectes des Caraïtes & des Samaritains, 1681, in-12; ouvrage estimable. III. L'*Histoire critique du Texte, des Versions & des Commentateurs du Vieux-Testament*, dont la meilleure édition est celle de Roterdam, chez Regnier Leers, in-4°, 1689. IV. *Histoire critique du Texte du Nouveau-Testament*, Roterdam 1689, in-4°; qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des Versions du Nouveau-Testament*, & en 1692, de l'*Histoire critique des principaux Commentateurs du Nouveau-Testament*, &c, avec une *Dissertation critique sur les principaux Actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4°. Tous ces écrits respirent l'érudition; mais une critique souvent téméraire les a fait placer dans l'*Index* des livres défendus de Rome. V. *Réponse* au livre intitulé : *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande*, 1686, in-4°. VI. *Inspiration des Livres sacrés*, 1687, in-4°. VII. *Nouvelles Observations sur le Texte & les Versions du Nouveau-Testament*, Paris 1695, in-4°. VIII. *Lettres critiques*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1730, 4 vol. in-12, dans lesquelles il y a des choses curieuses & intéressantes. IX. Une *Traduction françoise du Nouveau-Testament*, avec des remarques littérales & critiques, 1702, 2 vol. in-8°. Noailles archevêque de Paris, & Bossuet, condamnerent cet ouvrage. X. *Histoire de l'Origine & du Progrès des Revenus Ecclésiastiques*. Cet ouvrage curieux & recherché parut en 1709, 2 vol. in-12, sous le nom supposé de *Jerôme Acosta*. C'est, dit-on, le résultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de Bénédictins. XI. *Créance*

de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation, 1687, in-12. XII. *Bibliotheque critique*, sous le nom de *Saint-Jorre*, avec des notes, 1708 & 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil; il est devenu rare. On y trouve des pieces qu'on chercheroit vainement ailleurs. XIII. *Bibliotheque choisie*, 2 vol. in-12. XIV. *Critique de la Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques de M. du Pin*, & *des Prolégomenes sur la Bible du même*, 1730, 4 vol. in-8°; avec des éclaircissemens & des remarques du P. Souciet jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage. XV. *Histoire critique de la Croyance & des Coutumes des Nations du Levant*, sous le nom de *Moni*, &c, livre intéressant & instructif, 1693, in-12. XVI. Traduction de l'italien en françois du *Voyage au Mont-Liban*, du P. Dandini, avec des notes critiques.

SIMON, (Jean-François) né à Paris en 1654 d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son pere, prit l'habit ecclésiastique, & se fit recevoir docteur en droit canon. On le plaça l'an 1684, en qualité de précepteur, auprès de Pelletier-des-Forts. Ses services & ses talens lui mériterent les places de contrôleur des fortifications, & d'associé de l'académie des inscriptions & belles-lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choisi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet du roi; il quitta alors l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, prince ennemi de l'innovation, qui n'avoit vu que des laïcs dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excelloit sur-tout dans les devises & les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Il mourut en 1719, à 65 ans.

SIMON, (Denis) conseiller du présidial & maire-de-ville de Beauvais, mort en 1731, possédoit l'histoire & la jurisprudence. On a de lui: I. Une *Bibliotheque des Auteurs de Droit*, 1692 & 1695, 2 vol. in-12. II. Un *Supplément à l'Histoire de Beauvais* par Louvet, 1706, in-12.

SIMON, (Claude-François) imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignoit aux connoissances typographiques celles de la littérature. On a de lui: I. *Connoissance de la Mythologie*, Paris 1753, in-12, 4e & la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du P. Rigord jésuite, mort en 1739, & que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes & dangereuses pour des enfans. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. II. Deux comédies: *Minos* ou l'*Empire souterrein*, les *Confidences reciproques*, non représentées. On lui attribue les *Mémoires de la Comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12: roman foiblement & négligemment écrit, & dénué d'imagination.

SIMON, *voyez* MARQUEMONT.

SIMON STOCK, *voyez* STOCK.

SIMON VIGOR, *voyez* VIGOR.

SIMONEL, (Dominique) avocat, a donné un *Traité des Droits du Roi sur les Bénéfices de ses Etats*, 1752, 2 vol. in-4°. II. *Dissertation sur les Pairs de France*, 1753, in-12. III. *Traité du refus de la Communion à la sainte Table*, 1754, 2 vol. in-12. Il mourut en 1755.

SIMONET, (Edmond) né à Langres en 1662, se fit jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargerent de professer la philosophie à Rheims & à Pont-à-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scholastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de lui un cours de

théologie sous ce titre : *Institutiones theologicæ ad usum Seminariorum*, à Nanci 1721 - 1728, 11 vol. in-12 ; & à Venise 1731, 9 vol. in-fol.

SIMONETTA, (Boniface) né dans l'état de Gênes selon quelques-uns, & selon d'autres, à Milan, entra chez les Cisterciens, fut abbé du monastere de Cornu, dans le diocese de Crémone, & mourut vers 1490, après avoir rempli les devoirs de son état & tourné ses études du côté de l'histoire ecclésiastique. On doit à ses soins un ouvrage relatif à cet objet, sous ce titre : *De persecutionibus Christianæ Fidei & Romanorum Pontificum*. Il fut imprimé d'abord à Milan en 1492, & ensuite à Bâle en 1509, in-fol. Cet ouvrage est écrit en forme de lettres, & a été traduit en françois par Octavien de Saint-Gelais. Il y a beaucoup d'érudition ; mais la critique n'ayant pas encore répandu les lumieres qu'on a recueillies depuis, il ne faut pas être surpris s'il s'y trouve quelques fautes.

SIMONETTA, (Jean) neveu du précédent, se distingua dans l'étude des belles-lettres, & a donné : *De Rebus gestis Francisci Sfortiæ Mediolanensium ducis, lib.* 31, bien écrit. *Voyez* Vossius, *De Historicis Latinis, lib.* 3, & *Biblioth. Cist.* de Charles de Visch.

SIMONETTA, (Jacques) fils du précédent, né à Milan, se distingua par sa science & sa grande probité. Il mérita la confiance de Jules II & de Léon X, qui le chargerent de plusieurs commissions importantes. Clément VII le fit évêque de Pésaro ; Paul III le plaça sur le siege de Pérouse, & le créa cardinal. Il mourut à Rome en 1539. On a de lui : I. *Tractatus reservationum beneficiorum*. II. *Epistolæ*, &c.

SIMONI, (Simon, ou Simo) médecin de Lucques dans le 16e siecle, passa de l'église romaine dans le parti des Calvinistes, & enfin dans celui des Sociniens. Il se retira en Pologne pour être plus en liberté, & s'y fit des ennemis, qui profiterent de ses variations en matiere de religion pour le décrier. Le plus acharné de tous fut un certain Marcel Squarcia-Lupi, socinien comme lui, qui le peint comme un homme constamment athée. La satyre où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in-4°, sous ce titre : *Simonis Simonii summa Religio*, supprimée avec tant d'exactitude, qu'elle est d'une rareté extrême. On a de Simoni plusieurs ouvrages sur la médecine, & d'autres qui ne méritent pas de trouver place ici.

SIMONIDE, (Simon) poëte latin, né à Léopold en Pologne, fut secretaire de Jean Zamoski. La couronne poétique dont Clément VIII l'honora, fut la récompense de son talent. Ses vers ont été recueillis à Varsovie 1772, in-4°. L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

SIMONIDES, né à Céos, aujourd'hui Zia, isle de la mer Egée, florissoit du tems de Darius fils d'Hystaspes, vers l'an 480 avant J. C. La poésie fut son principal talent ; il excella sur-tout dans l'Elégie. A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, & remporta la victoire. Hiéron, roi de Syracuse, l'appella à sa cour, où il débita des apophtegmes de morale ; car il se piquoit aussi de philosophie, mais ses maximes pratiques n'en étoient pas plus sages (*voyez* THÉMISTOCLES). Hiéron lui demanda la définition de Dieu. Simonides dit qu'il lui falloit un jour pour méditer cette réponse : ce jour passé, il en demanda un second, & plusieurs de suite : enfin il répondit : Que plus il méditoit, plus l'espérance de pouvoir le définir, s'éloignoit : *Quia quanto diutius considero, tanto mihi spes videtur obscurior* (Ciceron, *de Natura Deorum, lib.* 1, *n.* 22) : tant ces prétendus sages étoient inférieurs

aux enfans des chrétiens! » L'Evangile (dit un auteur moderne) » ayant mis plus de lumieres dans » les esprits ordinaires, que le Portique & le Lycée avoient taché » d'en mettre dans les têtes philosophiques des anciens tems ». Pausanias n'eut pas moins d'estime pour lui ; ce général lui ayant demandé un jour quelque grave sentence : *Souvenez-vous*, répondit Simonides, *que vous êtes homme.* Cette réponse parut si froide à Pausanias, qu'il ne daigna pas y faire attention. Mais s'étant trouvé dans un asyle, où il combattoit contre une faim insupportable, & dont il ne pouvoit sortir sans s'exposer, au dernier supplice, malheur que son ambition lui avoit attiré, il se souvint des paroles de ce poëte, & s'écria par trois fois : *O Simonides, qu'il y avoit un grand sens dans l'exhortation que tu me fis!* ... Ce philosophe mourut l'an 460 avant J. C. à 89 ans, méprisé pour son avarice & la vénalité de sa plume. Il avoit écrit en dialecte dorique les batailles de Marathon & de Salamine, & composé des Odes, des Tragédies, &c; mais il ne nous reste que des fragmens de ses poésies, dont Leo Allatius a donné les titres. Fulvius Ursinus les a recueillis, avec des notes, Anvers 1598, in-8° ; & dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. Phenix, général des Agrigentins, ayant pris Syracuse, fit démolir le tombeau de Simonides. Callimaque fit à cette occasion une piece de vers où il introduisit Simonides, se plaignant de ce que ce général n'avoit pas pour ses cendres les mêmes égards que Castor & Pollux qui l'avoient sauvé d'une maison prête à tomber. Cette derniere anecdote a été bien rendue dans les *Fables* de Phedre & de la Fontaine. Simonides avoit, dit-on, une mémoire prodigieuse, & on lui attribue l'invention de la mémoire locale artificielle, ou les moyens de nourrir & de fortifier la mémoire locale. *Voyez* Ciceron, *de Oratore*, *lib.* 2, *n.* 86, & *de Fine*, *lib.* 2, *n.* 32.

SIMONIS, (Pierre) né à Tiel dans la Gueldre Hollandoise, licentié en Théologie, fut successivement curé à Courtrai, chanoine & premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, & mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus & à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les Calvinistes, recueillis & publiés à Anvers 1609, in-fol. par Jean David, son successeur dans la cure de Courtrai, & ensuite jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat : I. *De veritate.* II. *Apologia pro veritate catholica.* III. *De Hæreseos hæreticorumque natura.* IV. Des *Harangues* & des *Sermons*, bien écrits en latin. V. *Instruction Pastorale* sur la maniere dont les curés doivent se comporter relativement aux exorcismes, & aux personnes qui les demandent pour cause de maléfice. *Voyez* SPÉ.

SIMONIUS, *voyez* SIMONI.

SIMONNEAU, (Charles) graveur, né à Orléans vers l'an 1639, mort à Paris en 1728, fut d'abord destiné par sa famille à la profession des armes ; mais s'étant cassé une jambe à la chasse, il fut obligé de changer d'état, & dès-lors il cultiva son goût pour les arts. Il devint éleve de Noël Coypel, qui le perfectionna dans le dessin, & lui apprit même à manier le pinceau. Il grava en grand & en petit, avec un égal succès, le portrait, les figures, & des sujets d'histoire. Plusieurs vignettes de son invention peuvent aussi le mettre au rang des habiles compositeurs. Cet excellent artiste a gravé d'après plusieurs maîtres célebres, françois ou italiens ; mais il s'est distingué particuliérement par les Médailles qu'il a gravées pour servir à l'*Histoire métallique* de Louis le Grand.

SIMONNEAU, (Louis) artiste différent du précédent, a gravé l'*Histoire de l'Imprimerie & de la Gravure*, en 1694; & l'*Histoire des autres Arts & Métiers*, depuis 1694 jusqu'en 1710, 2 vol. in-fol. en 168 planches. Ce recueil est recherché.

SIMONS, (Joseph) né dans le comté de Hampton en Angleterre, vers 1594, se fit jésuite à Rome, fut professeur de théologie & de l'Ecriture-Sainte, & mourut à Londres le 23 juillet 1671. On a de lui des *Tragédies* en latin, estimées pour l'élégance & la pureté du style. Elles ont été imprimées à Liege en 1657. On y souhaiteroit plus de choix dans les sujets.

SIMPLICIUS, (S.) natif de Tivoli, pape après Hilaire, le 25 février 468, gouverna avec beaucoup de prudence dans des tems très-difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Mongus du siege d'Alexandrie, & Pierre le Foulon de celui d'Antioche. Il sut démêler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui *XVIII Lettres*, dont plusieurs sont très-importantes. Il mourut le 27 février 483, après 15 ans d'un pontificat glorieux. On célebre sa fête le 2 mars. Felix III lui succéda.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du 5e siecle, étoit phrygien. Nous avons de lui des *Commentaires* sur *Aristote* & sur *Epictete*, Leyde 1640, in-4°; dans lesquels il y a des choses curieuses & intéressantes, & d'autres minutieuses.

SIMPSON, (Thomas) habile mathématicien anglois, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester en Angleterre, le 20 août 1710. Son pere étoit un artisan très-pauvre. Il le plaça chez un ouvrier en soie, avec lequel il profita très-peu: son esprit étoit trop supérieur à de pareilles occupations, pour qu'il pût y donner de l'attention & de l'assiduité. Un astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencemens lui donnerent du goût & du courage. Il vint à Londres en 1732, & fut obligé de travailler au métier de soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'étoit qu'avec peine qu'il trouvoit des momens de loisir pour composer son *Traité des Fluxions*, qui parut en 1737; mais qui a été réimprimé, avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 3 vol. d'*Opuscules* en anglois, qui parurent en 1740, 1743, 1757. On y trouve 37 Mémoires très-intéressans, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre *sur les Annuités*, qui lui occasionna une dispute avec le célebre Moivre. En 1743, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich, avec des gages de 2700 livres de France. Il fut reçu de la société royale de Londres, & de l'académie des sciences de Paris en qualité d'associé. Il orna le recueil de la société royale, de plusieurs bons *Mémoires sur le Calcul intégral*, & donna au public des *Elémens* clairs & méthodiques *de Géométrie*. La traduction françoise de ces Elémens a été imprimée à Paris en 1755, in-8°. Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 1 mai 1760. — Il ne faut pas le confondre avec SIMPSON Thomas, professeur de médecine & d'anatomie à S. André en Ecosse, dont on a: I. *De re Medica Dissertationes quatuor*, Edimbourg 1726, in-8°. Il s'y récrie fort sur l'abus des compositions & des formules où les remedes sont entassés les uns sur les autres. II. Une *Dissertation sur le Mouvement Musculaire* en anglois. III. Des *Mémoires* & des *Observations* dans les *Essais d'Edimbourg*.

SIMSON, (Archimbaud) théologien écossois, est connu : I. Par un *Traité des Hiéroglyphes des Animaux*, dont il est parlé dans l'Ecriture, Edimbourg 1622, in-4°. Ouvrage savant & recherché. II. Un *Commentaire* anglois sur *la seconde Epître* de S. Pierre, imprimé à Londres en 1632, in-4°, fort inférieur au précédent.

SIMSON, (Edouard) théologien anglois, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C. On en donna une belle édition à Leyde en 1739, in-fol. & on l'a réimprimée sous le même format, à Amsterdam, en 1752. Quoiqu'il y ait bien des fautes, elle est méthodique & on la cite quelquefois. La *Vie* de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

SINGLIN, (Antoine) fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de S. Vincent de Paul, & embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de St-Cyran lui fit recevoir la prêtrise, & l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant 26 ans, & leur supérieur pendant 8. Pascal lui lisoit tous ses ouvrages avant que de les publier, & s'en rapportoit à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal, & aux traverses que ce monastere essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut dans une autre retraite, en 1664. On a de lui un ouvrage intitulé: *Instructions Chrétiennes sur les Mysteres de Notre-Seigneur & les principales Fêtes de l'année*, Paris 1671, en 5 vol. in-8°, réimprimé depuis en 6 vol. in-12. Il a aussi laissé quelques *Lettres*.

SINHOLD, (Jean-Nicolas) théologien allemand, & professeur d'éloquence à Erford, mort en 1748, continua l'*Erfordia Litterata*, commencée par Motschman.

SINNICH, (Jean) irlandois, né à Corck, docteur, professeur de théologie, président du grand college à Louvain, chanoine de Bruges & de Turnhout, un des ardens défenseurs des écrits de Jansenius, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, & mourut à Louvain en 1666, après avoir publié : I. *Saul exrex*, Louvain 1662-1667, 2 vol. in-fol. II. *Goliathismus profligatus*, Louvain 1667, in-folio, contre les Luthériens de la confession d'Ausbourg. III. Plusieurs Ecrits en faveur de Jansenius, dont les titres sont fort bizarres ; comme *Consonantiarum Dissonantia* ; *Vulpes capta*, &c. Ils ont été condamnés à Rome. L'esprit de parti où il se laissa inconsidérément engager, ne l'empêcha pas d'être désintéressé, charitable, & de faire plusieurs fondations utiles & édifiantes.

SINNIS, fameux brigand, qui désoloit les environs de Corinthe. Il attachoit ceux qui tomboient entre ses mains, aux branches de deux gros arbres qu'il avoit pliés & abaissés jusqu'à terre, lesquels se redressant tout-à-coup, mettoient en pieces les corps de ces malheureux. Thésée le fit mourir de ce même supplice.

SINON, fils de Sisyphe, passa pour le plus fourbe & le plus artificieux de tous les hommes. Lorsque les Grecs firent semblant de lever le siege de Troie, Sinon se laissa prendre par les Troïens, & leur dit qu'il venoit chercher un asyle parmi eux. Dès que le cheval de bois fut entré dans Troie, ce fut lui qui, pendant la nuit, en alla ouvrir les flancs où les Grecs s'étoient enfermés, & livra ainsi la ville.

SIONITE, *voyez* GABRIEL.

SIRENES, monstres marins,

filles de l'Océan & d'Amphitrite, chantoient avec tant de mélodie, qu'elles attiroient les passans, & ensuite les dévoroient. Ulysse se garantit de leurs pieges, en bouchant les oreilles à ses compagnons, & en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Les Sirenes étoient au nombre de trois, qu'on représentoit communément comme de belles femmes dans la partie supérieure du corps, jusqu'à la ceinture, ayant le reste en forme d'oiseaux avec des plumes, ou la queue de poissons. L'une d'elles tient à la main une espece de tablette, la 2e a deux flûtes, & la 3e une lyre. Des physiciens ont disputé sur l'existence réelle ou fabuleuse des Syrenes. Il est certain qu'il y a une espece de poisson qu'on appelle *homme marin*, parce qu'il a quelque rapport grossier & informe, avec la figure humaine; mais cela n'a rien de commun avec le tableau qu'on fait des anciennes Syrenes. *Voyez* NICAISE Claude.

SIRI, (Vittorio) historiographe du roi de France, & ancien abbé de Vallemagne, étoit italien. Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par son *Mercure*, qui contient l'histoire du tems, depuis 1635 jusqu'en 1649 : il y a 15 tomes reliés en 21 vol. in-4°. On a encore de lui un ouvrage, dont son *Mercure* n'est qu'une continuation. Ce sont ses *Memorie recondite*, en 8 vol. in-4°. Ces ouvrages sont précieux, par le grand nombre de pieces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secrettes de plusieurs princes & ministres; mais il faut beaucoup se méfier de la maniere dont l'auteur les rend. Il étoit payé pour écrire, & il aimoit beaucoup mieux l'argent que la vérité. M. Requier a publié quelques volumes du *Mercure*, en françois : ouvrage le plus intéressant de l'abbé Siri. C'est moins cependant une traduction complette, qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans ce *Mercure*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre : *Mémoires secrets, tirés des Archives des Souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en plusieurs volumes in-12. L'abbé Siri mourut à Paris en 1685, à 77 ans.

SIRICE, (S.) romain, monta sur la chaire de S. Pierre après Damase I, en décembre 384, à l'exclusion d'Ursicin, & mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le Recueil de Dom Coustant; entr'autres une à Himere, évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savans, pour la premiere Epître Décrétale qui soit véritable. Le P. Papebroch prouve que les Epîtres de ce pape ont été au moins interpolées (*voyez* le *Propylæum*). Il condamna Jovinien & ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens Martyrologes, entr'autres, dans celui de S. Jerôme; cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prêtoit à quelques critiques; mais Florentinius, auteur d'un commentaire sur le *Martyrologe* de S. Jerôme, réfute savamment Baronius, & s'appuie principalement sur un passage de S. Ambroise.

SIRIQUE, *voyez* MELECE.

SIRLET, (Guillaume) né à Squillacci dans la Calabre, de parens pauvres, se distingua par son érudition & sa piété, & posséda l'estime des papes Marcel II & Pie IV, dont le dernier le fit bibliothécaire du Vatican, & cardinal, à la sollicitation de S. Charles Borromée. Il mourut en 1585, à 71 ans. Ce cardinal possédoit bien les langues savantes. Il a travaillé à la réforme du *Bréviaire* & du *Missel Romain*, & à la correction de la *Version Vulgate de la Bible*; c'est en partie à ses soins que l'on doit le *Catéchisme du Concile de Trente*. Il avoit encore fait plusieurs

ouvrages ; mais il ne voulut pas permettre qu'on les publiât, excepté les *Variæ Lectiones*, qu'il avoit rassemblé pour être inséré dans la *Bible Polyglotte* de Plantin d'Anvers.

SIRLET, (Flavius) graveur en pierres fines, mort à Rome en 1737, avoit une finesse de touche & une pureté de travail qui l'approchent des plus excellens graveurs de l'antiquité. On a de lui beaucoup de Portraits, & il a donné, sur des pierres fines, les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome. Le fameux grouppe de Laocoon, un de ses derniers ouvrages, passe pour son chef-d'œuvre ; il est sur une améthyste.

SIRMOND, (Jacques) né à Riom en 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les Jésuites & s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appella à Rome en 1590, & Sirmond lui servit de secretaire pendant seize ans. Le savant Jésuite profita de son séjour à Rome : il rechercha les monumens antiques, visita les bibliotheques, & enrichit son esprit de toutes sortes de connoissances. Les cardinaux d'Offat & Barberin furent ses protecteurs & ses amis. Il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On vouloit le retenir à Rome ; mais l'amour de la patrie le rappella en France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur l'an 1637. Il remplit long-tems ce poste avec l'estime du public & la confiance du roi, & il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée en 1651, à 92 ans. Le P. Sirmond avoit les vertus d'un religieux & les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il étoit à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom sa partie le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixoit pour toujours. Quoique d'un caractere doux dans la société, il étoit assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'église par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre & la lumiere du sein du cahos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur. Voici ses principaux ouvrages : I. D'excellentes *Notes* sur les *Capitulaires de Charles le Chauve*, & sur le *Code Théodosien*. II. Une Edition des *Conciles de France*, avec des Remarques, Paris, Cramoisi, 1629, 3 vol. in-fol. Pour la completter, il faut y joindre le Supplément du P. de la Lande, Paris 1666, in-fol. & les *Concilia novissima Galliæ* d'Odespun, Paris 1646, in-fol. &c. III. Des Editions des *Œuvres de Théodoret & d'Hincmar de Rheims*. IV. La premiere Edition de *Facundus d'Hermiane*, avec des notes savantes, Paris 1629, in-8°. V. Un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matieres, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol. & Venise 1728, 5 vol. in-fol. très-belle édition. Il y en a plusieurs contre Godefroi, Saumaise, Richer & S. Cyran. L'érudition y est ménagée à propos, & son style peut servir de modele à ceux qui traitent les matieres théologiques ; son latin est pur & élégant. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au P. Sirmond, il est certain que l'on a donné depuis des éditions supérieures aux siennes ; mais cela étoit aisé à ceux qui avoient celles-là sous les yeux. Les Jansénistes, & même quelques autres savans, se sont beaucoup récriés contre son *Histoire Prédestinatienne*, & celle de la *Pénitence publique* ; mais il ne paroît pas que leurs plaintes

fussent fondées sur des motifs bien solides, elles n'attirerent pas l'attention de l'autorité ecclésiastique.

SIRMOND, (Jean) neveu, ainsi que le suivant, du fameux P. Sirmond; membre de l'académie françoise, & historiographe de France, mort en 1649, étoit regardé par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son tems, parce qu'il étoit un de ses flatteurs les plus assidus. On a de lui: I. La *Vie du Cardinal d'Amboise*, imprimée en 1631, in-8°, sous le nom du sieur *des Montagnes*, dans laquelle il fait servir ce ministre de piédestal au cardinal de Richelieu. II. Des *Poésies* latines, 1654, qui ont quelque mérite.

SIRMOND, (Antoine) jésuite, né à Riom en 1591, & frere du précédent, mourut en 1643. Il avoit publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé: *Défense de la Vertu*, in-8°, dans lequel il osoit avancer qu'on ne peut marquer aucun tems de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, & que l'accomplissement du précepte consiste à ne rien faire de contraire à son amour. Ses propositions furent désavouées par ses confreres, & l'auteur fut mis en pénitence; Nicole n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses Notes sur la dixieme *Lettre Provinciale*. » Une pareille injustice (dit un » critique) ne contribue pas peu à » faire connoître les écarts dans » lesquels l'esprit de parti est ca- » pable de précipiter ».

SISARA, général de l'armée de Jabin roi d'Azor, que son maître envoya contre Barac & Debora, qui avoient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara ayant assemblé toutes ses troupes, & 900 chariots armés de faulx, vint de Héroseth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui & le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher & le couvrit d'un manteau; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou, dont il mourut sur le champ, vers l'an 1285 avant J. C.

SISGAU, *voyez* AUTHIER.

SISINNIUS, syrien de nation, succéda au pape Jean VII, le 18 janvier 708, & mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

SISYPHE, fils d'Eole, qui désolant l'Attique par ses brigandages, fut tué par Thésée. C'étoit un homme si méchant, que les poëtes ont feint qu'il fut condamné dans les enfers à rouler continuellement une grosse pierre ronde, du bas d'une montagne en haut, d'où elle retomboit sur le champ.

SISYPHE, natif de l'isle de Cos, écrivit, dit-on, l'Histoire du siege de Troie, où il avoit accompagné Teucer fils de Télamon. On ajoute qu'Homere s'étoit beaucoup servi de cet ouvrage; mais ces faits n'ont aucun fondement bien solide.

SIXTE I *ou* XISTE, (S.) romain, pape après Alexandre I, l'an 119, fut martyrisé vers la fin de 127. Il ordonna que les vases sacrés ne pourroient être touchés que par les ministres des autels. On lui attribue mal-à-propos deux *Décrétales*.

SIXTE II, (S.) athénien, pape après Etienne I, en 257, souffrit le martyre 3 jours avant son fidele disciple S. Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien.

SIXTE III, (S.) prêtre de l'église romaine, obtint la chaire de S. Pierre, après le pape Célestin I, en 432. Il trouva l'église victorieuse des héréfies de Pélage & Nestorius, mais déchirée par la division des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espece de schisme, en réconciliant S. Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce pape plusieurs *Epîtres* dans le Recueil de Dom Coustant; & quelques Pieces de Poésie sur le

péché

péché originel, contre Pélage, dans la *Bibliotheque des Peres*. On place sa mort en août 440.

SIXTE IV, appellé auparavant *François d'Albecola de la Rovere*, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone, dans l'état de Gênes, embrassa la regle des Cordeliers, professa la théologie à Padoue & dans les plus célebres universités d'Italie, & devint général de son ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife en 1471, il fut élevé sur la chaire de S. Pierre. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore, & ce fut un sujet de mécontentement pour les anciens. Il étoit si facile, qu'il ne pouvoit rien refuser. Il arriva souvent qu'il avoit accordé une même grace à plusieurs personnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, de charger un de ses officiers de tenir registre des requêtes qu'on lui présentoit. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, pour les exciter à la guerre contre les Infideles; mais son zele n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galeres, qui s'étant jointe à celle des Vénitiens & des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en Pamphylie, & obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, & y fit un riche butin. Après cette expédition, il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés sur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, & une partie de la chaîne de fer qui fermoit le port d'Attalie. Il donna tous ses soins à l'embellissement de la ville de Rome, fit construire un beau pont sur le Tibre qui porte son nom, fit bâtir & réparer des palais, des églises, fit paver les rues, &c. L'année 1476 fut signalée par une Bulle, dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébreroient avec dévotion la fête de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge, les mêmes indulgences qui avoient été accordées par les papes pour la fête du S. Sacrement; il eut été plus sage de mettre quelque différence entre ces indulgences, comme il y en avoit certainement entre les sujets & les motifs. Ce décret, le 1*er* de l'église romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle Bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques, qui prêchoient que tous ceux qui croyoient la Conception Immaculée de la Ste Vierge, péchoient mortellement & étoient hérétiques; tandis que d'autres par un autre excès taxoient d'hérésie ceux qui ne la croyoient pas. Les hérétiques qui ont blâmé l'église d'avoir institué une fête pour célébrer une chose qu'elle n'a pas voulu décider, ne songent pas que la Conception de la Vierge, ne fut-elle pas immaculée, est néanmoins, comme l'observent les cardinaux Bellarmin & Gotti, un événement assez important au Christianisme pour le célébrer. D'ailleurs une opinion pieuse, aussi fondée que celle-là & aussi ancienne (*voyez* MAHOMET & DUNS) suffit pour instituer une fête, quand l'objet direct & absolu du culte est bien certainement réel & digne des honneurs de la solemnité chrétienne. Il faut convenir du reste que les religieux de S. François & ceux de S. Dominique, se sont trop vivement déclarés, les uns pour, les autres contre un sentiment qui de sa nature n'étoit pas susceptible d'une décision dogmatique. Une autre dispute aussi vive, mais moins importante, divisoit ces deux ordres. Les Cordeliers nioient que Ste Catherine de Sienne eût eu des stigmates, & prétendoient que ce

privilege n'avoit été accordé qu'à S. François, leur patriarche. Le pape, qui avoit été de leur ordre, se laissa tellement prévenir en leur faveur, qu'il défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette Sainte avec les stigmates. Une contestation non moins frivole agitoit alors les chanoines-réguliers de S. Augustin, & les hermites du même nom. Ils vouloient les uns & les autres être enfans de S. Augustin. Le pape se préparoit à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut en 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire, par la confiance aveugle qu'il eut pour ses neveux, & par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis & contre les Vénitiens. C'est à lui qu'est attribué l'établissement de la fête de S. Joseph par toute l'église. On lui attribue aussi la rédaction des *Regulæ Cancellariæ Romanæ*, 1471, in-4°: très-rare; traduites en françois par du Pinet, 1564, in-8°; & réimprimées sous le titre de la *Banque Romaine*, 1700, in-12: livre qui a fourni aux Protestans le moyen de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traités* en latin: un sur le *Sang de Jesus-Christ*, Rome 1473, in-fol. un autre sur la *Puissance de Dieu*; une *Explication* du *Traité* de Nicolas Richard *touchant les Indulgences*.

SIXTE V, naquit en 1521, dans un village de la Marche d'Ancone, appellé les *Grottes*, près du château de Montalte. Son pere, qui étoit vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna fort jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. *Felix Peretti* (c'est ainsi qu'il s'appelloit) s'acquittoit de cet emploi, lorsqu'il vit un cordelier conventuel, qui étoit en peine du chemin qu'il devoit prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit, & témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talens répondant aux soins qu'on prenoit de lui, on le revêtit de l'habit de Cordelier. Le frere Felix devint en peu de tems bon grammairien & habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1545, peu de tems après docteur & professeur de théologie à Sienne, & il prit alors le nom de *Montalte*. Il s'acquit ensuite une si grande réputation par ses sermons, à Rome, à Gênes, à Pérouse & ailleurs, qu'il fut nommé commissaire à Bologne & inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat, & avec les religieux de son ordre, il fut contraint de s'enfuir de cette ville. Comme on le railloit sur son évasion précipitée, il répondit, dit-on, qu'*ayant fait voeu d'être pape à Rome, il n'avoit pas cru devoir se faire pendre à Venise*. A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint un des consulteurs de la congrégation, puis procureur-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagno, en qualité de théologien du légat & de consulteur du saint-office. Le cardinal Alexandrin, son disciple & son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se souvint de Montalte, & lui envoya en Piémont un bref de général de son ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagno ayant succédé à Pie V en 1572, sous le nom de *Gregoire XIII*, frere Felix, aspira si on en croit Gregorio Leti, au trône pontifical, & pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues & d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, & vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Gregoire XIII étant mort, les cardinaux, après avoir été quelque tems divisés, se déterminerent en sa faveur, & l'élu-

tent le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyoit, leva la tête droite, & entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Le cardinal de Médicis lui ayant fait son compliment sur la bonne santé dont il jouissoit depuis son élection, tandis qu'il avoit été si infirme étant cardinal : » N'en » soyez pas surpris (répondit Sixte-» Quint) je cherchois alors les » clefs du paradis, & pour les » mieux trouver, je me courbois, » je baissois la tête ; mais depuis » qu'elles sont entre mes mains, » je ne regarde que le ciel, n'ayant » plus besoin des choses de la » terre ». Dès qu'il fut élevé sur le saint-siege, il s'appliqua à purger les terres de l'église, des brigands qui y exerçoient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur excessive dans les moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui étoit sans bornes sous le dernier pontificat. Il faisoit dresser des potences pour punir à l'instant ceux qui commettoient quelqu'insolence pendant les divertissemens du carnaval. Il fit des Edits très-séveres contre les voleurs, les assassins & les adulteres. Il entreprit de relever le fameux obélisque de granit, que l'on voit actuellement sur la place de S. Pierre à Rome (*voyez* FONTANA). Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, & les fit placer devant d'autres églises. Il fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de Ste Marie-Majeure, une chapelle superbe de marbre blanc, & deux tombeaux ; un pour lui, & un autre où il fit transporter le corps de Pie V, par reconnoissance des bienfaits qu'il en avoit reçus. Au commencement de l'année suivante, 1586, il donna une Bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui étoit alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galeres. Par une autre Bulle, il défendit aux Cordeliers de se faire Capucins, sous peine d'excommunication. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une Bulle du 3 de décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit de changer en ville le village des Grottes où il avoit pris naissance, mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avoit porté le nom étant cardinal, & il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du saint-office, établie par Paul IV pour juger les hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des Rits. La derniere année de son pontificat, il voulut réparer la célebre bibliotheque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avoit causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins, ni dépenses, pour la rendre la plus riche & une des plus belles de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican, appellée *Belveder*, un superbe édifice pour l'y placer, & fit orner ce lieu de belles peintures, qui représentoient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, & les plus célebres bibliotheques de l'antiquité. Il fit des réglemens fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite, par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette bibliotheque une très-belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes & correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou par l'ignorance des Catholiques. Ces monumens de son sa-

voir & de sa magnificence, lui font certainement plus d'honneur que la Bulle qu'il lança contre Henri III, & que l'approbation qu'il donna au crime de Jacques Clément; mais il seroit injuste d'apprécier ces démarches d'une maniere absolue & sans rapport avec les idées alors reçues, qui non-seulement avoient subjugué l'Italie, mais encore les trois quarts de la France. La crainte de voir périr la religion catholique en France, lui fit aussi donner une Bulle contre Henri IV, qu'il estimoit cependant beaucoup, & qu'il auroit sans doute accueilli avec empressement, s'il eut encore été en vie lors de la conversion de ce prince. Un travail excessif le minoit peu-à-peu; sa derniere maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut en 1590, à 69 ans. Le peuple romain, qui gémissoit sous le fardeau des taxes, & qui haïssoit un gouvernement triste & dur, brisa la statue qu'on lui avoit élevée : il avoit été dans une crainte continuelle pendant son pontificat. Plusieurs gouverneurs ou juges, qui paroissoient avoir trop de clémence, furent destitués de leurs places par ses ordres : il n'accordoit sa faveur qu'à ceux qui penchoient vers la sévérité. Lorsqu'il appercevoit quelqu'un d'une physionomie rigide, il le faisoit appeller, s'informoit de sa condition, & lui donnoit, selon ses réponses, quelques charges de judicature, en lui déclarant que » le véritable moyen de lui plaire, » étoit de se servir de l'épée à » deux tranchans, à laquelle J. C. » est comparé ». Il n'avoit lui-même, disoit-il, accepté le pontificat, que suivant le sens littéral de l'Evangile : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*; parole qu'il répétoit toujours avec complaisance. Un jeune-homme, qui n'avoit que seize ans, fut condamné à mort, pour avoir fait quelque résistance à des sbirres. Les juges mêmes lui ayant représenté, qu'il étoit contraire à la loi de faire mourir un coupable si jeune; l'inflexible pontife leur répondit froidement, qu'*il donnoit dix de ses années au criminel, pour le rendre sujet à la loi.* Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut la satisfaction de voir le libertinage exclus de ses murs. Avant Sixte, les loix, trop foibles contre les grands, ne mettoient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité & de l'impudence. Mais sous le regne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, & se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. L'adultere connu étoit condamné au dernier supplice. Il ordonna même, » qu'un mari qui n'iroit pas se » plaindre à lui des débauches de » sa femme, seroit puni de mort ». Il avoit coutume de dire, comme Vespasien, qu'*un prince doit mourir debout* : sa conduite ne le démentit point. Aussi grand prince que grand pape, Sixte-Quint fit voir qu'il naît quelquefois sous le chaume, des gens capables de porter une couronne & d'en soutenir le poids avec dignité. Il sut licencier les soldats, les gardes mêmes de ses prédécesseurs, & dissiper les bandits par la seule force des loix, sans avoir de troupes; se faire craindre de tout le monde par sa place & par son caractere; renouveller Rome, & laisser le trésor pontifical très-riche : telles sont les marques de son regne, & marques qui n'appartiennent qu'à lui. (*Voyez* la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, traduite en françois en 2 vol. in-12, par Jean le Pelletier : livre qui fait desirer quelque chose de mieux, & où il y a bien des contes de l'invention de l'auteur, écrivain très-peu digne de croyance). *Voyez* LETI. On travailla, par ordre de Sixte-Quint, à une nouvelle Version latine de la *Bible*,

qui parut en 1590, 3 parties en un vol. in-folio. Les fautes dont on la trouva chargée, obligerent Clément VIII d'en faire faire une nouvelle édition en 1592, dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la premiere. On reconnoît celle-ci (qu'on recherche à cause de sa rareté) à la Bulle de Sixte-Quint, qui ne se trouve plus à celle de Clément VIII, qu'on appelle la *Bible de Sixte V corrigée*. Les éditions les plus recherchées sont : Celle du Louvre 1642, en 8 vol. in-fol... Celle de Paris 1656, in-12, connue sous le nom de *Bible de Richelieu*... Celle qu'on appelle *des Evêques*, qui est rare ; elle est de Cologne 1630, in-12 : on la distingue de sa réimpression, parce que cette derniere a des sommaires aux chapitres.

SIXTE DE SIENNE, fut converti du judaïsme à la religion chrétienne, & se fit cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des héréfies, & refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence alloit être exécutée, lorsque le pape Pie V, alors cardinal & inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, & le fit passer de l'ordre de S. François dans celui de S. Dominique. Sixte s'y consacra à la chaire, & à l'étude de l'Ecriture-Sainte. Il réussit dans ces différens travaux, l'un & l'autre si importans. Le pape Pie V, charmé de ses vertus & de son savoir, lui donna des marques d'une estime distinguée. Sixte termina sa carriere à Gênes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliotheque Sainte*, dans laquelle il disserte sur les livres & les versions de l'Ancien-Testament, & donne les moyens de les expliquer. On y trouve aussi d'excellentes remarques pour l'intelligence des Peres. Cet ouvrage est savant, curieux & utile ; il y a cependant des jugemens faux, & l'auteur manque quelquefois de critique. La meilleure édition est celle de Naples 1742, en 2 vol. in-folio, avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux Dominicain : I. Des *Notes* sur différens endroits de l'*Ecriture-Sainte*. II. Des *Questions Astronomiques*, *Géographiques*, &c. III. Des *Homélies sur les Evangiles*, &c, plus remplies de citations que d'éloquence.

SIXTE DE HEMMINGA, né à Bolcum, dans la Frise occidentale, en 1532, d'une famille ancienne, & mort vers 1586, s'est fait connoître par un traité judicieux contre l'astrologie judiciaire, intitulé : *De Astrologia, ratione & experientia refutata*, à Anvers, in-4°, chez Plantin, en 1583.

SLAUGHTER, (Edouard) jésuite anglois, enseigna avec réputation la langue hébraïque, les mathématiques & la théologie au college de sa nation à Liege. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui : I. *Grammatica Hebraïca*, Amsterdam 1699. Elle est estimée. II. *Arithmetica*, Liege 1725, in-12.

SLEIDAN, (Jean) né à Schleiden, petite ville, capitale du comté de ce nom, dans le duché de Luxembourg, en 1506, de parens obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talens le lierent avec les trois illustres freres de la maison du Bellay. Après avoir été quelque tems à leur service, son penchant pour les nouvelles erreurs l'obligea de se retirer à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les Protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avoit embrassé la secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg ; mais il la quitta dans la suite, & mourut luthérien en 1556. La mort de sa femme, arrivée l'année d'auparavant, le plongea dans un si grand chagrin, qu'il perdit presqu'entiérement la mémoire. Il ne se rappella pas même

les noms de ses trois filles, les seuls enfans qu'il eût eus de cette épouse chérie. On a de lui : I. Une Histoire en 26 livres, sous ce titre : *De statu Religionis & Reipublicæ Germanorum sub Carolo V, ab anno 1517 ad annum 1555*, Strasbourg 1556, in-8°. Le Pere le Courayer a traduit cet ouvrage en françois, Leyde 1767, 3 vol. in-4°. Henri Pantaleon en a donné une version en allemand; & a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Londorpius y a ajouté trois volumes & une Apologie de cette histoire, Francfort 1610. Personne n'a su mieux que Sleidan donner un air de vraisemblance aux mensonges les plus révoltans. On voit combien il avoit en horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions; mais à travers ces calomnies la vérité réclame de tems en tems ses droits, & l'on s'apperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entiérement étouffé. Il y a des passages favorables aux Catholiques; cela a beaucoup déplu aux Protestans; & ces témoignages, d'autant plus précieux, qu'ils sortoient d'une plume stipendiée par les hérétiques, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653 (*voyez* Roverus PONTANUS & Laurent SURIUS). II. *De Quatuor summis Imperiis*, 1711, in-8°. C'est un assez médiocre abrégé de l'Histoire Universelle. Gilles Struchius, & Conrard Samuel Schursfleich professeur de Wittemberg, l'ont continué jusqu'en 1678, & Christian Junker l'a poussé jusqu'à la fin du 17*e* siecle. Il a été traduit en françois in-8°, 1757, à Paris. III. Une Traduction en latin des *Mémoires* de Philippe de Comines, qui n'est pas toujours fidelle, Strasbourg 1545, in-8°. IV. *Abrégé* en latin *de la Chronique* de Froissard, Paris 1562. V. Traduction de la *Grande Monarchie* de Claude de Seyssel. Charles-Quint appelloit Paul Jove & Sleidan *ses menteurs*, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, & le second trop de mal.

SLICHTING, *voyez* SCHLICHTING.

SLINGELAND, (Jean-Pierre) peintre, né à Leyde en 1640, mourut en 1691. Eleve du célebre Gérard Dow, il suivit de près son maître. Ses ouvrages sont d'un fini admirable. On ne peut porter plus loin que cet artiste, la patience dans le travail, & la scrupuleuse exactitude à détailler les moindres choses. On remarque dans ses ouvrages, une belle entente de couleurs, jointe à une heureuse intelligence du clair-obscur & à un ensemble merveilleux. Sa lenteur à opérer a répandu un peu de froid & de roideur dans ses figures; un tableau l'occupoit des années entieres.

SLOANE, (le chevalier HANS) naquit à Killileah, dans le comté de Down en Irlande, l'an 1660, de parens écossois. Dès l'âge de seize ans, il avoit fait des progres considérables dans l'histoire naturelle & dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de Ray & de Boyle, & par un voyage en France, où Tournefort, du Verney & Lémery lui ouvrirent le riche trésor de leurs recherches. De retour en Angleterre, le fameux Sydenham se fit gloire de l'avancer dans la médecine. La société royale de Londres l'aggrégea à son corps en 1685, & deux ans après, il fut élu membre du college royal des médecins de Londres. Le duc d'Albemarle ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, Hans Sloane l'y suivit en qualité de son médecin. Ce savant naturaliste revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses. Peu de tems après on lui donna l'importante place de médecin de l'hôpital de Christ,

qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevoit ses appointemens, en donnoit quittance, & les rendoit sur le champ pour être employés aux besoins des pauvres. Environ un an après, il fut élu secretaire de l'académie royale. Cette société ne l'occupa pas entiérement; Sloane, ami de l'humanité, établit le Dispensatoire de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remedes, ne paient que la valeur intrinseque des drogues qui y entrent. Le roi George I le nomma, en 1716, chevalier-baronnet & médecin de ses armées. La même année il fut créé président du college des médecins, auquel il fit des présens considérables. La compagnie des apothicaires dut aussi à sa générosité le terrein du beau jardin de Chelsea, dont il facilita l'établissement par ses dons. Le roi George II le choisit en 1727 pour son premier médecin, & la société royale pour son président à la place de Newton. L'académie des sciences de Paris se l'étoit associé en 1708. Ce digne citoyen, âgé de 80 ans, se retira en 1740 dans sa terre de Chelsea, où il s'occupoit à répondre à ceux qui venoient le consulter, & à publier des remedes utiles. Il mourut dans cette terre en 1753, à 93 ans. Il étoit grand & bien fait. Ses manieres étoient aisées & libres; sa conversation gaie, familiere & obligeante. Rien n'égaloit son affabilité envers les étrangers; on le trouvoit toujours prêt à faire voir son cabinet, pourvu qu'on l'eût averti à tems. Lorsqu'il étoit appellé auprès des malades, rien n'étoit égal à l'attention avec laquelle il observoit jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'étoit par ce moyen qu'il se mettoit en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étoient des especes d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouroient, on trouvoit presque toujours la cause de mort qu'il avoit indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non-seulement aux fievres réglées, mais à un grand nombre de maladies, surtout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrenes qui proviennent de causes internes, & aux hémorragies. Il s'en étoit souvent servi lui-même, dans les attaques de crachement de sang auxquelles il étoit sujet. On a de lui : I. Un *Catalogue* latin *des Plantes de la Jamaïque*, *de Madere*, *de la Barbade*, *de Nevis & de St-Christophe*, in-8°, 1696. II. Un *Voyage aux Isles de Madere*, *Barbade*, *St-Christophe & la Jamaïque*, *avec l'Histoire naturelle de ces Isles*, in-fol. 2 vol. en anglois, dont le 1er tome parut en 1707, & le second en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux & intéressant, est orné de 274 figures. Il s'est fort étendu sur les plantes qu'il a disposées selon la méthode de Ray. III. Une *Giganthologie*, ou Discours sur les Géans, qui a beaucoup contribué à détruire les contes qu'on débitoit sur cette matiere, & à décréditer les prétendues dépouilles de géans qu'on montre en tant d'endroits. IV. Plusieurs Pieces dans les *Transactions Philosophiques*, & dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*. Sa bibliotheque étoit d'environ 50,000 volumes, presque tous livres de physique & de médecine, dont 347 contiennent des estampes colorées avec soin, & 3516 manuscrits. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 3 vol. in-fol. & huit in-4°, contient 69352 articles, avec une courte description de chaque piece. Ce cabinet étoit la plus riche collection qu'aucun particulier ait peut-être jamais eue. Comme il souhaitoit que ce trésor (*destiné*, selon ses propres termes, *à procu-*

rer la gloire de Dieu & le bien des hommes*) ne fût pas dissipé après sa mort, & que cependant il ne vouloit pas priver ses enfans d'une partie si considérable de sa succession; il le laissa par son testament au public, en exigeant qu'on donneroit 20 mille livres sterlings à sa famille. Le parlement d'Angleterre accepta ce legs, & paya cette somme, bien peu considérable pour une collection de cette importance.

SLODTZ, (René-Michel) surnommé *Michel-Ange*, né à Paris en 1705 & originaire d'Anvers, eut beaucoup de goût pour la sculpture, dont le talent paroissoit héréditaire dans sa famille. Après avoir remporté le second prix de ce bel art à l'académie de Paris, âgé seulement de 21 ans, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu de l'académie, & nommé dessinateur de la chambre du roi en 1758. Le roi de Prusse, qui vouloit l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de tems après, en 1764, à 59 ans. Cet habile homme s'étoit fait une maniere pleine de vérité & de graces. Les attitudes de ses figures étoient souples, ses contours coulans, ses draperies vraies, ses dessins excellens. Il modeloit & travailloit le marbre avec un goût délicat & une netteté séduisante. Les qualités qui font aimer l'homme, ornoient chez lui les talens qui font estimer l'artiste. Il eut des amis, même chez ses rivaux, par ses mœurs simples, par sa probité exacte, par son caractere égal, doux & enjoué. Ses ouvrages sont: I. *S. Bruno* refusant la mitre, dans l'église de S. Pierre de Rome. II. Le *Tombeau* du marquis Capponi, dans l'église de S. Jean des Florentins. III. Deux *Bustes* de marbre, dont l'un est une tête de Calchas, & l'autre celle d'Iphigénie. IV. Le *Tombeau* du cardinal d'Auvergne, à Vienne en Dauphiné. V. Le *Tombeau* de M. Languet, curé de St-Sulpice, dont la figure est à tous égards de la plus grande beauté. VI. Des *Bas-Reliefs* en pierre, dont il orna le portique du rez-de-chaussée du portail de l'église de St-Sulpice. Ce sont tous autant de chef-d'œuvres de bon goût & de graces. Sébastien SLODTZ, son pere, né à Anvers, mort à Paris en 1728, à 71 ans, & éleve de Girardon, s'étoit distingué dans le même art; ainsi que son frere Paul-Ambroise, qui avoit été comme lui dessinateur de la chambre du roi, & qui mourut en 1758.

SLUSE, (René-François WALTHER, baron de) de Visé, petite ville du pays de Liege, étoit frere du cardinal de Sluse, & du baron de ce nom, conseiller-d'état de l'évêque de Liege. Il devint abbé d'Amay, chanoine, conseiller & chancelier de Liege, & se fit un nom célebre par ses connoissances théologiques, physiques & mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Cet illustre érudit mourut à Liege en 1685, à 62 ans. On a de lui un ouvrage intitulé: *Mesolabium & Problemata solida*, Liege 1668, in-4°; & *Dissertatio de S. Servatio episcopo trajectensi*, Liege 1684, in-8°.

SLUSE, (Jean Gualtier, baron de) frere du précédent, né à Visé l'an 1626, fut appellé à Rome par Jean Gualtier son oncle, secretaire des brefs. Il s'y attira d'abord l'estime des personnes les plus distinguées de Rome. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, & le consulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI l'éleva au cardinalat l'an 1686. Sa trop grande application aux devoirs de sa charge & à l'étude jointe à sa complexion foible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Quelque

recommandable qu'il fut par les qualités de l'esprit, il l'étoit davantage par celles du cœur. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine & des revenus de sa charge, & refusa constamment tout bénéfice. On admira toujours sa charité envers les pauvres & sa bienfaisance à l'égard de tout le monde; c'étoit l'obliger que de lui faire naître l'occasion d'obliger les autres. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif & montrent combien il étoit versé dans la discipline de l'église, l'Ecriture-Sainte & les saints Peres. Il avoit amassé une bibliotheque immense, dont on a imprimé le catalogue en 5 vol. in-4°.

SMALCIUS, (Valentin) fameux socinien, né en Thuringe, mort à Racovie le 14 décembre, en 1622, est auteur d'un traité contre la divinité de J. C., intitulé : *De Divinitate J. C.*, 1608, in-4°, traduit en polonois, en allemand & en flamand, & plusieurs fois réfuté, particuliérement par Jean Cloppenburch, dans son ouvrage *Anti-Smalcius*, Franeker 1652, in-4°.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse, son frere, qui mourut quelque tems après, vers l'an 524 avant J. C. Alors un Mage de Perse prit le nom de Smerdis, & faisant accroire qu'il étoit frere de Cambyse, parce qu'il lui ressembloit beaucoup, il se mit sur le trône : mais il prit tant de précautions pour cacher sa fourberie, que cela même le découvrit. Il se forma un complot, environ 6 mois après son usurpation, entre sept des principaux seigneurs de Perse, du nombre desquels étoit Darius fils d'Hystaspes, qui régna après la mort de Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, & sa tête fut exposée au bout d'une lance.

SMILAX, nymphe qui eut tant de douleur de se voir méprisée du jeune Crocus, qu'elle fut changée, aussi-bien que lui, en un arbrisseau dont les fleurs sont petites, mais d'une excellente odeur. Selon d'autres mythologistes, Crocus & Smilax étoient deux époux, qui s'aimoient si tendrement & avec tant d'innocence, que les dieux jaloux de la force & de la pureté de leur union, les métamorphoserent, Crocus en Safran, & Smilax en If.

SMITH, (Thomas) né en 1512 dans la province d'Essex, & mort en 1577, fut secretaire-d'état, sous le regne d'Edouard VI, & sous celui de la reine Elisabeth, qui l'employa en diverses ambassades & négociations importantes. On a de ce politique : I. Un *Traité* touchant la *République d'Angleterre*, in-4°, qu'on ne lit guere. II. *Inscriptiones Gracæ Palmyrenorum*, in-8°. III. *De Moribus Turcarum*, à Oxford 1672, in-12. IV. *De Druidum moribus*, in-8°. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition. Le dernier est le plus rare.

SMITH, (Richard) théologien anglois, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, & envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les religieux qui étoient dans ce royaume, il souleva contre lui les Catholiques. Smith fut obligé l'an 1628 de se retirer en France, où il fut très-bien reçu du cardinal de Richelieu. Ce fut alors que deux Jésuites, Knot & Floïd, publierent deux *Ecrits contre le droit que les Evêques prétendoient avoir d'éprouver les Réguliers* : droit que Smith avoit vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres furent censurés par Gondi, archevêque de Paris, par la Sorbonne, & par le clergé de France, qui manda les Jésuites & les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le P. Floïd opposa deux autres ouvrages à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé de St-Cyran fit, avec l'abbé de Barcos son neveu, le gros livre, intitulé *Petrus Aurelius*. Rich. Smith, qui avoit occasionné ces disputes,

mourut à Paris en 1655... Il y a eu un autre Richard SMITH, qui publia en 1550, contre Pierre Martyr, un écrit intitulé : *Diatriba de hominis justificatione*, in-8°.

SMITH, (Jean) est un des premiers & des plus excellens graveurs en maniere noire. Il étoit anglois, & mourut à Londres dans un âge avancé, au commencement de ce siecle. On a de lui beaucoup de *Portraits*, & des *Effets de Nuit* propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. La *Magdeleine à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Scalken étoit son peintre favori.

SNELL DE ROYEN, (Rodolphe) *Snellius*, philosophe hollandois, né à Oudewater en 1547, fut professeur en hébreu & en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613. On a de lui plusieurs ouvrages sur la géométrie, & sur toutes les parties de la philosophie, qui ne sont plus d'aucun usage.

SNELL DE ROYEN, (Willebrod) fils du précédent, né à Leyde en 1591, succéda à son pere en 1613 dans la chaire de mathématiques, & mourut à Leyde en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction : découverte qu'il avoit faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la terre, par une suite de triangles, semblable à celle qu'ont employée depuis Picard & Cassini ; mais on sait que tous ces mesurages ont jusqu'ici assez mal réussi : la terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien ; or cela ne se fait pas : les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs & leurs raisonnemens opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point (*voyez* les *Observ. philos.* pag. 29, & l'art. CONDAMINE). Snell est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont : I. L'*Eratosthenes Batavus, sive de Terræ ambitu & ejusque vera quantitate*. II. Le *Cyclometrium, sive de circuli dimensione*, 1621, in-4°. III. *Tiphis Batavus, sive de Navium cursibus & re navali*, 1624, in-4°, &c. IV. *Traduction* en latin des ouvrages de Stevin, Amsterdam 1608, in-fol. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talens, & l'on y découvre des vues dont des savans plus bruyans que lui se sont fait honneur sans le citer.

SNORRO, (*Sturlesonius*) illustre islandois, d'une ancienne famille, fut ministre-d'état du roi de Suede, & de trois rois de Norvege. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur ; mais en 1241, Gyssurus, son ennemi, le força dans son château, & le fit mourir. On a de lui : I. *Chronicon Regum Norvegorum*, qui est utile pour cette partie de l'histoire du monde. II. Histoire de la philosophie des Islandois, qu'il a intitulée : *Edda Islandica*. M. Mallet l'a traduite en françois à la tête de son *Histoire de Danemarck*, 1756, 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Nous en avons une édition par Resenius, à Hanau 1665, in-4°.

SNOY, (Renier) né à Ter-Gouw en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier en médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II roi de Danemarck, retiré en Zélande, & à la cour de Jacques IV roi d'Ecosse. Il mourut à Ter-Gouw le 1 août 1537. On a de lui : I. Le *Pseautier* de David avec des paraphrases en latin. Cet ouvrage, quoiqu'imprimé plusieurs fois & traduit en plusieurs langues, est une preuve que Snoy n'entendoit rien dans la critique, ni dans l'antiquité sacrée. II. Une *Histoire*

de Hollande en XIII Livres, en latin, Roterdam 1620, in-folio. Swertius l'a insérée dans ses *Annales rerum Belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guere que des séditions, des batailles & des sieges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale & la médecine. Il ne faut pas le confondre avec Lambert SNOY, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, qui a beaucoup travaillé à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens en a profité dans ses *Trophées du Brabant*.

SNYDERS, (François) peintre & graveur, né à Anvers en 1587, mort dans la même ville en 1657, s'étoit d'abord consacré à peindre uniquement des fruits; mais son goût le porta encore à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses Chasses, ses Paysages, & ses tableaux où il a représenté des Cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légere & assurée, ses compositions riches & variées, & son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étoient un peu grandes, Snyders avoit recours au pinceau de Rubens, ou de Jacques Jordans. Rubens à son tour recouroit quelquefois à Snyders, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent & paroissent être de la même main. Snyders a gravé un *Livre d'Animaux* d'une excellente maniere; on a aussi gravé d'après lui.

SOANEN, (Jean) fils d'un procureur au présidial de Riom en Auvergne, & de Gilberte Sirmond, niece du savant Jacques Sirmond, jésuite, naquit à Riom en 1647. Il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, où il prit le P. Quesnel pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités & la rhétorique dans plusieurs villes de province. Consacré au ministere de la chaire pour lequel il avoit beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris; & à la cour les Carêmes de 1686 & de 1688. On récompensa ses succès par l'évêché de Senez, en 1695. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Un pauvre s'étant présenté, & l'évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague; action qui fit beaucoup de bruit, & qu'une charité circonspecte eut peut-être évitée. La Bulle *Unigenitus* lui ayant paru un *Décret monstrueux*, il en appella au futur concile, & publia une *Instruction Pastorale*, dans laquelle il s'élevoit avec force contre cette constitution. Le cardinal de Fleury, voulant faire un exemple d'un prélat quesnéliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné, suspendu de ses fonctions d'évêque & de prêtre, & exilé à la Chaise-Dieu en Auvergne, où il mourut en 1740, âgé de 92 ans. Les Quesnélistes en ont fait un Saint. Sa retraite fut fort fréquentée; on le visitoit & on lui écrivoit de toutes parts. Il signoit ordinairement : *Jean évêque de Senez, prisonnier de J. C.* ignorant sans doute que la premiere vertu des disciples de J. C. est une humilité d'esprit & une soumission sincere aux décisions de son église. On a de lui : I. Des *Instructions Pastorales*. II. Des *Mandemens*. III. Des *Lettres*, imprimées avec sa *Vie*, en 2 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12, 1750. Ce recueil auroit dû être élagué pour l'honneur du prélat, même considéré comme écrivain; mais ceux qui le faisoient, croyoient tout précieux. On a imprimé sous son nom, en 1767, 2 vol. in-12 de *Sermons*; mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.

SOARDI, (Victor-Amédée) docteur en droit de l'université de Turin, & recteur des colleges ponti-

ficaux d'Avignon, est particuliérement connu par un ouvrage intitulé : *De Supremâ romani Pontificis authoritate hodierna Ecclesiæ Gallicanæ doctrina*, Avignon 1747, 1 vol. in-4°, dans lequel il montre que la doctrine actuelle du clergé de France n'est point du tout opposée, mais au contraire très-favorable à l'autorité légitime du pape. Le parlement de Paris ayant sans doute trouvé dans ce livre quelques assertions contraires à la jurisprudence du royaume, l'a supprimé par un arrêt du 25 juin 1748 ; mais il n'a pas prétendu déroger par-là aux éloges que méritent l'érudition & la sage critique de l'auteur. Son style est clair, pur, attachant. Il vivoit encore en 1750.

SOARÉ, (Cyprien) *Soarius*, jésuite espagnol, mort à Placentia en 1593, à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin à l'usage des colleges, pleine de bonnes regles, & d'exemples cités avec choix. On en a un *Abrégé*, Paris, Cramoisi, 1674, in-12.

SOAREZ, (Jean) évêque de Conimbre & comte d'Arganel, de l'ordre des Augustins, parut avec éclat au concile de Trente, & mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les *Evangiles de S. Matthieu*, *de S. Marc*, & *de S. Luc.*

SOBIESKI, (Jean) roi de Pologne, & l'un des plus grands guerriers du 17e siecle, obtint les places de grand-maréchal & de grand-général du royaume. Il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques & sur les Tartares, & par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célebre bataille de Choczin, le 11 novembre 1673. Les ennemis y perdirent 28000 hommes. Ses grandes qualités lui mériterent la couronne de Pologne en 1674. Son courage parut avec gloire au siege de Vienne en 1683 (*voyez* CHARLES V de Lorraine). Cette ville auroit été prise sans son secours. Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec ses soldats. Ils abandonnerent leurs tentes, leurs bagages, & jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape. Il écrivit à la reine sa femme, qu'il avoit trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connoit assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : » Vous ne » direz pas de moi ce que disent » les femmes tartares, quand elles » voient entrer leurs maris les mains » vuides : Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans » butin «. Le lendemain 13 septembre Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean* ; paroles qui avoient été déja appliquées à un empereur de Constantinople, & à don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en 1696, regretté des héros dont il étoit le modele, & des chrétiens dont il étoit un des plus heureux défenseurs. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, & avoit autant d'esprit que de bravoure, & de zele pour la religion qu'il aimoit & pratiquoit avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit sa *Vie* en 3 vol. in-12.

SOBRINO, (François) est auteur d'un *Dictionnaire François & Espagnol*, imprimé à Bruxelles en 1705, en 2 vol. in-4°, & depuis en 3. Il a fait aussi une *Grammaire Espagnole*, in-12. Ces ouvrages ont encore du cours, mais moins qu'autrefois.

SOCIN, (*Marianus*) naquit à Sienne en 1401, & professa le droit canon dans sa patrie, avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1467.

SOCIN, (Barthélemi) fils du précédent, mort en 1507, à 70 ans,

professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, & laissa des *Consultations*, imprimées à Venise avec celles de son pere, en 1579, en 4 vol. in-fol. On dit que ce professeur disputoit un jour sur des matieres de droit avec un jurisconsulte, qui, pour se tirer d'affaire, s'avisa de forger sur le champ une loi qui lui donnoit gain de cause. Socin, ni moins habile, ni moins rusé que son adversaire, renversa cette-loi aussi-tôt par une autre tout aussi formelle. Sommé d'en citer l'endroit : » Elle se trouve (dit-il) » précisément auprès de celle que » vous venez de m'alléguer ».

SOCIN, (Lélie) auteur de la secte socinienne, ou, si l'on veut, restaurateur de la secte arienne, arriere-petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienne en 1525, & fut destiné par son pere à l'étude du droit. » Il conçut de fort bonne heure » (dit l'abbé Racine) le dessein de » changer de religion; *parce que*, » disoit-il, *l'église catholique* » *enseignoit plusieurs choses qui* » *n'étoient pas conformes à la* » *raison*. Il ne distinguoit point la » raison souveraine, qui n'est autre » chose que la sagesse divine, de la » raison aveugle de l'homme, qui » ne peut que jeter dans l'égarement ceux qui ont la folie de la » prendre pour guide. Socin osoit » donc rejeter tout ce qui ne lui » paroissoit pas s'accorder avec sa » raison; & d'abord il voulut approfondir par lui-même le sens » de l'Ecriture, & suivre dans cet » examen son esprit particulier. Il » n'est pas étonnant qu'il se soit si » prodigieusement égaré, en suivant une lumiere si fausse & si » trompeuse. Il étudia le grec, » l'hébreu & même l'arabe, & acquit une érudition qui ne pouvoit que lui être funeste dans la » malheureuse disposition où il étoit. » Il quitta l'Italie en 1547, pour » aller chercher, parmi les Protestans, des connoissances capables de le satisfaire. Il employa 4 ans à voyager en Angleterre, en France, dans les » Pays-Bas, en Allemagne & en » Pologne. Après y avoir conféré » avec les plus fameux hérétiques, » il se fixa à Zurich, où, malgré » la réputation que sa science & » ses talens lui acquirent, il se rendit bientôt suspect, même aux » Protestans, de l'hérésie arienne » qu'il embrassa » (*voyez* un passage remarquable de l'*Encyclopédie* dans l'article SERVET). Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet en 1552. Lélie Socin profita de ces avis, & plus encore du supplice de Servet. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifices & de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, & mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques Ecrits, moins connus que l'auteur.

SOCIN, (Fauste) neveu du précédent, un des grands promoteurs de la secte qui porte ce nom, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de fort bonne heure aussi-bien que plusieurs de ses parens, par les lettres de son oncle; & pour éviter les poursuites de l'Inquisition, il se retira en France; nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie & l'Espagne doivent la tranquillité dont ils ont joui, tandis que l'état politique & religieux du reste de l'Europe étoit ébranlé par les nouvelles sectes. Lorsqu'il étoit à Lyon, n'étant âgé que de 20 ans, il apprit la mort de son oncle, & alla recueillir ses papiers à Zurich. Delà il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence, quitta ce séjour & se fixa à Bâle pendant 3 ans, publia peu après son ouvrage *De Jesu Christo Servatore*; se retira en 1579 en Pologne, y composa le livre *De Magistratu* contre Jacques Paléologue, ce qui lui attira des affaires qui l'obligerent de quitter Cracovie, & de se réfugier chez un sei-

gneur polonois. Il se maria & perdit sa femme en 1587, retourna ensuite à Cracovie, où le peuple irrité contre lui pilla ses manuscrits & son meuble en 1598; & ne lui eut pas fait un sort bien favorable, s'il n'eut eu le bonheur de s'échapper. Il se retira enfin à Luclavie. Ayant appris des Calvinistes à ne s'arrêter ni à l'autorité de l'église, ni à celle de la tradition, il résolut de donner à ce principe toute l'étendue qu'il pouvoit avoir. Il ne se contenta pas de rejeter les dogmes de l'église catholique, que les Luthériens & les Calvinistes avoient déja rejetés; il entreprit l'examen de tous les autres que les nouveaux hérétiques avoient retenus, & même de ceux auxquels son oncle n'avoit point porté atteinte. Il prétendoit que les Ariens avoient trop donné à J. C., & nia nettement la Préexistence du Verbe. Il étoit forcé d'avouer que l'Ecriture donne le nom de Dieu à J. C.; mais il disoit que ce n'étoit pas dans le même sens qu'au Pere; & que ce terme, appliqué à J. C., signifie seulement que le *Pere*, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, & l'a rendu par-là digne d'être adoré des anges & des hommes. Ceux qui ont lu ses écrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Ecriture pour l'ajuster à ses erreurs. Il anéantit la Rédemption de J. C., & réduit ce qu'il a fait pour sauver les hommes, à leur avoir enseigné la vérité, à leur avoir donné de grands exemples de vertu, & à avoir scellé sa doctrine par sa mort. Le péché originel, la grace, la prédestination passent chez cet impie pour des chimeres. Il regarde tous les sacremens comme de simples cérémonies sans aucune efficace. Il prend le parti d'ôter à Dieu les attributs qui paroissent choquer la raison humaine, & il forme un assemblage d'opinions qui lui semblent plus raisonnables, sans se mettre en peine si quelqu'un a pensé comme lui depuis l'établissement du Christianisme. Il mourut en 1604, dans le village de Luclavie, près de Cracovie, où il s'étoit retiré pour se dérober aux poursuites des Catholiques & des Protestans réunis contre un ennemi commun. Il étoit dans sa 65e année. On mit sur son tombeau cette épitaphe impie :

Tota licèt Babylon destruxit tecta Lutherus,
Muros Calvinus, sed fundamenta Socinus.

» Luther a détruit le toit de Babylone, Calvin en a renversé les murailles, & Socin en a arraché les fondemens ». L'idée de cette épitaphe fut prise d'un tableau qu'avoit fait exécuter Pauli (*voyez* ce mot). La secte socinienne, bien loin de mourir ou de s'affoiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de qualité & de savans qui en adopterent les principes. Les Sociniens furent assez puissans pour obtenir dans les dietes de Pologne la liberté de conscience; mais divers excès qu'ils commirent contre la religion & l'état, les firent enfin chasser en 1658. Les cendres de Socin furent déterrées, menées sur les frontieres de la petite Tartarie, & mises dans un canon, qui les envoya dans le pays des infideles. Les Sociniens fugitifs se retirerent en Transylvanie. Ils sont fort déchus; en 1778 toute la secte concentrée dans cette province ne passoit pas les 600 têtes. Mais si on considere que le déisme est une branche très-naturelle de cette hérésie, que l'athéisme moderne (si on en croit le Dictionnaire Encyclopédique) en découle d'une maniere également sûre (*voyez* SERVET); en croira que cette hérésie est une des plus fécondes & des plus redoutables qui aient jamais existé. Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Biblio-*

theque des Freres Polonois (nom donné aux Sociniens en Pologne) il étoit difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliotheque*, qui est en 9 tomes in-fol. 1656 & suiv. Les deux premiers contiennent les productions de cet auteur; trois autres, celles de Crellius; deux, les ouvrages de Wolzogenius; un, ceux de Schlichting, & le dernier ceux de Brenius.

SOCOLOVE, (Stanislas) théologien polonois, chanoine de Cracovie, & prédicateur du roi Etienne Battori, mourut en 1619, avec la réputation d'un savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois premiers Evangélistes, & d'autres ouvrages de controverse & de morale. Le plus estimé de tous est une *Traduction* de *Jérémie*, patriarche de Constantinople, sous ce titre: *Censura Ecclesiæ Orientalis de præcipuis nostri sæculi Hæreticorum dogmatibus, è græco in latinum conversa, cum annotationibus*, Cracovie, 1582, in-fol.

SOCRATE, fils d'un sculpteur & d'une sage-femme, naquit à Athenes, l'an 469 avant J. C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son pere, & l'histoire fait mention de trois de ses statues représentant les Grâces. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son attelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il apprit sous le célebre Archelaüs. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, & se trouva à plusieurs actions. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit, l'affectation du mépris des richesses. Voyant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans certaines cérémonies, & la quantité d'or & d'argent qu'on y portoit: *Que de choses*, disoit-il en se félicitant lui-même fastueusement sur son état, *que de choses dont je n'ai pas besoin*! car les vertus & les actions des philosophes ne sont rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent pas avec emphase, & si elles ne servent pas à constater leur supériorité sur les autres hommes. *Si j'avois de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau*. Il se piquoit cependant d'être propre sur lui & dans sa maison. Il dit un jour à Antisthene, qui affectoit de se distinguer par des habits sales & déchirés, qu'*à travers les trous de son manteau & de ses vieux haillons, on entrevoyoit beaucoup de vanité*... Une des qualités par lesquelles Socrate cherchoit le plus à s'illustrer, étoit une grande tranquillité d'ame. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion: *Je te frapperois*, lui dit-il, *si je n'étois pas en colere*. Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant: *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque*. Une autre fois, ses amis étant étonnés de ce qu'il avoit souffert, sans rien dire, un coup de pied d'un insolent: *Quoi donc! leur dit-il, si un âne m'en donnoit autant, le ferois-je citer en justice?* Un jour Xantippe sa femme, d'une humeur bizarre & emportée, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, & il ajouta: *Il falloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre*. Le desir de se distinguer le portoit quelquefois à des actions ridicules. Comme le peuple sortoit un jour du théatre, Socrate forçoit le passage pour y entrer. Quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite: *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, de résister à la foule*... Il se tenoit debout des jours entiers dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupieres & sans détourner les yeux du même endroit. Il marchoit en plein

hiver nuds pieds sur la neige. Après avoir gagné de la soif par les fatigues & les mouvemens qu'il se donnoit, il ne buvoit point, qu'il n'eût versé dans le puits la premiere cruchée d'eau qu'il en tiroit... Parmi ses disciples on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, &c. Ce ne seroit pas bien connoître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendoit lui servir de guide. Il en parloit souvent à ses disciples. Des hommes superficiels, admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, ont voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon étoit, selon Socrate, un génie très réel, dont il connoissoit, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternuemens qui le prenoient lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'étoit adopter les contes des augures & des aruspices (*voyez* le traité anglois de M. Nares, *Essai sur le Démon de Socrate*, Londres 1782). Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mysteres de la nature, & c'est en quoi il montra de la prudence; il tourna toutes les vues de son esprit vers la morale, & la *Secte Ionienne* n'eut plus de physicien. Socrate trouva que l'homme ne pouvoit être heureux que par la justice, & par une vie pure, mais cette notion générale pour être bien développée & produire des effets proportionnés à son importance, demandoit des lumieres que le philosophe n'avoit pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables; mais dans le tems qu'il instruisoit les autres, il ne veilloit pas sur lui-même. Il s'expliquoit avec une indiscrétion qui tenoit de la révolte sur la religion & sur le gouvernement de son pays. Sa passion dominante étoit de régner sur les esprits, & d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis: ils engagerent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poëte leur prêta sa plume, & sa niece, pleine de plaisanteries fines & saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à le mépriser. Il se présenta Anitus & Melitus, qui l'accuserent d'athéïsme (peut-être parce qu'il se moquoit de la pluralité des dieux) & de corrompre la jeunesse, au lieu de l'instruire: accusation qui n'est que trop analogue aux mœurs de ces anciens sages (*voyez* le chap. 1 de l'*Epît. aux Rom.* & les divers articles des philosophes dans ce Dictionnaire). Lysias, qui passoit pour le plus habile orateur de son tems, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant, & conforme à sa malheureuse situation, pour s'en servir auprès de ses juges. Socrate plein d'orgueil & de la ridicule suffisance, répondit que *ce discours étoit peu convenable à la grandeur d'ame & à la fermeté digne d'un sage.* Il défendit sa cause d'une maniere insultante. Il répondit à ses juges, qui lui laissoient le choix de la peine qu'il croyoit mériter: « Qu'il » méritoit d'être nourri le reste de » ses jours dans le Prytanée, aux » frais de la république »; honneur qui, chez les Grecs, passoit pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'aréopage, que l'on résolut sa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatisme d'orgueil capable de plus d'un excès. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ses juges: *Et eux*, repliqua-t-il, *l'ont été par la nature.* On ordonna qu'il boiroit du jus de ciguë. Il but la coupe avec cette ostentation d'indifférence dont il avoit fait parade dans les différens événemens de sa vie; ce fut l'an 400 avant J. C. Il étoit alors âgé de 70 ans. Ses dernieres paroles, malgré la présomptueuse application qu'il en faisoit à lui-même,

même, sont remarquables, & ne plairont pas aux philosophes de nos jours. » Au sortir de cette vie » s'ouvrent deux routes, dit-il; » l'une mene à un lieu de supplices » éternels, les ames qui se sont » souillées ici-bas par des plaisirs » honteux & des actions crimi- » nelles; l'autre conduit à l'heu- » reux séjour des dieux, celles qui » se sont conservées pures sur la » terre, & qui dans des corps hu- » mains ont mené une vie divine ». Après ces belles paroles, Socrate oubliant sa gravité & sa constance, qui chez tous les philosophes n'ont qu'un tems, ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Malgré ce dénouement, tout au moins ridicule, & tant d'autres anecdotes de sa vie, Socrate a passé pour un modele de vertu; mais l'illusion n'a pas été générale. Platon l'accuse d'inconstance, Cicéron d'avarice, d'autres de fripponnerie & d'adultere. Aristophane nous apprend qu'il marchoit avec autant d'orgueil que d'ostentation, lançant de tous côtés des regards menaçans. Il répétoit sans cesse, jusqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne savoit rien; cependant il vouloit qu'on eut recours à lui comme à un oracle, semblable à ceux dont parle l'Ecriture, *qui malignement s'humilient, & dont le coeur est rempli de mensonge.* Que dire de son libertinage jamais assouvi? Quoiqu'il eut deux femmes, il voyoit des courtisannes, & principalement une certaine Théodora. Il s'enivroit fréquemment. Son amour pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de son siecle, le rendoit méprisable aux yeux des gens les moins délicats sur l'article des moeurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Après cela il faut convenir que si Socrate a été déclaré *l'homme le plus sage de la Grece* par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du mensonge, ou qu'il n'y avoit point un vrai sage dans toute la Grece (*voyez* COLLIUS, EPICTETE, LUCIEN, SÉNEQUE, SOLON, STILPON, ZÉNON, &c). Cependant les Athéniens toujours volages & agités par l'amour de la nouveauté, se tournerent bientôt contre les accusateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple; *voyez* ARISTIDE, PHOCION, &c) & joignant la folie à l'inconstance, lui éleverent une statue de bronze, & lui dédierent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques *Lettres*, recueillies par Allatius, avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris 1637, in-4°. Socrate avoit mis en vers dans sa prison les *Fables* d'Esope; mais cette traduction n'est pas parvenue jusqu'à nous.

SOCRATE, le *Scholastique*, naquit à Constantinople, au commencement du regne du grand Théodose, vers l'an 380. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, & fit des progrès qui annonçoient beaucoup de talent. Il s'appliqua à l'Histoire Ecclésiastique, & entreprit de continuer celle d'Eusebe de Césarée, en reprenant à l'Arianisme, qu'Eusebe n'avoit touché que fort légérement. L'Histoire de Socrate, divisée en VII livres, commence à l'an 306, & finit en 439: ainsi elle renferme ce qui s'est passé pendant 134 ans. Son style n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi. Il n'est pas même toujours exact dans les dogmes. Il n'étoit que laïc, & peu versé dans les matieres de théologie. Il parle souvent des Novatiens d'une maniere avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme; mais il

faisoit trop de cas de leurs belles qualités apparentes. Il ne paroît pas avoir été fort instruit de la discipline des différentes églises. On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son *Histoire* dans le Recueil des Historiens Ecclésiastiques de Valois, à Cambridge 1720, 3 vol. in-fol. Christophorson l'a traduite en latin, & Cousin en françois. *Voyez* SOZOMENE.

SOÉMIAS, (Julie) fille de Julius Avitus, & mere de l'empereur Héliogabale, étoit d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévere, & Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Devenue veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur, Masa leur mere les emmena l'an 217 à Emese. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias & sa mere furent admises au sénat, où elles donnoient leurs voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste, Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustemens des dames romaines. Ses folies & celles de son fils irriterent les citoyens de Rome; on encouragea les Prétoriens à se soulever, & ils trancherent la tête à l'un & à l'autre en 222. Soémias avoit de la beauté & du courage: mais née avec un esprit vain, ambitieux, un caractere railleur, insolent & cruel, elle donna les plus mauvais conseils à son fils Elle avoit un front incapable de rougir, & elle se donna en spectacle par les débauches les plus criantes.

SOGDIEN, 2e fils d'Artaxercès-Longuemain, ne put voir sans jalousie Xercès, son frere aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J. C., & s'empara de la couronne. Il ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Son regne ne fut que d'environ 7 mois.

SOHÊME, frere de Ptolomée roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'Hérode le Grand, qui lui avoit donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire sa paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme Mariamne, avec ordre de la tuer, en cas qu'on le fit mourir à Rome. Il avoit donné un pareil ordre dans une circonstance semblable à Joseph, son beau-frere. Sohême ne garda point son secret, & eut le même sort que Joseph. *Voyez* ce mot.

SOISSONS, (Louis de Bourbon, comte de) grand-maître de France, fils de Charles comte de Soissons, né à Paris en 1604, se distingua d'abord contre les huguenots & au siege de la Rochelle. Il commanda en Champagne ès années 1635, 1636 & 1637, & défit au combat d'Yvoi les Polonois & les Croates qui entroient en France. Poussé à bout par le cardinal de Richelieu, dont il avoit refusé d'épouser la niece, il résolut de s'en défaire; mais le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre la France, & défit le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marfée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. C'étoit un prince bien fait de sa personne, plein de feu & de courage, mais d'un esprit médiocre & défiant; fier, sérieux, & aussi propre pour l'intrigue que pour la guerre.

SOLANDER, (Daniel) docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né en Suede dans la province de Nordland, où son pere étoit prédicant, fit ses études à Upsal, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie, & delà jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linné, son maître, qui conseilla à son pere de l'envoyer en Angleterre. En 1768, M. Banks l'en-

gagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagere de 400 liv. sterlings, outre la promesse que sa place au Musée lui seroit conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans, il revint en 1771. Il employoit tous les jours une partie de son tems à mettre en ordre la collection des plantes de son ami Banks, & à les décrire. Il doit y avoir mille planches de figures de plantes rapportées de la mer du Sud, desquelles il n'y a encore que 600 de gravées. Excepté quelques petits écrits épars dans les mémoires des sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description* imprimée in-4° avec figures, chez Lockier Davies, à Londres, de la collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, & dont Gustave Brander fit présent au Musée Britannique. Il paroît que Solander étoit le plus modéré & le plus réservé de tous les bruyans hommes, qui dans ces dernieres années, ont visité l'isle d'Otahiti & d'autres plages, dont les habitans n'ont pas eu à se louer. Il est à croire que les mœurs suédoises, une éducation dure & mâle dans un pays où la corruption du siecle a fait peu de progrès, ont contribué à éloigner M. Solander de la violence & de la lubricité de ses covoyageurs.

SOLEIL : les Païens distinguoient cinq Soleils. L'un fils de Jupiter; le 2e fils d'Hypérion; le 3e fils de Vulcain, surnommé Opas; le 4e avoit pour mere Acantho; & le dernier étoit pere d'Æetès & de Circé.

SOLEISEL, (Jacques de) gentilhomme du Forez, naquit en 1617 dans une de ses terres, nommée *le Clapier*, proche la ville de St-Etienne, & mourut en 1680, à 63 ans, après avoir formé une célebre académie pour le manege. On a de lui quelques ouvrages; le plus estimé est intitulé : *Le Parfait Maréchal*, 1754, in-4°. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, & sur-tout de leurs maladies, & des remedes qu'on peut y apporter. Il y a quelques endroits qui auroient besoin d'être retouchés dans ce livre; mais, en général, il est très-utile & assez exact. Il a donné aussi une édition de la *Méthode de dresser les Chevaux* de Cavendisch, augmentée & perfectionnée. Soleisel passoit pour un si galant homme, qu'on a dit de lui, « qu'il auroit encore mieux fait le livre » du *Parfait Honnête-Homme*, » que celui du *Parfait Maré-* » *chal* ».

SOLIGNAC, (Pierre-Joseph de la Pimpie, chevalier de) né à Montpellier en 1687, d'une famille distinguée, vint de bonne heure à la capitale, & se fit connoître à la cour, qui lui donna une commission très-honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme son secretaire, que comme son ami. Il suivit ce prince en France, lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine, & il devint secretaire de cette province, & secretaire perpétuel de l'académie de Nanci. C'est dans cette ville qu'il trouva ce loisir philosophique & littéraire, qui fut le délassement des longues fatigues qu'il avoit essuyées. Des mœurs douces & honnêtes, des manieres agréables, une littérature fine & variée, le faisoient rechercher par tous ceux qui aiment les talens aimables joints à l'exacte probité. Il mourut en 1773. Le chevalier de Solignac est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Histoire de Pologne*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit; mais l'auteur dont les vues sont par-tout parfaitement sages, équitables, impartiales, ne semble pas avoir eu les documens

néceſſaires pour remplir cette tâche avec un plein ſuccès. II. *Eloge historique du Roi Staniſlas*. L'auteur avoit composé l'*Hiſtoire* de ce prince; mais elle n'a pas encore paru. Elle préſentera, dit-on, un grand nombre de faits intéreſſans & nouveaux. III. Divers morceaux de littérature, dans les *Mémoires* de l'académie de Nanci; entr'autres quelques Eloges qui prouvent une plume élégante & facile.

SOLIMAN I, s'étant ſauvé de la bataille d'Ancyre, fut proclamé empereur des Turcs à la place de Bajazet ſon pere, en 1402, par les troupes qui étoient reſtées en Europe. Il releva l'empire ottoman, dont il reconquit une partie, du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaiſirs ternit ſa gloire & cauſa ſa perte. Il fut détrôné en 1410 par ſon frere Muſa, & tué en allant implorer la protection de l'empereur de Conſtantinople, dans un village entre cette ville & Andrinople.

SOLIMAN II, empereur turc, étoit fils unique de Sélim I, auquel il ſuccéda en 1520. Gazeli Bey, gouverneur de Syrie, ſe révolta au commencement de ſon regne, & entraîna une partie de l'Egypte dans ſa rébellion. Après l'avoir réduit par ſes lieutenans, il acheva de détruire les Mameloks en Egypte, & conclut une treve avec Iſmaël, ſophi de Perſe. Tranquille du côté de l'Egypte & de la Syrie, il réſolut de tourner ſes armes contre les Chrétiens. Il aſſiégea & prit Belgrade en 1521. L'année ſuivante il conçut le deſſein d'aſſiéger l'iſle de Rhodes, qui étoit depuis 212 ans entre les mains des chevaliers de S. Jean de Jeruſalem. Réſolu à cette entrepriſe, il leur écrivit une lettre très-fiere, dans laquelle il les ſommoit de ſe rendre, s'ils ne vouloient tous paſſer par le fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville, réduite aux dernieres extrêmités, fut obligée de ſe rendre en 1522. Le vainqueur tourna enſuite ſes armes contre la Hongrie, où il remporta, le 29 août 1526, la fameuſe bataille de Mohatz ſur les Hongrois: Louis II, leur roi, y périt (*voyez* ſon article). Le conquérant turc prit Bude en 1529, & alla enſuite attaquer Vienne, qui ſoutint 20 aſſauts pendant l'eſpace de 20 jours; mais il fut obligé d'en lever le ſiege, avec une perte de 40 mille hommes. L'an 1534, il paſſa en Orient, & prit Tauris ſur les Perſes; mais il perdit une bataille contre Schah-Tamaſp. Son armée eut le même ſort, en 1565, devant l'iſle de Malte, qu'elle avoit eu devant Vienne; mais il ſe rendit maître, en 1566, de l'iſle de Chio, poſſédée par les Génois depuis 1346. Ce guerrier infatigable termina ſes jours en Hongrie au ſiege de Sigeth, le 30 août 1566, à 76 ans, 3 jours avant la priſe de cette place par les Turcs. Ses armes victorieuſes le firent également craindre en Europe & en Aſie. Son empire s'étendoit d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la Mer-Noire au fond de l'Egypte. Ce prince étoit auſſi propre aux affaires de la paix, qu'à celles de la guerre, & d'une activité ſurprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui reſſembla par des voyages continuels. C'eſt le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des François, & cette alliance a toujours ſubſiſté. Soliman ternit l'éclat de ſa gloire par ſa cruauté. Après la victoire de Mohatz, 1500 priſonniers, ſeigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du ſultan, & décapités en préſence de l'armée victorieuſe. Cependant l'exact & ſincere Iſthuanſi ne parle pas de cette exécution, ce qui ſemble pouvoir la rendre douteuſe, quoique parfaitement aſſortie au naturel de Soliman. On l'a vu après la priſe de Belgrade,

de Bude & d'autres villes, ordonner le massacre de la garnison un moment après qu'il eut juré la capitulation. Cependant il étoit assez fidele observateur de sa parole, quand la colere ou le fanatisme de l'Alcoran ne le dominoit pas. Ce despote violent ne croyoit rien d'impossible lorsqu'il ordonnoit. Un de ses généraux lui ayant écrit que l'ordre de faire construire un pont sur la Drave, étoit inexécutable; l'empereur, ferme dans ses volontés, lui envoya une longue bande de toile, sur laquelle étoient écrites ces paroles: » L'empereur Soliman, ton » maître, te dépêche par le courier » que tu lui as envoyé, l'ordre de » construire un pont sur la Drave, » sans avoir égard aux difficultés » que tu pourras trouver. Il te fait » savoir en même tems, que si ce » pont n'est pas achevé à son ar» rivée, il te fera étrangler avec » le morceau de toile qui t'an» nonce ses volontés suprêmes ». Un air hautain & inflexible, un naturel farouche & barbare, ne l'empêcherent pas de montrer en bien des occasions un esprit sain & judicieux. Qui croiroit qu'il connoissoit le caractere des nouvelles sectes qui de son tems ravageoient les états chrétiens, mieux que tous les princes de l'Europe? Il écrivit à la reine de Hongrie, veuve de Jean Zapol: » Qu'elle ne devoit » pas souffrir ces nouveautés dans » la religion, qui entraîneroit sa » ruine & celle du royaume; » qu'elle avoit devant les yeux » les meurtres, les séditions, les » guerres civiles, que cette secte » malheureuse causoit en Alle» magne; que si elle n'arrêtoit » pas ces nouveautés, en rétablis» sant la religion de ses peres, il la » priveroit de sa protection & se » déclareroit son ennemi ». *Voyez* LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER. *Voyez* aussi ROXELANE *&* MUSTAPHA. Sélim II son fils lui succéda.

SOLIMAN III, empereur turc, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône en 1687, après la déposition de Mahomet IV, à l'âge de 48 ans, & mourut le 22 juin 1691. C'étoit un prince indolent, & presqu'imbécille, qui se laissa entiérement gouverner par son ministre Mustapha Cuprogli.

SOLIMENE, (François) peintre, né en 1657, dans une petite ville, proche de Naples, mort dans une de ses maisons de campagne en 1747, avoit été destiné par son pere à l'étude des loix, dont il s'occupa pendant quelque tems; mais la nature le détermina à s'attacher à la peinture. Il réussissoit également dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat & un jugement sûr, présidoient à ses compositions; il avoit le grand art de donner du mouvement à ses figures; il joignoit à une touche ferme, savante & libre, un coloris frais & vigoureux. Plusieurs princes de l'Europe exercerent son pinceau. Charmés de ses ouvrages, ils voulurent l'attirer à leur cour; mais Solimene, comblé de biens & d'honneurs dans sa patrie, ne put se déterminer à l'abandonner. On a de lui quelques Sonnets, qui peuvent le placer au rang des poëtes médiocres en ce genre. Il s'habilloit d'ordinaire en abbé, & possédoit un bénéfice. Nous avons plusieurs morceaux gravés d'après les ouvrages de ce peintre.

SOLIN, (*Caius-Julius Solinus*) grammairien latin, vivoit sur la fin du 1er siecle, ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé, *Polyhistor*, sur lequel Saumaise a fait de savans Commentaires, Paris 1629, & Utrecht 1689, en 2 vol. in-folio. C'est une compilation, assez mal digérée, de remarques historiques & géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays. Solin y parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé *le Singe de*

Pline, parce qu'il ne fait presque que copier ce naturaliste. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1473.

SOLIS, (Antoine de) poëte espagnol, né à Alcala de Henarez, l'an 1610, mort en 1686, fut secretaire de Philippe IV, & historiographe des Indes. Il a composé : I. Plusieurs *Comédies*, Madrid 1681, in-4°, dont le plan est confus, & le fond plus romanesque que comique. II. Des Poésies, 1716, in-4°, qui sont animées des charmes de l'imagination; mais dont le bon goût n'a pas su écarter l'emphase & les images incohérentes. III. Une *Histoire de la Conquête du Mexique*, Bruxelles 1704, in-fol. & Madrid 1748, dont nous avons une traduction en françois, par Citri de la Guette, in-4°, avec figures, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec feu & avec élégance; & on ne peut guere lui reprocher que quelques exagérations touchant la splendeur & la puissance des nations du Nouveau-Monde. Solis avoit embrassé l'état ecclésiastique, & il ne reçut l'ordre de prêtrise qu'à 56 ans.

SOLLERIUS *ou* SOLLIER, (Jean-Baptiste) né à Herseau, village du territoire de Courtrai, le 28 février 1669, se fit jésuite, & mourut le 27 juin 1740, après avoir travaillé à l'immense collection des *Acta Sanctorum*. On a de lui un *Traité des Patriarches d'Alexandrie*, & plusieurs autres ouvrages. *Voyez* le Journal de Trévoux, août 1743.

SOLON, le second des Sept Sages de la Grece, naquit à Athenes vers l'an 639 avant J. C. Après avoir acquis les connoissances qu'il croyoit propres à un philosophe & à un politique, il se mit à voyager dans toute la Grece. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns vouloient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchique. En flattant le petit peuple, Solon parvint à se faire nommer Archonte & souverain législateur. Revêtu de cette dignité, il entreprit de voler les uns pour enrichir les autres. Il défendit qu'*aucun citoyen fût obligé par corps pour dettes civiles*; & par une loi expresse, il remit une partie des dettes: violement manifeste de la propriété. Ces anciens sages ne faisoient presque jamais du bien d'un côté sans faire du mal d'un autre. Il cassa toutes les loix de Dracon, à l'exception de celles contre les meurtriers. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en 4 tribus. Il mit dans les 3 premieres les citoyens aisés, donna à eux seuls les charges & les dignités; & accorda aux pauvres qui composoient la 4e tribu, le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple : droit qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république, y mit la confusion & le trouble. Il fit des changemens au sénat du Prytanée. Il fixa le nombre des juges à 400, & voulut que toutes les affaires qui devoient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul en appartenoit le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grece, disoit à Solon : *Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la délibération, & qu'on réserve la décision aux foux*. Anacharsis avoit raison, & sa réflexion prouve combien Solon qui en dérogeant à toutes les anciennes loix, avoit laissé subsister cet absurde privilege du peuple, est au dessous de l'opinion qu'on veut nous en donner. Après ces différens réglemens, Solon publia ses loix, parmi lesquelles étoit celle qui chargeoit l'Aréopage de *veiller sur les arts & les manufactures, de demander à chaque citoyen compte de sa conduite, & de punir ceux qui ne travailloient point*. Il ordonna que la mémoire

de ceux qui seroient morts au service de l'état, fût honorée par des oraisons funebres. La peine d'infamie étoit décernée contre ceux qui avoient consumé leur patrimoine, qui n'avoient point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avoient refusé de nourrir leur pere & leur mere. Il n'exemptoit de ce dernier devoir que les fils des courtisannes. Quoique ces loix n'aient rien de fort profond, rien qui passe les lumieres & l'équité d'un homme ordinaire, on les a beaucoup admirées, parce que dans les ténebres du Paganisme, parmi des nations vicieuses & farouches, les traits de justice & de raison sont des especes de phénomenes; & sur-tout parce qu'elles contrastoient avec des loix absurdes & infames qui se trouvoient dans le même code, telles que celle qui établit les lieux de prostitution, celle qui décerne des peines contre ceux qui n'auroient qu'une femme, &c. Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces loix pendant 100 ans, Solon obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage étoit le desir de trafiquer sur mer (beau motif pour un législateur); mais la véritable raison étoit, dit-on, d'éviter les importunités de ceux qui venoient se plaindre, pour obtenir des interprétations en leur faveur; car toutes ces loix n'étoient ni absolument claires, ni généralement praticables. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de Crœsus, roi de Lydie. C'est-là, dit-on, que dans un entretien qu'il eut avec ce prince, il dit qu'*il ne falloit donner à personne le nom d'heureux avant sa mort* (voyez CRŒSUS). Solon, étant revenu dans sa patrie, il y trouva de grands changemens. Pisistrate s'étoit emparé du gouvernement, & régnoit en homme qui vouloit avoir toute l'autorité. Après lui avoir reproché son ambition, il alla mourir, dit-on, chez le roi Philocypre, l'an 559 avant J. C. à l'âge de 80 ans. Pisistrate lui écrivit une lettre, pour justifier sa conduite & l'engagea à revenir dans sa patrie; & il paroît qu'il y revint en effet, puisque Plutarque assure qu'il se réconcilia avec Pisistrate, & qu'il fut même de son conseil, se prêtant aux circonstances avec la lâcheté ordinaire des philosophes, aussi impérieux & vains lorsqu'ils se croient les maîtres, que vils & rampans quand ils ont affaire à de plus forts qu'eux (*voyez* la fin de l'art. ANTONIN *le Pieux*). Un jour qu'il reprochoit à Thespis, poëte tragique, l'usage qu'il faisoit du mensonge dans ses pieces, Thespis répondit, » qu'il n'y avoit rien à craindre » de ces mensonges & de ces fic» tions poétiques « : donnant à entendre que l'ambition & les intrigues du philosophe étoient plus dangereuses que ses fictions. Cet homme qui par des loix arbitraires ravissoit la propriété des citoyens, auquel les historiens reprochent des amours contre nature, qui instituoit des lieux de débauche, qui éleva un temple à Vénus *la prostituée*, qui voyageoit pour *trafiquer sur mer*, ne rougissoit point de débiter cette fastueuse leçon : *Laissons en partage au reste des mortels les richesses; mais que la vertu soit le nôtre.* *Voyez* LYCURGUE, COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, &c.

SOMAISE, (Antoine Baudeau, sieur de) mit en vers détestables la Comédie des *Précieuses ridicules* de Moliere, contre lequel il vomit cependant beaucoup d'injures. On a encore de lui : I. Les *Véritables Précieuses*. II. Le *Procès des Précieuses*, chacune en un acte; la 1re en prose, la seconde en vers. III. Le *Dictionnaire des Précieuses*, Paris 1661, 2 vol. in-8°, plein de négligences & de plates bouffonneries.

SOMMALIUS, (Henri) pieux & savant jésuite, né à Dinant

dans la principauté de Liege, vers l'an 1534, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zele au salut des ames en Allemagne & dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher des ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que *De imitatione Christi*, *Soliloquia Sti Augustini*, *Libri Confessionum* du même Saint, & plusieurs autres.

SOMMEIL, fils de l'Erebe & de la Nuit, a son palais dans un antre écarté & inconnu, où les rayons du soleil ne pénetrent jamais. Il y a à l'entrée une infinité de pavots & d'herbes assoupissantes. Le fleuve Lethé coule devant ce palais, & on n'y entend point d'autre bruit que le doux murmure des eaux de ce fleuve. Le Sommeil repose dans une salle sur un lit de plumes, entourré de rideaux noirs. Les songes sont couchés tout autour de lui; & Morphée (*voyez* ce mot) son principal ministre, veille pour prendre garde qu'on ne fasse du bruit. Voilà ce que la Fable raconte de cette divinité.

SOMMIER, (Jean-Claude) franc-comtois, curé de Champs, conseiller-d'état de Lorraine, archevêque de Césarée, & grand-prévôt de l'église collégiale de S. Diez, publia divers ouvrages où il montre du zele & des connoissances. I. *L'Histoire dogmatique de la Religion*, en 6 vol. in-4°. II. Celle *du Saint-Siege*, 7 vol. in-8°. L'auteur mourut en 1737, à 76 ans.

SOMNER, (Guillaume) né à Cantorbery en 1606, fut très-attaché au roi Charles I, & publia en 1648, un *Poëme* sur les souffrances & sur la mort de ce prince infortuné. Il mourut en 1699, avec la réputation d'un savant très-habile dans le saxon, & dans presque toutes les langues de l'Europe anciennes & modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Edition du *Dictionnaire Saxon* d'Aelfricus, à Oxford en 1659, in-fol. II. *Les Antiquités de Cantorbery*, en anglois, Londres 1640, in-4°. III. *Dissertation* sur le *Portus Iccius*, in-8°.

SONNES, (Léonard) né dans le diocese d'Auch, ordonné prêtre à Rouen, se signala dans ce siecle par sa haine contre les Jésuites & par son opposition à la Bulle *Unigenitus*. On a de lui un ouvrage intéressant pour les ennemis de cette société fameuse, publié sous ce titre : *Anecdotes Ecclésiastiques & Jésuitiques, qui n'ont point encore paru*, 1760, in-12. L'auteur mourut en 1759.

SONNIUS, (François) nommé aussi *de Campo* ou *Vanden-Velde*, natif d'un petit village de la Campine Brabançonne, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonnius*, reçut le bonnet de docteur à Louvain en 1539. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht & inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente & au colloque de Worms en 1557. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, & il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc en 1562, & ensuite évêque d'Anvers (il fut le premier qui occupa ce siege). Il mourut en 1576, après avoir rempli toutes les fonctions d'un vrai & zélé pasteur. On a de lui : I. Un *Catéchisme*. II. *Demonstrationum religionis Christianæ libri III*, Anvers 1562, in-fol. 1564, in-4°. Après la mort de l'auteur on y a ajouté un quatrieme livre *des Sacremens*, 1577, in-8°. Il y a de l'érudition & il y montre beaucoup de zele pour l'orthodoxie. III. *Confutatio Calvinianæ Confessionis*, Cologne 1567. IV. *Statuta Synodalia*, Anvers 1576. Il parut en 1570 un ouvrage intitulé *Divisio totius Belgicæ urbium*, &c, *ad opprimendum per novos*

episcopos Evangelium, *auctore Sonnio*, &c. Mais personne n'y a été trompé ; le titre & les notes ont décélé la fourberie des Calvinistes. Les vrais *Actes* de Sonnius *pour l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas* ont été insérés dans le *Supplément* à la collection des Diplomes Belgiques par Foppens, tom. 3, pag. 515, Bruxelles 1734.

SOPATRE, *Sopater*, capitaine de Judas Machabée, qui avec Dosithée défit dix mille hommes de l'armée de Timothée. C'est aussi le nom d'un philosophe d'Apamée, que l'empereur Constantin le Grand fit mourir à Alexandrie.

SOPHOCLE, célebre poëte grec, surnommé l'*Abeille* & la *Syrene Attique*, naquit à Athenes l'an 495 avant J. C. Il se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie & pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, & signala son courage en diverses occasions. Il partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poëtes étoient contemporains & rivaux, & leur rivalité dégénéra en inimitié. Les pieces de Sophocle sont plus conformes aux regles de l'art dramatique que celle de son concurrent ; quoiqu'il les viole aussi dans des points essentiels. On a comparé Sophocle à Corneille, & Euripide à Racine ; mais il faut convenir que tout l'avantage du parallele est du côté des deux tragiques françois. L'ingratitude des enfans de Sophocle est fameuse. Ennuyés de le voir vivre & impatiens d'hériter de lui, ils le déferent aux magistrats, comme incapable de régir ses biens. Quelle défense opposet-il à ses enfans dénaturés? Il montre aux juges son *Œdipe*, tragédie qu'il venoit d'achever : il fut absous à l'instant : ce qui cependant n'étoit pas trop dans les regles ; puisqu'il est très-possible qu'un homme qui ne fait pas administrer son bien, fasse une bonne tragédie. On dit qu'ayant remporté le prix aux Jeux Olympiques, malgré son grand âge, il en mourut de joie, l'an 406 avant J. C. à 85 ans. Il avoit composé cent vingt Tragédies. Il ne nous en reste que sept, *Ajax*, *Electre*, *Œdipe le Tyran*, *Antigone*, *Œdipe à Colonne*, les *Trachinies* & *Philoctete*. Une des meilleures éditions des Tragédies de Sophocle, est celle que Paul Etienne publia à Bâle 1558, in-8°, avec les scholies grecques, les notes de Henri Etienne son pere & de Joachim Camerarius. Plusieurs estiment aussi celle qui parut à Cambridge, en 1673, in-8°, avec la version latine, & toutes les scholies grecques à la fin ; & celles d'Oxford 1705 & 1708, 2 vol. in-8° ; & de Glasgow 1745, 2 vol. in-8°. Dacier a donné en françois l'*Electre* & l'*Œdipe*, avec des remarques, in-12, 1692. On a aussi l'*Œdipe*, de la traduction françoise de Boivin le cadet, à Paris 1729, in-12. *Voyez* le *Théatre des Grecs* du P. Brumoi, qui a traduit ou analysé les pieces de Sophocle ; & les *Tragédies de Sophocle*, traduites en françois en un vol. in-4°, & 2 vol. in-12, par M. Dupui, de l'académie des belles-lettres. Cette derniere version est estimée des connoisseurs.

SOPHONIE, *Sophonias*, le 9e des Petits Prophetes, fils de Chusi, commença à prophétiser sous le regne de Josias, vers l'an 624 avant J. C. Ses *Prophéties* sont en hébreu, & contiennent 3 chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence ; il prédit la ruine de Ninive, & après avoir fait des menaces terribles à Jerusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des Gentils, & les progrès de l'église de Jesus-Christ. Les pro-

phétiss de Sophonie sont écrites d'un style véhément, & assez semblable à celui de Jérémie, dont il paroît n'être que l'abréviateur.

SOPHONISBE, femme de Syphax, roi de Numidie. *Voyez* MASINISSA.

SOPHONISBE DE CRÉMONE, s'acquit une grande réputation par ses talens pour la peinture. Cette dame peignit des tableaux d'une composition admirable. Philippe II, roi d'Espagne, l'attira à sa cour, & lui donna rang parmi les dames de la reine. Sophonisbe excelloit sur-tout dans le portrait.

SOPHRONE, (S.) célebre évêque de Jerusalem en 634, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les Monothélites. Immédiatement après sa promotion, il assembla un concile, où il foudroya leur hérésie. Delà il envoya sa lettre synodale au pape Honorius, & à Sergius patriarche de Constantinople, qui fut depuis approuvée par le 6e concile général. Il députa ensuite à Rome Etienne évêque de Dore, & lui dit: » Allez vous présenter au siege apostolique où » sont les fondemens de la saine » doctrine. Informez les saints per» sonnages qui y sont, de tout » ce qui se passe ici, & ne cessez » point de les prier jusqu'à ce qu'ils » jugent cette nouvelle doctrine & » la condamnent canoniquement »; mais il paroît qu'Etienne n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Honorius (*voyez* ce mot). Les Monothélites furent condamnés sous le pontificat de Martin I dans le 1er concile de Latran en 649. Ce prélat, plein de zele & de vertus, finit sa sainte carriere en 638 ou 644. On a de lui la *Vie de Ste Marie Egyptienne*, & des *Sermons*, qui, selon Photius, respirent une tendre piété, mais dont le style n'est pas correct.

SOPRANI, (Raphaël) écrivain italien du 17e siecle, est auteur d'une *Bibliotheque des Ecrivains Génois*, 1667, in-4°; & des *Vies des Peintres, Sculpteurs & Architectes Génois*, 1674, in-4°.

SORBAIT, (Paul) né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, & médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691 dans un âge avancé. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur *les Aphorismes d'Hippocrate*, en latin, Vienne 1680, in-4°. II. *Médecine universelle, théorique & pratique*, en latin, 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile & solide, quoiqu'il y ait des choses qui, aujourd'hui, paroîtroient au moins singulieres. III. Plusieurs *Dissertations* insérées dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*. IV. *Consilium medicum, sive Dialogus loimicus de peste Viennensi*, Vienne 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon Sorbait, 76921 personnes.

SORANUS, *voyez* VALERIUS-SORANUS.

SORBIERE, (Samuel) né à St-Ambroix, petite ville du diocese d'Usez, en 1615, de parens protestans, vint à Paris en 1639, & quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande l'an 1642, & s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du college de la ville d'Orange en 1650, & se fit catholique à Vaison en 1653. Le pape Alexandre VII, Louis XIV, le cardinal Mazarin & le clergé de France, lui donnerent des marques publiques de leur estime, & lui accorderent des pensions. Il étoit en commerce de lettres avec le cardinal Rospigliosi, qui fut élevé sur la chaire de S. Pierre, sous le nom de *Clément IX*. Ce pape ne lui ayant donné que des bagatelles, Sorbiere dit plaisamment, qu'*il envoyoit des manchettes à un homme qui n'avoit*

point de chemises. Le caractere de son esprit étoit de répandre sur tous ceux qui le connoissoient le sel de la satyre, pour laquelle il avoit plus de goût que des vrais talens en aucun genre. En 1663 il se rendit en Angleterre, & devint membre de la société royale de Londres; mais son esprit satyrique le fit bientôt chasser de cette isle. Il se retira à Nantes où il mourut le 9 avril 1670. On prétend qu'il hâta sa mort en prenant du *laudanum*, pour charmer les angoises de l'agonie. Il n'étoit pas savant : il cherchoit à avoir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation étoit étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. Il étoit en assez grande liaison avec Hobbes & Gassendi. Hobbes écrivoit à Sorbiere sur des matieres de philosophie. Sorbiere envoyoit ses lettres à Gassendi, & ce que Gassendi répondoit, lui servoit pour répondre aux lettres de Hobbes, qui croyoit Sorbiere grand philosophe. A la fin le jeu fut découvert, & il fallut le discontinuer. C'est lui qui appelloit les relations des voyageurs, les *Romans des Philosophes*. On a de lui : I. Une Traduction françoise de l'*Utopie* de Thomas Morus, 1643, in-12. II. Un autre de la *Politique* de Hobbes, Amsterdam 1649, in-12. III. Des *Lettres & des Discours* sur diverses matieres curieuses, Paris 1660, in-4°. IV. Une *Relation* d'un voyage en Angleterre, Paris 1664, in-12, & 1694. C'est ce livre qui le fit chasser de l'Angleterre. V. *Discours de Sorbiere sur sa propre conversion*, Paris 1654, in-8°. VI. Plusieurs petits ouvrages sur la médecine qui ne sont guere estimés. Le livre intitulé *Sorberiana*, Toulouse 1691, in-12, est un recueil de sentences ou bons mots qu'on suppose qu'il avoit dits dans ses conversations. On y trouve à la tête des Mémoires pour servir à sa *Vie*, par Graverol avocat de Nîmes. Les louanges y sont mêlées de critiques & de censures qu'il méritoit.

SORBONNE *ou* SORBON, (Robert de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételois, dans le diocese de Rheims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication & aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de tems une si grande réputation, que le roi S. Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, & le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de Cambrai vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avoit eues pour parvenir à être docteur, & résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, & ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuverent son dessein, & offrirent de l'aider de leurs biens & de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda en 1253 le college qui porte son nom. Il rassembla alors d'habiles professeurs, & choisit, entre les écoliers, ceux qui lui parurent avoir plus de piété & de dispositions. Telle est l'origine du college de Sorbonne, qui a servi de modele à tous les autres colleges; car avant ce tems-là, il n'y avoit en Europe aucune communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun & enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre college pour les humanités & la philosophie. Ce college, connu sous le nom de *College de Calvi* & de *petite Sorbonne*, devint très-célebre par les grands-hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1636, que le cardinal de Ri-

chelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célebre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carriere en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué ses biens, qui étoient très-considérables, à la société de Sorbonne. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Les principaux sont : I. Un *Traité de la Conscience*; un autre *de la Confession*; & un livre intitulé, *le Chemin du Paradis*. Ces 3 morceaux sont imprimés dans la Bibliotheque des Peres. II. De petites *Notes* sur toute l'Ecriture-Sainte, imprimées dans l'édition de Menochius, par le Pere Tournemine; elles n'occupent que l'espace de 13 pages. III. Les *Statuts* de la maison & société de Sorbonne, en 38 articles. IV. Un livre *du Mariage*. V. Un autre *Des trois moyens d'aller en Paradis*. VI. Un grand nombre de *Sermons*, &c. Ils se trouvent, en manuscrit, dans la bibliotheque de Sorbonne; & l'on remarque dans tous assez d'onction, malgré la barbarie du style. La maison & société de Sorbonne est une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle a été une source féconde en habiles théologiens : quoiqu'elle ne soit plus ce qu'elle étoit dans le dernier siecle, & qu'elle se ressente de la décadence générale de toutes les bonnes institutions, elle produit encore beaucoup d'hommes de mérite.

SOREL *ou* SOREAU, (Agnès) dame de Fromentau, village de la Touraine, au diocese de Bourges, vit le jour dans cette terre, & devint une des plus belles personnes de son tems. Le roi Charles VII ayant eu la curiosité de la voir, en devint amoureux, & lui donna le château de Beauté-sur-Marne, & plusieurs autres terres. Ce prince en vint même jusqu'à quitter, par la passion qu'il avoit pour elle, le soin de son royaume & les affaires publiques. Mais Agnès lui reprocha vivement son indolence, & l'engagea à pousser les Anglois avec vigueur. Elle gouverna ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1450, au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumieges. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avoit empoisonnée par ordre du dauphin Louis XI, qui ne l'aimoit point, parce que son pere l'aimoit trop; mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement, que le caractere cruel & vindicatif de ce prince.

SOREL, (Charles) sieur de Souvigni, né à Paris en 1599, étoit fils d'un procureur, & neveu de Charles Bernard, historiographe de France, à qui il succéda en 1635. Il continua la *Généalogie de la Maison de Bourbon*, que son oncle avoit fort avancée : cet ouvrage est en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : I. Une *Bibliotheque Françoise*, in-12. On en estime la seconde partie, parce qu'il y donne des jugemens assez exacts sur plusieurs historiens; tout le reste est très-peu de chose. II. L'*Histoire de la Monarchie Françoise*, &c, 2 vol. in-8° : abrégé peu exact, & plein de fables & de minuties ridicules. Il dit que » Clovis s'étant » présenté au baptême avec une » perruque gauffrée & parfumée » avec un soin merveilleux, S. » Remi lui reprocha cette vanité. » Alors le néophyte passa ses doigts » dans ses cheveux pour les mettre » en désordre ». III. Un autre *Abrégé du Regne de Louis XIV*, 2 vol. in-12, aussi négligé que le précédent. IV. *Droits des Rois de France*, &c, in-12. V. *Nouvelles Françoises*, 1623, in-8°. VI. *Le Berger extravagant*, 3 vol. in-8°. VII. *Francion*, 2 vol. in-12. fig. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style plat & lourd. L'auteur mourut en 1674.

SORETH, (Jean) étoit de Caen, où il naquit en 1420. S'étant soumis à la regle des Carmes à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1451, & ensuite général de cet ordre. Il refusa constamment le chapeau de cardinal & l'évêché, que le pape Calixte III voulut lui donner. Il mourut saintement à Angers en 1471. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*. II. *Commentaire* sur *les Regles* de son ordre, Paris 1625, in-4°.

SOSIGENES, habile astronome égyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il s'engagea à déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. C'est ce que fit Sosigenes. Il trouva que cette année étoit de 365 jours & six heures. D'après cette déterminaison, Jules-César ne songea qu'à régler l'année civile. De l'avis de son astronome, il fixa l'année à 365 jours, qu'on appelle l'*Année Julienne*, & qui commença à l'an 45 avant J. C. ; & pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y auroit égard tous les quatre ans, en faisant cette 4e année de 366 jours, parce que quatre fois 6 heures font un jour. On arrêta aussi qu'on feroit cette intercalation le 24 février, qu'on nommoit *Bissexto Calendas Martii* ; c'est-à-dire, le second sixieme avant les calendes de mars : delà est venu le nom de *Bissextile*, qu'on donne à cette 4e année. Sosigenes fit d'autres additions à son calendrier, & quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvoit beaucoup de génie. *Voyez* CÉSAR, AUGUSTE, GREGOIRE XIII.

SOSOMENE, *voy.* SOZOMENE.

SOSTRATE, célebre architecte de l'antiquité, natif de Gnide, fut chargé de faire construire dans sa patrie, des promenades ou terrasses, soutenues sur des arcades, qui donnoient lieu d'admirer la hardiesse de son génie, & la puissance de l'art. C'est encore cet architecte qui éleva le magnifique Fanal dans l'isle de Pharos, proche d'Alexandrie, regardé comme une des Sept Merveilles du monde. Il florissoit vers l'an 273 avant J. C. sous Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, qui faisoit beaucoup de cas de ses talens.

SOTADE, ancien poëte grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte de *Vers Iambiques* irréguliers, qu'on appella de son nom *Vers Sotadiques*. Ce poëte étoit aussi licencieux dans sa conduite que dans ses vers, il employa cependant quelquefois la satyre contre le vice ; il en fit une violente contre Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colere de ce prince, il se sauva d'Alexandrie ; mais Patrocle, officier de Ptolomée, le fit enfermer dans un coffre de plomb & jeter dans la mer.

SOTELO, (Louis) de l'ordre de S. François, alla faire des missions au Japon, d'où il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur du roi Oxus, catéchumene, vers Paul V. Ce pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, & l'y renvoya ; mais en y arrivant, il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, & fut honoré peu de tems après de la couronne du martyre en 1624. On a de lui une *Lettre* qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, sur l'état de l'église du Japon : elle est curieuse & intéressante.

SOTER, (S.) natif de Fondi, monta sur la chaire de S. Pierre après le pape S. Anicet l'an 168 de J. C. Il souffrit le martyre l'an 177 durant la persécution de Marc-Antonin le Philosophe. Ce pontife étoit le pere des pauvres.

SOTO, (Dominique) naquit à Ségovie l'an 1494. Son pere, qui étoit un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail ; mais le jeune-homme obtint qu'on lui apprit à lire & à écrire. Il se retira de-

puis dans un petit bourg près de Ségovie, où il fit, dans l'église de ce lieu, la fonction de sacristain. Il consacroit à l'étude le tems qui lui restoit: il se rendit capable d'aller ensuite étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. Delà il vint étudier à Paris. Il retourna ensuite en Espagne, & entra dans l'ordre de S. Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir, en 1545, pour son premier théologien au concile de Trente. Ce savant religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée. Les autres théologiens aimoient à l'écouter; & les évêques lui commettoient ordinairement la discussion des points les plus difficiles. Il fut un de ceux à qui on donnoit le soin de rédiger ce qui avoit été décidé & de former les décrets; il publia en même tems ses deux livres *De la Nature & de la Grace*, Paris 1549, in-4°, en latin, qu'il dédia aux Peres du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie, & se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur Charles-Quint, qu'il n'avoit pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque en 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : I. Des *Commentaires* sur l'*Epître aux Romains*, 1550, in-fol. & sur le *Maître des Sentences*, in-fol. II. Des traités *De justitia & jure*, in-fol. III. *De tegendis secretis*, in-8°. IV. *De Pauperum causa*. V. *De cavendo Juramentorum abusu*. VI. *Apologia contra Ambrosium Catharinum, de certitudine gratiæ*.

SOTO, (Fernand de) gentilhomme portugais, & général de la Floride en Amérique, fut un des plus illustres compagnons de François Pizarro, conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence & par son courage, & partagea avec le vainqueur les trésors de ce pays, en 1532. Quelques années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'isle de Cuba, avec la qualité de *Général de la Floride*, & le titre de *Marquis des Terres qu'il pourroit acquérir*, il partit pour l'Amérique avec une bonne flotte en 1538; mais il mourut dans ses courses le 21 mai 1542.

SOTO, (Pierre de) pieux & savant dominicain de Cordoue, fut confesseur de l'empereur Charles-Quint. Il abandonna la cour de ce prince, pour aller rétablir les études dans l'université de Dilingen, fondée par Othon Truchsès, évêque d'Ausbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford & de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dilingen, & y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année, par ordre du pape, au concile de Trente; les Peres l'écoutoient avec admiration, ainsi que Dominique Soto, & on les considéroit tous deux comme de grands théologiens. Soto, épuisé de fatigues & de travail, tomba malade & mourut en 1563. Trois heures avant sa mort, il dicta & signa une *Lettre* pour le pape, où il conjuroit sa sainteté de consentir » qu'on décidât dans » le concile l'institution & la résidence des évêques de droit divin ». Pallavicin & Rainaldi ont donné cette *Lettre* au public, sur les exemplaires qui sont au Vatican. Le même Pallavicin dit que le concile fut très-affligé de la mort de Soto, & qu'il le regretta comme une de ses plus grandes lumieres. *Voyez* un livre imprimé à Paris, sous le nom d'Avignon, en 1738, & intitulé : *Apologie du Pere Pierre Soto, Dominicain*, &c, contre le P. du Chesne, jésuite, qui dans son *Histoire du Baianisme*, parle de quelques assertions de Soto favorables aux erreurs de Baius; mais si effectivement ces as-

fertions font de cette nature, il est à croire qu'elles n'ont pas été telles dans l'intention du savant & pieux Dominicain, qui d'ailleurs n'eut pas manqué de les rejeter, si de son tems le saint-siege en avoit porté un jugement défavorable. Ses principaux ouvrages sont : I. *Institutiones Christianæ.* II. *Methodus Confessionis.* III. *Doctrinæ Christianæ Compendium.* IV. *Tractatus de Institutione Sacerdotum, qui sub Episcopis animarum curam gerunt;* Lyon 1587, in-8°.

SOTWEL, (Nathanaël) né à Ilofolc en Angleterre, se fit jésuite en 1624, fut choisi secretaire de son ordre en 1649, exerça cet emploi pendant 17 ans, & publia à Rome 1676, année de sa mort, une *Continuation* estimée, depuis 1642 jusqu'en 1673, de la *Bibliotheque des Ecrivains de la Société de Jesus*, in-fol. Cet ouvrage, qui avoit été commencé par Ribadeneira, & continué par Philippe Alegambe., est en latin. *Voyez* OUDIN François.

SOUBEYRAN de Scopon, (N.) avocat au parlement de Toulouse, mort en 1751, est connu par quelques ouvrages de morale & de littérature; tels sont : I. *Caractere de la véritable Grandeur*, 1746, in-12. II. *Réflexion sur le bon Goût, le bon Ton, la Conversation*, 1746, in-12. III. *Considérations sur le Génie & sur les Moeurs de ce siecle*, 1749, in-12. IV. *Observations critiques* sur les Remarques de Grammaire sur Racine, *par l'abbé d'Olivet*, 1738. Ce dernier ouvrage fait preuve de son peu de jugement dans les matieres littéraires; il en a montré encore moins en prétendant que la prose est préférable à la poésie dans les drames. Ses écrits moraux sont pleins de bonnes vues & décelent une grande connoissance du cœur humain.

SOUBISE, (Jean de PARTHENAI, seigneur de) le dernier mâle de l'illustre maison de Parthenai en Poitou, se signala parmi les capitaines calvinistes du 16e siecle. La cour du duc de Ferrare, où Renée de France, fille de Louis XII, & femme de ce duc, avoit introduit le Calvinisme, fut l'écueil de sa religion. Revenu en France, il fut une des colonnes de son parti. Le prince de Condé l'ayant envoyé à Lyon, pour commander cette place, il s'y soutint avec un courage peu ordinaire. Le duc de Nemours fut obligé d'en lever le siege, & les négociations de la reine n'eurent pas un meilleur succès que les armes de ses généraux. Il mourut en 1566, à 54 ans, ne laissant qu'une fille, Catherine de Parthenai. *Voyez* PARTHENAI.

SOUBISE, *voyez* ROHAN.

SOUCHAI, (Jean-Baptiste) chanoine de l'église cathédrale de Rhodès, conseiller du roi, lecteur & professeur d'éloquence au college-royal, vit le jour à St-Amand, près de Vendôme. Un de ses oncles fut son premier maître. Après s'être perfectionné sous lui, il vint à Paris, & se fit rechercher par tous les savans. L'académie des inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, & le perdit en 1746, dans la 59e année de son âge. Son caractere poli & obligeant lui acquit l'amitié & l'estime de ceux qui le connurent. On a de lui : I. Une Traduction françoise de la *Pseudodoxia epidemica* du savant médecin Thomas Brown, en 1738, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essais sur les Erreurs populaires.* II. Une Edition des *Œuvres diverses de Pélisson*, en 3 vol. in-12. III. Des *Remarques* sur la *Traduction de Joseph*, par Arnaud d'Andilly, qui se trouvent dans l'édition de Paris 1744, 6 vol. in-12. IV. Une Edition des *Œuvres de Boileau*, en 1740, 2 vol. in-4°. V. Une Edition de l'*Astrée d'Honoré d'Urfé*, où, *sans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est contenté de*

corriger le langage & d'abréger les conversations; à Paris, chez Didot, 1733, en 10 vol. in-12. VI. Une Edition d'*Ausone*, 1730, in-4°, avec des notes abondantes. VII. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. Elles embellissent ce recueil.

SOUCIET, (Etienne) jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges en 1671. Après avoir professé la rhétorique & la théologie dans sa Société, il devint bibliothécaire du college de Louis le Grand à Paris. Il y mourut en 1744, à 73 ans, honoré des regrets des gens-de-lettres, dont la plupart aimoient son caractere & admiroient son savoir. Il possédoit les langues savantes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Observations Astronomiques* faites à la Chine & aux Indes, Paris 1729 & 1732, 3 vol. in-4°. II. *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture-Sainte*, &c, Paris 1715, in-4°. III. *Recueil de Dissertations*, contenant un *Abrégé Chronologique*, cinq *Dissertations* contre la *Chronologie* de Newton, &c, in-4°. Ces ouvrages ont fait honneur à son érudition & à sa sagacité. IV. Une Edition de la *Critique de la Bibliotheque Ecclésiastique de M. du Pin*, par Richard Simon, avec des remarques, 1730, 4 vol. in-8°. On y trouve des recherches curieuses & des observations très-justes.

SOUCIET, (Etienne-Augustin) frere du précédent & jésuite comme lui, ne lui survécut que deux jours. Il mourut en 1744 au college de Louis le Grand, où il professoit la théologie. On a de lui un *Poëme* sur les *Cometes*, Caen 1760, in-8°; & un autre sur l'*Agriculture* avec des *Notes*, Moulins 1712, in-8°. Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT, (Jacques-Germain) chevalier de l'ordre de S. Michel, intendant-général des bâtimens du roi de France, contrôleur-général des bâtimens de la ville de Lyon, des académies d'architecture, de peinture & sculpture de Paris, &c, né à Irency, près d'Auxerre, en 1713, s'est acquis une grande réputation par une multitude d'édifices, parmi lesquels on admire la *Bourse*, l'*Hôpital* & la *Salle des Spectacles* de la ville de Lyon. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est l'église de Ste Genevieve à Paris. Il eut un démêlé assez vif, avec Patte qui accusa de foiblesse les piliers destinés à recevoir la coupole. Le compilateur qui a donné en 1777 la rapsodie intitulée: *Dictionnaire Universel, ou Bibliotheque de l'Homme d'état*, s'est aussi avisé de critiquer ce vaste édifice, qui n'en est pas moins un des plus beaux temples que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel. Soufflot y a déployé toutes les richesses de l'architecture ancienne & moderne. L'entrée forme un péristile qui imite celui du Panthéon. Un poëte ingénieux en voyant élever ce superbe bâtiment dans un tems où le dépérissement de la religion devient de jour en jour plus visible, adressa la plainte suivante à la Piété, qu'il appelle tardive pour avoir différé si long-tems l'exécution d'un si bel ouvrage:

Templum augustum, ingens, reginâ assurgit in urbe,
Urbe & patronâ virgine digna domus.
Tarda nimis Pietas, vanos moliris honores,
Non sunt hæc coeptis tempora digna tuis;
Ante Deo in summâ quàm templum erexeris urbe,
Impietas templis tollet & urbe Deum.

L'empereur se trouvant à Paris en 1777, alla voir Soufflot & lui témoigna

gue l'estime qu'il faisoit de ses talens. Il mourut le 29 août 1780, sans avoir eu la satisfaction de voir achever le grand édifice dont nous venons de parler.

SOULIER, (Pierre) prêtre du diocese de Viviers, curé dans le diocese de Sarlat, au 17e siecle, donna au public : I. L'*Abrégé des Edits de Louis XIV contre ceux de la Religion Prétendue-Réformée*, in-12, en 1681. II. L'*Histoire des Edits de Pacification, & des moyens que les Prétendus-Réformés ont employés pour les obtenir*, in-8°, 1682. III. L'*Histoire du Calvinisme*, in-4°, 1684; appuyée de bonnes preuves & de quantité d'actes utiles (*voyez* le Mémoire du Dauphin, duc de Bourgogne, inséré dans l'article de Louis XIV). Tous ces ouvrages sont intéressans, non-seulement relativement à l'histoire, mais encore à la politique qui veille à la tranquillité des états. Nous ignorons le tems de sa mort.

SOURDIS, *voy*. ESCOUBLEAU.

SOUTH, (Robert) théologien anglois, prébendaire de Westminster, & chanoine de l'église de Christ à Oxford, naquit à Londres en 1631, & mourut en 1716. On a de lui 6 vol. de *Sermons* en anglois, qui ont eu assez de cours dans son pays; des *Harangues* latines, & des *Poësies*.

SOUVERAIN, (N.) écrivain françois, étoit du Bas-Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministere, il se réfugia en Hollande; d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au prétendu synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme socinien, & y mourut vers la fin du 17e siecle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules. Il est intitulé : *Le Platonisme dévoilé*, ou *Essai sur le Verbe Platonicien*, Cologne 1700, in-8°. Le Pere Baltus a victorieusement réfuté ce livre dans sa *Défense des saints Peres accusés de Platonisme*, Paris 1711, in-4° : ce qui n'a pas empêché nos philosophes moutoniers de répéter les sottises de ce fanatique, comme ils répetent imperturbablement les sophismes & les injures des mécréans de toutes les nations & de tous les siecles.

SOUVRÉ, (Gilles de) marquis de Courtenvaux, d'une maison ancienne originaire du Perche, suivit en Pologne, l'an 1573, le duc d'Anjou, depuis roi de France sous le nom de Henri III. Ce monarque, revenu en France, le fit grand-maître de sa garde-robe, & capitaine du château de Vincennes. Il fut son favori, dit l'abbé le Gendre, sans être de ses mignons. Le marquis de Souvré se signala à la bataille de Coutras en 1587, & conserva la ville de Tours sous l'obéissance du roi, pendant les troubles de la Ligue. Henri IV le choisit pour être gouverneur de Louis XIII. Il occupa auprès de ce prince la place de premier gentilhomme ordinaire de la chambre, obtint le collier des ordres du roi, & le bâton de maréchal de France en 1615 : il mourut en 1626, à 84 ans, regardé comme un courtisan agréable, plutôt que comme un capitaine habile. Anne de Souvré, épouse du marquis de Louvois, morte en 1715, a été le dernier rejeton de la famille de ce maréchal.

SOUVRÉ, (Jacques de) fils du précédent, fut chevalier de Malte dès l'âge de 5 ans. Après s'être distingué au siege de Casal, il commanda les galeres de France pour le siege de Porto-Longone, où il acquit beaucoup de gloire. Chargé, par l'ordre de Malte, d'ambassades ordinaires & extraordinaires auprès de Louis XIV, il s'en acquitta avec succès. Il parvint enfin au grand-prieuré de France, l'an 1667, & après avoir soutenu ce caractere avec beaucoup d'éclat, il mourut

en 1670, dans sa 70e année. C'est lui qui a fait bâtir le superbe hôtel du Temple, pour être la demeure ordinaire des grand-prieurs de France. Il fit commencer ce bel édifice dès le vivant de son prédécesseur, le grand-prieur de Boissi.

SOUZA, (Louis de) dominicain en 1614, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains portugais. Ses ouvrages sont: I. La *Vie de Dom Barthélemi des Martyrs*, qui a été donnée en françois par Isaac le Maître, plus connu sous le nom de Sacy; 1664, in-8° ou in-4°. II. *Histoire de S. Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza a écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits & la critique ne sont pas son principal mérite.

SOZIGENE, *voyez* SOSIGENE.

SOZOMENE, (Hermias) surnommé *le Scholastique*, né à Salamine en Chypre, embrassa le Christianisme, touché par les miracles de S. Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, & exerça la profession de rhéteur. Il avoit du goût pour l'histoire ecclésiastique, & son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'étoit passé depuis l'Ascension du Sauveur jusqu'à la défaite de Licinius. Cet Abrégé est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 443. Elle est divisée en IX livres, & renferme les événemens arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. Il déclare au commencement du *Ier* livre, » qu'il écrit ce qui s'est » passé de son tems sur ce qu'il » a vu lui-même, ou sur ce qu'il » a appris des personnes les mieux » instruites, & qui avoient été » témoins oculaires ». L'Histoire de Sozomene contient des choses très-remarquables; mais la plupart se trouvent aussi dans Socrate, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue & mieux écrite; mais elle n'est pas sans défaut, même pour le style; & on trouve qu'il est fort au-dessus de Socrate pour le jugement. Il y donne de grands éloges à Théodore de Mopsueste, & paroît favoriser les erreurs des Novatiens. On croit qu'il mourut vers 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de Sozomene est celle qu'on voit dans le Recueil des Historiens Latins, donné par Robert Etienne en 1544. On la trouve aussi dans le Recueil de Valois & dans celui de Christophorsone. Le président Cousin l'a traduite en françois.

SPAGNOLI, (Baptiste) religieux carme, dit *le Mantouan*, parce qu'il étoit de Mantoue, né l'an 1444, étoit bâtard de la famille de Spagnoli. Il prit l'habit de carme, & se distingua tellement dans son ordre, qu'il parvint au généralat en 1513. Il mourut 3 ans après à Mantoue, en 1516, à 72 ans. Cet auteur est principalement connu par ses *Poésies*. Son esprit étoit si fécond, qu'il enfanta plus de 59000 vers, dont la plupart sont semés de pointes, & n'offrent qu'une facilité molle & languissante. Parmi ses Poésies, on distingue ses *Eglogues*, dans lesquelles il est tour-à-tour épicurien & dévot. Il détruit, dans l'une, la croyance d'une autre vie; & dans l'autre, la Vierge apparoît à un berger, & lui promet que » quand il aura » passé sa vie sur le Carmel, elle » l'enlevera dans des lieux plus » agréables, & l'y fera à jamais » habiter les cieux avec les Driades » & les Hamadriades »: nouvelles saintes, que nous ne connoissions pas encore dans le paradis. Ses bergers sont d'une grossiéreté dégoûtante, comme dit Fontenelle, qui a donné dans une extrémité opposée & également blâmable. Ce qui peut en quelque maniere excuser Spagnoli, c'est que les 8 premieres Eglogues sont le fruit de sa jeunesse, & qu'il les a faites étant

écolier avant d'être religieux; aussi sont-elles intitulées *Bucolica seu adolescentia*, de même que l'*Elégie* à Sigismond Gonzague, intitulée *Elegia contra amorem & de natura amoris, carmen juvenile*. D'ailleurs cela a été imprimé sans sa participation, comme il nous l'apprend lui-même par une lettre qu'il écrivit à son ami Jean Picus l'an 1490. *Amici Bononiæ putantes debitum amicitiæ officium se præstare, me nescio, protocollum meum, quod eis ut nauci & peripsema quoddam reliqueram, divulgarunt. Hoc ut rescivi, dolui.* Il auroit certainement mieux fait de les livrer au feu que de les confier à ses amis; c'étoit un dépôt des délires de sa jeunesse. Il auroit épargné bien des peines à ses commentateurs qui ont fait des efforts inutiles pour leur donner une explication honnête. On a donné le Recueil de ses ouvrages, à Venise 1499, in-4°; à Paris 1502, in-fol. 1513, 3 vol. in-fol. avec des commentaires faits par plusieurs auteurs; à Anvers 1576, en 4 vol. in-8°, avec des commentaires de Laurent Cupers, carme. Ce recueil renferme, outre un grand nombre de poésies, un commentaire sur les sept Pseaumes de la Pénitence, des Vies de plusieurs Saints, des Eloges de la Vierge Marie, l'Histoire de la chapelle de Lorette, des Apologies de son ordre, &c.

SPANHEIM, (Frédéric) né à Amberg en 1600, dans le Haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne & de la France, & s'arrêta à Geneve. Il obtint en 1626 une chaire de philosophie, & en 1631 une chaire de théologie, que Benoît Turretin laissoit vacante. En 1642, il fut appellé à Leyde pour y remplir la même place. Il y mourut en 1649, à 49 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentaires historiques de la vie & de la mort de Messire Christophe, vicomte de Dhona*, in-4°. II. *Dubia Evangelica*, en 7 parties, 1700, 2 tomes, in-4°. III. *Exercitationes de Gratia universali*, en 3 vol. in-8°. IV. La *Vie de l'Electrice Palatine*, in-4°. V. *Le Soldat Suédois*, in-8°. VI. Le *Mercure Suisse*, &c. Presque tous ces ouvrages sont défigurés par des préventions de secte qui altéroient le jugement de cet écrivain savant & laborieux.

SPANHEIM, (Frédéric) second fils du précédent, fut professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans. On a de lui une *Histoire Ecclésiastique* & plusieurs autres ouvrages en latin, recueillis & imprimés à Leyde, 1701 & 1703, en 3 vol. in-folio. Il y regne beaucoup d'érudition, mais encore plus de préjugés & de haine contre l'église catholique.

SPANHEIM, (Ezéchiel) frere aîné du précédent, né à Geneve en 1629, alla à Leyde en 1642. Son esprit & son caractere lui acquirent l'amitié de Daniel Heinsius & de Claude Saumaise, dont il fut toujours très-estimé, malgré l'animosité mutuelle qui étoit entre ces deux savans. Charles-Louis, électeur palatin, l'appella à sa cour, quoiqu'il n'eût que 25 ans, pour être gouverneur du prince électoral Charles, son fils unique. Spanheim parut, dans cette place, homme de lettres & politique habile. Son maître l'envoya dans les cours des princes d'Italie, à Florence, à Mantoue, à Parme, à Modene, à Rome, pour observer les démarches des Electeurs catholiques en ces cours. Ces divers voyages furent pour lui une nouvelle source de lumieres, sur-tout pour la connoissance des médailles & des monumens antiques. De retour à Heildelberg en 1665, l'électeur palatin l'employa en diverses négociations importantes dans les cours étrangeres. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur palatin, qui voulut bien le lui

céder. On l'envoya en France en 1680, & lorsqu'il retourna à Berlin en 1689, il y tint la place d'un des ministres-d'état. Après la paix de Ryswick en 1697, il fut renvoyé en France, où il demeura jusqu'en 1701. Delà il passa en Hollande, puis en Angleterre, en qualité d'ambassadeur auprès de la reine Anne. C'est vers ce tems-là que l'électeur de Brandebourg, qui avoit pris le titre de roi de Prusse, lui donna la qualité de baron. Ce savant mourut à Londres en 1710, à 81 ans. Il parloit plusieurs langues avec facilité, & étoit aussi propre aux affaires qu'à l'étude. Ses ouvrages les plus connus sont: I. *De præstantia & usu Numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam 1717, en 2 vol. in-folio: ouvrage d'une érudition rare, & qui tient lieu d'une infinité d'autres livres aussi savans, mais moins méthodiques. II. Plusieurs Lettres & Dissertations sur diverses médailles rares & curieuses. III. La Traduction *des Césars* de l'empereur Julien, avec des notes, Amsterdam 1728, in-4°. IV. Une Préface & des Notes dans l'Edition des *Œuvres* du même empereur, à Leipsick 1696, in-fol.

SPANNOCHI, (N.) gentilhomme de Sienne dans le dernier siecle, se distingua par le talent d'écrire en caracteres très-déliés. On a vu de lui l'Evangile de S. Jean qu'on dit à la fin de la messe, écrit sans aucune abréviation sur du velin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractere néanmoins si bien formé, qu'il égaloit celui des meilleurs écrivains. Les anciens cultivoient aussi ce genre d'écriture mignonne. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de Millet. *Voyez* ALUMNO & BOVERICK.

SPARRE, baron & sénateur de Suede dans le 16e siecle, mérita par ses talens d'être employé dans les affaires du gouvernement. L'étude du droit naturel & public qu'il avoit approfondi, ne lui servit pas peu à se distinguer dans les emplois. Il avoit à cet égard des vues particulieres qu'il consigna dans un fameux traité in-fol. intitulé : *De Lege, Rege & Grege.* Ses idées déplurent au gouvernement suédois, qui fit exactement supprimer son ouvrage. Il est au nombre des livres défendus de la premiere classe dans ce royaume.

SPARTIEN, (*Ælius Spartianus*) historien latin, avoit composé la *Vie de tous les Empereurs Romains*, depuis Jules-César jusqu'à l'empereur Dioclétien exclusivement, sous lequel il vivoit; mais il ne nous en reste (dans l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde 1670 & 1671, 2 vol. in-8°) que les *Vies d'Adrien*, *d'Ælius-Verus César*, fils adoptif d'Adrien, *de Didier-Julien*, *de Septime-Sévere*, *de Caracalla & de Geta* son frere; le reste a été perdu. C'est un des plus mauvais historiens; on y trouve cependant des traits remarquables & propres à faire connoître les maîtres de l'ancienne Rome.

SPÉ, (Frédéric) né d'une famille noble à Langenfeldt, près de Kayserwerd, l'an 1595, se fit jésuite en 1615, enseigna la philosophie & la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux missions, & exerça les fonctions de ce pénible ministere avec tout le zele que la religion peut inspirer. C'est particuliérement dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermit les Catholiques qui étoient chancelans dans la foi, & qu'il ramena à l'unité de l'église ceux que l'hérésie en avoit séparés. Ses succès irriterent les hérétiques au point qu'ils attenterent à sa vie. Il se retira ensuite à Treves, & se dévoua entiérement aux services des hôpitaux & des soldats; & mourut le 7 août 1635. On a de lui : I. *Cautio criminalis, seu de processibus contra Sagas*, Rinthel 1631,

1 vol. in-8°, dont on a donné une nouvelle édition à Francfort en 1632, & une autre la même année à Cologne. Le P. Spé combat les préjugés de son siecle & les fautes qui se commettoient par les juges dans les procédures contre les sorciers & les sorcieres. Le savant jésuite montre que le peuple toujours extrême s'imagine voir des sortileges où souvent il n'y en a pas même l'apparence; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit absolument possible & même réelle, quoique dans des cas beaucoup plus rares qu'on ne le croyoit de son tems. Il est à remarquer que le P. Spé vivoit dans un tems où l'on n'osoit point écrire contre la magie, & nous écrivons dans le tems où, sans s'exposer à la risée des beaux-esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui avec beaucoup d'autres forment l'histoire de l'intelligence humaine, & qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions de mode & de vogue (*voyez* DELRIO, HAEN, MAFFÉE François-Scipion, MÉAD). II. *Exercitia aurea trium virtutum theologicarum*, Cologne 1649.

SPEED, (Jean) natif de Farington dans le comté de Chester, mort à Londres en 1629, fut destiné d'abord à apprendre un métier; mais ayant trouvé un Mécene, il fit ses études. On a de lui le *Théatre de la Grande-Bretagne*, en anglois. Cet ouvrage fut traduit en latin, & imprimé à Amsterdam, in-fol. 1646. L'auteur y donne une description de cette monarchie, une idée des mœurs de ses habitans, & un état de son gouvernement ancien & moderne. Il fait aussi l'Histoire de ses Rois jusqu'à Jacques I, son protecteur. Il est aisé de juger que la plume de l'écrivain étoit d'accord avec les idées du monarque, & que toute l'histoire y prenoit ses traits.

SPELMAN, (Henri) chevalier anglois, mort en 1641, se rendit habile dans l'Histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui: I. *Glossarium Archæologicum*, Londres 1664 & 1687, in-fol. La derniere édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares & étrangers, les vieux mots remis en usage, & les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire romain. II. *Villare Anglicum*, in-8°; c'est une description alphabétique des villes, bourgs & villages d'Angleterre. III. Une *Collection des Conciles d'Angleterre.* David Wilkins donna en 1737 une édition de cet ouvrage plus ample que la 1re, qui n'étoit qu'en 2 vol. in-fol. 1639 & 1664. Celle que nous citons, & qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol. elle contient tous les conciles qui se sont tenus dans la Grande-Bretagne & l'Irlande, par les Catholiques & les sectaires, depuis l'an 946 jusqu'à l'an 1717. IV. *Reliquiæ Spelmanicæ*, in-folio, en anglois. C'est un recueil de traités nécessaires pour étudier l'Histoire d'Angleterre. V. *Vita Alfredi Magni*, Oxford 1678, in-fol. VI. *Codex Legum*, *veterum Statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges Anglo-Saxonicæ*, à Londres 1721, in-fol.

SPENCER, (Edmond) poëte anglois, natif de Londres, mort l'an 1598. La reine Elisabeth en faisoit un cas singulier; elle lui fit compter cent livres sterlings pour une piece de vers que ce poëte lui présenta. Il n'en devint pas plus riche: il vécut malheureux, & mourut de faim, dans la rigueur du terme. Le comte d'Essex lui ayant envoyé 20 liv. sterlings au moment qu'il alloit expirer: *Remportez cet argent*, dit Spencer, *je n'aurois pas le tems de le dépenser.* Parmi les ouvrages de Spencer, le plus estimé

est sa *Fairi Queen*, c'est-à-dire, la *Reine des Fées*, en 12 chants. Sa versification est douce, sa poésie harmonieuse, son élocution aisée, son imagination brillante. Cependant son ouvrage ennuie tous les lecteurs qui n'aiment pas les allégories trop longues, les descriptions verbeuses, les stances multipliées. Il déplait encore aux gens sages, par ses tableaux des extravagances de la chevalerie, par ses affectations, & les fades louanges prodiguées à Elisabeth & à ses courtisans avec une lâcheté digne d'un poëte famélique.

SPENCER, (Jean) né en 1630, devint maître du college du Corps de Christ, & doyen d'Ely; & mourut en 1693, à 63 ans. On a de lui : I. Un Ouvrage sur les *Loix des Hébreux*, & les raisons de ces Loix. II. *Discours* en anglois *sur les prodiges & la vanité des Songes*. III. *Traité sur les prophéties vulgaires*, & plusieurs autres écrits imprimés à Cambridge en 1727, en 2 vol. in-fol. dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, & plusieurs observations singulieres.

SPENCER, (Guillaume) de Cambridge, membre du college de la Trinité, dont on a une bonne Edition grecque & latine du *Traité* d'Origene contre Celse, & de la *Philocalie*, avec des notes pleines d'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge in-4°, en 1658.

SPERATUS, (Paul) théologien luthérien, né en 1484 d'une ancienne famille de Suabe, prêcha le Luthéranisme à Saltzbourg, & à Vienne en Autriche. Ayant voulu faire la même chose en Moravie, l'évêque d'Olmutz le fit arrêter, mais s'étant échappé en 1524, il se retira auprès de Luther qui l'envoya en Prusse, où il fut élevé à l'épiscopat de Poméranie : il y mourut en 1554, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres des Cantiques que l'on chante dans les églises luthériennes, & dont les Protestans font cas.

SPERLING, (Jean) médecin, né à Zeuchfeld en Thuringe l'an 1603, enseigna la physique avec succès à Wittemberg, où il mourut en 1658. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Institutiones Physicæ*. II. *Anthropologia Physica*, Wittemberg 1647, in-8°. C'est un traité d'anatomie peu estimé. III. Plusieurs ouvrages de médecine aujourd'hui oubliés.

SPERLING, (Otton) né à Hambourg en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen en Norwege, devint médecin du roi de Danemarck en 1638, & physicien de Copenhague en 1642. Il fut enveloppé dans la disgrace du comte d'Ulfeld (*voyez* ce mot) mis en prison en 1664; il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles & les antiquités, un *Catalogue des Plantes de Danemarck*, dans le *Cista medica* de Bartholin, & un *Catalogue des Plantes du jardin de Christiern IV*, Copenhague 1642, in-12.

SPERON-SPERONI, (N.) né à Padoue en 1500 d'une famille noble, mort en 1588, commença à enseigner la philosophie à 24 ans dans sa patrie. Les magistrats de cette ville l'ayant envoyé à Venise, il s'acquit tant de réputation, que lorsqu'il parloit dans le sénat, les avocats & les juges des autres tribunaux quittoient le barreau pour l'entendre. On dit qu'étant à Rome, quelques cardinaux lui demanderent quel étoit le sens de ces lettres que l'on voyoit gravées sur la porte du palais du pape, M. CCC. LX. ? Il répondit : *Multi Cæci cardinales crearunt Leonem Decimum* : parce que le pape étoit encore jeune lorsqu'il fut élevé sur le saint-siege. Il est plus vraisemblable qu'il donna cette singuliere explication sans at-

tendre une question que personne ne pouvoit songer à lui faire. Les principaux ouvrages de Speron, sont : I. Des *Dialogues* en italien, Venise 1595, in-8°. Il y en a dix sur des sujets de morale. On n'y trouve rien de bien piquant. L'auteur lisoit les vieux auteurs, & y prenoit ce qu'ils avoient de bon ; ainsi ses larcins étoient plus cachés. Ils sont cependant estimés en Italie, & ont été traduits en françois par Gruget, in-8°, 1551. II. *Canace*, tragédie, 1597, in-4°. III. Des *Discours*, 1596, in-4°. IV. Celui *de la Préséance des Princes*, en italien, 1598, in-4°. V. Des *Lettres*, 1606, in-12.

SPEUSIPPE d'Athenes, disciple de Platon ; son neveu & son successeur, vers l'an 347 avant J. C. associa comme tant d'autres, au nom de philosophe, l'avarice, l'emportement & les plus infames débauches.

SPIERRE (François) de Lorraine, dessinateur & graveur, florissoit à la fin du 17e siecle. Ses ouvrages sont rares & très-estimés. Son burin est des plus gracieux. Les estampes qu'il nous a données de sa composition, prouvent la facilité & la beauté de son génie. On estime sur-tout la *Vierge* qu'il a gravée d'après le Correge.

SPIFAME, (Jacques-Paul) né à Paris, étoit originaire de Lucques en Italie. Sa famille, qui avoit passé en France, a fini par Jean Spifame sieur des Granges, mort en 1643. Après avoir occupé différentes places, Jacques fut élevé à l'évêché de Nevers, & se trouva aux états tenus à Paris en 1557. Ce prélat frivole & voluptueux entretenoit alors une femme, qui lui persuada de se retirer avec elle à Geneve. Spifame, plus subjugué par sa passion, que convaincu de la sagesse de la réforme, alla joindre Calvin en 1559, & prit le nom de *Passy*, terre dont Jean Spifame, son pere, étoit seigneur. Le patriarche des réformés l'envoya à Orléans auprès du prince de Condé, en qualité de ministre. Ce prince le députa à la diete de Francfort, pour justifier les Protestans qui avoient pris les armes, & s'étoient révoltés contre l'autorité royale, après avoir rejeté celle de l'église. De retour à Geneve, il fut soupçonné de négocier sous main pour rentrer dans l'église catholique. « Ce pourquoi (dit un » historien) on lui suscita une ac- » cusation vraie ou fausse, d'a- » voir fait un faux contrat ; on » lui fit son procès, & il fut con- » damné à avoir la tête tranchée » : ce qui fut exécuté en 1566. Il témoigna, selon un écrivain protestant, un grand repentir de ses fautes. Ne pourroit-on pas croire que ce repentir fut principalement d'avoir abandonné avec tant de scandale la religion catholique ? On a de lui, dans les *Mémoires* de Castelnau & de Condé, la Harangue qu'il prononça à la diete de Francfort, & quelques autres écrits, qui ne méritent pas la moindre attention.

SPIFAME, (Raoul) frere du précédent, avocat au parlement de Paris, ne manquoit ni d'imagination, ni de connoissances ; mais il avoit un caractere d'originalité ; une sorte d'aliénation d'esprit, qui le firent interdire. Il mourut en novembre 1563. Nous avons de lui un livre rare, intitulé : *Dicearchiæ Henrici, Regis christianissimi, Progymnasmata*, in-8°, sans date, ni lieu d'impression. Ce volume contient 309 arrêts de sa composition, qu'il suppose avoir été rendus par Henri II en 1556. Se mettant à la place du souverain, comme tant d'autres écrivains, il ordonne des choses impraticables, & plusieurs qui sont très-sensées ; dont quelques-unes ont été exécutées. M. Auffray a pris dans ce livre les réflexions qui ont été le plus de son goût, & les a publiées sous le titre de : *Vues d'un Po-*

litique du 16e siecle, à Paris 1775, in-8°... Il ne faut pas le confondre avec Martin SPIFAME, dont les plates Poésies parurent en 1583, in-16.

SPIGELIUS, (Adrien) né à Bruxelles en 1578, mourut en 1625, à Padoue, où il étoit professeur en anatomie & chirurgie, emploi dont il s'acquitta avec tant de distinction, que le sénat de Venise l'honora du titre de chevalier de S. Marc, & lui fit présent d'un collier d'or. Ses Œuvres ont été publiées à Amsterdam par Jean Antonide vander Linden, en 1645, 3 vol. in-fol. en latin. On estime surtout le traité *De humani corporis fabrica.*

SPINA, (Alexandre) religieux du couvent de Ste Catherine de Pise, de l'ordre de S. Dominique, mourut en 1313. Un particulier, dit-on, ayant inventé de son tems les lunettes, vers l'an 1295, & ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Mais ce que l'on prit alors, dit M. l'abbé de Fontenay, pour une découverte en Italie, n'étoit qu'une imitation du secret connu en France depuis long-tems : les lunettes étoient en usage chez les François dès la fin du 12*e* siecle.

SPINA, (Alfonse) religieux espagnol de l'ordre de S. François, inquisiteur à Toulouse vers l'an 1459, avoit été juif, à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé : *Fortalitium Fidei* ; ouvrage très-médiocre, imprimé plusieurs fois, tant in-folio qu'in-4°. Il y en a une édition de Nuremberg en 1494, in-4°.

SPINA, (Barthélemi) natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'ordre de S. Dominique vers l'an 1494. Il fut maître du sacré Palais, & l'un de ceux que le pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matieres que l'on devoit proposer au concile de Trente. On a de lui divers Ouvrages en 3 vol. in-fol.

SPINA, (Jean de l'Epine, ou) fameux ministre calviniste, avoit été religieux augustin. Il assista au Colloque de Poissy, & échappa au massacre de la St-Barthélemi. On a de lui plusieurs Livres de Morale & de Controverse, assez mauvais. Ils furent imprimés à Lyon, in-8°, en différentes années. L'auteur mourut en 1594 à Saumur.

SPINELLO, peintre, natif d'Arezzo dans la Toscane, sur la fin du 14*e* siecle, fit plusieurs ouvrages qui lui acquirent de la réputation. L'on raconte qu'ayant peint la chûte des mauvais anges, il représenta Lucifer sous la forme d'un monstre si hideux, qu'il en fut lui-même frappé. Une nuit dans un songe il crut appercevoir le diable, tel qu'il étoit dans son tableau, & qui lui demanda d'une voix menaçante : « Où il l'avoit vu, pour le peindre si effroyable » ? Le pauvre Spinello, interdit & tremblant, pensa mourir de frayeur ; & depuis ce rêve épouvantable, il eut toujours la vue égarée & l'esprit troublé.

SPINOLA, (Ambroise) né en 1569, & mort en 1630, étoit de l'illustre maison de Spinola, originaire de Gênes, & dont les branches se sont répandues en Italie & en Espagne. Il fit ses premieres armes en Flandre, à la tête de 9000 Italiens, la plupart vieux soldats & gens de condition. Il n'y fut pas long-tems sans se signaler. Le roi d'Espagne lui donna ordre bientôt après de lever 5 régimens, pour s'en former une armée avec laquelle il devoit exécuter quelque grand projet ; mais la mort de Fréderic son frere l'appella ailleurs. Le siege d'Ostende traînoit en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes d'Espagne dans les Pays-Bas. Le comte

Maurice de Nassau, le héros de son siecle, fut l'homme contre lequel il eut à combattre, & il se montra aussi bon capitaine que lui. Spinola passa à Paris après la reddition d'Ostende. Henri IV lui demanda quels étoient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola les lui développa; & le monarque croyant qu'il avoit voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avoit dit. Qu'arriva-t-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avoit tracé à Henri IV, qui dit à cette occasion: *Les autres trompent en disant des mensonges, & celui-ci m'a abusé en disant la vérité.* L'Espagne ayant conclu en 1608 une treve avec les états-généraux, Spinola jouit de quelque repos; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Cleves & de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel & de Breda. Les affaires d'Espagne l'ayant rappellé dans les Pays-Bas en 1629, il s'y signala de nouveau & passa en Italie où il prit Casal, l'an 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Toiras, parce que des ordres imprudens, qui lui venoient régulièrement de Madrid, génoient ses opérations. Il en mourut de désespoir, répétant jusqu'au dernier soupir: *Ils m'ont ravi l'honneur!* On demandoit au prince Maurice, quel étoit le premier capitaine de son siecle? *Spinola est le second*, répondoit-il.

SPINOLA, (Charles) célebre jésuite de Gênes, de la même maison que le précédent, fut envoyé en mission au Japon, & fut brûlé vif près de Nangasaqui, pour la foi de J. C., le 10 septembre 1622. Le P. d'Orléans, jésuite, a publié sa *Vie* en françois, in-12.

SPINOSA, (Baruch) né à Amsterdam en 1632, étoit fils d'un juif portugais, marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, & il se consacra ensuite tout entier à celle de la philosophie. Plus il acquéroit de connoissances, & plus il se formoit de doutes sur le Judaïsme, que ses rabbins ne pouvoient résoudre. Sa conduite trop libre à leur égard le brouilla bientôt avec eux, malgré l'estime qu'ils faisoient de son érudition. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un Juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion judaïque. Il embrassa la religion calvinienne, & fréquenta les églises des Mennonites ou des Arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom juif de *Baruch*, en celui de *Bénédict* ou *Béni*. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, & son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, & se retira à la campagne, ou de tems en tems il s'occupoit à faire des microscopes & des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher lors même qu'il se fut établi à La Haye. Il étoit quelquefois 3 mois de suite sans sortir de son logis, mais cette solitude étoit égayée par les visites qu'il recevoit des raisonneurs de tout sexe & de toute condition, qui venoient prendre chez lui des leçons d'athéisme. Spinosa, vieux avant le tems, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il étoit petit, jaunâtre, avoit quelque chose de noir dans la physionomie, & portoit sur son visage un caractere de réprobation. Ces traits sinistres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a rédigé le premier l'athéisme en système, & en un systême si déraison-

naule & si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le Spinosisme que des contradictions, & des hypotheses absolument insoutenables. L'ouvrage de Spinosa qui a fait le plus de bruit, est son traité intitulé : *Tractatus Theologico-Politicus*, publié in-4°, à Hambourg, en 1670, où il jeta les semences de l'athéisme qu'il a enseigné hautement dans ses *Opera posthuma*, imprimées in-4°, en 1677. Le *Tractatus Theologico-Politicus* a été traduit en françois, sous trois titres différens, par Saint-Glain (*voyez* GLAIN). Le but principal de Spinosa a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un Être intelligent, heureux & infiniment parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Ce sophiste absurde attribue tout ce qui existe à une aveugle nécessité. Il ne reconnoît dans l'univers qu'une seule substance, à qui il donne l'étendue & la pensée pour attributs. Il présente son systême sous une forme géométrique. Il donne des définitions, pose des axiômes, déduit des propositions; mais ses prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs, & souvent inintelligibles. Ses raisonnemens sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense, ni ce qu'il dit. Ce qui reste de la lecture de ses écrits les moins obscurs, en les réduisant à quelque chose de net & de précis, est que le monde matériel, & chacune de ses parties, aussi-bien que leur ordre & leurs modes, est l'unique Être qui existe nécessairement par lui-même. Pour affoiblir les preuves de la religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophetes de l'Ancien-Testament. Il prétend qu'ils ne devoient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun : principe absurde qu'il étend jusqu'à Moïse & à J. C. même; comme si la force de l'imagination pouvoit saisir dans l'avenir les choses qui ne tiennent à rien. A la fin de la 1re partie de son Traité de Morale, il nie d'après Lucrece » que les yeux soient faits pour » voir, les oreilles pour entendre, » les dents pour mâcher, l'estomac pour digérer »; il traite de préjugé de l'enfance, le sentiment contraire. On peut juger, par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. L'obscurité au reste est le moindre défaut de Spinosa. La mauvaise foi paroît être son caractere dominant. Il n'est attentif qu'à s'envelopper pour surprendre. Spinosa avoit un tel desir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pieces par un peuple mutiné : autre vanité ridicule dans un athée. C'est cependant ce fanatisme plus ou moins vif de vanité, d'ostentation, de singularité, qui anime presque tous les ennemis de la religion, & fait le grand mobile de ce qu'on appelle aujourd'hui *philosophes*. Ce n'étoit que par degrés que Spinosa étoit tombé dans le précipice de l'athéisme. Il paroît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes, démontrés selon la maniere des Géometres*, Amsterdam, in-4°, 1667, en latin. Les absurdités du Spinosisme ont été solidement réfutées par un très-grand nombre d'auteurs, entr'autres : par Cuper, dans ses *Arcana Atheismi revelata*, Roterdam 1676, in-4°; par dom François Lami, bénédictin; par Jacquelot, dans son *Traité de l'Existence de Dieu*; par le Vassor, dans son *Traité de la véritable Religion*, imprimé à Paris en 1688; & dans les Ecrits donnés sur cette matiere en ces derniers tems. *Voyez* les

Mémoires de Nicéron (tome 13) qui a profité de la *Vie de Spinosa* par Colerus, insérée dans la *Réfutation de Spinosa* par divers auteurs, recueil publié par l'abbé Lenglet, 1731, in-12; & d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8°. Les extravagances de Spinosa ont été reproduites en 1770 dans le *Système de la Nature*, & victorieusement réfutées en 1771, par M. l'abbé Bergier, dans l'*Examen du Matérialisme*, deux vol. in-12.

SPINOSA, (Jean) auteur espagnol, natif de Belovado, fut secrétaire de don Pedro de Gonzalès de Mendoza, capitaine-général de l'empereur dans la Sicile. On a de lui un *Traité de la louange des Femmes*, plein d'éloges emphatiques & de citations fastidieuses. Ce livre, écrit en espagnol, parut à Milan en 1580, in-4°. L'auteur vivoit au 16e siecle.

SPIRIDION, (S.) évêque de Tremithunte, dans l'isle de Chypre, confessa généreusement la foi durant la persécution de Maximien-Galere, fut envoyé aux mines après qu'on lui eut arraché l'œil droit & coupé le jarret gauche, assista ensuite au concile-général de Nicée en 325, & vécut jusqu'après le concile de Sardique en 347. Son zele & ses miracles lui firent un grand nom. Il étoit si pénétré de respect pour les Saintes-Ecritures, qu'il ne vouloit pas qu'on en changeât les expressions par une fausse délicatesse de langage. Triphille, évêque de Ledres, ayant dans un discours qu'il faisoit dans une assemblée des évêques de l'isle de Chypre, substitué le mot de *lit* à celui de *grabat* dans ce passage de S. Marc (ch. 9) *Tolle grabatum tuum*, il le reprit vivement & lui demanda s'il savoit mieux que l'évangéliste de quel terme il convenoit de se servir. Sozomene rapporte qu'un voyageur fatigué se présenta chez Spiridion en carême, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec une grande charité, mais il ne se trouvoit ni pain ni farine dans sa maison; il n'y avoit qu'un peu de lard; considérant la fatigue & le besoin extrême du voyageur, il se mit en oraison & pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'église, fit cuire le lard, commença le premier à en manger & invita son hôte à en faire autant. Calvin & Kemnitius ont voulu conclure delà que la pratique du jeune n'étoit pas alors d'obligation; mais cette conséquence est plus que suffisamment réfutée par le récit que nous venons de faire.

SPIZELIUS, (Théophile) écrivain protestant, né à Ausbourg en 1639, mort en 1691, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux traités: l'un intitulé, *Felix Litteratus*, 2 vol. in-8°; & l'autre, *Infelix Litteratus*, 2 vol. in-8°. Spizelius prétend faire voir, dans ces deux ouvrages, les vices des gens-de-lettres, & les malheurs qui leur arrivent quand ils étudient par de mauvais motifs, & plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu & l'utilité du prochain: vues excellentes, où les savans vrais & prétendus de nos jours trouveroient à profiter. Nous avons encore de lui: I. Une espece d'Essai de Bibliotheque, sous le titre de *Sacra Bibliothecarum illustrium Arcana detecta*, imprimé en 1668, in-8°; mais cet Essai manque de clarté & de méthode, & ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs. II. *Sinensium res Litteraria*, Leyde 1660, in-12. III. *Confutatio relationis Montesinianæ de repertis in America tribubus Israëliticis*, Bâle 1661. *Voyez* MENASSEH-BEN-ISRAEL

SPON, (Charles) né à Lyon en 1609, d'un riche marchand, exerça la médecine dans sa patrie

avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès, & mourut à Lyon en 1684, après avoir publié : I. en vers héroïques, les *Pronostiques* d'Hippocrate, sous le titre de *Sybilla medica*, Lyon 1661, in-4°. II. Une *Myologie* en vers, dans la *Bibliotheque Anatomique* de Manget. III. *Pharmacopée de Lyon*, &c.

SPON, (Jacob) fils du précédent, naquit à Lyon en 1647. Honoré du bonnet de docteur en médecine à Montpellier, il passa delà à Strasbourg, où il fit admirer son érudition. Le célebre Vaillant, antiquaire du roi, étant allé à Lyon pour se rendre en Italie, le jeune Spon se joignit à lui. Il voyagea ensuite en Dalmatie, en Grece, dans le Levant, & à son retour il publia la Relation de son voyage. Son attachement à la religion prétendue-réformée le fit sortir de France en 1685, dans le dessein de se fixer à Zurich en Suisse ; mais il mourut en chemin à Vevay, ville du Canton de Berne, près du Lac de Geneve. Nous avons de lui divers ouvrages ; les principaux sont : I. *Recherches curieuses d'Antiquités*, in-4°, Lyon 1683 ; ouvrage savant. II. *Miscellanea eruditæ Antiquitatis*, Lyon 1685, in-folio ; aussi curieux pour les inscriptions que pour les médailles. III. *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grece & du Levant, fait en 1675 & en 1676*, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12 ; réimprimés à La Haye en 1680 & en 1689, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités & les commerçans. George Wheeler, son compagnon de voyage, a contribué à la perfection de cet ouvrage. IV. *Réponse à la Critique publiée* par Guillet contre ces *Voyages*, Lyon 1679, in-12. V. *Histoire de la Ville & de l'Etat de Geneve*, in-12, 2 vol. réimprimée à Geneve en 1700, en 2 vol. in-4° & en 4 vol. in-12, avec fig. & les notes de Gautier, secretaire-d'état. Cette Histoire est pleine de recherches ; mais elle n'est pas toujours fidelle. Le style manque de précision, de pureté & d'élégance. VI. *Recherches des antiquités & des curiosités de la Ville de Lyon*, 1673, in-8°. VII. *Bevanda Asiatica, seu de Café*, Leipsick 1705, in-4°. VIII. *Observations sur les Fievres*, in-12, 1684. IX. *Ignotorum atque obscurorum quorumdam Deorum aræ*, 1676, in-8°, avec des notes. X. *Aphorismi novi ex Hippocratis operibus collecti*, 1684, in-12, grec & latin.

SPONDE, (Henri de) né à Mauléon de Soule, bourg de Gascogne, en 1568, d'un Calviniste secretaire de Jeanne de Navarre, fut élevé dans cette religion. Il eut pour parrein Henri de Bourbon (depuis Henri IV). Sa jeunesse annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, & une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçoit la charge de maître-des-requêtes pour le roi de Navarre, lorsque les livres de controverse des cardinaux du Perron & Bellarmin toucherent son cœur & éclairerent son esprit. Il abjura le Calvinisme en 1595, & accompagna à Rome le cardinal de Sourdis. Quelques années après, il embrassa l'état ecclésiastique, & fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les hérétiques de son diocese. Il y établit une congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses, & se signala par toutes les vertus épiscopales. Cet illustre prélat finit ses jours à Toulouse en 1643, âgé de 75 ans. Son principal ouvrage est l'*Abrégé* des *Annales* de Baronius, 2 vol. in-fol. & la Continuation qu'il en a faite depuis 1197 jusqu'à l'an 1640, 3 vol. in-folio. Quoique cet ouvrage ne soit pas parfait, & qu'il y ait presqu'autant de fautes que

dans Baronius, il doit être acheté par ceux qui ont les Annales de ce cardinal. Il servira à leur rappeller les faits principaux, qui y sont détaillés avec netteté & choisis avec jugement. Pour rendre ce recueil plus complet, Sponde y joignit les *Annales sacrées de l'Ancien-Testament jusqu'à J. C.*, in-fol. qui ne sont proprement qu'un abrégé des *Annales* de Torniel. On a aussi de Sponde des *Ordonnances Synodales*. La meilleure édition de ses Œuvres, est celle de la Noue, à Paris 1639, 6 vol. in-fol. Son traité *De Cœmeteriis sacris*, 1638, in-4°, renferme des recherches curieuses. Pierre Frizon, docteur de Sorbonne, a écrit sa *Vie*.

SPONDE, (Jean de) frere du précédent, abjura le Calvinisme, & mourut en 1595. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur *Homere*, 1606, in-fol. II. Une *Réponse* au Traité de Beze sur les *Marques de l'Eglise*, Bordeaux 1595, in-8°.

SPOTSWOOD, (Jean) né l'an 1566 en Ecosse, d'une ancienne famille qui avoit rang & séance parmi les pairs du royaume, suivit, en qualité de chapelain, Louis duc de Lenox, dans son ambassade auprès d'Henri IV, roi de France. Jacques I, roi d'Angleterre, l'éleva à l'archevêché de Glascow, & lui donna une place dans son conseil-privé d'Ecosse. Il fut ensuite aumônier de la reine, archevêque de St-André, & primat de toute l'Ecosse. Charles I voulut être couronné de sa main en 1633, & le fit son lord-chancelier. Ce prélat mourut en Angleterre en 1639, à 74 ans. On a de lui une *Histoire Ecclésiastique d'Ecosse*, en anglois, Londres 1655, in-fol. Ce livre, qui s'étend depuis l'an 203 de J. C. jusqu'en 1624, est savant: mais la critique n'en est pas exacte, & encore moins impartiale. L'auteur n'a pas le vrai style de l'histoire.

SPRANGER, (Barthélemi) peintre, naquit à Anvers en 1526. L'envie d'apprendre fit concevoir au jeune artiste le projet de voyager: il vint en France, d'où il partit peu de tems après pour aller en Italie. Un tableau de *Sorciers* qu'il fit à Rome, lui mérita la protection du cardinal Farnese, qui l'employa à son château de Caprarole. Ce prélat le présenta ensuite au pape Pie V, dont Spranger reçut beaucoup de témoignages d'estime & de générosité. Après la mort de ce pontife, Spranger fut mandé à Vienne, pour être le premier peintre de l'empereur. Maximilien II & Rodophe II le mirent dans l'opulence, & le comblerent d'honneurs. Cette protection singuliere lui mérita des marques de distinction dans les lieux par lesquels il passa en un voyage qu'il fit. Amsterdam & Anvers, entr'autres villes, le reçurent à son passage comme un homme d'une grande considération, & lui firent des présens. Spranger, dans ses productions, s'est toujours laissé conduire par son caprice, sans consulter la nature: ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours sont aussi trop prononcés; mais ce peintre avoit une légéreté de main singuliere. Sa touche est en même tems hardie & gracieuse, & son pinceau d'une douceur admirable. Il mourut après l'an 1582.

SPRAT, (Thomas) fils d'un ministre de la province de Devon, naquit en 1636. Il devint l'un des premiers membres de la société royale de Londres, chapelain de Georges duc de Buckingham, puis chapelain du roi Charles II, prébendaire de Westminster, & enfin évêque de Rochester en 1684. Ce prélat, aussi versé dans la politique que dans les sciences, mourut d'apoplexie en 1713. Tous ses ouvrages sont bien écrits en anglois. On estime sur-tout son *Histoire de la Société Royale de Londres*,

dont on a une mauvaise traduction françoise, imprimée à Geneve en 1669, in-8°. Sprat cultivoit aussi la poésie, & on a de lui quelques morceaux en ce genre, qui ne sont pas sans mérite.

STAAL, (madame de) connue d'abord sous le nom de Mlle de *Launai*, née à Paris d'un peintre, s'acquit l'estime & la confiance de la duchesse du Maine, & fut liée avec Fontenelle, Tourreil, Valincourt, Chaulieu, &c. Elle fut enveloppée, sous la régence, dans la disgrace de la duchesse du Maine, & renfermée pendant près de deux ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse, qui, par reconnoissance, la maria avec M. de Staal, lieutenant aux gardes suisses, & depuis capitaine & maréchal-de-camp. Son caractere étoit mêlé de bonnes & de mauvaises qualités; mais celles-là l'emportoient. Elle mourut en 1750. On a imprimé depuis sa mort les *Mémoires* de sa *Vie*, en 3 vol. in-12, composés par elle-même. On y a ajouté depuis un 4e volume, qui contient deux *Comédies* qui ne sont bonnes que pour le style. Ses *Mémoires* n'offrent pas des aventures fort importantes; mais elles sont assez singulieres. Quelques critiques prétendent, que madame de Staal n'a pas dit tout ce qui la regardoit dans ses Mémoires. Une dame de ses amies lui ayant demandé comment elle parleroit de ses intrigues galantes? *Je me peindrai en buste*, lui répondit madame de Staal. Mais cette réponse pouvoit n'être qu'une plaisanterie, qu'on a mal interprétée.

STACE, (*P. Papinius Statius*) napolitain, vivoit du tems de Domitien, qu'il flatta avec autant de lâcheté que de bassesse. Ce poëte latin plaisoit fort à cet empereur, par la facilité qu'il avoit de faire des vers sur le champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de J. C. Nous avons de Stace deux Poëmes héroïques, dédiés à ce tyran odieux qu'il place dans le ciel, sans doute entre Octave & Néron. C'est la *Thébaïde* en 12 livres; & l'*Achilléide*, dont il n'y a que 2 livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poëte a encore fait 5 livres de mélanges (*Sylvarum*); c'est un recueil de petites pieces de vers sur différens sujets. On y trouve (l. 5, ch. 2) ces beaux vers si souvent cités contre les hommes sinistres qui se plaisent à perpétuer le souvenir des foiblesses & des crimes, lors même que la sagesse & la vertu en ont pris la place:

Excidat illa dies ævo: nec postera credant
Sæcula. Nos certè taceamus, & obruta multâ
Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.

Les Poésies de Stace furent fort estimées de son tems à Rome; mais le goût avoit perdu beaucoup de sa pureté. En cherchant à s'élever, il tombe souvent dans le ton déclamateur; & à l'égard de ses Poëmes héroïques, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poëte, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'étoit un homme d'une imagination forte, mais déréglée; cependant, si nous en croyons M. Huet, Malherbe admiroit la *Thébaïde* avec un enthousiasme fougueux, & préféroit Stace à Virgile; ce qui seroit incroyable, si l'on ne savoit pas que les hommes de génie ont souvent des prédilections bizarres. La 1re édition de ce poëte est celle de Rome 1475, in-fol. Les meilleures sont celle de Barthius, 1664, 3 vol. in-4°; celle *cum notis Variorum*, Leyde 1671, in-8°, & celle *ad usum Delphini*, 1685, 2 vol. in-4°, très-rare. M. l'abbé Cormilliolle a donné une bonne traduction françoise de la *Thébaïde*, Paris 1783, 3 vol. in-12.

STACKHOUSE, (Thomas) théologien anglois, mort en 1752,

se fit un nom par ses écrits contre Tyndal, Collins & Woolston, empyriques de la secte des modernes philosophes. Ses ouvrages les plus estimés sont: I. *Le Sens littéral de l'Ecriture*, traduit en françois, 3 vol. in-12. II. Un *Corps* complet *de Théologie*, dont on a aussi une version françoise. III. Une *Histoire générale de la Bible*.

STADIUS, (Jean) né à Loënhout, près d'Anvers, en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, & ensuite professeur de mathématiques & d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimoit beaucoup ce savant. On a de lui: I. Des *Ephémérides*, Cologne 1556 & 1570, in-4°. II. *Tabulæ æquabilis & apparentis motus cœlestium corporum*, 1560. III. *Commentarius in Lucium Florum*, Cologne 1600. Stadius étoit versé dans l'astronomie; mais il paroît avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

STAHL, (Georges-Ernest) naquit en Franconie en 1660. Lorsque l'université de Hall fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Il remplit dignement l'attente qu'on avoit conçue de lui. Sa maniere d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. La cour de Prusse voulut s'attacher un homme si habile. Stahl fut appellé à Berlin en 1716, & il y eut les titres de conseiller de la cour & de médecin du roi. Il acheva glorieusement sa carriere en 1734, dans la 75e année de son âge. Stahl est un des plus grands-hommes que la médecine ait possédés. Il faut cependant convenir qu'il a soutenu des opinions singulieres, & qui, peut-être vraies au moins à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son systême de l'Autocratie de l'ame sur le corps, en santé & en maladie; systême qui lui suscita beaucoup d'adversaires, & en même tems des admirateurs (*voy.* SAUVAGES François de Boissier). Selon son opinion, un médecin ne doit opérer, qu'en suivant attentivement les effets de l'ame sur le corps. C'est par son intelligence en chymie que Stahl s'est sur-tout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui avant lui étoient presqu'ignorés, & dont il répandit la connoissance aussi-bien que l'usage: c'étoient ceux du fameux Beccher, qu'il commenta, rectifia & étendit. Il puisa aussi beaucoup dans les livres de Kunkel, & fit un grand nombre de découvertes utiles. Cette étude le conduisit à la composition de plusieurs remedes, qui ont eu & ont encore une grande vogue: tels sont les *Pillules Balsamiques*, la *Poudre Antispasmodique*, son *Essence Alexipharmaque*, &c. La métallurgie lui a les plus grandes obligations; son petit Traité latin sur cette matiere, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont: I. *Experimenta & observationes chemicæ & physicæ*, Berlin 1731, in-8°. II. *Dissertationes medicæ*, Hall, 2 vol. in-4°. C'est un recueil de theses sur la médecine. III. *Theoria medica vera*, 1737, in-4°. IV. *Opusculum chymico-physico-medicum*, 1740, in-4°. V. *Traité sur le Soufre tant inflammable que fixe*, en allemand, traduit en françois par le baron de Holbach, Paris 1766, in-12. VI. *Negotium otiosum*, Hall 1720, in-4°. C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son systême de l'action de l'ame sur le corps. VII. *Fundamenta chymiæ dogmaticæ & experimentalis*, Nuremberg 1747, 3 vol. in-4°; en françois, par M. de Machy, Paris 1757, 6 vol. in-12. VIII. *Traité sur les Sels*, en allemand, & en françois par le baron de Holbach, Paris 1771. IX. *Commentarium in Metallurgiam Beccheri*, 1723.

STALENUS, (Jean) né à Calcar dans le duché de Cleves, en

1595, curé de Rees dans le même duché. Il y montra beaucoup de zele à préserver son troupeau des nouvelles erreurs, & à ramener à la foi de l'église ceux qui en étoient infectés. Il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, & mourut à Kévélaer le 8 février 1681, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, dont les principaux sont : I. *Syntagma Controversiarum fidei*, 2 vol. II. *Papissa monstrosa & mera fabula*, Cologne 1639, in-12; ouvrage savant, dont Bayle & Blondel ont profité pour réfuter cette fable si chere aux fanatiques de leur communion (*voyez* BENOIT III). III. *Instruction pour connoître la vraie église*, en allemand, &c.

STALPART VANDER-WIEL, (Corneille) chirurgien & médecin de La Haye sa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, trouva le moyen de dessécher les cadavres pour avoir par-là le moyen d'en mieux examiner la structure. On a de lui : *Observationes rariores medicæ, anatomicæ & chirurgicæ*, Leyde 1687 & 1727, 2 vol. in-8°, avec fig. C'est une traduction, l'original est en flamand, Planque l'a traduit en françois, Paris 1758, 2 vol. in-12.

STANDONHC, (Jean) docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Malines en 1443, d'une famille obscure, vint achever ses études à Paris, & fut fait régent dans le college de Ste Barbe, puis principal du college de Montaigu. Ce dernier college reprit son ancien lustre, & il en fut regardé comme le second fondateur. Ayant parlé avec liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII, il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambrai, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocese. Standonhc revint à Paris, après le tems de son exil, & continua de faire fleurir la piété & l'étude dans le college de Montaigu. Il y établit les clercs nommés *les Freres de la vie commune* ou *de S. Jerôme* (*voy.* GERARD LE GRAND) qui avoient déja ouvert avec succès plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonhc leur bâtit des maisons à Cambrai, Valenciennes, Malines & Louvain. Il dressa des réglemens pour ces maisons. Du Boulai (*Histoire de l'Université de Paris*, tom. 6, pag. 948) & l'abbé Ladvocat prétendent que ces réglemens fournirent à S. Ignace qui demeura quelque tems au college de Montaigu, le plan de sa compagnie; mais ceux qui ont quelque connoissance des réglemens qui ont été en vigueur au college de Montaigu, de même que dans les maisons que Standonhc a fondées aux Pays-Bas, n'en croient rien. Les constitutions des Jésuites portent tellement l'empreinte du caractere de S. Ignace, qu'on ne peut soupçonner qu'il les ait empruntées d'un autre. Il mourut saintement au college de Montaigu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université, & converti beaucoup de pécheurs par ses sermons.

STAFFORT, (Thomas-Wentworth, comte de) d'une famille distinguée d'Angleterre, se signala dans le parlement contre l'autorité royale. Charles I le mit du parti de la cour par ses bienfaits; il le nomma comte de Staffort & vice-roi d'Irlande. Depuis lors Staffort se dévoua avec tant de chaleur à son service, que les grands & la nation, irrités contre Charles, tournerent toute leur fureur contre son favori. La chambre des Communes lui imputa quelques malversations inévitables dans ces tems orageux, mais commises toutes pour le service du roi : elles ne furent pas même prouvées légalement, & cependant les pairs le condamnerent au dernier supplice. Il falloit le consentement de Charles pour l'exécution. Le peuple demandoit sa tête à grands cris.

tris. Staffort poussa la grandeur d'ame jusqu'à supplier lui-même le roi de consentir à sa mort, & ce prince eut la foiblesse de signer cet acte fatal, qui apprit aux Anglois à répandre un sang plus précieux. Staffort périt ainsi sur un échafaud le 12 mai 1641. La mort de Charles suivit bientôt celle de ce généreux infortuné, dont la mémoire fut réhabilité sous Charles II.

STANHOPE, (Jacques, comte de) d'une ancienne famille du comté de Nottingham, naquit en 1673. Il suivit en Espagne Alexandre Stanhope, son pere, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour, au commencement du regne du roi Guillaume. Le séjour de Madrid lui acquit la connoissance de la langue espagnole. Il voyagea en France & en Italie pour apprendre le françois & l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes, & se distingua au siege de Namur sous les yeux du roi Guillaume, qui le gratifia d'une compagnie d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. En 1709, il fut nommé commandant en chef des troupes angloises en Espagne. Le 27 juillet 1710 il remporta une victoire près d'Almanara, qui fut attribuée à sa conduite & à sa valeur, & dont il fut remercié publiquement par l'empereur. Le 20 août suivant il acquit beaucoup de gloire à la bataille de Sarragosse, ainsi que le 9 décembre de la même année, à la défense de Brihuega, où il fit une vigoureuse résistance. Mais il fut obligé de céder au nombre & de se rendre prisonnier de guerre. Après avoir été échangé, en 1712, contre le duc d'Escalona, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi Georges étant parvenu au trône, le fit secretaire-d'état & membre du conseil-privé. En 1714, il l'envoya à Vienne. Il étoit nommé plénipotentiaire au congrès de Cambrai, lorsqu'il mourut à Londres en 1721, à 50 ans. Bon politique & grand capitaine, citoyen zélé, honnête homme, il s'acquit les cœurs des sujets, & mérita les regrets de son prince. C'est lui qui s'empara du Port-Mahon & de l'isle Minorque en 1708, que les Anglois ont possédés jusqu'en 1781.

STANISLAS, (S.) né en 1030, de parens illustres par leur naissance & par leur piété, fit ses études à Gnesne & à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement Boleslas II, roi de Pologne, qui avoit enlevé la femme d'un seigneur polonois, ce prince, aussi cruel que voluptueux, le tua de sa propre main, dans la chapelle de S. Michel, le 8 mai 1077, où il expira martyr de son zele.

STANISLAS I, (LECZINSKI) roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine & de Bar, né à Léopold le 20 octobre 1677, du grand-trésorier de la couronne, fut député en 1704, par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suede, qui venoit de conquérir la Pologne. Il étoit alors âgé de 27 ans, palatin de Posnanie, général de la grande Pologne, & avoit été ambassadeur extraordinaire auprès du grand-seigneur en 1699. Sa physionomie étoit heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suede, qui le fit couronner roi de Pologne à Varsovie en 1705. Le nouveau roi suivit Charles XII en Saxe, où l'on conclut en 1706 un traité de paix entre les deux rois d'une part, & le roi Auguste, qui renonça à la couronne de Pologne, & reconnut pour légitime souverain de cet état Stanislas. Le nouveau monarque resta avec Charles XII en Saxe,

jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, & y firent la guerre pour en chasser entiérement les Moscovites. Le czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suede ayant trop poussé son ennemi, après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entiérement lui-même au mois de juillet 1709, à la bataille de Pultawa. Stanislas ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, & où le roi Auguste renoua un nouveau traité en sa faveur, fut obligé de se retirer en Suede, puis en Turquie. Les affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts & ensuite en Alsace. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie sa fille épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste en 1733, ce prince se rendit en Pologne, dans l'espérance de remonter sur le trône. Il y eut un parti, qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince électoral de Saxe, devenu électeur après la mort du roi son pere, soutenu de l'empereur Charles VI, & de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi Stanislas. Ce prince infortuné se rendit à Dantzick pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avoit choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire. Dantzick fut pris; Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des Moscovites dans sa propre patrie. Lorsque la paix se fit en 1736, il renonça au royaume qu'il avoit eu deux fois, & conserva le titre de *Roi*. Il eut la jouissance des duchés de Lorraine & de Bar, qu'il rendit heureux. Il soulagea ses peuples; il embellit Nancy & Luneville par des places publiques & des édifices superbes; il fit des établissemens utiles; il dota des pauvres filles, fonda des colleges, bâtit des hôpitaux, éleva la magnifique maison de la mission royale; se montra en tout l'ami de la religion & de l'humanité. La Lorraine jouissoit de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe-de-chambre, & ses plaies lui causerent une fievre, qui l'enleva au monde le 23 février 1766. Son corps fut déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, près de Nancy, où l'on voit son mausolée vis-à-vis de celui de son épouse. On lit sur une pyramide cette application heureuse d'un passage du 2e liv. des Rois: *Salvavit me Dominus à contradictionibus populi mei*. Sa mort a été un deuil public, & les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire de ce prince. Charles XII disoit de lui, qu'*il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis*. Dans sa jeunesse il s'étoit endurci à la fatigue, & avoit fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchoit toujours sur une espece de paillasse, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat; libéral, chéri de ses vassaux, & peut-être le seigneur polonois qui eût le plus d'amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avoit été dans sa patrie; doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines & les consolant en pere tendre. On lui donna d'une commune voix le titre de *Stanislas le Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étoient modiques; cependant, lorsqu'on vouloit apprécier ce qu'il faisoit, on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. On peut voir sur ce sujet, *Recueil des Fondations & Etablissemens faits par le Roi de Pologne, Duc de Lorraine*, Lu-

neville, chez Messui, 1762, 1 vol. gr. in-fol. Ce prince avoit beaucoup d'esprit & de lumieres; il protégeoit les sciences & les arts. S'il avoit été un simple particulier, il se seroit distingué par son talent pour la méchanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique & de morale, imprimés d'une maniere élégante sous ce titre : *Œuvres du Philosophe Bienfaisant*, 1765, en 4 vol. in-8°. Les libraires de Paris publierent en même tems une édition in-12 en 4 vol. de ce recueil, en faveur de ceux qui, ne pouvant donner dans le luxe typographique, se contentent de l'utile. Un attachement sincere & éclairé à la religion, beaucoup de zele contre les erreurs modernes, une aversion décidée contre ce que le délire du siecle appelle *philosophie*, le véritable amour des hommes, le desir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse.

STANLEY, (Thomas) natif de Cumberlow en Herefordshire, se rendit habile dans les belles-lettres & dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie & en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : I. Une belle Edition d'*Eschyle*, avec la Traduction & des notes, in-fol. 1663. II. L'*Histoire de la Philosophie*, en anglois. Cette Histoire a été traduite en partie en latin, par le Clerc; & toute entiere par Godefroi Olearius, Leipsick 1712, in-4°. On y desireroit plus de profondeur dans les analyses, plus de précision dans le style, & quelquefois des jugemens plus vrais.

STANYHURST, (Richard) né à Dublin en 1552, de protestant se fit catholique, entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, devint chapelain de l'archiduc Albert, & mourut à Bruxelles en 1618. On a de lui : I. *De rebus in Hybernia gestis*, Anvers 1584, in-4°. II. *Vita Sti Patricii*, 1587, in-8°. III. *Description de l'Irlande*, en anglois. IV. Les quatre premiers livres de l'*Enéide*, traduits en vers anglois, Londres 1583. V. *Brevis præmunitio*, &c, Douai 1615, in-12. C'est une réfutation de la sottise de Jacques Usserius, neveu de Stanyhurst, qui vouloit prouver que le pape est réellement l'Antechrist. — Son fils Guillaume STANYHURST, jésuite, né à Bruxelles en 1601, & mort dans cette ville le 10 janvier en 1663, s'est fait un nom par son zele à ramener les hérétiques à la foi de l'église, par sa charité à servir les malades, particuliérement les pestiférés, & par plusieurs livres ascétiques qu'il a publiés.

STAPHYLIUS, professeur de rhétorique à Auch sa patrie, au 14e siecle, possédoit, dit-on, une si grande érudition, qu'Ausone le compare au célebre Varron; mais cet éloge peut être une flatterie.

STAPLETON, (Thomas) controversiste catholique anglois, d'une ancienne famille du comté de Sussex, naquit à Henfield en 1535, & fut chanoine de Chichester. Les cruautés inouies que l'on exerçoit contre les Catholiques dans sa patrie, l'obligerent de se retirer en Flandres. Il enseigna l'Ecriture-Sainte à Douai & fut pourvu d'un canonica. Dégoûté du monde, il se fit jésuite, mais sa foible santé l'obligea de quitter cet ordre. De retour à Douai, il obtint un nouveau canonicat en 1590, & succéda ensuite à Michel Baïus dans la chaire de l'Ecriture-Sainte à Louvain. Philippe II le nomma au doyenné d'Hilverenbeeck. Ces emplois & ces bénéfices le mirent en état de faire de grandes largesses à ses compatriotes exilés pour cause de religion. Clément VIII qui prenoit plaisir à entendre la

lecture des ouvrages de Stapleton pendant ses repas, desira de l'avoir à Rome, mais ses infirmités habituelles & son âge déja avancé ne lui permirent point de se rendre aux vœux du pape. Il mourut à Louvain le 3 octobre 1598. Stapleton, d'un caractere doux & aimable, avoit la piété en partage; il possédoit très-bien les belles-lettres, étoit versé dans le grec & l'hébreu, la théologie & l'histoire. Les hérétiques qu'il confondit dans ses écrits, ont rendu hommage à son savoir, & le cardinal du Perron le met à la tête de tous les controversistes. Il faut avouer cependant que Bellarmin le surpasse dans la science de l'Ecriture, dans la lecture des Peres & dans les connoissances historiques; & que du Perron les surpasse tous les deux dans l'exactitude à discerner ce qui est de foi, d'avec ce qui n'est que d'opinion. Ses Ouvrages ont été recueillis & imprimés à Paris en 1620, 4 vol. in-folio: les plus remarquables sont: I. Ses Ecrits polémiques. II. Les *Vies de S. Thomas de Cantorberi, & de Thomas Morus*. III. *Apologie de Philippe II* contre les calomnies d'Elisabeth, reine d'Angleterre. On voit à la tête de cette collection sa *Vie* écrite par Henri Hollandus, anglois.

STAPYLE, (Frédéric) natif d'Osnabruck, fut professeur en grec à Breslau, & en théologie à Konigsberg. Il se réunit à l'église romaine en 1553, & fut fait conseiller de l'empereur & du duc de Baviere. Il mourut en bon catholique à Ingolstadt le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages excellens, entr'autres: I. De *Dissidiis hæreticorum*, qui a été traduit par Stapleton, & imprimé à Anvers 1565, in-12. II. *Apologia de germano Scripturæ sacræ intellectu*, &c.

STAROVOLSKI, (Simon) géographe & littérateur polonois du 17e siecle, rendit deux hommages littéraires à sa patrie. I. Il en composa une Description géographique en latin, sous le titre de *Polonia*. Conringius, après l'avoir ornée de Cartes & d'une bonne Préface, l'augmenta & la corrigea; & malgré cela, elle ne passe pas pour trop exacte. II. Les *Eloges & les Vies*, en latin, *de cent Ecrivains illustres de Pologne*, in-4°: recueil où l'amour de la gloire de ses compatriotes domine plus qu'une saine critique.

STATILIE, *voyez* MESSALINE.

STATIO, (Achille) portugais, né à Vidigueira en 1524, d'une famille illustre, voyagea en Espagne, en France & dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où le cardinal Caraffe le fit son bibliothécaire. Il mourut dans cette ville en 1581. Nous avons de lui: I. Des *Remarques* sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8°. II. Des *Oraisons*. III. Des *Epîtres*. IV. Une *Traduction* latine de divers *Traités* de S. Chrysostome, de S. Gregoire de Nysse & de S. Athanase.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mere par Alexandre le Grand, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant J. C. Ce prince, qui l'avoit refusée, lorsque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes; & ce fut comme une espece de triomphe. Il y eut 9000 personnes de cette fête, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux dieux. Statira n'eut point d'enfans; Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant J. C... La femme de Darius s'appelloit aussi STATIRA. Elle étoit enceinte lorsqu'elle fut faite prisonniere. Ses malheurs lui ayant occasionné une fausse couche, elle mourut quelque tems après, & fut enterrée

magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avoit traitée avec beaucoup de respect.

STATIUS, *voyez* STACE.

STATOR, (Pierre) né à Thionville, embrassa le Calvinisme, puis le Socinianisme à Geneve, d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que Michel Servet; écrivit ensuite contre la divinité du St-Esprit; puis redevint calviniste, parce que ses intérêts le demandoient, & mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible Polonoise*, 1563, in-fol. à l'usage des Unitaires de Pologne, & a fait quelques Ecrits polémiques. Son fils Pierre qui fut appellé *Stoinski*, fut ministre socinien à Racovie, où il mourut en 1605, après avoir publié plusieurs ouvrages en faveur de son parti.

STAUPITZ, (Jean) *Staupitius*, vicaire-général de l'ordre des Augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. Staupitz y appella d'Erford, en 1508, le fameux Luther, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet héréfiarque répandit ses erreurs, Staupitz se retira à Saltzbourg, où il fut abbé de S. Pierre, & où il termina sa vie en 1527. On a de lui, en allemand: I. Un *Traité de l'Amour de Dieu*, II. Un autre *de la Foi Chrétienne*, traduit en latin, Cologne 1624, in-8°. III. Un *Traité de l'Imitation de la Mort de Jesus-Christ*.

STAURACE, fils de Nicéphore I, empereur d'Orient, avoit tous les vices de son pere, & une figure qui annonçoit ces vices: il étoit hideux. Il fut associé à l'empire en décembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son pere perdit contre les Bulgares en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople, pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avoit donné à Michel Rhangabe, son beau-frere. Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastere, où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté & la tyrannie de Nicéphore ne contribuerent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STEBG *ou* VERSTEEG, (Godefroid) médecin du 16e siecle, né à Amersford, fut député pendant le siege de cette ville en 1579 vers le prince d'Orange, de qui il obtint le 8 mars des promesses qui furent violées dès le même jour. Il étoit médecin de l'évêque de Wirtzbourg en 1595; & le fut depuis de l'empereur Rodolphe II. On a de lui: I. Un *Traité des Eaux Minérales*, où il s'agit principalement de la fontaine de Kissingen, dans l'évêché de Wirtzbourg. II. Un *Traité de la Peste*. III. *Art Médicinal*, Francfort 1606, in-fol. Tous ses ouvrages sont en latin.

STÉELE, (Richard) né à Dublin en Irlande, de parens anglois, passa de bonne heure à Londres pour y faire ses études, & eut pour condisciple le célebre Addisson, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. Stéele, parvenu à un âge mûr, servit quelque tems en qualité de volontaire dans les gardes du roi. Stéele ayant dédié au lord Cotts son *Héros Chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans un régiment de fusiliers. Il quitta ensuite le parti des armes, pour s'adonner entiérement à la littérature. Il eut beaucoup de part aux Ecrits périodiques d'Addisson. Ils donnerent ensemble *le Spectateur*, Londres 1733, 8 vol. in-12; traduit en françois, 9 vol. in-12, ou 3 in-4°... puis le *Gardien*, Londres 1734, 2 vol. in-12. Stéele étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres près de Carmarthen, où il mourut en 1729. C'étoit un philosophe chrétien,

qui ne faisoit pas cas des talens, s'ils n'étoient appuyés sur la vertu. On a de lui un grand nombre d'Ecrits politiques, des Comédies, & la *Bibliotheque des Dames*, traduite en françois, en 2 vol. in-12; & le *Tatler*, Londres 1733, 4 vol. in-12.

STÉENWICK, (Henri de) peintre, né à Stéenwick en Flandre, vers l'an 1550, mourut en 1603. Il fit une étude particuliere de la perspective & de l'architecture. Ce peintre avoit une parfaite intelligence du clair-obscur. Il aimoit à représenter des nuits & des lieux dont l'obscurité étoit interrompue par des feux; on ne peut rien voir de mieux entendu que ses effets de lumiere. Ses tableaux sont très-finis. On remarque aussi beaucoup de légéreté dans sa touche. Ce peintre a eu un fils (Nicolas) qui a hérité de ses talens & de son goût de peinture.

STEINBOCK, (Magnus) felt-maréchal de Suede, né à Stockholm le 12 mai 1664, mourut le 23 février 1717 à Fredrickshaven, où il étoit prisonnier de guerre. Il est regardé comme le dernier héros de son pays. Il fit ses premieres armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suede. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les plus grandes guerres de Charles XII. Il contribua beaucoup à la victoire de Nerva, & à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, Steinbock réprima les troubles & les dissentions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profiterent de cette absence, pour attaquer la Suede avec des troupes nombreuses & exercées. Steinbock, à la tête de 13000 soldats, très-peu aguerris & rassemblés à la hâte, les battit complettement à Gadebusch en 1712. Mais il fit tort à sa gloire en faisant brûler l'année suivante la ville d'Altena sur l'Elbe, près de Hambourg; & voulant forcer Tonningen, il fut forcé lui-même, faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, avec toute l'armée suédoise qu'il commandoit. Quelqu'attaché qu'il fût à son roi, il s'en falloit bien qu'il fût toujours l'esclave de ses idées de conquêtes. Il osa, en effet, désapprouver le détrônement du roi de Pologne. Ce trait vaut peut-être, lui seul, autant que toutes ses victoires. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 4 vol. in-4°, 1765.

STEINGEL, (Charles) bénédictin allemand du 17e siecle, s'est fait connoître par une *Histoire de son Ordre en Allemagne*, 1619 & 1638, 2 vol. in-fol. & par quelques ouvrages de piété. Parmi ces derniers on distingue la *Vie de S. Joseph*, 1616, Munich, in-8°. Ce petit ouvrage est assez recherché, pour les singularités qu'il renferme, & pour les jolies figures dont il est orné.

STELLA, (Jean) est connu par les *Vies* des souverains pontifes qu'il a données au public. Cet ouvrage digne de grands éloges fut imprimé à Bâle par Michel Furter, l'an 1507. Il commence à S. Pierre & finit au commencement du regne de Jules II.

STELLA, (Didace) espagnol, de l'ordre de S. François, se distingua dans la chaire, fut confesseur du cardinal Granvelle, & enseigna la théologie à Madrid. Il mourut vers l'an 1581. On a de lui: I. *De Modo Concionandi*. II. Un *Commentaire sur S. Luc*, & sur le *Pseaume 136*. III. *De vanitate & contemtu mundi*, &c.

STELLA, (Jacques) peintre, né à Lyon en 1596, mourut à Paris en 1657, dans sa 61e année. Il avoit pour pere un peintre, qui le laissa orphelin à l'âge de neuf ans. Héritier de son goût & de ses talens, il s'adonna tout-entier

à l'étude du dessin. A 20 ans il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Côme de Médicis l'arrêta à Florence, & charmé de son mérite, l'employa dans les fêtes occasionnées par le mariage de Ferdinand II, son fils. Après un séjour de 7 ans à Florence, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le Poussin, qui l'aida de ses conseils. Stella fit une étude sérieuse d'après les grands maîtres & les figures antiques. On rapporte qu'ayant été mis en prison sur de fausses accusations, ce peintre s'amusa à dessiner sur le mur, avec du charbon, une *Vierge* tenant l'enfant Jesus. Depuis ce tems, les prisonniers tiennent en cet endroit une lampe allumée, & y viennent faire leur priere. La réputation & le mérite de Stella s'étoient déja répandus au loin; on voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refusa. Le roi d'Espagne le demandoit; l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma son premier peintre, lui accorda une pension, avec un logement aux galeries du Louvre, & le fit chevalier de S. Michel. Cet artiste a également réussi à traiter les grands & les petits sujets. Il avoit un génie heureux & facile; son goût le portoit à un style enjoué. Il a parfaitement rendu des Jeux d'Enfans, des Pastorales. L'étude qu'il fit d'après l'antique, lui donna un goût de dessin très-correct. Son coloris est crud & donne trop dans le rouge. Jacques Stella avoit une niece, qui s'est beaucoup distinguée par son talent pour la gravure, & qui a mis dans ses ouvrages le goût & l'intelligence qu'on peut exiger des plus grands maîtres en ce genre.

STELLA, (Antoine Bouffonnet) neveu du précédent & son éleve, imita beaucoup son oncle. On voit plusieurs de ses tableaux à Lyon, d'où il étoit natif. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

STELLA, (Jules-César) poëte latin du 16e siecle, natif de Rome, composa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers livres d'un poëme intitulé: *La Colombeide*, ou les *Expéditions de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde*, à Londres 1585, in-4°. Ce poëme fut admiré de Muret, apparemment plus pour la latinité & les vers que pour la distribution & le plan de l'ouvrage; la jeunesse de l'auteur peut avoir aussi influé sur le suffrage de Muret. Madame du Bocage l'a traduit en vers françois, Paris 1756.

STELLA, *voyez* SWIFT.

STELLART, (Prosper) né à Tournai vers 1586, se fit augustin, fut prieur, visiteur de la province Belgique, fit un voyage en France & en Espagne, se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, & mourut à Galette dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avoit de la littérature, mais peu de critique. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Coronis & Tonsuris Paganorum, Judæorum, Christianorum*, &c, Douai 1625. Il y a beaucoup de savoir, mais souvent étranger à son sujet. II. *Rutilii Benzonii Romani Dissertationes & Commentaria in* Magnificat, &c, Douai 1625, in-fol. III. *Fundamina & Regulæ omnium Ordinum Monasticorum & Militarium*, Douai 1626, in-4°. IV. *Annales Monastici*, Douai 1627, in-4°. Il ne va que jusqu'à l'an 600. Il y a beaucoup de faits apocryphes.

STENGELIUS, (George) jésuite d'Ausbourg, docteur & professeur en théologie, recteur du college de Dilingen, mort à Ingolstadt l'an 1651, à 66 ans, a publié plusieurs ouvrages, entr'autres: I. Les *Vies des Saints Wilibald, Wunibald & Walburg*, honorés à Aichstaed, d'après un vieux manuscrit II. *Judex & dux Hæreticorum hujus temporis*. III.

Des Ouvrages polémiques, entre lesquels il y en a plusieurs contre Jacques Reihing (*voyez* ce mot). —Il ne faut pas le confondre avec Laurent STENGELIUS, dont a un *Traité sur les Monstres*, assez bien écrit en latin, où il y a des choses curieuses, des vues sages & chrétiennes, mais pas toujours assez de discernement & de critique.

STENON II, administrateur du royaume de Suede, succéda en 1513 à son pere, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les loix de l'état; mais écoutant l'ambition, il voulut ensuite régner en monarque absolu. La Suede se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeller les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemarck, leva une puissante armée, & assiégea Stockholm, la capitale du pays. Stenon partit aussitôt, & fit lever le siege. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre; mais quelque tems après, Christiern repassa en Suede avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Stenon s'avança pour le combattre; mais un de ses confidens l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure dont il mourut 3 jours après, l'an 1519. Ce prince avoit beaucoup de valeur; mais il manquoit de politique & d'expérience, & il étoit plus propre à être à la tête d'un parti, qu'à gouverner un état. Après sa mort, Christiern se rendit maître de la Suede.

STENON, (Nicolas) né à Copenhague en 1638, d'un pere luthérien, qui étoit orfevre de Christiern IV, roi de Danemarck, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs éleves. Pour se perfectionner il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande & en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin, & lui donna une pension. Stenon, qui avoit été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses états, en le nommant professeur d'anatomie à Copenhague, avec la liberté de faire les exercices de la religion catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagrémens dans sa patrie, il retourna à Florence, & continua l'éducation du jeune prince, fils de Cosme III dont il avoit été chargé. En 1677 il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque de Titiopolis en Grece. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le Luthéranisme, appella auprès de lui Stenon, auquel le pape donna le titre de vicaire-apostolique dans tout le Nord. Le savant médecin étoit devenu un zélé missionnaire. Munster, l'électorat de Hanovre, le duché de Mekelbourg furent le théatre de son zele & de ses succès. Ce prélat mourut à Swerin en 1686, à 48 ans. Son corps fut transporté à Florence, où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Stenon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum & narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum & muci fontes deteguntur*, Leyde 1680, in-12. On a encore de lui: I. *Elementorum Myologiæ Specimen*, Florence 1667. II. *Discours sur l'anatomie du Cerveau*, Paris 1669; & en latin, à Leyde 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique* de Winslow, son petit-neveu, tom. 4, pag. 204.

STENTOR, un des Grecs qui allerent au siege de Troie, avoit, selon Homere, la voix si forte, qu'il faisoit seul autant de bruit que 50 hommes qui auroient crié tous ensemble.

STEPHANO, peintre, natif de Florence, mort en 1350, âgé de 49 ans, étoit disciple de Gioto, qu'il surpassa par son art à faire paroitre le nud sous les draperies. Ce peintre étudia aussi, d'une maniere plus particuliere, les regles de la perspective; & cette étude se fait sentir dans ses ouvrages.

STEPHONIUS, (Bernardin) jésuite italien, & bon poëte latin, mort en 1620, s'est fait connoître par des Discours, in-16; & par III Tragédies peu théatrales, *Crispe*, *Symphorose* & *Flavie*, in-12.

STERK, *voyez* FORTIUS.

STERNE, curé & prédicateur anglois, mort après l'an 1770, eut l'esprit bouffon & frondeur de Rabelais, & cette originalité de caractere se développa de bonne heure. Il excitoit le rire, non-seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singuliere, & une façon de s'habiller plus singuliere encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices & le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24000 livres, il mourut très-pauvre. Son goût pour la dépense étoit extrême, & sa succession ne produisit à sa femme & à sa fille que des dettes. Sterne est connu par deux ouvrages traduits en françois. Le premier est intitulé: *Voyage sentimental*, in-12, plein de frivolité, de sentimens romanesques, mous & lâches, noyés dans le plus ennuyant verbiage; & le second, *La Vie & les Opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. Ce livre est tout en préliminaires & en digressions. C'est une bouffonnerie continuelle, dans le goût de Scarron. Il a poussé la plaisanterie jusqu'à faire imprimer dans son ouvrage un de ses Sermons sur la conscience.

STESICHORE, poëte grec d'Himere, ville de Sicile, fut, dit-on, ainsi surnommé, parce qu'il arrêta & fixa la maniere de la danse au son des instrumens ou du chœur, sur le théâtre. Il se distingua dans la poésie lyrique. Pausanias raconte, entr'autres fables, que Stesichore ayant perdu la vue en punition des vers mordans & satyriques qu'il avoit faits contre Hélene, ne la recouvra qu'après s'être rétracté dans une piece de vers contraire à la premiere. Stesichore, au rapport de Quintilien, chanta sur sa lyre les exploits des héros, & soutint la noblesse & l'élévation du Poëme épique. Horace le loue d'avoir eu un style plein & majestueux: *Stesichori graves camenæ.* Il est l'inventeur de cet apologue ingénieux, de l'*Homme* & du *Cheval*, qu'Horace, Phedre & la Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, & il réussit. On lui attribue l'invention de l'*Epithalame* ou *Chant Nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragmens. Ce poëte florissoit vers l'an 556 avant J. C.

STESICRATE, est ce fameux sculpteur & architecte grec, qui offrit à Alexandre le Grand de tailler le Mont-Athos, pour en former la statue de ce prince. Il se proposoit de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, & de faire passer la mer entre ses jambes. Alexandre rejeta ce projet insensé, & c'est une des meilleures décisions de ce conquérant ambitieux.

STEVART, (Pierre) *voyez* STEWART.

STEUBERT, (Jean Engelhard) professeur de théologie à Rintelen, & surintendant des églises du comté de Schaumbourg, étoit né à Marpurg en 1693, & mourut en 1747. On a de lui des *Traités sur les Jubilés des Juifs*, & *sur les Premiers-Nés*; & un grand nombre de *Dissertations académiques*, qui roulent la plupart sur des passages obscurs des livres saints.

STEUCUS EUGUBINUS, (Augustin) surnommé *Euggubinus*, parce qu'il étoit natif de Eugubo,

dans le duché d'Urbin. Il se fit chanoine-régulier de la congrégation du Sauveur, vers l'an 1540, devint garde de la bibliotheque apostolique, & évêque du Ghisaimo en Candie. On a de lui des *Notes* sur *le Pentateuque*, des *Commentaires sur 47 Pseaumes*, & d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1577, & à Venise 1591, en 3 vol. in-fol.

STEVIN, (Simon) mathématicien de Bruges, mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, & intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *Chariots à voiles*, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui: I. Un *Traite de Statique*, Leyde 1586, in-4°, en flamand. A la tête de cet ouvrage il y a un discours sur la langue flamande. L'auteur soutient que les langues allemande & françoise, &c, dérivent du flamand, qui selon lui est préférable à toutes les langues (*voyez* GOROPIUS). Ce paradoxe préliminaire n'empêche pas que le traité de Statique ne soit curieux & estimé. II. Des *Problêmes géométriques*, 1585, in-4°. III. *Méthode de fortifier les Places*, 1594. IV. Un traité des ports de mer, traduit en latin par Grotius, sous le titre: *De Portuum investigandorum ratione*, 1599, & un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par Willebrod & imprimés à Amsterdam 1608, in-fol. On a donné une édition des ouvrages de Stevin en flamand, Leyde 1605, 2 vol in-fol. On y trouve plusieurs idées utiles.

STEWART, (Pierre) natif de Liege, enseigna la théologie à Ingolstadt, & y fut fait curé; emploi qu'il remplit très-long-tems avec beaucoup de zele. Il devint ensuite chanoine de l'église de Liege, & grand-vicaire. Foppens dans la *Bibliotheca Belgica*, & les lexicographes se trompent sur l'année de la mort & l'âge de Stewart. Il conste par le monument sépulcral qui est dans l'église de Ste Walburge (couvent de religieuses & paroisse en même tems dont il est le fondateur) qu'il est mort le 27 avril 1624, à 77 ans. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur plusieurs *Epîtres* de S. Paul. II. Un *Apologie des Jésuites*, contre Lyserus, Ingolstadt 1595. III. Une *Edition* des quatre livres de Manuel Calecas, contre les erreurs des Grecs, avec des Notes, 1608, in-4°; & dans la Bibliotheque des Peres. IV. Recueil de 17 auteurs tant grecs que latins, qui fait le 7e tome des *Antiquæ Lectiones* de Canisius. Ce recueil avoit été publié à Ingolstadt en 1616, in-4°. V. *Maniere de louer Dieu par les Pseaumes*. VI. *Commentaire* sur la *Vie* de Ste Walburge, 1616, in-4°.

STEYAERT, (Martin) célebre docteur de Louvain, & un des plus savans théologiens du 17e siecle, né le 16 avril 1647, à Somerghem, dans le diocese de Gand, fut nommé professeur de philosophie à Louvain en 1670, secretaire de l'évêque d'Ypres en 1673, & peu après chanoine théologal de cette église. Décoré du bonnet de docteur en 1675, il fut député à Rome la même année avec François Viane & Christian Lupus par sa Faculté. Il y s'acquit l'estime d'Innocent XI & des cardinaux, & fit condamner 65 propositions d'une morale relâchée. De retour à Louvain en 1682, il y rendit compte dans un discours public de sa mission. Son amour pour le travail & ses autres qualités lui procurerent diverses places. Il fut recteur de l'université de Louvain, président du college de Baïus, puis du grand college, censeur des livres, chanoine & doyen de S. Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, official de Louvain, & conservateur des privileges de l'université. Il remplit tous ces emplois avec autant d'exactitude, que

s'il n'avoit été chargé que d'un seul; & succomba à tant de fatigues le 17 avril 1701. Ce savant ne possédoit pas seulement la théologie, mais il étoit versé dans les belles-lettres, les langues, l'histoire, &c. Il avoit une mémoire prodigieuse : toute sa bibliotheque consistoit en une Bible, la Somme de S. Thomas, les Commentaires de Sylvius & de Wiggers, & le Bréviaire Romain; cependant dans ses harangues, ses écrits, il y répandoit tant d'érudition qu'on auroit dit qu'il avoit sous les yeux les monumens de toutes les sciences. Il fut toujours l'ennemi déclaré des Novateurs, & montra constamment le plus grand respect & la plus grande soumission pour les décisions du saint-siege. S'il se déclara contre la morale relâchée, il ne montra pas moins de zele contre ceux qui imposent comme les Pharisiens des *charges insupportables* aux fideles, *& évitent de les toucher du bout des doigts.* Il n'épargna pas les Arnaud, les Quesnel, &c, qui tâcherent en vain de le perdre de réputation : *A quibus*, dit Foppens, *indecoro pulvere sordidis (pro more omnium veterum hæreticorum) convitiorum, calumniarum, aliorumque hujusmodi atræ bilis sputamentorum plaustris obrutus fuit.* Sa charité pour les pauvres étoit admirable, il leur distribuoit tous les ans les revenus de ses emplois, & par son testament il leur légua le peu qui lui restoit. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 6 vol. in-8°, Louvain 1703. On y distingue : I. *Annotationes in Propositiones damnatas.* II. *Positiones de Pontifice ejusque authoritate contra obtrectatorem Gallum.* III. *Polemica varia, Orationes, Epistolæ.* IV. *Theses Sabbatinæ.* V. *D. Prosperi Carmen* De Ingratis *notis illustratum.* VI. *Theologiæ practicæ Aphorismi.* Cet ouvrage qui est le plus considérable de ceux de Steyaert, est écrit d'un style énergique & original, & renferme la substance de toute la théologie pratique. Dans ses ouvrages polémiques il réfute plusieurs écrits que les Jansénistes lui adresserent; mais ces écrits se multiplierent tellement, qu'il ne put suffire. *Non mihi*, dit-il, *si centum linguæ sint oraque centum, non si ducentæ manus, sufficiam hodie ad respondendum legioni hominum solitâ charitate suâ undique in me insurgentium : quanto minus sufficiam tantis nunc distentus occupationibus aliis, & in valetudine non admodum firma?* Ces raisons l'empêcherent de répondre dans les formes aux *Difficultés proposées à M. Steyaert*; il se contenta d'y opposer : *Epistola commissariorum in causa celebri Montensi de sedandis ecclesiæ Belgicæ turbis*, &c, qui se trouve dans la collection de ses œuvres. Un autre genre de réponse à ces *Difficultés*, est le décret de Rome du 3 mars 1705, qui les condamne.

STICKER, (Urbain de) jésuite, né à Dunkerque en 1717, travailloit aux *Acta Sanctorum*, & faisoit espérer qu'il enrichiroit cette collection, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge le 25 octobre 1753.

STIFELS, (Michel) ministre protestant & habile mathématicien, natif d'Eslingen, mort en 1567 à Iene, âgé de 58 ans, est moins connu par son *Arithmétique*, que par sa fureur de faire le prophete. Il prédit que la fin du monde arriveroit en 1553; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la vanité de sa prédiction. Il passa pour un très-mauvais calculateur malgré son arithmétique.

STIGELIUS, (Jean) poëte latin de Gotha, né en 1515, mort en 1562, laissa plusieurs Pieces de poésie. On estime sur-tout ses *Elegies*, 1604, in-8°; & ses *Eglogues*, 1546, in-8°.

STIGLIANI, (Thomas) poëte

italien & chevalier de Malte, natif de Matera dans la Basilicate, mort sous Urbain VIII, est auteur de divers ouvrages en vers & en prose. Les premiers sont très-médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds, sont : I. Des *Lettres*, Rome 1651, in-12. II. *Arte del Verso Italiano*, Rome 1658, in-8°. C'est une poétique qui eut du succès. III. *Le Chansonnier*, Venise 1601 & 1605. IV. Le *Nouveau-Monde*, poëme, Rome 1628.

STILICON, vandale, & général de l'empereur Théodose le Grand, épousa Serene, niece de ce prince, & fille de son frere. Quelque tems après, Théodose ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient, & Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier, & Stilicon au second. Ce héros avoit beaucoup de courage & d'expérience : tout prospéra d'abord entre ses mains. Vers l'an 402, il défit les Goths dans la Ligurie. Alaric, qui ravageoit depuis longtems la Thrace, la Grece & les provinces de l'Illyrie, sans trouver aucune résistance, fut contraint de fuir, mais Stilicon priva l'empire du fruit de sa victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il fit un traité secret avec Alaric, & le laissa échapper. Ce ne fut pas son seul crime ; il forma l'abominable dessein de détrôner Honorius, & de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrétement solliciter les Vandales, les Sueves, les Alains de prendre les armes, & leur promit de seconder leurs efforts. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, & fut secouru par les troupes. Les soldats, instruits des intrigues secretes que Stilicon avoit entretenues avec les barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrérent en fureur contre lui, massacrerent tous ses amis, & le chercherent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne ; mais Honorius l'ayant poursuivi, lui fit trancher la tête l'an 408. Son fils Eucher & Serene sa femme furent étranglés quelque tems après.

STILLINGFLEET, (Edouard) théologien anglois, naquit en 1639 à Cranburn, dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de S. André, & peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worchester, & charger par le roi Guillaume III de revoir la liturgie anglicane. Ses Ouvrages ont été imprimés en 6 vol. in-fol. On estime, sur-tout, ses *Origines Britannicæ*; ses *Ecrits* contre Locke, qui avoit avancé qu'on ne pouvoit prouver l'immortalité de l'ame que par l'Ecriture. On a une Traduction françoise du traité intitulé : *Si un Protestant, laissant la Religion Protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la Communion Romaine ?* dans lequel il soutient l'affirmatif, comme les autres docteurs protestans consultés par Henri IV, par Elisabeth de Wolfenbuttel, &c. Ce célebre théologien mourut en 1699, dans la 64e année de son âge.

STILPON, philosophe de Mégare vers l'an 306 avant J.-C., s'insinuoit si adroitement dans l'esprit de ses éleves, que les jeunes philosophes quittoient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisanne Glycere qu'elle corrompoit la jeunesse : *Qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle soit corrompue, ou par une courtisanne, ou par un sophiste ?* faisant allusion, non-seulement aux paralogismes & aux erreurs des philosophes, mais encore à un vice monstrueux que S. Paul (*Rom. 1.*) leur reproche à tous en général, & que divers historiens nous appren-

nent de chacun d'eux en particulier. La vanité faisoit aussi une bonne partie de la philosophie de Stilpon. Demetrius Poliorcete, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, lui demanda s'il n'avoit rien perdu dans la prise de la ville? *Non*, répondit Stilpon, *car la guerre ne sauroit piller la vertu, le savoir, ni l'éloquence.* On dit que Stilpon avoit des sentimens fort équivoques sur la Divinité; d'autres prétendent qu'il ne se déclara que contre les idoles. Il eut en effet une affaire assez mauvaise à Athenes, où il avoit dit que la statue de Minerve n'étoit pas un dieu; mais il s'excusa, en disant que *ce n'étoit pas un dieu, mais une déesse :* justification bien digne de ces hommes lâches qui, comme s'exprime S. Paul, *tenoient la vérité captive*, & qui, ayant assez de lumieres pour connoître le vrai Dieu, n'osoient point renier, au moins d'une maniere ferme & persévérante, des divinités factices & ridicules. Du reste, cette réponse de Stilpon prouve contre Voltaire & quelques critiques superficiels, que les Païens regardoient les statues comme des divinités, sans quoi le philosophe se fut tiré d'affaire d'une maniere bien plus simple.

STILTING, (Jean) né à Wykte-Duurstede, petite ville de la seigneurie d'Utrecht, le 24 février 1673, se fit jésuite en 1722, mérita par son érudition d'être mis au nombre des Hagiographes d'Anvers, & enrichit d'un grand nombre de *Dissertations* savantes la fameuse collection des *Acta Sanctorum*. Il mourut en 1762.

STIMMER, (Tobie) peintre & graveur du 16e siecle, étoit de Schaffhouse, ville de Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie & à Francfort. On a de lui un grand nombre d'Estampes sur bois. Le célebre Rubens faisoit grand cas d'une suite de Figures, dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu & d'invention. Elles furent publiées en 1586.

STOBÉE, (Jean) auteur grec de la fin du 4e & du commencement du 5e siecle, avoit écrit divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa *Bibliotheque*. Les plus importans sont ses *Recueils*, Lyon 1608, & Geneve 1609, in-fol. Il ne s'y trouve que des fragmens, qui sont indubitablement de lui, & beaucoup de choses ajoutées par ceux qui sont venus après. Cet auteur n'est pas tant considéré par son esprit ou par son érudition, que parce qu'il nous a conservé plusieurs morceaux précieux des anciens poëtes & des philosophes.

STOCK, (S. Simon) général de l'ordre des Carmes, étoit du pays de Kent en Angleterre, & mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé des *Hymnes* & publié de sages réglemens pour son ordre. Ses confreres ont prétendu que, dans une vision, la sainte Vierge lui donna le Scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le porteroient. Launoy publia une Dissertation en 1653, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable. Il se fonde principalement sur le silence des auteurs qui, selon lui, devoient naturellement en parler, mais il a été réfuté par Benoît XIV (*De Canonis. tom. 4, part. 2, cap. 9, pag. 74*) & par le Pere Cosme de Villiers (*Bibliot. Carmel. tom. 2, pag. 753*) qui tous deux citent des témoignages des plus anciens écrivains de l'ordre des Carmes. Il y en a un entr'autres de Pierre Swaynton, compagnon & directeur du Saint, & qui le premier a écrit sa *Vie*. Théophile Raynaud a rassemblé tous les passages que l'on a produit en faveur de cette vision, dans son *Scapulare ma-*

rianum. Op. tom. 7 L'office & la fête du Scapulaire ont été approuvés, depuis ce tems-là, par le saint-siege, comme n'ayant rien d'opposé à la foi des Chrétiens, & pouvant au contraire contribuer à la piété & à la dévotion envers la sainte Vierge : car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbations ; l'église n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particuliere, même dans les Saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, Benoît XIV, &c.

STOCK, (Christian) né à Camburg en 1672, fut professeur à Iene en 1717, & mourut en 1733, avec la réputation d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : I. *Disputationes de poenis Hebræorum capitalibus.* II. *Clavis Linguæ Sanctæ Veteris Testamenti* : c'est un Dictionnaire hébreu. III. *Clavis Linguæ Novi Testamenti :* c'est un bon Dictionnaire grec. IV. *Interpres Græcus.* V. *Litterator Græcus.* VI. *Historia passionis Christi.* VII. *Lexicon homileticum.*

STOCKMANS, (Pierre) né à Anvers l'an 1608, enseigna successivement le grec & le droit à Louvain. La réputation qu'il s'acquit, le fit élever à la charge de conseiller au conseil de Brabant en 1643, & à différens emplois honorables. Il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes, & mourut le 7 mai 1671. Les Brabançons le regardent avec raison comme un de leurs plus grands jurisconsultes, & son autorité est d'un grand poids dans leurs tribunaux. Ses *Œuvres* qui avoient d'abord paru séparément, ont été rassemblées, Bruxelles 1700, in-4°.

STOFLER, (Jean) né à Justingen dans la Suabe, en 1452, enseigna les mathématiques à Tubinge, & s'acquit une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, & fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau ; mais heureusement on n'en fut pas affligé, & l'astrologue reconnut lui-même la vanité de sa prédiction. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques & d'astrologie, pleins d'idées folles & chimériques. Il annonça, dit-on, qu'il périroit d'une chûte. En effet, s'étant levé précipitamment dans une dispute pour prendre un livre qu'il citoit en sa faveur, il attira en même tems une planche qui lui porta un si grand coup à la tête, qu'il en mourut peu de jours après, le 16 février 1531. Un fatal hazard le rendit cette fois véridique à son malheur.

STOLBERG, (Balthasar) luthérien, natif de Misnie, mort en 1684, fut professeur de la langue grecque à Wittemberg. On a de lui des *Dissertations* sur divers *Textes difficiles de l'Ecriture*, & d'autres ouvrages.

STORCK, (Ambroise) théologien allemand, de l'ordre de S. Dominique, appellé en latin *Pelargus*, combattit avec zele les hérétiques par ses sermons & par ses écrits. Il assista, en 1546 & 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Treves, & se signala dans cette auguste assemblée par son éloquence. Il mourut à Treves en 1557. On a de lui un *Traité du Sacrifice de la Messe*, contre Œcolampade ; & un recueil de ses *Lettres à Erasme*, avec celles que ce savant lui avoit écrites, & d'autres ouvrages, Fribourg 1534, in-fol. Son style est assez poli.

STOSCH, (Guillaume) né à Berlin en 1646, mort dans la même ville en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *Concordia Rationis & Fidei*, imprimé à Guben, sous

le nom d'Amsterdam, en 1692. Ce livre est infecté des idées des Sociniens & des Athées. On l'obligea de se rétracter, ce qu'il fit sans changer de sentiment.

STOSCH, (Philippe) donna, en latin, les *Explications des Pierres gravées*, que Bernard Picard avoit mises au jour. Limiers les traduisit en françois, & ce recueil curieux fut imprimé à Amsterdam en 1724, in-fol.

STOUFFACHER, (Werner) MELCTHAL.

STOUP, *voyez* STUPPA.

STOW (Jean) de Londres, où il mourut en 1605, est auteur d'une *Chronique d'Angleterre*, in-fol. estimée; & d'une *Description de Londres*, in-4°, en anglois. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles; mais le dernier ne peut servir qu'à faire connoître ce qu'étoit Londres il y a deux siecles.

STRABON, philosophe, géographe & historien, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissoit sous Auguste & sous Tibere, vers l'an 14 de J. C. Xenarchus, philosophe péripatéticien, fut son premier maître. Il s'attacha ensuite aux Stoïciens. On croit qu'il mourut vers la 12e année de l'empire de Tibere. De plusieurs ouvrages qu'il avoit composés, nous ne possédons plus que sa *Géographie*. La plus ancienne édition est de 1472, in-fol. Les meilleures sont de Paris, 1620, in-fol. d'Amsterdam 1707, en 2 vol. in-fol. & de la même ville, 1652, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est un monument de l'érudition & de la sagacité de son auteur; il avoit voyagé en divers pays, pour y observer la situation des lieux & les coutumes des peuples, qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude. Cet ouvrage passe pour le plus excellent qui nous reste des anciens sur la géographie.

STRABON, sicilien, avoit une si bonne vue, qu'étant au Cap de Marzala ou de Lilybée, dans la Sicile, il découvroit les vaisseaux qui partoient du port de Carthage en Afrique, & en comptoit toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 130 milles d'Italie, c'est-à-dire, à 43 lieues environ. Valere Maxime l'appelle *Lyncée*; mais ce Lyncée n'a pas existé, ou n'avoit pas la faculté qu'on lui attribue.

STRABON, *voy.* WALLAFRID.

STRADA, (Famien) jésuite romain, mort en 1649, professa longtems les belles-lettres dans sa Société, & se fit un nom par sa facilité d'écrire en latin. Nous avons de lui: I. L'*Histoire des Guerres des Pays-Bas*, divisée en deux décades. La premiere, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1578, vit le jour à Rome en 1640, in-fol. La seconde, qui renferme les événemens depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-fol. On en a une Traduction françoise par du Ryer, Paris 1652, 2 vol. in-8°. Cet historien a de l'imagination; il écrit d'une maniere brillante & animée; sa latinité est pure, riche; son style clair, nombreux & coulant. Il a eu, selon Loiseau (*Hist. des Guerres de Flandre, par Bentivoglio, Avertissement, p. XVIII*) communication de toutes les pieces originales qui pouvoient servir à sa perfection. Quelques critiques reprochent à Strada des digressions trop longues & trop fréquentes, & de s'appesantir quelquefois sur des minuties. C'est le seul reproche raisonnable qu'on puisse lui faire. Sa qualité de jésuite excita la bile de Scioppius contre son Histoire. Il en fit une critique, qu'il intitula *Infamia Famiani Stradæ*, & dans laquelle il y a plus de fiel que de raison. Il est vrai que Strada n'a point dissimulé les ravages que l'hérésie unie à la révolte a causés dans les plus belles & les plus catholiques provinces de l'Europe,

mais en cela même il a rempli les fonctions d'historien. S'il a marqué quelque penchant pour la nation qui s'efforçoit de maintenir le trône & l'autel, est-il en cela plus blâmable que les écrivains hollandois qui parlent de leurs patriotes avec un enthousiasme qui rend les faits parfaitement méconnoissables? L'abbé Mably dans sa *Maniere d'écrire l'Histoire*, a parlé de cet élégant & intéressant historien d'une maniere qui fait plus de tort à son jugement qu'à la juste célébrité de Strada. Ange Gallucci a continué cette Histoire (*voyez* GALLUCCI). II. *Famiani Stradæ Eloquentia bipartita*, Cologne 1655, in-12. C'est une rhétorique qui contient des exemples des meilleurs auteurs, choisis avec discernement.

STRADA, (Jacques) né à Mantoue, se fit un nom dans le 16e siecle par son habileté à dessiner les médailles anciennes. Son fils, Octave STRADA, hérita des talens de son pere. Il publia les *Vies des Empereurs* avec leurs médailles, en 1615, in-fol. depuis Jules-César jusqu'à Mathias. Cet ouvrage n'est pas toujours exact.

STRADAN, (Jean) peintre, né à Bruges en 1530, mort à Florence en 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, & ses études d'après Raphaël, Michel-Ange, & les statues antiques, perfectionnerent ses talens. Il avoit une veine abondante, & beaucoup de facilité dans l'exécution; il donnoit des expressions fortes à ses têtes. On lui reproche des draperies seches, & un goût de dessin lourd & maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque & à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio, à Naples; il a composé aussi plusieurs Cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés; mais son inclination le portoit à peindre des animaux & à représenter des chasses: ce qu'il a fait en ce genre, est parfait. Ses dessins sont d'un précieux fini.

STRAFFORT, *voy.* STAFFORT.

STRAPAROLE, (Jean-François) auteur italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des Contes dans le goût de Bocace. Cet auteur vivoit dans le 16e siecle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre: *Le Piacevole Notti*, in-8°. Ce recueil contient treize Nouvelles, qu'il appelle agréables, & que les personnes de goût trouvent tout au moins insipides. Louveau & la Rivei perdirent leur tems à les traduire en françois. On a fait deux éditions de cette traduction: l'une à Paris, l'Angelier, 1596, 2 tom. en 1 vol. in-16: l'autre en 1726, 2 vol. in-12. Les éditions des années 1557, 1558, 1560, à Venise, in-8°, & 1599, in-4°, contiennent toutes les sottises de l'auteur; les autres sont châtrées.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J. C. Son application à la recherche des secrets de la nature, le fit surnommer *le Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudioit. Ce philosophe fut choisi pour être précepteur de Ptolomée Philadelphe, qui le combla de bienfaits. Il avoit fait des Traités de *la Royauté*, de *la Justice*, du *Bien*, & plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, & qui sans doute, vu les principes de l'auteur, n'étoient que des mots sans chose.

STRATONICE, *voyez* COMBABUS.

STRÉBÉE, (Jacques-Louis) de Rheims, habile dans le grec & dans le latin, mort vers 1550, est connu par une Version latine, 1556, in-8°, des *Morales*, des *Œconomiques* & des *Politiques* d'Aristote, aussi élégante que fidelle; & par un traité *De Electione & oratoria collocatione verborum*, Lyon 1541, in-4°.

STREIN, (Richard) *Strinius*, baron de Schwarzenaw en Autriche, conseiller, bibliothécaire & surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, & laissa quelques ouvrages : I. Un traité *De Gentibus & familiis Romanorum*, Paris 1599, in-folio, où il a éclairci les antiquités romaines. II. Des *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. Il n'y mit pas son nom, de peur de perdre ses emplois. III. *Commonitorium de Roberti Bellarmini Scriptis atque Libris*. Il étoit protestant.

STREITHAGEN, (André de) *Streithagenus*, né à Mertzenhauss, près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école & de l'orgue du college des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* & d'autres ouvrages ignorés.... Pierre de STREITHAGEN, son fils, né à Heinsberg, dans le duché de Juliers, le 27 novembre 1595, s'appliqua aux belles-lettres & à la musique comme son pere. Il fut successivement chanoine à Heinsberg, à Cranenbourg dans le duché de Cleves, & à Waffenberg. Il étoit encore en vie en 1670. Nous avons de lui : I. *Vita S. Hilarionis*, en vers, avec des notes. II. *Eburo, sive Panegyricus Historico-Poëticus in civitatem Leodiensem*, Liege 1632, in-4°. III. *Somnium sive Poëma in Ruram* (Roure, riv. du duché de Juliers) dans les *Annales Cliviæ*, & grand nombre de pieces de vers. IV. *Successio Principum Juliæ, Cliviæ, Montium*, &c. Dusseldorf 1629, in-4°. — Plusieurs auteurs ont confondu ce Pierre de Streithagen avec un autre de même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, qui fut ministre de la religion prétendue-réformée à Emmeric, puis prédicateur & conseiller de Frédéric V, électeur palatin, & ministre à Heidelberg, mort le 12 juin 1654. On a de ce prédicant : I. *Florus Christianus, sive Historiarum de rebus Christianæ Religionis libri quatuor*, à Cologne 1640, in-8°. Cet ouvrage est partial, & le style ne dédommage pas de ce défaut. Streithagen imite Florus, comme un Germain qui contrefait un Romain. II. *Novus Homo, sive de Regeneratione Tractatus*, &c.

STRIGELIUS, (Victorinus) né à Kaufbeir, dans la Suabe, en 1524, fut un des premiers disciples de Luther. Il se trouva à la conférence d'Eisenach en 1556, sur la nécessité des bonnes œuvres, & eut l'année suivante une vive dispute avec Francowitz. Depuis ce tems il ne cessa d'être en but aux théologiens protestans, qui le firent mettre en prison en 1559 ; d'où étant sorti trois ans après, il enseigna la théologie & la logique à Leipsick ; ses ennemis lui firent ensuite défendre de continuer ses leçons ; il fut obligé de se retirer dans le Palatinat, devint professeur de morale à Heidelberg, & y mourut en 1569, à 45 ans. On a de lui des Notes sur l'*Ancien & le Nouveau-Testament*, & d'autres ouvrages que personne ne lit.

STROBELBERGER, (Jean-Etienne) de Gratz en Styrie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, & mourut peu après l'an 1630. On lui doit : I. *Galliæ politica, medica Descriptio*, Iene 1620, in-12. C'est une description des principales villes, des académies, des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, &c, de la France, mais elle est très-superficielle. II. *Historia Monspeliensis*, Nuremberg 1625, in-12. C'est une Histoire de l'université de Montpellier, & des professeurs qui s'y sont distingués. III. Plusieurs Ouvrages de médecine aujourd'hui ignorés.

STROZZI, (Tite & Hercule) pere & fils, deux poëtes latins

de Ferrare, laisserent des *Elégies* & d'autres Poësies latines, d'un style pur & agréable. Tite mourut vers 1502, âgé de 80 ans. Hercule, son fils, fut tué par un rival en 1508. Ils avoient l'un & l'autre du mérite. Leurs *Poësies* ont été imprimées à Venise en 1513, in-8°.

STROZZI, (Philippe) issu d'une ancienne & riche maison de Florence, fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de se défaire d'Alexandre de Médicis duc de Florence (*voyez* ALEXANDRE). Après la mort de ce prince, le duc Côme, son successeur (*voyez* ce mot) poursuivit les conjurés. Philippe Strozzi se met pour lors à la tête de 2000 fantassins; ils se retirent dans un château, qui bientôt est assiégé & pris. Strozzi est fait prisonnier avec les autres mécontens; il est appliqué à la question, & il la soutient avec fermeté. Menacé d'être mis une seconde fois à la torture, il prend la résolution de se donner la mort. Il voit une épée qu'un des soldats qui le gardoient, avoit laissée par mégarde dans sa chambre, la prend & se la plonge dans le sein en 1538, après avoir écrit sur le manteau de la cheminée de sa prison, ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

M. Riquier a publié l'histoire de ce républicain, sous ce titre : *Vie de Philippe Strozzi, premier commerçant de Florence & de toute l'Italie, sous les regnes de Charles-Quint & de François I; & chef de la maison rivale de celle de Médicis, sous la souveraineté du Duc Alexandre : traduite du toscan de Laurent, son frere*, in-12, 1764. La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premieres dignités. De son épouse, Clarice de Médicis, niece du pape Léon X, Philippe eut Laurent STROZZI, cardinal & archevêque d'Aix, mort à Avignon le 4 décembre 1571; ROBERT, mari de Magdelene de Médicis; LÉON, chevalier de l'ordre de S. Jean de Jerusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue* (*voyez* son article ci-dessous) & PIERRE, dont on va parler.

STROZZI, (Pierre) fils du précédent, maréchal de France, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; il quitta cette profession pour embrasser celle des armes. Il commença à les porter en Italie pour la France, en qualité de colonel, sous le comte Gui Rangoni, & contribua beaucoup à faire lever l'an 1536 le siege de Turin aux Impériaux. En 1538, après sa défaite près de Monte-Murlo en Toscane, où fut pris Philippe son pere, & où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome, & y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre François I & Charles-Quint, il leva à ses dépens une troupe de 200 arquebusiers à cheval, tous hommes d'élite, qu'il vint offrir à François I. Il se trouva au siege & à la prise de Luxembourg par les François, en 1543. Il fut battu en 1544 par les Impériaux, près de Serravalle, sur la frontiere de l'état de Gênes. Après cette défaite, il continua à se distinguer en différentes occasions, & commanda en 1554 l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur & le duc de Florence. Le 2 août de cette année il perdit la bataille de Marciano contre le marquis de Marignan, & fut blessé de deux arquebusades. Sa défaite ne l'empêcha pas d'être honoré la même année du bâton de maréchal de France, & d'être fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il

reprit le port d'Ostie, & quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. De retour en France, il contribua à la prise de Calais en 1558, & fut tué cette même année le 20 juin, au siege de Thionville, d'un coup de mousquet, à l'âge de 50 ans. Il ne vécut qu'une heure après sa blessure. Sa réponse (si l'on en croit les Mémoires du maréchal de la Vieilleville) à une exhortation chrétienne que voulut lui faire en ce moment le duc de Guise, ne dépose pas en faveur de sa religion. Il savoit le grec & le latin. Brantôme dit avoir vu de lui une Traduction en grec des *Commentaires* de César, qui étoient son livre favori.

STROZZI, (Léon) frere du précédent, chevalier de l'ordre de St-Jean de Jerusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, fut un des plus grands-hommes de mer de son tems. Il se rendit célebre par ses exploits sur les galeres de France dont il fut général, & sur celles de Malte. Il fut tué en 1554 d'un coup d'arquebuse, en reconnoissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane.

STROZZI, (Philippe) fils de Pierre maréchal de France, né à Venise au mois d'avril 1541, fut amené en France par sa mere en 1547, & élevé en qualité d'enfant-d'honneur auprès du dauphin, depuis roi sous le nom de *François II.* Il fit ses premieres armes sous le maréchal de Brissac, & se signala aux batailles de St-Denys & de Jarnac. Il fut le second mestre-de-camp du régiment des gardes françoises en 1564, après la mort du capitaine Charry, qui avoit été le premier. Il succéda depuis à Dandelot dans la charge de colonel-général de l'infanterie françoise. Il fut fait prisonnier au combat de la Roche-Abeille contre les Protestans en 1569, & quelque tems après, échangé contre la Noue. Ses services lui mériterent le collier de l'ordre du St-Esprit, qu'il reçut en 1579. Don Antoine, soi-disant roi de Portugal (*voyez* ce mot) ayant obtenu de Henri III, en 1582, une armée navale pour tenter d'enlever ce royaume au roi d'Espagne, Philippe Strozzi fut choisi pour la commander sous ses ordres. Il aborda dans l'isle de St-Michel, où il défit la garnison espagnole; mais dans le combat naval qu'il livra à la flotte ennemie, près les Açores, le 26 juillet de la même année, il fut entiérement défait par le marquis de Santacrux, griévement blessé, & jeté à la mer, à l'âge de 42 ans. Torsay a donné une *Vie* de cet officier, qui n'est qu'une espece de roman où l'auteur a tâché de satisfaire sa haine contre les Espagnols.

STROZZI, (Cyriaco) philosophe péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec & la philosophie avec beaucoup de réputation à Florence, à Bologne & à Pise où il mourut en 1565, à 63 ans. On a de lui un 9e & un 10e livres, en grec & en latin, ajoutés aux huit livres qu'Aristote a composés *de la République*; il a bien pris l'esprit de cet ancien philosophe, & l'imitateur égale quelquefois son modele.

STROZZI, (Laurence) sœur du précédent, née au château de Capalla, à 2 milles de Florence, l'an 1514, mourut en 1591, religieuse de l'ordre de S. Dominique. Elle s'appliqua tellement à la lecture qu'elle apprit diverses langues, surtout la grecque & la latine. Elle devint aussi habile dans plusieurs sciences, outre la musique & la poésie. Nous avons de cette illustre religieuse un livre d'*Hymnes* & d'*Odes* latines, sur toutes les fêtes que l'église célebre; Parme 1601, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en vers françois, par Simon-George Pavillon.

STROZZI, (Thomas) jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont : I. Un Poëme latin *sur la maniere de faire le Chocolat*. II. Un *Discours de la Liberté*, dont les républiques sont si jalouses. III. Dix *Discours* italiens, pour prouver que J. C. est le Messie, contre les Juifs. IV. Un grand nombre de *Panégyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses.

STROZZI, (Jules) se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut vers l'an 1636, après avoir donné un beau Poëme sur l'origine de la ville de Venise. Il parut sous ce titre : *Venetia ædificata*, 1624, in-fol. ou 1626, in-12. On a encore de lui : *Barbarigo, o vero l'Amico sollevato, poëma eroico*; Venise 1626, in-4°.

STROZZI, (Nicolas) autre poëte italien, né à Florence en 1590, mort en 1654. Ses Poésies italiennes sont fort recherchées. On a de lui les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, des *Sonnets*, & plusieurs pieces fugitives; outre deux Tragédies, *David de Trébizonde*, & *Conradin.*

STRUENSÉE, (Jean-Frédéric, comte de) *voyez* BRANDT Enevold. L'auteur des *Commentaires sur les Mémoires de M. de St-Germain*, p. 39, entre dans des détails curieux, mais délicats sur la fin tragique de ces deux seigneurs. On peut consulter aussi *Voyage au Nord de l'Europe*, par Wraxal, *Lettre 5e.*

STRUVE, (George-Adam) né à Magdebourg en 1619, professa la jurisprudence à Iene, & devint le conseil des ducs de Saxe : il mourut le 15 décembre en 1692, à 73 ans, peu de tems après avoir fait le rapport d'un procès. Il appliquoit aux magistrats ce mot d'un empereur romain : *Oportet stantem mori.* C'étoit un homme d'un travail infatigable, d'un tempérament fort & robuste, & d'une franchise qui lui gagnoit tous les cœurs. On a de lui des Theses, des Dissertations, & d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue son *Syntagma Juris Civilis.*

STRUVE, (Burchard Gotthlieb) fils du précédent, professeur en droit à Iene comme son pere, se fit estimer par son érudition, & finit sa carriere en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : I. *Antiquitatum Romanarum Syntagma*, 1701, in-4°. C'est la premiere partie d'un grand ouvrage. Celle-ci regarde la religion, & l'on y trouve des choses intéressantes. II. *Syntagma Juris publici*, 1711, in-4°; ouvrage estimable, où l'auteur fait un bon usage de l'histoire. III. *Syntagma Historiæ Germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol. IV. Une *Histoire d'Allemagne*, en allemand. V. *Historia Misnensis*, 1720, in-8°, &c. Ces ouvrages sont pleins de recherches. VI. La *Vie* de son pere.

STRUYS, (Jean) hollandois, célebre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, &c. Il commença à voyager l'an 1647, par Madagascar jusqu'au Japon; puis l'an 1655, par l'Italie dans l'Archipel; & enfin l'an 1668, par la Moscovie en Perse, & ne revint dans sa patrie qu'en 1673. Les *Relations* qu'il en avoit faites, furent rédigées après sa mort par Glanius. Elles parurent à Amsterdam en 1681, in-4°, & depuis en 3 vol. in-12, ibid. 1724, & Rouen 1730. Elles sont intéressantes.

STRYKIUS, (Samuel) né en 1640 à Lenzen, petit lieu du marquisat de Brandebourg, mort en 1710, voyagea dans les Pays-Bas & en Angleterre. De retour en Allemagne, il fut successivement professeur de jurisprudence à Francfort-sur-l'Oder, conseiller de l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume, assesseur du tribunal souverain des appellations à Dresde en 1690,

confeiller aulique, & professeur en droit dans l'université de Hall. On a de lui divers ouvrages qui lui firent un nom célebre.

STUART, (Robert) comte de Beaumont-le-Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de *Maréchal d'Aubigny*, étoit second fils de Jean Stuart III, comte de Lénox, de la maison royale d'Ecosse. Il se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, & contribua au gain de plusieures batailles. Ses belles actions lui mériterent le bâton de maréchal de France. Sa mort, arrivée en 1543, fut une perte pour l'état... Il ne faut pas le confondre avec Jean STUART, comte de Boucan, petit-fils de Robert II roi d'Ecosse, qui amena 6000 bons soldats à Charles VII, alors dauphin. Il battit les Anglois à Baugé en 1421, fut défait à Crevant en 1423, & enfin tué devant Verneuil en 1424. Il avoit reçu l'épée de connétable le 24 août de la même année. Il ne laissa que des filles.

STUART, (Gauthier) comte d'Athol en Ecosse, fils de Robert II roi d'Ecosse, fut convaincu, en 1436, d'une conspiration contre Jacques I, roi de ce pays, & subit un supplice presqu'aussi cruel & aussi dégoûtant que celui de George Dosa. *Voyez* ce mot.

STUART, (Les) rois d'Ecosse: *voyez* JACQUES, MARIE, RIZZO, MURRAI.

STUCKIUS, (Jean-Guillaume) de Zurich, s'est acquis, à la fin du 16e siecle, de la réputation par son *Traité des Festins des Anciens & de leurs Sacrifices*, qui se trouve dans un recueil d'autres ouvrages sur l'antiquité, Leyde 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la maniere avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains, & plusieurs autres nations faisoient leurs repas, & les cérémonies qu'ils observoient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. L'auteur mourut en 1607. On a encore de lui des Commentaires sur Arrien, & *Carolus Magnus redivivus*, in-4°, où il compare Henri IV à Charlemagne.

STUNICA, (Jacques Lopez) docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme, & contre les Notes de Jacques le Fèvre d'Etaples sur les *Epîtres* de S. Paul. Il mourut à Naples en 1530. On a encore de lui un *Itinerarium, dum Compluto Romam proficisceretur*... Il étoit parent de Diego STUNICA, docteur de Tolede & religieux augustin, qui vivoit dans le même siecle. Celui-ci a fait aussi plusieurs ouvrages, entr'autres un *Commentaire* sur *Job*.

STUPPA ou STOUP, (Pierre) natif de Chiavenne, au pays des Grisons, leva, en 1672, un régiment suisse de son nom au service de Louis XIV, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, & fut établi, par le roi, commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, & la charge de colonel du régiment des gardes suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut en 1701, dans la 81e année de son âge. Comme il sollicitoit un jour, auprès de Louis XIV, les appointemens des officiers suisses, qui n'avoient point été payés depuis long-tems, Louvois dit au roi: » Sire, si votre » majesté avoit tout l'argent qu'elle » & ses prédécesseurs ont donné » aux Suisses, on pourroit paver » d'argent une chaussée de Paris » à Bâle ». — » Cela peut être » (repliqua Stupa); mais aussi si » votre majesté avoit tout le sang » que les Suisses ont répandu pour » le service de la France, on pour» roit faire un fleuve de sang de » Paris à Bâle ». Le roi, frappé de cette réponse, fit payer les Suisses.

STUPPA, (N.) compatriote & proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'église de Savoie à Londres, où il mérita la confiance de Cromwel. Il quitta ensuite le ministere pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, & fut tué à la journée de Steinkerke en 1692. Il est auteur du livre intitulé: La *Religion des Hollandois*, 1673, in-12, que Jean Braun, professeur à Groningue, réfuta assez mal dans sa *Véritable Religion des Hollandois*, 1675, in-12.

STURM, (Jean-Christophe) *Sturmius*, né à Hippolstein en 1635, fut professeur de philosophie & de mathématiques à Altorf, où il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Collegium experimentale curiosum*, Nuremberg 1676 & 1701, in-4°. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des barometres, thermometres, télescopes, microscopes, &c. On y voit aussi un projet de machine aërostatique conçue d'après la théorie du P. de Lana. II. *Physica electica sive Hypothetica*, Altorf 1730, 2 vol. in-4°. Il y examine en critique tous les systêmes de physique anciens & modernes. III. *Physicæ conciliatricis conamina*, Nuremberg 1687, in-12. IV. *Prælectiones contra Astrologiæ divinatricis vanitatem*, Leipsick 1722, 2 vol. in-4°. V. *Mathesis enucleata*, en 1 vol. in-8°. VI. *Mathesis Juvenilis*, en 2 gros vol. in-8°.

STURM, (Léonard-Christophe) & non STURNI, comme d'autres l'appellent mal-à-propos, excelloit dans toutes les parties de l'architecture civile & militaire. Il naquit à Altorf en 1669, & mourut en 1719. On a de lui une Traduction latine de l'*Architecture curieuse* de G. A. Bockler, à Nuremberg 1664, in-fol. II. Un *Cours complet d'Architecture*, imprimé à Ausbourg en 16 vol.

STURMIUS, (Jean) né à Schleiden, dans le duché de Luxembourg, en 1507. Après avoir fait ses premieres études à Liege, il se rendit à Louvain où Rutger Rescius, professeur de la langue grecque, se l'associa pour l'établissement d'une imprimerie grecque. Il vint à Paris en 1529, y fit des leçons publiques sur les auteurs grecs & latins, & sur la logique, qui eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour les nouvelles héréfies l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1537: il y occupa la chaire que les magistrats lui avoient offerte, & y ouvrit l'année suivante une école qui devint célebre, & qui par ses soins obtint de l'empereur Maximilien II le titre d'*Académie* en 1566. Les ministres luthériens l'accuserent d'avoir abandonné le Luthéranisme pour embrasser le Calvinisme, & parvinrent à le faire dépouiller de ses emplois. Il mourut en 1589, à 82 ans. On a de lui: I. *Linguæ Latinæ resolvendæ Ratio*, in-8°. II. D'excellentes *Notes* sur la *Rhétorique d'Aristote*; sur *Hermogene*; sur plusieurs ouvrages de Cicéron, &c.

STURMIUS, (Jean) né à Malines en 1559, médecin & professeur de mathématiques à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambrai, obtint une chaire de médecine & une prébende de S. Pierre à Louvain où il mourut en 1650. Il s'amusa longtems à faire des vers latins sur toutes sortes de sujets, mais si on lui doit la qualité de versificateur, il ne mérite pas le titre de poëte. On a de lui plusieurs traités. Les principaux sont: *De Institutione Principum*; *De Nobilitate litteratâ*, qui ont été réunis en 1 vol. sous le titre de *Institutio litterata*, Thorn 1586, in-4°. Il y a dans ce recueil deux autres vol. qui ne sont pas de Sturmius.

On a encore de lui : I. *De rosâ Hierichontinâ*, Louvain 1607, in-8° : ouvrage peu commun. C'est une dissertation sur la plante appellée vulgairement la *Rose de Jéricho*. II. *Theoremata physices*, Louvain 1610, in-12 : en vers héroïques.

SUANEFELD, (Herman) peintre & graveur, flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'Herman avoit pour le travail, lui faisoit souvent rechercher la solitude, ce qui le fit surnommer l'*Hermite* ; on le nomma aussi *Herman d'Italie*, à cause de son séjour en cette contrée. Ce peintre reçut les leçons de son art de deux habiles maîtres, Gérard Dow & Claude le Lorrain. Il rencontra ce dernier à Rome, & lia une étroite amitié avec lui. Herman étoit un excellent paysagiste, il touchoit admirablement les arbres : son coloris est d'une grande fraîcheur ; mais il est moins piquant que celui de Claude le Lorrain. A l'égard des figures & des animaux, Suanefeld les rendoit avec une touche plus vraie & plus spirituelle.

SUARÈS, (François) jésuite, né à Grenade en 1548, professa avec réputation à Alcala, à Salamanque & à Rome. On l'appella ensuite à Coimbre en Portugal, & il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec beaucoup de résignation : *Je ne pensois pas*, dit-il, *qu'il fût si doux de mourir!* Suarès avoit une mémoire prodigieuse ; il savoit si bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citoit un passage, dans le même instant il se trouvoit en état d'achever & de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du livre. Cependant, le croiroit-on ? à peine ce savant homme put-il être admis dans la Société. Il fut d'abord refusé ; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les freres. Enfin on le reçut, & l'on étoit encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux Jésuite dit : « Attendons, il me » semble que ce jeune homme con» çoit aisément & pense quelquefois » fort bien ». Nous avons de lui 23 vol. in-fol. imprimés à Lyon, à Mayence, & pour la derniere fois à Venise 1748, presque tous sur la théologie & la morale. Ils sont écrits avec ordre & avec netteté ; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages presque toutes les différentes opinions sur chaque matiere qu'il traitoit : sa méthode étoit d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, & d'établir avec solidité son sentiment. La maniere dont il combat les erreurs, est pleine de cette logique forte & serrée qui assure la victoire au raisonnement, & qui aujourd'hui est si négligée. Grotius disoit qu'il étoit si profond philosophe & théologien, qu'à peine étoit-il possible de trouver son égal. Benoît XIV dans son ouvrage *De Synodo Diœcesana* l'appelle *Doctor eximius*, & en lui associant Vasquez, il les nomme *les deux lumieres de la théologie*. Bossuet dans un de ses écrits contre Fénelon, citant ce théologien, dit : *Suarès en qui, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne*. On ne peut disconvenir cependant que sa théologie ne soit surchargée de questions inutiles, que le savant Jésuite ne perde quelquefois de vue la noble simplicité de nos dogmes & la majesté de la religion chrétienne ; mais c'étoit le vice du tems, & les gens du plus grand mérite n'ont pas toujours la force ou la liberté de s'élever au-dessus de leur siecle. Du reste sa théologie renferme de grandes lumieres, mais il seroit à souhaiter qu'elles fussent dégagées de beaucoup de discussions superflues, & qu'il fallut moins les chercher (*voyez* S. ANSELME, DUNS, GRAVINA Jean-Vincent, S. THOMAS). Son *Traité des Loix* est si estimé, qu'il a été réimprimé

en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé : *Défense de la Foi Catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre.* Il fut condamné à être brûlé par arrêt du parlement de Paris, parce qu'il parut qu'en défendant le saint-siege contre le schisme des Anglois, il dérogeoit en quelques endroits à l'autorité des souverains. Le P. Noël, jésuite, a fait un *Abrégé* de Suarès, imprimé à Geneve en 1732, en 2 vol. in-fol. L'abbréviateur a orné son ouvrage de deux *Traités*, l'un *De Matrimonio*, l'autre *De Justitia & Jure.* Le P. Deschamps a écrit la *Vie de Suarès ;* elle fut imprimée à Perpignan en 1671, in-4°.

SUARÈS, (Joseph-Marie) évêque de Vaison, se démit de son évêché, & se retira à Rome chez le cardinal Barberin son ami, à qui il plaisoit par son savoir & par les agrémens de sa conversation. On a de lui : I. Une Traduction latine des *Opuscules* de S. Nil, à Rome, en grec & en latin, avec des Notes, en 1673, in-fol. II. Une *Description* latine *de la Ville d'Avignon & du Comtat Venaissin*, in-4°, &c. Il mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIUS, (Lambert) habile graveur de Liege, florissoit dans le seizieme siecle. On le croit communément éleve de Lombart ; il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de Suavius un Recueil de 48 Estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les 12 *Apôtres*, les *Sybilles*, *Jesus-Christ au tombeau*, *S. Pierre & S. Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple ;* elles sont d'un beau fini, mais un peu seches.

SUBLET, (François) seigneur des Noyers, baron de Dangu, intendant des finances & secretaire-d'état, étoit fils de l'intendant de la maison du cardinal de Joyeuse. Le cardinal de Richelieu l'employa dans les affaires les plus importantes. Après s'être signalé par son zele pour le service de l'état, il se retira dans sa maison de Dangu, où il mourut en 1645. Ce ministre aimoit les arts & les talens. Il fonda l'imprimerie royale dans les galeries du Louvre, & encouragea les auteurs par sa protection & par des récompenses.

SUBLIGNY, (N.) avocat au parlement de Paris, au 17e siecle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, & donna des leçons de versification à la comtesse de la Suze. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'opéra. Ses ouvrages sont : I. Une *Traduction* des fameuses *Lettres Portugaises*, dont le maréchal de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux, qu'il arrangea. Elles respirent l'amour le plus ardent & le plus sot. II. *La folle Querelle*, comédie en prose, contre l'*Andromaque* de Racine. III. Quelques Ecrits en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste, après en avoir été le zoïle. IV. La *Fausse Clélie*, in-12, roman frivole & insipide.

SUENKFELD, (Gaspard) *voyez* SCHWENFELD.

SUÉTONE, (*Caius Suetonius Paulinus*) gouverneur de Numidie l'an 40 de J. C., vainquit les Maures, & conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général romain n'avoit fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, & commanda 20 ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage & sa prudence éclaterent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J. C., & lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone ternit sa gloire, en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif,

& s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

SUÉTONE, (*C. Suetonius Tranquillus*). Le surnom de *Tranquillus* lui venoit de son pere, à qui on avoit donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu-près la même chose. Suetonius Lenis, pere de l'historien, étoit chevalier romain. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien, qui en fit son secretaire, mais il perdit les bonnes-graces de ce prince, pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Suétone, après sa disgrace, vécut dans la retraite, & se consola avec les Muses, de la perte des faveurs de la cour. Pline le Jeune, qui étoit lié avec lui, dit que c'étoit un homme d'une grande probité & d'un caractere fort doux. Suétone avoit composé : I. Un *Catalogue des Hommes Illustres de Rome.* II. Plusieurs ouvrages sur la *Grammaire.* III. Une *Histoire des Rois de Rome*, divisée en trois livres. IV. Un livre sur les *Jeux Grecs*, &c. Ces ouvrages sont perdus; nous n'avons de lui que la *Vie des XII premiers Empereurs de Rome*, & quelques fragmens de son *Catalogue des* illustres *Grammairiens.* Dans son Histoire de la vie des douze Césars, il n'observe point l'ordre des tems : il réduit tout à certains chefs généraux, & met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque de pureté & d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, & d'avoir été aussi libre & aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il fait l'histoire, l'avoient été dans leur vie. Il appelle les Chrétiens une secte adonnée aux sortileges & aux maléfices (*genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ*); ce qui ne peut avoir rapport qu'aux prodiges opérés par les martyrs & les prédicateurs de la foi. Il y a plusieurs éditions de cet auteur. La 1re est de Rome 1470, in-fol. Les meilleures sont celles, des *Variorum*, 1690, 2 vol. in-8°... de Lewarde 1714, 2 vol. in-4°... d'Amsterdam 1736, 2 vol. in-4°... de Leyde 1751, 2 vol. in-8°... celle *ad usum Delphini*, 1684, in-4°... celle du Louvre 1644, in-12. Nous en avons une Traduction en françois, in-4°, par Duteil, qui est plate, mais assez fidelle; & deux autres, publiées toutes deux en 1771, écrites d'une maniere ampoulée, & où l'imagination des traducteurs devient souvent créatrice : l'une par M. de la Harpe, en 2 vol. in-8°; l'autre par M. Délisle, sous le nom d'*Ophellot de la Pause*, en 4 vol. in-8°.

SUEUR, (Nicolas le) en latin *Sudorius*, conseiller & ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs en 1594, dans sa 55e année, s'est fait un nom parmi les savans par sa profonde connoissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante Traduction de *Pindare* en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8°, chez Morel, & réimprimée dans l'édition de *Pindare*, donnée par Prideaux à Oxford en 1697.

SUEUR, (Eustache le) peintre, né à Paris en 1617, mort dans la même ville en 1655, étudia sous Simon Vouet, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talens. Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays; cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique & d'après les plus grands peintres italiens. Un travail réfléchi, soutenu d'un beau génie, le fit atteindre au sublime de l'art. Il n'a manqué à le Sueur, pour être parfait, que le pinceau de l'école vénitienne : son coloris auroit eu plus de force & de vérité, & il auroit montré plus d'intelligence du clair-obscur. Ce pein-

tre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité & les graces majestueuses qui sont le principal caractere de Raphaël. Ses idées sont élevées, ses expressions admirables, ses attitudes bien contrastées. Il peignoit avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise & une fraicheur singulieres. Ses draperies sont rendues avec un grand art. Le Sueur avoit cette simplicité de caractere, cette candeur & cette exacte probité, qui donnent un si grand prix aux talens éminens. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On connoît les peintures dont il a orné le petit cloître des Chartreux, & dont quelques-unes ont été gâtées par des envieux. On a gravé d'après ses ouvrages. Goulai, son beau-frere, ainsi que ses trois autres freres, Pierre, Philippe & Antoine le Sueur, & Patel avec Nicolas Colombel, ses éleves, l'ont beaucoup aidé.

SUEUR, (Jean le) ministre de l'église prétendue-réformée au 17e siecle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, se distingua par ses ouvrages. On a de lui : I. Un *Traité de la Divinité de l'Ecriture-Sainte*. II. Une *Histoire de l'Eglise & de l'Empire*, Amsterdam 1730, 7 vol. in-4° & en 8 in-8°. Cette Histoire, continuée par le ministre Pictet, est savante, mais pleine de préventions contre les Catholiques, quoiqu'il y ait moins d'emportement que dans les autres ouvrages historiques des Protestans.

SUFFETIUS, *voyez* METIUS.

SUGER, né en 1080, fut mis à l'âge de dix ans dans l'abbaye de St-Denys, où Louis, fils de France, (depuis Louis le Gros) étoit élevé. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appella Suger, qui fut son conseil & son guide. L'abbé Adam étant mort en 1122, Suger obtint sa place. Il avoit l'intendance de la justice, & la rendoit en son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre & les négociations étrangeres étoient encore de son département; son esprit actif & laborieux suffisoit à tout. L'abbé Suger réforma son monastere en 1127, & donna le premier l'exemple de cette réforme. Les personnes du monde n'eurent plus dès-lors un si libre accès dans l'abbaye, & l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger étoit dans le dessein de se renfermer entiérement dans son cloître; mais Louis VII, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Suger, quoiqu'il approuvât très-fort la croisade, s'étoit opposé à ce voyage, à raison de plusieurs circonstances qui tenoient au bien de l'état. L'avis de S. Bernard prévalut. Les soins de ce ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut à St-Denys en 1152, à 70 ans, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis & de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence & de ses larmes. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis le Gros*, & quelques autres ouvrages dans les recueils de du Chesne & de D. Martenne. Un auteur dont l'imagination ardente & égarée a changé l'histoire en un tissu de déclamations violentes & injurieuses, a fait de S. Bernard & de Suger un parallele romanesque, où louant celui-ci pour déprimer celui-là, il se fonde uniquement sur le prétendu éloignement que Suger se sentoit pour les croisades : supposition démentie par les faits. Après le retour de Louis, Suger, voyant le zele des seigneurs françois refroidi, conçut la résolution de soudoyer une armée à ses propres dépends & de la conduire lui-même en

Palestine. Il avoit déja fait des préparatifs considérables pour cette expédition, lorsqu'une fievre lente jointe à son grand âge, l'avertit de ne plus songer qu'au grand voyage de l'éternité. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, en 3 vol. in-12. L'abbé d'Espagnac a publié en 1780 contre ce grand & pieux ministre un libelle affreux, que les gens instruits dans l'histoire ont dévoué au mépris & à l'horreur.

SUICER, (Jean-Gaspar) né à Zurich en 1620, y fut professeur public en hébreu & en grec, & y mourut en 1688. On a de lui un *Lexicon*, ou *Trésor Ecclésiastique* des Peres Grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam 1728, en 2 vol. in-fol... Henri SUICER, son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg, mort en cette derniere ville en 1705, se fit connoître aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie Helvétique*, en latin.

SUIDAS, écrivain grec sous l'empire d'Alexis Comnene, est auteur d'un *Lexicon* grec, historique & géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les *Vies* de plusieurs savans & d'un grand nombre de princes. Ce sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qui l'avoient précédé. Sa compilation est faite sans choix & sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, & que les fautes ne sont que dans les additions. Cet ouvrage, malgré ses défauts, ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de choses prises des anciens. La 1re édition, en grec seulement, est de Milan 1499, in-fol. & la meilleure est celle de Kuster, Cambridge 1705, en 3 vol. in-fol. en grec & en latin, avec des notes pleines d'érudition.

SUISKEN, (Constantin) jésuite de Bois-le-Duc, où il est né en 1714, s'est fait un nom par les *Dissertations* dont il a enrichi les *Acta Sanctorum*, collection à laquelle il a travaillé pendant plusieurs années. Il est mort le 28 juin 1771.

SULLY, (Maurice de) natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard. Son savoir & sa piété lui mériterent cette place. Il fonda les abbayes de Hérivaux & de Hermieres. C'est lui qui jeta les fondemens de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtimens qui se voient en France. Ce prélat, magnifique & libéral, mourut en 1195. Ayant vu quelques personnes douter de la résurrection des corps, il défendit avec zele cet article de notre foi, & ordonna que l'on graveroit sur son tombeau ces mots de l'Office des Morts : *Credo quòd Redemptor meus vivit, & in novissimo die de terra surrecturus sum.*

SULLY, (Maximilien de Béthune, baron de Rosni, duc de) maréchal de France & principal ministre sous Henri IV; naquit à Rosni en 1559, d'une famille illustre & connue dès le 10e siecle. Il étudioit au college de Bourgogne, lors du massacre de la St-Barthélemi, & fut sauvé par le principal du college. Rosni entra au service de Henri, roi de Navarre, & s'y signala par diverses actions de bravoure, particuliérement à la bataille d'Arques, à celle d'Ivri, à la prise de Dreux, de Laon, &c. Aux talens de la guerre il joignoit ceux de la politique. Il avoit été envoyé dès 1583 à la cour de France, pour en suivre tous les mouvemens. On l'employa dans plusieurs autres occasions, & il montra dans chacune la profondeur du politique & l'éloquence de l'homme-d'état. En 1586, il traita avec les Suisses, & en obtint une promesse de 20,000 hom-

mes. En 1599, il négocia le mariage du roi avec Marie de Médicis. En 1600, il conclut un traité avec le cardinal Aldobrandin, médiateur pour le duc de Savoie. En 1604, il termina en faveur du roi une contestation avec le pape, sur la propriété du pont d'Avignon. Mais c'est sur-tout dans son ambassade en Angleterre, qu'il déploya la pénétration de son esprit & l'adresse de sa politique. La reine Elisabeth étant morte en 1603, Sully, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, fixa dans le parti d'Henri IV, le successeur de cette princesse. De si grands services ne demeurerent pas sans récompense; il fut secretaire-d'état en 1594, membre du conseil des finances en 1596, sur-intendant des finances & grand-voyer de France en 1597 & 1598, grand-maître de l'artillerie en 1601, gouverneur de la Bastille & sur-intendant des fortifications en 1602. Béthune, de guerrier devenu ministre des finances, remédia aux brigandages des partisans. En 1596, on levoit 150 millions sur les peuples, pour en faire entrer environ trente dans les coffres du roi. Le nouveau sur-intendant mit un si bel ordre dans les affaires de son maître, qu'avec 35 millions de revenu, il acquitta 200 millions de dettes en dix ans, & mit en réserve 30 millions d'argent comptant dans la Bastille. Son ardeur pour le travail étoit infatigable. Un jour que Henri IV alla à l'arsenal où demeuroit Sully, il demanda en entrant où étoit ce ministre? On lui répondit qu'il étoit à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses courtisans, & leur dit en riant : *Ne pensez-vous pas qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse, ou avec des dames*? Et une autre fois il dit à Roquelaure : *Pour combien voudriez-vous mener cette vie-là*? La table de ce ministre n'étoit ordinairement que de dix couverts; on n'y servoit que les mets les plus simples & les moins recherchés. On lui en fit souvent des reproches; il répondoit toujours par ces paroles d'un ancien : » Si les conviés sont sages, » il y en aura suffisamment pour » eux; s'ils ne le sont pas, je me » passe sans peine de leur compa» gnie ». L'avidité des courtisans fut mal satisfaite par ce ministre : ils l'appelloient le *Négatif*, & ils disoient que le mot de *Oui* n'étoit jamais dans sa bouche. Au retour de son ambassade d'Angleterre, le roi le fit gouverneur de Poitou, grand-maître des Ports & Havres de France, & érigea la terre de Sully-sur-Loire en duché-pairie l'an 1606. Sa faveur ne l'empêcha pas de s'opposer quelquefois aux fausses démarches du roi. Henri IV ayant eu la foiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil; Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. » Comment morbleu (dit le roi en » colere) vous êtes donc fou »? — » Oui, sire (répondit Béthune) je » suis fou; mais je voudrois l'être si » fort, que je le fusse tout seul en » France ». Il n'eut pas la même fermeté dans d'autres occasions. On sait qu'il donna à Henri IV le conseil de mettre le prince de Condé à la Bastille, pour jouir tranquillement de sa femme : Sully lui-même ne désavoue pas cette lâcheté, quoiqu'il la déguise de son mieux; il reprocha même au roi qui n'aimoit pas les résolutions violentes, de n'avoir pas suivi son conseil & d'avoir laissé évader le prince. Comme la reine se plaignoit vivement des infidélités que lui faisoit son époux, Sully n'hésita point à opiner qu'il falloit la renvoyer en Toscane. Après cela l'on ne sera pas surpris de la haine que Condé & la reine vouerent à ce ministre (*voyez* l'*Histoire* du Président de Grammond, l. 1. p. 25). Henri IV étant mort, Sully fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après,

pour lui demander des conseils. Les courtisans voulurent donner des ridicules à cet ancien ministre, qui parut avec des habits & des manieres qui n'étoient plus de mode. Sully s'en appercevant, dit au roi : » Sire, » quand votre pere me faisoit l'hon» neur de me consulter, nous ne » parlions d'affaire, qu'après avoir » fait passer dans l'antichambre les » baladins & les bouffons de la » cour ». En 1634 on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont il se démit en même tems. Il mourut sept ans après, en 1641, dans son château de Villebon au pays Chartrain. Il s'étoit occupé dans sa retraite à composer ses Mémoires, qu'il intitula ses *Œconomies*. Ils sont écrits d'une maniere très-négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits ; mais on y voit régner une naïveté de style, qui ne déplaît point à ceux qui peuvent lire d'autres ouvrages françois que ceux du siecle de Louis XIV. L'abbé de l'Ecluse, qui en a donné une bonne édition en 8 vol. in-12, & en 1778 en 10 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre, & a fait parler à Béthune un langage plus pur. C'est un tableau des regnes de Charles IX, de Henri III & sur-tout de Henri IV. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une maniere intéressante. Sully étoit protestant, & l'on ne doit pas être surpris de trouver dans ses *Mémoires* des contes puériles & populaires contre les Catholiques, en même tems qu'il rejette les accusations les plus fondées contre ceux de sa communion, quoique dans d'autres occasions, il ne les ménage pas. Ses lumieres politiques & guerrieres étoient plus étendues & plus sûres que celles qu'il avoit en fait de religion & de morale. » Cet homme, dit l'abbé de » l'Ecluse (Préf. p. 31) dont les » raisonnemens sur presque tout » autre objet, sont ordinairement » solides & concluans, se montre si » mauvais théologien, que ce seul » contraste suffiroit pour le réfuter. » Quels aveux d'ailleurs ne lui » arrache pas la force de la vé» rité ? Que ne dit-il point con» tre quelques-unes des folles dé» cisions des synodes protestans, » contre les brigues & les pro» jets criminels des chefs de ce » parti, contre l'esprit de révolte » & de désobéissance de tout ce » corps ? Il y a quelque chose » de si singulier à voir M. le duc » de Sully tour-à-tour calviniste » & ennemi des Calvinistes, que » j'ai cru devoir conserver tout » ce qu'il dit au sujet de la reli» gion, de crainte que tout ce que » j'aurois supprimé à cet égard, » ne fut jugé, par la raison même » de cette suppression, d'une toute » autre importance qu'il n'est : » mais aussi j'ai jugé devoir en» core moins épargner ici les cor» rections, que par-tout ailleurs ». L'abbé Baudeau a donné en 1777 une édition du texte original des *Mémoires* de Sully, en 12 vol. in-8°, avec d'abondantes notes, où il a eu soin d'enchasser les spéculations des économistes. On a publié en 1766 l'*Esprit de Sully*, in-12. Tout ce qui regarde ce ministre célebre a été accueilli avec ardeur dans ce siecle, où sa gloire a dépassé celle dont il a joui dans le sien, & celle dont sa mémoire a brillé dans le suivant ; on a fermé les yeux sur ses fautes & ses défauts, pour ne s'occuper que de ses grandes qualités & du succès de son administration ; on a même fait un crime à un écrivain éloquent d'avoir rappellé l'anecdote du prince de Condé dont nous avons parlé, & on ne lui eut sans doute point pardonné d'avoir rappellé celle de la reine. » Quand un homme passe

» pour être juste (lui a dit un de ses » censeurs) il faut respecter jusqu'à » ses défauts, c'est-à-dire jeter un » voile dessus, pour qu'ils ne puissent pas répandre une ombre sur ses » vertus ». Si cette maxime est vraie, si la nature & les droits de l'histoire ne s'opposent pas à sa réception, il faut convenir du moins qu'elle vient dans un tems où l'on n'est guere disposé à la suivre. Il n'y a pas de si petit barbouilleur, prenant le nom d'historien, qui ne ramasse avec soin toutes les anecdotes fausses ou vraies qui peuvent ravaler les pontifes & les rois, que tous les siecles avoient mis au rang des grands-hommes. On peut même dire que c'est-là l'esprit & le but de presque toutes les histoires modernes. Voudroit-on isoler la maxime & en borner l'observance à la vie des hommes, pour lesquels la nature des tems & des goûts forme des prédilections, des affections dominantes & impérieuses que la voix publique défend de contredire ? C'est aux vrais philosophes à examiner jusqu'où cette exception peut être raisonnable ; & si, par une vérité contraire, ce n'est pas dans de telles circonstances que le génie de l'histoire doit secouer son flambeau, pour en renforcer les feux & jeter des rayons sur des traits qui, échappés aux yeux de la postérité, manquoient à la parfaite ressemblance des hommes célebres dont elle contemple les images.

SULLY, (Henri) célebre artiste anglois, passa en France, où il se signala par sa sagacité. Ce fut lui qui dirigea le Méridien de l'église de S. Sulpice. Le duc d'Orléans, régent, & le duc d'Aremberg, lui firent chacun une pension de 1500 liv. Il mourut à Paris en 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. Il a laissé : I. Un traité intitulé : *Description d'une Horloge pour mesurer le Tems sur mer*, Paris 1726, in 4°. II. *Regle Artificielle du Tems*, 1737, in-12. Ces deux ouvrages prouvent que sa main étoit conduite par un esprit intelligent.

SULPICE-APOLLINAIRE, *voy.* APOLLINAIRE (C. Sulpitius).

SULPICE-SÉVERE, historien ecclésiastique, naquit dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouse, où sa famille tenoit un rang assez distingué. Aussi-tôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau & y fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage ; mais sa femme étant morte peu de tems après, il résolut de s'occuper entiérement du service de Dieu & de l'exercice des vertus chrétiennes. Il s'attacha d'abord à S. Phébade, évêque d'Agen, & ensuite à S. Martin de Tours, suivit ses conseils, & fut son plus fidele disciple. On ne connoît point l'année de sa mort ; on sait seulement qu'il mourut au commencement du 5e siecle. Sulpice-Sévere avoit de grands biens auprès de Toulouse, & s'en servit pour mettre les pauvres en état de travailler ; car étant grand ami du travail, il ne vouloit pas les nourrir dans l'inaction. Sa piété n'excluoit ni la gaieté, ni la politesse, comme on peut le voir par le commencement de sa Lettre à Bassula sa belle-mere, & par celle qu'il écrivit à S. Paulin, en lui envoyant un cuisinier dont toute la science se bornoit à assaisonner fort mal quelques légumes. S. Paulin de Nole, S. Paulin de Perigueux, Venance Fortunat font les plus magnifiques éloges de Sulpice-Sévere. Il étoit engagé dans les ordres sacrés, mais il ne paroît pas qu'il ait été prêtre. On lit dans Gennade que Sulpice-Sévere se laissa surprendre par les Pélagiens dans sa vieillesse, & qu'ayant reconnu son erreur, il se condamna à un silence de 5 ans ; mais Jerôme de Prato, dans la *Vie* de Sulpice, a prouvé que le récit de Gennade avoit toutes les apparences d'une fable (*voyez* aussi l'Apologie de Sulpice-Sévere, par

Bollandus, au 29 janvier). Plusieurs savans, fondés sur l'autorité de S. Jerôme, l'ont accusé de Millenarisme; il est vrai que ce docteur condamne le dialogue intitulé *Gallus*, & que le pape Gélase mit cet ouvrage parmi les livres apocryphes; mais c'est précisément parce qu'il contenoit de fausses conjectures sur la réédification du temple de Jerusalem & sur le rétablissement des cérémonies légales par l'Antechrist (*voyez* une Dissertation dans *Raccolta di opuscoli scientifici*, tom. 18e, Venise 1738, & la 5e Dissertation de de Prato, dans son édition de Sulpice, tom. I). Nous lui sommes redevables d'un excellent abrégé d'histoire sacrée & ecclésiastique, qui est intitulé: *Historia Sacra*. Elle renferme, d'une maniere fort concise, ce qui s'est passé de siécle en siecle depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J. C. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice le nom de *Salluste Chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet historien pour modele. Il faut avouer qu'il l'égale quelquefois pour la pureté & pour l'élégance du style. On trouve dans son livre quelques sentimens particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les abrégés d'histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la Suite, écrite avec assez d'élégance; mais comme il étoit protestant, il est très-favorable à sa secte. Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice-Sévere, est la *Vie de S. Martin*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On a encore de lui *Trois Dialogues* & plusieurs *Lettres* qui contiennent des traits remarquables de la vie de S. Martin. On lui a reproché d'avoir cru trop facilement des miracles, & d'en avoir rapportés qui n'étoient pas assez constatés; mais il en est plusieurs dont il avoit été témoin oculaire, & il faut convenir qu'à l'égard des faits extraordinaires rapportés par des auteurs sages, vertueux & éclairés, la critique de certains savans dégénere souvent en une fausse délicatesse qui considere moins les preuves & l'autorité de l'historien, que la nature de l'événement qui n'est pas toujours d'accord avec leur maniere d'apprécier les vues & les merveilles de la Providence. Les meilleures éditions de ses écrits sont les suivantes: Elzevir, 1635, in-12, *cum notis Variorum*; — Leyde 1665, in-8°; — Leipsick 1709, in-8°. L'édition la meilleure & la plus complette est celle de Vérone, 1741, 2 vol. in-fol. & 1754, 2 vol. in-4°, par le P. Jérôme de Prato, oratorien de la même ville. Cette édition est accompagnée de Variantes, de Notes, de Dissertations savantes, & de la Vie du Saint. Il y en a une édition de 1556, in-8°, rare; & une version françoise de 1656, in-8°, fort plate. — Il y a eu encore S. SULPICE-SÉVERE, évêque de Bourges, mort en 591; & S. SULPICE le Débonnaire ou le Pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 644. L'un & l'autre se signalerent par leurs vertus & leurs lumieres. Nous avons quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliotheque des Peres. Baronius & d'autres éditeurs du *Martyrologe Romain* confondent Sulpice-Sévere historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévere évêque de Bourges: cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans sa préface de l'édition du *Martyrologe* qu'il a donnée en 1749; il y démontre que le saint-siege n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévere dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un tems immémorial dans l'église de Tours.

SULPICIA, dame romaine, femme de Calenus, florissoit vers l'an 90 de J. C. Nous avons d'elle

un *Poëme* latin *contre Domitien*, sur l'expulsion des philosophes. Il est vrai que cette expulsion sous un prince tel que Domitien ne prouvoit pas grand-chose contre ce genre d'hommes; mais le bon Vespasien & d'autres ont été obligé également de s'en défaire, pour maintenir l'ordre & la tranquillité dans l'état. Elle avoit aussi composé un *Poëme sur l'Amour Conjugal*, dont nous devons regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial, n'est point flatté. Son Poëme contre Domitien se trouve avec le *Pétrone* d'Amsterdam 1677, in-24, dans les *Poëtæ Latini minores*, Leyde 1731, 2 vol. in-4°; & dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. M. Sauvigny en a donné une traduction libre en vers françois dans le *Parnasse des Dames*.

SULPICIUS, (*Gallus*) de l'illustre famille romaine des Sulpiciens, fut le premier astronome parmi les Romains, qui donna des raisons naturelles des éclipses du soleil & de la lune, étant tribun de l'armée de Paul-Emile, l'an 168 avant J. C. La sagacité de son esprit lui avoit appris que, le jour qu'on alloit donner bataille à Persée, il arriveroit la nuit précédente une éclipse de lune. Il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, les avertit qu'elle arriveroit la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, & le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant Jesus-Christ. — Servius SULPICIUS-RUFUS, excellent jurisconsulte du tems de Cicéron, homme recommandable par sa vertu & par ses autres qualités, & consul comme le précédent, étoit de la même famille. On a de lui une très-belle *Lettre*, pleine de bonne philosophie, écrite à Cicéron pour le consoler de la mort de sa fille Tullie; elle se trouve dans le recueil des *Epîtres* de Cicéron. *Voyez* aussi SYLLA.

SULPICIUS, (Jean) surnommé *Verulanus*, du nom de Veroli sa patrie, se fit quelque réputation dans le 15e siecle, par la culture des belles-lettres; il fit imprimer *Vegece*, & publia le premier *Vitruve* vers 1492.

SUPPERVILLE, (Daniel de) ministre de l'église wallone de Roterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de très-bonnes études. Il étudia ensuite à Geneve sous les plus habiles professeurs de théologie. Il passa en Hollande l'an 1685, & mourut à Roterdam le 9 juin 1728. On a de lui : I. *Les Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8°. II. Des *Sermons*, in-8°, 4 vol. dont la 7e édition est de 1726. III. *Les Vérités & les Devoirs de la Religion*, en forme de Catéchisme, 1706. IV. *Traité du vrai Communiant*, 1718, &c. Ces différens ouvrages sont estimés des Protestans.

SURBECK, (Eugene-Pierre de) de la ville de Soleure, capitaine-commandant de la compagnie générale des Suisses au régiment des gardes, servit la France avec autant de valeur que de zele. Son savoir le fit recevoir honoraire-étranger de l'académie royale des inscriptions. Il mourut à Bagneux près de Paris, en 1741, à 65 ans. On a de lui en manuscrit une *Histoire Métallique des Empereurs, depuis Jules-César jusqu'à l'Empire de Constantin le Grand*, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition.

SURENA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an 53 avant Jesus-Christ. Il étoit le second après le roi en noblesse & en richesse, & le premier en valeur, en capacité & en expérience. C'étoit

C'étoit lui qui avoit mis Orodes sur le trône. Il se signala par la défaite de l'armée romaine, commandée par Crassus; mais il ternit sa gloire par sa perfidie. Il demanda à s'aboucher avec le général romain, pour la conclusion d'un traité de paix, & le fit lâchement assassiner; quelques-uns disent qu'on vouloit le prendre vivant, & qu'on ne le tua que parce qu'il se défendit: circonstance qui ne rend pas cette trahison moins odieuse. Surena ajouta la plaisanterie au parjure. Il entra en triomphe dans Séleucie, disant qu'il amenoit Crassus: il avoit forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce général romain, & il fit couvrir ce faux Crassus de toutes sortes d'opprobres. Surena ne jouit pas long-tems du plaisir de sa victoire; car s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir. Il passoit non-seulement pour un homme brave, mais encore pour un homme de tête, & capable de donner de bons conseils; mais ses vertus étoient gâtées par le soin efféminé qu'il avoit de sa personne, par son amour pour les femmes, par son caractere tortueux & perfide.

SURENHUSIUS, (Guillaume) auteur allemand du 17e siecle, savant dans la langue hébraïque, est connu principalement par une bonne édition de la *Mischna*, accompagnée des Commentaires des rabbins Maimonides & Bartenora, d'une version latine & des savantes notes de l'éditeur. Il fut imprimé en Hollande l'an 1698, en 6 tomes, ou 3 volumes in-fol. *Voyez* HILLEL, JUDA-HAKKADOSCH.

SURIREY de St-Remy, (Pierre) né dans la paroisse d'Acgueville en Normandie, commissaire provincial d'artillerie, mort à Paris en 1716, âgé d'environ 70 ans, s'est distingué par ses travaux & par ses écrits. Il s'appliqua sans relâche à recueillir les expériences & à perfectionner les arts qui avoient rapport à sa profession, & reçut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui *Recueil de Mémoires d'Artillerie*, Paris 1745, 2 vol. in-4°, où il a rassemblé avec beaucoup de choix & d'ordre, ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

SURITA (Jerôme) de Sarragosse, secretaire de l'inquisition, mort en 1580, à 67 ans, s'est fait un nom par son savoir. On a de lui: I. L'*Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique*, en 7 vol. in-fol. II. Des *Notes* sur l'*Itinéraire* d'Antonin, sur *César* & sur *Claudien*.

SURIUS, (Laurent) né à Lubeck en 1522, étudia à Cologne avec Pierre Canisius, & se fit religieux dans la Chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. Le pape Pie V en faisoit un cas particulier, & écrivit à son prieur à Cologne de lui accorder tous les soulagemens que ses infirmités & son application continuelle pouvoient exiger. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Un *Recueil des Conciles* en 4 vol. in-fol. Cologne 1567. II. Les *Vies des Saints*. Il avoit publié successivement 6 vol. de cet ouvrage depuis 1570 jusqu'en 1575; mais plusieurs savans lui ayant fourni des matériaux pour le perfectionner, il recommença une nouvelle édition. Il publioit le second volume lorsque sa mort l'arrêta. Jacques Mosander, religieux du même monastere, poursuivit le travail de Surius. On en donna une édition complette à Cologne en 6 vol. in-fol. en 1617. Surius a profité de la collection de Louis Lippoman. La liberté qu'il s'est donnée de polir & de changer le style des originaux, & d'en retrancher ce qu'il ne jugeoit point

nécessaire, a décrédité ce qu'il avoit compilé de meilleur. III. Une Histoire de son tems sous le nom de *Mémoires* qui commencent en 1514; elle a été continuée successivement par Isselt, Brachel, jusqu'en 1651; par Thulden, jusqu'en 1660, & Henri Brewer, jusqu'en 1673. On en a une traduction françoise, 1573, in-8°. C'est une suite de la Chronique de Nauclerus; il semble que Surius ne l'a entreprise que pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan qui a étrangement défiguré l'histoire de son tems. Spondanus en parle en ces termes (*ad an 1556, n°. 8*); *Quæ Sleidanus quæsitis calumniis vel impuris derisionibus peccavit, ùt frequentissimè fecit, Laurentius Surius censuris suis in semitam rectam reduxit.* IV. Une excellente Traduction en latin du Traité de la présence véritable de Jesus-Christ après la consécration, de Gropper, sous ce titre: *De veritate Corporis & Sanguinis Christi in Eucharistia*, Cologne 1560, in-4°. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Thaulere, ceux de Rusbroch, de Stapyle, & donné plusieurs ouvrages de controverse.

SURLET, *voyez* CHOKIER.

SUSANNE, fille d'Helcias & femme de Joakim, de la tribu de Juda, est célebre dans l'Ecriture par son amour pour la chasteté. Elle demeuroit à Babylone avec son mari, qui étoit le plus riche & le plus considérable de ceux de sa nation. Deux vieillards conçurent pour elle une passion criminelle, & pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle étoit seule, prenant le bain dans son jardin. Ils l'allerent surprendre, & la menacerent de la faire condamner comme adultere, si elle refusoit de les écouter. Susanne ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appellerent les gens de la maison, & l'accuserent de l'avoir surprise avec un jeune-homme. Susanne fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menoit au supplice, le jeune Daniel, inspiré de Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses; l'innocence triompha, & ils furent condamnés par le peuple au même supplice auquel ils avoient injustement fait condamner Susanne, l'an 607 avant J. C. En comparant cette héroïne à Lucrece dont les Romains ont fait de si grands éloges, on ne peut que gémir sur l'aveuglement de ces moralistes qui exaltent la lâcheté d'une femme qui se tue de désespoir d'avoir commis un crime, & méconnoissent la véritable vertu qui embrasse l'ignominie & la mort plutôt que de le commettre.

SUSON, (Henri) né vers l'an 1300, d'une famille noble de Suabe, entra dans l'ordre de S. Dominique, & mourut à Ulm en odeur de sainteté, l'an 1365. Surius a écrit sa *Vie*. On a de lui: I. Des *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur*. II. Divers *Sermons*. III. *Horloge de la Sagesse*, traduit en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, & avoit été traduit en françois dès 1389, par un religieux francifcain, natif de Neuf-Château en Lorraine. Cette derniere version fut imprimée à Paris en 1493, in-fol. après avoir été retouchée, pour le style, par les Chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Ste-Chapelle de Viviers en Brie.

SUTCLIFFE, (Matthieu) *Sutclivius*, théologien protestant d'Angleterre, au commencement du 17e siecle, a composé plusieurs Traités de controverse, dictés par le fanatisme & l'emportement. On en peut

juger par son livre anonyme touchant la prétendue *Conformité du Papisme & du Turcisme*, Londres 1604. Il a encore laissé: I. *De vera Christi Ecclesia*, Londres 1600, in-4°. II. *De Purgatorio*, Hanau 1603, in-8°. III. *De Missa Papistica*, Londres 1603, in-4°, &c: tous ouvrages dictés par le même esprit.

SUTHOLT, (Bernard) né à Hamm en Westphalie vers la fin du 16e siecle, d'une famille calviniste, enseigna le droit à Harderwyck & à Leyde. La lecture des ouvrages d'Isaac Casaubon, lui fit naître des doutes sur sa religion; celle des saints Peres, & sur-tout des controversistes orthodoxes, le détermina à se déclarer hautement catholique. L'archevêque de Saltzbourg lui donna une chaire de droit. En 1625, le duc de Juliers le fit son conseiller. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Dissertations sur les Instituts*, dont une des meilleures éditions est d'Amsterdam 1665. Elles sont estimées. Personne au jugement d'Ulric Huber n'a appliqué plus sensément que lui la philosophie à la jurisprudence. Il publia aussi les raisons qui l'avoient déterminé à abjurer le Calvinisme, Cologne 1625.

SUTOR, (Petrus) *voyez* COUTURIER.

SWAMMERDAM, (Jean) célebre anatomiste, né à Amsterdam en 1637, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua sur-tout à l'étude du corps humain & des insectes, & parvint à se faire un très-riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'idée d'injecter dans les vaisseaux une matiere liquéfiée par la chaleur, pour qu'étant devenue solide par le froid, elle rendit ces vaisseaux plus sensibles. On lui doit encore l'invention d'un thermometre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours il donna dans les mysticités de la Bourignon, alla la joindre dans le Holstein, & à son retour à Amsterdam il brûla tous ses écrits, vécut dans la retraite & mourut en 1680. Ceux qui nous restent sont: I. *Traité de la Respiration & de l'usage des Poumons*, en latin, Leyde 1738, in-4°. II. Un autre *De fabrica Uteri muliebris*, 1679, in-4°. III. Une *Histoire générale des Insectes*, Utrecht 1669, in-4° en flamand; ibidem, 1685, in-4° en françois; Leyde 1733, in-4° en latin, par Henri Chrétien Henninius. Jerôme David Graubius en a donné aussi une édition en latin; la meilleure édition est celle de Leyde 1737, 2 vol. in-fol. sous le titre de *Biblia naturæ*, &c (*voyez* MOUFET). Cet ouvrage, dans lequel on trouve l'observateur exact & laborieux, est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avoit observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté, & jusqu'aux visceres des abeilles tout y est gravé avec la plus grande exactitude. Réaumur qui a travaillé sur le même objet, a adopté les planches de Swammerdam pour orner ses ouvrages. On trouve sa *Vie* par le célebre Boerhaave, à la tête de *Biblia naturæ*.

SWEERTS, (Emmanuel) né à Sévenbergen, près de Bréda, cultiva un grand nombre de fleurs & de plantes étrangeres, fit dessiner ce qu'il avoit de plus rare en ce genre, & composa un recueil qu'il intitula *Florilegium*, Francfort 1612, 2 vol. in-folio; Amsterdam 1647. Ce recueil plein de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand & françois de ce qu'elles représentent. *Voyez* MERIAN Marie-Sibylle.

SWERT, (François) *Swertius*, né à Anvers en 1567, & mort dans la même ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savans de son tems. Il étoit versé dans l'histoire belgique, dans les antiquités

romaines & la littérature, & donna un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont: I. *Rerum Belgicarum Annales*, 1620, in-fol. II. *Athenæ Belgicæ*, Anvers 1628, in-fol. III. *Deorum, Dearumque Capita ex antiquis numismatibus*, Anvers 1602, in-4°; & dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius, tome VII. Ces têtes sont au nombre de 59. Swert donne en peu de mots l'histoire de ces divinités avec les passages des anciens qui en ont parlé. IV. *Belgii totius descriptio*, 1603. V. *Selectæ orbis Christiani deliciæ*, Cologne 1625, in-8°. C'est un recueil d'épitaphes qui se trouvent en différentes villes de l'Europe. Il a profité des recherches de Nathanaël Chytrée sur le même objet. VI. *Monumenta Sepulcralia Ducatûs Brabantiæ*, Anvers 1613. VII. *Hieronymi Magii de Tintinnabulis, cum notis, &c*, Amsterdam 1664, &c.

SWIETEN, *voyez* VAN-SWIETEN.

SWIFT, (Jonathan) surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, naquit à Dublin en 1667, d'une bonne famille. Les liaisons de sa mere avec le chevalier Temple, ont fait concevoir quelques doutes sur la légitimité de sa naissance. On prétend que Swift lui-même n'a pas peu contribué à accréditer ce soupçon. Il prit ses grades à Oxford, où Temple fournissoit aux frais de son éducation, embrassa l'état ecclésiastique, & obtint un bénéfice en Irlande; mais il se lassa bientôt d'une place qui l'éloignoit de ses sociétés ordinaires, résigna son bénéfice à un ami, vint retrouver son protecteur, & devint amoureux d'une jeune personne qu'il a célébrée dans ses ouvrages sous le nom de *Stella*. C'étoit la fille de l'intendant du chevalier, qui devint, dit-on, sa femme, quoique leur mariage ait toujours été caché: l'orgueil de Swift l'empêcha d'avouer pour son épouse la fille d'un domestique. Stella ne s'accommoda point de ce genre de vie, qui la plongea dans une noire mélancolie, dont elle mourut. Long-tems avant cette mort, Swift avoit perdu son protecteur. Privé de tout secours du côté de la fortune, il vint à Londres solliciter une nouvelle prébende. Il présenta une requête au roi Guillaume; mais ce prince avoit oublié le docteur. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de Swift contre les rois & les courtisans. Il obtint pourtant quelque tems après plusieurs bénéfices, entr'autres, le doyenné de S. Patrice en Irlande, qui lui valoit près de 30,000 livres de rente. Obligé de retourner en province, il fit de l'étude sa principale occupation. En 1735, il fut attaqué d'une fievre violente, qui eut pour lui des suites très-fâcheuses. Sa mémoire s'affoiblit; un noir chagrin s'empara de son ame, & il tomba enfin dans un triste délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable. Il eut cependant des momens heureux, quelque tems avant sa mort, qui arriva à la fin de l'année 1745. Il mit à profit ces instans de raison pour faire son testament, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espece. Swift étoit un homme capricieux & inconstant. Né ambitieux, il ne se nourrissoit que de projets vastes, mais chimériques, & il échouoit dans presque tous ses desseins. Sa fierté étoit extrême, & son humeur indomptable. Il recherchoit l'amitié & le commerce des grands, & il se plaisoit à converser avec le petit peuple. Les femmes, celles particuliérement qui se piquoient de bel-esprit, recherchoient son amitié. Il avoit sur elles un pouvoir étonnant; sa maison étoit une espece d'académie de femmes qui l'écoutoient & jasoient avec lui depuis le matin jus-

qu'au soir. Au milieu de ce tripot, le docteur Swift a enfanté un grand nombre d'écrits en vers & en prose, recueillis en 1762, à Londres, en 9 vol. in-8°. L'ouvrage le plus long qu'il ait fait en vers, est un poëme intitulé : *Cadenus & Vanessa.* C'est l'histoire de ses liaisons avec une fille hollandoise. Il y a dans cette production, ainsi que dans ses autres poésies, de l'imagination, des vers heureux, trop d'écarts & trop peu de correction, & sur-tout une parfaite inutilité dans l'ensemble. Ses ouvrages en prose les plus connus, sont : I. *Les Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brodignac, à Laput*, &c, en 2 vol. in-12. Ce livre, neuf & original dans son genre, offre à la fois une fiction soutenue & des contes puérils, des allégories plaisantes & des allusions insipides, des ironies fines & des plaisanteries grossieres, une morale sensée & des polissonneries révoltantes; enfin une critique pleine de sel, des réflexions plates & des redites ennuyeuses. L'abbé des Fontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu corrigé. II. Le *Conte du Tonneau*, traduit en françois par Van-Effen; c'est une satyre, où, sous le nom de *Pierre* qui désigne le pape, de *Martin* qui représente Luther, & de *Jean* qui signifie Calvin, il déclare la guerre à la religion catholique, au luthéranisme & au calvinisme. Il est impossible d'accumuler plus de propos puérils, indécens & même odieux. III. *Le grand Mystere, ou l'Art de méditer sur la Garde-Robe, avec des Pensées hardies sur les Etudes, la Grammaire, la Rhétorique & la Poétique*, par G. L. le Sage, à La Haye 1729, in-8°. IV. *Productions d'esprit, contenant tout ce que les Arts & les Sciences ont de rare & de merveilleux*, Paris 1736, en 2 vol. in-12, avec des notes. V. *La Guerre des Livres*, ouvrage aussi traduit en françois, qu'on trouve à la suite du *Conte du Tonneau.* Il dut sa naissance à une dispute qui s'éleva vers la fin du 17e siecle, entre Wooton & le chevalier Temple, au sujet des anciens. Le docteur Swift y donne la palme au chevalier Temple, son protecteur & son ami. Il y a des vuides qui interrompent souvent la narration; mais en général il est bien écrit, & il contient des choses amusantes. Tous les ouvrages précédens ont été traduits en françois. Ceux que nous avons en anglois, consistent en différens écrits de morale & de politique. Le plus célebre est son recueil intitulé : *Lettres du Drapier :* feuille périodique, destinée à décréditer une certaine monnoie à l'usage des Irlandois. Ce qui vaut peut-être mieux que tous ses livres, c'est une *Banque* qu'il établit pour les pauvres, où, sans caution, sans gages, sans sûreté, sans intérêts quelconques, on prêtoit à tout homme ou femme du bas peuple, ayant quelque métier, ou quelque talent, jusqu'à la concurrence de 10 liv. sterlings, c'est-à-dire, environ 200 liv. monnoie de France. Par-là il leur ouvrit un nouveau moyen d'éviter la fainéantise, la mere des vices, & de faire valoir une louable industrie. On trouvera un portrait plus étendu de Swift dans les *Lettres Historiques & Philologiques du Comte d'Orreri, pour servir de Supplément au Spectateur moderne de Stréele*, in-12, 1753; livre traduit de l'anglois par M. Lacombe d'Avignon... *Voyez* VELLY.

SWINDEN *ou* SWINDIN, (Jérémie) théologien anglois, mort vers 1740, est connu par un *Traité* en anglois *sur la nature du Feu de l'Enfer & du lieu où il est situé* : il prétend que l'enfer est placé dans le soleil, & débite sur ce sujet des choses singulieres, solidement réfutées par le P. Patuzzi, dans sa dissertation de *Sede*

Inferni, Venise 1767, quoique le savant Dominicain ne distingue pas assez les choses décidées par l'église de celles qui ne le sont pas (*voyez* le *Catéchisme Philos.* p. 569). Le *Traité* de Swinden a été traduit en françois par Bion, & imprimé en Hollande, en 1728, in-8°. Les autres ouvrages de Swinden sont peu connus.

SUYDERHOEF, (Jonas) graveur hollandois, mort vers la fin du 17e siecle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque & piquant, qu'à faire admirer la propreté & la délicatesse de son burin. Il a gravé plusieurs portraits d'après Rubens & Vandyck; mais on estime surtout ceux qu'il nous a donnés d'après Franshals, bon peintre. Une de ses plus belles estampes & la plus considérable, est celle de la *Paix de Munster*. Il y a saisi admirablement le goût de Terburg, auteur du tableau original, dans lequel ce peintre a représenté une soixantaine de portraits de plénipotentiaires qui assisterent à la signature de cette paix.

SUZE, (Henriette de Coligni, connue sous le nom de la comtesse de la) étoit fille du maréchal de Coligni. Aussi aimable par son esprit que par sa figure, elle fut mariée très-jeune à Thomas Adington, seigneur écossois. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noces le comte de la Suze. Ce nouvel hymen fut pour elle un martyre. Le comte, jaloux de ce qu'elle plaisoit, résolut de la confiner dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivoit son mari, & se fit catholique; *pour ne pas le voir*, dit la reine Christine, *ni dans ce monde, ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse de la Suze obtint du parlement la séparation qu'elle demandoit, & comme le comte ne vouloit pas y consentir, elle lui donna 25000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit: » Que la » comtesse avoit perdu 50,000 écus » dans cette affaire, parce que si » elle avoit encore attendu quelque » tems, au lieu de donner 25000 » écus à son mari, elle les auroit » reçus de lui pour s'en débarras» ser ». Madame de la Suze, libre du joug du mariage, cultiva ses talens pour la poésie. Remplie d'enthousiasme pour la littérature, elle négligea entiérement ses affaires domestiques, qui ne tarderent pas à se déranger; mais elle regarda ce dérangement en héroïne de roman, qui attache peu d'importance aux richesses. Sa maison fut le rendez-vous des beaux-esprits, qui la célébrerent en vers & en prose. Elle mourut en 1673, regardée comme une femme qui avoit les foiblesses de son sexe & les agrémens d'un bel-esprit. Elle a excellé sur-tout dans l'Elégie. Ce qui nous reste d'elle en ce genre, est aussi délicat qu'ingénieux. Sa versification manque quelquefois d'exactitude & d'harmonie; mais elle a de la facilité & de l'élégance. Montplaisir & Subligni la guiderent dans l'art de rimer, & elle surpassa ses maîtres. On a encore d'elle des Madrigaux assez jolis, des Chansons qui méritent le même éloge, & des Odes, qui leur sont fort inférieures. Ses *Œuvres* parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pieces de Pelisson & de quelques autres, en 1695 & en 1725, en 5 vol. in-12. On connoît ces vers ingénieux sur la comtesse de la Suze, qu'on attribue à M. de Fieubet, ou au P. Bouhours.

Quæ Dea sublimi vehitur per inania curru?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?

Si genus inspicias, Juno; si scripta, Minerva;
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.

SYDENHAM, (Thomas) né dans le comté de Dorset en 1624, mort en 1689, se fit recevoir docteur en médecine dans l'université de Cambridge. Il exerça son art à Londres avec un succès éclatant, depuis 1661 jusqu'en 1689. C'étoit l'homme le plus expérimenté de son tems, & l'observateur le plus curieux & le plus exact des démarches de la nature. Boerhave en fait le plus grand éloge. Il se distingua sur-tout par les rafraichissans qu'il donnoit dans la petite vérole, par l'usage du quinquina après l'accès dans les fievres aiguës, & par son *Laudanum*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, recueillis en 2 vol. in-4°, Geneve 1716, sous le titre d'*Opera medica*, & ailleurs plusieurs fois. Ce recueil servira long-tems de guide aux jeunes praticiens & de secours aux malades. On y trouve un *Traité de la Goutte*, maladie cruelle qui avoit tourmenté la vieillesse de l'auteur. Sa *Praxis medica*, Leipsick 1695, 2 vol. in-8°, & traduit en françois par M. Jault, 1774, in-8°, est généralement estimée.

SYGALLE, (Lanfranc) gentilhomme génois, fut envoyé en ambassade par ses compatriotes auprès de Raymond, comte de Provence; il engagea ce prince à faire avec les Génois un traité, qui les mit à couvert de leurs ennemis. Ce négociateur écrivit beaucoup en langue provençale; & on cite de lui diverses Poésies à l'honneur de Bertrande Cibo, sa maîtresse, & un *Poëme* adressé à plusieurs princes pour les exhorter au recouvrement de la Terre-Sainte. Sygalle fut massacré par des brigands en retournant à Gênes.

SYLBURG, (Frédéric) né près de Marpurg, dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1569, à la fleur de son âge, s'attacha à revoir & à corriger les anciens auteurs grecs & latins que Wechel & Commelin mettoient au jour. On loue la collection des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Trésor* de la langue grecque d'Henri Etienne. On a de lui des *Poésies* grecques, & quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition & de jugement. On estime sur-tout sa *Grammaire Grecque*, & son *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.

SYLLA, (*Lucius-Cornelius*) d'une maison illustre, naquit pauvre; mais il s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisanne, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mere, le mit en état de figurer parmi les chevaliers romains. Il fit ses premieres armes en Afrique sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Marses, nouvel essaim des Germains. Sylla n'employa contr'eux que l'éloquence: il leur persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par Sylla, fit éclater dès-lors la jalousie de Marius. Il est certain du moins qu'ils se séparerent, & que Sylla servoit, dès l'année suivante, sous le consul Catulus, qui fut donné pour collegue à Marius dans son 4e consulat. Cependant Sylla battit les Samnites, & mettant lui-même le prix à ses victoires, demanda la préture & l'obtint. Strabon, pere de Pompée, prétendoit que Sylla avoit acheté cette dignité, & le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci le menaçoit d'user contre lui du pouvoir de sa charge. *Vous parlez juste*, lui repliqua-t-il en riant: *votre charge est bien*

à vous, puisque vous l'avez achetée.... Sylla, après avoir passé à Rome la 1re année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, & il eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate Eupator, avoit fait périr par des assassinats ou par des empoisonnemens, tous les princes de la famille royale de Cappadoce, & avoit mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses courtisans. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Avant de quitter l'Asie, le préteur romain reçut une ambassade du roi des Parthes, qui demandoit à faire alliance avec la république. Il se comporta en cette occasion avec tant de hauteur & en même tems avec tant de noblesse, qu'un des assistans s'écria : *Quel homme ! C'est sans doute le maître de l'univers, ou il le sera bientôt*... Sylla se signala une 2e fois contre les Samnites. Il prit Boviane, ville forte, où se tenoit l'assemblée générale de la nation, & termina par cet exploit la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite, ou peut-être la plus heureuse : car il convenoit lui-même que la fortune eut toujours plus de part à ses succès, que la prudence & la conduite. Il aimoit à s'entendre appeller l'*heureux Sylla*. Ses exploits lui valurent le consulat, l'an 88 avant J. C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius, dévoré par l'envie & par la fureur de dominer, fit tant, qu'on ôta le commandement au nouveau général. Sylla marche alors à Rome, à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir Sulpicius qui étoit l'auteur de la loi portée contre lui, & oblige Marius à sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie, & qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grece, l'an 86 avant J. C., reprit Athénes, lui rendit sa premiere liberté, & remporta successivement trois victoires sur les généraux de Mithridate. Tandis qu'il faisoit ainsi triompher la république dans la Grece, on rasoit sa maison à Rome, on confisquoit ses biens, & on le déclaroit ennemi de la patrie. Cependant il poursuivoit ses conquêtes, traversoit l'Hellespont, & forçoit Mithridate à lui demander la paix. Dès qu'il l'eut conclue, il laissa à Murena le commandement dans l'Asie, & reprit avec son armée le chemin d'Italie. Sylla fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avoient été proscrits ; & à leur exemple Cneïus Pompeius, connu depuis sous le nom du *grand Pompée*, vint le trouver avec trois légions de la Marche-d'Ancone. Sylla l'aima, & fut le premier instrument de sa fortune. Malgré ces secours, ses ennemis lui étoient supérieurs en forces ; il eut recours à la ruse & aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. Il battit ensuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Prénefte, où il l'assiégea sur le champ. Après avoir bien établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement. Il y entra sans opposition, & borna sa vengeance à faire vendre publiquement les biens de ceux qui avoient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Prénefte, & s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage, & peu de Romains du parti de Marius échapperent à la cruauté du vainqueur. Sylla, ayant ainsi dompté tous ses enne-

mis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, & prit solemnellement le surnom d'*Heureux*, Félix : *Titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velleïus, *s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre.* Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustices & de cruautés. Il fit massacrer dans le cirque de Rome 6 ou 7000 prisonniers de guerre, auxquels il avoit promis la vie. Le sénat étoit alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnoit sur le cirque. Les sénateurs ayant paru extrêmement émus, lorsqu'ils entendirent les cris d'une si grande multitude de mourans, il leur dit sans s'émouvoir : » Ne » détournez point votre attention, » Peres Conscripts ; c'est un petit » nombre de rebelles qu'on châtie » par mon ordre ». Tous les jours on affichoit les noms de ceux qu'il avoit dévoués à la mort. Rome & toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres & de carnage. On récompensoit l'esclave qui apportoit la tête de son maître, le fils qui présentoit celle de son pere. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frere, il se chargea du supplice de M. Marius Gratianus préteur, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains & la langue, briser les os des cuisses, & enfin il lui trancha la tête. Pour récompense, il eut le commandement des soldats gaulois, qui faisoient la plupart de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription, & ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque pour être condamné à la mort, il suffisoit d'avoir déplu à Sylla ou à quelqu'un de ses amis, ou même d'être riche. Plutarque rapporte qu'un certain Q. Aurelius, qui n'avoit jamais pris part aux affaires, ayant apperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah, malheureux! C'est ma terre d'Albe qui me proscrit* ; & à quelques pas delà il fut assassiné. Le barbare Sylla s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles loix, en abrogea d'anciennes, & changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque tems après il renouvella la paix avec Mithridate, donna à Pompée le titre de *Grand*, & se dépouilla de la dictature. Un jeune-homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendoit de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnoient : » Voilà » un jeune-homme qui empêchera » qu'un autre qui se trouvera dans » une place semblable à la mienne, » songe à la quitter ». Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzole, où il se plongea dans les plus infames débauches. Il y fut attaqué d'une maladie pédiculaire, & mourut l'an 78 avant J. C., âgé de 60 ans. On croit qu'il se causa cette maladie, par les excès auxquels il s'abandonnoit pour calmer ses remords ; & en ce cas il auroit eu cela de commun avec Marius. Il ajoutoit foi aux devins, aux astrologues & aux songes. Il écrivoit dans ses Mémoires, deux jours avant sa mort, qu'il venoit d'être averti en songe qu'il alloit rejoindre incessamment son épouse Metalla. La chose n'étoit pas difficile à prévoir, dans l'état où il étoit ; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un accès de colere, qui fit crever un abcès qu'il avoit dans les entrailles, & dont la matiere lui sortit par la bouche. C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote.

SYLVA, (Béatrix de) d'une famille illustre, fut élevée en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elisabeth. Cette princesse ayant épousé, en 1447, Jean II

roi de Castille, mena avec elle Béatrix de Sylva. Les charmes de son esprit, de sa figure & de son caractere, ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les dames de la cour, dévorées par l'envie, la calomnierent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut reconnue; on la mit en liberté, & on lui fit à la cour des offres avantageuses, qu'elle refusa, pour se retirer chez les religieuses de S. Dominique de Tolede. Elle fonda l'ordre de la Conception en 1484, & termina saintement sa vie quelque tems après, pleurée des pauvres dont elle étoit la mere, & de ses filles dont elle étoit le modele.

SYLVA, *voy*. SILVA & EBOLI.

SYLVAIN, dieu des forêts. On le représente tenant un rameau de cyprès à la main, monument de ses amours & de ses regrets pour la nymphe Cyparisse, ou selon d'autres, pour un jeune-homme de ce nom qu'Apollon changea en cyprès. On confond souvent Sylvain avec le dieu Pan & le dieu Faune.

SYLVAIN, *voyez* SILVAIN (Flavius Silvanus).

SYLVEIRA, (Jean de) carme de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables en son ordre. Il mourut dans sa patrie en 1687, à 95 ans, & 80 depuis son entrée en religion. On a de lui des Opuscules & des *Commentaires* sur les *Evangiles*, Venise 1751, 10 vol. & sur l'*Apocalypse* un vol. qui ne sont proprement que des compilations.

SYLVESTRE, *voy*. SILVESTRE.

SYLVIA, *voy*. RHEA-SYLVIA.

SYLVIUS, *ou* DU BOIS, (François) né à Braine-le-Comte, dans le Hainaut, en 1581, chanoine & doyen de S. Amé à Douay, professa pendant plus de 30 ans la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649, en odeur de sainteté. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme de S. Thomas*, & d'autres savans ouvrages, imprimés à Anvers 1698, en 6 vol. in-fol. La douceur de son caractere a passé dans ses ouvrages, dans lesquels on remarque un grand éloignement de toute nouveauté. Il témoigna dans toutes les occasions, & en particulier dans l'affaire de Jansenius, une soumission parfaite aux décrets du saint-siege. Il abandonne quelquefois S. Thomas dans ses Commentaires, quand il croit devoir le faire. Cette édition de 1698 est due aux soins du P. Norbert Delbecque, dominicain, né comme Sylvius à Braine-le-Comte. Le 5e vol. renferme diverses Opuscules, & le 6e comprend des Commentaires sur les 4 premiers livres de l'Ancien-Testament. L'éditeur a omis, on ne sait pourquoi, les Opuscules de Sylvius contre le Jansénisme naissant. Estius & Sylvius sont les deux docteurs qui ont le plus contribué à la célébrité de l'université de Douay.

SYLVIUS, (François) professeur d'éloquence, & principal du college de Tournay à Paris, étoit du village de Lévilly, près d'Amiens. Il mourut vers 1530, après avoir travaillé avec zele à bannir des colleges la barbarie, & à y introduire les belles-lettres & l'usage du beau latin. Ses soins ne furent pas perdus, & la littérature de son siecle doit le compter parmi ses bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé : *Progymnasmatum in artem Oratoriam Francisci Sylvii Ambiani, viri eruditione rectâ & judicio acuto insignis, Centuriæ tres*; ou plutôt c'est le titre que donna Alexandre Scot, surnommé l'*Ecossois*, à l'Abrégé qu'il en fit depuis, en un in-8°.

SYLVIUS, (Jacques) frere du précédent, & célebre médecin, mourut en 1555, à 77 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque & latine, dans les mathématiques & dans l'anatomie. On a de lui divers ou-

vrages imprimés à Cologne en 1630, in-fol. sous le titre d'*Opera Medica*. Parmi les traités qui composent ce volume, on doit distinguer sa *Pharmacopée*, traduite séparément en françois par Caille, & imprimée à Lyon en 1574. M. Baumé, bon juge en cette matiere, en fait beaucoup de cas.

SYLVIUS, *voyez* Bois.

SYLVIUS, (Lambert) *ou* VAN-DEN BOSCH, *ou* DU BOIS, écrivain hollandois, né vers l'an 1610 à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le desir d'être utile : ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont : I. *Théatre des Hommes illustres*, &c, Amsterdam 1660, 2 vol. in-4°. II. *Histoire de notre Tems*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam. C'est une continuation de l'Histoire de Léon van Aitzema, mais inférieure à celle-ci. Bernard Costerus, protestant, a relevé bien des fautes de Sylvius, qui décelent l'homme crédule, plein de passion & même de malignité. III. *La Vie des Héros qui se sont distingués sur la Mer*, in-4°, avec fig. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, Pieces de vers, &c.

SYLVIUS, (François DE LE BOE) né à Hanau, dans la Vétéravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, & enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, découverte ou plutôt publiée par Guillaume Harvée, faisoit alors beaucoup de bruit : Sylvius la démontra le premier dans cette université, par des preuves incontestables. Il mit en réputation par ses leçons & ses expériences la chymie qui avoit été négligée jusqu'alors, & mourut à La Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *Œuvres*, Amst. Elzevir 1679, in-4°, & Venise 1708, in-fol.

SYMMAQUE, (S.) natif de Sardaigne, monta sur la chaire de S. Pierre, après le pape Anastase II, le 22 novembre 498. Le patrice Festus fit élire, quelque tems après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyoit disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcédoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths, qui quoiqu'arien ordonna que l'on eut égard à l'élection qui avoit été faite la premiere, & qui avoit eu le plus de suffrages ; en conséquence Symmaque fut confirmé & reconnu par les évêques pour pape légitime. On l'accusa ensuite de plusieurs crimes. Théodoric fit assembler un concile à Rome en 501 à ce sujet ; mais les évêques représenterent fortement à ce prince : » Que le pape lui-même » devoit assembler le concile ; que » le saint-siege avoit ce droit, & » par sa primauté tirée de S. Pierre » & par l'autorité des conciles, & » qu'il n'y avoit point d'exemples » qu'il eut été soumis au jugement » de ses inférieurs «. Théodoric leur montra par les lettres de Symmaque que ce pontife avoit consenti à la convocation de ce concile. Il y fut déchargé des accusations intentées contre lui. Ce décret étant parvenu dans les Gaules, les évêques en furent alarmés, & chargerent S. Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome au nom de tous pour se plaindre de ce que les évêques avoient pris sur eux de juger le pape. » Il n'est pas aisé » (dit-il) de comprendre comment » un supérieur, à plus forte raison » le chef de l'église, peut être jugé » par ses inférieurs « : il loue cependant les Peres d'avoir rendu témoignage à l'innocence du pape. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife romain refusa de communiquer avec lui. Pour s'en venger, l'empereur l'accusa de manichéisme, quoiqu'il eut chassé de Rome les partisans de cette héréfie. Le saint pape fit son Apologie où il parloit avec cette dignité qui convient au sacer-

doce chrétien (elle se trouve dans la collection des Conciles, t. 4). Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'étoit un homme austere, d'un grand zele & d'une vertu sans tache. Nous avons de lui XI *Epîtres* dans le Recueil de D. Coustant, & divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la messe, aux dimanches & aux fêtes des Martyrs, le *Gloria in excelsis*. Voyez l'*Apologie* de ce pape par Ennodius, dans l'édition de ses Œuvres, par le P. Sirmond ; & la *Dissertation* publiée par Eusebe Amort, Bologne 1758.

SYMMAQUE, écrivain du 2e siecle, étoit samaritain. Il se fit juif, puis chrétien, & tomba ensuite dans les erreurs des Ebionites. Il ne nous reste que des Fragmens de la *Version* grecque de la Bible, qu'il avoit faite.

SYMMAQUE, (*Quintus-Aurelius Avianus*) préfet de Rome, se déshonora par la passion qu'il fit paroître pour le rétablissement du Paganisme & de l'autel de la Victoire. Il trouva un puissant adversaire dans S. Ambroise, & fut banni de Rome par l'empereur Théodose le Grand. Etant rentré en grace avec ce prince, il fut fait consul de Rome en 391. Il nous reste de lui dix livres d'*Epîtres*, Leyde 1653, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve des preuves de son éloquence.—Il ne faut pas le confondre avec SYMMAQUE, sénateur & préfet de Rome, beau-pere de Boece, qui fut mis à mort l'an 525 par Théodoric, roi des Goths. *Voyez* BOECE & THÉODORIC.

SYMPHOSIUS, *voyez* AMALARIUS.

SYNCELLE, (George) étoit syncelle de Taraise patriarche de Constantinople, vers l'an 792 ; c'est-à-dire, qu'il occupoit l'office de cet homme qu'on plaçoit auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il étoit moine, & il remplissoit les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronographie*, que le P. Goar a publiée en grec & en latin, Paris 1652, in-fol. Cet ouvrage est important pour la connoissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain & Eusebe, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNESIUS, philosophe platonicien. On ignore le tems où il vivoit. Il nous reste de lui : *Trois Traités de Philosophie naturelle*, avec les figures de Nicolas Flamel, Paris 1612, in-4°, & un *De somniis*, imprimé avec les écrits de Jamblique, autre philosophe platonicien, Venise 1497, in-fol.

SYNESIUS, fut disciple de la fameuse Hypacie d'Alexandrie. Les fideles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagerent à embrasser le Christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre *De la Royauté* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva dix ans après sur le trône épiscopal de Ptolémaïde. Synesius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paroissoit contraire à la vie philosophique qu'il avoit menée, & il ne séparoit point assez quelques idées platoniciennes des dogmes de la religion chrétienne. Synesius, devenu évêque, eut le zele & la charité d'un apôtre. Il célébra un concile, & soulagea les indigens. Nous avons de lui CLV *Epîtres*, des *Homélies*, & plusieurs autres ouvrages dont la meilleure édition est celle du P. Petau, 1633, in-fol. en grec & en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas entiérement exempts des erreurs de la philosophie païenne. On y remarque de l'élégance, de la noblesse & de la pureté. On ignore l'an-

née de la mort de cet homme illustre.

SYNPOSIUS : c'est sous ce nom qu'on trouve des *Enigmes* latines dans le *Corpus Poëtarum* de Mattaire. Quelques-uns croient que ce nom, qui en grec signifie *Banquet*, vient de ce que ces Enigmes furent proposées dans un banquet.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, quitta les Romains pour les Carthaginois. Il épousa ensuite Sophonisbe, qui avoit été promise à Masinissa, à qui il déclara la guerre. Il fut vaincu & fait prisonnier près de Cyrtha, avec son épouse, l'an 203 avant J. C. Les Romains donnerent à Masinissa une partie des états de son ennemi.

SYRIEN, *Syrianus*, sophiste d'Alexandrie vers l'an 470, avoit composé : I. *Quatre Livres* sur la *République* de Platon. II. *Sept Livres* sur la *République d'Athenes*. III. Des *Commentaires* sur *Homere*. Tous ces ouvrages sont perdus, & on doit les regretter.

SYRINX, *voyez* PAN.

SYRIQUE, *voyez* MELECE.

SYRUS, (Publius) *voyez* PUBLIUS SYRUS.

SYSIGAMBIS, mere de Darius, dernier roi de Perse, fit voir à la mort d'Alexandre le Grand, combien la reconnoissance & la magnanimité ont de force sur les belles ames. Elle avoit supporté la mort de Darius, son fils ; mais elle ne put survivre au conquérant macédonien, & mourut de douleur après lui.

SZASZKY-TOMKA, (Jean) né à Folkns-Falva, dans le comté de Turocz, en Hongrie, d'une famille noble, se distingua dans les sciences à Iene, & fut fait recteur du college des Protestans à Raab, où il mourut vers l'an 1760. On a de lui : I. *Liber de ritu explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, Presbourg 1740, in-fol. avec des notes. II. *Introductio in orbis hodierni geographiam*, Presbourg 1748, in-8°. III. *Conspectus introductionis in notitiam Regni Hungariæ, geographicam, historicam, politicam & chronologicam*, Presbourg 1759.

SZEGEDI, (François-Léonard) né à Tirnau, d'un pere protestant, fut élevé par sa mere dans la religion catholique. Il se distingua dans l'étude des belles-lettres dans sa patrie, de la philosophie à Vienne, & de la théologie à Rome. Il fut placé successivement sur le siege épiscopal de Transilvanie, de Vatzen, élevé à la dignité de chancelier du royaume de Hongrie en 1668, & enfin à l'évêché de Neytra en 1669. Dans toutes ces places il montra autant de zele que de lumieres. La Hongrie a plusieurs monumens de sa munificence & de sa religion, & les gens-de-lettres, un *Poëme* latin sur la *Vie* de Ste Marguerite de Hongrie, publié avec des notes par Sigismond Ferrarius. Il mourut en 1675.

SZEGEDI, (Jean-Baptiste) né l'an 1699, d'une noble & ancienne famille dans le comté de Sarwar, en Hongrie, se fit jésuite, enseigna avec distinction les hautes sciences, fut recteur de plusieurs colleges, remplit avec beaucoup de zele les fonctions de missionnaire, devint aumônier-général des troupes, & mourut à Tirnau le 8 décembre 1760. Son affabilité, la candeur de ses mœurs & ses talens l'ont fait regretter. Il étoit sur-tout versé dans le droit de sa patrie ; ses momens de loisir étoient consacrés à ce genre d'étude, & lui ont fait publier : I. *Tripartitum juris Hungarici tyrocinium*, Tirnau 1734, in-12. II. *Synopses titulorum juris Hungarici, notis juridicis, historicis, chronologicis illustratæ*, 1734, in-8°. III. *Decreta & vitæ regum Hungariæ qui Transilvaniam possederunt, cum notis*, Colofwar 1743, in-8°. IV. *Werbötzius illustratus cum notis*, Tirnau 1753, in-8°.

SZEGEDIN, *voyez* ZEGEDIN.

T

TABERNA *ou* TAVERNE, (Jean-Baptiste) né à Lille en 1622, se fit jésuite en 1640, enseigna long-tems la philosophie & la théologie avec distinction. La ville de Douai ayant été affligée d'une épidémie meurtriere l'an 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, & fut la victime de sa charité. On a de lui *Synopsis theologiæ practicæ*, 3 vol. in-12, excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis & éloigné des deux extrêmes, du relâchement & de la rigidité.

TABOR, (Jean-Othon) né à Bautzen en Lusace, l'an 1604, voyagea en France, & s'y fit connoître par son érudition. Les guerres d'Allemagne ayant réduit en cendres sa patrie, où il exerçoit la charge d'avocat & de syndic de la ville, il se retira en 1650 à Giessen, où il fut conseiller du landgrave de Hesse-Darmstad, & en 1667 à Francfort, où ses chagrins le suivirent. Il y mourut en 1674. Ses divers Ouvrages sur le droit ont été publiés en 1688, en 2 vol. in-fol. Praschius, son gendre, a écrit sa *Vie*, qui fut celle d'un bon citoyen & d'un savant appliqué.

TABOUET, (Julien) né dans le Maine, devint procureur-général du sénat de Chambéry. Sa conduite équivoque lui valut une forte mercuriale de la part du premier président, Raymond Pelisson, qui la lui fit par ordre de sa compagnie. Pour s'en venger, Tabouet s'avisa d'accuser le premier président de malversations. Pelisson fut condamné à une peine infamante (à l'amende honorable & à l'amende bursale) par le parlement de Dijon, en 1552. Mais ayant obtenu que son procès seroit revu par des commissaires, il fut absous en 1556, & son accusateur condamné à la peine que Pelisson avoit subie. Il fut depuis mis au pilori & banni. Il mourut en 1562. On a de lui : I. *Sabaudiæ Principum Genealogia, versibus & latinali dialecto digesta*; traduite en françois, en prose & en vers, par Pierre Trehedam. II. Une *Histoire de France* dans le même goût, imprimée avec l'ouvrage précédent en 1560, in-4°.

TABOUROT, (Jean) chanoine & official de Langres, se fit un nom par divers ouvrages. Le *Calendrier des Bergers*, 1588, in-8°, & la *Méthode pour apprendre toutes sortes de Danses*, 1589, in-4°, l'un & l'autre sous le nom de *Thoinot Arbeau*, sont encore recherchés. Il mourut en 1595; il étoit oncle du suivant.

TABOUROT, (Etienne) plus connu sous le nom de sieur *Des-Accords*, procureur du roi au bailliage de Dijon, né en 1547, s'est fait un nom par quelques ouvrages singuliers. Le moins mauvais est celui qui est intitulé : *Bigarrures & Touches du Seigneur Des-Accords*, dont on a plusieurs éditions, une entr'autres avec les *Apophthegmes* de Gaulard & les *Escraignes Dijonoises*, à Paris, chez Mocroi, in-12. Il enfanta cette production à l'âge de 18 ans, mais il la revit & l'augmenta, en ayant plus de 35. Son ouvrage, réimprimé plusieurs fois, entr'autres en 1662, in-12, renferme des regles sur les différentes manieres de plaisanter & même sur les calembours. Cet auteur mourut à Dijon en 1590, à 43 ans.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au tems de Tibere, étoit numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains; & ayant déserté, il assembla une bande de vagabonds & de brigands, & se mit à faire des courses qui lui réussirent. Il devint chef des Muzulains, nation puissante proche des déserts de l'Afrique, & il se ligua avec les Maures du voisinage. Ceux-ci étoient commandés par Mazippa, & formerent un camp-volant, qui portoit le fer, le feu & la terreur de tous côtés; pendant que *Tacfarinas*, avec l'élite des troupes, campoit à la maniere des Romains, & accoutumoit ses gens à la discipline militaire. Les Cinithiens, autre nation considérable, entrerent dans les mêmes intérêts. Furius Camillus, pro-consul d'Afrique, averti de ces mouvemens, marcha contre lui & le vainquit l'an 17 de J. C. Tacfarinas renouvella ses brigandages quelque tems après : il assiégea même un château où Decrius commandoit, & défit la garnison qui étoit sortie pour se battre en rase campagne. Decrius remplit les devoirs d'un guerrier très-brave & très-expérimenté. Les blessures qu'il avoit reçues, dont l'une lui avoit crevé un œil, ne l'empêcherent pas de faire tête à l'ennemi; mais ses soldats ayant pris la fuite, il perdit la victoire & la vie. Sa mort fut vengée par Apronius, successeur de Camille dans le proconsulat d'Afrique. Ce général, à la tête de 500 vétérans, chassa l'ennemi de devant la ville de Thala qu'il assiégeoit. Junius Blesus, successeur d'Apronius, remporta aussi divers avantages sur Tacfarinas, qui avoit changé sa méthode de faire la guerre, & ne faisoit plus que des courses, à la maniére des Numides. Ce dernier, sans être abattu par ses défaites réitérées, envoya un ambassadeur à l'empereur pour lui demander des terres, qu'il promettoit de cultiver en paix : demande raisonnable, & qu'un vainqueur humain & sage n'eut pas hésité d'accorder; mais ce n'étoit pas-là le génie de l'ancienne Rome. Blesus reçut ordre de le poursuivre plus vigoureusement. Après avoir tenté vainement de le réduire, il céda cette tâche au pro-consul Dolabella. Ce nouveau général gagna sur lui une bataille, & le vaincu mourut les armes à la main.

TACHARD, (Guidon) missionnaire jésuite, connu sur-tout par les deux voyages qu'il a faits à Siam, & par les relations curieuses qu'il a données de ce royaume. Il y a plusieurs de ses *Lettres* dans le *Recueil des Lettres édifiantes*. Il publia entre ses deux voyages un *Dictionnaire François & Latin*, Paris 1689, in-4°, & un autre *Latin-François*, tous deux à l'usage du duc de Bourgogne. La meilleure édition de celui-ci est celle de Paris, Barbou, 1727, in-4°. Il mourut vers la fin du 17e siecle.

TACHON, (Dom Christophe) bénédictin de St-Sever, au diocese d'Aire, mort en 1693, cultiva le talent de la chaire avec succès. On a de lui un livre intitulé : *De la sainteté & des devoirs d'un Prédicateur évangélique, avec l'Art de bien prêcher, & une courte Méthode pour catéchiser*, in-12.

TACHOS *ou* TACHUS, roi d'Egypte du tems d'Artaxercès-Ochus, défendit ce royaume contre les Perses, qui songeoient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes, commandé par Agésilas, qui le trahit d'une maniere indigne. Tachos ayant donné à Chabrias, athénien, le commandement de l'armée, & n'ayant laissé à Agésilas que celui des troupes auxiliaires, celui-ci profita de la révolte de Nectanebus, avec lequel il se signala. Le roi d'Egypte fut obligé de sortir de son royaume; & on ne sait pas trop ce

que devint ce malheureux prince. Athénée donne une cause singuliere au ressentiment d'Agésilas. Il prétend que Tachos, le voyant de petite taille, lui appliqua la fable de la montagne qui accouche d'une souris; & qu'Agésilas en colere lui répondit : *Vous éprouverez un jour que je suis un lion.*

TACITE, (*C. Cornelius Tacitus*) historien latin, étoit chevalier romain. Vespasien le prit en affection & commença à l'élever aux dignités : Tite & Domitien eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Il fut consul l'an 97, à la place de Virginius-Rufus, sous Nerva, & épousa la fille du fameux Agricola. Il plaida plusieurs fois à Rome, & fit admirer son éloquence. Pline le Jeune & lui étoient étroitement liés; ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages. Nous avons de Corneille-Tacite : I. Un Traité des *Mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples, mais comme Horace chantoit celles des barbares nommés *Getes* : l'un & l'autre ne connoissoient que peu ce qu'ils louoient, & vouloient peut-être faire la satyre de Rome, devenue le siege de la mollesse & de la corruption; cependant, ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains, donne lieu de croire que le tableau de Tacite, quoiqu'embelli, est ressemblant dans plusieurs points. II. La *Vie* de son beau-pere *Agricola*. Cet écrit est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions. III. *Histoire des Empereurs*; mais de vingt-huit ans que cette Histoire contenoit (depuis l'an 69 jusqu'en 96) il ne nous reste que l'année 96 & une partie de 70. IV. Ses *Annales* : elles renfermoient l'histoire de 4 empereurs, Tibere, Caligula, Claude, Néron. Il ne nous reste que l'histoire du premier & du dernier, à-peu-près entiere; Caligula est perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude. L'empereur Tacite, qui se faisoit honneur de descendre de la famille de l'historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliotheques, & qu'on en fit tous les ans dix copies aux dépens du public, afin qu'elles fussent plus correctes. Cette sage précaution n'a pas pu néanmoins nous conserver, en entier, un ouvrage si digne de passer à la postérité. Tacite est, sans comparaison, le plus grand des historiens aux yeux d'un philosophe. Il a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse & de vérité; les événemens touchans, d'une maniere pathétique, & la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possede, dans un haut degré, la véritable éloquence, le talent de dire simplement de grandes choses. On doit le regarder comme un des meilleurs maîtres de la morale, par la triste, mais utile connoissance des hommes, qu'on peut acquérir dans la lecture de ses ouvrages. On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine; c'est-à-dire, de l'avoir peut-être trop étudiée. On l'accuse encore d'être obscur; ce qui signifie seulement qu'il n'a pas écrit pour la multitude. On lui reproche enfin d'avoir le style trop concis : comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'étoit pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits en récompense sont d'autant plus vifs & plus frappans. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir parlé de quelques objets que d'après ses prétentions ou des erreurs populaires, comme lorsqu'il répete les calomnies des idolâtres contre les Chrétiens, dont il reconnoît d'ailleurs l'innocence relativement aux accusations de Néron, & qu'il plaint d'avoir été

l'objet

l'objet des cruautés de ce monstre. Plusieurs auteurs se sont exercés sur Tacite. Il y en a une traduction françoise par d'Ablancourt, & une par Guérin, chacune en 3 vol. in-12: l'une & l'autre sont peu prisées. Celle qu'a faite Amelot n'est estimable que par les connoissances politiques qu'il a étalées dans ses longues notes; elle est en 6 vol. auxquels on a ajouté une suite en 4 vol. L'abbé de la Bletterie a traduit les *Mœurs des Germains*, la *Vie d'Agricola*, 2 vol. in-12; & les six premiers livres des *Annales*, 3 vol. in-12: le P. d'Otteville a traduit le reste en 4 vol. in-12. Cette version est élégante & fidelle. D'Alembert a traduit divers morceaux de Tacite en 1 vol. in-12... Nous avons plusieurs éditions de Tacite. La premiere est de Venise, 1468, in-fol. Juste-Lipse en a donné une in-fol. à Anvers 1585: Gronovius, une en 2 vol. in-8°, à Amsterdam 1672, que l'on appelle *des Variorum*. On préfere celle de Ryckius, où le texte est plus exact, en 2 vol. in-8°, à Leyde 1687. Elzevir, en 1634, en a donné aussi une fort estimée. On fait cas encore de celle *ad usum Delphini*, 1682 & 1687, 2 vol. in-4°; & de celle d'Utrecht 1721, 2 vol. in-4°. Celle qui parut en 1760, in-12, 3 vol. que nous devons à M. Lallemant, est exacte. Il a paru chez L. F. de la Tour, à Paris, rue S. Jacques, 1771, un Tacite en 4 vol. in-4°; & 1776, 7 vol. in-12, dont le titre est: *C. Cornelii Taciti Opera, recognovit, emendavit, Supplementis explevit, Notis, Dissertationibus, Tabulis geographicis illustravit Gabriel Brotier*. C'est la meilleure édition qu'on ait donnée de cet auteur. Les lacunes sont remplies avec tant de jugement & de goût qu'on ne s'apperçoit ni de la perte ni de la réparation.

TACITE, (*M. Claudius*) empereur romain, fut élu par le sénat à la place d'Aurélien, le 25 septembre de l'an 275, après un interregne d'environ 7 mois. Il se donna tout entier à l'administration de la justice & au gouvernement de l'état; & dans l'une comme dans l'autre de ces fonctions, il s'attira l'approbation générale. Il poussa le désintéressement si loin, qu'au lieu de profiter des revenus de l'empire, il lui sacrifia ses propres biens, qui montoient en fonds & en meubles à 7 ou 8 millions d'or. La justice, exempte de corruption, se rendoit selon le droit de chacun; & afin que le cours en fût toujours égal, il dressa de sages constitutions. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution furent condamnés, & les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Il entreprit de porter la guerre chez les Perses & chez les Scythes Asiatiques; & il étoit déja à Tarse en Cilicie, quand il fut attaqué de la fievre, ou plutôt par ses soldats qui lui ôterent la vie. Les historiens qui conviennent le plus entr'eux, ne lui donnent qu'environ 6 mois de regne (*voyez* l'article précédent). Florien, son frere utérin, lui succéda.

TACONNET, (Toussaint-Gaspard) né à Paris en 1730, d'un menuisier, quitta le métier de son pere pour se livrer à son inclination libertine. Il se mit à faire des vers; le cabaret fut son parnasse. Etant entré dans la troupe des histrions de la foire, il fut à la fois acteur & poëte. Ses héros étoient des Savetiers, des Ivrognes, des Commeres, des Barbouillards, des Ezrillards. Il mourut à Paris à l'hôpital de la Charité, en décembre 1774, des suites de ses débauches.

TACQUET, (André) jésuite d'Anvers, mort en 1660, se distingua dans les mathématiques, & donna un bon *Traité d'Astrono-*

mre. Ses Ouvrages, imprimés en un vol. in-fol. à Anvers en 1669 & 1707, ont été recherchés, & méritent encore de l'être.

TADDA, (François) sculpteur de Florence, florissoit au milieu du 16*e* siecle. Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, l'honora de sa protection & de son estime. Ce sculpteur trouvant plusieurs morceaux de porphyre parmi des pieces de vieux marbre, voulut en composer un bassin de fontaine, qui parût être d'une seule pierre. Il fit, dit-on, distiller certaines herbes, dont il tira une eau qui avoit tant de vertu, qu'en y trempant plusieurs morceaux détachés, elle les unissoit & leur donnoit une dureté extraordinaire. Il répéta cet essai plusieurs fois avec un égal succès; mais son secret fut enterré avec lui.

TAFFI, (André) peintre, natif de Florence, mort en 1294, âgé de 81 ans, apprit son art de quelques peintres grecs, que le sénat de Venise avoit mandés. Il s'appliqua sur-tout à la Mosaïque, sorte de peinture dont le secret lui fut montré par Apollonius, un de ces artistes grecs. Taffi travailla de concert avec lui, dans l'église de S. Jean de Florence, à représenter plusieurs histoires de la Bible. On admiroit sur-tout un Christ, de la hauteur de sept coudées, composé avec un grand soin par Taffi. On reproche à ce peintre d'avoir été plus sensible au profit, qu'à l'honneur qu'il retira de ce beau morceau de peinture, & d'avoir depuis précipité son travail par avidité pour son gain.

TAFFIN, (Pierre) jésuite, né à St-Omer, mort à Lille le 8 mai 1650, âgé de 52 ans, étoit bien instruit des usages des Romains, comme il paroît par le traité qu'il a publié sous ce titre: *De veterum Romanorum anno seculari*, Tournai 1641, in-4°, traité inséré dans le 8e tome des *Antiquités Romaines* de Grævius.

TAGEREAU, (Vincent) avocat au parlement de Paris, au 17*e* siecle, étoit angevin. On a de lui: I. Un Traité contre le congrès, imprimé à Paris en 1611, in-8°, sous ce titre: *Discours de l'impuissance de l'Homme & de la Femme*. L'auteur y prouve que le congrès est déshonnête, impossible à exécuter, & empêche plutôt de connoître la vérité, qu'il ne sert à la découvrir. Cet usage abominable fut aboli en 1677, sur un plaidoyer de Lamoignon, alors avocat-général. II. Le *Vrai Praticien François*, in-8°.

TAGLIACOCCI, (Gaspard) professeur en médecine & en chirurgie dans l'université de Bologne sa patrie, mourut dans cette ville en 1553, à 64 ans. Il s'est rendu très-fameux par un livre où il enseigne la maniere de réparer les défauts des narines, des oreilles & des levres, dans le cas de mutilation ou de difformité de ces parties. Mais Manget croit que tout ce qu'il dit sur cette matiere, quelqu'ingénieux qu'il soit, n'a jamais pu exister que dans la théorie, & que lui-même ne l'avoit point pratiqué. Quoi qu'il en soit, Tagliacocci rapporte des exemples de nez perdus, rétablis par son art. Sa statue, dans la salle d'anatomie de Bologne, le représente un nez à la main. Son Traité, plein de choses curieuses, divisé en deux livres, & accompagné de figures, parut à Francfort en 1598, in-8°, sur l'édition faite à Venise l'année précédente, 1597, in-fol. sous ce titre: *De Curtorum chirurgia per insitionem*. Un nommé *Verduin* a renouvellé l'idée de Tagliacocci, dans son livre *De nova Artuum decurtandorum ratione*, Amsterdam 1696, in-8°.

TAHUREAU, (Jacques) né au Mans vers 1527, fit quelques campagnes avant de se marier. Il n'étoit encore fixé à aucun état, quand il

mourut en 1555. Ses Poëfies furent imprimées à Paris en 1574, in-8°. Ses *Dialogues facétieux*, 1566, in-8°, prouvent que l'auteur avoit de la gaieté dans le caractere & du naturel dans l'esprit; mais ses vers font très-peu de chose.

TAILLE, (Jean & Jacques de la) poëtes dramatiques françois, étoient deux freres, qui naquirent à Bondaroi dans la Beauce, près de Pithiviers, d'une famille noble & ancienne: Jean en 1536, & Jacques en 1542. Le premier s'appliqua d'abord au droit; la lecture de Ronfard & de du Bellai lui fit bientôt abandonner les loix pour les muses. Il inspira son goût à son frere, qui, avant l'âge de 20 ans, composa cinq Tragédies, & d'autres Poëfies; mais il mourut de la peste en 1562, à la fleur de son âge. Jean, son frere aîné, prit le parti des armes. Il se trouva à la bataille de Dreux, & fut dangereusement blessé au visage à celle d'Arnai-le-Duc. Au retour du combat, le roi de Navarre, depuis Henri IV, courut l'embrasser, & le remit à ses chirurgiens pour être pansé. Il mourut en 1608. On a de lui: I. Des Tragédies, des Comédies, des Elégies & d'autres Poëfies, imprimées avec celles de son frere Jacques, en 1573 & 1574, 2 vol. in-8°. II. Une *Géomance*, 1574, in-4°. III. *Les Singeries de la Ligue*, 1595, in-8°, ou dans la *Satyre Ménippée*. IV. *Discours des Duels*, 1607, in-12. Le guerrier valoit mieux en lui que le poëte & le prosateur.

TAILLEPIED, (Noël) religieux de S. François, né à Pontoise, mort en 1589, fut lecteur en théologie & prédicateur. On a de lui: I. Une *Traduction* françoise des *Vies de Luther, de Carlostad & de Pierre Martyr*, écrite en latin par Jerôme Bolsec, in-8°. II. Un *Traité de l'Apparition des Esprits*, 1602, in-12. III. Un Recueil sur les *Antiquités de la ville de Rouen*, in-8°. C'est son meilleur ouvrage. IV. L'*Histoire des Druides*, Paris 1585, in-8° : livre savant, rare & recherché.

TAISAND, (Pierre) avocat & jurisconsulte au parlement de Dijon, sa patrie, puis trésorier de France en la généralité de Bourgogne, naquit en 1644, & mourut en 1715, aimé & estimé. Ses meilleurs ouvrages sont : I. Les *Vies des plus célebres Jurisconsultes*. La plus ample édition de cet ouvrage est celle de 1737, in-4°. II. *Histoire du Droit Romain*, in-12. III. *Coutume générale de Bourgogne*, avec un *Commentaire*, 1698, in-fol.

TAISNIER, (Jean) né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles-Quint; mais cet emploi gênant son goût pour le travail & les talens agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passoit pour un habile chiromancien. On a de lui: I. *Opus mathematicum*, Cologne 1562, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa *Chiromancie* & son *Astrologie judiciaire*. II. *De natura & effectibus magnetis*, Cologne 1562, in-4°.

TAIX, (Guillaume de) chanoine & doyen de l'église de Troyes en Champagne, & abbé de Basse-Fontaine, naquit au château de Fresnay, près de Châteaudun, en 1532, d'une noble famille, & mourut en 1599. Il a donné une Relation curieuse & intéressante de ce qui s'est passé aux états de Blois en 1576, qu'on trouve dans les *Mêlanges* de Camusat; & une autre de deux assemblées du clergé, où il avoit assisté comme député: celle-ci parut à Paris en 1625, in-4°.

TALBOT, (Jean) comte de Shrewsbury & de Waterford, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie, donna les premieres marques de sa valeur,

lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, qui le fit gouverneur de cette isle. Il se signala ensuite en France, où il étoit passé en 1417, avec l'armée angloise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise & Laval. Il commandoit au siege d'Orléans, avec les comtes de Suffolck & d'Escalles; mais la Pucelle les obligea de le lever. Talbot continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier à la bataille du Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, & rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII; il remplit sa commission avec beaucoup d'intelligence. La Guienne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bordeaux avec plusieurs autres villes, & rétablit les affaires des Anglois; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siege aux François, il fut tué dans une bataille avec un de ses fils, le premier juillet 1453. Les Anglois l'appelloient leur *Achille*, & il étoit digne de ce nom. Aussi brave qu'habile, il étoit le plus grand général qu'ils eussent alors. Les armes n'étoient pas son seul talent; il savoit négocier ainsi que combattre.

TALBOT, (Pierre) né en Irlande en 1620, d'une branche de l'illustre maison de Talbot, devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II roi d'Angleterre. Son zele pour la religion catholique le porta à quitter la cour & à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'église, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté & renfermé par les Protestans dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté, vers 1682. On a de lui: I. *De natura Fidei & Hæresis*, in-8°. II. *Politicorum Catechismus*, in-4°. III. *Tractatus de Religione & Regimine*, in-4°. IV. *Histoire des Iconoclastes*, Paris 1674, in-4°; & d'autres ouvrages.

TALBOT, (Richard) duc de Tyrconel, frere du précédent, se trouva dès l'âge de 15 ans à une bataille, où il resta 3 jours parmi les morts. Après la mort de Cromwel, il s'attacha à Charles II, roi d'Angleterre, & fut laissé vice-roi d'Irlande par Jacques II, lorsque ce dernier passa en France. Talbot s'opposa à Guillaume, prince d'Orange, & se préparoit à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son Oraison funebre, prononcée à Paris par l'abbé Anselme, & publiée in-4°, donne une grande idée de sa valeur & de son zele pour la religion catholique & pour les Stuarts.

TALBOT, (Guillaume) de la même maison que les précédens, mais d'une branche protestante établie en Angleterre, mort en 1730, avoit été successivement évêque d'Oxford, puis de Sarisbury, & enfin de Durham. On a de lui un volume de *Sermons*, & quelques autres écrits, qui n'ont qu'un mérite médiocre.

TALBOT, (Charles) fils du précédent, & lord grand-chancelier d'Angleterre, naquit en 1686, & mourut en 1736, après avoir montré beaucoup de talent pour les affaires d'état & pour la politique.

TALLARD, (Camille d'Hostun, comte de) maréchal de France, naquit le 14 février 1652, d'une ancienne & illustre maison de Provence. Il eut, à l'âge de 16 ans, le régiment royal des Cravates, à la tête duquel il se signala pendant dix ans. Il suivit Louis XIV en Hollande l'an 1672. Turenne, instruit de son mérite, lui confia en 1674 le corps de bataille de son armée au combat de Mulhausen

& de Turkeim. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693. Sachant également manier le caducée & le glaive, il fut envoyé l'an 1697, en qualité d'ambassadeur, en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de Charles II roi d'Espagne. La guerre s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach, sous les ordres du duc de Bourgogne, & mit le siege devant Landau. Les Impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, étant venus l'attaquer dans ses lignes, il alla au devant d'eux, & les battit. La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. Le maréchal de Tallard fut envoyé, en 1704, avec un corps d'environ 30,000 hommes, pour s'opposer à Marleborough, & se joindre à l'électeur de Baviere. Les deux armées se rencontrerent à-peu-près dans les mêmes campagnes où le maréchal de Villars avoit remporté une victoire un an auparavant, c'est-à-dire, dans la plaine d'Hochstet. Le général anglois & le prince Eugene, eurent tout l'honneur de cette grande journée. Le maréchal de Tallard courant pour rallier quelques escadrons, la foiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de troupes françoises; il fut fait prisonnier & mené au général anglois, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux-communs qu'on lui débitoit sur l'inconstance de la fortune, dit à Marleborough avec une impatience très-déplacée: » Tout cela n'em» pêche pas que votre grandeur » n'ait battu les plus braves troupes » du monde.—J'espere (repliqua » milord) que votre grandeur ex» ceptera celles qui les ont bat» tues ». Le maréchal de Tallard fut conduit en Angleterre, où il servit beaucoup la France, en détachant la reine Anne du parti des alliés, & en faisant rappeller Marleborough. De retour en France en 1712, il fut créé duc. En 1726, il fut nommé secretaire-d'état: place qu'il ne conserva pas longtems, étant mort en 1728, à 76 ans. Il eut un fils, Marie-Joseph de Hostun, duc de Tallard, dont le duché fut érigé en pairie en 1715; & dont l'épouse, Marie-Isabelle-Gabrielle de Rohan, née en 1699, succéda à son aïeule madame de Ventadour dans la charge de gouvernante des enfans de France. Le maréchal de Tallard avoit des lumieres. L'académie des sciences se l'étoit associé en 1723. Sa présomption ternit la gloire qu'il auroit pu retirer de l'ardeur de son courage & de l'activité de son esprit.

TALLEMANT, (François) abbé du Val-Chrétien, prieur de S. Irénée de Lyon, & l'un des Quarante de l'académie françoise, naquit à la Rochelle vers 1620. Il fut aumônier du roi pendant 24 ans, & ensuite de la dauphine, à laquelle il plut par son amour pour les belles-lettres. Il mourut sous-doyen de l'académie françoise, en 1693, à 73 ans. L'abbé Tallemant possédoit les langues mortes & les vivantes; mais il écrivoit avec beaucoup de négligence dans la sienne. Nous avons de lui: I. Une Traduction françoise des *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, en 8 vol. in-12. L'abbé Tallemant, sec traducteur du françois d'Amyot (suivant l'expression de Boileau) n'offre dans cette version, ni fidélité, ni élégance. Louis XIV, qui avoit quitté Amyot pour la lire, revint bientôt à ce naïf écrivain. La version de Tallemant fut imprimée sept fois du vivant de l'auteur: tant il est vrai que le débit d'un livre n'en prouve pas le mérite. II. Une *Traduction* de l'*Histoire de Venise* du procurateur Nanni, 1682, en 4 vol.

in-12, qui vaut mieux que la précédente.

TALLEMANT, (Paul) parent du précédent, né à Paris en 1642, devint membre de l'académie françoise & secretaire de celle des inscriptions. Le grand Colbert lui obtint des pensions & des bénéfices; il eut beaucoup de part à l'*Histoire de Louis XIV par les Médailles* (voyez BOZE & TOURREIL). On a encore de lui des *Harangues* & des *Discours*, qui ne sont pas des chef-d'œuvres d'éloquence, mais où il y a de bonnes choses; & un *Voyage de l'Isle d'Amour*, 1663, in-12, qui n'est pas fait pour attiser cette passion. Il mourut en 1712. Aux richesses dont il avoit embelli son esprit, il joignoit le trésor plus précieux de la vertu. Sa société étoit douce & aisée; il sut se faire des amis & les conserver.

TALON, (Omer) avocat-général au parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la robe, en soutint la gloire par son intégrité autant que par ses talens. Il mourut en 1652, à 57 ans, regardé comme l'oracle du barreau, & respecté même de ses ennemis. On a de lui 8 vol. in-12 de *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étoient présentées au parlement, pendant les troubles de la Fronde. Ils commencent à l'an 1630, & finissent en juin 1653.

TALON, (Denys) fils du précédent, lui succéda dans la charge d'avocat-général. Il fut digne de son pere, & se signala par les mêmes vertus & les mêmes talens. Il mourut en 1698, président-à-mortier. Nous avons de lui quelques pieces, imprimées avec les *Mémoires* de son pere, qu'elles ne déparent point. Le *Traité de l'autorité des Rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui. Ce Traité est de Roland le Vayer de Boutigni, mort intendant de Soissons en 1685.

TAMAYO, (Martin) soldat espagnol, servant en Allemagne dans l'armée de l'empereur Charles-Quint, l'an 1546, se rendit célebre par une action de bravoure. L'armée de l'empereur, plus foible que celle des Protestans, commandée par le landgrave de Hesse, étoit campée en présence des ennemis, près d'Ingolstad; un rebelle d'une taille de géant, & qui se croyoit le héros de son siecle, s'avançoit chaque jour entre les deux camps, armé d'une hallebarde, & provoquoit au combat les plus braves des Impériaux. Charles-Quint fit faire des défenses, sous peine de la vie, à tous les siens d'accepter le défi. Ce fanfaron revenoit tous les jours, & s'approchant du quartier des Espagnols, leur reprochoit leur lâcheté dans les termes les plus injurieux. Tamayo, simple fantassin dans un régiment de sa nation, ne put souffrir l'insolence de ce nouveau Goliath. Il prit la hallebarde d'un de ses camarades, & se laissant couler le long des retranchemens, il alla l'attaquer; & sans avoir été blessé, lui porta un coup de hallebarde dans la gorge & le jeta sur le carreau. Il prit ensuite l'épée de ce malheureux, dont il lui coupa la tête, & l'apporta dans le camp. Il la fut présenter à sa majesté, & se jetant à ses pieds, il lui demanda la vie. Charles-Quint, qui connoissoit toute l'importance de la discipline militaire, la lui refusa, malgré les prieres des principaux officiers de l'armée; mais voyant les troupes espagnoles prêtes à en venir aux dernieres extrêmités pour qu'on leur rendît leur illustre camarade, il le remit entre les mains du duc d'Albe, qui lui accorda sa grace.

TAMBURINI, (Thomas) naquit à Caltanisette en Sicile, en 1591, d'une famille illustre, se fit jésuite, enseigna la théologie pendant 24 ans, fut ensuite censeur

& consulteur du saint-office, & mourut à Palerme l'an 1675. Ses Ouvrages, qui roulent tous sur la *Théologie Morale*, ont été recueillis à Lyon, 1659, in-fol. & à Venise en 1755. Il y explique le Décalogue & les Sacremens. Quelques théologiens y ont trouvé des propositions repréhensibles, mais l'autorité ecclésiastique n'a point confirmé leurs censures. — Il ne faut pas le confondre avec Michel-Ange TAMBURINI, général des Jésuites, mort en 1730.

TAMERLAN, appellé par les siens *Teimur-Lenc* ou *Teimur le Boiteux*, empereur des Tartares, étoit fils d'un berger, suivant les uns, & issu d'un sang royal, suivant les autres. Il naquit en 1335 dans la ville de Resch, territoire de l'ancienne Sogdiane. Son courage éclata de bonne heure. Sa premiere conquête fut celle de Balk, capitale du Korasan, sur les frontieres de la Perse. Delà il alla se rendre maître de la province de Candahar. Il subjugua toute l'ancienne Perse, & retournant sur ses pas pour soumettre les peuples de la Transoxane, il prit Bagdad. Il passa ensuite aux Indes, les soumit, & se saisit de Deli qui en étoit la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie, il prend Damas. Il revole à Bagdad qui vouloit secouer le joug, il la livre au pillage & au glaive. On dit qu'il y périt plus de 80,000 habitans; elle fut entiérement détruite. Les villes de ces contrées étoient aisément rasées, & se rebâtissoient de même; elles n'étoient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur grec, qui ne trouvoit aucun secours chez les Chrétiens, s'adressa au héros tartare. Cinq princes mahométans, que Bajazet avoit dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploroient dans le même tems son secours. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs; mais il ne voulut combattre Bajazet qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siege de Constantinople, & de rendre justice aux princes musulmans dépossédés. Le fier Bajazet reçut ces propositions avec colere & avec mépris. Tamerlan, furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, il prit la ville d'Arcingue, & fit passer au fil de l'épée les habitans & les soldats. Delà il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre; mais cette ville ayant refusé, il l'abandonna à la fureur du soldat. Il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens, qu'il ordonna de lui amener pour les punir comme les premiers auteurs de la résistance. Après qu'on leur eut lié la tête aux cuisses, on les jeta dans une fosse profonde, que l'on ferma de poutres & de planches, recouvertes par-dessus de terre, afin qu'ils souffrissent plus long-tems en cet affreux abyme, & qu'ils sentissent toutes les horreurs du désespoir & de la mort. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas & Alep, qu'il traita de la même maniere, enlevant des richesses infinies, & emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie & la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra ensuite dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'au Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchoit de Bajazet: les deux héros se rencontrerent dans les plaines d'Ancyre en Phrygie, en 1402. On livre la bataille qui dure 3 jours, & Bajazet est vaincu & fait prisonnier. Le vainqueur l'ayant envisagé attentivement, dit à ses soldats: *Est-ce-là ce Bajazet qui nous a insultés?* — *Oui*, répondit le captif, *c'est*

moi, & il vous sied mal d'outrager ceux que la fortune a humiliés. Tamerlan lui ayant demandé comment il l'auroit traité, si la fortune lui avoit été favorable ? *Je vous aurois renfermé*, lui répondit-il, *dans une cage de fer*; & aussi-tôt il le condamna à la même peine, si l'on en croit les Annales Turques. Les auteurs arabes prétendent que ce prince se faisoit verser à boire par l'épouse de Bajazet à demi-nue ; & c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans ne se marierent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit Voltaire, qui combat toujours les faits par de froides antithèses, de concilier la cage de fer & l'affront brutal fait à la femme de Bajazet, avec la lettre qu'il écrivit à Soliman, fils de Bajazet. » Je veux oublier que j'ai » été l'ennemi de Bajazet; je servi» rai de pere à ses enfans, pourvu » qu'ils attendent les effets de ma » clémence. Mes conquêtes me » suffisent, & de nouvelles faveurs » de l'inconstante fortune ne me » tentent point ». Supposé qu'une telle lettre ait été écrite, elle pouvoit n'être qu'un artifice ; d'ailleurs, la colere de Tamerlan satisfaite, lui laissoit sans doute quelqu'instant où l'humanité pouvoit se faire écouter. Les Turcs disent encore que Tamerlan, n'étant pas content de Soliman, déclara sultan un autre fils de Bajazet, & lui dit : » Reçois l'héritage de ton » pere ; une ame royale sait con» quérir les royaumes & les ren» dre ». Les historiens orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célebres, des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. La prétendue magnanimité de Tamerlan n'étoit pas sans doute de la modération. On le voit bientôt après piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate, & retourna dans Samarkande, qu'il regardoit comme la capitale de ses vastes états. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, & l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur grec, Manuel Paléologue y envoya ses ambassadeurs ; mais il en vint de la part de Henri III, roi de Castille. Il y donna une de ces fêtes qui ressemblent à celles des premiers rois de Perse. Tous les ordres de l'état, tous les artisans passerent en revue, chacun avec les marques de sa profession. Il maria tous ses petits-fils & toutes ses petites-filles le même jour. Enfin, résolu d'aller faire la conquête de la Chine, il mourut l'an 1405, en sa 71e année, à Otrar, dans le Turquestan, après avoir régné 36 ans : plus heureux par sa longue vie & par le bonheur de ses descendans, qu'Alexandre auquel les Orientaux le comparent ; & il seroit effectivement difficile de dire lequel des deux conquérans valut mieux ; si le grec fit des réponses & des actions sages qu'on ne trouve pas dans l'histoire du Sogdien, il commit aussi sur ses serviteurs & ses amis des atrocités qu'on ne reproche pas à celui-ci. Il ne paroît pas qu'en général Tamerlan fût d'un naturel plus violent qu'Alexandre. Un poëte persan étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, & jouant à un jeu d'esprit qui consistoit à estimer en argent ce que valoit chacun d'eux : *Je vous estime trente aspres*, dit-il au grand Kan. — *La serviette dont je m'essuie les vaut*, répondit le monarque. — *Mais c'est aussi en comptant la serviette*, repartit Homédi ; & Tamerlan ne s'en offensa pas. Ses fils partagerent entr'eux ses conquêtes. Nous avons une *Histoire* de Tamerlan, composée en persan par un auteur contemporain ; & traduite par Petis de la Croix, 1722, en 4 tom. in-12. *Voy.* GOLIUS Jacques.

TANAQUESIUS, *voyez* THOMASIUS.

TANAQUILLE, appellée aussi *Cécilie*, femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinie, ville de Toscane, fut mariée à Lucumon, fils d'un homme qui s'étoit réfugié dans cette ville, après avoir été chassé de Corinthe sa patrie. Les deux époux, dévorés l'un & l'autre d'une ambition égale, allerent tenter fortune à Rome. Lucumon y prit le nom de *Tarquin*. Il gagna l'estime & l'amitié des Romains, & s'insinua tellement dans les bonnes graces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, & qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été assassiné la 38*e* année de son regne, Tanaquille fit tomber la couronne sur Servius-Tullius, son gendre. Elle l'aida dans l'administration des affaires, & fut son conseil, ainsi qu'elle avoit été celui de son époux. La mémoire de cette femme fut en si grande vénération dans Rome pendant plusieurs siecles, qu'on y conservoit précieusement les ouvrages qu'elle avoit filés, sa ceinture, & une robe royale qu'elle avoit faite pour Servius-Tullius. C'est elle qui fit la premiere de ces tuniques tissues, que l'on donnoit aux jeunes gens, quand ils se défaisoient de la *Prætexta* pour prendre la robe virile; & de celles dont on revêtoit les filles qui se marioient.

TANCHELIN *ou* TANCHELME, fanatique du 12*e* siecle, né à Anvers, prêcha publiquement dans les Pays-Bas & dans la Hollande contre les sacremens, les prêtres, les évêques, les papes & la dîme. Cet imposteur avoit tellement fasciné les esprits, qu'il abusoit des filles en présence de leurs meres, & des femmes en présence de leurs maris. Bien loin que les uns & les autres le trouvassent mauvais, ils se croyoient tous honorés de l'amour du prétendu prophete. Il paroissoit en public, escorté de 3000 hommes armés qui le suivoient partout. Il marchoit avec la magnificence d'un roi, & il se servoit de son fanatisme pour subvenir à ses dépenses. Un jour qu'il prêchoit à une grande foule de peuple, il fit placer à côté de lui un tableau de la sainte Vierge, & mettant sa main sur celle de l'image, il eut l'impudence de dire à la Mere de Dieu: *Vierge Marie, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse.* Puis se tournant vers le peuple: *Voilà*, dit-il, *que j'ai épousé la Ste Vierge; c'est à vous à fournir aux frais des fiançailles & des noces.* En même tems il fait placer à côté de l'image deux troncs, l'un à droite & l'autre à gauche: « Que les hommes » (dit-il) mettent dans l'un ce » qu'ils veulent me donner, & » les femmes dans l'autre; je ver» rai lequel des deux sexes a le » plus d'amitié pour moi & pour » mon épouse ». Les femmes s'arracherent jusqu'à leurs colliers & leurs pendans d'oreilles pour les lui donner. Cet enthousiaste d'une espece singuliere fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, & dans plusieurs villes de la Flandre, sur-tout à Anvers, malgré le zele de S. Norbert, qui le confondit plusieurs fois. Il s'avisa d'aller à Rome en habit de moine, prêchant par-tout ses erreurs; mais à son retour, il fut arrêté & mis en prison par Frédéric, archevêque de Cologne. Il s'échappa de sa prison, mais il ne tarda pas à subir la peine que méritoit ses crimes; il fut assassiné en 1125 dans un tumulte qu'il avoit lui-même excité.

TANCREDE DE HAUTEVILLE, seigneur normand, vassal de Robert duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils, entr'autres Guiscard & Roger, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme en 1070, & se

rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendans régnerent dans la suite avec beaucoup de gloire.

TANCREDE, comte de Liche, fils naturel de Roger premier roi de Sicile, fut déclaré roi de Naples & de Sicile en 1190, après la mort de Guillaume le Bon, mort sans enfans, & régna jusqu'en 1194, année de sa mort. Il avoit fait couronner en 1193 Guillaume son fils; mais l'empereur Henri VI, surnommé *le Cruel*, qui avoit des prétentions sur ce royaume, profita du bas âge de ce prince, pour envahir ses états en 1194, & après lui avoir fait crever les yeux, il fit exhumer le corps de Tancrede & trancher la tête au cadavre, &c (*voyez* HENRI VI). Ainsi finit le regne des Normands en Sicile, après avoir duré cent vingt-quatre ans, & trente-quatre depuis que Roger II avoit pris le titre de Roi.

TANCREDE, archidiacre de Bologne au 13*e* siecle, est auteur d'une *Collection de Canons*. Ciron l'a donnée au public avec des notes utiles.

TANCREDE, prétendu duc de Rohan, fut porté jeune en Hollande par un capitaine, qui le donna à un paysan. On en eut ensuite si peu de soin, que manquant de tout, il fut sur le point d'apprendre un métier. Mais en 1645, Marguerite de Béthune, duchesse de Rohan, voulant déshériter sa fille, qui s'étoit mariée malgré elle à Henri Chabot, reconnut Tancrede pour son fils. Le soi-disant duc de Rohan vint à Paris, où le parlement le déclara supposé par un célebre arrêt rendu en 1646. Cet imposteur fut tué fort jeune en 1649, d'un coup de pistolet, pendant la guerre civile de Paris; il avoit donné des marques de bravoure singulieres.

TANEVOT, (Alexandre) ancien premier-commis des finances, naquit à Versailles en 1691, & mourut à Paris en 1773. Ses ouvrages, recueillis en 3 vol. in-12 en 1766, consistent en deux Tragédies non représentées, & qui n'auroient guere fait d'effet au théâtre, quoiqu'il y ait des tirades bien versifiées. L'une est intitulée, *Sethos*; l'autre, *Adam & Eve*. On trouve encore dans son recueil, des Fables, des Epîtres, des Chansons, &c. Son mérite principal est la pureté & la douceur du style, qui dégénere quelquefois en foiblesse, & l'attachement aux bons principes de la morale & du goût. Quoiqu'il eût occupé des places qui enrichissent, il ne laissa précisément que ce qu'il falloit pour payer ses dettes & pour récompenser ses domestiques. Plus il avoit eu de facilité d'obtenir des graces, plus il s'étoit tenu en garde contre la cupidité basse & injuste qui porte à les demander. C'étoit un homme sincérement religieux, & un véritable philosophe chrétien. La plus ingénieuse de ses petites poésies est une espece de poëme lyrique, à qui le poëte a donné le nom de *Philosophisme*. Un esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses écrits, ne pouvoit qu'être révolté des systêmes de nos philosophes, qui choquent si directement la religion, la morale & la raison. Dès qu'ils commencerent à paroître, Tanevot, en bon citoyen, prévit tout le mal qu'ils alloient faire à la nation, & fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse & aussi piquante, que le fonds est judicieux & habilement développé. A la tête de ce poëme est un Avertissement où l'auteur s'exprime ainsi : » Une » fausse philosophie, née de l'indépendance & de la présomption, leve aujourd'hui un front » audacieux, s'arme de mille traits » empoisonnés, qu'elle ose lancer » contre la religion; elle la pour- » suit avec une fureur qui n'a point

» d'exemple. C'est tantôt par des » attaques à découvert, tantôt par » de sombres marches, d'autant » plus dangereuses qu'elles sont » moins apperçues. On ne peut se » dissimuler les rapides progrès » qu'elle fait journellement. Nous » touchons presqu'au tems d'une » corruption générale, suite fu- » neste de l'extinction des vertus » & de ces mœurs si pures dont » la religion est une source inta- » rissable, & qui ont fait la gloire » de nos ancêtres.... Ce qui tou- » che jusqu'aux larmes, ce sont » les périls auxquels notre jeu- » nesse est exposée. Que devien- » dra l'espoir de la nation, lorf- » que ses enfans livrés de bonne » heure à l'incrédulité & à la li- » cence, abjureront du moins dans » leur cœur, la foi & les vertus de » leurs peres, & qu'ils n'auront dé- » sormais pour la servir d'autre » motif & d'autre aiguillon, qu'un » intérêt bassement personnel, aussi » éloigné du citoyen que du hé- » ros, &c ».

TANNEGUY DU CHATEL, voyez CHATEL.

TANNER, (Adam) jésuite, né à Insprusk en 1572, enseigna la théologie à Ingolstad & à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'université de Prague; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin le 25 mai 1632, à 60 ans. On a de lui: I. Une *Relation* de la dispute de Ratisbonne en 1601, à laquelle il s'étoit trouvé; Munich 1602, in-fol. II. Une *Théologie Scholastique*, 4 vol. in-fol. III. Un grand nombre d'autres ouvrages en latin & en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstad 1621, in-fol. IV. *Apologia pro Societate Jesu*, Vienne 1618, in-4°. Tanner étoit un savant laborieux & ardent.

TANNER, (Mathias) né à Pilsen en Bohême, l'an 1630, se fit jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie & l'Ecriture-Sainte, & fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui: I. *Cruentum Christi Sacrificium incruento Missæ Sacrificio explicatum*, Prague 1669. II. *Contra omnes impiè agentes in locis sacris*, en latin, & ensuite en bohémien. III. *Societas Jesu usque ad sanguinis & vitæ profusionem militans*, Prague 1675, in-fol. avec de belles figures. C'est l'histoire des religieux de son ordre qui ont souffert pour la foi; elle est écrite avec pureté & élégance. IV. *Historia Societatis Jesu, sive vitæ & gesta præclara Patrum Societatis*, &c, Prague 1694, in-fol. avec fig. écrite avec la même élégance.

TANQUELIN, v. TANCHELIN.

TANSILLO, (Louis) né à Nole vers l'an 1510, acquit très-jeune la réputation d'excellent poëte; mais ayant fait un ouvrage où les mœurs & la décence étoient blessées, sous le titre de *Il Vendemiatore* (le *Vendangeur*) Naples 1534, & Venise 1549, in-4°, son livre fut mis à l'*Index*. C'est pour réparer en quelque sorte sa faute, qu'il fit depuis un Poëme intitulé: *Le Lagrime di San Pietro* ou *les Larmes de S. Pierre*. Ce Poëme a été donné en françois par Malherbe, & en espagnol par Jean Gedendo & par Damien Alvarès. Nous avons encore de Tansillo des Comédies, des Sonnets, des Chansons, des Stances, &c, genre de poésie où il a tellement réussi, que plusieurs prétendent qu'il a surpassé Pétrarque. Mais ce n'est pas le sentiment des gens de goût. Tansillo est plein de concetti & de ces pointes qu'on reproche avec raison aux poëtes italiens modernes. Quoi qu'il en soit, on a réuni ses Poésies diverses à Bologne, 1711, in-12. Tansillo étoit juge à Gayette en 1569; on croit qu'il y mourut.

TANTALE, fils de Jupiter &

d'une nymphe appellée *Plota*, étoit roi de Phrygie, & selon quelques-uns, de Corinthe. Il enleva Ganimede, pour se venger de Tros, qui ne l'avoit point appellé à la premiere solemnité qu'on fit à Troie. Pour éprouver les dieux qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pelops (*voyez* ce mot) & Jupiter condamna ce barbare à une faim & à une soif perpétuelles. Mercure l'enchaîna, & l'enfonça jusqu'au menton au milieu d'un lac dans les enfers, dont l'eau se retiroit lorsqu'il en vouloit boire. Il plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruits, laquelle se redressoit dès qu'il en vouloit manger. Il y eut un autre TANTALE, à qui Clytemnestre avoit été promise en mariage, ou même mariée avant qu'elle épousât Agamemnon.

TAPHIUS *ou* TAPHUS, fils de Neptune & d'Hyppothoë, fut chef d'une troupe de brigands, avec lesquels il alla s'établir dans une isle qu'il appella *Taphiuse* de son nom.

TAPPEN, (Silvestre) ministre protestant, né à Hildesheim en 1670, mort en 1747, est auteur de divers écrits en allemand sur la Théologie, la Morale & l'Histoire. Le plus connu est une petite Géographie en vers latins, sous le titre de *Poëta Geographus*.

TAPPER (Ruard) d'Enchuysen en Hollande, mort à Bruxelles le 2 mars 1559, à 71 ans, fut docteur de Louvain. Il y enseigna la théologie avec réputation, & y fut fait chancelier de l'université, doyen de l'église de S. Pierre, & inquisiteur de la foi. L'empereur Charles-Quint, & Philippe II roi d'Espagne, l'employerent dans les affaires de religion, & il se distingua au concile de Trente l'an 1551. On a de lui *Explicatio, seu Vindiciæ Articulorum Lovaniensium adversùs Lutheri errores*; ouvrage écrit avec érudition & clarté.

TARAISE, (S.) fils d'un des principaux magistrats de Constantinople, fut élevé à la dignité de consul; puis choisi pour être premier secretaire-d'état sous le regne de Constantin & d'Irene, qui le firent ensuite élire patriarche de Constantinople en 784. Il n'accepta cette place, qu'à condition qu'on assembleroit un concile général contre les Iconoclastes. En effet, après avoir écrit au pape Adrien, il fit célébrer le 2e concile général de Nicée, l'an 787, en faveur des saintes images. Il résista avec une sainte liberté au divorce que l'empereur vouloit faire, & dit à celui qui sollicitoit son approbation: « Je ne sais comment l'empereur » pourra supporter l'infamie dont » ce divorce scandaleux va le couvrir à la face de l'univers. Je ne » sais non plus comment il pourra » punir les adulteres & les autres » débauches, après avoir donné » un tel exemple. Allez lui dire de » ma part que je souffrirai plutôt la » mort & tous les supplices imaginables, que de consentir à son » dessein ». Il étoit la bonne odeur de son église & la lumiere de son clergé, lorsqu'il mourut en 806. Nous avons de lui, dans la Collection des Conciles, une *Epître* adressée au pape Adrien. Sa *Vie* a été écrite par Ignace son disciple qui fut depuis évêque de Nicée.

TARAUDET, *voy.* FLASSANS.

TARDIF, (Guillaume) originaire du Puy en Velai, professeur en belles-lettres & en éloquence au college de Navarre, & lecteur de Charles VIII, a vécu jusqu'à la fin du 15e siecle. Il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, dont le plus curieux est un traité de la chasse, sous ce titre: *L'Art de Faulconnerie & déduyt des Chiens de chasse*, réimprimé en 1567, avec celui de Jean de Francieres. La 1re édition est sans date.

TARENTE, (Louis, prince de) *voyez* LOUIS & JEANNE.

TARIN, (Pierre) médecin, né

à Courtenai, mort en 1761, est connu par des *Elémens de Physiologie*, ou *Traité de la structure, des usages & des différentes parties du Corps humain*, traduit du latin de Haller, 1752, in-8°. On a encore de lui : I. *Adversaria Anatomica*, 1750, in-4°, avec fig. Il n'y parle que du cerveau & du cervelet. II. *Dictionnaire Anatomique*, 1753, in-4°. Il est suivi d'une Bibliotheque anatomique & physiologique. La partie bibliographique est extraite de l'ouvrage de Haller, intitulé : *Methodus Studii medici*. III. *Ostéographie*, Paris 1753, in-4°, avec fig. Ce n'est qu'une compilation. IV. *Anthropotomie*, ou l'*Art de Disséquer*, 1750, 2 vol. in-12. M. Portal en parle avec éloge. V. *Desmographie*, ou *Traité des ligamens du Corps humain*, in-8°, 1752. C'est une traduction du latin de Weilbrecht, professeur en médecine à Pétersbourg. VI. *Observations de Médecine & de Chirurgie*, 1758, 3 vol. in-12 : elles sont extraites de différens auteurs. VII. *Myographie*, ou *Description des Muscles*, 1753, in-4°, avec des fig. copiées d'Albinus, mais mal rendues. VIII. Les articles d'anatomie dans l'*Encyclopédie* & le *Discours* qui y est inséré sur l'origine & les progrès de cette partie de la médecine. Ce médecin rappelle l'idée de Jean TARIN, professeur de Paris & précepteur de l'infortuné de Thou, que Gui Patin appelle un abyme de science, & qu'il regardoit comme *un des plus savans hommes du monde*. Il étoit d'Angers.

TARISSE, (Dom Jean-Grégoire) né en 1575 à Pierre-Rue, près de Cessenon, petite ville du Bas-Languedoc, fut le premier général de la congrégation de S. Maur, qu'il gouverna depuis 1630 jusqu'en 1648, année de sa mort. On a de lui des *Avis aux Supérieurs de sa congrégation*, in-12, 1632. Ils sont d'autant plus judicieux, que l'auteur avoit connu le fort & le foible de son ordre. Il l'éclaira par ses lumieres, & l'édifia par ses exemples. Rien n'égala son zele pour rétablir les études. Il eut beaucoup de part à la publication des Constitutions de sa congrégation, imprimées par son ordre en 1645.

TARPA, (*Spurius-Metius*, ou *Mæcius*) critique à Rome du tems de Jules-César & d'Auguste, avoit son tribunal dans le temple d'Apollon, où il examinoit les pieces des poëtes avec quatre autres critiques. On ne représentoit aucune piece de théatre, qui n'eût été approuvée de Tarpa, ou de l'un de ses quatre collegues. Les connoisseurs n'étoient pas toujours satisfaits de son jugement, & les auteurs encore moins. Cicéron & Horace en font cependant une mention honorable.

TARPEIA, fille de Tarpeïus, gouverneur de la citadelle de Rome sous Romulus, différente par sa construction & son emplacement du Capitole qui ne fut bâti que sous Tarquin le Superbe (*voyez* son article) livra cette place à Tatius, roi des Sabins, » à condition que » ses soldats lui donneroient ce » qu'ils portoient à leurs bras gau- » ches », désignant par-là leurs brasselets d'or. Mais Tatius, maître de la forteresse, jeta sur Tarpeïa ses brasselets & son bouclier qu'il avoit au bras gauche ; & ayant été imité par ses soldats, Tarpeïa fut accablée sous le poids des boucliers l'an 746 avant J. C. Elle fut enterrée sur ce Mont, qui, de son nom, fut appellé Mont *Tarpeïen*. Il fut ensuite destiné au supplice de ceux qui étoient coupables de trahison ou de faux-témoignage. On les précipitoit du haut de la roche Tarpeïenne, qui par le réhaussement du terrein de Rome, qui va toujours en croissant, a bien perdu de son élévation.

TARQUIN l'*Ancien*, roi des

Romains, monta sur le trône après le roi Ancus-Martius, l'an 615 avant J. C. Il étoit originaire de la Grece; mais né en Etrurie, dans la ville de Tarquinium, d'où il prit son nom. Une grande ambition, soutenue d'immenses richesses, l'avoit conduit à Rome. Il se distingua tellement sous le regne d'Ancus-Martius, qu'on le jugea digne de devenir son successeur. On remarque que Tarquin fut le premier qui introduisît dans Rome la coutume de demander les charges, & de faire des démarches publiques pour les obtenir. Pour se faire des créatures & récompenser ceux qui l'avoient servi en cette occasion, il créa cent nouveaux sénateurs. Il les choisit parmi les familles plébeïennes, & par cette raison ils furent nommés sénateurs du second ordre, *Patres minorum gentium*; afin de les distinguer de ceux de l'ancienne création, qu'on nommoit sénateurs du premier ordre, *Patres majorum gentium*: mais ils étoient parfaitement égaux en autorité. Après s'être signalé par ces établissemens, il se distingua contre les Latins & les Sabins, sur qui il remporta une grande victoire aux bords de l'Anio. Un stratagême la lui procura. Les Sabins avoient derriere eux un pont de bois, par lequel ils tiroient leur subsistance, & qui favorisoit leur retraite. Tarquin fit mettre le feu pendant la bataille à une grande quantité de bois qu'il fit jeter dans la riviere, & qui, portés contre le pont, le mit bientôt en flammes. Les Sabins effrayés voulurent prévenir sa ruine; mais le plus grand nombre se noya. Plusieurs autres avantages lui procurerent une paix avantageuse. Il en profita pour faire reconstruire magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries, & l'orna de temples & de salles destinées aux tribunaux de justice & aux écoles publiques. Rome, dans ses tems les plus fastueux, ne trouva presque qu'à admirer dans ces ouvrages. Pline, qui vivoit 800 ans après Tarquin, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des Aqueducs souterreins qu'il fit construire, pour purger Rome de ses immondices, & procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermoit dans ses murs. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on lioit autour des haches des magistrats, les robes des rois & des augures, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux & les ornemens des chevaliers & des enfans des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Ancus-Martius, l'an 577 avant J. C. à 80 ans, après en avoir régné 38. *Voyez* TANAQUILLE.

TARQUIN *le Superbe*, parent du précédent, épousa Tullia, fille du roi Servius-Tullius. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau-pere, l'an 533 avant J. C. Il s'empara du trône par violence, & sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs & des riches citoyens. Son orgueil & sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. Tarquin s'appuya de l'alliance des Latins, par le mariage de sa fille avec Mamilius, le plus considérable d'entr'eux, & renouvella les traités faits avec ces peuples. Il signala son regne par la construction d'un temple de Jupiter, dont Tarquin l'Ancien avoit jeté les fondemens. Il étoit situé sur un mont ou colline. Dans le tems qu'on y travailloit, les ouvriers trouverent la tête d'un certain *Tolus*, encore teinte de sang: ce qui fit donner le nom de *Capitole* (*Caput Toli*) à tout l'édifice. Les dépenses de Tarquin ayant épuisé le trésor public & la patience du peuple, il se flatta que la guerre feroit cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il étoit occupé au siege d'Ardée, capitale

du pays, lorsque la violence que fit son fils Sextus à Lucrece souleva les Romains. Ils fermerent les portes de leur ville, renverserent le trône l'an 509 avant J. C., & Tarquin n'y put jamais remonter. Il se retira chez les Etruriens, dont les armes lui furent inutiles. Après une guerre de 13 ans, la paix fut conclue, & le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avoient secouru. Il seroit mort errant & vagabond, si Aristodême, prince de Cumes dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de 90 ans. Il en avoit régné 24.

TARQUIN-COLLATIN, *voyez* COLLATINUS.

TARTAGLIA *ou* TARTALEA, (Nicolas) mathématicien de Bresse, dans l'état de Venise, mort fort vieux en 1557, passoit avec raison pour un des plus grands géometres de son tems. Nous avons de lui une Version italienne d'*Euclide*, avec des Commentaires, Venise 1543, in-folio; un *Traité des Nombres & des Mesures*; & d'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-4°, 1606. Il s'est fait un nom par l'invention de la méthode de résoudre les équations cubiques, que l'on attribue ordinairement à Cardan. C'est aussi le premier auteur qui a écrit expressément sur la théorie du mouvement des bombes & des boulets: sujet qu'il examine dans sa *Nova Scientia*, imprimée à Venise en 1537; & dans ses *Quesiti ed inventione diverse*, Venise 1546.

TARTAGNI, (Alexandre) jurisconsulte, surnommé *Imola*, parce qu'il étoit natif de cette ville, enseigna le droit à Bologne & à Ferrare avec tant de réputation, qu'on le nomma le *Monarque du Droit* & le *Pere des Jurisconsultes*. On a de lui des *Commentaires* sur les *Clémentines* & sur le Sexte, & d'autres ouvrages dont il y a eu plusieurs éditions autrefois. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1587, à 53 ans selon quelques-uns, & selon d'autres en 1477.

TARTERON, (Jerôme) jésuite de Paris, mort dans cette ville en 1720, à 75 ans, professa avec distinction au college de Louis-le-Grand. Il est auteur: I. D'une *Traduction* françoise des *Œuvres* d'Horace, Amsterdam en 1710, 2 vol. in-12. II. D'une *Traduction* des *Satyres* de Perse & de Juvenal, Paris 1752, in-12. Le P. Tarteron a supprimé les obscénités grossieres, dont il est étrange que Juvenal & sur-tout Horace aient souillé leurs ouvrages; il a ménagé en cela la jeunesse pour laquelle il travailloit; mais sa version n'est pas assez littérale pour elle: le sens est rendu, mais non pas la valeur des mots.

TARTINI, (Joseph) l'un des plus grands musiciens de notre siecle, naquit au mois d'avril 1692, à Pirano en Istrie. Après différentes aventures, qui prouvoient une jeunesse bouillante, il se fixa à la musique vers l'an 1714. Il y fit des progrès étonnans. En 1721, il fut mis à la tête de la musique de S. Antoine de Padoue. Son nom étoit très-célebre en Europe, lorsqu'il mourut en février 1770. On a de lui: I. Des Sonates, publiées en 1734 & 1745, & reçues avec transport par tous les maîtres de l'art. II. Un *Traité de Musique*, imprimé en 1754, dans lequel il y a un systême qui fait autant d'honneur à son savoir dans la théorie de la musique, que celui de la basse fondamentale en fait à l'illustre Rameau.

TASSE, (Le) *Bernardo Tasso*, de Bergame, s'acquit l'estime du prince de Salerne qui le fit son secretaire; il fut en correspondance avec plusieurs princes, entr'autres avec le cardinal d'Est, les ducs de Ferrare, d'Urbin, de Mantoue, &c, se fit beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques; le plus connu

& le plus recherché est l'*Amadis*, poëme, dont la 1re édition, faite à Venise par Giolito en 1560, in-4°, est très-estimée, & peu commune. Les Italiens font aussi beaucoup de cas du recueil de ses *Lettres*, imprimées à Venise 1574, in-8°. L'édition la plus complette est celle de Padoue 1733, en 3 vol. in-8°. On y a joint sa *Vie* par Legbezzi. Bernard Tasso mourut à Rome en 1575, au couvent de S. Onufre, où il s'étoit retiré sur la fin de ses jours. On a encore de lui: *Il Floridante*, 1560, in-12.

TASSE, (Le) *Torquato Tasso*, poëte italien, fils du précédent, né à Sorrento, ville du royaume de Naples, en 1544, composa des vers n'étant encore âgé que de 7 ans. Il fut envoyé à Padoue étudier le droit, & reçut ses degrés en philosophie & en théologie. Mais entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, il enfanta, à l'âge de 17 ans, son poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jerusalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Après avoir été quelque tems attaché au duc de Ferrare, il alla en France à l'âge de 27 ans, à la suite du cardinal d'Est. De retour en Italie, il fut amoureux à la cour de Ferrare, de la sœur du duc. Cette passion, jointe à divers mécontentemens qu'il essuya dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma pendant 20 années. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Chagriné par ceux qu'il appelloit ses ennemis; plaint, mais négligé par ceux qu'il croyoit être ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avoit tant célébré, l'avoit fait mettre en prison, pour avoir tué une personne en duel. Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento, dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avoit. Il en espéroit quelque secours; mais probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fût encore emprisonné. Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses critiques éclipsa pour un tems sa réputation: il fut presque regardé comme un mauvais poëte. Enfin après 20 années son mérite surmonta tout. Il fut appellé à Rome par le pape Clément VIII, qui, dans une congrégation de cardinaux, avoit résolu de lui donner la couronne de laurier & les honneurs du triomphe. Le Tasse fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape: » Je desire (lui dit le pontife) que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré » jusqu'ici tous ceux qui l'ont » portée «. Les deux cardinaux Aldobrandins, neveux du pape, qui aimoient & admiroient le Tasse, se chargerent de l'appareil de ce couronnement. Il devoit se faire au Capitole. Le Tasse tomba malade dans le tems de ces préparatifs, & comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, le 15 avril 1595, à 51 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. La *Jerusalem délivrée*, ou *Godefroid*, dont la premiere édition complette parut à Ferrare en 1581, in-4°. Mirabaud & M. le Brun nous en ont donné de bonnes Traductions: le 1er en 2 vol. in-12, (*voyez* MIRABAUD); & le second en 2 vol. in-12 & in-8°. Ce poëme offre autant d'intérêt que de grandeur: il est parfaitement bien conduit, presque tout y est lié avec art. L'auteur amene adroitement les aventures; il distribue sagement

sagement les lumieres & les ombres. *Son* style est par-tout clair & élégant ; & lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractere sous ses mains, & se change en majesté & en force. Mais avec de grandes beautés, ce poëme a de grands défauts. Le sorcier Ismene qui fait un talisman avec une image de la Vierge Marie ; l'histoire d'Olinde & de Sophronie, personnages qu'on croiroit les principaux du poëme, & qui n'y tiennent point du tout ; les dix princes chrétiens métamorphosés en poissons ; le perroquet chantant des chansons de sa composition ; ces héros qui passent de l'accès du plus grand courage à celui de la plus molle volupté ; ce mélange d'idées païennes & chrétiennes ; ces jeux de mots & les concetti puérils, tout cela dépare sans doute ce beau poëme. II. La *Jerusalem conquise*, 1593, in-4°. III. *Renaud*, 1562, in-4°, poëme en douze chants, plein de faux-brillans, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en prose, par le sieur de la Ronce, en 1620, réimprimée sans changement en 1624. IV. *Aminte*, pastorale, pleine de graces naïves, d'expressions & de peintures licencieuses. Pequet l'a traduite en prose françoise en 1734. V. *Les Sept Journées de la Création du Monde*, 1607, in-8°. VI. *La Tragédie de Torismond*, 1587, in-8°, mauvais ouvrage, indigne de l'auteur. Les productions du Tasse ont été imprimées en 6 vol. in-fol. à Florence en 1724, avec les écrits faits pour & contre sa *Jerusalem délivrée*. La contestation qui s'étoit émue sur la fin du 16*e* siecle & au commencement du 17*e*, entre les partisans du Tasse & ceux de l'Arioste, touchant leur préférence sur le Parnasse Italien, semble être entiérement finie. Malgré le jugement des académiciens de la Crusca, le Tasse est aujourd'hui en possession du premier rang sur tous les poëtes de sa langue ; mais il ne faut pas, comme Balzac, essayer de le mettre à côté de Virgile, ni confondre *son clinquant*, suivant l'expression un peu dur de Boileau, *avec l'or* de ce dernier. On peut voir l'histoire de la dispute dont nous parlons, dans le 4*e* volume des *Querelles littéraires*. Les éditions les plus recherchées de la *Jerusalem*, sont : celle de Gênes 1590, in-4°, avec les figures de Bernard Castelli, & les notes de divers auteurs ; celle de l'imprimerie royale, à Paris 1644, grand in-folio, avec les planches de Tempesta ; celle de Londres 1724, 2 vol. in-4°, avec les notes de plusieurs littérateurs italiens, celle de Venise 1745, in-fol. avec figures ; & enfin l'édition portative & élégante des Elzevir, 1678, 2 vol. in-32, avec les figures de Sébastien le Clerc. L'*Aminte* a été donnée par les mêmes, 1678, in-24. La *Vie* de ce grand poëte a été écrite en italien par le marquis Manso, & publiée à Venise en 1621. Nous en avons une en françois, par de Charmes, à Paris en 1690, in-12.

TASSE, (Augustin) peintre bolonois du 17*e* siecle, réussit dans le paysage, dans les perspectives & dans les tempêtes.

TASSONI, (Alexandre) né à Modene en 1565, membre de l'académie des Humoristes, suivit en Espagne, l'an 1600, le cardinal Ascagne-Colonne, en qualité de premier secretaire ; mais ses traits satyriques contre les Espagnols, lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome, où il partagea son tems entre la culture des fleurs de son jardin & des fruits du Parnasse. François I, duc de Modene, l'appella à son service & l'honora des titres de gentilhomme ordinaire & de conseiller-d'état. Tassoni brilloit dans cette cour lorsqu'il mou-

rut en 1635, à 71 ans. Ce poëte avoit un caractere enjoué & un esprit aimable; mais il étoit trop porté à la satyre. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont: I. Un Poëme héroï-comique, sur la guerre entre les Modénois & les Bolonois, au sujet d'un sceau qui avoit été pris, & qu'il intitula: *La Secchia rapita*. L'édition la plus recherchée est celle de Ronciglione, 1624; & la plus récente, celle de 1768, in-12. Ce poëme a été traduit en françois par Pierre Perrault, 1678, 2 vol. in-12, & par M. de Cedors, 1759, 3 vol. in-12. L'une & l'autre versions sont avec le texte italien. Ce poëme est un mélange de comique, d'héroïque & de satyrique, où la décence n'est pas toujours observée. II. Des *Observations* sur *Pétrarque*, dont quelques-unes sont curieuses. III. Une *Histoire Ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent Baronius, & ordinairement assez mal-à-propos. IV. Son *Testament*, plein de turlupinades, déplacées sur-tout dans un tel ouvrage. La *Vie* de ce poëte a été écrite par le savant Muratori.

TASTE, (Dom Louis la) célebre bénédictin, né à Bordeaux, de parens obscurs, fut élevé dans le monastere des Bénédictins de Ste Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit & des vertus, & on le revêtit de l'habit de S. Benoît. Devenu prieur des Blancs-Manteaux à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions & contre les miracles attribués à Pâris. Ceux de ses confreres qui s'étoient laissé engager dans la défense de ces scenes scandaleuses, lui firent une guerre très vive; mais le roi informé de son mérite le nomma en 1738 à l'évêché de Bethléem. Dix ans après il devint visiteur-général des Carmélites, & s'appliqua à guérir ces bonnes filles de l'envie de dogmatiser, que des gens de parti étoient malheureusement parvenus à leur inspirer. Ce prélat mourut à St-Denys en 1754, à 69 ans. Ses ouvrages sont: I. *Lettres Théologiques* contre les convulsions & les miracles attribués à Pâris, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage contient XXI *Lettres*; on y trouve des faits curieux & des observations péremptoires contre les farces du cimetiere de S. Médard: ces Lettres ne tarderent pas à être attaquées par les dévots du parti, qui dans leurs écrits appellerent honnêtement l'auteur: » Bête de l'Apocalypse, blasphé» mateur, diffamateur, mauvaise » bête de l'isle de Crete; moine » impudent, bouffi d'orgueil; écri» vain forcené; auteur abominable » d'impostures atroces & d'ouvra» ges monstrueux »: voilà le sel délicat qu'on a répandu sur l'ouvrage d'un religieux & d'un évêque respectable, qui aux yeux même de la secte n'a commis d'autre crime que celui de ne pas croire à la vertu miraculeuse de ses saints. II. Des *Lettres* contre les Carmélites de S. Jacques à Paris. III. Une *Réfutation* des *Lettres Pacifiques*.

TATIEN, disciple de S. Justin, après avoir utilement servi l'église, se laissa aveugler par l'orgueil, perdit la foi, enseigna diverses erreurs, & devint chef de la secte des Encratites ou Continens, qui condamnoient l'usage du vin, défendoient le mariage, adoptoient la distinction des deux dieux de Marcion, & prétendoient que J. C. n'avoit souffert qu'en apparence. C'étoit un homme savant, & qui écrivoit aisément. Ses talens, joints à l'austérité de ses maximes, donnerent à sa doctrine beaucoup de réputation. De Mésopotamie elle se répandit dans la Cilicie, dans l'Asie-Mineure, à Antioche & même en Occident. Tatien étoit auteur d'une *Harmonie des IV Evangélistes*, qui étoit d'une lecture dangereuse, parce qu'il en avoit supprimé les passages qui étoient

contraires à sa doctrine. Il avoit composé d'autres ouvrages ; mais il ne nous reste que son *Discours contre les Gentils* en faveur des Chrétiens ; car la *Concorde* qui porte son nom, n'est point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue. Le *Discours* se trouve à la fin des *Œuvres* de S Justin, Oxford 1700, & Paris 1742. Ce *Discours* a été fait avant sa chûte, puisqu'il y démontre qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'il semble y approuver le mariage. Il y a beaucoup d'érudition profane, & le style en est élégant, mais diffus & sans nerf. Il y montre que les philosophes, sur-tout les Grecs, avoient emprunté leur science des livres de Moyse, qu'ils avoient tiré beaucoup de lumieres des Hébreux, & qu'ils en avoient fait un mauvais usage.

TATISTCHEF, russe, conseiller-privé sous le regne de l'impératrice Anne, au commencement du 18e siecle, a travaillé pendant 30 ans à l'*Histoire* de sa nation, qu'il avoit poussé jusqu'à la fin du 16e siecle ; il en a péri une partie dans un incendie. Ce qui est imprimé ne s'étend pas bien avant dans le 13e siecle, & forme 3 vol. in-4°.

TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus, pour venger l'enlevement des Sabines & s'empara de la citadelle de Rome par ruse (*voyez* TARPEIA). Dans un combat où Romulus étoit prêt de succomber, ces femmes se jetant au milieu des combattans, qui étoient leurs peres ou leurs freres & leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue l'an 750 avant J. C. à condition qu'il partageroit le trône de Rome avec le fondateur de cette ville, qui, fâché de ce partage, fit tuer Tatius 6 ans après.

TATIUS (Achilles) d'Alexandrie, renonça au Paganisme & devint chrétien & évêque. Nous avons de lui deux ouvrages sur les *Phénomenes d'Aratus*, traduits par le P. Petau, & imprimés en grec & en latin dans l'*Uranologium*. On lui attribue encore le Roman grec des *Amours de Leucippe & de Clitophon*, dont Saumaise a donné une belle édition en grec & en latin, avec des notes, Leyde 1540, in-12 ; que Baudoin a platement traduit en françois en 1635, in-8°, & qui l'a été beaucoup mieux par du Perron de Castera, 1733, in-12. Cet ouvrage est écrit d'un style peu naturel. Il y regne une morale licencieuse, & quant au mérite littéraire, c'est une production très-médiocre.

TATTENBACH, (Jean-Erasme) comte de Rheistan, gouverneur de la Stirie, entra dans la conspiration du comte François Nadasti (*voyez* ce mot) & fut décapité le 1 décembre 1671.

TAVANES, (Gaspar de Saulx de) né en 1509, fut appellé *Tavanes*, du nom de Jean de Tavanes, son oncle maternel, qui avoit rendu à l'état des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi, & fait prisonnier avec François I, à la malheureuse journée de Pavie. Devenu guidon de la compagnie du grand-écuyer de France, il servit dans les guerres de Piémont où il se distingua. Le duc d'Orléans, second fils de François I, charmé des agrémens de son caractere, le nomma lieutenant de sa compagnie, & se l'attacha particuliérement. Comme ils étoient l'un & l'autre vifs, hardis & entreprenans, ils se livrerent à toute l'impétuosité de leur âge, & firent différentes folies, dans lesquelles ils couroient ordinairement risque de la vie. Ils passoient à cheval à travers des bûchers ardens; ils se promenoient sur les toits des maisons, & sautoient quelquefois d'un côté de la rue à l'autre. Une fois, on dit que Tavanes, en présence de la cour qui étoit alors à Fontainebleau, sauta à cheval d'un

rocher à un autre, qui en étoit distant de 33 pieds. Tels étoient les amusemens de Tavanes, & en général, des jeunes gens de qualité qui étoient attachés au duc d'Orléans. La guerre mit fin à ces extravagances, dignes des héros des siecles barbares. Tavanes se signala par des actions plus nobles. Il fut envoyé à la Rochelle, qui s'étoit révoltée en 1542 à l'occasion de la gabelle, & il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles, & se distingua au combat de Renti en 1554. Il se trouva, en 1558, au siege & à la prise de Calais & de Thionville. Pendant les regnes orageux de François II & de Charles IX, Tavanes appaisa les troubles du Dauphiné & de la Bourgogne, & montra en toute occasion beaucoup de zele contre les sectaires, & décida de la victoire à Jarnac, à Moncontour, & en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services, en 1570. Il dirigea ensuite les opérations du siege de la Rochelle qui s'étoit encore révoltée. Le siege traînant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il obéit, quoique convalescent; mais s'étant mis en marche, il retomba malade, & mourut en chemin dans son château de Sulli, le 29 juin 1575, gouverneur de Provence & amiral des mers du Levant. Tavanes eut une jeunesse emportée, & une vieillesse sage. Il ne lui resta du feu de ses premieres années, qu'une activité de courage toujours prête à éclater, mais à qui la prudence fut imposer un frein. *Voyez* les *Hommes illustres de France*, par l'abbé Pérau, tome 16.

TAVANES, (Guillaume de Saulx, seigneur de) fils du précédent, étoit lieutenant-de-roi en Bourgogne. Nous avons des *Mémoires* in-fol. sous son nom, & d'autres sous le nom de son pere le maréchal de Tavanes. Il raconte dans les uns ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la Ligue; & dans les autres beaucoup plus amples, ce que son pere a fait de mémorable.

TAUBMAN, (Frédéric) de Franconie, mort en 1613, professa la poésie & les belles-lettres à Wittemberg, avec réputation. Son érudition le fit rechercher par les savans, & l'enjouement de son esprit par les princes. Naturellement porté à la raillerie, il fut renfermer ce dangereux penchant dans de justes bornes. Il étoit d'ailleurs officieux & bon ami. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur *Plaute*, in-4°, & sur *Virgile*, in-4°, qui sont estimés, & sur-tout le premier. II. Des Poésies, 1622, in-8°. III. Des Saillies, sous le titre de *Taubmaniana*, Leipsick 1703, in-8°.

TAVERNIER, (Jean-Baptiste) naquit à Paris en 1605, où son pere, qui étoit d'Anvers, étoit venu s'établir, & faisoit un bon trafic de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à 22 ans il avoit déja parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie & l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de 40 ans il fit six voyages en Turquie, en Perse & aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir. Il faisoit un grand commerce de pierreries, & ce commerce lui procura une fortune considérable. Il acheta en 1688 la baronie d'Aubonne, proche le lac de Geneve. La malversation d'un de ses neveux qui dirigeoit dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le desir de voir la Moscovie, l'engagerent à entreprendre un septieme voyage. Il partit pour Moscow, & à peine y fut-il arrivé, qu'il y termina sa vie ambulante en 1689, à 84 ans. Louis XIV lui

donna des lettres de noblesse, quoiqu'il fût de la religion prétendue-réformée; mais il regardoit moins en lui le chrétien, que l'homme qui avoit porté son nom aux extrémités de l'Asie. Nous avons de Tavernier un *Recueil de Voyages*, réimprimé en 6 vol. in-12. On y trouve des choses curieuses, & il est plus exact qu'on ne pense. Nous n'ignorons pas qu'il ment quelquefois; mais quel voyageur dit toujours vrai? Ses voyages sont sur-tout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Comme il n'avoit point de style, Samuel Chappuzeau lui prêta sa plume pour les 2 premiers vol. in-4° de ses Voyages, & la Chapelle, secretaire du premier président de Lamoignon, pour le 3e; & avec tous ces secours ils ne sont pas bien écrits.

TAULERE, *voyez* THAULERE.

TAVORA, (François d'Asise, marquis de) d'une des plus anciennes & des plus illustres familles de Portugal, général & inspecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conseil de guerre, fut condamné au dernier supplice & exécuté le 13 janvier 1759, avec donna Eléonor de Tavora sa femme, ses deux fils & plusieurs autres seigneurs, sous prétexte d'une conspiration, reconnue aujourd'hui pour une pure invention du marquis de Pombal (*voyez* ce mot). Par une sentence de la reine du 7 avril 1781, les personnes de tout rang & de toute condition, impliquées dans cette affaire, furent déclarées parfaitement innocentes, & par un autre décret du 16 août 1781, le ministre fut jugé coupable de toutes les injustices exercées envers les victimes de sa haine & de sa vengeance. *Voyez* les *Anecdotes du marquis de Pombal*, 1 vol. in-8°, 1783, & les *Mémoires du M. de P.*, 1783, 4 vol. in-12: l'édition de Lyon est imparfaite & n'embrasse pas toutes les scenes de cette longue tragédie; l'auteur ayant fini son ouvrage avant la mort du marquis de Pombal, a laissé un vuide essentiel à remplir: l'édition de Bruxelles plus complette, rédigée dans un tems où divers événemens avoient renforcé le jour de la vérité, seroit préférable, s'il y avoit moins d'incohérence, si l'ensemble en étoit plus serré & mieux affermi.

TAUVRI, (Daniel) né en 1669, d'un médecin de Laval, qui fut son précepteur, fit des progrès si rapides, que dès l'âge de 18 ans il donna des leçons d'anatomie, & qu'à 21 ans il publia son *Anatomie raisonnée*, qui se ressent de l'âge de l'auteur, & qui n'a fait quelque sensation que par les hypotheses extravagantes qu'elle contient. Il publia presqu'en même tems: *Traité des Médicamens*, 2 vol. in-12. Associé à l'académie des sciences en 1699, il s'engagea contre Meri dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans le fœtus. Il composa à cette occasion son *Traité de la génération & de la nourriture du Foetus*. Cette dispute abrégea ses jours. L'application que demandoient les réponses qu'il préparoit à son adversaire, augmenta la disposition qu'il avoit à devenir asthmatique, & le jeta dans une phtisie dont il mourut l'an 1701, en sa 32e année. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Nouvelle Pratique des Maladies aigues, & de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*. C'étoit un homme d'un esprit vif & pénétrant, qui avoit le talent d'imaginer des idées nouvelles, dont la plupart étoient systématiques.

TAYLOR, (Jérémie) fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford. Il souffrit beaucoup pour la cause du roi Charles I, auquel il demeura toujours fidele, & dont il étoit chapelain. A l'avénement de Charles II à la couronne, Taylor fut fait évê-

que de Downe & de Connor en Irlande : place qu'il remplit avec édification. On a de lui : I. Un livre intitulé : *Ductor Dubitantium*. II. Une *Histoire des Antiquités de l'Université d'Oxford*, & d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches. Ce savant prélat mourut en 1667.

TAYLOR, (Jean) appellé le *Poëte d'Eau*, naquit dans le comté de Glocester ; il ne poussa jamais plus loin ses études qu'à la grammaire, & devint aubergiste. Au milieu du tumulte & des goûts de sa profession, il composa des poésies dont quelques-unes sont passables. Il mourut vers 1654.

TAYLOR, (Thomas) théologien anglois, ministre à Londres, est connu par différens ouvrages, parmi lesquels on distingue *Christus Revelatus*, &c, Leyde 1668, in-12. Il y prouve que JESUS-CHRIST est manifesté dans les principaux types de l'Ancien-Testament.

TAYLOUR, (François) ministre presbytérien d'Angleterre, versé dans la langue hébraïque & dans l'étude des Rabbins, a attaqué la préface de la *Bible* grecque du P. Morin, par une *Dissertation* imprimée à Leyde 1636. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages dans le même genre.

TEISSIER, (Antoine) né à Montpellier en 1632, fut élevé dans le Calvinisme, se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, & mourut à Berlin en 1715, à 83 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve des recherches ; mais le style n'en est pas assez pur. Les principaux sont : I. *Les Eloges des Hommes Savans*, tirés de l'Histoire du président de Thou, dont on a quatre éditions. La derniere est de Leyde 1715, en 4 vol. in-12, par les soins de la Faye, qui a joint des remarques & des additions aux *Eloges*. Ce livre pesamment écrit, n'est presque plus d'aucun usage. II. *Catalogus Auctorum qui Librorum Catalogos, Indices, Bibliothecas, Virorum Litteratorum Elogia, Vitam aut Orationes funebres scriptis consignarunt*, à Geneve, en 1686, in-4°. III. Des *Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, traduit du latin de Puffendorf, 1690. IV. *Instructions de l'Empereur Charles-Quint à Philippe II, & de Philippe II au Prince Philippe son fils ; avec la Méthode tenue pour l'éducation des Enfans de France*. V. *Instructions Morales & Politiques*, 1700. VI. *Abrégé de l'Histoire des Quatre Monarchies du Monde, de Sleidan*, 1700. VII. *Lettres choisies de Calvin*, traduites en françois, 1702, in-8°. VIII. *Abrégé de la Vie de divers Princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de Teissier dans ses livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, raccourcir & resserrer sa prose traînante & incorrecte, & se tenir en garde contre les préjugés de sa secte.

TEISSIER, (Jean) *voy*. TIXIER.

TEKELI, (Emeric, comte de) né en 1658, d'une famille illustre de Hongrie. Son pere, Etienne Tekeli, avoit été mêlé dans la funeste affaire des comtes de Nadasti, de Serini, de Frangipani & de Tattenbach, qui périrent par les derniers supplices en 1671. Le général Spork, à la tête des troupes de l'empereur, l'alla assiéger dans ses forteresses ; il capitula, après avoir fait évader son fils déguisé en paysan ; & mourut peu de tems après. Emeric Tekeli sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transilvanie avec quelques autres chefs des mécontens de Hongrie. Son esprit & son courage le rendirent si agréable au prince Abaffi, qu'il devint en peu de tems son premier ministre. On

l'envoya au secours des mécontens, qui le reconnurent pour généralissime : ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée, & s'efforça d'appaiser ces troubles; mais n'ayant pas voulu satisfaire à toutes les demandes de Tekeli, les mécontens recommencerent la guerre en 1680. Les étendards de ce rebelle portoient cette inscription : *Comes Tekeli, qui pro Deo & Patria pugnat.* Sa conduite répondoit peu à cette épigraphe; il avoit exercé ses chiens à chasser & à dévorer les hommes, & donné dans plus d'une occasion des preuves d'une cruauté atroce; le fanatisme calvinien agitoit sa tête autant que l'ambition & l'esprit d'indépendance. Son armée fut renforcée par les Turcs & les Transilvains. Il se lia avec le bacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, & lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierreries, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse-d'armes & un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, & le revêtit des habits royaux par ordre de Mahomet IV, qui se croyoit en droit de disposer de cet état. Tekeli, ayant ainsi satisfait son ambition, songea à contenter son amour. Il épousa la princesse Ragotzki, veuve du prince de ce nom, & fille du comte de Serini, au commencement d'août 1682. Il se joignit aux Turcs armés contre l'Empire, & répandit la terreur par-tout. Après avoir tenté dans une diete, tenue l'année d'après à Cassovie, de se raccommoder avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir Mustapha, qui avoit assiégé Vienne. Ce ministre fut vaincu & obligé de se retirer. Dans son désespoir il attribua le mauvais succès de la campagne au comte de Tekeli, qu'il rendit suspect à Mahomet. Tekeli part pour Andrinople, se justifie, & s'assure de plus en plus la protection du grand-seigneur, qui le nomma prince de Transilvanie, après la mort de Michel Abaffi arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnoître, quoiqu'il fît des prodiges de valeur contre le général Heusler, qui défendoit cette province pour la cour de Vienne. Il se retira alors à Constantinople, où il vécut en particulier jusqu'au 13 septembre 1705, qu'il mourut catholique romain, près de Nicomédie, ayant avec l'abjuration de ses erreurs, paru prendre des mœurs plus douces, une situation d'esprit plus calme & plus chrétienne. Le comte de Tekeli avoit plus de courage que de conduite.

TELAMON, fils d'Eaque, épousa Péribée, dont il eut le fameux Ajax. Il monta le premier à l'assaut, lorsqu'Hercule prit la ville de Troie sous le regne de Laomédon; & il eut pour récompense Hésione, qui fut mère de Teucer. Il fut aussi du nombre des Argonautes.

TELCHINS : c'étoient des magiciens & des enchanteurs, à qui on attribuoit l'invention de plusieurs arts. On les mit au nombre des dieux après leur mort. On croit que c'est d'eux qu'Apollon a eu le surnom de *Telchinius*. Leur culte étoit célebre sur-tout dans l'isle de Rhodes, qui a été aussi nommée *Telchinia*.

TÉLÉGONE, fils d'Ulysse & de Circé. L'oracle ayant prédit qu'Ulysse périroit de la main de Télégone, il céda son trône à Télémaque, & se confina dans un désert. Télégone étant devenu grand, obtint de Circé la permission d'aller voir son pere; & lorsqu'il débarquoit, Ulysse ramassa dans la campagne quelques gens, à la tête desquels il se mit, pour s'opposer à la descente de

Télégone, qu'il croyoit être un ennemi qui venoit surprendre l'isle d'Ithaque. Ce malheureux prince ne put éviter sa destinée ; car il fut tué par son propre fils, qui ne connut son crime qu'après avoir épousé Pénélope sa belle-mere, sans la connoître aussi.

TÉLÉMAQUE, fils unique d'Ulysse & de Pénélope, n'étoit encore qu'au berceau lorsque son pere partit pour le siege de Troie. Dès qu'il eut atteint l'âge de 15 ans, il alla courir les mers, accompagné de Minerve, sous la figure de Mentor, son gouverneur, pour chercher son pere. Pendant ce voyage, il courut beaucoup de risques, & retrouva enfin Ulysse lorsqu'il arriva dans l'isle d'Itaque. Quelque tems après que son pere se fut démis de la couronne, il alla voir Circé, & l'épousa à-peu-près dans le tems que Télégone épousoit Pénélope, après avoir tué son pere (*voyez* l'article précédent). Ce sont les voyages de ce jeune prince qui ont fourni à M. de Fénélon le sujet de son beau roman intitulé *Télémaque.*

TELEPHE, fils d'Hercule & d'Augé, ayant été abandonné par sa mere aussi-tôt après sa naissance, fut trouvé sous une biche qui l'alaitoit. Teuthras, roi des Mysiens, l'adopta pour son fils, & lorsqu'il fut en âge de porter les armes, il se mit en devoir de s'opposer aux Grecs qui alloient à Troie ; mais Achille le blessa, & l'oracle lui conseilla de faire alliance avec ce héros, & l'assura qu'ensuite il guériroit en suivant les remedes de Chiron.

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos dans le Péloponnese, se signala, l'an 557 avant J. C. envers sa patrie, par un service pareil à celui que la fameuse Jeanne Hachette rendit long-tems après à Beauvais. La ville d'Argos étant assiégée par Cléomene, roi de Sparte, cette héroïne fit armer toutes les femmes à la place des hommes, & les posta sur les remparts pour résister aux ennemis. Les Spartiates, plus surpris qu'effrayés d'avoir affaire à de tels combattans, & persuadés qu'il leur seroit également honteux de les vaincre ou d'en être vaincus, leverent le siege sur le champ. Les concitoyens de Télésille lui érigerent une statue dans une des places publiques d'Argos. On possede des fragmens de ses Poésies dans le recueil *Carmina novem Poëtarum Fœminarum*, Hambourg 1734, in-4°.

TELESIUS, *voyez* TILESIO.

TÉLESPHORE ou *Evémerion*, médecin, qui fut célebre dans son art & dans celui de deviner. Les Grecs en firent un dieu.

TÉLESPHORE, (S.) né dans la Grece, monta sur le trône de S. Pierre, après le pape S. Sixte I, sur la fin de l'an 127, & fut martyrisé le 2 janvier 139.

TELL, (Guillaume) est l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses en 1307. Grisler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, l'obligea, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin, d'un coup de fleche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfans. Il eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur, ayant apperçu une autre fleche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en vouloit faire : *Je l'avois prise exprès*, répondit-il, *afin de t'en percer, si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils.* Il faut convenir que l'histoire de la pomme qu'on avoit déja contée d'un soldat goth, nommé *Tocho*, est bien suspecte. Il semble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté helvétique ; mais on tient pour constant que Tell, ayant été mis aux fers, tua ensuite le gouverneur d'un coup de fleche, &

ce fut le signal des conjurés. *Voyez* MELCTAL.

TELLE, (Regnier) *voyez* VITELLIUS.

TELLEZ, (Emmanuel-Gonzalez) professeur de droit à Salamanque, florissoit au milieu du 17e siecle. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol. dont l'édition la plus estimée est de l'an 1693.

TELLIER, (Michel le) fils d'un conseiller en la cour des Aides, naquit à Paris en 1603. Son premier emploi dans la robe, fut celui de conseiller au grand-conseil, qu'il quitta l'an 1631, pour exercer la charge de procureur du roi au Châtelet de Paris. De ce poste il passa à celui de maître-des-requêtes. Nommé intendant de Piémont en 1640, il gagna les bonnes-graces du cardinal Mazarin, qui le proposa au roi Louis XIII pour remplir la place de secretaire-d'état. Les divisions qui déchirerent la France après la mort de ce prince, lui donnerent lieu de signaler son zele pour l'état. Tout ce qui fut négocié avec M. le duc d'Orléans & avec M. le Prince, passa par ses mains. Il eut la plus grande part au traité de Ruel; & ce fut à lui que la reine-régente & le cardinal Mazarin donnerent leur principale confiance, pendant les brouilleries dont la France fut agitée depuis ce traité. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, Mazarin se retira, & fut bientôt rappellé. Pendant l'absence du cardinal, le Tellier fut chargé des soins du ministere, que la situation des affaires rendoit très-épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secretaire-d'état jusqu'en 1666, qu'il la remit entiérement au marquis de Louvois, son fils aîné, qui en avoit la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier & de garde-des-sceaux. Il avoit pour lors 74 ans; & en remerciant Louis XIV, il lui dit: *Sire, vous avez voulu couronner mon tombeau*. Son grand âge ne diminua rien de son zele vigilant & actif. Le Tellier servit beaucoup à affermir le regne de Louis XIV contre les entreprises des Protestans; il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, & s'écria en signant l'édit révocatif: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum* (*voyez* LOUIS XIV). Il mourut peu de jours après en 1685, à 83 ans. Bossuet prononça son Oraison funebre. Si on lit cette piece, ce chancelier paroît un juste & un grand-homme. Si on consulte les *Annales* de l'abbé de S. Pierre, c'est un lâche & dangereux courtisan, un calomniateur adroit; mais le suffrage de cet abbé est très-suspect à l'égard des hommes qui avoient un peu trop de zele & de religion à son gré; on sent bien qu'un homme qui a travaillé contre les sectaires, ne peut être qu'un scélérat au jugement d'un philosophe antichrétien.

TELLIER, (François-Michel le) marquis de Louvois, fils du précédent, naquit à Paris en 1641. Il fut reçu en survivance de la charge de ministre de la guerre l'an 1664. Son activité, son application & sa vigilance lui mériterent la confiance du roi, & lui procurerent tous les jours de nouvelles faveurs. Nommé surintendant-général des postes en 1668, chancelier des ordres du roi, grand-vicaire des ordres de S. Lazare & de Mont-Carmel, il remplit ces différentes places en homme supérieur. Un grand nombre d'hôpitaux démembrés de l'ordre de S. Lazare y furent réunis par ses soins, & destinés en 1680 à former cinq grands prieurés & plusieurs commanderies, dont le roi gratifia près de 200 officiers estropiés ou vé-

térans. Les soldats, que les disgraces de la guerre mettoient hors d'état de servir, ressentirent les effets de la protection du roi, par l'établissement de l'hôtel-royal des Invalides, qui fut bâti par les soins du marquis de Louvois. Son zele pour l'éducation de la noblesse lui fit encore obtenir de sa majesté l'institution de quelques académies dans les places frontieres du royaume, où grand nombre de jeunes gentilshommes, élevés gratuitement, apprenoient le métier de la guerre. Après la mort de Colbert, arrivée en 1683, il fut pourvu de la charge de surintendant des bâtimens, arts & manufactures de France. La vaste étendue de son génie l'élevoit au-dessus de cette multitude d'emplois, qu'il exerça toujours par lui-même; mais ses grands talens éclaterent sur-tout dans les affaires de la guerre. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la foiblesse du gouvernement avoit jusqu'alors rendue impraticable, de faire subsister les armées par magasins; quelques sieges que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étoient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline, rendue plus févere de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînoit tous les officiers à leur devoir. Il avoit si bien banni la mollesse des armées françoises, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, son général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. L'artillerie, dont il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maître, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; & des magasins établis par ses conseils dans toutes les places de guerre, furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes & de munitions, entretenues & conservées avec le dernier soin. La force de son génie & le succès de ses plus hardies entreprises, lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de Louis XIV; mais il abusa de sa faveur. Il traitoit ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avoit très-mal reçu, il rentra dans son appartement & expira, à ce que l'on a dit, de douleur & de chagrin, le 16 juillet 1691, à 51 ans. Il ne fut regretté ni par le roi, ni par les courtisans. Son esprit dur, son caractere hautain avoient indisposé tout le monde contre lui. Les hommes modérés & équitables lui reprochoient les cruautés, les ravages horribles exercés dans le Palatinat. Il pensoit faussement qu'il falloit faire une guerre cruelle, si l'on vouloit éviter les représailles. Le seul moyen de faire cesser les incendies & les cruautés, étoit, selon lui, d'enchérir sur celui qui commençoit. Aussi écrivoit-il au maréchal de Boufflers: *Si l'ennemi brûle un village de votre gouvernement, brûlez-en dix du sien*. Mais quelques reproches qu'on ait faits à sa mémoire, ses talens ont été encore plus utiles à la France, que ses fautes ne lui ont été funestes. On ne trouva dans aucun des sujets qu'on essaya depuis, cet esprit de détail, qui ne nuit point à la grandeur des vues; cette prompte exécution, malgré la multiplicité des ressorts; cette fermeté à maintenir la discipline militaire; ce profond secret, qui avoit fait passer de si cruelles nuits à l'ombrageux Guillaume; ces instructions savantes qui dirigeoient un général, & qui ne gênoient que Turenne; cette connoissance des hommes qui savoit les approfondir & les employer à propos. Nous avons sous son nom un *Testament Politique*, 1695, in-12; & dans le *Recueil de Testamens Po-*

litiques, 4 vol. in-12. C'est Courtils qui est l'auteur de cette rapsodie, d'après laquelle il ne faut pas juger le marquis de Louvois. Après sa mort, il parut une espece de Drame satyrique contre lui, intitulé : *Le Marquis de Louvois sur la sellette*, Cologne 1695, in-12. C'est une piece pitoyable, qui vaut encore moins que le Testament de Courtils. Le marquis de Louvois laissa des biens immenses, qui venoient en partie de sa femme, Anne de Souvré, marquise de Courtenvaux, la plus riche héritiere du royaume. Il en eut plusieurs enfans, entr'autres François-Michel le Tellier, marquis de Courtenvaux, mort en 1721, & pere de Louis-César, marquis de Courtenvaux. Celui-ci prit le nom & les armes de la maison d'Estrées : *voyez* ESTRÉES.

TELLIER, (Charles-Maurice le) archevêque de Rheims, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, docteur & proviseur de Sorbonne, conseiller-d'état ordinaire, &c, né à Paris en 1642, étoit frere du précédent. Il se distingua par son zele pour les sciences & pour l'observation de la discipline ecclésiastique. Il eut des différens assez vifs avec les réguliers de son diocese, & en rendant justice à la pureté de ses vues, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait mis dans ses démarches trop d'ardeur & quelquefois de l'inconsidération. Son caractere étoit dur & inflexible, & ses résolutions s'en ressentoient. Il mourut subitement à Paris en 1710, à 68 ans. Il défendit qu'on ouvrit son corps, ni qu'on lui fit aucune oraison funebre. Il laissa aux chanoines-réguliers de l'abbaye de Ste Genevieve de Paris, sa belle bibliotheque composée de 50 mille volumes.

TELLIER, (Michel le) jésuite, né auprès de Vire, en Basse-Normandie, l'an 1643, professa avec succès les humanités & la philosophie. Il étoit provincial de la province de Paris, lorsque le P. de la Chaise, confesseur du roi, mourut. Il fut nommé pour le remplacer. C'étoit un homme ardent, inflexible, & sur-tout décidé à contribuer autant qu'il dépendoit de lui, à terminer les malheureuses querelles qui affligeoient l'église de France. On lui attribue la premiere idée du stratagême de Douai, correspondance déguisée, qui servit à dévoiler les secrets du parti, mais qui n'étoit pas trop d'accord avec la simplicité chrétienne. Il s'opposa avec force à l'humeur dogmatisante du P. Quesnel, se déclara pour la bulle *Unigenitus*, & engagea Louis XIV à la maintenir par son autorité. On sent bien qu'après cela les Jansénistes ne l'ont pas épargné, & qu'il seroit difficile d'ajouter aux atrocités qu'ils en ont racontées. Son zele fut cependant plus actif qu'efficace ; la charrue que le roi fit passer sur les ruines de Port-Royal, ne ruina pas le parti qui continua d'agiter l'église & l'état. Ses menées plus sourdes, mais plus libres depuis la destruction des Jésuites, ou plutôt depuis que l'indifférence en matiere de religion a fait perdre de vue les causes qui la troublent ; son existence couverte enfin de l'idée de *Phantôme*, sous laquelle il a toujours voulu être envisagé ; les progrès étonnans, & pour ainsi dire, subits, qu'il a faits dans des pays où son nom étoit à peine connu, &c, ont produit & préparent encore des évènemens dont la plupart des spectateurs & même des acteurs ne soupçonnent pas le principe (*voyez* JANSENIUS, MONTGERON, PÂRIS, ROCHE Jacques). Après la mort de Louis XIV, son confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Fleche, où il mourut en 1719, à 76 ans. Ce Jésuite avoit des connoissances ; il étoit membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs ouvrages:

I. Une Edition de Quinte-Curce, à l'usage du dauphin, in-4°, 1678. II. *Défense des nouveaux Chrétiens & des Missionnaires de la Chine, du Japon & des Indes*, in-12. Ce livre fit beaucoup de bruit, fut attaqué par Arnauld, & censuré à Rome à cause du peu de ménagement que l'auteur avoit eu pour des adversaires respectables, & des sorties trop violentes qu'il s'étoit cru permises contre les détracteurs des nouvelles chrétientés. III. *Observations sur la Nouvelle Défense de la Version Françoise du Nouveau-Testament*, imprimées à Mons & à Rouen 1684, in-8° : solides & savantes. M. Arnauld y étoit attaqué personnellement d'une maniere qui lui devoit être bien sensible ; cependant lui qui répondoit à tout, n'y repliqua point ; son silence parut étrange, & les raisons qu'il en donna ensuite dans le 3e tome de la *Morale pratique*, satisfirent peu de gens au rapport de Bayle. IV. Plusieurs Ecrits Polémiques.

TEMPESTA, (Antonio) peintre & graveur de Florence, né en 1555, & mort en 1630. Strada, qui fut son maître, lui donna du goût pour peindre les animaux, genre dans lequel il a excellé. Son dessin est un peu lourd ; mais ses compositions prouvent la beauté & la facilité de son génie. Sa gravure est inférieure à sa peinture. On a de lui, tant en tableaux qu'en estampes, beaucoup de sujets de Batailles & de Chasses.

TEMPLE, (Guillaume) né à Londres en 1628, & petit-fils d'un secretaire du comte d'Essex, voyagea en France, en Hollande & en Allemagne. De retour dans sa patrie, gouvernée par l'usurpateur Cromwel, il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie & de la politique. Après que Charles II fut remonté sur le trône de ses peres, le chevalier Temple retourna à Londres, & fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui fit le plus d'honneur à son habileté, fut celle de la triple alliance qui fut conclue en 1662, entre l'Angleterre, la Hollande & la Suede. Ces trois puissances étoient pour lors amies de la France ; cependant il parvint à les réunir contr'elle. Il avoit formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier Temple, qui regardoit cette confédération comme le salut de l'Europe, effrayée des entreprises de Louis XIV, passa ensuite en Allemagne, pour inviter l'empereur & les princes à y accéder ; mais il eut bientôt le chagrin de voir que sa cour ne partageoit pas son zele, & qu'elle étoit même sur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappellé, & Charles II se ligua avec la France pour écraser les Provinces-Unies. Il se trouva, en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambassadeur extraordinaire ; & à celles de Nimegue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conseil du roi, & disgracié peu de tems après. Il se retira dans une terre du comté de Sussex, & y mourut en 1698, âgé de 70 ans. Par une clause assez bizarre de son testament, il ordonna que son *coeur seroit déposé dans une boëte d'argent, & qu'on l'enterreroit sous le cadran solaire de son jardin*. Cet homme célebre, avec de grands talens, du zele, une rare habileté, avoit de grands défauts. Il étoit vain & violent, & quoiqu'il fût naturellement vif & gai, son orgueil rendoit son humeur fort inégale. Nous avons de lui : I. Des *Mémoires* depuis 1672 jusqu'en 1692, in-12, 1692. Ils sont utiles pour la connoissance des affaires de son tems. II. *Remarques sur*

l'état des Provinces-Unies, 1697, in-12; assez intéressantes, mais pleines de pensées fausses & répréhensibles sur la religion. III. *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, 1695, in-12. C'est une mauvaise ébauche d'une histoire générale. V. Des *Lettres*, qu'il écrivit pendant ses dernieres ambassades, traduites en françois, 1700, 3 vol. in-12. VI. Des *Œuvres mêlées*, 1693, in-12, dans lesquelles on trouve quelques bons morceaux, & un plus grand nombre de mauvais. VII. *Œuvres Posthumes*, 1704, in-12.

TENA (Louis) de Cadix, docteur & chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortose, mourut en 1622. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur l'*Epître aux Hébreux*... sur *Jonas* & *Habacuc*. Il excelle particuliérement dans les prélogomenes & les tableaux généraux des livres qu'il explique. II. *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol. III. *Quæstiones variæ*, &c: tous ces ouvrages sont savans, mais écrits d'un style négligé.

TENCIN, (Pierre Guerin de) né à Grenoble en 1679, d'une famille originaire de Romans en Dauphiné, devint prieur de Sorbonne, docteur & grand-vicaire de Sens, accompagna, en 1721, le cardinal de Bissy à Rome, en qualité de conclaviste; & après l'élection d'Innocent XIII, fut chargé des affaires de France à Rome. Ses services le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint en 1727 un fameux concile contre Soanen, évêque de Senez: concile qui lui a fait donner tant d'éloges par les Catholiques, & tant de malédictions par les Jansénistes. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du roi Jacques, il devint archevêque de Lyon en 1740, ministre d'état 2 ans après. On croyoit qu'il avoit été appellé à la cour pour remplacer le cardinal de Fleury; mais les espérances du public ayant été trompées, il se retira dans son diocese, où il se fit aimer par sa charité pastorale, qui répandoit dans le sein des indigens d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 80 ans. On a de lui des *Mandemens* & des *Instructions Pastorales*.

TENCIN, (Claudine-Alexandrine Guerin de) sœur du précédent, prit l'habit religieux dans le monastere de Montfleury, ordre de S. Dominique, près de Grenoble. Dégoûtée du cloître, elle rentra dans le monde, vint à Paris, & se lia avec tous les beaux-esprits qui y faisoient quelque bruit; elle prit part à la folie épidémique du systême de Law, & cette folie fut avantageuse à sa fortune. Elle songea dès-lors à demander à la cour de Rome un bref, qui la déliât de ses vœux. Elle l'obtint en effet par un tour de passe-passe imaginé par Fontenelle; mais comme le bref avoit été rendu sur un faux exposé, il ne fut point exécuté. Madame de Tencin n'en resta pas moins dans la capitale, où sa maison devint le rendez-vous des gens du bel air. On la voyoit, au milieu d'un cercle de beaux-esprits & de gens du monde qui composoient sa cour, donner le ton & se faire écouter avec un air d'importance. Sa petite société qui n'étoit pas des plus réglées, fut troublée de tems en tems par quelques aventures assez tristes. La Fresnaye, conseiller au grand-conseil, fut tué dans son appartement; & elle fut poursuivie, comme ayant trempé dans ce meurtre. On la transféra d'abord au Châtelet, ensuite à la Bastille; enfin elle eut le bonheur d'être déchargée de l'accusation intentée contr'elle. Cette dame mourut à Paris en 1749, regrettée par plusieurs gens-de-lettres, qu'elle appelloit *ses Bêtes*, & auxquels elle donnoit tous les ans pour étrennes une culotte de velours. Un écrivain périodique a assuré qu'il n'y

avoit pas eu moins de 4000 culottes de cette étoffe ainsi usées au service scientifique de cette grande amie des talens. Nous avons d'elle : I. *Le Siege de Calais*, in-12. Certaines idées d'une licence enveloppée, toujours bien accueillies par la corruption du cœur ; beaucoup de tendresse dans les expressions, le ton de la bonne compagnie : voilà ce qui fit le succès de ce roman. On ferma les yeux sur ses défauts ; sur la multitude des épisodes & des personnages ; sur la complication des événemens, la plupart peu vraisemblables, & sur le peu de jugement qui regne dans l'ensemble. II. *Mémoires du comte de Comminge*, in-12 : roman du genre sombre, sans ressemblance, sans but utile & raisonnable, comme presque toutes les productions de cette espece. L'imprudence, le désespoir sont les grands agens de cette fable, où il entre plus d'une épisode répréhensible. M. de Pont-de-Vesle, son neveu, eut part à cet ouvrage, ainsi qu'au précédent. M. d'Arnaud en a fait un drame qui ne vaut pas mieux. III. Les *Malheurs de l'Amour*, 2 vol. in-12 : roman dans lequel on a prétendu qu'elle traçoit sa propre histoire. IV. Les *Anecdotes d'Edouard II*, in-12, 1776 : ouvrage posthume.

TENDE, (Gaspard de) petit-fils de Claude de Savoie, comte de Tende & gouverneur de Provence, servit avec distinction en France dans le régiment d'Aumont. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, où il acquit beaucoup de connoissance des affaires. On a de lui : I. Un *Traité de la Traduction*, sous le nom de l'*Estang*, in-8°. II. *Relation historique de Pologne*, sous le nom de *Hauteville*, in-12. Ces deux ouvrages eurent quelque cours. L'auteur mourut à Paris en 1697, à 79 ans.

TENÈS ou TENNÈS, fils de Cygnus, ou selon d'autres d'Apollon. Ayant été accusé d'inceste par sa belle-mere Philonomé, il fut exposé dans un coffre sur la mer avec sa sœur Hemithée, qui ne voulut jamais l'abandonner. Le coffre aborda dans l'isle de Leucophrys, qui de Tenès prit le nom de Tenedos. Tenès y régna, & y établit des loix très-séveres, telle qu'étoit celle qui condamnoit les adulteres à perdre la tête : loix qu'il fit observer en la personne de son propre fils. Tenès fut tué par Achille, avec son pere Cygnus, pendant la guerre de Troie ; & après sa mort, il fut honoré comme un dieu dans l'isle de Tenedos.

TENIERS, dit *le Vieux*, (David) peintre, né à Anvers en 1582, mort dans la même ville en 1649, apprit les principes de la peinture sous Rubens. Le desir de voyager le fit sortir de cette école, & il alla à Rome, où il demeura durant dix années. Ce peintre a travaillé en Italie dans le grand & dans le petit. Il a peint dans le goût de ses maîtres flamand & italien ; mais à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux, des Buveurs, des Chymistes & des Paysans, qu'il rendoit avec beaucoup de vérité.

TENIERS *le Jeune*, (David) né à Anvers en 1610, mort dans la même ville en 1694, étoit fils du précédent & son éleve : mais il surpassa son pere par son goût & par ses talens. Teniers le Jeune jouit, de son vivant, de toute la réputation, des honneurs & de la fortune dûs à son mérite & à ses bonnes qualités. L'archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, & le fit gentilhomme de sa chambre. La reine de Suede donna aussi son portrait à Teniers. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des scenes réjouissantes. Il a représenté des Buveurs & des Chymistes, des Noces & Fêtes de village, plusieurs Tentations de S. Antoine, des Corps-de-gardes,

&c. Ce peintre manioit le pinceau avec beaucoup de facilité. Ses ciels sont très-bien rendus, & d'une couleur gaie & lumineuse. Il touchoit les arbres avec une grande légéreté, & donnoit à ses petites figures une ame, une expression & un caractere admirables. Ses tableaux sont comme le miroir de la nature; elle ne peut être rendue avec plus de vérité. On estime singuliérement ses petits tableaux; il y en a qu'on appelle des *Après-Soupers*, parce que ce peintre les commençoit & les finissoit le soir même. On ne doit pas oublier son talent à imiter la maniere des meilleurs maîtres, qui l'a fait surnommer le *Singe* de la peinture. Il a quelquefois donné dans le gris & dans le rougeâtre; on lui reproche aussi d'avoir fait des figures trop courtes, & de n'avoir pas assez varié ses compositions. Louis XIV n'aimoit point son genre de peinture. On avoit un jour orné sa chambre de plusieurs tableaux de Teniers; mais aussi-tôt que ce prince les vit: *Qu'on m'ôte*, dit-il, *ces magots de devant les yeux*. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Teniers. Il a lui-même gravé plusieurs morceaux.

TENTZELIUS, (André) fameux médecin allemand du 17e siecle, publia un Traité curieux, dans lequel il décrit fort au long non-seulement la vertu des Momies, & leurs propriétés, mais aussi la maniere de les composer & de s'en servir dans les maladies. Les momies que les droguistes vendoient autrefois, venoient du Levant. C'étoient des cadavres embaumés avec des aromates résineux & le bitume de Judée, & séchés au four. On employoit des parties de ces momies pour déterger & résister à la gangrene: aujourd'hui on n'en fait plus aucun usage dans la médecine; on s'en sert comme d'appas pour prendre du poisson. Toute la vertu qu'on a pu leur supposer, ne venoit que des aromates dont elles étoient empreintes, & point du tout, de la chair humaine, comme quelques ignorans l'ont prétendu.

TENTZELIUS, (Guillaume-Ernest) né à Arnstad en Thuringe, en 1659, mourut en 1707, à 49 ans. C'étoit un homme entiérement livré à l'étude & à la littérature, & qui se consoloit avec les Muses des rigueurs de la fortune. Quoiqu'il fût assez pauvre, il parut toujours content de son sort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *Saxonia Numismatica*, 1705, in-4°, 4 vol. en latin & en allemand. II. *Supplementum Historiæ Gothanæ*, 1701 & 1716, 3 vol. in-4°. Il y a beaucoup d'érudition dans ces deux livres; mais l'auteur n'a pas l'art d'être précis & de ne choisir que l'utile.

TERAMO, (Jacques de) *voyez* PALLADINO.

TERBURG, (Gerard) peintre, né en 1608 à Zwol, dans la province d'Over-Yssel, mort à Deventer en 1681, consacra particuliérement son talent à des *Bambochades* & à des *Galanteries*, excella dans le portrait & l'intelligence du clair-obscur.

TERCIER, (Jean-Pierre) né à Paris en 1704, suivit le marquis de Monti dans son ambassade de Pologne, & connut particuliérement le roi Stanislas à Dantzick, où l'ambassadeur de France & son secretaire furent retenus prisonniers pendant 18 mois. Les services qu'il rendit dans cette occasion, & au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1748, lui mériterent la place de premier commis des affaires étrangeres: place qu'il perdit pour avoir approuvé, en qualité de censeur royal, l'impie & extravagant livre de l'*Esprit*. Il mourut en 1766, laissant quelques *Mémoires* dans ceux de l'académie des belles-lettres dont il étoit membre.

TÉRENCE, (*Publius Terentius Afer*) né à Carthage, fut enlevé par les Numides dans les courses qu'ils faisoient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à Terentius Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, & l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume qui vouloit que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenoit sa liberté. Son esprit le lia étroitement avec Lælius & Scipion l'Africain, qu'on soupçonna d'avoir travaillé à ses Comédies. Nous avons six *Comédies* de Térence. Rien de plus simple & de plus naïf que son style; rien en même tems de plus élégant; Cicéron en fait un grand éloge. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de la maniere des Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Il n'a point sali ses ouvrages par les obscénités dégoûtantes d'Aristophane & de Plaute, mais le langage en est très-passionné, & la lecture en est peut-être plus dangereuse pour les jeunes gens. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore 35 ans; on ne le vit plus depuis. Il mourut vers l'an 159 avant J. C. Il s'étoit, dit-on, amusé dans sa retraite, à traduire les pieces de Ménandre, & à composer de son propre fonds; & ce fut, dit-on, la douleur d'avoir perdu ces différentes pieces qui lui causa la mort. Nous avons une *Vie* de Térence, écrite par Suétone, & selon quelques-uns, par Ælius Donat. Les éditions les plus recherchées des 6 *Comédies* de ce poëte sont les suiv. : Milan 1470, in-fol.—Venise 1471, in-fol.—Elzévir, 1635, in-12 (à l'édition originale, la page 104 est cottée 108).—Au Louvre, 1642, in-fol.—*Ad usum Delphini*, 1671, in-4°.—*Cum notis Varior.* 1686, in-8°.—Cambridge 1701, in-4°. — Londres 1724, in-4°. — La Haye 1726, 2 vol. in-4°.— Urbin 1736, in-folio, fig. — Londres, Sandby, 1751, 2 vol. in-8°, fig. Celle de Birmingham, Baskerville, 1772, in-4°, est d'une grande beauté. Dacier en donna en 1717 une belle édition latine, avec sa Traduction françoise & des notes, en 3 vol. in-8°. M. l'abbé le Monier en a publié une nouvelle Traduction, 1771, 3 vol. in-8°, & 3 vol. in-12.

TERENTIANUS MAURUS, *voyez* MAURUS.

TERENTIUS, (Jean-Gerhard) professeur de la langue hébraïque à Franeker, né près de Leuwarde vers 1630, mort fort pauvre en 1677, a publié : I. *Meditationes Philologico-Hebrææ*, Franeker 1654, in-12. II. *Liber Jobi, Chaldaïcè Latinè & Græcè cum notis*, 1662, in-4°. III. *Gymnasium Chaldaïcum*, 1664, in-12. IV. *Epitome Grammaticæ Hebrææ Joannis Buxtorf*, 1665, in-12. Terentius a rendu cet abrégé plus commode, & y a fait des corrections & des additions très-utiles.

TERME, divinité qui présidoit aux limites des champs. Lorsque les dieux voulurent céder la place du capitole à Jupiter, ils se retirerent dans les environs par respect; mais le dieu Terme demeura à sa place sans bouger. On le représentoit sous la forme d'une tuile, ou d'une pierre quarrée, ou d'un pieu fiché dans la terre.

TERPANDRE, *voyez* THERPANDRE.

TERPSICHORE, l'une des neuf Muses, déesse de la musique & de la danse. On la représente sous la figure d'une jeune fille couronnée de guirlandes, tenant une harpe & des instrumens de musique autour d'elle.

TERRASSON, (André) prêtre de l'Oratoire, étoit fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée & présidial

présidial de Lyon sa patrie. Il parut avec éclat dans la chaire ; il prêcha le carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, & ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, & toujours avec le succès le plus flatteur. Il joignoit à une belle déclamation, une figure agréable. Son dernier carême dans cette cathédrale lui causa un épuisement, dont il mourut à Paris en 1723. On a de lui des *Sermons*, imprimés en 1726, & réimprimés en 1736, en 4 vol. in-12. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, & autant de force que de naturel. Il plaît, parce qu'il ne cherche point à plaire. On ne le voit point employer ces pensées qui n'ont d'autre mérite qu'un faux-brillant ; ni ces tours recherchés, si fréquens dans nos orateurs modernes, & plus dignes d'un roman que d'un sermon.

TERRASSON, (Jean) frere du précédent, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son pere à la maison de l'Institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette congrégation presqu'aussi-tôt qu'il y fut entré ; il y rentra de nouveau, & il en sortit pour toujours. Son pere, irrité de cette inconstance, le réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. Terrasson, loin de s'en plaindre, n'en parut que plus gai. L'abbé Bignon, instruit de son mérite, lui obtint une place à l'académie des sciences en 1707, & en 1721 une chaire au college-royal qu'il remplit jusqu'à sa mort. L'abbé Terrasson s'enrichit par le fameux systême de Law ; mais cette opulence ne fut que passagere. La fortune étoit venue à lui sans qu'il l'eût cherchée ; elle le quitta sans qu'il songeât à la retenir. Ce qui l'occupoit le moins, étoit les démêlés des princes & les affaires d'état. Il avoit coutume de dire, » qu'il ne faut point se mêler » du gouvernail dans un vaisseau » où l'on n'est que passager ». L'ignorance où étoit l'abbé Terrasson sur la plupart des choses de la vie, lui donnoit une naïveté que bien des gens taxoient de simplicité. Madame la marquise de Lassai, qui étoit de sa société, répétoit volontiers, » qu'il n'y avoit » qu'un homme de beaucoup d'es» prit, qui pût être d'une pareille » imbécillité ». Il mourut en 1750. Ses ouvrages sont : I. *Dissertation critique* sur l'*Iliade* d'Homere, en 2 vol. in-12, pleine de paradoxes & d'idées bizarres. Egaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport. II. Des *Réflexions en faveur du Systême de Law*. III. *La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit & de la raison* ; ouvrage plein d'excellentes réflexions, dignes d'un philosophe chrétien ; on y voit dans plusieurs endroits combien l'auteur étoit ennemi de la fausse sagesse qui s'éleve contre la religion, la grande institutrice & consolatrice des hommes ; & de l'esprit de parti qui égara un de ses freres. IV. *Sethos*, roman moral, en 2 vol. plein d'un grand nombre de caracteres, de traits de morale, de réflexions fines, & de discours quelquefois sublimes. Il n'y a rien de plus beau peut-être, que le portrait de la reine d'Egypte, qui se trouve dans le 1er vol. V. Une *Traduction* de *Diodore de Sicile*, en 7 vol. in-12, accompagnée de préface, de notes & de fragmens, qui ont paru depuis 1737 jusqu'en 1744. Cette version est aussi fidelle qu'élégante. On prétend que l'abbé Terrasson ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étoient crédules. Une de ses maximes étoit : *Qu'y a-t-il de plus crédule ? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule ? l'ignorance.*

TERRASSON, (Gaspar) frere d'André & de Jean, naquit à Lyon

en 1680. A l'âge de 18 ans, il entra à l'Oratoire, où il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture & des Peres. Après avoir professé les humanités & la philosophie, il se consacra à la prédication, & s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frere avoit joui. Il prêcha à Paris pendant 5 années, & brilla sur-tout pendant un carême dans l'église métropolitaine; mais son opposition aux décrets de l'église l'obligea de quitter en même tems la congrégation de l'Oratoire & la prédication. Il mourut à Paris en 1752. On a de lui : I. Des *Sermons*, en 4 vol. in-12, publiés en 1749. Ce recueil contient 29 Discours pour le carême, des Sermons détachés, trois Panégyriques, & l'Oraison funebre du grand Dauphin. II. Un livre anonyme, intitulé : *Lettres sur la Justice Chrétienne*, censurées par la Sorbonne, parce que le but principal de l'auteur est de calmer la conscience des Anticonstitutionnaires sur la privation des Sacremens; il y fait des sorties très-vives contre l'état présent de l'église & la peint avec les couleurs les plus noires.

TERRASSON, (Matthieu) né à Lyon en 1669, de parens nobles, & de la même famille que les précédens, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Il plaida quelques causes d'éclat, qui furent le premier fondement de sa grande réputation. Profondément versé dans l'étude du droit-écrit, il devint en quelque sorte l'oracle du Lyonnois, & de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. La jurisprudence n'éteignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé pendant 5 ans au travail du *Journal des Savans*, & il exerça pendant quelques années les fonctions de censeur-royal. Cet homme, aussi estimable par ses connoissances que par sa douceur & son désintéressement, mourut à Paris en 1734, à 66 ans. On a de lui un Recueil de ses Discours, Plaidoyers, Mémoires & Consultations, sous le titre d'*Œuvres de Matthieu Terrasson*, &c, in-4°. Il se trouve dans ce recueil deux Discours étincellans d'esprit, que l'on a réimprimés dans les *Œuvres* de M. d'Aguesseau; mais comme le célebre chancelier ne les a pas réclamés, lorsqu'ils ont paru sous le nom de Terrasson, il est très-vraisemblable qu'ils sont de lui, d'autant plus qu'ils avoient été trouvés entre ses papiers & publiés par son fils unique, Antoine Terrasson, avocat au parlement de Paris, & auteur de l'*Histoire de la Jurisprudence Romaine*, imprimée à Paris en 1750, in-fol. ouvrage plein de recherches.

TERRIDE, (Antoine de Lomagne, vicomte de) d'une des plus illustres maisons du royaume de France, se distingua au siege de Turin, prit Montauban, & fut capitaine de cent hommes-d'armes, & chevalier de l'ordre du roi en 1549. Son attachement à la religion catholique l'arma contre la reine de Navarre, dont il étoit né sujet. Il entra en 1569 dans ses états, & les conquit au nom du roi de France. Il fut fait gouverneur & commandant du Béarn & de la Navarre. Montgommeri l'assiégea dans Orthès, & le fit prisonnier de guerre. On mit à mort en sa présence, contre la foi des traités, les officiers de la garnison. Il eut la douleur de voir égorger sous ses yeux un de ses cousins-germains. On a de lui des *Mémoires*, qui n'ont point été imprimés. Ce guerrier mourut en 1569.

TERRIEN, (Guillaume) étoit lieutenant-général à Dieppe, vers le milieu du 16e siecle. C'est le plus ancien jurisconsulte normand que l'on connoisse. Il donna un *Commentaire sur les Coutumes anciennes de Normandie*, avant leur rédaction, c'est-à-dire en 1574, à Rouen, in-4°.

TERTRE, (Jean-Baptiste du) né à Calais en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, & fit divers voyages sur terre & sur mer. De retour en France, il se fit dominicain à Paris en 1635. Son zele pour la conversion des ames le fit envoyer en mission dans les isles de l'Amérique, où il travailla avec fruit. Il en revint en 1658, & mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles, habitées par les François*, en 4 vol. in-4°, 1667 & 1671: ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision, de chaleur & d'agrément. Le 1er volume renferme ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françoises; le 2e, l'histoire naturelle; le 3e & le 4e, l'établissement & le gouvernement des Indes Occidentales depuis la paix de Breda.

TERTRE, (François-Joachim Duport du) de la société littéraire-militaire de Besançon, & membre de l'académie d'Angers, vit le jour à St-Malo. Il entra chez les Jésuites, où il professa les humanités pendant quelque tems. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec MM. Freron & de la Porte. Il se fit connoître ensuite par plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage se peut lire avec plaisir sans interruption, & il a les avantages d'un abrégé chronologique sans en avoir la sécheresse. La narration est fidelle, simple, claire & assez rapide; le style un peu froid, mais en général pur & de bon goût; les portraits d'après nature, & non d'imagination. Les gens de goût qui n'aiment pas la petite maniere philosophique aujourd'hui en usage, & si peu convenable à l'histoire, préferent de beaucoup cet ouvrage à celui que l'abbé Millot a donné sous le même titre. II. *Histoire des Conjurations & des Conspirations célebres*, en 10 vol. in-12, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes. III. Les deux derniers volumes de la *Bibliotheque amusante*. On y desireroit plus de choix, & ils ne sont pas dignes du premier. IV. L'Almanach des Beaux-Arts, connu depuis sous le nom de *La France Littéraire*. Cet ouvrage, dont il donna une esquisse très-imparfaite en 1752, est aujourd'hui en 3 vol. in-8°. V. Cet auteur a publié les *Mémoires du marquis de Choupes*, 1753, in-12, & a eu part à l'*Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, en 5 vol. in-12, donné par M. Desormeaux. Il mourut en 1759, à 44 ans, avec la réputation d'un écrivain qui devoit plus au travail qu'à la nature.

TERTRE, (Du) *voyez* THOBENTIER.

TERTULLIEN, (*Quintus Septimus Florens Tertullianus*) prêtre de Carthage, étoit fils d'un centenier dans la milice, sous le proconsul d'Afrique. La constance des martyrs lui ayant ouvert les yeux sur les illusions du paganisme, il se fit chrétien, & défendit la foi de J. C. avec beaucoup de courage. Ses vertus & sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage il passa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la persécution de l'empereur Sévere, son *Apologie pour les Chrétiens*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence & d'érudition en son genre. Tertullien avoit un génie vif, ardent & subtil. Quoiqu'il parle peu avantageusement de ses études, ses livres prouvent assez qu'il avoit étudié toutes sortes de sciences. Son élocution est un peu dure, ses expressions obscures, ses raisonnemens quelquefois embarrassés; mais il y brille une noblesse, une vivacité & une force qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. On voit qu'il avoit beaucoup lu S. Justin

& S. Irenée. Il rendit son nom célebre dans toutes les églises par ses ouvrages. Il confondit les hérétiques de son siecle ; il en ramena plusieurs à la foi, il encouragea par ses exhortations les Chrétiens à souffrir le martyre: Tertullien avoit une sévérité naturelle, qui le portoit toujours à ce qu'il y avoit de plus rigoureux. Il trouva que Proclus, disciple de Montan, vivoit d'une maniere conforme à son humeur. Ces apparences de piété le séduisirent, & il embrassa le Montanisme. Il donna aveuglément dans les visions ridicules de cette secte. Il devint alors aussi nuisible à l'église qu'il lui avoit été utile, & les ouvrages qu'il composa contre les Catholiques causerent de grands troubles. Il ne paroit point qu'il soit revenu de ses égaremens. Il laissa quelques sectateurs, auxquels on donna le nom de *Tertullianistes*. S. Augustin, qui en parle, dit que de son tems cette secte étoit presqu'entiérement éteinte, & que le petit nombre qui en restoit, rentra dans le sein de l'église catholique. Cet homme, à la fois si illustre & si dangereux, mourut sous le regne d'Antonin-Caracalla, vers l'an 216. Les ouvrages de Tertullien sont de deux genres : ceux qu'il a faits avant sa chûte, & ceux qu'il a enfantés depuis. Les écrits du premier genre sont : I. Les livres de la *Priere*, du *Baptême*. II. Son *Apologétique* pour la religion chrétienne. C'est son chef-d'œuvre & peut-être le plus parfait & le plus précieux ouvrage de l'antiquité chrétienne. III. *Exhortation à la Patience*. IV. L'*Exhortation au Martyre*. V. *Deux livres à sa Femme*. VI. Celui du *Témoignage de l'Ame*. VII. Les *Traités des Spectacles & de l'Idolâtrie*. VIII. L'excellent livre des *Prescriptions contre les Hérétiques*. IX. *Deux Livres contre les Gentils*. X Un *contre les Juifs* XI. Un *contre Hermogene* où il prouve contre cet hérésiarque que la matiere ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien ; vérité que les philosophes même les plus célebres (Platon, Thalès, Philolaus, Jamblicus, Proclus, & sur-tout Hiéroclès) ont reconnu comme les docteurs chrétiens, quoique d'une maniere moins ferme & moins conséquente. XII. Un *contre les Valentiniens* où il s'attache à les ridiculiser plutôt qu'à les réfuter. XIII. *De la Pénitence* ; c'est un des traités des plus achevés de Tertullien. XIV. *Scorpiace* ; écrit pour prémunir les fideles contre le venin des Gnostiques qu'il appelle des *Scorpions*. Ceux du second genre sont : I. Les cinq *Livres contre Marcion*. II. Les *Traités de l'Ame, de la Chair de J. C.* III. *Résurrection de la Chair*. IV. Le livre de la *Couronne*. V. L'*Apologie* du *Manteau philosophique*. VI. Le *Livre à Scapula*. VII. Les *Ecrits contre Praxéas*. VIII. Les *Livres de la Pudicité ; de la Fuite dans la persécution* ; des *Jeûnes contre les Psychiques* ; de la *Monogamie*, & de l'*Exhortation à la Chasteté*. Les Peres Latins, qui ont vécu après Tertullien, ont déploré son malheur, & ont admiré son esprit & aimé ses ouvrages. S. Cyprien les lisoit assidûment ; & lorsqu'il demandoit cet auteur, il avoit coutume de dire : *Donnez-moi le Maître*. Vincent de Lerins assure » qu'il a été parmi » les Latins, ce qu'a été Origene » parmi les Grecs, c'est-à-dire le » premier homme de son siecle ».... Vassoult a donné, en 1714 & 1715, une Traduction de l'*Apologétique* pour les Chrétiens, avec des notes ; l'abbé de Gourcy en a donné une autre en 1780, avec celle des *Prescriptions*. Manessier a aussi mis en françois les livres du *Manteau*, de la *Patience*, & de l'*Exhortation au Martyre*. La meilleure édition des écrits de cet illustre Pere, est celle qu'on en-

a donnée en 1746, à Venise, in-fol. sous ce titre : *Q. Septimii Florentis Tertulliani Opera, ad vetustissimorum Exemplarium fidem sedulò emendata, diligentiâ Nicolai Rigaltii Jur. Cons. cum ejusdem adnotationibus integris, & variorum Commentariis seorsim antehac editis... Accedunt Novatiani Tractatus de Trinitate, & de Cibis Judaicis cum notis... Et Tertulliani Carmina de Jonâ & Ninive*, &c. Il y en a une autre par le même Rigault, Paris 1634, & 1641, in-fol. à laquelle il faut joindre un volume de Notes & de Commentaires de différens auteurs, Paris 1635, in-fol. On estime les Notes critiques & grammaticales de Rigault, mais on ne doit pas le même éloge à celles qui ont rapport à la théologie. Jacques Pamele a donné aussi une bonne édition de Tertullien, Anvers 1579, & Paris 1635, in-fol. Thomas, seigneur du Fossé, a donné les *Vies* de Tertullien & d'Origene, sous le nom du sieur de *la Motte* : c'est un ouvrage estimé.

TESAURO, (Emmanuel) philosophe & historien piémontois du 16e siecle. Il mérita par ses talens la confiance de ses maîtres, & ce fut par leur ordre qu'il entreprit l'*Histoire de Piémont*, & ensuite celle de la capitale de cet état. La 1re parut à Bologne en 1643, in-4°; & celle de Turin, en cette ville, 1679, 2 vol. in-fol. Les études qu'il fit pour ces deux ouvrages, lui fournirent l'occasion de ramasser des matériaux pour une Histoire générale de toute l'Italie. Il la réduisit & en forma un *Abrégé* pour les tems seulement où ce pays fut soumis à des rois barbares. Il fut imprimé à Turin en 1664, in-fol. avec des notes de Valerio Castiglione. Les Histoires de Tesauro sont utiles ; mais elles ne feront jamais comparables à celles de Guichardin.

TESCHENMACHER, (Garnier) né dans le duché de Bergues à Elverfeld, fut ministre calviniste à Santen & à Cleves, & mourut à Wesel en 1638. Le principal de ses ouvrages est *Annales des Duchés de Cleves, Juliers, Bergues & pays circonvoisins*, en latin, Arnheim 1638, in-fol. Chaque partie de ces *Annales* est précédée d'une description géographique de la province dont il fait l'histoire. Elles sont écrites de la même maniere que les vieilles chroniques, sans liaisons & sans réflexions. Juste-Christophe DITHMARE (*voyez* ce mot) en a donné une édition, Francfort & Leipsick, 1721, in-fol. Elle est enrichie d'une carte qui représente le pays tel qu'il étoit au moyen âge, de diplomes, & de notes savantes qui valent quelquefois des dissertations ; telle est celle qui regarde l'origine & la succession des ducs de Limbourg, p. 430. Jean-Thomas Brosius attaqua l'ouvrage de Teschenmacher dans un ouvrage qui porte le même titre. Teschenmacher a encore laissé quelques ouvrages de théologie conformes aux préjugés de la religion qu'il suivoit.

TESSÉ, (René Froulai, comte de) d'une famille ancienne, servit de bonne heure & avec distinction. Ayant fait lever le blocus de Pignerol en 1693, il commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal de Catinat, & devint maréchal lui-même en 1703. Il se rendit l'année d'après en Espagne, où il échoua devant Gibraltar & devant Barcelone. La levée de ce dernier siege fut très-avantageuse aux ennemis ; il laissa dans son camp des provisions immenses, & il prit la fuite avec précipitation, abandonnant 1500 blessés à l'humanité du général anglois, le comte de Peterborough. Plus heureux en 1707, il chassa les Piémontois du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira, en 1722, le dessein de se retirer aux Camaldules ; mais il fut obligé de quitter sa retraite pour

se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1725, il rentra dans sa solitude, & y mourut le 10 mai de la même année, avec la réputation d'un courtisan aimable, d'un négociateur ingénieux & d'un grand-homme de bien. Les sentimens de piété qui animerent ses derniers jours, prouvent que le tumulte des armes & des affaires n'avoient point affoibli sa religion. Il laissa plusieurs enfans.

TESTAS, (Abraham) auteur françois, réfugié en Angleterre pour y professer plus librement le calvinisme auquel il étoit attaché, exerça le ministere dans une église françoise à Londres, & mourut vers 1748. Il s'est fait connoître par quelques ouvrages dogmatiques, dont le principal parut sous ce titre : *La Connoissance de l'Ame par l'Ecriture*, 2 vol. in-8°. Il considere l'ame sous les différens états d'union, de séparation & de réunion avec le corps. On a trouvé que dans cet ouvrage l'explication des textes n'étoit pas toujours littérale ; mais elle est ingénieuse & sert heureusement les vérités précieuses établies par l'auteur : il y a cependant quelques idées paradoxales, & des préjugés dont il ne faut tenir nul compte.

TESTE, (Pierre) peintre & graveur, natif de Lucques, alla jeune encore à Rome, sous l'habit de pélerin, pour apprendre le dessin ; mais son humeur sauvage & son caractere timide, s'opposerent longtems à son avancement. Il vivoit misérable, passant presque tout son tems à dessiner des ruines autour de Rome. Sandrart, peintre & graveur comme lui, le voyant dans cet état, le recueillit & lui procura les occasions de faire connoître ses talens. Ce peintre avoit une grande pratique de dessin, & ne manquoit point d'imagination ; mais il se laissoit trop aller à son feu. Il a souvent outré les caracteres & les attitudes de ses figures. Son pinceau est dur, & ses couleurs sont mal-entendues ; ses dessins, dont il a gravé une partie, sont plus estimés. Son principal talent étoit de dessiner des enfans. Un jour que ce peintre, assis sur le bord du Tibre, étoit occupé à dessiner, le vent emporta son chapeau ; & l'effort qu'il fit pour le retenir, le précipita lui-même dans ce fleuve où il se noya, en 1648.

TESTELIN, (Louis) peintre, né à Paris en 1615, mourut dans la même ville en 1655. Les jeux de son enfance manifesterent son inclination pour le dessin. Son pere le fit entrer dans la célebre école de Vouet. Testelin ne se produisit au grand jour, qu'après s'être formé sur les tableaux des plus excellens maîtres. Le tableau de la Résurrection de Tabithe par S. Paul, que l'on voit dans l'église de Notre-Dame, fit admirer la fraîcheur & le moëlleux de son coloris, les graces & la noblesse de sa composition, l'expression & la hardiesse de sa touche. Personne n'avoit plus approfondi que ce maître, les principes de la peinture. L'illustre le Brun le consultoit souvent ; l'estime & l'amitié qui régnoient entr'eux, font l'éloge de leurs talens & de leur caractere. Testelin n'étoit pas favorisé de la fortune ; il reçut plusieurs bienfaits de son ami, qui se faisoit un art de ménager sa délicatesse. On a beaucoup gravé d'après ses dessins.

TESTELIN, (Henri) né en 1616, mort en 1695, cadet du précédent, se distingua dans la même profession que son frere aîné. C'est lui qui a donné les *Conférences de l'Académie, avec les Sentimens des plus habiles Peintres sur la Peinture* ; ouvrage qui reçut des applaudissemens.

TESTI, (Fulvio) poëte italien, excella sur-tout dans le genre lyrique. On a de lui des *Odes* & d'autres Poésies, Venise 1656, 2

vol. in-12. Il mourut à Modene sa patrie, en 1646.

TESTU, (Jacques) aumônier & prédicateur du roi, reçu à l'académie françoise en 1665, poëte françois, mourut en 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture & des Peres, sous le titre de *Stances Chrétiennes*, 1703, in-12. Il a fait aussi diverses autres *Poésies Chrétiennes*, dont le style est assez foible. L'abbé Testu s'étoit d'abord consacré à la chaire; mais la foiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avoit ruiné son tempérament dans une retraite qu'il fit avec Rancé le réformateur de la Trappe. Les gens du monde ne l'aimoient pas, sa morale leur paroissoit incommode; ils l'appelloient *Testu*, *Tais-toi*.

TÉTHYS *ou* TÉTHIS, fille du Ciel & de la Terre, & femme de l'Océan, qui en eut un grand nombre de nymphes, appellées *Océanitides* ou *Océanies*, du nom de leur pere. On confond cette déesse avec Amphitrite, & on la représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des dauphins. — Il faut distinguer cette Téthys de la nymphe THÉTIS (*voyez* ce mot) celle-ci étoit fille de Nérée.

TETRICUS, (*Caius-Pisevuvius*) président d'Aquitaine, d'une famille consulaire, prit la pourpre impériale à Bordeaux en 268, & fut reconnu empereur des Gaules, de l'Espagne & de l'Angleterre. La ville d'Autun n'ayant pas tardé à se révolter, il la soumit après un siege mémorable. Tetricus se maintint pendant le regne de Claude II, & une partie de celui d'Aurelien; mais les alarmes continuelles où le tenoit l'humeur inquiete & insolente des soldats, l'engagerent à écrire à ce dernier, qu'il lui céderoit les provinces dans lesquelles il régnoit, s'il venoit s'en rendre maître. Aurelien s'avança donc avec une armée jusqu'à Châlons-sur-Marne. Tetricus, après avoir fait mine de lui résister, se rendit, & ses soldats furent obligés de se soumettre. Quoiqu'Aurélien l'eût fait servir d'ornement à son triomphe, à son retour à Rome, il le combla de faveurs. Il le nomma gouverneur de la Lucanie, en lui disant qu'il seroit plus honorable pour lui de commander à une partie de l'Italie, que de régner par-delà les Alpes. Il l'appelloit souvent son collegue, & quelquefois empereur. Tetricus, rentré dans la tranquillité d'une vie privée, se fit aimer par sa probité, sa prudence & son équité. Il laissa un fils qui fut digne de lui. Le regne du pere avoit été d'environ 5 ans.

TETZEL, (Jean) religieux dominicain, & inquisiteur de la foi, né à Pirna sur l'Elbe, fut choisi par les chevaliers teutoniques pour prêcher les indulgences qu'ils avoient obtenues pour la guerre contre les Moscovites. Il s'acquitta fort bien de cette commission. Quelque tems après, l'archevêque de Mayence, nommé par le pape Léon X pour faire publier les indulgences, l'an 1517, donna cette commission au P. Tetzel, qui s'associa à cet emploi les religieux de son ordre. Ils exagéroient, dit-on, la vertu des indulgences, en persuadant au peuple ignorant, » qu'on étoit assuré » d'aller au ciel, aussi-tôt qu'on » auroit payé l'argent nécessaire » pour les gagner ». Il se peut qu'on exagere aussi dans les reproches qu'on leur fait; mais on ne peut guere douter qu'il y ait eu des abus, tels qu'il s'en glisse dans les meilleures choses. Jean Staupitz, vicaire-général des Augustins, fâché de ce que la publication des indulgences n'avoit pas été confiée à son ordre, chargea ses religieux de prêcher contre le Dominicain. Luther choisit cette occasion pour mettre au

grand jour les erreurs de Jean Hus dont il étoit infecté. Il soutint des Theses, auxquelles Tetzel opposa d'autres Theses. Il fit ensuite des Réponses aux reproches & aux objections de Luther. Charles Miltitz, nonce du pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à Tetzel, qu'*il étoit en partie la cause des désastres de l'Allemagne*, ce religieux en mourut de chagrin, l'an 1519. C'étoit, à quelques inconsidérations près, un homme sage, savant & estimable. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que Luther n'attendoit que le moment d'éclater & de former sa secte, le reproche du nonce n'étoit pas tout-à-fait exact; Tetzel avoit été plutôt l'occasion que la cause des malheurs de l'Allemagne. Le nonce avoit espéré de gagner Luther en maltraitant son premier adversaire, mais il connoissoit peu le génie des sectaires, & ses espérances ne tarderent pas à s'évanouir.

TEUCER, fils de Télamon & d'Hésione, roi de Salamine, & frere d'Ajax, accompagna ce héros au siege de Troie. A son retour, il fut chassé par son pere, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajax, dont Ulysse étoit la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance; il passa dans l'isle de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine. —— Il ne faut pas le confondre avec TEUCER, fils de Scamandre, crétois. Il régna dans la Troade, avec Dardanus son gendre, vers l'an 528 avant J. C. Il donna le nom d'*Ida* à la montagne près de laquelle Troie dans la suite fut bâtie. C'est de son nom que cette ville fut appellée *Teucrie*, & les peuples de la contrée *Teucriens*.

TEUDAS, *voyez* THEODAS.

TEVIUS, (Jacques) professeur de belles-lettres à Bordeaux, puis à Coïmbre en 1547, étoit natif de Prague. C'est sous son rectorat que les Jésuites prirent possession, l'an 1555, de l'université de cette derniere ville. Il étoit poëte, orateur & historien. Ses Discours latins, ses Poésies, & son *Histoire* aussi en latin, *de la conquête de Diu par les Portugais en 1535* (Paris 1762, in-12) prouvent qu'il avoit lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEUTATÈS, THEUT ou THOT, dieu des anciens Gaulois, le même, à ce qu'on croit, que Mercure chez les Grecs & les Romains. On l'offroit à cette barbare divinité que des victimes humaines, que les Druides lui immoloient au fond des forêts par le fer & plus souvent par le feu. Jules-César eut bien de la peine à détruire cet horrible usage, après avoir fait la conquête des Gaules. *Voyez* ce qu'il dit à ce sujet dans ses Commentaires.

TEUTHRAS, fils de Pandion, roi de Mysie, avoit 50 filles, que Hercule épousa toutes, & qu'il rendit en une seule nuit meres d'autant de fils (*voyez* TÉLEPHE). Certains mythologistes donnent le nom de *Thespius* à ce beau-pere d'Hercule.

TEXEIRA, (Joseph) dominicain portugais, né en 1543, étoit prieur du couvent de Santaren en 1578, lorsque le roi Sébastien entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal Henri qui lui succéda, étant mort peu de tems après, Texeira suivit le parti de Don Antoine, que la populace avoit proclamé roi, vint l'an 1581 avec lui en France, & mourut en 1604. On a de lui: I. *De Portugalliæ ortu*, Paris 1582, in-4°, assez rare. II. Un *Traité de l'Oriflamme*, 1598, in-12. III. *Aventures de Don Sébastien*, in-8°; & d'autres ouvrages.

TEXTOR, (Benoît) médecin du Pont-de-Vaux dans la Bresse, est auteur d'un *Traité sur la Peste*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1551,

in-8°. On a encore de lui : *De Cancro*, Lyon 1550 ; & *Stirpium differentiæ*, Strasbourg 1552, in-8°.

THADÉE, *voyez* JUDE.

THAIS, fameuse courtisanne grecque, corrompit la jeunesse d'Athenes : elle suivit Alexandre dans ses conquêtes, & l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant macédonien, Thaïs se fit tellement aimer de Ptolomée roi d'Egypte, que ce prince l'épousa. — Il y eut une autre courtisanne de ce nom en Egypte, que S. Paphnuce, anachorete de la Thébaïde, arracha aux charmes séducteurs du monde.

THALÈS, le premier des Sept Sages de la Grece, naquit à Milet vers l'an 640 avant J. C. Pour profiter des lumieres de ce qu'on regardoit comme d'habiles gens, il fit plusieurs voyages selon la coutume des anciens. Il s'arrêta longtems en Egypte où il étudia, sous les prêtres de Memphis, la géométrie, l'astronomie & la philosophie. Ses maîtres apprirent, dit-on, de lui le moyen de mesurer exactement leurs immenses pyramides. Amasis, alors roi d'Egypte, lui donna des marques publiques de son estime. Mais Thalès, avec tous ses talens, n'avoit pas celui de se maintenir à la cour. Il revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Egypte. Des *Sept Sages*, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes, appellée *Secte Ionique*. On lui attribue plusieurs sentences ; les principales sont : I. » Il ne faut » rien dire à personne, dont il » puisse se servir pour nous nuire ; » & vivre avec ses amis, comme » pouvant être nos ennemis ». II. » Ce qu'il y a de plus ancien, » c'est *Dieu*, car il est incréé ; de » plus beau, le *Monde*, parce qu'il » est l'ouvrage de Dieu ; de plus » grand, le *Lieu* ; de plus prompt, » l'*Esprit* ; de plus fort, la *Nécessité* ; de plus sage, le *Tems* ». III. » La chose la plus difficile du » monde est *de se connoître soi-même* ; la plus facile, *de conseiller autrui* ; & la plus douce, l'*accomplissement de ses desirs* ». IV. » Pour bien vivre il faut s'abstenir des choses que l'on trouve » répréhensibles dans les autres ». V. » La félicité du corps consiste » dans la santé, & celle de l'esprit » dans le savoir ». Il avoit établi, d'après Homere, que l'eau étoit le premier principe de toutes choses. L'un & l'autre avoient emprunté cette doctrine des Egyptiens, qui attribuoient au Nil la production de tous les êtres : Van Helmont & Maillet ont ressuscité cette imagination. Ce philosophe parvint à une longue vie. Il mourut l'an 548 avant Jesus-Christ, sans avoir été marié. Sa mere le pressa en vain de prendre une femme. Il lui répondit, lorsqu'il étoit encore jeune : *Il n'est pas encore tems* ; & lorsqu'il fut sur le retour : *Il n'est plus tems*. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il étoit occupé à contempler les astres (car ces anciens sages ne manquoient jamais de se signaler par quelques traits d'imprudence & d'étourderie) une bonne vieille lui dit : » Hé ! comment » connoîtrez-vous ce qui est dans » le ciel, si vous ne voyez pas ce » qui est à vos pieds » ? Il avoit composé divers Traités en vers sur les Météores, sur l'Equinoxe, &c. mais ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous.

THALIE, l'une des neuf Muses, selon la fable, préside à la comédie. On la représente sous la figure d'une jeune fille couronnée de lierres, tenant un masque à sa main, & chaussée avec des brodequins. L'une des Grâces se nommoit *Thalie*. C'étoit aussi le nom d'une des Néréides, & celui d'une autre nymphe : *voyez* PALIQUES.

THAMAR, cananéenne, épousa

Her, fils aîné de Juda, qui mourut subitement, ainsi que son second époux Onan (*voyez* ce mot). Juda, craignant le même sort pour Sela son 3e fils, différoit toujours de lui laisser épouser la veuve de ses deux freres, quoiqu'il l'eût promis. Ce refus chagrina Thamar; elle se voila le visage, s'habilla en courtisanne, alla attendre Juda sur le grand chemin, & eut commerce avec lui. Quelque tems après sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à la mort pour avoir manqué de fidélité au mari qu'elle attendoit; mais ayant représenté à Juda les brasselets qu'elle en avoit obtenus pour gage de son amour, ce patriarche étonné & repentant de lui avoir refusé son fils Sela, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha ensuite de deux jumeaux, Pharès & Zara. L'histoire de Thamar arriva vers l'an 1664 avant J. C. *Voyez* le chapitre 38e de la *Génese*.

THAMAR, fille de David & de Maacha. Amnon, son frere, conçut une violente passion pour elle, & désespérant de pouvoir la satisfaire, il feignit d'être malade. Sa sœur Thamar vint le voir, & Amnon profita d'un moment où ils se trouverent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1032 avant J. C. Absalon fit tuer Amnon pendant un grand festin, pour venger l'affront fait à sa sœur. *Voyez* II Rois, 13.

THAMAS, *voyez* KOULIKAN.

THAMYRIS, petit-fils d'Apollon, étoit si vain, qu'il osa défier les Muses à qui chanteroit le mieux. Il convint avec elles que s'il les surpassoit, elles le reconnoîtroient pour leur vainqueur; qu'au contraire, s'il en étoit vaincu, il s'abandonneroit à leur discrétion. Il perdit: les Muses lui creverent les yeux, & lui firent oublier tout ce qu'il savoit.

THARÉ, fils de Nachor, & pere d'Abraham, de Nachor & d'Aran, demeuroit à Ur en Chaldée, & il en sortit avec son fils Abraham pour aller à Haran, ville de Mésopotamie; il mourut âgé de 275 ans. L'Ecriture dit que Tharé adoroit des dieux étrangers, lorsqu'il habitoit dans la Chaldée (*Josué* XXIV. 2). Mais par les instances & l'exemple de son fils Abraham, il renonça à ses superstitions pour adorer le vrai Dieu. Il est apparent que la religion de Tharé étoit le Sabéisme ou l'adoration des étoiles: culte très-répandu dans cette contrée de l'Asie. Maimonides en parle fort amplement, & prétend qu'Abraham lui-même fut élevé dans cette doctrine, mais qu'il la combattit par des raisons aussi simples que péremptoires. Le livre de la Sagesse parle aussi de cette ancienne erreur, & regarde ses partisans comme infiniment plus excusables que ceux qui adorent les ouvrages des hommes.

THARGELIE, fameuse milésienne, contemporaine de Xercès, à qui elle gagna beaucoup de partisans dans la Grece, lorsque ce prince voulut en faire la conquête. Courtisanne à la fois & sophiste, elle donna l'exemple de cet assortiment que la célebre Aspasie imita dans la suite. Moins belle & moins éloquente que celle-ci, Thargelie sut employer ses talens & ses charmes avec autant de succès. Elle parcourut plusieurs pays, où elle se fit des amans & des admirateurs, unissant une philosophie factice à un libertinage réel, de beaux mots à des actions odieuses, & termina ses courses en Thessalie, dont elle épousa le souverain. Elle régna pendant 30 ans.

THAULERE, (Jean) dominicain allemand, brilla dans l'exercice de la chaire & de la direction, sur-tout à Cologne & à Strasbourg où il finit sa vie en 1389 ou 1379, à 74 ans. On a de lui: I. Un Recueil de *Sermons*, en latin,

Cologne 1695, in-4°. II. Des *Institutions*, Cologne 1587, avec des notes de Surius, 1623, in 4°. III. Une *Vie de J. C.*, 1548, in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Il parut une version françoise des *Institutions*, à Paris 1668, in-12. On lui attribue un grand nombre d'autres ouvrages; mais ils paroissent être supposés. La plupart ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; on a une édition de cette version, Cologne 1548, in-fol. Paris 1623, in-4°, & Anvers 1685. Louis Blosius & Bossuet quoique peu prévenu pour les mystiques, estimoient les ouvrages de ce pieux religieux. C'étoit un homme très-versé dans la direction des consciences & les voies secrettes par lesquelles Dieu conduit quelquefois des ames privilégiées. Il est impossible de rappeller aux regles communes tout ce qu'il a écrit sur cette matiere. La morale a ses mysteres comme le dogme, ses profondeurs comme tout ce qui tient à la Divinité, ses exceptions & ses contradictions apparentes comme toutes les sciences, même la géométrie: vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines & humaines sont essentiellement susceptibles, c'est en faire un être de raison. *Voyez* la réflexion de Gerson à l'article RUSBROCH, & la fin de l'article ARMELLE.

THAUMAS DE LA THAUMASSIERE, (Gaspar) avocat au parlement de Paris, né à Bourges, mort en 1712, se distingua comme jurisconsulte & comme savant. Il est auteur: I. D'une *Histoire de Berry*, in-fol. 1689. II. De *Notes sur la Coutume de Berry*, 1701, in-fol. III. — sur celle *de Beauvoisis*, 1690, in-folio, qui sont estimées. IV. D'un *Traité du Franc-Aleu de Berry*. Ces ouvrages sont remplis d'érudition.

TREBUTE, *voyez* THEOBUTE.

THECLE, (Ste) vierge, & selon la plus commune opinion martyre, fut un des beaux ornemens du siecle des Apôtres. Nous n'avons point d'*Actes* authentiques de cette sainte, comme l'a prouvé le P. Stilting (*Acta Sanctorum*, tom. 6, sept. p. 547). S. Jerôme rapporte d'après Tertullien, qu'un prêtre d'Ephese nommé *Jean* fut déposé pour avoir fabriqué de faux *Actes* de S. Paul & de Ste Thecle; & le pape Gélase condamna un livre qui portoit ce nom. Basile de Séleucie a publié une *Vie* de cette sainte dans le 5e siecle; mais Tillemont prouve qu'il a puisé ses matériaux dans des sources peu sûres. Métaphraste a aussi donné une *Vie* de cette sainte; mais tout ce qu'il en rapporte, est bien éloigné d'être authentique. Quoiqu'il en soit, les Peres des premiers siecles en ont fait une mention très-honorable, & l'on ne doit pas refuser de croire en général les miracles qu'ils rapportent. Les principales circonstances de la vie de cette sainte ont été recueillies des écrits des saints Peres, par Tillemont, tom. 2, p. 60. On connoît les beaux vers de S. Gregoire de Nazianze, traduits ainsi en latin:

Quis Theclam necis eripuit, flammaque periclo?
Quis validos ungues vinxit, rabiemque ferarum?
Virginitas. O res omni mirabilis ævo!
Virginitas fulvos potuit sopire leones:
Dente nec impuro generosos Virginis artus
Ausi sunt premere, & rigido discerpere morsu.

— Il ne faut pas la confondre avec Ste THECLE qui souffrit le martyre avec Timothée & Agape à Gaze en Palestine, l'an 304.

THEGAN, corévêque de Treves, du tems de Louis le Débonnaire,

écrivit l'*Histoire* de ce prince, auprès duquel il avoit beaucoup de crédit. Pierre Pithou l'a publiée dans le corps des auteurs de l'*Histoire de France.* Cet historien n'est ni exact, ni fidele. On la trouve aussi dans la *Bibliotheca* de Lambecius.

THEGLAT-PHALASSAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, l'an 747 ans avant J. C. Achaz, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jerusalem par Razin, roi de Syrie, & Phacée, roi d'Israël, envoya tout l'or & tout l'argent qui se trouva dans le trésor du Temple, à Theglat-Phalassar, pour l'engager à venir à son secours. Le monarque assyrien marcha aussi-tôt contre Razin, le tua, ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage le roi des Juifs. Il ravagea son pays, & l'obligea de lui payer annuellement un tribut considérable. Theglat-Phalassar prit aussi la plupart des villes de Galilée, & emmena en captivité les tribus de Nephtali, de Gad, de Ruben, & la demi-tribu de Manassé. Il mourut à Ninive, l'an 728 avant J. C. après un regne de 20 ans. Salmanasar son fils lui succéda. *Voyez* IV Rois, 16.

THÉÏAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite & la mort de Baduela. Il eut à combattre le général Narsès, capitaine expérimenté, & fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. Théïas se défendit en héros, & tua presque tous ceux qui s'avançoient pour lui ôter la vie. Enfin ayant voulu changer de bouclier, un soldat ennemi saisit ce moment pour le percer de sa javeline & le renversa mort. C'est ainsi que périt Théïas à la fin de l'année 553.

THÉMINES, (Ponce de Lausieres, marquis de) chevalier des ordres du roi, maréchal de France, étoit fils de Jean de Thémines, seigneur de Lausieres, d'une famille noble & ancienne. Il servit avec distinction sous Henri III & Henri IV, auquel il fut toujours fort attaché, & se signala en 1592 au combat de Villemur. Ayant été honoré du bâton de maréchal de France en 1616, au siege de Montauban, par Louis XIII, il prit plusieurs villes aux Protestans, & échoua devant Castres & le Mas d'Azil. En 1626, il eut le gouvernement de Bretagne, & mourut l'année d'après, à 74 ans. Sa postérité masculine finit dans la personne de son petit-fils, mort en 1646.

THEMIS, fille du Ciel & de la Terre, & déesse de la justice. On la représente tenant une balance d'une main & un glaive de l'autre, avec un bandeau sur les yeux. Ayant refusé d'épouser Jupiter, ce dieu la soumit à sa volonté, & eut d'elle la Loi & la Paix. Jupiter plaça sa balance au nombre des 12 signes du zodiaque.

THEMISEUL, *voyez* ST-HYACINTHE.

THEMISTIUS, fameux philosophe, étoit originaire de Paphlagonie. Son pere, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *Beau Parleur.* Il alla à Constantinople, où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. Constance le fit sénateur de cette ville, & 4 ans après il lui érigea une statue. Themistius se rendit à Rome en 376; mais comme cette ville n'étoit plus que la seconde de l'empire, par une vanité ridicule, mais si ordinaire aux philosophes, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fît. Théodose le Grand le fit préfet de Constantinople l'an 384. Il étoit païen, mais sans fanatisme, & il fut lié avec S. Gregoire de Nazianze. On

ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse il composa des Notes sur la *Philosophie de Platon* & *d'Aristote*, & cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avoit fait sur Aristote parut à Venise, 1570 & 1587, in-folio; & Stobée cite un passage de son livre sur l'*Immortalité de l'Ame*. Il nous reste encore de lui XXXIII *Discours* grecs, qui sont pleins de dignité & de force. Il ose remontrer dans un de ces Discours à l'empereur Valens, prince qui étant arien persécutoit les orthodoxes, qu'il ne falloit pas s'étonner de la diversité des sentimens parmi les Chrétiens, puisqu'elle n'étoit rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnoient chez les Grecs, c'est-à-dire chez les Païens : il y avoit un raisonnement plus simple, c'étoit de se tenir, suivant l'expression d'un autre Païen (Ammien Marcellin) à la doctrine de la *grande église*. Dans ses autres Discours, Themistius prodigue moins l'encens aux princes de son tems, que les autres déclamateurs; & il leur donne souvent des leçons de sagesse. Nous avons deux éditions de ses *Discours*; l'une, par le Pere Petau, & l'autre par le Pere Hardouin : celle-ci parut en grec & en latin au Louvre, en 1684, in-fol.

THEMISTO, femme d'Athamas, fut si piquée de ce que son mari l'avoit répudiée pour épouser Ino, qu'elle résolut de s'en venger en massacrant Léarque & Mélicerte, enfans d'Ino. Mais la nourrice, avertie de ce dessein, donna les habits de ces deux princes aux enfans de Themisto, qui fit périr ainsi ses propres fils. Elle se poignarda dès qu'elle eut reconnu son erreur.

THÉMISTOCLE, célebre général athénien, eut pour pére Néocle, citoyen d'Athenes, aussi illustre par sa naissance que par ses vertus : son fils ne l'imita point. Son libertinage fut si grand, que son pere le déshérita. Pour effacer cette honte, il travailla avec un soin extrême à acquérir des amis & de la réputation. Il étoit à la tête d'Athenes lorsque Xercès, roi de Perse, marcha contre cette ville. Il fut élu général. On arrêta que les Lacédémoniens iroient défendre le passage des Thermopyles, où ils firent des prodiges de valeur; & que les Athéniens conduiroient la flotte au détroit d'Artemise, au-dessus de l'Eubée. Il s'éleva une contestation entre les Lacédémoniens & les Athéniens pour le commandement général de l'armée navale. Les alliés voulurent que ce fût un Lacédémonien. Thémistocle, qui avoit droit de prétendre à cet honneur, persuada aux Athéniens d'abandonner ces disputes qui auroient pu perdre la Grece. Il montra le premier l'exemple en donnant toute l'autorité à Eurybiade Spartiate. Ce Lacédémonien, ayant levé le bâton sur lui, & l'accablant d'injures, Thémistocle pour toute réponse lui dit modestement : *Frappe, mais écoute*. Le courage des Grecs & une tempête furieuse ruinerent une partie de la flotte ennemie; mais il n'y eut aucune action décisive. Cependant une armée de terre de Xercès, à force de sacrifier des hommes à la valeur des Lacédémoniens, avoit franchi le passage des Thermopyles, & se répandoit dans la Phocide, mettant tout à feu & à sang. Dans ce désastre affreux, Thémistocle remua tout pour secourir sa patrie, & se réconcilia avec Aristide qui fut rappellé avec tous les exilés, & ils travaillerent tous deux au salut de la république. Thémistocle fait donner un faux avis à Xercès que les Grecs veulent s'échapper, & qu'il doit se hâter de faire avancer sa flotte,

s'il veut leur couper la retraite du Péloponnese; le Persan donne dans le piege. La petite flotte grecque, agissant avec tout l'avantage possible contre les Perses, trop resserrés dans ce détroit, porte le désordre dans leurs premieres lignes, & bientôt toute la flotte est dispersée. Cette victoire si célebre, sous le nom de la *bataille de Salamine*, coûta aux Grecs 40 vaisseaux, & les Perses en perdirent 200. Thémistocle eut tout l'honneur de cette fameuse journée, qu'on place 480 ans avant J.C. Il profita du crédit que lui donna cette victoire pour persuader à ses concitoyens d'établir une marine puissante. C'est par ses soins qu'on bâtit le port de Pyrée, & qu'on destina des fonds pour construire des vaisseaux toutes les années. Mais soit que ses concitoyens fussent des ingrats, soit qu'il abusât du crédit que lui donnoient ses victoires, il fut banni par la loi de l'Ostracisme, sur diverses accusations bien ou mal fondées, entr'autres, d'être entré dans la conspiration de Pausanias. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, & qui voulut lui confier le commandement général de ses armées. L'Athénien, ne voulant ni porter les armes contre sa patrie, ni déplaire à Artaxercès, s'empoisonna, dit-on, l'an 464 avant J. C. à l'âge de 65 ans; Thucidide le fait mourir d'une maladie naturelle. Thémistocle, né avec une ardeur extrême pour la gloire, étoit courageux, entreprenant; mais il n'étoit pas exempt des foiblesses de l'envie. Le repos sembloit l'inquiéter, & l'ambition qui l'agitoit, donna plus d'une secousse alarmante à sa patrie. On cite cependant de lui quelques traits honorables. Simonides, s'appuyant sur l'étroite liaison qu'il avoit avec ce grand-homme, lui demanda quelque grace injuste. Thémistocle la refusa, & lui dit : « Cher Simonides, vous ne seriez pas un bon poëte, si vous faisiez des vers qui péchassent contre les regles de l'art poétique; & moi je ne serois pas bon magistrat, si je commettois quelqu'action qui fût opposée aux loix de ma patrie ». Il parut à Francfort en 1629, & à Leipsick en 1710, des *Lettres* in-8°, en grec & en latin, sous le nom de Thémistocle; mais on doute avec raison qu'elles soient du général athénien.

THÉOBUTE *ou* THÉBUTE. Après la mort de S. Jacques, surnommé le *Juste*, Siméon son frere fut élu évêque de Jerusalem, l'an 61 de J. C. Théobute, qui aspiroit à cette dignité, se sépara de l'église chrétienne, réunit les sentimens des différentes sectes des Juifs, & en forma le corps de ses erreurs.

THÉOCRITE de Syracuse, ou de l'isle de Cô, florissoit sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, vers l'an 285 avant J. C. On dit que ce poëte eut l'imprudence d'écrire des satyres contre Hiéron, tyran de Syracuse, & qu'il fut puni de mort par ce prince. Théocrite s'est fait une grande réputation par ses *Idylles*, qui ont servi de modele à Virgile dans ses *Eglogues*. Théocrite a employé le dialecte Dorien, qui est très-propre pour ce genre. Les *Idylles* de ce poëte passent, avec raison, pour une des plus belles images de la nature; on y trouve cette beauté simple, ces graces naïves, enfin ce *je ne sais quoi*, qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. Longepierre en a traduit quinze en françois (*voyez* son article). Les meilleures éditions des *Poésies* de Théocrite sont celles d'Oxford in-8°, 1699, qu'on joint aux *Variorum*; & de la même ville 1770, 2 vol. in-4°, mises au jour par Thomas Warthon. On estime aussi celle de Rome 1516, in-8°, en grec. La 1re édition de ce poëte est de Venise 1495, in-fol.

THÉODAMAS, pere d'Hylas, fut tué par Hercule, à qui non-seulement il avoit refusé l'hospitalité, mais qu'il avoit encore osé attaquer. Le héros prit soin du jeune orphelin qu'il avoit privé de son pere, & eut pour lui une tendre amitié.

THÉODAS & THEUDAS : ce sont les noms de deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le Messie. L'un fut pris par Saturnin, gouverneur de Syrie sous l'empereur Auguste ; & l'autre par Cuspius Fadus, préposé au même gouvernement sous Claude.

THÉODAT, roi des Goths en Italie, étoit fils d'une sœur du roi Théodoric. La reine Amalasonte ayant perdu son fils Atalaric, mit sur le trône son neveu Théodat en 534, & l'épousa peu de tems après. Théodat fut ingrat ; il chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultere, & après l'avoir détenue quelque tems en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur Justinien, indigné de la mort de cette princesse & de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. Bélisaire descendit en Italie, & lui enleva la Dalmatie & la Sicile. Théodat engagea le pape Agapet à se rendre à Constantinople, pour calmer l'empereur. Mais ses soldats, voyant les progrès de Bélisaire, élurent Vitigès, & le proclamerent roi en 536. Le nouveau prince fit poursuivre son compétiteur, & dès qu'on l'eut atteint, il fut immolé à la haine des Romains. C'est ainsi que la Providence se servit d'un traître pour en punir un autre. Quoique Théodat eût tous les vices d'un ambitieux, il aimoit ce qu'on appelle philosophie ; ce qui n'a rien de fort étrange, ces deux choses s'étant réunies dans plus d'un scélérat.

THÉODEBERT I, roi de Metz, succéda à son pere Thierry l'an 534, & fut placé sur le trône par ses vassaux, malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, & eut part au partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à Childebert en 537, contre Clotaire son oncle ; mais cette guerre n'eut pas de suite. Théodebert secourut en 538 Vitigès roi des Ostrogoths, & entra lui-même l'année suivante en Italie, d'où il revint chargé de dépouilles ; mais la plus grande partie de son armée périt de maladie. Il mourut lui-même en 547, lorsqu'il se préparoit à faire la guerre à Justinien, & à la porter jusqu'aux portes de Constantinople. Sa valeur, sa libéralité, sa prudence & sa clémence lui mériterent l'éloge de ses contemporains. Il eut assez d'ambition pour prendre le titre d'Auguste, qui lui est donné dans une de ses monnoies. Sa mort arriva à la chasse, par la chûte d'une grosse branche d'arbre qu'un buffle lui fit tomber sur la tête, & qui l'abattit de son cheval. Thibaud son fils lui succéda.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son pere Childebert, dont il partagea les états avec son frere Thierry, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de Brunehaud, son aïeule ; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination de cette princesse, engagerent son petit-fils à l'exiler en 599. Théodebert, qui avoit joint ses forces à celles de son frere, défit successivement Clotaire & les Gascons. Brunehaud, irritée contre lui, excita Thierry à lui faire la guerre. Ce prince le vainquit aux combats de Toul & de Tolbiac, & le prit prisonnier. Théodebert fut envoyé à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaud lui fit couper les cheveux, & le fit mourir peu après l'an 612.

THÉODELINDE, reine des Lombards, étant restée veuve d'Autharis ou Autharite, vers l'an 592, retint le gouvernement du royaume,

& mit la couronne sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant; mais elle lui procura encore un plus grand bien, & à toute la nation des Lombards, en les retirant de l'arianisme pour les faire catholiques. Quelque tems après, les évêques d'Istrie, divisés pour l'affaire des Trois Chapitres, engagerent cette reine dans leur schisme. Saint Gregoire le Grand ayant appris cette nouvelle avec déplaisir, & craignant que celle qui avoit tiré les Lombards de l'erreur par sa persuasion, ne les portât à la division par son exemple, ménagea adroitement l'esprit de cette princesse, pour éluder un coup si fâcheux, & il fit ensorte qu'elle reprit sa premiere union avec l'église. S. Gregoire lui adressa ses Dialogues. La mort de son second époux la laissa encore maîtresse du royaume, qu'elle gouverna pendant dix ans, depuis 616 jusqu'en 626 avec son fils Adawalde. Arioalde les en chassa.

THÉODEMIR, roi arien des Sueves ou de Galice en Espagne, succéda, ou à Remismond, ou à Théodomont en 558. Il abjura l'arianisme, après avoir vu que son fils Ariamire ou Miron avoit recouvré la santé par l'intercession de S. Martin. Ce prince protégea les Catholiques, & fit tenir un concile à Lugo en 562, & un à Bracbara ou Brague, l'an 563, pour confirmer la foi catholique, & mourut vers l'an 570, après un regne de 12 ans. *Voy.* S. MARTIN de Dume.

THEODORA, (*Flavia Maximiana*) étoit fille d'un noble Syrien & d'Eutropie, 2e femme de Maximien-Hercule. Cet empereur fit épouser Theodora à Constance-Chlore qui avoit été fait César en 292 par Dioclétien, & son épouse la vertueuse Hélene, mere de Constantin, fut répudiée.

THEODORA, femme de l'empereur Justinien I, étoit fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mere immola sa vertu pour de l'argent; & la jeune Theodora s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain Hécébole de Tyr, gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque tems; mais il s'en dégoûta bientôt, & la chassa de chez lui. Elle alla à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. Justinien en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur Justin à abroger la loi qui défendoit à un sénateur d'épouser une femme débauchée, & l'épousa. Cette femme attachée au parti des Eutychiens fut le fléau du genre humain, si l'on en croit Procope, qui en fait une peinture affreuse dans ses *Anecdotes*, après l'avoir louée dans son *Histoire*. Elle demeura stérile selon la prédiction de S. Sabas, & mourut vers l'an 565. *Voyez* VIGILE pape.

THEODORA DESPUNA, née dans la Paphlagonie d'un tribun militaire, reçut de la nature une beauté parfaite & un génie supérieur, qui fut perfectionné par une excellente éducation. Euphrosine, belle-mere de l'empereur Théophile, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une épouse, Theodora eut la préférence sur toutes ses rivales. Elle embellit le trône par sa piété & ses vertus. Devenue veuve en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils Michel, & gouverna pendant 15 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des images & mit fin par-là à l'hérésie des Iconoclastes que Léon l'Isaurien avoit introduite 120 ans auparavant, & qui n'avoit cessé depuis de déchirer le sein de l'église. Elle renouvella ensuite le traité de paix avec Bogoris, roi des Bulgares, en 844, & lui rendit sa sœur, qui devenue chrétienne dans les fers, porta la foi dans son pays. Ses soins s'étendirent sur toutes les branches de l'administration; elle fit

fit observer les loix & respecter son autorité ; mais comme elle gênoit les passions de Michel, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mere par de vils courtisans, la fit enfermer en 857 dans un monastere, où elle acheva saintement ses jours. Les Grecs célebrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes très-considérables, qu'elle avoit économisées sans sucer ses sujets.

THEODORA, 3e fille de Constantin VIII, fut chassée de la cour par son beau-frere Romain Argyre, qu'elle avoit voulu faire descendre du trône pour y placer Prussien son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du regne de Michel Calafate, en 1042. Alors on la proclama impératrice avec sa sœur Zoé, qui épousa Constantin Monomaque. Après la mort de ce prince en 1054, Theodora gouverna avec gloire ; elle se fit craindre des ennemis de l'empire, qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce & les arts, & diminua les impôts. Une colique l'emporta en 1056, à 76 ans, après avoir régné environ 19 mois. En elle périt la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867. Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

THEODORA, dame romaine, moins célebre par sa beauté & par son esprit, que par sa lubricité & par ses crimes, étoit si puissante à Rome, vers l'an 908, qu'elle occupoit le château St-Ange, & faisoit élire les papes qu'elle vouloit. Jean, un de ses amans, obtint par son moyen l'évêché de Bologne, l'archevêché de Ravenne, & enfin la papauté sous le nom de Jean X. *Voyez* MAROSIE.

THÉODORE I, né à Jerusalem, succéda au pape Jean IV, le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus & Paul, patriarches de Constantinople, qui étoient monothélites, & mourut saintement le 13 mai 649. Sa douceur, sa charité & ses vertus laisserent des regrets très-vifs. C'est le premier pape qu'on ait appellé *Souverain-Pontife*, & le dernier que les évêques aient appellé *Frere* ; l'éclat du premier siege & l'impression de l'autorité pontificale, devenant plus nécessaire à mesure qu'on s'éloignoit des premiers & beaux siecles de l'église, où la charité & la vérité plus près de leur source, se maintenoient pour ainsi dire par elles-mêmes : d'un autre côté l'Europe commençant à se partager en divers états, demandoit un centre d'unité assez imposant pour prévaloir sur les divisions nationales.

THÉODORE II, pape après Romain en 898, mourut 20 jours après son élection. Il fit reporter solemnellement dans la sépulture des papes, le corps de Formose, qui avoit été jeté dans le Tibre par ordre d'Etienne VI.

THÉODORE DE CANTORBÉRY, (Saint) moine de Tarse en Cilicie, étant à Rome l'an 668, fut envoyé par le pape Vitalien en Angleterre pour remplir le trône épiscopal de l'église de Cantorbery. Il fut le premier archevêque de cette église qui exerça la primatie sur toute l'église britannique. On trouve dans Guillaume de Malmesbury, & dans les Conciles d'Angleterre par Wilkins, les Lettres du pape Vitalien qui lui conferent ce pouvoir. Il rétablit dans ce royaume la foi & la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitenciel* & de ses autres ouvrages, a été recueilli par Jacques Petit, & imprimé à Paris en 1677, en 2 vol. in-4°, avec de savantes notes. D. Luc d'Achery a publié (*tom. 9, Spicileg.*) 120 articles de ce *Pénitenciel*. On le trouve aussi dans le tome 6e des Conciles du P. Labbe. L'édition qu'en a donné Jacques Petit, renferme un grand nombre d'interpolations, des canons tirés

d'autres Pénitenciels d'Occident, & dans lesquels Théodore lui-même est cité : on y voit aussi des décisions qui ont été ajoutées à l'ouvrage de Théodore, d'après les Décrétales des Grecs modernes qui doivent avoir peu de poids, & qui sont contradictoires aux canons des conciles qu'il a tenus en Angleterre. Théodore mourut en 690, à 88 ans, après avoir fondé des écoles pour instruire ses ouailles.

THÉODORE DE MOPSUESTE, embrassa la vie monastique ; mais il rentra dans le monde pour se marier. S. Chrysostome qui l'aimoit tendrement, lui adressa deux *Exhortations* (elles se trouvent dans le premier vol. de ses Œuvres, édition des Bénédictins) pour le ramener à son devoir, & il eut la consolation d'y réussir. Théodore fut élevé sur le siege de Mopsueste, ville de Cilicie, en 381, & mourut l'an 428. On peut le regarder comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en Jésus-Christ. Quand on étudie ses ouvrages, on voit qu'il avoit dans l'esprit le principe qu'ont eu depuis les Sociniens, » qu'il faut déférer » tout au tribunal de la raison, & » n'admettre que ce qu'elle ap- » prouve ». Théodore avoit une grande réputation de science & de vertu, & passoit pour un des plus illustres docteurs de tout l'Orient. Il avoit écrit contre S. Jerôme, pour défendre l'hérésie de Pélage. Le fameux Julien d'Eclane, un des sectateurs de cet hérésiarque, ayant été chassé de son siege, se réfugia chez lui, & augmenta le nombre de ses disciples. Théodore cacha long-tems sa doctrine ; mais lorsque le Nestorianisme éclata, elle étoit déja répandue dans bien des esprits. Les Nestoriens se servirent, en 531, après la tenue du concile d'Ephese, des ouvrages de cet hérétique pour appuyer leurs erreurs. Dans le 5e Concile général, tenu en 553, la personne & les ouvrages de Théodore de Mopsueste furent anathématisés (*voyez* IBAS ; VIGILE & PÉLAGE papes). Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Commentaire sur les Pseaumes*, dans la *Chaîne* du Pere Corder (*voyez* LOUIS, duc d'Orléans). II. Un *Commentaire*, en manuscrit, sur les *XII Petits Prophetes*. Ce Commentaire prouve que l'auteur étoit un deiste. III. Plusieurs Fragmens dans la *Bibliotheque* de Photius. On trouve sa Confession de Foi dans les Dissertations du P. Garnier sur Marius Mercator.

THÉODORE-STUDITE, (S.) fut ainsi nommé, parce qu'il fut abbé du monastere de Stude, fondé par Studius, consul romain, dans un des fauxbourgs de Constantinople. Il vit le jour en 559, & embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâma l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avoit répudié l'impératrice Marie, pour épouser Theodote ; & le refus qu'il fit, sous Léon l'Arménien, Michel le Begue & les autres empereurs iconoclastes, d'anathématiser les images, lui attirerent de violentes persécutions. Il répondit à Léon l'Arménien, qui le pressoit d'embrasser ses erreurs : » Vous êtes chargé de l'état & de » l'armée ; prenez-en soin, & » laissez les affaires de l'église aux » pasteurs & aux théologiens ». A la mort de ce prince, il obtint sa liberté, après 7 ans d'exil. Cet abbé plein de zele finit sa carriere dans l'isle de Chalcide, petite isle de la Propontide, vis-à-vis de Constantinople, le 11 novembre 826, à 67 ans. Il nous reste de lui : I. Deux *Testamens* ; le second a été traduit par le P. Sirmond & se trouve parmi ses Œuvres. II. Les *Steliteutiques* contre les Iconoclastes. III. Deux livres de *Lettres*. IV. 123 *Epigrammes* en vers iambes. V. Un *Discours sur l'Adoration de la Croix*, publié par Gretser.

VI. Les grandes & petites *Catecheses*; ce sont des instructions qu'il faisoit à ses moines. Baronius lui attribue huit *Odes* sur les saintes images; mais elles sont d'un écrivain postérieur. Livineius a publié une Version de la plus grande partie des ouvrages de S. Théodore, Anvers 1602; mais elle n'est pas estimée. Personne n'a écrit avec plus de solidité sur la question des images que ce saint: son style est clair, concis & élégant. Ceux qui desirent de connoître la discipline & les moeurs de l'église grecque dans les 8e & 9e siecles, liront ces ouvrages avec plaisir. La *Vie* authentique de S. Théodore par un anonyme, a été publiée avec une partie de ses Œuvres, Paris 1696, Venise 1728; mais l'éditeur l'attribue mal-à-propos à Michel, moine.

THÉODORE, *le Lecteur*, ainsi appellé, parce qu'il étoit lecteur de la grande église de Constantinople, avoit composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la 20e année du regne de Constantin le Grand, jusqu'à la mort de ce prince. Cet ouvrage étoit divisé en 2 livres. Il l'avoit tiré des Histoires de Socrate, de Sozomene, & de Théodoret. Il est en manuscrit dans quelques bibliotheques, & n'a pas encore été imprimé. Théodore avoit encore composé une autre *Histoire Ecclésiastique*, depuis la fin du regne de Théodore le Jeune, jusqu'au commencement du regne de Justin. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. Henri de Valois nous a donné tout ce qu'il a pu ramasser de Théodore, dans *Suidas*, *Théophane* & *Jean Damascene*.

THÉODORE, élevé sur le siege de Pharan vers l'an 626, fut le premier auteur du Monothélisme. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran, l'an 649, & cette sentence fut confirmée par le 6e concile général, l'an 680.

THÉODORE, *voyez* BRY, LASCARIS, GAZA, BALSAMON, THEODORUS.

THÉODORET, né à Anthioche vers l'an 393, fut disciple de Théodore de Mopsueste & de S. Jean-Chrysostome, après avoir été formé à la vertu dans un monastere. Elevé au sacerdoce, & malgré lui à l'évêché de Cyr dans la Palestine, vers 423, il fit paroître dans sa maison, à sa table, dans ses habits & dans ses meubles, beaucoup de modestie; mais il étoit magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir deux grands ponts, des bains publics, des fontaines & des aqueducs, sans perdre de vue le soulagement des pauvres & la splendeur des églises. Il travailla avec tant de zele & de succès dans son diocese, composé de 800 paroisses, dont un grand nombre étoient infectées de diverses hérésies, qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes tous ses diocésains. Son zele ne se borna point à son église; il alla prêcher à Antioche & dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence & son savoir, & où il convertit des milliers d'hérétiques & de pécheurs. La gloire de ce grand homme fut néanmoins obscurcie, pendant quelque tems, par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche & pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les XII Anathêmes de S. Cyrille d'Alexandrie; mais il effaça cette tache, en se réconciliant avec ce prélat & en anathématisant l'hérésiarque. Le malheur qu'il avoit eu de le favoriser, étoit bien excusable: séduit par l'extérieur mortifié des Nestoriens, il s'aveugloit sur le fond de leur doctrine, jusqu'à croire que le concile d'Ephese & S. Cyrille enseignoient l'unité de nature en J. C.; mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il s'éleva avec force contre ces hypocrites. Il combattit les Eutychiens, résista aux menaces de

l'empereur Théodose II, & se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Ephese. Sa vertu en triompha en 451, dans le concile général de Chalcédoine, où ses lumieres & sa sagesse brillerent également. Il fut rétabli sur son siege, & il termina saintement sa carriere quelques années après; il la finit comme il l'avoit commencée, dans la paix & dans la communion de l'église vers l'an 458. Ses écrits sont en très-grand nombre. I. Une *Histoire Ecclésiastique*, qui renferme des choses importantes, qu'on ne trouve pas ailleurs, & plusieurs pieces originales. Elle commence où Eusebe a fini la sienne, c'est-à-dire, à l'an 324 de J. C., & finit à l'an 429. Les savans y remarquent des fautes de chronologie. II. Un *Commentaire*, par demandes & par réponses, sur les 8 premiers livres de la *Bible*. III. Un *Commentaire* sur tous les *Pseaumes*. IV. L'*Explication du Cantique des Cantiques*. V. Des *Commentaires* sur *Jérémie*, sur *Ezéchiel*, sur *Daniel*, sur les *XII Petits Prophetes* & sur les *Epîtres* de S. Paul. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec choix. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui n'ayant point d'or ni de pierreries à donner à Dieu pour la construction du Tabernacle, ramassoient les poils, les laines & les lins que les autres avoient donnés, les filoient & les unissoient ensemble. VI. *Cinq Livres des Fables des Hérétiques*. C'est une histoire des anciennes hérésies. Il s'éleve fortement dans le quatrieme livre, contre Nestorius dont il avoit pris d'abord le parti avec chaleur. VII. *Dix Sermons sur la Providence*. C'est un des meilleurs ouvrages de l'antiquité sur cette matiere. VIII. *Douze Discours sur la guérison des fausses opinions des Païens*. On y trouve des choses très-curieuses sur la théologie des Païens, sur l'impiété de leurs philosophes & sur les vices par lesquels ils décréditoient leur doctrine. IX. *Histoire Religieuse* ou *Philotée*. C'est la vie de 30 solitaires qui vivoient de son tems. X. 146 *Lettres*. XI. *Eraniste* ou *Polymorphe*. Ce sont trois dialogues contre les Eutychiens. XII. Des fragmens du *Pentalogue*, dans lequel il ne garda pas les regles de la modération envers S. Cyrille. On trouve dans ces écrits du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance & de la netteté dans le style, de la suite & de la force dans les raisonnemens: le seul reproche que Photius lui fait, c'est d'employer souvent des métaphores trop hardies. La meilleure édition de ses Œuvres, est celle du P. Sirmond en grec & en latin, 1642, 4 vol. in-fol. auxquels le P. Garnier, jésuite, a ajouté un 5e en 1684, qui contient divers autres Traités aussi de Théodoret, avec de longues Dissertations sur le Nestorianisme. Le P. Garnier s'y déclare fortement contre Théodoret; mais le P. Sirmond prend la défense de l'évêque de Cyr, de même que Tillemont, tom. 15, pag. 253, le P. Alexandre, le P. Graveson, &c. Le 5e concile général, en condamnant ses ouvrages contre S. Cyrille, ne toucha point à sa personne, reconnue pour orthodoxe par le concile de Chalcédoine, les papes S. Léon & S. Gregoire. *Voyez* IBAS & VIGILE.

THÉODORIC, roi des Goths, tué dans la bataille qu'il gagna avec Aëtius contre Attila. Son fils Thorismond lui succéda. On assure que le jeune prince, animé du desir de venger son pere, auroit détruit l'armée des Huns, si Aëtius ne l'en eut empêché. *Voyez* ATTILA.

THÉODORIC, Ier roi des Goths en Italie, fils naturel de Théodo-

mir, 2e roi des Ostrogoths, fut donné en ôtage, l'an 461, par Wélamir, frere & prédécesseur de Théodomir, à l'empereur Léon I. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, chassé de son trône par Basilisque. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, & l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre Odoacre, qu'il battit plusieurs fois, & avec lequel il fit la paix en 493. Quelque tems après, ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa une sœur de Clovis roi de France, contracta d'autres puissantes alliances, & fit la paix avec l'empereur Anastase, & avec les Vandales d'Afrique. Théodoric, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à policer son royaume. Il prit pour secretaire-d'état le célebre Cassiodore, qui remplit parfaitement ses vues. Quoique ce prince fût arien, il protégea les Catholiques. Il ne vouloit pas même qu'ils se fissent ariens pour lui plaire, & fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il avoit embrassé l'arianisme, en lui disant ces paroles remarquables : » Si tu n'as pas gardé la foi à » Dieu, comment pourras-tu me » la garder à moi qui ne suis qu'un » homme »? Sa droiture le fit choisir par les orthodoxes pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Après la mort du pape Anastase, en 498, Laurent & Symmaque se disputerent le trône pontifical; on s'en remit à la décision de Théodoric, qui jugea en faveur de Symmaque. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, & de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie & Ravenne. Il ajouta 150 loix nouvelles aux anciennes. Il régla l'asyle des lieux-saints, & la succession des clercs qui meurent sans tester. Enfin il fut pendant 37 ans le pere des Italiens & des Goths; bienfaiteur impartial des uns & des autres, & également cher aux deux nations. Il fit fleurir le commerce dans ses états. La police s'y faisoit avec tant d'exactitude, qu'à la campagne on pouvoit garder son or comme dans les villes où il y a le plus d'ordre. Il protégea & cultiva les lettres. Les états qu'il s'étoit formés, étoient très-vastes. Sa domination s'étendoit sur l'Italie, la Sicile, Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc & une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profiterent de ces dispositions, pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la république, Symmaque sénateur & Boëce gendre de Symmaque. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Théodoric ne survécut pas long-tems à ce double homicide. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'étoit celle de Symmaque qui le menaçoit; & se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, & rendit l'ame le 30 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. C'est du moins ce que rapporte Procope

THÉODORIC, *voyez* THIERRY, roi de Bourgogne & d'Austrasie.

THEODORUS-PRODROMUS, auteur grec, est connu par le roman des *Amours de Rhodante & Dosicles*, imprimé en grec & en latin, Paris 1625, in-8°, & traduit en françois par Beauchamps, 1746, in-12. On ne sait en quel tems il florissoit.

THÉODOSE LE GRAND, (*Flavius Theodosius Magnus*) empereur, étoit né à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Son pere étoit le fameux comte Théodose, qui avoit fait de si grands exploits sous Valentinien I, & qui fut décapité à Car-

thage en 373, par ordre de Valens prince crédule & barbare, auquel un magicien avoit dit, que le nom de son successeur commençoit par *Théod.* Ce grand-homme avoit illustré le nom de *Théodose*. Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son pere; mais Gratien, connoissant son mérite, l'appella à la cour & l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace, & toutes les provinces que Valentinien avoit possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, Théodose marcha vers la Thrace, & ayant formé un corps de troupes, il tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes & leurs enfans, avec 4000 chariots qui servoient pour les conduire. Les barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains & d'autres Goths qui ravageoient les provinces voisines, lui envoyerent faire des propositions de paix, & accepterent toutes les conditions qu'il leur imposa. L'année d'après (en 380) Théodose, malade à Thessalonique, se fit baptiser par Ascole, évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le Christianisme, il proscrivit l'arianisme, & voulut qu'on adorât dans tout son empire le Pere, le Fils & le St-Esprit, comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi contre l'erreur, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendoit aux juges de connoître d'aucune action criminelle durant les 40 jours du carême, ce tems étant consacré chez les Chrétiens à des sentimens & des œuvres peu assortis à la sévérité des loix pénales, & à l'appareil de leur exécution. Une autre ordonnoit des peines contre les femmes qui contractoient de secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui étoit de 10 mois: non seulement pour maintenir les égards dus à l'union conjugale, mais encore pour réprimer les crimes que produit souvent le desir d'un nouveau mariage. Par une autre loi, il ordonna qu'on délivrât à Pâques tous les prisonniers dont le délit étoit susceptible de grace. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables: ***Plût à Dieu qu'il fût à mon pouvoir de ressusciter les morts!*** Il couronna tous ces réglemens salutaires, par des édits séveres contre les délateurs convaincus de mensonge. Athalaric, roi des Goths, se réfugia vers ce tems-là auprès de Théodose, qui le traita en roi, & lui fit après sa mort des funérailles magnifiques. Cette générosité n'empêcha pas que plusieurs barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. Théodose marche contr'eux, leur livre bataille au mois d'août 381, les défait & les force à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. Sapor III, roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs, pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura long-tems. L'an 385 fut célebre par une conjuration formée contre lui. Il défendit de citer en justice ceux qui, sans en être complices, en avoient été instruits & ne l'avoient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés, & leur envoya leur grace lorsqu'on les conduisoit au supplice. Ils furent redevables de la vie à Ste Flaccille, sa femme. La clémence de Théodose se démentit dans une autre occasion. Il y eut, en 390, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Botheric, gouverneur de l'Illyrie, avoit fait mettre en prison un cocher accusé du crime infame de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles en réjouissance des victoires de Théodose, le peuple demanda qu'on mit ce cocher en liberté; & sur le refus du gouverneur on prit les armes, & l'on tua plusieurs officiers de la garnison. Botheric vint en personne pour appaiser ce tumulte, mais il fut lui-même

massacré. Théodose, à cette nouvelle, n'écouta que sa colere, & fit passer tous les habitans au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de S. Ambroise, comment cet illustre prélat lui fit expier cette horreur, & avec quelle docilité Théodose, aussi grand chrétien que grand prince, se soumit à la pénitence que son pasteur lui imposa. Cependant Maxime, qui avoit tué Gratien & qui s'étoit fait déclarer empereur, pressoit le jeune Valentinien. Théodose fit la guerre à ce tyran, le défit en deux batailles, dans la Hongrie & en Italie; & l'ayant poursuivi jusqu'à Aquilée, il contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de Théodose, qui vouloit lui pardonner; mais les soldats le jugeant indigne de sa clémence, le tuerent hors de sa tente & lui couperent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scene de Thessalonique; & que Théodose, ayant pacifié l'Occident pour Valentinien, assura la possession de l'Orient pour lui & pour ses enfans. L'année suivante 389, il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, & y fit abattre les restes de l'idolâtrie. De retour à Constantinople il défit une troupe de barbares qui pilloient la Macédoine & la Thrace. Arbogaste, gaulois d'origine, dépouilla l'empereur Valentinien de son autorité, & lui donna la mort. Pour éviter la peine due à son crime, il choisit Eugene, homme de la lie du peuple, qui avoit enseigné la grammaire, & le fit déclarer empereur à condition qu'il permettroit l'idolâtrie. Théodose se prépara à lui faire la guerre, & après avoir été battu, il défit l'usurpateur le 6 septembre, à Aquilée, l'an 394. Eugene eut la tête tranchée, & Arbogaste se tua lui-même. On faisoit de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir Théodose en triomphe. Il tomba malade à Milan, & il y mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395. Il étoit âgé de 50 ans, & en avoit régné 16. Son corps fut porté à Constantinople, où Arcadius son fils le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violens efforts. La colere & la vengeance furent ses premiers mouvemens; mais la réflexion le ramenoit à la douceur. On connoît cette loi si digne d'un prince chrétien, portée en 393, au sujet de ceux qui attaquent la réputation de leur monarque : « Si » quelqu'un (dit-il) s'échappe jus» qu'à diffamer notre nom, no» tre gouvernement & notre con» duite, nous ne voulons point » qu'il soit sujet à la peine ordi» naire portée par les loix, ou » que nos officiers lui fassent souf» frir aucun traitement rigoureux. » Car si c'est par légéreté qu'il » ait mal parlé de nous, il faut » le mépriser; si c'est par une aveu» gle folie, il est digne de com» passion; & si c'est par malice, » il faut lui pardonner ». Aurelius-Victor en le comparant à Trajan, l'idole & la merveille des Romains, remarque qu'il en eut toutes les bonnes qualités, sans en avoir les défauts; qu'il étoit comme lui grand & bien fait, les mêmes traits de visage, le même air de majesté, les yeux tout à la fois doux & vifs, l'humeur gaie, l'esprit affable & populaire, plein de bonté pour tout le monde & accueillant particuliérement les savans, pourvu qu'ils ne fussent point satyriques; enfin d'une valeur invincible, d'une ardeur infatigable & d'une vigilance à l'abri de toute surprise. Mais il eut en aversion les vices de Trajan, poursuit le même auteur, spécialement l'amour du vin, & des choses honteuses. Il porta la pudeur jusqu'à exclure des fes-

tins, par une loi formelle, les personnes immodestes, ou seulement trop parées. Il étendit la tempérance jusqu'aux passions subtiles de l'esprit, telle que la vaine gloire & l'ambition; ne faisant la guerre, tout habile qu'il y étoit, que quand il s'y trouvoit forcé; blâmant en toute rencontre Sylla, Marius, & tous ces génies audacieux, auxquels il vouloit s'imposer une sorte de nécessité de ne jamais ressembler. Tel Théodose avoit été à l'égard de ses amis dans l'état de simple particulier; tel il fut envers tout le monde, après être monté sur le trône. Sa regle étoit « d'en agir avec ses sujets, comme il avoit autrefois souhaité d'être traité lui-même par l'empereur ». Il n'avoit rien de la fierté qu'inspire le sceptre. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son regne. Il appelloit une heure perdue, celle où il n'avoit pu faire du bien, & ce n'étoit pas dans sa bouche le langage de l'ostentation & de la vanité. Les libéralités qu'il fit aux habitans de Constantinople y attirerent un si grand nombre de citoyens, qu'on délibéra sur la fin de son regne, si l'on ne feroit point une seconde enceinte, quoique dix ans auparavant les maisons n'occupassent qu'une très-petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier. Il laissa deux fils, Arcadius & Honorius. Arcadius fut empereur d'Orient, & Honorius d'Occident. Nous avons son *Histoire* très-bien écrite par Fléchier, Paris 1681. *Voyez* aussi son Panégyrique par S. Paulin & son Oraison funebre par S. Ambroise.

THÉODOSE II, *le Jeune*, petit-fils du précédent, né le 11 avril 401, succéda à Arcadius son pere le 1*er* mai 408. Ste Pulcherie, sa sœur, gouverna sous son nom. C'est elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'Eudoxie (*voyez* EUDOXIE Ælia). Théodose, placé sur le trône, ne prit presqu'aucune part aux événemens de son regne. Les Perses armerent contre lui en 421; il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées qui se cherchoient l'une & l'autre, furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approcherent, & fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipiterent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnerent le siege de Nisibe, brûlerent leurs machines & rentrerent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite une armée en Afrique contre Genseric, roi des Vandales, qui fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeller pour l'opposer aux Huns qui ravageoient la Thrace sous la conduite d'Attila. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose II se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa foiblesse alloit jusqu'à signer ce qu'on lui présentoit, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse Pulcherie, sa sœur, l'avoit corrigé de plusieurs défauts; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il abandonnoit l'impératrice, sa femme, pour être esclave ». Il le signa sans le lire, & lorsque Pulcherie lui eut fait connoître ce que c'étoit, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avoit d'abord favorisé les Nestoriens & les Eutychiens; mais il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, à 49

ans, ne laissant que *Licinia Eudoxia*, femme de Valentinien III. C'est lui qui publia, le 15 janvier 438, le Code dit *Théodosien* de son nom, imprimé à Lyon en 1665, 6 tomes in-fol. c'est un recueil des loix choisies entre celles que les empereurs légitimes avoient faites. Après la mort de ce prince, Pulcherie fit élire Marcien.

THÉODOSE III, surnommé l'*Adramitain*, fut mis malgré lui sur le trône d'Orient l'an 716. Il étoit receveur des impôts de la ville d'Adramite en Natolie, sa patrie, lorsque l'armée d'Anastase II s'étant révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople; mais n'ayant ni assez de fermeté, ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des tems difficiles, il le céda à Léon l'Isaurien, vers le mois de mars 717, & se retira dans un monastere d'Ephese. Il y mourut saintement. Son caractere modéré, & la noblesse de ses sentimens, le rendoient un particulier estimable; & quoiqu'il n'eut pas les qualités nécessaires au gouvernement d'un grand empire, il eut été à souhaiter qu'il eut régné plutôt que le fanatique & cruel Léon.

THÉODOSE, *voy.* GÉRASIME.

THÉODOTE, *le Valentinien*, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le P. Combefis nous a données sur un manuscrit, dans la *Bibliotheque des Peres*. Ces Eglogues ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au systême de Valentin. Théodote prétend y prouver les différens points de la doctrine de Valentin par quelques passages de l'Ecriture. Cet ouvrage a été commenté par le P. Combefis, & se trouve aussi dans la *Bibliotheque Grecque* de Fabricius.

THÉODOTE DE BIZANCE. Surnommé *le Corroyeur*, du nom de sa profession. Pendant la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurele, Théodote fut arrêté avec beaucoup de Chrétiens qui confesserent J. C. & remporterent la couronne du martyre. Ce misérable renonça à son Dieu; les fideles lui firent tous les reproches que méritoit son crime, & pour s'excuser, il voulut prouver que Jesus-Christ n'étoit qu'un homme. Sa doctrine souleva tout le monde, & Théodote fut excommunié par le pape Victor; il trouva cependant des disciples qu'on nomma *Théodotiens*. Ils prétendoient que la doctrine de leur maître avoit été enseignée par les Apôtres, jusqu'au pontificat de Zéphirin, qui avoit corrompu la doctrine de l'église en faisant un dogme de la Divinité de J. C. On voit par cette vaine & absurde prétention que toutes les héréfies se ressemblent, que les anciens sectaires comme les modernes, ont imaginé des époques de corruption du dogme, pour s'élever contre la croyance de l'église universelle. —— Il ne faut pas le confondre avec un autre THÉODOTE, changeur de profession dont parle Tertullien. Ce Théodote disoit aussi que J. C. étoit un pur homme, inférieur à Melchisedech par ce qu'il est dit de lui: *Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisedech*; que Melchisedech étoit une vertu céleste, supérieure à J. C. parce qu'il n'avoit ni pere ni mere, ni généalogie. Ses disciples furent nommés *Melchisédéciens*.

THÉODOTION, natif d'Ephese, fut disciple de Tatien, puis sectateur de Marcion. Il passa ensuite dans la synagogue des Juifs, où il fut reçu à condition qu'il traduiroit l'Ancien-Testament en grec. Il remplit sa promesse l'an 185, sous le regne de Commode. Il ne nous reste de lui que des fragmens de cette version. Elle étoit plus hardie que celle des Septante, & que celle d'Aquila, qui avoient été faites auparavant; & l'auteur s'étoit permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THÉODULE, *voyez* NIL.

THÉODULPHE, étoit originaire de la Gaule Cisalpine. Charlemagne qui l'avoit amené d'Italie, à cause de son savoir & de son esprit, lui donna l'abbaye de Fleuri, puis l'évêché d'Orléans vers l'an 793. Ce prince le choisit pour signer son testament en 811. Louis le Débonnaire hérita de l'estime que son pere avoit pour lui. Mais Théodulphe, ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Bernard roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. C'est-là qu'il composa l'Hymne *Gloria, laus & honor*, dont l'on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que l'ayant chantée d'une fenêtre de sa prison dans le tems que l'empereur passoit, ce prince fut si charmé de cette piece, dont le mérite est pourtant très-médiocre, qu'il lui rendit la liberté. Théodulphe en profita pour écrire différens ouvrages. On a de lui des Poésies, un *Traité du Baptême*, un autre *du St-Esprit*, deux *Capitulaires* adressés à ses curés, qu'on peut regarder comme des monumens de la discipline de son tems. Ce savant prélat mourut vers 821. Le P. Sirmond, jésuite, publia en 1646, in-8°, une bonne édition de ses Œuvres.

THÉOGNIS, poëte grec, natif de Mégare, florissoit 544 ans avant J. C. Nous n'avons de lui que des Fragmens, Leipsick 1576, in-8°; & dans le *Corpus Poëtarum Græc.* à Geneve 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

THÉON, sophiste grec, est avantageusement connu dans le monde littéraire par un *Traité de Rhétorique*, écrit avec goût & avec élégance. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Upsal 1670, in-8°; & de Leyde 1726, in-8°, en grec & en latin.

THÉON D'ALEXANDRIE, philosophe & mathématicien du tems de Théodose le Grand, fut pere de la savante Hypacie. Il composa divers ouvrages de Mathématiques, Paris 1644, in-4°.

THÉOPHANE, fille que Neptune épousa, & qu'il métamorphosa en brebis. Elle fut mere du fameux bélier à la Toison-d'or.

THÉOPHANE, (S. George) d'une des plus nobles & des plus riches maisons de Constantinople, fut marié très-jeune, & vécut en continence avec sa femme. Ils embrasserent ensuite l'état monastique, & se firent un nom respectable par leurs vertus. Théophane s'étant trouvé, en 787, au 7e concile général, reçut des Peres de cette assemblée les honneurs les plus distingués. Il y parla avec autant de force que de dignité sur le culte des images. L'empereur Léon l'Arménien n'ayant pu l'engager dans ses erreurs, exerça contre lui de grandes cruautés, & l'exila enfin dans l'isle de Samothrace, où il mourut en 818. On a de lui une *Chronographie* qui commence où finit celle de Syncelle, & qui va jusqu'au regne de Michel Curopalate. Elle fut imprimée au Louvre en 1655, in-fol. en grec & en latin, avec les notes des Peres Goar & Combefis. On y trouve des choses utiles; mais on y rencontre souvent les traces d'un esprit crédule & trop peu critique. — Il y a eu un autre THÉOPHANE *Ceramеus*, c'est-à-dire, *le Potier*, évêque de Taurominne en Sicile, dans le 11e siecle. On a de lui des *Homélies*, imprimées en grec & en latin à Paris en 1644.

THÉOPHANIE, fille d'un cabaretier, parvint par ses intrigues & son adresse à se faire donner la couronne impériale. Romain le Jeune, empereur d'Orient, l'épousa en 959. Après la mort de ce prince en 963, elle fut déclarée régente de l'empire; & malgré ce titre, elle donna la main à Nicéphore Phocas, qu'elle plaça sur le trône, après en avoir fait descendre Etienne son fils aîné. Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par Jean Zimiscès, en décembre 969. Le meurtrier ayant

été reconnu empereur, exila Théophanie dans l'isle de Proté, où il la laissa languir pendant le cours de son regne. Ce prince étant mort en 975, l'impératrice fut rappellée à Constantinople par ses fils Basile & Constantin, qui lui donnerent beaucoup de part au gouvernement. On ignore l'année de sa mort ; mais on sait qu'elle étoit d'un esprit ferme, & que son cœur étoit capable de tous les crimes.

THÉOPHILE, (S.) 6e évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siege l'an 168 de J. C. Il écrivit contre Marcion & contre Hermogene, & gouverna sagement son église jusque vers l'an 186. Il nous reste de lui 3 *Livres* en grec, adressés à Autolycus, contre les calomniateurs de la religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve pour la premiere fois le mot de *Trinité*, quoique la croyance de ce mystere soit aussi ancienne que l'église. Il a été imprimé en grec & en latin, avec les *Œuvres* de S. Justin, 1642, in-fol. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du Christianisme & l'absurdité de l'idolâtrie. Fell en a donné aussi une bonne édition, Oxford 1684; il y a rassemblé les témoignages des saints Peres en faveur de Théophile. On estime encore l'édition qu'en a donné Jean-Christophe Wolf, Hambourg 1724. Petau & Scultet ont prétendu trouver dans Théophile des expressions favorables à l'arianisme, mais ils ont été solidement réfutés par Bullus, *Défens. fidei Nic.*, par le P. Nourry & par D. Maran.

THÉOPHILE, fameux patriarche d'Alexandrie, après Timothée, l'an 385, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre les temples & les idoles des faux dieux. Il pacifia les différens survenus entre Evagre & Flavien, tous deux ordonnés évêques d'Antioche. Mais un zele inconsidéré contre les Origénistes l'anima contre S. Jean-Chrysostome, croyant que ce saint les favorisoit. Il s'oublia jusqu'à le faire déposer dans le concile du Chêne, & refusa de mettre son nom dans les diptyques. Ce prélat mourut en 412, après s'être réconcilié avec l'illustre persécuté. On prétend qu'étant près d'expirer & faisant attention à la longue pénitence de S. Arsene, il s'écria : « Que vous êtes » heureux, Arsene, d'avoir tou» jours eu cette heure devant les » yeux » ! Il nous reste de lui trois *Lettres Paschales*, dont on ne fait pas beaucoup de cas. On les trouve dans la Bibliotheque des Peres.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône en octobre 829, après son pere Michel le Begue, qui l'avoit déja associé à l'empire, & lui avoit inspiré son horreur pour les saintes images : il ne tarda pas à persécuter cruellement ceux qui les honoroient ; mais on vit bientôt que l'effusion du sang n'avoit point intéressé le ciel en sa faveur. Il livra cinq fois bataille aux Sarrasins, & fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la derniere, le toucha si vivement, qu'il en mourut en janvier 842. Quelques historiens en blâmant son fanatisme, ont trouvé des vertus à ce prince ; mais presque tous le représentent comme violent, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les Catholiques l'accuserent d'impiété. Si l'on en croit quelques auteurs, il rejettoit non-seulement le culte des images, mais encore la divinité de J. C., l'existence des démons, & la résurrection des corps; cependant il est certain que sur ces derniers articles, peut-être par des raisons politiques, il ne s'exprimoit pas si ouvertement que sur le premier. Gennade dit qu'à la mort il reconnut ses erreurs & ses crimes, & en témoigna de vifs regrets. Au lit de la mort il fit approcher Théoctiste, son chancelier, bon catho-

lique, qui portoit au col une image du Sauveur. Il se saisit de l'image, & l'appliqua sur ses levres. La vertueuse Theodora, son épouse, lui fit ensuite baiser une image de J. C., & une de la Ste Vierge; elle rendit compte de ces circonstances de la mort de son époux au concile qu'elle assembla la même année à Constantinople, & confirma son récit par serment, sur quoi les Peres déclarerent qu'ils croyoient que Dieu avoit fait miséricorde à Théophile. Michel son fils lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Theodora Despuna, qui rétablit l'honneur des images. *Voyez* THÉOPHOBE & THEODORA.

THÉOPHILE PROTO-SPATHARIUS (c'est-à-dire chef des Porte-Lances) vivoit, selon Fabricius, au commencement du 7e siecle, & selon Haller, au douzieme. On a de lui: I. *De la structure du Corps humain*, en cinq livres, écrits correctement en grec, Paris 1555, in-8°. On les trouve en grec & en latin, à la fin du douzieme volume de la Bibliotheque Grecque de Fabricius. II. Des *Commentaires* sur les *Aphorismes d'Hippocrate*, & un *Traité des Urines*, &c, publiés par François Morel, 1608, in-fol. & Leyde grec & latin, 1731.

THÉOPHILE, surnommé *Viaud*, poëte françois, naquit vers l'an 1590, au village de Bouffiere-Sainte-Radegonde dans l'Agénois, d'un avocat, & selon d'autres, d'un cabaretier, comme dit le déclamateur Garasse. Sa conduite & ses écrits lui attirerent bien des chagrins. Il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis lui ayant obtenu son rappel, il abjura le Calvinisme. Sa conversion ne changea ni ses mœurs peu réglées, ni son esprit porté au libertinage. Le *Parnasse Satyrique*, recueil fait par la lubricité la plus dégoûtante & par l'impiété la plus effrénée, ayant paru en 1622, on l'attribua généralement à Théophile. L'ouvrage fut flétri, l'auteur déclaré criminel de lese-majesté divine, & condamné à être brûlé; ce qui fut exécuté en effigie. On le poursuivit vivement; il fut arrêté au Câtelet en Picardie, ramené à Paris, & renfermé dans le même cachot où Ravaillac avoit été mis. Son affaire fut examinée de nouveau, & sur les protestations réitérées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner au bannissement. Ce poëte mourut à Paris en 1626, à 36 ans, dans l'hôtel du duc de Montmorency qui lui avoit donné un asyle. Les vers de Théophile sont pleins d'irrégularités & de négligences; mais on y remarque du génie & de l'imagination. Il est un des premiers auteurs qui ait donné des ouvrages mêlés de prose & de vers. On a de lui un Recueil de Poësies, qui consistent en Elégies, Odes, Sonnets, &c; un *Traité de l'Immortalité de l'Ame*, en vers & en prose; *Pyrame & Thisbé*, tragédie; *Socrate mourant*, tragédie; *Pasiphaë*, tragédie, 1618, très-médiocre; trois *Apologies*; des *Lettres*, Paris 1662, in-12; ses *Nouvelles Œuvres*, Paris 1642, in-8°, &c. Ce poëte avoit des *Impromptu* fort heureux.

THÉOPHOBE, général des armées de Théophile empereur d'Orient, étoit né à Constantinople d'un ambassadeur persan du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, Théophile lui fit épouser sa sœur. Théophobe rendit à son beau-frere des services importans. Son courage & sa bonté lui gagnoient les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses qui étoient à la solde de l'empire, le proclamerent deux fois empereur; mais Théophobe refusa le diadême. Théophile, craignant qu'il ne l'acceptât enfin, & qu'il n'enlevât le trône à son fils, le fit arrêter; & se voyant près d'expirer, il lui fit trancher

la tête, quoiqu'il fût innocent du crime des soldats. On dit que l'empereur mourant s'étant fait apporter sur le lit cette tête, fit un dernier effort pour y porter ses mains tremblantes, & dit : *Tu n'es donc plus Théophobe ; ni moi Théophile*, ajouta-t-il en soupirant. C'est ainsi que périt, en 842, un général digne d'un meilleur sort. S'il est vrai ce que Gennade a écrit que Théophile est mort en pénitent, & détestant ses fautes, on ne peut s'empêcher de révoquer en doute une scene aussi inutile que dégoûtante. Quelques auteurs disent que Théophobe ne fut pas ramené à Constantinople, & qu'on le fit mourir en mer sur un vaisseau.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, natif d'Erese, ville de Lesbos, étoit fils d'un foulon. Platon fut son premier maître. De cette école il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua singuliérement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit & de la douceur de son élocution, lui changea son nom qui étoit *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie : Celui qui parle bien ; & ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie & de ses expressions, il l'appella *Théophraste*, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Aristote obligé de sortir d'Athenes où il craignoit le sort de Socrate, abandonna son école l'an 322 avant J. C. à Théophraste, lui confia ses écrits à condition de les tenir secrets : & c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Son nom devint si célebre dans toute la Grece, qu'il compta dans le Lycée jusqu'à 2000 éleves. Ses rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime & la familiarité des rois. Il fut ami de Cassandre qui avoit succédé à Aridée, frere d'Alexandre le Grand, au royaume de Macédoine ; & Ptolomée fils de Lagus, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Théophraste mourut accablé d'années & de fatigues, & ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Cicéron dit qu'il se plaignit, en mourant, de la nature, » de ce qu'elle avoit accordé aux » cerfs & aux corneilles une vie » si longue, tandis qu'elle n'avoit » donné aux hommes qu'une vie » très-courte ». La longue vie des corneilles & des cerfs, fut-elle aussi bien constatée que celle des chênes & des cedres, cette plainte seroit encore bien peu philosophique. Entre ses maximes on distingue celles-ci. » L'on doit plutôt se fier à un cheval sans frein, » qu'à l'homme qui parle sans jugement ». — » La plus forte » dépense que l'on puisse faire est » celle du tems ». Il dit un jour à un particulier qui se taisoit à table dans un festin : » Si tu es » un habile homme, tu as tort de » ne pas parler ; mais si tu ne l'es » pas, tu fais beaucoup en sachant » te taire ». La plupart des écrits de Théophraste sont perdus ; ceux qui nous restent, sont : I. Une *Histoire des Pierres*, dont Hill a donné une belle édition à Londres, en 1746, in-fol. en grec & en anglois, avec de savantes notes. II. Un *Traité des Plantes*, curieux & utile, Amsterdam 1644, in-fol. III. Un traité *du Feu*, des *Sueurs*, de la *Lassitude*, &c. Tous ses ouvrages qui ont rapport à la médecine, ont été publiés à Leyde 1613, in-fol. IV. Ses *Caracteres* ; ouvrage qu'il composa à l'âge de 99 ans, & que la Bruyere a traduit en françois. Isaac Casaubon a fait de savans Commentaires sur ce traité, Cambridge 1712, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Il renferme des leçons de morale fort utiles, & des détails bas & minutieux, mais qui peignent l'homme.

THÉOPHYLACTE, archevêque

d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit & fut élevé à Constantinople. Il se distingua par son savoir; mais il n'eut pas le courage de se déclarer contre le schisme & les erreurs des Grecs, comme il paroît par son Commentaire sur le chapitre 3e de S. Jean, où il blâme les Latins de ce qu'ils disent que le St-Esprit procède du Pere & du Fils. Les principaux sont: I. Des Commentaires sur les *Evangiles* & sur les *Actes des Apôtres*, Paris 1631, in-folio; — sur les *Epîtres de S. Paul*, & sur *Habacuc*, *Jonas*, *Nahum* & *Osée*, Paris 1636, in-fol. Ces Commentaires ne sont presque que des extraits des écrits de S. Jean-Chrysostome. II. Des *Epîtres* peu intéressantes, dans la Bibliotheque des Peres. III. *Institutio Regia*, au Louvre 1651, in-4°, réimprimé dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, &c. Ce prélat mourut après l'an 1071; quelques-uns l'ont fait vivre dans le 9e siecle, mais il paroît qu'ils l'ont confondu avec THÉOPHILACTE, que S. Ignace de Constantinople donna pour évêque aux Bulgares vers l'an 870, & qui travailla avec beaucoup d'ardeur à établir la foi de J. C. dans son diocese où il y avoit encore un grand nombre de Païens.

THÉOPHILACTE SIMOCATTA, historien grec, florissoit vers l'an 612, sous Heraclius. Nous avons de lui une *Histoire de l'Empereur Maurice*, imprimée au Louvre, 1647, in-fol. Le P. Schott en avoit donné une édition grecque & latine, 1599, in-8°.

THÉOPOMPE, orateur & historien de l'isle de Chio, eut Socrate pour maître. Il remporta le prix qu'Artémise avoit décerné à celui qui feroit le plus bel éloge funebre de Mausole son époux. Tous ses ouvrages se sont perdus. On regrette ses Histoires; elles étoient, suivant les anciens auteurs, écrites avec exactitude, quoique l'auteur eût du penchant à la satyre. Josephe rapporte d'après un discours de Demetrius de Phalere à Ptolomée-Philadephe, que Théopompe ayant voulu insérer dans un de ses ouvrages historiques quelques endroits des livres saints, eut l'esprit troublé pendant 30 jours; & que, dans un intervalle lucide, ayant reconnu que cela ne lui étoit arrivé que parce qu'il avoit voulu faire un usage profane de ces vieux & respectables monumens, il appaisa la colere de Dieu & fut guéri de sa maladie. *Histoire des Juifs*, liv. 12, chap. 2.

THÉRAIZE, (Michel) docteur de Sorbonne, de Chauni en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de S. Etienne de Hombourg, diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine & official de S. Fursi de Péronne, & curé de la paroisse S. Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la Messe publique solemnelle*. On y trouve une explication littérale & historique des cérémonies de la Messe & de ses rubriques.

THÉRESE, (Sainte) née à Avila dans la vieille Castille, le 28 mars 1515, étoit la cadette de trois filles d'Alphonse-Sanchez de Cepede & de Béatrix d'Ahumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la Vie des Saints qu'Alphonse faisoit tous les jours dans sa famille, inspira à Thérese une grande envie de répandre son sang pour J. C. Elle s'échappa un jour avec un de ses freres, pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, & ces jeunes gens ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en hermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur pere, où ils se retiroient souvent pour prier. Thérese continua de se porter ainsi à la

vertu jusqu'à la mort de sa mere, qu'elle perdit à l'âge de 12 ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jetta dans la dissipation; & l'amour d'elle-même & du plaisir auroit bientôt éteint toute sa ferveur, si son pere ne l'eût mise en pension dans un couvent d'Augustines d'Avila. Elle apperçut le précipice auquel la grace de Dieu venoit de l'arracher, & pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastere de l'Incarnation de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila, & y prit l'habit le 2 novembre 1536, à 21 ans. Ce couvent n'étoit point à l'abri de quelques irrégularités & de quelques dissipations trop mondaines. Thérese entreprit de le réformer. Après avoir essayé une infinité de traverses, elle eut la consolation de voir le premier monastere de sa réforme fondé dans Avila en 1562. Le succès de la réformation des religieuses l'engagea à entreprendre celle des religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastere à Dorvello, diocese d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des religieux qui embrasserent la réforme. C'est l'origine des Carmes-Déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de Thérese, que cette sainte vierge, malgré les persécutions domestiques & étrangeres, laissa trente monasteres réformés, 14 d'hommes & 16 de filles. Après avoir vécu dans le cloître 47 ans, les 27 premiers dans la maison de l'Incarnation, & les 20 autres dans la réforme, elle mourut à Alve, en retournant de Burgos, où elle venoit de fonder un nouveau monastere, le 4 octobre 1582, à 68 ans. Son institut fut porté de son vivant jusqu'au Mexique, dans les Indes Occidentales, & s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, & dans tous les pays de la chrétienté. Gregoire XV la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau fut faite le 2 octobre 1750, 128 ans & 6 mois depuis sa canonisation. Tendre & affectueuse jusqu'aux larmes les plus abondantes, vive & toute de flamme sans délire & sans emportement, cette sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connoît sa sentence favorite dans ses élans de tendresse: *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir!* & sa belle pensée au sujet du démon: *Ce malheureux*, disoit-elle, *qui ne sauroit aimer.* On a de Ste Thérese plusieurs ouvrages écrits en espagnol, où l'on admire également la piété, l'énergie des sentimens, la beauté & l'agrément du style. Les principaux sont: I. Un volume de *Lettres*, publiées avec les notes de D. Juan de Palafox, évêque d'Osma. II. Sa *Vie*, composée par elle-même. III. La *Maniere de visiter les Monasteres des Religieux*. IV. *Méditations après la Communion*. V. Le *Chemin de la Perfection*... Ils sont tous écrits en espagnol. VI. *Histoire de ses Fondations*. VII. *Avis à ses Religieuses*. VIII. *Méditations sur le Pater*. IX. Le *Château de l'Ame*; c'est un traité particulier sur l'oraison & sur les communications célestes de l'Esprit-Saint, qu'elle fit par ordre de Velasquez, depuis évêque d'Osma, enfin archevêque de Compostelle, alors son confesseur. X. *Pensées sur l'amour de Dieu*. Arnaud d'Andilly a traduit presque tous ces ouvrages en françois, 1670, in-4°. Cette Traduction se ressent un peu de la vieillesse de son auteur. L'abbé Chanut en publia une meilleure en 1691. On en a aussi une de M. de Villefore, 2 vol. in-12: la Monnoie a mis en vers françois l'*Action de graces* que faisoit cette sainte

après la communion. Dom la Tafte a donné une traduction d'une partie des *Lettres* de Ste Thérese, avec une préface estimée, 1748, in-4°. M. Chappe de Ligny, avocat, en publia en 1753 un autre vol. in-4°. Ces deux traducteurs ont fidelement rendu ces Lettres en françois. Voyez aussi l'*Esprit de Ste Thérese, recueilli de ses Œuvres & de ses Lettres*, Lyon 1775, in-8°, & la *Vie* de la même sainte par Ribera.

THERMES, (Paul de la Barthe, seigneur de) né à Conserans, d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers aux premiers pas de sa carriere. Un duel l'obligea de sortir de France en 1528. Une nouvelle disgrace l'en éloigna encore pour quelque tems. Au moment qu'il alloit revenir en France, il fut pris par des corsaires, & souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous François I, Henri II & François II. La victoire de Cerisoles en 1544, où il combattit en qualité de colonel-général de la cavalerie légere, fut due en partie à sa valeur; mais son cheval ayant été tué sous lui, il fut fait prisonnier, & on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluces & du château de Ravel, l'une des plus fortes places du Piémont, lui acquit en 1547 une nouvelle gloire. Envoyé en Ecosse 2 ans après, il répandit la terreur en Angleterre, & la paix fut le fruit de cette terreur. On l'envoya à Rome en 1551, en qualité d'ambassadeur; mais n'ayant pas pu réconcilier Jules III avec Farnese, duc de Parme, que le roi protégeoit, il commanda les troupes françoises en Italie, & s'y signala jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France & qu'il prit Dunkerque d'assaut. Il fut moins heureux à la journée de Gravelines. Il perdit la bataille, fut blessé & fait prisonnier. Le maréchal de Thermes ayant recouvré sa liberté à la paix de Câteau-Cambresis l'an 1559, continua de se distinguer contre les ennemis de l'état. Il mourut à Paris en 1562, âgé de 80 ans, sans laisser de postérité, & après avoir institué son héritier Roger de St-Lary, seigneur de Bellegarde. Le maréchal de Thermes dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premieres années, la sagesse qui le distingua toute sa vie. C'étoit un proverbe, reçu même chez les ennemis, de dire: *Dieu nous garde de la sagesse de Thermes!*

THERPANDRE, poëte & musicien grec de l'isle de Lesbos, florissoit vers l'an 650 avant J. C. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux Jeux Carniens, institués à Lacédémone. Il fut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Therpandre, pour étendre le jeu de la lyre, l'avoit augmentée d'une corde; mais les Ephores le condamnerent à l'amende, à cause de cette innovation, & confisquerent son instrument; persuadés que tout rafinement de luxe & de mollesse devoit être banni d'un état bien réglé, & que de degré en degré on en vient enfin à la frivolité & même à la corruption générale de la nation (*voyez* TIMOTHÉE). On proposoit cependant des prix de poésie & de musique dans les quatre grands jeux de la Grece, surtout dans les Pythiques. Ce fut dans ces jeux que Therpandre remporta 4 fois le prix de musique, qui se distribuoit avec une grande solemnité. Ses Poésies ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

THERSITE, le plus difforme de tous

tous les Grecs qui allerent au siege de Troie, osa dire des injures à Achille, & fut tué par ce héros d'un coup de poing.

THESÉE, que la Fable met au nombre des demi-dieux, étoit fils d'Egée roi d'Athenes, & d'Æthra fille de Pithée. Il fit la guerre aux Amazones, prit leur reine prisonniere, l'épousa ensuite & en eut un fils nommé Hippolyte. Il battit Créon roi de Thebes, tua les brigands & plusieurs monstres, comme le Minotaure, & trouva l'issue du Labyrinthe, par le secours d'Ariadne, fille de Minos roi de Crete. Ce héros, après avoir marché sur les traces d'Hercule dans ses travaux guerriers, l'imita dans ses amours volages. Il enleva plusieurs femmes, comme Hélene, Phedre, Ariadne sa bienfaitrice, qu'il abandonna ensuite; mais il les rendoit, lorsqu'elles ne consentoient pas à leur enlevement. Il se signala ensuite par divers établissemens. Il institua les Jeux Isthmiques en l'honneur de Neptune. Il réunit les douze villes de l'Attique, & y jeta les fondemens d'une république vers l'an 1236 avant J. C. Quelque tems après étant allé faire un voyage en Epire, il fut arrêté par Aidoneus, roi des Molosses; & pendant ce tems-là, Mnesthée se rendit maître d'Athenes. Thésée ayant recouvré sa liberté, se retira à Scyros, où l'on dit que le roi Lycomedes le fit périr en le précipitant du haut d'un rocher. On connoît son amitié pour Pirithoüs.

THESPIS, poëte tragique grec, introduisit dans la tragédie un acteur, qui récitoit quelques discours entre deux chants du choeur. Cette nouveauté le fit regarder comme l'inventeur de la tragédie, genre de poésie très-grossier & très-imparfait dans son origine. Thespis, selon Horace, barbouilloit de lie de vin le visage de ses acteurs; & les promenoit de village en village sur un tombereau, d'où ils représentoient leurs pieces. Ce poëte florissoit l'an 536 avant J. C. Ses Poésies ne sont pas venues jusqu'à nous.

THESSALUS, médecin de Néron, né à Tralles en Lydie, d'un cardeur de laine, se vantoit d'avoir seul trouvé le véritable secret de la médecine. Cet entêtement le porta à traiter d'ignorans tous les médecins qui l'avoient devancé, sans épargner même Hippocrate. Il écrivit, contre les *Aphorismes* de cet auteur, un ouvrage qui est cité par Galien & par les anciens. Il est cependant sûr que Thessalus n'avoit rien inventé de nouveau dans la médecine : tout ce qu'il fit, fut de renchérir sur les principes de Thémison, chef des Méthodiques, qui vivoit environ 50 ans avant lui. Il mourut à Rome, où l'on voit son tombeau dans la Voie Appienne, & sur lequel il avoit fait graver ce titre : *Vainqueur des Médecins*.

THETIS, fille de Nérée & de Doris, étoit si belle, que Jupiter vouloit l'épouser; mais il ne le fit pas, parce que Prométhée avoit prédit qu'elle seroit mere d'un fils qui devoit être un jour plus illustre que son pere. On la maria avec Pélée, dont cette déesse eut Achille. Jamais noces ne furent plus brillantes ni plus belles : tout l'Olympe, les divinités infernales, aquatiques & terrestres, s'y trouverent, excepté la Discorde qui ne fut pas invitée. Cette déesse s'en vengea en jetant sur la table une pomme d'or, avec cette inscription : *A la plus belle*. Junon, Pallas & Vénus la disputerent, & s'en rapporterent à Pâris (*voyez* ce mot). Lorsqu'Achille fut contraint d'aller au siege de Troie, Thetis alla trouver Vulcain, & lui fit faire des armes & un bouclier, dont elle fit présent elle-même à son fils. Elle le garantit souvent de la mort pendant le siege. On confond souvent cette

nymphe avec la déesse Tethys; *voyez* ce mot.

THEVENOT, (Jean) voyageur, mort en 1667, est auteur d'un *Voyage en Asie*, Amsterdam 1727, 5 vol. in-12. Il y en a une ancienne édition, en 3 vol. in-4°. Ce recueil est estimé, & quelques auteurs l'ont attribué à Melchisedech Thevenot, qui est l'objet de l'article suivant. La pureté de la diction n'est pas ce qu'il faut rechercher dans ces deux voyageurs.

THEVENOT, (Melchisedech) naquit avec une passion extrême pour les voyages, & dès sa jeunesse il quitta Paris sa patrie, pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe; mais l'étude des langues, & le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs & des coutumes des différens peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connoissance des pays étrangers, que s'il y eût voyagé lui-même. Une autre inclination de Thevenot étoit de ramasser de toutes parts les livres & les manuscrits les plus rares. La garde de la bibliotheque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquoient à ce riche trésor. Thevenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X; il fut chargé de négocier avec la république de Gênes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Une fievre double-tierce, qu'il rendit continue par une diette opiniâtre, l'emporta en 1692, à 71 ans. On a de lui: I. Des *Voyages*, 1696, 2 vol. in-folio, dans lesquels il a inséré la *Description d'un Niveau* de son invention, qui est plus sûr & plus juste que les autres niveaux dont on s'étoit servi auparavant. II. L'*Art de nager*, 1696, in-12. Il faut joindre au recueil intéressant & curieux de ses *Voyages*, un petit vol. in-8°, imprimé à Paris en 1681.

THEVET (André) d'Angoulême, se fit cordelier, & voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grece & au Brésil. De retour en France en 1556, il obtint du pape la permission de quitter le cloître pour prendre l'habit ecclésiastique. La reine Cathérine de Médicis le fit son aumônier, & lui procura les titres d'historiographe de France & de cosmographe du roi. On a de lui: I. Une *Cosmographie*. II. Une *Histoire des Hommes Illustres*, Paris 1584, in-folio, & 1671, in-12, 8 vol. compilation maussade, pleine d'inepties & de mensonges. III. *Singularités de la France Antarctique*, Paris 1558, in-4°, livre peu commun. IV. Plusieurs autres ouvrages peu estimés. L'auteur s'y montre trop crédule, & entasse beaucoup de choses sans choix & sans goût. Cet écrivain mourut en 1590, à 88 ans.

THEUTOBOCUS, *voyez* HABICOT, RIOLAN & SLOANE.

THIARD ou TYARD DE BISSY, (Ponthus de) naquit à Bissy, dans le diocese de Mâcon, en 1521, du lieutenant-général du Mâconnois. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie & la théologie l'occuperent tour-à-tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III, en 1578. On a de lui: I. Des *Poésies Françoises*, in-4°, Paris 1573 II. Des *Homélies*. III. *Discours Philosophiques*, in-4°, & divers autres ouvrages en latin, in-4°. Ronsard dit qu'il fut l'introducteur des *Sonnets* en France; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers, si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui. Ce prélat mourut en 1605, à 84 ans. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie, la vigueur de son corps & la force de son esprit. Il soutenoit, dit-on, cette force par le meilleur vin, qu'il buvoit toujours sans eau.

THIARD DE BISSY, (Henri de) de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison & société de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, & enfin commandeur des ordres du roi. On a de lui plusieurs ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus*. Ce cardinal mourut en 1737, à 81 ans, avec une grande réputation de savoir & de piété. Les éloges & les regrets des catholiques honorerent peut-être moins sa mémoire, suivant la réflexion de S. Jerôme, que la haine & les calomnies des sectaires. Son *Traité Théologique sur la Constitution* Unigenitus, en 2 vol. in-4°, passe pour un des plus estimés & des plus complets sur cette matiere. S'il est vrai, comme on l'a dit, que cet ouvrage est du P. Germon, il n'en est pas moins certain que le cardinal n'en avoit pas besoin, & que son adoption n'est qu'une approbation raisonnée & réfléchie. On ne doit pas oublier que ces sortes d'attributions sont souvent de petits artifices de l'esprit de parti qui se voyant confondu par le raisonnement, voudroit au moins s'épargner l'humiliation de l'être encore par le jugement & l'autorité des premiers pasteurs. Ses *Instructions Pastorales*, in-4°, montrent un zele vif pour l'unité de la foi & sa soumission aux décrets de l'église.

THIARINI, (Alexandre) dit *l'Expressif*, peintre de l'école de Bologne, enrichit cette ville de ses tableaux. Sa maniere est grande, son coloris est ferme & vigoureux. Il a rendu heureusement les différentes passions. Ce peintre, né à Bologne en 1577, mourut âgé de 91 ans, en 1668.

THIBALDEI, *voyez* TIBALDEI.

THIBAULT (S.) *ou* THIBAUD, prêtre, né à Provins d'une famille illustre, se sanctifia par les exercices de la vertu & de la mortification. Il mourut l'an 1066, auprès de Vicence en Italie, où il étoit allé se cacher pour servir Dieu avec plus de liberté.

THIBAULT IV, comte de Champagne, & roi de Navarre, né posthume en 1205, mort à Pampelune en 1253, monta sur le trône de Navarre après la mort de Sanche le Fort, son oncle maternel, en 1234. Il s'embarqua quelques années après pour la Terre-Sainte. De retour dans ses états, il cultiva les belles-lettres. Il aimoit beaucoup la poésie, & répandit ses bienfaits sur ceux qui se distinguoient dans cet art. Il s'amusa même quelquefois avec succès à faire des chansons. Lévesque de la Ravaliere a publié ses *Poësies* avec des observations, en 2 vol. in-12, 1742. On trouve dans cette édition un glossaire pour l'explication des termes qui ont vieilli.

THIBOUST, (Claude-Charles) né à Paris en 1706, fut imprimeur du roi & de l'université. Dégoûté du monde, il entra au noviciat des Chartreux; & s'il ne fit pas profession dans la regle de S. Bruno, il conserva toute sa vie pour cet institut l'attachement le plus tendre. Cette inclination le porta à faire une traduction en prose françoise, des vers latins qu'on lit dans leur petit cloître de Paris. Ces vers renferment la Vie de S. Bruno, peinte par le Sueur dans 21 tableaux, qui font l'admiration des artistes & des connoisseurs. Thiboust fit deux éditions de son ouvrage. La 1re est in-4°, en 1756, sans gravures. Cet imprimeur travailloit à une traduction d'Horace, lorsqu'il mourut le 27 mai 1757, à Bercy, âgé de 51 ans. On a encore de lui la Traduction du Poëme *De l'Excellence de l'Imprimerie*, qu'avoit composé son pere: il la fit paroître en 1754, avec le latin à côté.— Son pere (Claude-Louis) s'occupa particuliérement de l'impression des livres de classes, & il y

travailla avec beaucoup de succès. Il possédoit les langues grecque & latine.

THIERRI I, roi de France, 3e fils de Clovis II, & frere de Clotaire III & de Childebert II, monta sur le trône de Neustrie & de Bourgogne, par les soins d'Ebroin maire du palais en 670. Mais peu de tems après, il fut rasé par ordre de Childéric roi d'Austrasie, & renfermé dans l'abbaye de S. Denys. Après la mort de son adversaire, en 673, il reprit le sceptre, & se laissa gouverner par Ebroin, qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. Pepin maître de l'Austrasie, lui déclara la guerre, & le vainquit à Tesfri en Vermandois, l'an 687. Ce prince, que le présid. Hénault nomme *Thierri III*, mourut en 691, à 39 ans. Il fut pere de Clovis III & de Childebert III, rois de France.

THIERRI II *ou* IV, roi de France, surnommé *de Chelles*, parce qu'il avoit été nourri dans ce monastere, étoit fils de Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône par Charles Martel, en 720. Il ne porta que le titre de roi, & son ministre en eut toute l'autorité. Thierri mourut en 737, à 25 ans. Après sa mort il y eut un interregne de 5 ans, jusqu'en 742.

THIERRI I *ou* THÉODORIC, roi d'Austrasie, fils de Clovis I roi de France, eut en partage, l'an 511, la ville de Metz capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue, & quelques autres provinces qu'il avoit enlevées aux Wisigoths pendant la vie de Clovis son pere. En 515, une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusque dans ses terres. Théodebert son fils, qu'il envoya contr'eux, les vainquit & tua Clochilaïc, roi de ces barbares. Il se ligua en 528 avec son frere Clotaire I, roi de Soissons, contre Hermenfroi, qu'ils dépouillerent de ses états, & qu'ils firent précipiter du haut des murs de Tolbiac, où ils l'avoient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, Childebert son frere, roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. Thierri courut à sa défense, & obtint la paix les armes à la main. Il mourut au bout de quelque tems en 534, après un regne de 23 ans, âgé d'environ 51. Thierri étoit brave à la tête des armées, & sage dans le conseil; mais il étoit dévoré par l'ambition, & se servoit de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna des loix aux Boïens, peuple de Baviere, après les avoir fait dresser par d'habiles jurisconsultes. Ces loix servirent de modele à celles de l'empereur Justinien. Quelques écrivains le font auteur des *Loix ripuaires*. Théodebert son fils lui succéda.

THIERRI II *ou* THÉODORIC *le Jeune*, roi de Bourgogne & d'Austrasie, 2e fils de Childebert, naquit en 587. Il passa avec Théodebert II, son frere, les premieres années de sa vie, sous la régence de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert lui ayant ôté le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans vers Thierri, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frere, l'assurant qu'il n'étoit point fils de Childebert, & qu'elle l'avoit supposé à la place de son fils aîné qui étoit mort. Thierri suivit ce conseil (*voyez* THÉODEBERT); & mourut peu après de dyssenterie à Metz l'an 613, lorsqu'il se préparoit à faire la guerre à Clotaire, roi de Soissons. On trouve dans quelques chroniqueurs plusieurs faits touchant Thierri, qui sont très-incertains, du moins quant aux principales circonstances: il est certain qu'on a mis sur le compte de Brunehaut plus d'une atrocité dont il n'est pas difficile de la justifier, quoiqu'il soit impossible d'en faire une apologie complette.

THIERRI DE NIEM, natif de Paderborn en Westphalie, secretaire de plusieurs papes, passa environ 30 ans à la cour de Rome. Il accompagna Jean XXIII au concile de Constance, & il mourut peu de tems après vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui : I. Une *Histoire du Schisme des Papes*, Nuremberg 1592, in-fol. Cet ouvrage divisé en 3 livres s'étend depuis la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection d'Alexandre V. II. Un autre livre qui renferme la *Vie* du pape Jean XXIII, à Francfort 1620, in-4°. III. Le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance, jusqu'à la déposition de ce pape. IV. Une *Invective* véhémente contre cet infortuné pontife, son bienfaiteur. V. Un *Livre touchant les privileges & les droits des Empereurs aux investitures des Evêques*, dans *Schardii Syntagma de Imperiali Jurisdictione*, Strasbourg 1609, in-fol. Thierri, homme austere & chagrin, fait un portrait hyberbolique de la cour de Rome & du clergé de son tems ; il écrit d'un style dur & barbare, & ne sera guerre lu de ceux qui ont plus de goût & de jugement que lui.

THIERS, (Jean-Baptiste) savant bachelier de Sorbonne, naquit à Chartres vers 1636, d'un cabaretier. Après avoir professé les humanités dans l'université de Paris, il fut curé de Champrond au diocese de Chartres, où il eut avec l'archidiacre, des démêlés dont l'issue ne lui fut pas favorable. Il se brouilla ensuite avec le chapitre de Chartres pour des raisons qui n'étoient pas plus solides. Il fut obligé de quitter ce diocese, & il permuta sa cure avec celle de Vibraie au diocese du Mans, où il mourut âgé de 65 ans, en 1703. Cet écrivain avoit de l'esprit, de la pénétration, une mémoire prodigieuse & une érudition très-variée ; mais son caractere étoit bilieux, satyrique & inquiet. Il avoit beaucoup de goût pour le genre polémique, & il se plaisoit à étudier & à traiter des matieres singulieres. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres ; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides & les plus exacts. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité des Superstitions*, en 4 vol. in-12 ; ouvrage très-utile & agréable à lire, même pour ceux qui ne sont pas théologiens. L'auteur auroit pu cependant se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses répandues dans les livres défendus, auxquelles personne ne songeoit. II. *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'Autel*, Paris 1663, in-12 ; & en 1677, 2 vol. in-12. III. L'*Avocat des Pauvres, qui fait voir les obligations qu'ont les Bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise*, Paris 1676, in-12. IV. *Dissertations sur les Porches des Eglises*, Orléans 1679, in-12. V. *Traité de la Clôture des Religieuses*, Paris 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles & de statuts synodaux sur cette matiere. L'auteur, qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins & aux évêques mêmes l'entrée des maisons des filles ; en général le goût de l'exagération & du paradoxe semble avoir dirigé ses recherches. VI. *Exercitatio adversùs Joannem de Launoy*. VII. *De retinendâ in Ecclesiasticis libris voce Paraclitus* (voyez SANREY). VIII. *De Festorum dierum imminutione liber*. IX. *Dissertation* sur l'*Inscription du grand Portail du Couvent des Cordeliers de Rheims*, conçue en ces termes: *Deo Homini, & B. Francisco, utrique Crucifixo* ; 1670, in-12. La critique de l'auteur sur cette inscription singuliere & très-condamnable est judicieuse & pleine de bonne théologie. X. *Traité des Jeux permis & défendus*, Paris

1686, in-12. XI. *Dissertations sur les principaux Autels des Eglises, les Jubés des Eglises & la clôture du Choeur des Eglises*, Paris 1688, in-12. XII. *Histoire des Perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus & l'irrégularité de celles des Ecclésiastiques*, Paris 1690, in-12. XIII. *Apologie de M. l'Abbé de la Trappe contre les calomnies du P. de Ste-Marthe*, Grenoble 1694, in-12. XIV. *Traité de l'Absolution de l'Hérésie*. XV. *Dissertation de la sainte Larme de Vendôme*, Paris 1699, in-12. XVI. *De la plus solide, de la plus nécessaire & de la plus négligée des Dévotions*, 1702, 2 vol. in-12. XVII. Des *Observations* sur le *nouveau Bréviaire de Cluni*, 1704, 2 vol. in-12. XVIII. Une *Critique* du livre des *Flagellans*, par l'abbé Boileau. XIX. Un *Traité des Cloches*, 1721, in-12. XX. *Factum contre le Chapitre de Chartres*, in-12. XXI. *La Sauce-Robert*, ou *Avis salutaire à Messire Jean-Robert, grand Archidiacre*, 1re partie, 1676, in-8°; 2e partie, 1678, in-8°. *La Sauce-Robert justifiée, à M. de Riantz, Procureur du Roi au Châtelet; ou Pieces employées pour la justification de la Sauce-Robert*, 1679, in-8°. Ces trois brochures se relient en un seul volume, qui est recherché par les amateurs des pieces satyriques.

THIL, *voyez* GUERRE.

THIOUT, (Antoine) habile horloger de Paris, mort en 1767, s'est fait un nom par un savant *Traité d'Horlogiographie*, 1741, 2 vol. in-4°, avec figures. Il fut le rival de Julien le Roy, pour les connoissances théoriques, & pour l'art de les mettre en pratique.

THISBÉ, *voyez* PYRAME.

THOAS, *voyez* IPHIGÉNIE.

THOINOT ARBEAU, *voyez* TABOUROT.

THOLA, de la tribu d'Issachar, fut établi juge du peuple d'Israël l'an 1232 avant J. C., & le gouverna pendant 28 ans. C'est sous ce juge qu'arriva l'histoire de Ruth.

THOMÆUS, surnom donné à Nicolas Leonicus; *voyez* ce mot.

THOMAN, (Jacques-Ernest) habile peintre, né à Hagelstein en 1588, fut éleve d'Elshaimer. Il imita sa maniere, au point de tromper les connoisseurs. Il travailla pour l'empereur, au service duquel il s'étoit mis, & termina ses jours à Landau, on ne sait en quelle année.

THOMAS, surnommé *Dydime*, qui veut dire *Jumeau*, apôtre, étoit de Galilée. Il fut appellé à l'apostolat la 2e année de la prédication de J. C. Le Sauveur après sa résurrection s'étant fait voir à ses Disciples, Thomas ne se trouva pas avec eux lorsqu'il vint, & ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta « qu'il ne croiroit point » que J. C. fût ressuscité, à moins » qu'il ne mît sa main dans l'ouver- » ture de son côté, & ses doigts » dans les trous des cloux ». Le Sauveur confondit son incrédulité en lui accordant ce qu'il demandoit. Après l'Ascension, les Apôtres s'étant dispersés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, Thomas porta sa lumiere dans le pays des Parthes, des Perses, des Medes, & même, suivant une ancienne tradition, jusque dans les Indes. On croit qu'il y souffrit le martyre dans la ville de Calamine, d'où son corps fut transporté à Edesse où il a été honoré pendant les premiers siecles de l'église. D'autres prétendent que ce fut à Meliapour ou St-Thomé, autre ville des Indes, que ce Saint fut mis à mort. Les Portugais soutiennent que son corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne église qui lui étoit dédiée, on le transporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui. Mais cette découverte est appuyée sur des raisons trop peu décisives pour mériter le

moindre degré de certitude. *Voyez* la réflexion qui se trouve à la fin de l'article de S. Jacques le Majeur.

THOMAS, né d'une famille obscure, parvint de l'état de simple soldat, à celui de commandant des troupes de l'empire sous Léon l'Arménien. Cette élévation inespérée lui donna l'idée d'aspirer au trône des Césars. Léon ayant été assassiné l'an 820, il prit les armes sous prétexte de venger sa mort. Soutenu par les troupes qu'il commandoit, & par l'armée navale qu'il avoit eu l'adresse de gagner, cet ambitieux se fit passer pour le fils de l'impératrice Irene, & se fit couronner à Antioche par le patriarche Job. Delà il vint mettre le siege devant Constantinople; mais ayant été battu à diverses reprises par mer & par terre, il se sauva à Andrinople, où les habitans le livrerent à Michel le Begue, successeur de Léon, qui le fit mourir après lui avoir fait souffrir des tourmens horribles l'an 822. Telle fut la fin cruelle de cet usurpateur.

THOMAS DE CANTORBERY, (Saint) dont le nom de famille étoit *Becquet*, vit le jour à Londres en 1117. Après avoir fait ses études à Oxford & à Paris, il retourna dans sa patrie, & s'y livra à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée; mais un danger qu'il courut à la chasse, le fit rentrer en lui-même. La jurisprudence des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui fit un nom célebre. Thibaud, archevêque de Cantorberi, lui donna l'archidiaconé de son église, & lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous Henri II, qui l'éleva en 1162, après bien des résistances de sa part, sur le siege de Cantorberi. Thomas ne vécut pas long-tems en paix avec son souverain, comme il le lui avoit prédit. Les Anglois prétendent que les premieres brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre, & que l'archevêque ne punit pas assez rigoureusement; mais la véritable origine fut son zele pour les privileges de son église. Ce zele, qui paroissoit trop ardent au roi & à ses ministres, lui fit bien des ennemis. On l'accusa devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il occupoit la charge de chancelier, dont il venoit de se démettre; mais il refusa de répondre à ces imputations injustes, qu'il savoit n'être qu'un moyen imaginé pour le perdre, & que ses adversaires mêmes ne croyoient pas. Condamné à la prison, il se retira à l'abbaye de Pontigni, & ensuite auprès de Louis le Jeune, roi de France. Il excommunia la plupart des seigneurs qui composoient le conseil de Henri. Il lui écrivoit: » Je vous dois, à la » vérité, révérence comme à mon » roi; mais je vous dois châtiment » comme à mon fils spirituel ». Henri II adopta des vues de conciliation; & après quelques difficultés, la paix se fit entre le roi & le prélat. S. Thomas revint en Angleterre l'an 1170, & la guerre ne tarda pas d'être rallumée. On se plaignit au roi, qui ne put rien gagner sur l'archevêque, parce qu'il croyoit soutenir la cause de Dieu. Henri II étoit alors en Normandie dans son château de Bures, près de Caen, & non près de Bayeux, comme le dit Smolett. Fatigué de ces rapports, & personnellement irrité contre Thomas, il s'écria dans un excès de colere: » Est-il » possible qu'aucun de ceux que j'ai » comblés de bienfaits, ne me » venge d'un prêtre qui trouble » mon royaume »? Aussi-tôt quatre de ses gentilshommes passent la mer, & vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 29 décembre 1170, en la 53e année de son âge, & la 9e de son épiscopat. Sa piété tendre, son zele, ses vertus épiscopales le firent mettre au nombre des Saints par Alexandre III. Depuis que l'Angleterre est tombée dans le désordre du schisme

& de l'héréfie, on a vu le fanatique Burnet déchirer la mémoire de ce faint prélat, jufqu'à lui préférer l'infame Crammer. M. Boffuet l'a excellemment juftifié dans un parallele qui rend auffi fenfibles les vertus & la fainteté de l'un, que les crimes & la fcélérateffe de l'autre; & finit par ce paffage remarquable. » Il combattit jufqu'au » fang pour les moindres droits de » l'églife; & en foutenant fes pré» rogatives, tant celles que J. C. » lui avoit acquifes que celles que » les rois pieux lui avoient don» nées, il défendit jufqu'aux de» hors de cette fainte cité ». On a de lui: I. Divers *Traités* pleins d'érudition & de bonne théologie, quoique tout n'y foit pas exact. II. Des *Epîtres* publiées par Chriftianus Lupus, 2 vol. in-4°, Bruxelles 1682. Elles font curieufes, & ne peuvent que donner une idée avantageufe de l'efprit & du cœur de l'illuftre prélat. III. Un Cantique à la Vierge, qui commence *Gaude flore Virginali*. Du Foffé a écrit fa *Vie* en françois, in-8°; Chriftianus Lupus & Stapleton en latin. La *Relation de fa Mort*, par un témoin oculaire, fe trouve dans le *Thefaurus* de Martenne.

THOMAS, archidiacre de Spalatro, né en 1200, illuftra ce pays par fes mœurs & fa fcience, & mourut l'an 1268. On a de lui: *Hiftoria Salonitarum pontificum atque Spalatenfium*, publiée par Mathias Belius dans fa Collection des Hiftoriens de Hongrie, tom. 3e 1748. Jean Lucius a beaucoup profité de l'ouvrage de Thomas pour publier *Dalmatia Illuftrata*, Amfterdam 1666, quoiqu'il le critique fouvent avec aigreur: exemple d'ingratitude fidélement imité par prefque tous les écrivains modernes.

THOMAS D'AQUIN, (S.) naquit en 1227, d'une famille illuftre, à Aquin, petite ville de Campanie au royaume de Naples. Landulphe fon pere l'avoit envoyé dès l'âge de 5 ans au Mont-Caffin, & delà à Naples, où il étudia la grammaire & la philofophie. Thomas commençoit à y faire paroître fes talens, quand il entra chez les Freres-Prêcheurs au couvent de S. Dominique de Naples, l'an 1243. Ses parens s'oppoferent à fa vocation; pour l'arracher à leur perfécution, fes fupérieurs l'envoyerent à Paris. Comme il étoit en chemin, & qu'il fe repofoit auprès d'une fontaine, fes freres l'enleverent & l'enfermerent dans un château de leur pere, où il fut captif pendant plus d'un an. On employa tout pour le rendre au monde. Une fille pleine d'attraits & d'enjouement, fut introduite dans fa chambre; mais Thomas, infenfible à fes careffes, la pourfuivit avec un tifon ardent. Enfin quand on vit qu'il étoit inébranlable dans fa réfolution, on fouffrit qu'il fe fauvât par la fenêtre de fa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'amena avec lui à Paris, & le conduifit peu après à Cologne, pour faire fes études fous Albert le Grand, qui enfeignoit avec un fuccès diftingué. La profonde méditation du jeune Dominicain le rendoit fort taciturne; fes compagnons le croyant ftupide, l'appelloient le *Bœuf muet*; mais Albert ayant bientôt reconnu fa grande capacité, leur dit: » Que les mugiffe» mens de ce bœuf retentiroient un » jour dans tout l'univers ». L'an 1246, fon maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris, où il fut fuivi du jeune Thomas, qui étudia dans l'univerfité de cette ville jufqu'en 1248. Albert, alors docteur en théologie, étant retourné à Cologne pour y enfeigner cette fcience, fon difciple l'y fuivit, & enfeigna en même tems la philofophie, l'Ecriture-Sainte & les Sentences, & parut en tout digne de fon maître. Les différens qui furvinrent entre les féculiers & les réguliers dans l'univerfité, retarderent fon doc-

tour. Il retourna alors en Italie & se rendit à Anagni auprès du pape. Albert le Grand y étoit déja depuis un an avec S. Bonaventure. Ils y travaillerent tous trois à défendre leurs ordres contre Guillaume de St-Amour, & à faire condamner son livre des *Périls des derniers Tems*. S. Thomas revint à Paris en 1253, y fut reçu docteur en 1257, & s'y distingua par ses leçons & ses prédications. Le pape Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. S. Louis, aussi sensible à son mérite que le pontife romain, l'appella souvent à sa cour. Thomas y portoit une extrême humilité & un esprit plus occupé de ses études que de toutes les grandeurs qui l'environnoient. Un jour qu'il avoit la tête remplie des objections des nouveaux Manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entiérement absorbé dans cet objet. Après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut: *Voilà qui est décisif contre les Manichéens*. Le prieur des Freres Prêcheurs, qui l'accompagnoit, le fit souvenir du lieu où il étoit, & Thomas demanda pardon au roi de cette distraction; mais S. Louis en fut édifié, & voulut qu'un de ses secretaires écrivit aussi-tôt l'argument, qui se trouva être très-solide. Thomas fut toujours dans une grande considération auprès des pontifes romains. Le pape Gregoire X, devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appella. Thomas s'étoit fixé à Naples, où il avoit été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'ordre, tenu à la Pentecôte, à Florence. L'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui renvoyât le saint docteur; mais Charles, roi de Sicile, frere de S. Louis, l'emporta & obtint que Thomas vint enseigner dans sa ville capitale, dont il avoit refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Le saint docteur partit de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du pape; mais il tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvoit point dans le voisinage de couvent de Freres-Prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve, abbaye célebre de l'ordre de Citeaux dans le diocese de Terracine. Ce fut dans ce monastere qu'il rendit l'ame, le 7 mars 1274, âgé de 48 ans: vie bien courte, en comparaison de la multitude & de l'excellence de ses écrits. Jean XXII le mit au nombre des Saints en 1313. Thomas d'Aquin fut pour la théologie, ce que Descartes a été pour la philosophie dans le siecle dernier. De tous les scholastiques des tems de barbarie, il est sans contredit le plus profond, le plus judicieux & le plus net. Les titres d'*Ange de l'Ecole*, de *Docteur angélique*, & d'*Aigle des Théologiens*, qu'on lui donna, ne durent pas paroître outrés à ses contemporains. Il avoit une si grande facilité, qu'il dictoit, sur différentes matieres, à trois écrivains, & quelquefois à quatre en même tems. Tous ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, & entr'autres en 1570, à Rome, 18 tomes en 17 vol. in-fol. mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas du Saint, & on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. On a deux autres éditions de ses Œuvres, l'une en 12 vol. à Anvers, & l'autre dirigée par le P. Nicolaï, en 19 vol. On a imprimé sous son nom, *Secreta Alchymiæ magnalia*, Cologne 1579, in-4°: ouvrage qui n'est ni de lui, ni digne de lui. On lui attribue aussi des Commentaires sur la *Genese* & sur *les Livres des Machabées*, que S. Antonin assure n'être pas de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa *Somme* conserve encore aujour-

d'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord, & qu'elle mérite en effet. Solide dans l'établissement des principes, exact dans les raisonnemens, clair dans l'expression, il pourroit être le meilleur modele des théologiens, si son style étoit plus mâle & plus pure; & sur-tout s'il eut dégagé une science simple par sa nature d'une multitude de recherches & de dissertations qui paroissent ou inutiles ou étrangeres, & tourné exclusivement vers les matieres essentielles de la religion les ressources de son érudition & de son génie. Il faut convenir cependant qu'on s'éleve aujourd'hui trop contre les questions purement scholastiques, & que des discussions peu importantes par leur objet direct, peuvent avoir de bons effets sur les esprits, en les obligeant pour appuyer leurs assertions quelconques, de savoir l'Ecriture-Sainte, les Conciles & les Peres; en les exerçant dans les regles d'une bonne logique, en leur apprenant à dévoiler un sophisme, & à saisir avec certitude la justesse d'une conséquence. Depuis que les concertations scholastiques sont tombées, l'étude de l'antiquité ecclésiastique & de la théologie même dogmatique est négligée; l'art de raisonner s'affoiblit d'une maniere visible; les ouvrages les plus vantés ne sont qu'un ensemble de paralogismes & de contradictions; avec le mérite du style & quelquefois de la science, ils n'ont pas celui d'un raisonnement juste. A cela ajoutons l'avantage d'occuper l'activité de l'esprit humain par des méditations innocentes, & de détourner ses regards inquiets des choses où ses erreurs ne peuvent être indifférentes. Quand les questions scholastiques existoient, les grandes vérités de la foi, de la morale, les maximes constitutives des gouvernemens, de la société civile & ecclésiastique étoient à l'abri de la contradiction; on ne disputoit pas sur ces grands objets, on ne les contestoit pas, parce que l'inquiétude naturelle de la raison se nourrissoit des spéculations où le bonheur des hommes & les vérités éternelles n'étoient pas compromis: aujourd'hui elle porte par-tout des regards téméraires & destructeurs, *semblable*, comme dit Bayle, *à ces poudres corrosives, qui après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongent la chair vive, carie les os, & percent jusqu'aux moëlles.* Quand la baleine dans sa fureur ou dans la véhémence de ses ébats menace de submergèr quelque navire que la tempête emmene dans ses eaux, on amuse ce monstre des mers en lui jetant un tonneau vuide; occupé de cette marotte devenue pour lui un objet important, il laisse passer les navigateurs, & un spectacle innocent remplace l'aspect d'une mort inévitable. » Voilà » (dit un homme d'esprit) une » image réalisée parmi nous: le » tonneau rempli d'air est notre » vieille philosophie, & si l'on veut, » une bonne partie de la vieille » théologie; le monstre menaçant » est notre raison; le navire, le » dépot précieux des vérités salutaires » (*voyez* ANSELME, DUNS, HANGEST, SUARÈS). Les *Opuscules* de S. Thomas sur des questions de morale, montrent la justesse de son sens & sa prudence chrétienne. On le reconnoît encore dans ses *Commentaires* sur les *Pseaumes*, sur les *Epîtres de S. Paul aux Romains*, *aux Hébreux*, & sur la *1re aux Corinthiens*; & dans sa *Chaîne dorée* sur les *Evangiles*. Pour les *Commentaires* sur les autres *Epîtres de S. Paul*, sur *Isaïe*, *Jérémie*, *S. Matthieu*, *S. Jean*, ce ne sont que des extraits de ses leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne sont aussi que des copies faites par ses auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office du St-Sacrement*

est un des plus beaux du bréviaire romain. Les cantiques *Sacris solemniis; Verbum supernum; Pange lingua*, & sur-tout le *Lauda Sion*, unissent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie; le choix des mots est si propre, les expressions si heureuses, la cadence si sonore & si naturelle, qu'on les considere avec raison comme le fruit d'un génie rare, & de plus, comme l'ouvrage d'un homme choisi par la Providence, pour célébrer avec dignité le plus auguste des mysteres chrétiens. *Voyez* la *Vie* de ce Saint par le P. Touron, Paris 1737, in-4°.

THOMAS D'AQUIN DE ST JOSEPH, carme, dit avant son entrée en religion Christophe *Pasturel*, né à Monferrand, près de Clermont, se distingua par sa science dans l'histoire sacrée & profane, & par la régularité de sa vie; il fut élevé aux premieres charges de son ordre & mourut à Clermont, le 6 novembre 1649. On a de lui: I. *De origine atque primordiis gentis Francorum, ab authore incerto, sed qui Caroli Calvi ætate vixit, cum notis hist.* Paris 1644, in-4°. II. *Vie de S. Calmin, Duc d'Aquitaine*, Tulles 1646, in-8°. Jacques le Long dit que ce n'est qu'une traduction de la même vie écrite en latin par Bernard Guidon, évêque de Loudun. III. *Vie de Marie-Anne de S. Barthélemi, Carmélite.* IV. *Vie de la vénérable Marie Galiote*, Paris 1633. V. Plusieurs livres pour soutenir les prétentions de son ordre, & beaucoup d'autres productions qui sont restées manuscrites.

THOMAS, archevêque d'Yorck, *voyez* DOUVRES.

THOMAS DE CATIMPRÉ *ou* DE CANTINPRÉ, (*Cantipratanus*) né en 1201 à Lewe, près de Bruxelles, fut d'abord chanoine-régulier de S. Augustin, dans l'abbaye de Catimpré, près de Cambrai, puis religieux de l'ordre de S. Dominique, vers l'an 1232. Il est connu: I. Par un traité des devoirs des supérieurs & des inférieurs, publié sous ce titre singulier: *Bonum universale de Apibus*, ouvrage historique & ascétique. L'auteur y montre de l'érudition, mais aussi beaucoup de crédulité. II. *Vie de Ste Lutgard.* La meilleure édition est celle de Douai 1627, elle est accompagnée de notes & de la *Vie* de l'auteur, par George Colvenerius, docteur en théologie de Douai. Le P. Vincent Williart, dominicain, a donné une Traduction de cet ouvrage, Bruxelles 1650, in-4°. III. *Vie de Ste Christine*, morte vers 1224: ces deux *Vies* se trouvent dans *Surius* & les *Acta Sanctorum*, du mois de juin, &c. C'est à tort que quelques-uns croient qu'il a été évêque-suffragant de Cambrai. Ce savant Jacobin mourut en 1280, & selon quelques-uns en 1263. *Voyez* la Bibliotheque du P. Echard, tom. 1, pag. 250.

THOMAS DE VILLENEUVE, (S.) prit le nom de *Villeneuve* du lieu de sa naissance, qui est un village ainsi nommé dans le diocese de Tolede. Il fut élevé à Alcala, où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamanque; mais il aima mieux entrer dans l'ordre de S. Augustin. Ses sermons, ses directions, ses leçons de théologie & ses vertus, lui firent bientôt un nom célebre. L'empereur Charles-Quint & Isabelle son épouse, voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter; mais celui de Valence étant venu à vaquer, Charles Quint le lui donna, & ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. Thomas eut toutes les vertus épiscopales; mais il brilla sur-tout par la charité envers les pauvres. Il leur fit dis-

ribuer, avant que de mourir, tout ce qu'il avoit, jusqu'au lit même sur lequel il étoit couché : car il le donna au geolier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de tems qui lui restoit à vivre. Il finit saintement sa carriere en 1555, à 67 ans. On a de lui un vol. de *Sermons*, & un *Commentaire* sur les *Cantiques des Cantiques*, publiés à Alcala en 1581, & Ausbourg 1757, in-fol. Voyez sa *Vie* par le P. Claude Maimbourg du même ordre, Paris 1666, in-12.

THOMAS DE VALENCE, dominicain espagnol, dont on a un livre en sa langue, intitulé : *Consolation dans l'adversité*, &c. vivoit dans le 16e siecle.

THOMAS DE JESU, ou DIDACE SANCHE D'AVILA, né à Baeça dans l'Andalousie, vers l'an 1568, embrassa l'ordre des Carmes-Déchaussés à Valladolid en 1586, fut prieur, provincial de Castille, définiteur-général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les Carmes doivent l'établissement de leurs maisons, nommées *Hermitage*. Il voulut établir une congrégation dans son ordre, uniquement destinée à la propagation de la foi chez les infideles ; mais il n'eut pas la satisfaction de réussir. En 1609, il vint aux Pays-Bas, y établit plusieurs couvens, & l'*Hermitage* de la forêt de Marlagne, près de Namur. Il mourut en réputation de sainteté à Rome le 26 mars 1626, définiteur-général de son ordre. Nous avons de lui : I. *Stimulus missionum*, Rome 1610, in-8°. II. *Thesaurus sapientiæ Divinæ, in gentium omnium salute procurandæ*, &c. La meilleure édition est de 1684, in-4°. C'est un abrégé de controverses contre les Païens, les Juifs, les Mahométans, &c ; & une histoire des opinions & des rits des églises du Levant, séparées de celle de Rome, avec la réfutation de leurs erreurs. Urbain VIII faisoit grand cas de cet ouvrage ; Richard Simon l'a critiqué avec trop d'aigreur. III. *Expositio in omnes fere regulas ordinum religiosorum*, Anvers 1617, in-fol. IV. Plusieurs ouvrages ascétiques, tant en latin qu'en espagnol. On a recueilli une partie de ses œuvres sous le titre de *Opera omnia, homini religioso & apostolico utilissima*, Cologne 1684, 3 vol. in-fol.

THOMAS DE JESU, *voyez* ANDRADA Thomas.

THOMAS, (Artus) sieur d'Embry (dont nous avons parlé trop briévement à l'article ARTUS) est connu : I. Par des *Epigrammes* sur les *Tableaux* de Philostrate, que Blaise de Vigenere a placées dans sa Traduction de cet auteur & de Callistrate, imprimée chez l'Angelier, in-fol. II. Par des *Commentaires* sur la *Vie d'Apollonius de Thyanes* par Philostrate, insérés dans la Version du même Vigenere, l'Angelier, 2 vol. in-4°. III. Par une mauvaise Suite de la Traduction de l'*Histoire* de Chalcondyle, in-fol. Cet auteur vivoit dans le 16e siecle.

THOMAS, (Hubert) natif de Liege, s'appliqua avec succès au droit, devint conseiller-intime de Louis électeur palatin, puis secretaire de Frédéric II son successeur. Il gagna tellement la confiance de ce prince qu'il l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles-Quint, de François I, de Henri VIII, & de presque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêcherent pas de donner au public plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *De l'Origine des Tongrois & des Eburons*, Strasbourg 1541, Anvers 1630, & dans la Collection des Ecrivains d'Allemagne de Schardius. II. *Annales ou la Vie de Frédéric II, Electeur Palatin*, Francfort 1624, in-4°. III. Une *Description des Edifices* de

ce prince. IV. Des *Antiquités d'Heildelberg*, &c. Ces ouvrages sont bien écrits en latin, le style de l'auteur est assez pur, élégant & du plus grand intérêt; mais sa critique est peu sûr, il adopte des traditions populaires sans examen; M. de Buffon ne s'en est pas assez défié, en rapportant sur sa parole, l'histoire du prétendu port de Tongres, dans un tems où cette ville n'existoit point encore.

THOMAS DU FOSSÉ, (Pierre) né à Rouen en 1634, d'une famille noble, originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où le maître prit soin de lui former l'esprit & le style. Pompone, ministre-d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades: son amour pour la vie cachée l'empêcha de se rendre à ses instances. Il mourut dans le célibat, en 1698, à 64 ans. On ne peut lui reprocher que son opposition aux décrets de l'église, & son attachement à un parti qui l'a si long-tems troublée & qui la trouble encore. Ses principaux ouvrages sont: I. *La Vie de S. Thomas de Cantorbery*, in-4° & in-12. II. Celles de *Tertullien* & d'*Origene*, in-8°. III. Deux volumes in-4° des *Vies des Saints*. Il avoit dessein d'en donner la suite; mais il interrompit ce projet, pour continuer les *Explications* de la *Bible* de Sacy. Il est encore auteur des petites Notes de cette même Bible, des *Mémoires de Port-Royal*, in-12, & d'autres ouvrages écrits avec autant de pureté & de noblesse que de prévention. Il rédigea les *Mémoires* de Pontis (*voyez* ce mot).

THOMAS A KEMPIS, *voyez* KEMPIS.

THOMAS WALDENSIS, *voy.* NETTER.

THOMAS CAJETAN, *voyez* VIO.

THOMAS, (Paul) *voyez* GIRAC.

THOMAS, *voyez* THAUMAS.

THOMASINI, *voyez* TOMASINI.

THOMASIUS, (Michel) qu'on nommoit aussi *Tanaquetius*, né à Majorque, secretaire & conseiller de Philippe II roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida. Il joignoit à la science du droit, la connoissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du *Décret* de Gratien. Thomasius a laissé quelques autres ouvrages, tels que, *Disputes Ecclésiastiques*, à Rome 1585, in-4°; *Commentarius de ratione Conciliorum celebrandorum*. Il vivoit encore en 1560.

THOMASIUS, (Jacques) d'une bonne famille de Leipsick, y fut élevé avec soin, & y enseigna les belles-lettres & la philosophie. Le célebre Leibnitz, qui avoit été son disciple en cette derniere science, disoit que « si son maître avoit osé » s'élever contre la philosophie de » l'école, il l'auroit fait »; mais il avoit plus de lumieres que de courage. C'étoit un homme doux, tranquille, & incapable de troubler son repos & celui des autres par de vaines querelles. Il mourut dans sa patrie en 1684, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Les *Origines de l'Histoire Philosophique & Ecclésiastique*. II. Plusieurs *Dissertations* (Hall 1700 & années suivantes, 11 vol. in-8°) dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, & donne une liste de cent plagiaires. Ces ouvrages sont en latin, & renferment beaucoup de recherches.

THOMASIUS, (Christian) fils du précédent, né à Leipsick en 1655, prit le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder en 1676. Un Journal allemand qu'il commença à publier en 1688, & dans lequel il semoit plusieurs traits satyriques, lui fit beaucoup d'ennemis. On ex-

cita Mazius à l'accuser publiquement d'héréfie, & même du crime de lese-majesté. Thomasius avoit réfuté un traité de son dénonciateur, où celui-ci prétendoit qu'il n'y avoit que la religion luthérienne, qui fût propre à maintenir la paix & la tranquillité de l'état : ce fut la semence des persécutions qu'on lui suscita. Il fut obligé de se retirer à Berlin, où le roi de Prusse se servit de lui pour fonder l'université de Hall. La 1re chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après il fit soutenir des Theses (Anvers 1713, in-4°) dans lesquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, & qu'il est seulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette assertion révoltante fit naître beaucoup d'écrits. Thomasius mourut en 1728, regardé comme un esprit bizarre & un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en allemand. Les principaux sont : I. Une *Introduction à la Philosophie de la Cour*. II. L'*Histoire de la Sagesse & de la Folie*. III. Deux *Livres des Défauts de la Jurisprudence Romaine*. IV. Les *Fondemens du Droit naturel & des Gens*. V. *Histoire des Disputes entre le Sacerdoce & l'Empire, jusqu'au 16e siecle* ; on conçoit aisément de quelle façon un protestant a traité cette matiere.

THOMASSIN, (Louis) né à Aix en Provence l'an 1619, d'une famille ancienne & distinguée dans l'église & dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès sa 14e année. Après y avoir enseigné les humanités & la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. L'Ecriture, les Peres, les Conciles faisoient la base générale de ses conclusions. Appellé à Paris en 1654, il y commença, dans le séminaire de S. Magloire, des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avoit suivie à Saumur, & les continua jusqu'en 1668. Ses succès dans cet emploi lui firent des amis illustres. Perefixe, archevêque de Paris, l'engagea à faire imprimer ses *Dissertations latines sur les Conciles*, dont il n'y a eu que le 1er volume qui ait paru, en 1667, in-4° ; & ses *Mémoires sur la Grace*, qui furent imprimés en 1668, en 3 vol. in-8°. Il abandonne la doctrine de S. Augustin sur la grace & la prédestination pour suivre celle des Peres grecs, qui s'éloignant également des erreurs condamnées, lui paroissoit plus douce & plus encourageante. Ils reparurent en 1682, in-4°, augmentés de deux Mémoires, sous les auspices de Harlay, successeur de Perefixe. Il publia aussi trois tomes de *Dogmes Théologiques*, en latin, le 1er en 1680, le 2e en 1684, le 3e en 1689, & en françois en plusieurs vol. in-8° ; trois autres tomes en françois de la *Discipline Ecclésiastique sur les Bénéfices & les Bénéficiers* ; le 1er en 1678, le 2e en 1679, le 3e en 1681. Cet ouvrage, le plus estimé de ceux du P. Thomassin, fut réimprimé en 1725. C'est dans cette source que Van-Espen a puisé presque toute l'érudition qu'il a mise dans son *Jus Ecclesiasticum*. Il donna divers Traités sur la discipline de l'église & la morale chrétienne : de l'*Office Divin*, in-8° ; des *Fêtes*, in-8° ; des *Jeûnes*, in-8° ; de la *Vérité & du Mensonge*, in-8° ; de l'*Aumône*, in-8° ; du *Négoce* & de l'*Usure*, in-8°. Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort ; aussi-bien que le *Traité dogmatique des moyens dont on s'est servi dans tous les tems pour maintenir l'Unité de l'Eglise*, 1703, 3 vol. in-4°. Ce ne fut pas seulement sur ces matieres que brilla le savoir du P. Thomassin. Il possédoit les belles-lettres, & il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvoit faire. Ainsi il donna au public des *Méthodes d'é-*

tudier & d'enseigner chrétiennement la Philosophie, in-8° ; les *Historiens profanes*, 2 vol. in-4° ; les *Poëtes*, 3 vol. in-8°. Ouvrages où il y a de bonnes observations, noyées dans un amas d'inutilités & d'idées communes. Le pape Innocent XI témoigna quelque desir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'église, & voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi, de la part du cardinal Casanate, bibliothécaire de sa sainteté ; mais la réponse fut, qu'un tel sujet ne devoit pas sortir du royaume. Thomassin témoigna au saint pere sa gratitude & son zele, en traduisant en latin les 3 vol. in-fol. 1706, de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plutôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'étoit appliqué à l'hébreu pendant 50 années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité & la vérité de la religion. Ainsi il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mere de toutes les autres, & qu'il falloit par conséquent chercher dans l'Ecriture, qui conserve ce qui nous en reste, l'histoire de la vraie religion, aussi-bien que la premiere langue. Ce fut ce qui l'engagea de composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la Grammaire ou les Langues, par rapport à l'Ecriture-Sainte*, 2 vol. in-8°. Elle fut suivie d'un *Glossaire universel Hébraïque*, dont l'impression qui se faisoit au Louvre, ne fut achevée qu'après sa mort. Cet ouvrage vit le jour in-fol. en 1697 (par les soins du P. Bordes, de l'Oratoire, & de Barat, membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres) & ne répondit pas à la réputation de l'auteur. Le Pere Thomassin mourut la nuit de Noël de 1695, âgé de 77 ans. Ce savant avoit la modestie d'un homme qui unit de grandes connoissances à de grandes vertus & à un esprit parfaitement détrompé de la vanité des louanges humaines. Son esprit étoit sage & son caractere modéré. Il gémissoit des disputes théologiques & n'entroit dans aucune ; il parut cependant, pendant quelque tems, épouser les intérêts d'un parti puissant & nombreux, mais il ne tarda pas à en revenir & à s'attacher inviolablement à la mere de toutes les églises. Sa charité étoit si grande, qu'il donnoit aux pauvres la moitié de la pension de mille livres que lui faisoit le clergé. Il employoit chaque jour sept heures à l'étude ; mais il ne travailloit jamais la nuit, ni après les repas. Nulle visite, si elle n'étoit indispensable, ne dérangeoit l'uniformité de sa vie. Il ne voulut ni charges, ni emplois. La nature & la retraite lui avoient inspiré une telle timidité, que lorsqu'il tenoit ses conférences à St-Magloire, il faisoit mettre une espece de rideau entre ses auditeurs & lui. On ne peut lui refuser beaucoup d'érudition ; mais il la puise moins dans les sources, que dans les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Discipline Ecclésiastique* offre beaucoup de fautes dans tous les endroits où il s'agit de citations d'auteurs grecs. Son style est un peu pesant ; il n'arrange pas toujours ses matériaux d'une maniere agréable, & en général il est trop diffus. Il possédoit mieux le latin que le françois. L'abbé Lenglet l'a jugé trop sévérement lorsqu'il a dit que *le P. Thomassin étoit un homme de passages & non de raisonnemens, qui copioit par lui-même, & réfléchissoit par autrui*. Le P. Bordes a écrit sa *Vie* en latin à la tête du *Glossaire Hébraïque*.

THOMASSIN, (Philippe) graveur célebre, prit à Troyes en Champagne, lieu de sa naissance, les premiers principes du dessin. Il voyagea ensuite en Italie, où après s'être perfectionné sous les grands-maîtres qui illustrerent la fin du 16e siecle, il se fixa à la gravure, s'é-

tablit à Rome & s'y maria. Il donna en 1600 un *Recueil* in-4° de *Portraits des Souverains* les plus distingués, & *des plus grands Capitaines des 15e & 16e siecles.* Ces Portraits, au nombre de cent, gravés d'après les originaux, sont accompagnés d'un sommaire latin des actions les plus mémorables de chacun des princes & des capitaines qu'ils représentent. Cette *1re* édition, ornée d'un frontispice de bon goût, a été suivie d'un grand nombre d'éditions postérieures. Thomassin la dédia à Henri IV. Sa dédicace est remarquable par une noble simplicité, qui, en Italie surtout, se rencontre rarement dans ce genre de composition. Thomassin s'exerça principalement sur des sujets de dévotion, d'après Raphaël, Salviati, le Baroche & autres peintres célebres. Il fit un grand nombre d'éleves, parmi lesquels on compte le premier des Cochins, & Michel Dorigny ses compatriotes; mais aucun ne lui fit autant d'honneur que le fameux Callot, qui apprit de lui à manier le burin. Thomassin mourut à Rome, âgé de 70 ans. La date de sa mort est ignorée.

THOMASSIN, (N.) fils d'un graveur habile, de la même famille que le précédent, entra chez le célebre Picard, dit le Romain, où il acheva de se perfectionner. Ce grand artiste s'étant retiré en Hollande en 1710, son éleve le suivit & y demeura jusqu'en 1713, qu'il revint à Paris, où il fut reçu de l'académie royale en 1728. Sa maniere de graver étoit belle & savante. Il entroit parfaitement dans l'esprit du peintre dont il vouloit rendre le caractere, & il avoit l'art d'en faire connoître avec finesse la touche & le goût des contours. On cite, entr'autres productions de son burin : I. La *Mélancolie du Feti*, célebre peintre florentin. II. Le *Magnificat* de Jouvenet. III. Le *Coriolan*, d'après la Fosse. IV. Le *Retour du Bal* de Watteau. V. Les *Noces de Cana*, d'après Paul Véronese... Thomassin étoit né avec beaucoup de jugement & d'esprit; l'enjouement & la sincérité faisoient le fond de son caractere; sa conversation étoit légere & & amusante, & ses saillies avoient le sel de l'épigramme, sans en avoir jamais l'aigreur. Il mourut le *1er* janvier 1741, âgé de 53 ans.

THOMIN, (Marc) habile opticien de Paris, s'occupa principalement à régler les lunettes sur différentes vues. Il a donné sur ce sujet un vol. in-12 en 1749; & un *Traité d'Optique*, 1749, in-8°. Il mourut en 1752, à 45 ans.

THOMPSON, (Jacques) poëte anglois, naquit en 1700, à Ednan en Ecosse, d'un pere ministre. Son *Poëme sur l'Hiver*, publié en 1726, le fit connoître des littérateurs, & rechercher des personnes du plus haut rang. Le lord Talbot, chancelier du royaume, lui confia son fils. Il lui servit de guide dans ses voyages. Le poëte parcourut, avec son illustre éleve, la plupart des cours & des villes principales de l'Europe. De retour dans sa patrie, le chancelier le nomma son secretaire. La mort lui ayant enlevé ce généreux protecteur, il fut réduit à vivre des fruits de son génie. Il travailla pour le théatre jusqu'à sa mort, arrivée en 1748. Thompson emporta dans le tombeau les regrets des citoyens & des gens de goût. Sa physionomie annonçoit la gaieté, & sa conversation l'inspiroit. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confreres. L'automne étoit sa saison favorite pour composer. Il ressembloit en cela à Milton, dont il étoit admirateur passionné. La poésie ne fut ni son seul goût, ni son seul talent. Il se connoissoit en musique, en peinture, en sculpture, en architecture; l'histoire naturelle & l'antiquité ne lui étoient pas non plus inconnues.

La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres en 1762, en 2 vol. in-4°. Le produit en fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster. M. Murdoch, qui a dirigé cette magnifique édition, l'a ornée de la *Vie* de l'auteur. On y trouve : I. *Les Quatre Saisons*, poëme aussi philosophique que pittoresque, traduit en françois en 1759, in-8°, par madame Bontemps, avec de très-belles estampes. C'est le tableau de la nature dans les différens tems de l'année ; il est semé d'images presque toujours riantes, & quelquefois un peu outrées. II. Le *Château de l'Indolence*, plein de bonne poésie & d'excellentes leçons de morale. III. Le *Poëme de la Liberté*, auquel il travailla pendant deux ans, & qu'il mettoit au-dessus de ses autres productions. IV. Des *Tragédies*, qui furent représentées avec beaucoup de succès, quoiqu'elles pechent par le plan & souvent par la versification. V. Des *Odes*, au-dessous de celles de Rousseau pour la poésie, & de celles de la Motte pour la finesse. Son *Hymne au Créateur* a été traduite en françois par l'abbé Yart. VI. *Panégyrique de Newton*, en vers.

THORENTIER, (Jacques) docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, mort en 1713, avoit eu le titre de grand-pénitencier de Paris, sous Harlai ; mais il n'en avoit jamais exercé les fonctions. La chaire & la direction l'occuperent principalement, & il opéra de grands fruits dans la capitale & en province. Il travailla avec beaucoup d'ardeur, mais inutilement, à ramener le P. Quesnel à la soumission due aux décisions de l'église. On a de lui : I. Les *Consolations contre les frayeurs de la Mort*, in-12. II. Une *Dissertation sur la Pauvreté Religieuse*, 1726, in-8°. III. L'*Usure expliquée & condamnée par les Ecritures-Saintes*, &c, Paris 1673, in-12, sous le nom de *du Tertre*, ouvrage assez bien raisonné. IV. Des *Sermons*, in-8°, plus solides que brillans.

THORIUS, (Raphaël) médecin, mort de la peste en 1629 à Londres, se fit estimer en Angleterre, sous le regne de Jacques I, plutôt par ses connoissances que par ses mœurs, car il aimoit excessivement le vin. On a de lui : I. Un *Poëme* estimé *sur le Tabac*, Utrecht 1644, in-12. II. Une Lettre *De causa morbi & mortis Isaaci Casauboni*.

THORNIL, (Jacques) peintre, né en 1676 dans la province de Dorset, mourut en 1732, dans la même maison où il reçut le jour. Il étoit le fils d'un gentilhomme, qui l'ayant laissé fort jeune & sans bien, le mit dans la nécessité de chercher en ses talens de quoi subsister. Il entra chez un peintre médiocre, où le desir de se perfectionner, & son goût, le rendirent en peu de tems habile dans son art. La reine Anne l'employa à plusieurs grands ouvrages de peinture. Son mérite lui fit donner la place de premier peintre de sa majesté, avec le titre de chevalier. Il acquit de grands biens, & racheta les terres que son pere avoit vendues. Il fut élu membre du parlement ; mais les richesses ni les honneurs ne l'empêchoient point d'exercer la peinture. Il avoit un génie qui embrassoit tous les genres ; il peignoit également bien l'histoire, l'allégorie, le portrait, le paysage & l'architecture. Il a même donné plusieurs plans qui ont été exécutés.

THOU, (Nicolas de) de l'illustre maison de Thou, originaire de Champagne, fut conseiller-clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de S. Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres. Il sacra le roi Henri IV en 1594, & fut distingué parmi les prélats de son tems par son savoir & par sa piété. Il prêcha avec zele & avec

fruit, & mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui : I. Un *Traité de l'Administration des Sacremens*. II. Une *Explication de la Messe & de ses Cérémonies*. III. D'autres ouvrages peu connus.

THOU, (Jacques-Auguste de) 3e fils de Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1553, & voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre & en Allemagne. Son pere l'avoit destiné à l'état ecclésiastique, & Nicolas de Thou son oncle, évêque de Chartres, lui avoit donné un canonicat dans son église; mais après la mort de son frere il se maria, posséda divers emplois dans la robe, & devint président-à-mortier. En 1586, après la journée des Barricades, il sortit de Paris & se rendit à Chartres auprès de Henri III, qui l'envoya en Normandie & en Picardie, & ensuite en Allemagne. De Thou passa delà à Venise, où il reçut la nouvelle de la mort de ce prince. Ce fut ce qui l'obligea de revenir en France. Henri IV étoit alors à Châteaudun; le président de Thou se rendit auprès de lui. Ce monarque, charmé de son savoir & de son intégrité, l'appella plusieurs fois dans son conseil, & l'employa dans plusieurs négociations importantes, comme à la conférence de Surene. Après la mort de Jacques Amyot, grand-maître de la bibliotheque du roi en 1591, le président de Thou obtint cette place, digne de son érudition. Le roi voulut qu'il fût un des commissaires catholiques dans la célebre conférence de Fontainebleau, entre du Perron & du Plessis-Mornai. Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, il fut un des directeurs-généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, & on l'employa dans d'autres affaires très-épineuses, dans lesquelles il ne fit pas moins éclater ses lumieres. Commis avec le cardinal du Perron pour trouver les moyens de réformer l'université de Paris, & pour travailler à la construction du college-royal qui fut commencé par ses soins, il s'en acquitta avec zele. Il montra souvent du penchant pour les Huguenots, & parut plus d'une fois épouser leurs intérêts; mais sur la fin de sa vie il donna des preuves de l'orthodoxie de ses sentimens, & mourut à Paris le 8 mai 1617, à 64 ans. Le président de Thou s'étoit nourri des meilleurs auteurs grecs & latins, & avoit puisé dans ses lectures & dans ses voyages la connoissance raisonnée des mœurs, des coutumes, & de la géographie de tous les pays différens. Nous avons de lui une *Histoire de son Tems*, en 138 livres (depuis 1545 jusqu'en 1607) en latin, dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre & des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité & d'intelligence. Il ne peint ni comme Tacite, ni comme Salluste; mais il écrit comme on doit écrire une histoire générale. Ses réflexions, sans être fines, sont nobles & judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails; il fait des courses jusqu'aux extrémités du monde, au lieu de se renfermer dans son objet principal; mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'apperçoive de ce défaut. Le jugement domine dans cette Histoire, à quelques endroits près, où l'auteur ajoute trop de foi à des bruits publics & à des prédictions d'astrologues. On lui a encore reproché de latiniser d'une maniere étrange les noms propres d'hommes, de villes, de pays : il a fallu ajouter à la fin de son Histoire un Dictionnaire, sous le titre de *Clavis Historiæ Thuanæ*, où tous ces

mots sont traduits en françois. La liberté, ou, si l'on veut, la partialité avec laquelle il parle des papes, du clergé, de la maison de Guise, & une certaine disposition à adoucir les fautes des Huguenots, & à faire valoir les vertus & les talens de cette secte, firent soupçonner qu'il avoit des sentimens peu orthodoxes; mais il trouva des défenseurs durant sa vie & après sa mort : ce qui n'empêcha pas que son *Histoire* ne fut condamnée à Rome par un décret du 9 novembre 1609, & de nouveau le 10 mai 1757. Un auteur moderne (M. Paquot) le caractérise en ces termes : *Audax nimium; hostis Jesuitarum implacabilis; calumniator Guisiorum; Protestantium exscriptor, laudator, amicus; sedi apostolicæ & synodo Tridentinæ totique rei catholicæ, parùm æquus*. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il dit touchant les Pays-Bas. La plupart des faits qu'il en raconte, ont été puisés dans des sources infectées, comme dans Van Metteren; quoique dans d'autres endroits il soit plus judicieux & plus équitable que la plupart des auteurs françois qui ont écrit l'histoire de ces provinces. Il écrivoit souvent sur des mémoires que les hérétiques de divers pays lui envoyoient. C'est pour cela en partie que Casaubon, Scaliger, Grotius, Heinsius, Saumaise, le Clerc, Larrey ont donné de si grands éloges à son Histoire, qu'ils proposent pour modele d'un ouvrage où on ne voit nulle partialité. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Londres 1733, en 7 vol. in-fol. On la doit à Thomas Carte, anglois, connu à Paris sous le nom de *Philips*, qui se donna des peines extrêmes pour embellir cet ouvrage. Ses compatriotes, charmés du zele qu'il faisoit paroître pour un historien qui leur est cher, le déchargerent de toutes les impositions qui se levent en Angleterre sur le papier & sur l'imprimerie. C'est sur cette nouvelle édition que l'abbé des Fontaines, aidé de plusieurs savans, en donna une Traduction françoise, en 16 vol. in-4°, Paris 1749; & Hollande, 11 vol. in-4°. Après une préface judicieuse, on y trouve les *Mémoires* de la vie de l'illustre historien, composés par lui-même. Ces Mémoires avoient déja paru en françois à Roterdam en 1731, in-4°, avec une traduction de la Préface qui est au-devant de la grande Histoire de cet auteur. C'est cette version que l'on redonne ici un peu retouchée dans ce qui est en prose, & on y a seulement ajouté à la fin les *Poësies Latines* de M. de Thou, rapportées en françois dans les Mémoires. Ses Vers latins sont pleins d'élégance & de génie. Il a fait un Poëme sur la Fauconnerie : *De re accipitrariâ*, 1584, in-4°; des Poësies diverses sur le *Chou*, la *Violette*, le *Lis*, 1611, in-4° : des *Poësies Chrétiennes*, Paris 1599, in-8°, &c. Durand a écrit sa *Vie*, in-8°.

THOU, (François-Auguste de) fils aîné du précédent, fut nommé grand-maître de la bibliotheque du roi, & se fit aimer des savans par son esprit, par sa douceur & par sa profonde érudition. Le secret d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu, que lui avoit confié Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, fut la cause de sa mort. Il eut la tête tranchée à Lyon en 1642, à 35 ans. Tout le monde pleura un homme, qui périssoit pour n'avoir pas voulu dénoncer son ami. On a dit que Richelieu avoit été charmé de se venger sur lui, de ce que le président de Thou, son pere, avoit dit dans son Histoire, d'un des grands-oncles du cardinal, en parlant de la Conjuration d'Amboise,

à l'année 1560 : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgò dictus Monachus, quòd eam vitam professus fuisset; dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset.* Mais un tel motif de vengeance est si absurde, qu'on ne peut l'attribuer à un être raisonnable, eut-il la férocité des Cannibales. On peut consulter le *Journal du Cardinal de Richelieu*; sa *Vie*, par le Clerc, 1753, 5 vol. in-12; les *Mémoires* de Pierre du Puy; & les autres Pieces imprimées à la fin du 15e volume de la Traduction de l'Histoire de Jacques-Auguste de Thou. On y trouve une relation circonstanciée du procès criminel fait à François-Auguste de Thou, le détail des chefs d'accusation, les moyens pris pour le condamner à mort, &c. Du Puy tâche de justifier son ami, & l'on sent bien qu'il y donne autant à l'affection qu'au raisonnement. Malgré tout ce que l'humanité compatissante peut alléguer en faveur de cet illustre malheureux, il faut convenir que sa condamnation est légale & juste selon la législation criminelle de toutes les nations, & en particulier selon l'édit de Louis XI du 22 décembre 1477. Le pere du malheureux de Thou, qui rapporte dans son *Histoire* plusieurs exemples de condamnations pareilles, ne prévoyoit pas que son fils en serviroit aussi. Les Mémoires de Choup; pes lui imputent autre chose qu'une simple réticence, mais sans preuve.

THOYNARD, (Nicolas) né à Orléans en 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua dès sa premiere jeunesse à l'étude des langues & de l'histoire, & en particulier à la connoissance des médailles, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Les savans le consulterent comme leur oracle, & il satisfaisoit à leurs questions avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal Noris tira de lui quelques lumieres pour son ouvrage des *Epoques Syro-Macédoniennes*. Thoynard ne se distingua pas moins par la douceur de ses mœurs, que par l'étendue de ses connoissances. Il mourut à Paris en 1706, à 77 ans. Son principal ouvrage est une excellente *Concorde des IV Evangélistes*, Paris 1707, in-fol. en grec & en latin, avec de savantes Notes sur la chronologie & sur l'histoire.

THOYRAS, *voyez* RAPIN-THOIRAS & TOIRAS.

THRASIBULE, *v.* TRASYBULE.

THRASIMOND *ou* TRASAMOND, roi des Vandales en Afrique, étoit arien, & un des plus ardens persécuteurs des Catholiques. Il se déchaîna sur-tout contre les ecclésiastiques, & pour attirer les fideles à sa croyance il empêcha l'élection des évêques par des édits très-rigoureux. Ce prince obtint le sceptre en 496, & mourut en 523.

THRASIUS, célebre augure, qui étant allé à la cour de Busiris, tyran d'Egypte, dans le tems d'une extrême sécheresse, lui dit qu'on auroit de la pluie, s'il faisoit immoler les étrangers à Jupiter. Busiris lui ayant demandé de quel pays il étoit, & ayant connu qu'il étoit étranger: *Tu seras le premier*, lui dit-il, *qui donneras de l'eau à l'Egypte*; & aussi-tôt il le fit immoler.

THRASYLE, célebre astrologue, se trouva un jour sur le port de Rhodes avec Tibere, qui avoit été exilé dans cette isle; il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivoit dans le moment, lui apportoit d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'Auguste & de Livie, qui le rappelloient à Rome. Thrasyle fit quelques autres prédictions que les historiens ont rapportées comme des choses merveilleuses. Il vivoit encore l'an 37 de J. C.

THUCYDIDE, célebre historien grec, fils d'Olorus, naquit à Athé-

nes l'an 475 avant J. C. Il comptoit parmi ses ancêtres Miltiade. Après s'être formé dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune-homme de sa naissance ; il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de 47 ans, il fut chargé de conduire & d'établir à Thurinus une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponnese s'étant allumée peu de tems après dans la Grece, y excita de grands mouvemens & de grands troubles. Thucydide, qui prévoyoit qu'elle seroit de longue durée, forma dès-lors le dessein d'en écrire l'histoire. Comme il servoit dans les troupes d'Athenes, il fut lui-même témoin oculaire d'une partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens, jusqu'à la 8*e* année de cette guerre, c'est-à-dire jusqu'au tems de son exil. Thucydide avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontieres de la Thrace, & ayant été prévenu par Brasidas, général des Lacédémoniens, ce triste hazard lui mérita cet injuste châtiment. Exilé de son pays par la faction de Cléon, il ne put oublier une patrie qu'il avoit servie. C'est pendant son éloignement qu'il composa son *Histoire de la Guerre du Péloponnese*, entre les républiques d'Athenes & de Sparte. Il ne la conduisit que jusqu'à la 21*e* année inclusivement. Les six années qui restoient, furent supplées par Théopompe & Xénophon. Il employa dans son Histoire le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, & en même tems le plus fort & le plus énergique. Démosthenes faisoit un si grand cas de cet ouvrage, qu'il le copia plusieurs fois. On prétend que Thucydide sentit naître ses talens pour l'histoire, en entendant lire celle d'Hérodote à Athenes, pendant la fête des Panathenées. On a souvent comparé ces deux historiens. Hérodote plus doux, plus clair & plus abondant ; Thucydide plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. L'un a plus de graces ; l'autre plus de feu. Le premier réussit dans l'exposition des faits ; l'autre dans la maniere forte & vive de les rendre. Autant de mots, autant de pensées ; mais sa précision le rend quelquefois un peu obscur, sur-tout dans ses harangues, la plupart trop longues & trop multipliées. Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, l'emporte infiniment sur Hérodote, qui souvent adoptoit les mémoires qu'on lui fournissoit sans les examiner, & des contes absurdes qui ne méritoient pas même d'examen. Thucydide mourut à Athenes où il avoit été rappellé, l'an 411 avant J. C. De toutes les éditions de son *Histoire*, les meilleures sont celle d'Amsterdam 1731, in-fol. en grec & en latin; celles d'Oxford 1696, in-fol. & de Glasgou 1759, 8 vol. in-8°. D'Ablancourt en a donné une Traduction en françois assez fidelle, imprimée chez Billaine, en 3 vol. in-12.

THUILERIES, (Claude de Moulinet, abbé des) né à Sèes, d'une famille noble, alla achever à Paris ses humanités qu'il avoit commencées en province. A l'étude des mathématiques, il joignit celles du grec & de l'hébreu; mais quelque tems après il renonça à ces divers genres de connoissances, pour ne plus s'occuper que de l'histoire de France, dont les recherches ont rempli le cours de sa vie. Il mourut à Paris, d'une hydropisie de poitrine, en 1728. Outre quantité de *Mémoires* sur différens sujets, & une *Histoire du diocese de Sèes* en manuscrit, on a de lui : I. *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris 1711, in-12 ; à laquelle est jointe une autre *Dissertation* touchant quelques points de l'Histoire de Normandie. II. *Examen de*

la charge de Connétable de Normandie. III. *Dissertations* dans le *Mercure de France* & dans le *Journal de Trévoux*. IV. Les *Articles* du diocese de Sèes dans le *Dictionnaire universel de la France*, 1726, &c.

THUILLERIE, (Jean-Juvenon de la) comédien, fut emporté en 1688, à 35 ans, d'une fievre chaude, qu'il dut à ses excès d'incontinence; après avoir donné 4 pieces dramatiques, qui furent réunies en un vol. in-12.

THUILLIER, (René) minime françois, mérita par ses talens & sa probité d'être mis plusieurs fois à la tête de sa province. Il est auteur du *Diarium patrum, fratrum & sororum ordinis Minorum provinciæ Franciæ*, Paris 1709, 2 vol. in-4°, écrit d'un style pur & même élégant, assez exact pour les dates; mais il y montre quelquefois un peu trop de crédulité. Il a aussi composé quelques autres ouvrages de droit canonique régulier, tel que *de Potestate correctoris*, & autres qui n'ont point franchi les limites du cloître, & dont l'énumération intéresseroit fort peu les savans de notre siecle, moins encore les beaux esprits & les gens du monde.

THUILLIER, (Dom Vincent) naquit à Coucy, au diocese de Laon, en 1685. Il entra dans la congrégation de S. Maur en 1703, & s'y distingua de bonne heure par ses talens. Après avoir professé longtems la philosophie & la théologie dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés, il en devint sous-prieur. Il occupoit cet emploi lorsqu'il mourut en 1736: Dom Thuillier écrivoit assez bien en latin & en françois; il possédoit les langues & l'histoire. A une imagination vive, il joignoit une vaste littérature. Son caractere étoit porté à la satyre, & il a fait voir, par diverses pieces qu'il montroit volontiers à ses amis, qu'il pouvoit réussir dans ce détestable genre. On a de lui des ouvrages plus raisonnables & plus importans; les principaux sont: I. L'*Histoire* de Polybe, traduite du grec en françois, avec un *Commentaire sur l'Art Militaire*, par le chevalier de Folard, en 6 vol. in-4°. Elle est aussi élégante que fidelle. II. *Histoire de la nouvelle édition de S. Augustin*, donnée par les Bénédictins de la congrégation de S. Maur, 1736, in-4°. On lui a reproché des inexactitudes. III. *Lettre d'un ancien Professeur de théologie de la Congrégation de S. Maur, qui a révoqué son appel de la Constitution* Unigenitus. Dom Thuillier, d'abord opposé à cette Bulle, devint un de ses plus zélés défenseurs; il se signala par plusieurs écrits en faveur de la soumission à l'église, qui lui firent beaucoup d'ennemis dans sa congrégation: Les fanatiques du parti qu'il attaquoit, ont même voulu que sa mort ait été marquée par des signes funestes. L'auteur du Dictionnaire Critique, dit, « que se sentant subitement pressé de quelque besoin, il se mit sur le siege, & expira avec un grand mouvement d'entrailles ». On a dit la même chose d'Arius; mais l'un avoit ravagé l'église, & l'autre avoit tâché de ramener les errans dans son sein.

THULDEN, (Christian-Adolphe) né à Volckmarschen dans le duché de Westphalie, enseigna la théologie à Cologne & fut chanoine de Ste Marie. On a de lui une *Histoire de son Tems*, depuis 1651 jusqu'en 1660, en latin, en 4 vol. Cologne 1657-1663. C'est une continuation de celle de Surius. *Voyez* ce mot.

THUMNE, (Théodore) professeur luthérien de théologie à Tubinge, s'est fait connoître par quelques ouvrages. Le plus recherché est le *Traité* historique & théologique *des Fêtes des Juifs*, *des*

Chrétiens & des Païens, in-4°. Cet écrivain mourut en 1730.

THUROT, (N.) fameux armateur françois, naquit à Boulogne en Picardie. Il commença par être mousse. Ses talens se développerent dans l'école de l'adversité. Pendant la guerre de 1741, il servit en qualité de garçon-chirurgien sur les corsaires de Dunkerque, & fut fait prisonnier. Le maréchal de Belle-Isle se trouvoit en ce tems-là en Angleterre. Thurot, à qui on laissoit apparemment une certaine liberté, fit son possible pour se cacher dans le yacht qui devoit reconduire ce seigneur en France; mais il fut découvert. Ne pouvant s'embarquer avec le maréchal, il forma sur le champ le projet de passer la mer dans un bateau. Il en voit un qui n'étoit gardé de personne, il s'en empare, s'éloigne du port sans autre guide que lui-même, & arrive heureusement à Calais. Le bruit de cette aventure parvint au maréchal de Belle-Isle, qui se déclara dès-lors son protecteur. Dans la guerre de 1756, Thurot se signala par plusieurs expéditions glorieuses. On lui confia, dans le mois d'octobre 1760, cinq frégates pour aller faire une descente en Irlande. Le capitaine Elliot l'ayant atteint avec une flotte angloise, le combat fut engagé, & Thurot y fut tué au milieu de sa carriere. Il n'avoit que 35 ans. On a la *Relation* d'une de ses campagnes, 1 vol. in-12.

THYESTE, fils de Pelops & d'Hippodamie, & frere d'Atrée, fut incestueux avec sa belle-sœur Erope, femme d'Atrée, qui, pour s'en venger, mit en pieces l'enfant qui étoit né de ce crime, & en servit le sang à boire à Thyeste. Le soleil ne parut pas ce jour-là sur l'horison, pour ne point éclairer une action aussi détestable. Thyeste par un second inceste, mais involontaire, eut un autre fils de sa propre fille Pelopée. *Voyez* EGISTHE.

THYRÉE, (Herman) jésuite de Nuys dans l'archevêché de Cologne, né en 1532, enseigna la théologie à Ingolstadt, à Treves, à Mayence, fut recteur de différens colleges & provincial en Allemagne, doyen de la faculté de théologie de Mayence où il mourut le 26 octobre 1591. On a de lui *Confessio Augustana, cum notis*, Dilinge 1567, in-4°. On l'a réimprimée depuis in-fol.

THYRÉE, (Pierre) jésuite, frere du précédent, né à Nuys, mourut à Wurtzbourg le 3 décembre 1601, à 55 ans, après s'être distingué dans sa Société par l'emploi de professeur en théologie, qu'il exerça long-tems en différens colleges. Ses ouvrages consistent principalement en des *Theses* raisonnées sur des matieres de controverse qui sont autant de traités assez étendus. Un de ses ouvrages des plus curieux, est celui *De Apparitionibus spirituum*, Cologne 1600, in-4°. Dom Calmet & Lenglet du Fresnoy ont profité de ce traité pour composer ceux qu'ils ont donnés sur la même matiere.

THYSIUS, (Antoine) né vers 1603 à Harderwyck (Meursius le dit natif d'Anvers, dans *Athenæ Batavæ*, pag. 332, édit. 1625) fut professeur en poésie & en éloquence à Leyde, & bibliothécaire de l'université de cette ville; il mourut en 1670. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, & nous donna de bonnes éditions, dites des *Variorum*. I. De *Velleius-Paterculus*, à Leyde, in-8°, 1668. II. De *Salluste*, à Leyde 1665, in-8°. III. De *Valere-Maxime*, à Leyde, in-8°. IV. *Senecæ tragediæ*, 1651. V. *L. Cœlii Lactantii opera*, 1652. VI. *Historia navalis*. C'est une histoire de tous les combats qu'il y a eu sur mer entre les Hollandois & les Espagnols, 1657, in-4°, belle édition. VII. *Compendium Historiæ Batavicæ*, 1645. VIII.

Exercitationes Miscellaneæ, 1639, in-12. Ce sont des dissertations sur des sujets d'Ecriture-Sainte, & de Mythologie. IX. *Guillielmi Postelli de Republica, seu Magistratibus Atheniensium*, Leyde 1645, in-12. Thysius y a ajouté deux pieces, la premiere représente le gouvernement d'Athènes depuis la naissance de cette république jusqu'à sa fin ; la seconde est un recueil de divers loix attiques recueillies de divers passages des anciens & mises en parallele avec les loix romaines qui ont le même objet. Ces deux pieces ont reparu dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius, tom. 5. X. Une *Edition* de l'*Histoire d'Angleterre* de Polydore Virgile. XI. D'*Aulu-Gelle*, in-8°, 2 vol. à Leyde 1661. Il fut aidé dans ce dernier travail par Oiselius... Frédéric & Jacques Gronovius donnerent une édition d'*Aulu-Gelle* en 1706, in-4°, dans laquelle ils insérerent les notes & les commentaires rassemblés en celle de Thysius. Le Salluste de cet auteur fut aussi réimprimé à Leyde en 1677 ; & cette édition, quoique conforme en tout à celle de 1665, est préférée par les connoisseurs, à cause de la beauté de l'impression.

TIARINI, *voyez* THIARINI.

TIBALDEI, (Antoine) natif de Ferrare, poëte italien & latin, mort en 1537, âgé de 80 ans, cultiva d'abord la poésie italienne ; mais Bembo & Sadolet, ses rivaux, l'ayant éclipsé, il se livra à des muses étrangeres, & obtint les suffrages du public. Ses Poésies Latines parurent à Modene en 1500, in-4° ; les Italiennes avoient été imprimées ibid. en 1498, in-4°.

TIBERE, (*Claudius Tiberius Nero*) empereur romain, descendoit en ligne directe d'Appius Claudius, censeur à Rome. Son pere étoit Tibere Néron, & sa mere la fameuse Livie, qu'Auguste épousa, lorsqu'elle étoit enceinte de lui. Ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. Ce prince crut se l'attacher, en l'obligeant de répudier Vipsania, pour épouser Julie sa fille, veuve d'Agrippa ; mais ce lien fut très-foible. Tibere avoit des talens pour la guerre ; Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie & dans la Germanie, qui menaçoient de se révolter, & qu'il réduisit. Après la mort d'Auguste, qui l'avoit nommé son successeur à l'empire, il prit en main les rênes de l'état ; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut l'an 14 de J. C. On se repentit bientôt de le lui avoir accordé. Son caractere vindicatif & cruel se développa dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avoit fait des legs au peuple, que Tibere ne se pressoit pas d'acquitter. Un particulier, voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du mort & lui dit : « Souvenez-vous, quand vous serez aux Champs Elysées, de dire à Auguste, que nous n'avons encore rien touché des legs qu'il nous a faits ». Tibere, informé de cette raillerie, fait tuer le railleur, en lui adressant ces paroles : *Va lui apprendre toi-même qu'ils sont acquittés*. Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archelaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avoit rendu aucun devoir pendant qu'il étoit en exil à Rhodes, sous le regne d'Auguste (*voyez* THRASYLE). Tibere l'invita de venir à Rome, & employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince est-il arrivé, qu'on lui intente deux frivoles accusations, & qu'on le jette dans une obscure prison, où il meurt accablé de chagrin & de misere. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grands forfaits.

Il fit mourir Julie sa femme, Germanicus, Agrippa, Drusus, Néron, Séjan. Ses parens, ses amis, ses favoris furent les victimes de sa jalouse méfiance. Il eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retraçoit ses crimes, où chaque famille lui reprochoit la mort de son chef, où chaque ordre pleuroit le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'isle de Caprée l'an 27, & s'y livra aux plus infames débauches. Il avoit une troupe de jeunes garçons qu'il faisoit servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des especes nouvelles de luxure, & des noms pour les exprimer; tandis que d'infames domestiques étoient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, & d'enlever les enfans jusque dans les bras de leurs peres. Pendant le cours d'une vie infame, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvoient faire sur les frontieres. Il laissa les Daces & les Sarmates s'emparer de la Mœsie, & les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses ses parricides, ses meurtres & sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. La 23e année de son regne, il nomma pour son successeur à l'empire Caius Caligula. Il fut déterminé à ce choix par les vices qu'il avoit remarqués en lui, & qu'il jugeoit capables de faire oublier les siens. Il avoit coutume de dire « qu'il élevoit » en la personne de ce jeune prince » un serpent pour le peuple ro» main, & un phaëton pour le » reste du monde ». Ce prince détestable mourut à Mizene, dans la Campanie, le 16 mars, l'an 37 de J. C., âgé de 78 ans, après en avoir régné 23. On accusa Caligula de l'avoir étouffé. Tibere avoit du génie; Suétone dit qu'il parloit bien le grec & le latin, & qu'il avoit fait des vers lyriques sur la mort de Lucius-Cæsar, petit-fils d'Auguste : mais ce prince avoit le cœur dépravé, & ses talens devinrent des armes dangereuses, dont il ne se servit que contre sa patrie. Il avoit d'abord montré le germe de l'indulgence. Il ne répondit pendant quelque tems que par le mépris aux invectives, aux bruits injurieux & aux vers mordans que la satyre répandit contre lui. Il se contentoit de dire : « Que dans une ville libre, la » langue & la pensée devoient être » libres ». Il dit un jour au sénat, qui vouloit qu'on procédât à l'information de ces faits, & à la recherche des coupables : « Nous » n'avons point assez de tems inu» tile pour nous jeter dans l'em» barras de ces sortes d'affaires. » Si quelqu'un a parlé indiscret» tement sur mon compte, je suis » prêt à lui rendre raison de mes » démarches & de mes paroles ». Tibere, dans ces premiers tems, souffroit la contradiction avec plaisir. On connoît la replique hardie qu'il entendit sans colere au sujet d'un mot barbare qu'un flatteur lui arrogeoit le droit de latiniser (*voyez* MARULLE). Tibere changea bientôt de façon de penser. Quelqu'un lui ayant dit : *Vous souvenez-vous, prince?* L'empereur, sans permettre à cet homme de lui donner des époques plus sûres de l'ancienne connoissance qu'il vouloit lui rappeller, répliqua brusquement : *Non, je ne me souviens plus de ce que j'ai été*. Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets. Il répondit aux gouverneurs des provinces, qui lui écrivirent qu'il falloit les surcharger d'impositions : *Qu'un bon maître devoit tondre, & non pas écorcher son troupeau*. C'est à ce prince que

Pilate écrivit tout ce qui s'étoit passé à l'égard de Jesus-Christ. Tibere, persuadé de sa divinité, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux; mais le sénat le refusa, & Dieu ne permit pas que son Fils fut confondu avec les fantômes dont les hommes s'étoient fait des dieux. L'empereur demeura ferme dans son opinion; & menaça de mort, au rapport de S. Chrysostome (*Hom.* 27, *in* 2 *Cor.*) ceux qui accuseroient les sectateurs de J. C.

TIBERE-ABSIMARE, *voyez* ABSIMARE.

TIBERE-CONSTANTIN, originaire de Thrace, se distingua par son esprit & par sa valeur, & s'éleva par son mérite aux premieres charges de l'empire. Justin le Jeune, dont il étoit capitaine-des-gardes, le choisit pour son collegue & le créa César en 574. Il donna, par ses qualités extérieures, de l'éclat au trône & aux ornemens impériaux. Sa taille étoit majestueuse, & son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire par la mort de Justin en 578, il défit par ses généraux Hormisdas fils de Chosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pas pu partager le lit & le trône du nouveau, forma une conjuration contre lui. Tibere en fut instruit, & pour toute punition il priva les complices de leurs biens & de leurs dignités. Ce prince mourut en 582. Les pleurs que les peuples verserent sur son tombeau, sont des trophées plus glorieux à sa mémoire, que l'éloquence des plus habiles écrivains. L'empereur Maurice, son gendre, lui succéda.

TIBERE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, & voulut faire croire qu'il étoit de la famille des empereurs pour pouvoir monter sur le trône. Il avoit déja séduit quelques peuples de la Toscane qui l'avoient proclamé Auguste, lorsque l'exarque, secouru des Romains, assiégea ce fourbe dans un château où il s'étoit retiré, & lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Léon l'Isaurien.

TIBERGE, (Louis) abbé d'Andres, directeur du séminaire des missions étrangeres à Paris, mourut dans cette ville en 1730. Il se signala avec Brisacier, supérieur du même séminaire, lors des différens sur l'affaire de la Chine, entre les Jésuites & quelques autres Missionnaires. Ses ouvrages sont: I. Une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12. II. Une *Retraite pour les Ecclésiastiques*, en 2 vol. in-12. III. *Retraite & Méditations à l'usage des Religieuses & des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ces ouvrages, écrits avec une simplicité noble, sont lus dans plusieurs séminaires. C'est cet ecclésiastique qui joue un rôle si touchant dans le roman des Amours du chevalier des Grieux.

TIBULLE, (*Aulus Albius Tibullus*) chevalier romain, naquit à Rome l'an 43 avant J. C. Horace, Ovide, Macer furent liés avec lui. Il suivit Messala Corvinus dans la guerre de l'isle de Corcyre; mais il quitta bientôt le métier des armes, & retourna à Rome, pour y vivre dans la mollesse & dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de tems après celle de Virgile, l'an 17 de J. C. Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste & ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur, qui vouloit être encensé. Son premier ouvrage fut pour célébrer son généreux protecteur Messala; il consacra ensuite sa lyre aux amours. Il eut pour premiere inclination une affranchie. Horace devint son rival; ce qui donna lieu à une dispute assez humiliante entre ses deux hommes célebres. Tibulle

a composé quatre livres d'*Elégies*, aussi remarquables par l'élégance & la pureté du style, que par les peintures & les expressions voluptueuses. Ovide, son ami, a fait sur sa mort une belle *Elégie*. L'abbé de Marolles a traduit *Tibulle*; mais sa version est très-foible. M. l'abbé de Longchamps en a donné une meilleure, 1777, in-8°. Il en parut une autre par M. de Pezai, 2 vol. in-8°, avec Catulle & Gallus. Enfin M. Guys en a publié une en 1783, dans le 7e volume de son *Voyage littéraire de la Grece*; mais il a sagement supprimé ce qui ne pouvoit être offert à des regards chastes, & déguisé avec art ce qui tenoit trop révoltamment aux désordres du siecle où ce poëte écrivoit. L'édition de ce poëte, donnée par Brouckhusius, Amsterdam 1708, in-4°, est estimée. On trouve ordinairement les Poésies de Tibulle à la suite de celles de Catulle : *voyez* ce mot.

TIBURTUS, l'aîné des fils d'Amphiaraus, vint avec ses freres en Italie, où ils bâtirent une ville qui fut appellée *Tibur*. On lui érigea un autel dans le temple d'Hercule en cette ville, un des plus célebres d'Italie.

TICHO-BRAHÉ *ou* TYCO-BRAHÉ, fils d'Othon Brahé, seigneur de Knud-Strup en Danemarck, d'une illustre maison originaire de Suede, naquit en 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques, qui parut en lui dès l'enfance, annonça ce qu'il seroit. A 14 ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au même moment que les astronomes l'avoient prédite, il regarda aussi-tôt l'astronomie comme une science divine, & s'y consacra tout entier. On l'envoya à Leipsick pour y étudier en droit; mais il employa, à l'insu de ses maîtres, une partie de son tems à faire des observations astronomiques. De retour en Danemarck, il se maria à une paysanne de Knud-Strup. Cette mésalliance lui attira l'indignation de sa famille, avec laquelle néanmoins le roi de Danemarck le réconcilia. Après divers voyages en Italie & en Allemagne, où l'empereur & plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemarck, l'isle de Ween, avec une grosse pension. Il y bâtit à grands frais le château d'Uranienbourg, c'est-à-dire *Ville du Ciel*, & la tour merveilleuse de Stellebourg; il y passa plus de vingt ans à faire des observations & à fabriquer les instrumens qui lui étoient nécessaires, en particulier un globe céleste de six pieds de diametre, le plus grand & le plus beau qui fut alors. Christiern IV, roi de Danemarck, & Jacques VI, roi d'Ecosse, l'honorerent de leurs visites. C'est dans cette retraite qu'il inventa le systême du monde qui porte son nom; où les cieux cristallins, les épicicles & autres inconvéniens de celui de Ptolomée sont retranchées. Les trois planetes supérieures ont le soleil pour centre, & s'écartant de leur orbite pour le suivre en quelque sorte, par une espece d'attraction, dans sa course annuelle autour de la terre, elles produisent le phénomene des rétrogradations. Ce systême est rejeté aujourd'hui par les philosophes, parce que celui de Copernic paroît plus simple & d'une ordination plus naturelle, quoiqu'il ne soit pas démontré, comme on le dit communément (*voyez* COPERNIC); il faut même convenir que la grande objection que formoit Ticho contre le mouvement de la terre, savoir, l'exotique & révoltante grandeur des étoiles fixes, devenues égales ou même beaucoup supérieures à l'orbe annuel de la terre, subsiste toujours: de maniere que l'extrême vitesse des globes célestes, regardée comme le tombeau du systême de Ticho, est en quelque sorte compensée par l'absurdité de leur masse

dans celui de Copernic. Autrefois les Coperniciens convenoient franchement de cette vérité. Ticho cite particuliérement l'aveu du célebre Rothmann (Lett. Aftron., tom. 1, p. 192) : *Memini inter alia mihi dixisse, si Copernicæa hypothesis in rei veritate constaret, necessarium fore, ut pleræque affixæ stellæ totum annuum orbem, seu sphæram solis suâ verâ quantitate superarent, antequàm tàm inexhausta distantia, qualem illis necessariò Copernici attribuit ratiocinatio, visibilem iis concederet qualitatem.* Comme cet argument est fondé sur le défaut de parallaxe, combiné avec le diametre apparent des étoiles, ceux qui ont voulu s'en débarrasser ont d'abord soutenu la parallaxe ; l'erreur étant reconnue, ils se sont jetés sur le diametre, qu'ils ont diminué tant qu'ils ont pu. Voyant que les anciennes mesures ne s'accommodoient pas avec leurs arrangemens, ils ont eu soin d'en rabattre les uns plus, les autres moins. Gassendi veut qu'on s'en tienne à 10'', Hortensius à 8'', Galilée à 5''. Kepler après s'être déclaré pour 4', à l'égard de Sirius, & pour 3' quant aux autres étoiles de la premiere grandeur, s'est ravisé & s'est tenu pendant quelque tems à 6''', enfin à zero. Cassini opine fortement pour 5'' ; M. de La Lande paroît disposé à reconnoître un peu moins qu'une seconde (*Abr. d'Astron.* n. 768), il assure que c'est *la découverte des lunettes* qui a réduit le diametre des étoiles à une si petite mesure (n. 404) & avertit néanmoins (n. 769) que dans les lunettes il a 5 à 6''.... A quoi s'en tenir après tout cela ?... Cependant en acquiesçant aux calculs les plus modernes qui ont le plus diminué ce diametre, l'argument subsiste toujours pour quiconque n'est point préoccupé d'idées contraires. M. de La Lande en disant que le diametre des étoiles n'a pas une seconde (*Astron.* n. 2228, *Abr. d'Astron.* n. 768), n'ose pas dire qu'il se réduit à zero ; parce qu'il résulte de ses principes qu'il a au moins $\frac{1}{4}$''. Cependant il déclare absolument nulle la parallaxe annuelle (*Astron.* n. 2221) ; en même tems il assure que quand même la parallaxe seroit égale au diametre, l'étoile seroit plus grande que le rayon de l'orbe annuel (n. 2229). Voilà une adhésion bien claire, & bien peu suspecte à la déclaration de Rothmann..... Quoiqu'il en soit des diverses hypotheses qui tendent à nous présenter l'arrangement du monde, un auteur moderne (l'abbé Para de Phanjas) a su les réunir en quelque sorte par une réflexion bien sage. » Quel astronome, en portant ses regards » sur l'immensité des cieux, peut » y voir & y observer ce triple » mouvement, qui y prodigue peut-» être la puissance aux dépens de » l'économie, s'il existe réelle-» ment dans le soleil & dans les » étoiles ; qui y assortit si mer-» veilleusement, & la puissance & » la sagesse, s'il n'existe en réalité » que dans le globe terrestre : sans » y découvrir & sans y sentir l'exis-» tence d'un Dieu, l'existence » d'une puissance & d'une intelli-» gence infinies, par qui ait été » formé, & par qui soit perpétué » une aussi inconcevable enchaîne-» ment de phénomenes, un aussi » admirable ordre de choses » ? Ticho s'est sur-tout immortalisé par son zele pour le progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, & la situation des autres. Il en observa ainsi 777, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, & forma des tables de réfractions pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvemens dans la lune, qui servent à expliquer sa marche.

Il fit encore quelques découvertes sur les cometes. Ce savant astronome fut aussi un habile chymiste ; il fit de si rares découvertes, qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passoient pour incurables. Les ennemis que son caractere un peu satyrique & colérique lui avoit faits, l'ayant desservi auprès de Christiern, roi de Danemarck, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande ; mais sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes & le combla de bienfaits. Ticho mourut en 1601, à 55 ans, d'une retention d'urine, maladie qu'une sotte timidité lui avoit fait contracter à la table d'un grand. Sa taille étoit médiocre ; mais sa figure étoit agréable. Il avoit perdu le nez dans une querelle d'amour ; mais il répara cette perte en se faisant un nez d'une matiere mélangée d'or, d'argent & de cire, si artiflément appliquée, qu'à peine s'en appercevoit-on : secret qui paroît être mort avec lui, puisque des personnes très-intéressées à l'employer n'ont pu réussir depuis. Il avoit le caractere bienfaisant, & il guérit plusieurs malades sans exiger aucune rétribution. Le feu de son imagination lui donnoit du goût pour la poésie ; il faisoit des vers, mais sans s'assujettir aux regles. Attaché opiniâtrément à ses sentimens, il souffroit avec peine la contradiction. Il avoit de ces sortes de travers qu'on a remarqués dans presque tous les astronomes célebres, & une certaine foiblesse de jugement, que Pascal, Scaliger & des Fontaines ont cru être l'effet de l'étude trop assidue des mathématiques. La rencontre d'une vieille femme ou d'un lievre lui paroissoit un mauvais présage ; il consultoit comme un oracle un fou qu'il nourrissoit, &c (*voy.* WOLFF Christian). Ses principaux ouvrages sont : I. *Progymnasmata Astronomiæ instauratæ*, 1598, in-fol. II. *De Mundi Ætherei recentioribus Phænomenis*, 1589, in-4°. III. *Epistolarum astronomicarum Liber*, 1596, in-4°. Jessenius a donné sa *Vie*, Hambourg 1601, in-4° ; & Gassendi, La Haye 1655, in-4°. — Sophie BRAHÉ, sa sœur, excelloit dans la poésie, & l'on a d'elle une *Epître* en vers latins.

TICHONIUS, écrivain donatiste sous l'empire de Théodose le Grand, avoit beaucoup d'esprit & d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des 7 Regles pour expliquer l'Ecriture-Sainte*, dont S. Augustin a fait l'abrégé dans son livre *3e de la Doctrine Chrétienne*. On le trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur S. Paul*, que l'on avoit attribué à S. Ambroise. *Voyez* Hist. Littér. de France, tom. 12, Avertissement, pag. 7.

TIFERNAS ou TIPHERNAS, (Gregoire) natif de Tiferno en Italie, se rendit très-habile dans la connoissance du grec, & professa cette langue avec succès à Paris & à Venise. Il mourut dans cette derniere ville, âgé de 50 ans, vers 1469, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : I. Des Poésies Latines, à la suite d'un Ausone, &c. Venise 1472, in fol. & séparément, in-4°. II. La Traduction des VII derniers livres de Strabon, dont les X premiers sont de Guarino ; Lyon 1559, 2 vol. in-16.

TIGRANE, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens, lassés des diverses révolutions qui désoloient leur pays, s'étoient donnés à lui, l'an 85 avant J. C. Il soutint la guerre contre les Romains en faveur de Mithridate, son gendre ; mais il fut vaincu plusieurs fois par Lucullus & par Pompée. Le second de ses fils, nommé aussi TIGRANE, se révolta contre lui ; & ayant été vaincu, il se réfugia chez Phraate, roi des Parthes, dont

il avoit épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-pere, porta de nouveau les armes contre son pere; mais craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane le pere suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, & donna à son fils la province de Sophene; mais ce jeune prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colere de Pompée, qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le pere passoit pour un prince courageux, mais cruel.

TIL, (Salomon Van-) né en 1644 à Wesop, à deux lieues d'Amsterdam, lia une étroite amitié avec Coccejus qui l'imbut de sa doctrine, & fut ministre en différens endroits, professeur en histoire & en philologie sacrée à Dordrecht en 1684, place qu'il quitta en 1702 pour occuper une chaire de théologie à Leyde. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'Ecriture-Sainte, selon la méthode des Coccéiens. Comme sa mémoire n'étoit pas assez bonne pour retenir ses sermons, il prêchoit par analyse: méthode qu'il rendit publique. Cet habile Protestant mourut à Leyde en 1713, après avoir publié plusieurs écrits. Sa maison étoit toujours ouverte aux savans, qui trouvoient des ressources dans ses lumieres. Il avoit cultivé la physique, la botanique, l'anatomie, &c. Parmi ses ouvrages, les uns sont en flamand & les autres en latin. Les principaux sont: I. Sa *Méthode d'Etudier*, & celle *de Prêcher*, Amsterdam 1730, in-8°, en latin. C'est une rhétorique qui n'est propre que pour apprendre à faire une infinité de divisions & de subdivisions. II. *La Poésie & la Musique des Anciens, particuliérement des Hébreux*, Amsterdam 1725, in-4°, en flamand; ouvrage plein de recherches. III. *Explication littérale & morale des Pseaumes de David*, Utrecht 1724, 5 vol. in-4°, en flamand. IV. *Démonstration évidente de la Divinité de la Loi de Moyse*, Dordrecht 1741, 2 vol. in-4°, en flamand. Dans le premier il combat les incrédules par la voie de l'autorité: dans le second il attaque en vrai philosophe ceux qui abusent de la philosophie pour soutenir des impiétés. V. *Commentaire sur Moyse, Habacuc & Malachie*, en latin, Leyde 1719, in-4°. Il y a plusieurs dissertations dans ce Commentaire, entr'autres sur le tems de la naissance de J. C., sur la situation du Paradis terrestre. Celle-ci est savante. VI. *Introductio in Sacram Scripturam*, Utrecht 1720, 2 vol. in-4°. C'est un abrégé analytique de presque toute l'Ecriture-Sainte, selon les idées des Coccéiens. Il a encore donné des *Commentaires* sur les *Prophetes*, les *Actes des Apôtres* & les *Epîtres de S. Paul*. VII. *Commentarius litteralis de Tabernaculo Mosis & Zoologia sacra seu de quadrupedibus sacræ Scripturæ*, Amsterdam 1714, in-4°. Ce Commentaire est superficiel & le catalogue des animaux n'est pas complet. VIII. *Compendium Theologiæ*, Leyde 1704, in-4°, peu estimée, même des Réformés, &c.

TILEMANNUS, *v.* HESHUSIUS.

TILESIO, (Bernardin) en latin *Telesius*, philosophe de Cosence au royaume de Naples, mourut dans cette ville en 1588, à 79 ans. Il fut l'un des premiers savans qui secouerent le joug d'Aristote. Paul IV, instruit de son mérite, voulut lui donner l'évêché de Cosence; mais il le refusa, préférant le repos des lettres aux sollicitudes pastorales. On a de lui: I. *De naturâ Rerum juxtà propria principia*, Rome 1565, in-4°, & 1588, in-fol. II. *Varii Libelli de rebus*

naturalibus, 1590, in-4°. Ces Traités contiennent de bonnes vues, mais en même tems des opinions fausses & quelquefois ridicules. L'auteur fait des efforts pour remettre en crédit quelques anciennes chimeres.

TILETANUS, (Jodocus) *voyez* RAVESTEIN.

TILINGIUS, (Mathias) savant médecin, né à Jevern en Westphalie, fut professeur en médecine à Rintheln en 1669, médecin de la cour de Hesse, membre de l'académie des Curieux en 1674, & mourut en 1685, après avoir publié divers ouvrages. Les principaux sont: I. *Curiosa Rhabarbari disquisitio*, 1679, in-4°. II. *Lilii albi descriptio*, 1683, in-8°. III. *De Laudano opiate*, 1671, in-8°. IV. *Opiologia nova*, in-4°, 1697. V. *De Febribus*, 1676, in-8°. VI. *Cinnabaris mineralis*, 1681. VII. Des ouvrages sur l'Anatomie, où il répete ce que d'autres avoient dit avant lui.

TILLADET, (Jean-Marie de la Marque de) né au château de Tilladet en Armagnac, vers 1650, fit deux campagnes, l'une dans l'arriere-ban, l'autre à la tête d'une compagnie de cavalerie. Après la paix de Nimegue, il quitta les armes pour entrer chez les Peres de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication & à la littérature. Il en sortit ensuite & mourut à Versailles en 1715, à 65 ans, membre de l'académie des belles-lettres. La douceur de ses manieres, sa modestie, sa circonspection, sa droiture, son caractere sensible & officieux, lui firent des amis illustres. Son goût & son talent pour les matieres de la métaphysique, le jetoient dans des distractions, dont il se tiroit avec beaucoup de franchise & de politesse. On a de lui un *Recueil de Dissertations*, 1712, 2 vol. in-12, sur diverses matieres de religion & de philologie, qui sont presque toutes du savant Huet, évêque d'Avranches, avec une longue préface historique qui n'annonce qu'un médiocre talent pour l'art d'écrire.

TILLEMONT, *voyez* NAIN.

TILLET, (Jean du) évêque de St-Brieux, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570, se distingua par son érudition & par son zele pour la religion catholique, à laquelle il ramena Louis du Tillet, son frere, chanoine d'Angoulême, qui l'avoit abandonnée. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Traité de la Religion Chrétienne.* II. Une *Réponse aux Ministres*, 1566, in-8°. III. Un *Avis aux Gentilshommes séduits*, 1567, in-8°. IV. Un *Traité de l'Antiquité & de la Solemnité de la Messe*, 1567, in-16. V. Un *Traité sur le Symbole des Apôtres*, 1566, in-8°. VI. Une *Chronique* latine *des Rois de France, depuis Pharamond jusqu'en 1547*; elle a été mise en françois, & continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savans ouvrages que nous ayons sur l'histoire de France. Les faits y sont bien digérés, & dans un ordre méthodique; mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le *Recueil des Rois de France*, 1618, in-4°. VII. *Les Exemples des actions de quelques Pontifes, comparées avec celles des Princes Païens*, en latin, Amberg 1610, in-8°. Son style ne manque ni de pureté, ni d'une certaine élégance.

TILLET, (Jean du) frere du précédent, & greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence & d'intégrité dans cette charge, qui étoit depuis long-tems dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François du Tillet, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, & maîtres-des-requêtes. On a de

Jean du Tillet, mort le 1 octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : I. Un *Traité pour la majorité du Roi de France* (François II) *contre le* légitime conseil *malicieusement inventé par les Rebelles*, Paris 1560, in-4°. II. Un *Sommaire de l'Histoire de la Guerre faite contre les Albigeois*, 1590, in-12 : ouvrage rare & recherché. III. Un *Discours sur la Séance des Rois de France en leurs Cours de Parlement*, dans le second tome de Godefroi. IV. L'*Institution du Prince Chrétien*, Paris 1563, in-4°. V. *Recueil des Rois de France* : ouvrage fort exact, & fait avec beaucoup de soin sur la plupart des titres originaux de l'histoire de France. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, en 1618, in-4°. Du Tillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, & qui se soucie fort peu de la pureté & de l'élégance du style.

TILLET, *voyez* TITON du Tillet.

TILLI, (Jean Tzerclaës, comte de) d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Baviere sous le duc Maximilien, & se distingua à la bataille de Prague en 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, & le contraignit d'abandonner le Haut-Palatinat l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstat, & le poussa hors de l'Allemagne. Il avoit auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Bréda, & avoit pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata sur-tout contre le duc d'Halberstad, qu'il défit à Statlo. Il fallut que Tilli dans cette bataille envoyât des trompettes par-tout, pour faire cesser le carnage : 2000 ennemis resterent sur la place, & 4 ou 5000 furent faits prisonniers. Cette victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'il n'eut que 200 hommes de tués & presqu'autant de blessés. Il donna quelque tems après un second combat, qui ne lui fut guere moins avantageux que le 1er ; il y périt beaucoup d'ennemis, & quantité de leurs officiers, illustres par leur valeur & par leur naissance. Il prit ensuite Minden & plusieurs autres villes ; & obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'empire. L'an 1626, il défit l'armée de Danemarck, à la journée de Lutter, dans le duché de Brunswick, & se rendit maître de 22 canons, de 80 drapeaux, de plusieurs étendards & de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'église avoit d'une victoire si avantageuse aux Catholiques. Tilli, né avec les talens de la guerre & de la négociation, alla à Lubeck en 1629, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. On lui donna l'année d'après le commandement général des armées de l'empire, à la place de Walstein. Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg, qui fut pillé par ses soldats, & presque ruiné par un incendie. Ayant jeté la terreur dans la Thuringe, il prit Leipsick l'an 1631 ; mais il y fut défait, 3 jours après, par Gustave Adolphe, roi de Suede. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin il fut blessé mortellement, en défendant le passage du Lech, & mourut à Ingolstad, le 30 avril de l'an 1632, emportant les regrets du pape, de l'empereur, de tous les bons Catholiques, & l'estime de toute l'Europe. Il fit un legs de 60,000 richsdales aux vieux régimens qui avoient servi sous lui, qui l'aimoient comme leur pere & auxquels sa mémoire fut toujours

jours chere. Quand on lui parloit de mariage, il montroit ses soldats, & disoit : *N'ai-je donc pas assez d'enfans* ? Il ne but jamais de vin, ne connut point de femme, & prouva par un nouvel exemple, que la valeur & le courage s'illustrent & se renforcent par leur union avec la piété & les vertus chrétiennes.

TILLI, (Ange) professeur de botanique à Pise, & membre de la société royale de Londres, vit le jour à Castro dans le Florentin, l'an 1653. On a de lui en latin le *Catalogue des Plantes du Jardin de Pise*, Florence 1723, in-folio, avec 50 figures. Cet ouvrage est estimé.

TILLOTSON, (Jean) né dans le comté d'Yorck, d'une famille peu relevée, reçut une éducation au-dessus de sa naissance. Il fut d'abord presbytérien ; mais le livre du docteur Chilingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, en conservant cependant toujours l'estime qu'il avoit conçue pour son ancien parti. La force de ses raisonnemens & la clarté de ses principes ramenerent plusieurs Non-Conformistes au parti des Episcopaux, le plus rapproché de l'ancienne église qui a si long-tems fleuri en Angleterre. Ce qui acheva de perfectionner ses talens, ce fut l'amitié longue & étroite qu'il eut avec l'évêque Wilkins. Dès qu'il se fut consacré au service de l'église, il se forma à une éloquence simple que la plupart des prédicateurs ont suivie en Angleterre. Il commença à étudier l'Ecriture, & lut ensuite les saints Peres, les anciens philosophes, & les traités de morale. S. Basile & S. Chrysostome furent les Peres auxquels il s'attacha de préférence. Après avoir fait une ample moisson dans ces champs divers, il composa un grand nombre de sermons où la simplicité est unie pour l'ordinaire à la solidité, mais où il se trouve aussi beaucoup de choses contraires au génie de l'éloquence & à la dignité de la chaire. Dans son sermon *sur les préjugés contre la religion*, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs & ses penchans ; & cette objection il la copie de la tragédie de *Mustapha*, de Fulke Lord-Broode, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la majesté d'un temple ? *Les passions*, ajoute-t-il, *sont une espece de glu qui nous attache aux choses basses & terrestres... A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle par expérience, sans que les oreilles soient frappées de juremens & d'imprécations horribles qui suffiroient pour perdre une nation, quand elle ne seroit coupable que de ce crime ; & ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphématoires, ils sortent aussi de la bouche des maîtres.* Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mysteres de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi : *On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur & son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bierre ou dans la viande.* C'étoit ainsi que Tillotson exerçoit le ministere de la parole dans le siecle des Dryden, des Addisson, des Waller, des Milton, & en présence de ce même Charles II, qui avoit entendu dès son enfance les plus illustres orateurs françois. » O Louis XIV ! (s'écrie un homme qui avoit beaucoup lu ces sermons) » qu'aurois-tu » donc pensé, si les ministres des » autels t'avoient parlé ce langage » au milieu de ta cour ? Quelle eût » été ta surprise si ton oreille ac- » coutumée aux accens majes-

» tueux de Bossuet, au ton noble » & véhément de Bourdaloue, à » l'insinuante mélodie de Massillon, » eût été frappée de cette élo» cution grossiere & barbare »? Plusieurs écrivains anglois jetoient alors les fondemens de l'Athéisme; Tillotson s'opposa à ce torrent autant qu'il le put & publia en 1665 son *Traité de la Regle de la Foi*. Quelques critiques voyant qu'il n'avançoit que des principes fondés sur le simple raisonnement, voulurent le faire passer pour un homme qui ne croyoit rien que ce qui étoit à la portée de la raison; mais ils ne faisoient pas attention que la raison est la seule arme convenable contre des incrédules. Il faut convenir cependant qu'un écrivain opposé à l'autorité de l'église, séparé du grand corps des fideles, professant une foi arbitraire, & décidant des dogmes d'après ses lumieres personnelles, ne peut combattre l'incrédulité d'une maniere ferme & conséquente (*voyez* SERVET). Tillotson fut fait doyen de Cantorberi, puis de S. Paul, clerc du cabinet du roi, & en 1691, archevêque de Cantorberi. Il mourut à Lambeth, en 1694, à 65 ans. On a de lui, outre le *Traité de la Regle de la Foi*, dont nous venons de parler: I. Un vol. in-fol. de *Sermons*, publiés pendant sa vie. Barbeyrac & Beausobre les traduisirent d'anglois en françois, en 7 vol. in-8°. Comme le principal mérite de Tillotson est dans le style, il doit perdre beaucoup dans une traduction où l'expression mere disparoît, & surtout avec un traducteur tel que Barbeyrac qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni chaleur, ni élégance; mais en avouant tous les défauts de cette version françoise, le fonds des Sermons de l'archevêque de Cantorbery y reste toujours à une distance infinie des grands modeles. Tillotson est plus théologien que moraliste; il n'a guere traité que des sujets de controverse: il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation; il ne connoît qu'une méthode seche & monotone. » Je ne trouve point » (dit l'abbé Mauri) de mouve» mens oratoires dans ses discours, » point de grandes idées, point » de traits sublimes: ordinairement » il fait une division de chaque » paragraphe, & il y a trente ou » quarante subdivisions dans cha» cun de ses Sermons; ses dé» tails sont arides, subtils, & » souvent ils manquent de no» blesse. Enfin Tillotson est telle» ment étranger à l'art de l'élo» quence, qu'il ne fait presque » jamais ni exorde ni péroraison. » Est-ce donc là l'orateur que l'on » ose opposer à nos orateurs fran» çois »? II. Des *Sermons* posthumes en 14 vol. in-8°. Il y en a un intitulé: *Excellente Etrenne contre le Papisme*; François Martin, irlandois, docteur en théologie à Louvain, l'a réfuté dans son *Scutum fidei contra hæreses hodiernas, seu Tillotsonianæ concionis Refutatio*: Louvain 1714, in-8°. On voit par le seul titre de ce Sermon, la bizarrerie & les emportemens de l'orateur anglois. » Tillotson (dit l'auteur » que nous avons déja cité) n'é» crit pas avec plus de modéra» tion que de noblesse; à cha» que page de ses discours on ap» perçoit le fanatisme d'un Pro» testant qui veut plaire à la po» pulace. A la fin de son Sermon » sur l'*Amour du prochain*, il fait » une espece de récapitulation pour » appliquer la morale de son su» jet à l'église romaine. Qui ne » croiroit qu'une matiere si tou» chante va lui inspirer des senti» mens tendres & même géné» reux? Voici pourtant ce qu'il » conclut après avoir prouvé lon» guement la nécessité d'aimer tous » les hommes. *Toutes les fois* » *que nous parlons de la cha-*

» *rité, & de l'obligation de s'ai-* » *mer les uns les autres, nous* » *ne saurions nous empêcher de* » *penser à l'église romaine;* » *mais elle doit se présenter à* » *notre esprit particuliérement* » *aujourd'hui, qu'elle vient de* » *nous découvrir tout fraîche-* » *ment, & d'une maniere au-* » *thentique, les sentimens où* » *elle est à notre égard, par* » *le complot charitable qu'elle* » *tramoit contre nous* (préten- » due conspiration de 1678); *com-* » *plot qui est tel qu'il doit faire* » *bourdonner les oreilles de tous* » *ceux qui l'entendront racon-* » *ter, décrier éternellement le* » *papisme, & le faire regarder* » *avec horreur & exécration* » *jusqu'à la fin du monde.* Quel » style! quels sentimens! quelle » bonne foi! quelle logique! »

TIMANTHE, peintre de Sicyone, & selon d'autres de l'isle de Cythne, l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivoit sous le regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand. Ce peintre avoit le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux tableau d'*Iphigénie*, regardé alors comme un chef-d'œuvre de l'art (*voyez* APELLE, PROTOGENE). Il remporta la palme sur le fameux Parrhasius, vainqueur de Zeuxis. On avoit proposé un prix pour celui qui exprimeroit le mieux la colere d'Ajax, furieux de n'avoir pu obtenir les armes d'Achille. La supériorité fut adjugée à Timanthe, & le vaincu exhala son dépit contre ses juges en ces termes: » Pauvre Ajax! ton sort en vé- » rité me touche plus que le mien » propre. Te voilà donc encore » une fois contraint de céder la » palme à un homme qui, à beau- » coup près, ne te vaut pas! »

TIMÉE DE LOCRES, vit le jour à Locres en Italie, & étudia sous Pythagore. On ne fait précisément en quelle année il mourut; mais il est certain qu'il vivoit avant Socrate. Il nous reste de lui un petit *Traité de la nature & de l'ame du Monde*, écrit en dialecte dorique. On le trouve dans les Œuvres de Platon, auquel ce Traité donna l'idée de son *Timée*. Le marquis d'Argens l'a traduit en françois avec de longues notes, dont plusieurs sont inutiles & d'autres très-défectueuses; 1763, in-12. On avoit encore du philosophe Locrien l'*Histoire de la Vie de Pythagore*, dont parle Suidas, qui est perdue.

TIMÉE, rhéteur de Tauromine en Sicile, 285 ans avant J. C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célebre par son *Histoire générale de Sicile*, & par son *Histoire* particuliere *de la Guerre de Pyrrhus*. Diodore de Sicile loue son exactitude dans les choses où il ne pouvoit satisfaire sa malignité contre Agathocles & contre ses autres ennemis. On avoit encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

TIMÉE, sophiste, laissa un *Lexicon vocum Platonicarum*, qui parut à Leyde 1754, in-8°, par les soins de David Ruhnkenius.

TIMOCRATE, philosophe grec, voulut paroître digne de ce nom par l'austérité de ses mœurs; mais il n'eut pas le courage de faire long-tems l'hypocrite. Il s'étoit d'abord interdit les spectacles; mais il se réconcilia ensuite avec eux. On ignore le tems où il vivoit.

TIMOCRÉON, poëte comique, rhodien, vers l'an 476, avant J. C., est connu par sa gourmandise, & par ses vers mordans contre Simonide & Thémistocle. On n'a de ce satyrique que quelques fragmens dans le *Corps des Poëtes*

Grecs, Geneve 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. On lui fit cette épitaphe :

Multa bibens, & multa vorans, malè denique dicens
Multis, hic jacet Timocreon Rhodius.

TIMOLÉON, capitaine corinthien, voyant que son frere Timophane usurpoit le pouvoir souverain, lui fit perdre la vie, aidé par son autre frere Satyrus (*voyez* TIMOPHANE). Les Syracusains tyrannisés par Denys le Jeune & par les Carthaginois, s'adresserent, vers l'an 343 avant J. C., aux Corinthiens, qui leur envoyerent Timoléon, avec dix vaisseaux seulement & mille soldats au plus. Ce généreux citoyen marcha hardiment au secours de Syracuse, sut tromper la vigilance des généraux carthaginois, qui, avertis de son départ & de son dessein par lettres, voulurent s'opposer à son passage. Les Carthaginois étoient pour lors maîtres du port, Icetas de la ville, Denys de la citadelle; mais Denys se voyant sans ressource, remit à Timoléon la citadelle avec toutes les troupes, les armes & les vivres qui y étoient, & fut envoyé à Corinthe. Magon, général carthaginois, le suivit bientôt après. Annibal & Amilcar, chargés du commandement après lui, résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens à Syracuse; mais Timoléon marcha à leur rencontre, avec une poignée de soldats, qui défirent les Carthaginois, & qui s'emparerent de leur camp, où ils trouverent un butin immense. Cette victoire fut suivie de la prise de plusieurs villes, ce qui obligea les Carthaginois à demander la paix. Les conditions furent, qu'ils ne posséderoient que les terres qui sont au-delà du fleuve Halicus, près d'Agrigente; que ceux du pays auroient la liberté de s'établir à Syracuse avec leur famille & leurs biens, & qu'ils n'auroient aucune intelligence avec les tyrans. Timoléon passa le reste de sa vie à Syracuse avec sa femme & ses enfans. Il vécut en homme privé, sans aucune envie de dominer, se contentant de jouir tranquillement de sa gloire. Après sa mort, on lui éleva un superbe monument dans la place de Syracuse, qui fut appellée *la Place Timoléonte*.

TIMON, *le Misanthrope*, c'est-à-dire, *qui hait les hommes*, fameux athénien, vers l'an 420 avant J. C., étoit l'ennemi de la société & du genre humain, & il ne s'en cachoit pas. Il fuyoit la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il alla néanmoins un jour dans l'assemblée du peuple, auquel il donna cet avis impertinent : « J'ai un figuier auquel » plusieurs se sont déja pendus; » je veux le couper pour bâtir en » sa place. Ainsi, s'il y en a quel- » qu'un parmi vous qui s'y veuille » pendre, qu'il se dépêche ». Cet ennemi du genre humain ne laissa pas d'avoir un ami intime, qui se nommoit *Apemante*, auquel il s'étoit attaché à cause de la conformité de caractere. Soupant un jour chez Timon, & s'étant écrié : *Cher Timon, que ce repas me paroît doux!* — *A moi aussi*, lui repartit-il, *si tu n'y étois pas*. Le même Apemante lui demanda un jour pourquoi il aimoit si tendrement Alcibiade, jeune-homme hardi & entreprenant? *C'est*, lui répondit-il, *parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens*. On lui fit une épitaphe, où son caractere étoit heureusement rendu, & qui se trouve dans l'Anthologie; la voici en vers françois :

Passant, laisse ma cendre en paix;
Ne cherche point mon nom, ap-

prens que je te hais :
Il suffit que tu sois un homme.
Tiens, tu vois ce tombeau qui me couvre aujourd'hui;
Je ne veux rien de toi : ce que je veux de lui,
C'est qu'il se brise & qu'il t'assomme.

TIMON, (Samuel) né à Thurna dans le comté de Trenschin, en Hongrie, se fit jésuite l'an 1693. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie, mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie le 7 avril 1736, à 61 ans. Les monumens de son application sont : I. *Celebriorum Hungariæ urbium & oppidorum chorographia*, Tirnau 1702, in-4°. Gabriel Szerdahelyi, jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne 1718, in-4°, Cassovie 1732, & Tirnau 1770, in-4°. II. *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie 1736, in-fol. C'est un abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie & Croatie. III. *Imago antiqua Hungariæ*, Cassovie 1733, in-8°. IV. *Imago nova Hungariæ*, Cassovie 1734, in-8°. Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne 1754, 1 vol. in-4°. V. *Addition* aux deux ouvrages précédens, 1735, in-8°. VI. *Description de la Theiss & du Vag*, rivieres de Hongrie, 1735. VII. *Purpura Pannonica*, Tirnau 1715; & avec des additions, Cassovie 1745. C'est une histoire des cardinaux hongrois. VIII. *Annales regni Hungariæ*; c'est une continuation de l'*Histoire de Hongrie* par Isthuanfius, jusqu'à l'an 1662. Les historiens modernes de ce royaume, tels que François Kazy & Etienne Kaprinai ont profité de cet ouvrage qui est resté manuscrit.

TIMOPHANE, frere de Timoléon, exerça la tyrannie dans Corinthe, vers l'an 343 avant J. C. Timoléon auroit pu partager avec son frere la souveraine autorité; mais bien loin d'entrer dans son complot, il préféra le salut de ses compatriotes à celui de son sang. Après avoir employé à plusieurs reprises, mais en vain, ses prieres & ses remontrances, pour engager Timophane à rendre la liberté à ses citoyens, il le fit assassiner. Plusieurs admirerent cette action, comme le plus noble effort de la vertu humaine; les autres jugerent que Timoléon avoit violé les droits les plus sacrés de l'amitié fraternelle.

TIMOTHÉE, capitaine athénien, fils de Conon célebre général, marcha sur les traces de son pere pour le courage, & le surpassa en éloquence & en politique. Il s'empara de Corcyre, & remporta sur les Lacédémoniens une célebre bataille navale, l'an 376 avant J. C. Il prit ensuite Torne & Potidée, délivra Cysique, & commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate & Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, & Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talens. Hors d'état de payer une si forte amende, Timothée se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général étoit aussi prudent que courageux. Charès montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçues pendant qu'il commandoit les armées; Timothée lui répondit : » Et moi j'ai toujours rougi de ce qu'un trait » étoit venu tomber assez près de » moi, comme m'étant exposé en » jeune-homme, & plus qu'il ne » convenoit au chef d'une si grande » armée «. Son désintéressement étoit extrême; il rapporta à sa patrie 1200 talens pris sur les en-

démis, sans en rien réserver pour lui-même.

TIMOTHÉE, poëte-musicien, né à Milet, ville Ionienne de Carie, excelloit dans la poésie lyrique & dithyrambique; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Il devint le plus habile joueur de cithare; il ajouta même des cordes à cet instrument, à l'imitation de Therpandre; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boëce nous a conservé, & qui est conçu en ces termes. *Puisque Timothée de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne musique, que rebutant la lyre à sept cordes, & y glissant un plus grand nombre de sons, il a blessé les oreilles de la jeunesse; que par la pluralité des cordes, & l'innovation des airs, au lieu d'une musique simple & soutenue, il en a fardé une énervée & bigarrée, faisant consister la beauté de la modulation dans des passages choquans, loin d'être harmonieux; qu'invité aux jeux de Cerès d'Eleusis, il a affecté des ornemens de poésie qui la déparent, & qu'il a joué les couches de Sémélé, d'une maniere scandaleuse pour les jeunes gens: on a jugé à propos que les rois missent l'affaire en délibération, & que les Ephores blâmassent Timothée, & l'obligeassent à retrancher de sa lyre à onze cordes celles qui sont de trop, n'y en laissant que sept, afin que chacun, témoin de la severe police de la ville, se garde d'introduire dans Sparte rien d'opposé aux bonnes mœurs, & que la célébrité des jeux ne soit point troublée.* Un philosophe françois a fait sur ce décret la réflexion suivante. » Nous sommes bien » éloignés aujourd'hui d'attribuer » à la musique cette influence sur » les mœurs. La musique de Lully, » simple, naturelle, conforme au » caractere & à la poésie de notre » langue, cette musique qui fit les » délices des François dans le sie» cle de leur gloire, a fait place » à une musique plus difficile, » plus compliquée & plus savante, » sans que les magistrats se soient » opposés aux innovations de Ra» meau; ce grand-homme s'est » vu éclipsé à son tour par les » bouffons d'Italie. Gluck enfin a » triomphé de Rameau, des bouf» fons & de la musique italienne: » le gouvernement n'a vu dans » tous ces changemens que les di» vers degrés par lesquels un art » arrive à sa perfection; cepen» dant qui sait si la musique bril» lante & efféminée des Italiens, » accueillie en France avec un » enthousiasme si vif, n'a pas beau» coup contribué à introduire dans » la nation ce luxe, cette mol» lesse, cet esprit de frivolité, » qui la déshonore depuis si long» tems? J. J. Rousseau pensoit à » peu-près de même, lorsqu'il di» soit que nous n'avions point de » musique, & que si nous en avions » jamais une, *ce seroit tant pis* » *pour nous* ». Platon n'auroit pas contredit cette observation, lui qui ne croyoit pas qu'on put changer la musique nationale sans mettre en danger la constitution publique. On dit que ce fut Timothée qui introduisit dans la musique le Genre Chromatique, & qui changea l'ancienne maniere de chanter simple & unie, en une nouvelle maniere fort composée. Il florissoit vers l'an 340 avant Jesus-Christ.

TIMOTHÉE ammonite, général des troupes d'Antiochus Epiphane, qui ayant livré plusieurs combats à Judas Machabée, fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la derniere bataille, où son armée fut taillée en pieces, Timothée s'enfuit à Ga-

mere avec Chereas son frere, & il y fut tué. — Il y en avoit un autre de même nom, aussi général des troupes d'Antiochus, qui ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Machabée & par Jonathas son frere, qui défirent entiérement son armée. Timothée, étant tombé entre les mains de Dosithée & de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, & s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenoit captifs: ils le laisserent aller.

TIMOTHÉE, (S.) disciple de S. Paul, étoit de Lystres, ville de Lycaonie, né d'un pere païen & d'une mere juive. L'Apôtre étant venu à Lystres, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, & le circoncit, afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, & lui rendit de très-grands services. Lorsque l'Apôtre des Gentils revint de Rome en 64, il le laissa à Ephese pour avoir soin de cette église, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la 1re Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrit en général les devoirs de sa charge. L'Apôtre peu de tems après étant arrivé à Rome, & se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la 2e Epître, que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellens préceptes pour tous les ministres de l'église. On croit que Timothée vint à Rome où S. Paul l'appelloit, & fut témoin du martyre de ce saint Apôtre. Il revint ensuite à Ephese, dont il continua de gouverner l'église en qualité d'évêque, sous l'autorité de S. Jean, qui avoit la direction de toutes les églises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les Païens, lorsqu'il vouloit s'opposer à la célébration d'une fête impie en l'honneur de Diane, vers l'an 97.

TIMOTHÉE, Ier du nom, patriarche d'Alexandrie l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Epître* canonique: Balsamon nous l'a conservée. On lui attribue aussi quelques Vies de saints.

TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le 6e siecle, nous a laissé un bon *Traité sur les moyens de rappeller les Hérétiques à la Foi*, & *sur la maniere de se comporter avec ceux qui se sont convertis*. Cotelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta Græca*.

TINDALL, (Matthieu) né dans la province de Devon en Angleterre, l'an 1656, étudia sous son pere qui étoit ministre dans le lieu de sa naissance, & fut envoyé, à l'âge de 17 ans, au college de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été détrôné, Tindall publia un grand nombre d'Ouvrages en faveur du gouvernement, qui lui procurerent une pension de 200 livres sterlings, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, en août 1733. C'étoit une ame lâche & vénale, qui prenoit toujours le parti du plus fort; tour-à-tour catholique & protestant: partisan de Jacques lorsqu'il régnoit, & son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. On a de lui un livre impie, intitulé: *Le Christianisme aussi ancien que le Monde*, ou *l'Evangile, seconde Publication de la Religion de Nature*; 1730, in-4° & in-8°. Jean Conybeare, Jacques Foster & Jean Leland ont écrit fortement contre cet ouvrage, mal raisonné & mal écrit. Pope dans sa *Dunciade*, l'a traité suivant ses mérites.

TINMOUTH, (Jean de) moine de S. Alban en Angleterre, florissoit en 1370. Il a écrit les *Vies* de

157 saints, bretons, anglois, écossois, irlandois, & a intitulé son ouvrage *Sanctilogium*. On le conserve manuscrit dans la bibliotheque de Lambeth & dans la bibliotheque Cottonienne.

TINTORET, (Jacques Robusti, dit le) très-célebre peintre italien, naquit à Venise en 1512, & fut nommé le Tintoret, parce que son pere étoit teinturier. Il s'amusoit, dans son enfance, à crayonner des figures; ses parens jugerent, par cet amusement, des talens que la nature avoit mis en lui, & le destinerent à la peinture. Le Tintoret se proposa dans ses études, de suivre Michel-Ange pour le dessin, & Titien pour le coloris: ce plan lui fit une maniere où il y avoit beaucoup de noblesse, de liberté & d'agrément. Ce maître étoit fort attaché à son art, & n'étoit jamais si satisfait que lorsqu'il avoit ses pinceaux à la main; jusque-là qu'il proposoit de faire des tableaux pour le débourfé de ses couleurs, & qu'il alloit aider gratuitement les autres peintres. Le Tintoret fut employé par le sénat de Venise, préférablement au Titien & à François Salviati. Ce peintre a excellé dans les grandes ordonnances. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a, pour l'ordinaire, réussi à rendre les carnations, & il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Il mettoit beaucoup de feu dans ses idées. La plupart de ses sujets sont bien caractérisés. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, & même extravagantes. Ses figures de femmes sont gracieuses, & ses têtes dessinées d'un grand goût. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages, qui tous ne sont pas également bons; ce qui a fait dire de lui, qu'*il avoit trois pinceaux, un d'or, un d'argent, & un de fer*. Le Tintoret mourut en 1594, à 82 ans. Il fut aimé & estimé par toutes les personnes recommandables de son tems. On a gravé d'après lui. Ses principaux ouvrages sont à Venise.

TINTORET, (Dominique) fils du précédent, mort à Venise en 1637, âgé de 75 ans, réussissoit dans le portrait; mais il étoit inférieur à son pere pour les grands sujets.

TINTORET, (Marie) fille du célebre peintre de ce nom, naquit en 1560, & mourut en 1590. Née avec de grandes dispositions pour la peinture, Marie reçut de son pere, qui l'aimoit tendrement, tous les secours qu'elle pouvoit desirer. Elle réussissoit singuliérement dans le portrait, & fut fort employée dans ce genre; mais la mort la ravit à la fleur de son âge, & laissa son pere & son époux inconsolables de sa perte. Sa touche est facile & gracieuse; elle saisissoit parfaitement la ressemblance; son coloris étoit admirable. Elle excelloit aussi en musique.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, (Charles-François) médecin de la faculté de Caen, & de l'académie de Rouen, natif de Montebourg, au diocese de Coutances, mourut l'an 1774, dans la 53e année de son âge. Il connoissoit bien son art, & aux lumieres du médecin, il joignoit les agrémens d'un littérateur ingénieux & enjoué. Il passa une partie de sa vie dans la capitale, où il publia divers écrits. Les principaux sont: *L'Amour dévoilé*, ou *le Systême des Sympathistes*, 1751, in-12. II. *Amilée, ou la Graine d'hommes*, 1754, in-12: critique ingénieuse des ridicules des artistes, des savans, principalement des physiciens, des naturalistes, & de tous les faiseurs de systêmes. III. *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12. IV. *Essai sur l'Histoire oeconomique des Mers Occidentales de France*, 1760, in-8°, on y voit

par-tout le bon citoyen & le physicien éclairé. V. *Giphanthie*, 1760, 2 vol. in-8°, traduite en anglois & imprimée à Londres en 1761. Il a donné aussi une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Furetiere, fameux par les débats qu'il excita autrefois dans la république des lettres. Les ouvrages de cet auteur sont écrits d'un style élégant & facile; on y desireroit quelquefois plus de justesse dans les idées & moins d'un certain enthousiasme, qui est plutôt l'effet de la singularité que le fruit du génie.

TIPHAINE, (Claude) jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie & la théologie dans sa Société. Ses vertus & sa capacité le rendirent digne des premieres places de son ordre. Il fut recteur des colleges de Rheims, de Metz, de la Fleche, de Pont-à-Mousson, & provincial de la province de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savans: I. *Avertissement aux Hérétiques de Metz*. II. *Declaratio & Defensio Scholasticæ Doctrinæ SS. Patrum & Doctoris Angelici de Hypostasi, seu Persona*, &c, à Pont-à-Mousson, 1634, in-4°. III. Un Traité *De Ordine, seu de Priori & Posteriori*, à Rheims 1640, in-4°. Quoique jésuite, il soutenoit le sentiment des Thomistes sur la grace, & il n'en fut pas moins estimé dans sa compagnie, qui le perdit en 1641. Il mourut à Sens, avec la réputation d'un homme plein de piété & de douceur.

TIPHERNAS, *voy.* TIFERNAS.

TIRAQUEAU, (André) lieutenant-civil de Fontenai-le-Comte, sa patrie, devint conseiller au parlement de Bordeaux, puis enfin au parlement de Paris. Il travailla avec zele à purger le barreau des chicanes qui s'y étoient introduites, & administra la justice avec une intégrité peu commune. François I & Henri II se servirent de lui dans plusieurs affaires très-intéressantes. Ses occupations ne l'empêcherent point de donner au public un grand nombre de savans ouvrages. Il eut 20 enfans selon les uns, & 30 selon d'autres, & l'on disoit de lui « qu'il » donnoit tous les ans à l'état un » enfant & un livre ». Il mourut dans un âge très-avancé, en 1558, après avoir honoré sa patrie & son état. On a de lui: I. Un Traité *des Prérogatives de la Noblesse*, 1543, in-fol. II. Un autre *du Retrait lignager*. III. Des *Commentaires* sur *Alexander ab Alexandro*, Leyde 1673, 2 vol. in-fol. IV. Un *Traité des Loix du Mariage*, 1515, in-4°, & plusieurs autres livres dont le chancelier de l'Hôpital, son ami, faisoit cas. Ses ouvrages ont été recueillis en 5 vol. in-fol. 1574. On lui fit cette épitaphe: *Hic jacet qui, aquam bibendo, viginti liberos suscepit, viginti libros edidit. Si merum bibisset, totum orbem implesset.*

TIRESIAS, fameux devin, qui vivoit avant le siege de Troie, étoit fils d'Evere & de la nymphe Chariclo. Ayant un jour vu deux serpens accouplés sur le mont Citheron, il tua la femelle, & fut sur le champ métamorphosé en femme. Sept ans après, il trouva deux autres serpens de même, tua le mâle, & redevint homme aussi-tôt. Jupiter & Junon disputant un jour sur les avantages de l'homme & de la femme, prirent Tiresias pour juge, qui décida en faveur des hommes; mais il ajouta que les femmes étoient cependant plus sensibles. Jupiter, par reconnoissance, lui donna la faculté de lire dans l'avenir. Ce devin ayant un jour regardé Pallas pendant qu'elle s'habilloit, devint aveugle sur le champ. Son histoire fabuleuse est détaillée avec élégance dans le Poëme de Narcisse par Malfilâtre. Strabon rapporte que le sépulcre de Tiresias étoit auprès de la fontaine de Tilphuse, où il mourut fort âgé, fuyant de Thebes, ville de Béotie. On le re-

gardoit comme l'inventeur des Auspices, & on l'honora comme un dieu à Orcomene, où son oracle avoit beaucoup de célébrité.

TIRIN, (Jacques) jésuite, né à Anvers en 1580, professeur de l'Ecriture-Sainte, premier supérieur de la maison professe d'Anvers, & directeur de la mission en Hollande, mort le 14 juillet 1636, âgé de 56 ans, est très-connu par un *Commentaire* sur toute la *Bible*, en 2 vol. in-fol. imprimé nombre de fois. Il est plus étendu que celui de Menochius, & quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte, tel qu'il a été expliqué par les Peres & les commentateurs. On y trouve à la fin un *Index Controversiarum*, ouvrage méthodique & solide, & au commencement une bonne *Carte* de la Terre-Sainte, une *Chronologie* distribuée d'une maniere fort commode, des *Prologomenes* sur les anciens poids & monnoies des Hébreux, des Grecs & des Romains, comparés à ceux des Italiens, des Espagnols, des François, &c.

TIRON, (*Tullius-Tiro*) affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses bonnes qualités. Il nous reste plusieurs lettres de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettoit la santé de Tiron, qu'il avoit laissé malade à Patras, ville d'Achaïe; combien il ménageoit peu la dépense pour lui, & avec quel zele il le recommandoit à ses amis. « Je » vois avec plaisir (écrit-il à Atti- » cus) que vous vous intéressez à » ce qui regarde Tiron. Quoiqu'il » me rende toutes sortes de services, » & en grand nombre, je lui sou- » haite néanmoins une prompte » convalescence, plutôt à cause de » son naturel & de sa modestie, » qu'à cause des avantages qu'il » me procure ». Il inventa chez les Latins la maniere d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caracteres que les Romains appelloient *Notæ*, par le moyen desquels on écrivoit aussi vite qu'on parloit. Ceux qui écrivoient de cette maniere, s'appelloient *Notarii*, d'où nous est venu le nom de *Notaires*. Tiron avoit aussi composé la *Vie* de Cicéron, dont il étoit le confident & le conseil, & plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connoître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'académie des Inscriptions, nous a donné d'anciens Monumens écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses remarques & un alphabet, sous ce titre : *Alphabetum Tironianum, seu Notas Tironis explicandi Methodus : cum pluribus notis ad Historiam & Jurisdictionem tum ecclesiasticam, tum civilem pertinentibus*, Paris 1747, in-fol. C'est ce qu'a voulu rendre Martial dans le distique que nous avons rapporté à l'article RAMSAY (Charles); *voyez* ce mot.

TISIPHONE, l'une des trois Furies : *voyez* EUMÉNIDES.

TISSAPHERNE, *Tissaphernes*, un des principaux satrapes de Perse du tems d'Artaxercès Mnemon, commandoit dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frere d'Artaxercès, lui livra bataille à Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire; son maître lui donna le gouvernement de tous les pays dont Cyrus étoit auparavant gouverneur, & sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tissapherne ayant été battu par Agésilas, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Asie, encourut la disgrace d'Artaxercès, excité contre lui par sa mere Parisatis, & fut tué par ordre de ce prince, à Colosse en Phrygie.

TISSARD, (Pierre) prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1666, mort dans cette ville en 1740, enseigna les humanités & la théologie.

On a de lui plusieurs Pieces de vers, les unes en latin & les autres en françois ; & quelques Ecrits anonymes sur les contestations qui agitoient l'église.

TITAN, fils du Ciel & de Vesta (*voyez* SATURNE). Ses enfans étoient des géans qu'on appelloit aussi Titans, du nom de leur pere. Ils escaladerent le ciel & voulurent détrôner Jupiter : *voyez* ce mot.

TITE, (S.) grec & gentil, fut converti par S. Paul, à qui il servit de secretaire & d'interprete. Cet Apôtre le mena avec lui au concile de Jerusalem, & il ne voulut point qu'il se fit circoncire, pour marquer que la circoncision n'étoit point nécessaire ; quoique dans la suite il fit circoncire Timothée, en l'envoyant à Jerusalem, parce que les Juifs l'auroient regardé, sans cette précaution, comme impur & comme profane. S. Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageoient cette église ; & Tite alla ensuite le joindre en Macédoine, pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après il porta aux Corinthiens la 2e Lettre que S. Paul leur adressoit ; & vers l'an 65 de J. C., l'Apôtre l'ayant établi évêque de l'isle de Crete, il lui écrivit l'année suivante de Macédoine une Lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministere sacré. Tite mourut dans l'isle de Crete, fort âgé.

TITE, auteur ecclésiastique du 4e siecle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La Bibliotheque des Peres nous offre de cet auteur un *Traité contre les Manichéens*. Il fait honneur à son zele.

TITE, (*Titus Vespasianus*) né le 30 décembre l'an 40 de J. C., étoit fils de Vespasien son prédécesseur, & de Flavia Domitilla. Il servit sous son pere, & obtint le sceptre impérial l'an 79, après s'être signalé par la ruine de Jerusalem. Il donna dans cette expédition des marques de cruauté, en faisant crucifier les malheureux que la faim chassoit hors des murs, & qui ne pouvoient être responsables de l'opiniâtreté de leurs concitoyens ; mais la conduite des Juifs semble en quelque sorte excuser la maniere dont on les écrasa. Etant entré dans Jerusalem, il dit, selon le témoignage de Joseph : » C'est sous » la conduite de Dieu que nous » avons fait la guerre : c'est Dieu » qui a chassé les Juifs de ces for- » teresses, contre lesquelles les » forces humaines, ni les machi- » nes ne pouvoient rien ». Il étoit si pénétré de ce sentiment, que dans la suite, lorsque les nations lui envoyerent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritoit pas cet honneur. » Ce n'est » point moi (disoit-il) qui ai vaincu. » Je n'ai fait que prêter mes mains » à la vengeance divine ». Devenu empereur, il donna un édit très-rigoureux contre les Délateurs, & condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés delà devant les théatres, & enfin à être vendus comme esclaves & relégués dans des isles désertes : sévérité louable à bien des égards, mais qui dans sa généralité n'étoit pas sans inconvénient, & pouvoit compromettre la sécurité publique & particuliere des citoyens. Il donna de magnifiques spectacles, entr'autres, un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple, qu'il consultoit toujours avant que de lui donner une fête : attention peu assortie à la dignité d'un empereur ; mais il cédoit au besoin qu'il en avoit. S'étant souvenu un jour, qu'il ne s'étoit rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit : *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu* ! paroles qui ont épuisé

la louange & la critique. Le sentiment qu'elles expriment est louable sans doute, mais il paroît qu'il étoit inutile de l'afficher : d'ailleurs si personne ne s'étoit présenté pour recevoir des bienfaits, il n'y avoit aucun sujet de repentir ; la disposition de faire du bien doit suffire à l'homme vertueux. » Ce trait (dit » un homme d'esprit) s'il est vrai, » donne lieu de croire que ce prince » avoit plus de politesse dans l'es» prit que de générosité dans le » cœur ». Tite ne se servit jamais de son autorité pour faire mourir aucun de ses sujets. Il assuroit, qu'*il aimeroit mieux périr lui-même, que de causer la perte d'un homme :* sentiment louable dans un particulier, mais qui dans un empereur peut produire une administration foible. Il n'en donna que trop de preuves en désignant pour son successeur son frere Domitien, dont il connoissoit la scélératesse, & qui avoit conspiré contre lui. Sous le regne de Tite, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La premiere fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du Mont-Vésuve ; la seconde, l'incendie de Rome ; la derniere enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Tite se comporta comme un prince généreux ; il vendit les ornemens de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas long-tems de son bienfaiteur. Tite, se sentant malade, se retira au pays des Sabins ; mais il fut surpris, en y allant, d'une fievre violente. Il expira le 13 septembre, l'an 81 de J.C., âgé de 41 ans, après un regne de deux ans, 2 mois & 20 jours. On dit que, lorsque son frere Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige, sous prétexte de le rafraîchir ; il y rendit le dernier soupir. L'idée attachée au nom de Tite est supérieure à tous les éloges. Cependant quand on pense qu'il n'a pas régné 3 ans, & que tant de monstres ont débuté par les plus beaux commencemens, que Néron a été pendant 5 ans un prince à qui Trajan ne trouvoit rien de comparable, on ne peut s'empêcher de croire qu'on a peut-être précipité ou surchargé le tableau qu'on en a transmis à la postérité. Ses partisans même ont condamné ses débauches infames ; mais elles étoient trop communes chez un peuple corrompu, pour paroître flétrissantes. Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'on lui a fait. » Il répudia (dit Crevier) » Marcia, sans que nous sachions » la cause de ce divorce, qui » pourroit bien n'être autre que » ses amours avec Bérénice » (*voyez* ce mot). L'empereur Adrien voulut le faire passer pour un parricide qui avoit empoisonné Vespasien, afin de lui succéder plus promptement : mais on aime à croire que c'est une calomnie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que par comparaison avec cette multitude de tyrans odieux qui souillerent & désolerent Rome, Tite devoit paroître un prince admirable, & contraster avec eux d'une maniere avantageuse dans les fastes de l'histoire.

TITE-LIVE, (*Titus-Livius*) de Padoue, & selon d'autres d'Apone, passa une partie de sa vie, tantôt à Naples, tantôt à Rome, où Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, après la mort d'Auguste, le même jour qu'Ovide, l'an 17 de J. C. la 4e année du regne de Tibere. Son *Histoire Romaine*, qui commence à la fondation de Rome, & qui finissoit à la mort de Drusus en Allemagne, l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. On rapporte qu'un Es-

pagnol, après la lecture de cette histoire, vint exprès de son pays à Rome pour en voir l'auteur, & qu'après s'être entretenu avec lui, il s'en retourna sans faire attention aux beautés de cette capitale du monde. Cet ouvrage renfermoit 140 livres, dont il ne nous reste que 35, encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la 4e partie de son histoire. Jean Freinshemius a tâché de consoler le public de cette perte, & il y a réussi autant que la chose étoit possible. Il regne dans toutes les parties de l'ouvrage de Tite-Live une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions & les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure: étendu ou serré, plein de douceur & de force, selon l'exigence des matieres; mais toujours clair & intelligible. » On reproche » cependant (dit l'abbé des Fon» taines) quelques défauts à Tite» Live. Le premier, c'est de s'être » laissé trop éblouir de la grandeur » de Rome, maîtresse de l'univers. » Parle-t-il de cette ville encore » naissante? Il la fait la capitale » d'un grand empire, bâtie pour » l'éternité, & dont l'agrandisse» ment n'a point de bornes. Il » tombe quelquefois dans de pe» tites contradictions; & ce qui » est moins pardonnable, il omet » souvent des faits célebres & im» portans ». On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son histoire. Mais Pignorius croit que cette *Patavinité* dont on a tant parlé, regardoit seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employoit une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant *Sibe* & *Quase* pour *Sibi* & *Quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistoit simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période : redondance de style, qui déplaisoit à Rome & qui faisoit connoître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé; tantôt une mule a engendré; tantôt les hommes & les femmes ont changé de sexe : ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang & de lait. Des esprits superficiels & faux qui ont osé comparer ces fables avec des faits avérés, n'ont sans doute pas réfléchi sur la considération due à des contes populaires, & celle qu'on doit à des autorités respectables, à des témoins oculaires, judicieux, irréprochables, qui rapportent des événemens qui dans leurs causes, leur but & leurs divines circonstances, présentent de nouveaux motifs de crédibilité. L'édition de Tite-Live à Venise 1470, est fort rare. Les meilleures sont les suivantes, Geneve 1609, in-fol. Elzevir, 1634, 3 vol. in-12, auxquelles on joint les notes de Gronovius, 1 vol... *Cum notis Variorum*, 1665 ou 1679, 3 vol. in-8°... *Ad usum Delphini*, 1676 & 1680, 6 vol. in-4°... Celle de Drakenborg, 1738, 7 vol. in-4°... de le Clerc, Amsterdam 1710, 10 vol. in-12... d'Héarne, Oxford 1708, 6 vol. in-8°. Enfin Crevier a publié une édition de cet historien en 6 vol. in-4°, 1735, enrichie de notes savantes & d'une préface écrite avec élégance. On l'a réimprimée en 6 vol. in-12. Guérin en a donné une Traduction: *voyez* son article.

TITELMAN, (François) né à Hasselt, ville de la principauté de Liege, vers l'an 1498, se fit recollet à Louvain; ayant ensuite entendu parler de la réforme des Capucins, il embrassa ce genre de vie à Rome en 1535, & mourut en odeur de sainteté à Anticoli, le 12 septembre 1537. Il étoit versé

dans les langues grecque, hébraïque & chaldéenne. Ses écrits sont en grand nombre. Les principaux sont : I. Des *Commentaires* sur toutes les *Epîtres* des Apôtres, Anvers 1540, in-8°. II.... sur les *Pseaumes*, Anvers 1573, in-fol. III.... sur *Job*. IV.... sur les *Cantiques*. V.... sur *S. Matthieu* & *S. Jean*. VI. Des *Dissertations* contre Erasme, &c. Richard Simon qui n'étoit pas prodigue de louanges, en donne à Titelman.

TITI, (Robert) né en Toscane vers le milieu du 16e siecle, se fit connoître de bonne heure par son amour pour les lettres, & par ses succès. Padoue & Pise l'appellerent successivement pour y professer les belles-lettres, & il s'acquitta de son emploi avec distinction. Il nous reste de lui des Poésies estimées de leur tems, peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les trouve avec celles de Gherard, 1571, in-8°. On a encore de cet auteur des Notes assez bonnes sur quelques auteurs classiques ; dix Livres sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Il mourut en 1609, à 58 ans.

TITIANE, (*Flavia Titiana*) femme de l'empereur Pertinax, & fille du sénateur Flavius Sulpicianus, passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachemens criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome ; mais Pertinax, très-déréglé lui-même, selon quelques auteurs, ou subjugué par une lâche complaisance, n'osa s'y opposer. Titiane ne jouit pas long-tems du rang suprême. Pertinax fut tué par les soldats prétoriens en mars 193, & l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, 87 jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

TITIEN, (Le) peintre, dont le nom de famille est *Vecelli*, né à Cadore dans le Frioul, en 1477, mort en 1576, montra dès son enfance une forte inclination pour son art. Il entra à l'âge de 10 ans chez Gentil, & ensuite chez Jean Bellin, où il demeura long-tems. La réputation du Giorgion excita dans le Titien une heureuse émulation, & l'engagea à lier une étroite amitié avec lui, pour être à portée d'étudier sa maniere. Le Giorgion s'appercevant des progrès rapides de son disciple, & de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. Le Titien se vit peu de tems après sans rival par la mort du Giorgion. Il étoit desiré de tous côtés ; on le chargea de faire les ouvrages les plus importans, à Vicence, à Padoue, à Venise & à Ferrare. Le talent singulier qu'il avoit pour le Portrait, le mit encore dans une haute réputation auprès des grands & des souverains. Charles-Quint s'est fait peindre jusqu'à 3 fois par le Titien. Ce prince le combla de biens & d'honneur, le fit chevalier, comte palatin, & lui assigna une pension considérable. Les poëtes ont beaucoup célébré ses talens supérieurs, & il est un des hommes qui a le plus joui de la vie. En effet, son opulence le mettoit en état de recevoir à sa table les grands & les cardinaux avec splendeur. Si son caractere doux & obligeant, son humeur gaie & enjouée, le faisoient aimer & rechercher, son mérite le rendoit respectable. Il conserva une santé robuste jusqu'à 99 ans. Ce grand peintre traitoit également tous les genres ; il rendoit la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevoit sous sa main l'impression convenable à son caractere. Son pinceau tendre & délicat, a peint merveilleusement les femmes & les enfans. Ses figures d'hommes ne sont pas si bien traitées. Il a pos-

fédé, dans un degré supérieur, tout ce qui regarde le coloris, & personne n'a mieux entendu le paysage ; il a eu aussi l'intelligence du clair-obscur. Les reproches qu'on lui fait, sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir manqué souvent l'expression des passions de l'ame, de s'être répété quelquefois, enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronismes dans ses ouvrages. Le Titien laissoit son cabinet ouvert à ses éleves, pour copier ses tableaux. On rapporte que sa vue, sur la fin de sa vie, s'étant affoiblie, il vouloit retoucher ses premiers tableaux qu'il ne croyoit pas d'un coloris assez vigoureux. Mais ses éleves s'en étant apperçus, mirent de l'huile d'olive, qui ne seche point, dans ses couleurs, & effaçoient ce nouveau travail pendant son absence : c'est par ce moyen que plusieurs de ses chef-d'œuvres ont été conservés. *Voyez* VECELLI.

TITIUS, (Gérard) théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1620, fut disciple de George Calixte, & devint professeur en hébreu & en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681. On a de lui : I. Un *Traité des Conciles*, Helmstad 1656, in-4°. II. Un autre *De l'Insuffisance de la Religion purement naturelle & de la nécessité de la Révélation*, 1667, in-4°.

TITIUS, (Gottlieb Gérard) habile jurisconsulte, natif de Nordhausen, mort à Leipsick le 10 avril 1714, après y avoir professé le droit civil. On a de lui plusieurs Ouvrages sur la Jurisprudence, tant civile que publique de l'Allemagne.

TITYUS, géant énorme, fils de Jupiter & d'Elara, naquit dans un antre, où sa mere s'étoit cachée pour se dérober à la colere de Junon, & passa pour fils de la Terre. Apollon & Diane le tuerent à coups de fleches, ou selon d'autres il fut foudroyé, pour avoir voulu faire violence à Latone leur mere. Il étoit attaché comme Prométhée dans les enfers, où un vautour insatiable rongeoit sans relâche ses entrailles renaissantes : ce géant couvroit 9 arpens de terre, de son corps étendu. Rien de plus expressif que la description que fait Virgile (*Æneid. l. 6*) de cet étrange supplice ; symbole du remord & des angoisses qui déchirent les ames criminelles.

TITON DU TILLET, (Evrard) né à Paris en 1677 d'un secretaire du roi, fit ses études au college des Jésuites à Paris. Il en sortit avec un goût vif pour les belles-lettres, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. A l'âge de 15 ans il suivit le parti des armes jusqu'à la paix de Ryswick ; alors il acheta une charge de maître-d'hôtel de la dauphine, mere de Louis XV. La mort prématurée de cette princesse, le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, & saisit les beautés des chef-d'œuvres sans nombre de peinture & de sculpture qui égalent l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour il fut commissaire-provincial des guerres ; il exerça cette charge avec une rare générosité. Son attachement pour Louis XIV, & son admiration pour les hommes de génie, lui inspirerent, dès 1708, l'idée d'élever un Parnasse en bronze à la gloire de ce roi, & des poëtes & musiciens qui avoient illustré son regne. Ce beau monument qui fut achevé en 1718, est placé aujourd'hui dans la bibliotheque du roi. C'est un *Parnasse*, représenté par une montagne d'une belle forme & un peu escarpée. Louis XIV y paroit sous la figure d'Apollon, couronné de laurier, & tenant une lyre à la main. On voit sur une terrasse, au-dessus de l'Apollon,

les trois Graces du Parnasse François, mesdames de la Suze & des Houlieres, & mademoiselle de Scuderi. Huit poëtes célebres & un excellent musicien, du regne de Louis le Grand, occupent une grande terrasse qui regne autour du Parnasse. Ils y tiennent la place des neuf Muses. Ces hommes sont Pierre Corneille, Moliere, Racan, Ségrais, la Fontaine, Chapelle, Racine, Despréaux & Lulli. Les poëtes moins célebres ont des médaillons. Du Tillet donna en 1727 la Description de ce monument, avec l'extrait de la vie & le catalogue des ouvrages des poëtes qu'il y avoit placés, en un vol. in-12. Cet ouvrage fut bien accueilli du public. Il le fit réimprimer en 1732, in-folio, & le dédia au roi. Depuis cette époque il donnoit des Supplémens tous les 10 ans, des hommes morts pendant ces intervalles : ces Supplémens viennent jusqu'en 1760. Il mourut d'un catarrhe, le 26 décembre 1762, âgé de près de 86 ans. Cet illustre citoyen étoit d'une société & d'une conversation aussi utiles qu'agréables. Il se faisoit un plaisir & un devoir d'accueillir tous ceux qui cultivoient les lettres, & de secourir, sans faste & sans ostentation, ceux d'entr'eux qui étoient dans le besoin. Il savoit le latin, l'espagnol & l'italien. On peut voir dans le dernier *Supplément du Parnasse*, le nombre des souverains auxquels il a fait hommage de ses livres, de ses estampes, de ses médaillons, ainsi que le détail des riches présens qui lui ont été envoyés. On a encore de du Tillet un *Essai sur les honneurs accordés aux Savans*, in-12, où l'on trouve des recherches; mais dont le style est négligé & monotone, ainsi que celui de sa Description.

TITUS, *voyez* TITE.

TIXIER, (Jean) en latin *Ravisius Textor*, de St-Saulge dans le Nivernois, & seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres, avec un succès distingué, au college de Navarre à Paris. Il fut recteur de l'université de cette ville en 1500, & mourut en 1522, à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui : I. Des *Lettres*, 1560, in-8°. II. Des *Dialogues*. III. Des *Epigrammes*. IV. *Officinæ Epitome*, 1663, in-8°. V. Une édition de *Opera Scriptorum de claris Mulieribus*, Paris 1651, in-folio. Ces différens ouvrages sont assez bien écrits en latin, & on peut le mettre au rang des habiles humanistes de son siecle.

TOBIE, de la tribu de Nephtali, demeuroit à Cadès, capitale de ce pays, & avoit épousé Anne de la même tribu, dont il eut un fils qui portoit son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme & son fils, il ne se souilla jamais en mangeant, comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grace auprès de Salmanasar, qui le combla de biens & d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi, que pour soulager ses freres captifs. Il alloit les visiter, & leur distribuoit chaque jour ce qu'il pouvoit avoir. Un jour à Ragès, ville des Medes, Gabelus son parent ayant besoin de dix talens, Tobie, qui avoit reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta, sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie ; cependant Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, & il lui tomba, d'un nid d'hirondelle, de la fiente chaude sur les yeux, qui le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avoit prêté

prêté à Gabelus. Le jeune-homme partit aussi-tôt avec l'Ange Raphaël qui avoit pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara, sa cousine, fille de Raguel, veuve de 7 maris que le démon avoit étranglés. Tobie se mit en prieres, & chassa l'Ange de ténebres. Raphaël le ramena ensuite chez son pere, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'Ange lui avoit indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J. C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobies ont écrit eux-mêmes leur Histoire, ou que du moins le *Livre* qui porte leur nom a été composé sur leurs mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, que S. Jerôme traduisit en latin sur le texte chaldaïque, & c'est sa traduction que l'église a adoptée, comme la plus simple, la plus claire & la plus dégagée de circonstances étrangeres. Nous en avons aussi des versions en hébreu, en grec & en syriaque, faites sur la latine; & quelques autres où les faits sont plus détaillés, ce qui a fait croire à quelques critiques que Tobie avoit écrit son Histoire & l'Abrégé de son Histoire. Les Juifs ne reconnoissent pas ce livre pour canonique; mais ils le lisent avec respect, comme contenant une histoire vénérable, & pleine de sentimens touchans & d'excellentes leçons de morale. C'est le parfait modele d'un pere & d'un fils religieux.

TOCHO, goth très-adroit à tirer de l'arc, ne manquoit jamais d'abattre d'un coup de fleche une pomme au bout d'un bâton, dans quelqu'éloignement qu'on la mît à la portée de l'arc. Cette réputation le fit connoître à Harand, son roi, qui voulut en voir une expérience, & qui lui commanda d'abattre une pomme de dessus la tête de son fils. Il obéit, après s'être armé de trois fleches, & perça la pomme de part en part. Le roi lui ayant demandé ensuite pourquoi il s'étoit armé de trois fleches? Tocho lui répondit que » c'étoit pour décocher les » deux autres contre lui, en cas » qu'il eût le malheur de blesser ou » de tuer son fils «. On conte aussi la même chose de Tell, qui eut tant de part aux premiers soulevemens de la Suisse contre la maison d'Autriche; mais on sait quelle foi il faut ajouter à tous ces petits contes, dont des historiens crédules ont chargé leurs compilations.

TOD, (André) né à Dieppe, docteur en droit, prêtre de l'Oratoire, mort en 1630, est connu par la *Traduction* des *Annales* de Baronius, dont le 1er vol. parut à Paris en 1614, in-fol. Son style est fort pur pour le tems où il écrivoit. Il avoit espéré d'en donner la continuation; mais ses voyages, ses emplois & les occupations qui en sont inséparables, ne lui en laisserent pas le loisir.

TOICT, (Nicolas du) natif de Lille en Flandre, se fit jésuite en 1630. Il sollicita avec empressement d'être envoyé dans les missions étrangeres: ses supérieurs seconderent son ardeur, & il fut destiné pour les missions du Paraguai où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, & mourut consommé de travaux vers l'an 1680. On a de lui l'*Histoire des Missions dans le Paraguai, l'Uraguai*, &c, Liege 1673, in-fol. en latin.

TOINARD, *voyez* THOYNARD.

TOIRAS, (Jean du Caylar de St-Bonnet, marquis de) né à St-Jean de Cardonnenques en 1585, étoit d'une ancienne maison du Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri IV, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de sa vénerie, puis capitaine de sa voliere. Il excelloit dans tout ce qui regarde la

chasse ; il n'y avoit point d'homme qui tirât plus juste, & c'est par ce talent qu'il se fit connoître à la cour. Son emploi l'empêchant de satisfaire sa principale passion, celle des armes, il prit une compagnie dans le régiment des gardes, & il donna des marques de sa bravoure aux sieges de Montauban & de Montpellier. Elevé au poste de maréchal-de-camp, il se trouva à la prise de l'isle de Rhé, dont il eut le gouvernement, & qu'il défendit contre les Anglois qui furent obligés de lever le siege. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat, & défendit en 1630 Casal contre le marquis de Spinola, général espagnol. Ses freres ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions & de son gouvernement. Il adoucit les chagrins de sa disgrace par un voyage en Italie. Il reçut à Rome, à Naples, à Venise, &c, tous les honneurs dont il étoit digne. Victor-Amedée, duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant-général de son armée. Il remplissoit ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué en 1636, devant la forteresse de Fontanette dans le Milanez. Michel Baudiere a écrit sa *Vie* in-12.

TOLAND, (Jean) né l'an 1670, dans le village de Redcastle, près de Londonderi en Irlande, fut élevé dans la religion catholique. Il fit ses études en l'université de Glasgow, puis dans celle d'Edimbourg, où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé quelque tems à Leyde, il se retira à Oxford, y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Son goût pour les paradoxes & les nouveautés le tira de l'obscurité où il avoit croupi jusqu'alors. Il publia divers ouvrages sur la religion & sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme, l'athéisme même paroissent à découvert. Cet impie fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu mieux qu'il ne méritoit. Delà étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugene, qui lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses & par ses débauches. Sa conduite auroit dû faire beaucoup de tort à ses opinions : elles se répandirent pourtant dans sa patrie. Toland plaisoit aux Anglois, par les endroits même qui le rendoient ridicule aux yeux des autres nations : par son animosité contre les François, les Catholiques & les Stuarts. Cet homme singulier mourut à Londres en 1722, à 52 ans, après s'être fait une épitaphe très-flatteuse, qui n'est rien moins qu'un tableau fidele de son caractere. Il étoit vain, bizarre, singulier ; rejetant un sentiment, précisément parce qu'un auteur célebre l'avoit soutenu ou embrassé. Opiniâtre dans la dispute, il la soutenoit avec l'effronterie & la grossiéreté d'un cynique. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Religion Chrétienne sans Mysteres*, publiée en anglois à Londres, en 1696, in-8°. Ce livre impie fut condamné au feu en Irlande l'année suivante : ce qui n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*, son impudence augmentant avec les humiliations & les châtimens qu'elle essuyoit. II. *Amyntor*, *& Défense de la Vie de Milton*, à Londres 1699, in-8° : ouvrage aussi pernicieux que le précédent. III. L'*Art de gouverner par parties*, 1701, in-8°. IV. *Le Nazaréen*, ou *le Christianisme Judaïque*, *Païen & Mahométan*, &c, 1718, in-8°, fruit de l'impiété la plus grossiere, ainsi que les suivans. V. *Pantheisticon*, *seu Formula celebrandæ societatis Socraticæ*, in-8°, *Cosmopoli*, Londres 1720. VI. *Adeisidæmon*, *sive Titus-Livius à superstitione*

vindicatus : annexæ sunt Origines Judaicæ, à La Haye, en 1709, in-8°. Il y soutient que les Athées sont moins dangereux à l'état que les superstitieux : paradoxe cent fois réfuté (*voyez* le *Catéch. Philos.* liv. I, chap. 5). Il prétend que Moyse & Spinosa ont eu à-peu-près les mêmes idées de la Divinité : assertion qui suffit seule pour faire connoître le désordre de sa tête ; elle fut réfutée plus sérieusement qu'elle ne le méritoit, par Huet, évêque d'Avranches, sous le nom de *Morin*, & par Elie Benoît. Les livres de Toland, excepté les deux derniers, sont en anglois. La plupart ont, comme on l'a vu, des titres extravagans, & renferment des idées encore plus extravagantes. Il écrivoit d'une maniere confuse, embrouillée & fatigante : aussi, en voulant nuire à la religion, il ne se fit du mal qu'à lui-même, & il eut encore moins d'admirateurs que de disciples. VII. *L'Angleterre libre*, 1701, in-8°. VIII. Divers *Ecrits contre les François*, 1726, 2 vol. in-8°, & quelques autres livres de politique, moins mauvais que ses ouvrages sur la religion.

TOLEDE, (Ferdinand-Alvarez de) duc d'Albe, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne, dut son éducation à Frédéric de Tolede, son grand-pere, qui lui apprit l'art militaire & la politique. Il porta les armes à la bataille de Pavie, & au siege de Tunis, sous l'empereur Charles-Quint. Devenu général des armées d'Espagne en 1538, il servit sa nation avec succès contre la France, dans la Navarre & dans la Catalogne. Elevé au poste de généralissime des armées impériales, il marcha contre les Protestans d'Allemagne en 1546. Il gagna l'année suivante la fameuse bataille de Mulberg, où les Protestans furent entiérement défaits. L'électeur de Saxe, leur général, y fut fait prisonnier, avec Ernest, duc de Brunswick, & plusieurs autres chefs. Cette victoire fut suivie de la prise de Torgau, de Wittemberg, & de la réduction de tous les rebelles. Après s'être signalé en Allemagne, il suivit l'empereur au siege de Metz, où il fit des prodiges de valeur, que le courage des assiégés rendit inutiles. Philippe II, successeur de Charles-Quint, se servit de lui avec le même avantage que son pere. En 1567, les habitans des Pays-Bas, où les nouvelles erreurs s'étoient introduites avec l'esprit de rebellion qui les a accompagnées par-tout, menaçoient d'un soulevement. Philippe II envoya le duc d'Albe pour les contenir. Ce choix annonça la plus grande sévérité. On se souvenoit que Charles-Quint, délibérant sur le traitement qu'il feroit aux Gantois, qui se révolterent en 1539, avoit voulu savoir le sentiment du duc, qui répondit qu'*une patrie rebelle devoit être ruinée*. Les premieres démarches du duc d'Albe confirmerent l'opinion qu'on avoit de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmond & de Horn. Après cette exécution, qui lui parut nécessaire au repos public, il marche aux confédérés & les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres, après l'action, par un régiment de Sardaigne. Ce crime fut puni comme il le méritoit. Il fit pendre sur le champ les auteurs de l'incendie, & dégrada toutes les compagnies, excepté une qui n'étoit point coupable : trait qui prouve suffisamment que le sévere & inexorable général vouloit l'ordre à tout prix, & détestoit souverainement des cruautés inutiles & illégales commises de sang-froid. Le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune Frédéric de Tolede, chargé de l'ob-

server, envoya conjurer le duc d'Albe, son pere, de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc, qui est persuadé avec raison, que les subalternes ne doivent pas se mêler de juger s'il faut ou s'il ne faut pas combattre, répond : » Allez dire à mon » fils, que sa demande ne lui est » pardonnée qu'à cause de son » inexpérience & de sa jeunesse «. Ses succès augmenterent tous les jours. Après la prise de Harlem, le duc d'Albe quitta les Pays-Bas pour retourner en Espagne, précédé du bruit de ses victoires, dont la vanité avoit néanmoins affoibli l'éclat. Car après avoir fait construire à Anvers une bonne citadelle, il y avoit placé sa statue en bronze. Il étoit représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville ; à ses pieds étoient la noblesse & le peuple, qui prosternés sembloient lui demander grace. Les deux statues allégoriques avoient des écuelles pendues aux oreilles, des besaces au cou, pour rappeller le nom de *Gueux* que l'on avoit donné aux mécontens. Elles étoient entourées de serpens, de couleuvres & d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la malice & l'avarice : vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisoit au-devant du piédestal cette inscription fastueuse : *A la gloire de Ferdinand-Alvarez de Tolede, duc d'Albe...... pour avoir éteint les séditions, chassé les rebelles, mis en sûreté la religion, fait observer la justice, & affermi la paix dans ces provinces.* Ce général laissa le gouvernement des Pays-Bas à don Louis de Requesens, grand-commandeur de Castille, en 1574, qui par une conduite molle & connivante, releva le courage des révoltés abattu par son prédécesseur, & prouva par les effets de son indulgence, que les sectaires & les rebelles ne réclament la douceur que pour se fortifier & se faire redouter. Le duc d'Albe jouit d'abord à la cour de la faveur que méritoient ses services ; mais s'étant opposé au mariage de son fils, le roi Philippe II, qui avoit projeté cet hymen, l'envoya prisonnier à Uzeda. Il obtint sa liberté 2 ans après, & fut mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal l'an 1581. Cet habile général y fit autant de conquêtes que d'entreprises. Il défit don Antoine de Crato, qui s'étoit fait proclamer roi, & se rendit maître de Lisbonne. Il y fit un butin inestimable, qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville. Tant de succès lui susciterent des jaloux. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une partie des sommes qui lui avoient été remises durant les différentes expéditions : comme on lui en demandoit compte, il répondit qu'il n'avoit à en rendre qu'au roi. » S'il me le demande, je » lui mettrai en ligne de compte » des royaumes conservés ou con- » quis, des victoires signalées, des » sieges très-difficiles, & soixante » ans de service «..... Philippe satisfait fit cesser les poursuites : le duc d'Albe mourut peu de tems après en 1582, à 74 ans, sans avoir eu le tems de jouir du fruit de ses nouvelles victoires (*voyez* sa *Vie*, Paris 1698, 2 vol. in-12). Il laissa la réputation d'un général expérimenté & d'un politique habile. » Le duc d'Albe, dit l'abbé Raynal (*Hist. du Stathoudérat*) » l'un des plus grands » capitaines du seizieme siecle, joi- » gnoit à une naissance distinguée, » des biens immenses. Il avoit la » démarche grave & le maintien » austere, l'air noble & le corps » robuste, le discours mesuré & » le silence éloquent. Il étoit so- » bre & dormoit peu, travailloit » beaucoup, écrivoit lui-même

» toutes ses affaires. Toutes les » circonstances de sa vie offrent » un spectacle intéressant. Son en» fance fut raisonnable, & l'âge » avancé ne lui apporta ni ridicule » ni foiblesse. Le tumulte des camps » ne fut pas pour lui une occa» sion de dissipations, ce fut dans » la licence des armes qu'il se » forma à la politique. Lorsqu'il » opinoit dans les conseils, il » n'avoit égard ni aux desirs du » monarque, ni aux intérêts des » ministres; il se déclaroit tou» jours pour le parti qu'il croyoit » le plus juste; souvent il rame» noit ceux qui l'écoutoient à la » probité, & lorsque ses efforts » étoient inutiles, il ne les sui» voit pas au moins dans leur in» justice. On ne trouve point dans » les fastes de sa nation un ca» pitaine plus habile que lui à » faire la grande guerre avec peu » de troupes, à ruiner les plus » fortes armées sans les combat» tre, à donner le change aux en» nemis & à ne le jamais pren» dre, à gagner la confiance du » soldat & à étouffer ses mur» mures. On prétend que dans » soixante ans de guerre sous di» vers climats, contre différens » ennemis, durant toutes les sai» sons, il n'a jamais été battu, » ni prévenu, ni surpris. Quel » homme s'il n'avoit terni l'éclat » de tant de talens & de vertus » par une sévérité outrée »! C'est aux événemens qui ont suivi l'administration du duc d'Albe, c'est à l'histoire des provinces où l'on a traité plus mollement que lui les sectaires & les rebelles, à décider si sa *sévérité* fut effectivement *outrée*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que comparée à la conduite des révoltés envers les partisans de l'ancienne religion & les sujets fideles au souverain, la conduite du duc ne peut que mériter des éloges; sa sévérité, ou, si l'on veut, sa dureté légale après tout & conforme à la marche judiciaire la plus scrupuleuse, forme un contraste bien saillant avec celle de la plupart des chefs de la rebellion & de leurs subalternes, dont les cruautés n'avoient d'autres regles que le fanatisme & le caprice. Les déclamations perpétuelles contre Philippe II & son général, & l'affectation marquée de ne rien dire des atrocités inouies des rebelles, sont excellemment confondues dans le savant & touchant ouvrage : *De Crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, par Havensius, 1608, in-8°; dans le *Theatrum crudelitatis Hæreticorum nostri temporis*, Anvers 1592, pag. 57 & suiv.; dans *Mortes illustres & gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis occisi sunt*, par Philippe Alegambe, & sur-tout dans l'*Abrégé de l'Histoire de la Hollande*, par M. Kerroux (Leyde 1778, t. 2, p. 310). Ce dernier auteur, hollandois & protestant, après avoir parlé du faux bruit, que certains incendiaires menaçoient les villes de la Nord-Hollande, continue de cette sorte. » Les tourmens les » plus affreux arracherent à ces » prétendus incendiaires le nom » de quelques riches paysans ca» tholiques, qu'ils accuserent de » tous les crimes dont on vou» loit qu'ils les accusassent. C'é» toit-là où le cruel Sonoi (ou » Snoy) les attendoit. Ces déla» teurs, malgré leurs rétractations, » malgré même les promesses faites » à quelques-uns d'eux de leur » accorder la vie s'ils chargeoient » ces paysans, expirerent dans les » plus affreux supplices. Mais les » cruautés inouies, exercées con» tre quelques-uns de ces infor» tunés paysans, faussement ac» cusés, ne pourroient être crues, » si elles n'étoient pleinement at» testées par les procédures. Nous » voudrions épargner ces horreurs

» à nos lecteurs, mais l'impar-
» tialité de l'histoire ne nous per-
» met pas de cacher ces excès
» dont un parti s'est rendu cou-
» pable, pour ne découvrir que
» ceux du parti ennemi. Les tour-
» mens ordinaires de la question
» la plus cruelle ne furent que
» les moindres des maux que l'on
» fit souffrir à ces innocens. Leurs
» membres disloqués, leurs corps
» déchirés de verges, étoient en-
» suite enveloppés dans des linges
» trempés dans de l'eau-de-vie;
» on y mettoit le feu, & on les
» laissoit dans cet état jusqu'à ce
» que leur peau noircie & reti-
» rée, découvrit les nerfs dans
» différentes parties de leurs corps.
» On employoit le soufre, & sou-
» vent même jusqu'à une demi-
» livre de chandelles pour leur
» brûler les aisselles & les plantes
» des pieds. Ainsi martyrisés, on
» les laissoit quelques nuits cou-
» chés par terre sans couverture,
» & à force de coups on chas-
» soit le sommeil loin d'eux. Du
» hareng pec & autres alimens
» salés étoient la nourriture qu'on
» leur donnoit, pour allumer dans
» leurs entrailles tous les feux
» d'une soif dévorante, sans leur
» permettre l'usage d'un verre
» d'eau, quelques supplications
» qu'ils fissent pour en obtenir. On
» posoit des frélons sur le nom-
» bril des patiens, & l'on en re-
» tiroit l'aiguillon qu'ils y avoient
» fiché de la longueur de l'arti-
» culation d'un doigt. Sonoi lui-
» même avoit envoyé à cet af-
» freux tribunal certain nombre
» de rats que l'on plaçoit sur la
» poitrine & sur le ventre de ces
» infortunés, sous un instrument
» de pierre, ou de bois fait ex-
» près & recouvert d'une plaque
» de cuivre : le feu posé sur cette
» plaque forçoit ces animaux à
» ronger les chairs & à se faire
» un passage jusqu'au cœur & aux
» entrailles. On brûloit ces bles-
» sures avec des charbons ardens;
» l'on faisoit couler du lard fondu
» sur ces corps ensanglantés. A
» l'une de ces malheureuses vic-
» times de la fureur la plus fa-
» natique, l'on frotta de crême
» cette partie que la pudeur dé-
» fend de nommer, & on la fit
» sucer à un veau de lait. D'au-
» tres horreurs plus révoltantes en-
» core furent exercées avec un
» sang-froid, dont à peine on
» pourroit trouver d'exemple chez
» les Cannibales; mais la décence
» nous défend de poursuivre. L'un
» de ces malheureux mourut dans
» les tourmens de la torture. Ses
» juges fanatiques crurent couvrir
» l'atrocité de leur barbarie, en
» faisant courir le bruit ridicule
» que le diable lui avoit rompu
» le cou. Un autre vaincu par
» les douleurs qu'on lui avoit fait
» souffrir, & flatté de la pro-
» messe qu'il conserveroit sa vie
» & ses biens, avoua enfin tout
» ce qu'on voulut; ses juges aussi-
» tôt prononcerent sa sentence au
» nom de Sonoi, & le condam-
» nerent à avoir le cœur arraché
» & à être écartelé. On remarque
» que, quoiqu'on eût eu la cruelle
» précaution de l'enivrer le jour
» de son exécution, qui se fit à
» Hoorn malgré toutes les oppo-
» sitions du magistrat, il assigna
» le ministre réformé, qui l'ac-
» compagnoit à la mort, à com-
» paroître dans trois jours devant
» le tribunal du souverain juge.
» Ce ministre, qui avoit été té-
» moin de toutes les protestations
» que le patient avoit faites de
» son innocence, se retira chez
» lui dans l'abattement de la plus
» sombre tristesse, & mourut réel-
» lement au bout du terme, ou
» peu après ». On dira peut-être
que ces fureurs sont celles d'un
particulier, qu'elles ne tiennent pas
aux principes & à l'esprit de la
révolution que le duc d'Albe, a
combattue. Mais ignore-t-on les

excès des autres fanatiques qui ne le cédoient en rien à Sonoi? D'un Guillaume de la Marck, par exemple, le *des Adrets* des Pays-Bas, qui dans une seule année (1572) tua par des supplices inouis, plus de paisibles citoyens & de prêtres catholiques, que le duc d'Albe ne fit légalement punir de rebelles dans tout le cours de son administration? Du reste, l'auteur protestant, que nous transcrivons ici, réfute lui-même cette objection. » On voudroit en vain chercher des motifs pour excuser » les procédures de cette horrible » commission, elles ont imprimé » une tâche éternelle au nom hollandois; & quoique Sonoi, le » principal auteur de ces sanglantes » tragédies, fut étranger, la nation, qui n'osa s'y opposer » ou l'en punir, ne se lavera » jamais du reproche de barbarie, » dont elle s'est gratuitement couverte aux yeux de toute l'Europe. On prétend que tout ce » qui se fit alors, ne fut qu'un » moyen pour ôter pour toujours » aux Catholiques le prétexte & » l'envie de chercher à introduire » du changement dans le gouvernement. Moyen atroce, & » qu'aucune raison d'état ne légitimera jamais, non plus que » les cruautés inouies exercées contre des gens absolument innocens » des crimes dont on les accusoit, » & dont on ne peut lire les affreux détails sans frémir d'horreur, & sentir des mouvemens » d'indignation & de haine ». Comment après cela le puritain Watson, animé de l'esprit de cette même faction, qui s'est souillée par de si brutales cruautés, ose-t-il nous parler du *despotisme de Philippe & de l'infernal duc d'Albe*? Non, les souverains des Pays-Bas & leurs ministres n'ont pas été des monstres; Philippe II, la bonne Marguerite, Jean d'Autriche, Alexandre de Parme, le sévere duc d'Albe n'ont pas été des tyrans. Ils n'ont pas combattu la sédition & l'hérésie avec des chandelles, du hareng pec, des frélons, des rats, & des veaux de lait. Les loix, & le glaive qui en punit la violation, voilà les armes qui ont appuyé leur autorité. *Voyez* PHILIPPE II.

TOLET, (François) né à Cordoue en Espagne l'an 1532, eut pour professeur dans l'université de Salamanque, Dominique Soto, qui l'appelloit un *prodige d'esprit*. Il entra dans la Société des Jésuites, & fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie & la théologie, & où il plut au pape Pie V, qui le nomma pour être son prédicateur. Le Jésuite exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Gregoire XIII le fit lui-même juge & censeur de ses propres ouvrages. Gregoire XIV, Innocent IX & Clément VIII qui l'éleva au cardinalat, en 1594, lui conficrent plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé aux Pays-Bas, en Allemagne & en Pologne, pour les affaires de l'église qu'il termina heureusement. Les Jésuites n'avoient point encore eu de cardinal de leur Société avant lui. Tolet, quoiqu'espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le saint-siege. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnoissance. Lorsqu'il eut appris sa mort, arrivée en 1596, dans la 64e année de son âge, il lui fit faire un service solemnel à Paris & à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attacherent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque tems pour travailler à ses savans ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Commentaires* sur *S. Jean*, Lyon 1614, in-folio; sur les 12 premiers chapitres de *S. Luc*, Rome 1600, in-folio; sur l'*Epître* de S. Paul *aux Romains*, Rome 1602, in-4°.

II. Une *Somme des Cas de Conscience*, ou l'*Instruction des Prêtres*, Paris 1619, in-4°; traduite en françois in-4°. S. François de Sales recommandoit beaucoup l'usage de ce livre; l'auteur y soutient cependant quelques sentimens qui ne seroient pas bien reçus aujourd'hui. Cabassut dit qu'il » faudroit attendre plusieurs siecles » avant qu'il parût un homme du » mérite du cardinal Tolet, per- » sonnage au-dessus de tous les » éloges qu'on lui a donnés. »

TOLLIUS, (Jacques) natif d'Inga dans le territoire d'Utrecht, étoit docteur en médecine & professeur ordinaire en éloquence & en grec dans l'université de Duisbourg, lorsqu'il quitta cet emploi pour voyager; il parcourut l'Allemagne, la Hongrie où il visita les mines, se rendit ensuite en Italie où il se fit catholique. De retour dans sa patrie, il se mit à donner des leçons privées pour avoir de quoi subsister, mais on lui ôta cette ressource, & on le réduisit à une pauvreté extrême, dans laquelle il mourut en 1696. On a de lui : I. *Epistolæ Itinerariæ*, Amsterdam 1700, in-4°. Recueil curieux, qui avoit été précédé 4 ans auparavant d'un autre, intitulé : *Tollii insignia Itinerarii Italici*, Utrecht, in-4°. II. *Fortuita sacra*, Amsterdam 1687, in-8°. III. Une *Edition* de *Longin*, en 1694, in-4°, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. Il avoit plus d'érudition que de jugement.

TOLLIUS, (Corneille) frere du précédent, fut secretaire d'Isaac Vossius, qui fut obligé, dit-on, de le chasser de chez lui. Il devint ensuite professeur en grec & en éloquence à Harderwick, & secretaire des curateurs de l'université de cette ville. On a de lui : I. Un Traité *De infelicitate Litteratorum*, que Jean Burchard Mencke a fait réimprimer à Leipsick, en 1707, dans le Recueil intitulé : *Analecta de calamitate Litteratorum*. II. Une *Edition* de *Palephate*, & quelques autres écrits où l'on trouve, ainsi que dans les précédens, des choses curieuses & recherchées. Nous ne savons pas l'année de sa mort.

TOLLIUS, (Alexandre) frere des précédens, mort en 1675, est connu par son *Edition* d'*Appien*, en 2 vol. in-8° : elle est estimée par la fidélité & la beauté de l'impression.

TOMASI, (Joseph-Marie) fils de Jules Tomasi duc de Palma, naquit à Alicate en Sicile l'an 1649. Quoiqu'il fût l'aîné d'une famille illustre, il se consacra à la Ste Vierge dès sa plus tendre jeunesse, fit vœu de chasteté, & entra dans l'ordre des Théatins. Sa modestie & ses autres vertus le rendrent le modele de ses confreres, & son vaste savoir, l'admiration des littérateurs italiens. Il apprit le grec, l'hébreu, le chaldéen; se rendit habile dans la théologie & surtout dans la connoissance de l'Ecriture-Sainte, & dans cette partie de la science ecclésiastique qui regle l'Office Divin. Le pape Clément XI l'honora de la pourpre romaine en 1712, & il fallut lui faire violence pour la lui faire accepter. Le nouveau cardinal répandit dans Rome d'abondantes aumônes, & contribua beaucoup par ses sermons & par son zele à la réforme des mœurs de cette ville. Il mourut saintement en 1713, à 64 ans. Modeste jusqu'au tombeau, il avoit voulu être enterré sans pompe dans un cimetiere; mais ce desir ne fut point écouté, & on lui érigea dans une église un monument de marbre, digne de son rang & de ses vertus. On a de lui : I. *Theologia Patrum*, 1709, 3 vol. in-8°. II. *Codices Sacramentorum nongentis annis vetustiores*, in-4°, 1680. III. *Psalterium juxta duplicem Edit. Ro-*

manam & Gallicanam, 1683, in-4°. IV. *Psalterium cum Canticis, versibus prisco more distinctum*, 1697, in-4°; & plusieurs ouvrages de Liturgie ancienne, réunis à Rome en 1741, 2 tomes in-fol. qui prouvent beaucoup d'érudition, & une érudition très-variée.

TOMASINI, (Jacques-Philippe) né à Padoue en 1597, mourut à Citta-Nova en Istrie, dont il étoit évêque, en 1654, à 57 ans. Les lettres firent presque son occupation journaliere. Il eut le courage de s'opposer au mauvais goût de son tems, & sur-tout à celui de Marini, pour rappeller celui de Pétrarque. Il recueillit tout ce qu'il trouva sur cet auteur célebre, & le publia sous ce titre : *Petrarcha redivivus*, en un vol. in-4°. Il présenta son travail à Urbain VIII. Ce pontife l'agréa, & regardant Tomasini comme son parent, le récompensa par l'évêché de Citta-Nova. L'auteur corrigea son ouvrage, & en donna une nouvelle édition en 1650. Nous avons encore de lui : I. Une bonne édition des *Epîtres* de Cassandre Fidele avec sa *Vie*. II. *Illustrium virorum Elogia, iconibus ornata*, 1630, vol. in-4°, & 1644, 2 vol. III. Les *Annales des Chanoines de S. George in Alga*, congrégation de prêtres séculiers dont il avoit été membre : ce livre est en latin. IV. *Agri Patavini Inscriptiones*, 1696, in-4°. V. *Gymnasium Patavinum*, 1654, in-4°.

TOMBEUR, (Nicolas) religieux augustin, né à Tirlemont en 1657, fut lecteur en théologie, & mourut à Louvain le 23 mai 1736. On a de lui : I. *Praxis administrandi Sacramenta Poenitentiæ & Eucharistiæ*, Anvers 1712. Ouvrage méthodique & savant, quoique d'une morale peut-être un peu rigide. II. *Provincia Belgica Ord. FF. Eremitarum sancti Augustini*, Louvain 1727, in-fol. peu exact & superficiel.

TOMKO ou TOMKUS, né dans la Dalmatie, évêque latin de Bosnie, florissoit au commencement du 17e siecle, & s'est fait un nom par les ouvrages suivans. I. *Vita S. Petri Berislai*, 1621. II. *De Sanctis Illyricanis*, 1631. III. *Dalmatiæ nobilitas descripta*, Rome 1692.

TONSTAL, (Cutbert) docteur d'Oxford, naquit à Tacford, dans l'Hertfodshire, en 1476, d'une famille illustre. Après avoir fortifié son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie & de la jurisprudence, il devint secretaire du cabinet du roi d'Angleterre. Henri VIII l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services, qu'il lui donna l'évêché de Londres en 1522, & celui de Durham en 1530. Tonstal approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, & fit même un livre en faveur de cette dissolution ; mais dans la suite il condamna son ouvrage, & finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi, en 1559, à 84 ans. On a de lui : I. Un Traité de l'*Art de compter*, Londres 1522, in-fol. II. Un autre de la *Réalité du Corps & du Sang de J. C. dans l'Eucharistie*, Paris 1554, in-4°. III. Un *Abrégé* de la *Morale* d'Aristote, Paris 1554, in-8°. IV. *Contra impios Blasphematores Dei Prædestinationis*, Anvers 1555, in-4°.

TOPP, (Antoine) né à Aix-la-Chapelle en 1741, jésuite, & après l'extinction de la Société, curé de S. Gangulphe à Treves, s'est occupé à traduire en allemand plusieurs bons ouvrages françois, & l'a fait avec succès ; entr'autres l'*Avertissement du Clergé de France* de 1775. *Motifs de ma Foi* par M. de Vouglans, &c. On a encore de lui : I. Un *Sermon* sur les mau-

vais livres, dont on a fait plusieurs éditions. II. Deux *Discours sur le Jubilé*. III. Plusieurs Pieces de vers latins & allemands, où l'on remarque de l'aisance, & une grande pureté de langage. Il mourut à Treves le 12 avril 1783, d'une maladie contractée par les travaux d'un zele actif & infatigable pour ses ouailles.

TORBERN, *voyez* FEBOURG.

TORELLI, (Jacques) gentilhomme de la ville de Fano, & chevalier de l'ordre de S. Etienne, naquit en 1608. Ses talens pour l'architecture & la décoration théâtrale, le firent appeller en France par Louis XIV, qui lui donna le titre de son architecte & de son machiniste. Il exécuta plusieurs pieces à machines, entr'autres l'*Andromede* de Corneille ; mais Servandoni a fait depuis des choses plus merveilleuses. Torelli s'étant enrichi à Paris & à la cour, alla mourir en 1678, à Fano, où il construisit le magnifique théatre qu'on y voit.

TORFÆUS *ou* TORFEI, (Thormodus) né en Islande, mort vers 1720, âgé de 81 ans, avoit fait ses études à Copenhague & passé la plus grande partie de sa vie en Norwege. C'étoit un homme fort integre, laborieux & très-versé dans les antiquités du Nord ; ce qui le fit nommer historiographe du roi de Danemarck pour la Norwege. On a de lui : I. *Series Dynastarum, & regum Daniæ*, Copenhague 1702, in-4°. On y découvre beaucoup de travail, de sagacité & de critique. Il y prouve que les premiers livres de l'*Histoire de Danemarck* par Saxon le grammairien, ne méritent presqu'aucune créance dans ce qui regarde la suite des premiers rois de Danemarck & les époques des principaux événemens. II. *Dissertatio historica de tribus potentissimis Daniæ regibus*, 1707, in-4°. III. *Historia rerum Norwegicarum*, Copenhague 1711, 4 vol. in-fol. ouvrage savant, plein de grandes recherches & assez exact ; on lui reproche cependant d'avoir placé dans les commencemens de cette histoire des événemens peu croyables : il a pris pour guides les anciennes Chroniques islandoises qui étoient peu sûres. IV. *Gronlandia antiqua, seu veteris Gronlandiæ descriptio*, 1706, in-8° : ouvrage estimé. V. *Orcades, sive Rerum Orcadensium historiæ, lib. III*, Copenhague 1687, in-fol. — Il ne faut pas confondre cet historien avec Snæbiornus TORFÆUS, de la même famille, de qui on a *Annales omnium Præsulum Islandiæ*, Copenhague 1656, in-4°.

TORNHILL, *voyez* THORNILL.

TORNIEL, (Augustin) né à Novare en 1543, se fit passer docteur en médecine, & abandonna cette profession pour se faire religieux barnabite en 1570. Il fut trois fois général de son ordre, refusa les évêchés de Mantoue & de Casal, & mourut le 10 juin 1622. Il est avantageusement connu par des *Annales Sacri & Profani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C. en 2 vol. in-fol. Anvers 1620. C'est la meilleure édition. On peut les regarder comme un bon Commentaire des livres historiques de l'Ancien-Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie & de géographie qui se trouvent dans les livres saints & dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, & écrit avec autant de clarté que de naturel.

TORQUATUS, *voyez* MANLIUS-TORQUATUS.

TORQUEMADA, (Jean de) religieux dominicain, plus connu sous le nom de *Turrecremata*, naquit à Valladolid, d'une famille illustre. Il eut divers emplois importans

dans son ordre, devint maître du sacré palais, & fut envoyé par le pape Eugene IV au concile de Bâle. Il avoit déja assisté à celui de Constance en 1414. Il se signala dans l'un & dans l'autre par son zele contre les hérétiques. Les modernes qui ont dit qu'il a porté ce zele jusqu'à la cruauté, n'auroient pas avancé ces calomnies, s'ils avoient consulté des auteurs sûrs & instruits tels que Ferreras (*Hist. d'Esp. lib. XII*, & Mariana (*Hist. Hisp. lib. 29*). » Il avoit été, dit M. Fléchier (*Hist. de Ximenès*) » confesseur d'Isabelle dès son enfance, & lui avoit fait promettre » que si Dieu l'élevoit un jour sur » le trône, elle feroit sa principale » affaire du châtiment & de la destruction des hérétiques, lui remontrant que la pureté & la » simplicité de la foi catholique, » étoit le fondement & la base » d'un regne chrétien, & que le » moyen de maintenir la paix dans » la monarchie, c'étoit d'y établir » la religion & la justice ». La suite fit voir combien il avoit dit vrai (*voy.* ISABELLE, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, &c). Il reçut en 1439 le chapeau de cardinal. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur le *Décret* de Gratien, Venise 1578, 5 tomes. II. Un *Traité de l'Eglise & de l'autorité du Pape*, Venise 1562, in-fol. III. *Expositio in Psalmos*, Mayence 1474, in-fol. IV. *De corpore Christi contra Bohemos*. V. *Expositio in regulam S. Benedicti*, Cologne 1575, in-fol. avec le Commentaire de Smaragdus, &c. Ce cardinal mourut à Rome en 1468, à 80 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école & dans le droit canonique.

TORRE, (Philippe de la) né à Ciudad de Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monumens de l'antiquité. Il le satisfit à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime & la bienveillance des cardinaux *Imperiali* & *Noris*, & des papes Innocent XII & Clément XI : ce dernier lui donna, en 1702, l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avoit pour la littérature dans une petite ville, ne purent diminuer son zele pour l'étude. On a de lui : I. *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4°, livre très-savant. II. *Taurobollium antiquum, Lugduni anno 1704 repertum, cum explicatione*. Il se trouve dans la *Bibliotheque choisie*, tom. 12, & dans le *Trésor des Antiquités* de Sallengre. III. *De annis imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4°. La Torre avoit les connoissances d'un érudit profond & les vertus d'un évêque. Il mourut en odeur de sainteté en 1717.

TORREBLANCA, *voyez* VILLALPANDE François.

TORRENTIUS, (Herman) naquit à Swolles dans l'Over-Yssel, vers le milieu du 15e siecle, fut professeur de rhétorique à Groningue & enseigna les belles-lettres dans sa ville natale jusque dans sa vieillesse ; il le fit même long-tems étant aveugle. Il mourut vers l'an 1520. On a de lui : I. *Des Scholies sur les Evangiles des Dimanches & Fêtes*, Deventer 1599, in-8°. II. Un *Commentaire sur les Géorgiques* de Virgile, Anvers 1562. III. *Dictionnaire Historique & Poëtique*, Paris 1541. Il a été augmenté successivement par Charles-Etienne & Frédéric-Morel. C'est probablement celui-ci qui a amené celui de Moreri. IV. Les *Hymnes & les Proses de l'Office de l'Eglise expliqués*, Anvers 1550, &c. Tous ces ouvrages sont écrits en bon latin.

TORRENTIUS, (*Lævinus*) né à Gand le 8 mars 1525, alla à Rome, & s'acquit les bonnes graces des personnes les plus distinguées par leur rang & leurs talens. De retour dans les Pays-Bas George

d'Autriche, évêque de Liege, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la maniere dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, & fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liege, archidiacre, & vicaire-général de l'évêque Gerard de Groesbeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. Il s'appliqua avec zele à réparer les maux que l'héréfie avoit causés dans son diocese. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines, mais la mort l'enleva à Bruxelles le 26 avril 1595, avant d'avoir reçu les bulles. Il laissa par son testament sa bibliotheque aux Jésuites, & de quoi se former un établissement à Louvain. Les occupations de son état ne purent éteindre en lui son goût pour les belles-lettres. On a de lui plusieurs pieces de Poésies, qui ont été recueillies sous le titre de *Poëmata sacra*, Anvers 1594; titre qui ne répond pas à ce que le livre contient, car toutes les pieces n'en sont point sacrées. Les Poésies de Torrentius ont beaucoup de mérite, ses Odes cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractere de ce genre de poésie. Ses *Commentaires* sur *Horace* & sur *Suétone*, 1610, in-fol. tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

TORRENTIUS, (Jean) peintre, natif d'Amsterdam en 1589, peignoit ordinairement en petit, & mettoit dans ses ouvrages beaucoup de force & de vérité. Il auroit pu vivre par son mérite dans un état aisé & avec l'estime des honnêtes gens, si son goût pour la débauche, & le libertinage de son esprit, ne l'eussent perdu. En effet il faisoit des peintures si dissolues, qu'elles furent brûlées par la main du bourreau en 1640. Il devint aussi auteur d'une héréfie, qui le fit arrêter, & mourir dans les tourmens de la question la même année.

TORRICELLI, (Jean-Evangéliste) né à Faënza en 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du P. Benoît Castelli, abbé du Mont-Cassin, qui le fit connoître à Galilée. Ce célebre mathématicien ayant vu le *Traité du Mouvement* du jeune Torricelli, l'appella auprès de lui à Florence. Galilée étant mort en 1641, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques à Florence, & il cultiva également la géométrie & la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche; il fit le premier des microscopes, avec de petites boules de verre travaillées à la lampe; il inventa les expériences du vif-argent, avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire; on attendoit de nouvelles merveilles lorsque la mort l'enleva aux sciences en 1647, à 39 ans. Outre son *Traité du Mouvement*, on a de lui: I. Ses *Leçons Académiques*, en italien, in-4°, 1715. II. *Opera Geometrica*, Florence 1644, in-4°. On lui doit sinon la découverte, au moins la théorie de la pesanteur de, l'air que le tube qui porte son nom, a fait connoître d'une maniere précise & graduée. Dans la nouvelle édition des *Essais* de Jean Rey, 1782, avec des notes de M. Gobet, on prétend faire honneur à ce savant de la découverte de la pesanteur de l'air, mais cette prétention paroît peu fondée. Il n'avoit pas même une idée juste de l'air qu'il regardoit comme un composé de terre & d'eau. Ce Rey, qui écrivoit en 1629, étoit de Bugue, petite ville du Périgord, & correspondoit avec le P. Mersenne.

TORRIGIANI, sculpteur florentin, mort vers 1552 dans les prisons de l'inquisition, pour avoir

mutilé ignominieusement une statue de la Vierge & de l'enfant Jesus, qu'un seigneur espagnol ne lui avoit pas payée à son gré. Ce Sculpteur qui avoit d'ailleurs du talent, étoit, comme nous l'apprend Vasari, un homme extraordinairement vain, violent & emporté : il est à croire que la dégradation de cette statue a été accompagné de circonstances odieuses & de quelques blasphêmes proférés dans cet accès de fureur. M. Cumberland dans ses *Anecdotes des Peintres célebres d'Espagne*, & don Palamino Velasco dans son *Histoire des Peintres, Sculpteurs & Architectes Espagnols*, n'ont pas jugé convenable de faire cette observation que l'équité & la vérité historique semblent demander.

TORTEBAT, (François) fameux peintre de portraits du 17e siecle, a aussi gravé à l'eau-forte, entr'autres les figures anatomiques d'après les tailles de bois de l'*Anatomie* de Vesal. Il étoit gendre de Vouet.

TORY, (Geoffroi) imprimeur à Paris, natif de Bourges, & mort en 1550, avoit d'abord été professeur de philosophie au college de Bourgogne à Paris. Il contribua beaucoup à perfectionner les caracteres d'imprimerie. Il donna, sur la proportion des lettres, un livre sous le titre de *Champ Fleury*, Paris 1529, in-4°, & depuis in-8°, qui fut très-utile aux typographes. Il est encore auteur d'une *Traduction des Hiéroglyphes* d'Horus-Apollo, in-8°; & d'un ouvrage intitulé : *Ædiloquium, seu Digesta circà Ædes ascribenda*, in-8°.

TOSTAT, (Alfonse) docteur de Salamanque, né à Madrigal, devint évêque d'Avila, fut employé dans les affaires les plus importantes de l'église & de l'état ; parut avec éclat au concile de Bâle, & mourut en 1454, à 40 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur la *Chronique* d'Eusebe, Salamanque 1506, 5 vol. in-fol. II. De longs *Commentaires* sur l'*Octateuque*, les *Livres des Rois*, & les *Paralipomenes*, & sur l'*Evangile* de S. Matthieu. III. *Traités* de la *très-sainte Trinité*, de l'*Enfantement virginal*, de la *bonne Politique*, &c. Tous ses ouvrages furent imprimés à Venise 1596, en 13 vol. in-fol. à Cologne 1612, en 27 vol. in-fol. ; ils sont écrits avec ordre & avec clarté, & décelent une érudition prodigieuse. Bellarmin en parle avec de grands éloges. On estime sur-tout les diverses réponses qu'il oppose aux Juifs, & la maniere dont il détruit les rêveries des Rabbins. Il faut convenir cependant que sa critique est quelquefois en défaut, & que la solidité de son jugement ne répond pas toujours à l'étendue de ses connoissances. On lui fit cette épitaphe :

Hic stupor est mundi, qui scibile
discutit omne.

Des savans à la fois prodige &
désespoir ;
Ci-gît qui discuta tout ce qu'on
peut savoir.

TOTILA, dit aussi *Baduilla*, roi des Goths en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie, & des isles de Corse, de Sardaigne & de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut pas marquée par des barbaries, comme on devoit s'y attendre, mais par des actes de clémence & de bonté. Comme la faim avoit épuisé les forces des assiégés, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout-à-coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes, pour les empêcher de sortir ; & après avoir distribué lui-même des vivres

avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudroient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, & qu'il traita avec beaucoup moins de douceur que Naples. Il la livra au pillage. Les sénateurs & les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célebre Boëce, qui avoit distribué tous ses biens aux pauvres durant le siege, fut réduite à cette extrêmité. Totila quitta Rome qu'il ne pouvoit garder, & fut défait par Bélisaire en se retirant.; mais dès que ce général eut été rappellé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, & y entra par stratagême en 549. Justinien envoya contre lui Narsès, qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engage, & quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entr'eux lui porta un coup de lance, dont il mourut peu de jours après, l'an 552, après 11 ans de regne. Ce prince avoit du courage, de la hardiesse & de l'activité, & ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain, que pouvoit en avoir un Goth & un conquérant.

TOUCHE, (Claude Guymond de la) né en 1719, porta pendant quelque tems l'habit de jésuite; mais les désagrémens que lui attira une Comédie qu'il fit jouer en 1748, le porterent à des excès condamnables. Il produisit son Epître, qui a été publiée en 1766, sous ce titre: *Les Soupirs du Cloître*, ou *le Triomphe du Fanatisme*: fruit d'une colere injuste & aveugle. Après avoir quitté les Jésuites, il résolut de se consacrer au théâtre, pour lequel il avoit du talent & du goût. Il donna en 1757 une Tragédie sans amour, intitulée: *Iphigénie en Tauride*, qui est restée au théâtre, quoique la versification & le style n'en soient pas corrects, & que le dénouement en soit manqué. Il préparoit une Tragédie de *Regulus*, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 14 février 1760. On a de lui quelques pieces fugitives manuscrites, & on a donné au public son *Epître à l'Amitié*, longue & assez froide; il y a cependant des vers heureux. — Il ne faut pas le confondre avec la TOUCHE, françois réfugié en Hollande, qui vivoit encore au commencement du 18e siecle, de qui on a une excellente Grammaire, intitulée, l'*Art de bien parler François*; elle est utile aux étrangers, parce que l'auteur y releve les fautes particulieres à différentes nations dans la maniere de prononcer la langue françoise.

TOUCHES, *voy.* DESTOUCHES.

TOUR, (Frédéric Maurice de la) duc de Bouillon, frere aîné du vicomte de Turenne, commença à porter les armes en Hollande sous le prince d'Orange son oncle, & s'acquit un nom en peu d'années par ses talens militaires. Ayant enlevé un convoi considérable, & fait prisonnier le commandant de l'escorte, il contraignit Bois-le-Duc à se rendre peu de jours après. Etant gouverneur de Mastricht, il força les Espagnols à en lever le siege, par des sorties fréquentes & meurtrieres. Il s'attacha au service de France en 1635. Ce royaume étoit alors rempli de mécontens; le duc de Bouillon se laissa entraîner au torrent, & contribua beaucoup à la victoire qu'ils remporterent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant-général de l'armée d'Italie; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars, il fut arrêté à Casal, & n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sedan. L'espoir de la recouvrer peut-être, le rengagea bientôt après dans la guerre civile, sous la régence de la reine-mere. Il devint l'ame de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque tems, & fit sa paix avec le roi,

qui, en échange de Sedan, lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret & de Château-Thierri, les comtés d'Auvergne & d'Evreux, &c. Il mourut l'an 1652, dans sa 48e année. Un de ses fils est connu sous le nom de cardinal de BOUILLON : *voyez* ce mot.

TOUR, (George de la) professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688, à 81 ans, est connu par deux ouvrages recherchés. I. Une Histoire des Plantes sous ce titre : *Dryadum, Hamadryadum, Chloridisque Triumphus*, Padoue 1685, in-fol. II. *Catalogus Plantarum horti Patavini*, 1662, in-12.

TOUR-DUPIN, (Jacques-François-René de la) né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournai & grand-vicaire de Riez, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'avent à la cour en 1755. Son action étoit noble & affectueuse. Elle auroit eu plus de dignité, peut-être, s'il y étoit entré moins de jeu; mais c'étoit le ton de l'auteur. Il avoit commencé à publier ses *Panégyriques*, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta au mois de juin 1765, à 44 ans. Ses *Sermons* sont en 4 vol. & ses Panégyriques en deux. Son style ne manque ni d'élégance, ni de brillant; mais ces qualités se font peut-être trop sentir. Il emploie trop souvent l'antithese. Ses applications de l'Ecriture sont ingénieuses; mais elles ne sont pas toujours justes. Cet orateur avoit prêché le Panégyrique de S. Louis devant l'académie françoise en 1751, & avoit satisfait cette compagnie.

TOUREIL, *voyez* TOURREIL.

TOURNEFORT, (Joseph Pitton de) né à Aix en Provence, l'an 1656, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquoit à sa classe pour aller herboriser à la campagne, & pour étudier la nature au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parens le destinerent à l'état ecclésiastique; mais la mort de son pere, arrivée en 1677, le laissa entiérement maître de suivre son inclination. Il profita aussi-tôt de sa liberté, & parcourut en 1678 les montagnes du Dauphiné & de la Savoie. En 1679, il alla à Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie & dans la médecine. Un jardin des plantes, établi dans cette ville par Henri IV, lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrenées, où il fut dépouillé 2 fois par les Miquelets Espagnols, sans que ces accidens pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux & presqu'inaccessibles qui l'environnoient de toutes parts, s'étoient changés pour lui en une magnifique bibliotheque, où il avoit le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandoit. Un jour, une méchante cabane où il couchoit, tomba tout-à-coup. Il fut 2 heures enseveli sous les ruines, & y auroit péri, si on eût tardé encore quelque tems à le retirer. Il revint à Montpellier à la fin de 1681, & delà il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son Herbier toutes les plantes qu'il avoit ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, des Alpes & des Pyrenées. Fagon, premier médecin de la reine, l'appella à Paris en 1683, & lui procura la place de professeur en botanique au jardin royal des plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande & en Angleterre. Il trouva par-tout des amis & des admirateurs. Herman, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place, & pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de 4000 liv. des états-généraux. Mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate; l'académie des sciences lui ouvrit son

sein en 1692, & le roi l'envoya l'an 1700 en Grece, en Asie, non-seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne & moderne, & même sur les mœurs, la religion & le commerce des peuples. Il vouloit aller en Afrique ; mais la peste qui étoit en Egypte, le fit revenir de Smyrne en France au bout de 2 ans. Ses courses & ses travaux avoient beaucoup altéré sa santé, & ayant reçu par hazard un coup fort violent dans la poitrine, il en mourut le 28 décembre 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi, pour l'usage des savans, & ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étoient deux présens considérables. Tournefort étoit d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaieté naturelle le soutenoit dans le travail, & son corps aussi-bien que son esprit, avoit été formé pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont : I. *Elémens de Botanique*, ou *Méthode pour connoître les Plantes*, imprimés au Louvre, en 3 vol. in-8°, 1694, avec 451 figures. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées sur la face de la terre, les réduit toutes à 14 classes, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8846 especes de plantes, soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur & le fruit que Tournefort a entrepris de classer les plantes, que Linné a cru devoir mieux différencier par les étamines & les pistils. Les botanistes sont partagés entre ces deux méthodes ; mais l'on ne peut disconvenir qu'à bien des égards celle du naturaliste françois est préférable à celle du suédois. » Parmi les méthodes (dit M. de » Buffon) qui portent sur la fructification, celle de M. de Tournefort est la plus remarquable, » la plus ingénieuse & la plus complete. En homme d'esprit il a fait » ses distributions & ses exceptions » avec une science & une adresse » infinies. M. Linné a forcé la nature au point de confondre les » objets le plus différens ; il a mis » ensemble le mûrier & l'ortie, la » tulipe & l'épine-vinette, l'orme » & la carotte, la rose & la fraise, » le chêne & la pimprenelle. Cette » nouvelle méthode a encore d'autres défauts essentiels. Comme » les caracteres des genres sont pris » de parties presqu'infiniment petites, il faut aller le microscope » à la main pour reconnoître un » arbre ou une plante ; la grandeur, la figure, le port extérieur, les feuilles, toutes les » parties apparentes ne servent plus » à rien, il n'y a que les étamines ; & si l'on ne peut pas voir » les étamines, on ne fait rien, » on n'a rien vu. Ce grand arbre que » vous appercevez, n'est peut-être » qu'une pimprenelle, il faut compter ses étamines pour savoir ce » que c'est : mais malheureusement » encore pour le systême, il y a » des plantes qui n'ont point d'étamines, il y a des plantes dont » le nombre des étamines varie ; » & voilà la méthode en défaut » malgré la loupe & le microscope ». Tournefort a donné de ses *Elémens* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei Herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4° ; mais l'édition en françois est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la latine. II. *Corollarium Institutionum rei Herbariæ*, imprimé en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il avoit faites sur les plantes dans son voyage d'Orient. III. Ses *Voyages*, imprimés au Louvre, 1717, 2 vol. in-4° ; & réimprimés à Lyon, 3 vol. in-8°. IV. *Histoire des Plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre 1698, in-12 ; réimprimée

primée en 1725, 2 vol. in-12. V. *Traité de Matiere Médicale*, 1717, 2 vol. in-12.

TOURNELY, (Honoré) docteur de la maison & société de Sorbonne, naquit à Antibes en 1658, de parens obscurs. Il gardoit des cochons comme Sixte-Quint, lorsqu'ayant apperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles, qui avoit une petite place à St-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit & ses talens lui firent des protecteurs. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1686, & devint professeur de théologie à Douai en 1688. Quelque tems après il eut un canonicat à la Ste-Chapelle de Paris, une abbaye, & enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, & il ne la quitta qu'en 1716. Il montra un grand zele contre les partisans de Jansenius, & se déclara en toutes les occasions contre les gens opposés aux décisions de l'église. On sent bien qu'après cela les Jansénistes ne l'ont pas épargné. Si on les en croit, il ne s'est déclaré contr'eux que pour faire sa fortune, & a écrit contre ses propres persuasions. Tel a été dans tous les tems l'esprit des sectes; on ne peut qu'être grand-homme en se déclarant pour elles; mais il faut se résoudre à tous les genres de calomnies, si on a le courage de les fronder. Une attaque d'apoplexie le priva de la vue, & le conduisit au tombeau en 1729, à 71 ans. Ce théologien avoit de l'esprit, de la facilité, du savoir. On a de lui un *Cours de Théologie* en latin, en 16 vol. in-8°, dans lequel on trouve 2 vol. sur la Grace, 2 sur les Attributs, 2 sur les Sacremens, 2 sur l'Eglise, 2 sur la Pénitence & l'Extrême-Onction, 2 sur l'Eucharistie, un sur le Baptême, un sur l'Incarnation, un sur l'Ordre, un sur le Mariage. Cette Théologie, une des plus méthodiques & des plus claires que nous ayons, a été réimprimée à Venise en 16 vol. in-4°. Mais on s'y est donné la liberté de faire des retranchemens, sur-tout au traité *De Ecclesiâ*, qui n'ont pas fait honneur à l'éditeur. L'édition de Cologne a été calquée sur celle de Venise. On en a trois Abrégés : l'un est de Montagne, docteur de Sorbonne, prêtre de S. Sulpice, qui n'a travaillé que sur quelques Traités. Le second, moins étendu, est de Robbe. Le 3e a paru depuis 1744; on le doit à Collet, prêtre de la congrégation de S. Lazare: c'est le plus en usage dans les séminaires.

TOURNEMINE, (René-Joseph de) jésuite, né en 1661, à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla long-tems au *Journal de Trévoux*, & fut bibliothécaire des Jésuites de la maison-professe à Paris. La plupart des savans de cette capitale le regardoient comme leur oracle. Tout étoit de son ressort: Ecriture-Sainte, théologie, belles-lettres, antiquités sacrée & profane, critique, éloquence, poésie même. A une imagination vive, il joignoit une érudition peu commune & variée. Il étoit d'un caractere fort communicatif, sur-tout à l'égard des étrangers. Ce Jésuite mourut à Paris en 1739, à 78 ans. On a de lui: I. Un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *Journal de Trévoux*. Il illustra cet ouvrage, non-seulement par des Dissertations, mais encore par de savantes analyses. Ce Journal est tombé avec les Jésuites; & rien ne prouve mieux son mérite que les vains efforts qu'on a fait pour le ressusciter; l'abbé Aubert & MM. Castilhon, qui l'ont tenté en dernier lieu, n'ont pas mieux réussi que les autres. II. Une excellente Edition de *Menochius*, en 2 vol.

in-fol. 1719, enrichies de *Dissertations* savantes. III. Une Edition de l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, en 6 vol. in-12. IV. Un *Traité*, manuscrit, contre le P. Hardouin, dont il fut un des plus ardens adversaires.

TOURNET, (Jean) avocat parisien, se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes : I. La *Réduction du Code d'Henri III*, 1622, in-fol. II. Un *Recueil d'Arrêts sur les Matieres Bénéficiales*, en 1631, 2 vol. in-fol. III. Des *Notes* sur la *Coutume de Paris*. IV. Une *Notice des Dioceses* en 1625, qui avoit déja paru avec sa *Police Ecclésiastique*. V. Il traduisit en françois les Œuvres de Chopin; & sa Traduction, publiée en 1635, fut réimprimée avec plus de soin & des augmentations en 1662, 5 vol. in-fol. Il se piquoit aussi de poésie, & on a quelques vers de lui.

TOURNEUX, (Nicolas le) naquit à Rouen en 1640, de parens obscurs. L'inclination qu'il fit paroître dès son enfance pour la vertu & pour l'étude, engagea du Fossé, maître-des-comptes à Rouen, de l'envoyer à Paris au college des Jésuites. Il passa delà au college des Grassins, où il fit sa philosophie. Devenu vicaire de la paroisse de S. Etienne des Tonneliers à Rouen, il se distingua par ses talens pour la chaire & pour la direction. Il quitta bientôt la province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Ste-Chapelle & une pension du roi de 300 écus; mais son attachement à MM. de Port-Royal, lui causa des chagrins que la soumission aux décisions de l'église lui auroit épargnés. Il fut obligé de se retirer à son prieuré de Villers-la-Fere, dans le diocese de Soissons. Il mourut subitement à Paris en 1689. Ses ouvrages sont : I. *Traité de la Providence sur le miracle des sept Pains*. II. *Principes & Regles de la Vie Chrétienne, avec des Avis salutaires & très-importans pour un pécheur converti à Dieu*. III. *Instructions & Exercices de Piété durant la Ste Messe*. IV. *La Vie de J. C.* V. L'*Année Chrétienne*, 1683 & suiv. 13 vol. in-12. Ce livre a été condamné par Innocent XII en 1695, & par plusieurs évêques; il méritoit cette flétrissure, parce que le rédacteur se sert souvent de la Traduction de Mons, & qu'il y a inséré la version du Missel par Voisin, condamnée par le clergé de France en 1660, & par Alexandre VII en 1661 (*voyez* RUTH d'Ans). VI. *Traduction du Bréviaire Romain* en françois, 4 vol. in-8°. VII. *Explication littérale & morale sur l'Epître de S. Paul aux Romains*. VIII. *Office de la Vierge* en latin & en françois. IX. L'*Office de la Semaine-Sainte* en latin & en françois, avec une préface, des remarques & des réflexions. X. Le *Catéchisme de la Pénitence*, &c. Sa Traduction françoise du *Bréviaire* fut censurée par M. de Harlay, archevêque de Paris, en 1688; mais Arnauld en prit la défense. On attribue encore à le Tourneux un *Abrégé des principaux Traités de Théologie*, in-4°. Presque tous ces livres se ressentent des opinions d'un parti opposé aux décisions solemnelles de l'église, auquel le Tourneux étoit résolu de tout sacrifier.

TOURNIERES, (Robert) peintre, né à Caen en 1676, vint jeune à Paris, & se mit sous la conduite de Bon de Boullongne, pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, & le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite à peindre en petit des portraits historiés, ou des sujets de caprice, dans le goût de Schalken & de Gérard-Dow. M. le duc d'Orléans, régent, l'honoroit de tems en tems de ses visites. *Le*

Digitized by Google

m'amuse aussi à peindre quelquefois, lui disoit ce prince, *mais je ne suis pas si habile que vous...* Tournieres étant vieux, & n'ayant pas d'enfans de deux mariages qu'il avoit contractés, se retira dans sa patrie en 1750, & y mourut deux ans après d'une maniere très-édifiante.

TOURNON, (François de) d'une famille illustre, entra dans l'ordre de S. Antoine de Viennois, & s'y signala par sa capacité dans les affaires & par son zele pour la religion catholique. Son mérite lui fraya le chemin de la fortune. Il fut l'un des principaux conseillers du roi François I; archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges, de Lyon; abbé de Tournus, d'Ambournay, de la Chaise-Dieu, d'Aînay, de St-Germain-des-Prés, de St-Antoine, &c. Clément VII l'honora de la pourpre en 1530, & le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne & en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par ses succès dans les négociations, que par son amour pour les sciences. Il avoit toujours auprès de lui ou Muret, ou Lambin, ou quelques autres hommes doctes. Il fonda à Paris le college de Tournon, qu'il donna depuis aux Jésuites. Ce prélat mourut en 1562, à 73 ans, après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre Beze, qui se permettoit de mauvaises plaisanteries sur le sacrement de l'Eucharistie.

TOURNON, (Charles-Thomas Maillard de) issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Clément XI, instruit de ses vertus, le sacra patriarche d'Antioche en 1701, & l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour y régler les différens survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un mandement, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription : *Adorez le ciel*; & de pratiquer le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres, & à Confucius. Il alla ensuite à Pékin, où l'empereur, par l'entremise des Jésuites, lui fit un accueil favorable, & eut même la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avoit défendu de placer dans les églises; mais cette faveur ne fut que passagere. Il encourut la disgrace de l'empereur irrité de ce qu'un étranger prétendoit mieux connoître la signification des mots chinois que le souverain du pays. Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de réglement à la conduite que devoient garder les missionnaires, quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois; & ce mandement ne raccommoda pas ses affaires. Peu de tems après il fut conduit par ordre de l'empereur à Macao, & l'évêque de Conon, son vicaire apostolique, fut banni (*voyez* MAIGROT). Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année; mais il n'en mourut pas moins en prison, en 1710. C'étoit un homme d'un zele ardent : il avoit des intentions pures; mais les bonnes intentions n'excusent pas les démarches précipitées. Les siennes le furent, & on ne peut nier qu'il garda trop peu de ménagement avec les Jésuites, dont le crédit étoit au-dessus du sien, & qui avoient fait dans cet empire de grandes choses, qu'un zele plus éclairé que le sien eut craint de détruire. On prétend qu'il disoit, que *quand l'esprit infernal seroit venu à la Chine, il n'y auroit pas fait plus de mal qu'eux*. C'étoit dire que l'idolâtrie, tous les vices & toutes les erreurs de cette nation (& ce n'est pas dire peu de chose) valoient infiniment mieux que l'Evangile prêché par les Jésuites. Il y a donc peu d'apparence qu'il ait tenu ce propos. Quoiqu'on ne puisse justifier la violence & l'inconsidération de son zele, on ne peut pas

cependant lui donner tort dans les réglémens auxquels le pape Clément XI a donné son approbation.

TOURON, (Antoine) né à Graulhet, diocese de Castres, en 1686, se fit dominicain, & se distingua dans son ordre par ses vertus & ses ouvrages. Il mourut à Paris le 2 septembre 1775. On a de lui: I. *Vie de S. Thomas d'Aquin*, 1737, in-4°. II. *Vie de S. Dominique*, 1739, in-4°. III. *Histoire des Hommes illustres* de son ordre, 1743 & suiv. 6 vol. in-4°, traduite en italien, Rome in-8°. IV. *De la Providence*, 1752, in-12. V. *La Main de Dieu sur les Incrédules*, 1756, 3 vol. in-12. VI. *Parallele de l'Incrédule & du vrai Fidele*, 1758, in-12. VII. *La Vie & l'Esprit de S. Charles Borromée*, 1761, 3 vol. in-12 ou un vol. in-4°. L'*Amérique Chrétienne*. Il y a beaucoup d'érudition dans la plupart des ouvrages de ce religieux, de bonnes vues, du zele & des principes parfaitement sages; les agrémens du style y sont un peu trop négligés.

TOURREIL, (Jacques de) né à Toulouse en 1656, du procureur-général du parlement, fit paroître, dès sa jeunesse, beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla la plus propre à le perfectionner dans le droit & dans les belles-lettres. Il s'y rendit, & remporta le prix de l'académie françoise en 1681 & en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'académie des belles-lettres qui l'avoit déja reçu dans son sein. Pontchartrain, contrôleur-général, l'attira chez lui, comme un homme de mérite & de confiance, dont le commerce & les soins pouvoient être utiles au comte son fils. Lorsque l'académie françoise présenta au roi son *Dictionnaire*, Tourreil étoit à la tête de ce corps; il fit à cette occasion 28 complimens différens, qui eurent tous des graces particulieres. Son principal ouvrage est une *Traduction* françoise de plusieurs *Harangues* de Démosthenes, qu'on a imprimée avec ses autres ouvrages, en 1721, en 2 vol. in-4°, & en 4 vol. in-12. Il est fâcheux qu'en voulant donner à cet orateur les ornemens de l'art, il ait quelquefois étouffé les graces simples & naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brilloit principalement par son génie: c'est ce que l'auteur d'*Athalie* lui reprochoit, en le traitant de *Bourreau*. On doit cependant rendre justice aux deux Préfaces qu'il a mises à la tête de sa traduction. L'état de la Grece du tems de Démosthenes y est présenté avec autant d'érudition que d'habileté. Tourreil étoit droit & sincere, à l'épreuve de la crainte & de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. On l'accusoit d'être un peu rude & trop brusque; mais ses défauts tenoient de près au caractere de ses vertus. Il empêcha la réception de l'abbé de Chaulieu à l'académie françoise. Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil de Médailles sur les principaux événemens du regne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avoit accordée. Il mourut en 1714, à 58 ans.

TOURVILLE, (Anne-Hilarion de Costentin de) né au château de Tourville, diocese de Coutances en 1642, fut reçu chevalier de Malte à 4 ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables, & donnerent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, & contraignirent à une

honteuse retraite 36 galeres. Le roi l'attacha à la marine-royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Honoré du titre de chef-d'escadre en 1677, il combattit sous du Quesne, & mérita de le remplacer. Lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la premiere galiotte pour bombarder Alger : opération qui ne s'étoit encore faite que de nuit. Il obligea au salut, en 1689, l'amiral d'Espagne, & termina en quelque sorte cette affaire d'étiquette marine qui divisoit les deux nations. Le roi le fit vice-amiral & général de ses armées navales l'an 1690, avec permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta dans la Manche une victoire sur les Anglois & les Hollandois jusqu'alors maîtres de l'Océan. Dix-sept de leurs vaisseaux, brisés & démâtés, allerent échouer & se briser sur les côtes ; le reste alla se cacher vers la Tamise, ou entre les bancs de la Hollande. Le vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la funeste journée de la Hogue ; & cette défaite fut l'époque de la décadence de la marine françoise, qui ne s'est relevée de ce coup fatal que sous le regne de Louis XVI. Tourville fut honoré du baton de maréchal en 1701 ; mais il ne survécut guere à cette nouvelle dignité, étant mort le 28 mai de la même année, à Paris, âgé de 59 ans. On a imprimé sous son nom des *Mémoires*, en 3 vol. in-12, qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui.

TOUSSAINT DE ST-LUC, (le Pere) carme-réformé des Billetes, de la province de Bretagne, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire & de généalogies. On a de lui : I. *Mémoires sur l'état du Clergé & de la Noblesse de Bretagne*, 1691, 2 vol. in-8°, en 3 parties : une pour le clergé, deux pour la noblesse ; ouvrage curieux & peu commun. II. *L'Histoire de l'Ordre du Mont-Carmel & de S. Lazare*, Paris 1666, in-12. III. *Mémoires* sur le même, 1681, in-8°. IV. *Histoire de Conan Mériadec, souverain de Bretagne*, 1664, in-12. V. *Vie de Jacques Cochois, dit Jasmin, ou le bon Laquais*, 1675, in-12. Ce savant mourut en 1694.

TOUSSAINT, (François-Vincent) avocat de Paris sa patrie, mort à Berlin en 1772, à 57 ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il ne produisit que des ouvrages médiocres en ce genre ; mais son livre des *Moeurs*, qui parut en 1748, in-12, se fit remarquer par une multitude d'erreurs en métaphysique & en morale, qui le firent condamner par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Toussaint le condamna lui-même & se rétracta dans les *Eclaircissemens sur le Livre des Moeurs*, publiés en 1764, in-12. Quoique l'ouvrage soit bien réellement condamnable, & que sous prétexte d'enseigner les *moeurs*, l'auteur débite des maximes absurdes, & renverse la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes ; il y regne cependant une certaine modération qui a su respecter l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'un culte, & plusieurs préceptes de la morale chrétienne, tel que le pardon des injures, &c. Cette réserve a déplu aux autres philosophes, & a mérité à l'auteur le nom de *Capucin de la Secte*. Ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, il y travailloit aux nouvelles publiques, lorsqu'il obtint en 1764, la place de professeur d'éloquence dans l'académie de la noblesse à Berlin. Il y publia la Traduction des *Fables* de Gellert, qui, à bien des égards, peut être regardée

comme un original. On a de lui plusieurs Mémoires dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglois quelques plats Romans, tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'est guere plus intéressant que le *Petit Pousset*; les *Aventures de Villiams Pickle*, 4 vol. in-12; *Histoire des Passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de jurisprudence des 2 premiers vol. Il a eu part au *Dictionnaire de Médecine*, 6 vol. in-fol. Il travailloit à un *Dictionnaire de la Langue Françoise*, lorsqu'il mourut. Il avoit dans la conversation, comme dans ses livres, un tour d'esprit qui lui étoit propre; il lui échappoit des saillies qui amusoient, quoiqu'elles ne fussent pas toujours à leur place.

TOUSTAIN, (Charles-François) bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit en 1700 dans le diocese de Seès, d'une famille noble & ancienne. Après avoir appris l'hébreu & le grec, il voulut acquérir des notions de toutes les autres langues orientales. Il étudia même assez l'italien, l'allemand, l'anglois & l'hollandois, pour se mettre en état d'entendre les auteurs de ces différens pays. Ses supérieurs instruits de ses talens, le chargerent de travailler, conjointement avec son ami dom Tassin, à une Edition des *Œuvres* de S. Théodore Studite, qu'il abandonna pour ne s'occuper que de sa nouvelle *Diplomatique*, dont le premier volume parut en 1750, in-4°. Après sa mort arrivée en 1754, dom Tassin entreprit la continuation de cet ouvrage important. Il en a fait imprimer, en 1755, le 2e volume; en 1757, le 3e; en 1759, le 4e; en 1762, le 5e; en 1765, le 6e & le dernier, sans s'écarter du plan tracé dans la Préface. On a encore de dom Toustain, en faveur de la Constitution, *la Vérité persécutée par l'Erreur*, 1733, 2 vol. in-12. Une piété éclairée, une modestie profonde, une grande douceur de mœurs, & beaucoup de politesse & de patience, malgré un grand fonds de vivacité; toutes ces grandes parties formoient le portrait de ce pieux & savant Bénédictin.

TOUTAIN DE LA MAZURIE, (Charles) lieutenant-général de la vicomté de Falaise, vivoit encore en 1584. Les fonctions de sa charge ne l'empêcherent pas de cultiver aussi les fleurs de la poésie. Il fit imprimer un livre des *Chants de la Philosophie*, & un des *Chants d'Amour*. Ce dernier ouvrage étoit le fruit de la jeunesse de ce poëte, & le premier fut le fruit de son âge mûr. On a encore de lui une Tragédie d'*Agamemnon*, Paris 1557, in-4°. Toutes ces pieces ne sont bonnes qu'à occuper une place dans la bibliotheque bleue.

TOUTIN, (Jean) habile orfevre de Châteaudun dans le Blaisois, découvrit en 1632 le secret de peindre en émail.

TOUTTÉE, (D. Antoine-Augustin) bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Riom en Auvergne vers 1650, mort à Paris en 1718, se rendit recommandable dans sa compagnie par sa piété & son application. Il apprit les langues avec ardeur, & donna des preuves de son savoir & de son érudition par une Edition en grec & en latin, des *Œuvres* de S. Cyrille de Jerusalem, imprimée à Paris en 1727, in-fol. où l'on trouve beaucoup d'exactitude.

TOZZETTI, (Jean TARGIONI) né à Florence en 1712, s'appliqua à la médecine dans l'université de Pise, où il remporta la couronne doctorale en 1734, & succéda à Pierre Antoine Micheli, habile botaniste, dans la garde du jardin de la société botanique de Florence. Il fit l'acquisition du cabinet, de la bibliotheque & des manuscrits de Micheli, à condition de revoir ces derniers pour les livrer à l'impres-

son, mais il n'en publia qu'un essai avec le catalogue des plantes du jardin dont il avoit la direction, & qu'il abandonna en 1746, pour s'occuper de la publication de divers ouvrages, dont quelques-uns sont écrits en latin & la plupart en italien. I. *Theses sur l'excellence & l'utilité des Plantes en médecine*, Pise 1730, in-fol. II. *Lettre sur une espece très-nombreuse de Papillons vus à Florence sur la fin de juillet 1741*, in-4°. III. *Lettres des Hommes illustres des Pays-Bas à Antoine Magliabechi & autres*, Florence 1746, 2 vol. in-8°. Il y a joint en trois volumes les *Lettres des Hommes illustres d'Allemagne & de Venise*. IV. *Relation de quelques Voyages faits en diverses parties de Toscane*, Florence 1751, 6 vol. in-8°, & un grand nombre d'autres ouvrages presque tous relatifs à son art. C'étoit un savant laborieux & appliqué, mais plus fécond qu'exact; il écrivoit trop lestement pour y donner ce degré de réflexion & de correction qui garantit les livres de la rouille des siecles. Il mourut à Florence en 1783.

TOZZI, (Luc) né à Aversa dans le royaume de Naples, vers 1640, se rendit habile dans la médecine, à laquelle il s'appliqua uniquement & qu'il exerça avec succès. Il mourut en 1717, âgé de 77 ans, avec le titre de premier médecin général du royaume de Naples. Charles II, roi d'Espagne, le fit appeller pour le secourir dans sa derniere maladie; mais il mourut lorsque Tozzi étoit en chemin. Clément XI voulut le fixer à Rome par des places avantageuses, il aima mieux sacrifier sa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ses divers Ouvrages à Venise 1721, en 5 vol. in-4°. On trouve de plus grands détails sur ce médecin dans les Mémoires du P. Niceron, tome 17.

TRABÉA, (*Quintus*) poëte comique de l'ancienne Rome, florissoit du tems d'Attilius Regulus. Il ne reste plus de ses ouvrages que quelques fragmens dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

TRAGON, *voyez* METEZEAU.

TRAJAN, (*Ulpius-Trajanus-Crinitus*) empereur romain, naquit à Italica, près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de Jesus-Christ. Sa famille, originaire de la même ville, étoit fort ancienne, mais elle ne s'étoit point illustrée. Le pere de Trajan avoit eu les honneurs du triomphe sous Vespasien, qui l'avoit mis au nombre des sénateurs, & l'avoit admis à la dignité de consul. Son fils fut digne de lui. Ses services militaires engagerent Nerva à l'adopter. Cet empereur étant mort quelque tems après, l'an 98, dans le tems que Trajan étoit à Cologne, il fut unanimement reconnu par les armées de la Germanie & de la Mœsie Ses premiers soins furent de gagner le peuple; il fit distribuer des sommes d'argent, & abolit tous les crimes de lese-majesté. Il alloit audevant de ceux qui le venoient saluer, & les embrassoit, au lieu que ses prédécesseurs ne se levoient pas de leur siege. Lorsqu'il sortoit, il ne vouloit pas qu'on allât devant lui, pour faire retirer le monde. Il n'étoit point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Son humeur gaie, & sa conversation spirituelle & polie, faisoient les principaux assaisonnemens de sa table. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes l'an 102 contre Décébale, roi des Daces, qui fut vaincu après une bataille long-tems disputée. Elle fut si meurtriere, que dans l'armée romaine on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, & leur roi Décébale se tua de désespoir, l'an 105 de J. C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, & s'avança dans l'O-

rient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit sans beaucoup de peine la Diabene, l'Assyrie, & le lieu nommé Arbelles, si célebre par les victoires qu'Alexandre y avoit autrefois remportées sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leurs divisions continuelles, n'avoient point de troupes à lui opposer : Trajan entra l'an 112 dans leur pays sans presque trouver de résistance, prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, & obligea Chosroès à quitter son trône & son pays, l'an 115 de J. C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, & poussa, dit-on, ses conquêtes jusqu'aux Indes ; mais l'état des opérations de cette guerre n'est pas bien connu. Il assiégeoit Atra, située près du Tigre ; les chaleurs excessives de ce pays le forcerent à lever le siege, quoiqu'il eut déja fait breche à la muraille. Trajan eut à combattre vers le même tems les Juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains & contre les Grecs, pousserent la rage jusqu'à dévorer leur chair & leurs entrailles, à se teindre de leur sang & à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de 200 mille ; & les Juifs d'Egypte, en proie à la même fureur, exercerent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies avec une cruauté réciproque. On ne souffrit plus de Juifs sur ces côtes, & on y égorgeoit même ceux que la tempête y jetoit. Trajan, usé par les fatigues & la débauche, mourut quelque tems après à Sélinunte, appellée depuis *Trajanopolis*, vers le commencement d'août de l'an 117 de J. C. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la Colonne Trajanne, élevée des dépouilles faites sur les Daces. Rome, l'Italie & les principales villes de l'empire reçurent, par tous les édifices publics que Trajan y fit faire, des beautés qu'elles n'avoient point encore eues. Il bâtit des villes, & accorda des privileges à celles qu'il en jugea dignes. Le grand cirque, renouvellé par lui, devint plus beau & plus vaste, & on y mit pour inscription : *Afin qu'il soit plus digne du peuple romain.* Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entr'elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivieres & des torrens. Rome avoit extrêmement souffert par les incendies, il falloit rebâtir les édifices détruits ; mais afin que ces réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourroit donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Trajan bon prince, bon guerrier, habile dans la politique & le gouvernement de l'état, n'étoit pas également estimable comme particulier ; avec d'excellentes qualités il avoit de grands vices. Il aima le vin, & les après-dîners on le trouvoit souvent hors d'état de faire rien de raisonnable ; il aima plus encore les femmes, & s'abandonnoit même à des débauches monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile. Son amour infame pour le pantomime Pylade, l'engagea, suivant Dion, à rétablir un spectacle dont il avoit lui-même reconnu les abominations par une proscription sévere. Le roi Abgare ne put le fléchir qu'en lui abandonnant son fils Arbandès. On prétend que c'est ce goût pour le désordre & les jouissances sensuelles qui lui rendit les Chrétiens odieux ; leur vie pure & chaste étant une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'empire ; mais sur les représentations de Pline le Jeune, il adoucit son édit par une inconséquence

qui ne laissa pas de sauver un grand nombre de Chrétiens (*voyez* PLINE le Jeune). C'est sous son regne que périt dévoré par les lions, le célebre Ignace d'Antioche, un des plus grands évêques de la primitive église, & l'homme le plus vertueux de l'empire. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'empereur prononça lui-même son arrêt de mort, après lui avoir parlé d'une maniere très-peu assortie à la majesté du trône, & au caractere d'humanité dont il avoit fait parade en d'autres occasions. Malgré cela, l'on ne doit pas être surpris des éloges qu'on a fait de Trajan, si on le compare à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs; & tout est perdu hors quelques fragmens informes de Dion, & les minces abrégés d'Eutrope & d'Aurelius Victor. » Il semble (dit » Crevier) que la Providence ait » eu dessein d'ensevelir les ac» tions de Trajan, à proportion » du desir immodéré qu'il avoit » de faire du bruit dans le monde. » *Voyez* THÉODOSE le Grand.

TRAJAN-DECE, *voyez* DECE.

TRALLIEN, *voyez* ALEXANDRE & PHLEGON.

TRANQUILLINE, (*Furia Sabinia Tranquillina*) femme de Gordien le Jeune, étoit fille de Misithée, homme aussi recommandable par son éloquence que par sa probité. Les dames romaines lui éléverent une statue, & les provinces divers monumens. Gordien ayant été tué par ordre de Philippe en 244, Tranquilline rentra dans la vie privée, sans paroître regretter le trône.

TRANSTAMARE, (Henri, comte de) fils naturel d'Alphonse XI, roi de Castille, & d'Eléonore de Gusman, sa maîtresse, fut un prince plein de feu & de courage, brave guerrier & excellent politique. Après la mort de son pere arrivée en 1350, Pierre le Cruel, son frere, monta sur le trône, & aliéna tous les cœurs par son naturel féroce. Transtamare résolut de mettre en œuvre la haine publique pour lui enlever la couronne. Il forma plusieurs entreprises, que Pierre le Cruel eut le bonheur de dissiper par le secours du fameux Prince Noir. Enfin il succomba à la derniere. Transtamare, secondé de la France, de l'Aragon & de plusieurs rebelles de Castille, ayant le fameux du Guesclin à la tête de ses troupes, vainquit son frere auprès de Tolede en 1368. Pierre retiré & assiégé dans un château après sa défaite, fut pris, en voulant s'échapper, par un gentilhomme françois nommé le Begue de Vilaines. On le conduit dans la tente de ce chevalier. Le premier objet qu'il y voit, est le comte de Transtamare. On dit que transporté de fureur il se jeta, quoique désarmé, sur le vainqueur, ce qui est peu vraisemblable; mais ce qui est certain, c'est que celui-ci lui arracha la vie d'un coup de poignard, & fut reconnu roi de Castille sous le nom de *Henri II*. Il mourut en 1379, après un regne de dix ans. C'est de lui que sont descendus les rois de Castille qui ont régné en Espagne jusqu'à Jeanne, qui fit passer ce sceptre dans la maison d'Autriche, par son mariage avec Philippe le Beau, pere de l'empereur Charles-Quint.

TRAP, (Joseph) écrivain anglois, fut professeur en poésie à Oxford, ensuite recteur à Harlington & prédicateur de l'église de Christ & de S. Laurent à Londres. Il mourut en 1747, à 66 ans, cinq jours après s'être marié. Il est connu par une Traduction en vers latins du *Paradis perdu* de Milton, & par quelques ouvrages sur l'Art poétique, qui ne donnent pas une grande idée de ses talens.

TRASYBULE *ou* THRASIBULE, général des Athéniens, chassa les 30 Tyrans & rétablit dans sa patrie le nom de liberté, quoique dans le fonds il y régnât à son tour d'une maniere assez absolue pour n'être pas impunément contredit. Il mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique, en faisant prononcer dans une assemblée du peuple, que personne ne pourroit être inquiété au sujet des derniers troubles, excepté les Trente & les Décemvirs. Par ce décret, il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république auparavant divisées, & mérita la couronne d'olivier, qui lui fut décernée comme au restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace; il prit plusieurs villes dans l'isle de Métélin, & défit en bataille rangée Thérimaque, capitaine des Lacédémoniens, l'an 394 avant J. C. Douze ans après, il fut tué dans la Pamphylie par les Aspendiens qui favorisoient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYBULE, frere & successeur d'Hiéron roi de Syracuse, qui fut obligé de quitter le trône un an après y être monté, & vécut comme particulier à Locres.

TRAVERS, (N.) prêtre du diocese de Nantes, publia en 1734: *Consultation sur la Jurisdiction & sur l'Approbation nécessaires pour Confesser*, &c, où il renverse la jurisdiction épiscopale, & soutient des principes qui conduisent à une véritable anarchie. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne en 1735, & par plusieurs évêques; l'auteur publia une *Défense* en 1736, pleine des mêmes erreurs; mais c'est sur-tout dans *Les Pouvoirs légitimes du premier & second ordre dans l'administration des Sacremens*, &c, 1744, gros vol. in-4°, qu'il développe ses principes & qu'il se livre à des emportemens incroyables contre les papes, les évêques & tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'église, les accable d'injures atroces; révoque en doute l'authenticité du concile de Trente (page 173) & ramasse ce qu'on a dit de plus calomnieux contre cette grande assemblée. Tel est l'ouvrage que des pseudocanonistes modernes n'ont pas rougi de copier, & où ils ont pris les traits qu'ils ont lancé contre l'autorité qui les accabloit. L'ouvrage de Travers a été condamné par l'assemblée du clergé de France l'an 1745.

TREBATIUS-TESTA, (*Caius*) savant jurisconsulte, fut exilé par Jules-César, pour avoir pris le parti de Pompée; mais Cicéron, son ami, obtint son rappel. César connut son mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandoit presque toujours son avis, avant de porter aucun jugement. Auguste n'eut pas moins d'estime pour ce jurisconsulte, & par son conseil il introduisit l'usage des Codiciles. Horace lui adressa deux de ses Satyres. Ce savant homme avoit composé plusieurs ouvrages sur le droit. Il est cité en divers endroits du *Digeste*.

TREBELLIEN, (*Caius-Annius Trebellianus*) fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie, au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au tems où Gallien, qui régnoit alors, envoya contre lui Causisolée avec une armée. Ce général ayant eu l'adresse d'attirer Trebellien hors des montagnes & des détroits de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand la perdit & y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus TREBELLIEN, qui ayant été accusé du crime de lese-majesté sous Tibere, se tua lui-même.

TREBELLIUS-POLLIO, historien latin, florissoit vers l'an 298 de J. C. Il avoit composé la *Vie*

des Empereurs; mais le commencement en est perdu, & il ne nous en est resté que la fin du regne de Valerien, avec la *Vie* des deux Galliens & des 30 Tyrans: c'est-à-dire, des usurpateurs de l'empire, depuis Philippe inclusivement jusqu'à Quintille, frere & successeur de Claude II. On trouve ces fragmens dans l'*Historiæ Augustæ Scriptores*. On accuse cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des faits peu intéressans, & d'avoir passé trop rapidement sur d'autres beaucoup plus importans.

TREMELLIUS, (Emmanuel) né à Ferrare de parens juifs, se rendit habile dans la langue hébraïque, embrassa en secret la religion protestante, & devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sedan. Il se fit connoître par une *Version* latine *du Nouveau-Testament Syriaque*, & par une autre de l'*Ancien-Testament*, faite sur l'hébreu. Il avoit associé à ce dernier travail François Junius, ou du Jon, qui le publia in-fol. après la mort de Tremellius, arrivée en 1580, avec des changemens qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le style de Tremellius est lourd, plat, affecté, & sa version sent le Judaïsme.

TREMOILLE ou TRIMOUILLE, (Louis de la) vicomte de Thouars, prince de Talmond, &c, naquit en 1460, d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de France, féconde en grands-hommes. Il fit ses premieres armes sous George de la Trimouille, sire de Craon, son oncle. Il se signala tellement, que dès l'âge de 18 ans il fut nommé général de l'armée du roi, contre François, duc de Bretagne, qui avoit donné retraite dans ses états à Louis, duc d'Orléans, & à d'autres princes ligués. La Trimouille remporta sur eux une victoire signalée à St-Aubin-du Cormier, le 28 juillet 1488. Il y fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII, & le prince d'Orange. La prise de Dinant & de St-Malo furent les suites de cette glorieuse journée. Egalement habile dans le cabinet & à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse, Anne de Bretagne, avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, & vers le pape Alexandre VI. Il avoit été fait chevalier de l'ordre du roi & son premier chambellan; & la bataille de Fornoue, en 1495, lui mérita la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou, & Marche de Bretagne. Louis XII, à son avénement à la couronne, lui ayant donné le commandement de son armée en Italie, il conquit toute la Lombardie, & obligea les Vénitiens à lui remettre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, & le cardinal son frere. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guienne en 1502, & peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit encore pour commander le corps de bataille où il étoit, à la journée d'Aignadel, l'an 1509. La Trimouille fut malheureux au combat de Novare, donné contre les Suisses le 6 juin 1513, où il fut battu & blessé (*voyez* TRIVULCE Jean-Jacques); il soutint ensuite contr'eux le siege de Dijon « qu'il sauva (dit le président Hainault) par un traité » avantageux pour eux, & dont il » comptoit bien d'être désavoué ». Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan, donnée contre les Suisses, défendit la Picardie contre les forces impériales & angloises; & s'étant rendu en Provence, il fit lever le siege de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur, y avoit mis, l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi François I

dans son malheureux voyage d'Italie, il finit ses jours à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, âgé de 65 ans. Son corps fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars qu'il avoit fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*... Guichardin lui donne celui de *premier Capitaine du monde*; & Paul Jove ajoute qu'il fut *la gloire de son siecle*, *& l'ornement de la monarchie françoise*. Ce grand-homme avoit pour devise une roue, avec ces mots : *Sans sortir de l'orniere*. Il avoit épousé Gabrielle de Bourbon : *voyez* GABRIELLE.

TREMOLLIERE, (Pierre-Charles) peintre, né en 1603 à Chollet en Poitou, mort à Paris en 1739, remporta plusieurs prix à l'académie, & jouit de la pension que le roi accorde aux jeunes éleves qui se distinguent. Il partit pour l'Italie, & y resta six années. On remarque de l'élégance & du génie dans ses compositions, de la correction dans ses dessins, un beau choix dans ses attitudes. Il vécut trop peu de tems. Ses derniers tableaux sont d'un coloris plus foible.

TRENCHARD, (Jean) d'une maison ancienne d'Angleterre, naquit en 1669, & exerça des emplois importans. Il mourut en 1723, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil & dans la politique; mais qui entendoit très-peu la religion, sur laquelle il avoit plus d'une idée fausse, & dont il s'étoit fait, comme tous les libertins, un systême de caprice & d'imagination. Ses principaux ouvrages sont : I. *Argument qui fait voir qu'une Armée subsistante est incompatible avec un Gouvernement libre, détruit absolument la constitution de la Monarchie Angloise*. II. Une petite *Histoire des Armées subsistantes en Angleterre*. III. Une suite de *Lettres* sous le nom de *Caton*, conjointement avec Thomas Gordon son ami. Tous ces écrits sont en anglois.

TRESSAN, *voyez* VERGNE.

TREVIÈS, (Bernard de) *Bernardus de Tribus Viis*, chanoine de Maguelone, sa patrie, dans le 12e siecle, s'occupa à des ouvrages frivoles, peu dignes de son état; mais conformes au goût de son siecle, & que la même frivolité fait renaître dans le nôtre. Nous voulons parler de son Roman, imprimé sans indication de ville en 1490, in-4°, sous ce titre : *Le Roman du vaillant Chevalier, Pierre de Provence, & de la belle Maguelone*. Les amateurs de ces bagatelles les trouveront dans les bibliotheques à papier bleu.

TREVILLE, (Henri-Joseph de Peyre, comte de) étoit fils du comte de Troisville (que l'on prononce *Tréville*) capitaine-lieutenant des mousquetaires sous Louis XIII. Il fut élevé avec Louis XIV, devint cornette de la premiere compagnie des mousquetaires, puis colonel d'infanterie, & gouverneur du comté de Foix. Il servit en Candie sous le commandement de Coligny; il y reçut deux coups de feu. Henriette d'Angleterre, 1re femme de Monsieur, frere unique de Louis XIV, goûta beaucoup son esprit, & l'admit dans sa confidence & dans son amitié. Tréville fut si frappé de la mort subite de cette princesse, qu'il quitta le monde. Il vécut jusqu'en 1708, uniquement occupé de la priere & de l'étude. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit; il parloit avec tant de justesse & d'exactitude, qu'on disoit que ce proverbe, *Il parle comme un livre*, sembloit être fait pour lui. Tréville fut en grande liaison avec Rancé, abbé de la Trappe; avec Boileau-Despréaux; avec Arnauld, Nicole, Lalane, Ste-Marthe, Sacy qui trouvoient en lui un juge sévere & délicat de leurs productions. Il se rendoit aussi aux conférences qui se tenoient

chez la duchesse de Longueville pour les affaires du Parti.

TREUL, (Sébastien du) prêtre de l'Oratoire, né à Lyon en 1684, mort le 30 juillet 1754, laissa des *Sermons* qu'on a publiés après sa mort, en 2 vol. in-12, & qui n'ont pas eu beaucoup de lecteurs.

TREUVÉ, (Simon-Michel) docteur en théologie, fils d'un procureur de Noyers en Bourgogne, entra, l'an 1668, dans la congrégation de la doctrine chrétienne, qu'il quitta en 1673. Après s'être formé pendant quelque tems en province, il vint à Paris, où il fut aumônier de madame de Lesdiguieres. Il devint ensuite vicaire de la paroisse de S. Jacques du Haut-Pas, puis de S. André des Arcs. Il se livroit sans réserve aux fonctions du ministere, lorsque le grand Bossuet l'attira à Meaux, & lui donna la théologale & un canonicat de son église. Le cardinal de Bissy ayant, dit-on, eu des preuves que Treuvé étoit flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, & de plus, très-opposé aux décisions de l'église, cherchant en toutes les manieres de propager le parti de Jansenius, l'obligea de sortir de son diocese, après y avoir demeuré 22 ans. L'abbé Treuvé se retira à Paris, où il mourut en 1730, à 77 ans. On a de lui: I. *Discours de Piété*, 1696 & 1697, 2 vol. in-12. II. *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie*, vol. in-12: ouvrage qu'il enfanta à 24 ans. Il y a de la force & de l'onction. Malgré ce qu'en ont dit quelques directeurs un peu trop aisés, il est certain que ce livre a produit de bons effets, & qu'il ne peut que corriger des abus devenus très-communs dans l'administration des sacremens, maintenir ou rétablir la vraie notion de la pénitence chrétienne. III. Le *Directeur Spirituel pour ceux qui n'en ont point*, in-12. IV. La *Vie de M. Duhamel, curé de S. Méri*, in-12. Il en fait un saint du Parti.

TRIBBECHOVIUS, (Adam) natif de Lubeck, & mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, & surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages connus en Allemagne. Le principal est: I. *De Doctoribus Scholasticis, deque corruptâ per eos divinarum humanarumque rerum scientiâ:* fruit de l'enthousiasme de secte & d'une haine aveugle. On l'a réimprimé en 1719. II. *Historia Naturalismi*, Iene 1700, in-4°. III. Une Critique des *Annales* de Baronius. IV. *De Veritate creationis mundi. De Angelis. De Mose*, *Ægyptiorum Osiride*, &c.

TRIBONIEN, étoit de Side en Pamphylie; Justinien conçut tant d'estime pour lui, qu'il l'éleva aux premieres dignités, & le chargea de diriger & de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suit encore aujourd'hui, dans ce qu'on appelle en France le pays de droit écrit. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses & par ses lâches flatteries. Chrétien au-dehors, il étoit païen dans le fond du cœur, & il reste quelques traces de ses sentimens dans le *Digeste*, qu'il entreprit par ordre de Justinien vers l'an 531.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le 6e siecle, du tems de Chosroès I, roi de Perse, étoit de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de Justinien, Chosroès ne voulut accorder aucune treve, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un an

à la cour. Pendant le tems qu'il y resta, Chosroès voulut l'enrichir par des présens considérables; Tribunus, suivant le témoignage de Procope, écrivain contemporain, les refusa, & ne demanda pour toute récompense de ses services à son libérateur, que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa priere lui fut accordée; on renvoya les soldats de Justinien, de quelque nation qu'ils fussent. Tribunus mourut en 579.

TRICALET, (Pierre-Joseph) prêtre, docteur en théologie de l'université de Besançon, directeur du séminaire de S. Nicolas du Chardonnet à Paris, naquit à Dole en Franche-Comté le 30 mars 1696, d'une famille honorable. Il eut une jeunesse orageuse; mais la lecture de quelques bons livres le ramena à une vie plus réglée. Sa conversion fut vraie & durable. Ayant reçu les ordres sacrés, il vint à Paris, où ses talens & ses vertus lui firent une réputation qu'il ne cherchoit pas. La duchesse d'Orléans, douairiere, le choisit pour son confesseur; elle lui offrit une abbaye, & le pressa inutilement de l'accepter. Tricalet ne fut pas moins considéré du duc d'Orléans; ce prince l'honora diverses fois de ses lettres & de ses visites. L'abbé Tricalet, accablé d'infirmités, se retira en 1746 à Ville-Juif. Il y vécut, ou plutôt il y souffrit pendant 15 ans les douleurs les plus violentes. Au milieu de ces tourmens, il composa plusieurs livres utiles, à l'aide d'un copiste qui n'avoit point de mains. C'est quelque chose de singulier, qu'un homme qui ne pouvoit pas parler un quart-d'heure de suite, ait dicté tant d'ouvrages; & qu'ils aient été écrits par un malheureux qui écrivoit avec les deux moignons & qui portoit l'adresse jusqu'à tailler ses plumes. Il étoit retiré à Bicêtre, & il en sortoit tous les matins pour se rendre à Ville-Juif auprès de son protecteur. L'abbé Tricalet mourut le 30 octobre 1761, dans la 66e année de son âge. Ses principaux ouvrages sont : I. *Abrégé* du Traité *de l'Amour de Dieu*, de S. François de Sales, 1756, in-12. II. *Bibliotheque portative des Peres de l'Eglise*, 9 vol. in-8°, 1758 à 1761. III. *Précis historique de la Vie de Jesus-Christ*, in-12, 1760. IV. *Année Spirituelle, contenant, pour chaque jour, tous les exercices d'une Ame Chrétienne*, 1760, 3 vol. in-12. V. *Abrégé de la Perfection Chrétienne* de Rodriguez, 1761, 2 vol. in-12. VI. *Le Livre du Chrétien*, 1762, in-12. Tous ces ouvrages ne sont que des abrégés, ou des compilations; mais on y remarque de l'ordre & de l'exactitude. Le *Livre du Chrétien* a été réimprimé à Liege en 1783, c'est un recueil de prieres affectueuses & de bonnes maximes.

TRIGAN, (Charles) docteur de Sorbonne, curé de Digoville, à 3 lieues de Valognes, né à Querqueville, près Cherbourg en Basse-Normandie, le 20 août 1694, mourut à sa cure le 12 février 1764, dans la 70e année de son âge. L'étude fut sa passion : mais ce fut sur-tout à sa patrie & à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zele & de charité, il aima tendrement sa paroisse, & il en fit rebâtir à ses dépens l'église, une des plus régulieres du canton. Les ouvrages qu'il a donnés au public, sont : I. La *Vie d'Antoine Paté, curé de Cherbourg, mort en odeur de sainteté*, petit in-8°. II. L'*Histoire Ecclésiastique de la Province de Normandie*, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage finit au 12e siecle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au 14e. Ces écrits manquent de grace du côté du style; ils sont d'ailleurs remplis d'une judicieuse critique & de recherches profondes.

TRIGAULT, (Nicolas) jésuite, natif de Douai, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avoit pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, & fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire : I. La *Vie de Gaspar Barzée*, compagnon de S. Xavier, Anvers 1610. II. *De Christiana expeditione apud Sinas ex Matthæi Riccii commentariis*, Ausbourg 1615, in-4°; Cologne 1617, in-8°. Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisoit qu'avec des caracteres gravés sur des planches & non des caracteres mobiles. III. *De Christianis apud Japonicos triumphis*, Munich 1623, avec des additions du P. Raderus & des figures de Sadeler : c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon. IV. Un *Dictionnaire Chinois*, 3 vol. imprimés à la Chine, &c.

TRIGLAND, (Jacques) né à Harlem en 1652, se rendit habile dans les langues orientales & dans la connoissance de l'Ecriture-Sainte, qu'il professa à Leyde où il mourut en 1705, à 54 ans. On a de lui divers ouvrages, qui peuvent intéresser la curiosité des érudits, entr'autres des *Dissertations sur la Secte des Caraïtes* : voyez SCALIGER Joseph.

TRIMOSIN, (Salomon) précepteur de Paracelse, se fit un nom au commencement du 16e siecle. On a de lui quelques ouvrages, entr'autres la *Toison d'Or*, Paris 1602 & 1612, in-8°. C'est un traité d'alchymie, recherché pour sa rareté, mais qui ne vaut pas mieux que ceux de son vain & suffisant disciple.

TRIMOUILLE, *voyez* TREMOILLE, URSINS Anne-Marie, & OLONNE.

TRIPTOLÊME, fils de Celeus, roi d'Eleusis, & de Méhaline, vivoit vers l'an 1600 avant J. C. Cerès, en reconnoissance des bons offices de Celeus, donna de son lait à Triptolême, qu'elle vouloit rendre immortel en le faisant passer par les flammes; mais Méhaline, effrayée de voir son fils dans le feu, l'en retira avec précipitation. Cette imprudence empêcha l'effet de la bonne volonté de la déesse, qui par dédommagement lui apprit l'art de cultiver la terre. Triptolême l'enseigna le premier dans la Grece, en donnant aux Athéniens des loix, qui se réduisoient au culte des dieux, à l'amour des parens & à l'abstinence de la chair.

TRISMEGISTE, *voyez* HERMÈS.

TRISSINO, (Jean-George) poëte italien, natif de Vicence, mort en 1550, âgé de 72 ans, étudia de bonne heure les principes de littérature d'après les grands maîtres de l'antiquité; & il consigna leurs leçons dans une *Pratique*, Vicence 1589, in-4°, qui n'est pas commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité, fut un Poëme épique en 27 chants. Le sujet est l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage & bien dessiné; on y trouve du génie & de l'invention, un style pur & délicat, une narration simple, naturelle & élégante; mais ses détails sont trop longs, & souvent bas & insipides; sa poésie languit quelquefois. Le Trissino étoit un homme d'un sa-

voir très-étendu, & habile négociateur. Léon X & Clément VII l'employerent dans plusieurs affaires importantes. Il est le premier moderne de l'Europe, qui ait fait un Poëme épique régulier. Il a inventé les vers libres, *Versi sciolti*, c'est-à-dire, les vers affranchis du joug de la rime. Il est encore auteur de la premiere Tragédie des Italiens, intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4°. L'édition de toutes ses Œuvres a été donnée par le marquis Maffei, Vérone 1729, 2 vol. in-fol. La premiere édition de son Poëme épique, donnée à Venise en 1547 & 1548, est très-rare. Elle est en 3 tomes in-8°, divisés chacun en IX chants. On doit y trouver le Camp de Bélisaire au 1*er* vol. & le Plan de Rome au 2*e*, l'un & l'autre gravés en bois. Ce Poëme a été réimprimé à Paris en 1729, 3 volumes in-8°. Castelli de Vicence a écrit sa *Vie*.

TRISTAN, (François) surnommé l'*Hermite*, né au château de Souliers dans la province de la Marche, en 1601, comptoit parmi ses aïeux le célebre Pierre l'Hermite, auteur de la 1*re* Croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde-du-corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, & delà dans le Poitou où Scévole de Ste-Marthe le prit chez lui. C'est dans cette école qu'il puisa le goût des lettres. Le maréchal d'Humieres l'ayant vu à Bordeaux, le présenta à Louis XIII, qui lui accorda sa grace, & Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes & les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, & si l'on en croit Boileau, il *passoit l'été sans linge & l'hiver sans manteau*. Ce poëte mourut en 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée & remplie d'événemens, dont il a fait connoître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8°: roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. Tristan s'est sur-tout distingué par ses Pieces dramatiques. Elles eurent toutes, de son tems, beaucoup de succès; mais l'on ne connoît plus guere que la Tragédie de *Mariamne*, qui est restée au théâtre, quoiqu'on s'empresse aussi peu de la représenter que la *Mariamne* de Voltaire, appellée par l'abbé de Pons *un cadavre couvert de perles*. Ses Poésies ont été recueillies en 3 vol. in-4°.

TRISTAN L'HERMITE-SOULIERS, (Jean-Baptiste) frere du précédent, gentilhomme de la chambre du roi, avoit du goût pour l'histoire & la science héraldique. On a de lui: I. L'*Histoire Généalogique de la Noblesse de Touraine*, 1669, in-folio; la *Toscane Françoise*, 1661, in-4°; les *Corses François*, 1662, in-12; *Naples Françoise*, 1663, in-4°, &c. C'est l'histoire de ceux de ces pays qui ont été affectionnés à la France.

TRISTAN, (Jean) écuyer, sieur de St-Amand & du Puy-d'Amour, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire Historique sur les Vies des Empereurs*, 1644, 3 vol. in-fol. ouvrage qui marque une grande connoissance de l'antiquité & des médailles. Angeloni & le P. Sirmond ont relevé plusieurs fautes de cet ouvrage; & Tristan leur répondit avec l'emportement d'un érudit qui n'a point eu d'éducation.

TRITHÊME, (Jean) né dans le village de Trittenheim, à deux lieues de Treves en 1462, il se fit religieux bénédictin, & devint abbé de

de Spanheim, dans le diocese de Mayence, l'an 1483; il abdiqua dans la suite cette dignité; mais il ne tarda pas à être élevé à une nouvelle; il fut fait abbé de S. Jacques à Wirtzbourg en 1506, & mourut le 13 décembre 1516. Il eut un grand zele pour la discipline, cultiva l'étude & la fit cultiver. Son érudition étoit vaste & variée, & a produit un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale & de philosophie. Les plus connus sont: I. Un *Catalogue des Ecrivains Ecclésiastiques*, Cologne 1546, in-4°. Il contient la vie & la liste des Œuvres de 870 auteurs, que Trithême ne juge pas toujours avec goût. II. Un autre *des Hommes illustres d'Allemagne*, & un 3e de ceux de l'*Ordre de S. Benoît*, 1606, in-4°, traduit en françois, 1625, in-4°. III. *Six Livres de Polygraphie*, 1601, in-fol. traduit en françois (*voyez* COLLANGE). IV. Un *Traité de Stéganographie*, c'est-à-dire, des diverses manieres d'écrire en chiffres, 1621, in-4°, Nuremberg 1721. Il y a sur cet ouvrage un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé: *Gustavi Seleni Enodatio Steganographiæ J. Trithemii*, 1624, in-fol. V. Des *Chroniques*, entr'autres, du monastere de Spanheim, dans *Trithemii*, *Opera historica*, 1601, in-folio, 2 parties. VI. Ses *Ouvrages de Piété*, 1605, in-fol. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la Regle de S. Benoît*; des *Gémissemens sur la décadence de cet Ordre*, & des *Traités sur les différens devoirs de la Vie religieuse*. VII. *Annales Hirsaugienses*, 2 vol. in-fol. ouvrage qui renferme dans un assez grand détail plusieurs faits importans de l'Histoire de France & de celle d'Allemagne. VIII. *De Successione ducum Bavariæ & comitum Palatinorum*. IX. Des *Lettres*. On lui a attribué encore un Traité, intitulé: *Veterum Sophorum sigilla & imagines magicæ*, qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'étoit mêlé de magie; mais on a prouvé que cet ouvrage n'est pas de lui.

TRITON, dieu marin, fils de Neptune & d'Amphitrite, servoit de trompette à son pere. Il est peint avec une coquille ou une conque en forme de trompette. Il avoit la partie supérieure du corps semblable à l'homme, & le reste semblable à un poisson. La plupart des dieux marins sont aussi appellés *Tritons*, & sont peints de la sorte avec des coquillages.

TRIVERIUS, *voy*. DRIVERE.

TRIVULCE, (Jean-Jacques) marquis de Vigevano, d'une ancienne famille de Milan, montra tant de passion pour les Guelfes, qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de Ferdinand I d'Aragon, roi de Naples, & passa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorsque ce prince fut à la conquête de Naples. Ce fut lui qui lui livra Capoue l'an 1495, & qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée, avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue. L'ordre de S. Michel fut la récompense de sa valeur, & on ajouta à cette grace celle de le nommer lieutenant-général de l'armée françoise en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille, & défit les troupes de Louis Sforce, duc de Milan. Louis XII étant entré en Italie l'an 1499, fut suivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, & qui l'honora du bâton de maréchal de France; Trivulce accompagna le monarque son bienfaiteur à l'entrée solemnelle qu'il fit dans Genes le 19 août 1504, & acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel en 1509. Quatre ans après il fut cause que les

François furent battus devant Novare, pendant que Louis de la Trimouille, homme d'une grande réputation, faisoit le siege de cette place. Il avoit été arrêté dans le conseil de guerre, que Trivulce iroit avec la cavalerie au-devant d'un secours qu'on appréhendoit. Il se posta si mal, qu'il laissa passer le renfort, & ne put arriver à tems pour soutenir les assiégeans, lorsqu'ils furent attaqués d'un côté par la garnison, & de l'autre par les nouvelles troupes. Une si grande faute diminua beaucoup la réputation & la faveur de Trivulce; mais il recouvra l'une & l'autre sous François I, par les services qu'il rendit au passage des Alpes en 1515. Ce fut lui qui, avec des peines incroyables, fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il se surpassa à la journée de Marignan. Il disoit que « vingt autres actions » où il s'étoit trouvé n'étoient que » des jeux d'enfans auprès de celle-» là, qu'il appelloit une bataille » de géans ». Sa faveur ne se soutint pas, & il mourut à Châtre, aujourd'hui Arpajon, en 1518, des suites de quelques tracasseries de cour. Accusé auprès de François I, par Lautrec, d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, il passa les Alpes en hiver & à 80 ans, pour se justifier. Lorsqu'il se présenta devant François I, ce prince détourna la tête, & ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part, qu'*il n'étoit plus tems*. « Le » dédain que le roi m'a témoigné » (ajouta-t-il) & mon esprit ont » déja fait leur opération; je suis » mort ». Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimoit bien son caractere: *Hic quiescit, qui nunquam quievit.* Louis XII voulant faire la guerre au duc de Milan, demandoit à Trivulce, ce qu'il falloit pour la faire avec succès? « Trois choses » sont absolument nécessaires (lui » répondit le maréchal) premiére-» ment de l'argent, secondement » de l'argent, troisiémement de l'argent ». Ce guerrier s'étoit fait naturaliser suisse. Il étoit sur le point de se faire recevoir aussi noble vénitien: voilà, dit-on, les causes du refroidissement de François I à son égard. C'étoit le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, & quelquefois le plus prodigue par ostentation. Louis XII étant à Milan en 1507, le somptueux Trivulce lui donna un festin d'une dépense énorme. Il s'y trouva 1200 dames, qui eurent chacune un écuyer-tranchant pour les servir. Il y avoit, pour ordonner un si prodigieux repas, 160 maîtres-d'hôtel, qui portoient à la main un bâton couvert de velours bleu, semé de fleurs-de-lis d'or. Le roi fut servi en vaisselle d'or, & les autres convives en vaisselle d'argent: vaisselle toute neuve, & toute aux armes du maréchal. Le roi & 4 cardinaux mangerent dans des chambres à part, & toutes les dames dans une salle que Trivulce avoit fait faire dans la rue où il demeuroit. Il y eut bal dans cette salle, avant que de se mettre à table. La presse y étoit si grande, que n'y ayant plus de place pour pouvoir danser, le roi se leva de son fauteuil, prit la hallebarde d'un de ses gardes, & fit lui-même ranger le monde en frappant à droite & à gauche.

TRIVULCE, (Théodore) parent du précédent, maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, & à la journée de Ravenne en 1512. François I le pourvut du gouvernement de Genes, dont il défendit le château contre les habitans en 1528. Obligé de se rendre, faute de vivres, il alla mourir en 1531 à Lyon, dont il étoit gouverneur.

TRIVULCE, (Antoine) frere

du précédent, se déclara pour les François lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanez. Il fut honoré du chapeau de cardinal, à la priere du roi, par le pape Alexandre VI, en 1500. Il mourut en 1508, à 51 ans, de douleur d'avoir perdu un de ses freres. Il y a eu 4 autres cardinaux de cette maison, dont nous parlerons dans les articles suivans.

TRIVULCE, (Scaramutia) mort en 1527, & neveu de Jean-Jacques, fut conseiller-d'état en France sous Louis XII, & successivement évêque de Côme & de Plaisance. Son mérite lui valut la pourpre.

TRIVULCE, (Augustin) abbé de Froidmont en France, & camérier du pape Jules II, puis successivement évêque de Bayeux, de Toulon, de Novare, & archevêque de Reggio, mourut à Rome en 1548. Après la prise de cette ville par les troupes de Charles-Quint, il fut emmené en ôtage à Naples, où il se signala par sa fermeté. Bembo & Sadolet faisoient grand cas de ses talens & de ses vertus, dont le cardinalat fut la récompense. Il avoit composé une *Histoire des Papes & des Cardinaux*, que la mort ne lui permit pas de faire imprimer.

TRIVULCE, (Antoine) évêque de Toulon, & ensuite vice-légat d'Avignon, s'opposa avec vigueur à l'entrée des hérétiques dans le comtat. Envoyé légat en France, il fit conclure le traité de Cateau-Cambresis. Il mourut d'apoplexie, à une journée de Paris, le 26 juin 1559, comme il retournoit en Italie. Il fut élevé à la dignité de cardinal.

TRIVULCE, (Jean-Jacques-Théodore) étoit de l'illustre famille des précédens. Après avoir servi avec gloire dans les armées du roi Philippe III, il embrassa l'état ecclésiastique, & fut honoré de la pourpre romaine en 1629. Il mourut à Milan en 1657, après avoir été vice-roi d'Aragon, puis de Sicile & de Sardaigne, gouverneur général du Milanez, & ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Rome. C'étoit un prélat éclairé & un homme éloquent.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Voconces, dont la capitale étoit Vaison, est compté parmi les bons historiens latins. Il avoit mis au jour une histoire en 44 livres, qui comprenoit tout ce qui s'étoit passé de plus important dans l'univers jusqu'à Auguste. Justin en fit un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres, ni le titre d'*Histoire Philippique*. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée, dont le style étoit digne des meilleurs écrivains. Le pere de Trogue-Pompée, après avoir porté les armes sous César, devint son secretaire & le garde de son sceau; le fils eut sans doute aussi des emplois honorables.

TROILE, fils de Priam & d'Hécube. Le destin avoit résolu que Troie ne seroit jamais prise tant qu'il vivroit. Il fut assez téméraire pour attaquer Achille, qui le tua; & peu de tems après la ville fut prise.

TROMMIUS, (Abraham) théologien protestant, né à Groningue en 1633, fut pasteur dans sa patrie où il mourut en 1719. On a de lui, une *Concordance Grecque* de l'*Ancien-Testament*, de la version des Septante, Amsterdam & Utrecht 1718, 2 vol. in-fol. Il y attaque la *Concordance Grecque* de Conrad Kircher; mais Jean Gagnier d'Oxford a vengé victorieusement Kircher. Trommius s'est attaché de même que Conrad Kircher à l'édition de Francfort de 1597; ils auroient mieux fait de suivre l'édition du Vatican, que tous les savans préferent; Gagnier est du même sentiment. Cet inconvénient n'est pas réparé par le parallele des deux éditions, fait par Lambert Bos, inséré dans l'édition de Trommius. On a encore une autre *Con-*

cordance du même, en flamand, qu'il continua après J. Martinus de Dantzick.

TROMP, (Martin Happertz) amiral hollandois, natif de la Brille, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates anglois & barbaresques, & apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala surtout son courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défit, en cette qualité, la nombreuse flotte d'Espagne en 1639, & gagna 32 autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglois, le 10 août 1653. Les états-généraux ne se contenterent pas de le faire enterrer solemnellement dans le vieux temple de Delft, avec les héros de la république; ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite & les prospérités de l'amiral Tromp lui avoient attiré des envieux; mais il avoit su les dompter par ses bons offices & ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de *Grand-Pere des Matelots*; & parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de *Bourgeois*.

TROMP, (Corneille, *dit* le comte de) fils du précédent, marcha sur les traces de son pere. Il devint lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies, & mourut le 21 mai 1691, à 62 ans. Il étoit né à Roterdam le 9 septembre 1629. Sa *Vie* a été donnée au public, à La Haye 1694, in-12, & quoique moins brillante que celle de son pere, elle ne laisse pas d'intéresser.

TRONCHIN, (Théodore) naquit à Geneve en 1709, d'une famille noble, originaire d'Avignon, recommandable par son ancienneté & par les emplois qu'elle occupa dans la république. La nature l'avoit doué de la plus belle figure & du meilleur esprit. Il avoit fait de très-bonnes études, & annoncé ce qu'il seroit un jour. A l'âge de 19 ans, il quitta sa patrie pour passer en Angleterre, où le feu lord Bolingbroke, son parent, l'attiroit & vouloit le fixer. Le jeune Tronchin voyoit souvent dans sa société Swift, Adisson & Pope. Pope lui conseilla d'aller à Cambridge attendre, dans le silence de l'étude, que son génie lui parlât. Il suivit ce conseil & partit. Un des ouvrages de Boërhaave lui tombe entre les mains; il le lit, le relit, le dévore, se passionne, quitte précipitamment Cambridge & l'Angleterre, renonce à la haute fortune que Mylord Bolingbroke lui préparoit, & vient en Hollande grossir l'auditoire nombreux du savant professeur de Leyde. Celui-ci distingua bientôt le jeune Tronchin. Au bout de quatre mois, il se reposa sur lui d'une partie de ses soins. M. Tronchin séjourna quelques années près de son maître; & lorsqu'il se préparoit à retourner en Angleterre, il fut retenu par Boërhaave, & placé près de lui à Amsterdam. De ce moment, le médecin hollandois renvoya tous les habitans de cette capitale à son éleve: *C'est un autre moi-même*, leur disoit-il: *vous pouvez me consulter, sans quitter Amsterdam, en lui parlant*. M. Tronchin se maria en Hollande à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Il retourna ensuite dans sa patrie où il fut professeur de médecine; s'acquit beaucoup de réputation & fut nommé premier médecin de don Ferdinand, duc de Parme. En 1755, il vint à Paris & devint le premier médecin de M. le duc d'Orléans après la mort de M. Petit. Il mourut en cette ville en 1781. M. Tronchin

fut simple & vrai en médecine comme dans ses manieres & dans toutes les actions de sa vie. Il suivoit la nature; il l'aidoit dans la route qu'elle prend toujours; & ne la contraignoit jamais d'en prendre une autre. *Il n'y a qu'une médecine*, disoit-il souvent : *c'est la médecine observatrice & expectante* : c'est celle qu'il pratiquoit ; il n'employoit que rarement les remedes qui travaillent les malades & diminuent leurs forces. Il ne put cependant se défendre de certains systêmes empiriques & romanesques, entr'autres l'inoculation, trop accrédités pour oser les mépriser sans affoiblir la confiance publique, & trop au-dessous de ses lumieres pour croire qu'il y fut attaché par conviction (*voyez* CONDAMINE). M. Tronchin n'étoit point seulement estimable par ses connoissances médécinales, il l'étoit encore comme citoyen. Quoique protestant, il fut toujours attaché aux principes du Christianisme, & ennemi des délires philosophiques. Etant allé voir Voltaire dans sa derniere maladie, il fut frappé de la triste situation où il vit cet homme fameux, & dit que *ce spectacle seroit utile à tous les jeunes gens menacés de perdre les ressources précieuses de la religion*. Cette anecdote rendue publique quatre ans avant la mort de M. Tronchin, a été contredite par les disciples de Voltaire; mais le célebre médecin ne l'a jamais désavouée. On a de lui : I. *De Colica Pictonum*, Geneve 1757, in-4° : ouvrage dont M. Bouvart a donné la critique sous le titre d'*Examen*. II. *Dissertatio medica de Nympha*, in-4°. On doit encore à M. Tronchin une belle édition des Œuvres de Guillaume Baillou, Geneve 1762, 4 vol. in-4°, avec une préface de sa façon, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

TRONSON, (Louis) né à Paris d'un secretaire de cabinet, obtint une place d'aumônier du roi, qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de S. Sulpice, dont il fut élu supérieur en 1676, & mourut en 1700, à 79 ans. C'étoit un homme d'un grand sens, d'un savoir assez étendu & d'une piété exemplaire. Il assista, en 1694, avec les évêques de Meaux & de Châlons, aux conférences d'Issy, où les livres de madame Guyon furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés. Le premier qui a pour titre : *Examens particuliers*, fut imprimé in-12, en 1690, à Lyon, pour la 1re fois. Il y en a aujourd'hui 2 vol. Le second, intitulé : *Forma Cleri*, est une collection tirée de l'Ecriture, des Conciles & des Peres, touchant la vie & les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avoit d'abord paru que 3 vol. in-12; mais on a imprimé en 1724, à Paris, l'ouvrage entier, in-4°.

TROPHIME, né à Ephese, ayant été converti à la foi par S. Paul, s'attacha à lui, & ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe, & delà à Jerusalem. On croit que Trophime suivit l'Apôtre à Rome, en son 1er voyage; & S. Paul dit dans son Epitre à Timothée, qu'il avoit laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce saint, & tout ce qu'on a raconté de plus sur lui paroît fabuleux.

TROPHONIUS, fils d'Apollon, rendoit des oracles dans un antre affreux. Ceux qui vouloient le consulter, devoient se purifier. Après bien des cérémonies, ils entroient dans la caverne, & s'y étant endormis, ils voyoient ou entendoient en songe ce qu'ils demandoient. *Voyez* AGAMEDE.

TROUIN, *voy.* GUAY-TROUIN.

TROY, (François de) peintre, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, apprit les premiers principes de son art sous son pere. Il s'appliqua sur-tout au portrait,

qui est un genre lucratif, & fut reçu à l'académie en 1674. Il devint successivement professeur, adjoint du directeur, & enfin directeur. Ce maître donnoit beaucoup d'expression & de noblesse à ses figures. Son dessin étoit correct; il étoit grand coloriste, & finissoit extrêmement ses ouvrages. La famille royale & les grands seigneurs de la cour occuperent son pinceau. Louis XIV l'envoya en Baviere pour peindre madame la Dauphine. Ce célebre artiste savoit ajouter à la beauté des dames qu'il représentoit sans altérer leurs traits. Ce talent, joint à une probité exacte, à une belle physionomie & à un esprit enjoué, le mit dans un grand crédit. Ses dessins, comparables pour la beauté à ceux de Van-Dyck, sont très-recherchés.

TROY, (Jean-François de) fils du précédent, chevalier de l'ordre de S. Michel, secretaire du roi, mourut à Rome en 1752, âgé de 76 ans. Son mérite le fit choisir pour être directeur de l'académie de peinture de Paris, & depuis directeur de celle que le roi entretient à Rome. Il est un des bons peintres de l'école françoise. On admire dans ses ouvrages un grand goût de dessin, un beau fini, un coloris suave & piquant, une magnifique ordonnance, des pensées nobles & heureusement exprimées, beaucoup d'art à rendre le sentiment & les diverses passions de l'ame, des fonds d'une simplicité majestueuse; enfin un génie créateur, qui communique son feu & son activité à toutes ses compositions.

TRUAUMONT, (N. la) né à Rouen d'un auditeur des comptes, étoit un jeune-homme perdu de dettes & de débauches. Il fut l'instigateur, en 1674, d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'auroit eu aucun effet, si elle n'avoit été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Montbazon. Il avoit été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnoit d'entraîner dans la débauche le duc d'Orléans son frere; il étoit mécontent du marquis de Louvois. Il crut pouvoir se venger, en se mettant à la tête d'un parti. On fit entrer dans ce complot un chevalier de Préau, neveu de la Truaumont: séduit par son oncle, il séduisit sa maîtresse, Louise de Belleau, fille d'un seigneur de Villars. Les conjurés s'associerent un certain Bondeville & un maître d'école nommé Vanden-Ende. Leur but étoit de livrer au comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, Honfleur, le Havre, & quelques autres places de Normandie. Cette trame mal-ourdie fut découverte. Le supplice de tous les coupables fut le seul événement que produisit ce crime insensé & inutile, dont à peine on se souvient aujourd'hui. Ils furent tous décapités, à l'exception de Vanden-Ende qui fut pendu, & de la Truaumont qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter.

TRUBLET, (Nicolas-Charles-Joseph) de l'académie françoise & de celle de Berlin, trésorier de l'église de Nantes, & ensuite archidiacre & chanoine de St-Malo sa patrie, naquit en 1697. Il étoit parent du célebre Maupertuis, qui lui dédia le 3e vol. de ses Œuvres. Dès 1717 il osa être auteur. Il fit imprimer dans le *Mercure de Juin* des *Réflexions sur Télémaque*, qui le firent connoître de la Motte & de Fontenelle. Ces philosophes trouverent en lui un esprit très-fin, & un caractere très-doux. L'abbé Trublet fut attaché pendant quelque tems au cardinal de Tencin, & il fit avec lui le voyage de Rome. Mais préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisoit espérer, il revint à Paris, où il vécut jusque vers l'an 1767. Accablé de vapeurs, il se retira à St-Malo pour y jouir de la santé & du re-

pos ; mais il mourut quelque tems après, au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces lui avoient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. Sa conversation étoit instructive ; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimoit avec simplicité. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essais de Littérature & de Morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés, & traduits en plusieurs langues. L'auteur a laissé des matériaux pour un 5e volume. Quelques critiques qu'on ait faites de cet ouvrage, où il y a quelquefois des choses communes dites d'un air de découverte, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître l'esprit d'analyse, la sagacité, la finesse, la précision, qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves, & toutes inspirent la probité, l'humanité, la sociabilité. II. *Panégyriques des Saints*, languissamment écrits ; *précédés de Réflexions sur l'Eloquence*, pleines de choses bien vues & finement rendues. Dans la seconde édition, de 1764, en deux volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avoient été faites pour le *Journal des Savans* & pour le *Journal Chrétien*, auxquels il avoit travaillé pendant quelque tems. La maniere dont il s'exprima sur Voltaire en ce dernier ouvrage, lui attira (dans la piece sur-tout, intitulée *le Pauvre Diable*) des épigrammes très-mordantes de la part de ce poëte, qui lui avoit écrit auparavant des lettres très-flatteuses. III. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Messieurs de la Motte & de Fontenelle*, à Amsterdam 1761, in-12. Ces Mémoires sont souvent minutieux & quelquefois romanesques. Celui qui regarde M. de Fontenelle n'est qu'un panégyrique.

TRUCHET, (Jean) né à Lyon en 1657, d'un marchand, entra dans l'ordre des Carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie & en théologie ; mais il s'y livra tout entier à la méchanique, pour laquelle la nature l'avoit fait naître. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premieres qu'on ait vues en France ; ces montres se dérangerent, & il n'y eut que le Pere Truchet qui pût les raccommoder. Colbert, charmé de ses talens & de son adresse, lui donna 600 livres de pension, dont la 1re année lui fut payée le même jour. Il n'avoit alors que 19 ans. Le P. *Sébastien* (c'étoit son nom de religion) s'appliqua dès-lors à la géométrie & à l'hydraulique, & il ne s'est guere fait de grand canal en France, pour lequel on n'ait pris son avis. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importans, reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre le Grand, czar de Moscovie, & de plusieurs autres princes, & enrichit les manufactures de plusieurs belles découvertes. Il travailla pour perfectionner les filieres des tireurs d'or de Lyon, le blanchissage des toiles à Senlis, les machines des monnoies, &c. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Ses Tableaux mouvans ont été encore un des ornemens de Marly. Le premier, que le roi appella *son petit Opéra*, changeoit 3 fois de décoration à un coup de sifflet ; car ces tableaux avoient aussi la propriété des résonnans ou sonores. Le deuxieme tableau qu'il présenta au roi, plus grand & encore plus ingénieux, représentoit un paysage où tout étoit animé. Le roi nomma le Pere Sébastien pour être un des hono-

taires de l'académie des sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, & l'on trouve plusieurs Mémoires de sa composition dans le recueil de cette société. Les dernieres années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, qui l'enleverent aux sciences en 1729. Quoique fort répandu au-dehors, le Pére Sébastien fut un très-bon religieux, très-fidele à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste. Il conserva toujours, dans la derniere rigueur, tout l'extérieur convenable à son habit.

TRUCHSÈS, (Gebhard) archevêque & électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld, vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme & son électorat, il se déclara hautement protestant, & publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocese. L'empereur Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire rentrer dans le devoir, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les états du pays en 1583, il y fut décidé, conformément à la paix de religion conclue à Ausbourg, que Truchsès étoit déchu de l'épiscopat, & qu'il falloit procéder à une nouvelle élection. Le même jour que les états se séparerent, Truchsès épousa publiquement à Rosenthall, celle à laquelle il étoit marié clandestinement. Gregoire XIII n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année on élut à sa place le prince Ernest de Baviere qui fut obligé d'employer les armes contre le prélat déposé. Truchsès se retira avec sa femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité & le chagrin, & mourut en 1601. Les Protestans & Voltaire se sont bien gardés de donner le tort à Truchsès dans cette guerre : mais Bayle est d'un autre avis, & a démontré que du Plessis-Mornai, le sage de la Henriade, avoit conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. Voyez *Réponse aux Questions d'un Provincial*, tom. 2, pag. 211-229.

TRUXILLO, (Thomas de) célebre prédicateur, né à Zurita dans l'Estramadure, se fit d'abord religieux de la Merci ; mais ayant eu quelques démêlés avec ses confreres dans le tems qu'il étoit supérieur de la maison de son ordre à Madrid, il passa dans celui des Dominicains à Barcelone. Il vivoit encore en 1596. On a de lui plusieurs ouvrages théologiques & ascétiques, dont on voit le catalogue dans la Bibliotheque des PP. Echard & Quétif.

TRYPHON *ou* DIODOTE, de la ville d'Apamée, général des troupes d'Alexandre Balas, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Demetrius Nicanor. Après la mort de Balas, il alla en Arabie chercher Antiochus, fils de ce prince, & le fit couronner roi de Syrie, malgré les efforts de Demetrius son compétiteur, qui fut vaincu & mis en fuite. Mais le perfide Tryphon, qui méditoit de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus ; & craignant que Jonathas Machabée ne mît obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan, où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon le voyant si bien accompagné, n'osa exécuter son dessein, & eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs, lui fit des présens, & ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe, & de le suivre à

Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas, qui ne soupçonnoit aucune trahison, fit tout ce que Tryphon lui proposoit. Mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté, & les gens qui l'accompagnoient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, Tryphon passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée, & vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas, avec cent talens d'argent, sous prétexte de délivrer leur pere. Mais mettant le comble à sa perfidie, il tua le pere & les deux fils, & reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étoient que les préludes d'un plus grand, qui devoit lui mettre sur la tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune Antiochus, dont il prit la place, & il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés; mais il ne garda pas longtems le royaume que ses crimes lui avoient acquis. Antiochus Sidetès, successeur légitime du trône, entra dans son héritage, & toutes les troupes, lasses de la tyrannie de Tryphon, vinrent aussi-tôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora, ville maritime, où le nouveau roi le poursuivit, & l'assiégea par mer & par terre. Cette place ne pouvant tenir long-tems contre une aussi puissante armée, Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthosiade, & delà il gagna Apamée sa patrie, où il croyoit trouver un asyle; mais y ayant été pris, il fut mis à mort.

TSCHIRNAUS, (Ernfroi Walter de) habile mathématicien, naquit à Kislingswald, seigneurie de son pere, dans la Lusace, en 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi dans les troupes de Hollande, en qualité de volontaire, l'an 1672, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France & en Italie. Il vint à Paris pour la 3e fois en 1682, & il proposa à l'académie des sciences la découverte de ces fameuses caustiques, si connues sous le nom de *Caustiques de M. de Tschirnaus*. (Le mot *caustique* est ici un terme de catoptrique & de dioptrique, & signifie la courbe sur laquelle se rassemblent les rayons réfléchis ou rompus par une surface, & où ils ont une force brûlante qu'ils ne peuvent avoir ailleurs). Cette compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, & établit trois verreries d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique & de physique, & entr'autres, le miroir ardent qu'il présenta à M. le duc d'Orléans, régent du royaume. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels on vouloit l'élever. Les lettres étoient son seul plaisir. Il cherchoit des gens qui eussent des talens, soit pour les sciences utiles, soit pour les arts. Il les tiroit des ténebres, & étoit en même tems leur compagnon, leur guide & leur bienfaiteur. Il se chargea assez souvent de la dépense de faire imprimer les livres d'autrui, dont il espéroit de l'utilité pour le public. Cette générosité ne venoit point d'ostentation; il faisoit du bien à ses ennemis avec chaleur & sans qu'ils le sussent. Ce savant estimable mourut en 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui un livre intitulé: *De Medicina mentis & corporis*, à Amsterdam 1687, in-4°. Cet ouvrage est à peine connu aujourd'hui, quoique plein de vues utiles & sagement écrit.

TUBAL-CAIN, fils de Lamech le Bigame & de Sella, fut l'inventeur de l'art de battre & de forger le

fer, & toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourroit croire que le Vulcain des Païens a été calqué sur ce patriarche, comme la plupart des personnages de la fable, le sont sur les hommes célebres, dont il est fait mention dans la Bible.

TUBERO, (Louis) abbé, de la Dalmatie, est connu par des *Commentaires* ou recueils des choses arrivées de son tems dans la Hongrie, la Turquie & les pays circonvoisins. Cette histoire très-intéressante, divisée en XI livres, commence à l'an 1490, & finit à l'an 1522. Elle est écrite en latin d'un style net & coulant. On l'a imprimée à Francfort en 1603, mais les noms propres des Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le deuxieme volume des *Scriptores rerum Hungaricarum* de Schwandtnerus, Leipsick 1746, avec une préface, des corrections, des sommaires, &c, par Belius. Plusieurs critiques croient que le nom de *Tubero* est supposé, & que l'auteur de ces Commentaires s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement le vrai.

TUBI, dit le *Romain*, (Jean-Baptiste) sculpteur de l'académie royale de peinture & de sculpture, mort à Paris en 1700, âgé de 70 ans, tient un rang distingué parmi les excellens artistes qui ont paru sous le regne de Louis XIV. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, une figure représentant le Poëme Lyrique. Il a encore embelli le jardin de Trianon, par une belle copie du fameux groupe de Laocoon, mais inférieure à celle de Florence. *Voyez* AGESANDRE.

TUCCA, (Plautius) ami d'Horace & de Virgile, cultiva la poésie latine, & revit l'*Enéïde* avec Varius, par ordre d'Auguste.

TUDESCHI, (Nicolas) plus connu sous le nom de *Panorme*, & appellé aussi *Nicolas de Sicile*, l'*Abbé de Palerme* & l'*Abbé Panormitain*, étoit de Catane en Sicile. Il se rendit si habile dans le droit canonique, qu'il fut surnommé *Lucerna Juris*. Son mérite lui valut l'abbaye de Ste Agathe, de l'ordre de S. Benoît, puis l'archevêché de Palerme. Il assista au concile de Bâle, & à la création de l'antipape Félix, qui le fit cardinal en 1440, & son légat *à latere* en Allemagne. Il persista quelque tems dans le schisme, mais y ayant renoncé, il se retira à Palerme en 1443, & y mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur le droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise en 1617, 9 vol. in-fol. Son style est barbare, & ses matériaux sont en trop grand nombre pour être bien digérés. On n'a point inséré dans cette édition : *Defensio concilii Basileensis adversùs Eugenium Papam*, dont Jean Gerbais, docteur de Sorbonne, a donné une Traduction françoise l'an 1687. Plusieurs critiques croient que ce traité n'est pas de Tudeschi.

TUILLERIE, TUILLIER, *voy.* THU. &c.

TULDEN, *voy.* VAN-TULDEN.

TULLIE, fille de Servius Tullius, 6e roi des Romains, fut mariée à Aruns : peu contente de cette alliance, elle cherche à plaire à Tarquin le Superbe qui avoit épousé sa sœur. Ils complotent de se défaire, l'une de son mari, l'autre de sa femme, & après avoir exécuté ce double parricide, ils joignent ensemble leurs fortunes & leurs fureurs par le mariage. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son pere, l'an 533 avant J. C. Après cette action détestable, elle fit passer son char par-dessus le corps tout sanglant de son pere. Ce monstre fut chassé de Rome avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

TULLIE, (*Tullia*) fille de Ci-

céron, fut le premier fruit de son mariage avec Terentia. Son pere l'éleva avec beaucoup de soin, & elle répondit parfaitement à son éducation. Elle fut mariée trois fois : d'abord à Caïus Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit & d'éloquence, très-attaché à son beau-pere ; puis elle épousa Furius Crassipes ; & enfin Publius Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron étoit gouverneur de Cilicie. Ce troisieme mariage ne fut point heureux ; & les troubles que Dolabella, dont les affaires étoient fort dérangées, excita dans Rome, causerent de grands chagrins à Cicéron & à Tullie. Elle mourut l'an 44 avant J. C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive, que les malins disoient qu'il y avoit eu plus que de la tendresse paternelle entre le pere & la fille ; ce qu'il y a de sûr, au rapport de Plutarque, c'est que sa seconde femme se réjouit de la mort de Tullie, & que de dépit il l'a répudia ; comme il avoit répudié Terentia, mere de Tullie, parce qu'elle n'avoit pas donné un équipage assez brillant à sa fille. C'est à l'occasion de la mort de Tullie, que Cicéron composa un Traité *de Consolatione* que nous n'avons plus. On a prétendu que sous le pape Paul III, on trouva dans la Voie Apienne un ancien tombeau avec cette inscription : *Tulliolæ filiæ meæ*. Il y avoit, dit-on, un corps de femme, qui au premier souffle d'air fut réduit en poussiere, avec une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé près de 1500 ans ; mais c'est un conte ridicule. *Voyez* en la réfutation dans l'ouvrage d'Octave Ferrari, intitulé *De Lucernis sepulchralibus*.

TULLUS-HOSTILIUS, 3e roi des Romains, succéda à Numa Pompilius, l'an 671 avant J. C. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes qui portoient des faisceaux de verges, & tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour la majesté royale. Les habitans d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des Horaces & des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe, & en transporta les richesses & les habitans dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins & à d'autres peuples, qu'il défit en diverses rencontres, & dont il triompha. Il périt avec toute sa famille, d'une maniere tragique, l'an 640 avant J. C. Quelques historiens prétendent qu'ayant tenté une opération magique, dans laquelle il n'observa pas les cérémonies nécessaires, la foudre tomba sur lui & sur sa maison. D'autres, avec plus de vraisemblance, rejettent le soupçon de sa mort sur Ancus-Martius, petit-fils de Numa, qui fut son successeur au trône. Selon eux, le coup de foudre ne fut qu'un incendie, procuré par Ancus, qui espéroit faire tomber l'élection sur lui, si Tullus mouroit sans postérité : ce qui arriva en effet.

TURCK, (Henri) né à Goch dans le duché de Cleves, le 21 décembre 1607, se fit jésuite en 1625, enseigna les humanités & la philosophie à Cologne, & consacra tous ses momens de loisir à amasser des matériaux pour l'histoire d'une partie de l'Allemagne : elle étoit rédigée & prête à être mise sous presse lorsque la mort enleva l'auteur le 19 novembre 1669. Cette *Histoire* manuscrite est en 6 vol. in-fol. On la conserve à Treves ; le troisieme volume écrit de sa main, est à Cologne. C'est l'histoire de l'électorat de Cologne, des évêchés de Munster, Hildesheim & Paderborn, des duchés Juliers, Cleves, &c. Il y a de grands détails sur les différens peuples qui ont habité autrefois ces contrées, sur les anciens Francs, les Saxons, &c ; elle est écrite en forme d'Annales jusqu'à

l'an 1660. Jean-Georges Eccard dit que le P. Turck a écrit une Histoire particuliere de l'évêché de Hildesheim; mais il se trompe; cette Histoire est du P. Martin Ubers jésuite; on la conserve à Hildesheim.

TURENNE, (Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de) maréchal-général des camps & armées du roi, colonel-général de la cavalerie-légere, étoit 2e fils de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, & d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume I de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan le 11 septembre 1611. Ayant, dès l'âge de dix ans, entendu répéter plusieurs fois que sa constitution étoit trop foible pour qu'il pût jamais soutenir les travaux de la guerre, il se détermina, pour faire tomber cette opinion, à passer une nuit d'hiver sur le rempart de Sedan. Comme il n'admit personne dans sa confidence, on le chercha long-tems inutilement; on le trouva enfin sur l'affût d'un canon, où il s'étoit endormi. Son goût pour les armes, augmenta par l'étude de la vie des grands capitaines. Il étoit surtout frappé de l'histoire d'Alexandre, & lisoit avec transport Quinte-Curce. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son siecle. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment françois, avec lequel il servit, en 1634, au siege de la Motte. Cette ville de Lorraine fut vaillamment & savamment défendue. Le maréchal de la Force, qui commandoit les assiégeans, fit attaquer un bastion qui devoit décider du sort de la place. Tonneins, son fils, chargé de cette opération, échoua. Turenne, nommé pour le remplacer, réussit par des coups de génie qui étonnerent tout le monde. La Force eut la probité de rendre à la cour un compte exact de tout ce qui s'étoit passé: action difficile & généreuse, dont Turenne lui sut tant de gré, que pour cette raison il épousa dans la suite sa fille. Le vicomte, chargé en 1637 de réduire Solre-le-Chateau dans le comté de Hainaut, l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de 2000 hommes à se rendre à discrétion. Les premiers soldats qui entrerent dans la place y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenerent, comme la plus précieuse portion du butin. Turenne fit tout de suite chercher son mari & la remit entre ses mains, en lui disant publiquement: *Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme.* L'année suiv. 1638 il prit Brisach, & mérita que le cardinal de Richelieu lui offrit une de ses nieces en mariage; mais Turenne, né au sein du Calvinisme, ne voulut pas l'accepter. Envoyé en Italie l'an 1659, il fit lever le siege de Casal, & servit beaucoup à celui de Turin, que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Turenne défit les ennemis à Montcalier, tandis qu'on pressoit la ville assiégée; mais une blessure qu'il reçut, pensa faire manquer l'entreprise. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon en 1642, & en Italie en 1643. Il avoit été fait maréchal-de-camp à 23 ans, & il obtint le bâton de maréchal de France à 32, en 1644, après avoir servi dix-sept ans sous différens généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquoit de chevaux & d'habits; il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec 7000 hommes, & défit le frere du général Merci. Il eut le malheur d'être battu au combat de Mariendal, l'an 1645; mais la bataille de Nortlingue gagnée 3 mois après par le duc d'Enguien, secondé de Turenne, répara cette défaite. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Treves dans ses états; l'année sui-

vante il fit la jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel, après une marche de 140 lieues, & obligea le duc de Baviere à la neutralité; mais il reçut bientôt ordre de la rompre : il publia contre lui une déclaration de guerre, le défit à la bataille de Zomartshausen, & le chassa de ses états en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France, dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, & fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal du Plessis-Praslin, qui le battit en 1650, près de Rhetel. Il fit sa paix avec la cour en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de Condé de passer la Loire sur le pont de Gergeau. Il poursuivit ensuite ce prince jusqu'au fauxbourg St-Antoine où il l'attaqua, & il alloit le suivre jusque dans Paris, si Mademoiselle n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, qui l'obligea de faire retraite. Le prince de Condé tenta d'enfermer l'armée royale à Villeneuve-St-George, entre la Seine & la Marne; mais Turenne sut lui échapper. L'année 1654, il fit lever le siege d'Arras aux Espagnols, prit la ville de Condé, St-Guillain, & plusieurs autres places en 1655. L'année suivante il fit une retraite honorable au siege de Valencienne; il se rendit maître ensuite de la Capelle. La prise de St-Venant & du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec Cromwel, protecteur de l'Angleterre. Turenne fut chargé d'entreprendre, avec les troupes des deux nations, le siege de Dunkerque. Les Espagnols furent entiérement défaits aux Dunes, & cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque, d'Oudenarde, d'Ypres, & en 1659 de la paix des Pyrénées entre l'Espagne & la France. Les deux rois de ces grandes monarchies se virent dans l'isle des Faisans, & se présenterent mutuellement les gens considérables de leur cour. Comme Turenne, toujours modeste, ne se montroit pas & étoit confondu dans la foule, Philippe demanda à le voir. Il le regarda avec attention, & se tournant vers Anne d'Autriche sa sœur : *Voilà*, lui dit-il, *un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits.* La guerre s'étant renouvellée en 1667, le roi se servit de lui par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage de l'art militaire. Il l'avoit honoré du titre de maréchal-général de ses armées; Turenne en parut digne par de nouveaux succès. Il prit tant de places en Flandre, que les Espagnols furent obligés l'année suivante de demander la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du Calvinisme, par conviction & nullement par intérêt, comme les Calvinistes l'ont débité : car on n'avoit jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. Il y avoit cependant du tems qu'il étoit inquiet sur sa religion, comme on le voit par plusieurs lettres qu'il écrivit à sa femme. » Il commençoit depuis long-tems (dit » le président Henault) à entre- » voir la vérité, mais il tenoit » encore à l'erreur par les pré- » jugés de l'éducation, & par » l'attachement qu'il portoit à ma- » dame de Turenne sa femme; » fille du duc de la Force, & » calviniste de bonne-foi. Sa mort » arrivée en 1666, & les instruc- » tions de M. de Meaux, ache- » verent de décider M. de Tu- » renne : ce fut pour lui que ce » prélat composa son livre *De*

» *l'exposition de la Foi*. Ouvrage raisonnable & solide, que les Protestans laisserent sans réplique ». Louis XIV ayant résolu de faire la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. On prit 40 villes sur les Hollandois en 22 jours, en 1672. L'année suivante il poursuivit jusque dans Berlin l'électeur de Brandebourg, qui étoit venu au secours des Hollandois; & ce prince, quoique vaincu, n'en prit pas moins d'intérêt à son vainqueur. Instruit qu'un scélérat étoit passé dans le camp de Turenne à dessein de l'empoisonner, il lui en donna avis. On reconnut ce misérable, que le vicomte se contenta de chasser de son armée. Ce ne fut pas le seul exemple de générosité qu'il donna. Un officier-général lui proposa un gain de 400,000 francs, dont la cour ne pouvoit rien savoir : « Je vous » suis fort obligé (répondit-il). » Mais comme j'ai souvent trouvé » de ces occasions, sans en avoir » profité, je ne crois pas devoir » changer de conduite à mon âge ». A-peu-près dans le même tems une ville fort considérable lui offrit 100,000 écus, pour qu'il ne passât point sur son territoire. « Comme votre ville (dit-il aux » députés) n'est point sur la route » où j'ai résolu de faire marcher » l'armée, je ne puis pas en conscience prendre l'argent que vous » m'offrez ».... Après que Turenne eut forcé l'électeur de Brandebourg à demander la paix, il favorisa en 1674 la conquête de la Franche-Comté, & empêcha les Suisses, par le bruit de son seul nom, de donner passage aux Autrichiens. La conquête de la Franche-Comté par Louis XIV, & ses autres succès, furent l'occasion d'une ligue redoutable contre ce monarque dans l'Empire. Pour prévenir la réunion de tant de forces dispersées, Turenne, qui étoit en Alsace, passa le Rhin à la tête de dix mille hommes, fit 30 lieues en 4 jours, attaqua à Sintzheim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine & par Caprara. Ce combat fut peu décisif; & si, comme M. de Beauveau l'assure, les Allemands n'avoient pas une piece de canon, il faut convenir que la gloire de cette journée leur appartient. D'Avrigny convient qu'on ne poursuivit pas les ennemis & qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage passe tous les tableaux qu'on pourroit en faire; il n'y a peut-être dans l'histoire des hommes que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat en 1688 qu'on puisse lui comparer, & qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas M. Beaurain, qui dans son *Histoire des quatre dernieres Campagnes de Turenne* (Paris 1782, 1 vol. in-fol.) a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le P. d'Avrigny qui a cru pouvoir les justifier (*voyez* la réfutation de ces deux paradoxes dans le *Journal Historique & Littéraire*, 15 mars 1783, pag. 409); nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avoit reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complétement exécuté en 1688) il eut dû consulter sa générosité naturelle, & abdiquer plutôt le commandement de l'armée que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut convenir (dit Voltaire) que ceux qui ont plus » d'humanité que d'estime pour les » exploits de guerre, gémissent » de cette campagne, célebre par » les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de » Turenne. Il mit à feu & à sang » un pays uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opu-

» lens. L'électeur palatin vit du » haut de son château de Manheim, deux villes & vingt-cinq » villages enflammés. Ce prince » désespéré défia Turenne à un » combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne ayant envoyé la lettre » au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit » aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne signifioit » rien. C'étoit assez le style & » l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération » & ambiguité ». Les Allemands ayant reçu des renforts considérables après le combat de Sintzheim, passerent le Rhin & prirent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'étoit retiré en Lorraine, rentra au mois de décembre par les Vosges, dans la province qu'il feignoit d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausen, les défit encore mieux à Turckeim quelques jours après, & les força de repasser le Rhin le 6 janvier 1675. Un événement si peu attendu étonna l'Europe. La surprise fit place à l'admiration, lorsqu'on sut que tout ce qui étoit arrivé, avoit été prémédité 2 mois auparavant, & qu'il avoit tout fait malgré la cour & les ordres réitérés de Louvois. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui, Montecuculli. Les deux généraux étoient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon, le 27 juillet 1675, à 64 ans. On fait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire. Il fut enterré à St-Denys comme le connétable du Guesclin. Ce héros n'avoit pas toujours eu des succès à la guerre, il avoit été battu à Mariendal, à Rhetel, à Cambrai. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre. Mais ayant toujours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un tems où l'art de la guerre étoit plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de 60 ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés, parfaitement inutiles, auxquels il n'eut dû se prêter par aucun motif: il conserva la réputation d'un homme de bien, sage & modéré. Ses vertus & ses grands talens, qui n'étoient qu'à lui, firent oublier des foiblesses & des fautes qui lui étoient communes avec tant d'autres hommes. Voici quelques faits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il étoit né généreux. Voyant plusieurs régimens fort délabrés, & s'étant secrétement assuré que le désordre venoit de la pauvreté & non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venoit du roi... Condé averti qu'on étoit mécontent de la boucherie horrible de Sénef: *Bon*, dit-il, *c'est tout au plus une nuit de Paris*. Turenne pensoit avec plus d'humanité, quand il disoit qu'il falloit 30 ans pour faire un soldat.... Selon lui, une armée qui passoit 50 mille hommes étoit incommode au général qui la commandoit & aux soldats qui la composoient... Condé demandoit un jour à Turenne, quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre? » Faire peu de sieges

» (répondit cet illustre général) » & donner beaucoup de combats. » Quand vous aurez rendu votre » armée supérieure à celle des en- » nemis par le nombre & par la » bonté des troupes ; quand vous » serez maître de la campagne, » les villages vous vaudront des » places. Mais on met son hon- » neur à prendre une ville forte, » bien plus qu'à chercher le moyen » de conquérir aisément une pro- » vince. Si le roi d'Espagne avoit » mis en troupes ce qu'il a dépensé » en hommes & en argent pour » faire des sieges & fortifier des » places, il seroit le plus con- » sidérable de tous les rois ». Nous avons son *Histoire* par Ramsay, Paris 1735, 2 vol. in-4° ; Liege 1774, 4 vol. in 12. Raguenet a donné sa *Vie* in-12. M. le comte de Grimoard a publié en 1782 une *Collection des Lettres & Mémoires trouvés dans les porte-feuilles du Maréchal de Turenne*, 2 vol. in-fol. Depuis la publication de ces pieces il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel, envoyé à Turenne par l'électeur palatin le 27 juillet 1674 ; cartel, dont M. Colini a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président Henault, qui dit que Turenne répondit à ce cartel *avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade*. Mais » *la honte* (dit Voltaire) étoit » dans l'incendie, lorsqu'on n'é- » toit pas en guerre ouverte avec » le Palatinat, & ce n'étoit point » une *bravade* dans un prince » justement irrité de vouloir se » battre contre l'auteur de ces » cruels excès. »

TURINI, (André) médecin des papes Clément VII & Paul III, & des rois Louis XII & François I, étoit né dans le territoire de Pise, & vivoit encore vers le milieu du 16e siecle ; mais on ignore le tems de sa mort. Il s'acquit une grande réputation par sa pratique & par ses ouvrages, publiés en 1544, à Rome, in-fol.

TURLOT, (Nicolas) licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre & archidiacre de l'église de Namur, ensuite prévôt de la même église & vicaire-général pendant onze ans. Il mourut le 17 janvier 1651, après avoir rempli ces charges avec toute l'exactitude que l'on peut attendre d'un digne ministre du Seigneur. On a de lui *Trésor de la Doctrine Chrétienne*, Liege 1631, in-4°, en françois ; Bruxelles 1668, in-4°, en latin, & un grand nombre de fois en France, sur-tout à Lyon. Cet ouvrage est propre à l'instruction du peuple, sur-tout dans les campagnes ; & c'est sous ce point de vue qu'on a excusé les négligences & l'excessive simplicité qui s'y trouvent.

TURNEBE, (Adrien) né en 1512 à Andeli, près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, & eut pendant quelque tems la direction de l'imprimerie royale, surtout pour les ouvrages grecs. La connoissance qu'il avoit des belles-lettres, des langues & du droit, lui firent des admirateurs à Toulouse & à Paris, où il professa. Il mourut dans cette derniere ville en 1565, âgé de 53 ans. Henri-Etienne en a fait un grand éloge, mais on croit que Turnebe ne le mérita que pour avoir embrassé les mêmes erreurs que lui. Cependant Génébrard, disciple de Turnebe, assure qu'il mourut catholique ; Gisbert Voëtius le met entre ceux qui ont favorisé les Protestans ; Martin Schookius dit que personne ne peut savoir que Dieu, ce que Turnebe pensoit sur la religion ; que cependant il haïssoit fort les Jésuites, comme il le fait sentir par un de ses poëmes où il dit :

Quæ nova surrepit secta, & mentitur Iesum,

Dulce

Dulce latrociniis prætendens nomen opertis,
Tartareis emiſſa vadis?

Ses principaux ouvrages ont été imprimés à Strasbourg, en 3 vol. in-fol. 1606. On y trouve : I. Des *Notes* ſur *Cicéron*, ſur *Varron*, ſur *Thucydide*, ſur *Platon*. II. Ses Ecrits contre Ramus. III. Ses *Traductions* d'*Ariſtote*, de *Théophraſte*, de *Plutarque*, de *Platon*, &c. IV. Ses Poéſies latines & grecques. V. Des Traités particuliers. On a encore de lui un Recueil important, intitulé : *Adverſaria*, 1580, in-fol. en 30 livres, dans lequel il a ramaſſé tout ce qu'il a voulu retenir de ſes lectures.

TURNEBE, (Odet) fils du précédent, fut avocat au parlement de Paris, & premier préſident de la cour des monnoies. Il eſt auteur d'une Comédie, pleine d'obſcénités, intitulée : *Les Contens*, Paris 1584, in-8°. Il mourut en 1581, à 28 ans.

TURNER, (Robert) né en Angleterre, quitta ſon pays pour la foi catholique, trouva un aſyle auprès de Guillaume, duc de Baviere, & enſeigna avec réputation à Ingolſtadt. Le duc l'employa dans pluſieurs négociations importantes; mais il perdit dans la ſuite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Breſlaw, & mourut à Gratz en 1597. On a de lui des *Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte*, & d'autres ouvrages.

TURNER, (François) théologien anglois, fut élevé à l'évêché de Rocheſter en 1683, puis l'année ſuivante à celui d'Ely; mais ſes intrigues l'ayant brouillé avec la cour d'Angleterre, il fut privé de ſon évêché. On a de lui quelques ouvrages.

TUROCZI *ou* TUROTZI *ou* THUROCS, (Jean) hongrois, floriſſoit vers l'an 1490. On a de lui une *Hiſtoire des Rois de Hongrie*, depuis Attila juſqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464, en latin. Il a inſéré dans cette Hiſtoire la *Chronique* de Jean Kikollo, grand vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 juſqu'à l'an 1382, & il dit que pour le reſte il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur; mais il a bien mal choiſi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons ſur Marne (*Catalaunia* & *Catalaunum*). Il fait dériver le mot *Hiſpania* de *Hiſpan*, qui en hongrois ſignifie capitaine, quoique l'Eſpagne eut ce nom dans le tems où l'on ne ſavoit encore rien des Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila, eſt plutôt un roman qu'une hiſtoire. Cet ouvrage a été imprimé à Ausbourg 1482, à Veniſe 1488, & dans les *Scriptores rerum Hungaricarum* de Schwandtnerus.

TUROCZI *ou* TUROTZI, (Ladiſlas) né d'une famille noble de Hongrie, ſe fit jéſuite, & ſe diſtingua par ſes vertus & ſa ſcience. On a de lui un *Abrégé de l'Hiſtoire des Rois de Hongrie*, ſous ce titre : *Hungaria cum ſuis Regibus*, Tirnau 1729, in-folio; avec des additions par Etienne Katona, Tirnau 1772, in-4°. On trouve dans cette Hiſtoire très-bien écrite en latin, une deſcription géographique fort ample de toute la Hongrie, de ſes villes, comtés, iſles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, &c; des faits très-intéreſſans omis par pluſieurs hiſtoriens, des anecdotes étonnantes, incroyables, & cependant très-vraies, telle que celle de la comteſſe Bathori, épouſe d'un comte Nadaſti, qui immola plus de 600 filles à ſa beauté, ridiculement perſuadée que le ſang humain blanchiſſoit le teint, & qui parvenue à un âge où la vanité des femmes ceſſe d'avoir des prétentions; non-ſeulement continua ces horreurs, mais prit plaiſir à manger la chair de ces infortunées. L'auteur fait une deſcription très-pittoreſque

des souterreins du château de Ceuta où ces horreurs s'exécuterent. Lorsqu'en 1767 on songeoit à faire à Tyrnau une seconde édition de la *Hungaria*, quelques Jésuites furent d'avis d'en retrancher cet article. Mais c'est ignorer les droits sacrés de l'histoire, que de lui enlever ce qu'elle a marqué dans ses fastes : elle doit dévoiler les grands forfaits comme elle présente les grandes vertus ; montrer jusqu'où peut s'élever une belle ame, & quelle est la profondeur où entraîne le crime. *Voyez* LAVAL (Gilles de).

TURNUS, roi des Rutules, à qui Lavinie avoit été promise, fut tué par Enée son rival, dans un combat singulier.

TURPIN, moine de St-Denys, fut fait archevêque de Rheims, au plus tard vers l'an 760, & reçut du pape Adrien I le *Pallium* en 774, avec le titre de Primat. Il mit en 786 des Bénédictins dans l'église de St-Remi, abbaye célebre, au lieu des chanoines qui y étoient ; & mourut vers l'an 800, après avoir gouverné son église plus de 40 ans. On lui attribue le livre intitulé : *Historia & Vita Caroli Magni & Rollandi* ; mais cette Histoire, ou plutôt cette fable est l'ouvrage d'un moine du 11e siecle, qui a pris le nom de *Jean Turpin*. C'est de ce roman qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland & sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores Chronographi*, Francfort 1556, in-fol. & il y en a une version françoise, Lyon 1583, in-8°.

TURQUET, *voyez* MAYERNE.

TURRECREMATA, *voy.* TORQUEMADA.

TURRETIN, (Benoît) étoit d'une illustre & ancienne famille de Lucques. Son pere ayant embrassé l'hérésie calvinienne, se retira à Geneve. Benoît Turretin y naquit en 1588, & devint, à l'âge de 33 ans, pasteur & professeur en théologie. On a de lui une *Défense des Versions de Geneve*, contre le P. Cotton, in-folio ; & d'autres ouvrages aujourd'hui peu connus. Il mourut en 1631.

TURRETIN, (François) fils du précédent, né en 1623, voyagea en Hollande & en France, où il augmenta ses connoissances, & où il se lia avec divers savans. A son retour il devint professeur de théologie à Geneve en 1653, & fut député l'an 1661 en Hollande, où il obtint la somme de 75000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville qu'on appelle encore aujourd'hui *le Bastion de Hollande*. Ce savant mourut en 1687, après avoir publié divers ouvrages. Les plus connus sont : I. *Institutio Theologiæ Elencticæ*, 3 vol. in-4°. II. *Theses de satisfactione J. C.*, 1667, in-4°. III. *De secessione ab Ecclesia Romana*, 2 vol. IV. Des *Sermons* & d'autres ouvrages, dont le plus solide est le bastion qu'il fit construire.

TURRETIN, (Jean-Alfonse) fils du précédent, né à Geneve en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'église. Ce fut en sa faveur qu'on érigea à Geneve une chaire d'histoire ecclésiastique. Il avoit voyagé en Hollande, en Angleterre & en France, pour converser avec les savans, & avoit eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses ouvrages sont : I. Plusieurs volumes de Harangues & de Dissertations, 1737, 3 vol. in-4°. II. Plusieurs Ecrits sur la vérité de la religion judaïque, & de la religion chrétienne, diffus, mais solides, traduits en partie du latin en françois par M. Vernet, 5 part. in-8°. III. Des *Sermons*. IV. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, dont la 2e édition est de 1736, in-8° ; ouvrage savant & méthodique, mais souillé par des déclamations emportées contre l'église romaine. Turretin mourut en 1737, dans sa 66e année. Il étoit l'ornement de son

église & la lumiere de ses confreres. Il gémissoit sur les funestes querelles qui ont divisé & qui divisent encore les Protestans entr'eux; querelles inévitables dans une religion où l'on ne reconnoît pas de tribunal infaillible, où l'esprit privé est le seul interprete des Saintes-Ecritures, &c. *Voyez* LENTULUS Scipion, SERVET, &c.

TURRETIN, (Michel) né en 1646, mort en 1721, pasteur & professeur en langues orientales à Geneve, étoit de la même famille que les précédens. On a de lui plusieurs Sermons estimés des Protestans, deux entr'autres sur l'*Utilité des afflictions*.

TURRETIN, (Samuel) fils du précédent, professeur en hébreu & en théologie à Geneve, né en 1683, mort en 1727, a donné des Theses sur lesquelles a été composé le Traité intitulé: *Préservatif contre le Fanatisme & les prétendus Inspirés du dernier siecle*, à Geneve 1723, in-8°.

TURRIEN, (François) dont le vrai nom est *Torrès*, né à Herrera dans le diocese de Valence en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente en 1562. Il se fit jésuite en 1566, à l'âge de plus de 60 ans, & alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec assiduité. Il mourut à Rome en 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages des Peres Grecs en latin, & a donné des Traités *sur les Voeux monastiques*, *sur le Célibat*, *sur l'Eucharistie*, *sur les Mariages clandestins*, &c. Les efforts qu'il a faits pour défendre les fausses décrétales, montrent qu'il avoit peu de critique.

TURSELIN, (Horace) jésuite, naquit à Rome en 1545, où il enseigna pendant 20 ans les belles-lettres. Il auroit continué encore plus long-tems l'exercice pénible de cet emploi, si l'on n'eût jugé à propos de le lui faire quitter, pour lui donner le gouvernement de quelques maisons. Il fut recteur du séminaire de Rome, ensuite du college de Florence, & enfin de celui de Lorette. Il mourut à Rome en 1599, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *De vitâ Francisci Xaverii*, in 4°, Rome 1596, en six livres. II. *Historia Lauretana*, in-8°, écrite comme le précédent avec beaucoup d'élégance. Le style de Turselin moins riche & moins imposant que celui de Maffée, est plus aisé, plus coulant & également pur. III. Un Traité des *Particules de la Langue Latine*. IV. Un *Abrégé de l'Histoire Universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598, in-8°; continué par le P. Philippe Briet jusqu'en 1665. On lit cet Abrégé avec plaisir, quand on aime la belle latinité, la sagesse dans les principes, dans la maniere de voir & de présenter les événemens; mais il manque souvent d'exactitude dans la chronologie, & de discernement dans les faits. On en a une traduction françoise en 4 vol. in-12, Paris 1757, par M. l'abbé Lagneau. Le 4e vol. n'est pas de Turselin. Cette version offre des notes abondantes & instructives.

TURSTIN, archevêque d'Yorck, *voyez* CONDÉ (Turstin de).

TUSCO, (Dominique) né à Reggio en Calabre, commença sa carriere par les armes, en qualité de capitaine, la continua dans le sacerdoce & les dignités ecclésiastiques, & l'eût finie par la tiare, sans les vives oppositions de Baronius. Il mourut en 1620, à 90 ans, après avoir publié 8 vol. in-fol. où il a rédigé alphabétiquement toutes les matieres du droit civil & canonique.

TUTELA. C'étoit le nom qu'on donnoit chez les Romains à la statue du dieu ou de la déesse, qu'on mettoit sur la proue d'un vaisseau, pour en être la divinité tutélaire: de même que TUTELINA étoit celle qui présidoit à la conservation des grains recueillis & serrés.

TYARD, *voyez* THIARD.

TYDÉE, fils d'Œnée & d'Althée, fut envoyé par Polynice auprès d'Ethéocle, roi de Thebes, pour le sommer de lui rendre son royaume; mais en ayant été mal reçu, il le défia en toutes sortes de combats, où il eut toujours l'avantage. Ethéocle indigné de se voir toujours vaincu, lui tendit plusieurs pieges, dont il eut l'art de se tirer. Quelque tems après, Tydée fut enfin tué au siege de Thebes.

TYNDARE, roi d'Œbalie, & mari de Léda, passa pour pere de Castor & de Pollux, qui furent gratuitement appellés *Tyndarides*.

TYPHON *ou* TYPHÉE, géant, étoit fils du Tartare & de la Terre, selon Hésiode, ou plutôt de Junon seule. Cette déesse, indignée de ce que Jupiter avoit enfanté Minerve sans aide, ni compagnie, frappa la terre de sa main, & reçut les plus fortes vapeurs qui en sortirent: ce fut de ces vapeurs que naquit, dit-on, Typhon. Sa taille étoit prodigieuse; car d'une main il touchoit l'Orient & de l'autre l'Occident. Sa tête s'élevoit jusqu'aux étoiles; ses yeux étoient tout de feu; il vomissoit des flammes par la bouche & par les narines; son corps étoit couvert de plumes entortillées de serpens, & ses cuisses & ses jambes avoient la figure de deux gros dragons. Ce monstre se présenta avec les autres géans, pour combattre & pour détrôner les dieux, auxquels il fit si grande peur, qu'ils furent contraints de s'enfuir en Egypte, où ils prirent de nouvelles formes. Enfin Apollon le tua à coups de fleches, & selon d'autres, Jupiter le foudroya & le précipita sous le Mont-Gibel ou Ethna. C'étoit aux efforts terribles, mais impuissans de Typhon pour s'affranchir de cette masse énorme, que les anciens attribuoient les éruptions de flammes & de cendres calcinées qui en sortoient.

TYPOTIUS, (Jacques) de Bruges, & selon quelques-uns de Dieft, né d'une bonne famille, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wirtzbourg, d'où Jean III, roi de Suede, l'appella auprès de lui. Ce prince inconstant & indécis, n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion qu'il sembloit vouloir rétablir, le fit mettre en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague, en 1601. On a de lui: I. *Historia Gothorum*, in-8°. II. *Relatio historica de Regno Sueciæ bellisque ejus civilibus & externis*, Francfort 1605, in-8°. III. *Symbola divina & humana Pontificum, Imperatorum, Regum, cum iconibus*, Prague 1603, 3 vol. in-fol. ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sadeler. Typotius ne publia que les deux premiers vol. le 3e a été donné au public par Anselme de Boodt. On a encore de lui plusieurs Harangues & d'autres ouvrages trop diffus & dont le style n'est pas toujours pur.

TYR, *voyez* GUILLAUME de Tyr.

TIRANNION, grammairien, natif d'Amise, dans le royaume de Pont, s'appelloit d'abord *Théophraste*; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate, & se fut emparé de ses états. Murena l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse. Elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliotheque, l'honora de son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons; il amassa de

grands biens, qu'il employa à dresser une bibliotheque de plus de 30,000 volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote. Il mourut fort vieux à Rome, miné par la goutte. — Il ne faut pas le confondre avec un autre humaniste nommé d'abord *Dioclès*, & qui ayant été disciple de Tyrannion, prit le nom de son maître.

TYRANNUS, *voyez* l'article de JUCUNDUS.

TYRCONEL, (le duc de) *voyez* TALBOT.

TYRO, l'une des Néréïdes, fut mere de Nélée, de Pélias, d'Eson, d'Amithaon & de Phérès. *Voyez* ENIPÉE.

TYRRHUS, gardien des troupeaux du roi Latinus. Un cerf qu'il avoit apprivoisé, ayant été tué par Ascagne, fut la premiere cause de la guerre entre les Troïens & les Latins. Rien de plus intéressant que le tableau que fait Virgile de cet animal. C'est un des plus beaux endroits du *7e* livre de *l'Eneïde*; on admire sur-tout ces vers:

Ille manum patiens mensæque
assuetus herili,
Errabat sylvis; rursumque ad
limina nota
Ipse domum serâ quamvis se
nocte ferebat.

TYRTHÉE, poëte grec, né, à ce que l'on croit, à Athenes, fit une grande figure dans la seconde guerre de Messene. Il excelloit à célébrer la valeur guerriere. Les Spartiates avoient reçu plusieurs échecs, qui leur avoient abattu le courage. L'oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens, un homme capable de les aider de ses avis & de ses lumieres. Tyrthée leur fut envoyé. A peine les Lacédémoniens eurent-ils entendu ses vers, qui ne respiroient que l'amour de la patrie & le mépris de la mort, qu'ils attaquerent les Messéniens avec fureur; & la victoire qu'ils remporterent en cette occasion, termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils accorderent à Tyrthée le droit de bourgeoisie, titre qui ne se prodiguoit pas à Lacédémone, & qui par-là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous reste de ses Poésies dans le Recueil des Poëtes Grecs de Plantin, Anvers 1568, in-8°, fait connoître que son style étoit plein de force & de noblesse. Il paroît lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs:

Tyrtæusque mares animos in
Martia bella
Versibus exacuit.
Horat. *in Art. Poët.*

Voyez la traduction en vers françois des fragmens de Tyrthée par M. Poinsinet de Sivry.

TZETZÈS, (Isaac) littérateur grec, vivoit vers l'an 1170. Il publia sous son nom un ouvrage dont son frere Jean l'avoit gratifié (*voyez* l'article suivant). Ce sont les *Commentaires* sur le *Lycophron*, que Potter a insérés tout au long dans la belle édition qu'il donna de ce poëte à Oxford en 1697, in-fol.

TZETZÈS, (Jean) poëte grec, frere du précédent, mourut vers la fin du 12*e* siecle. A l'âge de 15 ans, on le mit sous des maîtres qui lui apprirent les belles-lettres, la philosophie, la géométrie, & même la langue hébraïque. On assure qu'il savoit par cœur toute l'Ecriture-Sainte. Il dit lui-même, que « Dieu n'avoit pas créé un homme qui » eût été doué d'une mémoire plus » excellente que la sienne »: paroles qui ne marquent pas peu d'enthousiasme & de vanité poétique. On a de lui: I. Des *Allégories sur Homere*, Paris 1616, in 8°,

qu'il dédia à Irene, femme de l'empereur Manuel Comnene. II. *Histoires mêlées*, Bâle 1546, in-fol. en 13 chiliades, en vers libres, pleines d'inutilités insipides, écrites d'un style emphatique. III. Des *Epigrammes* & d'autres Poésies en grec, dans le Recueil des Poëtes Grecs, Geneve 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. IV. Des Ouvrages de Grammaire & de Critique, & des *Scholies* sur *Hésiode*. V. Des *Commentaires* sur le Poëme de Lycophron, appellé l'*Alexandre* ou *la Cassandre*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'Histoire & la Fable. Ils peuvent servir même à l'intelligence de divers endroits obscurs & difficiles, qui se rencontrent dans les autres auteurs.

U

UBALDIS, (Balde de) *voyez* BALDE.

UBERTI, (*Fasio*, c'est-à-dire *Bonifacio* de gli) poëte & géographe florentin du 14*e* siecle, a fait un Poëme géographique italien, sous ce titre : *Ditta mundo*, ou *Dicta mundi*. Il fut imprimé à Vicence 1474, in-fol. à Venise 1501, in-4°, & plusieurs fois depuis ; mais il n'y a que la 1*re* édition qui soit rare & recherchée.

UDALRIC, *voyez* ULRIC.

UDEN, *voyez* VAN-UDEN.

UDINE, (Jean d') *voyez* JEAN.

UGHELLI, (Ferdinand) né à Florence en 1595, d'une bonne famille, entra chez les Cisterciens. Il eut divers emplois honorables dans son ordre, & devint abbé de Trois-Fontaines à Rome, procureur de sa province, & consulteur de la congrégation de l'*Index*. Son humilité lui fit refuser les évêchés qui lui furent offerts par les souverains pontifes ; mais il accepta les pensions qu'Alexandre VII & Clément IX lui donnerent. Ce savant mourut à Rome en 1670, à 75 ans, aussi estimé pour ses connoissances que pour ses vertus. On a de lui un ouvrage important, & plein de recherches, sous le titre d'*Italia sacra, sive de Episcopis Italiæ & insularum adjacentium*, dans lequel il a exécuté sur les évêchés d'Italie ce que Ste-Marthe a fait pour les églises de France. Il y en a deux éditions : l'une de Rome, in-fol. en 9 vol. imprimés depuis 1641 jusqu'en 1662 ; l'autre de Venise, in-fol. 10 vol. dont le 1*er* est de l'an 1717, & le dernier de 1722. Cette édition est fort augmentée & perfectionnée, & on y a ajouté une Table dans le 10*e* volume ; mais elle est remplie de fautes d'impression.

UGONIUS, (Mathias) évêque de Famagouste en Chypre, mort l'an 1507. On a de lui : I. Un *Traité de la Dignité Patriarchale*, en forme de dialogue, imprimé à Bâle en 1507. II. Un Traité des Conciles, sous le titre *Synodia Ugonia*, Venise 1563, in-fol. approuvé, dit-on, par un Bref de Paul III, quoique plusieurs savans y aient trouvé des objets de critique ; on prétend même que l'ouvrage examiné ensuite avec plus d'attention fut supprimé à Rome. Plusieurs bibliographes l'ont

annoncé sous ces différentes dates, 1531, 32, 34, 1565 & 68; mais c'est la même édition. Le feuillet seul du titre a été changé, sans doute par quelque spéculation de lucre typographique.

ULACQ, (Adrien) mathématicien de Gand, a donné : I. Une *Trigonométrie* latine, Goude 1633, in-fol. II. *Logarithmorum Chiliades centum*, 1628, in-fol. traduites en françois in-8°, & dont Ozanam a beaucoup profité.

ULADISLAS, *voy.* LADISLAS.

ULFELD, (Cornifix *ou* Corfits, comte d') étoit le dixieme fils du grand-chancelier de Danemarck, d'une des premieres maisons du royaume. Christiern IV le fit grand-maître de sa maison & vice-roi de Norwege, & lui fit épouser sa fille naturelle; mais Frédéric III, fils & successeur de Christiern IV, craignant son ambition, lui fit essuyer plusieurs désagrémens. Le comte sortit secrétement de Danemarck, & se retira en Suede. La reine Christine le reçut très-bien, & l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrace des Suédois, & fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague, avant de s'être justifié de ce qu'il étoit soupçonné d'avoir fait contre son souverain. Frédéric III le fit alors arrêter, & l'envoya, avec la comtesse sa femme, dans l'isle de Bernholm; mais peu de tems après, il leur permit de voyager. A peine étoient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avoit tramée contre son prince. Il avoit, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemarck, & de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Ulfeld fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1663, comme atteint du crime de lese-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussi-tôt pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque tems inconnu, avec 3 de ses fils & une fille; mais une querelle survenue entre un de ces fils, & un bourgeois de la ville, le fit reconnoître. Contraint d'abandonner cet asyle, quoique tourmenté par la fievre, il descendoit le Rhin dans un bateau, lorsqu'ayant été saisi du froid, il en mourut, âgé de 60 ans, en 1664, & fut enterré au pied d'un arbre. Ses talens auroient pu le rendre utile à son roi & à sa patrie; mais il ne s'en servit que pour perdre l'un & l'autre, & pour se perdre lui-même par son ambition, son orgueil & son humeur inquiete.

ULLOA DE TAURO, (Louis d') poëte castillan, florissoit sous le roi Philippe IV. Baillet dit dans ses *Jugemens des Savans*, que c'étoit un de ces poëtes facétieux & plaisans, dont la cour de Philippe étoit remplie. Son talent pour le comique ou le burlesque, ne l'empêchoit pas de s'exercer quelquefois dans le sérieux & d'y réussir. Ses ouvrages ont été imprimés en Espagne, in-4°. *Voyez* la *Bibliotheque de Nicolas Antoine*; & les *Jugemens des Savans*, édition de Paris, in-4°, avec les Notes de la Monnoye, tom. 5, pag. 215.

ULLOA, (D. Antonio) fut envoyé au Pérou avec D. George JUAN, pour déterminer la figure de la terre (*voyez* CONDAMINE & JUAN) D. Ulloa fit plus. Durant une éclipse de soleil le 24 juin 1778, il vit, dit-il, un trou dans la lune qui traverse cette planete de part en part; découverte qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connoissent la fécondité merveilleuse des imaginations astronomiques. *Voyez* les *Trans. Philos.* tom. 69, art. 11, à Londres, chez Davis, 1780.

ULPHILAS ou GULPHILAS, évêque des Goths qui habitoient dans la Moesie, partie de la Dacie, florissoit vers l'an 370, sous l'empire de Valens. On croit qu'il a été l'inventeur des lettres gothiques; au moins il est certain qu'il a été le premier qui ait traduit la Bible en langue des Goths; & c'est peut-être ce qui a donné lieu de lui attribuer cette invention, parce qu'avant cette traduction, les lettres gothiques n'étoient connues que de très-peu de personnes. On est persuadé qu'il n'existe de cette traduction d'Ulphilas que les seuls Evangiles : c'est ce qu'on nomme le *Codex Argenteus d'Ulphilas*, parce qu'il est écrit en lettres d'or & d'argent. Ce rare & précieux manuscrit est conservé dans la bibliotheque du roi de Suede. François Junius & Thomas Mareschal en ont donné une édition à Dordrecht en 1665, in-4°, avec des notes. Cette traduction a encore été publiée à Stockholm, l'an 1671, in-4°, avec une version suédoise, islandoise & la Vulgate latine. Ce fut Ulphilas qui obtint l'an 376 de l'empereur Valens la permission pour les Goths d'habiter la Thrace, & afin de l'obtenir, il embrassa l'Arianisme.

ULPIEN, (*Domitius Ulpianus*) célebre jurisconsulte, fut tuteur, & depuis secretaire & ministre de l'empereur Alexandre-Sévere. Il s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui étoit la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les Chrétiens, auxquels il fit tout le mal qu'il put sous un empereur qui leur étoit favorable. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne l'an 226. Il nous reste de lui 29 titres de Fragmens recueillis par Anien, qui se trouvent dans quelques éditions du Droit Civil; ils sont curieux pour connoître les mœurs des Romains.

ULRIC ou UDALRIC, (S.) évêque d'Ausbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 973, à 83 ans, se signala dans son diocese par un zele apostolique. Jean XV le mit dans le catalogue des Saints au concile de Latran, tenu en 993; & c'est le premier exemple de canonisation faite solemnellement par les papes. Les abus qui s'étoient glissés dans cette matiere, & le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légeres, avoient obligé le grand pontife des Chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes.

ULRIC ou UDALRIC, moine de Cluni, né à Ratisbonne vers l'an 1018, & mort au monastere de la Celle en 1093, fut l'une des plus grandes lumieres de l'ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le *Spicilege* de D. d'Acheri, un Recueil des *Anciennes Coutumes de Cluni*, qui peut servir à faire connoître quelques usages de son siecle, & qui fut en grande estime dans plusieurs monasteres comme un ouvrage propre à y nourrir la régularité & la piété.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, seconde fille de Charles XI, roi de Suede, & sœur de Charles XII, naquit en 1688. Elle gouverna la Suede, pendant l'absence de son frere, avec une sagesse que ce monarque ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de ce prince, elle fut proclamée reine l'an 1719, par les suffrages unanimes de la nation. Elle céda la couronne à son mari Frédéric, prince héréditaire de Hesse-Cassel, l'année d'après; mais elle régna avec lui. Les états assemblés à Stockholm, engagerent cette princesse à renoncer solemnellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parut le tenir que des suffrages libres de la nation. Le pouvoir monarchique fut alors aboli; les états prescrivirent une forme de gouvernement

qu'ils firent ratifier par la princesse ; l'autorité du trône fut tempérée par celle des états & du sénat. Ulrique-Eléonore mourut le 6 décembre 1741. Gustave III a rétabli en partie l'ancienne administration.

ULUG-BEIG, prince persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des Etoiles fixes*, rectifié pour l'année 1434, fut publié par le savant Thomas Hyde, à Oxford en 1665, in-4°, avec des notes pleines d'érudition (*voyez* FLAMSTEED). Ce prince fut tué par son propre fils en 1449, après avoir régné à Samarcand environ 40 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on lui en attribue un autre sur la chronologie, intitulé : *Epochæ celebriores Chataiorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum & Charasmiorum*. Il a été traduit en latin par Jean Gréaves, & publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4°.

ULUZZALI, *voyez* LOUCHALI.

ULYSSE, roi de l'isle d'Ithaque, fils de Laërte & d'Amiclée, contrefit l'insensé pour ne point aller au siege de Troie. Mais Palamede découvrit cette ruse, en mettant son fils Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue qu'il faisoit tirer par des bœufs. Ulysse, de crainte de blesser son fils, leva la charrue. Cette attention découvrit sa feinte, & il fut contraint de partir, mais gardant au fond du cœur une haine implacable pour Palamede (*voyez* cet article) qu'il ne tarda pas de satisfaire. Il rendit de grands services aux Grecs par sa prudence & ses artifices. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomede, où il le trouva déguisé en femme. Il le découvrit, en présentant aux dames de la cour, des bijoux, parmi lesquels il y avoit des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussi-tôt. Ulysse enleva le Palladium avec Diomede, fut un de ceux qui s'enfermerent dans le cheval de bois, & contribua par son courage & ses discours à la prise de Troie. Pour prix de ses exploits, les capitaines grecs lui adjugerent, après la mort d'Achille, les armes de ce héros, qu'il disputa à Ajax (*voyez* ce mot). En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, & lutta pendant dix années contre sa mauvaise fortune. Il fit naufrage dans l'isle de Circé, où cette enchanteresse eut un fils de lui, appellé *Télégone*. Pour le retenir, elle changea tous ses compagnons en bêtes sauvages. Mais il sortit enfin de cette isle, & fit naufrage dans celle de Calypso, qui voulut envain se l'attacher ; enfin son vaisseau se brisa auprès de l'isle des Cyclopes, où Polyphême dévora 4 de ses compagnons, l'enferma avec le reste dans son antre, d'où ce prince sortit heureusement. Ulysse évita par son adresse l'enchantement des Sirenes ; & lorsqu'il quitta l'Eolie, Eole, pour marque de sa bienveillance, lui donna des outres où les vents étoient enfermés. Mais ses compagnons les ayant ouverts par curiosité, les vents s'échapperent & firent un désordre épouvantable. L'orage jeta Ulysse sur les côtes d'Afrique, lorsqu'il étoit sur le point de rentrer dans sa patrie. Il fit enfin naufrage pour la derniere fois, perdit ses vaisseaux & ses compagnons, se sauva sur un morceau de bois, & arriva à Ithaque dans un état si triste, qu'il ne fut reconnu de personne. Il se mit cependant parmi les amans de Pénélope, pour tendre l'arc qu'on avoit proposé, & dont Pénélope devoit être le prix. Il en vint à bout, se fit reconnoître, rentra dans le sein de sa famille, & tua tous ses rivaux. Quelque tems après il se démit de ses états entre les mains de Télémaque, parce qu'il avoit appris de l'oracle qu'il mourroit de la main de son fils. Il fut en effet tué par Télégone,

qu'il avoit eu de Circé (*voyez* TÉLÉGONE); & tant de scandaleuses ou ridicules aventures n'empêcherent pas qu'il ne fut mis au nombre des demi-dieux. Les aventures d'Ulysse font le sujet de l'*Odyssée* d'Homere.

UPTON, (Nicolas) anglois, se trouva au siege d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine & précenteur ou grand-chantre de Sarisbery. Edouard Bissæus publia un Traité de ce chanoine : *De Studio militari*, joint à d'autres ouvrages de même espece, Londres 1654, in-fol. Upton vivoit encore en 1453.

URANIE, l'une des 9 Muses, préside à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, & ayant autour d'elle plusieurs instrumens de mathématiques. Uranie fut aussi le nom de plusieurs nymphes, & un surnom de Vénus. Sous le nom d'*Uranie*, c'est-à-dire *céleste*, on adoroit Vénus comme la déesse des plaisirs innocens de l'esprit; & on l'appelloit par opposition *Vénus terrestre*, quand elle étoit l'objet d'un culte infame & grossier : symboles mythologiques de l'esprit & de la chair, qui luttent l'un contre l'autre par des desirs infiniment disparates : par un essor sublime qui franchit le séjour de la mortalité pour s'ouvrir les régions éternelles; & par des affections grossieres, propriétés de l'être purement animal & qui ne supposent rien au-delà de l'état des brutes.

URANIUS (Henri) *ou* VON DEM HIMMEL, prêtre, savant littérateur, né à Rées dans le duché de Cleves, vers la fin du 15e siecle, fut recteur du college d'Emmeric où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zele pendant 55 ans, & mourut en 1579. Uranius possédoit le latin, le grec & l'hébreu : à ces connoissances il joignoit une grande piété & un attachement inviolable à la foi de ses peres. On a de lui : I. *Grammaticæ Hebreæ Compendium*, Cologne 1559, in-12. II. *De usu litterarum servilium*, Cologne 1570 : ouvrage relatif au précédent. III. *De re nummariâ, mensuris & ponderibus*, Cologne 1569, in-4°. IV. *Commendatio Linguæ Græcæ*, Cologne 1571. V. *Grammatica Latina*, Cologne, &c.

URANUS, *voyez* SATURNE.

URBAIN, (S.) disciple de l'Apôtre S. Paul, fut évêque de Macédoine; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

URBAIN I, (S.) pape après Calixte I, le 21 octobre 223; eut la tête tranchée pour la foi de J.C., sous l'empire d'Alexandre Sévere, le 25 mai de l'an 230. Il avoit rempli son ministere en homme apostolique.

URBAIN II, appellé auparavant *Otton* ou *Oddon*, religieux de Cluni, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son ordre. Gregoire VII, bénédictin comme lui, ayant connu sa piété & ses lumieres, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de S. Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape Guibert. Il tint, en 1095, le célebre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps & le sang de J.C. : ce qui montre que l'usage étoit encore de communier sous les deux especes; mais on ajouta à ce décret : *S'il n'y a quelque nécessité ou quelque précaution qui oblige de faire autrement* : preuve incontestable que ce n'étoit qu'un décret de discipline. On y fit aussi la publication de la *1re* croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pélerinages des Chrétiens d'Occident aux Lieux-Saints

furent l'occasion de cette confédération. Les pélerins marchoient à la Terre-Sainte en grandes troupes, & bien armés; on le voit par l'exemple de 7000 Allemands qui firent ce voyage en 1064; & qui se défendirent si vaillamment contre les voleurs arabes. Les Musulmans laissoient à la vérité, aux Chrétiens leurs sujets, le libre exercice de la religion; ils permettoient les pélerinages, faisoient eux-mêmes celui de Jerusalem, qu'ils nomment la *Maison-Sainte*, & qu'ils ont en vénération; mais leur haine pour les Chrétiens éclatoit en mille manieres; ils les accabloient de tributs, leur interdisoient l'entrée des charges & des emplois, & les obligeoient de se distinguer en portant un habit qui passoit pour méprisable parmi eux; enfin ils leur défendoient de construire de nouvelles églises, & les tenoient dans une contrainte qui pouvoit être regardée comme une persécution perpétuelle: ces barbares menaçoient d'ailleurs d'envahir les autres provinces de la chrétienté & l'Europe même, comme ils le firent effectivement depuis. Ce furent ces mauvais traitemens qui exciterent le zele d'Urbain II (*voyez* S. BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, &c). Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099. On a de lui LIX *Lettres*, dans les *Conciles* de Labbe. Dom Ruinart a écrit sa *Vie* en latin: elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les Œuvres Posthumes de dom Mabillon. Paschal II lui succéda.

URBAIN III, appellé auparavant *Ubert Crivelli*, natif du Milanois; fut élu pape après Lucius III, à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse, touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'église de Rome; & mourut à Ferrare le 19 octobre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jerusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa derniere heure: tant sa sollicitude pastorale étoit vive. Les uns disent qu'il avoit été avant d'être pape, évêque de Verceil, d'autres archevêque de Milan. Les premiers n'apportent aucun monument qui l'atteste, les seconds confondent LAMBERT CRIVELLI que l'on trouve dans le catalogue des archevêques de cette église avec Ubert Crivelli. Ils étoient probablement de la même famille (*voyez* le *Propylæum* de Papebrock). Gregoire VIII lui succéda.

URBAIN IV, (Jacques Pantaléon, *dit* de *Cours-Palais*) natif de Troyes en Champagne, d'un savetier, s'éleva par son mérite, & devint successivement archidiacre de l'église de Liege, évêque de Verdun, patriarche de Jerusalem. Après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale le 29 d'août 1261. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, qui avoit envoyé des Sarrasins sur les terres de l'église. Ces barbares furent vaincus par les Croisés, & le pape donna le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, frere de S. Louis, roi de France. En 1263, il institua la fête du S. Sacrement, qu'il célébra pour la 1re fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte 1264. Il fit composer l'office de cette fête par S. Thomas d'Aquin; c'est le même que nous récitons encore. Mais le pape Urbain étant mort cette même année à Pérouse, la célébration de cette solemnité fut interrompue pendant plus de 40 ans. Elle avoit été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liege, à l'occasion des révélations qu'une sainte religieuse hospitaliere, nommée *Julienne*, avoit eues sur cet objet (*voyez* l'*Histoire de la Fête-Dieu*, par le P. Bertholet & celle

du P. Fisen). On a d'Urbain IV une *Paraphrase* du *Miserere* dans la *Bibliotheque des Peres*; & LXI *Lettres* dans le *Trésor des Anecdotes* du P. Martenne, qui peuvent servir à l'Histoire Ecclésiastique & profane de ce tems-là.

URBAIN V, (Guillaume de *Grimoald*) fils du baron du Roure, & d'Emphelise de Sabran, sœur de S. Elzéar, né à Grisac, diocese de Mende, dans le Gevaudan, se fit bénédictin, & fut abbé de S. Germain d'Auxerre, puis de S. Victor de Marseille. Après la mort d'Innocent VI en 1362, il obtint la papauté. Le saint-siege étoit alors à Avignon; Urbain V le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304 que Benoît XI sortit de cette ville, aucun pape n'y avoit résidé. L'an 1370 Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon; dans le dessein cependant de retourner ensuite dans la capitale du monde chrétien. Ste Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'acheveroit pas. Il partit néanmoins, & arriva le 24 septembre à Avignon où il fut aussi-tôt attaqué d'une grande maladie qui l'emporta le 19 décembre. Son corps fut transporté peu après dans l'abbaye de S. Victor de Marseille; les miracles qui s'opérerent sur son tombeau, le firent honorer comme saint par plusieurs églises: on célebre sa fête à Avignon le 19 décembre. Urbain V avoit bâti plusieurs églises & fondé divers chapitres de chanoines, & signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le déréglement des ecclésiastiques, la simonie, & la pluralité des bénéfices; il fit exposer à la vénération publique les chefs de S. Pierre & S. Paul, dans l'église de Latran (*voyez* sur cela un ouvrage de Joseph-Marie Soresinus, bénéficier de l'église de Latran) il entretint toujours mille écoliers dans diverses universités, & il les fournissoit des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un college pour 12 étudians en médecine. On a de lui quelques *Lettres*, peu importantes. Gregoire XI lui succéda.

URBAIN VI, (Barthélemi *Prignano*) natif de Naples, & archevêque de Bari, fut élevé sur la chaire de S. Pierre le 9 avril 1378. Quinze des cardinaux qui cinq mois auparavant avoient élu Urbain, & l'avoient reconnu pour pape sans la moindre opposition pendant 3 mois, irrités, à ce que l'on dit, de la trop grande sévérité de ce pontife, élurent le 21 septembre de la même année Robert de Geneve, qui prit le nom de *Clément VII* (*voyez* GENEVE). Cette double élection fut l'origine d'un schisme aussi long que fâcheux, qui déchira l'église. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'Empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383, le pontife fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France, & contre le pape Clément VII, son compétiteur; & pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entiere sur toutes les églises d'Angleterre. Cette armée finit par être dissipée. Urbain fit arrêter six de ses cardinaux, qui avoient conspiré de le faire déposer & brûler comme hérétique. Ce complot étoit réel; Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question la plus cruelle. Il n'excepta qu'un cardinal-évêque de Londres, qu'il délivra à la priere du roi d'Angleterre. Une telle conduite n'étoit guere propre à lui attirer des amis; ses plus intimes l'abandonnerent de jour en jour. Sa cour étoit un désert. Il n'en devint que plus dur & inflexible, jusqu'à sa mort, arrivée en 1389. Il avoit fait le 11 avril précédent trois institutions mémorables. La 1re fut de diminuer encore l'intervalle du jubilé; il le fixa à 33 ans, se fondant sur l'opinion que J. C. a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La 2e

institution fut la fête de la Visitation de la Ste Vierge. Enfin il statua qu'à la fête du S. Sacrement on pourroit célébrer nonobstant l'interdit; & que ceux qui accompagneroient le S. Viatique depuis l'église jusque chez un malade, & de chez le malade à l'église, gagneroient cent jours d'indulgence. L'auteur qui a écrit la *Vie* de Gregoire XI, & l'histoire de l'élection qui a suivi, insérée dans les *Vies des Papes d'Avignon* par Bosquet, fait tous ses efforts pour infirmer la canonicité de l'élection d'Urbain; mais Abraham Bzovius & Odoric Rainaldi, continuateurs des *Annales Ecclésiastiques*, ont rassemblé un grand nombre de documens qui prouvent le contraire. Le P. Papebrock dans le *Propylæum*, rapporte l'*Histoire* fort étendue de cette élection, écrite par un auteur contemporain, qui est très-favorable à Urbain VI.

URBAIN VII, romain, appellé auparavant *Jean-Baptiste Castagna*, & cardinal sous le titre de S. Marcel, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 15 septembre 1590. Sa piété & sa science faisoient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il mourut 12 jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers momens. *Le Seigneur*, dit-il avant que d'expirer, *me dégage des liens qui auroient pu m'être funestes*.

URBAIN VIII, de Florence, (*Maffeo Barberino*) monta sur le trône pontifical après le pape Gregoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbin au saint-siege; il approuva l'ordre de la Visitation, & supprima celui des Jésuitesses. Il donna en 1642 une Bulle qui renouvelle celles de Pie V contre Baius, & les autres qui défendent de traiter des matieres de la grace. La même Bulle d'Urbain déclare que l'*Augustin* de Jansenius renferme des propositions déja condamnées. Ce pontife mourut en 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux & éclairé. Il entendoit si bien le grec, qu'on l'appelloit l'*Abeille Attique*, & il réussissoit dans la poésie latine. Il corrigea les Hymnes de l'église. Ses vers latins sacrés ont été imprimés à Paris, au Louvre, in-fol. sous ce titre: *Maffei Barberini Poëmata*. Les plus considérables de ces pieces sont: I. Des *Paraphrases* sur quelques *Pseaumes* & sur quelques *Cantiques* de l'*Ancien* & du *Nouveau-Testament*. II. Des *Hymnes* & des *Odes* sur les fêtes de Notre-Seigneur, de la Ste Vierge & de plusieurs saints. III. Des *Epigrammes* sur divers hommes illustres. Ces différens ouvrages ont de la noblesse; mais ils manquent de chaleur & d'imagination. On a encore de lui des Poésies Italiennes, Rome 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui donna le titre d'*Eminentissime* aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, & au grand-maître de Malte.

URBAIN DE BELLUNO, (*Urbanus Valerianus* ou *Bolzanus*) cordelier & précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon Vossius, qui ait donné une *Grammaire Grecque* en latin, qui mérite quelqu'estime, in-4°, Paris 1543. Il a donné aussi une Collection d'anciens Grammairiens, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ*, Venise 1496, in-fol.

URBIN, *voyez* BRAMANTE.

URCEUS, (Antoine) surnommé *Codrus*, né en 1446 à Herberia ou Rubiera, ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forli, avec des appointemens considérables. Delà il passa à Bologne, où il fut professeur des langues grecque & latine, & de rhétorique. L'irréligion & le libertinage déshonorerent sa jeunesse; & quoiqu'il fît l'esprit-fort, il ajoutoit foi aux présages

les plus ridicules ; mais il se repentit de ses impiétés & de ses égaremens, & il mourut à Bologne, dans de grands sentimens de piété, en 1500, à 54 ans. On mit sur son tombeau pour toute épitaphe : *Codrus eram*. Sa santé avoit été toujours très-foible. Avec un extérieur doux, il avoit l'humeur bilieuse & sévere. Il étoit avare de louanges, & prodiguoit les critiques, sur-tout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui : I. Des *Harangues*. II. Des *Sylves*, des *Satyres*, des *Epigrammes* & des *Eglogues* en latin, dont il y a eu plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. Urceus étoit cependant un homme d'esprit, plein de gaieté & de saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : *Les affaires vont bien*, répondit Urceus, *Jupiter se recommande à Codrus* ; depuis ce mot, le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses Ouvrages sont assez rares, sur-tout de l'édition de Bologne 1502, in-fol. Bayle, qui n'avoit pas eu occasion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'*Urceus Codrus*.

URÉE, ou plutôt VRÉE ou WRÉE, (Olivier) en latin *Uredius*, se fit jésuite, & rentra ensuite dans le monde, où il continua de s'appliquer à l'étude des langues savantes & à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, & mourut en 1652, après avoir été le soutien du pupille & de la veuve. On a de lui : I. La *Généalogie des Comtes de Flandre*, en latin, Bruges 1642 & 1644, 2 vol. in-fol. II. *Les Sceaux des Comtes de Flandre*, 1639, in-fol. L'un & l'autre ont été maussadement traduits en françois, & imprimés à Bruges 1641 & 1643, 3 vol. in-fol. III. Une *Histoire de Flandre* en latin, Bruges 1650, 2 vol. in-fol. Le dernier tome est le plus rare à trouver. *Voyez* la *Méthode pour étudier l'Histoire*, de Lenglet, tom. 14, pag. 262.

URFÉ, (Honoré d') comte de Château-Neuf, marquis de Valromery, naquit à Marseille en 1567, de Jacques d'Urfé, d'une illustre maison du Forez, originaire de Suabe. Il fut le 5e de six fils, & le frere de six sœurs. Après avoir fait ses études à Marseille & à Tournon, il fut envoyé à Malte, d'où il retourna dans le Forez, ne pouvant pas supporter les privations du célibat. Anne d'Urfé, son frere, avoit épousé, en 1574, Diane de Chevillac de Château-Morand, riche & seule héritiere de sa maison. Ce mariage ayant subsisté pendant 22 ans, fut rompu pour cause d'impuissance, en 1596. Anne embrassa l'état ecclésiastique. Diane resta libre pendant quelques années ; ensuite cédant aux poursuites d'Honoré, qui ne vouloit pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avoit apportés, elle consentit à l'épouser. Ce mariage n'étant fondé que sur l'intérêt, les deux époux ne vécurent pas long-tems dans une parfaite intelligence. La malpropreté de Diane, toujours environnée de grands chiens, qui causoient dans sa chambre & même dans son lit une saleté insupportable, dégoûterent bientôt son mari, qui se retira en Piémont, où il coula des jours heureux, débarrassé des épines de l'hymen & de l'ennui du ménage. Il mourut à Ville-Franche en 1625, âgé de 58 ans. Sa maison est éteinte. Ce fut vraisemblablement pendant sa retraite en Piémont qu'il composa son *Astrée*, 4 vol. in-8°, augmentés d'un 5e par Baro, son secretaire. Cette ingénieuse pastorale a été la folie de toute l'Europe, dit Garleucas, pendant plus de 50 années. C'est un tableau de

toutes les conditions de la vie humaine, qui laisse peu à desirer du côté de l'invention, des mœurs & des caracteres. Ce tableau n'est point fait à plaisir, & tous les faits, couverts d'un voile très-ingénieux, ont un fondement véritable dans l'histoire de l'auteur, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. Il est vrai que les caracteres ne sont pas toujours assortis au genre pastoral, & que les bergers de l'*Astrée* jouent le rôle tantôt d'un courtisan délicat & poli, & tantôt d'un sophiste très-pointilleux. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris 1753, en 10 vol. in-12, par l'abbé Souchai (*voyez* ce mot). On a encore de d'Urfé: I. Un Poëme intitulé *la Sirene*, 1611, in-8°. II. Un autre Poëme sous le titre de *la Savoysiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée. III. Une Pastorale en vers non rimés, intitulée *la Sylvanire*, in-8°. IV. Des *Epîtres morales*, in-12, 1620.

URFÉ, (Anne d') frere aîné du précédent, fut comte de Lyon, & mourut en 1621, à 66 ans. C'étoit un homme de lettres, qui avoit autant de vertu que d'esprit. On a de lui des Sonnets, des Hymnes & d'autres Poésies, 1608, in-4°, qui étoient médiocrement bonnes même pour son tems.

URIE, mari de Bethsabée. Sa femme étant enceinte de l'adultere qu'elle avoit commis avec David, en donna avis à ce prince, qui, pour cacher son crime, engagea Urie à revoir sa femme. Mais comme il refusa d'aller à sa maison, David le renvoya au siege de Rabba, d'où il venoit, avec des lettres pour Joab, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut exécuté, & devint pour David, ainsi que l'adultere qui l'avoit précédé, la matiere d'une longue & sincere pénitence.

URIE, successeur de Sadoc II, dans la grande sacrificature des Juifs, vivoit sous le roi Achaz. Ce prince étant allé à Damas au-devant de Teglath-Phalassar, & ayant vu dans cette ville un autel profane dont la forme lui plut, en envoya aussi-tôt le dessin au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire un autel pour le Temple sur ce modele. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, & se couvrit d'un opprobre éternel, en trahissant ainsi son ministere.

URIE, fils de Semeï, prophétisoit au nom du Seigneur en même tems que Jérémie, & prédisoit, contre Jerusalem & tout le pays de Juda, les mêmes choses que ce prophete. Le roi Joakim & les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui & le faire mourir: Urie, qui en fut averti, se sauva en Egypte. Mais Joakim l'ayant fait poursuivre, il fut pris & mené à Jerusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, & ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple.

UROOM, (Henri-Corneille) peintre, né à Harlem en 1566, passa la plus grande partie de sa vie à voyager, & s'arrêta en Italie. Il fit, dans cette grande école, les études nécessaires pour se perfectionner. Paul Bril, qu'il rencontra à Rome, lui fut surtout d'un grand secours. Uroom s'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, eut à essuyer une affreuse tempête, qui le jeta sur des côtes presque désertes, & lui enleva tout son trésor pittoresque. Quelques hermites, habitans de ces demeures sauvages, exercerent envers lui l'hospitalité, & lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le pein-

tre, par reconnoissance, fit plusieurs tableaux pour orner leur chapelle. Ce maître avoit un rare talent pour représenter des marines & des combats sur mer. L'Angleterre & les princes de Nassau l'occuperent à consacrer, par son pinceau, les victoires maritimes que ces deux puissances avoient remportées. On exécuta même des tapisseries d'après ses ouvrages. Nous ignorons l'année de sa mort.

URSACE, *voyez* VALENS.

URSATUS, *voyez* ORSATO.

URSICIN *ou* URSIN, antipape, fut élu évêque de Rome par une faction en 384, le même jour que S. Damase fut canoniquement élevé sur le siege de Pierre. Ses partisans voulurent maintenir leur choix par la voie des armes, & il y eut plusieurs Chrétiens tués dans cette contestation. Ursicin fut banni de Rome par l'empereur Gratien; mais étant revenu, il excita de nouveaux troubles. Enfin il fut exilé pour toujours, & Damase maintenu sur le trône pontifical.

URSINS, (Guillaume Jouvenel des) se signala à l'exemple des anciens Romains dans presque tous les emplois de la robe & de l'épée. Successivement conseiller au parlement, capitaine des gendarmes, lieutenant-général du Dauphiné, bailli de Sens, il fut nommé chancelier de France en 1445. Louis XI formant sur lui des soupçons injustes, le déposa & l'emprisonna en 1461; mais ayant reconnu son innocence, il le rétablit avec éloge en 1465. Ce ministre mourut en 1472, avec la réputation d'un homme plus propre pour l'épée que pour la robe. Son pere étoit un avocat de Paris, qui étant devenu prévôt des marchands en 1388, réprima l'insolence des gens de guerre, & maintint les privileges des bourgeois de Paris. On lui donna par reconnoissance l'hôtel nommé des *Ursins*, dont il prit le nom; car il n'avoit rien de commun avec la famille des Ursins en Italie, une des plus illustres de l'Europe, qui a donné à l'église cinq papes, & plus de 30 cardinaux

URSINS, (Jean Jouvenel des) frere du précédent, s'éleva par le crédit du chancelier. Il exerça la charge de maître-des-requêtes & divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique, & il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, & archevêque de Rheims en 1449. Ce prélat, également illustre par ses vertus épiscopales & par ses connoissances littéraires, mourut en 1473, à 85 ans, après s'être signalé parmi les évêques qui revirent la sentence injuste prononcée par les Anglois contre la Pucelle d'Orléans. On a de lui une *Histoire du Regne de Charles VI*, depuis l'an 1380 jusqu'en 1422. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanois, que pour celui des Bourguignons. Il ne ménage point ceux-ci, & il encense les autres. Son Histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Théodore Godefroi la fit imprimer in-4°, & Denys son fils la donna depuis in-fol. avec des augmentations.

URSINS, (Anne-Marie de la Trimouille, épouse en secondes noces de Flavio des) duc de Bracciano; femme de beaucoup d'esprit & d'ambition, joua un rôle à Rome, & ne contribua pas peu à la disgrace du cardinal de Bouillon. Devenue veuve, elle fut nommée *Camerera-Mayor* de Louise-Marie de Savoie, reine d'Espagne & 1re femme de Philippe V. Ce titre répond à celui de dame-d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi & de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle

qu'elle n'engageât son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne, qu'elle gouvernoit, fut inconsolable; & sa dame-d'honneur lui fut rendue, & eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidoit à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenoient. Les ambassadeurs traitoient avec elle, les ministres lui rendoient compte de leurs desseins, & les généraux d'armée même la consultoient. La reine étant morte en 1712, Philippe épousa en secondes noces Elisabeth-Farnese, fille & héritiere du duc de Parme, qui commença son regne en chassant la princesse des Ursins, accourue au-devant d'elle. Forcée de sortir du royaume, sans même qu'elle sut la raison d'une si prompte disgrace, elle ne put trouver un asyle ni à Paris, ni à Gênes. Enfin elle se retira dans la ville d'Avignon, & delà à Rome, où le pape avoit d'abord refusé de la recevoir. Elle y mourut en 1722.

URSINUS *ou* ORSINI, *voyez* FULVIUS-URSINUS.

URSINUS, (Zacharie) théologien protestant, né à Breslaw en 1534, se fit un nom en Allemagne, & fut ami de Mélanchthon. Après la mort de cet homme célebre, Ursinus ne pouvant s'accommoder avec les théologiens de la confession d'Ausbourg, sortit de Breslaw. Il se retira à Zurich, & mourut à Neustadt en 1583, à 49 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages, Heidelberg 1611, 3 tomes in-fol. Ils roulent presque tous sur la controverse. Il est auteur du *Catéchisme de Heidelberg*, dont se servent les Calvinistes d'Allemagne & de Hollande. — On ne doit pas le confondre avec George URSINUS, théologien danois, qui s'est fait un nom par ses *Antiquités Hébraïques*.

URSINUS, (Jean-Henri) théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, étoit un homme d'une grande érudition sacrée & profane. Ses principaux ouvrages sont: I. *Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatone*, Nuremberg 1661, in-8°. II. *Sylva Theologiæ symbolicæ*, 1685, in-12. III. *De Ecclesiarum Germanicarum origine & progressu*, 1664, in-8°. IV. *Arboretum biblicum in quo arbores & fructus passim in sacris litteris occurrentes, notis exponuntur & illustrantur*, Nuremberg 1663, in-8°, & 1685, 2 vol. in-12. V. *Parallela Evangelii*. VI. Des *Commentaires* sur *Joel*, *Amos*, *Jonas*, l'*Ecclésiaste*. VII. *Sacra analecta*. VIII. *Jeremiæ Virga vigilans*.

URSINUS, (George-Henri) fils du précédent, philologue & littérateur, mourut le 10 septembre 1707, à 60 ans. On a de lui: I. *Diatribe de Taprobana, Cerne & Ogyride veterum*. II. *Disputatio de Locustis*. III. *Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis & significationibus*. IV. *De primo & proprio Aoristorum usu*. V. Des *Notes* critiques sur les *Eglogues* de Virgile, sur la *Troade* de Séneque le Tragique. VI. *Grammatica Græca*. VII. *Dionysii Terræ orbis Descriptio cum notis*. VIII. *De Creatione mundi*. Ces ouvrages sont une preuve non équivoque de l'érudition de l'auteur.

URSULE, intendant des largesses sous l'empereur Constance, fut mis à mort au commencement du regne de Julien l'apostat, en 325. Constance, en envoyant Julien dans les Gaules, avoit expressément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largesses aux troupes. Ursule, qui affectionnoit ce prince, avoit donné des ordres secrets, pour lui remettre autant d'argent qu'il

voudroit; & par-là il lui avoit facilité l'accomplissement de ses desseins. Son supplice exposa Julien à l'exécration publique; on le regarda comme un monstre d'ingratitude. L'empereur se défendit, en protestant qu'Ursule avoit été exécuté à son insu, & qu'on l'avoit immolé au ressentiment des soldats, irrités de la hauteur avec laquelle ce ministre les avoit traités au siege d'Amide. Ammien avoue que l'apologie étoit frivole.

URSULE, (Ste) fille d'un prince de la Grande Bretagne, fut couronnée de la palme du martyre par les Huns, auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnoient, vers l'an 384, selon la plus commune opinion. Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de Ste Ursule étoient au nombre de onze mille, & les appellent *les Onze mille Vierges* : ce sentiment est le plus suivi par les auteurs des Légendes; mais le Martyrologe Romain dit simplement *Ste Ursule & ses compagnes*, sans en déterminer le nombre. Usuard, qui vivoit au 9e siecle, dit seulement qu'elles étoient en grand nombre; Wandelbert, moine de Prum vers l'an 820, dit *plusieurs milles;* en fossoyant dans un lieu nommé *Ager Ursulanus*, où l'on dit que ces vierges ont souffert, on a trouvé près de 500 corps vers l'an 1250, qu'on a distribués comme des reliques de ces saintes; d'autres prétendent qu'elles n'étoient qu'onze en tout, & soutiennent que l'erreur des onze mille vierges vient de l'équivoque du chiffre romain XI. M. V. (*XI Martyres Virgines*) qu'on a mal interprété; ou du mot *Undecimilla*, compagne de Ste Ursule. L'auteur des notes sur la traduction françoise du *Martyrologe Romain*, dit que cette derniere opinion est ingénieuse, mais sans preuve : il se trompe, puisqu'elle est appuyée de l'autorité d'un ancien missel conservé en Sorbonne, où la fête de Ste Ursule est marquée ainsi : *Festum SS. Ursulæ, Undecimillæ & sociarum virginum & martyrum.* La *Chronique* de S. Tron (*voyez* D. d'Achery, *Spicileg.* tom. 7, pag. 475) fait mention d'une Ste Ursule, supérieure d'un monastere de filles, près de Cologne, tuée avec onze compagnes par les barbares. Surius a donné une *Vie* de Ste Ursule qui est une pure fiction. Le P. Crumbach a publié un gros volume in-fol. intitulé *Ursula vindicata*, Cologne 1647 : ouvrage où la crédulité est portée à son comble. A la page 745, on voit les noms d'un très-grand nombre de ces vierges, & celui de leurs peres & meres. P. 523, on trouve la généalogie de Ste Ursule. C'est Ste Ursule elle-même qui, long-tems après son martyre, a raconté toute son histoire avec une naïveté enchantante, p. 742. Outre les 11000 vierges martyrisées, il y a eu à-peu-près 11000 princes ou rois dont on trouve également les noms, la généalogie & tout ce qu'on peut imaginer sur leur compte dans le plus grand détail & du ton le plus sérieux. Il y a dans l'église un ordre de religieuses qui prennent le nom de cette sainte. La bienheureuse Angele de Bresse, établit cet institut en Italie, l'an 1537. *Voyez* ANGELE-MERICI & BUS.

URSUS, (Nicolas-Raymarus) mathématicien danois, né à Henstedt, dans le Dithmarsen, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença à apprendre à lire qu'à 18 ans; mais ses progrès furent rapides, & il devint, presque sans maître, l'un des plus savans astronomes & des plus habiles mathématiciens de son tems. Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, & fut ensuite appellé par l'empereur pour enseigner la même science à Prague,

où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques Ecrits mathématiques. Il avoit eu une vive dispute avec Ticho-Brahé qui l'accusa de lui avoir dérobé son systême.

USPERG, (l'abbé) *v.* CONRAD.

USSERIUS, (Jacques) en anglois *Usher*, né à Dublin en 1580, d'une famille ancienne, étudia dans l'université de Dublin, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque d'Armach. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poétique, éloquence, mathématiques, chronologie, histoire sacrée & profane, théologie, il n'oublia rien pour orner son esprit. En 1615, il dressa, dans une assemblée du clergé d'Irlande, les articles touchant la religion & la discipline ecclésiastique, & ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différens de ceux de l'église anglicane; rien n'étant fixe dans les sectes une fois séparées de la grande église des Chrétiens. Ce monarque lui donna l'évêché de Méath en 1620, puis l'archevêché d'Armach en 1626. Usserius passa en Angleterre en 1640, & ne pouvant plus retourner en Irlande déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliotheque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux & reflux de factions. L'université de Leyde, instruite de son état, lui offrit une pension considérable, avec le titre de professeur honoraire, s'il vouloit se rendre en Hollande. Le cardinal de Richelieu lui envoya sa médaille, & ajouta à ce présent des offres avantageuses s'il venoit en France, où il auroit la liberté de professer sa religion. Usserius aima mieux demeurer en Angleterre, où il continua de mettre au jour plusieurs ouvrages, qui ont fait honneur à son érudition & à sa critique. Les principaux sont: I. Son *Histoire Chronologique*, ou ses *Annales de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, Geneve 1722, en 2 vol. in fol. dans lesquels il concilie l'histoire sacrée & profane, & raconte les principaux événemens de l'une & de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux: ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paroître la chronologie des Assyriens sous une forme plus réguliere, en réduisant à cinq cens ans avec Hérodote la durée de leur empire, que la plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisoient aller à 1400. II. L'*Antiquité des Eglises Britanniques*, Londres 1687, in-fol. qu'il fait remonter jusqu'au tems de la mission des Apôtres; mais les Actes qu'il produit pour appuyer cette prétention, sont fort suspects. III. L'*Histoire de Goetschalc*, Dublin 1631, in-4°. IV. Une Edition des *Epîtres* de S. Ignace & de S. Polycarpe, avec des notes pleines d'érudition, Oxford 1644, & Londres 1647, 2 tom. en 1 vol. in-4°. Ce recueil est aussi rare qu'estimé. V. Un *Traité de l'Edition des Septante*, Londres 1655, in-4°, dans lequel il a soutenu des opinions particulieres, que tout le monde n'adopte point. VI. *Gravissimæ quæstionis de Christianarum Ecclesiarum successione & Statu, historica explicatio*, Londres 1613, in-4°. Le but de cet ouvrage est de montrer que le pape est l'Antechrist, que cet Antechrist est né au commencement du septieme siecle, qu'il est parvenu à l'âge viril dans le onzieme, &c. Richard Stanyhurst, oncle d'Usserius, fit ses efforts pour guérir cette folie de son neveu, en faisant imprimer une réponse sous le titre de *Brevis præmunitio*; mais il n'eut pas le bonheur de réussir. Usserius eut les qualités d'un bon citoyen. Inviolablement attaché au roi Charles I, il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque.

Sa fidélité fut respectée par l'usurpateur, qui avoit mis ce roi à mort en 1649. Cromwel le fit venir à sa cour, & lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avoit faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenteroit plus le clergé épiscopal; mais il ne lui tint pas parole. Usserius tomba malade bientôt après, & mourut d'une pleurésie en 1655, âgé de 75 ans. Le roi de Danemarck & le cardinal Mazarin voulurent acheter sa bibliotheque; mais Cromwel la fit vendre à un prix fort médiocre, pour en faire un présent à l'université de Dublin. *Voyez* sa *Vie* par Richard Part, à la tête de ses *Lettres*, Londres 1686, in-fol.

USUARD, bénédictin du 9e siecle, disciple d'Alcuin, est auteur d'un *Martyrologe* qu'il dédia à Charles le Chauve. Cet ouvrage est fort célebre; mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont celles de Molanus, à Louvain 1568, in-8°, & du P. Sollier jésuite, in-fol. Anvers 1714, qui est très-curieuse & faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que dans les autres, ses censeurs l'obligerent de retrancher beaucoup de notes qui méritoient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe* à Paris 1718, in-4°. par dom Bouillart, bénédictin de S. Maur; mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

USUM-CASSAN, *dit* aussi OZUM-ASEMBEC, de la famille des Assambléens, étoit fils d'Alibec, & devint roi de Perse. On assure qu'il descendoit de Tamerlan, & qu'il sortoit de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il étoit gouverneur de l'Arménie, lorsqu'il leva l'étendard de la révolte en 1467, contre le roi de Perse Joancha. Après lui avoir ôté la vie, ainsi qu'à son fils ACEN ALI, il monta sur le trône, & uni avec les Chrétiens, il fit la guerre aux Turcs; mais ses exploits n'apporterent aucun avantage à ceux-là. Ce prince mourut en 1478, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux & cruel. Quoique mahométan, il avoit épousé la fille de l'empereur de Trébizonde, qui étoit chrétienne.

UXELLES, (Nicolas Châlon du Blé, marquis d') porta d'abord le petit collet; mais son frere aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes. Plusieurs belles actions le distinguerent, & il se signala sur-tout dans Mayence, dont il soutint le siege pendant 56 jours. Propre à négocier comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidenberg & à Utrecht, & mourut sans avoir été marié, en 1730. Il avoit obtenu le bâton de maréchal de France en 1703, & avoit été en 1718 du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis, qui ne furent pas tous suivis. C'étoit un homme froid, taciturne, mais plein de sens. Son esprit étoit plus sage qu'élevé & hardi.

UYTTENHOVE, (Charles) né à Gand en 1536, fut élevé avec soin dans les belles-lettres & dans les sciences par son pere, homme distingué par sa vertu & par son éloquence, non moins que par l'ancienneté de sa famille. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnebe, qui le fit précepteur des trois filles de Jean Morel. De Paris Uyttenhove passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elisabeth, issue du sang des plus zélés défenseurs de la foi de leurs peres. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui des Poésies latines & d'autres ouvrages; les principaux sont: I. *Epigrammata*, *Epitaphia*, *Epithalamia græca & latina*. II. *Xeniorum Liber*, Bâle 1564, in-8°. III. *Epistolarum Centuria*, Co-

logne 1597, in-8°. IV. *Mythologia Æsopica, metro elegiaco*, Steinfurt 1607, in-8°. Tous ces ouvrages marquent un esprit orné; mais le latin n'en est pas toujours assez pur & assez élégant.

UZEDA, (le Duc d') *voyez* GIRON & LERME.

V

VACE, *voy.* WACE (Robert).

VACHET, (Jean-Antoine le) prêtre, instituteur des sœurs de l'Union Chrétienne, & directeur des dames hospitalieres de St-Gervais, étoit natif de Romans en Dauphiné, d'une famille noble. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se retira à St-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, & visita les prisons & les hôpitaux. Ses mortifications & ses travaux lui causerent une maladie dont il mourut en 1681, âgé de 78 ans. L'abbé Richard donna sa *Vie* en 1692. Nous avons de lui: I. L'*Exemplaire des Enfans de Dieu.* II. *La Voie de J. C.* III. L'*Artisan Chrétien.* IV. *Réglemens pour les Filles & les Veuves qui vivent dans le Séminaire des Sœurs de l'Union Chrétienne.* Ces ouvrages sont écrits avec plus d'onction que de pureté.

VACHET, (Pierre-Joseph de) prêtre de l'Oratoire, natif de Beaune, & curé de S. Martin de Sablon, au diocese de Bordeaux, mort vers 1655, laissa des Poésies Latines, Saumur 1664, in-12.

VACQUERIE ou VAQUERIE, (Jean de la) premier président du parlement de Paris, sous Louis XI, se fit admirer par sa probité, par sa fermeté, par son zele à soutenir les intérêts des citoyens. Le roi avoit donné des édits, dont le peuple auroit été incommodé; la Vacquerie vint, à la tête du parlement, trouver Louis XI, & lui dit: « Sire, » nous venons remettre nos charges » entre vos mains, & souffrir tout » ce qu'il vous plaira, plutôt que » d'offenser nos consciences ». Le roi, touché de la généreuse intrépidité de ce magistrat, révoqua ses édits. La Vacquerie mourut en 1497. Le chancelier de l'Hôpital fait de ce président cet éloge: « Qu'il étoit » beaucoup plus recommandable » par sa pauvreté, que Rolin, » chancelier du duc de Bourgo- » gne, par ses richesses. »

VACQUETTE ou VAQUETTE, (Jean) écuyer, seigneur du Cardonnoy, né à Amiens en 1658, conseiller au présidial de cette ville, cultiva les belles-lettres & la science des médailles antiques & modernes, dont il avoit un cabinet curieux & riche. Ses Poésies sont quelques *Contes* en vers libres, & d'une poésie plus facile qu'énergique; tels que: L'*Exilé à Versailles*; les *Religieuses qui vouloient confesser*; le *Singe libéral*; la *Précaution inutile*... Il mourut au mois d'octobre 1739, dans la 81*e* année de son âge.

VADDERE, (Jean-Baptiste de) né à Bruxelles, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine d'Anderlecht, & mourut le 3 février 1681, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplomes & dans l'étude de l'histoire. On a de lui: *Traité de l'Origine des Ducs & du Duché de Brabant*, &c, Bruxelles 1672, in-4°. M. Pa-

quot en a donné une nouvelle édition, Bruxelles 1784, 2 vol. in-12, corrigée quant au ſtyle, & enrichie de remarques hiſtoriques & critiques. On conſerve dans pluſieurs bibliothèques des Pays-Bas grand nombre d'ouvrages manuſcrits de Vaddere. Il ne s'empreſſoit pas de les faire imprimer ; ſa plus chère maxime étoit *Ama neſciri.*

VADÉ, (Jean-Joſeph) né en 1720 à Ham en Picardie, eſt le créateur d'un nouveau genre de poéſie, qu'on nomme *le Genre Poiſſard*, genre qui a pour objet les actions & les propos de la baſſe claſſe du peuple. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 4 vol. in-8°. On a encore de lui un vol. de Poéſies Poſthumes, contenant des *Contes* en vers & en proſe, des *Fables*, des *Epîtres*, des *Couplets*, des *Pot-Pourris*, &c, où les bons eſprits, & ſur-tout les ames honnêtes ont peu de choſes à recueillir. La conduite de l'auteur répondoit parfaitement aux ſujets qu'il célébroit. Les femmes, le jeu, la table partageoient ſa vie. Il eut le bonheur de reconnoître ſes égaremens, & de mourir dans des ſentimens très-chrétiens, le 4 juillet 1757, âgé de 37 ans.

VADIAN, (Joachim) *Vadianus*, né à St-Gal en Suiſſe l'an 1484, ſe rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philoſophie, les mathématiques & la médecine. Il profeſſa les belles-lettres à Vienne en Autriche, & mérita la couronne de laurier que les empereurs donnoient alors à ceux qui excelloient dans la poéſie. Il mourut en 1551, à 66 ans, après avoir exercé les premieres charges dans ſa patrie. On a de lui des *Commentaires* ſur *Pomponius Mela*, 1577, in-folio ; un Traité de *Poétique*, 1518, in-4°, & d'autres ouvrages en latin.

VADING, *voyez* WADING.

VÆNIUS, *voyez* VENIUS.

VAGHI, (Charles) né à Parme, entra dans la congrégation des Carmes de Mantoue l'an 1660, y enſeigna la philoſophie & la théologie, fut fait définiteur de ſa congrégation en 1703, & finit ſes jours à Parme en 1729. On a de lui : *Commentaria fratrum & ſororum Ordinis B. M. V. de Monte-Carmelo Congregationis Mantuanæ*, Parme 1725, in-fol. C'eſt l'hiſtoire de cette congrégation & des perſonnes des deux ſexes qui l'ont illuſtrée. Elle eſt pleine de recherches & fondée ſur des monumens ſouvent authentiques.

VAILLANT DE GUELLIS, (*Germanus Valens Guellius, Pimpontius*) abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans ſa patrie, mort à Meun-ſur-Loire en 1587, mérita par ſon goût pour les belles-lettres la protection de François I. On a de lui : I. Un *Commentaire* ſur *Virgile*, Anvers 1575, in-fol. II. Un Poëme qu'il compoſa à l'âge de 70 ans, & qu'on trouve dans *Deliciæ Poëtarum Gallorum.*

VAILLANT, (Jean-Foy) né à Beauvais en 1632, fut élevé avec ſoin dans les ſciences, par ſon oncle maternel, & deſtiné à l'étude de la médecine ; mais ſon goût ne ſe tourna point de ce côté-là. Un laboureur ayant trouvé dans ſon champ, près de Beauvais, un petit coffre plein de médailles anciennes, les porta au jeune médecin, qui dès ce moment ſe livra tout entier à la recherche des monumens de l'antiquité. Il ſe forma, en peu de tems, un cabinet curieux en ce genre, & fit pluſieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le deſir d'augmenter ſes richeſſes littéraires l'engagea à s'embarquer à Marſeille, pour aller à Rome ; mais il fut pris par un corſaire,

conduit à Alger, & mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de revenir en France, pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate, qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre, comme il avoit fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avoit sur lui; & après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque tems après, la nature lui rendit, dit-on, le dépôt qu'il lui avoit confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Egypte & de la Perse, & y trouva les médailles les plus précieuses & les plus rares. Au renouvellement de l'académie des inscriptions & belles-lettres, Vaillant y fut d'abord reçu en qualité d'associé, & peu de tems après il obtint la place de pensionnaire. Il avoit été marié deux fois, & par une dispense particuliere du pape, il avoit épousé successivement les deux sœurs. Il mourut en 1706, âgé de 74 ans. Ses ouvrages sont: I. L'*Histoire des Césars*, jusqu'à la chûte de l'empire romain 1694, 2 vol. in-4°. Cette Histoire a été réimprimée à Rome sous ce titre: *Numismata Imperatorum*, &c, 1743, en 3 vol. in-4°, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur, le P. François Baldini. II. *Seleucidarum Imperium, sive Historia Regum Syriæ, ad fidem Numismatum accommodata*; à Paris 1681, in-4°. III. *Historia Ptolemæorum, Egypti Regum, ad fidem Numismatum accommodata*; à Amsterdam 1701, in-fol. IV. *Nummi antiqui familiarum Romanarum perpetuis illustrationibus illustrati*; à Amsterdam 1703, 2 vol. in-fol. V. *Arsacidarum Imperium, sive Regum Parthorum Historia, ad fidem Numismatum accommodata*; à Paris 1725, in-4°. VI. *Achæmenidarum Imperium, sive Regum Ponti, Bosphori, Thraciæ & Bithyniæ Historia, ad fidem Numismatum accommodata*; à Paris 1725, in-4°. VII. *Numismata ærea Imperatorum*, 1688, 2 vol. in-fol. VIII. *Numismata Græca*, Amsterdam 1700, in fol. IX. Une seconde édition du *Cabinet* de Seguin, 1684, in-4°. X. Plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, & ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. On disoit de lui, « qu'il » lisoit aussi facilement la légende » des plus anciennes médailles, » *qu'un Manceau lit un exploit* ». L'auteur étoit non-seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

VAILLANT, (Jean-François-Foy) fils du précédent, naquit à Rome en 1665. Son pere l'emmena à Paris, & lui fit faire un voyage en Angleterre, dans lequel il prit beaucoup de goût pour la science numismatique. De retour à Paris, il fit son cours de médecine, & pendant qu'il étoit sur les bancs, il composa un *Traité de la nature & de l'usage du Café*. En 1691, il fut reçu docteur-régent de la faculté de Paris. En 1702, on l'admit dans l'académie royale des Inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles; il composa aussi une explication de certains mots abrégés ou lettres initiales, qui se trouvent à l'exergue de presque toutes les médailles d'or du Bas-Empire, au moins depuis les enfans du grand Constantin jusqu'à Léon l'Isaurien. Il fit encore une *Dissertation sur les Dieux Cabires*, par laquelle il termina sa carriere littéraire. Il n'eut, pendant les deux ans qu'il survécut à son pere, qu'une santé

fort dérangée, & mourut en 1708, à 44 ans.

VAILLANT, (Sébastien) né à Vigny, près de Pontoise, en 1669, fit paroître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connoissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les religieuses hospitalieres de Pontoise, puis chirurgien, & ensuite secretaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talens de Vaillant pour la botanique, lui obtint la direction du jardin royal, qu'il enrichit de plantes curieuses. L'académie des sciences se l'associa en 1716. Les principaux de ses ouvrages sont: I. D'excellentes *Remarques* sur les *Institutions de Botanique* de Tournefort. II. Un *Discours sur la structure des Fleurs & sur l'usage de leurs différentes parties.* III. Un Livre des Plantes qui naissent aux environs de Paris, imprimé à Leyde, par les soins de Boerhaave, en 1727, in-fol. sous le titre de *Botanicon Parisiense*, ou Dénombrement par ordre alphabétique, des Plantes qui se trouvent aux environs de Paris, &c, avec 300 figures. Cet ouvrage, fruit de 40 années de recherches, est très-estimé. IV. Un petit *Botanicon*, Leyde 1743, in-12. Vaillant mourut de l'asthme en 1722.

VAIR, (Guillaume du) fils de Jean du Vair, chevalier & procureur-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1556. Il fut successivement conseiller au parlement, maître-des-requêtes, premier président au parlement de Provence, & enfin garde-des-sceaux en 1616. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & fut sacré évêque de Lisieux en 1618. Il gouverna son diocese avec beaucoup de sagesse. Il aima mieux quitter les sceaux, que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre, qui abusoit de sa faveur. Il finit sa carriere à Tonneins, en Agenois, où il étoit à la suite du roi durant le siege de Clerac en 1621, à 65 ans. Du Vair étoit d'une sagacité surprenante, & d'une éloquence peu commune pour son siecle. Il eut de son tems la même réputation que le chancelier d'Aguesseau a eu de nos jours. Les ouvrages de du Vair forment un gros volume in-fol. Paris 1641. On y trouve des Harangues, des Traductions qui sont moins infectées, que les autres productions de son tems, du mauvais goût qui régnoit alors, mais qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes.

VAIRAC, *voyez* VAYRAC.

VAISSETTE, (dom Joseph) né à Gaillac en Agenois en 1685, exerça pendant quelque tems la charge de procureur du roi du pays albigeois. Dégoûté du monde, il se fit bénédictin de la congrégation de S. Maur, dans le prieuré de la Darrade à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeller à Paris en 1713 par ses supérieurs, qui le chargerent, avec dom Claude de Vic, de travailler à l'Histoire de Languedoc. Le 1er volume de cet ouvrage parut en 1730, in-fol. » Peu d'histoires générales (dit l'abbé des Fontaines) » sont mieux écrites en notre langue: l'érudition y est profonde & » agréable ». On a ajouté, à la fin, des notes très-savantes sur différens points de l'histoire de Languedoc; ces notes sont autant de dissertations sur des matieres curieuses. Dom de Vic étant mort en 1734, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, & dont il publia les 4 autres volumes. Ce savant mourut à St-Germain-des-Prés en 1756, regretté par ses confreres & par le public. Ses autres ouvrages sont: I. Un *Abrégé* de son *Histoire de Languedoc*, en 6 vol. in-12, 1740. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas

de cette province ; mais les Languedociens le trouvent trop sec, & le regardent comme une table des matieres. II. Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4°, & en 12 vol. in-12. Quoiqu'elle fourmille de fautes, on la regarde comme une des plus détaillées & des plus méthodiques que nous ayons.

VAL, (Du) *voyez* DUVAL.

VALBONAIS, *voyez* BOURCHENU.

VALDIVIESO, (Pierre BARAHONA *ou*) théologien espagnol, de l'ordre de S. François, vivoit encore en 1606. Il se rendit très-habile dans la théologie, & il la professa longtems. Il a laissé divers ouvrages qui sont la preuve de son savoir.

VALDO, (Pierre) hérésiarque, né au bourg de Vaud en Dauphiné, d'où il prit son nom, commença à dogmatiser à Lyon vers 1180. Ses disciples furent appellés *Vaudois*, du nom de leur maître ; ou *Gueux de Lyon*, de la ville où cette secte prit naissance ; ou *Sabatès*, à cause de leur chaussure singuliere. La mort d'un ami de Valdo, qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement, qu'il distribua aussi-tôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il étoit un peu lettré, il leur expliquoit le Nouveau-Testament en langue vulgaire. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déchaîna contr'eux & contre leur autorité, en leur égalant les Laïcs. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdo ne poussa pas plus loin ses erreurs ; mais que ses disciples s'étant répandus en Dauphiné, en Languedoc, en Catalogne, &c, & s'étant mêlés avec les Arnaldistes & les Albigeois, adopterent plusieurs erreurs de ceux-ci. Beaucoup de Protestans, & Voltaire dans son *Histoire Générale*, ont voulu confondre les Albigeois & les Vaudois ; mais Bossuet (*Hist. des Var. liv. XI*) & Van Limborch protestant (*Hist. de l'Inquisition*) ont donné des preuves incontestables de la distinction qu'il faut faire entre les Albigeois & les Vaudois.

VALDOR, (Jean) graveur, né à Liege en 1580, se fit un nom par ses talens, & s'acquit l'estime du cardinal Mazarin. Il présenta le célebre Le Brun à ce ministre qui encouragea les talens naissans du jeune artiste. On le croit pere de Jean VALDOR, habile graveur, qui entreprit & publia en 1649, in-fol. les *Triomphes de Louis le Juste*, ouvrage que l'on recherche : on a encore de lui des *Paysages* fort bien exécutés.

VALDRADE, *voyez* LOTHAIRE.

VALEMBOURG, *voyez* WALLEMBOURG.

VALENÇAI, *voy.* ESTAMPES.

VALENCE, *voyez* PARÈS & THOMAS.

VALENS, évêque de Murse, & URSACE, évêque de Singidon, disciples d'Arius, se déclarerent ouvertement contre S. Athanase, & furent déposés & excommuniés au concile de Sardique en 347. Ils s'efforcerent ensuite de répandre les erreurs de leur maître en Occident : mais voyant que l'empereur Constant I protégeoit S. Athanase, & regardant le parti des Ariens comme ruiné, ils abjurerent l'Arianisme par politique au concile de Milan. Le concile les adressa au saint-siege, & lui en réserva le jugement ; Ursace & Valens signerent une rétractation en 349, & écrivirent ensuite à S. Athanase d'une maniere très-honorable à ce saint défenseur de la foi : mais ils ne tarderent pas à retourner à leurs erreurs ; se trouverent aux conciles de Sirmium, à celui de Rimini, & à l'assemblée de Nice en 359 ; & jouerent par-tout les rôles de fourbes par leurs expressions captieuses. Ils furent les principaux auteurs de la surprise faite aux évêques catholiques à Rimini. Valens contribua

beaucoup à mettre en crédit les Ariens auprès de l'empereur Constance, qui le chargea de ses ordres pour persécuter les Catholiques; commission dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens & Ursace furent encore condamnés au concile de Rome en 369.

VALENS, (*Flavius*) empereur, étoit fils puîné de Gratien surnommé *le Cordier* (*voyez* GRATIEN). Il naquit près de Cibale en Pannonie, vers l'an 328, & fut associé à l'empire l'an 364 par son frere Valentinien I, qui lui donna le gouvernement de l'Orient en 365. Les deux empereurs signalerent le commencement de leur regne par plusieurs loix en faveur du Christianisme; mais Valens ne tarda pas à se laisser surprendre par les Ariens, & à se déclarer hautement leur protecteur. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il reprit courage, défit son ennemi dans une campagne de Phrygie en 366, & lui fit couper la tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par Eudoxe de Constantinople, arien, qui l'obligea par serment de soutenir ses erreurs. Il obtint facilement ce serment d'un empereur qui avoit déja persécuté les orthodoxes; sa haine contr'eux fut renforcée par Albia Dominica sa femme. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques; édit qui fut exécuté avec la derniere rigueur. Il alla lui-même à Antioche, où il exila Mélece; à Edesse, & ailleurs, où il persécuta cruellement les orthodoxes, sur-tout les moines. Il fit la guerre aux Goths, parcequ'ils avoient donné du secours à Procope. Cette guerre eut le plus heureux succès. Les barbares, effrayés des victoires de Valens, forcerent Athalaric leur roi à demander la paix. Valens voulut bien la leur accorder en 370; mais il en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, & de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux soumis à l'obéissance de l'empereur. Ses succès lui ayant inspiré de l'orgueil, & augmenté sa cruauté & sa confiance dans la doctrine arienne, il fut puni par ces mêmes barbares auxquels il avoit fait la loi. La guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Lupicin, général de l'armée romaine, ayant été battu, Valens marcha en personne contre les ennemis. On engagea une bataille près d'Andrinople en 378, & il eut le malheur de la perdre. La nuit le surprit avant qu'il se fut décidé sur le parti qu'il avoit à prendre; & les soldats, qui s'étoient rangés autour de lui, l'enlevent & le portent dans une maison où les Goths mirent le feu, & où il fut brûlé vif, à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel & avare. Incapable de juger du mérite, il n'élévoit aux grands emplois que ceux qui applaudissoient à ses foiblesses. Il fit mourir tous ceux, dont le nom commençoit par *Théod*, parce qu'un magicien lui avoit dit que son sceptre tomberoit entre les mains d'un homme dont le nom commenceroit ainsi; & le comte Théodose, pere de Théodose le Grand, se trouva malheureusement de ce nombre. Protecteur de l'Arianisme, il fit autant de mal aux fideles que les plus ardens persécuteurs de l'église. *Voyez* S. BASILE.

VALENS, (*Valerius*) étoit proconsul d'Achaïe, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre Gallien & reconnut Macrien. Le nouvel empereur, craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par Pison pour le surprendre & lui ôter la vie. Valens se voyant poursuivi, se fit reconnoître empereur

dans la Macédoine, & se défit de Pison. Mais il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après 6 semaines de regne.

VALENS, (Pierre) dont le vrai nom est *Sterck*, né à Groningue vers 1570 (& non en 1561, comme l'ont dit Niceron & Goujet) s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence, & à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talens lui mériterent une place de professeur au college-royal. Il mourut en 1641. On a imprimé ses *Harangues* qui le font regarder avec raison comme un des hommes les plus éloquens de son tems; & ses *Poésies* latines, in-8° & in-4°, qui offrent quelques vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poëte.

VALENTIA, (Gregoire) jésuite, né à Medina-del-Campo, dans la vieille Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstad, à Dilingen & à Rome. Il assista aux congrégations *de Auxiliis*, disputa vivement contre Lémos, & mourut près de Naples dans un château de Tibere Caraffa, le 26 mars 1603, à 60 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme* de S. Thomas, en 4 vol. in-fol. & plusieurs traités théologiques & polémiques. Ses Ouvrages ont été recueillis en 5 gros vol. in-fol.

VALENTIN, romain, pape après Eugene II, mourut le 21 septembre 827, le 40e jour après son élection.

VALENTIN, fameux hérésiarque du 2e siecle, étoit égyptien & sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir & par son éloquence; mais indigné de ce qu'on lui avoit refusé l'épiscopat, il se sépara de l'église, & enfanta mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, & continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Anicet, depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il avoit imaginé une généalogie d'Æons, dont il composoit la Divinité qu'il appelloit *Plérome* ou *Plénitude*, au-dessous de laquelle étoit le fabricateur de ce monde, & les anges auxquels il en attribuoit le gouvernement. Ces Æons étoient mâles & femelles, & il les partageoit en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples, qui répandirent sa doctrine, & formerent des sectes qui étoient fort nombreuses, & surtout dans les Gaules du tems de S. Irenée, qui nous a donné le plus de lumieres sur ces hérétiques.

VALENTIN (Basile): c'est sous ce masque que se cacha un habile chymiste du 16e siecle, que quelques-uns ont présumé être un bénédictin d'Erford, mais dont on ignore le vrai nom. Ses Ouvrages, écrits en haut allemand, ont été imprimés à Hambourg en 1677, 1717 & 1740, in-8°. La plupart sont traduits en latin & en françois. Parmi les latins, le plus connu est, *Currus triumphalis Antimonii*, Amsterdam 1671, in-12. On cite parmi les françois: I. L'*Azoth des Philosophes*, avec les 12 *Clefs de Philosophie*, Paris 1660, in-8°, & la figure de ces 12 Clefs. II. *Révélation des Mysteres des Teintures essentielles des sept Métaux*, & de leurs *Vertus Medicinales*, Paris 1646, in-4°. III. *Testament de Basile Valentin*, Londres 1671, in-8°.

VALENTIN, peintre, né à Colomiers en Brie, l'an 1600, mort aux environs de Rome en 1632, entra fort jeune dans l'école de Vouet, & peu de tems après se rendit en Italie. Les tableaux du Caravage le frapperent, & il l'imita. Il s'attacha sur-tout à représenter des Concerts, des Joueurs, des Soldats & des Bohémiens ou Singares. On voit aussi de ce maître des tableaux d'histoire & de dévotion; mais ils sont en petit nombre, &, pour l'ordinaire, inférieurs à ses autres ouvrages. Le Valentin trouva un protecteur dans le cardinal Barberin. C'est à sa recommandation

qu'il peignit, pour l'église de S. Pierre à Rome, le martyre des saints Procésse & Martinien, morceau très-estimé. Il se lia d'amitié avec le Poussin, & l'on remarque qu'il a quelquefois suivi la maniere de cet excellent artiste. Le Valentin a toujours consulté la nature; sa touche est légere, son coloris vigoureux, ses figures bien disposées. Il exprimoit tout avec force; mais il n'a guere consulté les graces; & entraîné par la rapidité de sa main, il a souvent péché contre la correction. Ce peintre s'étant baigné imprudemment, fut saisi d'un frisson, qui lui causa peu de tems après la mort.

VALENTIN, (Michel-Bernard) professeur en médecine à Giessen, où il naquit le 26 novembre 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, & mourut le 13 mars 1729. On a de lui: I. *Historia Simplicium reformata*, Francfort 1716, in-fol. 16 pl.; 1723, in-fol. 23 pl. II. *Amphitheatrum Zootomicum*, Francfort 1720, in-fol. fig. Cet ouvrage avoit paru en allemand à Francfort 1704-1714, 3 vol. in-folio; il a été traduit en latin par Jean-Conrad Becker. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la *Vie* de Valentin, en vers, qu'il avoit composé lui-même. III. *Medicina nov-antiqua*, Francfort 1713, in-4°. C'est un cours de médecine. IV. *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg 1726, 3 vol. in-4°. V. *Viridarium reformatum*, Francfort 1720, in-fol. avec de belles fig. VI. *Corpus juris medico-legale*, Francfort 1722, in-fol. VII. *Physiologiæ biblicæ capita selecta*, Giessen 1711, in-4°.

VALENTIN GENTILIS, *voyez* GENTILIS.

VALENTINE, femme de Louis de France, duc d'Orléans, étoit fille de Jean Galeas, duc de Milan. Cette princesse hautaine mourut le 5 décembre 1408, de douleur de n'avoir pu venger la mort du duc son mari. Charles VI, dans les accès de sa folie, ne se laissoit gouverner que par elle. Delà vint le bruit qu'elle l'avoit ensorcelé, & pour n'être point exposée aux insultes du peuple, elle fut obligée de quitter la cour pour quelque tems.

VALENTINIEN, 1er empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, surnommé *le Cordier*, de Cibale en Pannonie, s'éleva, par sa valeur & par son mérite, sur le trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de Jovien, le 26 février 364. Il associa Valens son frere à l'empire, lui donna l'Orient, & garda pour lui l'Occident, où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains qui ravageoient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étoient avancés jusque sur le bord du Rhin, & bâtit un grand nombre de forts en différens endroits de ce fleuve & du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il passa dans leur pays pour les châtier. Il met tout à feu & à sang, rase les campagnes, brûle les villages, renverse les villes, laisse par-tout des traces de sa fureur. Il repasse le Danube, & va se reposer à Bregetion, petit château de la Pannonie. Là les Quades lui envoient des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étoient des hommes grossiers, pauvres & mal vêtus. Valentinien, croyant qu'on les lui avoit envoyés pour l'insulter, entra en fureur, & leur parla avec tant d'emportement, qu'il se cassa une veine. Il expira peu de tems après, le 17 novembre 375. Il étoit alors âgé de 55 ans, & en avoit régné 12, moins quelques mois. Si l'on excepte quelques occasions particulieres où sa grande vivacité l'emportoit au-delà des bornes de la modération, Valentinien montra dans toute sa conduite de l'esprit, du courage, de

la politesse & de la grandeur. Il fit toujours paroître un grand zele pour la religion catholique, & l'avoit confessée généreusement sous Julien au péril de sa fortune & de sa vie. C'est une calomnie de dire que cet empereur eut deux femmes à la fois, *Severa* & *Justine*. Socrates qui vivoit un siecle après Valentinien, a inventé ce conte, destitué de tout fondement, comme l'a prouvé Baronius (*ad annum 370, n. 125*). Il laissa de Severa sa premiere femme, Gratien qui lui succéda; & de Justine, Valentinien II.

VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur à Cinque en Pannonie, le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien, son frere, en 383, & fut dépouillé de ses états en 387 par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose, qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit Valentinien, & entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions & l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mere Justine lui avoit données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques déréglemens ordinaires à la jeunesse: aussi-tôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvoit donner occasion à ces faux bruits. On trouvoit qu'il se plaisoit trop aux jeux du cirque; pour s'en corriger, il retrancha ceux mêmes qui se donnoient le jour de la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmoient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étoient destinées à cet usage. Ce ne furent pas ses seules vertus. Les chefs d'une famille distinguée, ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves; & sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances & ces soupçons, *qui ne tourmentent*, disoit-il, *que les tyrans*. Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts; & comme ses officiers vouloient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit: » Quelle apparence y » a-t-il que j'impose de nouvelles » charges à ceux qui ont bien de » la peine à payer les anciennes »? Il faisoit jouir l'empire de la paix, de la justice & de l'abondance, lorsqu'Arbogaste, gaulois d'origine, à qui il avoit confié le commandement de ses armées, se révolta, & le fit étrangler à Vienne en Dauphiné, le samedi 15 mai 392, âgé seulement de 20 ans, après un regne de neuf. Il n'étoit encore que cathécumene, & n'avoit pas reçu le baptême; mais S. Ambroise, dans le bel Eloge qu'il fait de ce prince, ne doute pas que le desir qu'il en eut dans ses derniers momens, la vivacité de sa foi & de sa charité, ne lui obtinrent les effets de ce sacrement. Théodose le Grand lui succéda, & vengea sa mort.

VALENTINIEN III, (*Flavius Placidus Valentinianus*) empereur d'Occident, fils du général Constance & de Placidie, fille de Théodose le Grand, naquit à Rome en 419, & fut honoré du titre de César à Thessalonique; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425 à Rome, après la défaite entiere de Jean, qui s'étoit emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité; & la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra en 428 aux Vandales, qui y fonderent un état très-puissant. Le général Aëtius conserva par sa valeur les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns fu-

rent battus en diverses rencontres, & forcés à demander la paix; il n'y eut que les Sueves de la Galice qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Indigné de ce qu'Aëtius avoit laissé échapper les Huns après les avoir défaits, il tua ce général de sa propre main; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome en 455. Il avoit alors 36 ans, & il fut le dernier de la race de Théodose. Valentinien étoit un prince stupide, qui sacrifioit sa gloire & ses intérêts à ses passions, & ses passions l'emportoient toujours de crime en crime. Il n'excita aucun sentiment d'amour pendant sa vie, ni aucun regret après sa mort.

VALENTINOIS, (*voyez* BORGIA, duc de) & POITIERS, duchesse de).

VALERE, (Saint) second évêque de Treves. S. Jerôme en fait mention dans son Martyrologe. Dans le 11*e* siecle, son corps qui avoit été jusque-là déposé dans l'église de S. Mathias à Treves, auprès de celui de S. Eucher ou Euchaire son prédécesseur, fut transféré à Goslar à la réquisition de l'empereur Henri III, & du consentement de l'archevêque Everad. Les monumens qui contiennent les particularités de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous.

VALERE-MAXIME, (*Valerius-Maximus*) historien latin, sortoit de la famille des Valeres & de celle des Fabiens. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes; il suivit Sexte Pompée à la guerre. A son retour, il composa un Recueil des actions & des paroles remarquables des Romains & des autres hommes illustres. Son travail est en IX livres; il le dédia à Tibere. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons, n'est qu'un abrégé du sien, composé par Nepotien d'Afrique. Son style n'est pas toujours pur. Il intéresse plus par le fonds des choses, que par la maniere dont il les rend. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde 1670, in-8°, *cum notis Variorum*; & 1726, in-4°. On estime aussi celle de Paris 1679, in-4°, à l'usage du dauphin. Nous en avons une Traduction françoise, en 2 vol. in-12.

VALERE, (Cyprien de) né en Espagne en 1531, passa presque toute sa vie en Angleterre, où il professa les nouvelles erreurs. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la *Bible*, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la Version de Cassiodore Reyna, Amsterdam 1602, in-fol. *Voyez* REYNA.

VALERE, (Luc) enseigna à la fin du 16*e* siecle, la géométrie dans le college de Rome avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'*Archimede* de son tems, par le célebre Galilée. On le connoît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux ouvrages assez bons, l'un *De Centro gravitatis solidorum*, in-4°, 1604; & un autre *De Quadratura Parabolæ per simplex falsum*.

VALERE, (André) *voyez* ANDRÉ VALERE.

VALERIEN, (*Publius-Licinius Valerianus*) empereur romain, proclamé l'an 253 de Jesus-Christ, associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna 7 ans. Dans les premieres années de son gouvernement, il témoigna quelqu'affection pour les Chrétiens; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, & il s'alluma une persécution violente dans tout l'empire. Valerien, obligé de résister aux Goths & aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt: il

falloit qu'il tournât ses forces contre Sapor, roi de Perse, qui faisoit des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie & en Cappadoce. Les deux armées se rencontrerent en Mésopotamie, & Valerien fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montoit à cheval. Il mourut en captivité l'an 263, âgé de 71 ans, après en avoir régné 7. Sapor, au rapport d'Agathias, le fit écorcher tout vif, & jeter du sel sur sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, & la mit dans un temple, pour être un monument éternel de la honte des Romains.—Il ne faut pas confondre Valerien le vieux, avec VALERIEN le jeune, son petit fils, sur lequel on peut voir l'article de GALLIEN (*Publius Licinius Gallienus*, fils de l'empereur Valerien le vieux & son successeur.

VALERIEN, évêque de Cemele, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riez l'an 439, & à celui d'Arles en 455. Il nous reste de lui XX *Homélies*, avec une Epître adressée aux moines, Paris 1612, in-8°. Il avoit autant de savoir que de piété.

VALERIEN MAGNI, *voyez* MAGNI.

VALERIO, *ou plutôt* VALLERIO, (Augustin) né à Venise en 1531, d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie & en droit canon, & fut fait professeur de morale dans sa patrie en 1558. Désabusé des vains plaisirs du monde, il prit l'habit ecclésiastique, & fut nommé évêque de Vérone en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero, son oncle. Son zele apostolique, sa vigilance active & & ses connoissances le lierent d'une étroite amitié avec S. Charles Borromée. Gregoire XIII l'appella à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine en 1583. Valerio mourut saintement dans cette ville en 1606, à 75 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont : I. La *Rhétorique du Prédicateur*, composée par l'avis & sur le plan de S. Charles Borromée. Cet ouvrage solide & instructif renferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber; il est en latin. Nous en avons une traduction françoise par M. l'abbé Dinouart, à Paris, chez Nion, 1750, in-12. II. *De recta philosophandi ratione*. III. *De Acolythorum disciplina*. IV. *De optima Episcopi & Cardinalis forma*. V. *Vita Bernardi Navagerii, Cardinalis*. C'étoit son oncle. VI. *De cautione adhibenda in edendis libris*, 1719, in-4°. On trouve dans ce dernier livre le catalogue de tous les autres ouvrages d'Augustin Valerio, tant imprimés que manuscrits : ils sont en grand nombre.

VALERIO VINCENTINI, dont le vrai nom est *Valerio le Belli*, graveur sur pierres fines, natif de Vicence, mourut en 1546. C'est un des graveurs modernes qui a le plus approché des anciens qui se sont distingués dans ce genre. On remarque dans ses ouvrages une dextérité & une propreté qui ne laissent rien à desirer. Plus de finesse dans le dessin & plus de génie l'auroient rendu un artiste parfait. Il avoit une facilité prodigieuse, & l'on a de lui une grande quantité de pierres précieuses embellies par son travail. Il s'est aussi exercé sur les crystaux, & il a gravé beaucoup de poinçons pour les médailles. Clément VII, qui l'estimoit, l'occupa long-tems : entr'autres ouvrages, il grava pour

ce pape, un beau coffre de cryftal de roche, dont fa fainteté fit préfent à François I. Ce graveur avoit amaffé de grands biens, qu'il employoit à acquérir des chef-d'œuvres que l'art offre en tout genre.

VALERIUS-PUBLICOLA, (*Publius*) fut un des fondateurs de la république romaine. Il triompha avec Brutus de Tarquin & des Tofcans, l'an 507 avant J. C. Il fut 4 fois conful, & mourut fi pauvre, qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de fes funérailles.

VALERIUS-SORANUS, poëte latin du tems de Jules-Céfar, l'an 50 avant J. C., fut mis à mort, pour avoir divulgué des chofes qu'il étoit défendu de dire. On préfume qu'il ne reconnoiffoit point d'autre dieu que le monde, ou l'affemblage de tous les êtres de cet univers, le dieu de Spinofa en un mot. Varron cite de lui deux vers fur la nature de Dieu, qui femblent le prouver :

Jupiter omnipotens, Regum Rex ipse, Deusque,
Progenitor genitrixque Deum, Deus unus & omnis.

VALERIUS-CORVINUS-MESSALA, (*Marcus*) citoyen romain, également recommandable par fa naiffance & par fon génie, fut conful avec Augufte l'an 5e de J. C. Il perdit tellement la mémoire deux ans avant fa mort, qu'il ne fe fouvenoit pas même de fon nom, fi l'on en croit Pline. Meffala étoit connu par plufieurs ouvrages qui font perdus.

VALERIUS-FLACCUS, (*C. Val. Fl. Setinus Balbus*) poëte latin, floriffoit fous le regne de Vefpafien. Nous avons de lui un *Poëme* héroïque *du Voyage des Argonautes*, divifé en VIII livres, Bologne 1474, in-folio, & Leyde 1724, in-4°. Ce Poëme eft adreffé à Vefpafien; une mort prématurée empêcha l'auteur de l'achever. Son ftyle eft froid & languiffant, & les regles de l'art y font très-fouvent violées.

VALERIUS, (*Cornelius*) né à Oudewater (& non à Utrecht, comme le prétendent Gafpar Burman & les continuateurs de Moreri) en 1512, profeffa les belles-lettres dans fa patrie & à Louvain, où il mourut l'an 1578, à 66 ans. Il forma d'excellens difciples. On a de lui une *Rhétorique*, in-4°; une *Grammaire*, in-4°; une *Philofophie*, in-fol. écrites avec clarté & méthode. On a encore de lui d'autres ouvrages.

VALERIUS-PROBUS, *voyez* PROBUS.

VALESIO, (François) médecin de Philippe II roi d'Efpagne, obtint cette place pour avoir confeillé à ce prince de mettre fes pieds dans un baffin d'eau tiede, afin d'être foulagé de la goutte: remede fimple, qui eut un heureux fuccès. On a de lui: I. Un Traité *De Methodo medendi*, à Louvain 1647, in-8°, qui paffe pour excellent. II. *Controverfiarum Medicarum & Philofophicarum libri decem*, Lyon 1625, in-4°. Il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque fur celle des Arabes. III. *De facra philofophia, five de iis quæ fcripta funt Phyficè in libris facris*, Francfort 1608, in-8°. IV. Des *Commentaires* fur *Hippocrate* & *Galien*, in-fol. &c.

VALETTE-PARISOT, (Jean de la) grand-maître de Malte, après Claude de la Sangle, en 1557, donna tellement la chaffe aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de 50 vaiffeaux. Soliman II, irrité de ces fuccès, entreprit de fe rendre maître de Malte, & y envoya une armée de plus de 80,000 hommes, qui formerent le fiege au mois de mai 1565. La Valette leur réfifta

ſiéa pendant 4 mois avec tant de courage, qu'ils furent obligés de ſe retirer, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Il fut tiré pendant le ſiege 70,000 coups de canon ſur Malte, auſſi fut-elle entiérement ruinée; mais le grand-maître répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la *Cité Valette.* Il y eut tous les jours 8000 ouvriers employés, juſqu'en 1568 qu'il mourut, avec autant de piété, qu'il avoit fait éclater de courage & de prudence pendant ſa vie. Pie V avoit voulu l'honorer de la pourpre; mais il l'avoit refuſée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profeſſion des armes. Il étoit d'une illuſtre maiſon de Provence.

VALETTE, (Jean-Louis de Nogaret de la) duc d'Epernon, naquit en 1554, d'une maiſon dont l'origine n'étoit pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire; mais l'abbé le Gendre dit qu'il deſcendoit d'un capitoul de Toulouſe. Il commença à porter les armes au ſiege de la Rochelle en 1573, & s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de tems après. La guerre s'étant allumée entre les Huguenots & les Catholiques, il ſe diſtingua ſous le duc d'Alençon aux priſes de la Charité, d'Iſſoire & de Brouage. Henri III, dont il étoit devenu le favori, le créa duc & pair en 1582, & le nomma 5 ans après amiral. Il poſſédoit tant de charges, qu'on l'appelloit *la Garderobe du Roi.* Il avoit alors le gouvernement de l'Angoumois, de la Saintonge, de l'Aunis, du Limouſin, du Boulonois, du Pays Meſſin. On le nomma gouverneur de Normandie en 1588. Le roi lui avoit promis de le rendre ſi puiſſant, qu'*il ne pourroit pas lui ôter ce qu'il lui avoit donné.* Envoyé contre les Ligueurs, il prit ſur eux quelques places, entr'autres Montereau & Pontoiſe. Après la mort de Henri III, il abandonna le parti de Henri IV, qui lui pardonna dans la ſuite. Ce monarque l'envoya en Provence, avec le titre de gouverneur. D'Epernon ſoumit bientôt toutes les villes de ſa province; mais la haine qu'il inſpira aux Provençaux fut ſi forte, qu'on attenta ſur ſa vie. Henri IV l'employa dans le Languedoc & dans le Béarn. Il ſoumit les villes de St-Jean d'Angeli, de Lunel & de Montpellier. Pendant les querelles qui arriverent à la cour après la mort funeſte de Henri IV, il favoriſa le parti de la reine Marie de Médicis, à laquelle il avoit fait donner la régence. Cette princeſſe ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois où elle étoit reléguée, & la mena dans ſes terres près d'Angoulême, comme un ſouverain qui donneroit du ſecours à ſon alliée. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, ſans oſer faire éclater ſon reſſentiment. Le duc d'Epernon fut moins ménagé ſur la fin de ſes jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, remplit ſa vieilleſſe d'amertume (*voyez* ESCOUBLEAU Henri). Il eut ordre de ſe retirer à Loches où il mourut en 1642, à 88 ans. Il étoit gouverneur de la Guienne, & il retiroit de cette province plus d'un million de revenu. Tout chez lui étoit ſplendeur & faſte. Sa vanité étoit ſans bornes, ainſi que ſon ambition; mais ſes talens étoient au-deſſous de ſes prétentions. Ses gardes étoient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte. Sa poſtérité maſculine finit dans la perſonne de Bernard ſon fils, mort en 1661.

VALETTE, (Bernard de Nogaret, ſeigneur de la) frere du duc d'Epernon, ſe ſignala ſur terre & ſur mer. Il fut amiral de France.

Il reçut un coup de mousquet au siege de Roquebrune, dont il mourut le 11 février 1592, à 39 ans. Le roi le regretta, comme un homme qui avoit fait beaucoup & qui promettoit davantage.

VALETTE, (Louis de Nogaret de la) fils du duc d'Epernon, naquit avec une forte inclination pour les armes; mais ses parens le destinerent à l'église, & lui obtinrent l'abbaye de S. Victor de Marseille & l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrieres. Il contribua à l'enlevement de la reine Marie de Médicis, du château de Blois; mais il abandonna ensuite son parti, pour se livrer entiérement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz; & l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar, puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie & en Italie, où il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1639, à l'âge de 47 ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'église romaine, mourir les armes à la main. En vain le pape Urbain VIII l'avoit menacé de le dépouiller du cardinalat, s'il ne quittoit ce métier de sang; il fut insensible à tout. Il avoit tous les vices de son pere, la fierté, la cupidité, la prodigalité, l'amour des plaisirs. Il aimoit éperdument la princesse de Condé, Charlotte de Montmorenci, & lui faisoit des présens considérables. Jacques Talon, son secretaire, nous a donné des *Mémoires* intéressans sur la vie de ce cardinal, imprimés à Paris, chez Pierres, 1772, 2 vol. in-12.

VALETTE, *voyez* THOMAS François.

VALGULIO, (Charles) natif de Bresse en Italie, publia en 1507 dans cette ville, chez Angelus Britannicus, une traduction latine qu'il avoit faite du *Traité de la Musique* de Plutarque, petit in-4°, à la tête duquel se lit une espece de préambule presqu'aussi long que l'ouvrage, & qui est adressé à un Titus Pyrrhinus. Ce traducteur latin a échappé à l'exact M. Fabricius, qui, dans sa Bibliotheque Grecque, fait passer en revue tous ceux qui se sont acquis le titre d'interpretes de Plutarque par la version latine de quelqu'un de ses écrits. Il a traduit encore en la même langue l'ouvrage de Plutarque, des *Opinions des Philosophes*, recueillies avec d'autres morceaux du même auteur grec, & imprimées à Paris en 1514. Gesner, dans sa *Bibliotheque*, & Simler son abbréviateur, parlent de Valgulio, sans nous apprendre autre chose, sinon qu'il avoit traduit du grec de Plutarque, les *Préceptes conjugaux*, le livre *de la Vertu morale*, & celui de *la Musique*, auquel il avoit joint des remarques : toutes ces Versions ont été imprimées, conjointement avec le reste de ses *Opuscules*, à Bâle, chez Cratander.

VALIDÉ, (la Sultane) *voyez* CARA & MUSTAPHA.

VALIERE, *voyez* VALLIERE.

VALIN, (René-Josué) Rochelois, avocat, procureur du roi de l'amirauté & de l'hôtel-de-ville, membre de l'académie de sa patrie, se distingua par son savoir & sa probité. On a de lui : I. Un *Commentaire* sur la *Coutume de la Rochelle*, 1768, imprimé en cette ville, 3 vol. in-4°. II. L'*Ordonnance de la Marine de 1681*, 2 vol. in-4°, 1760. III. *Traité des Prises*, 1763, 2 vol. in-8°. Cet estimable écrivain mourut en 1765.

VALINCOUR, (Jean-Baptiste-Henri du Trousset de) naquit en 1653, d'une famille noble, originaire de St-Quentin en Picardie. Il

fut secretaire-général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'académie des sciences, & reçu à l'académie françoise en 1699. Il fit ses études chez les Jésuites de Paris avec assez peu de succès; mais ses humanités finies, son génie se développa & sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer, en 1685, chez le comte de Toulouse, amiral de France. Il étoit secretaire-général de ses commandemens, & même secretaire de la Marine, lorsqu'en 1704 ce prince gagna la bataille de Malaga contre les flottes angloise & hollandoise. Valincour fut toujours à ses côtés, & y reçut une blessure. Louis XIV l'avoit nommé son historien à la place de Racine son ami. Il travailla avec Boileau à l'Histoire de ce prince, qui fut souvent commencée & jamais finie; mais l'incendie qui consuma sa maison de St-Cloud, en 1725, fit périr les fragmens de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un chrétien & d'un philosophe. « Je n'aurois guere profité de mes livres » (disoit-il) si je ne savois pas » les perdre ». Cet homme illustre mourut à Paris en 1730, à 77 ans, regretté de tous les gens-de-lettres. Ami passionné du mérite & des talens, encore plus ami de la paix entre les savans, Valincour étoit le conciliateur de ceux qu'avoit pu désunir la diversité d'opinions. La candeur, la probité formoient son caractere, & quoiqu'il eût été à la cour, il ne savoit ni feindre, ni flatter. On a de lui: I. *Lettre à Madame la Marquise de...* sur la *Princesse de Cleves*; à Paris 1678, in-12. Cette critique est le modele d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération & loue avec plaisir. II. *La Vie de François de Lorraine, Duc de Guise*, 1681, in-12: elle est écrite avec assez d'impartialité. III. Des *Observations critiques* sur l'*Œdipe* de Sophocle, in-4°. Valincour, malgré des occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avoit du goût & du talent. On a de lui des Traductions en vers de quelques Odes d'Horace, des Stances & plusieurs Contes, où l'on remarque une imagination enjouée.

VALLA, (George) né à Plaisance, médecin & professeur de belles-lettres à Venise, fut emprisonné pour la cause des Trivulces. Ayant été mis en liberté, il mourut vers l'an 1460, & selon d'autres, en 1497. Son livre *De expetendis & fugiendis rebus*, Venise 1501, 2 vol. in-fol. est curieux & peu commun. Il a fait une version en latin de *Nemesius*, imprimée en 1535; Nicaise Ellebodius dit que Valla ne sachant pas bien le grec, l'a défiguré ridiculement. On a encore de Valla des Traductions de plusieurs ouvrages grecs.

VALLA *ou* VALLE, (Laurent) né à Plaisance en 1415, fut l'un de ceux qui contribuerent le plus à renouveller la beauté de la langue latine & à chasser la barbarie gothique. Son séjour à Rome lui valut le droit de citoyen; mais son humeur caustique l'obligea de quitter cette ville. Il se retira à la cour d'Alfonse, roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut bien apprendre de lui le latin à l'âge de 50 ans. Valla ne fut pas plus retenu à Naples qu'il l'avoit été à Rome; il s'avisa de censurer le clergé & de dogmatiser sur le mystere de la Trinité, sur le Franc-arbitre, sur les Vœux de continence, & sur plusieurs autres points importans; ce qui lui attira un châtiment exemplaire, & le fit condamner à être battu de verges autour du cloître des Jacobins. Valla, ne pouvant demeurer à Naples après cette humiliation, retourna à Rome, où il trouva des protecteurs qui le mirent bien dans l'esprit du pape Nicolas V, & lui obtinrent la fa-

culté d'enseigner. Il y vécut avec plus de prudence qu'auparavant; mais ce n'est pas une raison qui le justifie de la méchanceté dont le Pogge l'accusa à la face de l'Europe. Ces deux savans se déchirerent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputerent mutuellement un caractere vain, inquiet, satyrique; ils avoient tous deux raison, & c'est bien en vain que l'abbé Vigerini & du Pin ont cherché à justifier Valla; ses ouvrages déposent contre lui. Cet auteur mourut à Rome en 1457, à 50 ans, après avoir enseigné les belles-lettres & la rhétorique avec réputation à Gênes, à Pavie, à Milan, à Naples, & dans les autres principales villes d'Italie. Il fut enterré dans l'église de S. Jean de Latran, dont on dit qu'il étoit chanoine. On a de lui: I. Six livres des *Elégances de la Langue Latine*: ouvrage estimable, imprimé à Venise en 1471, in-fol. à Paris en 1575, in-4°, & à Cambridge, in-8°. On l'accusa faussement de l'avoir volé (*voyez* SATURNIUS Lazaroneus). II. *De falsò creditâ & ementitâ Constantini donatione Declamatio.* III. *De Libero arbitrio.* IV. *De Voluptate & vero bono libri III*, fruit d'une philosophie parfaitement épicurienne. V. L'*Histoire du regne de Ferdinand, Roi d'Aragon*, 1521, in-4°; écrite d'une maniere trop oratoire. VI. Des Traductions de *Thucydide*, d'*Herodote*, & de l'*Iliade* d'Homere. Ces traductions sont des paraphrases infidelles. Valla n'entendoit pas si bien le grec que le latin. V. Des *Notes* sur le *Nouveau-Testament*, qui valent un peu mieux que ses Versions. VI. Des *Fables*, traduites en françois & imprimées sans date en lettres gothiques, in-fol. VII. Des *Facéties*, avec celles du Pogge, in-4°, sans date. VIII. Un Traité *Du Faux & du Vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur affecta pendant toute sa vie de mépriser Aristote, mais il fut chaud partisan d'Epicure. Ses Ouvrages furent recueillis à Bâle 1540, in-folio.

VALLADIER, (André) né près de Montbrisson en Forez, passa 23 ans chez les Jésuites, & fut ensuite abbé de S. Arnoul de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangere*, 1626, in-4°. On a encore de lui 5 vol. in-8° de *Sermons*, & une *Vie de Dom Bernard de Montgaillard, Abbé d'Orval*, in-4°. Valladier mourut en 1638, à 68 ans.

VALLE, (Pierre della) gentilhomme romain, voyagea pendant 12 ans (depuis 1614 jusqu'en 1626) en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse & dans l'Inde, & se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia en italien ses *Voyages*, dont la Relation forme une suite de 54 Lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin napolitain son ami. Ces Lettres sont d'un style vif, aisé & naturel, qui plaît & qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sécheresse d'un Journal, ni l'apprêt d'une Relation qui auroit été rédigée sur des Mémoires. Il est peu de *Voyages* aussi intéressans & aussi variés. Ils sont sur-tout très-curieux pour ce qui regarde la Perse, où l'auteur (homme d'ailleurs fort instruit & rempli de connoissances) avoit fait un séjour de plus de 4 ans. Il n'hésite point à rapporter des faits qui semblent prouver l'existence des sortileges & de la magie. Les théologiens, les magistrats & les philosophes de son tems y croyoient également. Pierre della Valle se maria dans le cours de ses voyages, & épousa à Bagdad une fille jeune & vertueuse, nommée *Maani Gioerida*, née à Mardin en Mésopotamie, de parens chrétiens, & d'une famille distinguée. Il

la perdit à Mina, sur le Golphe Persique, après cinq ans de mariage. Une circonstance singuliere qui prouve son attachement pour elle, c'est qu'il fit embaumer son corps, dans le dessein de le transporter à Rome, & de le déposer dans la chapelle de sa famille; & en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre auroit pu lui causer, il le transporta par-tout avec lui pendant 4 ans que durerent encore ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposoient ses ancêtres. Les obseques de Maani furent magnifiques & d'une pompe extraordinaire. Della Valle prononça lui-même son Eloge funebre, qu'on trouve dans la *Relation de ses Voyages*. Ce célebre voyageur mourut en 1652, âgé de 66 ans, après avoir épousé en secondes noces, malgré les oppositions de sa famille, une jeune Géorgienne qui avoit été attachée à sa premiere femme, & qu'il avoit conduite à Rome. La meilleure édition de ses *Voyages* est celle de Rome 1662, en 4 vol. in-4°. Le P. Carneau, célestin, en donna une traduction françoise, imprimée en 1663, aussi en 4 vol. in-4°, peu estimée. Elle fut cependant réimprimée à Rouen 1745, 8 vol. in-12.

VALLÉE, (Geofroi) fameux déiste d'Orléans, né au commencement du 16e siecle, fut brûlé en place de Greve à Paris, pour avoir publié un livre impie, en 8 feuillets seulement, sous ce titre: *La Béatitude des Chrétiens*, ou *le Fléau de la Foi*. Il y débite un déisme commode qui apprend à connoître un Dieu, sans le craindre, & sans appréhender des peines après la mort. Cet ouvrage est fort rare. Geofroi Vallée étoit grand-oncle du fameux des Barreaux: on diroit que l'incrédulité étoit héréditaire dans cette famille.

VALLEMONT, (Pierre de) prêtre & laborieux écrivain, se nommoit *le Lorrain*, & prit le nom d'abbé de *Vallemont*. Il naquit à Pont-Audemer en 1649, & y mourut en 1721. Il avoit été chargé d'enseigner l'histoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau, & c'est pour lui qu'il fit ses *Elémens de l'Histoire*. L'abbé de Vallemont étoit un homme inquiet, qui se fit plusieurs affaires, & qui ne sut conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont du cours. I. *La Physique occulte*, ou *Traité de la Baguette divinatoire*: ouvrage réfuté par le P. le Brun, & condamné à Rome le 26 octobre 1701. II. Les *Elémens de l'Histoire*. La meilleure édition est celle de 1758, en 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de la géographie & du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode & d'exactitude; mais l'auteur a fait plusieurs fautes sur les médailles, dont il n'entendoit pas quelquefois les légendes, si l'on en croit Baudelot. Son style pourroit être plus pur & plus élégant. III. *Curiosités de la Nature & de l'Art sur la Végétation des Plantes*, réimprimées en 1753, in-12, 2 vol. IV. *Dissertations Théologiques & Historiques touchant le secret des saints Mysteres*, ou l'*Apologie de la Rubrique des Missels*, qui ordonne de dire secrétement le Canon de la Messe, 2 vol. in-12.

VALLENSIS, (André del VAULX *ou*) jurisconsulte, né à Andennes, entre Hui & Namur, en 1569, fut professeur du droit canon à Louvain où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui: I. Une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de 1759, in-4°. Cet ouvrage est estimé; il est court,

sans être obscur. II. Un *Traité des Bénéfices*, Malines 1646, in-4°.

VAILES, (François) *voyez* VALESIO.

VALLIERE, (François de la Baume le Blanc, de la) chevalier de Malte, descendoit de l'ancienne maison de la Baume, originaire du Bourbonnois. Il porta les armes de bonne heure, & fut maréchal de bataille à 26 ans, sous le maréchal de Gramont. Il remplit cet emploi avec tant de succès, que les Vénitiens firent tous leurs efforts pour l'attirer à leur service. Il se signala dans plusieurs sieges & combats, sur-tout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il étoit lieutenant-général des armées du roi de France. On a de lui: I. Un Traité intitulé: *Pratiques & Maximes de la Guerre*. II. *Le Général d'Armée*. Ces deux ouvrages prouvent qu'il étoit aussi profond dans la théorie de l'art militaire, qu'habile dans la pratique. Son pere Laurent, seigneur de la Valliere & de Choisi, avoit été tué au siege d'Ostende.

VALLIERE, (Gilles de la Baume le Blanc, de la) naquit au château de la Valliere en Touraine, en 1616. Il fut d'abord chanoine de S. Martin de Tours, & élevé ensuite à l'évêché de Nantes, dont il se démit en 1677. Il mourut en 1709, à 98 ans, avec une grande réputation de savoir & de vertu. On a de lui un Traité intitulé: *La Lumiere du Chrétien*, réimprimé à Nantes en 1693, 2 vol. in-12.

VALLIERE, (Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse de la) étoit de la même maison que les précédens. Elle fut élevée fille-d'honneur d'Henriette d'Angleterre, 1re femme de Philippe duc d'Orléans. Dès ses premieres années, elle se distingua par un caractere de sagesse marqué. Dans une occasion où des jeunes personnes de son âge montrerent beaucoup de légéreté, Monsieur dit tout haut: « Pour mademoiselle de la Valliere, je suis » assuré qu'elle n'y aura pas de » part; elle est trop sage pour » cela ». Elle se fit aimer & estimer à la cour, moins encore par ses qualités extérieures, que par un caractere de douceur, de bonté & de naïveté qui lui étoit comme naturel. Quoique vertueuse, elle avoit le cœur extrêmement tendre & sensible. Cette sensibilité la trahit; elle vit Louis XIV, & elle l'aima avec transport. Le roi, instruit de ses sentimens, lui donna tout son amour. Elle fut, pendant deux ans, l'objet caché de tous les amusemens galans & de toutes les fêtes que Louis XIV donnoit. Enfin, lorsque leurs sentimens eurent éclatés, il créa pour elle la terre de Vaujour en duché-pairie, sous le nom de la *Valliere*. La nouvelle duchesse, recueillie en elle-même & toute renfermée dans sa passion, ne se mêla point des intrigues de la cour, ou ne s'en mêla que pour faire du bien. Elle n'oublia jamais qu'elle faisoit mal; mais elle espéroit toujours de faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remerciement d'un pauvre religieux qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône: « Ah! madame, vous serez sauvée; car » il n'est pas possible que Dieu » laisse périr une personne qui » donne si libéralement pour l'amour de lui ». L'inconstance du roi servit à la ramener. La duchesse de la Valliere s'apperçut dès 1669, que madame de Montespan prenoit de l'ascendant sur le cœur de ce monarque. Elle supporta avec une tranquillité admirable le chagrin d'être témoin long-tems du triomphe de sa rivale. Enfin en 1675, elle se fit carmelite à Paris & persé-

vêra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse & de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*. On avoit voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. » Ce seroit à moi » (répondit-elle) une horrible pré» somption, de me croire pro» pre à aider le prochain. Quand » on s'est perdu soi-même, on » n'est ni digne ni capable de ser» vir les autres ». En entrant dans le cloître, elle se jeta aux genoux de la supérieure, en lui disant : » Ma mere, j'ai tou» jours fait un si mauvais usage » de ma volonté, que je viens » la remettre entre vos mains, » pour ne la plus reprendre ». Lorsque le duc de Vermandois son fils mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncerent cette perte : » Qu'elle » n'avoit pas trop de larmes pour » soi, & que c'étoit sur elle-mê» me qu'elle devoit pleurer ». Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : » Il faut que je » pleure la naissance de ce fils » encore plus que sa mort ». Ce fut avec la même constance & la même résignation qu'elle apprit depuis la mort du prince de Conti, qui avoit épousé mademoiselle de Blois sa fille. Ce qu'on raconte de sa patience dans ses maladies est admirable, & seroit incroyable, si l'on ne savoit ce que peut la grace. Une éréspelle violente, qui s'étoit jetée sur sa jambe, la fit beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire. Le mal devint si considérable, qu'on s'en apperçut & qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit la mere-prieure, de cette espece d'excès : » Je ne savois pas ce que c'é» toit; je n'y avois pas regardé ». On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'onction; & *Sentimens d'une Ame pénitente*, Lyon 1712, in-12. Il s'en est fait plusieurs éditions. On sait que le tableau de la *Magdelene pénitente*, l'un des chef-d'œuvres de le Brun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita si sincérement la Pécheresse dans ses austérités, comme elle l'avoit fait dans ses foiblesses.

VALLIERE, (Jean-Florent de) lieutenant-général des armées du roi, de l'académie des sciences, né à Paris le 7 septembre 1667, mort en 1759, à 92 ans, avoit acquis une telle expérience dans l'artillerie, qu'il en étoit regardé comme le meilleur officier.

VALLIS, *voyez* WALLIS.

VALLISNIERI, (Antoine) né en 1661, dans le château de Tresilico, près de Reggio, fut reçu docteur en médecine à Bologne. La république de Venise l'appella pour remplir une chaire de professeur en médecine dans l'université de Padoue. Les académies d'Italie & la société royale de Londres se l'associerent, & le duc de Modene le créa, de son propre mouvement, chevalier, lui & tous ses descendans aînés à perpétuité. Cet illustre savant mourut en 1730, à 69 ans, regretté de plusieurs savans de l'Europe, avec lesquels il étoit en commerce. Son fils a recueilli ses ouvrages en 2 vol. in-folio, Venise 1733, sous le titre : *Opere fisico-mediche* : ce sont des traités sur la physique, la médecine & l'histoire naturelle, en italien. Les principaux sont : I. *De l'Origine de plusieurs Insectes*. II. *Histoire du Caméléon d'Afrique & de plusieurs Animaux d'Italie*.

III. *Histoire de la génération de l'Homme*. Il y attaque plusieurs opinions du médecin Andry, & sappe les fondemens de l'hypothese de Leuwenhoeck sur la génération (*voyez* GRAAF Regnier). IV. *Des Corps marins que l'on trouve sur les montagnes, de leur origine; de l'état du monde avant le déluge, pendant le déluge & après le déluge*, &c. V. *Des avantages & des inconvéniens des Bains & des Boissons chaudes ou froides*. VI. *De l'Origine des Fontaines*.

VALOIS, (le Comte de) *voyez* CHARLES & MARIGNY Enguerrand.

VALOIS, (Félix de) *voyez* VERMANDOIS & JEAN.

VALOIS, (Marguerite de) reine de Navarre, *voyez* MARGUERITE.

VALOIS, (Henri de) né à Paris en 1603, d'une famille noble originaire de Normandie, s'appliqua de bonne heure à la lecture des bons auteurs, des poëtes grecs & latins, des orateurs & des historiens. Il fut envoyé à Bourges en 1622, pour y apprendre le droit civil. A son retour il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, plutôt par complaisance pour son pere, que par inclination. Après avoir fréquenté sept ans le palais, il reprit l'étude des belles-lettres & travailla assidûment sur les auteurs grecs & latins, ecclésiastiques & profanes. Sa grande application à la lecture lui affoiblit si fort la vue, qu'il perdit l'œil droit, & qu'il ne voyoit presque point de l'autre. Dans cet état il ne cessa pas de composer, parce que sa mémoire lui rappelloit assez fidélement les passages des livres qu'il avoit lus. En 1633, le président de Mesmes lui donna une pension de 2000 livres, à condition qu'il lui céderoit ses collections & ses remarques, & le clergé de France une de 600, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal Mazarin. Deux ans près, il fut honoré du titre d'historiographe de sa majesté, avec une pension considérable. Ce savant finit sa carriere en 1676, à 73 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Une Edition de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusebe, en grec, avec une bonne Traduction latine & de savantes notes. II... de l'*Histoire* de Socrate & de Sozomene, en grec & en latin, avec des observations, dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains. III... de l'*Histoire* de Théodoret & celle d'Evagre le Scholastique, aussi en grec & en latin, avec des notes savantes. IV. Une nouvelle Edition d'*Ammien Marcellin*, avec d'excellentes remarques. V. *Emendationum Libri v*, à Amsterdam 1740, in-4°. Valois excelloit dans l'art d'éclaircir ce que les anciens ont de plus obscur. La saine critique, le savoir éclairé brillent dans ses ouvrages; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avoit sur les savans qui l'avoient précédé; il les traite parfois d'une maniere trop dure ou trop leste, ne faisant pas attention que dans ces sortes de choses toute la facilité & tous les avantages sont du côté des derniers venus.

VALOIS, (Adrien de) frere puîné du précédent, suivit l'exemple de son frere, avec lequel il fut uni par les liens du cœur & de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son historiographe, & lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut avec de grands sentimens de piété, en 1692, à 80 ans, laissant un fils, qui a publié le *Valesiana*. Adrien n'étoit pas aussi habile que son frere dans la langue grecque, & n'avoit pas la même beauté d'esprit; mais il étoit laborieux, écrivoit purement en latin, & étoit bon critique. Ses ouvrages les plus

estimés sont : I. Une *Histoire de France*, 1658, 3 vol. in-fol. L'exactitude & l'érudition caractérisent cet ouvrage ; mais il ne va que jusqu'à la déposition de Childeric. II. *Notitia Galliarum*, Paris 1675, in-folio : livre très-utile pour connoître la France sous les deux premieres races. L'auteur est si exact, qu'on diroit qu'il a vécu dans ces tems-là. III. Une édition in-8° de deux anciens Poëmes ; le 1er est le *Panégyrique de Berenger*, roi d'Italie ; & le second, une espece de Satyre, composée par Adalberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux & des courtisans. IV. Une seconde & nouvelle Edition d'*Ammien Marcellin*. V. *Dissertatio de Basilicis*, où il traite de la signification du nom *Basilica* donné aux anciennes églises. Ce traité fut attaqué par le docteur Launoi, mais Valois le défendit par une Replique publiée en 1660. VI. Plusieurs autres Ecrits excellens en leur genre.

VALOIS, (Louis le) jésuite, né à Melun en 1639, devint confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, & mourut à Paris en 1700, regardé comme un homme de Dieu. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, recueillies à Paris en 1758, en 3 vol. in-12, & un petit livre contre les sentimens de Descartes. Ses Ouvrages ascétiques sont pleins de lumiere & d'onction.

VALOIS, (Yves de) né à Bordeaux le 2 novembre 1694, se fit jésuite, & fut professeur d'hydrographie à la Rochelle, où il donna des preuves de sa science & de ses lumieres. On a de lui : I. *La science & la pratique du Pilotage*, 1735, in-4°. II. *Conjectures physiques sur le Sel marin*, 1752, in-8°. III. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la Religion*, 1747, in-12. IV. *Observations sur les Auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, 1749, in-4°. V. *Entretiens sur les vérités pratiques de la Religion*, 1751, 4 vol. in-12. VI. *Observations curieuses sur ce que la Religion a à craindre ou à espérer des Académies Littéraires*, 1756, in-12. VII. *Lettres d'un Pere à son Fils sur l'Incrédulité*, 1756, in-12. VIII. *Lectures de Piété à l'usage des Maisons Religieuses*, 1764, in-12. IX. *Avis sur l'Incrédulité moderne*. X. *Recueil de Dissertations Littéraires*, 1766, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés ; on découvre par-tout l'auteur honnête-homme qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement & sûrement le vrai, & le dit avec franchise. On ignore l'année de sa mort.

VALSALVA, (Antoine-Marie) médecin, né à Imola en 1666, mort en 1723, âgé de 57 ans, fut disciple de Malpighi, & enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui des *Dissertations anatomiques* en latin, publiées à Venise 1740, 2 vol. in-4°, par Morgagni qui les a commentées & critiquées avec beaucoup d'érudition. Il en a rehaussé les beautés avec la même impartialité qu'il en a blâmé & corrigé les défauts. Les anatomistes estiment sur-tout le Traité *De aure humana*, à Bologne 1707, in-4°, de Valsalva, qui, selon le témoignage de Morgagni, a coûté 16 ans de travail à l'auteur.

VALSTEIN, *voyez* WALSTEIN.

VALTURIUS, (Robert) né à Rimini, dans le 15e siecle, a donné un livre latin sur l'*Art Militaire*, Vérone 1472, in-fol. L'édition de Bologne, 1483, moins rare que l'autre, est aussi plus correcte. La même année il en parut une traduction italienne à Vérone, par Paul Ramusio.

VALVERDI, (Barthélemi) théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connoître dans la république des lettres par un ouvrage sur le purgatoire, imprimé

sous ce titre : *Ignis Purgatorius post hanc vitam, ex Græcis & Latinis Patribus assertus*; Padoue 1581, in-4°. livre très-rare & recherché des bibliomanes curieux. Cet ouvrage eut peu de succès lorsqu'il parut ; le propriétaire, voulant lui donner cours, réimprima en 1590 le frontispice, sous le nom de *Valgrisius* de Venise, & la plus grande partie de l'édition se débita sous ce masque.

VAMBA, *voyez* BAMBA.

VAN-BUYS, (N.) peintre hollandois du 17e siecle, a travaillé dans la maniere de Mieris & de Gerard Dow. Sa composition est des plus spirituelles, & des plus gracieuses. Il rendoit les étoffes avec une vérité frappante. Son dessin est pur, sa touche unie sans être froide. Ses tableaux ne sont guere connus qu'en Hollande.

VAN-CEULEN, (Ludolphe) mathématicien flamand, au commencement du 17e siecle, travailla beaucoup pour déterminer le rapport du cercle à la circonférence. Il exprima ce rapport en 36 chiffres, de sorte que l'erreur qu'il y a entre le vrai rapport du cercle & celui qu'il trouve, est moindre qu'une fraction, dont l'unité seroit le numérateur, & le dénominateur un nombre de 36 chiffres. Ce travail est sans doute étonnant, car il fallut qu'il fit des extractions, jusqu'à ce qu'il trouvât dans la circonférence du cercle, le nombre de chiffres rapporté. Aussi, pour en conserver la mémoire à la postérité, & pour immortaliser cet homme laborieux, on a fait graver ces chiffres sur sa tombe, qu'on voit à Leyde dans l'église de S. Pierre. On a de lui : I. *Fundamenta Geometriæ*, traduits du hollandois en latin par Snellius, & imprimés in-4° en 1615. II. *De circulo & adscriptis*, 1619, in-4°.

VAN-DALE, (Antoine DALEN ou) né en 1638, fit paroître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues ; mais ses parens lui firent quitter cette étude pour le commerce. Il quitta cette profession à l'âge de 30 ans, & prit des degrés en médecine. Il pratiqua cette science avec succès, & se fit une réputation dans l'Europe par sa profonde érudition. Il mourut à Harlem, médecin de l'hôpital de cette ville, en 1708. On a de lui : I. Des *Dissertations sur les Oracles des Païens*, en mauvais latin, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1700, in-4°. Fontenelle en a donné un Abrégé en françois dans son *Traité des Oracles*. Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté & les agrémens qui manquent à Van-Dale ; mais le P. Baltus a ruiné les prétentions de tous les deux (*voyez* ce mot). II. Un *Traité de l'origine & des progrès de l'Idolâtrie*, 1696, in-4°. III. *De vera & falsa prophetia, & de divinationibus idololatricis*. IV. *Dissertations sur des sujets importans*, 1702 & 1743, in-4°. V. *Dissertatio super Aristea de LXX Interpretibus*, à Amsterdam 1705, in-4°. Van-Dale étoit un homme d'un caractere doux, entendoit plaisanterie sur ses ouvrages, ce qui n'est pas une petite qualité dans un érudit : mais il aimoit les opinions paradoxales, & se faisoit un mérite de combattre les persuasions générales, quelque fondées qu'elles pussent être.

VANDEN-ECKOUT, (Gerbrant) peintre, né à Amsterdam en 1621, mort dans la même ville en 1674, fut éleve de Rembrant, dont il a si bien saisi la maniere, que les curieux confondent leurs tableaux. Il a peint avec succès le portrait & des morceaux d'histoire. Son pinceau est ferme, sa touche spirituelle, son coloris suave & d'un grand effet.

VANDEN-STEEN, *voy.* PIERRE (Corneille de la).

VANDEN-VELDE, (Adrien) peintre, né à Amsterdam en 1639, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissoit dans le paysage ; son pinceau est délicat & moëlleux, son coloris suave & onctueux. Il mettoit tant de goût & d'esprit dans ses petites figures, que plusieurs bons maîtres s'adressoient à lui pour orner leurs tableaux. Cet artiste a encore traité quelques sujets d'histoire. On a de lui une vingtaine d'Estampes

VANDEN-VELDE, (Isaïe) peintre flamand, se distingua dans le 17e siecle par ses Batailles peintes avec beaucoup de feu & d'intelligence. Il vivoit à Harlem en 1626 & à Leyde en 1630. Jean VANDEN-VELDE, son frere, s'est aussi rendu très-célebre dans l'art de la gravure.

VANDEN-VELDE, (Guillaume) surnommé *le Vieux*, frere d'Isaïe & de Jean, mort à Londres en 1693, excelloit à représenter des Vues & des Combats de mer. S'étant trouvé dans une bataille sous l'amiral Ruyter, il dessinoit tranquillement, durant l'action, ce qui se passoit sous ses yeux.

VANDEN-VELDE, (Guillaume) *le Jeune*, né à Amsterdam en 1663, mort à Londres en 1707, étoit fils du précédent. Il apprit la peinture de son pere, & le surpassa par le goût & l'art avec lequel il représentoit des marines. Charles II & Jacques II, rois d'Angleterre, lui accorderent des pensions. Aucun peintre n'a su rendre avec plus de vérité que lui, la tranquillité, le transparent, les reflets & le limpide de l'onde, ainsi que ses fureurs. Son talent alloit jusqu'à faire sentir la légéreté de l'air, & les moindres vapeurs. Il étoit aussi très-exact dans les formes & dans les agrêts convenables à chaque espece de bâtiment.

VANDEN-ZYPE, *voyez* ZYPÆUS.

VANDE-PUTTE, *voyez* PUTEANUS.

VANDER-AA, *voyez* AA.

VANDER-BEKEN, *voyez* TORRENTIUS.

VANDER-DOES, poëte, *voyez* DOUSA.

VANDER-DOES, (Jacob) peintre, né à Amsterdam en 1623, mort à La Haye en 1673, excelloit dans le paysage & à représenter des animaux. Ses dessins sont d'un effet très-piquant, & fort recherchés.

VANDER-HAER, *voy.* HAER.

VANDER-HELST, (Barthélemi) peintre, né à Harlem en 1631, à peint, avec un égal succès, le Portrait, de petits sujets d'Histoire, des Paysages. Son coloris est séduisant, son dessin est correct, son pinceau moëlleux.

VANDER-HEYDEN, (Jean) peintre, né à Gorcum en 1637, mourut à Amsterdam en 1712. Son talent étoit de peindre des Ruines, des Vues, des Maisons de plaisance, des Temples, des Paysages, des Lointains, &c. On ne peut trop admirer l'entente & l'harmonie de son coloris, son intelligence pour la perspective, & le précieux fini de ses ouvrages.

VANDER-HULST, (Pierre) peintre, né à Dordrecht en Hollande l'an 1632, a peint avec beaucoup d'art & de goût des Fleurs & des Paysages. Sa touche est d'une vérité séduisante ; il avoit coutume d'enrichir ses tableaux de plantes rares, & de reptiles qui semblent être animés.

VANDER-KABEL, (Adrien) peintre & graveur, né au château de Ryswick, proche La Haye, en 1631, mort à Lyon en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des Marines & des Paysages, qu'il ornoit de figures & d'animaux dessinés d'un bon goût. On remarque plusieurs manieres dans ses ouvrages : Le Benedette, Salvator Rosa, Mola & les Carra-

ches font les peintres qu'il a le plus cherché à imiter. Sa maniere vague est opposée à celle des peintres flamands, qui est finie & recherchée. Il se servoit de mauvaises couleurs, que le tems a entiérement noircies. Il a aussi gravé plusieurs estampes, sur-tout des Paysages estimés.

VANDER-LINDEN, (Jean-Antoine *Lindanus* ou *Lindenius* ou) né à Enchuyse en 1609, professeur en médecine à Franeker en 1639, à Leyde en 1651, mort en 1664, a publié quelques ouvrages qui montrent plus d'application aux belles-lettres qu'à la pratique de son art : les principaux sont : I. *De scriptis medicis libri duo*, Amsterdam 1662, in-8°; avec des additions & des corrections de Mercklein, Nuremberg 1686, in-4°. Ce *Lindenius renovatus* est passé tout entier dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum* de Manget. II. *Selecta medica*, Leyde, Elzevir, 1656, in-4°. III. Une édition des *Œuvres* de Spigelius, Amsterdam 1645, 3 vol. in-folio; de *Celse*, Leyde 1665; d'*Hippocrate*, 1665, 2 vol. in-8°.

VANDER-MEER, (Jean) peintre, né à Harlem en 1628, périt dans un petit voyage de mer en 1691. Il excella à peindre des Paysages & des Vues de mer, qu'il ornoit de figures & d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. Sa touche est admirable, ses compositions pleines d'esprit & pour l'ordinaire fort gaies. On lui reproche d'avoir mis trop de bleu dans les fonds de ses tableaux.

VANDER-MEER, (N.) frere du précédent, né à Harlem en 1650, avoit un talent supérieur pour peindre le paysage & des animaux, sur-tout des moutons, dont il a représenté la laine avec un art séduisant; ses figures, ses ciels, ses arbres sont peints d'une excellente maniere. On ne distingue point ses touches; tout est fondu & d'un accord parfait dans ses tableaux.

VANDER-MEULEN, (Antoine-François) peintre, né en 1634, à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avoit un talent particulier pour peindre les chevaux; son paysage est d'une fraîcheur, & son feuiller d'une légéreté admirable; son coloris est suave & des plus gracieux; sa touche est pleine d'esprit, & approche beaucoup de celle de Teniers. Les sujets ordinaires de ses tableaux, sont des Chasses, des Sieges, des Combats, des Marches, ou des Campemens d'armées. Le Mécene de la France, Colbert, le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre suivoit Louis XIV dans ses rapides conquêtes, & dessinoit sur les lieux les villes assiégées & leurs environs. Le célebre le Brun estimoit beaucoup cet artiste; il chercha toujours les occasions de l'obliger, & lui donna sa niece en mariage. On a beaucoup gravé d'après ce maître. — Son frere, Pierre VANDER-MEULEN, s'est distingué dans la sculpture. Il passa en 1670, avec sa femme, en Angleterre.

VANDER-MONDE, (Charles-Augustin) né à Macao dans la Chine, en 1727, de Jacques-François Vander-Monde de Landrecies, mourut à Paris en 1762, après s'être fait une réputation par son habileté & par ses ouvrages. Il fut censeur-royal, membre de l'institut de Bologne. Nous avons de lui : I. Un Recueil d'*Observations de Médecine & de Chirurgie :* ouvrage périodique, in-12, 1755. Ce fut le commencement du Journal de Médecine. II. *Essai sur la maniere de perfectionner l'Espece Humaine*, 1756, 2 vol. in-12. III. *Dictionnaire portatif de Santé*, 1761, 2 vol. in-12; ouvrage qui est un cours complet de médecine-pratique en abrégé. Il y en a eu plusieurs éditions, quoiqu'il soit bien loin de

l'exactitude nécessaire à un ouvrage de cette nature. A de bonnes observations l'auteur méloit souvent des vues hasardées & romanesques.

VANDER-MUELEN, (Guillaume) jurisconsulte allemand du 17e siecle, fut si charmé du Traité de Grotius sur le *Droit de la Guerre & de la Paix*, qu'il le commenta amplement. Ses Commentaires, quoiqu'extrêmement longs, ont été mis dans l'édition que Frédéric Gronovius a donnée de ce Traité en 1676 & en 1704, à Utrecht & à Amsterdam, en 3 vol. in-fol.

VANDER-NEER, (Eglon) peintre, né à Amsterdam en 1643, mort à Dusseldorp en 1697. Son pere, Arnould Vander-Neer, est célebre parmi les paysagistes, surtout par ses tableaux, où il a représenté un clair-de-lune. Son fils hérita de ses talens. Il rendoit la nature avec une précision étonnante. Son pinceau est moëlleux, son coloris piquant, sa touche légere & spirituelle.

VANDER-ULFT, (Jacques) peintre hollandois, né à Gorcum en 1627, s'adonna à la peinture par amusement, & ne la fit jamais servir à sa fortune qui étoit d'ailleurs considérable. Ses tableaux & ses dessins sont fort rares. On remarque beaucoup de génie & de facilité dans ses compositions. Son coloris est suave & d'un effet séduisant : son dessin est formé sur celui des peintres italiens.

VANDER-WIEL, *voyez* STALPART.

VAND-WERFF, *voy.* WERFF.

VANDRILLE, (S.) *Vandregesilus*, naquit à Verdun du duc de Valchise & de la princesse Dode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles Martel. Il parut d'abord sur le théatre du monde & se maria; mais sa femme s'étant retirée dans un monastere, il l'imita, & choisit pour sa retraite le désert de Fontenelle, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastere, & y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans. Le monastere de Fontenelle porte aujourd'hui le nom de son fondateur.

VAN-DYCK, (Antoine) peintre, naquit à Anvers en 1599. Sa mere qui peignoit le paysage, s'amusoit à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, & il entra dans l'école du célebre Rubens, qui l'employoit à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisoit la plus grande partie de ses ouvrages. Van-Dyck a fait plusieurs tableaux dans le genre historique, qui sont fort estimés, & il a mérité d'être nommé le *Roi du Portrait*. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante. Il épousa la fille d'un milord; il avoit des équipages magnifiques; sa table étoit servie somptueusement; il avoit à ses gages des musiciens & des alchymistes. Pour subvenir à ces dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail; la précipitation avec laquelle il peignoit alors, se fait appercevoir dans ses derniers tableaux, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers, auxquels il donnoit plus de tems & de soin. Van-Dyck vint en France & n'y séjourna pas long-tems. Il passa en Angleterre, où Charles I le retint par ses bienfaits. Ce prince le fit chevalier du bain, lui donna son portrait enrichi de diamans avec une chaîne d'or, une pension, un logement, & une somme fixe & considérable pour chacun de ses ouvrages. Un travail trop actif & trop continuel lui causa des incommodités, qui l'enleverent aux beaux-arts en 1641. On reconnoît dans les compositions de Van-Dyck, les principes par lesquels Rubens se conduisoit; cependant il n'étoit ni aussi universel, ni aussi savant que ce grand-homme. Ce peintre a quelquefois péché contre la correction du dessin; mais ses

têtes & ses mains sont, pour l'ordinaire, parfaites. Aucun peintre n'a su mieux saisir le moment où le caractere d'une personne se développe de la maniere la plus avantageuse; il choisissoit des attitudes convenables. On ne peut rendre la nature avec plus de grace, d'esprit, de noblesse, & en même tems avec plus de vérité. Son pinceau est plus coulant & plus pur que celui de son maître; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations, & plus d'élégance à son dessin.

VAN-EFFEN, (Juste) né à Utrecht d'un capitaine réformé d'infanterie, mourut en 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avoit confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs, & il s'en étoit acquitté avec succès. Cet auteur avoit de la facilité, assez d'imagination; mais il écrivoit trop vite, & employoit quelquefois des termes recherchés & bas. On a de lui: I. La Traduction des *Voyages de Robinson Crusoé*, par Daniel de Foé, fameux roman anglois, en 2 vol. in-12. C'est une des plus intéressantes & des plus innocentes productions que nous ayons dans ce genre frivole & souvent pernicieux. C'est en vain que M. Grivel s'est efforcé de ravaler *Robinson* pour exalter son *Isle inconnue*, Paris 1783, 4 vol. Il y a à la vérité dans ce dernier ouvrage des vues saines & utiles, mais les gens de goût préféreront toujours le roman anglois. II. Celle du *Mentor moderne*, en 3 vol. in-12. III. Celle du Conte du *Tonneau*, du docteur Swift, en 2 vol. in-12. IV. *Le Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8°: ouvrage fait sur le modele du *Spectateur Anglois*, mais écrit avec moins de profondeur & de justesse. V. La *Bagatelle*, ou *Discours ironique*, 3 vol. in-8°. L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse; elle est d'ailleurs monotone. VI. *Parallele d'Homere & de Chapelain*, morceau ingénieux qu'on attribue à Fontenelle; on le trouve à la fin du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. VII. Il avoit beaucoup travaillé au *Journal Littéraire*.

VANEL, (N.) conseiller du roi de France en sa chambre des comptes de Montpellier, est connu: I. Par un *Abrégé nouveau de l'Histoire des Turcs*, Paris 1697, 4 vol. in-12: ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fideles & exacts, suivant les sources qu'il a consultées, ou qu'avoient consulté les auteurs qu'il a compilés. II. *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris 1689, 3 vol. in-12. III. *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande*, Paris 1689, 4 vol. in-12: ouvrages superficiels, qui ne sont point estimés, & ne méritent point de l'être.

VAN-EICK, *voyez* EICK.

VAN-ESPEN, *voyez* ESPEN.

VAN-EVERDINGEN, (Aldert) peintre & graveur hollandois, né à Alcmaër en 1621, mort en 1675, est un des meilleurs paysagistes de ce pays. Ses tableaux ont la plupart un effet très-piquant. L'art, le goût, & une touche libre & aisée les rendent précieux. Ils ne sont guere connus qu'en Hollande. Ses freres César & Jean VAN EVERDINGEN se firent aussi connoître avantageusement dans la peinture.

VAN-HELMONT, *voyez* HELMONT.

VAN-HEURN, *voyez* HEURNIUS.

VAN-HUYSUM, (Jean) peintre, né à Amsterdam en 1682, mort dans la même ville en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moëlleux, joints à une imitation parfaite de la nature, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'étoit d'a-

bord adonné au paysage avec beaucoup de succès, & dans ce genre, on peut l'égaler aux grands maîtres qui s'y sont distingués; mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savoit donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable. Van-Huysum n'ignoroit point la supériorité de ses talens. Il usoit, plus que tout autre, du privilege que les personnes d'un mérite distingué semblent s'arroger trop communément, d'être fantasques & d'une humeur difficile. Ses dessins sont recherchés; pour ses tableaux, il n'y a que les princes ou des particuliers très-opulens, qui puissent les acquérir.

VANIERE, (Jacques) jésuite, naquit à Causses, bourg du diocese de Beziers, l'an 1664, de parens qui faisoient leurs délices des occupations de la campagne; il hérita de leur goût. Cet homme célebre étudia sous le P. Joubert qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers, & l'éleve lui-même prioit son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutoit. Enfin, son génie se développa, & il approfondit en peu de tems l'art des muses. Les Jésuites le reçurent & le destinerent à professer les humanités. Son talent s'annonça à la France par deux Poëmes, l'un intitulé: *Stagna*, & l'autre *Columbæ*, qu'il inséra dans la suite en son grand Poëme. Santeul, ayant eu occasion de les voir, dit que « ce nouveau venu » les avoit tous dérangés sur le » Parnasse ». Ce qui mit le comble à la gloire du P. Vaniere, ce fut son *Prædium Rusticum*, Poëme en 16 chants, dans le goût des *Géorgiques* de Virgile. Rien n'est plus agréable que la peinture naïve que le P. Vaniere fait des amusemens champêtres. On est également enchanté de la richesse & de la vivacité de son imagination, de l'éclat & de l'harmonie de sa poésie, du choix & de la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits & inutiles, des récits hors-d'œuvre, des images mal choisies, &c. Le P. Vaniere a trop oublié que, dans nos Poëmes didactiques les plus courts, on trouve un long ennui, suivant l'expression de la Fontaine. Il auroit dû, comme Virgile & le P. Rapin, ne choisir dans son sujet que ce qu'il offroit de gracieux & d'intéressant. La meilleure édition du *Prædium Rusticum* est celle de Bordelet, à Paris, en 1756, in-12. Nous avons encore du P. Vaniere un recueil de vers latins, in-12: on y trouve des Eglogues, des Epîtres, des Epigrammes, des Hymnes, &c. Il a aussi donné un *Dictionnaire Poëtique*, latin, in-4°; très-estimé, & il en avoit entrepris un françois & latin, qui devoit avoir 6 vol. in-fol. Le P. Vaniere mourut à Toulouse en 1739, & plusieurs poëtes ornerent de fleurs son tombeau. Son caractere méritoit leurs éloges autant que ses talens. M. Berland de Rennes a publié en 1756 une Traduction du *Prædium Rusticum*, en 2 vol. in-12, sous le titre d'*Economie Rurale*.

VANINA D'ORNANO, *voyez* SAN-PIETRO.

VANINI, (Lucilio) né à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie & à l'astrologie judiciaire dont il adopta les rêveries. Après qu'il eut achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre, & se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'étoit point appellé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étoient Aristote, Averroës, Cardan & Pomponace. Après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure (si une telle conclusion est bien possible) qu'il n'y avoit point de Dieu.

De retour à Naples, il y forma, selon le P. Mersenne (dans son *Commentaire sur la Genese*) le bizarre projet d'aller prêcher l'Athéisme dans le monde, avec 12 compagnons de ses impiétés. Mais ce dessein paroît douteux, quoique dans une tête si étrangement dérangée, toutes les folies trouvent accès : ce qu'il y a de certain c'est que le président Gramond qui étoit à Toulouse lorsque Vanini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. Quoiqu'il en soit, l'athée italien parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas & la Hollande, d'où il alla à Geneve, & delà à Lyon. Le poison de ses erreurs pensa lui mériter la prison, & il n'évita ce châtiment que par sa fuite en Angleterre, où il fut enfermé en 1614, comme professant la religion catholique. Relâché, après une détention de 49 jours, il repassa la mer & alla à Gênes, où il se montra toujours le même, c'est-à-dire, esprit égaré & cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses détestables principes, & cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon. Il y joua le bon catholique, & écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques erreurs semées adroitement dans cette production, alloient exciter un nouvel orage contre lui, lorsqu'il retourna en Italie. Cet athée errant revint ensuite en France, où il se fit moine dans la Guienne, on ne sait en quel ordre. Le déréglement de ses mœurs le fit chasser de son monastere, & il se sauva à Paris. Peu de tems après, en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses Dialogues, *De admirandis Naturæ Arcanis* : il les dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avoit pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage écrit d'une maniere intriguée, mais où ses égaremens ne paroissoient que trop, l'obligea d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance & son impiété de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie & la théologie. Il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfans. Vanini profita de la confiance qu'on avoit en lui, pour répandre son Athéisme. Sa fureur dogmatisante lui ayant été prouvée, il fut livré aux flammes en 1619, âgé seulement de 34 ans, après avoir eu la langue coupée. On a de Vanini : I. *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, in-8°, Lyon 1615. II. *De admirandis Naturæ, reginæ deæque mortalium, Arcanis*, Paris 1616, in-8°. III. Un *Traité d'Astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Quelques avocats de mauvaises causes ont tâché de justifier Vanini sur son Athéisme. On prétend qu'au premier interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyoit l'existence d'un Dieu? & que s'étant baissé, il leva de terre un brin de paille, en disant : « Je n'ai besoin que de ce » fêtu pour me prouver l'existence d'un Etre Créateur »; & fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président Gramond, qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion; mais quand il se vit condamné, il leva le masque, & mourut comme il avoit vécu. « Je le vis dans le » tombereau (ajoute cet historien) lorsqu'on le menoit au » supplice, se moquant du Cordelier qu'on lui avoit donné » pour l'exhorter à la repentance, » & insultant à notre Sauveur par » ces paroles impies : *Il sua de » crainte & de foiblesse*, & » *moi je meurs intrépide.* Ce scélérat

» scélérat n'avoit pas raison de » dire qu'il mouroit sans frayeur ; » je le vis fort abattu, & faisant » très-mauvais usage de la phi- » losophie dont il faisoit profes- » sion ». Quoi qu'il en soit de ses derniers sentimens, il est certain que ses ouvrages sont pleins d'infamies & d'impiétés. Cependant son *Amphitheatrum æternæ Providentiæ* passa d'abord à la censure, & ne fut supprimé exactement qu'après une révision plus sérieuse : ses erreurs y sont énoncées d'une maniere obscure & entortillée ; on y trouve même une définition de Dieu très-imposante & très-étendue. Si on n'avoit point d'autre ouvrage de lui, on pourroit douter de ses intentions. Il parle plus ouvertement dans ses Dialogues, *De admirandis*, &c, in-8°, qu'on arrêta dès leur naissance ; ce qui a rendu ce dernier ouvrage bien plus rare que le premier. Les libertins & les impies trouvent également à se satisfaire à la lecture de ces Dialogues. Le 39e sur le mariage, est écrit avec une licence effrénée, de même que le 48e. Il sied bien après cela à Bayle de vouloir faire l'apologie des mœurs de cet athée. M. Joly rapporte qu'il débaucha sa propre sœur, & vécut long-tems avec elle dans un commerce incestueux. La compagne la plus naturelle de l'impiété, c'est la luxure : la premiere rassure sur le châtiment de la seconde ; & celle-ci aveugle sur les extravagances de la premiere. Durand a donné sa *Vie*, Roterdam 1717, in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son inutile *Apologie* en latin, ibid. 1712, in-8°. *Voyez* encore les *Mémoires* de Nicéron, tome 26, & l'*Anti-Dictionnaire Philosophique*, tome 2. Malgré l'athéisme de Vanini, de Spinosa & de quelques autres qui ont professé ce genre d'extravagance, on a beaucoup disputé si un athée étoit un être possible. On peut consulter là-dessus le *Catéch. Philos.* liv. 1, chap. 1.

VAN-KEULEN, (Jean) savant hollandois, s'est fait connoître dans le monde littéraire par son édition du fameux *Flambeau de la Mer*, Amsterdam 1687, 5 vol. in-fol. traduit en françois par François Silvestre (*voyez* VAN-LOON). Il a donné depuis une espece de supplément de ce livre utile, sous le titre du *Grand nouvel Atlas de la Mer*, ou le *Monde Aquatique*, 1699, in-fol. 160 cartes. Ce recueil est recherché & peu commun.

VANLOO, (Jean-Baptiste) peintre, d'une famille noble, originaire de Nice, naquit à Aix en Provence en 1684, & mourut dans la même ville en 1745, jouissant de la plus grande réputation. Plusieurs princes de l'Europe se le disputerent ; mais Vanloo aima mieux se fixer à Paris, où le prince de Carignan le logea dans son hôtel. Le duc d'Orléans, régent, occupa aussi son pinceau. Cet illustre artiste réussissoit très-bien à peindre l'histoire ; mais il est, sur-tout, recommandable par ses portraits. On y remarque une touche savante, hardie, un beau choix, une composition d'un style noble & élevé, & un coloris onctueux. Il a peint le roi Louis XV, ainsi que le roi Stanislas & la reine son épouse, le prince & la princesse de Galles, & les princesses ses sœurs. Ce maître joignoit à l'excellence de ses talens, une figure avantageuse, & un caractere doux & bienfaisant ; c'étoit l'obliger, que de lui procurer l'occasion de rendre service. Il travailloit avec une facilité & une assiduité prodigieuses. On a plusieurs morceaux gravés d'après lui. Louis-Michel & Charles-Amédée-Philippe VANLOO, sont ses fils & ses éleves ; celui-là, premier peintre du roi d'Espagne, & celui-ci du roi de Prusse, ont fait revivre avec distinction les

talens de leur pere & leur maître.

VANLOO, (Charles-André) frere & éleve du précédent, naquit avec un talent supérieur pour la peinture. Après avoir fait le voyage d'Italie, où il étudia les chef-d'œuvres des peintres anciens & modernes, il vint se fixer à Paris. Ses talens y furent accueillis comme ils méritoient. Il devint peintre de Louis XV, gouverneur des éleves protégés par ce monarque, professeur de l'académie de peinture, & chevalier de l'ordre de S. Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur & le brillant du coloris. Quelques artistes assurent que, quant à cette derniere partie, ses peintures ne pourront se soutenir, & qu'on en voit qui déja ont perdu de leur lustre. Il étoit chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides à Paris, & il en avoit déja fait les esquisses, lorsque la mort l'enleva en 1765, à 61 ans. *Voyez* sa *Vie*, imprimée à Paris, in-8°, peu de tems après sa mort. L'auteur, M. Dandré Bardon, artiste lui-même, connu par divers écrits sur l'art de la peinture, a rendu cette vie intéressante par l'histoire très-circonstanciée des travaux, des progrès, des peintures & des succès de ce peintre.

VANLOOM, (Gerard) a traduit du hollandois l'*Histoire Métallique des Pays-Bas*, La Haye 1732, & années suiv. 5 vol in-fol. fig.: ouvrage recherché par les curieux.

VANLOON, (Jean) est l'un des auteurs du *Flambeau* de la mer. *Voyez* VAN KEULEN.

VANNIUS, (Valentin) naquit dans la Suabe vers 1530, & mourut à la fin du même siecle Il étoit luthérien, pasteur de Constadt, & pour se rendre recommandable dans son parti, il composa quelques traités contre l'église romaine. Le plus connu est son *Judicium de Missa*, Tubinge 1557, in-8°. Il s'efforce d'y prouver contre tous les témoignages de l'antiquité & la croyance des Chrétiens de tous les siecles, la nouveauté prétendue de cet auguste sacrifice. Vannius ayant mérité par cet ouvrage le suffrage des fanatiques de sa communion, en composa un autre sur la même matiere, sous ce titre: *Missa Historia integra*, 1563, in-4°. Ce traité, ainsi que le précédent, sont recherchés par les bibliomanes, auxquels un mauvais livre, dès qu'il est rare, est plus cher qu'un bon.

VANNIUS, (François) peintre, né à Sienne en 1563, mort à Rome en 1609, s'est attaché à la maniere de Frédéric Baroche. C'est à l'étude de ses ouvrages & de ceux du Correge, qu'il est redevable de ce coloris vigoureux & de cette touche gracieuse qu'on remarque dans ses tableaux. Il inventoit facilement, & mettoit beaucoup de correction dans ses dessins. Les sujets de dévotion étoient ceux qui lui plaisoient le plus, & dans lesquels il réussissoit davantage. Le cardinal Baronius faisoit un cas singulier de ce peintre, & ce fut par les mains de cette éminence que le pape Clément VIII lui donna l'ordre de Christ. Vannius eut encore l'honneur d'être le parrain de Fabio Chigi, qui fut dans la suite le pape Alexandre VII, & qui le combla de biens. Ce peintre avoit lié une étroite amitié avec le Guide. Il joignit à l'excellence de ses talens, beaucoup de connoissances dans l'architecture & dans la méchanique. Ses dessins sont estimés; il y en a à la plume, à l'encre de la Chine, & au crayon rouge. Vannius a gravé quelques morceaux à l'eau-forte.

VAN OBSTAL, (Gerard) sculpteur, natif d'Anvers, mourut en 1668, âgé de 73 ans, dans l'exercice de la charge de recteur, dont

il avoit été pourvu à l'académie royale de peinture & sculpture de Paris. Cet excellent artiste eut une contestation avec une personne, qui lui opposoit la prescription pour ne point lui payer son ouvrage; mais Lamoignon, avocat-général, soutint avec beaucoup d'éloquence, que les arts libéraux n'étoient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van-Obstal avoit un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travailloit admirablement bien l'ivoire.

VAN-OORT, (Adam) peintre, né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, a peint des sujets d'Histoire, le Portrait & le Paysage. On remarque du génie dans ses compositions. Il étoit grand coloriste, & donnoit à ses figures de beaux caracteres & une expression vive. Ses tableaux sont recherchés.

VAN-ORLAY, (Bernard) peintre, natif de Bruxelles, mort en 1550, eut pour maître le célebre Raphaël. Ce peintre a fait beaucoup de tableaux qui ornent les églises de son pays. L'empereur Charles-Quint lui fit faire plusieurs dessins de tapisseries, & c'étoit lui que le pape & plusieurs autres souverains chargeoient du soin des tapisseries qui s'exécutoient sur les dessins de Raphaël & d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avoit quelque tableau de conséquence à faire, il couchoit des feuilles d'or sur l'impression de la toile, & peignoit dessus; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches, & à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat. Il a sur-tout excellé à représenter des Chasses.

VAN-OSTADE, (Adrien) peintre & graveur, né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685. On l'appelle communément le *Bon Ostade*, pour le distinguer de son frere. Ses tableaux représentent ordinairement des Intérieurs de Cabarets, de Tavernes, d'Hôtelleries, d'Habitations rustiques & d'Ecuries. Cet artiste avoit une parfaite intelligence du clair-obscur: sa touche est légere & très-spirituelle. Il a rendu la nature avec une vérité piquante; mais son goût de dessin est lourd, & ses figures sont un peu courtes.

VAN-OSTADE, (Isaac) frere du précédent & son éleve, travailla dans le même genre que son maître; mais ses tableaux sont bien inférieurs & de moindre prix.

VAN-RHIN, *voy.* REMBRANT.

VAN-ROOST, (Guillaume) chanoine & pléban de l'église métropolitaine de Malines, s'est distingué au commencement du 18e siecle par son opposition aux décisions de l'église, & s'est attiré par-là beaucoup de désagrémens. On a de lui: I. *Points spirituels de Morale*, Anvers 1702, 2 vol. II. *La bonne Regle de l'Exercice volontaire, ou le Dévot solitaire*, Anvers 1714. III. *Pseaumes de David avec des courtes réflexions sur le sens historique, spirituel & moral*, Gand 1725. Ces ouvrages furent condamnés par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines en 1728, & l'auteur se retira en Hollande pour échapper à la prison où on vouloit l'enfermer, afin de l'empêcher de dogmatiser.

VAN-SWIETEN, (Gerard) né à Leyde en 1700, de parens catholiques, fut l'éleve de Boerhaave, & un éleve distingué. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser, en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglois lui offrirent alors un asyle & mille livres sterlings de pension: mais il aima mieux se rendre à Vienne, où l'impératrice-reine Marie-Thérese l'appella en 1745, parce qu'il vouloit exercer publiquement la religion de ses peres. Il y professa la médecine jusqu'en 1753 avec un succès peu commun. Les étrangers couroient

en foule à ses leçons, & l'exactitude avec laquelle il examinoit les preuves des aspirans, n'en faisoit qu'augmenter le nombre. Il pratiquoit en même tems qu'il enseignoit. L'impératrice l'avoit nommé son premier médecin, son bibliothécaire, directeur des facultés de médecine des pays héréditaires, &c. Van-Swieten se servit de son crédit à la cour, pour procurer aux savans & à ceux qui vouloient le devenir, tous les secours nécessaires. Attaché principalement à l'art de guérir, il en recula les bornes par ses savans *Commentaria in Hermanni Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis*; Paris, 5 vol. in-4°, 1771, 1773. Différentes parties de ce grand ouvrage ont été traduites en françois. M. Paul en a traduit les *Fievres intermittentes*, 1766, in-12; les *Maladies des Enfans*, 1769, in-12; le *Traité de la Pleurésie*, in-12; & M. Louis, les *Aphorismes de Chirurgie*, 1748, 7 vol. in-12. On avoit aussi commencé une Traduction des *Aphorismes de Médecine*, 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Van-Swieten a encore donné un *Traité de la Médecine des Armées*, in-12. Cet habile homme mourut en 1772, dans de grands sentimens de piété, & avec la fermeté d'un héros chrétien, comme il est dit dans son épitaphe : *Heroicè & christianè*. A la cour il fut toujours vrai. Elevé aux honneurs, il n'oublia ni ne dédaigna le mérite. Il n'abusa pas du pouvoir que lui assuroit la grande confiance de sa souveraine, mais son zele peut avoir embrassé des vues trop multipliées & trop variées pour les poursuivre par des attentions soutenues, & leur assurer des issues heureuses.

VAN-TULDEN, (Théodore) peintre & graveur, éleve de Rubens, né à Bois-le-Duc, vers l'an 1620, a peint l'histoire avec succès; mais son goût le portoit à représenter des Foires, des Marchés, des Fêtes de village, &c. Il donnoit, dans ces sujets divertissans, beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, & son intelligence du clair-obscur. Ces morceaux ont été depuis entiérement retouchés. Ce peintre étoit d'un caractere complaisant, & avoit un génie fertile : qualités qui faisoient souvent recourir à lui pour avoir de ses dessins. Van-Tulden a gravé à l'eau-forte les *Travaux d'Hercule*, peints par Nicolo dans la galerie de Fontainebleau, & quelques morceaux d'après Rubens son maître.

VAN-TYL, *voyez* TYL.

VAN-UDEN, (Lucas) peintre, né à Anvers en 1595, mort vers l'an 1660, est au rang des plus célebres paysagistes. Une touche légere, élégante & précise caractérise sa maniere. Il donnoit beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses paysages sont agréables & variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter; on croit voir les arbres agités par le vent. Des figurines, parfaitement dessinées, donnent un nouveau prix à ses ouvrages. Le célebre Rubens l'employoit souvent à peindre ses fonds & les paysages de ses tableaux : alors Van-Uden prenoit le goût & le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paroissoit être du même pinceau.

VAN-VIANE, (François) né à Bruxelles en 1615, prit à Louvain le bonnet de docteur, & devint président du college du pape Adrien VI. L'université le députa à Rome avec le P. Lupus augustin & Steyaert (*voyez* ce mot) pour y poursuivre plusieurs propositions de morale relâchée. A peine fut-il de retour, qu'on l'accusa à la cour de Madrid, d'enseigner lui-même des propositions contraires à l'état & à la religion. Mais le pape Innocent XI fit écrire à la cour d'Espagne en sa fa-

veur en 1680 & 1681 par son nonce, & le coup qu'on vouloit lui porter fut détourné. Il mourut en 1693. Ses ouvrages sont : I. *Tractatus triplex, de ordine Amoris*, in-8°. II. Un Traité *De Gratia Christi*, qui n'a point été imprimé. Arnauld parle de ce docteur avec éloge.

VAN-VIANE, (Matthieu) frere du précédent, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville en 1663, à 40 ans, eut la confiance d'un archevêque de Malines, favorable aux opinions de Jansenius. On ne connoît de lui qu'un écrit intitulé : *Juris naturalis ignorantiæ Notitia*. Cet ouvrage a été traduit en françois par Nicole, qui y a mis une préface & des notes.

VARADE, *voyez* BARRIERE Pierre

VARANES, *voy.* HORMISDAS.

VARCHI, (Benoît) natif de Fiésoli, & mort à Florence en 1566, à 63 ans, fut un des principaux membres de l'académie des *Inflammati* à Padoue, où il professa la morale. Côme de Médicis, son souverain, l'appella auprès de lui ; & les offres du pape Paul III, qui vouloit lui confier l'éducation de ses neveux, ne purent l'arracher à sa patrie. On a de lui des Poésies latines & italiennes ; mais le plus rare & le plus important de ses ouvrages est une *Histoire des choses les plus remarquables arrivées de son tems, principalement en Italie & à Florence*, Cologne 1721, in-fol. Elle renferme des particularités curieuses sur la révolution qui conduisit Alexandre de Médicis au trône de Florence, & sur le regne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence, & quoiqu'il eût pris la plume par ordre de Côme de Médicis, il ne ménage point cette maison. Ses Poésies, appellées *Capitoli*, furent imprimées avec celles du Berni, du Mauro, & supprimées à cause de leur obscénité. On réimprima cependant ce recueil à Florence en 1548 & 1555, en 2 vol. in-8°. Les Sonnets du Varchi furent imprimés à part, 1555 & 1557, aussi en 2 vol. in-8°.

VARENIUS, (Auguste) théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, se rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les Buxtorf, comme celui de tous les Protestans, qui a porté le plus loin, & peut-être trop loin (*voyez* BUXTORF Jean) l'étude des accens hébraïques. On a de lui un *Commentaire* sur *Isaïe*, réimprimé à Leipsick en 1708, in-4°, & d'autres ouvrages.

VARENIUS, (Bernard) hollandois, & habile médecin, dont on a une *Description du Japon & du royaume de Siam*, Cambridge 1673, in-8°, en latin. Mais il est plus connu par sa géographie qui a pour titre : *Geographia Universalis, in qua affectiones generales Telluris explicantur*, à Cambridge 1672, in-8°. Son livre renferme beaucoup de problêmes géographiques ; il est cependant moins utile dans ce qui concerne la pratique de cette science, quoique Newton le jugea digne d'être transporté dans sa langue, & de l'orner de notes de sa façon, auxquelles Jurin ajouta ensuite les siennes. C'est sur cette traduction angloise qu'a été faite, par M. de Puisieux, celle que nous avons en françois, Paris 1755, en 4 vol. in-12 ; c'est une géographie générale physique.

VARENNES, (Jacques-Philippe de) licencié de Sorbonne & chapelain du roi, est auteur du livre intitulé : *Les Hommes*, 2 vol. in-12, dont il y a eu 3 ou 4 éditions. On y trouve des vérités bien exprimées, des moralités solides, un grand nombre de traits d'esprit, mais quelques trivialités & des lieux-communs.

VARENNIUS, (Jean) né vers 1462 à Malines, acquit une pro-

fonde connoissance des langues grecque & latine, & mourut à Lire le 21 octobre 1536. Il nous a laissé une *Syntaxe de la Langue Grecque*, Anvers 1578, une des meilleures qui aient paru dans le 16e siecle.

VARET, (Alexandre) naquit à Paris en 1631. Après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France, il fut choisi par Gondrin, archevêque de Sens, pour son grand-vicaire. Après la mort de ce prélat, il fut destitué de son emploi, & se retira dans la solitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut en 1676, à 43 ans. On a de lui : I. *Traité de la premiere éducation des Enfans*, in-12. II. *Defense de la Relation de la paix de Clément IX*, 2 vol. III. *Lettres spirituelles*, en 3 vol. IV *Défense de la Discipline de Sens, sur la Pénitence publique*, in-8°, condamnée à Rome en 1679. V. Préface de la *Théologie Morale des Jésuites*, imprimée à Mons en 1666, & celle qui est au commencement du 1er vol. de leur *Morale pratique*. — Il ne faut pas le confondre avec François VARET, son frere, auteur d'une traduction françoise du *Catéchisme du Concile de Trente*.

VARGAS, *voyez* PEREZ.

VARGAS, (Alphonse) religieux augustin, natif de Tolede & docteur de Paris, fut fait évêque d'Osma, puis de Badajox, & enfin archevêque de Séville, où il mourut l'an 1366 On a de lui des *Commentaires* sur le 1er livre du maître des Sentences, qu'il avoit dictés à Paris en 1345; Venise 1490, in-fol.

VARGAS, (François) jurisconsulte espagnol, posséda plusieurs charges de judicature sous les regnes de Charles-Quint & de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta, au nom de l'empereur, contre la translation du concile de Trente en cette ville; 2 ans après il assista à ce concile, en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome, à la place de l'ambassadeur. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller-d'état. Détrompé des plaisirs du monde & des espérances de la cour, il se retira au monastere de Cissos, près de Tolede. On a de lui : I. Un Traité en latin, *De la Jurisdiction du Pape & des Evêques*, in-4°. II. Des *Lettres* & des *Mémoires concernant le Concile de Trente*, que le Vassor donna en françois, en 1700, in-8°. On y trouve plusieurs traits contre cette sainte assemblée, & contre ceux qui la composoient; il est à croire que dans sa retraite il a reconnu ses torts. Il mourut vers 1560.

VARGAS, (Louis de) peintre, né à Séville en 1528, mort dans cette ville en 1590, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après 7 années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie; mais Antoine Florès & Pierre Campana, peintres flamands, lui étoient si supérieurs en mérite, qu'ils l'obligerent de retourner en Italie, pour faire de nouvelles études pendant 7 autres années. Au bout de ce tems, Vargas n'eut plus de concurrens à craindre; il força à son tour Perez de Alezio, peintre célebre, d'éviter le parallele avec lui. Il se trouva dès-lors en possession, à Séville, des plus grands ouvrages Cet artiste n'excelloit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Il joignoit aux plus heureux talens, les vertus les plus austeres du Christianisme; il s'enfermoit souvent dans un cercueil, & exerçoit sur lui des austérités qui hâterent la fin de ses jours.

VARIGNON, (Pierre) prêtre naquit à Caen, paroisse de St-Ouen, l'an 1654. Les ouvrages de Descartes lui étant tombés entre les mains, il les lut avec avidité, & conçut une passion extrême pour les mathématiques; ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des sciences de Paris, & professeur de

mathématiques au college Mazarin. Il avoit été admis à l'académie de Berlin en 1711, sur sa grande réputation. Il mourut subitement en 1722. Son caractere étoit aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvoit le demander. Je n'ai jamais vu, dit Fontenelle, personne qui eût plus de conscience, je veux dire, qui fut plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, & qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. La philosophie n'avoit pas affoibli sa foi. Dans un *Recueil sur l'Eucharistie*, Geneve 1730, in-8°, on trouve un ouvrage de Varignon, pour prouver » qu'une ame peut » animer plusieurs corps, & qu'un » être matériel, quelque petit qu'il » soit, peut contenir un corps hu» main ». Il possédoit la vertu de reconnoissance au plus haut degré. Il faisoit le récit d'un bienfait reçu, avec plus de plaisir, que le bienfaiteur le plus vain n'en eût senti à le détailler. On a de lui : I. Un *Projet d'une nouvelle Méchanique*, 1687, in-4°. II. *Nouvelle Méchanique*, 1725, 2 vol. in-4°. III. De *Nouvelles Conjectures sur la Pesanteur*, 1692, in-12. IV. *Elémens de Mathématiques*, 1731, in-4°. V. Plusieurs autres Ecrits dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

VARILLAS, (Antoine) né à Gueret, dans la Haute-Marche, en 1624, fut chargé de l'éducation du marquis de Carmain, & s'en acquitta avec applaudissement. Il vint ensuite à Paris, où il se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, & lui procura une place dans la bibliotheque du roi en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de 1200 liv. dont Colbert depuis le fit priver. Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut en 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un a servi à fonder le college que les Barnabites ont à Gueret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits & dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. La solitude dans laquelle il vécut, le jeta dans quelques bisarreries. Il déshérita, dit-on, un de ses neveux, parce qu'il ne savoit pas l'orthographe. Tous ses ouvrages regardent l'histoire moderne de France & d'Espagne, & celle des hérésies des derniers siecles. Son *Histoire de France* comprend, en 15 vol. in-4°, une suite de 176 ans, depuis la naissance de Louis XI, en 1423, jusqu'à la mort de Henri III, en 1589, & comprend de plus la Minorité de S. Louis, qui forme un vol. Son *Histoire des Hérésies* est en 6 vol. in-4°, Paris 1686-1690, & en 12 vol. in-12, 1687-1690. L'on y trouve l'histoire des révolutions arrivées en Europe en matiere de religion, depuis l'an 1374 jusqu'en 1590. Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva des fautes sans nombre. Ménage ayant rencontré l'auteur, lui dit : » Vous » avez donné une *Histoire des* » *Hérésies* pleine d'hérésies ». On a encore de lui : I. La *Pratique de l'Education des Princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croy*. II. La *Politique de Ferdinand le Catholique*. III. La *Politique de la Maison d'Autriche*, in-12. IV. Les *Anecdotes de Florence*, in-12. Varillas avoit tant lu dans sa jeunesse, qu'il en perdit la vue. On la lui rétablit à force de remedes ; mais il l'avoit si tendre, qu'il ne pouvoit lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissoit, il fermoit ses livres, & s'abandonnoit à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il étoit difficile qu'elle ne le trompât pas souvent ; & c'est-là une des rai-

fons qu'on peut rendre du nombre prodigieux de fautes qu'il a faites : noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il a quelquefois cité des Mémoires qui n'ont jamais existé ; mais il est à croire que sa mémoire se trompoit dans les titres. Il disoit que *de dix choses qu'il savoit, il en avoit appris neuf dans la conversation :* c'est-là sans doute qu'il a eu connoissance de plusieurs anecdotes qu'on a jugées très-fausses, parce qu'on ne les trouvoit écrites nulle part : reste à savoir s'il les tenoit de bonne source. Son zele pour l'orthodoxie, les couleurs trop vives & trop vraies dont il a peint les sectaires, l'ont rendu extrêmement odieux aux philosophes modernes, qui n'ont pas manqué d'exagérer les défauts de ses *Histoires*, & de rejeter comme des contes plusieurs faits très-avérés.

VARIN, *voyez* WARIN.

VARIUS, poëte latin, contemporain de Virgile & d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains, & aux bontés de l'empereur Auguste ; il composa des Tragédies qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. On trouve quelques fragmens de ses Poésies dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

VARLET, (Dominique-Marie) né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, & se consacra aux missions étrangeres. Il travailla pendant six ans, en qualité de missionnaire dans la Louisiane. Clément XI le nomma en 1718 évêque d'Ascalon, & coadjuteur de Pidou de St-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de tems après. Dès-lors, il commença à lever le masque & à montrer son opposition à la bulle *Unigenitus*. Il eut ordre de la Propagande d'aller chez le nonce de Paris ; mais au lieu d'obéir, il partit pour la Hollande, & donna à Amsterdam la Confirmation, en vertu des prétendus pouvoirs que lui avoient donné les soi-disans chapitres de Harlem & d'Utrecht. Varlet alla ensuite en Perse, mais l'évêque d'Ispahan eut ordre du pape de le suspendre de tout exercice de son ministere. Après cette flétrissure il retourna en Hollande, mit le sceau à sa révolte, méprisa les censures qu'il avoit encourues, appella au futur concile, exerça toutes les fonctions de l'épiscopat, & sacra archevêque d'Utrecht, Corneille Steenhoven, le 15 octobre 1724, dans la maison du sieur Brigode à Amsterdam : ordination qui fut déclarée nulle, illicite & *exécrable* par le pape Benoît XIII, le 21 février 1725. Ce fut encore lui qui imposa les mains à trois successeurs de Steenhoven qui furent également excommuniés par le saint-siege. Cette conduite irrita tout le monde : vainement il tâcha de se justifier par deux *Apologies* qui, avec les Pieces justificatives, forment un gros vol. in-4°. Il mourut à Rhinwick, près d'Utrecht, en 1742, regardé comme un rebelle & un schismatique par les Catholiques, & comme un chrysostome par les Jansénistes.

VARLET, (Jacques) chanoine de S. Amé de Douai, mourut en 1736. On a de lui des *Lettres* sous le nom *d'un Ecclésiastique de Flandre*, adressées à Languet, évêque de Soissons, pleines de l'esprit de secte & de parti.

VAROLI, (Constance) habile chirurgien & médecin de Bologne, où il naquit en 1543, mourut à Rome à l'âge de 32 ans, médecin de Gregoire XIII, & professeur d'anatomie. Quoique mort à la fleur de son âge, il s'est immortalisé parmi les anatomistes par sa découverte des Nerfs Optiques.

VARREGE, *voyez* POLEMBURG.

VARRON, (*Caius-Terentius*) consul romain, aussi téméraire qu'imprudent, perdit par sa faute la bataille de Cannes contre Annibal, 216 ans avant J. C. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de graces *de ce qu'il n'avoit pas désespéré du salut de la république après une si grande perte.*

VARRON, (*Marcus-Terentius*) né l'an 116 avant J. C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, & mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à César. Ce malheur le fit proscrire, mais il trouva un asyle chez Calenus (*voyez* ce mot). Sa vie fut de cent ans, & il la passa dans les travaux de l'étude. On le regarda comme le plus docte des Romains. Il assure lui-même qu'il avoit composé plus de 500 volumes sur différentes matieres. S. Augustin fut un des admirateurs du savoir de Varron, mais il est faux qu'il ait tiré des ouvrages de ce romain, son admirable Traité *De Civitate Dei* (*voyez* S. AUGUSTIN). Varron étoit lié avec Cicéron, auquel il dédia son *Traité de la Langue Latine*. Il en composa un autre de la vie rustique, *De re Rustica*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise 1474, in-folio, rare; & de Rome 1557, in-8°, avec les Notes d'Antoine Augustin. Le Traité *De re Rustica*, parut à Venise 1472, in-folio, & avec les autres auteurs rustiques, dont l'édition la plus estimée est de Leipsick 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonetrie en a donné une Traduction françoise, Paris 1771, in-8°, qui fait le second vol. de l'*Œconomie rurale*, 6 vol. in-8°.

VARRON, le Gaulois, (*Terentius*) poëte latin sous Jules-César, né à Atace sur la riviere d'Aude, dans la province de Narbonne, composa un Poëme *De Bello Sequanico*. Il mit aussi en vers latins le Poëme des *Argonautes* d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques fragmens dans le *Corpus Poëtarum*.

VARUS, (*Quintilius*) proconsul romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie, ensuite de la Germanie. Il imagina qu'il pourroit gagner les Germains par la douceur & la justice: il les traita plutôt en magistrat équitable qu'en général vigilant. Arminius, chef des Chérusques, saisit cette occasion de donner la liberté à sa patrie. Il tomba inopinément sur les troupes romaines, les défit, & Varus honteux, se tua l'an 9 de J. C. Ce général, né avec un caractere doux & un tempérament indolent, étoit plus propre au repos d'un camp qu'aux fatigues de la guerre. Il aimoit l'argent; il entra pauvre dans le gouvernement de la Syrie, & en sortit riche. — Il est différent d'un autre Quintilius VARUS, qui remporta une victoire signalée sur Magon, frere d'Annibal, l'an 205 avant J. C.

VARUS, *voyez* QUINTILIUS.

VASARI, (George) peintre, né à Arezzo en Toscane, l'an 1512, mort à Florence en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avoit aucun goût décidé; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sarte & de Michel-Ange, sous qui il étudia, & l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnerent de la facilité & du goût pour le dessin; mais il a trop négligé la par-

tie du coloris. Il entendoit surtout les ornemens, & il avoit du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa longtems, & lui procura une fortune honnête. Ce peintre avoit plusieurs bonnes qualités qui le faisoient rechercher. Sa mémoire étoit si heureuse, qu'à l'âge de 9 ans il savoit, dit-on, par cœur toute l'*Enéide* de Virgile. On a de lui les *Vies des meilleurs Peintres, Sculpteurs & Architectes Italiens*; à Florence 1568, 3 vol. in-4°; & Rome 1759, même format & même nombre de volumes. Elles sont écrites en italien, avec assez de politesse; mais l'auteur n'est pas exact; il a fait plusieurs méprises. Comme il écrivoit dans un tems où plusieurs peintres dont il parle étoient encore vivans, il a plus pensé à les louer qu'à faire connoître leur véritable mérite. M. Bottari, qui a dirigé l'édition de Rome, y a fait des additions, & corrigé plusieurs inexactitudes. Le *Traité de Peinture*, publié à Florence en 1619, in-4°, est de George VASARI, neveu du précédent, quoique plus d'un bibliographe l'ait attribué à l'oncle.

VASCONCELLOS, (Michel) portugais, secretaire-d'état auprès de la vice-reine de Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, étoit en effet ministre absolu & indépendant. Il recevoit directement les ordres du comte-duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV roi d'Espagne, dont il étoit créature. C'étoit un homme né avec beaucoup de génie pour les affaires, d'un travail inconcevable, fécond à inventer de nouvelles manieres de tirer de l'argent du peuple; au reste inflexible, dur & sans égards; insensible, même aux plaisirs, & incapable d'être touché par aucun mouvement de tendresse: tel est au moins le portrait qu'en font les écrivains portugais; mais il est à croire que le desir de justifier leur révolte y a fait quelque caricature. La conspiration des principaux seigneurs, pour mettre le duc de Bragance sur le trône, termina son bonheur & sa vie. Le jour de l'exécution de ce dessein fut fixé au 1er décembre de l'an 1640.

VASCOSAN, (Michel de) imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de Badius, & devint ainsi allié de Robert Etienne, qui avoit épousé l'autre. Vascosan passe, avec raison, pour l'un des premiers maîtres de son art. Presque tous les livres qui sont sortis de sa presse, sont estimés, non-seulement pour la beauté du caractere, la bonté du papier, la grandeur des marges, l'exactitude de l'impression; mais aussi parce qu'ils ont été composés par de savans hommes. Les curieux recherchent particuliérement les *Vies des Hommes Illustres*, & les *Œuvres morales* de Plutarque, traduites du grec par Amyot, que cet imprimeur donna au public en 1567, en 13 vol. in-8°.

VASQUEZ, (Luc) voy. AYLON.

VASQUEZ, (Gabriel) jésuite, né à Belmonte, dans le diocese de Cuença, enseigna la théologie à Rome & à Alcala avec réputation, & y termina sa carriere en 1604. Ses Ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1620, en 10 tomes in-fol. Ses contemporains l'ont appellé l'*Augustin de l'Espagne*; & Benoît XIV, dans son Traité *De Synodo diœcesana*, le nomme *la Lumiere de la Théologie*. Cependant on trouve dans ses ouvrages quelques propositions peu justes, qui étoient la doctrine commune des théologiens de ce tems-là, & des questions inutiles qu'il étoit alors d'usage de traiter. *Voy.* S. THOMAS, SUARÈS, &c.

VASSÉ, (Antoine-François de) sculpteur du roi de France, membre de l'académie royale de peinture &

de sculpture de Paris, étoit né à Toulon, & mourut à Paris en 1736, âgé de 53 ans. Il a décoré plusieurs églises par ses ouvrages, dont on peut voir le détail dans le *Mercure de France*, 1736.

VASSÉE, (Jean) *Vasseus*, de Bruges, enseigna les belles-lettres à Brague, à Evora, à Salamanque où il mourut en 1562. Par-tout il forma ses éleves à la vertu & à la piété autant qu'aux sciences humaines. On a de lui *Chronica Hispaniæ*, Salamanque 1552, in-fol. & Cologne 1577, in-8°. On la trouve aussi dans l'*Hispania illustrata* du P. André Schott.

VASSOR, (Michel le) né à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se distingua par son savoir & par la singularité de son caractere. Ses opinions lui ayant attiré quelques désagrémens, il quitta cette congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre où il embrassa la communion anglicane, & obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de Burnet, évêque de Salisbury. Cet apostat mourut en 1718, à 70 ans. Il avoit été méprisé pendant sa vie, il fut peu regretté après sa mort. On a de lui un *Traité de la maniere d'examiner les différends de Religion*, in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers & d'anecdotes curieuses, qui parut en 20 vol. in-12, depuis 1710 jusqu'en 1711, à Amsterdam. On l'a réimprimée en 1756, en 7 vol. in-4°. L'auteur étoit chez Milord Portland, lorsqu'il en composa le 1er volume. Avant que de le publier, il le communiqua à Jacques Basnage, son ami, qui lui conseilla de ne point faire paroître cet ouvrage, qui est plutôt une satyre violente contre les vivans & les morts qu'une histoire, & qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant & plein de maximes dangereuses. Le Vassor méprisa cet avis, & publia son livre. Milord Portland indigné le chassa de sa maison, & Basnage rompit entiérement avec lui. Ainsi, pour un mauvais ouvrage, il perdit sa fortune, ses protecteurs & ses amis. Bayle disoit qu'*il auroit mieux fait de rester où il étoit*. On lui doit aussi une Traduction en françois, avec des Remarques, des *Lettres* & des *Mémoires* de François Vargas, de Pierre Malvenda, touchant le concile de Trente, in-8°. Cette traduction n'a été entreprise que pour calomnier cette grande assemblée de l'église chrétienne. Les productions qu'il avoit enfantées étant catholique, sont un *Traité de la véritable Religion*, in-4°; & des *Paraphrases* sur *S. Matthieu*, sur *S. Jean*, & sur les *Epîtres* de S Paul.

VASSOULT, (Jean-Baptiste) aumônier de madame la Dauphine, né au village de Bagnolet près Paris, se distingua par son savoir & sa piété. Il mourut à Versailles en 1745, âgé de 78 ans. On a de lui une *Traduction* de l'*Apologétique* de Tertullien, imprimée in-4° & in-12. Elle est estimée pour sa fidélité. L'abbé de Gourcy en a donné une meilleure en 1780.

VAST, (S.) voyez WAST.

VATABLE, *ou* plutôt WATEBLED *ou* GASTEBLED, (François) professeur en langue hébraïque, étoit natif, non pas d'Amiens, comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommée *Gammache*. François I le fit, en 1530 ou 1531, professeur en hébreu au college-royal qu'il venoit d'établir. Il fut ensuite fait abbé de Bellozane. Il avoit une si grande connoissance de l'hébreu, que les Juifs même assistoient souvent à ses leçons publiques. Le grec n'étoit

pas moins familier à Vatable. Il s'adonna à l'étude de l'Ecriture-Sainte, & l'expliqua avec beaucoup de succès. Robert Etienne ayant recueilli les Notes qu'il avoit faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima l'an 1545, dans son édition de la Bible de Léon de Juda, en 2 vol. in-8°; mais ces Notes ayant été altérées, comme on le croit, par cet imprimeur qui avoit embrassé le Calvinisme, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. L'inquisition d'Espagne ordonna aux théologiens de Salamanque de les purger de ce qui sentoit l'héréfie, & permit qu'ainsi corrigées on les publia en 1584. Robert Etienne les défendit contre les théologiens de Paris; mais on sent que cette défense, faite d'une main intéressée, ne valoit pas mieux que les erreurs qui avoient dénaturé les Notes de Vatable. Elles sont d'ailleurs estimées, parce qu'elles sont claires, précises & naturelles. La derniere édition est de 1729, 2 vol. in-fol. Ce savant mourut à Paris en 1547. On a encore de lui une Traduction latine de quelques livres d'Aristote, qu'on trouve dans l'édition de ce philosophe donnée par Duval. Ce fut Vatable qui conseilla à Marot de traduire les Pseaumes en vers. Il l'aida même dans ce travail, qui ne fait guere d'honneur aujourd'hui ni à l'un ni à l'autre. *Voyez* HENRI Nicolas.

VATACE, *voyez* JEAN DUCAS.

VATEAU, *voyez* WATTEAU.

VATER, (Abraham) né en 1684, devint par son mérite professeur d'anatomie, de botanique & de médecine à Wittemberg, sa patrie. Il avoit voyagé en Allemagne, en Angleterre & en Hollande, où le célebre Ruysch, professeur à Amsterdam, lui donna des instructions particulieres sur l'anatomie. Il lui apprit sur-tout l'art de ces belles injections, qui étoit son grand talent. Vater profita si bien des leçons de Ruysch, qu'après avoir été son disciple, il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre de l'académie des Curieux de la Nature, de la société royale de Londres & de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertations académiques, & quelques traités particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue: I. De l'*Utilité de l'Anatomie*. II. *Joannis Curvi Semmedi Pugillus rerum indicarum*, Wittemberg 1722, in-4°. III. *Catalogue des Plantes exotiques du Jardin de Wittemberg*, 1738. IV. *Description du Cabinet de Ruysch & des principaux Cabinets d'Histoire naturelle de l'Allemagne.* Il a laissé des Préparations anatomiques, qui ne cedent en rien à celles de Ruysch, & qui composent un cabinet magnifique. On en a donné la description sous ce titre: *Vateri Musæum Anatomicum proprium*, in-4°.

VATTEL, (N.) natif de Neuchatel en Suisse, est auteur de quelques traités de physique & de jurisprudence. Son principal ouvrage est *le Droit des Gens, ou les Principes de la Loi naturelle appliqués à la conduite des Nations & des Souverains*, 1758, 2 vol. in-4°. Ouvrage superficiel & déclamateur, qui réunit le fanatisme de secte aux erreurs du froid & inconséquent déisme; la religion y est traitée comme une affaire de politique & même de caprice. On y examine sérieusement ce que le souverain doit faire *quand la nation se dégoûte de sa religion & en desire une autre*. Fier des applaudissemens que cette production lui attira de la part des philosophistes, il vint à Bruxelles vers l'an 1765, s'offrit à des gens en place de travailler à dénaturer la législation & les notions nationales, à faire goûter sa

jurisprudence anti-chrétienne, son déisme & son fanatisme. Mais les conditions qu'il exigea pour rendre aux Belges un si grand service, le firent renvoyer *manibus vacuis*, sur-tout après que l'impératrice Marie-Thérese eut témoigné que cet avocat aventurier lui déplaisoit L'obscurité dans laquelle il a vécu depuis, fait qu'on ignore l'année de sa mort. L'abbé Caussin, membre de l'académie des sciences de Bruxelles, dans une Dissertation imprimée en 1758, a réfuté quelques erreurs de Vattel, mais ce sont les moindres & les plus indifférentes; il en eut bien trouvé d'autres, s'il avoit voulu donner l'essor à son zele, & s'il avoit été moins prévenu pour un auteur qu'on ne peut considérer que comme un mauvais singe de Grotius & de Puffendorff, comme un publiciste paradoxal & dangereux.

VATTEVILLE, *voyez* MONT-CHRESTIEN.

VAU, (Louis de) architecte françois, mort à Paris en 1670, âgé de 58 ans, apportoit au travail une assiduité & un génie actif, qui lui firent entreprendre & exécuter de grandes choses. Il remplit avec distinction la place de premier architecte du roi. Ce fut sur ses dessins qu'on éleva une partie des Tuileries, la porte de l'entrée du Louvre, & les deux grands corps de bâtimens qui sont du côté du parc de Vincennes. Il donna les plans de l'hôtel de Colbert, de l'hôtel de Lionne, du château de Vau-le-Vicomte, & les dessins du college des Quatre-Nations, exécutés par Dorbay, son éleve, &c.

VAVASSEUR, (François) jésuite, né en 1605 à Paray, dans le diocese d'Autun, devint interprete de l'Ecriture-Sainte dans le college des Jésuites à Paris, où il finit ses jours en 1681, à 76 ans, avec la réputation d'un religieux plein d'une piété solide & sans grimace. Le P. Vavasseur s'est principalement distingué sur le parnasse latin; mais il est plus recommandable par l'élégance & la pureté du style, que par la vivacité des images & l'élévation des pensées. Le P. Lucas, son confrere, publia le recueil de ses Poésies en 1683. On y trouve: I. Le *Poëme* héroïque de *Job*. II. Plusieurs Poésies saintes. III. Le *Theurgicon*, en 4 livres, ou les *Miracles de Jesus-Christ*. IV. Un livre d'Elégies. V. Un autre de Pieces Epiques. VI. Trois livres d'Epigrammes, dont plusieurs manquent de sel. Les bons critiques lui reprochent une exactitude trop scrupuleuse, & qui est plus d'un grammairien que d'un poëte. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été recueillis à Amsterdam 1705, in-fol. Ils renferment: I. Un *Commentaire* sur *Job* & sur *Osée*. II. *De formâ Christi*, Paris 1649, in-8°. Il y réfute le sentiment de Nicolas Rigault, qui avoit soutenu dans des Notes sur *Tertullien*, & dans une Dissertation à la fin de son édition de S. *Cyprien*, que J. C. étoit difforme. Il s'y déclare également contre ceux qui appliquent trop littéralement au Sauveur ces paroles du Pseaume 44: *Speciosus formâ præ filiis hominum*. III. Un Traité *De ludicra dictione*, ou du Style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force. IV. Un *Traité de l'Epigramme*, qui offre quelques bonnes réflexions. V. Une *Critique* de la *Poétique* du P. Rapin, pleine d'humeur, & qui prouve qu'il n'écrivoit pas si bien en françois qu'en latin.

VAUBAN, *voyez* PRESTRE.

VAUCANSON, (N. de) s'est fait un nom distingué parmi les méchaniciens de ce siecle & fut associé à l'académie royale des sciences de Paris. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ses au-

tomates : mais des travaux plus utiles & plus précieux à l'état, sont les machines de son invention, en Languedoc & ailleurs, pour dévider la soie. Il mourut à Paris le 21 novembre 1782, dans un âge fort avancé.

VAUCEL, (Louis Paul du) fils d'un conseiller d'Evreux, avoit été avocat avant que d'embrasser l'état ecclésiastique. Ses connoissances dans les langues, dans le droit & dans les affaires, lui firent un nom. Pavillon, évêque d'Aleth, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de chanoine & de théologal de sa cathédrale. Vaucel fut d'un grand secours à ce prélat, & lui servit comme de secretaire ; mais tandis qu'il l'aidoit dans ses dépêches & dans les Mémoires touchant l'affaire de la régale, il reçut une lettre de cachet qui le relégnoit à St-Pourçain, dans l'extrêmité de l'Auvergne. Après 4 années d'exil, il passa en Hollande l'an 1681, auprès d'Arnauld, qui l'envoya à Rome, où il fut fort utile à ce docteur & à ses amis. On trouve la substance de sa correspondance avec eux dans *Causa Quesnelliana*, Bruxelles 1704. Il écrivoit sous le nom de *Walloni*. On voit par ces lettres qu'il savoit se plier aux circonstances, & cacher ses sentimens sous des termes & des tours ambigus. Il gagna l'estime de quelques cardinaux, & fut admis à l'audience du pape qui le chargea en 1694 de quelques affaires relatives à la mission de Hollande. Du Vaucel quitta Rome après y avoir demeuré près de dix ans. Il parcourut la plupart des villes d'Italie, & alla mourir à Mastricht en 1715. On a de lui : I Un *Traité de la Régale*, qu'il envoya à Favoriti, qui le fit traduire en italien, puis en latin sous ce titre : *Tractatus generalis de Regalià, è gallico latinè redditus, auctior & emendatior*, 1689, in-4°. Il a beaucoup profité du Traité de Caulet, évêque de Pamiers, sur la même matiere, imprimé en 1681. II. *Breves Considerationes in doctrinam Michaëlis de Molinos*, in 12. III. Plusieurs *Lettres*, *Mémoires*, &c sous le nom de Pavillon, évêque d'Aleth, dans le tems qu'il servoit de secretaire à ce prélat. IV. Plusieurs Ecrits sous des noms supposés dans des recueils d'autres auteurs, &c.

VAUGE, (Gilles) prêtre de l'Oratoire, natif de Beric au diocese de Vannes, enseigna les humanités & la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, & Mont-Martin, son successeur, firent un cas particulier de ses lumieres & de ses vertus. Le P Vauge, accablé par le travail & les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé en 1739. Ses ouvrages sont : I. Le *Catéchisme de Grenoble*. II. Le *Directeur des Ames Pénitentes*, 2 vol. in-12. III. Deux Dialogues sur les affaires du tems. IV. Un *Traité de l'Espérance Chrétienne*, contre l'esprit de pusillanimité & de défiance, & contre la crainte excessive, in-12. Cet ouvrage, profond & solide, plein d'onction & de lumieres, a été traduit en italien par Louis Riccoboni. On en a donné une nouvelle édition en 1777.

VAUGELAS, *voyez* FAVRE.

VAUGIMOIS, (Claude Fyot de) supérieur du séminaire de S. Irenée de Lyon, mort en 1759, étoit d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques Ouvrages de piété, qui ont assez de cours. C'étoit un homme d'un caractere doux & d'une piété solide.

VAULUISANT, *voyez* PRÉ, (Cl. du).

VAUMORIERE, (Pierre Dortigue, sieur de) gentilhomme d'Apt

en Provence, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie, ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse & son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. On a de lui : I. *L'Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon. II. Un Recueil assez mal choisi en 4 vol. in-12; de *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec l'*Art de les composer*. III. Un Recueil de *Lettres*, avec la *Maniere de les écrire*, 2 vol. in-12. IV. Un grand nombre de Romans verbeux & sans vraisemblance. *Le Grand Scipion*, 4 vol. in-8°; les cinq derniers volumes du *Pharamond*, qui en a 12 in-8°; *Diane de France*, in-12; *La Galanterie des Anciens*, 2 vol. in-12; *Adelaïde de Champagne*, 2 vol. in-12; *Agiatis*, 2 vol. in-12. Ce rival du fécond Scuderi n'a pas autant de réputation que lui.

VAUQUELIN, *voy.* FRESNAYE (la) & IVETEAUX.

VAUVENARGUES, (le Marquis de) d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure, & fut capitaine au régiment du roi. La retraite de Prague, pendant 30 lieues de glaces, lui causa des maladies cruelles, qui lui firent perdre la vue, & lui causerent la mort en 1747 ou 1748, dans un âge peu avancé. Nous avons de lui une *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain*, *suivie de réflexions & de maximes* : ouvrage qui vit le jour en 1746, in-12, à Paris. Il y a de bonnes choses, mêlées de réflexions paradoxales & quelquefois peu religieuses; ce qui lui a mérité de la part de Voltaire d'être nommé *un prodige de vraie philosophie & de vraie éloquence* (Eloge funebre des officiers, morts dans la guerre de 1641). Pour s'assurer d'autant mieux les éloges du grand-papa de la philosophie, Vauvenargues a retranché dans la seconde édition qu'il a donnée de son ouvrage ce passage remarquable : « Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siecles, & dans la force de leur esprit & de leur âge, ont cru Jesus-Christ, & le grand Condé en mourant répétoit ces nobles paroles : Oui, nous verrons Dieu comme il est. *Sicuti est, facie ad faciem* ». *Voyez* le Tableau Philosophique de l'Esprit de Voltaire, chap. 19.

VAUX, *voyez* DEVAUX.

VAUX CERNAY, (Pierre de) religieux de l'ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Vaux Cernay, près de Chevreuse, écrivit, vers l'an 1216, l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, donna une bonne édition en 1615 de cet ouvrage, qui peut être utile pour les événemens du 13e siecle, & pour réfuter des écrivains modernes qui ont voulu faire l'apologie de ces fanatiques.

VAUZELLE, (Pierre) *voyez* HONORÉ de *Ste Marie*.

VAYRAC, (l'Abbé de) né en Auvergne, est auteur d'une bonne traduction des *Mémoires* du cardinal Bentivoglio, & d'une description de l'*Etat présent de l'Espagne*, Amsterdam 1719, 4 vol. in-12 : ouvrage exact où il prouve que tout ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne, n'est qu'un enchaînement de fables ou de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Il n'y a pas d'auteur françois qui ait parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres & aussi impartiales que l'abbé de Vayrac. Il est étonnant que l'abbé Bérault dans son *Histoire Ecclésiastique*, ouvrage à quelques inconséquences près très-estimable, ait mieux aimé copier le socinien Limborch que le

judicieux & équitable de Vayrac.

VAYER, *voyez* MOTHE.

VECCHIETTI, (Jerôme) savant florentin du 17e siecle, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, & en prit les degrés ; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par un livre dont voici le titre: *Opus de anno primitivo & de sacrorum temporum ratione lib. VIII*, in-fol. Cet ouvrage rare & plein de recherches savantes, fut imprimé à Ausbourg en 1621. L'auteur tâche d'accorder la chronologie sainte avec la période julienne. Il mourut à l'âge de 80 ans, en prison, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avoit avancé dans son ouvrage, que *J. C. ne fit pas la Pâque la dernière année de sa vie, & qu'à la derniere scene il ne se servit point de pain azime*: opinion qui, vû le sens & l'explication de l'auteur, ne méritoit peut-être pas un traitement si rigoureux.

VECCUS, (Jean) *Cartophylax*, c'est-à-dire, garde du trésor des chartes de Ste Sophie à Constantinople, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où la réunion de l'église grecque & de l'église romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage, par son éloquence & son esprit conciliant. Joseph, patriarche de Constantinople, qui fomentoit le schisme, ayant été déposé, Veccus fut élevé sur le siege patriarchal en 1275. Son zele pour le maintien de la réunion, lui attira la haine des schismatiques grecs, qui intenterent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta, en 1279, à envoyer la démission de son patriarchat à l'empereur, & à se retirer dans un monastere ; mais ce prince le rappella peu après. Michel Paléologue étant mort, Andronic, qui lui succéda, se laissant conduire par la princesse Eulogie sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Veccus, & le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misere en 1298. Il avoit composé plusieurs Ecrits pour la défense de la vérité, & il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du St-Esprit, conforme à la doctrine de l'église latine. *Voyez* le Recueil d'Allatius sur la Procession du St-Esprit, Rome 1652 & 1659, 2 vol. in 4°.

VECELLI, *voyez* TITIEN.

VECELLI, (François) frere du Titien, peintre, mourut dans un âge fort avancé, mais avant son frere. François Vecelli s'adonna d'abord à la profession des armes ; il vint ensuite à Venise, où il apprit la peinture sous son frere. Il y fit des progrès rapides. Le Titien, craignant en lui un rival qui le surpassât, ou du moins qui l'égalât, tâcha de le dégoûter de ce bel art, & lui persuada d'embrasser le commerce. François Vecelli s'appliqua à faire des cabinets d'ébene, ornés de figures & d'architecture. Il peignoit cependant encore pour ses amis. Plusieurs de ses ouvrages ont été attribués au Giorgion.

VECELLI, (Horace) fils du Titien, peintre, mort fort jeune de la peste en 1576, faisoit des Portraits, qu'il étoit souvent difficile de ne pas confondre avec ceux de son pere Mais l'état d'opulence où il étoit, & sur-tout sa folle passion pour l'alchymie, lui firent négliger la peinture.

VEDELIUS, (Nicolas) né à Hegenhausen, dans le Palatinat, en 1596, enseigna la philosophie à Geneve, puis la théologie & l'hébreu à Deventer & à Franeker, & mourut le 26 septembre 1642. On a de lui : I. Un Traité contre les Arminiens, intitulé : *De Arcanis Arminianismi*, 1632 & 1634, 4 parties in-4°. Il prétend que les Arminiens

miniens veulent introduire un athéisme raffiné : attribution gratuite qui sent l'esprit de parti ; le gomarisme feroit plutôt des athées que l'arminianisme. II. Plusieurs Ouvrages de controverse, presque tous contre Baronius & Bellarmin ; ceux même de son parti en ont été si peu contens, qu'ils se sont appliqués à le combattre.

VEENHUSEN, (Jean) littérateur hollandois, vivoit sur la fin du *17e* siecle. Il professa les belles-lettres avec succès, & travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons, sont celles de *Stace* & de *Pline* le Jeune, dites de *Variorum*. Le *Stace* fut imprimé à Leyde, in-8°, en 1661 ; & le *Pline*, en 1669, ibid, aussi in-8°.

VEENINX, (Jean-Baptiste) peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avoit une facilité étonnante : son pinceau suivoit en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres, histoire, portrait, paysage, marines, fleurs, animaux. Il réussissoit principalement dans les grands tableaux ; cependant il en a fait de petits, avec la patience & le talent de Gerard-Dow & de Mieris. On desireroit plus d'élégance dans ses figures, & de correction dans son dessin.

VEGA, (André) théologien scholastique, né à Ségovie, fut cordelier & mourut en 1570, après avoir assisté avec éclat au concile de Trente. On a de lui : I. Les Traités *De Justificatione ; De Gratia ; De Fide, operibus & meritis,* Alcala 1564, in-fol. II. Un *Commentaire* sur les *Pseaumes*.

VEGA, (Lopès de) poëte espagnol, appellé aussi *Lope Felix de Vega Carpio*, naquit à Madrid en 1562, d'une famille noble. Ses talens lui mériterent des places & des distinctions. Il fut secretaire de l'évêque d'Avila, puis du comte de Lemos, du duc d'Albe, &c. Après la mort de sa 2e femme, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut l'ordre de prêtrise, & fut fait aumônier de l'ordre de Malte. Ce poëte se fit rechercher, à cause de la douceur de ses mœurs & de l'enjouement de son esprit. Jamais génie ne fut plus fécond pour composer des *Comédies*. Celles qu'on a rassemblées, composent 25 vol. dont chacun renferme 12 Pieces de théatre. L'on assure même que ce poëte avoit fait jusqu'à 1800 Pieces en vers. On a encore de cet auteur d'autres ouvrages, comme *Voga del Parnasso* ; diverses Nouvelles ; *Laure del Apollo*. Un auteur si fécond n'a pas du donner toujours de l'excellent. Aussi ses Pieces dramatiques ont plusieurs défauts ; mais on y trouve de l'invention, & elles ont été fort utiles à plusieurs poëtes françois. Lopès de Vega mourut en 1635, à 73 ans.

VEGA, *voyez* GARCIAS.

VEGECE, (*Flavius-Vegetius-Renatus*) auteur qui vivoit dans le 4e siecle, du tems de l'empereur Valentinien, à qui il dédia ses *Institutions militaires*, ouvrage où il traite d'une maniere fort méthodique & fort exacte de ce qui concernoit la milice romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. M. Bourdon, qui l'a traduit, dit que plusieurs manuscrits donnent à l'auteur la qualité de Comte, & que Raphaël de Volterre le fait Comte de Constantinople ; mais le même traducteur ajoute qu'il ne sait sur quel fondement. Sa Version a paru en un volume in-12 en 1743, à Paris, avec une préface & des remarques ; & a été réimprimée à Amsterdam, in-8°, en 1744. Vegece a donné aussi un Art vétérinaire, dans *Rei Rusticæ Scriptores*, Leipsick 1735, 2 vol. in-4°, qui a été traduit par M. Saboureux de la Bonetrie, Paris 1775, in-8°, & qui forme le tome 6e de l'*Œconomie rurale*, 6 vol. in-8°. On a imprimé ses

Institutions Militaires avec les autres écrivains sur l'Art Militaire, *cum notis Variorum*, Wesel 1670, 2 vol. in-8° & séparément, à Paris 1762, in-12.

VEGIO, *voyez* MAFFÉE.

VEIL, (Charles-Marie de) fils d'un juif de Metz, fut converti par le grand Bossuet. Il entra dans l'ordre des Augustins, & ensuite chez les chanoines-réguliers de Ste Genevieve. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur, & où il professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de S. Ambroise de Melun, & cette cure pour le séjour de l'Angleterre, où il abjura la religion catholique vers l'an 1679, & se maria bientôt après avec la fille d'un anabaptiste. Il se fit connoître par plusieurs écrits. On a de lui des Commentaires sur S. *Matthieu* & S. *Marc*, Paris 1674, in-4°; sur les *Actes des Apôtres*, 1684, in-8°; sur *Joël*, 1676, in-12; sur le *Cantique des Cantiques*, Londres 1679, in-8°; & sur les XII *Petits Prophetes*, Londres 1680, in-12. La plupart de ces Commentaires sont estimés des Anglois. Cet apostat mourut à la fin du 17e siecle. Il est un des premiers qui s'est élevé contre l'*Histoire critique du Vieux-Testament*, par Richard Simon, dans une Lettre imprimée & adressée à M. Boile.

VELASQUEZ, (Jean-Antoine) jésuite, né à Madrid en Espagne l'an 1585, mourut en 1669. Après avoir été plusieurs fois recteur, il fut fait provincial. Le roi Philippe IV le fit venir à sa cour, & le fit conseiller de la congrégation de la Conception Immaculée. On a de lui: I. Un *Commentaire* latin sur l'*Epître aux Philippiens*, en 2 vol. in-fol. aussi diffus que savant. II. Divers Ecrits en faveur de l'*Immaculée Conception de la Ste Vierge*.

VELASQUEZ, (Don Diego de Silva) peintre, né à Séville en 1594, mourut à Madrid en 1660. Un génie hardi & pénétrant, un pinceau fier, un coloris vigoureux, une touche énergique ont fait de Velasquez un artiste célebre. Les tableaux de Caravage le frapperent vivement. Il tâcha de l'imiter, & peut lui être comparé pour son art à peindre le portrait. Il se rendit à Madrid, où ses talens furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Le roi d'Espagne Philippe IV le nomma son premier peintre, lui accorda le logement & les pensions attachées à ce titre, le décora de plusieurs charges, & lui fit présent de la clef d'or: distinction considérable, qui donne, à toutes heures, les entrées dans le palais. Velasquez voyagea en Italie. L'ambassadeur du roi d'Espagne le reçut à Venise dans son hôtel, & lui donna des gens pour l'escorter. Le roi l'ayant chargé d'acheter des tableaux de prix & des antiques pour orner son cabinet, cette commission lui fit entreprendre un second voyage en Italie, où tous les princes lui firent un grand accueil. C'étoit faire sa cour au roi d'Espagne, que d'honorer Velasquez. Ce prince l'aimoit, il se plaisoit à sa compagnie, & prenoit un plaisir singulier à le voir peindre. Il ajouta aux honneurs dont il l'avoit comblé, la dignité de chevalier de St-Jacques, & lui fit faire à sa mort de magnifiques funérailles.

VELD, (Jacques) savant religieux augustin de Bruges en Flandre, docteur de Louvain en 1571, successivement prieur & provincial dans son ordre, mort à St-Omer dans le monastere de S.-Bertin en 1583, où il s'étoit retiré lorsque le magistrat de Bruges qui avoit épousé les intérêts des hérétiques, l'eut exilé en 1578. Ce savant religieux a composé: I. *Tabulæ in Evangelia & epistolas quatragésimales*, Louvain. II. Des *Paraphrases sur les*

Evangiles, sur les *Epîtres du Carême*, & sur la *Passion*. III. *Commentaria in Danielem prophetam*, 1576, in-8°. Ce Commentaire n'est bon que pour les prédicateurs.

VELDE, *voy*. VANDEN-VELDE.

VELEZ, *voyez* GUEVARA.

VELLEIUS-PATERCULUS, né d'une famille illustre, originaire de Naples, fut tribun des soldats, puis préteur l'année de la mort d'Auguste, sous lequel il avoit servi. Il fit des campagnes dans différens pays, & suivit Tibere dans toutes ses expéditions : il fut son lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un Abrégé de l'Histoire de la Grece, de l'Orient, de Rome & de l'Occident. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne Histoire Grecque, avec l'Histoire Romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la 6e année de Tibere. Cet auteur est inimitable dans ses portraits ; il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse & un agrément qu'il est difficile d'égaler ; mais on lui reproche d'avoir trop flatté Tibere & Séjan. Il ne voyoit en eux que les bienfaiteurs de Paterculus, tandis que le reste du genre humain y voyoit des monstres. Rhenanus publia cet auteur en 1520, & depuis ce tems, il y en a eu un grand nombre d'éditions : Elzevir, 1639, in-12. — *Ad usum Delph*. 1675, in-4°. — *Cum notis Varior*. Leyde 1668, 1719, 1744, in-8° ; Oxford 1711, in-8°. La jolie édition de Barbou qui parut en 1746, in-12, est due aux soins de M. Philippe, qui l'enrichit d'une table géographique, & d'un catalogue des éditions précédentes, & d'autres ornemens littéraires. La meilleure de toute est celle que M. Ruhnken a donnée à Leyde 1779, 2 vol. in-8°. Doujat le traduisit en françois, avec des supplémens qui n'ont pas consolé les gens de goût. On préfere à sa version celle de l'abbé Paul, publiée à Avignon en 1768, in-8° & in-12

VELLUTELLO, (Alexandre) naquit à Lucques vers l'an 1519, & mourut dans la même ville, sur la fin du 16e siecle. Il composa, sur les Poésies du Dante, des *Commentaires* utiles à ceux qui n'ont rien de mieux à faire que d'en pénétrer les sens obscurs. On les imprima avec ceux de Christophe Landini, à Venise, in-fol. en 1578. C'est sur des recherches superficielles & sur des ouï-dire, qu'il composa la *Vie de Pétrarque* & des Commentaires sur ses Poésies. Ils ont été imprimés plusieurs fois. Vellutello est fort inexact, mais moins que ceux qui l'avoient précédé dans la même carriere. L'édition qu'on estime le plus de ses *Commentaires*, est celle de Venise, in-4°, 1545. On lui doit quelques autres ouvrages dans le même genre.

VELLY, (Paul-François) né près de Fismes en Champagne, entra dans la Société des Jésuites, & en étant sorti onze ans après, il se livra tout entier aux recherches historiques. Son *Histoire de France* lui assigne un rang parmi les historiens de France. Il en a publié les six premiers volumes in-12 ; le 7e qu'il avoit achevé & le huitieme auquel il avoit presque mis la derniere main, ont été publiés par Villaret. Velly s'est principalement proposé de remarquer les commencemens de certains usages, les principes des libertés de l'église de France, les vraies sources & les divers fondemens du droit public françois, l'origine des grandes dignités, l'institution des parlemens, l'établissement des universités, la fondation des ordres religieux ou militaires, enfin les découvertes utiles à la société. Son style, sans être d'une force & d'une élégance à se faire remarquer, est aisé, simple, naturel & assez correct. Il respire un air de

candeur & de vérité, qui plaît dans le genre historique. Villaret a continué cet ouvrage jusqu'au 17e volume (*voyez* VILLARET), & il a eu pour successeur M. Garnier. L'impartialité n'est pas le caractère de ces auteurs, sur-tout du dernier. L'abbé Velly mourut d'un coup de sang, le 4 septembre 1759, à 48 ans. C'étoit un homme réglé dans sa conduite, sincere & solide dans l'amitié, ferme dans les vrais principes de la religion & de la morale, aimable dans le commerce de la vie. Il s'étoit annoncé dans la littérature par une Traduction françoise de la Satyre du docteur Swift, intitulée : *Jonh Bul*, ou *le Procès sans fin*, in-12. Elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht.

VELSEN, (Gérard) *voyez* FLORENT V, comte de Hollande.

VELSER, (Marc) *voyez* WELSER.

VELTHUYSEN, (Lambert) *Velthuysius*, né à Utrecht en 1622, se fit recevoir docteur en médecine ; mais il n'exerça jamais cette profession. Livré à l'étude de la philosophie & de la théologie, il défendit avec zele les opinions de Descartes contre Voet, ennemi de ce philosophe. Velthuysen fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht ; mais la chaleur excessive avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques, le fit déposséder vers 1665. Il vécut depuis dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 63 ans. Ses ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-4°, Roterdam 1680 On y trouve : I. *Tractatus Moralis de naturali pudore & dignitate hominis, in quo agitur de incestu, voto castitatis*, &c, où il y a de bonnes choses mêlées d'assertions fausses. II. *De usu rationis in theologia*, III. Une *Apologie* du Traité *De Cive* de Hobbes, qui ne fit pas revenir les gens sensés de l'idée qu'ils s'étoient faite de cet impie, & qui nuisit beaucoup à la réputation de l'apologiste. IV. *De Articulis fidei fundamentalibus & cultu naturali* ; ouvrage plein de paradoxes.

VENANCE-FORTUNAT, (*Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*) né près de Tréviso en Italie, fit ses études à Ravenne, & alla ensuite s'établir à Tours. Ses talens & ses vertus le lierent d'une étroite amitié avec Gregoire, évêque de cette ville. La pieuse reine Radegonde l'invita à venir à Poitiers, & l'ayant pris à son service, il donna des préceptes de politique à Sigebert, qui en faisoit beaucoup de cas. Il y fut ordonné prêtre en 565, & élevé, selon la plus commune opinion, sur le siege de cette ville après la démission de Platon. Fortunat finit saintement ses jours vers 609, & l'on célebre sa fête à Poitiers le 14 décembre. On a de lui : I. Une *Vie de S. Martin* en vers, composée d'après la Vie du même saint par Sulpice-Sévere. Venance-Fortunat dit qu'il composa ce Poëme pour remercier S. Martin de ce qu'il avoit été guéri d'un mal d'yeux par son intercession. II. Des *Poësies* divisées en XI livres, publiées avec la *Vie* de S. Martin, par le P. Brower jésuite, Mayence 1630, in-4°. III. Une *Explication de l'Oraison Dominicale*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, dans la *Bibliotheque des Peres* & dans les *Orthodoxographes*, avec l'*Explication du Symbole des Apôtres*, du même auteur. IV. *Explication du Symbole de S. Athanase*, que Muratori a donnée dans les *Anecdota Latina*. V. Les *Vies* de S. Germain de Paris, de S. Aubin d'Angers, de S. Paterne d'Avranches, de S. Amant de Rhodez, de S. Remi de Rheims, & de Ste Radegonde. De toutes ces *Vies* il n'y a que la derniere qui soit estimée ; dans les autres

il montre fort peu de critique. VI. L'hymne *Vexilla regis prodeunt*, &c. Du Pin lui attribue aussi *Pange lingua gloriosi lauream certaminis*, mais dom Ceillier, dont le sentiment est plus probable, le donne à Claudien Mamert (*voyez* CLAUDIEN). La poésie de Fortunat est assez harmonieuse pour le siecle où il vivoit, mais sa prose est trop négligée. — Il ne faut pas confondre, comme Cave a fait, Venance-Fortunat avec S. FORTUNAT, évêque en Lombardie, qui chassé probablement de son siege par les barbares, se retira près de Chelles, fut fort estimé de S. Germain, évêque de Paris, & mourut en 569. On a de lui la *Vie* de S. Marcel de Paris.

VENCE, (Henri-François de) prêtre, docteur de Sorbonne, prévôt de l'église primatiale de Nanci, conseiller-d'état de Léopold, duc de Lorraine & précepteur de ses enfans, se fit un nom par l'Edition qu'il donna des *Commentaires* du P. de Carrieres à Nanci, 1738-1743. L'abbé de Vence y ajouta 6 volumes d'*Analyses & Dissertations sur l'Ancien-Testament*, & deux volumes d'une *Analyse ou Explication des Pseaumes*. Dom Calmet estimoit beaucoup ces *Dissertations*. Elles sont savantes, solides & écrites avec netteté. L'auteur avoit bien médité les livres saints, & ses lumieres s'étendoient à plusieurs sciences. Il mourut à Nanci le 1 novembre 1749. M. Rondet a inséré la plupart de ces *Dissertations* dans l'édition qu'il a donné de la *Bible* en latin & en françois, Avignon 1767-1773, 17 vol. in-4°; ce qui a donné lieu de désigner quelquefois cette Bible sous le nom de la *Bible de l'Abbé de Vence*, aujourd'hui plus connue sous le nom de *Bible d'Avignon*.

VENCESLAS, *voy.* WENCESLAS.

VENDOME, (César duc de) fils de Henri IV & de Gabrielle d'Estrées, mort en 1665, fut gouverneur de Bretagne, chef & surintendant de la navigation. Le duché de Vendôme, ancien appanage d'une branche de la maison de Bourbon, ayant été réuni à la couronne dans la personne de Henri IV, ce prince le donna à ce fils.

VENDOME, (Louis-Joseph, duc de) arriere-petit-fils de Henri IV, étoit fils de Louis duc de Vendôme, puis cardinal, & de Laure Mancini. Il naquit en 1654, & fit sa premiere campagne à 18 ans en Hollande, où il suivit Louis XIV en qualité de volontaire. Il se signala à la prise de Luxembourg en 1684, de Mons en 1691, de Namur l'année suivante, au combat de Steinkerque & à la bataille de la Marsaille. Après avoir passé par tous les grades comme un officier de fortune, il parvint au généralat, & fut envoyé en Catalogne, où il gagna un combat & prit Barcelone en 1697. Le roi le nomma, en 1702, pour aller commander en Italie à la place de Villeroy qui n'avoit essuyé que des échecs. Vendôme donna la bataille à Luzara pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne & à Versailles; il s'avança ensuite dans le Trentin & y prit quelques places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Ast, de Verceil, d'Yvrée, de Verrue, après avoir défait l'arriere-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il eut quelqu'avantage sur le prince Eugene à Cassano en 1705 (les Autrichiens n'en conviennent pas) & sur le comte de Reventlau à Calcinato en 1706. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires de Flandre, où il avoit été envoyé après la défaite de Ramillies, & où il fut lui-même défait à Oudenarde en 1708, il passa en Espagne. Les grands délibérent sur le rang qu'ils lui donneront. » Tout » rang m'est bon (leur dit-il) je

» ne viens pas vous disputer le » pas, je viens sauver votre roi ». Il le sauva effectivement. Philippe V n'avoit plus ni troupes, ni général; la présence de Vendôme lui valut une armée. On n'avoit point d'argent; les communautés des villes, des villages, des religieux en fournirent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Le duc de Vendôme, profitant de cette ardeur, poursuit les ennemis, ramene le roi à Madrid, oblige les vainqueurs de se retirer vers le Portugal, passe le Tage à la nage, fait prisonnier Stanhope avec 5000 Anglois, atteint le général Staremberg, & le lendemain (10 décembre 1710) remporte sur lui la victoire de Villaviciosa. Cette journée affermit la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V. Ce général continuoit de chasser les Impériaux de plusieurs postes qu'ils occupoient en Catalogne, lorsqu'il mourut en 1712 à Vignaros d'une indigestion, à 58 ans. Philippe V voulut que la nation espagnole prit le deuil. Il fut enterré au monastere de l'Escurial, dans le tombeau des infans & infantes d'Espagne. Le duc de Vendôme étoit doux, bienfaisant & sans faste. Il n'étoit fier qu'avec des princes, & se rendoit l'égal de tout le reste. Pere des soldats, ils auroient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, lorsque son génie ardent l'y précipitoit. Il ne méditoit point ses desseins avec assez de profondeur, négligeoit trop les détails, & laissoit périr la discipline militaire. Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais un jour d'action il réparoit tout, par une présence d'esprit & par des lumieres que le péril rendoit plus vives. Ce désordre & cette négligence qu'il portoit dans les armées, il l'avoit à un excès surprenant dans sa maison & sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une mal-propreté cynique dont il n'y a point d'exemple. Son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. Le duc de Vendôme avoit épousé, en 1710, une des filles du prince de Condé, dont il n'eût point d'enfans, & qui mourut en 1718. Le chevalier de Bellerive a donné l'*Histoire de ses Campagnes*, Paris 1714, in-12.

VENDOME, (Philippe de) grand-prieur de France, & frere du précédent, naquit à Paris en 1655. Il se signala d'abord sous le duc de Beaufort, son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, & se distingua au passage du Rhin, aux sieges de Mastricht, de Valenciennes & de Cambrai, à la bataille de Fleurus, à celle de la Marsaille où il fut blessé, & en plusieurs autres occasions. Elevé au poste du lieutenant-général en 1693, il eut en 1695 le commandement de la Provence, à la place du duc de Vendôme son frere, qui passoit en Catalogne. Il le suivit quelque tems après, & il se distingua au siege de Barcelone en 1697, & à la défaite de don François de Velasco, vice-roi de Catalogne. Dans la guerre de la succession, il fut envoyé en Italie, où il prit quelques places sur les Impériaux; mais après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, où il ne s'étoit point trouvé par un défaut de conduite, il fut disgracié. Il se retira à Rome, après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24000 liv. Après un voyage à Venise, il revint en France par les terres des Grisons. Thomas Masner, conseiller de Coire, le fit arrêter le 28 octobre 1710, en représailles de ce que son fils étoit retenu pri-

fonnier en France, & le fit passer sur les terres de l'empereur. L'ambassadeur de France en Suisse s'étant plaint de cette insulte, les Grisons firent le procès à Massner, qui s'étoit sauvé en Allemagne, & ils le condamnerent à mort, par contumace en 1712. Le grand-prieur élargi revint en France, & s'y livra à tous les plaisirs. Il aimoit sur-tout ceux de l'esprit, & sa cour étoit composée de ce qu'il y avoit de plus délicat & de plus ingénieux à Paris. Les Turcs ayant menacé Malte en 1715, il vola à son secours & fut nommé généralissime des troupes de la religion. Mais le siege de cette isle n'ayant pas eu lieu, il revint en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand-prieuré en 1719, prit le titre de *Prieur de Vendôme*, & mourut à Paris le 24 janvier 1727, à 72 ans. Les deux freres se ressembloient parfaitement dans leurs vertus & dans leurs défauts.

VENDOME, (Matthieu de) *voy.* MATTHIEU.

VENEL, (Gabriel-François) né à Pézenas, se distingua dans la profession de médecin, & emporta au concours en 1758, une chaire de médecine à Montpellier. Dès 1753, il avoit été nommé inspecteur-général des eaux minérales de France. Il travailla pendant plusieurs années à l'analyse de ces eaux, avec M. Bayen, artiste célebre, qui fut chargé de la partie manuelle des opérations. Venel prouva par son travail qui exigea beaucoup de courses, qu'il étoit habile observateur & chymiste éclairé. Il se préparoit à faire de nouveaux voyages pour continuer ses observations, lorsqu'il mourut à Montpellier en 1777, à 54 ans. On a de lui : I. *Examen des Eaux minérales de Passy*, Paris 1755. II. *Instructions sur l'usage de la Houille*, Avignon 1775, gros vol. in-8°, avec fig. Les états de la province de Languedoc l'avoient chargé d'examiner la nature, les propriétés & les usages de la houille; ce livre contient le résultat de ses opérations : il y prouve que la houille ne nuit pas à la santé, conformément à l'expérience de ceux qui en font un usage constant. III. *Analyse des Eaux de Seltz* dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. IV. *Aquarum Galliæ mineralium Analysis*, manuscrit en 2 vol. in-4° : c'est le fruit de ses recherches & de ses courses. *Voyez* son *Eloge Historique*, Grenoble 1777, in-8°.

VENERONI, (Jean) né à Verdun, s'appelloit *Vigneron*; mais comme il avoit étudié l'Italien, & qu'il vouloit en donner des leçons à Paris, il se dit florentin, & il *italianisa* son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écoliers. Il est un des auteurs qui ont le plus contribué, dans le 17e siecle, à répandre en France le goût de la littérature italienne. Ses ouvrages sont : I. *Méthode pour apprendre l'Italien*, Paris 1770, in-12. Cette Grammaire, dont on a fait plusieurs éditions en différens formats, est claire, mais un peu prolixe. On prétend que ce livre n'est point de lui, mais du fameux Roselli, dont on a imprimé les aventures en forme de roman. A son passage en France, il alla prendre un dîner chez Veneroni, qui, ayant vu qu'il raisonnoit juste sur la langue italienne, l'engagea à faire une Grammaire, pour laquelle il lui donna cent francs. Veneroni ne fit qu'y ajouter quelque chose à son gré, & la donna sous son nom. II. *Dictionnaire Italien-François & François-Italien*, 1768, in-4°. Il a été effacé par celui de M. Alberti. III. *Fables choisies*, avec la Traduction italienne. On en a une édition avec une version allemande & des fig.

res, Ausbourg 1709, in-4°. IV. *Lettres de Loredano*, traduites en françois. V. *Lettres du Cardinal Bentivoglio*, traduites de même. Son style est plus facile que pur.

VENETTE, (Nicolas) docteur en médecine, mourut en 1698, âgé de 65 ans, à la Rochelle, sa patrie. Il avoit étudié à Paris sous Gui-Patin & Pierre Petit, & après avoir voyagé en Italie & en Portugal, il s'étoit retiré dans son pays natal, où il se consacra tout entier à l'exercice de la médecine. On a de lui divers ouvrages; I. *Traité du Scorbut*, la Rochelle 1671, in-12. II. *Traité des Pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam 1701, in-12. Il y a de bonnes observations; mais la théorie de l'auteur sur la formation des pierres est absurde. III. *Tableau de l'Amour Conjugal*, &c. 2 vol. in-12, avec figures: vrai roman, rempli d'histoires indécentes, propres à porter la corruption dans les cœurs des jeunes gens. L'auteur s'étoit caché sous le nom de *Salonici* dans la premiere édition, & eut bien fait de cacher son ouvrage avec son nom. Un rapsodiste moderne l'a pillé pour faire un réchauffé qui ne vaut pas mieux.

VENIERO, (Dominique) noble vénitien, mort en 1581, se distingua parmi les poëtes italiens de son tems. Ses Poésies ont été d'abord imprimées dans les Recueils de Dolce & de Ruscelli, & depuis à Bergame en 1750, in-8°, avec celles de Louis & Maffée Veniero ses neveux. Dominique étoit frere de Jerôme, François & Louis, connus ainsi que lui par divers ouvrages en prose & en vers. Louis déshonora sa plume par un Poëme d'une licence effrénée, en 3 chants, intitulé: La *Putana errante*; à la suite duquel en est un autre, non moins obscene, en un seul chant, qui a pour titre: *Il Trent'uno*; le tout imprimé à Venise en 1531, in-8°. Ces deux productions infames ont été mal-à-propos attribuées à l'Aretin par quelques bibliographes, & calomnieusement à Maffée Veniero, archevêque de Corfou, fils de ce même Louis, par un éditeur protestant qui les fit imprimer à Lucerne en 1651: imputation aisée à détruire, car ce prélat n'étoit pas encore né en 1531, lorsque son pere les mit au jour. Louis Veniero mourut en 1550.

VENIUS, (Othon) peintre de Leyde, naquit en 1556. Ses parens l'envoyerent à Liege à l'âge de 15 ans pour l'éloigner des troubles occasionnés dans sa patrie par les sectaires; il alla ensuite à Rome avec des lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous Frédéric Zuccharo, & consulta l'antique & les tableaux des excellens peintres modernes, pendant 7 ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. De retour dans les Pays-Bas, il fut fait maréchal de camp, par Alexandre de Parme. L'empereur, le duc de Baviere & l'électeur de Cologne occuperent tour-à-tour son pinceau. Venius s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin ce peintre fut appellé par l'archiduc Albert à Bruxelles, & nommé intendant de la monnoie. Louis XIII, roi de France, voulut l'avoir à son service; mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. Venius avoit une grande intelligence du clair-obscur; il mettoit beaucoup de correction dans son dessin, & jetoit bien ses draperies; ses figures ont une belle expression, il est gracieux dans ses airs de tête; enfin l'on remarque dans ses tableaux une veine facile & abondante, réglée par un jugement sain & éclairé. On estime singuliérement son Triomphe de Bacchus, & la Cene qu'il peignit pour la cathédrale d'An-

vers. Venius mourut à Bruxelles le 6 mai 1634, laissant deux filles qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume aussi-bien que son pinceau, par divers Ecrits, qu'il a enrichis de figures & de portraits dessinés par lui-même. Ces ouvrages sont : *Bellum Batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito*, 1612, in-4°, avec 36 figures gravées par Tempesta. II. *Historia Hispanica Septem infantium Laræ, cum iconibus*. Lara est le nom d'une famille d'Espagne des plus illustres. III. *Conclusiones Physicæ & Theologicæ, notis & figuris dispositæ*, Leyde. IV. *Horatii Flacci emblemata, cum notis*, 1607, in-4°, réimprimés à Bruxelles chez Foppens en 1683, avec des notes en latin, italien, françois & flamand. Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris en 1646, sous le titre d'*Instruction & devoirs d'un jeune Prince*, & dédié à Louis XIV encore jeune, par Tancrede de Gomberville : ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent. V. *Amorum emblemata*, 1608, in-4°. VI. *Vita S. Thomæ Aquinatis, 32 iconibus illustrata*. VII. *Amoris divini emblemata*, 1615, in-4°. VIII. *Emblemata ducenta*, Bruxelles 1624, in-4°. Le célebre Rubens fut son éleve. — Gilbert & Pierre VENIUS, ses freres, s'appliquerent l'un à la gravure, l'autre à la peinture, & s'y distinguerent.

VENTADOUR, *voyez* MOTHE-HOUDANCOURT.

VENTIDIUS-BASSUS, romain, de basse naissance, fut d'abord muletier. Il se tira de l'obscurité par son courage. Il brilla tellement sous Jules-César & sous Marc-Antoine, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, & enfin consul. Il vainquit les Parthes en 3 grandes batailles, & en triompha l'an 38 avant J. C. Sa mort fut un deuil pour Rome, & ses funérailles furent faites aux dépens du public.

VENTIMIGLIA, (Marianus) carme, de Naples, se distingua dans son ordre par ses vertus & sa science, & devint prieur-général le 29 mai 1762. On a de lui *Historia Chronologica priorum generalium ordinis B. Mariæ de Monte Carmelo*, Naples 1773, in-4°, avec fig. L'auteur y donne un abrégé de la vie de chaque général de son ordre, depuis S. Berthold, fondateur de l'ordre vers 1145, & un précis des choses mémorables arrivées sous leur gouvernement. Il y regne beaucoup d'érudition, le style est net & coulant. L'auteur mourut peu après la publication de cet ouvrage.

VENTS, divinités poétiques, enfans du Ciel & de la Terre, ou selon d'autres d'Astræus & d'Heribée. Eole étoit leur roi, & les tenoit enchaînés dans des cavernes. Il y en avoit quatre principaux : Borée, Eurus, Notus & Zéphire. Les autres étoient Corus Circius, Favonius, Africus, Aquilon, Vulturne & Subsolanus.

VENUS, déesse de l'amour, des Grâces & de la Beauté, selon la fable, étoit fille de Dioné & de Jupiter ; ou selon d'autres, elle naquit de l'écume de la mer. Il y a plusieurs Vénus, si l'on veut avoir égard à l'histoire ; & il est vraisemblable que toutes les débauches qu'on n'attribue qu'à une seule, étoient de plusieurs femmes à qui on donnoit ce nom. Quoi qu'il en soit, dès que la Vénus de la fable eut vu le jour, les Heures l'emporterent avec pompe dans le ciel, où tous les dieux la trouverent si belle, qu'ils la nommerent *Déesse de l'Amour*. Vulcain l'eut pour épouse, parce qu'il avoit forgé des foudres à Jupiter contre les géans. Cette déesse ne pouvant souffrir son mari, qui étoit d'une laideur horrible, eut une infinité de courtisans, entr'autres Mercure, Mars, &c. Vulcain l'ayant surprise avec ce dernier, entoura l'endroit d'une

petite grille imperceptible, & appella ensuite tous les dieux, qui se moquerent de lui. Elle en eut Cupidon, & aima dans la suite Adonis. Elle épousa aussi Anchise, prince troïen, dont elle eut Enée, pour qui elle fit faire des armes par Vulcain, lorsque ce prince alloit fonder un nouvel empire en Italie. Cette déesse avoit une ceinture, qui inspiroit si infailliblement de la tendresse, que Junon la lui emprunta pour se faire aimer de Jupiter. Vénus étoit toujours accompagnée des Grâces, des Ris, des Jeux, des Plaisirs & des Attraits. Pâris, devant qui elle se montra dans toute sa beauté, lui donna la pomme que Junon & Pallas disputoient avec elle, & que la Discorde avoit jetée sur la table aux noces de Thétis & de Pélée. Elle présidoit à tous les plaisirs, & ses fêtes se célébroient par toutes sortes de débauches. On lui bâtit des temples par-tout. Les plus superbes étoient ceux d'Amathonte, de Lesbos, de Paphos, de Gnide, de Cythere & de Chypre. Elle voulut que la colombe lui fut consacrée. On la représente ordinairement avec Cupidon son fils, sur un char traîné par des pigeons, ou par des cygnes, ou des moineaux, & quelquefois montée sur un bouc. Il n'y a rien de plus abominable que toutes les débauches que les poëtes racontent de cette infame déesse, & que le Paganisme a mis parmi les rits sacrés. *Voyez* URANIE.

VERAN, *voyez* SALONIUS.

VERARDO, (Charles) né à Césene, dans la Romagne, en 1440, mort en 1500, fut camerier & secretaire-des-brefs des papes Paul II, Sixte IV, Innocent VIII & Alexandre VI. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *Historia de urbe Granata, singulari virtute, felicibusque auspiciis Ferdinandi & Elizabeth Regis & Reginæ expugnatâ*, Rome 1493, in-4°. Histoire écrite en forme de drame.

VERDIER, (Antoine du) seigneur de Vauprivas, né en 1544 à Montbrison en Forez, mort en 1600, à 56 ans, fut historiographe de France, & gentilhomme ordinaire du roi. Il inonda le public de compilations, dont la moins mauvaise est sa *Bibliotheque des Auteurs François*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de critique ni d'exactitude. Elle fut imprimée pour la premiere fois à Lyon en 1585. M. Rigolei de Juvigni en a donné une nouvelle édition, ainsi que de la *Bibliotheque* de la Croix-du-Maine, à Paris 1772 & 1773, 5 vol. in-4°. Les notes du savant éditeur rectifient les erreurs de l'original, & rendent ce livre nécessaire à ceux qui veulent connoître l'ancienne littérature françoise.— Claude DU VERDIER, fils d'Antoine, avocat au parlement de Paris, chercha à se procurer du pain par sa plume. Il publia plusieurs ouvrages mal accueillis, & il traîna une vie longue & obscure après avoir dissipé les grands biens que son pere lui avoit laissés. Il mourut en 1649, à 80 ans ; il étoit savant, mais mauvais critique.

VERDIER, (N.) auteur inconnu du *Roman des Romans*, en 7 vol. in-8° ; production aussi plate qu'insipide.

VERDIER, (César) chirurgien & démonstrateur royal à St-Côme à Paris, étoit né à Molieres, près d'Avignon, en 1685. Ses leçons & ses cours d'anatomie lui attirerent un grand nombre d'auditeurs, & il forma de bons disciples. Cet homme estimable vécut dans le célibat, & fut toujours animé par une piété sincere & sans affectation. Plein de probité & de politesse, il cherchoit par ses égards à ne déplaire à personne. Il prononçoit volontiers ce mot, qui étoit comme sa devise : *Ami de tout le monde* ; mais cette amitié générale l'empêchoit de prendre quelquefois le parti de ses amis particuliers. Ver-

dier mourut à Paris en 1759. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'Anatomie*, Paris 1770, 2 vol. in-12; & avec les Notes de M. Sabatier, 1775, 2 vol. in-8°. L'auteur a beaucoup profité de l'*Exposition Anatomique* de Winslow; son ouvrage a été traduit en anglois & en allemand. On a encore de lui des Notes sur l'*Abrégé de l'Art des Accouchemens*, composé pour Mde. Boursier du Coudray (dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie) des *Recherches sur les Hernies de la vessie*; des *Observations sur une Plaie au ventre*, & sur *une autre à la gorge*.

VERDUC, (Laurent) chirurgien-juré de S. Côme à Paris, étoit de Toulouse. C'étoit un homme plein de candeur & de charité. Il employa un grand nombre d'années à professer la chirurgie, & il est sorti de son école beaucoup de disciples habiles, qui avoient profité de ses lumieres & de son expérience. Ce fut en leur faveur que Verduc publia à Paris en 1689, son excellent Traité intitulé: *La Maniere de guérir, par le moyen des bandages, les fractures & les luxations qui arrivent au Corps humain.* Il y remonte jusqu'aux principes de la chirurgie & à l'histoire des os. Cet ouvrage a été traduit en hollandois, & imprimé à Amsterdam, en 1691, in-8°. Verduc mourut à Paris en 1695.

VERDUC, (Jean-Baptiste) fils du précédent, docteur en médecine, est connu: I. par *Les Opérations de Chirurgie, avec une Pathologie*, 1739, 3 vol. in-8°. Ce livre fut traduit en allemand, & imprimé à Leipsick en 1712, in-4°. La *Pathologie* est pleine d'hypotheses, sur lesquelles il n'y a pas toujours grand fonds à faire. On a encore de lui *Nouvelle Ostéologie*, Paris 1693, assez bonne. Il avoit entrepris aussi un Traité de l'*Usage des Parties*, dans lequel il vouloit expliquer les fonctions du corps par les principes les plus clairs. Mais étant mort sans achever ce Traité, Laurent VERDUC, son frere, mort en 1703, chirurgien de la communauté de St-Côme, revit ce qu'il avoit fait, suppléa à tout ce qui manquoit, & le publia à Paris en 1696, en deux vol. in-12. Ce bon ouvrage seroit meilleur s'il n'étoit pas chargé d'explications hazardées & systématiques. On a de ce dernier *Le Maître en Chirurgie*, ou *Abrégé de la Chirurgie de Gui de Chauliac*, 1704, in-12, qu'il n'a cependant guere suivi.

VERDURE, (Nicolas-Joseph de la) né à Aire, mort à Douai en 1717, à 83 ans, étoit docteur de l'université de cette ville, premier professeur en théologie, & doyen de l'église de St-Amé. C'étoit un homme d'un savoir profond, & d'un désintéressement encore plus rare. L'illustre Fénélon l'honoroit de son amitié. On a de lui un *Traité de la Pénitence*, en latin, dont la meilleure édition est de 1698.

VERDUSSEN, (Jean-Pierre) membre de l'académie de peinture de Marseille, mort le 31 mars 1763, a été un des plus célebres peintres dans le genre des batailles. Ses talens l'ayant attiré à la cour du roi de Sardaigne en 1744, il accompagna ce prince dans ses campagnes d'Italie, & immortalisa la gloire qu'il s'étoit acquise à Parme & à Guastalla. Rendu à la France depuis plus de 16 ans, après avoir parcouru diverses cours de l'Europe, il se fixa à Avignon, & s'y signala par de nouveaux chef-d'œuvres. La vivacité & le moëlleux de ses dernieres productions, l'emporterent sur celles dont il avoit embelli l'Italie & l'Angleterre.

VERELIUS, (Olaüs) historien suédois, mort vers 1680, a publié: I. *Runographia Scandica antiqua*: l'auteur qui avoit parcouru toute la Suede pour y décou-

vrir les anciennes inscriptions, avoue qu'elles ne répandent presque point de jour sur l'histoire ancienne de ces contrées. II. *Historia Gothrici & Rolfonis, Westrogothiæ regum*, en langue gothique, avec une traduction suédoise & des notes en latin, Upsal 1664, in-4°. Ce célebre commentateur a expliqué avec beaucoup d'érudition dans ces notes tout ce qui regarde la religion des anciens peuples du Nord. III. *Historia Hervaræ*, en langue gothique, avec une version latine & de longues notes, Upsal 1671, in-fol. IV. *Supplément* à l'histoire précédente, Upsal 1674, in-fol. &c.

VERGER DE HAURANE, (Jean du) naquit à Bayonne en 1581, d'une famille noble. Après avoir fait ses études en France & à Louvain, il fut pourvu en 1620, de l'abbaye de St-Cyran (*ou plutôt* St-Siran, *Sirigannus*, selon l'abbé Châtelain) par la résignation de Henri-Louis Châteignier de la Roche-Posai, évêque de Poitiers, dont il étoit grand-vicaire. L'abbé de St-Cyran s'appliqua à la lecture des Peres & des Conciles, & crut y trouver le germe nouveau d'un systême sur la grace, qu'il s'efforça d'inspirer à Jansenius, & à un grand nombre de théologiens. Ce systême n'étoit point de lui; il croyoit pouvoir, après Baïus, assigner un fil dans le labyrinthe de la toute-puissance divine & de la liberté. Après la mort de Jansenius, l'abbé de St-Cyran, inconsolable de la perte de son ami, tâcha de répandre sa doctrine. Paris lui parut le théatre le plus convenable pour dogmatiser. Il y fit usage de ses talens pour accréditer l'*Augustin* de l'évêque d'Ypres. Son air simple & mortifié, ses paroles douces & insinuantes, lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïcs, des femmes de la ville & de la cour, des religieux & sur-tout des religieuses, adopterent ses idées. La cour informée de ce commencement de secte, regarda l'abbé de Saint-Cyran pour un homme dangereux; & le cardinal de Richelieu le fit renfermer en 1638. Après la mort de ce ministre, il sortit de prison; mais il ne jouit pas long-tems de sa liberté, étant mort à Paris en 1643, à 62 ans. On a de lui: I. *La Somme des fautes & faussetés capitales contenues en la Somme Théologique du P. François Garasse.* Il devoit y avoir 4 vol. mais il n'en a paru que les 2 premiers, & l'Abrégé du 4e, 1626, 3 vol. in-4°. II. Des *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-4° ou in-8°; réimprimées à Lyon en 1679, en 3 vol. in-12. On y ajouta un 4e vol. qui renferme plusieurs petits *Traités* de M. de St-Cyran, imprimés séparément: savoir la *Théologie familiere*, ou *Brieve Explication des principaux Mysteres de la Foi:* les *Pensées Chrétiennes sur la Pauvreté.* Wallon de Beaupuis a extrait de ces *Lettres* les *Maximes* principales, qu'il a fait imprimer in-12. Arnaud d'Andilly a augmenté ce recueil, & l'a publié, in-8° & in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres de M. de St-Cyran.* III. *Apologie pour M. de la Roche-Posay, contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux Ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité*, imprimée en 1615, in-8°. IV. Un petit Traité publié en 1609, sous le titre de *Question Royale*, où on examine *en quelle extrémité le sujet pourroit être obligé de conserver la vie du Prince aux dépens de la sienne*; 1609, in-12, contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, le dernier sur-tout. Les Jésuites l'annoncerent par-tout comme un apôtre du suicide; & d'Avrigni donna un extrait de ce livre dans ses *Mémoires*. Ses partisans prétendirent qu'il vouloit prouver seulement qu'il est des occasions où l'on peut sacrifier sa vie à ses amis ou à sa

patrie. V. Un gros vol. in-fol. imprimé aux dépens du clergé de France, sous le nom de *Petrus Aurelius*, avec l'abbé de Barcos son neveu (*voyez* SMITH Richard). « C'est (dit l'abbé Ladvocat) de » tous ses ouvrages celui qui lui » a fait le plus d'honneur; cepen» dant il faut avouer de bonne » foi que si l'on retranchoit de » ce gros volume les invectives » & les injures contre les Jésuites, » ce qui resteroit, seroit peu de » chose. Telle est du moins l'idée » que nous en avons eue après en » avoir fait la lecture; & le petit » Ecrit que M. Hallier a fait sur » cette matiere à l'occasion de la » censure du clergé en 1635, nous » a paru plus solide, plus pro» fond, & mieux médité que tout » ce qui se trouve dans le gros » volume du *Petrus Aurelius* ». Ecrivain foible & diffus, en latin comme en françois, sans agrément, sans correction & sans clarté, il avoit quelque chaleur dans l'imagination; mais cette chaleur n'étant pas dirigée par le goût, le jetoit dans le galimathias. Il y en a beaucoup dans ses *Lettres*. La plupart de ceux qui le louent tant aujourd'hui, ne voudroient pas être condamnés à le lire. Sa plus grande gloire aux yeux des gens du parti, est d'avoir fait du monastere de Port-Royal, une de ses conquêtes; & d'avoir eu les Arnaud, les Nicole & les Paschal pour disciples.

VERGERIO, (Pierre-Paul) philosophe, jurisconsulte & orateur, né à Capo-d'Istria, sur le golfe de Venise, assista au concile de Constance. Les qualités de son cœur & de son esprit le firent aimer & estimer de l'empereur Sigismond, à la cour duquel il mourut vers 1431, à l'âge d'environ 80 ans. Muratori a publié, dans sa grande *Collection des Ecrivains* de l'Histoire d'Italie, tom. XVI, in-fol. l'*Histoire des Princes de la Maison de Carrari*, écrite par Vergerio, avec plusieurs Discours & Lettres du même savant. Il a composé d'autres ouvrages, dont quelques-uns sont encore manuscrits. On a donné des éloges à son Traité *De ingenuis moribus & liberalibus Adolescentiæ studiis*, 1493, in-4°; & il les mérite à quelques égards.

VERGERIO, (Pierre-Paul) parent du précédent, fut envoyé en Allemagne par les papes Clément VII & Paul III, au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria, sa patrie, qu'il abdiqua pour embrasser le Protestantisme. Cet apostat finit ses jours à Tubinge en 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages que les Protestans même méprisent. Le fiel qu'il y a répandu contre l'église romaine, qu'il abandonna de désespoir de n'avoir pu obtenir le chapeau de cardinal, les fait rechercher des malins. La suppression qui en fut faite, les rend précieux aux bibliomanes qui courent après les raretés de quelque nature qu'elles soient. Les principaux sont: I. *Ordo eligendi Pontificis*, 1556, in-4°. II. *Quomodo Concilium Christianum debeat esse liberum*, 1537, in-8°. L'édition de 1557 n'est pas recherchée. III. *Operum adversùs Papatum, tomus 1*, 1563, in-4°. IV. *De Natura Sacramentorum*, 1559, in-4°. V. Plusieurs Ecrits en italien, où regne le fanatisme de secte. — J. B. VERGERIO, son frere, évêque de Pola dans l'Istrie, apostasia comme lui.

VERGI, (Alix de) issue d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, épousa en 1199 Eudes III, duc de Bourgogne, & mourut le 3 mai 1251. C'est à la cour de ce prince que l'auteur du Roman de la comtesse de Vergi suppose que ses aventures se sont passées. L'héroïne du Roman est Laure, fille de Matthieu II, duc de Lorraine, qui avoit été mariée à Guillaume,

de Vergi, sénéchal de Bourgogne, mort après 1372 sans postérité ; mais l'auteur n'étoit guere au fait des époques, puisqu'il suppose cette dame veuve avant son mariage.

VERGI, (Antoine de) comte de Dammartin, fut très-attaché à Jean duc de Bourgogne & aux Anglois. Il étoit avec ce prince quand il contraignit le dauphin & les partisans du duc d'Orléans à sortir de Montreau-Faut-Yonne, où ce même prince fut assassiné en 1419. Créé l'année suivante maréchal de France par le roi d'Angleterre, se disant régent du royaume, il défit les troupes françoises à la journée de Crevant, près d'Auxerre. Il fut fait chevalier de la Toison-d'Or, & mourut en 1439, sans laisser de postérité de ses femmes, Jeanne de Rignei & Guillemette de Vienne.

VERGI, (Gabrielle de) *voyez* FAÏEL

VERGIER, (Jacques) né à Lyon en 1647, vint fort jeune à Paris, où son esprit agréable & ses manieres polies le firent rechercher. Il portoit alors l'habit ecclésiastique ; mais cet état étant peu conforme à son inclination, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis de Seignelai (Colbert) secretaire-d'état de la Marine, lui donna, en 1690, une place de commissaire-ordonnateur, qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque ; mais une voluptueuse nonchalance l'empêcha de monter à de plus hauts emplois. Loin de s'occuper des affaires, il ne s'occupoit pas même à la poésie qu'il aimoit beaucoup, de peur que ses divertissemens ne devinssent une occupation. Il menoit une vie libre, molle & inutile, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet dans la rue du Bout-du-Monde à Paris, sur le minuit, en revenant de souper chez un de ses amis : c'étoit le 23 août 1720. Il étoit âgé de 63 ans. L'auteur de cet assassinat étoit un voleur, connu sous le nom de chevalier le *Craqueur*, avec deux autres complices, tous camarades du fameux Cartouche. Le chevalier le Craqueur fut rompu à Paris, le 10 juin 1722, & avoua ce meurtre avec plusieurs autres. Son dessein étoit de voler Vergier ; mais il en fut empêché par un carrosse. C'est donc sans fondement qu'on a attribué cette mort à un prince qui vouloit se venger d'une satyre que le poëte avoit enfantée contre lui. Il a fait des Odes, des Sonnets, des Madrigaux, des Epithalames, des Epigrammes, des Fables, des Epîtres, des Cantates ; des Parodies. La meilleure édition de ces différens ouvrages est celle de 1750, en 2 vol. in-12. « Vergier (dit Voltaire) est à l'égard de la Fontaine, ce que Campistron est à Racine, imitateur foible, mais naturel ». On a encore de lui *Zella*, ou l'*Africaine*, en vers ; & une Historiette en prose & en vers, intitulée *Don Juan & Isabelle*, Nouvelle Portugaise.

VERGNE, (Pierre de Tressan de la) né en 1618, d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion prétendue-réformée, qu'il abjura à l'âge de 20 ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de Pavillon, évêque d'Alet. Il fit, avec l'agrément de ce prélat, un voyage dans la Palestine. Les missions & la direction des ames l'occuperent à son retour. La part qu'il prit au livre de la *Théologie Morale*, le fit exiler ; mais peu de tems après le roi lui rendit la liberté, dont il ne jouit pas long-tems. Il se noya près du château de Tearogues, en venant à Paris, le 5 avril 1684. Son principal ouvrage est intitulé : *Examen général de tous les états & conditions*, &

des péchés qu'on y peut commettre, 2 vol. in-12, 1670, sous le nom du sieur de *St-Germain*, avec un 3e volume concernant les marchands & les artisans.

VERGNE, (Louis Elisabeth de la) comte de Tressan, lieutenant-général des armées de France, né dans le diocese de Montpellier en 1706, s'est fait un nom distingué dans la littérature. Ses *Œuvres diverses*, imprimées à Paris en 1776, 1 vol. in-8°, contiennent plusieurs morceaux d'une imagination brillante, & d'une finesse de goût qui devient tous les jours plus rare. On y voit avec plaisir que malgré ses liaisons avec des écrivains irréligieux, & l'enthousiasme presque plaisant qui le transporte pour Voltaire, le comte de Tressan est non-seulement resté fidele aux vrais principes, mais qu'il les a défendus avec zele. » Lorsque l'homme machine de la » Métrie parut (dit-il dans l'Avertissement qui est à la tête des vers qui combattent cette monstruosité) » un de mes parens » m'écrivit une lettre en vers dans » laquelle il faisoit l'apologie de » cet ouvrage ; je me crus obligé » de la réfuter, & de professer » publiquement les principes dont » je ne me suis jamais écarté, & » auxquels la vraie philosophie » ramenera toujours ». Il est vrai que le discours qu'il prononça à l'académie françoise le jour de sa réception, le 25 janvier 1781, n'a pas paru tout-à-fait conforme à cette déclaration ; mais dans un tems & des circonstances où l'esprit louangeur offusque quelquefois le jugement & affoiblit la sincérité, il ne faut pas prendre les expressions à la lettre ; & l'on peut regarder son discours prononcé en 1761 à l'académie de Nanci, comme une protestation anticipée contre ce qu'il lui arriveroit de dire à l'académie françoise. On a encore de lui un Extrait de l'*Amadis des Gaules*, qui réduit les 21 ou 22 volumes de ce roman à deux in-12. Il a donné aussi des *Extraits des Romans de Chevalerie*, 4 vol. in-12. Sa *Traduction de l'Arioste* est plutôt une imitation où l'on ne retrouve ni le feu, ni la vivacité, ni la gaieté folle de l'original. Trois semaines avant sa mort, il avoit publié un *Éloge de Fontenelle*, pour remplir les vues de l'académie qui avoit proposé ce sujet pour prix. Il mourut à Paris le 1 novembre 1783, dans des sentimens très-chrétiens, désavouant & condamnant quelques idées philosophiques dont il ne s'étoit pas assez défendu.

VERGNE, *voyez* FAYETTE.

VERHAER, *voyez* HARÆUS.

VERHEYEN, (Philippe) fils d'un laboureur du village de Verbrouck, au pays de Waës, vit le jour en 1648. Il travailla à la terre avec ses parens jusqu'à l'âge de 22 ans, que le curé du lieu, lui trouvant beaucoup d'esprit, lui apprit le rudiment & l'envoya étudier à Louvain. Le jeune laboureur y fit tant de progrès, qu'il fut déclaré le premier de ses condisciples en 1677. Après avoir reçu le bonnet de docteur en médecine, il obtint la chaire de professeur. On a de lui : I. Un excellent Traité, *De Corporis humani Anatomia*, Bruxelles 1710, 2 vol. in-4° ; & Amsterdam 1731, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fut traduit en allemand ; Morgagni & Heister l'ont critiqué avec trop de rigueur. Haller a été plus équitable à son égard. On convient qu'on a fait des découvertes depuis Verheyen, qui ont rendu son ouvrage moins essentiel. II. Un Traité *De Febribus*, & d'autres savantes productions. Cet habile homme mourut à Louvain en 1710, à 62 ans, après avoir rempli, durant le cours de sa vie, tous les devoirs du chrétien, de l'honnête-homme & du médecin. Il ne laissa

guere d'autre bien que sa réputation. Il voulut être enterré dans le cimetiere de sa paroisse, *ne templum dehonestaret, aut nocivis halitibus inficeret*, comme il le dit dans son épitaphe ; c'étoit porter la prévoyance médicinale un peu loin.

VÉRIN, (Hugolin) né à Florence en 1442, mort vers l'an 1505, poëte latin, a composé différens ouvrages, qui ne lui ont acquis qu'une réputation médiocre. Nous avons de ce poëte, les *Expéditions de Charlemagne*, la *Prise de Grenade*, une Sylve en l'honneur de Philippe Benita. Les trois livres qu'il a faits à la louange de sa patrie, *De illustratione Florentiæ*, Paris 1583, in-4°, sont parmi ses ouvrages ce qu'il y a de plus estimé.

VÉRIN, (Michel) fils de Hugolin, natif de Florence, mourut l'an 1487, âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune-homme ne voulut point suivre le conseil des médecins, qui lui ordonnoient de se marier s'il vouloit recouvrer sa santé, sacrifiant ainsi sa vie à l'amour de la chasteté, ou plutôt ne croyant pas fermément à l'avis des médecins ; sans quoi il eut pu se trouver dans l'obligation de le suivre (*voyez* CASIMIR). Ce poëte s'est rendu célebre par ses *Distiques moraux*, dans lesquels il a su renfermer les plus belles sentences des philosophes grecs & latins, & particuliérement celles de Salomon. Sa versification est facile & élégante. Ses *Distiques*, Florence 1487, ont été réimprimés en France, in-8°, & traduits en vers françois & en prose.

VÉRINE, (*Ælia Verina*) sœur de Basilisque & épouse de l'empereur Léon, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut ; mais après sa mort, elle se livra à l'ambition & à l'amour. Ayant fait élire en 474 son gendre Zénon empereur, elle conspira ensuite contre lui, pour mettre Patrice son amant à sa place. Elle ne put réussir. Zénon, à la vérité, perdit l'empire ; mais Basilisque, frere de Vérine, qui fut élu, fit donner la mort à Patrice. Alors cette princesse intrigante se vengea de la mort de son amant, en faisant exiler Basilisque, & replacer Zénon sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner ; mais Vérine ayant cabalé de nouveau, il l'exila dans le fond de l'Isaurie. C'est-là qu'elle mourut en 484, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

VÉRITÉ, divinité allégorique, fille de Saturne, & mere de la Vertu. On la représente sous la figure d'une femme, ayant un air majestueux, & habillée simplement, ou même toute nue ; & quelquefois sortant du fond d'un puits qui est son emblême. Elle a pour ennemie la Fable, autre divinité beaucoup plus encensée qu'elle, avec qui cependant elle fait souvent alliance, pour l'engager à adoucir ses traits austeres & rebutans. *Voyez* l'*Allégorie* de la *Vérité*, du fameux lyrique Rousseau.

VERJUS, (Antoine) jésuite, zélé missionaire, mort en 1706, est auteur d'une *Histoire de S. François de Borgia*, in-4°, estimée, quoiqu'un peu diffuse, d'une traduction du *Catéchisme du P. Canisius*, Paris 1682, &c.

VERKOLIE, (Jean) peintre & graveur hollandois, fils d'un serrurier, né à Amsterdam en 1650, mort à Delft en 1693, est surtout très-célebre pour ses morceaux en Maniere Noire. Il fut heureux, parce qu'il fut sage, & qu'il sut profiter d'un grand talent.

VERLENIUS, (Jerôme) né à Bois-le-Duc au commencement du 16e siecle, se distingua tellement

dans

dans les lettres, qu'il fut mis à la tête du college de sa ville natale. Il passa delà à Utrecht pour y enseigner la théologie & pour gouverner une paroisse : ensuite il eut un canonicat dans la cathédrale de Harlem, & y fut fait vicaire-général. Il y mourut vers l'an 1586. Nous avons de lui : I. Une *Version* latine d'*Epictete* avec des Scholies, Bois-le-Duc 1543, & Anvers 1550, in-12. II. Un *Commentaire* sur les *Pseaumes* de David, Louvain 1558. Ceux de Jansenius de Gand, de Simeon de Muis, &c, l'ont fait oublier. III. Une Edition des *Epîtres* de S. Ignace, avec une Version en latin & des notes, Anvers 1566 : elle a été entiérement effacée par celle qu'en ont donnée successivement Usserius & Cotelier.

VERMANDER, (Charles) peintre & poëte, né à Meulebeck en Flandre l'an 1548, mort le 11 septembre 1606 à Amsterdam, a fait diverses peintures grotesques & des paysages tant à détrempe qu'à l'huile. C'est lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs-de-triomphe pour l'entrée de l'empereur Rodolphe. Ce peintre a composé un *Traité de Peinture*, qui est un poëme, auquel on a joint du même auteur : 1°. *Explication des Métamorphoses d'Ovide.* 2°. *Des Figures de l'antiquité.* 3°. *Les Vies des plus célebres Peintres de l'antiquité.* 4°. *Des Peintres modernes*, Amsterdam 1618, in-4°. Il a encore donné des Traductions de quelques poëtes anciens. Tous ces ouvrages sont en flamand. On lui reproche le défaut d'exactitude. Un de ses fils nommé aussi *Charles*, a hérité de l'habileté de son pere dans la peinture, qu'il alla pratiquer à Copenhague.

VERMANDOIS, (Herbert II, comte de) arriere-petit-fils de Bernard roi d'Italie, fut un prince distingué par son courage. Il fit Charles le Simple prisonnier à Sanit-Quentin, & l'envoya à Péronne où il finit ses jours. Herbert mourut en 943. La branche de Vermandois dont il étoit la tige, finit par Adele, qui épousa Hugues de France, se fils de Henri I, qui se signala dans les Croisades, & mourut de ses blessures à Tarse, l'an 1102. — Son fils fut Raoul de VERMANDOIS, sénéchal de France, qui eut la régence du royaume pendant le voyage d'Outremer de Louis VII, en 1147, & mourut en 1152. Il avoit été excommunié en 1142, pour avoir répudié Aliénor de Champagne, sa premiere femme, dont il avoit eu Hugues, qui fonda l'ordre de la Trinité de la Rédemption des Captifs, sous le nom de Félix de Valois. De son second mariage avec Alix de Guienne, naquirent des filles, & un fils mort sans postérité.

VERMANDOIS, (Louis de Bourbon, comte de) *voyez* MASQUE DE FER & VALLIERE.

VERMEULEN, *voyez* MOLANUS.

VERMEYEN, (Jean-Corneille) peintre, né dans un village près de Harlem, mort à Bruxelles en 1559, âgé de 59 ans. Cet artiste avoit, dit-on, une barbe si longue, qu'elle traînoit à terre, lors même qu'il étoit debout, ce qui l'a fait surnommer *Charles le Barbu*. L'empereur Charles-Quint l'aimoit, & le prit à sa suite dans plusieurs voyages, entr'autres, lors de son expédition de Tunis, que Vermeyen a peinte en plusieurs tableaux, depuis exécutés en tapisseries, qu'on voit encore en Portugal.

VERMIGLI, (Pierre MARTYR *ou*) naquit à Florence en 1500, & entra chez les chanoines-réguliers de S. Augustin. Ses sermons & son savoir lui firent un nom en Italie ; mais la lecture de Zuingle & de Bucer le jeta dans l'héréfie.

Comme il dogmatisoit dans des maisons particulieres à Naples, il fut sur le point d'être arrêté. Il se retira à Lucques, & y pervertit plusieurs personnes, avec lesquelles il prit la résolution de passer chez les hérétiques. Il emmena avec lui Bernardin Ochin, général des Capucins, & se rendit à Zurich, puis à Bâle, & ensuite à Strasbourg, où il épousa une jeune religieuse. Sa réputation le fit appeller en Angleterre, où il alla avec sa femme en 1547. Il y obtint une chaire de théologie dans l'université d'Oxford, mais la reine Marie, ayant succédé à Edouard en 1553, le chassa de ses états, avec les autres hérétiques. Pierre vint alors à Ausbourg, d'où il alla ensuite à Zurich, où il mourut en 1562, aussi détesté par les Calvinistes que par les Catholiques. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, presque tous réunis sous le titre de *Loci communes theologici*, 1624, 3 vol. in-fol. Il en composa la plus grande partie pour soutenir ses erreurs; elles lui étoient communes avec les Calvinistes. Il faut pourtant en excepter son opinion sur l'Eucharistie, sur laquelle il alloit plus loin qu'eux; car non-seulement il soutenoit que *Jesus-Christ n'étoit pas corporellement dans le sacrement de l'autel*, mais même *qu'on ne pouvoit pas dire qu'il y fut réellement*. Il nous reste encore de cet apostat un recueil de *Lettres* en latin, imprimées avec quelques Ouvrages de Ferdinand de Pulgar, par Elzevir, 1670, in-fol.

VERMOLANUS, *voyez* GRAVIUS (Henri) dominicain.

VERMOND, *voyez* COLLIN.

VERNEGUE, (Pierre de) gentilhomme & poëte provençal, du 12e siecle, passa ses premieres années au service du dauphin d'Auvergne. L'envie de revoir sa patrie l'obligea de se retirer sur la fin de ses jours en Provence, auprès de la comtesse, femme d'Alphonse, fils de Raimond, qui lui fit dresser un superbe mausolée après sa mort. Vernegue a fait un *Poëme* en rimes provençales *sur la prise de Jerusalem par Saladin*. C'est une production très-médiocre.

VERNEUIL, (Catherine-Henriette de Balzac-d'Entragues, marquise de) fille de François de Balzac-d'Entragues, gouverneur d'Orléans, & de Marie Touchet, qui avoit été maîtresse de Charles IX. La fille ressembla à la mere. Elle avoit de la beauté, de l'esprit & une coquetterie adroite. Après la mort de la duchesse de Beaufort, Henri IV en devint éperdument amoureux. Elle irrita sa passion par des refus, & déclara qu'elle ne pouvoit la satisfaire sans une promesse de mariage. La promesse fut signée; mais le duc de Solli, à qui Henri IV la montra, prit ce papier & le déchira pour toute réponse. Le roi, dominé par son amour, eut la foiblesse de faire une autre promesse de mariage, & d'acheter à sa maîtresse le marquisat de Verneuil. Cependant il épousa Marie de Médicis. La marquise en fut si irritée, que, de concert avec le duc d'Angoulême son frere utérin, elle se ligua avec le roi d'Espagne pour détrôner Henri IV, & faire proclamer roi le fils que la marquise avoit eu de lui, qu'ils traitoient de dauphin. Ce fils fut dans la suite duc de Verneuil, & mourut sans enfans en 1682. Sa mere & ses complices obtinrent leur pardon. Cette femme intrigante & hautaine mourut en 1633, à 54 ans, peu estimée & peu regrettée.

VERNEY, (Guichard-Joseph du) membre de l'académie des sciences & professeur d'anatomie au jardin-royal, naquit à Feurs en Forez, l'an 1648, d'un médecin. Il vint de bonne heure à Paris, & fut produit à la cour, où il donna

des leçons d'anatomie au grand dauphin. Il mourut à Paris en 1730, à 82 ans. On a de lui : I. Un excellent *Traité de l'organe de l'Ouie*, Paris 1683, in-12, Leyde 1731; en allemand, Berlin 1732; en latin, Nuremberg 1684, in-4°. Les planches de la premiere édition sont bien exécutées. II. *Traité des maladies des Os*, Paris 1751, 2 vol. in-12. III. *Œuvres Anatomiques*, Paris 1761, 2 vol. in 4°. Ces deux ouvrages posthumes ont été publiés par Senac. IV. Grand nombre de *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie. C'étoit un homme très-vif, mais très-bon. Il étoit passionné pour son art. Quelque tems avant sa mort, il avoit entrepris un ouvrage sur les insectes, qui l'obligeoit à des soins très-pénibles. Malgré son grand âge, il passoit des nuits dans les endroits les plus humides du jardin, couché sur le ventre, sans oser faire aucun mouvement, pour découvrir les allures & la conduite des limaçons. Sa santé en souffroit ; mais il auroit encore plus souffert de rien négliger. Sa religion alloit jusqu'à la piété la plus fervente, & il se reprochoit d'être trop occupé de sa profession, de crainte de ne l'être pas assez de l'Auteur de la nature.

VERNULÆUS, (Nicolas) né à Robelmont dans le duché de Luxembourg, le 10 avril 1583, mort à Louvain vers 1649, obtint une place de professeur en l'université de cette derniere ville ; & fut décoré du titre de conseiller & historiographe de l'empereur Ferdinand III. Vernulæus se fit généralement estimer par les qualités du cœur & de l'esprit. Il étoit assez bon poëte, & l'on voit par ses autres ouvrages, qui sont en très-grand nombre, qu'il entendoit l'histoire, l'antiquité, la philosophie morale & la politique. Les principaux sont : I. Une *Histoire de l'Université de Louvain* en latin, qui fut ensuite augmentée par Langendonck, Louvain 1667. C'est un tableau plutôt qu'une histoire. On préfere les *Fastes* de Valere-André. II. *Historia Austriaca*, 1651, in-12. Ce n'est qu'un très-petit abrégé. III. *Tragediæ*, 1631. Il en a fait plusieurs, également estimées pour le style & la pureté de langage, qui ne sont point renfermées dans ce recueil. IV. *Institutiones politicæ, morales, œconomicæ*, 3 vol. in-fol. imprimées séparément. V. Un *Recueil de Harangues*, dont on a donné plusieurs éditions. Ces Harangues sont estimées ; le style en est harmonieux, coulant, vif & judicieusement varié, les images agréables & les sujets assez bien choisis. VI. *De Arte dicendi*. La meilleure édition est celle de Nuremberg 1631. Il a laissé des ouvrages manuscrits qui regardent les Romains.

VERON, (François) missionnaire de Paris, entra chez les Jésuites, & en sortit quelque tems après. Il se consacra aux missions, & fut l'instrument du salut de plusieurs pécheurs & d'un grand nombre de Calvinistes. Il mourut saintement en 1649, curé de Charenton. On rapporte qu'après la fameuse conférence qu'il eut à Caen sur la religion avec le ministre Bochart (l'un & l'autre ayant un second bien inférieur en force) un Catholique, qui étoit présent, fit cette réponse à des Huguenots, qui lui en demandoient des nouvelles : » Pour vous dire la vérité, on ne » peut pas assurer que votre savant » soit plus savant que notre savant; mais en récompense, notre » ignorant est dix fois plus ignorant » que votre ignorant ». On a de lui une excellente *Méthode de Controverses*, & sur-tout une *Regle de la Foi Catholique*, & d'autres ouvrages, dont la plupart ont été imprimés en 2 vol. in-fol.

Veron s'étoit d'abord annoncé par un livre d'un titre singulier, intitulé : *Le Bâillon des Jansénistes*, qui ne lui attira pas les éloges du Parti. Son zele pour l'orthodoxie est vif, mais prudent & éclairé. Le but principal de sa *Regle de Foi*, est de mettre un espace bien marqué entre les dogmes & les explications que les théologiens en ont données, ou les additions qu'ils ont osé y faire ; & d'écarter ainsi le genre de confusion que la curiosité ou la suffisance des hommes ont produit dans la science des Chrétiens. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne 1779, 1 vol. in-8°.

VÉRONESE, (Le) peintre célebre, *voyez* CALIARI.

VÉRONIQUE, *Veronica*. On appelle de ce nom une représentation de la face de Notre-Seigneur imprimée sur un linge que l'on garde à S. Pierre à Rome. Quelques-uns croient que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de J. C. après sa mort ; d'autres prétendent, mais sans meilleure preuve, que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur, couvert de sang & de sueur, lorsqu'il montoit au Calvaire. Quoiqu'il en soit, ce linge est appellé *Veronica*, qui signifie vraie image, étant composé de *Vera* & d'*Iconica*, nom latin que l'on trouve dans quelques anciens pour *Icon*. Le sentiment de ceux qui prétendent que Véronique est le nom de la pieuse femme, qu'ils disent avoir essuyé la face du Sauveur, ne paroît appuyé que sur certains tableaux où est représentée une femme tenant la *Véronique* dans ses mains. La fête de la Véronique n'a été instituée dans quelques églises que pour honorer le Sauveur à l'occasion d'une image de sa sainte face. *Voyez* Papebrock (*Act. Sanct. maii*, t. 7, p. 356, & les Notes de Chastelain sur le Martyrologe Romain, p. 101).

VERRATI, (Jean-Marie) carme, natif de Ferrare, mort le 20 juillet 1562, selon son épitaphe que l'on voit à Ferrare ; a composé un *Commentaire* très-long sur les *Evangiles*, & une *Théologie*. Ses ouvrages ont été publiés à Venise en 6 vol. 1571.

VERREPÆUS, célebre humaniste du 16e siecle, né dans la Mairie de Bois-le-Duc, passa toute sa vie à enseigner les belles-lettres, & mourut chanoine de Bois-le-Duc le 10 novembre 1598, âgé de 75 ans. Il a donné un grand nombre d'ouvrages classiques & quelques livres de piété.

VERRÈS, (Caïus Licinius) citoyen romain, après avoir exercé la charge de préteur à Rome & en Sicile avec autant de violence que d'injustice, fut accusé de concussion. Ciceron fit contre lui les six belles Harangues que nous avons. Verrès malgré la confiance qu'il avoit en son argent & dans la protection d'Hortensius, trouva que le parti le plus sûr pour lui, étoit de s'exiler lui-même sans attendre le jugement que l'on devoit prononcer.

VERRIUS FLACCUS, *voyez* FESTUS.

VERROCHIO, (André) peintre, mort en 1488, âgé de 56 ans, réunissoit en lui plus d'une sorte de talens. Il étoit très-habile dans l'orfévrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture & la gravure. Il avoit aussi l'art de fondre & de couler les métaux. Il saisissoit fort bien la ressemblance des choses, & il mit en vogue l'usage de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes & vivantes, pour en faire les portraits. Ce fut à lui que les Vénitiens s'adresserent pour ériger une statue équestre de bronze à Barthélemi de Bergame, qui leur avoit fait remporter plusieurs avantages dans une guerre. Verrochio en fit le modele de cire; mais comme

on lui préféra un autre artiste pour fondre l'ouvrage, il gâta son modele & s'enfuit. Le pinceau de Verrochio étoit dur, & il entendoit très-mal le coloris; mais il possédoit parfaitement la partie du dessin. Il y mit une grande correction, & donna à ses airs de tête beaucoup de grace & d'élégance.

VERSCURING, (Henri) peintre, né à Gorcum en 1627, passa à Rome pour y faire une étude sérieuse de son art. Son goût le portoit à peindre des animaux, des chasses & des batailles. Il réussissoit dans le paysage, & savoit l'orner de belles fabriques. Henri suivit l'armée des états en 1672, y fit une étude de tous ses divers campemens, de ce qui se passe dans les armées, dans les déroutes, dans les retraites, dans les combats; & il tira de ces connoissances les sujets ordinaires de ses tableaux. Son génie étoit vif & facile; il mettoit un grand feu dans ses compositions, il varioit à l'infini les objets; ses figures ont du mouvement & de l'expression, & il a rendu très-bien la nature. Ce peintre étoit recommandable, non-seulement pour ses talens, mais encore pour son esprit & pour ses mœurs. On lui proposa d'occuper une place de magistrature dans sa patrie; honneur qu'il n'accepta, qu'après s'être assuré que cela ne l'obligeroit point de quitter la peinture. Verscuring périt sur la Meuse, d'un coup de vent, à 2 lieues de Dordrecht, en 1690.

VERSÉ, (Noël-Aubert de) né au Mans, de parens catholiques, se fit calviniste, & fut quelque tems ministre de la religion prétendue-réformée à Amsterdam. De protestant il devint socinien; mais il rentra enfin dans l'église catholique vers 1690. Le clergé de France lui donna une pension pour le récompenser de ses ouvrages, qui sont médiocres. On a de lui: I. *Le Protestant pacifique*, ou *Traité de paix de l'Eglise*, dans lequel on fait voir, par les principes des Prétendus-Réformés, que la foi de l'église catholique ne choque point les fondemens du salut, & qu'ils doivent tolérer dans leur communion tous les Chrétiens du monde, les Sociniens & les Quakers mêmes, puisque l'autorité de l'église une fois rejetée, tous les sectaires ont un droit égal de se faire une doctrine à leur guise (*voyez* LENTULUS Scipion, SERVET, &c). II. Un *Manifeste* contre Jurieu, publié en 1687, in-4°, qui avoit attaqué par un *Factum* l'ouvrage précédent, est le meilleur qu'ait fait Aubert de Versé. III. L'*Impie convaincu*, ou *Dissertation contre Spinosa*, Amsterdam 1684, in-8°. IV. *La Clef de l'Apocalypse de S. Jean*, 2 vol. in-12: ouvrage très-inférieur à celui de M. Bossuet, qui a le même objet. V. L'*Anti-Socinien*, ou *Nouvelle Apologie de la Foi Catholique contre les Sociniens*. VI. Le *Tombeau du Socinianisme*, &c. Versé mourut en 1714, avec la réputation d'un esprit ardent, sujet à prendre des travers. Quelques-uns lui attribuent un livre impie, imprimé à Cologne en 1700, in-8°, sous ce titre: *Le Platonisme dévoilé*, ou *Essai touchant le Verbe Platonicien*; mais cet ouvrage est plus vraisemblablement de Souverain. *Voyez* ce mot.

VERSORIS *ou* VERSOIS, (Jourdain Faure, *dit*) religieux, né dans le Dauphiné, abbé de St Jean d'Angeli, fit périr, dit-on, Charles de France, duc de Guyenne, dont il étoit aumônier & confesseur, avec la dame de Monsoreau, maîtresse de ce prince (*voyez* LOUIS XI). On assure que ce fut par une pêche empoisonnée qu'il leur présenta; mais on pourroit douter (dit D. Vaissette, *Histoire de Languedoc*) s'il y avoit alors des pêches en France. Quoi qu'il en soit, cité par Artur de Montauban, archevêque de Bordeaux & commissaire de Sixte IV,

cet abbé refusa de comparoître, & fut déposé par contumace. Il mourut en prison à Nantes, l'an 1472, avec tous les symptômes de poison, la veille du jour où il devoit être jugé. » Louis XI, qu'on soupçonna » (dit d'Argentré) d'être l'auteur » de la mort de son frere, fit périr ainsi l'instrument de son crime, » pour en assurer le secret. »

VERSOSA, (Jean) né à Sarragosse en 1528, professa la langue grecque à Paris, & accompagna Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint au concile de Trente. Il fut ensuite envoyé à Rome pour faire la recherche des pieces & des principes qui établissoient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince étoit en possession. Il mourut dans cette ville en 1574, à 46 ans. Il avoit du goût & du talent pour la poésie latine. On a de lui des Vers héroïques & des Vers lyriques, dans lesquels on ne voit rien de fort extraordinaire. Ses *Epîtres* ont été plus estimées ; mais il ne faut pas les comparer, comme on a fait, à celles d'Horace.

VERSTEEG, *voyez* STEEG.

VERSTEGANUS ou VERSTHEGEN, (Richard) né à Anvers, florissoit sur la fin du 16e siecle On a de lui : I. *Theatrum crudelitatum hæreticorum*, Anvers 1592, in-4° ; ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose & de très-beaux vers latins. On y voit de quelle maniere des nations qui ne cessent de déclamer contre l'inquisition & la sévere justice d'un duc d'Albe, ont traité les Catholiques ; & combien la cruauté des Hurons & des Algonquins envers leurs prisonniers, le cede à celle que les sectaires ont exercée envers les partisans, & sur-tout envers les ministres de la foi antique. II. *Antiquitates Belgicæ*, Anvers 1613, in-12. Il y soutient que S. Willebrod n'a pas seulement prêché la foi chez les Frisons, mais qu'il est aussi l'apôtre de la Flandre & du Brabant. III. *Antiquitates Britannicæ*, 1606, où il tâche de prouver que les Anglois tirent leur origine des Belges.

VERT, (Dom Claude de) religieux de l'ordre de Cluni, naquit à Paris en 1645. Après son cours d'études qu'il fit à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies ecclésiastiques se font à Rome, il résolut dès-lors d'en chercher l'origine, & c'est aux réflexions qu'il fit dès ce tems-là, qu'on doit son travail sur cette matiere. De retour en France, il acquit l'estime & la confiance des premiers supérieurs de son ordre, par une piété exemplaire, jointe à une érudition rare. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, & parut avec éclat dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbaye de Cluni, & nommé avec dom Paul Rabusson sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le bréviaire de leur ordre (*voyez* RABUSSON). Cet ouvrage parut en 1686, & malgré les critiques de Thiers, il a été une source abondante, où les auteurs des bréviaires postérieurs ont puisé. Les services de dom de Vert lui mériterent, en 1694, le titre de vicaire général du cardinal de Bouillon, & l'année d'après on le nomma au prieuré de S. Pierre d'Abbeville. Ce savant avoit publié, en 1689, la Traduction de la *Regle de S. Benoît*, faite par Rancé, abbé & réformateur de la Trappe ; & il y joignit une préface & des notes courtes, mais savantes. Son dessein étoit de faire un plus long commentaire. Cet ouvrage même étoit presqu'achevé & imprimé in-4° à Paris, chez Muguet, jusqu'à l'explication du 48e chapitre de la Regle, lorsque l'auteur fut obligé de quitter Paris pour les affaires de son ordre. Il fut long-

tems sans donner de ses nouvelles à son libraire, qui, le croyant mort, déchira les feuilles déja imprimées, & c'est par-là que le public s'en est trouvé privé. En 1690, dom de Vert publia sa *Lettre* à Jurieu, où il défend les cérémonies de l'église contre le mépris que ce ministre avoit montré pour elles. Enfin l'ouvrage par lequel il est le plus connu, est son *Explication simple, littérale & historique des Cérémonies de l'Eglise*, en 4 vol. in-8°. Le 1er volume parut en 1697, & le 2e en 1698; mais les 3e & 4e n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur. Quoique presque toutes ses explications soient aussi ingénieuses que naturelles, quelques-unes paroissent tirées de trop loin, & prennent les traits de son imagination; on desireroit plus d'ordre dans l'arrangement des matériaux, & quelquefois plus d'exactitude dans le rapport des faits. Son style est simple & net. Les deux premiers volumes furent réimprimés en 1720, avec des corrections. L'auteur termina sa carriere en 1708, à 63 ans. C'étoit un homme d'un caractere grave & d'un esprit solide. Il avoit de la douceur & de la politesse. Son air ouvert & ses manieres polies le faisoient aimer même de ceux qu'il étoit obligé de reprendre & de contredire. Ses ouvrages prouvent ses profondes recherches.

VERTH, (Jean de) général allemand, se distingua dans la guerre que la maison d'Autriche soutint contre les Suédois, les François & les Protestans d'Allemagne. Il eut divers succès. Après avoir ravagé la Picardie, il marcha vers Paris; mais il fut fait prisonnier par Turenne, & devint le sujet des vaudevilles de Paris qui l'ont rendu célèbre parmi le peuple françois.

VERTOT D'AUBŒUF, (René-Aubert de) né au château de Bennetot en Normandie, l'an 1655, d'une famille bien alliée, entra chez les Capucins malgré l'opposition de ses parens. Sa santé ayant été dérangée par les austérités de cet ordre, il passa en 1677 chez les chanoines-réguliers de Prémontré. Las de vivre dans des solitudes, il vint à Paris en 1701, & prit l'habit ecclésiastique. On appella ces différens changemens, *les révolutions de l'abbé de Vertot*. Il fut associé en 1705 à l'académie des belles-lettres. Ses talens lui firent des puissans protecteurs. Il fut honoré des titres de secretaire des commandemens de madame la duchesse d'Orléans Bade-Baden, de secretaire des langues chez M. le duc d'Orléans, & il eut un logement au palais-royal. Le grand-maître de Malte le nomma en 1715 historiographe de l'ordre, l'associa à tous ses privileges, & lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvu de la commanderie de Santeny. On assure qu'il avoit été nommé pour être sous-précepteur du roi Louis XV; mais que des raisons particulieres le priverent de cet honneur, dont il étoit si digne par ses connoissances & son esprit. L'abbé de Vertot passa les dernieres années de sa vie dans de grandes infirmités, au milieu desquelles il mourut, âgé de près de 80 ans, en 1735. Son imagination étoit brillante dans sa conversation comme dans ses écrits. Ami fidele, sincere, officieux, empressé à plaire, il avoit autant de chaleur dans le cœur que dans l'esprit. Ses principaux ouvrages sont: I. L'*Histoire des Révolutions de Portugal*, Paris 1689, 1 vol. in-12; bien écrite, mais composée sur des Mémoires infideles. II. L'*Histoire des Révolutions de Suede*, où l'on voit les changemens arrivés dans ce royaume au sujet de la religion & du gouvernement, 1696, en 2 vol. in-12. On ne sauroit mieux peindre, que l'abbé de Vertot le fait dans ce livre; mais ses cou-

leurs & ses portraits tiennent du roman. Olof Celsius a donné une *Continuation* de cette Histoire, en suédois, qui a été traduite par Genet, Paris 1777, 2 vol. in-12. III. L'*Histoire des Révolutions Romaines*, en 3 vol. in-12. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. IV. L'*Histoire de Malte*, 1727, en 4 vol. in-4°, & en 7 vol. in-12. Le style en est plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, & on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. V. *Traité de la Mouvance de Bretagne*, plein de paralogismes & d'erreurs. VI. *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12. VII. Plusieurs savantes Dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. L'abbé de Vertot peut être regardé comme le Quinte-Curce françois. Il a le style brillant & léger, une narration vive & ingénieuse. Il possede l'art d'attacher le lecteur, & d'intéresser en faveur de ses personnages; mais comme la connoissance qu'il avoit des hommes & des affaires étoit fort bornée, ses portraits sont peu réfléchis. Les papes sont souvent peints très-peu favorablement. Son imagination le domine, & il manque presque toujours du côté des recherches.

VERTU, divinité allégorique, fille de la Vérité. On la représente sous la figure d'une femme simple, vêtue de blanc, assise sur une pierre quarrée. Et lorsqu'on la considere comme la Force, on la représente sous la figure d'un vieillard grave, tenant en sa main une massue.

VERTUMNE, dieu de l'Automne; & selon d'autres, des pensées humaines & du changement. Il pouvoit prendre toutes sortes de figures. Il s'attacha fort à la déesse Pomone, & prit la figure d'une vieille, pour lui conseiller d'aimer. L'ayant persuadée, il se nomma. Lorsqu'ils furent dans un âge avancé, il se rajeunit avec elle, & ne viola jamais la foi qu'il lui avoit promise.

VERTUS, (Jean de) secretaire-d'état sous Charles V, est un de ceux à qui on attribue le *Songe du Vergier*, 1491, in-folio, & dans les *Libertés de l'Eglise Gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. Quelques-uns pensent qu'il est de Louvieres & d'autres de Maisieres; mais il y a de fortes raisons de croire que Raoul de Presles en est le véritable auteur. Cet ouvrage fut enfanté contre la cour de Rome, vers l'an 1374, par ordre de Charles V, roi de France, à qui il est dédié. On croit qu'il fut écrit en latin, ou du moins traduit en cette langue presqu'aussi tôt qu'il parut.

VERVILLE, *voyez* BEROALD.

VERULAM, (le Baron de) *voy.* BACON.

VERULANUS, *voyez* SULPITIUS.

VERUS, (*Lucius Celonius Commodus*) empereur romain, étoit fils d'Ælius & de Domitia Lucilla. Il n'avoit que 7 ans, lorsqu'Adrien qui avoit adopté son pere, nommé aussi *Lucius Verus*, fit adopter le fils par Antonin. Après la mort de ce dernier, Marc-Aurele, ayant été proclamé empereur exclusivement, prit de son gré pour collegue Lucius Verus, dont il ne pouvoit ignorer les mauvaises qualités, & lui donna sa fille Lucille en mariage. Verus ayant été envoyé en Orient contre les Parthes, ne prit aucune part aux opérations de la guerre, & fut uniquement occupé de ses plaisirs; les Parthes furent cependant défaits par ses généraux l'an 163 de J. C. & il entra triomphant à Rome avec Marc-Aurele. Six ans après il mourut d'apoplexie à Altino, à 39 ans. Verus étoit très-dissolu dans ses mœurs & dans ses discours; il affectoit un air grave & sévere, portoit une barbe

très-longue, tandis qu'il se livroit aux plus infames voluptés ; il vouloit paroître philosophe, & étoit toujours environné de gens qui le paroient de ce nom : ce qui prouve que l'accommodante philosophie se fait à toutes sortes de systêmes, & donne sa sanction à plus d'une sorte de morale. Il étoit d'ailleurs gouverné par ses affranchis, qui étoient très-vicieux & très-méchans. Marc-Aurele resta par-là seul dans l'exercice de la puissance impériale ; son collegue oisif & voluptueux ne gardoit de l'autorité, que ce qu'il lui en falloit pour satisfaire ses penchans. Après la mort de ce monstre Marc-Aurele en fit un dieu.

VERWEY, (Jean) savant humaniste hollandois, connu aussi sous le nom de *Phorbaus*, né vers le milieu du dix-septieme siecle, fut recteur du college de Goude, puis de l'école latine à La Haye & professeur en langue grecque. Il mourut vers l'an 1690. Nous avons de lui : I. *Medulla Aristarchi Vossiani*, 1670 ; c'est une grammaire latine tirée principalement de Vossius. II. *Nova via docendi Græca*, Goude 1684, & Amsterdam 1710, in-8°. C'est une des meilleures grammaires grecques que nous ayions. Il y a réuni tout ce qu'il y avoit de plus utile dans les grammaires publiées avant la sienne ; il est malgré cela court & méthodique.

VESAL, (André) célebre médecin, natif de Bruxelles, & originaire de Wesel, dans le duché de Cleves, fit une étude particuliere de l'anatomie. Il l'enseigna avec une réputation extraordinaire à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise & à Padoue. L'empereur Charles-Quint & Philippe II, rois d'Espagne, l'honorerent du titre de leur médecin. Vesal ayant fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme espagnol que l'on croyoit mort, & qui étoit encore vivant, les parens indignés de l'imprudente méprise de Vesal, lui intenterent un procès criminel ; & peut-être auroit-il été condamné comme assassin, si le roi d'Espagne pour les appaiser, ne l'eut obligé de faire le pélerinage de la Terre-Sainte. Vesal passa en Chypre, & delà à Jerusalem. Le sénat de Venise le rappella pour remplir la place de Fallope, professeur à Padoue ; mais à son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'isle de Zante, où il mourut de faim & de misere en 1564, à 58 ans. On a de lui un Cours d'Anatomie en latin, sous le titre de *Corporis humani Fabrica*, avec de belles planches, dont les dessins sont, à ce que l'on croit, du Titien ; Bâle 1543, in-folio, Anvers 1572, in-fol. & Leyde 1725, 2 vol. in-folio. Cette derniere édition, augmentée & corrigée, est due à Boerhaave.

VESALIENSIS, *voyez* WESEL.

VESPASIEN, (*Titus-Flavius*) empereur romain, naquit dans une petite maison de campagne près de Riti, l'an 9e de J. C., d'une famille fort obscure. Il ne rougissoit point d'avouer sa naissance, & se moquoit de ceux qui, pour le flatter, lui donnoient des ancêtres illustres. Sa valeur & sa prudence, & sur-tout le crédit de Narcisse, affranchi de Claude, lui procurerent le consulat. Il suivit Néron dans son voyage de la Grece ; mais il encourut la disgrace de ce prince, pour s'être endormi pendant qu'il récitoit ses vers. Les Juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, & lui donna une armée pour les remettre à leur devoir. Il fit la guerre dans la Palestine avec succès, défit les rebelles en diverses rencontres ; prit Ascalon, Jotapat, Joppé, Gamala, & diverses autres places. Il se prépara à mettre le siege devant Jerusalem, mais il ne prit point cette ville ; la gloire en étoit réservée à Titus son fils, qui s'en rendit maître

quelque tems après. Vitellius étant mort, il fut salué empereur à Alexandrie par son armée, l'an 69 de J. C. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès & les insolences désoloient les villes & les provinces. Il eut soin sur-tout de remédier à la mollesse, l'écueil de la discipline militaire. Un jeune officier, qu'il avoit honoré d'un emploi considérable, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton sévere : *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence.* La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'état ; il abrégea les procédures, il rendit inutiles les artifices de la chicane par d'excellentes loix. Après avoir travaillé lui-même à cet édifice, il embellit Rome & les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues, & les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes, fit des grands chemins, & pourvut à la sûreté des provinces frontieres. Il n'étoit point ambitieux de ces grands titres, dont plusieurs de ses prédécesseurs étoient si jaloux. Il refusa même long-tems celui de *Pere de la Patrie*, qu'il méritoit à si bon droit. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace, Roi des Rois, à Vespasien* ; au lieu de réprimer cet orgueil, il lui répondit simplement : *Flave Vespasien à Arsace, Roi des Rois.* Il permettoit à ses amis de le railler ; & lorsqu'on affichoit des plaisanteries sur lui, il en faisoit afficher aussi pour y répondre. Les usuriers, ressource cruelle de la jeunesse qui empruntoit d'eux à un intérêt exorbitant, causoient la ruine de plusieurs maisons. Il ordonna que quiconque auroit prêté à un enfant de famille à un gros intérêt, ne pourroit, quand la succession seroit ouverte, répéter ni l'intérêt, ni le principal : loi qui auroit été plus sage encore si elle avoit regardé ce prêt sans égard à la quantité de l'intérêt. Ennemi du vice, il fut le rémunérateur de la vertu. Il fit fleurir les arts & les sciences, par ses libéralités envers ceux qui y excelloient, ou qui y faisoient des progrès ; & il destina aux seuls professeurs de rhétorique 100,000 sesterces, payables annuellement sur le trésor de l'empire. Le repos public fut troublé par les philosophes, dont l'insolence étoit extrême & les principes dangereux. Helvidius Priscus se distingua sur-tout en déclamant contre la monarchie, & joignant les faits aux paroles, il causa une émeute, pour se faire un parti ; « comme si le but de la philosophie (dit Tillemont) étoit de troubler les états, soulever le peuple & décrier ceux qui les gouvernent ». Les Stoïciens qui étoient alors dans Rome, & Demetrius le Cynique, à l'imitation d'Hélvidius, souleverent tellement le peuple que Vespasien les chassa tous, excepté Musonius Rufus. D'autres empereurs, entr'autres Domitien l'an 94, Adrien vers 124, furent obligés de renouveller cette proscription. « Ces princes (dit Suétone) en chassant les philosophes, ne faisoient que se conformer à d'anciennes loix portées contr'eux ». Effectivement, dès l'an 160, avant l'ère vulgaire, ils avoient été bannis de Rome par un décret du sénat, & le préteur, M. Pomponius, fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville ; « parce qu'on les regardoit (disent les historiens) comme des discoureurs dangereux, qui, en raisonnant sur la vertu, en renversoient les fondemens, & comme capables, par leurs vains sophismes, d'altérer la simplicité des mœurs anciennes, & de répandre parmi la jeunesse des opinions funestes à la patrie ». Ce fut sur les mêmes principes & par les mêmes raisons que le vieux Caton fit congé-

dier promptement trois ambassadeurs philosophes (*voyez* LUCIEN, ZÉNON, &c). Vespasien avoit pour les savans utiles autant d'égards qu'il avoit pris de haine contre les philosophes. Il donnoit des pensions, ou accordoit des gratifications à ceux qui faisoient des découvertes, ou qui perfectionnoient les arts méchaniques, qui étoient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une maniere de faire transporter, à peu de frais, dans le Capitole, des colonnes d'une pesanteur prodigieuse; Vespasien paya en prince l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : *Il faut*, dit-il, *que les pauvres vivent.* L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée & la Comagene, il assujettit encore les royaumes de Lycie & de Pamphylie en Asie, qui jusqu'alors avoient eu leurs rois particuliers, & les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe & la Thrace en Europe eurent un pareil sort. Les isles de Rhodes & de Samos, la ville de Bizance, & d'autres aussi considérables, furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenoit de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avoit marqué beaucoup d'avidité pour l'argent; il n'en témoigna pas moins sur le trône. Un esclave à qui il refusa de donner la liberté gratuitement, tout empereur qu'il étoit, lui dit : *Le renard change de poil, mais non de caractere.* Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que, par délibération publique, on avoit destiné un million de sesterces (125000 liv.) à lui ériger une statue colossale : *Placez-la ici sans perdre de tems*, leur dit-il, en présentant sa main formée en creux; *voici la base toute prête*... Vespasien achetoit souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Une partie de ses extorsions fut attribuée à Cénis, une de ses concubines. Cette femme avoit l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état; elle vendoit les charges & les commissions à ceux qui les sollicitoient, les absolutions aux accusés innocens ou coupables, & les réponses mêmes de l'empereur. On imputoit encore à Vespasien d'employer à dessein dans les finances, les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seroient enrichis. Ce prince ne regardoit les financiers que comme des éponges, qu'il vouloit presser après qu'elles se seroient remplies. Titus son fils n'approuvant point je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la premiere somme qu'on en avoit retirée, en lui demandant : *Cet argent sent-il mauvais?*.. La derniere maladie de Vespasien, fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement; & il répondoit aux représentations qu'on lui faisoit sur cela, qu'*il falloit qu'un empereur mourut debout.* Comme il sentoit que sa fin approchoit : *Je sens*, dit-il en faisant allusion au sacrilege orgueil des empereurs & à l'adulation impie des Romains, *je sens que je vais bientôt devenir dieu.* Il mourut âgé de 70 ans, l'an 79 de J. C., dans le même lieu où il étoit né, après un regne de dix années. Outre sa passion pour les femmes & pour l'argent, l'histoire lui reproche des traits de dureté & même de cruauté (*voyez* SABINUS). Comparé néanmoins à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome, il peut être considéré comme un prince doux & modéré.

VESPUCE, *voyez* AMERIC.

VESTA : la plupart des auteurs donnent ce nom à Cybele, parce qu'elle étoit aussi la déesse du feu. Il y en a beaucoup qui croient qu'il y a eu deux Vesta, l'une femme du Ciel, & l'autre femme de Sa-

turne. Si l'on regarde Cybele comme déesse du feu, on l'appelle Vesta. Il n'appartenoit qu'à des vierges de célébrer ses mysteres, & leur unique soin étoit de ne jamais laisser éteindre le feu dans ses temples. Quand elles le laissoient éteindre, ou quand elles manquoient à leur vœu de virginité, elles étoient condamnées à être enterrées toutes vives. On les appelloit *Vestales.* Martial, Stace, & bien d'autres auteurs, en réduisant à rien la chasteté de ces vierges fameuses, leur rendent pleinement justice. Butétius, esclave d'un chevalier romain, déclara que son maître, ainsi que bien d'autres, avoient pendant long-tems abusé de trois Vestales. Domitien en avoit fait punir trois autres pour le même crime. Antonin Caracalla en fit mourir quatre. Lucius Cassius, prêteur romain, en fit enterrer toutes vives trois qui s'étoient livrées aux plus grands désordres, & qui voulant envelopper dans leur crime un nombre considérable de citoyens honnêtes, mirent le trouble dans Rome. Minutius Felix, en parlant de ces vierges destinées au culte de Vesta, disoit que si le plus grand nombre échappoit au supplice, ce n'étoit pas qu'elles fussent plus chastes que les autres; mais que plus heureuses dans leurs crimes, elles avoient eu l'art de les cacher.

VETRANION, général de l'armée romaine sous Constance, né dans la haute Mœsie, avoit vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le pere des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie, le 1*er* mai 350. Magnence s'étoit révolté dans le même tems. Constance marcha contre l'un & l'autre; & ayant eu une entrevue avec Vetranion dans la Dace, il le traita d'abord en souverain, & le détermina ensuite à quitter le trône. Vetranion obtint de grands biens, pour qu'il pût mener une vie convenable au titre qu'il avoit porté. Il se retira à Prose en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété & de bonnes œuvres. Il avoit régné environ six mois. On remarquoit en lui cette simplicité & cette grandeur d'ame qui sont si fort au-dessus des splendeurs humaines; mais il étoit si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire, il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

VETTORI, *voyez* VICTORIUS.

VETURIE, mere de Coriolan, fut envoyée vers son fils qui assiégeoit Rome, avec Volumnia sa femme & ses 2 enfans. Le vainqueur avoit été jusqu'alors insensible aux prieres; mais dès qu'il apperçut sa mere: » O patrie (s'écria-» t-il) vous m'avez vaincu, & vous » avez désarmé ma colere, en em-» ployant les prieres de ma mere, » à qui seule j'accorde le pardon » de l'injure que vous m'avez » faite »; & aussi-tôt il cessa ses hostilités sur le territoire romain.

VIALART, (Charles) *voyez* CHARLES de S. Paul.

VIALART, (Felix) évêque de Châlons, né à Paris en 1613, & mort en 1680, contribua beaucoup à la paix de Clément IX (*voyez* ce mot). On a de lui un *Rituel*, des *Mandemens* & des *Instructions Pastorales.*

VIARD *ou* WIARD, chartreux à Lugny, mort au commencement du 13*e* siecle, se retira dans une solitude à 4 lieues de Langres. Un grand nombre de disciples, auxquels il imposa une regle très-austere, approuvée par Innocent III, vinrent se ranger sous sa discipline. Les habitans du voisinage donnerent à ce monastere le nom de *Val-des-Choux*, devenu chef-d'ordre, & réuni depuis quelques années à l'abbaye de Sept-Fons, maison réformée comme la Trappe; aujourd'hui il a repris son ancien & véritable nom de *Val-saint-Lieu.*

VIAS, (Balthasar de) poëte latin, né à Marseille l'an 1587, mourut dans la même ville en 1667. Il marqua dès son enfance une inclination particuliere pour les muses latines, qu'il cultiva dans toutes les situations de sa vie. En 1627, il fut fait consul de la nation françoise à Alger: emploi qu'occupoit son pere, & qu'il remplit avec le plus grand applaudissement. Le roi le récompensa de son zele par les places de gentilhomme ordinaire & de conseiller-d'état. Ses ouvrages sont: I. Un long *Panégyrique de Henri IV*. II. Des Vers élégiaques. III. Des Pieces intitulées *les Graces*, ou *Charitum libri tres*, Paris 1660, in-4°. IV. *Sylvæ regiæ*, Paris 1623, in-4°. V. Un *Poëme sur le Pape Urbain VIII*, &c. Il y a dans ces différentes pieces, de l'esprit, du goût, de la facilité; son style est quelquefois obscur par un usage trop fréquent de la fable, & l'auteur ne sait pas s'arrêter où il faudroit. A la qualité de poëte, il joignit celles de jurisconsulte & d'astronome; il avoit formé un cabinet curieux de médailles & d'antiques, qui lui donna la réputation d'*amateur*.

VIAUD, *voyez* THÉOPHILE.

VIBIUS PANSA, (Cajus) consul romain, ami de Cicéron & de César, fut tué avec son collegue Hirtius à la bataille de Modene, qu'ils gagnerent avec Octave contre Antoine. *Voyez* HIRTIUS.

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, adressa à son fils Virgilien un *Dictionnaire Géographique*, où il parloit des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts & des nations. Bocace a depuis travaillé sur le même sujet; & quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit Vibius Sequester, il ne le cite cependant jamais. On trouve le *Dictionnaire* de Vibius avec Pomponius Mela; & séparément 1575, in-12, édition donnée par Josias Simler, & enfin à Roterdam 1711, in-8°.

VIC, (Enée) natif de Parme, se distingua parmi les antiquaires du 16e siecle. On a de lui les *XII Césars*, & d'autres Médailles gravées proprement, Paris 1619, in-4°. Cet antiquaire manquoit de discernement; il a publié plusieurs médailles fausses.

VIC, (Dom Claude) bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Soreze, petite ville du diocese de Lavaur. Il professa d'abord la rhétorique dans l'abbaye de St-Sever, en Gascogne. Ses supérieurs instruits de sa capacité, l'envoyerent à Rome en 1701, pour y servir de compagnon au procureur-général de sa congrégation. Ses connoissances, sa politesse, la douceur de son caractere & la pureté de ses mœurs, lui concilierent la bienveillance du pape Clément XI, de la reine de Pologne & de plusieurs cardinaux. On le rappella en France en 1715, & il fut choisi avec dom Vaissette pour travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le 1er vol. de ce savant ouvrage étoit imprimé, lorsqu'il mourut à Paris en 1734, à 64 ans, après avoir été nommé procureur-général de sa congrégation à Rome. On a encore de lui une *Traduction* latine *de la Vie de dom Mabillon*, par Ruinart. Cette version fut imprimée à Padoue en 1714.

VICAIRE, (Philippe) doyen & ancien professeur de théologie dans l'université de Caen, sa patrie, curé de S. Pierre de la même ville, naquit le 24 décembre 1689, & mourut le 7 avril 1775. Il parut dans l'université, lorsque les querelles du Jansénisme y étoient dans la plus grande effervescence. Son attachement à la Bulle *Unigenitus* ne fut pas équivoque; ce qui le mit en but aux gens du Parti qui ne l'épargnerent point. Il ne fit pas moins paroître de zele pour la

réunion des Protestans à l'église catholique, & gouverna sa paroisse avec prudence. Nous avons de lui: I. *Discours sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin*, Caen 1729, in-4°. II. *Oraison funebre de M. le Cardinal de Fleury*, 1743, in-4°. III. *Demandes d'un Protestant faites à M. le Curé de ***, avec les réponses*, 1766, in-12. IV. *Exposition fidelle & Preuves solides de la Doctrine Catholique, adressées aux Protestans*, &c, Caen 1779, 4 vol. in-12.

VICECOMÈS *ou* VICOMTI, (Joseph) né à Milan vers la fin du 16*e* siecle, fut choisi par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler dans la fameuse bibliotheque ambrosienne, fondée à Milan par ce savant prélat. Vicecomès, Rusca, Collius, &c, avoient mérité, par leur capacité, ses regards, & afin que ses bibliothécaires ne fussent pas oisives, il leur distribua à chacun les matieres qu'ils devoient traiter. Le premier eut pour lot les rits eccléfiastiques. Il remplit sa tâche avec érudition, par un ouvrage imprimé à Milan en 4 vol. in-4°, sous ce titre: *Observationes Ecclesiasticæ, de Baptismo, Confirmatione & de Missa*. Cet ouvrage rare, ainsi que tous ceux appellés Ambrosiens, parut en différentes années: le 1*er* vol. en 1615, le 2*e* en 1618, le 3*e* en 1620, & le 4*e* en 1626. Le dernier contient ce qui regarde les cérémonies de la messe. L'auteur a eu soin de rassembler dans cet ouvrage, tout ce qu'on peut dire de plus curieux sur cette matiere. Les anciens rits usités pendant le sacrifice, & ceux qui leur servent de préparation, y sont détaillés avec étendue. Il est auteur de quelques autres ouvrages moins considérables.

VICENTE, (Gilles) fameux dramatiste du 16*e* siecle, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, eut la facilité du poëte latin. Il a servi de modele à Lopès de Vega & à Quevedo. Ses Ouvrages dramatiques virent le jour à Lisbonne en 1562, in-fol. par les soins de ses enfans, héritiers des talens poétiques de leur pere. Cette collection partagée en 5 liv. comprend dans le 1*er* toutes les Pieces du genre pieux; dans le 2*e* les Comédies; dans le 3*e* les Tragi-Comédies; dans le 4*e* les Farces, & dans le 5*e* les Pantomines.... Vicente écrivoit facilement, mais sans correction & sans goût. Son sel étoit fade pour tout ce qui n'étoit pas peuple. On prétend néanmoins qu'Erasme apprit exprès le portugais pour lire ses ouvrages.

VICHARD DE ST-RÉAL, *voy.* RÉAL.

VICOMTI, *voyez* VICECOMÈS.

VICTOIRE *ou* NICÉ, déesse du Paganisme, avoit un temple à Athenes, & un autre à Rome. Elle étoit fille de la déesse Stix & du géant Pallas. On la représente sous la figure d'une jeune fille toujours gaie, avec des ailes, tenant d'une main une couronne d'olivier & de laurier, & de l'autre, une branche de palmier. Les Athéniens ne donnoient point d'ailes à leur déesse Victoire, comme pour l'empêcher par-là de s'éloigner d'eux. Les fêtes ou réjouissances qu'on donnoit après ses faveurs, s'appelloient *Nice-teria*.

VICTOIRE, *voyez* VICTORINE.

VICTOIRE DE BAVIERE, dauphine de France; *voyez* MARIE-Christine-Victoire.

VICTOR, *voyez* AURELIUS VICTOR.

VICTOR, (S.) d'une illustre famille de Marseille, se signala dans les armées romaines jusqu'à l'an 303, qu'il eut la tête tranchée pour la foi de J. C. Les fameuses abbayes de S. Victor à Marseille & à Paris, ont été fondées sous son invocation.

VICTOR I, (S.) africain, mont

sur la chaire de S. Pierre après le pape Eleuthere, le 1er juin 193. Il y eut de son tems un grand différend dans l'église pour la célébration de la fête de Pâque. Il décida qu'on devoit toujours la célébrer le dimanche après le 14e jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques, ni schismatiques, ceux qui observoient une pratique contraire, jusqu'à ce que la question eût été décidée par le concile de Nicée (*voy.* IRENÉE). Les Montanistes essayerent de se mettre bien dans l'esprit de ce pape; & pour cet effet ils lui envoyerent des présens accompagnés de déclarations catholiques en apparence; trompé par l'extérieur de leurs vertus & la sévérité de leur morale, il avoit dressé des lettres de communion; mais Praxeas qui dans la suite fut hérésiarque lui-même, ne l'eut pas plutôt informé du véritable état des choses, qu'il refusa leurs présens & révoqua ses lettres de paix. Ce fait est attesté par Tertullien (*Lib. contra Praxeam*) qui étoit lui-même montaniste. Il ne nomme point le pape. Cave & quelques autres écrivains pensent que ce pape étoit Eleuthere; mais d'autres critiques soutiennent que c'est Victor I (*voyez* Tillemont & Ceillier sur Victor). Le pape Victor scella de son sang la foi de J. C. sous l'empire de Sévere, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Epîtres*, & S. Jerôme le compte le premier parmi les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit en latin.

VICTOR II, appellé auparavant *Gebehard*, évêque d'Aichstadt en Allemagne, devint pape après Léon IX, le 13 avril 1055. Hildebrand, soudiacre de l'église romaine, avoit été envoyé (au rapport de Léon d'Ostie, *lib.* 2, *cap.* 90) par le clergé de cette église, pour demander à l'empereur Henri III, qu'il consentît que l'évêque d'Aichstat, son conseiller & son parent, fut élevé sur le siege de Rome: l'empereur eut de la peine à consentir qu'il fut éloigné de sa cour, parce qu'il l'affectionnoit beaucoup; mais l'envoyé vint à bout de vaincre sa résistance & celle de l'évêque qu'il emmena avec lui à Rome, où Gebehard fut reconnu d'un consentement unanime. Martin de Pologne dit que c'est par la faveur de l'empereur qu'il obtint la tiare; mais on sait qu'on ne peut guere se fier à cet auteur. Ce pape illustra le trône pontifical par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques, dans un concile qu'il tint à Florence; envoya Hildebrand en France, en qualité de légat; & tint un concile à Rome l'an 1057. Son zele pour la discipline, lui attira la haine de quelques mauvais ecclésiastiques. Un soudiacre attenta à sa vie, & mit du poison dans le calice; mais le pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. Baronius dit qu'il mourut à Florence, & cite Léon d'Ostie (*Chronique du Mont-Cassin*): mais cet auteur ne dit nullement cela. On croit cependant qu'il mourut dans la Toscane, en 1057, laissant vacans le trône pontifical & le siege d'Aichstat qu'il avoit aussi gardé jusqu'à sa mort.

VICTOR III, appellé auparavant Didier, étoit cardinal & abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut placé, malgré sa résistance, sur la chaire de S. Pierre, le 14 mai 1086. Il assembla, au mois d'août de l'année suivante, un concile des évêques de la Pouille & de la Calabre à Bénévent; il y prononça la déposition de l'anti-pape Guibert, qui vouloit toujours se maintenir à Rome, & renouvella le décret contre les investitures. Victor tomba malade pendant ce concile; il se fit transporter au Mont-Cassin où il mourut au milieu de ses freres le 16 septembre 1087. Quelques auteurs, entr'autres S. Antonin,

Stella, Caranza disent qu'il mourut du poison qui lui fut donné par des ministres de l'empereur Henri IV. Gregoire VII l'avoit désigné pour son successeur. Victor ressembloit à ce pontife par ses vertus. Il s'étoit principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui des *Epîtres*, des *Dialogues*, & un *Traité des Miracles de S. Benoît*, dans la Bibliotheque des Peres. Urbain II lui succéda. —Il ne faut pas le confondre avec l'antipape VICTOR, nommé l'an 1138, après la mort d'Anaclet, & qui presqu'aussi-tôt quitta le siege qu'il avoit usurpé. *Voyez* INNOCENT II.

VICTOR DE VITE *ou* D'UTIQUE, étoit évêque de Vite dans la Byzacene en Afrique. Le roi Hunneric, prince arien, alluma une persécution contre les Catholiques, pendant laquelle Victor eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque écrivit, vers l'an 487, l'*Histoire* de cette persécution, & mourut vers l'an 490. Son ouvrage (donné au public par le P. Chifflet, Dijon 1665, in-4°, & par dom Ruinart, Paris 1694, in-4°) peut servir non-seulement pour l'histoire de l'église, mais même pour celle des Vandales. Beatus Rhenanus en donna la premiere édition à Bâle en 1535. Elle est écrite d'un style simple, mais correct, & attache singuliérement le lecteur; Arnaud d'Andilly l'a traduite en françois. Il raconte que Hunneric avoit fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs Catholiques, qui parlerent encore après l'exécution. » Si quelqu'un » en doute (dit le saint évêque) » qu'il aille à Constantinople, & » il y trouvera entr'autres un sou- » diacre nommé *Reparat*, qui » parle nettement, sans aucune » peine, & qui par cette raison » est singuliérement honoré dans le » palais de l'empereur Zénon, & » principalement de l'impératrice ». Il n'y a pas de fait mieux prouvé dans l'histoire. Enée de Gaze, l'empereur Justinien, l'historien Procope, le comte Marcellin l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. Victor est honoré comme confesseur le 23 d'août.

VICTOR DE CAPOUE, évêque de cette ville, se rendit illustre par sa doctrine & par ses vertus. Il composa un *Cycle Paschal* vers l'an 545, & une Préface sur l'*Harmonie* des 4 Evangélistes par Ammonius. Cet ouvrage se trouve dans la Bibliotheque des Peres. Le vénérable Bede nous a conservé quelques fragmens de son *Cycle Paschal*.

VICTOR DE TUNONES, évêque de cette ville en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des Trois-Chapitres. La chaleur avec laquelle il les défendit, le fit exiler en 555. Il fut ensuite renfermé dans un monastere de Constantinople, où il mourut en 566. Nous avons de lui une *Chronique* qui renferme les événemens considérables arrivés dans l'église & dans l'état. Le discernement, l'exactitude, le choix des matieres n'y président pas toujours; mais elle peut servir pour les 5e & 6e siecles de l'église. Cette Chronique finit à l'an 565. Jean de Biclaire, évêque de Girone en Catalogne, né à Scalabi (aujourd'hui Santarem en Portugal) a continué cette Chronique jusqu'en 594 On la trouve dans le *Thesaurus Temporum* de Scaliger, & en partie dans Henri Canisius. Plusieurs lui attribuent un *Traité de la Pénitence*, qui se trouve ordinairement avec les ouvrages de S. Ambroise.

VICTOR, (Ambroise) *voyez* MARTIN André.

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie & premier roi de Sardaigne, naquit en 1666, & succéda à son pere Charles-Emmanuel, à l'âge de 11 ans, en 1675. Son mariage avec

avec la fille puînée de Monsieur frere de Louis XIV, lui assura les armes de la France contre les Vaudois qui troubloient ses états, comme toutes les sectes qui ayant une fois secoué le joug de l'église, ne souffrent plus celui de l'autorité civile. Il les chassa entiérement des Vallées de Luzerne & d'Angrone. Quelque tems après il se brouilla avec Louis XIV. Catinat le battit en 1690 à Staffarde, & lui enleva toute la Savoie. Victor se jeta sur le Dauphiné 2 ans après, & se rendit maître de Gap & d'Embrun; mais on le força d'abandonner cette province. Catinat le défit encore dans la plaine de Marseille en 1693. Obligé de faire la paix en 1696, il se déclara encore contre la France dans la guerre de 1701, & il lui en coûta la Savoie & Nice. Le duc de la Feuillade l'assiégeoit dans sa capitale, lorsque le prince Eugene vint dégager cette place le 7 septembre 1706. Victor étant rentré dans ses états, alla mettre le siege devant Toulon, qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1713, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en démit depuis en faveur de l'empereur, qui le déclara roi de Sardaigne. Victor-Amédée, après avoir régné 55 ans, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de 64 ans, la couronne qu'il avoit portée le premier de sa famille, & s'en repentit par un autre caprice. Un an après, il voulut remonter sur le trône que son inquiétude lui avoit fait quitter. Son fils le lui auroit remis, si son pere seul l'avoit redemandé, & si la conjoncture des tems l'eût permis; mais c'étoit une maîtresse ambitieuse qui vouloit régner, & le conseil-d'état fut forcé d'en prévenir les suites funestes, en faisant arrêter celui qui avoit été son souverain. Ce prince mourut au château de Rivoli, près de Turin, en 1732, âgé de 67 ans. C'étoit un habile politique & un guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat: entendant, aussi-bien que personne, cette guerre de chicane, qui se fait sur des terreins coupés & montagneux, tels que son pays: actif, vigilant, aimant l'ordre; mais faisant des fautes, & comme prince, & comme général.

VICTORIA, *voyez* FRANÇOIS.

VICTORIA COLONNA, fille de Fabrice Colonne, seigneur romain, mariée à Ferdinand-François d'Avalos (*voyez* ce mot), se distingua dans plus d'un genre de sciences, & excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape Clément VII & les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils vouloient soustraire à la domination de Charles-Quint; mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice & le danger de cette offre, & le retint dans les bornes de la modération & de la prudence. Cette sage & savante héroïne ne voulut jamais, après la mort d'Avalos, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés, & se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastere de sainte Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. Augustin Niphus, Paul Jove, le président de Thou, Matthieu Toscan, Joseph Bétussi, Louis Jacob, & quantité d'autres auteurs lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau Poëme latin, où elle célebre les exploits de son époux.

VICTORIN, (*Marcus Piauvonius Victorinus*) fils de la célebre Victorine, porta les armes de bonne heure, & se fit généralement estimer par ses talens politiques & militaires. Il fut associé à l'empire en 265 par Posthume, tyran des Gaules. Victorin se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, qu'un greffier nommé *Atticius*, dont il

avoit violé la femme, le fit poignarder à Cologne.—VICTORIN le Jeune, son fils, qu'il avoit déclaré empereur, fut assassiné peu de tems après.

VICTORIN, (S.) évêque de Pettaw dans la haute Pannonie (aujourd'hui dans la Styrie), reçut la palme du martyre sous Dioclétien vers l'an 303. Il a beaucoup écrit sur l'Ecriture-Sainte; mais il ne nous reste qu'un petit ouvrage en latin: *De fabrica mundi*, publié par Guillaume Cave, d'après un manuscrit de la bibliotheque de Lambeth, *Biblioth. lat.* tom. 1, p. 148. Ce livre fait regretter ceux qui ne nous sont point parvenus. Quoiqu'écrit d'un style simple, il est intéressant & plein d'érudition. On a publié sous son nom un *Commentaire* sur l'*Apocalypse*, mais les plus habiles critiques croient que ce n'est pas celui dont S. Jerôme fait mention, ou si c'est celui-là, il est certainement interpolé.

VICTORINE ou VICTOIRE, (*Aurelia Victorina*) mere du tyran Victorin, fut l'héroïne de l'Occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance, qu'elles lui donnerent le titre de *Mere des Armées*. Elle les conduisoit elle-même avec cette fierté tranquille, qui annónce autant de courage que d'intelligence: Gallien n'eut point d'ennemi plus redoutable. Après avoir vu périr son fils & son petit-fils Victorin, elle fit donner la pourpre impériale à Marius, & ensuite au sénateur Tetricus, qu'elle fit élire à Bordeaux en 268. Victorine ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince. On a prétendu que Tetricus, jaloux de sa trop grande autorité, lui avoit ôté la vie; mais plusieurs auteurs assurent que sa mort fut naturelle.

VICTORINUS, (*Marius*) ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui Rhetores Latini*, Paris 1599, in-4°, redonnés par l'abbé Capperonnier, à Strasbourg 1756, in-4°.

VICTORIUS, (Pierre) savant florentin, dont le nom italien est *Vettori*, étoit très-habile dans les belles-lettres grecques & latines. Il fut choisi par Côme de Médicis, pour être professeur en morale & en éloquence. Victorius s'acquit une grande réputation par ses leçons & par ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entr'autres le cardinal Farnese & le duc d'Urbin, qui le comblerent de bienfaits. Victorius ne bornoit pas ses connoissances à la littérature, il avoit l'esprit des affaires. Côme de Médicis l'employa utilement dans plusieurs ambassades; & Jules III le fit chevalier, & lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens & d'honneurs en 1585, à 87 ans. Sa réputation étoit si étendue, qu'on venoit exprès pour le voir à Florence, & plusieurs princes de l'Europe tenterent de l'attirer chez eux par les offres les plus avantageuses; mais il préféra sa patrie aux vaines espérances des cours. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avoit un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui: I. Des Notes critiques & des Préfaces sur *Cicéron*, & sur ce qui nous reste de Caton, de Varron & de Columele. II. Trente-huit livres de *diverses Leçons*, Florence 1582, in-fol. ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures. III. Des *Commentaires* sur les *Politiques*, la *Rhétorique* & la *Philosophie* d'Aristote, le 1er imprimé à Florence 1576, in-fol.; le 2e, 1578 in-fol.; le 3e, 1584 in-fol. IV. Un *Traité de la culture des Oliviers*, qu'on trouve avec l'ouvrage de Davanzati sur la *Vigne*, Florence 1734, in-4°. Il est écrit en toscan. V. Un Recueil

d'*Epîtres* & de *Harangues* latines. VI. Une *Traduction* & des *Commentaires* en latin sur le *Traité de l'Elocution* de Demetrius de Phalere.

VICTORIUS *ou* DE VICTORIIS, (Léonelle) né à Faenza, fut professeur de médecine à Bologne, où il mourut vers 1530. On a de lui : I. Un *Traité des maladies des Enfans*, Venise 1557, in-8°. II. Une *Pratique de la Médecine*, Ingolstad 1545, in-4°, & Lyon 1546, in-8°. On n'y trouve que la pure doctrine des Arabes.

VICTORIUS *ou* DE VICTORIIS, (Benoît) médecin de Faënza, né vers l'an 1481, posséda la connoissance théorique de son art, excella dans la pratique, & fut professeur de médecine à Bologne. Il vivoit encore en 1551. Ses ouvrages sont : I. *Médecine Empyrique*, in-8°. II. La *Grande Pratique*, Venise 1562, 2 vol. in-fol. III. Des *Conseils de Médecine* sur différentes maladies, in-4° & in-8°. IV. *De morbo Gallico Liber*, 1551, in-8°. Il étoit neveu du précédent.

VIDA, (Marc-Jerôme) né à Crémone en 1470, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines-réguliers de S. Marc à Mantoue; il en sortit quelque tems après, & se rendit à Rome, où il fut reçu dans celle des chanoines-réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connoître à Léon X, ce pape lui donna le prieuré de S. Sylvestre à Tivoli. Ce fut-là qu'il travailla à sa *Christiade*, que le pape lui avoit demandée. Ce pontife étant mort en 1521, Clément VII voulut aussi être son protecteur, & le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro en 1532. Vida se retira dans son diocese, où il se signala par sa vigilance pastorale, & où il instruisit son peuple autant par son éloquence que par l'exemple de ses vertus. Ce prélat mourut en 1566, à 96 ans. Parmi les différens morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue : I. L'*Art Poétique*, qui parut à Rome en 1527, in 4°, & qui a été réimprimé à Oxford dans le même format, en 1723. M. Batteux a joint sa *Poétique* à celles d'Aristote, d'Horace & de Despréaux, sous le titre des *Quatre Poétiques*, 1771, 2 vol. in-8°. Une imagination riante, un style léger & facile rendent le Poëme de Vida très-agréable; on y trouve des détails pleins de justesse & de goût sur les études du poëte, sur son travail, sur les modeles qu'il doit suivre. Ce qu'il dit de l'élocution poétique, est rendu avec autant de force que d'élégance. II. Un *Poëme sur les Vers à soie*, imprimé à Lyon en 1537, & à Bâle la même année. C'est le meilleur ouvrage de Vida. Il est plus correct & plus châtié que ses autres productions, & on y trouve plus de poésie. III. Un *Poëme sur les Echecs*, (*Scacchia Ludus*) qui tient le second rang parmi ses Poésies : on le trouve dans l'édition de sa *Poétique*, faite à Rome en 1527. IV. *Hymni de rebus Divinis*, imprimées à Louvain, in-4°, en 1552. V. *Christiados Libri sex*, à Crémone en 1535, in-4°. Ce Poëme a été fort applaudi ; mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, & les fictions de la mythologie avec les oracles des prophetes : il est plein d'idées fortes, vastes & sublimes. Ses écrits en prose sont : I. Des *Dialogues sur la dignité de la République*, Crémone 1556, in-8°. II. *Discours contre les Habitans de Pavie*, Paris 1562, in-8°: rare. III. Des *Constitutions Synodales*. IV. Des *Lettres*, & quelques autres Ecrits, moins intéressans que ses Vers. L'édition de ses Poésies, Crémone 1550, 2 vol. in-8°, est complette ; ainsi que celles d'Oxford 1722, 25 & 33, 3 vol. in-8°.

VIDEL, (Louis) secretaire du

duc de Lesdiguieres, puis du duc de Crequi, & enfin du maréchal de l'Hôpital, servit ces seigneurs avec un si grand désintéressement, qu'après s'être retiré à Grenoble, il fut obligé pour subsister d'y enseigner les langues latine, françoise & italienne. Il mourut l'an 1675, à 77 ans. Il a laissé : I. *L'Histoire du Duc de Lesdiguieres*, 1638, in-fol. II. *L'Histoire du Chevalier Bayard*, 1651. III. *La Melantes*, histoire amoureuse, 1624, in-8°.

VIEILLEVILLE, (François de Scepeaux, seigneur de) maréchal de France, d'une ancienne maison d'Anjou. Il fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal de St-André, qui le fit connoître & le produisit à la cour. Il se trouva aux prises de Pavie & de Melphe en 1528; aux sieges de Perpignan, de Landrecie, de St-Dizier, Hesdin & Terouane, & à la bataille de Cerizoles en 1544; & eut beaucoup de part au siege & à la prise de Thionville par le duc de Guise, en 1558. Il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1562. Vieilleville n'étoit pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par Henri II dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre & en Suisse. Il mourut dans son château de Durtal en Anjou, le 30 novembre 1571. Les *Mémoires* de sa vie, composés par Vincent Carloix, son secretaire, qui étoient restés manuscrits dans les Archives de ce château, furent publiés à Paris en 1757, en 5 vol. in-8°, par les soins du P. Griffet jésuite. Ils contiennent des anecdotes & des particularités intéressantes pour l'histoire de son tems.

VIENNE, (Jean de) en latin *de Viana*, né à Bayeux d'une ancienne famille, mais différente du suivant, fut évêque d'Avranches, puis de Terouane, enfin archevêque de Rheims en 1334. C'est le *1er* archevêque qui soit parvenu à ce siege par les réservations papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crecy en 1346, & accompagna fidellement le roi Philippe de Valois dans sa retraite. Il sacra le roi Jean son fils le 28 août 1350, & la reine Jeanne de Bologne son épouse le 21 septembre suivant, & mourut en 1351.

VIENNE, (Jean de) seigneur de Rolans, Clervaux, Montbis, &c, amiral de France & chevalier de l'ordre de l'Annonciade, d'une des plus anciennes maisons de Bourgogne. Les rois Charles V & Charles VI, sous lesquels il porta les armes, eurent beaucoup à se louer de sa bravoure. Il descendit en Angleterre en 1377, prit & brûla Rye, saccagea l'isle de Wigth & plusieurs villes avec dix lieues de pays, & y fit un très-grand butin. Il passa en Ecosse l'an 1380 avec soixante vaisseaux, qui joints à ceux des Ecossois, entrerent dans la mer d'Irlande, & brûlerent la ville de Penreth. Une si puissante flotte eût pu faire beaucoup davantage, si à quelques mois delà l'amiral ne se fût brouillé avec la cour écossoise. De Vienne, amoureux jusqu'à la folie, d'une parente du roi d'Ecosse, fit des présens & donna une fête à sa belle maîtresse. Cette cour, peu accoutumée à de pareilles galanteries, en fut tellement offensée, que l'amant eût couru grand risque s'il ne fût retourné en France avec précipitation. La guerre contre le Turc ayant été résolue, il fut du nombre des seigneurs françois qui allerent au secours du roi de Hongrie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, & y périt les armes à la main en 1396, avec 2000 gentilshommes. —— Françoise de VIENNE, épouse de Charles de la Vieuville, morte en 1669, a été le dernier rejeton de cette famille illustre.

VIETE, (François) maître-des-requêtes de la reine Marguerite, né à Fontenai en Poitou l'an 1540, s'est fait un nom par son talent pour les mathématiques. Il est le premier qui se servit, dans l'algebre, des lettres de l'alphabet pour désigner les quantités connues. Il trouva que les solutions, de propres qu'elles étoient à un cas particulier, devenoient par sa méthode absolument générales, parce que les lettres pouvoient exprimer toutes sortes de nombres. Cet avantage étant reconnu, il s'attacha à faciliter l'opération de la comparaison des quantités inconnues avec les quantités connues, en les arrangeant d'une certaine maniere & en faisant évanouir les fractions. Il inventa aussi une regle pour extraire la racine de toutes les équations arithmétiques. Cette découverte le conduisit à une autre: ce fut d'extraire la racine des équations littérales par approximation, ainsi qu'il le faisoit pour les nombres. Il fit plus: comme l'algebre, par la nouvelle forme qu'il venoit de lui donner, étoit extrêmement simplifiée; en examinant les problêmes de près, il découvrit l'art de trouver des quantités ou des racines inconnues par les moyens des lignes, ce qu'on appelle *Construction Géométrique*. Toutes ces inventions donnerent une nouvelle forme à l'algebre, & l'enrichirent extrêmement. On lui doit encore la Géométrie des sections angulaires, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Viete ayant reconnu que dans le Calendrier Grégorien il y avoit plusieurs fautes qui avoient été déja remarquées par d'autres, en fit un nouveau, accommodé aux fêtes & aux rits de l'église romaine. Il le mit au jour en 1600, & le présenta dans la ville de Lyon au cardinal Aldobrandin, qui avoit été envoyé en France par le pape pour terminer les différends mus entre le roi de France & le duc de Savoie: mais ce nouveau calendrier étoit rempli d'erreurs. Viete réussit mieux à déchiffrer les dépêches de la cour d'Espagne qu'on interceptoit dans le tems de la Ligue, & mourut en 1603. Il a donné le *Traité de Géométrie* d'Apollonius de Perge, avec des Commentaires, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, 1610, in-4°. Ses Ouvrages furent réunis en 1646, en un vol. in-fol. par François Schooten.

VIEUSSENS, (Raymond de) médecin, natif de Rouergue, devint médecin du roi & membre de l'académie des sciences en 1688; il l'étoit déja de la société royale de Londres en 1685. On a de lui: I. *Nevrographia universalis*, Lyon 1685, in-fol. 1761, in-fol. & Toulouse 1775, in-4°. La partie anatomique de cet ouvrage est très-estimée; mais la physiologie qui comprend la moitié du volume, ne l'est guere, & ne mérite pas de l'être. II. *De Mixti principiis & de natura Fermentationis*, Lyon 1686, in-4°: ouvrage qui a été mal accueilli & qui est aujourd'hui oublié. III. *Dissertation sur l'extraction du Sel acide du Sang*, 1688, in-12. IV. *Novum Vasorum Córporis humani Systema*, Amsterdam 1705, in-12. V. *Traités du Cœur, de l'Oreille, & des Liqueurs*, chacun in-4°. VI. *Expériences sur les Visceres*, Paris 1755, in-12. VII. *Traité des Maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie & son Traité des Vaisseaux du Corps humain, 4 vol. in-4°. Son petit-fils a été l'éditeur de cet ouvrage, qui n'a paru qu'en 1774. Ses derniers ouvrages montrent qu'il s'étoit dépouillé de l'esprit de systême qui l'avoit long-tems dominé. L'auteur, tourmenté par la goutte, avoit quitté Paris, pour vivre à Montpellier loin du fracas de la capitale. Il y mourut en 1715.

VIEUVILLE, *voyez* CERF.

VIGAND, (Jean) né à Mansfeld en 1523, fut disciple de Luther & de Mélanchthon, ministre à Mansfeld, & ensuite surintendant des églises de Poméranie en Prusse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui lui firent un nom dans son parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg* (*voyez* JUDEX). Ce théologien mourut en 1587. Il étoit savant; mais il n'avoit ni l'art de comparer les faits, ni celui de peser les témoignages.

VIGENERE, (Blaise de) secretaire du duc de Nevers, puis du roi Henri III, né en 1522 à St-Pourçain en Bourbonnois, mort à Paris en 1596, à 74 ans, est un traducteur aussi maussade que fidele. Ses versions sont méprisées aujourd'hui; mais on fait cas des notes qui les accompagnent. Les autres traducteurs en ont profité; mais ils se sont bien gardés de faire connoître l'obligation qu'ils lui avoient. Les ouvrages de Vigenere sont: I. des *Traductions* des *Commentaires* de César, de l'*Histoire* de Tite-Live, de *Chalcondyle*, &c, avec des notes. II. Un *Traité des Chiffres*, 1586, in-4°. III. Un autre *des Cometes*, in-8°. IV. Un troisieme, du *Feu & du Sel*, in-4°. Sa *Traduction* d'*Onosander*, 1605, in-4°, est la plus recherchée.

VIGIER, (François) jésuite de Rouen, enseigna la rhétorique à Paris où il mourut en 1647, à 57 ans. Il s'étoit fait une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui: I. Une excellente *Traduction* latine de la *Préparation* & de la *Démonstration Evangélique* d'Eusebe, avec des notes, Paris 1628, in-fol. 2 vol. II. Un bon Traité *De Idiotismis præcipuis Linguæ Græcæ*, 1632, in-12; & Leyde 1766, in-8°. Cet auteur étoit habile dans cette derniere langue.

VIGIER, (Jean) avocat au parlement de Paris, sorti d'une famille noble d'Angoumois, mourut fort âgé vers l'an 1648. Il laissa un *Commentaire* estimé sur les *Coutumes d'Angoumois, Aunis, & gouvernement de la Rochelle*, & augmenté par Jacques & François VIGIER, ses fils & petit-fils, Paris 1720, in-fol.

VIGILANCE, (*Vigilantius*) étoit gaulois, & natif de Calagari, petit bourg près de Cominges. Il devint curé d'une paroisse du diocese de Barcelone, dans la Catalogne. Son savoir & son esprit le lierent avec S. Paulin, qui le reçut bien & qui le recommanda à S. Jerôme. Ce Pere de l'église étoit alors, en Palestine, où Vigilance avoit dessein d'aller pour visiter les saints lieux. Le pieux & illustre solitaire ayant appris qu'il répandoit des erreurs dangereuses, qu'il s'élevoit contre les honneurs rendus aux martyrs, qu'il rejetoit le célibat & calomnioit la virginité, &c, écrivit contre lui avec une force étonnante; c'est un des morceaux les plus véhémens des ouvrages de ce Pere. Vigilance affectoit le bel-esprit: c'étoit un homme qui aiguisoit un trait, & qui ne raisonnoit pas. Il préféroit un bon mot à une bonne raison; & il attaqua tous les objets dans lesquels il remarqua des faces qui fournissoient à la plaisanterie. Sa vie se ressentoit de ses erreurs; il ne philosophoit, dit S. Jerôme, qu'entre les pots & les vers & les mets friands, & ses livres sont en quelque sorte le fruit de sa crapule. Un hérésiarque des derniers siecles lui ressembloit particuliérement en ce point, & l'on peut appliquer à tous les deux cet épiphoneme du saint docteur: *Tales habet adversarios ecclesia! hi duces contra martyrum sanguinem dimicant! hujusmodi oratores contra apostolos pertonant!*

VIGILE, pape, & romain de nation, n'étoit encore que diacre

lorsqu'il accompagna le pape Agapet à Constantinople. Theodora, femme de l'empereur Justinien, lui promit de le mettre sur le siege de S. Pierre, pourvu qu'il s'engageât de casser les Actes du concile de Constantinople de l'an 536, contre Anthime de Constantinople, Sévere d'Antioche & Théodose d'Alexandrie qui avoient été déposés à cause de leur attachement à l'Eutychianisme. Vigile promit tout, & fut élu pape en 537, du vivant même de Silvere, qui fut envoyé en exil. Cette élection évidemment nulle, fut ratifiée après la mort du véritable chef de l'église, arrivée en 538 (*voyez* SILVERE). Vigile parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime & les Acéphales, par une lettre particuliere adressée à Théodose d'Alexandrie; mais en public, il professa toujours hautement la foi catholique; il écrivit même à l'impératrice, au rapport d'Anastase, dans des termes très-énergiques : » J'ai ci-devant parlé mal & d'une » maniere insensée. Maintenant je » ne consens nullement à ce que » vous avez exigé de moi; je ne » rappellerai pas un homme hé- » rétique & anathématisé ». Il alla à Constantinople en 547, & y montra la même fermeté. Ayant publié une sentence de condamnation contre Théodora & les Acéphales, il essuya les ressentimens les plus violens de l'impératrice, & fut, selon Anastase, traîné parmi les rues de Constantinople par le moyen d'une corde qu'on lui avoit mis au col & jeté dans un cachot. La mort d'Anthime mit fin à cette scene cruelle, qui ne tarda pas à être renouvellée à l'occasion de la condamnation des Trois-Chapitres. L'empereur Justinien les avoit condamnés par un édit publié en 545. Il voulut forcer le pape à en faire autant : mais il le refusa dans la crainte mal fondée, de donner atteinte au concile de Chalcédoine (*voyez* IBAS). Pour terminer cette affaire, il convint cependant avec l'empereur de convoquer un concile à Constantinople, & qu'en attendant on ne prononceroit pas sur cette question; mais au préjudice de cette surséance, on en vint à une telle extrémité, que Vigile pour mettre sa vie en sûreté, fut obligé de se réfugier dans une église. Le préteur y entra avec des soldats armés, & voulut en arracher le pape qui avoit embrassé les piliers qui soutenoient l'autel; mais le peuple contraignit le préteur de se retirer. C'est pendant ces violences que le pontife s'écria : *Je vous déclare que quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas S. Pierre.* Le concile se tint en 553 & condamna les Trois-Chapitres. Le pape qui ne voulut pas être présent au concile, parce qu'il n'étoit presque composé que de prélats orientaux, promit de donner son avis en particulier. Il dressa un grand décret qu'on nomme *Constitutum*, par lequel il condamna les Trois-Chapitres en épargnant les personnes. Il confirma ensuite les décisions du concile, & dit qu'il n'avoit pas honte de rétracter ce qu'il avoit pu dire en faveur des Trois-Chapitres, & qu'ayant mieux examiné l'affaire, il les trouve condamnables. Il donna encore une Constitution dont le résultat est le même, qui a été publiée avec une savante Dissertation par Marca. Plusieurs églises d'Occident se scandaliserent de cette décision, & se séparerent de la communion du pape; mais Pelage & Gregoire le Grand firent cesser ce schisme. A son retour en Italie, Victor mourut de la pierre à Syracuse en Sicile en 555, quelques-uns disent de poison. On croit qu'il expia les crimes qu'il avoit commis pour monter sur la chaire de S. Pierre, par-tout ce qu'il souffrit depuis. Le trouble qui est la suite naturelle d'une telle démar-

che, sembla l'agiter tout le tems de son pontificat, & lui imprima un caractere d'irrésolution peu digne du premier pasteur des Chrétiens. On a de lui 18 *Epîtres*, Paris 1642, in-8°. Pelage lui succéda. *Voyez* la savante *Dissertation* du P. Papebrock dans le *Propilæum*; Bellarmin *de Rom. Pont. lib. 3, cap. 2*, &c.

VIGILE, (S.) fut élevé sur le siege de Trente en 385. Il écrivit à S. Ambroise son métropolitain, pour lui demander des regles de conduite, & ce grand prélat le satisfit. Vigile chargea Sisinnius, Martyrius & Alexandre, de travailler à la conversion des idolâtres de son diocese; ils ne tarderent pas de mériter la couronne du martyre, & le vertueux évêque adressa la *Relation* de leur mort à S. Simplicien, successeur de S. Ambroise, & à S. Chrysostome. On la trouve dans les *Acta Sincera Martyrum* de dom Ruinart, pag. 684; & dans les *Acta Sanctorum*. Il envisageoit leur gloire avec une sainte envie, & eut le bonheur de recevoir la même couronne vers l'an 400.

VIGILE DE TAPSE, évêque de cette ville, dans la province de Byzacene en Afrique, au 6e siecle, prit le nom des Peres les plus illustres, & réfuta sous ce masque les hérétiques de son tems; soit pour cacher son nom, qu'il n'est pas toujours prudent de révéler aux gens de secte; soit pour marquer par-là l'opposition des doctrines hérétiques avec celle des Peres. Ce pieux artifice produisit depuis une grande confusion dans les ouvrages des premiers écrivains ecclésiastiques, & l'on eut beaucoup de peine à reconnoître ceux qui étoient véritablement de Vigile. Les cinq Livres contre Eutychès lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople, & comme il y jouissoit d'une liberté entiere, il ne crut pas devoir déguiser son nom. Le Pere Quesnel le fait auteur du *Symbole* qui porte le nom de *S. Athanase*, & ce n'est pas sans fondement. Ses Ouvrages, & ceux qu'on lui attribue, furent imprimés à Dijon 1665, in-4°.

VIGNE, (Gacé de la) *voyez* BIGNE.

VIGNE, (André de la) auteur françois du 15e siecle, se rendit recommandable sous Charles VIII par les armes & par les lettres. Anne de Bretagne, femme de ce prince, le prit pour son secretaire. Ses exploits guerriers sont moins connus que ses ouvrages. On lui doit une *Histoire de Charles VIII*, qu'il composa avec Jaligni, imprimée au Louvre, in-fol. par les soins & avec les remarques de Denys Godefroi. Il est aussi auteur du *Vergier d'honneur*, Paris 1495 in-fol. C'est une Histoire de l'entreprise sur Naples par Charles VIII, très-détaillée & exacte.

VIGNE, (Anne de la) de l'académie des Ricovrati de Padoue, née d'un médecin de Vernon-sur-Seine, fit éclater, dès sa plus tendre enfance, son goût & ses talens pour la poésie, & mourut à Paris en 1684 à la fleur de son âge. On remarque dans ses vers de la grace & des tournures agréables; mais ils manquent un peu d'imagination. Ses principales pieces sont : I. Une *Ode* intitulée : *Monseigneur le Dauphin au Roi.* Un inconnu lui envoya pour récompense une boëte de coco, où étoit une lyre d'or émaillée, avec des vers à sa louange. II. Une autre *Ode à Mademoiselle de Scudery*, son amie. III. Une *Réponse à Mademoiselle Descartes*, niece du célebre philosophe. IV. Quelques autres petites Pieces de vers, qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8°, & qu'on retrouve dans le *Parnasse des Dames* par M. de Sauvigni.

VIGNEROD, *voy.* WIGNEROD.

VIGNES, (Pierre des) s'éleva, de la naissance la plus basse, à la charge de chancelier de l'empereur Frédéric II. On ignore qui étoit son pere; sa mere mendioit son pain pour elle & pour son fils. Le hazard l'ayant conduit auprès de l'empereur, il plut par son génie, obtint une place dans le palais, & ne tarda pas à s'avancer. Devenu habile dans la jurisprudence & dans l'art des affaires, il gagna entiérement les bonnes graces de son maître. Son élévation fut rapide; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, & entra dans toutes les affaires secrettes de Frédéric. Il servit avec ardeur ce prince, dans les différends qu'il eut avec les papes Gregoire IX & Innocent IV; & fut député, en 1245, au concile de Lyon, pour empêcher que Frédéric n'y fût condamné. Il jouit long-tems d'une faveur distinguée; mais il ne paroît pas qu'il y répondit par beaucoup de reconnoissance. On l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Les historiens varient sur l'année de cet événement, & cette variété peut causer quelque doute sur la vérité du fait. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il eut les yeux crevés, & qu'il fut enfermé dans une étroite prison. Plusieurs auteurs italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrace, & porta Frédéric II à cette cruauté. L'infortuné chancelier s'y donna la mort en 1249. On a de lui: I. *Epistolæ*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, par Iselin, 1740, 2 vol. in-8°; & la plus rare, celle de la même ville, 1539, in-8°. II. Un Traité *De Potestate Imperiali*. III. Un autre *De Consolatione*, &c. IV *Querimonia Frederici II*, prohibé par l'*Index* du concile de Trente. On a attribué à Frédéric II & à Pierre des Vignes, le livre *De tribus Impostoribus*. Ce qui a pu y donner lieu, est la lettre de Gregoire IX, que nous avons citée (article de FRÉDÉRIC II); mais le pape ne dit pas que Frédéric a fait un livre sur cette matiere, mais seulement qu'il a avancé le blasphême, qui fait de J. C. un imposteur (*voyez* l'*Hist. Eccles.* de Noël Alexandre, *Dissert.* 5, *Sæc.* 13 & 14). Si ce livre a existé, il paroît qu'il s'est perdu; du moins a-t-il échappé aux recherches des savans modernes. Celui qu'on voit dans quelques bibliotheques sous ce titre, est selon toute apparence fort postérieur au siecle de Frédéric II, & peut-être plus récent même que ne le porte la date d'impression. *Voyez* MONNOYE.

VIGNEUL DE MARVILLE, *voy.* ARGONNE.

VIGNIER, (Nicolas) né en 1530 à Troyes en Champagne selon Ladvocat, & à Bar-sur-Seine suivant de Thou, mort à Paris en 1595, fut protestant à la cour de plusieurs princes d'Allemagne, & devint catholique en France, où il fut fait médecin de Henri III & historiographe. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en françois, qu'on ne lit plus, mais que les savans consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine & demeure des anciens François*, à Troyes, chez Garnier, 1582, in 4°. Le laborieux compilateur André du Chesne, traduisit ce livre en latin, pour le mettre à la tête de sa collection des anciens historiens françois. On a encore de lui: I. *Chronique de Bourgogne*, in-4°. II *Sommaire de l'Histoire des François*, in-fol. III. *De la Noblesse, Ancienneté de la 3e Maison de France*, in-8°. IV. *De l'ancien état de la petite Bretagne*, in-4°. V *Préséance entre la France & l'Espagne*, in-8°. VI. *Fastes des anciens Hébreux, Grecs & Romains*, in-4°, estimés. VII. *Bibliotheque historiale*, en 4 vol. in-fol. VIII. *Recueil de l'Histoire*

de l'Eglise, in-fol. peu estimé.

VIGNIER, (Nicolas) fils du précédent, fut ministre à Blois au commencement du 16e siecle, & rentra, après l'an 1631, dans l'église catholique, comme avoit fait son pere avant de mourir. Il a fait plusieurs Ecrits de Controverse, entiérement oubliés.

VIGNIER, (Jerôme) fils du précédent, né à Blois en 1606, fut élevé dans le Calvinisme, & devint bailli de Baugency. Ayant ensuite abjuré la religion protestante, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, & fut supérieur de différentes maisons, où il édifia autant par sa piété, qu'il étonna par la variété de ses lumieres. Il excella sur-tout dans la connoissance des langues, des médailles, des antiquités, & de l'origine des maisons souveraines de l'Europe. Ce savant mourut à la maison de St-Magloire à Paris, en 1661. Tout ce que nous avons de lui, est plein de grandes recherches; mais le style de ses ouvrages est rebutant. Les principaux sont: I. La *Généalogie des Seigneurs d'Alsace*, 1649, in-fol. II. Un *Supplément* aux *Œuvres* de S. Augustin, dont il trouva des manuscrits à Clairvaux, qui n'avoient point encore été imprimés. III Une *Concordance* françoise des *Evangiles*. IV. L'*Origine des Rois de Bourgogne*. V. La *Généalogie des Comtes de Champagne*. VI. *Stemma Austriacum*, 1650, in-fol. On lui est encore redevable de deux vol. de l'*Histoire Ecclésiastique Gallicane*; de plusieurs Pieces de Poésie; de quelques Paraphrases des *Pseaumes* en latin; d'une *Oraison funebre*, &c.

VIGNOLE, (Jacques BAROZZIO, surnommé) savant architecte, vit le jour en 1507 à Vignola, au duché de Modene, d'un gentilhomme modenois, que les discordes civiles avoient obligé de quitter sa patrie. Il s'adonna d'abord à la peinture; ce fut cet art qui le fit subsister dans sa jeunesse. Entraîné par son inclination pour l'architecture, il alla à Rome pour y étudier les plus beaux restes de l'antiquité. Son travail & les leçons qu'il prit des meilleurs architectes de son tems & des amateurs éclairés, lui donnerent une intelligence parfaite de l'art de bâtir. Il vint en France sous le regne de François I, où il donna des plans pour plusieurs édifices; quelques-uns même prétendent que le château de Chambord fut construit sur ses dessins. Vignole s'attacha à François Primatice, architecte & peintre bolonnois, qui étoit au service du roi. Il le secourut dans tous ses ouvrages, & l'aida à jeter en bronze les antiques qui sont à Fontainebleau. Le cardinal Farnese choisit Vignole pour ordonner le bâtiment de son magnifique palais de Caprarole, à une journée de Rome. Vignole mourut dans cette ville en 1573, à 66 ans, après avoir reçu plusieurs marques d'estime de la part des souverains pontifes. Outre les édifices, soit publics, soit particuliers, que Vignole a conduits, & qui sont en très-grand nombre; il a encore composé un *Traité des cinq Ordres d'Architecture*, qui lui a fait beaucoup d'honneur, & qui a été traduit & commenté par Daviler, Paris 1691, 3 vol. in-4°, & 1738, 2 vol. grand in-4°... & un autre dans sa langue sur la *Perspective pratique*, commenté par le Danti.

VIGNOLES, (Etienne de) plus connu sous le nom de *la Hire*, étoit de l'illustre maison des barons de Vignoles, qui étant chassés de leurs terres par les Anglois, s'établirent en Languedoc. Il fut l'un des plus fameux capitaines françois du regne de Charles VII. Ce fut lui qui fit lever le siege de Montargis au duc de Bedford; & qui accompagna la fameuse Pucelle, Jeanne d'Arc, au siege d'Orléans, où il se signala avec cette héroïne. La Hire finit ses jours à Montauban

en 1447. Il tient un rang distingué parmi les héros qui rétablirent Charles VII sur le trône. *Voyez* à l'article de ce monarque une réponse généreuse de la Hire.

VIGNOLES, (Alphonse de) fils d'un maréchal-de-camp, d'une famille ancienne, naquit au château d'Aubais en Languedoc, en 1649, dans le sein du Calvinisme. Après avoir porté les armes pendant quelque tems, il étudia à Saumur pour pouvoir exercer le ministere. Il fut d'abord ministre à Aubais, puis à Cailar, où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Refugié dans le Brandebourg, il fut bien accueilli par l'électeur, & devint successivement ministre de Schwedt, de Hall & de Brandebourg. Il se rendit à Berlin en 1703, & y demeura les 40 dernieres années de sa vie : il fut élu directeur de l'académie royale des sciences de Berlin, en 1727, place qu'il remplit avec distinction. Vignoles s'étoit annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'Histoire-Sainte & des Histoires étrangeres qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*; Berlin 1738, en 2 vol. in-4°. Ce livre suppose une lecture prodigieuse, un travail incroyable, & les plus profondes recherches. On en trouve des extraits dans la nouvelle édition des *Tablettes* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. On a encore de Vignoles un grand nombre d'Ecrits & de Dissertations dans la *Bibliotheque Germanique*; dans les *Mémoires de la Société Royale de Berlin*; dans l'*Histoire critique de la République des Lettres*, par Masson, &c. On estime sur-tout son *Epistola Chronologica adversùs Harduinum*, & ses *Conjectures* sur la 4e *Eglogue* de Virgile, intitulée *Pollion*. Ce savant mourut à Berlin en 1744, après avoir fourni une carriere de 95 ans. Quoiqu'il n'eût que des revenus modiques, il trouva dans une sage économie le moyen de secourir les indigens. La frugalité étoit son trésor.

VIGNOLI, (Jean) maître-des-requêtes du prince Philippe Colonna grand-connétable du royaume de Naples, mort au commencement du 18e siecle, est connu avantageusement par une *Dissertation* savante *sur la nouvelle Colonne Antonine*, découverte dans le Mont-Citorio en 1702. Cette Dissertation parut à Rome en 1705.

VIGOR, (Simon) fit ses études à Paris, & fut recteur de l'université en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, sa patrie. Il accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente, où il mérita l'estime des peres par son savoir. Nommé curé de S. Paul à Paris, il prêcha avec tant de zele contre les Calvinistes, qu'il fut fait archevêque de Narbonne en 1570. Il continua de s'y signaler & comme controversiste & comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1584, 4 vol. in-4°. Ils ne servent aujourd'hui qu'à prouver dans quel triste état se trouvoit l'éloquence françoise au 16e siecle. C'est lui & Claude de Saintes, qui eurent, en 1566, une fameuse conférence de controverse avec les ministres de l'Espine & Sureau du Rosier. Les *Actes* de cette conférence parurent en 1568, in-8°. Le savant Pierre Pithou fut une des conquêtes de cet illustre prélat, qui mourut à Carcassonne en 1575.

VIGOR, (Simon) neveu du précédent, mourut en 1624, conseiller au grand-conseil. On lui attribue une Histoire curieuse & peu commune, imprimée sous ce titre : *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum, Regem Christianissimum, & Bonifacium VIII*, 1613, in-4°. Il n'y tient pas la balance égale, & aggrave les torts du pontife pour

alléger ceux du roi. Il prit la défense du docteur Richer avec beaucoup de chaleur dans les ouvrages suivans : I. *Apologia de Monarchia*, &c, contre André Duval. II. *De l'estat & gouvernement de l'Eglise*. On a recueilli ce qu'il a écrit sur cette matiere en un vol. in-4°, 1683. Si on en croit l'auteur du *Projet de Bourgfontaine*, il fut un des assesseurs de cette fameuse conférence, & son lot fut d'attaquer la hiérarchie. *Voyez* FILLEAU.

VILLAFAGNE, (Jean Arphe de) auteur espagnol, est connu par un livre aussi rare que recherché. Il est intitulé : *Quilatador de la Plata, Oro, y Piedras*, Valladolid 1572, in-4°. L'édition de Madrid 1598, in-8°, moins rare, est augmentée d'un livre.

VILLALPANDE, (Jean-Baptiste) jésuite de Cordoue, habile dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte, mourut en 1608 à Rome, à 56 ans, après avoir composé avec le P. Jerôme Prado jésuite (*voyez* ce mot) un *Commentaire* savant sur *Ezéchiel*, en 3 tom. in-fol. Rome 1596. La *Description de la Ville & du Temple de Jerusalem*, est ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage. L'auteur a épuisé sa matiere ; mais il est très-difficile d'être aussi patient à le lire, qu'il fut constant à le composer. La figure du Temple ne se trouve pas dans tous les exemplaires.

VILLALPANDE, (Gaspar) théologien controversiste de Ségovie, & docteur dans l'université d'Alcala, parut avec éclat au concile de Trente, & opposa aux hérésies de son siecle divers Ouvrages de Controverse.

VILLALPANDE, (François Torreblanca) est auteur d'un livre rare & curieux, intitulé : *Epitome delictorum, seu libri IV de invocatione dæmonum occultâ & apertâ*, Séville 1618, in-folio. Cette édition originale est munie de quatre approbations, entr'autres de celle de l'inquisition. *Voy.* DELRIO.

VILLAMENE, (François) graveur, éleve d'Augustin Carrache, naquit à Assise en Italie, vers l'an 1588, & mourut à Rome âgé d'environ 60 ans. Ce maître est recommandable par la correction de son dessin, & par la propreté de son travail ; mais on lui reproche d'être trop maniéré dans ses contours. Cela n'empêche pas que ses Estampes ne soient très-recherchées.

VILLANDON, *voy.* HÉRITIER.

VILLANI, (Jean, Mathieu & Philippe) auteurs florentins du 14*e* siecle. Les deux premiers étoient freres, & le dernier étoit fils de Matthieu. Une même profession, celle du commerce, & un même goût d'étude, celui de l'histoire, les occuperent tous trois & les rendirent célebres, sur-tout les deux freres. Nous avons de Jean une *Chronique* en italien, en 12 livres, depuis la tour de Babel jusqu'en 1348. Remigio de Florence y a joint des notes marginales & des remarques savantes. Matthieu la poussa jusqu'en 1364. Cette continuation est aussi divisée en 12 livres, que Philippe augmenta & corrigea. Le tout fut imprimé par les Juntes à Venise, en 1559, 1562, 1581, 3 vol. in-4°. Il est très-difficile de trouver ce corps d'histoire de cette édition, & il est fort cher, même en Italie. On l'a réimprimé à Milan 1738, en 2 vol. in-fol. Il mérite d'être consulté, sur-tout pour les événemens des 13*e* & 14*e* siecles, qui y sont détaillés avec assez d'ordre ; mais les auteurs n'ont pas écrit avec impartialité, témoin le portrait abominable de Clément VI fait par Matthieu, quoique tous les historiens du tems en fassent les plus grands éloges. Matthieu Villani étoit une créature de Louis de Baviere, qui a eu de grands démêlés avec les papes de son tems.

VILLARET, (Foulques de) grand-

maître de l'ordre de S. Jean de Jerusalem l'an 1307, entreprit d'exécuter le dessein que Guillaume de VILLARET, son frere & son prédécesseur, avoit formé de s'emparer de l'isle de Rhodes. A l'aide d'une croisade qu'il obtint de Clément V, il en vint à bout l'an 1310, chassa les Sarrasins, & se rendit encore maître de plusieurs isles de l'Archipel. Le couvent de l'ordre fut transféré à Rhodes, & les Hospitaliers furent depuis appellés *Rhodiens*, ou *Chevaliers de Rhodes*. Les Turcs ayant assiégé cette isle en 1315. Le grand-maître les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avoit rendus à l'ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics, pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers indignés de son despotisme & de son luxe, l'obligerent à se démettre l'an 1319 entre les mains du pape, pour éviter la honte d'une déposition. On lui donna pour dédommagement le prieuré de Capoue: il préféra d'aller demeurer en France auprès de sa sœur, dame de Tiran, en Languedoc, où il mourut l'an 1327.

VILLARET, (Claude) né à Paris en 1715, de parens honnêtes, fit de bonnes études. Les passions de la jeunesse, qui l'agiterent assez long-tems, l'empêcherent d'abord d'en profiter; il se jeta dans une troupe de comédiens, & ne quitta la vie licentieuse & vagabonde des mimes qu'en 1756, à Liege. Il retourna alors à Paris, où il avoit arrangé les affaires qui l'avoient obligé de s'en éloigner. Il fut nommé premier commis de la chambre des comptes, & contribua beaucoup à mettre de l'ordre dans cet intéressant dépôt, qui avoit été la proie des flammes en 1738. Ce travail lui fit connoître plusieurs sources de l'histoire de France. L'abbé Velly étant mort en 1759, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. On le nomma presqu'en même tems secretaire de la Pairie & des Pairs. Une maladie de l'urethre, dont il étoit affligé, l'emporta au mois de mars 1766. Son caractere étoit excellent. Sa continuation de l'*Histoire de France* commence au 8*e* vol. par le regne de Philippe VI, & finit à la page 348 du 17*e*. M. Garnier a succédé à Villaret. Son style élégant & plein de feu, est quelquefois trop abondant, trop poétique, & s'écarte de la grave simplicité de l'histoire. On a encore de lui des *Considérations sur l'Art du Théatre*, 1758, in-8°: ouvrage où il y a peu de réflexions neuves; & l'*Esprit de Voltaire*, 1759, in-8°.

VILLARS, (Du) *voy.* BOIVIN.

VILLARS, (André de BRANCAS de) d'une famille originaire de Naples, mais établie en France vers le milieu du 14*e* siecle. S'étant laissé engager dans la Ligue, il soutint le siege de Rouen contre Henri IV, en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince en 1594, il lui remit la ville. La charge d'amiral fut le prix de sa soumission. Il fut battu & tué à la bataille de Dourlens, gagnée par les Espagnols en 1595. L'amiral n'ayant pas été marié, un de ses freres forma la branche des ducs de Villars-Brancas.

VILLARS, (Louis-Hector marquis, puis duc de) pair & maréchal de France, Grand d'Espagne, chevalier des ordres du roi & de la Toison-d'or, gouverneur de Provence, &c, naquit à Moulins en Bourbonnois, en 1653, d'une famille illustre. Il porta les armes fort jeune; son courage & sa capacité annoncerent dès-lors à la France un défenseur. Il fut d'abord aide-de-camp du maréchal de Bellefons, son cousin. Il servit ensuite, l'an 1672, en Hollande, & se trouva au passage du Rhin. Il se signala l'année d'après au siege de Mastricht. Louis XIV, charmé

de son ardeur naissante, l'honora de ses éloges. » Il semble (dit ce » monarque) que dès que l'on tire » en quelqu'endroit, ce petit gar- » çon sorte de terre pour s'y » trouver ». La valeur qu'il mon- tra au combat de Senef en 1674, où il fut blessé, lui valut un ré- giment de cavalerie. Il fit de si belles choses pendant la campagne de 1678, que Créqui, comman- dant en chef, lui dit devant tout le monde: *Jeune-homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne.* Il se trouva la même année au siege & à la prise du fort de Kehl, où il justifia cet éloge. Honoré du titre de maréchal-de-camp en 1690, il se distingua l'année d'après à Leuse, & l'année suivante à Phortzheim, où le duc de Wirtemberg fut pris. Après la paix de Ryswick, il alla à Vienne, en qualité d'envoyé ex- traordinaire; mais il en fut rappellé en 1701. On l'envoya en Italie, où dès son arrivée il se signala par la défaite d'un corps de troupes qui vouloit l'enlever. Delà il passa en Allemagne. A peine est-il arrivé, qu'il passe le Rhin à la vue des en- nemis, s'empare de Neubourg, & remporte à Fridelinghen, par un mouvement habile, le 14 octobre 1702, une victoire sur le prince de Bade. L'année d'après il gagna une bataille à Hochstet, de concert avec l'électeur de Baviere. De retour en France, il fut envoyé au mois de mars 1704, com- mander en Languedoc, où depuis 2 ans les fanatiques, appuyés par des puissances étrangeres, avoient pris les armes & commettoient des violences extrêmes (*voyez* RAVA- NEL). Le maréchal de Villars eut le bonheur de réduire ces malheu- reux, partie par la force, partie par la prudence, & sortit de cette province au commencement de 1705, avec la consolation d'y avoir remis le calme. Villars, né- cessaire en Allemagne pour résister à Marleborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étoient sur la Moselle, où il dé- concerta les projets des ennemis. Après les avoir obligés de lever le blocus du Fort-Louis, il rem- porta une victoire en 1707 à Stol- hoffen, & y trouva 166 pieces de canon. Il traversa ensuite toutes les gorges des montagnes, & tira de l'Empire plus de 18 millions de contribution. Le Dauphiné fut, en 1708, le théatre de ses exploits; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. » Il » faut (dit un jour ce prince éclairé) » que le maréchal de Villars soit » sorcier, pour savoir tout ce que » je dois faire; jamais homme ne » m'a donné plus de peine, ni » plus de chagrin ». Rappellé en Flandre, il fut battu à Malplaquet, & blessé assez dangereusement pour se faire administrer le Viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret. » Non (dit le maré- » chal) puisque l'armée n'a pas » pu voir mourir Villars en brave, » il est bon qu'elle le voie mou- » rir en chrétien ». Sa blessure fut, dit-on, la principale cause de la perte de cette bataille. On pré- tend que, lorsqu'il partit pour ré- tablir les affaires de la France, madame la duchesse de Villars vou- lut le dissuader de se charger d'un fardeau si dangereux. Le maréchal rejeta ce conseil timide. » Si j'ai » (dit-il) le malheur d'être battu, » j'aurai cela de commun avec les » généraux qui ont commandé en » Flandre avant moi : si je re- » viens vainqueur, ce sera une » gloire que je ne partagerai avec » personne ». Il eut bientôt cette gloire si flatteuse. Il tomba inopi- nément, le 24 juillet 1712, sur un camp de 17 bataillons retran- chés à Denain sur l'Escaut, le força, & s'empara des magasins que le prince Eugene accouru de Landrecie, s'efforça vainement de reprendre. Villars profita habile-

ment de cet avantage & emporta avec la plus grande célérité le fort de Scarpe, Douay, le Quesnoy, Bouchain. Ses succès hâterent la paix. Elle fut conclue à Rastadt le 6 mai 1714, & le maréchal y fut plénipotentiaire. Le vainqueur de Denain jouit tranquillement du repos que lui méritoient tant de succès jusqu'en 1733, qu'il fut envoyé en Italie, après avoir été déclaré général des camps & armées du roi. Ce titre n'avoit point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui paroît en avoir été honoré le premier. Le 11 novembre de cette année, il arriva au camp de Pisiggitone, & se rendit maître de cette place par capitulation, après 12 jours de tranchée ouverte. L'affoiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne; mais cette campagne fraya le chemin de la victoire. Comme il s'en retournoit en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin. Son confesseur l'exhortant à la mort, lui dit, que Dieu lui avoit fait de plus grandes graces qu'au maréchal de Berwick, qui venoit d'être tué d'un coup de canon au siege de Philisbourg. » Quoi (répondit le héros mou» rant) il a fini de cette maniere? » Je l'ai toujours dit, qu'il étoit » plus heureux que moi ». Il expira peu de tems après, le 17 juin 1734, à 82 ans. C'est un bruit populaire, qu'il soit né & qu'il soit mort dans la même ville & dans le même appartement. Lorsque le prince Eugene apprit cette mort, il dit : » La France vient de faire » une grande perte, qu'elle ne » réparera pas de long-tems ». Le maréchal de Villars étoit un homme plein d'audace & de confiance, & d'un génie fait pour la guerre. Ses vertus morales & militaires prenoient un nouvel éclat par leur union avec celles de la religion à laquelle il fut toujours sincérement attaché. Il avoit été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, & ce qui étoit plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parloit avec la même hardiesse qu'il servoit. On lui reproche de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur. Il parloit de lui-même, comme il méritoit que les autres en parlassent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenoit congé pour aller commander toute l'armée : » Sire, je vais » combattre les ennemis de votre » majesté, & je vous laisse au mi» lieu des miens »... Il dit aux courtisans du duc d'Orléans régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'état, appellé *Systême* (*voyez* LAW) : » Pour moi, je n'ai jamais rien » gagné sur les ennemis de l'état »... Ses discours où il mettoit le même courage que dans ses actions, rabaissoient trop les autres hommes, déja assez irrités par son bonheur; aussi avec de la probité & de l'esprit, il n'eut jamais l'art de se faire des amis. Dès l'entrée au service, il s'étoit fait remarquer par une bravoure à toute épreuve. On le pressoit inutilement, en 1677, de prendre une cuirasse pour une action qui, selon toutes les apparences, devoit être vive & meurtriere. *Je ne crois pas*, répondit-il tout haut en présence de son régiment, *ma vie plus précieuse que celle de ces braves gens-là.* Villars regarda toujours comme un devoir de se trouver aux endroits les plus dangereux, pour encourager les autres par son exemple. Il dit, en 1703, à quelqu'un qui l'exhortoit à se ménager, qu'*un général devoit s'exposer autant qu'il exposoit les autres.* Le maréchal de Villars étoit de l'académie françoise, où il fut reçu en 1714. Il avoit été président du conseil de guerre sous la régence. On a imprimé en Hollande *les Mémoires*

du Maréchal de Villars, en 3 vol. in-12. Le 1er est absolument de lui, les deux autres sont d'une autre main (*voyez* MARGON). Le duc de Villars son fils, gouverneur de Provence, est mort sans postérité masculine.

VILLARS, (l'abbé de Montfaucon de) d'une famille noble du Languedoc, étoit parent du célebre Dom de Montfaucon. Il embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, où son talent pour la chaire lui donnoit des espérances. Il y plut par les agrémens de son caractere & de son esprit. Il se fit surtout connoître par son *Comte de Gabalis*, 1742, 2 vol. in-12. *Villars* n'y a mis que la façon; le fonds a été puisé dans le livre de Borri, intitulé : *La Chiave del Gabinetto*. Cette petite production est écrite avec assez de finesse. L'auteur y dévoile agréablement les mysteres de la cabale des freres de la Rose-Croix (*voyez* FLUD & MAIER Michel). Cet ouvrage lui fit interdire la chaire. Il fut tué d'un coup de pistolet, à l'âge d'environ 35 ans, vers la fin de l'année 1675, par un de ses parens, sur le chemin de Paris à Lyon. On a encore de lui un assez mauvais *Traité de la Délicatesse*, in-12, en faveur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* du P. Bouhours, contre Barbier d'Aucour qui avoit fait une critique de cet ouvrage; & un roman en 3 vol. in-12, sous le titre d'*Amour sans foiblesse*, qui n'est pas grand'chose.

VILLE, (Antoine de) né à Toulouse en 1596, chevalier des ordres de S. Maurice & de S. Lazare, se distingua dans le génie & dans les fortifications. On a de lui : I. Un *Livre de Fortifications*, in-12. II. Le *Siege de Corbie*, en latin, Paris 1637, in-fol. III. Le *Siege d'Hesdin*, 1639, in-folio, &c. Ces ouvrages étoient fort estimés avant les découvertes du maréchal de Vauban.

VILLE, (Jerôme-François, marquis de) piémontois, servit sous le duc de Savoie, où il signala son courage & ses lumieres. Il avoit le grade de lieutenant-général au service de France sous le prince Thomas, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie, en 1665. Il soutint les efforts des Turcs jusqu'à ce que le duc de Savoie le rappella en 1678. Il quitta l'isle le 22 avril, au grand regret des soldats & des officiers, qui comptoient autant sur sa valeur que sur sa capacité. D'Alquié a traduit ses *Mémoires sur le Siege de Candie*; Amsterdam 1671, en 2 vol. in-12. C'est un Journal intéressant de ce siege fameux.

VILLE, (Arnold de) gentilhomme du pays de Liege, fit exécuter l'an 1687 la Machine de Marly. *Voyez* RANNEQUIN.

* VILLEBÉON, (Pierre de) d'une maison illustre de France, devint chambellan par la mort de son frere aîné, Gautier de Villebéon, & fut ensuite ministre-d'état du roi S. Louis. Il rendit à ce prince les services les plus importans; il le suivit dans ses voyages d'Outre-Mer, & fut nommé l'un de ses exécuteurs testamentaires. Il fit des prodiges de valeur dans les guerres d'Outre-Mer, & mourut à Tunis en 1270, sans avoir été marié.

VILLEDIEU, *voyez* JARDINS.

* VILLEFORE, (Joseph-François Bourgoin de) d'une famille noble de Paris, vit le jour en 1652. Pour se livrer plus librement à son goût pour la vie tranquille & pour l'étude, il passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse de St-Sulpice; & fut admis en 1706 dans l'académie des inscriptions. Il s'en retira de lui-même en 1708, & alla se cacher dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1737, à 85 ans. On a de lui

lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, d'opuscules. Ses ouvrages historiques sont: I. *La Vie de S. Bernard*, in-4°. Elle est écrite avec une simplicité noble. II. Les *Vies des saints Peres des Déserts d'Orient*, en 2 volumes, puis en 3 in-12. III. *Les Vies des saints Peres des Déserts d'Occident*, en 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'Arnauld d'Andilly dans le même genre. IV. *La Vie de Ste Thérese*, avec des *Lettres choisies* de la même Sainte, in-4°, & en 2 vol. in-12. V. *Anecdotes* ou *Mémoires secrets* sur la constitution *Unigenitus*, 1730, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de faits hasardés & satyriques, fut supprimé par arrêt du conseil, de même que la Réfutation qui en a été faite par Lafitau, évêque de Sisteron. VI. *La Vie d'Anne-Genevieve de Bourbon, Duchesse de Longueville*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1739, en 2 vol. in-8°... Les Traductions de Villefore sont: I. Celles de plusieurs ouvrages de S. Augustin; des *Livres de la Doctrine Chrétienne*, in-8°; de ceux *de l'Ordre*, in-8°; des *trois Livres contre les Philosophes Académiciens*; du *Traité de la Grace & du libre Arbitre*, in-12; & du *Traité de la Vie heureuse*, in-12. II. Celles de plusieurs ouvrages de S. Bernard; des *Lettres*, 2 vol. in-8°; & des *Sermons choisis*, in-8°, avec des Notes qui servent à éclaircir le texte. III. Celles de plusieurs ouvrages de Cicéron; des *Entretiens sur les Orateurs illustres*, in-12; & de toutes les *Oraisons*, en 8 vol. in-12. Ces différentes versions ont presque toujours le mérite de la fidélité & de l'élégance; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction & des périphrases languissantes.

VILLEFROY, (Guillaume de) prêtre, docteur en théologie, né en 1690, mourut professeur d'hébreu au college-royal en 1777. Il avoit été secretaire du duc d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Blasimont en 1721. C'étoit un homme d'étude & laborieux. On a de lui: *Lettres de M. l'Abbé de *** à ses Eleves, pour servir d'introduction à l'intelligence des Saintes-Ecritures*, Paris 1751, 2 vol. in-12; & d'autres Ecrits, solidement réfutés par l'abbé Ladvocat & le P. Houbigant. Sa méthode d'expliquer l'Ecriture peut être considérée comme une espece d'Harduinisme qui tend à transformer l'histoire sainte en roman, & à faire de la parole de Dieu un systême grammatical. Les Capucins, dépositaires de ses écrits & exécuteurs de son plan, ont donné un *Commentaire* sur *Job* (*voyez* ce mot); & d'autres ouvrages où l'on voit une érudition plus singuliere qu'utile, plus recherchée qu'assortie à la simplicité sublime des livres saints.

VILLEGAGNON, (Nicolas Durand de) chevalier de Malte, né à Provins en Brie, se signala en 1541 à l'entreprise d'Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte, dont il a donné une *Relation* françoise 1553, in-8°, ou en latin in-4°. Né pour les entreprises singulieres, il tenta de se former une souveraineté au Brésil en Amérique. Ayant annoncé qu'on vouloit en faire une retraite pour les Prétendus-Réformés, dont il avoit embrassé les erreurs, il eut d'abord beaucoup de colons; mais n'ayant pu les unir par les liens d'une même croyance, rebuté par les divisions qu'il voyoit résulter du refus de reconnoître l'autorité de l'église, il reconnut les torts de sa désertion, revint en France & professa constamment dans la suite la religion de ses peres. Les Portugais s'emparerent du fort qu'il avoit fait bâtir pour protéger sa colo-

rie, & le Brésil fut perdu pour les François. Villegagnon revint en France, & y mourut en 1571, laissant plusieurs Ecrits contre les Protestans.

VILLEGAS, *voyez* QUEVEDO.

VILLEHARDOUIN, (Géofroi de) chevalier, maréchal de Champagne en 1200, porta les armes avec distinction, & cultiva les lettres. On a de lui : l'*Histoire de la prise de Constantinople par les François en 1204*, dont la meilleure édition est celle de du Cange, in-folio, 1657. Les exemplaires en grand papier sont préférés au petit. Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté & de sincérité qui plaît : mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits & des circonstances.

VILLENA, *voyez* PACHECO.

VILLENEUVE, (Arnauld de) *voyez* ARNAULD.

VILLENEUVE, *voy.* BRANCAS.

VILLENEUVE, (Helion de) grand maître de l'ordre de S. Jean de Jerusalem qui résidoit alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du pape Jean XXII qui le connoissoit également courageux & habile. Son élection se fit à Avignon en 1319. Le premier soin du nouveau grand-maître fut d'assembler un chapitre général à Montpellier. On prétend que ce fut dans cette assemblée qu'on divisa le corps de l'ordre en différentes langues ou nations, & qu'on attacha à chaque langue des dignités particulieres & les commanderies de chaque nation. Villeneuve ayant terminé ce chapitre, se rendit à Rhodes vers l'an 1332, & il y vécut en prince qui sait gouverner. La ville & l'isle entiere lui furent redevables d'un bastion, qu'il fit élever à ses dépens à la tête d'un fauxbourg. A cette sage précaution, le grand-maître ajouta le secours d'une garnison nombreuse, qu'il entretint toujours de ses propres deniers. D'ailleurs sa présence & sur-tout ses bienfaits attirerent à Rhodes un grand nombre de chevaliers ; cette isle devint un boulevard redoutable. Il arma ensuite six galeres, pour seconder la ligue des princes chrétiens contre les Infideles. Différens abus s'étoient glissés dans l'ordre, & le pape Clément VI en avoit été instruit. Villeneuve fit de sages réglemens pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter de draps qui coûtassent plus de deux florins l'aune & demie. On leur interdit la pluralité des mets & l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de tems après des députés au pape ; ils tinrent un chapitre à Avignon, où les réglemens faits par le grand-maître furent confirmés. L'ordre perdit bientôt Villeneuve ; il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable (dit Vertot) par son économie, & qui pendant son magistere acquitta toutes les dettes de la religion ». Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, & sur-tout lorsqu'il réduisit l'isle de Lango révoltée contre l'ordre. Sa sévérité le fit appeller *Manlius*, parce qu'il dépouilla, dit-on, de l'habit de chevalier Dieudonné de Gozon, qui, contre sa défense, avoit combattu & terrassé un monstre qui infestoit Rhodes (*voyez* GOZON). Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'isle : une église où il fonda deux chapelles magistrales, & un château qui porta son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastere de Chartreuses, dans le diocese de Fréjus, où sa sœur Rosoline de Villeneuve, morte en odeur de sainteté, fut prieure. — L'illustre maison dont étoit le grand-maître de Rhodes, a produit un grand nombre de personnages distingués ; tels que Romée de VILLENEUVE, premier ministre de Raimond Bérenger, comte de Provence, mort en 1250 ; Louis

de VILLENEUVE, seigneur de Sorenon, premier marquis de Trans, chambellan de Charles VIII, & un des généraux de ses armées navales. Enfin l'ordre de Malte lui doit plus de cent chevaliers, & l'église un grand nombre de prélats, dont les lumieres ont égalé les vertus.

VILLENEUVE, (Gabrielle-Susanne BARBOT, veuve de J. B. de GAALLON de) morte en 1755, avoit de l'esprit & de l'aménité. Son mari étoit lieutenant-colonel d'infanterie. Elle s'exerça dans le genre romanesque, & elle eut à cet égard quelques succès. On a d'elle le *Tems & la Patience*, la *Jardiniere de Vincennes*, &c.

VILLER, (Michel) prêtre du diocese de Lausanne, mort le 30 mars 1757, âgé de plus de 80 ans, est connu par des *Anecdotes sur l'état de la Religion dans la Chine*, 1732-1742, en 7 vol. in-12. L'auteur impute plusieurs calomnies à des religieux qu'il faisoit profession de ne pas aimer, comme l'a prouvé le P. de Goville dans deux Lettres insérées dans les tomes 22e & 23e des *Lettres édifiantes*, & dans le tome 21e de la nouvelle édition, Paris 1781. Viller attaché à un parti puissant, s'y éleve avec force contre l'autorité qui l'accable.

VILLEROI, *voyez* AUBESPINE & NEUVILLE.

VILLETHIERY, (Jean-Girard de) *voyez* GIRARD DE VILLETH.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, (Jean de) chevalier, seigneur de l'Isle-Adam, d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ses intrigues & par son courage. Il fut fait maréchal de France en 1418. Devenu suspect à Henri V, roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Bastille par ordre de ce prince, & n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne & les Anglois jusqu'en 1435; mais peu de tems après, il rentra au service du roi Charles VII, prit Pontoise, & facilita la réduction de Paris. Ce héros se préparoit à d'autres exploits, lorsqu'il fut tué à Bruges, dans une sédition populaire, en 1437, honoré des regrets de son roi.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, (Philippe de) élu en 1521 grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jerusalem, étoit de la même maison que le précédent. Il commandoit dans l'isle de Rhodes, lorsque cette isle fut assiégée par 200 mille Turcs en 1522. Les efforts de cette multitude conduite par le visir ayant été inutiles, Soliman vint lui-même la commander & pressa le siege avec tant de vivacité, que le grand-maître, trahi d'ailleurs par d'Amaral, chancelier de l'ordre, fut obligé de se rendre le 20 décembre de la même année, après s'être défendu pendant 6 mois avec un courage héroïque. Le vainqueur, plein d'estime pour le vaincu, lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester à son service; mais l'Isle-Adam préféra les intérêts de son ordre à sa fortune. Après avoir erré pendant 8 ans, avec ses chevaliers sans retraite assurée, l'empereur Charles-Quint lui donna en 1530 Malte, le Goze & Tripoli de Barbarie; & le grand-maître de l'Isle-Adam en prit possession au mois d'octobre de la même année. C'est depuis ce tems que les chevaliers de S. Jean de Jerusalem ont pris le nom de *Chevaliers de Malte*. L'Isle-Adam mourut en 1534, à 70 ans, pleuré de ses chevaliers, dont il avoit été le défenseur & le pere. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet : *Hic jacet victrix Fortunæ Virtus*. Son petit-neveu, Charles, mort en 1535, donna toutes ses terres à

son cousin le connétable Anne de Montmorency en 1527, du consentement de son frere puîné Claude, qui avoit cependant plusieurs enfans.

VILLIERS, (Pierre de) né à Cognac sur la Charente en 1648, entra chez les Jésuites en 1666. Après s'y être distingué & dans les colleges & dans la chaire, il en sortit en 1689, pour rentrer dans l'ordre de Cluni non-réformé. Il devint prieur de St-Taurin, & mourut à Paris en 1728, à 80 ans. Cet écrivain, appellé par Boileau le *Matamore de Cluni*, parce qu'il avoit l'air audacieux & la parole impérieuse, étoit d'ailleurs un homme très-estimable. On a de lui un recueil de Poésies. L'abbé de Villiers faisoit peu de cas de ses vers, & il se rendoit justice, quoique poëte & auteur. Sa poésie, exacte & naturelle, est trop languissante. Ses ouvrages poétiques recueillis par Colombat, 1728, in-12, sont: I. *L'Art de Prêcher*, Poëme qui renferme les principales regles de l'éloquence. II. *De l'Amitié*. III. *De l'Education des Rois dans leur enfance*. Ces trois Poëmes sont sur de grands sujets, remplis de solides préceptes & de sages instructions; mais le style est simple, dénué d'harmonie & d'images, & plein de petits détails que l'expression ne releve que rarement. IV. Deux Livres d'*Epîtres*. V. Pieces diverses, &c. L'abbé de Villiers s'est aussi distingué par plusieurs beaux Sermons, & par différens ouvrages en prose. Les principaux sont: I. *Pensées & Réflexions sur les égaremens des hommes dans la voie du salut*, à Paris 1732, 3 vol. in-12. II. *Nouvelles Réflexions sur les défauts d'autrui, & sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, in-12, 4 vol. III. *Vérités satyriques*, en 50 Dialogues, in-12. IV. *Entretiens sur les Contes des Fées & sur quelques Ouvrages de ce tems, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*, 1699, in-12. Il s'éleve dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pieces. Ces différens ouvrages respirent une bonne morale; mais ils manquent souvent de profondeur, de chaleur & d'énergie, & offrent trop d'idées communes. Cependant sa diction, pure & saine, est bien préférable à l'emphase pédantesque des moralistes d'aujourd'hui.

VILLIERS, (Cosme de St-Etienne de) né à Paris, entra chez les Carmes de la province de Tours, fut définiteur, & mourut après le milieu du 18e siecle. On a de lui *Bibliotheca Carmelitana*, Orléans 1752, 2 vol. in-folio. La diction est nette & coulante; l'auteur est autant réservé dans ses éloges, qu'on peut l'attendre d'un frere qui loue ses freres. Cet ouvrage plein de recherches, est défiguré par un grand nombre de fautes typographiques, ou peut-être d'inadvertance de la part du compilateur, distrait par la grande variété des choses qui sont l'objet de ces sortes de collections. Il y a à la tête: *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine*. Il fait remonter la vie monastique au tems de S. Elie, & prétend prouver de siecle en siecle que l'ordre des Carmes tire de ce saint prophete son origine, en quoi il a montré peu de critique. Les Dissertations qui sont répandues dans tout l'ouvrage, ont la plupart pour objet la réfutation des sentimens du P. Papebrock, qui n'étoient pas favorables à ces prétentions.

VILLIERS, *voy.* BUCKINGHAM & ROUSSEVILLE.

VILLON, *voyez* CORBEUIL.

VILLOTTE, (Jacques) né à Bar-le-Duc le 1 novembre 1656, se fit jésuite, & fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie pour y

travailler à la propagation de la foi. Il revint en Europe en 1709, gouverna plusieurs colleges de la Lorraine, & mourut à St-Nicolas, près de Nancy, le 14 juin 1743. Il a donné en langue arménienne plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rome à l'imprimerie de la Propagande. I. Une *Explication de la Foi Catholique*, 1711, in-12. II. L'*Arménie Chrétienne*, ou *Catalogue des Patriarches & Rois Arméniens depuis J. C. jusqu'à l'an 1712*, Rome 1714, in-fol. III. *Abrégé de la Doctrine Chrétienne*, Rome 1713, in-12. IV. *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4°. V. *Dictionnaire Latin-Arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique, les mathématiques, 1714, in-fol. Le même auteur a donné en françois *Voyage en Turquie*, *Arménie*, *Arabie & Barbarie*, Paris 1714, in-fol.

VINCART, (Jean) jésuite, né à Lille en 1593, mort le 5 février 1679, s'est fait connoître par des Poësies latines. I. *Sacrarum Heroïdum Epistolæ*, Tournai 1639, réimprimées à Mayence 1737. II. *De Cultu Deiparæ*, Lille 1648, in-12. Ce sont des élégies sur le culte de la Ste Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide; ce qui donna lieu à cette anagramme: *Joannes Vincartius: NASONI ARTE VICINUS*. III. *Vita Sti Joannis Chrysostomi*, Tournai 1639. IV. *Vita SS. Joannis Eleemosynarii*, *Climaci & Damasceni*, 1650.

VINCENT DE LERINS, (S.) célebre religieux du monastere de ce nom, étoit natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de sa vie dans les agitations du siecle, il se retira au monastere de Lérins, où il ne s'occupa que de la grande affaire du salut. Il composa en 434 son *Commonitorium adversus hæreticos* ou Avertissement, &c, dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de Nestorius que l'on venoit de condamner. Sa regle est de s'en tenir à ce qui a été enseigné dans tous les lieux & dans tous les tems; regle qui tient à celle des *Prescriptions* établie par Tertullien & S. Irenée. Ce Traité, plein d'excellentes choses & de principes rendus avec netteté, étoit divisé en 2 parties, dont la seconde traitoit du concile d'Ephese. Cette partie lui fut volée, & il ne lui resta que l'Abrégé qu'il en avoit fait, & qu'il a mis à la fin de son *Commonitorium*. Cet illustre solitaire mourut vers 448. La meilleure édition de son excellent ouvrage est celle que Baluze en a donnée avec *Salvien*, 1684, in-8°. Cette édition, enrichie de notes, a reparu augmentée à Rome 1731, in-4°. Nous avons une Traduction françoise du *Commonitorium*, in-12. Quelques critiques lui ont attribué des Objections contre la doctrine de S. Augustin sur la grace, auxquelles S. Prosper a répondu; mais elles sont d'un autre Vincent qui vivoit au même tems dans les Gaules, comme l'a prouvé Baronius dans ses Notes sur le Martyrologe Romain, au 24 mai. *Voy.* aussi la Vie & l'Apologie de S. Vincent, par le P. Papebrock, dans les *Acta Sanctorum*. D. Ceillier, le cardinal Orsi, & le cardinal Gotti dans un ouvrage qu'il a fait contre Jean le Clerc.

VINCENT DE BEAUVAIS, dominicain, ainsi appellé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi S. Louis & des princes de sa cour. Ce monarque l'honora du titre de son lecteur, & lui donna inspection sur les études des princes ses enfans. Vincent ayant fort aisément des livres par la libéralité du roi, entreprit: I. L'ouvrage qui a pour titre: *Speculum majus*,

à Douai 1624, 10 tom. en 4 vol. in-fol. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés & profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps, tout ce qui a paru de plus utile à l'auteur. Cette collection est assez mal choisie & mal digérée. Elle est divisée en 4 parties. La 1re est intitulée : *Speculum naturale*; la 2e, *Speculum doctrinale*; la 3e, *Speculum morale*, mais celle-ci n'est pas de Vincent ; elle est tirée de la *Somme* de S. Thomas, *Secunda Secundæ*, comme l'a prouvé par un ouvrage particulier le P. Echard; & la 4e, *Speculum historiale*. L'Abrégé de cet ouvrage est attribué à Doringck (*voyez* ce mot). II. Une *Lettre* à S. Louis sur la mort de son fils aîné. III. Un *Traité de l'éducation des Princes*, & d'autres Traités en latin écrits d'un style assez barbare Ce savant religieux mourut en 1264

VINCENT FERRIER, (S.) religieux de l'ordre de S. Dominique, né à Valence en Espagne le 23 janvier 1357, fut reçu docteur de Lerida en 1384. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, firent éclater son zele. Il l'exerça sur-tout pendant le schisme qui déchiroit l'église. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes & les prélats à travailler à la réunion. Il fut, pendant plusieurs années, confesseur de Benoît XIII (*voyez* BENOÎT antipape). Mais rebuté par l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix & de l'union de l'église, il disposa le roi d'Espagne & les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obédience, & se déclara fortement pour Martin V. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, & mourut à Vannes en 1419, âgé de 62 ans & quelques mois, après avoir porté grand nombre de pécheurs à la pénitence, Nous avons de lui plusieurs ouvrages, publiés à Valence en Espagne, 1491, in-fol. On trouve dans ce recueil : I. Un *Traité de la Vie spirituelle*, ou *de l'Homme intérieur*. II. Celui *de la fin du Monde*, ou *de la ruine de la Vie spirituelle, de la Dignité Ecclésiastique, & de la Foi Catholique*. III. Un Traité intitulé : *Des deux avénemens de l'Ante-Christ*. IV. Une *Explication de l'Oraison Dominicale*. V. On lui a attribué des *Sermons*, pleins de faux miracles & d'inepties : du Pin & Labbe ont prouvé qu'ils n'étoient pas de lui. *Voyez* sa *Vie* écrite par Ranzano, évêque de Lucera, lors de sa canonisation en 1455, publiée avec des notes de Papebrock.

VINCENT MARIE DE STE-CATHERINE DE SIENNE, carme, natif de Come, fut élevé successivement à toutes les charges de son ordre, & mourut à Rome l'an 1680. On a de lui : *Voyage aux Indes Orientales*, en italien, Rome 1672, in-fol. & Venise 1683, in-4°.

VINCENT DE PAUL, (S.) né à Poy au diocese d'Acqs, en 1576, de parens obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur petit troupeau ; mais la pénétration & l'intelligence qu'on remarqua en lui, engagerent ses parens à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appellé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenoit à Narbonne, tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différens, dont il convertit le dernier, qui étoit renégat & savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils aborderent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parloit du jeune prêtre françois, l'ayant fait connoître à un ministre d'Henri IV,

Il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. Louis XIII récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de S. Léonard de Chaulme. Après avoir été quelque tems aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle son directeur, qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'Emmanuel de Gondy, général des galeres. Madame de Gondy, mere de ces illustres éleves, étoit un prodige de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres qui iroient faire des missions à la campagne. Vincent, connu à la cour pour ce qu'il étoit, obtint par son seul mérite la place d'aumônier-général des galeres en 1619. Le ministere de zele & de charité qu'il y exerça, fut long-tems célebre à Marseille, où il étoit déja connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme & ses enfans dans la plus extrême misere, Vincent de Paul offrit de se mettre à sa place; & ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, & ses pieds resterent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids des fers honorables qu'il avoit portés. S. François de Sales, qui *ne connoissoit pas dans l'église un plus digne prêtre que lui*, le chargea en 1620 de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de madame de Gondy, il se retira au college des Bons-Enfans, dont il étoit principal, & d'où il ne sortoit que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avoit associés à ce travail. Il leur donna des regles ou constitutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1632. En 1633 les chanoines-réguliers de St-Victor céderent à Vincent le prieuré de St-Lazare qui devint le chef-lieu de la congrégation, & a fait donner aux prêtres de la mission le nom de *Lazaristes*. » Sa vie ne fut plus qu'un tissu de » bonnes œuvres (dit l'abbé Ladvocat). Missions dans toutes les » parties du royaume, aussi-bien » qu'en Italie, en Ecosse, en Barbarie, à Madagascar, &c. Conférences ecclésiastiques, où se » trouvoient les plus grands évêques du royaume : Retraites spirituelles, & en même tems gratuites : Etablissement pour les » enfans-trouvés, à qui, par un » discours de six lignes, il procura » 40,000 liv. de rente : Fondation » des Filles de la Charité pour le » service des pauvres malades; ce » n'est-là qu'une esquisse des services qu'il a rendus à l'église & » à l'état (*voyez* GRAS Louise » Le). Les Hôpitaux de Bicêtre, » de la Salpêtriere, de la Pitié; » ceux de Marseille pour les forçats, de Ste Reine pour les pélerins, du S. Nom de Jesus pour les » vieillards, lui doivent la plus » grande partie de ce qu'ils sont. Il » envoya en Lorraine, dans les » tems les plus fâcheux, jusqu'à » deux millions en argent & en effets; il ne fit guere moins pour » la Picardie & pour la Champagne, » que les fléaux du ciel avoient » réduites à la plus cruelle indigence ». Avant l'établissement pour les enfans-trouvés, on vendoit ces innocentes créatures dans la rue St-Landri 20 sols la piece, & on les donnoit par charité, disoit-on, aux femmes malades qui en avoient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir 12 de ces enfans; bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvoit exposés aux portes des églises; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfans, & ce spectacle,

joint à une exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes; & le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfans-Trouvés fut fondé & doté. Il assista Louis XIII dans ses derniers momens, & le disposa à mourir dans les plus parfaits sentimens de piété. La reine régente, Anne d'Autriche, lui donna sa confiance, & le nomma membre du conseil de conscience. Pendant dix années qu'il fut à la tête de ce conseil, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étoient les plus dignes. L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de Jansenius, l'a fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné (car qui peut avoir du génie au jugement des sectaires sans être leur partisan?); mais ils n'ont pu lui refuser une vertu peu commune. Il travailla efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Ste Genevieve, aussi-bien qu'à l'établissement des grands séminaires. Vincent accablé d'années, de travaux, de mortifications, finit sa sainte carriere le 27 septembre 1660, âgé de près de 85 ans. Benoît XIII le mit au nombre des bienheureux le 13 août 1729, & Clément XII au nombre des Saints le 16 juin 1737. Ceux qui voudront connoître plus particuliérement S. Vincent de Paul, peuvent lire la *Vie* que Collet en a donnée en 2 vol. in-4°. On ne peut qu'admirer Vincent en lisant cet ouvrage; & quoique ce soit le portrait d'un pere fait par un enfant, il n'est point flatté. Celle qu'Abelly, évêque de Rhodez, a donnée, est aussi très-intéressante & moins prolixe que celle de Collet. Sa congrégation possede aujourd'hui environ 84 maisons divisées en 9 provinces. Elle ne s'est pas illustrée, comme d'autres, dans la littérature: ce n'étoit pas le but de son fondateur, qui savoit combien la piété étoit préférable à la science; mais elle sert utilement l'église dans les séminaires & dans les missions. L'éditeur de Ladvocat cite à la suite de l'article de Vincent de Paul, l'*Avocat du Diable*, 3 vol. in-12; mais il auroit dû avertir que ce livre est un libelle, où le fondateur des Lazaristes est traité d'*infame délateur* & d'*exécrable boutefeu*. Il y a tant d'emportement dans cet ouvrage, que l'auteur paroît réellement avoir été inspiré par celui dont il se dit l'avocat.

VINCENT, *voyez* GREGOIRE de St-Vincent.

VINCENTINI, *voy.* VALERIO.

VINCI, (Léonard de) peintre, vit le jour de parens nobles, dans le château de Vinci, près de Florence, en 1445. Les sciences & les arts étoient familiers à ce peintre; il avoit inventé une sorte de lyre dont il touchoit parfaitement. Il connoissoit l'architecture & l'hydraulique. Peu de tems après avoir commencé à étudier la peinture, Verrochio, son maître, le crut en état de travailler à un ange qui restoit à peindre dans un de ses tableaux, dont le sujet étoit le baptême de N. S. Le jeune Léonard le fit avec tant d'art, que cette figure effaçoit toutes les autres. Verrochio, piqué de se voir ainsi surpassé, ne voulut plus manier le pinceau. Un des plus magnifiques ouvrages de Léonard est la représentation de la Cêne de N. S. qu'il peignit dans le réfectoire des Dominicains à Milan. Ce fut avec ce peintre que Michel-Ange travailla, par l'ordre du sénat, à orner la grande salle du conseil de Florence, & ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux. Il est rare que la jalousie ne détruise point l'union qui sembleroit devoir régner entre les personnes à talent. Cette cruelle passion força Léonard de quitter l'Italie, où Michel-Ange partageoit avec lui l'admiration publique. Il vint donc en France, à la cour de François I; mais étant déja vieux & infirme, il n'y fit que

très-peu d'ouvrages. Il mourut vers l'an 1520 à Fontainebleau, entre les bras du roi, qui l'étoit venu visiter dans sa derniere maladie. Le coloris de ce peintre est foible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissoit tellement ce qu'il faisoit, que souvent son ouvrage en devenoit sec. Il avoit aussi une exactitude trop servile à suivre la nature jusque dans ses minuties : mais ce peintre a excellé à donner à chaque chose le caractere qui lui convenoit. Il avoit fait une étude particuliere des mouvemens produits par les passions. Le *Traité de la Peinture*, en italien, Paris 1651, in-fol. que ce peintre a laissé, est estimé. C'est-là qu'il parle des ombres colorées, que M. de Buffon a cru avoir apperçues le premier (voyez *Observations sur les Ombres colorées*, Paris 1782). Nous en avons une Traduction françoise donnée par Chambray, Paris 1651, in-fol. & une de 1716, in-12. Nous avons encore de lui, *Des Têtes & des Charges*, 1730, in-4°.

VINDINGIUS, (Erasme) professeur en langue grecque & en histoire à Copenhague, & conseiller du roi Christiern V, est connu par l'*Academia Hafniensis*, & d'autres ouvrages. Il étoit encore en vie en 1664.

VINET, (Elie) naquit auprès de Barbezieux en Saintonge. André Govea, principal du college de Bordeaux, l'appella dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit cette place avec un succès distingué. C'étoit un homme grave, infatigable au travail, & aimant tellement l'étude, que dans sa derniere maladie il ne cessa de lire & de faire des observations sur ce qu'il lisoit. Ses talens pour l'éducation de la jeunesse égaloient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bordeaux en 1587, à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond & un critique habile. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Antiquité de Bordeaux & de Bourg*, 1574, in-4°. II. Celle *de Saintes & de Barbezieux*, 1571, in-4°. Ces deux livres sont estimés à cause des recherches. III. *La maniere de faire des Solaires ou Cadrans*, in-4°. IV. L'*Arpenterie*, in-4°. V. Des *Traductions Françoises* de la *Sphère de Proclus*, & de la *Vie de Charlemagne* écrite par Eginard. VI. De bonnes Editions de *Théognis*, de *Sidonius Apollinaris*, du livre de Suétone sur les *Grammairiens & les Rhéteurs*, de *Perse*, d'*Eutrope*, d'*Ausone*, de *Florus*, &c, avec des notes & des commentaires pleins d'érudition.

VINGBOONS, (N.) architecte hollandois du 17e siecle, s'est rendu célebre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses Ouvrages ont été imprimés à La Haye 1736, in-fol.

VINNIUS, (Arnold) célebre professeur de droit à Leyde, né en Hollande l'an 1588, mourut en 1657. On a de lui un Commentaire sur les Institutes de Justinien, Elzevir, 1665, in-4°, réimprimé sous ce titre : *Arnoldi Vinnii Jurisconsulti in quatuor libros Institutionum Imperialium, Commentarius academicus & forensis*, &c. *Cui accedunt ejusdem Vinnii Quæstiones Juris selectæ*, Lyon 1761, Paris 1778, 2 vol. in-4° ; un autre Commentaire sur les anciens jurisconsultes, Leyde 1677, in-8°, qui fait suite des auteurs *cum notis Variorum* ; & plusieurs autres ouvrages sur la jurisprudence. On remarque dans les œuvres de Vinnius un esprit pénétrant, un jugement solide & impartial, beaucoup de lecture & une grande connoissance des langues grecque & latine, ainsi que du droit & des antiquités romaines. Son style est

élégant & fleuri ; aussi se fait-il lire avec plus de plaisir que peut-être aucun autre jurisconsulte.

VINOT, (Modeste) prêtre de l'Oratoire, né à Nogent sur-Aube d'un avocat, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses Harangues & par ses Poésies latines. La littérature n'étoit pas son seul talent. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'histoire ecclésiastique, d'Hervaux, archevêque de Tours, le nomma chanoine de S. Gratien. Le P. Vinot conserva ce canonicat le reste de ses jours, sans sortir de la congrégation, qui le regarda toujours comme un de ses membres. On a de lui : I. Une Traduction, en beaux vers latins, des Fables choisies de la Fontaine, conjointement avec le P. Tiffard ; & d'autres Poésies latines, imprimées à Troyes, en 2 petits vol. in-12, & réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas, en 1738, in-12. II Une *Dénonciation raisonnée d'une These de Théologie soutenue à Tours le 10 mai 1717*. Le P. Vinot mourut à Tours en 1731, à 59 ans. Il avoit de l'esprit, de l'imagination & le génie de la satyre. Quelques écrivains lui ont attribué le *Philotanus* de l'abbé Grécourt. *Voyez* ce mot.

VINTIMILLE, (Charles-Gaspard-Guillaume de) d'une des plus anciennes familles du royaume, fut successivement évêque de Marseille, archevêque d'Aix en 1708, & de Paris en 1729. Il mourut en 1746, à 94 ans. Il gouverna son diocese avec zele & avec douceur. Il fut le premier à rire des satyres que les partisans du diacre Pâris publierent contre lui. Son frere le comte du Luc, mort en 1740, à 87 ans, laissa des enfans.

VIO, (Thomas de) célebre cardinal, plus connu sous le nom de *Cajetan*, naquit à Gaiete, dans le royaume de Naples, en 1469. L'ordre de S. Dominique le reçut dans son sein en 1484. Il y brilla par son esprit & par son savoir, devint docteur & professeur en théologie, puis procureur-général de son ordre, & enfin général en 1508. Il rendit des services importans au pape Jules II & à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, & le fit l'année suivante son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther ; mais son zele & son éloquence ne purent ramener dans le bercail cette brebis égarée. Elevé en 1519 à l'évêché de Gaiete, il fut envoyé légat en Hongrie l'an 1523. Après y avoir fait beaucoup de bien, il retourna à Rome, où il mourut en 1534, à 67 ans. Malgré les affaires importantes dont il étoit chargé, il s'étoit fait un devoir de ne laisser passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude. C'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Commentaires* sur l'*Ecriture-Sainte*, imprimés à Lyon en 1639, en 5 vol. in-fol. Ouvrage très-savant, mais où l'on trouve des opinions singulieres & quelquefois un peu trop favorables aux Juifs. II. *De auctoritate Papæ & Concilii, sive Ecclesiæ comparata*. Traité qui fit beaucoup de bruit dans ce tems-là ; Jacques Alain en fit la critique par ordre de la faculté de théologie de Paris. III. Des *Commentaires* sur la *Somme* de S. Thomas, qu'on trouve dans les éditions de cette *Somme* de 1541 & 1612. Ils furent imprimés à Rome en 1570, mais avec des retranchemens ; on a publié avec ces Commentaires ses *Traités sur diverses Matieres*, dont le premier est *De auctoritate Papæ*. Le cardinal Cajetan avoit beaucoup lu & beaucoup compilé ; mais ses livres sont trop volumineux pour l'avoir toujours fait avec discernement.

VIOLE, (le) peintre italien,

mourut à Rome en 1622, âgé de 90 ans. Annibal Carache lui donna des leçons & perfectionna ses talens pour le paysage, dans lequel ce maître a excellé. Le pape Gregoire XV, charmé de son mérite, l'attacha à son service; mais les bienfaits du pontife, loin de l'animer au travail, lui firent embrasser une vie oisive.—On doit le distinguer de VIOLE ZANINI, qui cultiva l'architecture & qui écrivit sur cet art.

VIONNET, (George) jésuite de Lyon, d'un caractere aimable, étoit un bon littérateur & un poëte foible. Nous avons de lui une Tragédie de *Xercès*, en 5 actes & en vers, 1749; & quelques Poésies latines sur différens sujets. Il termina sa carriere en 1754, à 42 ans.

VIPERANI, (Jean Antoine) chanoine de Girgenti, puis évêque de Giovenazzo en 1588, est auteur: I. D'une Poétique. II De Poésies latines. III. D'un Traité *De summo bono*. IV. *De obtenta Portugallia a rege Catholico Philippo Historia*. V. *De rege & regno* VI. *De scribenda Historia*. VII. *De Consensu disciplinarum*. Ces ouvrages ont été imprimés à Naples 1606, 3 vol. in-fol. Ils eurent du succès. L'auteur mourut en 1610

VIRET, (Pierre) ministre calviniste, né à Orbe en Suisse l'an 1511, s'unit avec Farel, pour aller prêcher à Geneve les erreurs de Calvin. Les Genevois les ayant écoutés avec avidité, chasserent les Catholiques de la ville en 1536. Viret fut ensuite ministre à Lausanne & dans plusieurs autres villes. Il mourut à Pau en 1571, à 60 ans. Le fanatisme lui avoit donné une espece d'éloquence; mais elle brille peu dans les ouvrages que nous avons de lui en latin & en françois. I. *Opuscula*, 1553, in-fol. II. *Disputations sur l'état des Trépassés*, 1552, in-8°. III. *La Physique Papale*, 1552, in-8°, que les crocheteurs du parti calviniste ont fort applaudi, ainsi que sa *Nécromance Papale*, Geneve 1553, in-8°.

VIRGILE, (*Publius Virgilius Maro*) surnommé le *Prince des Poëtes Latins*, naquit à Andès, village près de Mantoue, l'an 70 avant J. C., d'un potier de terre. Les Ides d'octobre, qui étoient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance. Sa muse s'étoit d'abord exercée dans le genre pastoral. Ce poëte, rétabli par Auguste dans son patrimoine, d'où il avoit été chassé, par la distribution faite aux soldats vétérans des terres du Mantouan & du Crémonois, composa, pour remercier son bienfaiteur, sa *1re Eglogue*. Cette piece fit connoître son grand talent pour la poésie, & devint la source de sa fortune. Il finit ses *Bucoliques* au bout de 3 ans: ouvrage précieux par les graces simples & naturelles, par l'élégance & la délicatesse, & par la pureté de langage qui y regnent. Peu de tems après, Virgile entreprit les *Géorgiques*: Poëme le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laissés, & qu'on peut appeller le chef-d'œuvre de la poésie latine. Ces différens ouvrages lui acquirent les suffrages & l'amitié d'Auguste, de Mécene, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus. La vénération qu'on avoit pour lui à Rome étoit telle, qu'un jour, comme il vint au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple s'éleva avec des acclamations: honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'empereur. Tant de gloire lui fit des jaloux, à la tête desquels étoient Bavius & Mævius. On attaqua sa naissance, on déchira ses ouvrages. Un certain Filistus, bel-esprit de cour, prenoit plaisir, dit-on, à l'agacer continuellement, même en présence d'Auguste. » Vous » êtes muet (lui dit-il un jour)

» & quand vous auriez une langue, » vous ne vous défendriez pas » mieux »... Virgile, piqué, se contenta de répondre : » Mes » ouvrages parlent pour moi »... Auguste applaudit à la repartie, & dit à Filistus : » Si vous connoissiez » l'avantage du silence, vous le » garderiez toujours »... Cornificius, autre Zoïle, déchiroit Virgile. On en avertit le poëte, qui répondit simplement : » Cornificius » m'étonne. Je ne l'ai jamais offensé, je ne le hais point ; mais » il faut que l'artiste porte envie » à l'artiste, & le poëte au poëte. » Je ne me venge de mes ennemis » qu'en m'éclairant par leur critique ». Un de ceux dont il fut le moins blessé, c'est Bathille. Virgile avoit attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguste, ce distique :

Nocte pluit totâ; redeunt spectacula manè :
Divisum Imperium cum Jove Cæsar habet.

L'empereur voulut connoître l'auteur de cette ingénieuse bagatelle; personne ne se déclara. Bathille, profitant de ce silence, se fait honneur du distique & en reçoit la récompense. Le dépit de Virgile lui suggéra une idée heureuse : ce fut de mettre au bas du distique, ce vers,

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores ;

& le commencement du suivant,

Sic vos non vobis,

répété 4 fois. L'empereur demanda qu'on en achevât le sens ; mais personne ne put le faire, que celui qui avoit enfanté le distique. Bathille devint la fable de Rome, & Virgile fut au comble de sa gloire, sur-tout lorsqu'on eut vu quelques échantillons de son *Enéide*. Virgile employa onze ans à la composition de cet ouvrage ; mais voyant approcher sa fin, sans avoir pu y faire les changemens qu'il méditoit, il ordonna qu'on le jettât au feu ; ordre rigoureux, qui heureusement ne fut point exécuté. Il mourut à Brindes en Calabre le 25 septembre de l'an 19 de J. C. à 51 ans, en revenant de la Grece avec Auguste. Ce prince se délassoit quelquefois par la lecture de l'*Enéide*. On sait l'impression que fit sur l'empereur & sur Octavie l'éloge du jeune Marcellus, placé avec tant d'art dans le 6e livre. Octavie s'évanouit à ces mots : *Tu Marcellus eris* ; & voulant marquer sa reconnoissance & son admiration au poëte, elle lui fit compter dix grands sesterces pour chaque vers ; ce qui montoit à la somme de 32500 livres. Si l'on excepte quelques galanteries de ses bergers, & la seconde églogue qui porte les traits d'un vice monstrueux, mais devenu très-commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poëtes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs ; encore dans ces endroits là-même est-il décent & réservé dans ses expressions. Et quant au dernier article, il paroît que c'étoit une folie passagere que lui-même se reproche comme telle :

O Coridon, Coridon, quæ te dementia cœpit !

C'est sans doute cet éloignement habituel des passions énervantes & dégradantes, qui lui a conservé ce noble enthousiasme qui semble franchir quelquefois le séjour de la mortalité, pour prodiguer des idées sublimes & ravissantes ; pour unir des connoissances très-variées à l'élégance & à la douceur du style, à la force & à la justesse des expressions, à la beauté & à la magnificence des images ; & rassembler tout cela dans un plan infiniment ingénieux, clair & méthodique, où l'ordre ne nuit point au génie, & où le génie ne produit point de désordre, où les idées les plus vastes n'ont rien de monstrueux

& de gigantesque, & où les plus petites ne sont pas sans dignité & sans grace. Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homere, qu'il l'ait imité dans le plan de son Poëme, & qu'il n'ait pu mettre la derniere main à son ouvrage; il est cependant bien difficile de ne pas le placer au-dessus du poëte grec; & il n'y a guere que quelques Hellenistes qui croient relever leur science grammaticale, en exaltant par-dessus tout un ouvrage écrit dans une langue dont ils se piquent d'entendre seuls les finesses & de saisir les beautés (*voyez* HOMERE). Comme les talens sont bornés, Virgile n'étoit plus le même lorsqu'il écrivoit en prose. Séneque le Philosophe nous apprend, qu'il n'avoit pas mieux réussi en prose que Cicéron en vers. La santé de ce poëte avoit toujours été foible & chancelante; il étoit sujet aux maux d'estomac & de tête, & aux crachemens de sang: aussi mourut-il au milieu de sa carriere. Il ordonna par son testament qu'on laissât son Poëme tel qu'il étoit, au cas qu'on le sauvât des flammes, & l'on eut cette attention: delà vient qu'on trouve tant de vers imparfaits dans l'*Enéide*. L'auteur de cet ouvrage unique mourut assez riche, pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mecene, à l'empereur même. Son corps fut porté près de Naples; & l'on mit sur son tombeau ces vers qu'il avoit faits en mourant:

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope: cecini Pascua, Rura, Duces.

Les éditions les plus recherchées des ouvrages de Virgile sont celles de 1470, 1471, 1472, in-fol. — du P. la Cerda, Lyon 1619, 3 vol. in-fol — de Sedan 1625, in-32 — d'Elzevir, 1636, in-12. — du Louvre 1641, in-fol — de Londres 1663, in-fol. donnée par Ogilvi, avec 102 figures & une carte. — *Cum notis Variorum*, 1680, 3 vol. in-8°. — *Ad usum Delphini*, Paris 1682, in-4°. — de Lewarde 1717, in-4°. — Florence 1741, in-4°. — Amsterdam 1746, 4 vol. in-4°. — Rome 1741, in-fol. faite sur un ancien manuscrit dont on a figuré l'écriture. — Ibid. 1763, en 3 vol. in-folio, avec fig. ital. & lat. — de Londres, Sandby, 1750, 2 vol. in-8°, fig. — Birmingham, Baskerville, 1757, in-4°. La plupart de ces éditions & sur-tout la derniere sont superbes; mais ceux qui ne cherchent dans les livres que la commodité du format & l'exactitude de l'impression, peuvent se borner à l'édition d'Elzevir, en observant que dans l'édition originale les *Bucoliques* & l'*Enéide* sont précédées d'une page dont les capitales sont en rouge; ou à l'édition de Coustelier, 1745, en 3 vol. in-12, que M. Philippe dirigea. Il la revit exactement sur celle de Florence, donnée en 1741 sur un manuscrit de 1300 ans. On a fait nombre de Traductions françoises, entre lesquelles on distingue celle de l'abbé des Fontaines; celle de M. le Blond ne rend ni le latin ni la poésie. Annibal Caro en a donné une bonne traduction italienne.

VIRGILE, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Le roi Pepin le goûta tellement qu'il le retint pendant quelque tems auprès de lui, & lui donna des lettres de recommandation pour Odilon, duc de Baviere: Virgile fut élevé à la prêtrise & se fixa à Saltzbourg. S. Boniface, apôtre d'Allemagne, le déféra au pape Zacharie, comme enseignant des erreurs; entr'autres, qu'il y » avoit un autre monde, d'autres » hommes sous la terre, un autre » soleil, une autre lune ». *Quòd alius mundus, & alii homines sub terrâ sint, seu alius sol & luna* (Bibibliotheque des Peres,

dans les Lettres de S Boniface, & Lettr. 10 du tom. 6e des Conciles). Zacharie répondit qu'il falloit le déposer s'il persistoit à enseigner de semblables erreurs, & ordonna à Virgile de venir à Rome, afin qu'on y examinat sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entr'autres d'Alembert, ont conclu delà, mais très-mal à propos, que Zacharie condamnoit le sentiment de ceux qui admettoient des Antipodes; car il ne s'agissoit point d'Antipodes dans l'imputation de S. Boniface, mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendoient point d'Adam, & qui n'avoient point été rachetés par J.-C.; & voilà ce qui pouvoit être condamné (*voyez* le cardinal Baronius sous l'an 784, n. 12, & les *Mémoires* de Trévoux, 1708, janv. p. 136; — *Recherches sur l'origine des découvertes*, &c, par Dutens, t. 1, p. 204, & l'article Leger-Charles *Decker* dans ce Dictionnaire). Il est vrai que quelques Peres, entr'autres Bede (*lib. 4, de Princ. philos.*) ont soutenu que la terre n'étoit pas sphérique: cette erreur philosophique qui n'influoit en rien sur la foi, n'a cependant pas été générale parmi les philosophes chrétiens jusqu'au 15e siecle, comme l'a prétendu Montfaucon dans la préface de son édition de Cosme l'Egyptien. Jean Philoponon, philosophe du 7e siecle, dans son Traité de la *Création du Monde* (liv. 3, c. 13) a démontré que S. Basile, S. Gregoire de Nysse, S. Gregoire de Nazianze, S. Athanase, & la plupart des saints Peres croyoient que la terre étoit sphérique. Il est même fait mention des Antipodes dans S. Hilaire (*in Ps. 2, n. 23*) dans Origene (*lib. 2, de Princip. c. 3*). Quoiqu'il en soit, il y a toute apparence que Virgile se justifia à Rome, puisque, selon l'opinion la plus accréditée, il fut élevé peu de tems après sur le siege de Saltzbourg. Le P. Pagi soutient que ce fut en 746; mais il est plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. Virgile planta la foi dans la Carinthie, établit Modeste premier évêque de ce pays, mourut saintement en 784, & fut solemnellement canonisé en 1233, par le pape Gregoire IX. Marc Hansizius (*Germania sacra*, t. 2, *Augustæ Vindelicorum*, 1729, p. 84) prouve contre le P. Pagi qu'il n'y a point eu deux évêques de ce nom en Allemagne, & que l'évêque de Saltzbourg, est celui dont l'opinion fit tant de bruit. *Voyez* Fleury, liv. 42, n. 56, 57, & liv. 44, n. 3.

VIRGILE, *voyez* POLYDORE.

VIRGINIE, jeune fille romaine, dont Appius Claudius, l'un des décemvirs, devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle seroit remise à Marcus Claudius, avec lequel il s'entendoit, jusqu'à ce que Virginius son pere fut de retour de l'armée. Ce vieillard, ayant été averti de la violence qu'on vouloit faire à sa fille, vint à la hâte à Rome, & demanda à la voir. On le lui permit; alors ayant tiré Virginie à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher: « Ma chere Virginie (lui » dit-il) voilà enfin tout ce qui » me reste pour te conserver l'hon» neur & la liberté ». Il lui porte à l'instant le couteau dans le cœur & la laisse expirante. Il s'échappe de la multitude, & vole dans le camp, avec 400 hommes qui l'avoient suivi. Les troupes, plus indignées contre le ravisseur que contre le pere, prirent les armes, & marcherent à Rome, où elles se saisirent du Mont-Aventin. Tout le peuple soulevé contre Appius, le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. Spurius Opius, autre décemvir qui étoit à Rome, & qui avoit souffert le jugement tyrannique de son collegue, se donna la mort, & Marcus Claudius, confident d'Appius, fut condamné au dernier supplice. Ce crime

& abolir les décemvirs, l'an 449 avant J. C.

VIRINGUS ou VAN VIBRINGEN, (Jean Wautier) né à Louvain en 1539, reçut le bonnet de docteur dans sa patrie en 1571, & obtint ensuite la premiere chaire de médecine qu'il remplit avec la plus grande exactitude pendant 22 ans. Devenu veuf en 1578, il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut l'ordre de prêtrise qu'en 1593; il devint ensuite chanoine d'Arras. Sa piété, son zele pour les anciens usages de l'église & ses talens lui méritèrent la confiance & l'estime des archiducs Albert & Isabelle, dont il fut chapelain. On a de lui: I. Un *Abrégé du Théatre Anatomique* de Vesal, en flamand, Bruges 1569, in-4°. II. *De jejunio & abstinentia medico-ecclesiastici libri quinque*, Arras 1597, in-4°, avec cette double épigraphe: *Qui abstinens est, adjiciet vitam*, Eccil. 37; *Non satiari cibis saluberrimum*, Hippocr.

VIRIPLACA, déesse, qui présidoit au raccommodement des maris avec leurs femmes, quand il y avoit des brouilleries dans le ménage. Cette divinité avoit un temple à Rome sur le Mont-Palatin.

VIRSUNGUS, *voy.* WIRSUNG.

VISCA ou VISCH, (Charles de) de l'ordre de Cîteaux, natif de Bulscamp, près de Fumes, enseigna la théologie dans le monastere des Dunes à Bruges, y fut élu prieur en 1646, & y mourut le 11 avril 1666. On a de ce religieux plusieurs ouvrages qui ont demandé bien des recherches: I. *Bibliotheca ordinis Cisterciensis*, Cologne 1656, assez estimée, quoiqu'écrite d'un style plat & incorrect. II. *Vitæ BB. Eberardi de Commeda, & Richardi de Frisia*, Bruges 1655. Ces deux Saints étoient de l'ordre de Cîteaux, le 1er est mort l'an 1191, le second l'an 1266. III. Histoire de plusieurs monasteres de son ordre. IV. Une Edition des Œuvres d'Alain de Lille, Anvers 1653, in-fol.

VISCLEDE, (Antoine-Louis Chalamont de la) naquit à Tarascon en Provence, en 1692, d'une famille noble, & mourut à Marseille en 1760, à 68 ans. Il remplit avec distinction, pendant plusieurs années, la place de secretaire perpétuel de l'académie de cette ville. Son goût n'étoit pas aussi sûr que son esprit étoit fin; & il auroit volontiers préféré les Fables de la Motte à celles de la Fontaine. Avec beaucoup de finesse dans l'esprit, il en avoit très-peu dans le caractere; & on trouve peu d'hommes de lettres qui aient eu une simplicité de mœurs plus aimable. Sa conversation ne brilloit pas par les saillies; mais son commerce étoit sûr & utile à ceux qui en jouissoient. Les jeunes-gens avoient en lui un ami, un conseil & un consolateur. La Visclede est principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. Ses ouvrages sont: I. Des *Discours Académiques*, répandus dans les différens recueils des sociétés littéraires de la France. Ils sont bien pensés & bien écrits; mais il y a plus d'esprit que d'imagination, ainsi que dans ses autres productions. II. Des *Odes* morales, dignes d'un poëte philosophe. Les plus estimées sont celles qui ont pour sujet l'*Immortalité de l'Ame*; les *Passions*; les *Contradictions de l'Homme*. III. Diverses Pieces de Poésie manuscrites, & quelques autres imprimées dans ses *Œuvres diverses*, publiées en 1727, en 2 vol. in-12. Ce recueil essuya beaucoup de critiques.

VISCONTI, (Matthieu) II*e* du nom, souverain de Milan, étant mort sans enfans mâles en 1355, ses deux freres (& non ses fils, comme le dit le continuateur de Ladvocat) partagerent sa succession. Barnabo régnoit dans Milan, tan-

dis que Galeas régnoit à Pavie. Celui-ci mourut en 1378, laissant pour fils Jean-Galeas qui lui succéda. Bernabo, génie ambitieux & homme perfide, voulut se rendre maître de tout le duché, en mariant Catherine sa fille à son neveu, veuf d'Isabelle de France, & en l'attirant à sa cour, où il espéroit s'en défaire aisément. Jean-Galeas de son côté formoit le projet de s'emparer de la succession de son oncle, qu'il égaloit en ambition, & qu'il surpassoit en ruses & en artifices. Un jour il alla en pélerinage à une chapelle dédiée à la Vierge, auprès de Milan, avec sa garde ordinaire de 2000 hommes: Bernabo, qui ne se méfioit de rien, va au-devant de lui; mais on l'arrêta à l'instant avec ses deux fils, qui finirent leurs jours dans la prison avec leur pere. Jean-Galeas, par cette perfidie, étendit sa domination sur tout le Milanois. L'an 1395 il obtint de Wenceslas, roi des Romains, le titre de duc de Milan. Ce fut alors qu'il quitta le titre de comte de *Vertus*, qu'il avoit porté jusque-là du chef d'Isabelle de France, sa premiere femme, de laquelle sortit une fille unique (Valentine) mariée à Louis, duc d'Orléans, qui devoit succéder au duché de Milan, après l'extinction de la postérité masculine des Visconti. Il termina sa carriere en 1402, laissant de sa seconde femme, Jean-Marie & Philippe-Marie. Le premier gouverna Milan comme Néron régnoit à Rome. Il faisoit dévorer par des chiens les malheureux qui lui avoient déplu. Ses peuples l'assassinerent en 1412. Philippe-Marie qui régnoit à Pavie, devenu souverain de tout le Milanois, laissa à sa mort, arrivée en 1447, une fille (Blanche-Marie) qu'il maria à Sforce. Celui-ci s'empara du duché de Milan, au préjudice du duc d'Orléans, qui le réclama comme l'héritage de sa mere. Telle fut la source des guerres du Milanois, qui fut pendant long-tems le tombeau des François.

VISDELOU, (Claude de) né en Bretagne au mois d'août 1656, d'une famille ancienne, entra fort jeune dans la société des Jésuites. Sa vertu & ses connoissances littéraires, mathématiques & théologiques, le firent choisir en 1685 par Louis XIV, pour aller en qualité de missionnaire à la Chine, avec cinq autres Jésuites. Arrivé à Macao en 1687, il apprit avec une facilité surprenante l'écriture & les caracteres chinois. Ses progrès furent si étonnans & si rapides, que le fils du célebre empereur Kan-Hi, héritier présomptif du trône, surpris de l'aisance singuliere avec laquelle le P. Visdelou expliquoit les livres les plus obscurs des Chinois, lui en donna de lui-même une attestation des plus authentiques & des plus flatteuses. Pendant plus de 20 ans que le P. Visdelou séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Evangile. Le cardinal de Tournon, légat du saint-siege, le déclara en 1708 vicaire-apostolique, administrateur de plusieurs provinces, & le nomma à l'évêché de Claudiopolis. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami, le coopérateur de ce célebre cardinal, partagea ses disgraces, & crut devoir s'unir avec lui contre les cérémonies chinoises. Son zele déplut à quelques personnes, qui obtinrent de Louis XIV une lettre de cachet pour le tirer de Pondichery, où le cardinal de Tournon l'avoit placé : Visdelou ne crut pas devoir obéir à cet ordre; & le régent, auprès de qui il se justifia après la mort de Louis XIV, approuva sa conduite. Cet homme apostolique mourut à Pondichery en 1737. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits qui mériteroient d'être imprimés. Les principaux sont :

font : I. Une *Histoire de la Chine* en latin. II. *La Vie de Confucius.* III. *Les Eloges des Sept Philosophes Chinois.* IV. Une *Traduction* latine *du Rituel Chinois.* V. Un ouvrage fur *les Cérémonies* & fur *les Sacrifices des Chinois.* VI. Une *Chronologie Chinoise.* VII. Une *Histoire* abrégée *du Japon.*

VISÉ, (Jean Donneau, sieur de) poëte françois, né à Paris en 1640, étoit cadet d'une famille noble. Ses parens le destinerent à l'état eccléfiastique. Il en prit l'habit, & obtint quelques bénéfices; mais il quitta cet état pour se marier à la fille d'un peintre, malgré l'opposition de ses parens. Des Nouvelles galantes & des Comédies l'occuperent dès l'âge de 18 ans. Il commença en 1672, & continua jusqu'au mois de mai 1710, un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercure Galant*, 488 volumes: Journal qui lui fit quelques admirateurs en province, & que la Bruyere mettoit *au-dessous du rien*; aujourd'hui (1784) ce n'est qu'une froide & incohérente compilation philosophique, sans choix & sans intérêt, que la Bruyere, s'il vivoit, mettroit encore plus bas s'il étoit possible. Visé composa aussi des *Mémoires sur le regne de Louis XIV*, depuis 1638 jusqu'en 1688, en 10 vol. in-fol. qui ne font presque que des extraits de son Mercure. Enfin il embrassa plusieurs genres, toujours avec des talens médiocres. Cet auteur perdit la vue 4 ans avant sa mort, arrivée à Paris en 1710.

VITAKER ou WHITAKER, (Guillaume) professeur en théologie dans l'université de Cambridge, naquit à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, & mourut à Cambridge en 1595, à 47 ans. Il se fit quelque réputation chez les Protestans par ses écrits polémiques. Son principal ouvrage est contre Bellarmin & Stapleton. On y remarque de l'érudition, beaucoup d'animosité contre les Catholiques, & un grand nombre de paralogismes, dont aucun degré de savoir ne peut préserver les gens de secte, qui plaident pour une croyance arbitraire, après avoir abjuré celle de l'église universelle. Ses *Œuvres* furent imprimées à Geneve 1610, en 2 vol. in-fol.

VITAL, né à Tierceville en Normandie, se rendit célebre à la fin du 11e siecle par sa piété & le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avoit dans la collégiale de Mortain, il se retira en un lieu peu fréquenté. Mais la sainteté de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, & un nouvel ordre de religieux, nommé, à ce qu'on croit, de la *Ste Trinité.* Cet ordre se donna depuis à S. Bernard (*voyez* SERLON); & c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Cîteaux, où il se trouve aujourd'hui. Vital mourut en odeur de sainteté en 1119.

VITAL, *voyez* ORDRIC.

VITALIEN, scythe de nation, & petit-fils du célebre général Aspar, eut le rang de maître de la milice, sous l'empereur Anastase. Ce prince rejetoit le concile de Chalcédoine, & persécutoit ceux qui l'admettoient. Vitalien prit le parti des Orthodoxes, & s'étant rendu maître de la Thrace, de la Scythie & de la Mœsie, il vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une armée formidable, qui ravageoit tout sur son passage. Anastase, dépourvu de secours & détesté de son peuple, eut recours à la négociation. Il promit de rappeller les évêques exilés, & de ne plus inquiéter les Catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien renvoya son armée, & vécut tranquille à la

cour. Il jouit d'un grand crédit sous Justin ; mais Justinien, neveu de ce prince, craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, le fit lâchement assassiner, après lui avoir prodigué toutes sortes de caresses. On croit que Justin, qu'on avoit prévenu contre lui, consentit à ce meurtre, exécuté en juillet 520. Vitalien étoit alors consul, & se trouvoit dans le 7e mois de son consulat.

VITALIEN de Segni en Campanie, pape après S. Eugene I, le 30 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa avec zele à procurer le bien de l'église, & mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Epîtres*. On célébra divers conciles sous ce pontife aussi savant que pieux. C'est aussi de son tems que commença l'usage des orgues dans les églises (*voyez* ALDRIC). Dieudonné II succéda à Vitalien.

VITELLIO *ou* VITELO, polonois du 13e siecle. On a de lui un *Traité d'Optique*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1572, in-fol. Cet ouvrage ne peut être que d'une utilité médiocre aujourd'hui, quoique l'auteur fût de son tems un homme très-estimable. Son livre n'est proprement que l'Optique d'Alhazen mise dans un meilleur ordre.

VITELLIUS, (*Aulus*) né l'an 15e de J. C., fut proclamé empereur romain à Cologne, presqu'en même tems qu'Othon, l'an 69. C'étoit un monstre de cruauté. Lorsqu'il fut arrivé à Bédriac où l'on venoit de livrer bataille, il voulut s'y arrêter, uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars & déchirés, de la terre encore teinte de sang, & enfin de tout ce qui excite dans les ames sensibles l'horreur & la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle, l'empêcha de s'appercevoir de l'infection de l'air, sentie vivement par ceux qui l'accompagnoient. Il leur dit, quand ils s'en plaignirent, que *l'odeur d'un ennemi mort étoit toujours agréable* ; & sur le champ il fit distribuer du vin aux soldats, & s'enivra avec eux. Il ne croyoit être souverain que pour bien manger. Il faisoit 4 ou 5 repas par jour, & afin d'y suffire, il contracta l'habitude de vomir quand il vouloit. Vitellius, à force de boire & de manger, devint si abruti, que la seule facilité qu'il trouvoit à satisfaire ses honteuses passions, pouvoit le faire souvenir qu'il étoit empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blæsus, pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Il fit mourir de faim sa mere Sextilia, parce qu'on lui avoit prédit qu'il régneroit longtems s'il lui survivoit. Cette femme infortunée le savoit sans doute, capable d'une action dénaturée ; car lorsqu'elle avoit appris qu'il étoit proclamé empereur, elle n'avoit pu retenir ses larmes. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple & les légions se souleverent & élurent Vespasien. Lorsque le monstre vit Primus, lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais, dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nud, les mains liées derriere le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit ; delà on le conduisit au lieu des supplices, où il fut tué à petits coups, l'an 69 de J. C. après un regne de près d'un an. Son corps fut traîné avec un croc, & jeté dans le Tibre. — Vitellius étoit fils de Lucius VITELLIUS, qui avoit été 3 fois consul, & qui étoit parvenu à la fortune par ses bassesses. Vitellius le pere fut le premier qui adora l'infame

Caligula comme un dieu ; il prodigua les mêmes hommages à Claude ; & obtint comme une grace particuliere de l'infame Messaline, l'honneur de la déchausser. Il avoit soin de porter sous sa robe un des souliers de cette princesse, qu'il baisoit souvent. A sa mort le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *A celui qui étoit d'une piété inaltérable à l'égard de son prince.* Telle étoit la lâcheté exécrable d'un peuple qui fait l'admiration de nos philosophes !

VITELLIUS *ou* TELLE, (Regnier) né à Ziriczée en Zélande vers l'an 1558, parcourut une grande partie de l'Europe ; rendu à son pays, il fut recteur du college de sa ville natale, & mourut à Amsterdam en 1618, après avoir donné : I. Une Traduction en latin de la *Description de la Germanie inférieure de Louis Guichardin, avec des additions*, Amsterdam 1625, in-fol. & 1635, 2 vol. in-12, chez Guillaume Blaeu, avec figures. Cette version vaut mieux que l'original. Le style en est pur & coulant, & les additions curieuses & importantes. II. Un *Abrégé* du *Britannia* de Cambden, Amsterdam 1617, in-8°, bien fait. Vitellius a conservé autant qu'il a pu les expressions de son auteur, & n'a retranché que des faits qui n'avoient point de rapport à la géographie. Sa Traduction en flamand du livre *de la Trinité* de Michel Servet, prouve qu'il avoit peu de religion.

VITIGÈS, *voyez* BÉLISAIRE.

VITIKIND, *voyez* WITIKIND.

VITRÉ, (Antoine) imprimeur de Paris, s'est immortalisé par le succès avec lequel il a fait rouler la presse. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de le Jay, le chef-d'œuvre de l'imprimerie. Ses autres éditions soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquise d'être le premier homme de France pour son art. Il auroit surpassé même Robert Etienne, s'il eût été aussi savant & aussi exact que lui ; mais à peine savoit-il traduire en françois les auteurs les plus faciles. Il ternit sa gloire, par le caprice qu'il eut de faire fondre en sa présence les beaux caracteres des langues orientales, qui avoient servi à l'impression de la Bible de le Jay, pour ôter le moyen d'imprimer à Paris, après sa mort, des livres en ces langues. Elle arriva en 1674 ; il étoit alors imprimeur du clergé. Un défaut de Vitré étoit de ne pas distinguer la consonne d'avec la voyelle dans les lettres J. & V. Son *Corps de Droit*, Paris 1638, 2 vol. in-folio, & sa *Bible Latine*, in-folio, in-4°, & 1652, 8 vol. in-12, sont au nombre de ses meilleures éditions.

VITRI, (Jacques de) *voyez* JACQUES & HOSPITAL Nicolas.

VITRINGA, (Campege) né en 1659 à Leuwarde dans la Frise, fut successivement professeur en langues orientales, en théologie & en histoire sacrée dans sa patrie, où il mourut en 1722, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui : I. Un savant *Commentaire* latin *sur Isaïe*, 2 vol. in-fol. II. *Apocalypseos anachrisis*, 1719, in-4°. III. *Typus Theologiæ Practicæ*, in-8°. IV. *Synagoga vetus*, in-4°. V. *Archisynagogus*, in-4°. VI. *De Decemviris otiosis Synagogæ*, in-4°. VII. *Observationes sacræ*, 1711, in-4°. VIII. *Hypotyposis historiæ & chronologiæ sacræ*, in-8°. Ces ouvrages théologiques manquent de précision pour la plupart, & tous se ressentent de préjugés de secte. — Campege VITRINGA, son fils, né à Franeker en 1693, mort en 1723, à 30 ans, professeur en théologie, se fit aussi connoître avantageusement par un *Abrégé de la Théologie naturelle*, Franeker 1720, in-4°.

VITRUVE, (*M. Vitruvius*

Pollio) né à Formie, aujourd'hui le Mole de Gayette, non à Vérone, ni à Plaisance, comme l'ont cru quelques historiens, fut architecte de l'empereur Auguste. Ce n'est que par ses écrits qu'il nous est connu; ainsi l'on ne sait rien de particulier sur sa vie. L'ouvrage que nous avons de lui sur l'architecture, & qu'il dédia à Auguste, est le seul Traité en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du génie de son auteur. La meilleure édition de ce livre est celle de Jean Laet, Amsterdam 1649, in-fol. Il y en a une Version italienne avec les Commentaires du marquis Galliani, Naples 1758, in-folio, figures. Nous en avons une bonne Traduction françoise, par Perrault, in-fol. Paris 1673 & 1684.

VITTEMENT, (Jean) d'une famille obscure de Dormans en Champagne, s'illustra par son esprit & par ses vertus. Il naquit en 1655, & après avoir fait ses études au college de Beauvais à Paris, il succéda à son professeur même dans la chaire de philosophie. Il enseigna ensuite cette science à l'abbé de Louvois, fils du ministre-d'état, qui fut distinguer son mérite. Ayant complimenté Louis XIV, en qualité de recteur de l'université de Paris, sur la paix conclue en 1697, ce monarque en fut si satisfait, qu'il dit: *Jamais harangue, ni orateur, ne m'ont fait tant de plaisir...* Ce monarque ne se borna pas à des éloges; il le nomma, à la fin de la même année 1697, sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri, ses petits-fils. Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne en 1700, l'emmena avec lui, & lui offrit l'archevêché de Burgos & une pension de 8000 ducats pour le fixer à sa cour; mais Vittement refusa l'un & l'autre avec la fermeté d'un philosophe chrétien, & repassa en France. Nommé sous-précepteur de Louis XV par le duc d'Orléans, il ne voulut accepter ni abbayes, ni bénéfices, moins encore une place à l'académie françoise. Ce prêtre désintéressé avoit fait vœu de ne recevoir aucun bien de l'église, tant qu'il auroit de quoi subsister. La cour étoit pour lui un exil; il la quitta en 1722, & alla mourir dans sa patrie en 1731, à 77 ans. Le célebre Coffin honora son tombeau d'une épitaphe, où il célebre dignement les qualités de son ame. L'abbé Vittement a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Les principaux sont: I. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'*Ancien Testament*. II. Des *Entretiens* sur diverses Questions théologiques. III. Un *Traité sur la Grace*. IV. Des *Opuscules* sur les affaires de l'Eglise & sur la Constitution *Unigenitus*, où l'auteur fait voir que cette Bulle est une loi dogmatique. V. Une *Réfutation du Systême impie de Spinosa*, & quelques Ecrits philosophiques.

VITTORIA, (Alexandre) né à Trente en 1525, apprit la sculpture, & l'architecture à l'école de Sansovino. Il excella sur-tout dans la sculpture, & ne le cédoit de son tems qu'à l'illustre Michel-Ange Buonaroti. On voit quantité de ses ouvrages à Venise, tant dans les édifices publics, que dans les palais des nobles de Padoue, Vérone, Bresse; d'autres villes d'Italie en possedent aussi plusieurs. Cet artiste a beaucoup travaillé. Il mourut en 1608, à 83 ans. Ses ouvrages d'architecture n'ont qu'un mérite médiocre.

VITULA, déesse de la joie, selon quelques-uns. D'autres disent qu'elle présidoit aux alimens qui servent à l'entretien de la vie. Il y en a qui prétendent que ce n'étoit qu'un surnom de la *Victoire*.

VITUS, *voyez* WHITE.

VIVALDI, (Jean-Louis) domi-

nicain, natif de Mondovi en Piémont, d'une famille noble de Gênes, devint évêque d'Arbe, une des isles Adriatiques, en 1519. On a de lui : I. Un Traité intitulé, *De veritate Contritionis*, ou *Veræ Contritionis Præcepta*, in-8°. II. Sept autres petits Traités recueillis & imprimés sous le titre de *Opus regale*, Lyon 1508, in-4°. Ce pieux & savant prélat mourut dans son diocese, qu'il avoit édifié & éclairé.

VIVANT, (François) docteur de la maison & société de Sorbonne, curé de St-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine, grand-chantre de l'église de Paris; sa patrie, & chancelier de l'université, naquit en 1688. Il contribua beaucoup à la destruction de Port-Royal, & à l'établissement des prêtres de S. François de Sales à Paris. On a de lui : I. *Traité contre la pluralité des Bénéfices*, en latin, 1710, in-12. II. Un *Traité contre la validité des Ordinations Anglicanes*. III. Il eut aussi beaucoup de part au Bréviaire & au Missel du cardinal de Noailles. Il est auteur de beaucoup de *Proses*, de *Collectes*, & de quelques *Hymnes*. L'abbé Vivant mourut à Paris en 1739, à 77 ans, après avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation de piété & de savoir.

VIVÈS, (Jean-Louis) né à Valence en Espagne en 1492, enseigna les belles-lettres à Louvain avec un applaudissement général. Delà il passa en Angleterre, & eut l'honneur d'enseigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. Ce prince faisoit tant de cas du savant Espagnol, qu'il alloit exprès à Oxford avec la reine son épouse, pour entendre ses leçons; mais malgré son estime, il le retint en prison pendant six semaines (& non pas six mois, comme disent du Pin & Nicéron) parce qu'il avoit osé désapprouver, de vive voix & par écrit, son divorce avec Catherine d'Aragon. Vivès ayant recouvré sa liberté, passa à Bruges, où il s'étoit marié en 1524, avec Marguerite Valduara, & y mourut, bon catholique, en 1540, à 48 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur les livres de la *Cité de Dieu* de S. Augustin, dont les docteurs de Louvain censurerent avec raison quelques endroits, ainsi que l'Inquisition de Rome : mettant un trop haut prix aux vertus païennes, Vivès plaçoit dans le ciel Caton, Numa, Camille, &c; mais il est à croire que ce n'étoit qu'une erreur passagere, fruit de l'enthousiasme du moment. II. Un *Traité* judicieux & savant sur la *Décadence des Arts & des Sciences*. III. Un *Traité de la Religion*. IV. Plusieurs autres Ouvrages recueillis à Bâle, en 1555, en 2 vol. in-fol. Budé, Erasme & Vivès passoient pour les plus savans hommes de leur siecle, & étoient comme les Triumvirs de la république des Lettres; mais Vivès étoit inférieur au premier en esprit, & au second en érudition. Son style est assez pur, mais dur & sec, & sa critique est souvent hazardée. Quelques-uns de ses livres ne sont qu'un amas de passages ramassés sous différens titres, & de vrais lieux-communs.

VIVIANI, (Vincent) né à Florence en 1622, d'une famille noble, vécut depuis l'âge de 17 ans jusqu'à 20, avec Galilée qui le regarda comme un disciple digne de lui. Après la mort d'un si grand maître, il se livra encore 2 ou 3 ans à l'étude de la géométrie sans aucune interruption, & ce fut en ce tems-là qu'il forma le dessein de sa *Divination sur Aristée*. Cet ancien géometre avoit composé 5 Livres sur les Sections coniques, qui se sont perdus, & qu'il entreprit de faire revivre par la force de son génie. Son nom se répandit dans toute l'Europe; il

reçut en 1664 une pension de Louis XIV, dont il n'étoit point sujet. Viviani résolut de dédier à ce prince le Traité qu'il avoit autrefois médité sur les Lieux solides d'Aristée; mais il en fut détourné par des ouvrages publics & même par des négociations que son souverain (Ferdinand II, grand-duc de Toscane) lui confia. En 1666, il fut honoré par ce prince du titre de son premier mathématicien. Cet homme illustre mourut en 1703, à 82 ans. « Il avoit (dit Fontenelle) » cette innocence & cette simpli» cité de mœurs que l'on con» serve ordinairement, quand on » a moins de commerce avec les » hommes qu'avec les livres; & il » n'avoit point cette rudesse, & » une certaine fierté sauvage, que » donne assez souvent le com» merce des livres sans celui des » hommes. Il étoit affable, mo» deste, ami sûr & fidele; & ce » qui renferme beaucoup de ver» tus en une seule, reconnoissant » au souverain degré ». Ses ouvrages sont: I. Un Traité intitulé: *Divination sur Aristée*, 1701, in-fol. ouvrage plein de recherches profondes sur les coniques. II. *De Maximis & Minimis Geometrica divinatio, in quintum Conicorum Apollonii Pergæi adhuc desideratum*, 1659, in-fol. III. *Enodatio Problematum universis Geometris propositorum à Claudio Commiers*, 1677, in-4°.

VIVIEN, (Joseph) peintre, né à Lyon en 1657, mourut à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1735. Il entra dans l'école de l'illustre le Brun, qui connut, en peu de tems, que le talent de son disciple étoit pour le portrait. Vivien se rendit à ses conseils: cherchant à se distinguer, il peignit au pastel. Il mettoit beaucoup de vérité dans ses ouvrages, il saisissoit très-bien la ressemblance. Son art alloit jusqu'à représenter non-seulement les traits extérieurs, mais encore les impressions de l'ame qui animent le visage & caractérisent une personne. Il a peint en pastel des portraits en pieds. L'on voit quelques tableaux de lui, où l'histoire, la fable & l'allégorie concourent à embellir sa composition. Il eut plusieurs fois l'honneur de représenter la famille royale de France. L'académie le reçut dans son corps, & le roi lui donna un logement aux Gobelins. Les électeurs de Cologne & de Baviere le nommerent leur premier peintre. On a plusieurs Portraits gravés d'après lui.

VIVIER, (Jean du) né à Liege en 1687, mort à Paris en 1761, s'est rendu recommandable dans la gravure. Son goût pour cet art l'entraina à Paris, où il s'adonna principalement à la gravure des médailles, & son mérite en ce genre lui mérita bientôt des récompenses. Il fut nommé graveur du roi, obtint un logement au Louvre, & fut reçu de l'académie de peinture & de sculpture. C'est le graveur qui a le mieux trouvé la ressemblance de Louis XV.

VIVIERS, (le cardinal de) *voyez* BROGNI.

VIVONNE, *voyez* ROCHECHOUART.

VLADERACCUS, (Christophe) savant grammairien du 16e siecle, né à Gessen, près de Bois-le-Duc, enseigna le latin, le grec & l'hébreu pendant 40 ans à Bois-le-Duc, & eut autant de soin de former ses disciples à la religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 15 juillet 1601. Nous avons de lui: I. *Polyonima Ciceroniana*, Rouen 1625. C'est un recueil de phrases tirées de Cicéron. II. *Flores Plauti cum scholiis*. — JEAN & PIERRE, ses fils & héritiers de ses talens, ont donné plusieurs ouvrages qui font également honneur à leur savoir & à leur piété. Pierre d'abord professeur des langues à Bois-le-Duc,

[curé] curé d'un village près de cette ville, mourut en 1616.

VLEUGHELS, (Nicolas) peintre flamand, vint en France. Ce maître n'a guere peint que des petits tableaux de chevalet. Ses compositions sont ingénieuses. Il s'est particuliérement attaché à la maniere de Paul Veronese. Ses talens, son esprit & son érudition, qui le mettoient en commerce avec les savans & les gens-de-lettres, le firent nommer, par le roi, directeur de l'académie royale de S. Luc, établie à Rome, & chevalier de l'ordre de S. Michel. Il mourut dans cette ville en 1737, âgé de 68 ans. Il est l'auteur d'une *Traduction*, infidelle & peu élégante, du *Dialogue* italien sur *la Peinture* de Lodovico Dolce, intitulé l'*Aretino*; précédé d'une Préface, où l'on combat les jugemens de Richardson, pere & fils, sur les ouvrages de Raphaël. Vleughels se prononce *Veugles*.

VLIERDEN, (Lambert de) né à Herstal, près de Liege, en 1564, suivit pendant quelque tems le parti des armes; mais dégoûté de cette profession comme il le témoigne lui-même dans ses poésies, il s'appliqua au droit, & se dévoua au barreau pendant près de 50 ans, sans négliger la poésie pour laquelle il avoit des talens. Nous avons de lui: I. *Eloge d'Ernest & Ferdinand de Baviere, Evêques de Liege*, en vers latins, Liege 1613, in-8°. II. *De XXXII Tribubus opificum civitatis Leodiensis*, 1628, in-8°. III. *Fasti magistrales civitatis Leodiensis*. IV. *Edicta nummorum omnium quorum usus in civitate Leodiensi & vicinis provinciis ab anno 1477 ad annum 1623*; Liege 1623, in-4°. V. Plusieurs Poëmes. Ses vers sont clairs & harmonieux, & sa prose est nerveuse.

VOECHTIUS, (Gilles) chanoine-régulier de l'ordre des Prémontrés dans l'abbaye d'Everbeur en Campine, disciple de Wendelin, & comme lui très-appliqué à l'étude de l'histoire & des antiquités de son pays, mourut le 13 juin 1643, après avoir exercé la charge de proviseur pendant 43 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages que l'on conserve en manuscrit dans l'abbaye d'Everbeur. I. *Historia Episcopatuum totius mundi*. II. *Commentarium de Jure abbatum*. III. *De comitatu Lossensi in Tungria & Taxandria*. M. l'abbé Ghesquiere a publié une partie de ce dernier ouvrage dans les *Acta Sanctorum Belgii*, tom. 1, pag. 299.

VOET, (Gisbert) *Voetius*, né à Heusden en 1589, exerça le ministere dans sa patrie, qu'il quitta quelquefois, pour suivre les armées & instruire les soldats. En 1630, il donna avec quelques-uns de son parti, aux Catholiques, un défi qui fut accepté par Jansenius, depuis évêque d'Ypres; mais Voët, craignant sans doute d'entrer en lice avec un homme si savant, prit le parti de la retraite. Jansenius publia à cette occasion *Alexipharmacum pro civibus sylvæducensibus*, Louvain 1630. Il fit cet ouvrage pour prémunir les citoyens de Bois-le-Duc contre l'impression que pouvoit faire le défi donné par les ministres qui étoient dans leur voisinage. Voët s'avisa de faire des *Notes* sur l'ouvrage de Jansenius qui y opposa *Spongia Notarum quibus Alexipharmacum aspersit Gisb. Voetius*, Louvain 1631, in-8°: ouvrage qui couvrit de honte Voët, & qui fit beaucoup d'honneur à Jansenius. En 1634, Voët fut choisi pour enseigner à Utrecht la théologie & les langues orientales; il le fit avec succès. Après avoir professé dans cette ville pendant 42 ans, & y avoir exercé quelque tems les fonctions de pasteur, il mourut à l'âge de 87 ans, en 1677. C'étoit l'ennemi déclaré de la philosophie de Des-

cartes, qu'il accusa d'athéisme dans des theses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuverent les assertions de Voët & condamnerent deux lettres apologétiques de Descartes. Il eut aussi de grands démêlés avec Jean Cocceius (*voyez* ce mot) & fut chef de parti. Ses sectateurs furent appellés *Voëtiens*, & ont toujours été les plus grands adversaires des Coccéiens. Ses ouvrages sont : I. *Exercitia & Bibliotheca studiosi theologi*, Groningue 1652. II. *Politica ecclesiastica*, Amsterdam 1663, 4 vol. in-4°. III. *Diatriba de coelo beatorum*, &c, & quelques autres écrits aujourd'hui oubliés.

VOET, (Paul) fils du précédent, né à Heusden en 1619, professeur en droit à Utrecht en 1654, mort en 1667 à la fleur de son âge, s'est fait connoître par les ouvrages suivans. I. *De Duellis licitis & illicitis*, Utrecht 1644, in-12, où parmi quelques assertions vraies il y a un grand nombre de fausses. II. *De usu juris civilis & canonici in Belgio unito*, 1658, in-12. III. *De jure militari*, 1666, in-8°. IV. *Cammentarius in Institutiones imperiales*, Gorcum 1668, 2 vol. in-4°. V. *De mobilium & immobilium natura*, Utrecht 1666, in-8°.

VOET, (Jean) fils du précédent, professeur en droit à Leyde & ensuite à Herborn, mort en 1714, a laissé : I. Un excellent *Commentaire sur les Pandectes*, La Haye 1698-1704, 2 vol. in-fol. 1754. Il y a peu de livres de droit qui jouissent d'une estime plus générale & mieux méritée. II. *De erciscunda familia liber*, Bruxelles 1717, in-12.

VOETS, (Melchior) jurisconsulte allemand du 17e siecle, conseiller de l'électeur palatin Jean-Guillaume, garde des archives du duché de Juliers, a publié : I. *Historia juris civilis Juliacensium & Montensium*; Cologne 1667, in-fol. & Dusseldorp 1694 & 1729. II. *Tractatus ad Observationes feudales*, Dusseldorp 1720, in-fol. & plusieurs livres de droit en allemand.

VOGLERUS, (Valentin-Henri) professeur de médecine à Helmstadt, naquit dans cette ville l'an 1622, & y mourut en 1677, avec la réputation d'un savant profond. On a de lui : I. Une *Notice des bons Ecrivains en tout genre*, en latin. Ce livre est imparfait; mais Meibomius en a donné une édition, Helmstadt 1691 & 1700, in-4°, avec des remarques & des additions qui peuvent le rendre utile. II. *Institutionum physiologicarum liber*, 1661, in-4°. III. *Diaticorum commentarius*, 1667, in-4°. IV. *De naturali in bonarum doctrinarum studia propensione, delectu ingeniorum, studiorum hodiernorum corruptelis, earumque causis, Dissertationes quinque*, 1672, in-4°. V. *Physiologia Historiæ Passionis Jesu-Christi*, 1673, in-4°. VI. *De Valetudine hominis cognoscendâ Liber*, 1674, in-4°. VII. *De rebus naturalibus & medicis quarum in Scripturis Sacris fit mentio, Commentarius*, 1682, in-4°.

VOIGT, (Godefroi) théologien luthérien, natif de Misnie, fut recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg, & mourut à la fleur de son âge en 1682. On a de lui un *Traité sur les Autels des anciens Chrétiens*, Hambourg 1709, in-8°, & plusieurs autres ouvrages en latin. On voit qu'il n'avoit rien laissé échapper de ce qu'il avoit trouvé dans les anciens auteurs sur les matieres qu'il traite.

VOISENON, (Claude-Henri de Fusée de) abbé du Jar, membre de l'académie françoise, né en 1708, mort dans un château voisin de son abbaye en 1775, étoit ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. La littérature

ne fut pour lui qu'un amusement. Il donna au public divers romans, en 4 petits vol. in-12, dont le plus connu est une espece de conte moral, intitulé : l'*Histoire de la Félicité*. Le cadre est peu de chose ; mais l'auteur conte joliment, & il mêle à son récit de petites réflexions morales, finement exprimées, quoiqu'elles ne soient pas toujours d'une exactitude à l'épreuve d'une critique solide. L'abbé de Voisenon travailla aussi pour le théatre. Ses Comédies des *Mariages assortis*, publiée en 1744, & de la *Coquette fixée*, en 1746, sont presque les seules dont on parle encore. On a de lui beaucoup d'autres pieces, dont quelques-unes ont été attribuées à d'autres écrivains. L'abbé de Voisenon se distingua encore par un grand nombre de Poésies fugitives, productions faciles d'un homme d'esprit, dont la muse légere oublioit souvent l'état & les devoirs ; mais il y en a qui ne méritent pas ce reproche, tel que le Poëme lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique en 1758, & applaudi. Quoique tout entier au monde, il n'étoit pas sans religion. Il disoit son bréviaire exactement, & en marquoit les renvois avec des couplets de chansons. Etant tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célebre P. de Neuville : « Mon » pere (lui dit-il, en le voyant » près de son lit) je ne veux » point aller en enfer ; c'est un » logement trop incommode. — » Vous avez raison, mon cher » abbé ; mais si vous persistez à » faire vos opéra-comiques, cela » pourroit bien vous arriver. Ce » n'est pas le tout encore d'aller » en enfer. Ah ! mon cher ami, » vous y seriez hué ». Ses Œuvres ont été recueillies en 1782, en 5 vol. in-8° ; il y en a quatre de trop ; un petit volume auroit pu contenir facilement ce qui méritoit d'être donné au public.

VOISIN, (Joseph de) né à Bordeaux d'une famille noble & distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au parlement de cette ville. Son goût pour les exercices de piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fut élevé au sacerdoce, & devint prédicateur & aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti. On a de lui : I. Une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4°, en latin. II. Un *Traité* latin *de la Loi divine*, in-8°. III. *Traité* latin *du Jubilé selon les Juifs*, in-8°. IV. De savantes Notes sur le *Pugio Fidei* de Raymond Martin, 1651. V. Une *Défense* du *Traité* de M. le prince de Conti *contre la Comédie*, que l'abbé d'Aubignac avoit attaqué, 1672, in-4°. VI. Une *Traduction françoise du Missel Romain*, en 4 vol. in-12, 1660. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé la même année sous peine d'excommunication, par le pape Alexandre VII en 1661, censurée par la faculté de théologie de Paris, & proscrite par un arrêt du conseil. Cet écrivain mourut en 1685 ; c'étoit un homme d'une grande érudition, & ce qui est plus précieux, il savoit en faire usage. Les langues vivantes & les langues mortes lui étoient familieres, & il connoissoit assez bien les finesses de la françoise.

VOISIN, (Daniel-François) conseiller au parlement de Paris, devint maître-des-requêtes de l'Hôtel en novembre 1684, intendant des armées de Flandre en mars 1688, conseiller-d'état en septembre 1694, ministre & secretaire-d'état en juin 1709, enfin garde-des-sceaux & chancelier de France le 15 juillet 1714. Il mourut subitement la nuit du 1er au 2 février 1718, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un magistrat integre & intelligent. Un jour ayant appris qu'un scélérat avoit eu assez de protection pour obtenir des lettres

de grace, il vint trouver Louis XIV dans son cabinet : *Sire*, lui dit-il, *votre majesté ne peut pas accorder des lettres de grace dans un cas pareil.* — *Je les ai promises*, dit le roi, *allez me chercher les sceaux.* — *Mais*, *sire.* — *Faites ce que je veux.* Le chancelier apporte les sceaux, le roi scelle les lettres de grace & rend les sceaux au chancelier. *Ils sont pollués*, dit celui-ci, en les repoussant sur la table, *je ne les reprends plus.* Le roi s'écrie : *Quel homme !* & jette les lettres de grace au feu. *Je reprends les sceaux*, dit alors le chancelier, *le feu purifie tout.*

VOITURE, (Vincent) né à Amiens en 1598, reçu à l'académie françoise en 1634, dut le jour à un marchand de vin. Les agrémens de son esprit & de son caractere lui donnerent entrée à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla beaucoup par ses saillies. Gaston d'Orléans, frere de Louis XIV, voulut l'avoir en qualité d'introducteur des ambassadeurs & de maître des cérémonies. Il fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa en Afrique, pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols, que tout le monde crut être de Lopès de Vega, tant la diction étoit élégante. Voiture ne fut pas moins bien accueilli à Rome dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France, il fut maître-d'hôtel chez le roi, & obtint plusieurs pensions qui l'auroient dû mettre dans l'opulence ; mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des alimens à sa passion pour le jeu & pour les femmes. Il se vantoit d'en avoir conté à toutes sortes de femmes, *depuis le sceptre jusqu'à la houlette.* Ce poëte mourut en 1648, à 50 ans. Le commerce des grands l'avoit rendu fort vain, & en lui donnant les agrémens d'un homme de cour, lui en avoit communiqué tous les vices. Il aimoit à railler ; mais il n'aimoit pas les réponses qu'on opposoit quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. » La partie n'est pas » égale (lui dit Voiture) ; vous » êtes grand, je suis petit ; vous » êtes brave, je suis poltron ; vous » voulez me tuer, hé bien je me » tiens pour mort ». Il fit rire son ennemi & le désarma. Voiture avoit d'ailleurs le cœur généreux. Balzac lui envoya demander 400 écus à emprunter : Voiture prêta galamment la somme ; & prenant la promesse de Balzac, que lui remit le valet qui faisoit la commission, il mit au bas de l'acte : » Je soussigné » confesse devoir à M. Balzac la » somme de 800 écus, pour le » plaisir qu'il m'a fait de m'en em» prunter 400 ». Il donna ensuite cette promesse au valet, afin qu'il la portât à son maître. Despréaux disoit qu'il ne faut pas toujours juger du caractere des auteurs par leurs écrits. » La société de Balzac » (ajoutoit-il) loin d'être guin» dée & épineuse comme ses Lettres, » étoit remplie de douceur & d'a» grémens ». Voiture, au contraire, faisoit le *petit Souverain* avec ses égaux. Accoutumé à fréquenter des *Altesses*, il ne se contraignoit qu'avec les grands. La seule chose par où se ressembloient ces deux auteurs, c'est dans la composition de leurs Lettres, dont la plus courte leur coûtoit souvent 15 jours de travail. On a recueilli les Ouvrages de Voiture à Paris 1729, en 2 vol. in-12. On y trouve des *Lettres* en prose, dans lesquelles il y en a quelques-unes d'un caractere délicat & d'un goût très-fin ; mais elles se réduisent à un très-petit nombre. La contrainte, l'affectation, les jeux de mots puériles, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées, en déparent la plupart. Elles sont plus propres à

former un bel-esprit maniéré, qu'un homme de goût. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la petite & méprisable envie de montrer de l'esprit, lui fait dire des choses dont la décence & l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ses Poésies françoises, italiennes & espagnoles; il y a de la légéreté de tems en tems, mais les regles les plus communes y sont violées. Elles consistent en *Epîtres*, *Elégies*, *Sonnets*, *Rondeaux*, *Ballades* & *Chansons*... Sarasin, dans sa *Pompe funebre de Voiture*, rapporte la plupart des aventures de cet écrivain. *Voyez* BENSERADE.

VOLATERRAN, (Raphaël MAFFÉE, dit le) ainsi nommé de la ville de Volterre en Toscane, où il vit le jour l'an 1450, se fit un nom par ses propres ouvrages, & par les versions qu'il fit de ceux des autres. Entre les productions du premier genre, on distingue ses *Commentaria Urbana*, Lyon 1599, in-fol. très-estimés. Parmi celles du second genre, on cite ses Traductions latines de l'*Œconomique* de Xénophon; de l'*Histoire de la Guerre des Perses* & de celle *des Vandales* par Procope de Césarée; de *x Oraisons* de S. Basile, &c. Maffée mourut dans sa ville natale, à l'âge de 71 ans.

VOLCKAMER, (Jean-George) de Nuremberg, devint doyen du college des médecins de sa ville natale en 1664, & mourut en 1693, à 77 ans. On a de lui: I. *Opobalsami examen*, 1644, in-12. II. *Collegium anatomicum*, Francfort 1668, in-4°, &c.

VOLCKAMER, (Jean-George) fils du précédent, né à Nuremberg en 1662, médecin, membre de l'académie des Curieux de la Nature, mourut le 8 juin 1744. On a de lui *Flora Noribergensis*, Nuremberg 1700, 1718, in-4°, avec fig. ouvrage estimé. Il a profité beaucoup des travaux de Morison, de Ray, de Rivinus, &c.

VOLCKAMER, (Jean-Christophe) botaniste de Nuremberg, publia, en allemand, *Nurembergenses Hesperides*, 1708, in-fol. qui furent traduites en latin 1713, 2 vol. in-fol. avec figures. C'est un traité de la culture des orangers, des citronniers, des limonniers, & de leur usage. Il y parle aussi des fleurs rares que l'on cultive à Nuremberg, & de plusieurs plantes des Indes. L'auteur mourut en 1720.

VOLDER, (Burcher de) né à Amsterdam le 26 juillet 1643, devint professeur de philosophie en 1670, puis de mathématiques en 1681, à Leyde, & s'y acquit une grande réputation. Ce fut un des premiers qui introduisirent la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville. Il attaqua dans des Theses la Censure de cette philosophie, qu'en avoit faite Huet. Ce mathématicien mourut en 1709. On a de lui plusieurs Harangues, & différentes Dissertations in-8°, en latin, sur des sujets philosophiques. Elles sont assez bien écrites, & l'on y trouve des raisonnemens judicieux.

VOLKELIUS, (Jean) ministre socinien, natif de Grimma dans la Misnie, mourut vers 1630. Il lia amitié avec Socin, embrassa ses erreurs, & devint l'un de ses apôtres. Son principal ouvrage est un traité en 5 livres, qu'il a intitulé: *De vera Religione*. Cette production renferme le système complet de la doctrine socinienne, avec un précis de ce que les Sociniens ont dit pour l'établir. Il fut brûlé à Amsterdam. La meilleure édition de ce livre est celle qui est in-4°, imprimée à Cracovie en 1630, précédée du Traité de Crellius, *De Deo & ejus attributis*. On a encore de Volkelius une replique à Smiglecius, intitulée: *Nodi Gordii à Martino Smiglecio nexi Dissolutio*.

VOLKIR *ou* VOLZIR DE SERONVILLE, (Nicolas) secretaire d'Antoine duc de Lorraine, au 16e siecle, s'est fait connoître par divers ouvrages assez rares. I. *Chronique des Rois d'Austrasie*, en vers, 1530, in-4°. II. *Traité de la Désacration de Jean Castellan, hérétique*, 1534, in-4°. III. *Histoire de la Victoire du Duc Antoine contre les Luthériens*, Paris 1526, in-fol. Il avoit été témoin oculaire de ce qu'il raconte. IV. *Enchiridion musices.*

VOLPILIERE, (N. de la) docteur en théologie, étoit d'Auvergne. Né avec des talens pour la chaire, il se consacra à la prédication, & mourut au commencement du 18e siecle. On a de lui: I. Des *Sermons*, 1689, 4 vol. in-8°. II. Des *Discours Synodaux*, 1704, 2 vol. in-12.

VOLTAIRE, (Marie-François Arouet de) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ancien chambellan du roi de Prusse, &c, naquit à Paris le 20 février 1694, de François Arouet, ancien notaire au Châtelet, trésorier de la chambre-des-comptes, & de Marie-Marguerite Daumart. Il annonça, dès ses premieres années, la facilité de son génie & l'activité de son imagination. Il a dit lui-même qu'*au sortir du berceau il bégayoit des vers*. Il fit ses études au college de Louis le Grand, sous le P. Porée & le P. le Jay. Tout le monde sait que ce Pere lui prédit dès-lors, qu'il seroit *le porte-étendard de l'incrédulité*. Ayant été envoyé aux écoles de droit au sortir du college, il fut si rebuté par la sécheresse de la jurisprudence, qu'il se tourna entiérement du côté de la poésie. Admis dans la société de l'abbé de Chaulieu, du marquis de la Fare, du duc de Sulli, du grand-prieur de Vendôme, du maréchal de Villars, du chevalier de Bouillon, il y puisa ce goût naturel & cette plaisanterie fine, qui distinguoit la cour de Louis XIV. L'abbé Chaulieu, poëte épicurien, ne contribua pas peu à faire germer les semences de corruption dont l'esprit & le cœur du jeune Voltaire avoient déja parus infectés. Un autre penchant qui s'étoit développé en lui de bonne heure, est la satyre: penchant qui lui causa bien des désagrémens, des disgraces & des chagrins. On l'accusa d'avoir fait des vers contre le gouvernement, & il fut enfermé près d'un an à la Bastille. Il avoit déja composé sa Tragédie d'*Œdipe*, qui fut représentée en 1718. Il donna en 1722 la Tragédie de *Marianne* empoisonnée par Hérode. Lorsqu'elle but la coupe, un plaisant cria: *La reine boit:* c'étoit vers le tems des Rois, & ce mot fit tomber la piece (anecdote qui suffit pour apprécier ce qu'on nous dit des succès & des chûtes des pieces théatrales). Ses Tragédies d'*Eriphile* & l'*Artémire* avoient déja éprouvé le même sort. Ces mortifications, jointes à celles que sa façon de penser sur la religion, & son caractere bouillant & caustique lui occasionnerent, l'obligerent de passer en Angleterre, où il fit imprimer la *Henriade*. Le roi George I, & sur-tout la princesse de Galles qui depuis fut reine, lui accorderent des gratifications, & lui procurerent beaucoup de souscripteurs. Ce fut le commencement de sa fortune, augmentée depuis considérablement par les rétributions de ses ouvrages, par le commerce, par des manœuvres qui n'auroient point eu le suffrage d'un homme plus délicat. Etant revenu en France en 1728, il mit l'argent qu'il avoit rapporté d'Angleterre à une lotterie, établie par M. Desforts, contrôleur-général des finances. Il s'associa, pour cette opération, avec une compagnie nombreuse, & fut heureux. Les spéculations de finance ne l'empêcherent pas de cultiver les lettres. Il donna en 1730 son *Bru-*

tus, & peu de tems après *Zaïre*. Ses *Lettres Philosophiques*, pleines de mauvaises plaisanteries contre la religion, ayant été brûlées par arrêt du parlement de Paris, & l'auteur décrété de prise-de-corps, Voltaire prit le parti de la retraite. Il étoit lié alors avec la marquise du Châtelet, & ils étudioient ensemble les systêmes de Leibnitz & les principes de Newton. Il se retira pendant plusieurs années à Cirei, terre de cette dame, à quatre lieues de Vassi en Champagne, & y fit bâtir une galerie où l'on fit des expériences sur la lumiere & l'électricité. Mais les deux observateurs n'avoient pas la consistance qu'il falloit pour réussir dans ce genre. Il fut plus heureux en donnant en 1736 sa Tragédie d'*Alzire*, qui réussit au-delà de ses espérances, & *Mérope* en 1743. C'est à cette piece que le parterre & les loges demanderent à voir l'auteur; honneur accordé d'abord à un grand écrivain, & qui a été prodigué jusqu'à Polichinelle. C'est après *Mérope* qu'il obtint les faveurs de la cour, par le crédit de madame d'Etiole, depuis madame de Pompadour. Il fut chargé de travailler aux fêtes que l'on devoit célébrer pour le mariage du dauphin : il fit la *Princesse de Navarre*, qui, quoique très-médiocre, lui attira de nouvelles récompenses. On lui donna la charge de gentilhomme ordinaire, & la place d'historiographe de France. Il écrivit, sous la direction du comte d'Argenson, l'*Histoire de la Guerre de 1741*, qui étoit dans toute sa force. L'historien avoit tenté plusieurs fois d'être reçu à l'académie françoise; mais les portes ne lui en furent ouvertes qu'en 1746. Les satyres dont cette réception fut l'occasion, l'inquiéterent tellement, qu'il se retira avec madame la marquise du Châtelet à Lunéville, auprès du roi Stanislas. Cette dame étant morte en 1749, il revint à Paris & n'y demeura pas long-tems. Le roi de Prusse se l'attacha enfin en 1750, par une pension de 22000 livres. Nous avons raconté dans l'article de *Maupertuis* l'histoire du fameux différend du poëte françois avec le président de l'académie de Berlin, suivi de la disgrace la plus complette. » On répandit (dit » Voltaire) à la cour, qu'un jour, » tandis que j'étois, avec le gé» néral Manstein, occupé à revoir » les *Mémoires sur la Russie*, » composés par cet officier, le » roi de Prusse m'envoya une piece » de vers de sa façon à examiner, » & que je dis au général : *Mon* » *ami à une autre fois. Voilà* » *le roi qui m'envoie son linge* » *sale à blanchir, je blanchirai* » *le vôtre ensuite* ». Le roi de Prusse le fit arrêter à Francfort-sur-le-Mein, jusqu'à ce qu'il eût remis le livre de ses Poésies; & on prétend que l'entrevue avec le major Freytag ne se passa pas fort galamment. Voltaire devint la fable de l'Europe, lorsqu'on sut que le prince avoit été vengé de la maniere la plus humiliante pour le plus vain des hommes. Sa liberté lui ayant été rendue, il tâcha de négocier son retour à Paris, mais n'ayant pu y réussir, parce qu'un de ses ouvrages, obscène & impie, commençoit à faire un bruit scandaleux, il se détermina, après un séjour de quelques mois à Colmar, de se retirer à Geneve. Il acheta une maison de campagne auprès de cette ville. Les querelles qui agiterent cette petite république, lui firent encore perdre cet asyle. Il fut accusé de semer sourdement la discorde, de pencher pour le parti dominant, & de ridiculiser les deux partis. Forcé de quitter les *Délices* (c'étoit le nom de sa maison de campagne) il se fixa dans une terre à une lieue de Geneve, dans le pays de Gex, & tâcha de peupler le village de Ferney, en y attirant des artistes, & sur-tout des horlogers

de Geneve. Il entretint son activité, & peut-être sa vanité, en se mêlant de toutes les affaires qui pouvoient faire parler de lui dans le monde, publiant des *Factums* pour Calas, le comte de Lalli, pour les jeunes impies d'Abbeville, &c. Il reçut en même tems des témoignages d'estime de plusieurs princes; mais il n'en fut pas de même de l'empereur qui en 1777 passa à la porte du château de Ferney, sans daigner s'y arrêter. Refus d'autant plus remarquable, que ce prince avoit visité tous les hommes célebres dont la demeure se trouvoit sur sa route. On assure que S. M. a répondu à deux jeunes gens qui étoient allés à sa rencontre pour la prier d'accepter chez le philosophe un dîner qu'il avoit préparé avec un soin extrême : *Qu'elle ne pouvoit voir un homme qui, en calomniant la religion, avoit porté le plus grand coup à l'humanité.* Voltaire fut atterré par cette aventure ; & pour l'en consoler, ses partisans imaginerent de le faire venir à Paris. Au commencement de l'année 1778, il se détermina à quitter le repos & la tranquillité de Ferney, pour l'encens & le fracas de la capitale. Il en demanda la permission, & l'obtint, mais avec la défense persévérante de paroître à la cour. Il reçut à Paris l'accueil le plus bruyant ; les académies lui décernerent des honneurs inconnus jusqu'à lui ; il fut couronné en plein théatre ; tout ce qui tenoit à la secte philosophique marqua le plus violent enthousiasme. Mais le vieillard fut bientôt la victime de cet empressement indiscret : la fatigue des visites & des répétitions théatrales, le changement dans le régime & dans la façon de vivre, échaufferent son sang déja très-altéré, & il mourut des suites d'une hémorragie & d'une rétention d'urine, le 30 mai 1778, & fut enterré clandestinement dans l'église de Sellieres, monastere de Bernardins, au diocese de Troyes, dont M. Mignot, son neveu, étoit abbé. On avoit cru pendant quelque tems qu'il ne mourroit pas sans rétracter ses erreurs & condamner ses écarts, comme il avoit fait plusieurs fois dans des momens où la crainte de l'avenir le ramenoit à la religion ; mais obsédé par ceux qui, dans son retour à Dieu, auroient vu leur condamnation, il mourut dans des transports que le célebre Tronchin regarda comme la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avoit corrompus par ses écrits : *Pour voir toutes les furies d'Oreste*, dit le même à l'évêque de Viviers, *il n'y avoit qu'à se trouver à la mort de Voltaire.* — *En vérité cela est trop fort*, dit le maréchal de Richelieu après avoir été témoin de ce spectacle, *on ne sauroit y tenir.* Ces témoignages conformes à celui de sa garde-malade & d'autres témoins oculaires, & consignés dans plusieurs feuilles publiques, n'ont été contredits que d'une maniere vague & arbitraire. On se rappella sur-tout le badinage indécent qu'il avoit fait sur un prétendu déjeûné d'Ezéchiel, & que par une espece de punition divine il réalisa d'une maniere tout autre que le prophete. Son caractere étoit un composé de contraires, & il n'est pas aisé d'en donner une idée juste. On l'a peint comme jouant, tour-à-tour, les rôles d'Aristippe & de Diogene. Il recherchoit les plaisirs, les goûtoit & les célébroit, s'en lassoit & les frondoit. Par une suite de ce caractere, il passoit de la morale à la plaisanterie, de la philosophie à l'enthousiasme, de la douceur à l'emportement, de la flatterie à la satyre, de l'amour de l'argent à l'amour du luxe, de la modestie d'un sage à la vanité d'un grand seigneur. On a dit que, par ses familiarités avec les grands, il se dédommageoit de la gêne qu'il éprou-

voit quelquefois avec ses égaux; qu'il étoit sensible sans attachement, voluptueux sans passion, ouvert sans franchise, & libéral sans générosité. On a dit qu'avec les personnes jalouses de le connoître, il commençoit par la politesse, continuoit par la froideur, & finissoit par le dégoût. On a dit qu'il ne tenoit à rien par choix, & tenoit à tout par boutade : on n'a pas oublié l'embléme qu'a donné de ce caractere un des plus grands seigneurs de la nation françoise, en plaçant la figure de ce poëte philosophe à la girouette de son château. Ce portrait est celui d'un homme extraordinaire; Voltaire l'étoit, & comme tous les personnages qui sont hors du commun, il a fait des enthousiastes ardens & quelques critiques outrés. Ce qu'il y a de vrai c'est qu'il fut l'homme le plus célebre de l'Europe par ses talens; mais ses vices, ainsi qu'une vanité insensée, flétrirent sa gloire. Il honora la langue françoise & perdit les mœurs; il illustra le théâtre & corrompit les sociétés; il égala dans les anciens beaucoup d'écrivains célebres, & corrompit dans les modernes la plupart des auteurs connus. Ivre de célébrité, autant qu'Alexandre le Grand le fut de ses conquêtes; osant, ainsi que ce prince, lutter avec la Divinité & s'en arroger l'empire sur ses prosélytes; comblé peu de jours avant sa mort des hommages produits par le délire d'une partie de ses concitoyens, comme le roi de Macédoine le fut dans ses derniers jours, des respects & du tribut de tous les souverains de son tems : comme lui, il laissa une monarchie partagée, les états du monde philosophico-littéraire, dont il tenoit le sceptre, divisés entre plusieurs contendans; qui, graces à la Providence, à leur médiocrité, à leurs divisions, au caractere même de l'enthousiasme, dont la nation françoise revient aussi facilement qu'elle s'y livre, mettront fin au despotisme de l'incrédulité. Tel fut cet homme qu'on a nommé *le Patriarche de la Philosophie*, & qui se montra le jouet & l'esclave jusque dans son extrême vieillesse, de toutes les passions les plus opposées au caractere ferme, vigoureux & décidé d'un écrivain & d'un citoyen vraiment philosophe. Voltaire étoit au-dessus de la moyenne taille; il étoit maigre, d'un tempérament sec; il avoit la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux étincelans & malins; tout le feu que l'on trouve dans ses ouvrages il l'avoit dans son action.. Les principaux sont : I. La *Henriade*, en 10 chants : Poëme rempli de beaux morceaux, de vers très-bien faits, très-harmonieux, de descriptions touchantes, de portraits brillans; mais on ne mettra jamais l'auteur à côté de Virgile. Un Poëme françois en vers alexandrins, qui tombent presque toujours deux à deux; un Poëme surchargé d'antitheses & de portraits monotones; un Poëme sans fiction, peuplé d'êtres moraux que l'auteur n'a pas personnifiés; un Poëme dont la *Discorde* est la courriere éternelle; un Poëme qui a des morceaux supérieurement versifiés, mais qui peche par l'invention & par l'ensemble; enfin un Poëme de pieces rapportées, & écrit dans une langue peu favorable à la poésie, ne sera comparé à l'*Iliade* & à l'*Enéide* que par ceux qui sont hors d'état de lire Homere & Virgile. De la Beaumelle, qui étoit loin de regarder la *Henriade* comme un chef-d'œuvre, en préparoit une édition avec un *Commentaire* lorsque la mort le surprit. Cette édition a paru en 1775 en 2 vol. in-8°, par les soins de Freron. La *Henriade* y est bien jugée; le vrai ton de la critique littéraire y regne. Tout y est discuté sagement, clairement, modérément; on y montre le beau, on

suggere ce qui pourroit être mieux, & on y fait sentir le mauvais. On trouve dans le 2e vol. un plan de la *Henriade*, qui auroit plus de chaleur, plus de justesse, plus d'intérêt que celui de Voltaire. M. de Caux de Cappeval a donné une Traduction en vers latins de la *Henriade*, Manheim 1775, où il y a des morceaux si bien rendus, que l'on doute si l'original n'est pas resté au-dessous de la version, & si l'imitation n'a pas été plus heureuse que le génie qui a tracé le modele. II. Un grand nombre de *Tragédies* distinguées par de grandes vues morales & par les sentimens d'humanité dont elles sont remplies. On y retrouve souvent les beautés de Corneille, de Racine & de Crébillon. Les critiques lui reprochent cependant que ses personnages montrent trop de penchant à débiter des sentences & des maximes qui font illusion, mais qui nuisent à l'intérêt; que ses plans manquent souvent de justesse; qu'il amene la catastrophe par de petits moyens; que le style, quoiqu'imposant par le coloris & par des tirades brillantes, est non-seulement trop coupé, mais l'est presque toujours de la même maniere; que plusieurs de ses vers ne sont que des contrefaçons de ceux de Corneille & sur-tout de Racine. III. Plusieurs Comédies, dont les meilleures sont l'*Indiscret*, l'*Enfant Prodigue* & *Nanine*. Les autres sont presque oubliées : car Voltaire ne chaussa pas le brodequin avec le même succès que le cothurne. Il ne brode presque jamais que sur le canevas d'autrui; il tombe dans le bas style trivial. IV. Des *Opéra*, qui ne brillent pas par l'invention, & sont d'un style qui n'est pas celui de Quinault. *Samson*, *Pandore*, le *Temple de la Gloire*, ne lui ont pas même mérité la 3e place dans le genre lyrique. Aussi en convenoit-il lui-même. « J'ai fait (écrivoit-il à un de ses amis) j'ai fait une » grande sottise de faire un Opéra; » mais l'envie de travailler pour » un homme comme M. Rameau, » m'avoit emporté : je ne songeois » qu'à son génie, & je ne m'ap» percevois pas que le mien n'est » point fait du tout pour le genre » lyrique »... V. Un grand nombre de Pieces fugitives en vers, d'une poésie supérieure à celle des Chapelle, des Chaulieu & des Hamilton. Aucun poëte n'a donné une tournure plus ingénieuse à des bagatelles. Egalement propre à louer & à médire, il donne à ses éloges & à ses satyres un tour original, qui n'appartient qu'à lui. Nous parlons ici de ses Epîtres légeres, de ses Diatribes en vers; car quant à ses Odes, il suffit de les lire pour être assuré de la cause de son emportement contre J. B. Rousseau & M. le Franc qu'il s'est efforcé de rabaisser après avoir fait de vains efforts pour les atteindre. Nous ne ferons pas mention de quelques autres Poëmes, tels que la *Guerre de Geneve*, la *Pucelle*, &c. Quoiqu'ils offrent des détails piquans, nous croyons servir la gloire de l'auteur, en passant rapidement sur des ouvrages enfantés par le délire de l'irréligion & de la débauche, & par la fureur de la vengeance & de la satyre. Le célebre citoyen de Geneve est traité, dans le Poëme sur la guerre de sa patrie, d'une maniere atroce. L'auteur lui reproche jusqu'à cette maladie de la dysurie, dont lui-même est mort, ou du moins qui a avancé sa mort... Voilà les productions poétiques de Voltaire; ses ouvrages en prose sont encore plus nombreux : I. *Essai sur l'Histoire générale*, qui, avec les *Siecles de Louis XIV* & de *Louis XV*, forme 10 vol. in-8°. Cette Histoire est une vaste galerie, dont chaque tableau est peint d'un pinceau léger, rapide & brillant; mais l'auteur meene trop souvent les

faits

faits à son systême ; il présente la religion comme le fléau des peuples ; il s'attache trop à montrer la vertu malheureuse & le vice triomphant ; il y a entassé un grand nombre d'erreurs, d'inexactitudes & de méprises ; il est trop amer dans ses censures, injuste dans ses jugemens, sur-tout lorsqu'il est question de l'église & de ses ministres. Il n'a paru avoir entrepris cette Histoire que pour fronder les écrivains qui l'avoient précédés, & pour renverser les opinions & les principes reçus, sans donner à ses lecteurs d'autre guide & d'autre appui que son autorité dans les lettres. Tel est le jugement que l'on doit porter de tous ses ouvrages historiques. Le *Siecle de Louis XIV*, offre les mêmes beautés & les mêmes défauts. C'est une esquisse, & non un tableau en grand. L'ouvrage n'est qu'une suite de petits chapitres. L'auteur vole successivement en Allemagne, en Espagne, en Hollande, en Suede, pour raconter quelques traits, qui n'ont souvent qu'un rapport éloigné au sujet principal. Il présente aux yeux du lecteur, avec une rapidité incroyable, plusieurs événemens importans qu'on voudroit connoître à fond, & l'on glisse sur chacun. L'historien est content, pourvu qu'il ait eu l'occasion de placer une maxime ou une saillie. C'est une foule d'éclairs, qui éblouissent & qui laissent dans les ténebres. Son *Siecle de Louis XV*, moins intéressant que celui de Louis XIV, est écrit avec négligence & souvent avec partialité. Si quelques événemens y sont bien détaillés, plusieurs autres y sont présentés sous un faux jour. L'auteur rend ses peintures infidelles, en voulant les ajuster à sa façon de penser particuliere, ou au besoin qu'il a de flatter des grands & de se ménager des protecteurs. Le fonds de l'*Histoire du Parlement de Paris* est presque tout entier dans l'*Histoire générale*, & dans les *Siecles de Louis XIV & de Louis XV*. L'auteur désavoua cet ouvrage, comme un énorme fatras de dates, auquel il n'avoit pu, ni voulu travailler. Il y a cependant des chapitres qui offrent des discussions bien faites sur des points d'histoire assez embrouillés ; mais ces chapitres sont en petit nombre. II. *L'Histoire de Charles XII* : c'est un chef-d'œuvre pour la maniere de narrer & de caractériser. L'élégance y regne autant que la force ; mais elle est peu exacte, si on en croit le comte de Poniatowski dans ses *Remarques d'un Seigneur Polonois sur l'Histoire de Charles XII, par M. de Voltaire*. La Haye 1741, in-8°. Stanislas I, témoin oculaire de beaucoup de faits rapportés dans cette Histoire, la traitoit de roman. III. L'*Histoire du Czar Pierre I* : double emploi de celle de Charles XII ; mais moins élégante & plus infidelle, parce que c'est une production de sa vieillesse & un ouvrage de commande. La préface est plus digne d'un bouffon que d'un historien ; l'introduction a paru fort seche ; la division par chapitres a déplu ; les batailles sont racontées avec négligence. IV. *Mélanges de Littérature* en plusieurs volumes. On parlera d'abord de ses romans. Personne n'a eu, comme Voltaire, l'art de cacher une philosophie souvent profonde sous des fictions ingénieuses & riantes. *Zadig*, *Memnon*, le *Monde comme il va*, imités de l'anglois, ont l'air original, par la finesse des critiques, par la légéreté de la narration, par les agrémens d'un style clair, élégant, ingénieux & naturel. *Candide*, la *Princesse de Babylone*, & quelques autres fictions de ce genre, n'approchent pas à beaucoup près de *Memnon*, ni de *Zadig*. Elles ne présentent qu'une suite d'événemens invraisemblables, trop souvent racontés avec indécence, & semés de plai-

fanteries qui ne sont pas d'un bon choix, de maximes fausses & pernicieuses. Les autres ouvrages qui composent les *Mélanges*, sont de petites dissertations sur différentes matieres, des critiques de différens écrivains, la plupart plaisantes; mais souillées d'épithetes injurieuses, de sarcasmes révoltans. *Energumene*, *fanatique*, *cuistre*, *croquant*, *polisson*, *gueux*, *escroc*, &c: telles sont les expressions que le philosophe de Ferney avoit au bout de la plume, toutes les fois qu'on s'avisoit de toucher à ses lauriers, ou qu'on paroissoit y toucher. Souvent même il suffisoit de louer un autre que lui, comme Piron l'a dit dans cette Epigramme si connue:

De Corneille & de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Tiriot le thuriféraire,
Le prince des badauts Voltaire,
Du haut de son trône bourgeois
Va sur moi vuider son carquois:
Du mien ne tirons qu'une fleche,
Dont la douce pointe n'ébreche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui:
Malheur à lui seul s'il en seche....
Louons quelqu'autre auteur que lui.

V. *Dictionnaire Philosophique*; *Philosophie de l'Histoire*, &c, &c, & beaucoup d'autres ouvrages impies; car la fureur anti-théologique étoit devenue chez lui une véritable manie. Sa vieillesse n'a presqu'été occupée qu'à combattre la religion dans des brochures, qu'il désavouoit promptement, lorsqu'il croyoit que le ministere alloit sévir contre lui. Il est difficile de bien caractériser ses ouvrages contre la religion: il prend tantôt le ton de Pasquin, & tantôt celui de Pascal; mais il revient plus souvent au premier, parce qu'il lui est plus naturel. Ainsi ses livres anti-chrétiens ne sont qu'une éternelle dérision des prêtres & de leurs fonctions, des mysteres & de leur profondeur, des conciles & de leurs décisions. Il tourne en ridicule les mœurs des patriarches, les visions des prophetes, la physique de Moïse; les histoires, le style, les expressions de l'Ecriture; enfin toute la religion. Non-seulement il attaque le Christianisme; il détruit tous les fondemens de la morale, en insinuant les principes du matérialisme. Saillies ingénieuses, bons mots piquans, peintures riantes, réflexions hardies, expressions énergiques: il emploie toutes les graces du style & toutes les ressources du bel-esprit pour mieux insinuer son poison. Ce qu'il y a de plus odieux, c'est qu'il altere souvent les faits, tronque les passages, suppose des erreurs, imagine des contradictions, pour donner plus de sel à ses plaisanteries & plus d'apparence à ses raisonnemens. VI. *Théatre de Pierre & Thomas Corneille*, *avec des morceaux intéressans*, 8 vol. in-4°, & 10 in-12. Il y a dans ce commentaire beaucoup de raison & de goût, & en même tems des remarques plus subtiles que justes, des analyses infideles, des critiques minutieuses, des observations grammaticales trop séveres. VII. *Commentaire historique sur les Œuvres de l'Auteur de la Henriade*, *avec les pieces originales & les preuves*, in-8°. Monument élevé à Voltaire, par Voltaire lui-même. Il est à la fois le chantre & le héros. C'est le détail des hommages accordés à l'auteur; c'est le tableau des actions généreuses & même des charités qu'il a faites. On y voit les faits, mais on n'en voit pas les ressorts: ce sera aussi aux historiens de Voltaire à expliquer ses motifs. A la suite du Commentaire, on trouve quelques Lettres dont la plupart méritoient d'être conservées. On en recueillera sans doute un plus grand nombre; car l'auteur en a beaucoup écrit, & il avoit un talent marqué

pour ce genre. Nous avons différentes collections de ses ouvrages, in-4°, in-8° & in-12; mais toutes mal rédigées, toutes surchargées d'écrits qui sont peut-être de lui, mais indignes de lui; pleines de répétitions continuelles & de doubles emplois. Ce défaut vient moins des libraires que de l'auteur, qui, dans ses derniers jours, reproduisoit sans cesse les mêmes choses & retournoit continuellement ses vieux habits. En 1784, M. de Beaumarchais se dispose à donner une édition complette des *Œuvres* de Voltaire, sans même en retrancher ce que toutes sortes de considérations devoient lui faire supprimer. M. de Félice, plus circonspect & plus prudemment zélé pour l'honneur du philosophe de Ferney, en a fait une édition, où il n'a, dit-il, recueilli que ce que la religion & l'honnêteté permettent de publier. Cependant le nombre de 56 vol. in-8°, porte à croire qu'il a usé d'indulgence; car il paroît assez difficile de trouver après une parfaite dépuration des ouvrages de Voltaire, un aussi gros résidu de matieres salubres. Entre ceux qui ont écrit contre Voltaire, on distingue l'abbé Guyon qui a démasqué ses sophismes dans l'*Oracle des Nouveaux Philosophes*. L'abbé Nonotte qui a recueilli les *Erreurs de Voltaire*, 2 vol. in-12, Lyon 1774; l'abbé Guenée qui a réfuté victorieusement dans ses *Lettres de quelques Juifs*, Paris 1776, 3 vol. in-12, tout ce que Voltaire a objecté contre les livres saints; la Beaumelle, Fréron, Clément qui ont mis à sa juste valeur son mérite littéraire; le P. Berthier dans les *Journaux de Trévoux*; l'abbé Bergier; le Franc de Pompignan, &c. Le marquis de Luchet a donné l'*Histoire Littéraire de V.*, 1781, 6 vol. in-12. Papillon du Rivet lui a fait cette épitaphe:

Ci-gît l'immortel Arrouet,
Auteur brillant, inépuisable,
Qui ne croyoit ni Dieu, ni diable,
Pas même ce qu'il écrivoit.
Apôtre de la tolérance,
Il voulut sous son joug enchaîner les esprits,
Et déchira ses ennemis
En leur prêchant la bienfaisance.
Son talent fut l'art de rimer;
Il en posséda la magie:
Mais au noble emploi du génie,
A la gloire de tout charmer,
Il préféra dans sa manie
Le mérite honteux de peindre l'infamie,
De médire & de blasphémer
Sous le nom de philosophie.
Avide du plus fade encens,
On le vit opposer à la moindre censure
De l'orgueil irrité les cris avilissans,
Les poisons les plus noirs, les traits les plus perçans
Que l'enfer prête à l'imposture.
Dans les talens de ses rivaux
Il ne vit qu'un objet de dépit & de haine;
Dans la gloire de leurs travaux,

Qu'un outrage fait à la sienne.
De ses illustres devanciers
Jaloux d'abaisser le mérite,
A l'ombre d'un culte hypocrite
Il essaya de flétrir leurs lauriers;
Tandis que des honneurs de la prééminence
Il décoroit l'insuffisance
Bassement rampante à ses pieds.
Pour ne point s'avilir par un penchant vulgaire,
Il bannit de son cœur l'amour de son pays,
Et né sous le ciel de Paris,
Il ne vanta que l'Angleterre.
Un sentiment reçu ne fut jamais le sien;
S'il fût né musulman, il eût été chrétien.
Près d'Orphée, au-dessus de Sophocle & d'Homere,
En vain la Grece l'eût placé:
Athenes, sous Solon, de son sein l'eût chassé;
Dans des siecles moins pacifiques,
Sous nos aïeux il eût fini,
Malgré ses succès dramatiques,
Par le destin de Vanini.

VOLTERRE, (Raphaël de) *voy.* VOLATERRAN.

VOLTERRE, (Daniel RICCIARELLI de) peintre & sculpteur, né en 1609 à Volterre, ville de la Toscane, mourut à Rome en 1666. Il fut destiné par ses parens à la peinture. Balthazar Peruzzi & Michel-Ange lui montrerent les secrets de leur art. Un travail long & opiniâtre acquit à Daniel des connoissances & de la réputation. Ce peintre fut très-employé à Rome, & pour la peinture & pour la sculpture. Le cheval qui porte la statue de Louis XIII dans la place-royale à Paris, fut fondu d'un seul jet par Daniel. Il a dessiné dans la maniere de Michel-Ange. On a gravé sa descente de croix, peinte à la Trinité du Mont; c'est son chef-d'œuvre, & un des plus beaux tableaux qui soient à Rome.

VOLUMNIE, *voyez* CORIOLAN.

VOLUMNIUS, (*Titus*) chevalier romain, se signala par son amitié héroïque pour Marcus Lucullus. Le triumvir Antoine ayant fait mettre à mort celui-ci, parce qu'il avoit suivi le parti de Cassius & de Brutus; Volumnius ne voulut point quitter son ami, quoiqu'il pût éviter le même sort par la fuite. Il se livra à tant de regrets & de larmes, que ses plaintes furent cause qu'on le traina aux pieds d'Antoine. « Ordonnez que je sois conduit sur » le champ vers le corps de Lucullus (lui dit-il) & que j'y sois » égorgé; car je ne peux survivre » à sa mort, étant moi-même la » cause de ce qu'il a pris malheureusement les armes contre vous ». Il n'eut pas de peine à obtenir cette grace de ce tyran sanguinaire. Lorsqu'il fut arrivé à la place du supplice, il baisa avec empressement la main de Lucullus, & appliqua sa tête, qu'il ramassa par terre, sur sa poitrine, puis présenta la sienne au bourreau.

VOLUSIEN, (*Caius Vibius Volusianus*) associé à l'empire par son pere Gallus, fut tué par les soldats, comme nous l'avons raconté à l'article de Vibius Trebonia-

nus GALLUS. *Voyez* ce dernier mot.

VONDEL, (*Juste* ou Josse du) poëte hollandois, né à Cologne en 1587, de parens anabaptistes, quitta cette secte pour entrer dans celle des Arminiens, qu'il abandonna ensuite; il mourut dans le sein de l'église catholique en 1679, à 91 ans. Il dressa à Amsterdam une boutique de bas; mais il en laissa le soin à sa femme, pour ne s'occuper presque que de la poésie. La nature lui avoit donné beaucoup de talent. Vondel n'eut pour maître que son génie. Il avoit déja enfanté plusieurs pieces en vers, non-seulement sans suivre aucune regle, mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la versification & de la rime. Instruit, à l'âge de 30 ans, de l'avantage qu'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite il s'adonna à la lecture des écrivains françois. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie & une imagination si noble & si poétique, qu'on souffre de le voir tomber si souvent dans l'enflure & dans la bassesse. Toutes ses *Poésies* ont été imprimées à Amsterdam 1682, en 9 vol. in 4°, & Roterdam 1700. Celles qui ornent le plus ce recueil, sont: I. Le *Héros de Dieu*. II. Le *Parc des Animaux*. III. La *Destruction de Jerusalem*, Tragédie. IV. La *Prise d'Amsterdam* par Florent V, comte de Hollande. Cette piece est dans le goût de celles de Shakespear: c'est une bigarrure brillante. On y voit des anges, des évêques, des abbés, des moines, des religieuses qui disent tous de fort belles choses, mais déplacées. V. La *Magnificence de Salomon*. VI. *Palamede*, ou l'*Innocence opprimée*. C'est la mort de Barneveld, sous le nom de *Palamede* faussement accusé par Ulysse; il étoit encore arminien, lorsqu'il fit cette piece qui irrita le prince Maurice, instigateur de ce meurtre. On voulut faire le procès à l'auteur; mais il en fut quitte pour une amende de 300 liv. Toutes ces Tragédies pechent, & du côté du plan, & du côté des regles; mais il y a de beaux morceaux. VII. Des *Satyres*, contre les ministres de la religion prétendue-réformée. VIII. Un beau Poëme en faveur de l'église catholique, intitulé: *Les Mysteres de l'Autel*. IX. Une *Paraphrase*, versifiée des *Métamorphoses* d'Ovide. Vondel négligea sa fortune pour les Muses. Gerard Brandt a publié sa *Vie* en 1681.

VOPISCUS, (*Flavius*) historien latin, né à Syracuse sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il y composa l'*Histoire* d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probe, de Firme, de Carus, de Carin & de Numérien, &c, &c. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que la plupart des autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde 1671, 2 vol. in-8°, avec les remarques *Variorum*.

VORAGINE, *voyez* JACQUES de Voragine.

VORSTIUS, (Conrad) naquit à Cologne en 1569, d'un teinturier. Après avoir étudié dans les universités d'Allemagne & voyagé en France, il s'arrêta à Geneve, où Théodore de Beze lui offrit une chaire de professeur qu'il ne voulut point accepter. Il préféra celle de Steinfurt en 1596, parce qu'elle le raprochoit de sa patrie. Il succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'université de Leyde; mais les ministres anti-arminiens employerent le crédit de Jacques I, roi d'Angleterre, & demanderent son exclusion à la république. Vorstius fut banni de Leyde en 1611, & relegué à Gouda où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619, uniquement occupé de ses affaires & de ses études. Le synode de Dordrecht s'érigeant en juge de la foi, en

rejetant lui-même les jugemens de l'église universelle, le déclara indigne de professer la théologie ; & cet anathême, prononcé par des fanatiques, engagea les états de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur ; enfin il chercha un asyle dans les états du duc de Holstein en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les Catholiques que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Les plus recherchés, sont : *Amica collatio cum J. Piscatore*, Gonde 1613, in-4°, & le Traité *De Deo*, Steinfurt 1610, in-4°, que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau ; comme il méritoit de l'être, puisqu'il attaquoit la simplicité de l'Être Divin, son immutabilité & son éternité ; mais ce n'étoit qu'un biais pris par Vorstius, pour établir le Socinianisme, en déduisant du dogme de la Trinité & de l'Incarnation des objections contre la nature de Dieu. Sa conduite, & plus encore ses écrits, prouvent qu'il penchoit vers cette héréſie : & si ses adversaires n'avoient fait valoir que cette raison, on n'auroit pas pu les accuser d'injustice ; quoiqu'à bien prendre les choses, le Socinianisme, dans les principes des Protestans, soit aussi raisonnable que le Calvinisme & le Luthéranisme. *Voyez* LENTULUS Scipion, SERVET.

VORSTIUS, (Guillaume-Henri) fils du précédent, ministre des Arminiens à Warmond, dans la Hollande, composa plusieurs livres. I. *Traduction* de la 1re partie de la *Chronique* de David Ganz, avec des extraits de la seconde ; Leyde 1644, in-4°. Richard Simon dit qu'elle est peu fidelle. II. Celle *Des Capitules* du rabbin Eliezer, avec l'ouvrage précédent. III. Celle *Des Fondemens de la Loi* de Maimonides, & *Du Fondement de la Foi* d'Abrabanel, Amsterdam 1638, in-4°. L'ouvrage de Maimonides est en hébreu & latin, celui d'Abrabanel ne se trouve ici qu'en latin. Les notes qui accompagnent cette traduction sont étendues, mais elles ne sont pas toujours justes. IV. *Disceptatio de Verbo*, in-4°. V. *Bilibra veritatis & rationis*. Ces deux ouvrages montrent qu'il penchoit vers le Socinianisme.

VORSTIUS, (Ælius-Everhard) né à Ruremonde en 1565, mort en 1624 à Leyde, où il occupoit une chaire de professeur de médecine, laissa divers ouvrages de littérature, de médecine & d'histoire naturelle, qui furent recherchés pour leur érudition. Les principaux sont : I. Un Commentaire *De Annulorum origine*, dans un Recueil de Gorlæus sur cette matiere, 1599, in-4°. II. Un *Voyage historique & physique de la grande Grece, de la Japigie, Lucanie, des Brutiens & des Peuples voisins*, en latin. III. *Des Poissons de la Hollande*. IV. Des Remarques latines sur le livre *De re medica* de Celse. Les n°. 2, 3 & 4, n'ont pas été imprimés, parce que la mort l'a empêché d'y mettre la derniere main.

VORSTIUS, (Adolphe) fils du précédent, né à Delft, fut aussi professeur en médecine à Leyde, en 1636, où il mourut en 1663, à 66 ans. Il a donné un *Catalogue des Plantes* du Jardin Botanique de Leyde. Cet ouvrage a été imprimé à Leyde 1636, in-4°, & plusieurs fois depuis en petit format. L'auteur y a ajouté un *Catalogue* des plantes qui naissent aux environs de Leyde.

VORSTIUS, (Jean) né dans le Dithmarsen, embrassa le Calvinisme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, & mourut en 1676. On a de lui : I. Une *Philologie sacrée*, où il traite des Hébraïsmes du Nouveau-Testament. II. Une Dissertation *De Synedriis Hebræorum*, Rostoch

1658 & 1665 ; 2 vol. in-4°. III. Un Recueil intitulé : *Fasciculus Opusculorum historicorum & philologicorum*, Roterdam 1693, 8 vol. in-8°. On trouve dans cette collection les ouvrages suivans : *De Adagiis Novi Testamenti*; *De voce* Sesach, *Jerem. xxv*; Des *Dissertations* latines sur les 70 ans de la captivité des Hébreux, sur les 70 semaines de Daniel, sur la Prophétie de Jacob, &c. Tous ces ouvrages prouvent une grande érudition sacrée & profane. Vorstius étoit très-versé dans la connoissance des langues, & sur-tout de l'hébreu.

VOS, (Martin de) peintre, né vers l'an 1584 à Anvers, mourut dans la même ville en 1604. C'est au soin qu'il prit à Rome de copier les magnifiques ouvrages des plus célebres maîtres, & à la liaison qu'il fit à Venise avec le Tintoret, que Vos doit la haute réputation où il est parvenu. Il a réussi également à peindre l'histoire, le paysage & le portrait. Il avoit un génie abondant : son coloris est frais, sa touche facile; mais son dessin est froid, quoique correct & assez gracieux. On a beaucoup gravé d'après ses ouvrages.

VOSSIUS, (Gerard) né à Looz dans le pays de Liege, fut prévôt de la collégiale de Tongres, protonotaire apostolique, docteur en théologie. Il se rendit habile dans le grec & le latin, & demeura plusieurs années à Rome. Il profita de ce séjour pour fouiller dans les bibliotheques ; il fut le premier qui en tira & traduisit en latin plusieurs anciens monumens des Peres Grecs ; entr'autres, les ouvrages de S. Gregoire Thaumaturge, avec sa Vie & des Scholies, Mayence 1604, in-4°, & de S. Ephrem, avec des notes, Rome 1589, 3 vol. in-fol. On a encore de lui, la *Vie* & les *Lettres* en grec & en latin de Gregoire IX, avec des notes, Rome 1587. Elle se trouve aussi dans les *Conciles* de Labbe. Il mourut à Liege en 1609, aimé & estimé.

VOSSIUS, (Gerard-Jean) naquit en 1577 à Waffembourg, dans le duché de Juliers. Il se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire & dans l'antiquité sacrée & profane. Son mérite lui valut la direction du college de Dordrecht, & il remplit cette place avec applaudissement pendant 20 ans. On lui confia la chaire d'éloquence & de chronologie à Leyde en 1618, & il la dut plutôt à sa réputation & à son mérite, qu'aux intrigues. Sectateur d'Arminius, il fut suspendu de ses fonctions pendant plusieurs années, par le prétendu synode de Dordrecht. Appellé en 1633 à Amsterdam, pour y remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs & des amis. Ses principaux ouvrages sont : I. *De origine Idololatriæ*. II. *De Historicis Græcis... De Histor. Latinis*. III. *De Poetis Græcis, De Latinis*. IV. *De Scientiis Mathematicis*. V. *Dissertationes de tribus Symbolis Apostolico, Athanasiano & Constantinopolitano*. VI. *Historia Pelagiana*. VII. *Institutiones Rhetoricæ, Grammaticæ, Poeticæ*. VIII. *Theses theologicæ & historicæ*. IX. *Etymologicon Linguæ Latinæ*. X. *De vitiis Sermonis*, &c. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam en 1695 à 1701, 6 vol. in-fol. La plupart sont remplis d'un savoir profond & de remarques solides. On estime sur-tout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie & sur les historiens latins & grecs. Il faut cependant se défier de lui dans les matieres qui ont quelque rapport à la religion. On voit dans ses écrits cette inconsistance fatale qui poursuit tous les savans qui écrivent sur les dogmes chrétiens,

en rejetant l'autorité de l'église. Ce savant mourut en 1649, à 72 ans, laissant 5 fils. *Voyez* Nicéron, tom. 13, pag. 89.

VOSSIUS, (Denys) fils du précédent, mort en 1633, à 22 ans, étoit un prodige d'érudition; mais son savoir lui fut funeste, car il accéléra sa mort. On a de lui de savantes Notes sur le *Livre de l'Idolâtrie* du rabbin Moïse Ben-Maimon, insérées dans l'ouvrage de son pere sur la même matiere; & une bonne Traduction en latin de l'*Histoire de la Guerre des Pays-Bas*, par Reidanus.

VOSSIUS, (François) frere du précédent, mourut en 1645, après avoir publié à Amsterdam en 1640, in-fol. un Poëme sur une victoire navale remportée par l'amiral Tromp.

VOSSIUS, (Gerard) 3e fils de Gerard-Jean, fut un habile critique. Il mourut en 1640. On a de lui une Edition de Velleïus Paterculus, avec des notes, à Leyde 1639, in-16.

VOSSIUS, (Matthieu) mort en 1646, frere des précédens, a donné une *Chronique de Hollande & de Zélande*, depuis 859 jusqu'à l'an 1432, en latin, Middelbourg 1664, & Amsterdam 1680, in-4°, augmentée par Antoine Borremans.

VOSSIUS, (Isaac) le dernier des enfans du célebre Vossius, & le premier en érudition, né à Leyde en 1618, passa en Angleterre en 1670, où il devint chanoine de Windsor. Ses ouvrages répandirent son nom par toute l'Europe. Louis XIV, instruit de son savoir, chargea Colbert en 1663 de lui envoyer une lettre-de-change, comme *une marque de son estime & un gage de sa protection*. Vossius se rendit sur-tout célebre par son zele pour le systême de la chronologie des Septante, qu'il renouvella & qu'il soutint avec chaleur. Il devoit donner une nouvelle édition de la Version de ces célebres interpretes; mais il en fut empêché par sa mort, arrivée en 1689, dans sa 71e année. Ce savant avoit une mémoire prodigieuse, mais il manquoit de jugement. Son penchant étoit extrême pour le merveilleux. Rempli de doutes sur les objets de la révélation, il ajoutoit foi aux contes les plus ridicules des voyageurs. Charles II, roi d'Angleterre, disoit de lui: « Ce théologien est un » homme bien étonnant! il croit » à tout, excepté à la Bible ». On a de lui: I. Des Notes sur les géographes Scylax & Pomponius Mela, & sur Catulle... Vossius aimoit les ouvrages qui portoient l'empreinte de la licence & de la débauche. Ses *Commentaires* sur *Catulle*, publiés en 1684, in-4°, ne sont pas exempts de ce défaut. Il n'eut pas honte d'y faire entrer une partie du Traité *De Prostibulis veterum* de Beverland, avec lequel il étoit très-lié. II. Des *Observations sur l'origine du Nil & des autres Fleuves*. III. Des Ecrits contre Richard Simon. IV. *De Poëmatum cantu & viribus Rithmi*, à Oxford 1673, in-8°. V. Plusieurs Dissertations philosophiques & philologiques. VI. *De motu marium & ventorum*, La Haye 1663, in-4°. VII. *De Antiqua urbis Romæ magnitudine*, dans le tome 4 du *Trésor d'Antiquités Romaines* de Grævius. VIII. *De Triremium & Liburnicarum constructione*, dans la Collection de Grævius, tom. XII. IX. *De Septuaginta interpretibus eorumque translatione & chronologia*, Londres 1665, in-4°. X. *Chronologia sacra ad mentem veterum Hebræorum*, La Haye 1661, in-4°. XI. *Dissertatio de vera ætate mundi*, La Haye 1659, in-4°. Il veut faire le monde plus vieux que ne le fait la chronologie ordinairement reçue. George Hornius & Christian Schotanus réfuterent son systême. XII. *De Lucis*

natura & proprietate, Amsterdam 1662, in-4°. XIII. *De Sibyllinis aliisque quæ Christi natalem præcessêre, Oraculis*, Leyde 1680, in-12. XIV. *S. Ignatii Epistolæ, item S. Barnabæ Apost. epistola, græcè & latinè cum notis*, Amsterdam 1646. XV. *Variarum observationum liber*, Londres 1685, in-4°. Tous les ouvrages de Vossius depuis le numero 9, ont été mis à l'*Index* par un décret du 2 juillet 1686. Dom Mabillon étant à Rome fut invité par la congrégation de l'*Index* à donner sa résolution sur les ouvrages de Vossius : il la donna, & ce *Votum* qu'on trouve dans ses Ouvrages posthumes, tom. 2, p. 59, tendoit à le décharger; mais son sentiment ne fut point suivi, comme il en conste par l'*Index* de Benoît XIV, Rome 1770, p. 282, quoique de Boze, Ruinart, le Thuillier, Clémencet, Goujet, Drouet, &c, aient avancé le contraire.

VOSTERMAN, (Lucas) graveur hollandois, mort à Anvers, au milieu du 17e siecle. Ses Estampes sont très-recherchées, & lui assignent un rang parmi les plus excellens artistes. Il a beaucoup contribué à faire connoître le mérite du célebre Rubens, & à multiplier ses belles compositions. On admire, dans les ouvrages de Vosterman, une maniere expressive & beaucoup d'intelligence. — Il ne faut pas le confondre avec Lucas VOSTERMAN, surnommé *le Jeune*. C'étoit le fils du précédent; mais il fut bien inférieur à son pere.

VOUET, (Simon) peintre, né à Paris en 1582, mort dans la même ville vers 1649, n'avoit que 14 ans lorsqu'on le chargea d'aller peindre une dame qui s'étoit retirée en Angleterre. A l'âge de 20 ans, il accompagna Harlay baron de Sancy, ambassadeur à Constantinople. Ce peintre vit une fois le grand-seigneur Achmet I, & cela lui suffit pour le peindre de mémoire très-ressemblant. Vouet passa en Italie, où il demeura plusieurs années. Il y fit une étude particuliere des ouvrages du Valentin & du Caravage. Plusieurs cardinaux voulurent avoir des siens, & lui procurerent la place de peintre de l'académie de S. Luc à Rome. Le roi Louis XIII, qui lui avoit déja accordé une pension, le fit revenir, le nomma son premier peintre, & le logea aux galeries du Louvre. Ce prince goûtoit beaucoup de plaisir à lui voir manier le crayon, lorsqu'il peignoit en pastel. Il prit même des leçons de lui, & il réussit en peu de tems à faire des portraits ressemblans. Vouet s'étoit fait une maniere expéditive. On a lieu d'être étonné de la prodigieuse quantité d'ouvrages qu'il a laissés. Accablé de travail, il se contentoit souvent de ne faire que les dessins sur lesquels ses éleves travailloient, & qu'il retouchoit ensuite : c'est pourquoi on voit plusieurs de ses tableaux peu estimés. Ce maître inventoit facilement, il consultoit le naturel. On remarque dans quelques-uns de ses ouvrages, un pinceau frais & moëlleux; mais la trop grande activité avec laquelle il travailloit, l'a fait, pour l'ordinaire, tomber dans le gris. Il peut être regardé comme le fondateur de l'école françoise. On compte parmi ses éleves, le Sueur, le Brun, Mole, Perrier, Mignart, Dorigny le pere, Testelin, Dufresnoi, & plusieurs autres : S. Aubin VOUET étoit son frere & son disciple. Les principaux ouvrages de Simon Vouet sont à Paris.

VOUET, *voyez* VOET.

VOUGNY, (Louis-Valentin de) conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, & chanoine de Notre-Dame, mort en 1754, à 49 ans, a traduit une partie du *Spaccio della Bestia triomphante* de Jordano Bruni, sous ce titre : *Le*

Ciel réformé, 1754, in-12. Traduction qui prouve le mauvais goût & la mauvaise philosophie de cet ecclésiastique. *Voyez* BRUNUS.

VOUWERMANS, *voyez* WAUWERMANS.

VOYER DE PAULMY, (René de) chevalier, seigneur d'Argenson, étoit fils de Pierre de Voyer, chevalier, seigneur d'Argenson, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maison originaire de Touraine. Il naquit en 1596, devint conseiller au parlement de Paris en 1619, puis maître-des-requêtes & intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'état le firent souvent changer de poste, & on lui confia les plus difficiles. Dans un grand nombre de marches d'armées, de retraites, de combats, de sieges, il servit autant de sa personne, & beaucoup plus de son esprit, qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines, surtout avec la maison de Savoie alors divisée. Enfin, après tant d'emplois & de travaux, se croyant quitte envers sa patrie, il songea à une retraite qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avoit fait. Comme il étoit veuf, il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y seroit pas plus d'un an, & que quand il en sortiroit, son fils, que l'on faisoit dès-lors conseiller-d'état, lui succéderoit. A peine étoit-il arrivé à Venise en 1651, qu'il fut pris, en disant la messe, d'une fievre violente, dont il mourut. On a de lui un *Traité de la Sagesse Chrétienne*, & une Traduction de l'*Imitation de J. C.*

VOYER DE PAULMY, (René de) fils du précédent, chevalier, seigneur d'Argenson, comte de Rouffiac, fut conseiller au parlement de Rouen, puis maître-des-requêtes, conseiller-d'état ordinaire. Il succéda à son pere dans la qualité d'ambassadeur, qu'il remplit jusqu'en 1655, & mourut en 1700, âgé de 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda & à ses descendans, la permission d'ajouter sur le tour de ses armes celles de la république, avec le lion de S. Marc pour cimier.

VOYER DE PAULMY, (Marc-René de) chevalier & marquis d'Argenson, vicomte de Mouzé, &c, étoit fils du précédent. Il vit le jour à Venise en 1652. La république, qui voulut être sa marreine, le fit chevalier de S. Marc, & lui donna le nom de cet apôtre. Après avoir occupé une charge de maître-des-requêtes, le roi lui donna celle de lieutenant-général de police de Paris. Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville furent portées au plus haut degré. Aussi Louis XIV se reposa-t-il entiérement de sa capitale sur ses soins; il lui auroit rendu compte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les ténebres. Pendant la cherté excessive des denrées en 1709, le magistrat sut pourvoir aux besoins du peuple & calmer ses émotions passageres. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; & enfin au commencement de 1718, il fut fait garde-des-sceaux, président du conseil des finances, & en 1720 ministre-d'état. Obligé de remettre les sceaux la même année, il se soulagea, dans la retraite, du poids de la grandeur. Il mourut l'année suivante, membre de l'académie françoise & de celle des sciences.

VOYER DE PAULMY, (Marc-Pierre) comte d'Argenson, fils du précédent, naquit à Paris en 1696. Après avoir passé par différens emplois, où il prouva son exactitude

& son intelligence; il fut nommé lieutenant-général de police, & chef du conseil du duc d'Orléans, régent. Les occupations de cette derniere charge l'obligerent de se démettre de la premiere, & le roi, en acceptant sa démission, le nomma en 1724 conseiller-d'état. Le chancelier d'Aguesseau travailloit alors à la rédaction des ordonnances & des loix, avec plusieurs magistrats distingués, au nombre desquels il admit M. d'Argenson. L'administration de la librairie lui fut confiée peu de tems après, & delà il passa au ministere, eut le département de la guerre, & la surintendance des postes. La fameuse campagne de Bohême avoit anéanti, pour ainsi dire, l'armée françoise. Le nouveau ministre remédia, par ses soins & par son activité, à tous les maux que les troupes avoient éprouvés. Disgracié en 1757, il se retira à sa terre des Ormes, où il oublia les honneurs & les dignités qu'il avoit perdus. Il y mourut en 1764. Son frere René-Louis, ministre des affaires étrangeres, étoit mort en 1756.

VRAC DU BUISSON, (Jean) né à Paris en 1704, d'une famille originaire d'Alsace, étudia d'abord les mathématiques dans la vue d'entrer dans le corps du Génie; mais il s'attacha ensuite à l'architecture, par le conseil de Boffrand, 1er ingénieur des ponts & chaussées de France. Assuré de la capacité & des talens de son éleve, cet habile maître lui confia la conduite du fameux puits de Bicêtre; il fut si content de son coup d'essai, qu'il le fit nommer à la place d'inspecteur, & peu de tems après à celle d'entrepreneur des bâtimens des hôpitaux. Vrac du Buisson eut alors lieu de travailler d'après lui-même. La solidité de sa bâtisse se fait remarquer dans les vastes édifices ajoutés à l'hôpital-général, dans ceux des Enfans-Trouvés, au parvis Notre-Dame & au fauxbourg S.-Antoine à Paris. Il jouissoit de la plus brillante réputation parmi les grands maîtres de l'art, lorsque la mort l'enleva l'an 1762, après une saignée légérement demandée.

VRÉE, *voyez* URÉE.

VRIEMOET, (Emo-Lucius) protestant, né à Embden dans la Frise, en 1699, fut ministre, puis professeur des langues orientales & des antiquités hébraïques à Franeker, où il mourut en 1764. Ses principales productions sont: I. Un Recueil d'*Observations Philosophiques & Théologiques*, en latin, Leuvarde 1740, in-4°. II. *Arabismus, exhibens Grammaticam arabicam. Accessêre monumenta arabica*, &c. Franeker 1733, in-4°. III. *Tirocinium Hebraïsmi*, Franeker 1742, in-12. IV. *Athenarum Frisiacarum libri duo*, Leuvarde 1758, in-4°. C'est l'histoire de l'université de Franeker & de 136 professeurs qu'elle a eus depuis son établissement jusqu'à l'an 1758. V. Un grand nombre de *Dissertations sur les Antiquités Judaïques*, & autres sujets.

VULCAIN *ou* MULCIBER, dieu du feu, fils de Jupiter & de Junon. Comme il étoit extrêmement laid & malfait, aussi-tôt qu'il fut né, Jupiter lui donna un coup de pied, & le jeta du haut en bas du ciel. Vulcain se cassa la jambe en tombant. Cet accident le rendit boiteux; mais il ne l'empêcha pas d'épouser Vénus, qui ne lui fut guere fidelle. Vulcain fut le forgeron des dieux: il fournissoit des foudres à Jupiter, des armes à Mars, & tenoit ses forges dans les isles de Lipare, de Lemnos & au fond du Mont-Ethna. Les Cyclopes, ses forgerons, qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, travailloient continuellement sous lui. *Voy.* MARS, VENUS & JUNON.

VULCANIUS, (Bonaventure SMET *ou*) né à Bruges en 1538, & mort en 1615 à Leyde, où il étoit professeur de grec, fut un

assez bon littérateur pour son tems. Il se laissa entraîner par les erreurs du Calvinisme, & il employa quelquefois sa plume contre l'église catholique. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Version médiocre de Callimaque, de Moschus & de Bion, in-12. II. Une bonne Edition d'Arrien, qui a été ensuite corrigée & augmentée par Nicolas Blanchard ; c'est celle qui est connue sous le nom de *Variorum*. III. Une Edition d'Agathias le Scholastique, sur le regne & la vie de Justinien, avec un bon commentaire : elle a été imprimée au Louvre en 1660, in-fol. IV. Une Collection d'anciens grammairiens latins, avec des notes, Bâle 1577, in-fol.

VULSON, (Marc de) sieur de la Colombiere, de la religion prétendue-réformée, & gentilhomme de la chambre du roi, mourut en 1658. Ayant un jour surpris sa femme en adultere, il la tua elle & son galant, puis il vint en poste à Paris solliciter sa grace, qu'il obtint. Cet événement arriva à Grenoble en 1618. Depuis, on menaçoit dans cette ville les femmes coquettes de la Vulsonade. Ses ouvrages sont : I. *La Science héroïque, traitant de la Noblesse, de l'origine des Armes*, &c, in-fol. Paris, chez Cramoisy, 1644. Cet ouvrage fut augmenté & réimprimé dans la même ville en 1669. C'est là plus belle & la meilleure édition de ce livre, l'un des plus savans que nous ayons pour la science du blason. II. *Recueil de plusieurs Pieces & Figures d'Armoiries*, in-fol. Paris 1639. III. *Le Théatre d'honneur & de Chevalerie, ou le Miroir historique de la Noblesse, contenant les combats, les triomphes, les tournois, les joûtes, les armes, les carrousels, les courses de bagues, les gages des batailles, les cartels, les duels, les dégradations de noblesse*, &c, Paris 1648, 2 vol. in-folio : ouvrage curieux & très-utile pour connoître le cérémonial de l'ancienne chevalerie, & pour l'intelligence de nos vieux romans.

VULTURNE, vent qu'on croit être le même qu'Eurus. C'étoit aussi le nom d'un dieu adoré à Rome, en l'honneur de qui il y avoit des fêtes qu'on nommoit *Vulturnales*.

W

WACE *ou* WAICE, (Robert) poëte de l'isle de Gersei, fut clerc de la chapelle d'Henri II, roi d'Angleterre, & chanoine de Bayeux. Il vivoit vers le milieu du douzieme siecle. Il est auteur du Roman de *Rou & des Ducs de Normandie*, écrit en vers françois. Ce livre est utile pour connoître les usages, la propriété & la signification de beaucoup de termes, enfin pour certains faits historiques de son tems. Il est manuscrit dans la bibliotheque du roi de France, sous le titre ci-dessus désigné ; & dans celle du roi de la Grande-Bretagne, sous le titre de *Roman des Rois d'Angleterre* (voyez *Bibliotheca Bibliothec. Mss.* de dom de Montfaucon, tom. 1, pag. 627).

WADING, (Pierre) naquit à Waterford en Irlande en 1586, & se fit jésuite à Tournai en 1601. Il enseigna la théologie, partie à Prague, partie à Louvain, pendant

16 ans ; & fut chancelier des universités de Prague & de Gratz en Styrie. Il vécut long-tems en Bohême, & en d'autres lieux des pays héréditaires de l'empereur, & par-tout son savoir & sa piété lui attirerent une vénération singuliere. Il mourut à Gratz en 1644, laissant divers ouvrages en latin, entr'autres *Tractatus adversùs haereticos*, & *Carmina varia*.

WADING, (Luc de) récollet irlandois, né à Waterford, mort à Rome le 18 novembre 1657, à 70 ans, dans le couvent de S. Isidore, bâti par ses soins, est auteur : I. Des *Annales de l'ordre de S. François*, dont la meilleure édition est celle de Rome 1731, & années suivantes en 17 vol. in-fol. II. De la *Bibliotheque des Ecrivains* qui ont été Cordeliers, 1650, in-fol. parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de S. François. Cet ouvrage est cependant utile, ainsi que ses *Annales*, quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. Il avoit plus de piété que de critique. Le P. Castel, récollet, a donné un assez bon Abrégé des *Annales*, en 4 vol. Le P. François Harold, cordelier, avoit déja donné une Continuation & un Abrégé de cet ouvrage, en 2 vol. in-fol. Le même écrivain a continué & corrigé la *Biblioth. de Wading*.

WAERBECK, *voyez* PERKIN.

WAGENSEIL, (Jean-Christophe) né à Nuremberg en 1633, fut choisi pour gouverneur de quelques gentilshommes: Il voyagea avec eux en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre & en Allemagne, & par-tout il se fit des amis zélés. Louis XIV lui donna, en diverses occasions, des marques de son estime, & lui fit trois présens considérables. De retour en Allemagne, il devint professeur en histoire, en droit & en langues orientales à Altorf, & bibliothécaire de l'université de cette ville. On a sa *Vie*, imprimée à Nuremberg 1719, in-4°. Ses principaux ouvrages sont : I. Un Traité plein de recherches : *De Urbe Noriberga*, in-4°. II. *Pera Librorum juvenilium*, in-12 : c'est un cours d'étude pour les enfans. III. *Tela ignea Satanæ*, Amsterdam 1681, en 2 vol. in-4°. C'est un recueil des ouvrages des Juifs contre le Christianisme, avec la réfutation ; il est curieux & utile. Ce savant mourut en 1705, à 72 ans. *Voyez* LIPMAN.

WAGHENARE, (Pierre de) religieux de l'ordre de Prémontré, né à Nieuport vers l'an 1599, s'appliqua aux belles-lettres & à l'histoire de son ordre ; il mourut sous-prieur du monastere de Furnes le 29 août 1662. On a de lui : I. *S. Norbertus in se & suis, vario carmine celebratus*, Douai 1650. Ce sont des Odes, des Epigrammes, &c, sur les Saints de son ordre. II. *S. Norbertus in se & suis, voce solutâ celebratus*, Douai 1651, in-12 Ce sont les Vies des Saints & des auteurs de son ordre en prose. Son style n'est ni aisé, ni élevé, & il manque de critique.

WAGNER, (Jean-Jacques) médecin suisse, né en 1641, fut bibliothécaire de la ville de Zurich, & membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, à laquelle il communiqua beaucoup de Mémoires. Il mourut en 1695, après avoir publié *Historia Naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich 1680, in-12. Ray en a profité dans quelques-uns de ses écrits.

WAGSTAFFE, (Thomas) chancelier de l'église cathédrale de Lichfield, & habile médecin anglois, né en 1645, mort en 1712, devint suffragant d'Ipswich. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des Anglois.

WAICE, *voyez* WACE.

WAKE, (Guillaume) arche-

vêque de Cantorberi, né en 1657, & mort à Lambeth en 1737, est connu en Angleterre par des *Sermons*, & par des écrits de controverse contre Bossuet.

WALÆUS, (Antoine) né à Gand en 1573, mort en 1639, parcourut les principales villes de France, de Suisse & d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut pasteur en divers lieux. Il se déclara en faveur des Contre-Remontrans, & obtint une chaire de professeur de théologie à Leyde. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie & de controverse. C'est lui qui a fait la plus grande partie de la Traduction Flamande de la *Bible*, entreprise par ordre des Etats, suivant les vues du synode de Dordrecht 1618 (Sess. 13) & qui parut pour la 1re fois en 1637. Presque tout le Nouveau-Testament est de la traduction de Walæus. On a encore de lui, *Compendium Ethicæ Aristotelicæ*, Leyde 1636, in-12.

WALÆUS, (Jean) fils aîné du précédent, se distingua dans la médecine. Il vint au monde à Koudekerke, près de Middelbourg, en 1604, fut professeur à Leyde où il mourut en 1649. Walæus fit des découvertes utiles sur la digestion, la distribution du chyle, le mouvement de la veine-cave, du cœur & du sang. Il soutint vivement la circulation contre ceux qui la combattoient par entêtement pour les anciennes opinions. On a de lui : I. *Epistolæ de motu chyli & sanguinis*, Leyde 1641. II. *Institutiones compendiosæ medicinæ*. III. *Methodus medendi brevissima*.

WALDEMAR, (Marguerite de) voyez MARGUERITE.

WALDENSIS, (Thomas) *voy.* NETTER.

WALEF, (Blaise-Henri de Corte, baron de) lieutenant-général au service d'Angleterre en 1714, & quelque tems après colonel des Dragons en Hollande, né probablement à Liege en 1652, comme il l'insinue dans un de ses ouvrages, & mort dans cette ville le 22 juillet 1734, avoit de grandes dispositions pour la poésie ; mais il manquoit d'un ami ou d'un maître rigide, pour régler les écarts d'une imagination féconde & presque toujours gigantesque. Il voulut embrasser tous les genres de poésie, & ne réussit dans aucun ; on trouve cependant dans ses ouvrages de très-beaux vers, mais il ne se soutient pas, & la seule de ses poésies qu'on puisse lire entiérement, est une Satyre contre sa femme ; encore faut-il la lire dans le recueil de ses *Œuvres choisies* : l'éditeur de ce recueil l'a élaguée de quantité de vers qui la déparoient. Le baron de Walef savoit presque toutes les langues vivantes : le latin, le grec ne lui étoient pas aussi inconnus. Il avoit voyagé dans presque toute l'Europe. Ses ouvrages ont été imprimés à Liege en 1731, en 5 vol. in-8°, édition très-fautive. A ces 5 vol. il faut en ajouter deux autres in-8°, imprimés quelque tems auparavant : ces 2 vol. contiennent les Poëmes des *Titans* & des *Gémeaux*. On a encore de lui un recueil de Satyres qu'il fit imprimer séparément à Cologne sous ce titre bizarre : *Catholicon de la Basse Germanie*. M. de Villenfagne, chanoine, a donné au public ses *Œuvres choisies*, avec un abrégé de la vie de l'auteur, Liege 1779, in-12.

WALEMBOURG, WALEMBURCH ou VALEMBOURG, (les freres Adrien & Pierre de) naquirent à Roterdam de parens catholiques. Après avoir pris des degrès à Paris, ils se rendirent à Dusseldorp, où ils s'appliquerent avec ardeur à l'étude des controverses. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Cologne en 1647,

& suffragant en 1661, après avoir été sacré évêque d'Andrinople. A l'égard de Pierre, après avoir été le compagnon inséparable de son frere Adrien, il le quitta pour aller à Mayence, où il fut fait chanoine & doyen de S. Pierre, & suffragant de cette ville, sous le titre d'*Evêque de Mysie*. Mais dans la suite les infirmités de son frere l'obligerent de retourner à Cologne, & d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut le 14 septembre 1669, en allant prendre des bains pour sa santé près de Mayence, & fut enterré dans l'église de S. Pierre, après avoir mis en ordre le 1*er* volume de leur important ouvrage, qui parut à Cologne en 2 vol. in-folio: le premier en 1669, intitulé: *Tractatus generales de controversiis fidei*; le second en 1671, intitulé: *Tractatus speciales de controversiis fidei*. C'est une collection de leurs ouvrages qui avoient paru d'abord séparément. Pierre se disposoit à donner au public 5 autres Traités importans, lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675. Ces deux freres, également illustres par leur piété exemplaire, par leur savoir & par leur union, fonderent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandois qu'on jugeroit capables de faire des études solides. » Les deux volumes de leurs contro- » verses sont dignes (dit Arnauld) » d'être entre les mains de tous » ceux qui étudient la théologie ». Cet ouvrage est peu commun, surtout avec la *Regula Fidei*, qui doit se trouver à la fin du second volume, & qui y manque quelquefois. On en a un excellent Abrégé fait par eux-mêmes, imprimé à Cologne en 1682, in-12, & réimprimé en 1768.

WALLAFRIDE-STRABON, né en 806, bénédictin, fut élevé dans le monastere de Fulde, sous la discipline de Raban-Maur. Il devint ensuite doyen de St-Gal, puis abbé de Richenou, dans le diocese de Constance. Sa piété exemplaire & son savoir profond lui concilierent l'estime générale. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui, sont: I. *De Officiis divinis, seu De exordiis & incrementis rerum Ecclesiasticarum*. On le trouve dans la Bibliotheque des Peres & autres recueils. II. *Poëmata*, dans le *Canisius* de Basnage, imprimé séparément en 1604, in-4°. III. *Glossa ordinaria in sacram Scripturam*, Paris 1590, 7 vol. in-folio; Anvers 1634, 6 vol. in-folio. Ces ouvrages sont fort utiles, du moins le premier, pour connoître l'ancienne discipline de l'église. Il mourut vers l'an 849. On l'appelloit *Strabo* ou *Strabus*, parce qu'il étoit louche.

WALESCART, (Jean) né à Liege, apprit les premiers élémens de la peinture à Anvers; il alla ensuite en Italie, où l'étude de l'antique & les leçons du Guide le mirent au rang des peintres habiles. Il mourut à Liege en 1675, dans un âge avancé.

WALIGFORD, (Richard) abbé de St-Alban en Angleterre, florissoit l'an 1326. On le croit l'inventeur des horloges à roues: d'autres attribuent cette invention à Pacificus, archidiacre de Véronne, vers l'an 840; mais ils ne prouvent pas qu'il ait existé des horloges avant celles de Waligford.

WALLER, (Edmond) naquit en 1605, d'une famille de Buckinghamshire, qui lui laissa 60,000 liv. de rente. Il fut élevé à Cambridge, & fit paroître de bonne heure beaucoup de goût pour les bons écrivains d'Athenes & de Rome. Les talens que la nature lui avoit donnés pour la poésie, l'ayant fait connoître à la cour, Charles I lui fit un accueil favorable. Il s'attacha à ce prince, & entra, en 1643, dans le projet de réduire la ville & la tour de Londres en son pouvoir; mais ce dessein ayant été décou-

vert, il fut mis en prison & condamné à une grosse amende. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il passa en France, où, dans le sein des Muses & loin des orages, il coula des jours heureux pendant plusieurs années. De retour en Angleterre, il flatta le protecteur & en fut très-bien accueilli. Charles II lui pardonna cette lâcheté, & lui témoigna de la considération. St-Evremont, la duchesse de Mazarin, & ce que sa cour avoit alors de plus poli & de plus ingénieux, se fit un plaisir d'être lié avec lui. Cet Anacréon de l'Angleterre mourut en 1687. S'il avoit des sentimens d'honneur, il n'avoit pas l'ame forte; il changeoit de façon de penser selon les tems & les circonstances. Il est peu de poëtes qui aient autant flatté leurs souverains. Ce défaut est d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en est peut-être point qui aient vécu sous tant de princes différens. Dans ses ouvrages, Jacques I est le plus grand des rois; Charles I, son fils, lui succede à peine, qu'il l'efface; Cromwel est encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II est-il rétabli sur le trône? Il éclipse le protecteur, & est lui-même éclipsé par Jacques II son frere. Waller avoit fait un éloge funebre de Cromwel, qui avec ses défauts passe pour un chef-d'œuvre. Charles II, qu'il avoit loué dans une piece faite exprès, lui reprocha qu'il avoit mieux fait pour Cromwel. Waller répondit: « Sire, nous » autres poëtes, nous réussissons » mieux dans les fictions que dans » les vérités ». Les ouvrages de Waller ne roulent presque que sur l'amour & le plaisir. Il fit cependant, sur la fin de sa vie, qui fut très-ongue, un *Poëme sur l'Amour divin*, en 6 chants, & quelques utres Poésies pieuses. Au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le duc de Buckingham qui prêchoit l'athéisme: « Milord (lui » dit-il un jour) je suis beaucoup » plus âgé que vous, & je crois » avoir entendu plus d'argumens en » faveur de l'athéisme que vous; » mais j'ai vécu assez long-tems » pour reconnoître qu'ils ne signi- » fioient rien, & j'espere qu'il en » arrivera autant à votre gran- » deur ». C'est le premier des poëtes anglois qui ait consulté l'harmonie dans l'arrangement des mots, & la raison dans le choix des idées. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1730, in-12.

WALLIS, (Jean) né en 1616 à Ashford, dans la province de Kent, fut d'abord ministre de l'église de S. Martin, puis d'une autre église à Londres. Son talent pour les mathématiques lui procura, en 1649, la chaire de professeur en géométrie à Oxford, & 8 ans après, la charge de garde des archives. Il fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres, à l'établissement de laquelle il contribua beaucoup, & se signala par diverses découvertes. Il détermina le centre d'oscillation, & donna les premieres inductions algébriques qui ont été depuis perfectionnées par Newton. Il détermina la vitesse que reçoivent des corps par le choc, donna une méthode d'approximation; & passant à des connoissances encore plus relatives à l'homme, il apprit à parler à plusieurs sourds & muets. Wallis s'appliqua aussi à l'art de déchiffrer les lettres écrites en chiffres, pour lequel il avoit un talent particulier. L'électeur de Brandebourg, auquel il avoit été utile en ce genre, lui envoya par reconnoissance, en 1693, une chaîne d'or avec une médaille. Cet illustre mathématicien mourut à Oxford en 1703, à 87 ans. Il jouit, pendant sa longue vie, d'une santé vigoureuse & d'un esprit ferme que rien ne troubloit. Ses ouvrages ont été recueillis à Oxford 1695 à 1699, en 3 vol. in-fol. Les principaux sont: I. *Arithmetica*. II. *De Sectionibus*

conicis. III. *Arithmetica Infinitorum*. Cette production ingénieuse a conduit aux plus belles découvertes de géométrie. IV. Plusieurs *Traités* de Théologie, les plus foibles de ses écrits. V. Des Editions d'Archimede, de l'*Harmonie* de Ptolomée; du *Traité de la distance du Soleil & de la Lune*, par Aristarque de Samos; des *Commentaires* de Porphire sur l'*Harmonie*, &c. VI. Une *Grammaire* angloise. VII. Divers Ecrits contre Hobbes. Ce savant embrassa trop d'objets, & il n'eut une réputation justement méritée que dans les mathématiques.

WALLIUS, (Jacques) jésuite flamand, né à Courtrai en 1599, mort vers l'an 1680, se distingua par ses Poésies latines. On y remarque beaucoup de facilité, un style pur & élégant, des pensées nobles & bien exprimées. On a recueilli ses ouvrages en un vol. in-12. Il a composé des Pieces héroïques, des Paraphrases en vers hexametres sur *Horace*, des *Elégies*, des *Odes*, &c.

WALPOLE, (Robert) connu sous le nom de *Comte d'Oxford*, pair de la Grande-Bretagne, fut ministre principal d'Angleterre sous les rois George I & George II. Forcé, au commencement de la guerre de 1741 de se démettre de ses emplois, parce qu'il avoit été pacifique, il mourut en mars 1745, à 61 ans. La guerre n'avoit jamais été de son goût; il avoit toujours pensé qu'elle feroit l'écueil de sa fortune. « Je répons (disoit-il) de » gouverner un parlement en tems » de paix; je n'en répons pas en » tems de guerre ». Le cardinal de Fleury avoit souvent profité de cette crainte, & conservé la supériorité dans les négociations: c'étoit ce que le parti ennemi de Robert Walpole lui reprochoit. On ne cessoit encore de se plaindre des délais qu'il avoit mis à déclarer la guerre à l'Espagne. Le ministre Walpole, qui s'étoit soutenu 20 ans contre tant d'ennemis, vit qu'il étoit tems de céder. Le roi le fit pair de la Grande-Bretagne, sous le nom de *Comte d'Oxford*, & trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement. On lui demanda compte d'environ 30 millions de livres de France, dépensées pendant dix ans pour le service secret, parmi lesquelles on comptoit 1200 mille francs donnés aux écrivains des gazettes, ou à ceux qui avoient employé leur plume en faveur du ministre. Le roi, outragé par cette accusation, l'éluda en prorogeant le parlement, c'est-à-dire, en suspendant ses séances. Walpole, à l'abri de l'orage, passa ses derniers jours dans une retraite honorable, & emporta les regrets de ses amis. On a publié l'*Histoire* de son ministere.

WALSH, (Guillaume) poëte anglois, mort âgé de 49 ans, en 1708, apprit au célebre Pope l'art de la versification. On remarque dans ses ouvrages beaucoup d'exactitude, jointe à un air libre & négligé, qui donne à sa poésie une grace & une douceur singuliere. C'est le jugement qu'en porte l'abbé du Resnel, dans ses notes sur le Poëme de l'*Essai sur la Critique*, par Pope. Nous avons deux *Odes* de Walsh, traduites en françois, par M. l'abbé Yart dans son *Idée de la Poésie Angloise*, Paris 1749, 8 vol. in-12. Il y a eu un fameux socinien anglois, du parti des Wighs, qui portoit le même nom.

WALSINGHAM, (Jean) théologien anglois, mort à Avignon en 1330, entra dans l'ordre des Carmes, après avoir professé en Sorbonne. On a de lui un Traité en latin *De la Puissance Ecclésiastique* contre Occam. Ce fut par l'ordre de Jean XXII qu'il le composa.

WALSINGHAM, (Thomas) bénédictin anglois du monastere de

St-Alban vers 1460, fut historiographe du roi. On a de lui l'*Histoire de Henri VI*, & d'autres ouvrages historiques, dans lesquels on voit qu'il avoit recherché avec soin les antiquités de son pays. On les trouve dans le Recueil des Historiens anglois de Savill, & séparément, Londres 1574, in-folio.

WALSINGHAM, (François) d'une ancienne famille d'Angleterre, fut envoyé deux fois en France, en qualité d'ambassadeur, par la reine Elisabeth, & s'acquitta si bien de sa double ambassade, que la reine le fit secretaire d'état. Walsingham servit beaucoup à affermir cette princesse sur le trône, par ses intelligences dans les cours étrangeres. Il entretint jusqu'à 53 agens & 18 espions; il en fut toujours servi exactement & avec fidélité. Sa haine contre les Catholiques passoit les bornes d'un fanatisme ordinaire; il cimenta par leur sang le schisme & l'hérésie en Angleterre, & eut beaucoup de part à la guerre que les Hollandois leur firent aux Pays-Bas. Son caractere souple & intrigant ne put empêcher sa chûte; il fut disgracié & obligé de se retirer. Lorsqu'il mourut en 1590, il étoit réduit à une telle pauvreté, qu'à sa bibliotheque près, à peine se trouva-t-il de quoi faire ses funérailles. Le principal de ses ouvrages a été traduit en françois sous le titre de *Mémoires & Instructions pour les Ambassadeurs*, 4 vol. in-12, à Amsterdam, en 1725. Le traducteur Bonlefteis de la Contie en fait un grand éloge, mais d'autres en ont jugé moins favorablement. On a traduit aussi ses *Maximes Politiques*, ou le *Secret des Cours*, Lyon 1695, in-12. Ce Secret des Cours n'en est plus un aujourd'hui, & son livre est du nombre de ceux que le tems a rendus inutiles.

WALSTEIN, (Albert) baron de Bohême, duc de Fridland, naquit en 1584, d'une ancienne maison. Son aversion pour l'étude le fit placer, en qualité de page, chez le marquis de Burgaw, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. Après avoir demeuré quelque tems chez ce prince, il embrassa la religion catholique, & voyagea en Espagne, en France, en Angleterre & en Italie. Arrivé à Padoue, il y prit du goût pour l'étude, & il s'y appliqua, sur-tout à la politique & à l'astrologie. De retour dans sa patrie, il plut à l'archiduc Ferdinand, qui le fit colonel des milices de Poméranie. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 30000 hommes, à condition qu'il la commanderoit. Le nouveau général subjugua le diocese d'Halberstad & l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg & d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit le marquis d'Urlach, conquit l'archevêché de Brême & l'Holsace, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la Mer Baltique & l'Elbe, & ne laissa au roi de Danemarck que Glukstad. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres & la dépouille du duc de Mecklebourg, qui s'étoit révolté. Sa fidélité étant devenue douteuse, on lui retira le commandement de l'armée, & on le confia au seul Tilly, chargé de combattre Gustave Adolphe, roi de Suede, que les Protestans avoient appellé au secours de leur secte. Tilly ayant été battu à Leipsick, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappella Walstein, auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suede; il le battit & en fut battu, il enleva aux Saxons ses alliés, presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant

la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Gustave y fut tué, & Walstein fut obligé de se retirer en Bohême. Ce général déja depuis long tems suspect, s'occupa du projet de se rendre indépendant, & de devenir roi de Bohême. Il négocia, à la fois, avec les princes protestans, avec la Suede & la France; & essaya de s'attacher divers officiers de nom; entr'autres, le baron de Beck (*voyez* ce mot) Manassès de Pas, marquis de Feuquieres, lieutenant-général au service de France, pendant le tems qu'il étoit à Dresde (*voy Négociations du sieur de Feuquieres en Allemagne, en 1633 & 1634*) & Axel Oxenstiern, ministre-d'état de Gustave Adolphe qui refuserent de traiter avec lui. L'empereur Ferdinand II, prince extrêmement religieux, refusa long-tems d'ajouter foi aux rapports qui lui venoient de toutes parts; mais il fut pleinement convaincu des desseins de Walstein, dès que le commandement de l'armée eut été donné à Galas. Walstein, alarmé par cette nouvelle, se fit prêter à Pilsen le serment de fidélité par les officiers de ses troupes, le 12 janvier 1634, & se retira à Egra. Ce serment consistoit à promettre de défendre sa personne & de s'attacher à sa fortune: cette démarche mettoit les desseins de Walstein au grand jour; mais il n'étoit pas aisé de les prévenir. Gordon, écossois, gouverneur d'Egra, voyant le danger de l'état, conspira contre lui avec Butler, irlandois, à qui Walstein avoit donné un régiment de dragons, & Lasey qui étoit capitaine de ses gardes. Ces trois étrangers, après avoir reçu, dit-on, les ordres de la cour, tuerent d'abord 4 officiers, qui étoient les principaux amis du duc; & à l'instant ils montent à l'appartement de Walstein, dont ils enfoncent la porte. Ils le trouvent en chemise, & comme la hauteur de l'étage où il étoit, ne lui avoit pas permis de se jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuisane, le 15 février 1634. Ferdinand ne put s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce général, qui seul pût rétablir ses armes; mais qui joignant l'ambition & la révolte à la valeur, étoit devenu plus redoutable que les ennemis du dehors. Les Bohémiens ne se remuerent pas, parce qu'on sut les contenir par une armée; mais les Silésiens déja gagnés par Walstein, se révolterent & s'unirent aux Suédois. Sarasin a donné l'*Histoire de la Conspiration de Walstein*.

WALTHER, (N.) célebre mathématicien, qui florissoit dans le 15e siecle, étoit un riche citoyen de Nuremberg, qui devint astronome par l'exemple de Regio-Montan. Il fut touché de son ardeur pour les progrès des connoissances humaines. Il le seconda dans ses observations astronomiques; & lorsqu'il partit pour Rome, il continua à observer pendant plus de 30 ans. Les instrumens dont il se servoit étoient fort beaux, & il faisoit usage, pour mesurer le tems, d'une espece d'horloge qui marquoit surtout l'heure du midi très-exactement. Ses soins & son assiduité au travail lui valurent une découverte; ce fut la réfraction de la lumiere & des astres à travers l'atmosphere. Deux mathématiciens avoient déja écrit sur cet écart de la lumiere; mais on prétend que Walther ne connoissoit point ces écrits. Après la mort de Regio-Montan, il acheta tous ses papiers & ses instrumens. On s'attendoit qu'il rendroit publics les écrits de cet illustre mathématicien; mais il en étoit si jaloux, qu'il ne vouloit les faire voir à personne, & ce ne fut qu'après sa mort, arrivée avant l'an 1498, que ces écrits furent imprimés.

WALTHER, (Michel) né à Nuremberg en 1593, fut professeur à Helmstadt, & prédicateur de la duchesse-douairiere de Brunswick-

Lunebourg. Après la mort de cette princesse, le comte d'Oost-Frise l'appella à sa cour, pour remplir la place de surintendant-général & de premier prédicateur. Ce savant, mort en 1662, laissa plusieurs ouvrages : I. *Harmonia Biblica, sive brevis & plana conciliatio locorum Veteris & Novi Testamenti apparenter sibi contradicentium* ; réimprimée pour la 7e fois en 1654, à Nuremberg, in-4°. II. *Officina Biblica*, 1668, in-4°. Il y traite de l'Ecriture-Sainte en général, & en particulier de chaque livre canonique & apocryphe. III. *Mosaïca Postilla*. IV. *Postilla prophetica*. V. — *Hiero-Psaltica*. VI. — *Evangelica*. VII. *De immortalitate animæ, & de prætensâ Ethnicorum Salute quoad infantes & adultos*, 1657, in-4°. VIII. *Miscellanea Theologica*. IX. *Commentarius in Epistolam ad Hebræos*. X. *Exercitationes Biblicæ*, 1638, in-4°. Les différentes difficultés qui peuvent naître sur les livres-saints sont expliquées dans ces ouvrages, où le savoir n'est pas toujours bien ménagé, & où l'auteur, ainsi que dans ses autres écrits, ne s'est pas garanti des préjugés de sa communion.

WALTHER, (Michel) fils du précédent, né le 5 mars 1638, docteur en théologie à Wittemberg, & professeur de mathématiques & de théologie, a composé plusieurs ouvrages sur les matieres qu'il professoit.

WALTHER, (George-Christophe) directeur de la chancellerie de Rotenbourg, sa patrie, né en 1601, mourut en 1656, après avoir publié une *Méthode* latine *pour apprendre le Droit*, & quelques autres ouvrages peu connus.

WALTHER, (Christophe-Théodose) né à Schildberg en 1699, fut envoyé par les Danois en qualité de missionnaire à Tranquebar, vers l'an 1720. Il en revint en 1740. On a de lui, *Doctrina temporum Indica*, dans *Historia regni Bactriani* de Bayer, Pétersbourg 1738, in-4°. Il fit imprimer à Tranquebar une *Histoire sacrée* en langue malabare. Sa santé étoit très-dérangée lorsqu'il quitta ce pays. Il mourut peu de tems après à Dresde, en 1741.

WALTHER, (Augustin-Frédéric) médecin, fut nommé à la chaire d'anatomie de Leipsick l'an 1723, & mourut après l'an 1735. On a de lui : I. *De Lingua Humana*, Leipsick 1724, in-4°. Il y donne une description fort ample & très-exacte des glandes salivaires. II. *De Articulis, ligamentis & musculis*, 1728, in-4°, estimé. III. *Description* de son *Jardin botanique*, avec fig. 1735, in-8°. IV. Grand nombre de *Dissertations Académiques* intéressantes, mais le style en est obscur & embrouillé. — Il ne faut pas le confondre avec Conrad-Louis WALTHER, de qui on a *Thesaurus Medico-Chirurgicarum observationum*, Leipsick 1715, in-8°; Haller en fait peu de cas.

WALTHON, (Brian) évêque de Chester en Angleterre, mort en 1661, s'est rendu célebre par l'édition de la Bible en plusieurs langues, connue sous le nom de *Polyglotte d'Angleterre*, Londres 1657, & années suivantes, 6 vol. in-fol. Quoique plusieurs autres savans y aient travaillé avec lui, les Anglois ne laissent pas de lui attribuer cet ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom & même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce recueil, & qui étoient déja dans la grande Bible de le Jay (*voyez* ce mot) il y a au commencement des Dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prolégomenes de* Walthon. Ils sont très-étendus & fort exacts. Pearson l'a beaucoup aidé dans ce travail. Ils ont été imprimés séparément à Zurich, en 1673. On en a donné à Lyon

une *Traduction* libre & abrégée, in-8°; elle fourmille de fautes. On joint quelquefois à sa *Polyglotte*, le *Lexicon Heptaglotton* de Castell, 1686, 2 vol. in-fol. Quoique les auteurs de cette *Polyglotte* montrent beaucoup de critique, de jugement, de science & de modération; on leur reproche cependant avec raison d'avoir donné trop d'autorité à certaines Versions de l'Ecriture, & trop peu à d'autres.

WAMBA, *voyez* BAMBA.

WAMESIUS, (Jean) né à Liege, l'an 1524, enseigna le droit avec réputation à Louvain, où il avoit reçu le bonnet de docteur en 1553. Il mourut en 1590, à 66 ans. Don Juan d'Autriche voulut l'attirer dans le conseil-d'état; mais ce savant préféra à tout, le repos de la vie privée & les douceurs du cabinet. On a de lui: I. *Recitationes ad tit. Decretalium de Appellationibus*, Louvain 1604. II. *Responsorum sive Consiliorum de jure pontificio Tomi duo*, Louvain 1605, 1618, 2 vol. in-fol. III. *Responsorum ad jus forumque civile pertinentium*, Anvers 1639, 3 vol. in-fol. Juste-Lipse lui a consacré un bel éloge en vers.

WANBROUCK, (N.) poëte comique anglois, mourut vers 1705. Il y a beaucoup de plaisanteries & de saillies dans ses *Comédies*; mais il s'y trouve peu de ces traits fins & délicats, qui font, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sourire l'esprit en le surprenant agréablement. Ce poëte fit un voyage en France, pendant lequel il fut mis à la Bastille. On n'a jamais su le sujet de sa disgrace. Wanbrouck se mêloit aussi d'architecture; mais il bâtissoit avec autant de grossiéreté, qu'il écrivoit avec élégance. Le château de Bleinheim, qu'il a bâti en mémoire de la fameuse bataille d'Hochstet, ne fait point honneur à son goût. Si les appartemens étoient, a-t-on dit, aussi larges que les murailles sont épaisses, alors ce château seroit commode. Ses *Œuvres Poetiques* ont été imprimées à Londres 1730, 2 vol. in-12.

WANDALINUS, (Jean) né à Wibourg en 1624, d'un pere qui en étoit évêque. Il parcourut presque toutes les universités protestantes d'Allemagne, de Hollande, & se fit recevoir docteur à Copenhague, où il devint professeur en hébreu, & ensuite en théologie. Il fut fait évêque de l'isle de Séeland en 1675. On a de lui plusieurs Dissertations historiques, chronologiques sur l'Ecriture-Sainte. On en trouve une dans le *Syntagma dissertationum* de Grævius, où il soutient que le Sauveur a été crucifié le vendredi de Pâques & non le jeudi.

WANDELBERT, diacre & moine de l'abbaye de Prum, vivoit du tems de l'empereur Lothaire. Son *Martyrologe* en vers héroïques, imprimé avec celui d'Usuard, Louvain 1568, in-8°, offre plus de faits que de poésie. Ce *Martyrologe* a été faussement attribué au vénérable Bede, & se trouve parmi ses Œuvres dans une ancienne édition.

WANGNERECK, jésuite, né à Munick en 1595, professeur en philosophie & en théologie à Dilingen, & chancelier de cette université, mort le 11 novembre 1664, est auteur de divers ouvrages de métaphysique, de controverse & de piété. En ce dernier genre il a donné une édition des *Confessions de S. Augustin*, Cologne 1646, qu'il a enrichies de Notes qui passent pour un chef-d'œuvre en ce genre. On estime aussi: I. *Tractatus de traduce & creatione animæ rationalis*. II. *Vindiciæ politicæ adversus Pseudo Politicos*.

WANLEY, (Humfroi) né à Coventry, mort en 1726, à 55 ans, parcourut les différentes bibliothèques d'Angleterre, pour y rechercher les livres d'anciennes langues septentrionales. Il en a fait le Catalogue dans *Antiqua Literatura Septentrionalis*, à Ox-

ford 1703 & 1705, 6 parties in-fol.

WANSLEB, (Jean-Michel) né à Erfurt l'an 1635, de parens luthériens, fut disciple de Job Ludolf, & devint habile dans la langue éthiopienne. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte & en Ethiopie, pour examiner les dogmes & les rits de ce pays-là. Wansleb, les ayant trouvés conformes à ceux de l'église romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'héréfie, & se fit dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris en 1670, Colbert le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la bibliotheque du roi 334 manuscrits arabes, turcs & persans. Il fut rappellé en 1676 à cause de sa vie scandaleuse. De retour à Paris, il reprit l'habit des Dominicains dans le couvent de S. Jacques de cette ville, d'où ayant été chassé, il se vit réduit à être vicaire de la paroisse de Donron, près de Fontainebleau, où il mourut en 1679. Ce savant auroit pu obtenir des chaires & la mitre même; mais sa mauvaise conduite l'éloigna de tous les emplois que lui méritoit son profond savoir. On a de lui: I. Une *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, in-12, Paris 1677. II. Deux *Relations de l'Etat de l'Egypte*, l'une en italien, Paris 1671, l'autre en françois, Paris 1676. Tous ces ouvrages satisfont également la curiosité du lecteur ordinaire & celle du savant.

WARBURTON, (Guillaume) né à Newark, sur la riviere de Trent, en Angleterre, le 24 décembre 1698, fut fait évêque de Glocester en 1760, & mourut dans cette ville le 7 juin 1779. On a de lui: I. Une Edition des *Œuvres* de Shakespéar, avec des corrections & des notes critiques & judicieuses. II. *La Légation divine de Moyse démontrée*, 4 vol. ouvrage qui lui fit une grande célébrité. Dès qu'il parut, Voltaire prétendit y trouver de quoi confirmer la plupart des erreurs qu'il débitoit sur l'histoire sacrée, & prodigua les éloges les plus flatteurs à l'évêque de Glocester; mais ce prélat dans une nouvelle édition, montra qu'il avoit été insensible à cet encens, & prouva que le détracteur des livres saints ne l'avoit point entendu, qu'il l'avoit faussement interprété, infidellement cité & très-souvent calomnié. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer la bile du philosophe de Ferney qui donna alors à Warburton plus d'injures qu'il ne lui avoit donné de louanges. III. *Dissertations sur l'union de la Religion, de la Morale & de la Politique*, traduits en françois par Etienne de Silhouette, 1742, 2 vol. in-12 (*voyez* SILHOUETTE & MARC-AURELE). IV. *Dissertation sur les tremblemens de Terre & les éruptions du Feu*; traduite en françois par l'abbé Mazeas, 1754, 2 vol. in-12.

WARD, (Seth) habile mathématicien anglois, né à Bontington dans le Hertfordshire, en 1617, devint successivement professeur d'astronomie, chantre, doyen & évêque d'Excester, d'où il fut transféré l'an 1667 à l'évêché de Salisbury, où il essuya quelques tracasseries. Il mourut à Londres en 1689, dans sa 67e année, après avoir contribué à l'établissement de la société royale de cette ville. Il étoit grand politique & théologien médiocre. Son goût pour les mathématiques le fit pénétrer bien avant dans cette science. Il donna une méthode d'approximation qui fut applaudie. Il réussit moins dans ses autres études. Il est auteur: I. De quelques Ecrits contre Hobbes, Oxford 1656, in-8°. II. D'un *Traité des Cometes*. III. D'une *Trigonométrie*, Oxford 1654, in-fol. IV. Des *Sermons* en anglois, Londres 1670, in-4°.

WARÉ, (Jacques) protestant, auditeur-général, membre du conseil-privé d'Irlande, mort à Dublin sa patrie, le 1er décembre 1666, à 72 ans, laissa: I. Un *Traité des Ecrivains d'Irlande*, en latin, imprimé à Dublin en 1639, in-4°: compilation qu'il a tirée en grande partie de la *Description de l'Irlande* de Richard Stanyhurst. L'auteur ne distribue pas toujours ses éloges avec discernement. II. Les *Annales d'Irlande*, sous les regnes d'Henri VIII, d'Edouard VI & de Marie, 1658, in-8°, en latin. III. L'*Histoire des Evêques d'Irlande*, 1665, in-fol. &c. IV. Une Edition des Œuvres de S.-Patrice, Londres 1658, in-8°.

WARHAM, (Guillaume) natif d'Oakley dans le Hampshire en Angleterre, devint docteur en droit à Oxford, puis professeur. Son talent pour les affaires le fit envoyer, par le roi Henri VII, en ambassade vers Philippe duc de Bourgogne. A son retour, il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, & enfin archevêque de Cantorberi. Il mourut de douleur, en 1532, de voir les progrès que l'héréfie faisoit dans sa patrie.

WARIN, (Jean) sculpteur & graveur, né à Liege en 1604, entra, comme page au service du comte de Rochefort, prince du St-Empire. Il fit dès sa jeunesse son amusement du dessin, & s'y rendit très-habile; il s'exerça aussi à la gravure & à la sculpture. Plusieurs machines très-ingénieuses qu'il inventa pour monnoyer les médailles qu'il avoit gravées, lui firent une grande réputation. Le roi Louis XIII lui donna la charge de garde des monnoies de France. Ce fut en ce tems-là que Warin fit le sceau de l'académie françoise, où il a représenté le cardinal de Richelieu d'une maniere si frappante, que cet ouvrage passe, à juste titre, pour un chef-d'œuvre. Ce fut encore lui qui grava les poinçons des monnoies, lors de la conversion générale de toutes les especes légeres d'or & d'argent, que Louis XIII fit faire dans tout le royaume. Ce travail mérita à Warin une nouvelle charge, celle de graveur général pour les monnoies. La monnoie fabriquée pendant la minorité du roi Louis XIV, est aussi de cet habile artiste; il a de plus travaillé à quantité de médailles estimées. « Nous avons » égalé (dit Voltaire) les anciens » dans les médailles; Warin fut » le premier qui tira cet art de » la médiocrité sur la fin du regne » de Louis XIII » (*Siecle de Louis XIV*). On lui doit encore des éloges pour ses ouvrages de sculpture. Il a fait deux Bustes de Louis XIV, & celui du cardinal de Richelieu, qui sont dignes d'être mis en parallele avec ce que l'antiquité nous a laissé de mieux en ce genre. Cet artiste mourut à Paris, en 1672, du poison que des scélérats, à qui il avoit refusé des poinçons de monnoie, lui donnerent. Ce fut du moins alors un bruit public; mais on ignore s'il étoit fondé.

WARNEFRIDE, *voyez* PAUL d'Aquilée.

WARTHON, (Thomas) né dans le Yorckshire en 1610, mort à Londres en 1673, professeur en médecine dans le college de Gresham, est très-connu des médecins par son *Adenographia*, in-8°. C'est une description très-exacte des glandes maxillaires, par lesquelles la salive passe dans la bouche.

WARTHON, (Henri) né à Worstead, dans le comté de Norfolck, mort en 1694, fut curé de Minster, place qui ne l'empêcha pas de donner plusieurs ouvrages pleins de recherches. Les principaux sont: I. *Anglia Sacra*, Londres 1691, 2 vol. in-fol. C'est une histoire des archevêques d'Angleterre, jusqu'en l'année 1540.

La mort l'empêcha de pousser ce bon ouvrage plus loin. II. *Historia de Episcopis & Decanis Londinensibus & Assavensibus, ad annum 1540*; à Londres 1695, in-4°. III. Deux Traités en anglois : un pour défendre le *mariage des Prêtres*, Londres 1688, in-4° ; & l'autre la *pluralité des Bénéfices*, Londres 1694, in-8°. Il plaidoit sa propre cause, car il en avoit plusieurs. IV. *Vie* de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbery, 1695, in-fol.

WARVICK, *voyez* EDOUARD & BEAUCHAMP.

WASA, *voyez* GUSTAVE.

WASER, (Gaspar) antiquaire allemand, mort en 1625, à 60 ans, se fit connoître de son tems par quelques ouvrages presqu'oubliés. Le seul dont on fasse quelque mention, quoique inexact, est intitulé : *De antiquis Nummis Hebræorum, Chaldæorum & Syrorum, quorum sancta Biblia & Rabbinorum Scripta meminerunt*, in-4°. Il avoit été successivement professeur en langue hébraïque & en théologie à Zurich.

WASSEBOURG, (Richard) né à St-Mihiel dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun pendant le 16e siecle, passa la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire de France, & à parcourir le royaume & les pays circonvoisins. Ses études & ses voyages furent mis à profit dans les *Antiquités de la Gaule Belgique*, in-fol. Cet ouvrage, curieux & recherché, fut imprimé à Paris en 1549 ; il contient, outre les Antiquités de la Gaule Belgique, celles de France, d'Austrasie, de Lorraine ; l'origine du Brabant, de la Flandre, &c. depuis Jules-César jusqu'à Henri II. Il y soutient de même que François de Rosieres, que la maison de Lorraine descend directement des princes Carlovingiens : mais les titres dont il prétendit étayer son systême, furent démontrés faux ou altérés.

WASSENAER, (Nicolas de) né à Heusden en Hollande, exerça la profession de médecin à Amsterdam, au commencement du 17e siecle. On a de lui : I. *Ars medica ampliata*, Amsterdam 1624. II. *Histoire des choses mémorables arrivées entre les Turcs & les Princes Chrétiens, en Hongrie*, Amsterdam 1629, in-fol. en flamand. III. *Siege de la ville de Harlem*, poëme grec. IV. *Annales* de son tems.

WAST, (S.) *Vedastus*, né, selon l'opinion la plus probable, dans quelque province occidentale de la France, se retira dans le diocese de Toul & fut élevé au sacerdoce. Clovis passant par cette ville, après la bataille de Tolbiac, Wast l'instruisit des principes de la religion chrétienne, & l'accompagna jusqu'à Rheims où S. Remi acheva de l'instruire & le baptisa. S. Wast fut ordonné évêque d'Arras par S. Remi en 499. Il mourut saintement en 539, pleuré de ses ouailles, qu'il avoit gouvernées avec autant de zele que de sagesse.

WASTAELS, (Pierre) né à Alost, entra dans l'ordre des Carmes, fut fait docteur en théologie à Douai en 1633, plusieurs fois prieur, provincial, &c. Il établit dans sa province l'étroite observance de la province de Tours, & mourut à Alost l'an 1658. On a de lui : I. *Apologeticum pro Joannis hierosolymitani monachismo in Carmelo, & pro libro ejusdem : De Institutione monachorum in lege veteri exortorum*, &c, Bruxelles 1611, in-4°. Des critiques habiles prétendent que l'ouvrage *De Institutione*, &c, a été fait par Philippe Ribotus, carme espagnol, mort l'an 1391. II. *Joannis Nepotis Silvani, Jerosolymorum patriarchæ XLIV opera, auctori suo vindicata*, Bruxelles 1643, 2 vol. in-fol. Le

P. Raynaud, le P. Labbe, du Pin, Tillemont & Helyot soutiennent que ces ouvrages sont faussement attribués à ce patriarche.

WASTELAIN, (Charles) né à Maroilles dans le Hainaut en 1694, entra chez les Jésuites, & se distingua par la culture des belles-lettres, dans lesquelles il exerça durant 20 ans les jeunes religieux de la Société; par son érudition, les connoissances des langues, sur-tout du grec & de l'hébreu, & plus encore par sa modestie, sa tranquillité & sa candeur. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782, à l'âge de 88 ans, après avoir publié *Description de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes géographiques*, Lille 1761, 1 vol. in-4°.

WATERLAND, (Daniel) chanoine de S. Paul à Londres, archidiacre du comté de Middlesex, & chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses Ecrits contre les ennemis de la Consubstantialité du Verbe. On a de lui: I. Une *Défense de l'Ecriture contre le Christianisme* de Tyndal. II. L'*Importance du Dogme de la Trinité defendue*. III. *Dissertation sur les Articles fondamentaux de la Religion Chrétienne*. Plusieurs autres ouvrages théologiques & moraux. Il mourut en 1742.

WATSON, (Robert) professeur de rhétorique & de philosophie à Saint-André en Ecosse, mort en 1783, est connu: I. par l'*Histoire du regne de Philippe II, Roi d'Espagne*, traduite en françois, Amsterdam 1778, 4 vol. in-12. Le fanatisme de secte & les petites vues philosophiques du siecle ont occupé l'auteur tout autrement que la vérité de l'histoire; & c'est sans doute ce qui dans ces tems d'une subversion générale des idées humaines, a procuré à cet ouvrage une sorte de vogue (voyez PHILIPPE II). II. *Histoire du regne de Philippe III, Roi d'Espagne*, en anglois, Londres 1783, in-4°. L'éditeur dit avoir mis la derniere main à cet ouvrage que l'auteur avoit laissé presque fini; il a tous les défauts du précédent.

WATTEAU, (Antoine) peintre, né à Valenciennes en 1684, mort au village de Nogent, près Paris, en 1721, a suivi le goût des Bambochades; il rendoit la nature avec une vérité frappante. Ses caracteres de tête ont une grace merveilleuse; ses expressions sont piquantes, son pinceau coulant, & sa touche légere & spirituelle. Il mettoit beaucoup d'agrément dans ses compositions; ses figures sont admirables pour la légéreté, & pour la beauté des attitudes; son coloris est tendre, & il a parfaitement touché le paysage.

WATTS, (Guillaume) littérateur & historien anglois, vivoit dans le 17e siecle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom semblable à celui qu'il s'est acquis par sa belle édition de l'*Histoire* de Matthieu Paris, imprimée à Londres en 1640, en 2 vol. in-fol. Il a ajouté à cet ouvrage une Continuation, dont la fidélité est moindre que celle de son auteur, des Variantes pleines de recherches, & un Glossaire important pour fixer la signification des mots barbares employés par Matthieu Paris.

WATTS, (Isaac) docteur en théologie, pasteur ordinaire dans l'église presbytérienne de Berystréet à Londres, est principalement connu par un ouvrage intitulé: *La culture de l'Esprit*, traduit en françois en 1762, in-12. Il en publia la 1re partie en 1741; mais la mort l'empêcha d'achever la seconde. Ce livre qui peut servir à faciliter l'acquisition des connoissances utiles, n'est pas la seule production qui soit sortie de sa plume. On a publié le Recueil de ses ouvrages en 6 vol.

in-4°. On y trouve des Traités de Morale, de Grammaire, de Géographie, d'Astronomie, de Logique & de Métaphysique. Il avoit du talent pour la poésie, qu'il cultiva dès sa tendre jeunesse. On a de lui une *Imitation* des *Pseaumes* de David, des *Cantiques* & des *Hymnes* dont l'usage, a été introduit dans l'office public de plusieurs églises presbytériennes.

WAUWERMANS, (Philippe) peintre, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668, excella dans les paysages. Il les ornoit ordinairement de chasses, de haltes, de campemens d'armée, d'attaques de villages, de petits combats & d'autres sujets dans lesquels il pouvoit placer des chevaux, qu'il dessinoit dans la derniere perfection. Les tableaux de ce maître, quoiqu'en très-grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le tour fin & spirituel des figures, par la fonte, l'accord & la vivacité des couleurs, par un pinceau séduisant, par un beau choix, une touche délicate & moëlleuse, l'entente du clair-obscur, un coloris onctueux; enfin, par un précieux fini. Wauwermans eut à se plaindre de l'oubli de la fortune. Il avoit un fils; mais il aima mieux lui donner le goût du cloître que celui de la peinture. Il fit même brûler en sa présence, étant au lit de la mort, une cassette remplie de ses études & de ses dessins. On a beaucoup gravé d'après lui. Il a aussi gravé à l'eau-forte. Jean-Griffier fut son éleve.—Pierre & Jean WAUWERMANS, ses freres, ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

WECHEL, (Chrétien & André) célebres imprimeurs de Paris & de Francfort, dont les éditions sont correctes & fort estimées. Ils durent la perfection de leur art, principalement au savant Frédéric Sylburg, correcteur de leur imprimerie. Chrétien vivoit encore en 1552. André son fils mourut en 1581. On imprima à Francfort en 1590, in-8°, le *Catalogue* des livres sortis de leurs presses.

WEDEL, (George-Wolfgang) né à Goltzen dans la Lusace en 1645, mort en 1721, à 76 ans, devint professeur en médecine à Iene en 1673, puis conseiller & premier médecin des ducs de Saxe. L'académie de Berlin & celle des Curieux de la Nature se l'associerent. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui offrent des recherches utiles. Les principaux sont: I. *Physiologia medica*, 1704, in-4°. II. *Physiologia reformata*, 1688, in-4°. III. *De Sale volatili Plantarum*, in-12. IV. *Theoremata medica*, in-12. V. *Exercitationum medico-philologicarum Decades XX*, 1686 à 1720, in-4°. C'est un recueil de Theses. VI. *Theoria Saporum medica*, in-4°. VII. *De morbis Infantum*, in-8°. VIII. *Opiologia*, 1682, in-4°. IX. *Pharmacia in artis formam redacta*, 1693, in-4°. X. *De Medicamentorum facultatibus cognoscendis & applicandis*, 1696, in-4°. XI. *De Medicamentorum compositione extemporanea*, 1693, in-4°.

WEHLER ou WHEELER, (George) *voyez* SPON Jacob.

WEIMAR, (Bernard) duc de Saxe, le dernier fils de Jean duc de Saxe-Weimar, descendoit de l'ancienne branche électorale, dépossédée par Charles-Quint. Sa haine pour la maison d'Autriche le fit ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe. Il perdit d'abord la bataille de Nordlingue; mais ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne par le roi Louis XIII, il y gagna des victoires signalées. Il prit Saverne, chassa les Impériaux de la Bourgogne, & se rendit maître de Jonvelle dans la Franche-Comté. L'an 1638, il força Rhinsfeld, après avoir défait 6500 Impériaux, qui

étoient venus au secours de cette place. Il prit ensuite Brisach. Une victoire importante fut la suite de cette conquête ; toute l'Alsace se soumit à lui, & il eût remporté de plus grands avantages, sans la mort qui le surprit à Neubourg en 1639. Il disposa en souverain de ce qu'il crut lui appartenir, & déclara ses freres indignes de lui succéder dans l'héritage des pays conquis, s'ils ne demeuroient dans l'alliance & au service de la France. Eleve de Gustave-Adolphe, il étoit aussi capable de former de grands projets, que de les faire exécuter. Le pouvoir du cardinal de Richelieu ne put jamais l'engager à flatter ce ministre, ni ses favoris. *Voyez* GUEBRIANT Jean-Baptiste.

WEINMANN, (Jean-Jacques-Guillaume) apothicaire de Ratisbonne, mort en 1734, a donné un ouvrage considérable sur les plantes, intitulé *Phytantosa Iconographica*, *sive Conspectus aliquot millium plantarum*, Ratisbonne 1735-1745, 4 vol. in-fol. avec 1025 planches enluminées, mais qui ne le sont pas également bien dans tous les exemplaires.

WEISS, *voyez* ALBINUS.

WEISSENBORN, (Isaïe-Frédéric) théologien luthérien, né à Schmalkald en 1673, fut professeur en théologie & surintendant à Iene, où il mourut en 1750. On a de lui : I. *Musæum Philosophiæ*, in-4°. II. *Paradoxorum Logicorum Decades*, in-4°. III. *Character veræ Religionis in doctrinâ de fide in Christum justificante* ; où il s'efforce d'expliquer d'une maniere raisonnable ce que les Luthériens enseignent de la justification par la foi seule. IV. Des *Sermons* en allemand.

WEITZIUS, (Jean) mort en 1642, est connu par des Commentaires sur Térence, sur les *Tristes* d'Ovide, sur *Verrius-Flaccus*, & sur *Prudence*. On y trouve plus de savoir que de goût.

WELLENS, (Jacques-Thomas-Joseph) évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'université de Louvain, né à Anvers en 1726, & mort dans cette ville en 1784, s'est distingué par sa charité, son zele, ses lumieres, son désintéressement; par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement & le bien-être de ses diocésains. C'est particuliérement par ses soins que s'est opérée dans sa ville épiscopale, une des plus grandes des Pays-Bas, la suppression de la mendicité ; que l'instruction marchant à côté des secours donnés à l'indigence, a fait revivre parmi les pauvres la science & la pratique de l'Evangile, tandis que l'agissante charité effaçoit les traces de l'abandon & de la misere. Les Exhortations qu'il a faites aux éleves de Ste Pulcherie à Louvain, étant président de ce college, sont pleines de cet esprit ecclésiastique qui doit distinguer les ministres du Seigneur : rien de plus propre à former les jeunes clercs aux vertus de leur état; une éloquence douce, simple, insinuante, nourrie de l'Ecriture & de la doctrine des Peres, éclaire l'esprit sans le fatiguer, & captive le cœur sans l'appareil de la violence. Elles ont été imprimées sous le titre : *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum & variis eorum officiis*, Anvers 1777 & 1783, in-8°.

WELLER, (Jerôme) théologien protestant, né à Freyberg en Misnie l'an 1499, fut très-attaché à Luther, qui le garda 8 ans dans sa maison. Weller devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut en 1572, à 73 ans. On a de lui : I. *Commentaria in libros Samuel & Regum*. II. *Consilium de studio Theologiæ rectè instituendo*. III. *Commentaria in Epistolas ad Ephesios*, & d'autres ouvrages imprimés à Leipsick, en 2 vol. in-fol.

WELLER, (Jacques) théologien allemand, naquit à Neukirk

dans le Voitgland, en 1608. Après avoir professé pendant quelques années la théologie & les langues orientales à Wittemberg, il fut appellé par l'électeur de Saxe pour être son prédicateur aulique. Ses principaux ouvrages sont : *Spicilegium quæstionum Hebræo-Syrarum* ; & une bonne *Grammaire Grecque*. Il mourut en 1664.

WELLS, (Edmond) littérateur anglois, savant dans la langue grecque qu'il professa à Oxford, mourut vers 1730. Il est connu principalement par une bonne *Edition* de *Xénophon*, revue sur plusieurs manuscrits, ornée de cartes géographiques & chronologiques, imprimée à Oxford, en 5 vol. in-8°.

WELSER, (Marc) né à Ausbourg en 1558, de parens nobles, mourut en 1614. Il fut élevé à Rome sous le célebre Muret, qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines & grecques, & pour les antiquités. De retour en sa patrie, il parut avec éclat dans le barreau. Ses succès lui mériterent les places de préteur & de sénateur d'Ausbourg. Welser se fit un nom, non-seulement par la protection qu'il accorda aux savans, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui : I. *Rerum Augusto-Vindelicarum libri VIII*, à Venise 1594, in-folio : ouvrage plein de recherches, & écrit avec assez de goût. II. *Rerum Boïarum libri V*, in-4°, à Ausbourg, 1602. III. *Vita SS. Martyrum Afræ, Hilariæ, Dignæ, Eunomiæ & Eutropiæ, passarum Augustæ Vindelicorum*. IV. *Vita S. Udalrici episc*. V. *Eugippii Hist.* où l'on trouve la Vie de S. Severin. VI. *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyrio*, &c. On lui attribue encore le *Squittinio della liberta Veneta*, que d'autres donnent à Alfonse de la Cueva, marquis de Bedmar (*voyez* CUEVA). Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol. On sait que c'est lui qui a parlé le premier des taches du soleil, observées par le P. Scheiner (*voyez* ce mot) ; découverte que Galilée contesta sans raison à ce Jésuite. Welser étoit zélé catholique, & non point hérétique comme l'assure du Pin.

WEMMERS, (Jacques) né à Anvers en 1598, se fit carme de l'ancienne observance, passa en Italie où il se rendit très-habile dans la langue éthiopienne : ce qui fit que la Propagande lui confia l'inspection de la mission d'Ethiopie. En 1645, il fut nommé évêque du Grand-Caire & vicaire-apostolique en Ethiopie. Il se mit aussi-tôt en route pour passer en Egypte, mais la mort l'enleva à Naples. Nous avons de lui *Lexicon Æthiopicum*, Rome 1638, in-4° ; ouvrage qui lui attira les plus grands éloges de la part du P. Kircher, jésuite, & du savant Maronite Abraham Ecchellensis.

WENCESLAS, (S.) duc de Bohême, fils d'Uratislas & de Drahomire, fut élevé dans la vertu & les sciences par Ste Ludmille, son aïeule. Ayant perdu son pere dans son bas-âge, Drahomire, monstre de cruauté, fit éclater sa fureur contre les Chrétiens. Ludmille sensible à ces maux, engagea Wenceslas à prendre en main les rênes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils. Pour prévenir tout sujet de division, on donna un territoire considérable de la Bohême à son frere Boleslas, qui est encore appellé *Boleslavie* de son nom. Drahomire, furieuse de cet arrangement, fit assassiner la pieuse Ludmille. Wenceslas sur le trône ne songea qu'à faire fleurir la justice & la religion dans ses états, & à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus ; mais il ne put adoucir la férocité de sa mere & de son frere ; celui-ci le perça de sa lance le 28 septembre de l'an 936,

dans une église où il s'étoit retiré, après s'être sauvé d'un festin, auquel les deux assassins l'avoient attiré. L'empereur Othon I leur fit la guerre pour venger la mort de ce bon prince, & les obligea à réparer les maux qu'ils avoient faits à l'église.

WENCESLAS, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne, eut le trône impérial après la mort de ce prince en 1378. Son pere avoit réglé, par la Bulle d'or, l'âge nécessaire au roi des Romains; il fut le premier à violer ce réglement en faveur de ce fils, qui fut un monstre de cruauté & de débauches. Ayant voulu défendre les Juifs contre ses sujets de Bohéme, & s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermerent en une étroite prison l'an 1394. Dans un de ses accès de frénésie, il avoit fait jetter dans la Moldaw S. Jean Népomucene, parce qu'il n'avoit pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse (*voyez* NÉPOMUCENE). On dit qu'il marchoit quelquefois dans les rues accompagné d'un bourreau, & qu'il faisoit exécuter sur le champ ceux qui lui déplaisoient. Ces raisons forcerent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva 4 mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale le traitant toujours comme un prince insensé & furieux, l'obligerent de s'enfuir de la ville. C'étoit une occasion pour Sigismond son frere, roi de Hongrie, de se faire reconnoître roi de Bohéme: il ne la manqua point; mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit enfermer son frere dans une tour à Vienne en Autriche. Wenceslas s'échappa encore de sa prison, & de retour à Prague, il se fait des partisans, condamne au dernier supplice ceux qui l'avoient mis en prison, & anoblit le pêcheur qui lui avoit donné le moyen de se sauver. Cependant pour fournir à sa crapule & à ses débauches, il aliéna le reste des domaines de l'empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, comme *négligent*, *inutile*, *dissipateur* & *indigne*. On dit que quand on lui annonça sa déposition, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne, qu'*il n'exigeoit d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin*. Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, & mourut roi de Bohéme en 1419, âgé de 58 ans. Il ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eut été marié deux fois. Sa premiere femme fut Jeanne, fille d'Albert de Baviere, comte de Hollande; sa seconde, Sophie, fille d'Etienne le Frisé, duc de Baviere. Si on en croyoit M. Pfeffel dans son *Abrégé de l'Histoire d'Allemagne*, Wenceslas seroit presqu'un prince vertueux: tant le traitement atroce fait à un prêtre catholique, a prévenu ce protestant en faveur de ce tyran! C'est d'ailleurs la manie du siecle & l'effet de la subversion générale, arrivée dans les notions humaines, de réhabiliter la mémoire des monstres, & de déchirer celle des grands-hommes. *Voyez* ANDRONIC I, LOUIS XIV, PHILIPPE II, &c.

WENDELIN, (Godefroi) né en 1580 à Herck, petite ville du comté de Looz, dans la principauté de Liege, voyagea en Italie & en France, professa la philosophie à Digne, & eut pour disciple le célebre Gassendi; fut ensuite curé à Herck, & mourut à Tournai où il étoit chanoine, en 1660. La philosophie & la jurisprudence partagerent ses soins. Il fut peut-être le plus habile astronome de son tems. Ericius Puteanus en fait le plus grand éloge dans son livre des *Olym-*

piades. On a de lui : I. *Loxias, sive de obliquitate solis diatriba*, Anvers 1616 II. *Eloge de la Toison d'or*, Poëme, 1628. III. *Les mouvemens du Soleil*, avec des tables instructives. IV. *Nouvelle théorie des Planetes*. V. *Histoire des Eclipses de Lune arrivées de son tems*. VI. *De Diluvio libri VII*. Ces quatre derniers ouvrages sont restés manuscrits. VII. Une *Edition* des *Loix Saliques*, imprimée à Anvers 1649, in-fol. Cette édition est enrichie de savantes notes & d'un glossaire très-utile pour l'intelligence de ces Loix. Jacques Chifflet en a orné son *Recueil politico-historique*.

WENDELIN, (Saint) né en Ecosse d'une illustre famille, quitta sa patrie & tous les avantages du siecle pour servir Dieu dans une condition obscure. Il embrassa ensuite la profession monastique dans l'abbaye de Tholéy, que Dagobert venoit de fonder, & dont il mourut abbé. Il fut enterré dans un endroit qui devint depuis célebre par quantité de miracles qui s'y opéreront. C'est aujourd'hui une petite ville dans l'électorat de Treves.

WENDELEIN, (Marc-Frédéric) né près de Heidelberg en 1584, & mort recteur du college de Zerbst en 1652, est connu par un ouvrage estimé chez les Calvinistes, intitulé : *Syntagma Theologicum majus & minus*, imprimé plusieurs fois, traduit en hollandois, hongrois, &c.

WEPPER, (Jean-Jacques) né à Schaffhouse le 23 décembre 1620, médecin du duc de Wirtemberg, du marquis de Dourlac & de l'électeur palatin, mourut en 1695 On a de lui : I. *Historia Apoplecticorum*, Amsterdam 1710, in-8°. II. *Cicutæ aquaticæ Historia*, Bâle 1716, in-4°. III. *Observationes*, Schaffhouse 1727, in-4°, &c. Sa *Vie* est à la tête de ce dernier livre, qui est estimé, ainsi que les précédens.

WERENFELS, (Jean-Jacques) pasteur de Bâle sa patrie, mourut en 1655, après avoir publié des *Sermons* en allemand, & des *Homélies* en latin sur l'*Ecclésiaste*. Elles offrent plus de savoir que d'éloquence.

WERENFELS, (Pierre) fils du précédent, né à Liechtal en 1627, archidiacre de Bâle, signala son zele pendant la peste qui désola cette ville en 1667 & 1668. Son mérite lui procura la chaire de professeur de théologie en 1675, qu'il remplit avec applaudissement. Il mourut en 1703, à 76 ans, avec une réputation de savoir. On a de lui un grand nombre de Dissertations, des Sermons, & quelques autres ouvrages.

WERENFELS, (Samuel) fils du précédent, naquit à Bâle en 1657, & fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Il voyagea en Hollande, en Allemagne & en France. Pendant 3 mois de séjour qu'il fit à Paris, il eut de fréquentes conversations avec les PP. Mallebranche & de Montfaucon, & avec Varignon. Il retourna à Bâle en 1702, & l'année suivante il succéda à son pere dans la chaire de théologie. Il fut aggrégé en 1706 à la société angloise de la propagation de la foi, & en 1708 à la société royale des sciences de Berlin. Sa réputation, qui croissoit de jour en jour, lui procura la correspondance des plus illustres savans de l'Europe, & attira à Bâle une multitude d'étudians, à l'instruction desquels il s'appliqua avec zele. Il mourut à Bâle en 1740. Tous ses Ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°. La plus ample édition est celle de Geneve & de Lausanne en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie & la théologie. Son Livre le plus connu est celui *De Logomachiis Eruditorum*, 1702, in-8°. Le Recueil de ses ouvrages renferme diverses Poésies, qui montrent que l'auteur n'étoit pas aussi bon poëte qu'habile philosophe

& savant théologien. On a encore de lui un volume in-8° de *Sermons*.

WERFF, (Adrien Vander-) peintre, né à Roterdam en 1659, mourut dans cette ville en 1727. Le précieux fini de ses ouvrages, & leur rareté, les rendent très-chers. L'électeur palatin, qui goûta beaucoup sa maniere, le créa chevalier, ainsi que ses descendans. Il lui permit d'ajouter à ses armes une partie des électorales, & lui fit présent de son portrait enrichi de diamans. Vander-Werff terminoit ses ouvrages avec un soin étonnant. Son dessin est assez correct, sa touche ferme & précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations approchent de l'ivoire, & ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu préférable au grand fini. Il a peint des portraits & des sujets d'histoire. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorp, dans la riche collection de l'électeur palatin. On y admire ses 15 Tableaux touchant les mysteres de notre religion.

WERNERUS, *voy.* IRNERIUS.

WESEL ou VAN HALDREN ou ARNOLDUS VESALIENSIS, (Arnold) né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque & hébraïque, fut chanoine de la métropole de Cologne où il mourut le 30 octobre 1534. Il reste de lui : I. *Macrobius, auctario locupletatus & annotationibus illustratus*, Cologne 1527, in-12. II. *Procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis latinè redditæ*, Bâle 1531, in-fol. & plusieurs ouvrages de controverse.

WESENBEC, (Matthieu) né à Anvers en 1531, fut reçu docteur en droit à Louvain à 19 ans : honneur que personne n'avoit eu à cet âge. Il enseigna la jurisprudence avec réputation à Iene & Wittemberg, où il mourut en 1586, à 55 ans, après avoir embrassé la religion protestante. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. On estime son *Commentaire sur les Pandectes*, Amsterdam 1665, in-4°, en latin; il a été réimprimé à Cologne en 1675, 2 vol. in-fol. avec des observations de Henri Hahnius, & de Reinhard Bachovius qui a ôté de ce Commentaire ce qui pouvoit déplaire aux Catholiques. Arnold Vinnius & Malmesius en ont aussi donné des éditions avec des notes.

WESSELUS, (Jean) né à Groningue vers 1419, étudia d'abord à Zwol & ensuite à Cologne. Il traversoit souvent le Rhin, pour aller lire les ouvrages de l'abbé Rupert dans le monastere de Deuts. De Cologne il passa à Paris, où il trouva les disputes de philosophie très-échauffées entre les Réaux, les Formaux & les Nominaux. Comme il falloit opter entr'eux, il se déclara pour ceux-ci. Il se présenta à Heidelberg pour y enseigner la théologie; mais on le refusa, parce qu'il n'étoit que laïque, & qu'il ne vouloit point s'engager dans la cléricature. Sixte IV, qui l'avoit connu lorsqu'il étoit général des Cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuses, dès qu'il eut obtenu la tiare. Wesselus alla à Rome, & se borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu & en grec. De retour dans sa patrie, il y mourut en 1489. Ce savant eut des opinions particulieres qui approchoient beaucoup de celles de Luther, dont on le regarde comme le précurseur. La plupart de ses manuscrits furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques Traités qui parurent à Leipsick en 1522, & à Groningue en 1614, in-4°, sous le titre de *Farrago rerum Theologicarum*. Ce recueil prouve que l'auteur ne méritoit guere le titre de *Lumiere du Monde*, qu'on lui avoit donné si libéralement.—

Il ne faut pas le confondre avec Jean de WESALIA *ou* WESEL *ou* VESAL de Cleves, docteur en théologie à Erfurt, prédicateur à Worms, qui enseigna plusieurs erreurs qui approchent aussi de celles de Luther. L'archevêque de Mayence condamna 18 propositions de ses ouvrages l'an 1479, & obligea l'auteur dans une assemblée de plusieurs évêques & de docteurs, à faire une rétractation solemnelle. Le continuateur de Fleury les a confondus, *Hist. Eccl. liv. 116, n°. 116.* Voyez Oudin, *De Script. Eccles.*

WESTPHALE, (Joachim) théologien luthérien, né à Hambourg en 1510, mort dans la même ville en 1574, se signala par ses écrits contre les deux patriarches d'une des branches de la prétendue-réforme, Calvin & Beze. On a de lui, *Epistolæ de Religionis perniciosis mutationibus*, & plusieurs autres ouvrages.

WETSTEIN, (Jean-Rodolphe) né à Bâle en 1647, d'une famille fertile en grands-hommes, succéda à son pere de même nom que lui, dans la chaire de professeur en grec, puis en celle de théologie, & mourut dans sa patrie l'an 1711. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature, & une édition du *Dialogue* d'Origene *contre les Marcionites*, qu'il publia en 1673, avec l'*Exhortation au Martyre*, &c, qu'il accompagna de notes.

WETSTEIN, (Jean-Jacques) vit le jour à Bâle en 1693, de la même famille. Il parcourut la Suisse, la France, l'Angleterre & l'Allemagne, recherchant & examinant par-tout les manuscrits du Nouveau-Testament, pour en donner une nouvelle édition avec les variantes. Revenu dans sa patrie, il fut fait diacre de l'église de S. Léonard; & publia, en 1730, les *Prolégomenes du Nouveau-Testament* qu'il préparoit. Cet essai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conseil de Bâle, comme un socinien, comme un novateur; & il fut déposé la même année par l'assemblée ecclésiastique, & contraint de passer en Hollande. Les Remontrans lui firent un accueil distingué, & le nommerent à la chaire de philosophie de le Clerc, à condition néanmoins qu'il se justifieroit. Il passa à Bâle, où il obtint la cassation du décret porté contre lui, & revint à Amsterdam prendre possession de sa chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à 61 ans. Son édition du *Nouveau-Testament* grec, avec les variantes & des remarques critiques, a paru en 1751 & 1752, en 2 vol. in-fol. Il y a inséré deux *Epîtres* de S. Clément, romain, qui n'avoient pas encore parues, & dont il prétend démontrer l'authenticité. Elles sont en syriaque, avec la Version latine de l'auteur. Elles ont été traduites en françois par M. de Premagny, de l'académie de Rouen, & imprimées en 1763, in-8°. Ce travail lui mérita une place dans les académies de Berlin & de Londres.

WHARTON, *voy.* WARTHON.

WHEAR, (Degorens) né à Jacobstow, dans la province de Cornouaille, fut le premier professeur de la chaire d'histoire, fondée à Oxford par Cambden. Whear, mort en 1647, est auteur des *Relectiones hyemales de modo legendi Historias civiles & ecclesiasticas:* ouvrage qui fut bien reçu, quoiqu'il manque de précision. On l'a réimprimé plusieurs fois, & la meilleure édition est celle qu'en donna New à Tubinge, 1700 à 1708, 3 vol. in-8°.

WHICHCOT, (Benjamin) né dans le Shropshire, en 1609, fit ses études à Cambridge, & fut ensuite préfet du college du roi, à la place du docteur Collins, qui avoit été déposé, & avec lequel il partagea volontairement le re-

venu

venu de sa charge. Il s'acquit beaucoup de réputation à Cambridge par son talent pour instruire la jeunesse, & à Londres par ses prédications. Ce double mérite lui procura la cure de Mitthon. Ce savant mourut à Cambridge en 1683. Ses Sermons & ses autres Discours ont été recueillis en 4 vol. in-8°.

WHISTON, (Guillaume) né à Norton, dans le comté de Leicester, en 1667, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la philosophie & pour la théologie. Les progrès qu'il y fit, ne tarderent pas à lui acquérir une grande réputation, sur-tout lorsqu'il eut publié, en 1696, sa nouvelle *Théorie de la Terre*, quoique remplie de paradoxes & d'opinions insoutenables. Newton, dont il avoit adopté les principes, conçut tant d'estime pour lui, qu'il le choisit pour son substitut, & qu'il le recommanda ensuite pour son successeur au professorat des mathématiques à Cambridge. Whiston se démit alors d'un bénéfice qu'il avoit possédé pendant deux ans, & il ne s'occupa plus que des sciences. Il publia en 1701, ses *Lettres Astronomiques*, qui 3 ans après furent suivies de ses *Leçons Physico-Mathématiques*. Il perdit beaucoup de sa réputation en s'associant à Ditton (*voyez* ce mot) pour un projet insensé. Ses occupations philosophiques ne lui firent pas oublier la théologie. En 1702, il publia 1 vol. in-4° sur la *Chronologie* & sur l'*Harmonie des IV Evangiles*. On lui fit l'honneur, en 1707, de le choisir pour prêcher les sermons de la fondation de Boyle. Il choisit pour son sujet l'*Accomplissement des Prophéties*, & son livre fut imprimé la même année en un vol. in-8°; mais n'ayant point dans sa religion des principes fixes de croyance, en voulant instruire les autres, il tomba lui-même dans des erreurs capitales. En 1708, il commença à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il se mit à étudier les anciens Peres, & crut y découvrir que l'Arianisme avoit été la doctrine des premiers siecles de l'église; & comme son imagination s'enflammoit fortement, il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr; peut-être aussi que son attachement à Newton qui professoit la même erreur, eut-il quelque part à ce zele mal entendu. Son enthousiasme se répandit bientôt au-dehors. Il écrivit aux archevêques de Cantorberi & d'Yorck, qu'il croyoit devoir s'écarter de l'église anglicane sur le dogme de la Trinité. Il soutint cette démarche par une multitude de livres, qu'il ne cessa de publier en faveur de son systême. Son entêtement & la fureur qu'il avoit de vouloir faire des prosélytes, le firent enfin exclure du professorat, chasser de l'université, & poursuivre à Londres devant la cour ecclésiastique du haut & du bas clergé. Ses livres furent condamnés, & l'on vouloit le punir d'une maniere exemplaire. Mais quelques amis puissans firent en sorte qu'après 5 ans de procédures, on laissa tomber toute cette affaire. Wisthon ne discontinua pas de soutenir l'Arianisme, de vive voix & par écrit. Ce n'étoit pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'étoit pas plus orthodoxe sur l'*Eternité des peines*, & sur le *Baptême des petits enfans*. Il embrassa aussi l'opinion des Millenaires, & s'avisa même de fixer l'époque du retour des Juifs, du rétablissement de leur temple, & du regne de mille ans, au 14 mars 1714. L'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1736; & se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs, & prétendit que la grande révolution devoit se faire infailliblement en 1766. Toutes ces rêveries ne l'empêcherent pas de publier un grand nombre d'ouvra-

ges de philosophie, de critique & de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires* qu'il fit lui-même, en 1749, de sa vie & de ses écrits. Quoique ces Mémoires se ressentent de la vieillesse de leur auteur & de la foiblesse de jugement qu'il eut toute sa vie, ils ne laissent pas d'être curieux, & ils renferment des particularités sur plusieurs grands-hommes qu'il avoit connus. Il mourut dans la pauvreté en 1755. Il s'étoit joint 5 ans auparavant aux Anabaptistes, & s'il avoit vécu plus long-tems, il les eut sans doute également quittés pour quelqu'autre secte. Tel est le sort naturel de l'esprit humain: dès qu'il s'écarte des moyens que Dieu lui-même a déterminés pour fixer sa croyance, il ne peut s'arrêter à rien. *Voyez* SERVET, LENTULUS, MÉLANCHTHON.

WHITAKER, *voy.* VITAKER.

WHITBY, (Daniel) né à Rusden, dans le Northampton, vers l'an 1638, devint docteur en théologie, & recteur de S. Edmond de Salisbury. Son esprit, plein d'idées singulieres, le jeta dans une haine furieuse contre l'église romaine. Il se déclara avec la même chaleur contre les Sociniens; mais son zele contr'eux se démentit : il comprit que l'autorité de l'église une fois rejetée, une secte avoit autant de droit que l'autre d'ajuster l'Ecriture à ses dogmes; & il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'Arianisme. Il le soutint, de vive voix & par écrit, jusqu'à sa mort arrivée en 1726, à 88 ans. On a de lui : I. Un *Traité de la certitude de la Religion Chrétienne en général, & de la résurrection de Jesus-Christ en particulier*, 1671, in-8°. II. *Discours sur la vérité & la certitude de la Foi Chrétienne.* III. *Paraphrases & Commentaire sur le Nouveau-Testament*, en 2 vol. in-fol. IV. *Discours de la nécessité & de l'utilité de la Révélation Chrétienne.* Ces 4 ouvrages sont en anglois. V. *Examen variantium Lectionum Joannis Millii in Novum-Testamentum*, Londres 1710, in-fol. VI. *De S. Scripturarum interpretatione secundùm Patrum commentarios*, à Londres 1714, in-8°. Il est vraisemblable que l'auteur se proposoit de tourner les Peres en ridicules; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier & de plus foible. Tous les hérétiques trouvant leur condamnation dans la doctrine des Peres qui forment la grande chaine de la tradition, il est naturel qu'ils s'efforcent de décrier ces témoins importans (*voyez* BARBEYRAC & DAILLÉ). VII. *Sermons où l'on prouve que la raison doit être notre guide dans le choix d'une Religion, & qu'on ne doit rien admettre comme article de foi, qui répugne aux principes communs de la raison*, in-8° : discours dont les raisonnemens ont été copiés par plusieurs incrédules modernes. VIII. *Dernieres Pensées de Whitby, contenant différentes corrections de divers endroits de ses Commentaires sur le Nouveau Testament, avec 5 Discours.* Cet auteur impie s'y rétracte de tout ce qu'il avoit dit de sensé, dans ses premiers ouvrages, en faveur du mystere de la Ste Trinité. IX. *De imputatione divina peccati Adami posteris ejus*, 1711, in-8°; il y combat le péché originel. X. Un grand nombre de Traités & de Sermons contre les dogmes de l'église romaine, où il fait paroître toute la fureur d'un sectaire fanatique. Il est presqu'incroyable jusqu'à quel point il étoit inepte dans le commerce de la vie civile.

WHITE, (Richard) né à Basingstoke, dans le comté de Southampton, en Angleterre, vers 1540, enseigna le droit avec réputation

à Douai pendant plus de 30 ans. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié, & fut chanoine de S. Pierre à Douai, où il mourut en 1612. L'empereur l'honora du titre de *Comte Palatin*. Il étoit versé, non-seulement dans le droit, mais aussi dans l'antiquité & dans l'histoire ecclésiastique de son pays. Baronius entretint une correspondance suivie avec lui. On a de White : I. *Ælia Lælia Crispis epitaphium explicatum*, Bologne 1568, in-8°. C'est l'explication d'un ancien monument des environs de Bologne. II. *Historiarum Britannicæ Insulæ ad annum 800 lib. IX*, Arras 1602, in-8°. Il y regne peu de critique, &c.

WHITELOKE, (Bulstrode) né à Londres en 1605, mort en 1676, se signala dans le parlement d'Angleterre, fut garde de la bibliotheque & des médailles du roi en 1649, ambassadeur en Suede en 1653, & président du conseiller-d'état en 1659. On a de lui : I. Des *Harangues*. II. Des *Mémoires sur les affaires d'Angleterre*. III. Plusieurs autres Ecrits qu'on ne lit plus.

WHITGIST, (Jean) né à Grimsby, dans la province de Lincoln, en 1530, n'osa découvrir sa haine contre la religion catholique pendant le regne de la reine Marie ; mais Elisabeth étant montée sur le trône, il se montra protestant & protestant fanatique. Il ne garda aucune mesure dans ses leçons ni dans ses theses. Son enthousiasme lui fraya le chemin de la fortune ; il fut successivement principal du college de Pembroke, & de celui de la Trinité, professeur-royal en théologie, prébendaire d'Ely, doyen de Lincoln, puis évêque de Worchester, & enfin archevêque de Cantorberi en 1583. Il soutint avec chaleur les droits du clergé, contre la cour d'Angleterre, qui avoit nommé des commissaires pour savoir exactement la juste valeur des bénéfices, & mettre une taxe en conséquence. Il écrivit au grand trésorier contre ce projet, & le fit échouer. Ce prélat, ennemi ardent des Puritains & des Catholiques, mourut en 1604, après avoir poussé le fanatisme jusqu'à l'emportement. On a de lui : I. Une longue Lettre à Beze. II. Plusieurs autres Ecrits, dans lesquels il traite le pape d'Antechrist, & l'église romaine de Prostituée. Avec ces deux mots, on opéroit alors de grandes choses sur les fanatiques du parti protestant.

WIARD, *voyez* VIARD.

WIBALDE *ou* WIBOLDE, évêque de Cambrai, mort en 966, inventa, dans le dessein de guérir son clergé de la passion du jeu de dez, un jeu composé de 56 vertus, toutes relatives à la charité. On trouve ce jeu dans Baudry, avec les notes de Colvenerius.

WIBOLDE, célebre abbé de Stavelot, au 12e siecle, fit sa profession dans le monastere de Wausors, fut ensuite envoyé pour achever ses études à Stavelot où les sciences étoient en vigueur ; il s'y distingua tellement qu'il fut élu unanimement abbé de ce monastere, l'an 1130, quoiqu'il ne fut âgé que de 33 ans. Il gagna l'estime de l'empereur Lothaire, qui s'arrêta pendant quelque tems à Stavelot. Ce prince partant pour l'Italie, afin de s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, & de soutenir Innocent II contre l'antipape Anaclet, voulut que Wibolde l'accompagnât dans cette expédition. Pendant son séjour en Italie, les religieux du Mont-Cassin le choisirent pour leur abbé. Il obtint vers ce tems pour les monasteres de Stavelot & de Malmedi, un diplome de l'empereur, qui est nommé *Bulle d'or*, parce qu'il est écrit en lettres d'or, & qu'il est muni d'un sceau d'or. Ce di-

plome qui confirme tous les privileges de ces monasteres, se conserve dans les archives de Stavelot. Après le départ de l'empereur, Roger l'ayant contraint de renoncer à sa nouvelle dignité, Wibolde retourna à Stavelot, s'appliqua à y faire fleurir la discipline monastique & les sciences. Il fit rétablir le château de Logne, construire une ville auprès, qui aujourd'hui est réduite en village, & laissa surtout cela un monument qui est inséré dans la collection de D. Martenne. Elu unanimement abbé du monastere de Corbie en Saxe, il refusa long-tems cette dignité, & il fallut des ordres exprès de l'empereur Conrad pour la lui faire accepter. Son zele & son activité ayant donné un nouveau lustre à ce monastere, il retourna à Stavelot. Quelque tems après, l'empereur l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de l'empereur des Grecs, Manuël Comnene; à son retour, il mourut à Butellie, dans la partie septentrionale de la Macédoine, le 19 août 1158. Son corps fut transporté l'année suivante à Stavelot où on lui érigea un beau mausolée. Ce prélat jouit constamment de la confiance des empereurs, sous lesquels il vécut; comme on le voit par les diplomes qu'ils lui adresserent, & par les lettres qu'ils lui écrivirent; ils demandoient son avis dans les affaires les plus importantes. Conrad avant de partir pour l'expédition de la Palestine, lui confia l'éducation de son fils Henri, nouvellement couronné roi des Romains. Les papes l'honorerent aussi d'une estime toute particuliere. On conserve à Stavelot un volume de *Lettres* de Wibolde; elles servent beaucoup à éclaircir l'histoire de ce tems-là, & ont été publiées par dom Martenne.

WICELIUS, (George) dit le *Major* ou *Senior* pour le distinguer de son fils, naquit à Fulde en 1501, & se fit religieux; mais à l'âge de 30 ans, il quitta la vie monastique pour embrasser les erreurs de Luther. Rentré dans la communion de l'église romaine, il fut pourvu d'une cure, & devint conseiller des empereurs Ferdinand & Maximilien. Il travailla toute sa vie avec zele, mais en vain, pour réunir les Catholiques & les Protestans. On a de lui: I. *Vita Regia*, Helmstadt 1550. II. *Methodus Concordiae*, Leipsick 1537, in-12. III. Un très-grand nombre d'autres Livres, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin, & imprimés plusieurs fois. Wicelius mourut à Mayence en 1573. — George WICELIUS, son fils, donna aussi quelques ouvrages au public, tels que l'*Histoire de S. Boniface* en vers latins, Cologne 1553, in-4°.

WICHCOT, *voy.* WHICHCOT.

WICKAM, (Guillaume) naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton, en 1324. Son esprit cultivé par les belles-lettres, lui donna la facilité de parler & d'écrire avec autant de pureté que d'élégance. Edouard III le prit à son service, & l'honora de l'intendance des bâtimens, & de la charge de grand-forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Quelque tems après il devint premier secretaire-d'état; & s'étant fait ecclésiastique, il fut nommé évêque de Winchester en 1367; on lui donna ensuite la place de grand-chancelier, puis celle de président du conseil-privé. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis, & son crédit des jaloux. Edouard, prévenu contre lui par le duc de Lancastre, son fils, le disgracia en 1371; mais instruit de l'injustice commise à son égard, il le rétablit dans ses dignités. Après la mort de ce prince, le duc Lancastre fit

revivre les accusations contre le prélat; mais il se justifia tellement qu'il fut rappellé à la cour en 1389. De nouvelles tracasseries l'obligerent de se retirer 3 ans après. Rendu à son diocese, & à l'abri des agitations qui secouoient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux colleges qu'il avoit fondés, l'un à Oxford, & l'autre à Winchester. Une cathédrale, presqu'aussi superbe que fut depuis celle de S Paul de Londres, fut élevée à grands frais. Il fonda des retraites pour les pauvres & pour les orphelins; enfin il ne s'occupoit que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accuserent de crime d'état en plein parlement, l'an 1397; mais il se lava de cette imputation odieuse Cet illustre prélat, accablé d'années & épuisé par ses immenses travaux, termina en paix une carriere trop long-tems agitée, en 1404. Il montra un zele ardent contre Wiclef, qu'il fit chasser de l'université d'Oxford. On a publié dans cette derniere ville en 1690, in-4°, la *Vie* de ce digne évêque.

WICLEF ou DE WICLIF, (Jean) naquit à Wiclif, dans la province d'Yorck, vers l'an 1324. Il étudia au college de la reine à Oxford, y fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie & de la théologie, & y enseigna cette derniere science avec réputation. Il occupoit dans cette université la place de *Gardien* ou principal d'un college, qu'on avoit ôté à des religieux pour la lui donner, & qu'on lui enleva à son tour pour la rendre à ceux à qui on l'avoit prise. Wiclef en appella au pape, qui décida en faveur des religieux. Il se déchaîna dès-lors contre la cour de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel & ensuite le spirituel, & contre le clergé. Quoiqu'il fut curé de Lutterworth, dans le diocese de Lincoln, il entreprit de faire dépouiller les ecclésiastiques de tous leurs biens. L'archevêque de Cantorberi le cita à un concile qu'il tint à Londres en 1377. L'hérésiarque y vint, accompagné du duc de Lancastre, qui avoit alors la plus grande part au gouvernement du royaume; il s'y défendit & fut renvoyé absous. Gregoire IX, averti de la protection que Wiclef avoit trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth; il y comparut, & y évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs & le peuple, se contenterent de lui imposer silence, comme si un sectaire épris de la fureur de dogmatiser, pouvoit observer une telle loi. Wiclef prêcha & écrivit. Ses livres, quoique grossiers & obscurs, se répandirent, par la seule curiosité qu'inspiroit le sujet de la querelle & la hardiesse de l'auteur. C'étoit dans ce tems-là qu'Urbain VI & Clément VII se disputoient le siege de Rome. L'Europe étoit partagée entre ces deux pontifes; l'un étoit reconnu par les Anglois, & l'autre par les François. Urbain fit prêcher en Angleterre une croisade contre la France, & accorda aux croisés les mêmes indulgences que l'on avoit accordées pour les guerres de la Terre-Sainte. Wiclef saisit cette occasion pour soulever les esprits contre l'autorité du pape, & composa contre cette croisade un ouvrage plein d'emportement. Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorberi, voulant arrêter ce désordre, assembla à Londres en 1382 un concile, qui condamna 24 propositions, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées, & contraires aux décisions de l'église. Voici celles qui furent jugées hérétiques. » La substance du pain & du » vin demeure au sacrement de » l'autel après la consécration; & » les accidens n'y demeurent point

» sans substance. J. C. n'est point » dans ce sacrement vraiment & » réellement.. Si un évêque ou un » prêtre est en péché mortel, il » n'ordonne, ne consacre, ni ne » baptise point... La confession ex- » térieure est inutile à un homme » suffisamment contrit.,. On ne » trouve point dans l'Evangile que » J. C. ait ordonné la messe... Dieu » doit obéir au diable... Si le pape » est un imposteur & un méchant, » & par conséquent membre du » diable, il n'a aucun pouvoir sur » les fideles, si ce n'est peut-être » qu'il l'ait reçu de l'empereur... » Après Urbain VI, on ne doit point » reconnoître de pape, mais vivre » comme les Grecs, chacun sous » ses propres loix... Il est contraire » à l'Ecriture-Sainte que les ec- » clésiastiques aient des biens tem- » porels ». L'auteur de ces erreurs mourut en 1384 à Lutterworth (Cave met sa mort le dernier jour de l'an 1387) d'une attaque d'apoplexie, dont il avoit ressenti des atteintes depuis deux ans. Il laissa un grand nombre d'écrits, tant en latin qu'en anglois. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Trialogue* ou *Dialogue*, en 4 livres in-4°, 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, & réimprimé en Allemagne 1753, in-4°. Dans cet ouvrage, il fait parler trois personnages : la Vérité, le Mensonge & la Prudence. C'est comme un corps de théologie, qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fonds consiste à admettre une Nécessité absolue en toutes choses, même dans les actions de Dieu. Wiclef soutient cependant que Dieu est libre, & qu'il eût pu faire autrement, s'il eût voulu ; mais il soutient en même tems qu'il est de son essence de ne pouvoir vouloir autrement. Le roi Richard ordonna que les écrits de Wiclef seroient jetés au feu, & Henri V extermina les restes des Wiclefistes, que l'on nommoit aussi *Lollards* ; mais un gentilhomme de Bohême qui étudioit à Oxford, ayant trouvé moyen de faire entrer les livres de cet hérésiarque dans son pays, ils y engendrerent une nouvelle secte. Jean Hus adopta une partie de ses erreurs, & s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. Lorsqu'on eut abattu la secte des Hussites, on n'anéantit pas dans les esprits la doctrine de Wiclef, & cette doctrine produisit ces différentes sectes d'Anabaptistes qui désolerent l'Allemagne, lorsque Luther eut donné le signal de la révolte contre l'église ; une secte réveillant toujours le courage de l'autre, & renforçant la ligue générale des erreurs contre la vérité. Une des principales erreurs de Wiclef & de ses enthousiastes, étoit de vouloir établir l'égalité & l'indépendance entre les hommes. Cette prétention excita, en 1379 & en 1380, un soulevement général de tous les paysans & des gens de la campagne, qui, suivant les loix d'Angleterre, étoient obligés de cultiver les terres de leurs maîtres. Ils prirent les armes au nombre de plus de 100 mille hommes, & commirent une infinité de désordres, en criant par-tout : *Liberté, Liberté !* Révolution effrayante, que les maximes des philosophes modernes tendent à reproduire, & qui feroit bien plus avancée, si leur lâcheté personnelle n'étoit en contraste avec leurs séditieux écrits. Les erreurs de Wiclef furent condamnées au concile de Constance. *Voyez* la *Vie* de Wiclef, Nuremberg 1546, in-8°, ou Oxford 1612.

WICQUEFORT, (Abraham) né à Amsterdam vers 1598, plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg, qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Le cardinal Mazarin lui marqua d'abord une considération distinguée ; mais ses ennemis

l'ayant accusé auprès de ce ministre d'avoir écrit en Hollande plusieurs historiettes de la cour, il le fit mettre à la Bastille en 1658. Son plus grand crime étoit son attachement à la maison de Condé, opposée alors à la cour. Wicquefort ne sortit de sa prison, que sous la promesse qu'il quitteroit le royaume. Mais Mazarin ayant eu besoin de lui, le rappella 3 mois après, & lui accorda une pension de mille écus. La guerre qui s'alluma entre la France & la Hollande, l'obligea de retourner dans sa patrie, où il fut utile au ministere françois. Accusé d'avoir rendu à l'ambassadeur d'Angleterre les originaux des avis secrets que les Hollandois recevoient de milord Howard, leur espion en Angleterre, & qu'on lui avoit confiés pour les traduire, il fut condamné à une prison perpétuelle en 1675. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru que le 1er vol. in-fol. 1719. Son esprit, irrité contre les auteurs de sa disgrace, & contre le prince d'Orange qui y avoit beaucoup de part, sema son ouvrage de traits satyriques contre ce prince & ses partisans. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'une de ses filles le délivra, en lui donnant ses habits & prenant les siens. Wicquefort se refugia alors à la cour du duc de Zell, qu'il quitta en 1681 pour retourner en Hollande. Il y vécut libre, mais privé des postes qu'il occupoit auparavant. Ces places étoient celles de résident des ducs de Brunswick-Lunebourg, & de secretaire-interprete des états-généraux. Wicquefort avoit de l'activité dans le génie ; mais sa conduite, souvent équivoque, prouve qu'il n'avoit pas autant de prudence dans le caractere. On a de lui : I. L'*Ambassadeur & ses Fonctions*, dont la meilleure édition est celle de La Haye 1724, 2 vol. in-4° : ouvrage intéressant, mais peu méthodique, mal digéré, & qui doit être lu avec discernement. II. *Traduction* françoise du *Voyage de Moscovie & de Perse*, écrit en allemand par Adam Olearius, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, en 2 vol. in-fol. III. *Traduction* françoise *de la Relation* allemande *du Voyage* de Jean-Albert de Mandeslo, *aux Indes Orientales*. On la trouve à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le 2e volume. IV. Celle du *Voyage de Perse & des Indes Orientales*, par Thomas Herbert, Paris 1663, in-4°. V. Enfin, celle de l'*Ambassade* de dom Garcias de Silva-Figueroa en Perse, Paris 1667, in-4°.

WICQUEFORT, (Joachim de) frere du précédent, chevalier de l'ordre de S. Michel, conseiller du landgrave de Hesse, & son résident auprès des états-généraux des Provinces-Unies, est connu par sa *Correspondance avec Gaspar Barlée*, c'est-à-dire, par un recueil de leurs Lettres réciproques, imprimées à Amsterdam en 1696, in-12.

WIDMANSTADIUS, *voy.* ALBERTI Jean.

WIEKI, (Jacques) jésuite polonois, se distingua par son érudition & par son zele à combattre dans ses discours & ses écrits les différentes sectes qui infestoient ce royaume & la Transylvanie. Il mourut en odeur de sainteté à Cracovie l'an 1597, à 57 ans. On a de lui en latin : I. *De S. Missæ Sacrificio*. II. *De Purgatorio*. III. *De Divinitate Christi & Spiritûs Sancti*, contre Fauste Socin. IV. Il a donné en polonois des *Ecrits* sur les *Evangiles*. V. Une Version dans la même langue de la *Bible*. Il possédoit les langues savantes.

WIER, (Jean) dit *Piscinarius*, né en 1515 à Grave sur la Meuse, dans le duché de Brabant, fit divers voyages, & poussa même jus-

qu'en Afrique & en Asie. De retour en Europe, il devint médecin du duc de Cleves: place qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 30 ans. Il disoit que son tempérament étoit si robuste, que, quoiqu'il passât souvent 3 ou 4 jours sans boire ni manger, il n'en étoit nullement incommodé: conte qu'il a voulu faire croire à ses contemporains, & que quelques dupes ont répété d'après lui. Il mourut subitement en 1588, à Teklembourg. Ses Œuvres ont été imprimées à Amsterdam en 1660, en un vol. in-4°. On y trouve son Traité *De Præstigiis & Incantationibus*, traduit en françois par Jacques Grevin, Paris 1577, in-8°. Il y prétend que ceux qu'on accusoit de sortilege, étoient ordinairement des personnes à qui la mélancolie avoit troublé le cerveau; il convient cependant que la malice des hommes a quelquefois employé les moyens les plus superstitieux & les plus criminels pour parvenir à ses fins; &, ce qui plus est, ce disciple de Henri-Corneille Agrippa, a été accusé comme son maitre de tenir bureau de magie; ce qui prouve que la qualité dominante de son esprit n'étoit pas d'être bien conséquent, & qu'il rejettoit d'un côté ce qu'il sembloit approuver & pratiquer de l'autre.

WIGAND KAHLER, *voyez* ce dernier mot.

WIGGERS, (Jean) docteur de Louvain, né à Diest en 1571, professa la philosophie dans le college du Lys à Louvain. Il fut appellé à Liege pour présider au séminaire de cette ville, & pour y enseigner la théologie. Il se fit tant d'honneur dans ce double emploi, qu'il fut rappellé à Louvain, où il fut d'abord président du college d'Arras, puis second président du séminaire ou college de Liege, fondé à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1707, & professeur royal de cette science en 1611. Wiggers fit fleurir la science & la vertu, & finit par une mort sainte, une vie laborieuse, en 1639, à 68 ans. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Somme* de S. Thomas, 4 vol. in-fol. écrits avec plus de solidité que d'agrément; l'auteur se contente de mettre dans son style de la clarté & de la netteté. On lui reproche d'avoir poussé la doctrine de la probabilité trop loin; mais c'étoit le défaut du tems, plutôt que celui de l'auteur. Il ne suit pas servilement S. Thomas; il soutient même quelques sentimens qui sont opposés à ceux de ce saint docteur. Il y a plusieurs questions où en homme prudent il ne décide point: réserve que les théologiens & toutes les especes de savans devroient plus souvent imiter.

WIGNEROD *ou* VIGNEROD, (François de) marquis de Pont-Courlai en Poitou, & gouverneur du Havre-de-Grace, étoit fils de René de Wignerod, seigneur de Pont-Courlai & de Glainai, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mort en 1625, & de Françoise du Plessis, sœur du cardinal de Richelieu. Le crédit de ce ministre servit autant à sa fortune, que son mérite personnel. Il devint chevalier des ordres du roi en 1633, & général des galeres de France en 1635. Il remporta une victoire sur la flotte d'Espagne, près de Genes, le 1er septembre 1638. Ce seigneur mourut à Paris en 1646, à 37 ans, laissant de Marie-Françoise de Guemadeuc, son épouse, Armand-Jean de Wignerod, qui fut substitué au nom & aux armes de Plessis-Richelieu, par le cardinal de Richelieu, son grand-oncle. Il mourut en 1715, à 86 ans. C'est ce seigneur qui fit imprimer la *Bible* latine dite de Richelieu, 1656, in-12. *Voyez* PLESSIS-RICHELIEU.

WILD, *voyez* SAUVAGE Jean.

WILDENS, (Jean) peintre, né

à Anvers en 1600, mort vers 1644, est un des plus fameux paysagistes. Rubens employoit souvent son pinceau. Ses paysages sont précieux par les sites agréables, les belles fabriques, les animaux & les figures dont ils sont la plupart ornés. Il a représenté les 12 mois de l'année, d'une maniere ingénieuse & élégante. Ces sujets ont été gravés par plusieurs artistes. On estime aussi beaucoup ses dessins, faits ordinairement à la pierre noire, ensuite arrêtés à la plume & lavés à l'encre de la Chine.

WILKINS, (Jean) fils d'un orfevre d'Oxford, naquit à Fausley dans le Northampton, en 1614. Il se rendit habile dans les mathématiques & dans la théologie. Sa réputation lui mérita la place de principal du college de la Trinité à Cambridge. Il devint ensuite membre de la société royale de Londres, puis évêque de Chester. Ce prélat avoit épousé une sœur de Cromwel. Il mourut en 1672, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *La Lune habitable*, Londres 1638, in-4°, dans le goût des *Mondes* de Huygens. II. Plusieurs *Sermons*. III. Deux livres sur les *devoirs & les principes de la Religion Naturelle*. IV. *Essai sur le Langage Philosophique*, 1668, in-fol. avec un Dictionnaire conforme à cet essai. La folie de l'auteur étoit de former une langue universelle. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Londres en anglois, en 1708, in-8°, & ils ne renferment guere, suivant Niceron, que des choses communes. On y trouve cependant quelques opinions singulieres, & quelquefois de bonnes discussions comme celle qui regarde les dimensions de l'Arche.

WILKINS, (David) chanoine de Cantorberi, & archidiacre de Suffolck, étoit un savant profondément versé dans les antiquités profanes & ecclésiastiques. On a de lui: I. Les *Conciles de la Grande-Bretagne*, Londres 1737, 4 vol. in-fol. II. *Leges Anglo-Saxonicæ*, Londres 1721, in-fol. Ces deux collections sont estimées; mais il est bon de se rappeller que le fonds appartient à Henri Spelman. *Voyez* ce mot.

WILLEMANN, *voy.* GUILLIMAN.

WILLIAMS, (Fitz) fit paroître une ame grande & reconnoissante lors de la disgrace du cardinal de Wolsey son bienfaiteur. *Voyez* WOLSEY.

WILLIBROD, (S.) apôtre des Frisons & premier évêque d'Utrecht, quitta son siege dans sa vieillesse, pour se retirer dans l'abbaye d'Epternach, dans le duché de Luxembourg, qu'il avoit fondée des biens que S Irmine, fille de Dagobert, lui avoit offerts. Alcuin, précepteur de Charlemagne, composa sa *Vie* en prose & en vers, & rapporte plusieurs miracles dont il plut à Dieu d'illustrer son tombeau.

WILLIS, (Thomas) médecin, né en 1622 à Great-Bedwin, dans le comté de Wilt, fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres écoliers en faveur du roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la médecine. Charles II étant monté sur le trône en 1660, lui procura la place de professeur de philosophie naturelle, fondée par Guillaume Sedley. Willis fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres. Il quitta Oxford en 1666, & vint exercer son art dans la capitale, où il donna la santé & excita l'envie. Les tracasseries que ses ennemis lui susciterent, abrégerent ses jours. Il mourut à Londres en 1675, à 54 ans. On a de lui: Un Traité anglois, intitulé: *Moyen sûr & facile pour préserver & guérir de la Peste, & de toute maladie contagieuse*; ouvrage pos-

thume, composé en 1666 & imprimé en 1690. Il ne se trouve pas dans la collection de ses Œuvres en latin, recueillies & imprimées à Amsterdam en 1682, en 2 vol. in-4°. On y distingue : I. *Cerebri Anatome & nervorum descriptio & usus*. Les médecins en font grand cas. II. *Pharmaceutice rationalis*. III. *De Fermentatione, de febribus*, &c. Les ouvrages de ce médecin seroient plus estimés, s'il n'y montroit pas un goût décidé pour les systêmes, aussi préjudiciables dans la médecine, que pour l'ordinaire inutiles dans les autres sciences.

WILLUGHBEI, (François) naturaliste anglois, de la société royale de Londres, mort le 3 juillet 1672, à 37 ans, s'est fait connoître par deux bons ouvrages d'histoire naturelle en latin. Le 1er est intitulé : *Ornithologiæ Libri tres*, Londres 1676, in-fol. 1686 ; en anglois 1678. Le 2e, *De Historia Piscium Libri quatuor*, Oxford 1686, in-fol. & 1743. Ces deux traités, qui sont ornés de figures bien exécutées, ont été publiés par Ray, qui les revit, & qui y corrigea quelques fautes échappées à l'auteur. Les figures avoient été dessinées par l'auteur pendant ses voyages en Europe. Il a profité des observations de Baldner, qui a fait un Recueil des animaux des environs de Strasbourg ; manuscrit que l'on conserve dans cette ville.

WILMOT, *voyez* ROCHESTER.

WILSON, (Thomas) né le 20 décembre 1663 à Burton, dans le comté de Cheshire en Angleterre, sut gagner l'estime de Guillaume, comte de Derby, qui le fit chapelain de sa maison, lui confia l'éducation de son fils, & le récompensa ensuite de ses services par l'évêché de l'isle de Man (depuis ce tems le comte de Derby a vendu l'isle au roi d'Angleterre). Wilson prit possession de son évêché en 1697, & deux ans après il se maria. Il prodigua aux habitans de cette isle, tous les secours temporels que sa fortune comportoit, & composa plusieurs ouvrages pour leur instruction dans leur langue, ce qui leur manquoit absolument. Il mourut généralement regretté, le 7 mars 1755. Il exigea qu'on ne mit qu'une inscription fort modeste sur sa tombe. On y a ajouté depuis : *Que cette isle dise le reste*. Cruwell a donné les *Œuvres complettes* de ce prélat, à Londres 1781, 2 vol. in-4°. Ce sont des Instructions chrétiennes, des ouvrages de piété, des Sermons, & un Abrégé de l'histoire de l'isle de Man. L'éditeur a mis à la tête un abrégé de la *Vie* de Wilson. Il rapporte que le cardinal de Fleury avoit conçu tant d'estime pour cet évêque, qu'il donna des ordres pour qu'aucun corsaire françois ne fit des ravages dans l'isle de Man.

WILTHEIM, (Alexandre) né dans le Luxembourg, en 1604, se fit jésuite, professa la rhétorique avec distinction pendant 6 ans, & fut recteur du college de Luxembourg où il vivoit encore en 1674. On a de lui : I. *Vita venerabilis Yolandæ priorissæ ad Mariæ-Vallem*, &c, Anvers 1674, in-8° ; d'après un manuscrit de Herman de Luxembourg, jacobin du 13e siecle. II. *Catalogue des Abbés du monastere de Munster à Luxembourg*, Treves 1664, in-fol. III. *Diptychon Leodiense ex consulari factum episcopale, & in illud commentarius*, ubi *etiam de Bituricensi & Compendiensi aliisque antiquitatis monumentis*, Liege 1659, in-fol. fig. IV. *Appendix ad Diptychon Leodiense*, Liege 1660, in-fol. V. *Gubernatores Luxemburgenses*, Treves 1653, in-fol. VI. *Acta S. Dagoberti cum notis*, Molsheim 1623, in-4° ; avec des Additions par Julien Floncel, Treves

1653. Ces Actes qui sont du 12e siecle, sont fabuleux & peu dignes de l'attention des savans. VII. *De Phiala reliquiarum S. Agathæ virg. & mart. Dissertatio*, Treves 1656, in-4°, avec fig. Il y est parlé des *Lenticulæ*, *Ampullæ* & *Laguncula* des Romains. VIII. Plusieurs manuscrits, entr'autres *Luciliburgensia Romana*. C'est une description du Luxembourg au tems des Romains: il s'étend beaucoup sur les anciens monumens, médailles, &c, du Luxembourg, & sur-tout de Treves, avec figures. Le P. Bertholet en a beaucoup profité pour son *Histoire de Luxembourg*. En général, le style de cet auteur est dur. On voit à la tête de l'*Histoire de Luxembourg*, par le P. Bertholet, une Carte géographique de cette province, & des environs, au tems des Romains par Wiltheim.

WILTZ, (Pierre) né à Arlon, le 31 décembre 1671, se fit jésuite en 1690, & exerça pendant 30 ans les fonctions pénibles de missionnaire, dans le duché de Luxembourg. On vit en lui revivre le zele qui anima les Xavier & les Regis. Sa mémoire est encore en vénération dans les provinces qu'il a arrosées de ses sueurs. Il mourut usé de travaux le 8 avril 1749, après avoir publié: I. *Catéchisme à l'usage des Soldats*, en allemand. II. *Instruction pour recevoir avec fruit les Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie*, en allemand, Treves 1708; en françois, Luxembourg 1752, in-12. III. *Aurifodina spiritualis*, 1710, in-12. IV. *Vie de S. François Regis*, en allemand. V. *Petit Catéchisme*. VI. *Histoire de la Chapelle de Notre-Dame de Luxembourg*; & plusieurs autres livres ascétiques, solides, instructifs & pleins d'onctions.

WIMPHELINGE, (Jacques) né à Schelestat en 1450, prêcha à Spire en 1494 avec réputation. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il s'appliqua à étudier les livres saints & à instruire de jeunes clercs. L'envie l'y poursuivit. Les Augustins, fâchés de ce qu'il avoit dit que S. Augustin n'avoit jamais été moine ou frere mendiant, le citerent à Rome. Il se défendit par une apologie, & le pape Jules II assoupit ce différend. Wimphelinge fut fort affligé des troubles que l'héréfie de Luther causa, & le chagrin qu'il en conçut, abrégea ses jours. Il mourut à Schelestat en 1528, à 79 ans. On a de lui: I. *Catalogus Episcoporum Argentinensium*, 1651, in-4°. II. Des Poésies latines, 1492 & 1494, in-4°. III. Un *Traité sur l'éducation de la Jeunesse*, Strasbourg 1500, in-4°. IV. *Libellus Grammaticalis*, 1497, in-4°. V. *Rhetorica*, 1515, in-4°. VI. Un *Traité* sur les *Hymnes*, in-4°. VII. Un excellent Traité *De Integritate*, ou de la Pureté, 1503, in-4°; & un grand nombre d'autres ouvrages qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables.

WIMPINA ou WYMPNA, (Conrad) natif de Bochen. Son mérite lui procura un canonicat dans l'église cathédrale de Brandebourg. L'électeur le nomma à la chaire de premier professeur de théologie en l'université qu'il avoit fondée à Francfort-sur-l'Oder, l'an 1506. Wimpina donna beaucoup d'éclat à cette école. Lorsque l'hérésiarque Luther eut publié ses erreurs, on le choisit pour les réfuter. Ce savant théologien mourut en 1531. On a de lui: I. Différens Traités Théologiques, dont les plus connus sont ceux *De Sectis, Erroribus ac Schismatibus*, Francfort 1528, 3 tom. in-fol. & *de Divinatione*, Cologne 1531, in-fol. II. Diverses Harangues. III. Des Poésies. IV Des Epîtres.

WINCHELSEA, (Anne, comtesse de) dame-d'honneur de la du-

chesse d'Yorck, seconde femme de Jacques II, mourut sans postérité en 1720. Elle eut quelque réputation sur le parnasse anglois, où elle peut occuper une place au second ou au troisieme rang. On estime sur-tout son *Poëme sur la Rate*, qu'on trouve dans le recueil de ses Poésies, publié à Londres en 1713.

WINCHESTER, (le cardinal de) *voyez* BEAUFORT.

WINCKELMANN, (Jean) docteur protestant, né à Homberg en Hesse, mort à Giessen en 1626, après avoir été marié 4 ou 5 fois; il est auteur de différens ouvrages polémiques, qu'on laisse aujourd'hui dans la poudre des bibliotheques. On a encore de lui : I. Un *Commentaire* in-fol. sur les *Evangiles* de S. Marc & de S. Luc. II. Un *Commentaire* sur les *Petits Prophetes*, & d'autres ouvrages.

WINCKELMANN, (l'abbé Jean) né à Stendal, dans la vieille Marche de Brandebourg, fut pendant 7 ans professeur des belles-lettres au college de Sechausen, près de Salswedel; il passa delà en Saxe où il fut bibliothécaire du comte de Bunau à Nothenitz, près de Dresde, & y acquit de grandes connoissances en divers genres de littérature. En 1754, il se rendit à Dresde où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an, il partit pour Rome, & devint président des antiquités de cette ville, membre de la société royale & des antiquités de Londres, de l'académie de peinture de St-Luc à Rome, de l'académie Etrusque de Cortone. Winckelmann étoit un amateur plein de goût, de sentiment & de chaleur. Il revenoit de Vienne où l'empereur & l'impératrice-reine l'avoient accueilli d'une maniere distinguée, lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768 à Trieste, par un scélérat nommé Arcangeli, qui se disoit connoisseur, & auquel il avoit montré imprudemment diverses médailles d'or & d'argent; il lui resta encore assez de force pour demander & recevoir les secours spirituels, & pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani, son légataire universel. Nous avons de lui : I. L'*Histoire de l'Art chez les Anciens*, traduite de l'allemand en françois, 1766, 2 vol. in-8°, & 1782, 3 vol. in-4°. On en a donné aussi une traduction en italien à Milan, & une en anglois. Ce livre, l'un des meilleurs qu'on ait écrits depuis long-tems sur les arts, a été reçu avec un égal empressement en Allemagne, en Angleterre & en Hollande par les curieux & les artistes. La derniere traduction françoise, infiniment préférable à la premiere, a été faite d'après l'édition très-augmentée de l'original, donnée à Vienne 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce qu'il y a de touchant, c'est que ce manuscrit est teint de son sang. L'auteur étoit occupé à le revoir, lorsque son assassin lui porta le coup mortel. M. Heyne, Bracci, Falconet en ont critiqué plusieurs endroits. II. *Eclaircissemens des points difficiles de la Mythologie*, en italien, in-fol. avec grand nombre de figures. III. *Allégorie pour les Artistes*, Dresde 1766, in-4°; ouvrage purement didactique. IV. *Remarques sur l'Architecture des Anciens*. L'auteur qui étoit d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes; porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit & la négligence de son éducation, la réserve & la circonspection étoient des qualités qu'il connoissoit peu. S'il est hardi dans ses jugemens la plume à la main, il l'étoit bien davantage dans les disputes de vive voix,

où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Trop épris du genre d'étude qu'il cultivoit, il ne songeoit pas à réprimer les saillies de son amour-propre, qui étoit extrême. » Je suis (dit-il lui-même) » comme une plante sauvage : j'ai » pris ma croissance, abandonné à » mon propre instinct. J'aurois été » capable de sacrifier ma vie, si » j'avois su qu'on érigeoit des statues aux meurtriers des tyrans ». Il étoit d'ailleurs franc, sincere, d'un commerce sûr, bon ami & honnête homme. On a publié ses *Lettres familieres*, Paris 1782, 2 vol. in-8°. On voit à la tête l'*Eloge* de Winckelmann par M. Heyne.

WINFRIDE, *voyez* PAUL d'Aquilée.

WINSEMIUS, (Pierre) historien hollandois, né à Leuvarde, vers 1585, après avoir fait ses études dans son pays, parcourut l'Allemagne, la Suede & la France. De retour dans sa patrie, il cultiva les muses, retiré à la campagne. En 1616, il fut fait historiographe des états de Frise, & choisi en 1636, pour être professeur d'histoire & d'éloquence à Franeker. Il y mourut en 1644. Nous avons de lui : I. *Chronique ou Histoire de la Frise, depuis l'an du monde 3635 jusqu'à l'an 1622 de l'ere vulgaire*, en flamand; Franeker 1622, in-fol. L'auteur la prend de trop haut pour ne pas raconter bien des fables. II. *Vita Illustrissimi Mauritii, Principis Auriaci*, Franeker 1625, in-4°. III. *Rerum sub Philippo II, per Frisiam Gestarum, ab anno 1555 ad annum 1581 libri septem*, Leuvarde 1646, in-fol. Malgré tous les éloges que Grotius, Heinsius, Pontanus, Scriverius & Nicolas Blancard ont donnés à cette histoire, elle est mal écrite : l'auteur a cru bien écrire en se servant de mots pompeux & peu usités, & de phrases embrouillées & presqu'énigmatiques. On s'apperçoit sans peine qu'il dissimule adroitement ce qui pouvoit faire honneur aux Espagnols, & ce qu'il y avoit de blâmable dans leurs sujets rebelles. Malgré l'impartialité qu'il affecte, il ne laisse pas de maltraiter les Catholiques & leur religion. Winsemius a encore donné plusieurs Dissertations, des Harangues, des Eloges funebres & quantité de pieces de poésie. — Menelas WINSEMIUS son frere, né à Leuvarde, vers 1591, professeur en médecine à Franeker, mourut le 15 mai 1639. On a de lui *Compendium Anatomiæ*, Franeker 1625, in-4°.

WINSLOW, (Jacques-Bénigne) médecin danois, & petit-neveu du célebre Stenon, soutint la réputation de son oncle. Il vit le jour en 1669, à Odenzée, dans la Fionie, d'un ministre luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célebre du Verney, maître habile, qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. Winslow avoit le malheur d'être protestant, & il dut sa conversion au grand Bossuet, qui en lui administrant le sacrement de Confirmation, lui donna son nom. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la faculté de Paris, professeur d'anatomie au jardin du roi, interprete de la langue teutonique à la bibliotheque du roi, & membre de l'académie des sciences. Ses ouvrages sont : I. Un Cours d'Anatomie, sous ce titre : *Exposition anatomique du Corps humain*, in-4°, & 4 vol. in-12 : livre élémentaire qui est très-recherché, & qui a été traduit en latin, en allemand, en anglois & en italien. La meilleure édition en françois est celle de Paris 1767. II. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la Mort*, que Bruhier a augmentée au point d'en faire un

volume, Paris 1742, in-12. Il y a beaucoup à rabattre de la crainte que ces auteurs voudroient nous inspirer d'être enterrés vivans. Ces cas sont rares, & il arrive plus souvent que le malade qu'on a jugé mort, meurt en effet, parce qu'on l'a abandonné. Du reste, on ne peut apporter trop de précautions dans une matiere aussi importante. III. Une *Lettre* sur le *Traité des maladies des Os* de Petit. IV. Des *Remarques* sur le Mémoire de M. Ferrein, touchant le mouvement de la machoire inférieure, Paris 1755, in-12. V. Plusieurs savans Ecrits dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Winslow mourut en 1760, à 91 ans, avec la réputation d'un des plus honnêtes hommes & d'un des plus habiles anatomistes de la France.

WINTER, (George-Simon) écuyer allemand du 17e siecle, fit une étude profonde de son art. Il en donna des leçons à divers seigneurs & princes d'Allemagne, & en publia deux Traités estimés & peu communs en France. Le 1er parut à Nuremberg en 1672, in-fol. en latin, en allemand & en françois, sous ce titre : *Tractatio nova de re equaria*. L'auteur y traite en détail des écuries, du régime, de l'âge, du pays, des qualités & des marques des chevaux; de la maniere de les dresser, de les élever & de les dompter; des haras, de leurs maladies, & des remedes qui leur sont propres; des devoirs & des qualités des palefreniers & des écuyers. Le second, imprimé dans la même ville en 1678, 2 vol. in-fol. en latin & en allemand, ne traite que de l'art de monter à cheval. Il est intitulé : *Eques peritus, & Hippiator expertus*.

WION, (Arnold) bénédictin, né à Douai en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Oudenburg, près de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion il se retira en Italie, & fut reçu dans l'abbaye de S. Benoît de Mantoue, de la congrégation du Mont-Cassin, qu'on appelle aussi dans cette contrée de Ste Justine de Padoue. Il mourut au commencement du 17e siecle. Il a donné : I. Une *Histoire de son ordre*, Venise 1595, en 2 vol. in-4°. Il y veut prouver que la maison d'Autriche descend de la famille *Anicienne* de laquelle étoit S. Benoît. On y voit (tom. 1, pag. 307) la fameuse prophétie attribuée à S. Malachie, évêque d'Irlande, & rejetée aujourd'hui de tous les savans. En général il y regne peu de critique. II. *Vita S. Gerardi, martyris & Hungarorum apostoli, notationibus illustrata*, Venise 1597, in-4°; ces notes sont estimées. III. *Martyrologe des Saints de l'ordre de S. Benoît*, dont dom Nicolas Hugues Menard a donné une bonne édition en 1629, in-8°.

WIRSUNGUS ou WIRSUNGIUS, (Jean-George) bavarois, professeur d'anatomie à Padoue, découvrit en 1642 le Conduit pancréatique. Son mérite lui suscita des envieux, & il fut, dit-on, assassiné : Haller, Morgagni & les lexicographes varient beaucoup sur les circonstances de cet assassinat.

WISCHER ou VISSCHER, (Corneille) dessinateur & graveur hollandois du 17e siecle, laissa des sujets & des portraits, d'après des peintres flamands. On ne peut graver avec plus de finesse, de goût, d'esprit & de vérité. Son burin est en même tems savant, pur & gracieux. Les Estampes qu'il a inventées lui-même, font honneur à son goût & à son génie. — Jean WISCHER son frere, ainsi que Lambert & Nicolas WISCHER de la même famille, sans avoir des talens éminens, font admirer leur goût & leur mérite, dans les Estampes qu'ils ont gravées d'après Berghem & Wauwermans.

WISSOWATIUS, (André) né en 1608 à Philippovie, dans la Lithuanie, d'une famille noble, étoit petit-fils, par sa mere, de Fauste Socin. Il hérita des erreurs de son grand-pere, & les répandit en Hollande, en France & en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des Sociniens, & soutint les intérêts de cette secte au péril de sa vie. Enfin contraint de se retirer en Hollande par l'arrêt qui proscrivit, en 1658, les Unitaires, il y travailla à l'édition de la *Bibliothéque des Freres Polonois*, qu'il mit au jour peu de tems après en 9 vol. in fol. (*voyez* SOCIN). On a encore de lui un Traité intitulé : *Religio rationalis, seu De Rationis judicio, in Controversiis etiam theologicis ac religiosis adhibendo, Tractatus*, 1685, in-16; & plusieurs autres ouvrages pleins de sophismes & d'erreurs capitales, qu'il fit pour ses prosélytes. Ce sectaire mourut en Hollande en 1668.

WISTON, *voyez* WHISTON.

WIT, (Jean de) fils de Jacob de Wit, bourguemestre de Dordrecht, naquit en 1625 d'une famille noble & ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques & la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangeres. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur & de son esprit. De retour en sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande : emploi qu'il exerça dans des tems très-difficiles. La guerre avec les Anglois, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. On admira sur-tout avec quelle promptitude il travailla au rétablissement de la flotte, presque ruinée dans un combat contre les Anglois ; & la résolution qu'il prit & qu'il exécuta, de se mettre lui-même sur la flotte avec d'autres députés de l'état. Cependant les malheurs de la patrie en faisoient soupirer plusieurs après un Stathouder. Quoique Guillaume III fut encore enfant, on faisoit de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Wit s'opposoit de tout son pouvoir à cette élection, contraire selon lui à la liberté de son pays. Cette maniere de penser fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut attaqué par 4 assassins qui manquerent leur coup, & dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite, & il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu en 1672 dans le tems que la France pressoit la Hollande, on accusa Corneille de Wit, frere de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, & on le mit en prison à La Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement ; mais comme le pensionnaire le faisoit sortir de prison pour satisfaire à la sentence de bannissement, la populace effrénée les massacra tous deux. Ainsi périrent deux freres, dont l'un avoit gouverné l'état pendant 19 ans avec vertu, & l'autre l'avoit servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable. Jean de Wit s'étoit signalé autant par ses talens que par sa modération. Il n'avoit qu'un laquais & une servante. Il alloit à pied dans La Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe son nom étoit compté avec les noms des plus puissans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, & digne d'un meilleur sort. On a de lui : I. Des *Négociations*, Amsterdam 1725, 5 vol. in-12. II. Des *Mémoires*, Ratisbonne 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressans, & méritent d'être lus. *Voyez* sa *Vie* en 2 vol. in-12, Utrecht 1709.

WITASSE, (Charles) né à Chauny, dans le diocese de Noyon, en 1660, fut élevé à Paris, où il se rendit habile dans les humanités, dans la théologie & dans les langues. Devenu prieur de Sorbonne en 1689, & docteur en 1690, il obtint tous les suffrages pour la chaire de professeur-royal en théologie, à laquelle il fut nommé en 1696. Il remplissoit cette charge avec autant d'exactitude que d'applaudissement, lorsque la Bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce décret, lui attira une lettre de cachet qui l'exiloit à Noyon; mais pour n'y pas obéir il prit la fuite. Après la mort de Louis XIV, il reparut à Paris, & y continua à s'élever contre la *Constitution* dans les assemblées de Sorbonne, occupé presqu'uniquement de ces querelles. Il mourut d'apoplexie en 1716. Ses principaux ouvrages sont: I. Plusieurs *Lettres sur la Pâque*. II. L'*Examen* de l'édition des *Conciles* du P. Hardouin. Il fit cet Examen à la sollicitation du parlement de Paris. III. Une partie des Traités qu'il avoit dictés en Sorbonne; savoir ceux de la Pénitence, de l'Ordre, de l'Eucharistie, des attributs de Dieu, de la Trinité & de l'Incarnation. Celui de la Confirmation, qu'on lui a attribué, n'est point de lui, mais d'un Pere de l'Oratoire. Chacun de ces Traités est en 2 vol. in-12, excepté celui des attributs qui est en trois. Ils ont été imprimés à Venise & à Paris, après que le censeur-royal en eut retranché plusieurs chapitres. On a commencé à Louvain en 1776 à donner une nouvelle édition de ces traités, avec des notes; pour en faire une théologie complette, on y a joint plusieurs écrits de différens auteurs. Toutes les citations des SS. Peres, des conciles, &c, ont été collationnées sur les bonnes éditions. En 1784, elle n'est pas encore achevée. L'érudition & la netteté les caractérisent. On voit que l'auteur s'étoit nourri de l'Ecriture-Sainte, des SS. Peres, des conciles, & qu'il étoit versé dans l'histoire de l'église. Son style convenoit parfaitement au genre didactique: pur sans affectation, simple sans barbarie, net & concis sans sécheresse. Il ne lui manquoit qu'un peu plus de délicatesse dans le choix de ses preuves, & sur-tout un peu plus de docilité & de soumission aux décisions de l'église.

WITHBY, *voyez* WHITBY, &c.

WITHE, (Gilles) se distingua en Flandre par son attachement aux opinions de Jansenius. Il fut pendant quelque tems de la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit pour donner un libre essor à son animosité contre ceux qui se soumettoient aux décisions de l'église & les défendoient. La plupart de ses écrits ne respirent que l'emportement le plus violent. Tels sont: I. *Panegyris Janseniana*. II. *Denunciatio solemnis Bullæ* Vineam Domini Sabbaoth *facta universæ ecclesiæ*. Il regardoit cette Bulle comme un ouvrage de ténebres, digne que l'Antechrist y mette le comble en l'adoptant. On a de lui outre plusieurs autres écrits de ce genre, une *Version* du *Nouveau-Testament* en flamand, qui essuya des critiques méritées.

WITIKIND, prince saxon, animoit sans cesse ses compatriotes à se soulever contre Charlemagne, & faisoit des incursions continuelles sur les terres de son empire. Vaincu plusieurs fois, il attendoit toujours le moment favorable pour enfreindre la paix & renouveller ses ravages. Las de vaincre & voulant épargner le sang de ces peuples, Charlemagne envoya à Witikind un de ses seigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans son devoir à des conditions très-avantageuses. Le prince saxon s'y soumit, & alla trouver l'empereur à Attigny, en Champagne. Ce conquérant le reçut

avec une douceur digne d'un héros chrétien, le gratifia du duché d'Angrie, & l'engagea à se faire instruire de la religion chrétienne. Witikind en fit profession l'an 807, & regarda comme heureuses des défaites qui furent l'occasion d'un si grand avantage. On rapporte qu'il fut particuliérement éclairé par un prodige que Dieu fit en sa faveur, en déchirant pour un moment le voile qui couvre le mystere de nos autels. Quoiqu'il en soit de ce fait, qu'on peut croire ou nier sans conséquence, il est certain que M. Gaillard l'a combattu par des raisons insuffisantes & vaines dans une prétendue *Histoire de Charlemagne*; ouvrage mal digéré, confus & d'un plan bizarre, rempli d'inexactitudes & des petites vues de la philosophie du jour. Witikind fut tué, vers 810, par Gerold, duc de Suabe. » Sa postérité (dit Pasquier) com» mença de s'établir en France, » & fut destinée pour la fin & » clôture de celle de Charlemagne » (*voy.* ce mot). — WITIKIND II, son fils, qui prit au baptême le nom de *Robert*, fut pere de Robert le Fort, marquis de France, bisaïeul de Hugues Capet, auteur de la 3e race des rois de France.

WITIKIND, WITUKIND *ou* WITEKINDE, bénédictin de l'abbaye de Corbie, sur le Weser, au 10e siecle, avoit composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que l'histoire *des Saxons* en trois livres, & la *Vie d'Othon I*. Ces ouvrages ont été publiés par Henri Meibomius le vieux, avec des notes & des dissertations, dans un recueil d'ouvrages historiques du même siecle, Francfort 1621, in-fol. & dans *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt 1688, in-fol. Witikind fit fleurir la piété & les lettres dans le monastere de Corbie, & mourut après l'an 973.

WITSIUS, (Herman) docteur protestant, né à Enckhuysen, dans le Nort-Hollande, en 1636, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, & enfin à Leyde, où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont: I. *Historia Hierosolymitana*. II. *Ægyptiaca & Decaphylon, cum Diatribâ de Legione fulminatrice Christianorum*. Il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1683, in-4°, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs loix & leurs cérémonies, comme l'avoient prétendu Spencer & Marsham. Il prouve ensuite la vérité de ce que les historiens rapportent de la légion fulminante (*voyez* MARC-AURELE). III. *Miscellaneorum Sacrorum Libri duo*, Leyde 1695, in-4°. IV. *Maletemata Leydensia*, 1703, in-4°. V. *Exercitationes Academicæ*, Utrecht 1694. Ces trois ouvrages ne renferment que des dissertations sur différens sujets de l'Ecriture-Sainte. Tous les ouvrages de Witsius ont été imprimés à Bâle en 1739, in-4°, 2 vol.

WITTICHIUS, (Christophe) né à Brieg, dans la basse Silésie, en 1625, fut professeur de mathématiques à Herborn, d'où il fut appellé à Duysbourg, pour y enseigner la théologie. Delà il passa à Nimegue, où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin, il eut le même emploi à Leyde en 1671, & il y finit sa carriere en 1687. Ses ouvrages sont: I. *Theologia Pacifica*, Leyde 1671, in-4°. II. *Anti-Spinosa*. III. *De Deo & ejus Attributis*, Amsterdam 1690, in-4°. IV. *Consensus veritatis*, Leyde 1682, in-4°, où il concilie les principes de Descartes avec la théologie.

WLODOMIR, duc de Russie, embrassa le Christianisme en 989; & c'est-là proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que dès le siecle précédent elle y avoit

pénétré par les soins de S. Ignace, patriarche de Constantinople, mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de Boleslas, duc de Pologne, qui épousa le fils de Wlodomir, amena avec elle en Russie Reimbern, évêque de Colberg, qui doit être regardé après Dieu comme la premiere cause de la conversion de ces peuples. Ce saint missionnaire, qui n'avoit pas moins de science que de vertu, après s'être concilié la vénération des païens par son extrême abstinence, ses veilles & ses oraisons continuelles, leur fit brûler leurs temples, & abolit les superstitions auxquels ils étoient le plus attachés. Les mœurs de Wlodomir ne répondirent pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés, & beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes: mais il en fit une pénitence exemplaire, & ne cessa dès-lors de racheter ses péchés par des aumônes prodigieuses, jusqu'à ce qu'il mourut dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la grande ville de Kiovie; on lui dressa un tombeau fort élevé dans l'église de S. Clément, comme un objet proposé à la vénération des peuples. Les Moscovites comptent en effet ce prince entre les Saints, & le regardent comme l'apôtre de leur nation.

WODVARD, *v.* WOODWARD.

WOLBERUS, abbé du monastere de S. Pantaléon à Cologne, l'an 1147, mourut en 1167, après avoir composé des *Commentaires* sur le *Cantique des Cantiques*, publiés à Cologne l'an 1630, in-4°, par Henri Grave, bénédictin du même monastere.

WOLDIKE, (Marc) né l'an 1699, à Sommersted, village du diocese de Sclefwick en Danemarck, fut ministre d'une église, puis professeur de théologie en 1731, à Copenhague où il mourut en 1750. Il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages & des Traductions latines. I. Des Traités de Moyse Maimonides, touchant les viandes défendues, avec des notes. II. De plusieurs chapitres du *Talmud* de Jerusalem & du *Talmud* de Babylone. III. *De Unctione fidelium.* IV. *Apologia pro cultu Dei publico in Novo Testamento.* V. Quelques Livres de controverse.

WOLFART, (Pierre) né en 1675, devint professeur de physique & d'anatomie en 1703, à Hanau, sa patrie, premier médecin du prince de Hesse-Cassel, membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, & mourut en 1726, après s'être acquis une grande réputation par ses ouvrages dont les principaux sont: I. *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanau 1704. II. *Amœnitates Hassiæ inferioris subterraneæ*, Cassel 1711, III. *Physica curiosa experimentalis*, 1712, in-4°, avec fig. IV. *De Thermis Embsensibus*, 1715, in-4°. V. *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, 1719, in-fol. en allemand & en latin. VI. Plusieurs ouvrages en allemand, & un grand nombre de Dissertations sur la physique, & quelques-unes sur la médecine.

WOLFF, (Jerôme) d'une ancienne famille du pays des Grisons, fit paroître, dès son enfance, une inclination singuliere pour l'étude; mais son pere craignant qu'elle n'altérât son tempérament naturellement délicat, l'empêcha de s'y appliquer. Le jeune Wolff s'échappa de la maison paternelle, & s'en alla à Tubinge, où il se mit au service des écoliers. Son indigence ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque & latine. Il les enseigna quelques années, & devint ensuite bibliothécaire & principal du college d'Ausbourg, où il mourut de la pierre en 1580, à 64 ans. On a de lui: I. Des Traductions latines de *Démosthenes*, d'*Isocrate*, & de quelques autres auteurs. II. Un

Traité *De vero & licito Apologiæ usu*. III. Un autre *De expeditâ utriusque Linguæ discendæ ratione*. IV. *Lectiones memorabiles*, 1600, 2 tomes in-folio.

WOLFF, (Christian de) *Wolfius*, né à Breslau en 1679, d'un brasseur, homme de lettres. Son pere remarquant dans son fils des dispositions heureuses, les cultiva avec soin, & lui donna d'habiles maîtres. L'université d'Iene, où il se rendit en 1699, fut le premier théâtre de ses talens. Après avoir achevé son cours dans cette ville, il alla enseigner à Leipsick en 1703, & s'y annonça par une *Dissertation sur la maniere d'enseigner la Philosophie*. Sa méthode étoit en partie celle de Descartes, à laquelle il ajouta ses propres idées. Son nom pénétra dans différentes parties de l'Allemagne, & les universités de Giessen & de Hall le demanderent en même tems pour professeur de mathématiques. Cette derniere ville eut la préférence en 1707. Il y enseigna avec tant d'affiduité & d'applaudissement, qu'on l'honora du titre de conseiller de cour, & on augmenta ses appointemens. Une Harangue qu'il prononça, en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparoit les principes de Confucius avec ceux des Chrétiens, & où il montroit assez qu'il ne comprenoit ni les uns ni les autres, excita le zele des théologiens de Hall. La faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de ce philosophe. Wolff en porta ses plaintes au conseil académique, & obtint un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense déraisonnable & tyrannique ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit en cour. Le doyen & plusieurs membres de la faculté philosophique exposerent combien sa doctrine étoit dangereuse. Enfin, après de grands flots d'encre & de vives altercations, la cour le condamna, le 15 novembre 1723, à sortir de Hall & des états dans l'espace de 24 heures, sous les peines les plus rigoureuses. Wolff se rendit à Cassel, où il obtint la chaire de mathématiques & de philosophie dans l'université de Marpurg, avec le titre de conseiller aulique du landgrave de Hesse & une bonne pension. Il se remit aussi-tôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur, & c'est dans ce séjour qu'il a publié la meilleure partie de ses ouvrages. Le roi de Prusse étant mort le 31 mai 1740, Charles-Frédéric, son fils, le rappella à Hall en 1741, avec les titres de conseiller-privé, de vice-chancelier & de professeur du droit de la nature & des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'université. L'électeur de Baviere, pendant le vicariat de l'empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'empire. Il jouissoit paisiblement de sa gloire & du fruit de ses travaux, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui lui annonçoit sa fin. Elle arriva le 9 avril 1754, dans sa 76e année. Il mourut avec la résignation d'un Chrétien; car malgré quelques assertions hazardées, il fut toujours attaché à la religion. Il vivoit sobrement, mangeoit peu, & ne buvoit point de vin. Il n'avoit d'autre ambition, que celle de la science. Le roi de Suede, qui en faisoit un cas infini, le pressant souvent de lui demander des graces, il répondoit toujours: *Je n'ai besoin de rien*; bien différent de tant d'hommes de lettres indignes de ce nom, qui font bassement, & presque toujours inutilement, la cour aux laquais ou à la maîtresse d'un grand, pour avoir une petite pension, arrachée par l'importunité à une avarice fastueuse. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Cours de Mathéma-*

tiques, en latin, d'abord en 2 vol. in-4°, puis en 5 in-4°, Geneve, 1732 & 1741. C'est le Cours de Mathématiques le plus complet que nous ayons jusqu'à présent. Un Bénédictin de la congrégation de St-Maur l'a abrégé, en 3 vol. in-8°, & c'est un service qu'on devroit rendre à tous les ouvrages de Wolff, trop longs au moins de la moitié. Il a noyé (dit un écrivain illustre) le systême de Leibnitz, dans un fatras de volumes, & dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires & de citations. II. Une *Philosophie*, en plusieurs vol. in-4°, que l'auteur divise en Théorétique & en Pratique. On trouve dans la premiere : 1°. La Logique qu'il a intitulée : *Philosophia rationalis, sive Logica* in-4°. On en a un Abrégé in-8°, plusieurs fois imprimé, sous le titre de *Pensées sur les forces de l'Entendement humain*, traduit par M. Deschamps. 2°. La *Métaphysique*, dont les parties sont : *Philosophia prima, sive Ontologia*, 1735, in-4°; *Cosmologia generalis*, in-4°; *Psychologia Empyrica*, in-4°; *Psychologia rationalis*, in-4°; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4°. 3°. La *Physique*, dont les parties sont *la Physique expérimentale & la Physique dogmatique*..... Sa *Philosophie pratique* comprend *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4°; *Philosophia moralis, sive Ethica*, en 5 vol. in-4°. Ces nombreux volumes renferment de bonnes choses; mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou allongées. III. *Jus naturæ*, ou Traité du Droit naturel, en 8 vol. in-4°. IV. *Jus Gentium*, in-4°. L'auteur a abrégé les deux ouvrages précédens sous ce titre : *Institutiones Juris Naturæ, Gentium*, in-8°. Nous en avons un autre Abrégé en françois par M. Formey, qui a paru en 1758, sous ce titre : *Principes du Droit de la Nature & des Gens*, en 3 vol. in-12. V. *Horæ subcessivæ Marburgenses*, en 9 parties. Ce sont des dissertations sur diverses matieres de philosophie, de droit naturel & de théologie. VI. Un grand nombre d'Ecrits dans les *Acta Eruditorum* de Leipsick. VII. Un *Dictionnaire de Mathématiques*, in-8°, en allemand. VIII. *Specimen Physica ad Theologiam naturalem applicata*, in-8°. IX. Une foule d'autres Ecrits, dont il seroit trop long de donner la liste; car Wolff enfantoit les gros volumes, comme les auteurs françois d'à-présent produisent les romans & les almanachs. On sent bien que tout cela ne peut être ni exact ni toujours digne d'un nom célebre. Le jugement de Wolff & la solidité de son esprit n'égaloient pas à beaucoup près l'étendue de ses connoissances & sa facilité à écrire. Il est aisé de s'en appercevoir dans divers endroits de ses ouvrages, parmi lesquels les gens délicats seront un peu surpris de trouver un Traité *De Officio & praxi exonerandi ventrem*. La plupart de ses idées politiques & son plan pour ne faire de l'Europe qu'un seul état, ne présente rien de raisonnable. Il portoit si loin le systême de la pluralité des mondes, qu'il étoit disposé à reconnoître des créatures vivantes dans le soleil. Sa conduite se ressentoit quelquefois de la trempe de son esprit: comme lorsqu'il veilloit des nuits entieres, attendant le retour de l'ame d'une de ses cousines, dont il regrettoit la mort & qu'il vouloit entretenir encore. Ces écarts fréquens dans des hommes qui se sont particuliérement consacrés à la géométrie, ont fait croire que cette science embrassée avec zele & une assiduité excessifs, préjudicioit non-seulement aux qualités brillantes, mais encore aux qualités solides de l'esprit humain, & que l'étude trop opiniâtre des points, des lignes

& des nombres, affoiblissoit en quelque sorte la notion des choses mêmes, de leur essence, de leurs rapports divers, de leurs propriétés physiques & morales. C'est ce qui a fait dire proverbialement que, *lorsque l'esprit d'un géometre sort d'un angle, c'est presque toujours un angle obtus*; bon mot que Pascal & Scaliger ont trouvé juste; il faut convenir cependant qu'il y a des exceptions, mais les exceptions supposent la vérité des observations générales (voyez LEIBNITZ, MAUPERTUIS, TICHO, &c.) Le style de Wolff est barbare en latin; les expressions sont ou louches ou mal choisies, les phrases mal construites, les mêmes termes souvent répétés. On prétend qu'il écrivoit mieux en allemand.

WOLFF, (N.) général anglois, après s'être distingué dans plusieurs occasions, commandoit les troupes de sa nation, à la bataille de Québec en 1759, lorsqu'il eut le malheur d'être tué à la fleur de son âge, sur le champ de bataille. Il vécut encore assez pour avoir la satisfaction d'apprendre l'heureux succès de ce combat. Le roi lui fit ériger un magnifique mausolée dans l'abbaye de Westminster. Ce qui n'a pas peu contribué à rendre son nom célebre, c'est la magnifique estampe qui le représente mourant, environné d'un grand nombre de personnes peintes d'après nature. Cette estampe est gravée par Woollett, d'après le tableau de West, & a été publiée en 1776.

WOLFHART, *v.* LYCOSTHENES.

WOLKELIUS, *voy.* VOLKELIUS.

WOLLASTON, (Guillaume) prêtre anglican, né à Caton-Clanford, dans le Staffordshire, en 1659, d'une famille ancienne, se vit réduit par la médiocrité de sa fortune, à accepter la place de sous-maître, puis celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession le mit, en 1688, dans une situation opulente. Peu de tems après, il alla s'établir à Londres, & il s'y maria l'année suivante. Son principal ouvrage est une *Ebauche de la Religion naturelle*, qui a été traduite en françois, & imprimée à La Haye, en 1726, in-4°. Le traducteur a assez bien débrouillé le chaos des notes de l'original; mais il fait souvent dire à l'auteur ce qu'il ne dit point. Au reste, c'est en partie la faute de Wollaston; que ne s'expliquoit-il plus clairement? Il avoit jeté au feu presque tous ses autres écrits avant sa mort, arrivée en 1724, dans sa 64e année. Il eut bien fait de ne pas excepter celui dont nous avons parlé.

WOLMAR, (Melchior) natif de Rotweil en Suisse, apprit la langue grecque à Calvin & à Beze, & leur inspira l'envie d'être réformateurs. Ulric, duc de Wirtemberg, l'attira dans ses états, & le fit professeur en droit à Tubinge. Après avoir rempli cet emploi avec distinction, il se retira à Eisenach, où il mourut d'apoplexie en 1561, à 64 ans. La préface qu'il a mise à la tête de la *Grammaire Grecque* de Demetrius Chalcondyle, a passé autrefois pour un chef-d'œuvre en ce genre; mais on ne la regarde plus aujourd'hui du même œil. On a aussi de lui des *Commentaires* sur les deux premiers livres de l'*Iliade* d'Homere.

WOLSEY, (Thomas) fils d'un boucher d'Ipswich en Angleterre, enseigna la grammaire dans l'université d'Oxford. Ses talens lui procurerent la place d'aumônier du roi Henri VIII, qui le fit entrer dans le conseil, & qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'état. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'Yorck & grand-chancelier du royaume. Le pape Léon X l'honora de la pourpre en 1515, & du titre de légat *à latere* dans tout le royaume. François I & Charles-Quint, le comblerent de caresses &

de présens. Il espéra même, dit-on, d'obtenir par la protection du dernier le trône pontifical. Le saint-siege vaqua deux fois ; l'empereur fit agir pour d'autres. Wolsey rompit aussi-tôt le lien qu'il avoit formé entre ce prince & son maître ; & il réunit contre lui les forces de l'Angleterre & de la France. On prétend même que pour se venger complettement de ce prince, il inspira à Henri le dessein de répudier Catherine d'Arragon sa tante ; mais il est plus apparent que Wolsey ne fit qu'y donner les mains, & qu'il entra lâchement dans les vues du roi. Il ne tarda pas à s'en repentir. Anne de Boulen, épouse de Henri VIII après Catherine, fut la premiere à aigrir le roi contre Wolsey, qui, par ses hauteurs & son faste, s'étoit attiré son indignation. Le monarque irrité confisqua tous ses biens, le dépouilla de ses charges, & le relégua dans son archevêché d'Yorck. Il se vit tout-à-coup méprisé des grands & haï du peuple. Filtz Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause, & faire l'éloge des talens & des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus : il offrit sa maison de campagne à Wolsey, & le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zele, alla chez Filtz Williams, qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect & de la reconnoissance. Le roi instruit de l'accueil que ce particulier n'avoit pas craint de faire à un homme tel que Wolsey, fit venir Williams. Il lui demanda d'un air & d'un ton irrités, par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé & déclaré coupable de haute trahison? » Sire (répondit Williams) ce » n'est point le criminel d'état que » j'ai reçu chez moi, c'est mon » protecteur, celui qui m'a donné » du pain & de qui je tiens la for» tune dont je jouis ; j'aurois été » le plus ingrat des hommes, si je » l'avois abandonné ». Le roi, plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux Filtz Williams. Il le fit chevalier sur le champ, & peu de tems après il le nomma son conseiller-privé. Cependant Wolsey n'ayant que cet ami dans sa disgrace, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'opprobres & de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de lese-majesté. Ce crime n'étoit autre chose que le refus de reconnoître Henri pour chef de l'église. On le conduisoit à la tour de Londres pour lui faire son procès ; mais il succomba à ses infortunes, & mourut en chemin à Leicester, en 1533, à 60 ans. Il dit, un peu avant sa mort, ces paroles remarquables : » Hélas ! si » j'avois servi avec la même fidé» lité le Roi du Ciel, que j'ai servi » le roi mon maître sur la terre, il » ne m'abandonneroit pas dans ma » vieillesse, comme mon prince » m'abandonne aujourd'hui ». Sa *Vie* a été donnée en anglois, in-4°. On a débité bien des faussetés sur ce fameux cardinal, que l'abbé de Longuerue a très-bien réfutées dans ses savantes & judicieuses *Remarques* sur la *Vie* de ce prélat infortuné (on les trouve dans le tome VIII des *Mémoires de Littérature* du P. Desmolets). Wolsey étoit d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencerent sa fortune ; il l'augmenta par beaucoup de courage & d'habileté. Il se servit de la confiance des grands qu'il avoit gagnée, pour s'avancer, & de la connoissance qu'il avoit de leur politique, pour les contenir. Heureux à pénétrer les hommes & les choses, il se rendit absolu en flattant les passions de son maître, & il auroit joui long-tems de son pouvoir, si un favori pouvoit tenir contre une maîtresse. Son principal talent étoit celui de préparer les événemens,

& de profiter de ceux que le hasard lui présentoit. Son caractere ne fut pas aussi bon que sa politique. Il étoit né jaloux, inquiet, soupçonneux & vindicatif. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre Wolsey; c'est qu'ayant le mal de Naples, il avoit eu l'insolence de prendre son haleine trop près du roi. Il falloit que la haine fût bien acharnée contre lui, pour lui faire un crime de cette nature. On trouve un petit Recueil des *Lettres* de ce cardinal dans le tome 3e de la *Collectio amplissima* des PP. Martenne & Durand. Elles peuvent servir pour l'histoire de ce tems-là.

WOLZOGUE *ou* WOLZOGEN, (Louis de) né à Amersford en 1632, de parens nobles, originaires d'Autriche, mais infectés des erreurs de Socin, vint en France, alla delà à Geneve, parcourut la Suisse & l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'église wallonne à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht, à Amsterdam, & mourut dans cette derniere ville en 1690, où il occupoit la chaire de professeur en histoire profane & sacrée. Ses principaux ouvrages sont : I. *Orator Sacer, sive De ratione concionandi*, Utrecht 1671, in-8°. Il a emprunté beaucoup de choses d'Erasme & du P. Louis de Cresoles; mais il n'a pas eu la générosité de les citer. II. *Dissertatio Critico-Theologica de correctione Scribarum in octodecim Scripturæ dictionibus adhibita*, Harderwick 1689, in-4°. III. Une *Traduction* françoise du *Dictionnaire Hébreu* de Leigh. Cet ouvrage parut à Amsterdam, en 1730, in-4°. Ce n'est qu'une compilation mise en assez mauvais françois, où il y a du bon & beaucoup d'inutile. IV. *De Scripturarum Interprete contra Exercitatorem Paradoxum*, 1668, in-12. C'est le seul ouvrage de quelque importance de cet auteur. Il y attaque *De Philosophia Scripturæ interprete* de Spinosa. Il fut attaqué à son tour, & par un si grand nombre d'écrits, qu'on dit qu'il y en a eu en plus de vingt langues. Un de ses adversaires les plus animés fut Jean Labadie. Wolzogue y propose trois interpretes de l'Ecriture-Sainte : *Le St-Esprit, la raison & l'usage de la langue*. Ce dernier interprete n'est que pour les savans, & par conséquent insuffisant; le premier malgré tous les détours de l'auteur, revient au fanatisme tout pur des Protestans, c'est-à-dire à l'*inspiration*, à l'*esprit particulier* & au *goût intérieur*; le second n'est pas plus sûr; on sait que la raison abandonnée à elle-même, est une girouette. Les Catholiques en reconnoissant une autorité vivante dans l'église, évitent seuls toutes les difficultés sur ce point. *Voyez* les *Lettres* sur la vie & la mort de Wolzogue, Amsterdam 1692, in-8°, où on lui donne des éloges bien peu mérités. — Il ne faut pas le confondre avec Louis WOLZOGUE son parent, & socinien comme lui, né en Autriche, vers 1594. Il en fut banni comme protestant, se retira en Pologne, se fit socinien, & mourut près de Breslau, vers 1658. Ses ouvrages forment deux volumes de la *Bibliotheque des Freres Polonois*. Voyez SOCIN.

WOOD, (Antoine de) antiquaire anglois, naquit à Oxford en 1632, & y prit le degré de maître-ès-arts. Il avoit fait paroître beaucoup de penchant pour la religion catholique; mais il mourut anglican, en 1695, à 63 ans. On a de lui : I. *Historia & Antiquitates Universitatis Oxoniensis*; ouvrage plein de recherches profondes, écrit d'abord en anglois, & que l'université fit traduire & imprimer en latin, 1674

& 75, 2 vol. in-fol. II. *Athenæ Oxonienses*, en 2 vol. in-fol. Wood y parle de toutes les personnes illustres qui sont sorties de l'université d'Oxford, depuis l'an 1500 jusqu'en 1690. C'est une excellente histoire littéraire de l'Angleterre, & les bibliographes y ont beaucoup puisé.

WOODWARD *ou* WODWARD, (Jean) naquit en 1665 dans le comté de Derbi en Angleterre. S'étant rendu profond dans l'anatomie & la médecine, il choisit Londres pour le théatre de ses talens. Il devint en 1692 professeur de médecine dans le college de Gresham, à la place du docteur Stillingfiet, fut reçu membre de la société royale de Londres en 1693, & mourut, selon les journalistes de Trévoux, le 25 avril 1728, dans le sein de la religion romaine. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre*, Londres 1695, in-8°. Cet ouvrage a été traduit de l'anglois en françois par M. Noguès, sous le titre de *Géographie Physique*, ou *Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre*, Paris 1735, in-4°; en latin, par Jean Jacques Scheuchzer, sous le titre de *Specimen de Terra*, Zurich 1704, in-8°; autre version en latin, Roterdam 1714, in-8°; en allemand, Erfurt 1745. Il y a d'excellentes observations, & en même tems quelques idées singulieres & hasardées, mais en tous sens préférables à celles qu'on a essayé d'établir dans des hypotheses plus modernes. Quoiqu'en dise M. de Buffon, le déluge & ses effets y sont péremptoirement démontrés. II. L'*Etat de la Médecine & des Malades*, en anglois, 1718, in-8°; en latin, Zurich 1720: c'est une satyre contre les médecins de son tems. III. *Traité sur les Fossiles & méthode de les classer*, Londres 1728, in-8°. IV. *Catalogue des Fossiles d'Angleterre*, 1729, 2 vol. in-8°, en anglois. Ces deux ouvrages sont posthumes. Woodward a fondé une chaire de physique à Cambridge, & a laissé à cette université son cabinet de fossiles d'Angleterre.

WOOLSTON, (Thomas) né en 1660 à Northampton, étudia dans l'université de Cambridge. Il passa ensuite au college de Sidnei, où il prit des degrés en théologie, & d'où il se fit exclure par ses impiétés. De Cambridge il se rendit à Londres, où il étoit connu par vi *Discours sur les Miracles de Jesus-Christ*, 1727 à 1729, in-8°. Sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforce de les détruire dans cet ouvrage aussi futile que pernicieux. Comme il continuoit d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal séculier. La cour du banc du roi le condamna, en 1729, à payer 25 liv. sterlings d'amende pour chacun de ses Discours, à subir une année de prison, & à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de ses jours. Le coupable n'ayant pas eu de quoi satisfaire à cette sentence, demeura en prison. Il mourut à Londres en 1733, du rhume épidémique qui se fit sentir cette année dans presque toute l'Europe. Woolston attaqua la religion autant par corruption de cœur que par égarement d'esprit. On trouve dans le tour de ses pensées & de ses expressions, un air de malignité & de vaine joie, qui décele une inclination criminelle. On a de lui plusieurs ouvrages écrits d'un style clair, sans être élégant, & dans lesquels il abuse des passages des SS. Peres, dont il avoit meublé sa mémoire. Les principaux sont : I. *Apologie ancienne pour la vérité de la Religion Chrétienne, renouvellée contre les Juifs & les Gentils*; réimprimée à Londres 1732, in-8°. II. *Défense des*

Discours de M. Woolston, sur les Miracles de J. C., contre les Evêques de St-David & de Londres, & contre ses autres adversaires, 1730; brochure in-8°. Cette apologie d'un ouvrage qui ne pouvoit être défendu, ne fit illusion à personne. Les libertins ont prodigué à cet écrivain les éloges les plus outrés; mais les gens de bien l'ont eu en horreur. Ses impiétés ont été victorieusement réfutées dans les divers ouvrages de l'abbé Bergier, & des autres apologistes de la religion chrétienne.

WORMIUS, (*Olaüs*) médecin danois, né à Arhus en Jutland l'an 1588, voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie & en Angleterre, en homme qui ne court pas seulement pour voir, mais pour profiter des secrets des savans & de ceux de la nature. De retour à Copenhague, il obtint la chaire de la langue grecque, ensuite celle de physique, enfin une de médecine en 1629, après Gaspard Bartholin. Il possédoit parfaitement cette science, & son habileté lui mérita la place de médecin du roi Christiern IV. Il fit de nouvelles découvertes dans l'anatomie, & mourut recteur de l'académie de Copenhague en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Histoire de Danemarck, & d'autres écrits. Les principaux sont: I. *Antiquitates Danicæ, Litteratura Runica, fasti Danici*, &c, Copenhague 1651, in-fol. Les fastes marqués dans cet ouvrage ne regardent point la chronologie; mais seulement la maniere de mesurer le tems, pratiquée par les anciens Danois. II. *Danica litteratura antiquissima, vulgò Gothica dicta*, Copenhague 1651, in-folio. Il y a joint une dissertation sur la poésie ancienne des Danois. III. *Monumentorum Danicorum libri sex*, Rostock 1643, in-fol. IV. *Duplex series antiqua regum Daniæ, & limitum inter Daniam & Sueciam Descriptio*, Copenhague 1643, in-folio. C'est l'édition d'un ancien ouvrage où il regne peu de critique. V. *Lexicon Runicum & appendix ad monumenta Danica*, Rostock 1650, in-folio. VI. *Dissertatio de renum officio in re medica & venerea*, avec la dissertation *De Usu flagrorum in re medica & venerea* de Thomas Bartholin, Rostock 1670, in-8°. VII. *De cornu aureo Danico*, 1641, in-fol. en danois, traduit en latin par Pierre Herman, Copenhague 1644, in-4°. VIII. *Chronique des Rois de Norwege, par Snorronus Sturlæus*, Copenhague 1633, in-4°. L'auteur vivoit au 13e siecle. Wormius n'en est que l'éditeur. Cet ouvrage a été traduit de l'islandois en danois par Pierre Claussen ou Claudius. IX. Plusieurs ouvrages de médecine. X. *Musæum Wormianum*, Leyde, Elzevir, 1655, in-folio: ouvrage posthume, publié par son fils Guillaume Wormius, qui contient un catalogue de son très-riche cabinet d'histoire naturelle, avec une ample description de toutes les parties, & des figures du célebre graveur de Laet.

WORMIUS, (*Olaüs*) petit-fils du précédent, professeur en éloquence, en histoire & en médecine à Copenhague, finit sa carriere en 1708, à 41 ans. On a de lui: I. *De Glossopetris*. II. *De viribus Medicamentorum specificis*, & d'autres ouvrages de physique & de littérature.

WORMIUS, (Christian) 2e fils de Guillaume, docteur & professeur en théologie, puis évêque de Sélande & de Copenhague, mourut en 1737. Sa science, sa régularité, son zele pour le bien public, lui mériterent tous les suffrages pendant sa vie & tous les regrets après sa mort. On a de lui plusieurs savans ouvrages. Les principaux sont: I. *De corruptis An-*

tiquitatum Hebraïcarum vestigiis, apud Tacitum & Martialem. II. *Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos Hominis carnibus & promiscuo concubitu Christianos calumniati sint Ethnici.* III. *Historia Sabellianismi*, in-8°, &c. Une érudition profonde rend ces ouvrages recommandables.

WORTH, (Guillaume) auteur anglois, savant dans l'antiquité ecclésiastique & dans les langues, florissoit au commencement du 18e siecle, & étoit archidiacre de Worcester. On a plusieurs ouvrages de lui, entr'autres une bonne Edition des *Œuvres* de S. Justin, & du *Discours contre les Gentils* de Tatien, Oxford 1700, avec des notes & des dissertations.

WORTLEY, (Marie Montague) miladi, épouse de milord Montague, accompagna son époux dans une ambassade à Constantinople, au commencement du 18e siecle. A son retour, elle porta le systême de l'inoculation dans sa patrie, & s'est acquise par-là de la célébrité. Elle cultiva les belles-lettres, & fut tour-à-tour amie & ennemie de Pope. Miladi, pendant son mécontentement, saisit toutes les occasions d'en dire du mal, & Pope prit la même liberté à l'égard de miladi. L'un & l'autre se porterent à de tels excès, qu'ils devinrent la fable du public. Après avoir fourni une longue carriere, pleine d'aventures singulieres & romanesques, elle mourut vers 1760. On a d'elle : I. Des *Lettres* écrites pendant ses voyages depuis 1716 jusqu'en 1718, traduites de l'anglois ; Rotterdam 1764, Paris 1783, 1 vol. in-12. Elles sont écrites avec beaucoup d'intérêt & d'agrément : l'on y trouve des anecdotes curieuses sur les mœurs & le gouvernement des Turcs, qu'on auroit peine à trouver ailleurs. Le baron de Tott, qui a fait un long séjour à Constantinople, les a attaquées vivement ; mais M. Guis de Marseille, qui nous a donné un ouvrage intéressant sur ce même pays, a pris la défense de ces Lettres avec beaucoup de chaleur. Cette différente maniere de voir, dans des personnes qui ont visité le même pays, ne doit pas paroître extraordinaire. Il est bien peu de voyageurs qui s'accordent sur les mêmes objets, qu'ils disent néanmoins avoir vus & examinés avec attention. II. Un *Poëme sur les progrès de la Poësie.* III. Une *Apologie de Shakespear*, dont il a paru une traduction françoise à Londres, en 1777, in-8°. — Son fils WORTLEY Montague, né à Constantinople, s'est fait un nom par les découvertes intéressantes des anciens monumens qu'il a faites dans la Palestine, où on lui avoit permis de creuser & de faire librement ses recherches, parce qu'il avoit pris le turban. Il a envoyé à la *société royale* de Londres un grand nombre de médailles qui peuvent servir à l'éclaircissement de divers points de l'histoire.

WOTTON, (Edouard) médecin d'Oxford, mort à Londres en 1555, à 63 ans, exerça son art avec distinction. On a de lui un ouvrage intitulé : *De la différence des Animaux.* Ce livre rempli d'érudition, écrit en latin, & imprimé à Paris, chez Vascosan, in-fol. 1552, acquit à Wotton une grande réputation parmi les savans. L'auteur y ramasse & y concilie avec art les passages des anciens sur la matiere qu'il traite. Possevin, dans sa *Bibliotheque*, en parle avec éloge. Il avoit aussi commencé le *Theatrum Insectorum*, que Moufet donna à Londres en 1634, in-fol. avec fig.

WOTTON, (Antoine) théologien anglois, natif de Londres, mort en 1626, avoit été nommé en 1596 professeur de théologie au college de Gresham. Il est le premier qui ait rempli cette chaire, qu'il fut ensuite obligé de quitter, parce

que, contre les réglemens du fondateur, il s'étoit marié. On a de lui quelques ouvrages de controverse, qu'on estime, dit-on, en Angleterre, & qu'on ne connoît pas ailleurs.

WOTTON, (Henri) né à Bockton-Hall, dans le comté de Kent en Angleterre, en 1568, annonça de bonne heure son goût pour l'anatomie, & il le perfectionna en France, en Allemagne & en Italie. Revenu en Angleterre après 9 ans, il devint secretaire de Robert comte d'Essex, qui fut déclaré coupable de haute trahison quelque tems après. Wotton, obligé de se réfugier à Florence, revint en Ecosse avertir le roi Jacques VI d'une conspiration vraie ou prétendue, tramée contre sa vie. Ce monarque, affermi sur le trône d'Angleterre, le fit chevalier, & l'envoya dans diverses cours pour des affaires importantes. Wotton mourut en 1639, prévôt d'Eaton. On a de lui plusieurs ouvrages, dont l'utilité est fort médiocre. Son *Etat de la Chrétienté* en anglois, est plein de faussetés. Ses *Reliquiæ Wottonianæ*, Londres 1651, in-8°, contiennent peu de choses intéressantes.

WOTTON, (Guillaume) né dans le comté de Suffolck en 1666, mort en 1726, est moins connu par le projet qu'il eut de traduire l'*Oraison Dominicale* dans toutes les langues connues (projet qu'il étoit cependant, dit-on, en état d'exécuter) que par les ouvrages suivans: I. *Loix civiles & ecclésiastiques du Pays de Galles*, en anglois, avec des notes & un glossaire. II. *Histoire Romaine, depuis la mort d'Antonin le Pieux, jusqu'à la mort d'Alexandre Sévere*, in-8°, en anglois. Les antiquaires en font cas, parce que l'auteur y fixe l'époque des événemens considérables par l'autorité des médailles. III. *Discours sur les traditions & les usages des Scribes & des Pharisiens*, 2 vol. in-8°, en latin.

WOUVERMANS, *voyez* WAUWERMANS

WOWER *ou* WOUWER, (Jean) protestant, natif de Hambourg, mort à Gottorp en 1612, à 38 ans, fut assez habile littérateur & critique. Cet homme fort porté à la colere, se fit beaucoup d'ennemis; il poussa la vanité à son comble, & pour en laisser une preuve, il légat 60 écus à celui qui feroit son éloge funebre. On a de lui: I. Un Recueil intitulé: *Polymathia*, 1603, in-4°. II. Des Notes sur *Julius Firmicus*, *Apulée*, *Sidoine Apollinaire* & *Minutius Felix*. III. Une Edition de *Pétrone*. IV. Des *Lettres*, Hambourg 1609, in-8°: où l'on trouve des jugemens littéraires, dictés quelquefois par son humeur caustique.

WOWERIUS, (Jean VAN-DEN-WOUWERE *ou*) né à Anvers en 1576, fut lié d'une étroite amitié avec Juste-Lipse, qui lui laissa par son testament tous ses manuscrits. Après avoir parcouru toute l'Europe, il fut fait conseiller de la ville d'Anvers, membre du conseil des finances & du conseil de guerre. Isabelle, infante d'Espagne, le chargea d'une commission importante auprès de Philippe IV, qui le créa chevalier & lui donna un collier d'or. Il mourut en 1635, & fut beaucoup regretté pour ses qualités civiles & chrétiennes. Malgré le travail qu'exigeoient ses divers emplois, dont il s'acquittoit avec exactitude, il sut trouver le loisir de publier: I. *Eucharisticon*, 1606, in-4°. II. *Vita B. Simonis, sacerdotis Valentini*, 1614, in-8°. III. La premiere édition de Julius Firmicus Maternus, *De errore profanarum religionum*, avec des notes, 1603, in-8°. IV. Il est encore éditeur, 1°. de deux *Centuries de Lettres* de Juste-Lipse; 2°. de deux *Centuries de Lettres* adressées au même; 3°. de *Séneque* & de *Ta-*

cite, avec des commentaires & des notes.

WRANGEL, (Charles Gustave) maréchal-général & connétable de Suede, mort en 1676, se signala sur mer & sur terre. Il brûla les vaisseaux de l'amiral de Danemarck en 1644, défit près d'Ausbourg les Impériaux & les Bavarois en 1648, & battit l'armée navale des Hollandois au passage du Sund en 1658. C'étoit un homme de tête & de main.

WREN, (Christophe) mathématicien anglois, naquit à East-Knoyle, dans le Wiltshire, en 1632, fit ses études à Oxford, & s'y distingua tellement, qu'à l'âge de 16 ans, il avoit déja fait quelques découvertes dans l'astronomie, dans la gnomonique, dans la statique & dans les méchaniques. Il devint professeur en astronomie au college de Gresham à Londres, en 1657, & au college de Savilien à Oxford, en 1660. Son talent pour l'architecture lui mérita, en 1668, la place d'architecte du roi. Il eut la direction d'un grand nombre d'édifices publics. Le théatre d'Oxford, l'église de S. Paul & celle de S. Etienne de Londres, le palais de Hamptoncourt, le college de Chelséa, l'hôpital de Gréenwich sont autant de monumens qui l'immortalisent. Si l'on eût suivi son plan lorsqu'on rebâtit Londres après l'incendie de 1666, ç'auroit été une ville superbe. En 1680, il fut élu président de la société royale, & il y a plusieurs pieces de lui dans les *Mémoires* de cette compagnie. Cet habile homme n'a jamais rien fait imprimer; mais plusieurs de ses ouvrages ont été publiés par d'autres, & bien reçus du public éclairé. Il finit sa carriere en 1723, à 91 ans, honoré du titre de chevalier qu'il avoit obtenu en 1674. Les Anglois, voulant récompenser d'une maniere distinguée le mérite de cet homme célebre, lui accorderent le privilege exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumés dans l'église de S. Paul.

WREN, (Christophe) fils du précédent, mort en 1747, à 72 ans, publia en 1708, *Numismatum antiquorum Sylloge*, in-4°: ouvrage qui lui coûta bien des recherches.

WUILLEMAINN, *voyez* GUILLIMAN.

WULSON, *voyez* VULSON.

WYCHERLEY, (Guillaume) poëte anglois, né en 1640 à Clive, dans la province de Shrewsbury, passa quelques années en France dans sa premiere jeunesse. Il y embrassa la religion catholique; mais dès qu'il fut de retour à Londres, il redevint protestant, & dans la suite il quitta derechef l'hérésie pour la catholicité, ou plutôt il n'eut point de religion fixe. Charles II & Jacques II eurent des bontés pour lui; mais ni les libéralités de ces monarques, ni son mariage avec la comtesse de Drogheda, ne purent suffire à ses dépenses, & à sa vie libertine, dont ses écrits ne se ressentent que trop. Il se maria une seconde fois à l'âge d'environ 80 ans, onze jours avant sa mort. On a de lui quatre Pieces de théatre, Londres 1731, in-12; deux de ces Pieces sont imitées de Moliere. On imprima à Londres en 1728, in-12, ses Œuvres posthumes. On avoit publié, en 1720, un volume sous le même titre. Ses vers manquent en général de douceur & d'harmonie; on n'y remarque pas ce tour vif, original & ingénieux, qui caractérise les vrais poëtes.

WYELIUS, (Alard) licencié en théologie à Cologne, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. C'est principalement à ses soins que l'on doit la *Bibliotheque des Peres*, en 14 vol. in-fol. Cologne 1618. C'est la collection de Marguerin de la Bigne (*voyez* ce nom) augmentée de plus de cent auteurs, & arrangée selon l'ordre chronologique.

WYMPNA, *voyez* WIMPINA.

WYNANTS, (Jean) peintre hollandois, né à Harlem en 1660, a un nom célebre parmi les paysagistes. Il unissoit une touche ferme & vigoureuse à un pinceau délicat & moëlleux. Il auroit porté ses talens plus loin, si le jeu & la débauche ne lui avoient pas emporté la plus grande partie de son tems. On ignore l'année de sa mort.

X

XACCA ou **XACA**, philosophe indien, est regardé par les Japonois comme leur législateur. Il leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisoit de prononcer souvent ces cinq mots : *Nama*, *Mio*, *Foren*, *Qui*, *Quio* ; mais il n'y a pas eu un seul interprete qui ait pu encore deviner ce galimatias philosophique. Ce peuple, auquel Xacca apprit la métempsycose & la théologie idolâtrique des Chinois, lui a donné un rang parmi les dieux du premier ordre. Il y a même une secte de Bonzes, dans laquelle Xacca est regardé comme le premier dieu de l'empire. L'histoire que l'on fait de sa vie, dit que sa mere étant grosse de lui, crut en songe qu'elle mettoit au monde un éléphant blanc par le côté gauche. Cette fable est le motif de la passion extraordinaire qu'ont les rois de Siam, de Tonquin & de la Chine pour les éléphans de ce genre. Les Brachmanes disent que ce philosophe à souffert 80 mille fois la métempsycose, & que son ame a passé en autant d'animaux de différentes especes. Ce sont ces mêmes Brachmanes que les philosophes modernes d'Europe nous donnent pour des sages consommés.

XACCA, (Erasme) sicilien, florissoit dans le 17e siecle, & a donné des ouvrages qui montrent qu'il s'étoit appliqué à la littérature, à la philosophie & à la médecine : tels sont : I. *Histoire de l'incendie du Mont-Æina en 1669*, en italien. II. Poëme latin didactique *des Fievres*. III. *Brevis expositio in Psalmos & in Cantica Canticorum*. IV. *La Jerusalem délivrée* du Tasse, en vers latins.

XANTIPPE, femme de Socrate, étoit d'un caractere emporté. Ce philosophe, avant de la prendre pour sa compagne, n'ignoroit pas, dit-on, sa mauvaise humeur. Xenophon, lui demandant pourquoi donc il l'avoit épousée ? » Parce qu'elle » exerce ma patience (répondit Socrate) & qu'en la souffrant je puis » supporter tout ce qui peut m'arriver de la part des autres ». Mauvaise réponse & digne de l'inconséquence d'un sage de parade. Le vrai sage attend les événemens fâcheux & ne les cherche pas ; il s'affermit contre les malheurs par la raison, & non pas par une sottise, telle que celle d'épouser une méchante femme.

XANTIPPE, général Lacédémonien, étoit un vrai Spartiate, par l'austérité de ses mœurs & par la grandeur de son courage. Il fut envoyé l'an 255 avant Jesus-Christ, par ceux de son pays, au secours des Carthaginois. Les Romains, sous la conduite d'Attilius-Regulus, avoient déja battu Amilcar & les deux Asdrubal. Ce brave capitaine arrêta la prospérité de leurs armes, & les défit en plusieurs rencontres. Malgré la valeur active de Regulus,

il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les Carthaginois le renvoyerent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnoissance. Mais par une ingratitude aussi grande que ses services, ils ordonnerent au commandant du vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué, de le précipiter dans la mer. Cette trahison acheva de décrier les Carthaginois, dont la mauvaise foi avoit déja passé en proverbe.—Il ne faut pas le confondre avec XANTIPPE qui fut la cause de la condamnation de Miltiade.

XAVIER, *voyez* FRANÇOIS-XAVIER.

XAVIER, (Jerôme) jésuite espagnol, parent de S. François-Xavier, & héritier de son zele pour la conversion des Indiens, exerça les fonctions de missionnaire dans le Mogol pendant 23 ans, & mourut à Goa le 17 juin 1617. Il a publié: I. *Vie de Jesus-Christ*. II. *Vie de S. Pierre*. Elles sont en langue perse, & ont été traduites en latin par Louis de Dieu. L'ouvrage du P. Xavier auroit été plus estimé, s'il n'avoit pas puisé dans des sources apocryphes pour grossir ces histoires. On a encore de ce missionnaire des *Lettres* touchant la mission dans le royaume de Mogol, insérées à la fin de la traduction de l'*Histoire de S. Pierre*, Leyde 1639, in-4°.

XÉNOCRATE, l'un des plus célebres philosophes de l'antiquité, naquit à Chalcédoine. Il se mit de bonne heure sous la discipline de Platon, qui lui donna son amitié & son estime. Il l'accompagna en Sicile, & comme Denys le tyran menaçoit un jour Platon, en lui disant que *quelqu'un lui couperoit la tête*.—*Personne*, répondit Xénocrate, *ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne*. Il étudia sous Platon en même tems qu'Aristote, mais non pas avec les mêmes talens; car il avoit l'esprit lent & la conception dure, au lieu qu'Aristote avoit l'esprit vif & pénétrant. Cette différence dans les dispositions des deux disciples, faisoit dire au maître, que *le premier avoit besoin d'éperon, & l'autre de bride*. Ce philosophe succéda dans l'académie d'Athenes à Speusippe, successeur de Platon, l'an 339 avant J. C. Il exigeoit de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques, avant que de venir sous lui, & il renvoya un jeune-homme qui ne les savoit point, en disant qu'*il n'avoit pas la clef de la philosophie*. Ce qui ne pouvoit cependant être vrai qu'à l'égard d'une partie de la physique. On prétend que ses leçons arrêterent les débauches de Polémon. (*voyez* ce mot). Alexandre le Grand lui envoya 50 talens, c'est-à-dire, plus de 50,000 écus. Les députés du conquérant macédonien étant arrivés, il les invita à souper. Le repas fut celui d'un philosophe sobre & austere. Le lendemain, comme ils lui demandoient à qui il vouloit qu'ils comptassent les 50 talens? « Le souper d'hier (leur répondit-il) ne vous a-t-il pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent »? Comme tous ces anciens sages cherchoient quelque moyen particulier de se faire remarquer & de se tirer de la foule, Xénocrate choisit le désintéressement. Il mourut vers l'an 314 avant Jesus-Christ, âgé de 82 ans. Il avoit composé, à la priere d'Alexandre: I. Un *Traité de l'art de régner*. II. Six *Livres de la Nature*. III. Six *Livres de la Philosophie*. IV. Un *Des Richesses*. Mais ces ouvrages ont été détruits par le tems. Alde a imprimé sous son nom un *Traité de la Mort*, avec *Jamblique*, Venise 1497, in-folio. Ce philosophe ne reconnoissoit point d'autre divinité que le ciel & les 7 planetes. Ciceron (livre 1, *De la nature des Dieux*) réfute très-bien cette doctrine absurde & ridicule. Il étoit grave, & d'un caractere si sérieux & si dé-

gué de la politesse des Athéniens, que Platon l'exhortoit souvent à sacrifier aux Grâces. Phryné, la plus belle courtisanne de la Grece, ayant parié de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût employé tous les moyens imaginables. Comme on se moquoit d'elle en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit : « Qu'elle » n'avoit point perdu, parce qu'elle » avoit parié de faire succomber » un homme, & non pas une » statue »... Xénocrate, dit-on, se dédommageoit de cette abstinence sur des objets moins bruyans, mais le public ne paya pas moins à son refus le tribut d'admiration que sa vanité en attendoit. *Voyez* ZÉNON, COLLIUS, &c.

XÉNOCRATE, médecin, vivoit dans le *1er* siecle, sous l'empire de Néron. Nous apprenons de Galien, qu'il étoit d'Aphrodisius en Cilicie, & qu'ayant écrit sur les médicamens, il n'avoit rempli ses ouvrages que de remedes, la plupart impraticables. Xénocrate avoit encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses & superstitieuses, pour donner de l'amour, pour faire haïr, pour envoyer des songes, &c. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remedes parmi tant de mauvais ; il avoit trouvé une Thériaque, & quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui un petit livre qui porte le nom de Xénocrate, & qui traite *De la nourriture des Animaux aquatiques*. Cet ouvrage a été imprimé à Zurich, dès l'an 1559, in 8°, avec les notes de Conrad Gesner.

XÉNOPHANE, philosophe grec, natif de Colophon, disciple d'Archelaüs, étoit contemporain de Socrate, suivant la plus commune opinion. Sa vie fut de près de cent ans. Il se signala par plusieurs Poëmes sur des matieres de philosophie, sur la fondation de Colophon, & sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. Ses opinions philosophiques lui firent un grand nom. Il croyoit que « la lune est un pays » habité ; qu'il est impossible de » prédire naturellement les choses » futures, & que le bien surpasse » le mal dans l'ordre de la nature ». La liberté avec laquelle il s'exprimoit sur la Divinité, l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, & demeura à Sancle, (aujourd'hui Messine) & à Catane. Il y fonda la Secte Eléatique, secte qui produisit plusieurs hommes fameux. Xénophane ne leur prêcha pas toujours d'exemple. Quoiqu'il fit son possible pour fixer sur lui les yeux & les bienfaits des grands, il fut pauvre, & se plaignoit lâchement de sa pauvreté. Il dit un jour à Hiéron, roi de Syracuse, *qu'il n'avoit pas le moyen d'entretenir deux serviteurs* (comme s'il en falloit tant à un philosophe) ; ce prince lui répondit : « Tu devrois donc attaquer » moins souvent Homere, qui, » tout mort qu'il est, fait vivre » plus de dix mille hommes »... Ses idées sur la Divinité étoit, à ce qu'on pense, peu différentes de celles de Spinosa. Il composa des vers contre ce qu'Homere & Hésiode ont dit des dieux du Paganisme. Les Fragmens de ses *Vers* furent imprimés l'an 1573, par Henri Etienne.

XÉNOPHON, fils de Gryllus, né à Athenes, fut quelque tems disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie & la politique. Il prit le parti des armes, & alla au secours de Cyrus le jeune, dans son expédition contre son frere Artaxercès. Ce philosophe guerrier s'immortalisa par la part qu'il eut à la fameuse retraite des Dix mille. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Asie. Il combattit à côté de ce prince à la bataille de Coronée, & s'y distingua par son courage. Dès que la

guerre fut terminée, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de ses jours dans les doux travaux de l'esprit. Il y mourut vers l'an 360 avant J. C. Xénophon avoit un fils nommé *Gryllus*, qui, quoique blessé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant J. C., eut le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel à Epaminondas, général des Thébains, & mourut peu de tems après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon tandis qu'il sacrifioit, il ôta la couronne de fleurs qu'il avoit sur la tête. Mais lorsqu'on eut ajouté que ce fils étoit mort en homme de cœur, il remit aussi-tôt sa couronne sur sa tête, en disant: » Je savois bien que mon fils étoit » mortel, & sa mort mérite des mar» ques de joie plutôt que de deuil ». Ses principaux ouvrages sont: I. La *Cyropédie*. C'est l'histoire du grand Cyrus, renfermée en 8 livres. Quoique cet ouvrage ne soit pas écrit dans l'exacte vérité, il est digne d'un homme qui étoit à la fois bon écrivain & homme d'état; & les préceptes qu'il mêle à sa narration, peuvent être utiles. Charpentier a donné une traduction françoise de la *Cyropédie*. II. L'*Histoire de l'expédition de Cyrus le Jeune* contre son frere Artaxercès, & de cette mémorable retraite des Dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. D'Ablancourt & M. Larcher ont traduit cet ouvrage; la traduction du dernier, Paris 1778, 2 vol. in-12, exacte, élégante, & d'une douceur de style parfaitement analogue à l'original, a fait oublier celle de d'Ablancourt. III. L'*Histoire Grecque*, en 7 livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne; elle a aussi été traduite en françois par d'Ablancourt, & elle forme le 3e vol. de son *Thucydide*. IV. *Les Dits mémorables de Socrate, en 4 livres*. V. Un excellent petit Traité, intitulé l'*Œconomique*. VI. L'*Eloge d'Agésilas*. VII. L'*Apologie de Socrate*. VIII. Un Dialogue intitulé, *Hiéron* ou *le Tyran*, entre Hiéron & Simonide. IX. Un petit *Traité des Revenus* ou *des produits de l'Attique*. X. Un autre de l'*Art de monter & de dresser les Chevaux*. XI. Un 3e sur la *Maniere de les nourrir*. XII. Un petit *Traité de la Chasse*. XIII. Un excellent Dialogue, intitulé: *Le Banquet des Philosophes*. XIV. Deux petits Traités, l'un du *gouvernement des Lacédémoniens*, & l'autre du *gouvernement des Athéniens*. Les *Livres des Equivoques* qu'Annius de Viterbe & d'autres lui ont attribués, ne sont ni de lui, ni dignes de lui. Les meilleures éditions de ses Œuvres sont celles: de Paris 1625, in-fol. — de Leipsick 1763, 4 vol. in-8°. — d'Oxford 1703, en grec & en latin, 5 vol. in-8°. — 1727 & 1735, 2 vol. in-4°: ces deux vol. ne contiennent que la *Cyropédie*, la *Retraite des Dix mille* & l'*Eloge d'Agésilas*. — & de Glascow 1764, 12 vol. in-8°. On a imprimé en 1745, en 2 vol. in-12, divers ouvrages de Xénophon en françois, la *Retraite des Dix mille*, les *Choses mémorables*, la *Vie de Socrate*, *Hiéron*... Scipion l'Africain & Lucullus lisoient sans cesse les écrits de Xénophon. Comme César, il fut grand capitaine & grand historien; tous deux se sont exprimés avec autant d'élégance que de pureté, sans art & sans affectation. Le dialecte attique qu'il emploie, respire une douceur si aimable, qu'on diroit (dit un rhéteur) que les Grâces reposoient sur ses levres. Les Grecs lui donnerent le surnom d'*Abeille Grecque* & de *Muse Athénienne*. Ce fut Xénophon qui publia l'Histoire de Thucydide.

XÉNOPHON *le Jeune*, écrivain d'Ephese, vivoit, selon quelques-uns, avant Héliodore; c'est-à-dire, au plus tard, vers le commencement

intéressement. Il tint un synode à Alcala, & un autre à Talavera, où il fit des réglemens très-sages pour le clergé régulier & séculier. Ferdinand & Isabelle lui confierent le soin de réformer les ordres religieux, qui s'éloignoient de l'esprit de leur institut. Les Cordeliers eurent recours à toute sorte de moyens pour perdre le réformateur; leur général vint de Rome, pour détruire Ximenès dans l'esprit de la reine. Malgré ces traverses, Ximenès acheva la réforme. Après la mort d'Isabelle en 1504, le roi Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux, nommé *Acavale*. Son zele ne fut pas indifférent sur le sort des Mahométans, qu'il fit instruire dans la religion chrétienne; il en baptisa près de 3000 dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres de l'*Alcoran*. Le pape Jules II l'honora de la pourpre romaine en 1507, sous le titre de *Cardinal d'Espagne*. Pour rassurer l'état contre les invasions des barbares qui l'avoient si long-tems désolé, il vouloit étendre la domination d'Espagne chez les Maures: il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger, qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêché de Tolede & les emplois qu'il avoit à la cour, produisoient de grands revenus, il résolut de faire lui-même cette conquête à ses dépens; mais il eut plus d'un obstacle à surmonter. Les officiers, mécontens d'avoir pour chef un général qui portoit la soutane sous sa cuirasse, refuserent de s'embarquer. Les esprits étoient disposés à la révolte: Ximenès sort de sa tente pour les ramener; mais à peine a-t-il commencé de parler aux rebelles, qu'un soldat l'interrompit insolemment, en criant: *De l'argent! point de harangue!* Ximenès s'arrête pour le chercher des yeux. L'ayant reconnu, il le fait arrêter & pendre sur le champ en sa présence; puis il continua à parler. La rebellion étant calmée par cet exemple de sévérité, sa flotte composée de 80 vaisseaux sortit de Carthagene le 16 mai, & débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siege étant arrivé, le cardinal guerrier monta à cheval, revêtu de ses ornemens pontificaux & accompagné des ecclésiastiques & des religieux qui l'avoient suivi. Il étoit précédé d'un Cordelier, qui portoit devant lui la croix archiépiscopale, & qui avoit l'épée au côté, de même que tous les autres prêtres séculiers & réguliers. Il y eut un combat. Le cardinal, après avoir harangué ses soldats, alla s'enfermer dans une chapelle, où il demeura prosterné, tant que dura la bataille. Le succès de cette journée fut complet. Les Espagnols, après une attaque des plus violentes, enfoncerent la cavalerie des Infideles & en firent un horrible carnage; après quoi ils prirent la ville d'assaut. A son retour de cette expédition, le roi Ferdinand alla à sa rencontre jusqu'à 4 lieues de Séville, & mit pied à terre pour l'embrasser. Ces marques d'amitié n'étoient guere sinceres: Ferdinand craignoit le pouvoir de Ximenès; il lui avoit refusé Gonsalve pour son général. Le cardinal choisit Pierre Navarre, à qui le monarque espagnol écrivoit: « Empêchez le » bon-homme de repasser si-tôt en » Espagne; il faut user, autant » qu'on le pourra, sa personne & » son argent ». Le conquérant d'Oran rendit des services plus essentiels à sa nation. Prévoyant une stérilité extraordinaire, il fit faire des greniers publics à Tolede, à Alcala & à Torrelaguna, & les fit remplir de bled à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la

salle du sénat de Tolede & dans la place publique. Le roi Ferdinand, malgré l'espece de jalousie qu'il avoit contre son ministre, le nomma en mourant régent de la Castille, en 1516; & l'archiduc Charles, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint, confirma cette nomination. Ximenès pressa la guerre de Navarre; on prétend qu'il ordonna à Villalva, général espagnol, de faire ce que firent depuis les François dans le Palatinat, de mettre le feu dans ce royaume, en cas de malheur, & d'en faire un vaste désert; mais ce rapport est très-suspect, & il est sûr que l'ordre, s'il a été donné, n'a point été exécuté. Les grands d'Espagne accoutumés à tout oser à raison de leurs richesses, de leurs titres & de leur crédit, traverserent continuellement ses vues; mais sa fermeté les contint dans le devoir. Un jour s'étant ligués contre lui, ils demanderent hautement : » De quel droit » il gouvernoit le royaume »? *En vertu du pouvoir qui m'a été confié* (répondit-il) *par le testament du roi mort, & qui a été confirmé par le roi régnant* (c'étoit Charles-Quint)... » Mais Ferdinand » (lui dirent-ils) simple administra» teur du royaume, pouvoit-il con» férer la qualité de régent? La » reine seule a ce droit » (cette princesse douairiere de Philippe I, étoit devenue imbécille). — *Eh bien* (dit Ximenès, en les faisant approcher d'un balcon d'où on voyoit une batterie de canons, dont il fit faire une furieuse décharge) *voilà les pouvoirs avec lesquels je gouverne & je gouvernerai.* Les mécontens députerent en Flandre où étoit Charles-Quint, pour se plaindre du régent. Ximenès, pour toute justification, demande au roi des pouvoirs sans bornes, & les obtient. Il ne s'en servit que pour le bien public, pour la paix & la sécurité du royaume. L'usage d'Espagne n'étoit point d'entretenir des troupes en tems de paix. Ximenès, pour contenir les grands & la noblesse, permit à la bourgeoisie de porter les armes, de faire des compagnies, & l'exercice les jours de fête, & lui accorda de grands privileges. Ainsi, sans tirer un seul laboureur de la charrue, il eut une armée de 30,000 hommes. Il retrancha les pensions & les officiers inutiles, retira tout ce qui avoit été usurpé ou aliéné du domaine royal, & fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'état, & fit des établissemens utiles. Tandis qu'il travailloit pour la gloire de sa patrie, il fut empoisonné, à ce qu'on croit, en mangeant un pâté de truites. On soupçonna les ministres flamands d'avoir fait le coup; mais l'accusation est trop grave pour être crue sans des preuves positives. Ximenès traîna pendant deux mois une vie languissante, & mourut en 1517, disgracié, à l'âge de 81 ans, avec la réputation de plus grand homme & du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Aussi habile que le roi Ferdinand dans l'art de gouverner les hommes, il le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie, que tous les rois qui avoient gouverné. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu & du mérite, il ne conçut & n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolede, il employa près de 20 millions pour les besoins de l'état & du peuple. Personne n'ignore qu'il forma dans sa ville archiépiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que Louis XIV a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse (Saint-Cyr). Ximenès fonda l'université d'Alcala, & fit imprimer dans cette ville la *Bible Polyglotte*,

vement du 4e siecle. Il n'est connu que par ses *Ephésiaques*, roman grec en 5 livres, qui contient les amours d'Abrocôme & d'Anthia. Ce Roman a été imprimé en grec & en latin, à Londres en 1726, in-4°; & M. Jourdan de Marseille en a donné une Traduction françoise en 1748, in-12. Il fut long-tems inconnu, & on le découvrit enfin chez les Bénédictins de Florence. Le sentiment y est assez bien rendu; mais le tissu des aventures n'est pas toujours bien ourdi.

XÉNOPHON, médecin de l'empereur Claude, natif de l'isle de Cos, se disoit de la race des Asclépiades. Il fut si avant dans la faveur de ce prince, que Claude, après avoir fait en plein sénat l'éloge d'Esculape & de ses descendans, dit que « le savoir & la naissance de Xénophon méritoient que les habitans de Cos fussent, en sa considération, exempts de tous les impôts; » ce qui leur fut accordé. Xénophon, par une horrible ingratitude, se laissa gagner par Agrippine, épouse de Claude, & hâta, dit-on, la mort de l'empereur, en lui mettant dans le gosier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison très-prompt. D'autres disent que cette femme empoisonna son mari avec des champignons.

XERCÈS, *ou plutôt* XERXÈS *Ier*, 5e roi de Perse, & second fils de Darius Hystaspes, succéda à ce prince l'an 485 avant J. C. Il fut préféré à Artabazane, son aîné, né d'Amcasysse, fille d'un seigneur persan, nommé Gobrias, parce que celui-ci avoit vu le jour dans le tems que Darius n'étoit qu'un homme privé, au lieu que Xercès fut mis au monde par sa mere Atossa, petite-fille de Cyrus, lorsque Darius étoit roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son pere avoit faits contre l'Egypte. Il la réduisit sous sa puissance, & y laissa son frere Achemene pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, & une flotte de 1000 voiles. Il jeta un pont sur le détroit de l'Hellespont, & fit percer l'isthme du Mont-Athos. Mais étant arrivé au détroit des Thermopyles, Léonidas, roi de Sparte, avec 300 Lacédémoniens seulement, lui en disputa long-tems le passage, & s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage d'une multitude de Perses. Les Athéniens gagnerent ensuite sur Xercès la fameuse bataille navale de Salamine, & cette perte fut suivie de divers naufrages des Perses. Xercès, contraint de se retirer dans ses états, laissa dans la Grece Mardonius son général, avec le reste de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avoit essuyées dans ces différentes expéditions, il s'abandonna aux charmes du luxe & de la mollesse. Artaban, Hyrcanien de naissance & capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, & ayant gagné son grand-chambellan, le tua pendant son sommeil, l'an 465 avant J. C. Xercès n'avoit que l'extérieur & l'appareil de la puissance; il manquoit de ces qualités personnelles qui rendent les rois vraiment puissans. Maître du plus vaste empire qui fût alors sur la terre, chef d'armées innombrables, il se regardoit comme le souverain de la nature. Il prétendoit maîtriser & punir les élémens; mais il vit ses forces & son orgueil se briser contre une poignée d'hommes; suivant la marche ordinaire de la Providence, qui pour confondre l'orgueil des hommes, détruit les grandes choses par les petites. Quoiqu'égaré par la vanité, le faste & la manie des conquêtes, il avoit du sentiment, & son esprit s'ouvroit quelquefois à des réflexions salutaires. Un jour qu'il regarda d'un lieu élevé l'ar-

mée immense qu'il avoit à ses ordres, il ne put retenir ses larmes; & comme on lui demanda la cause d'une tristesse produite par un aspect qui auroit dû faire naître la satisfaction & l'espérance, il avoua qu'il s'occupoit de la pensée de la mort, qui dans peu d'années auroit moissonné cette multitude innombrable, de maniere à n'en pas laisser un seul individu. S Jerôme en étendant cette réflexion sur le monde entier, sur les événemens divers qui l'agitent, le détruisent & le réforment, en fait un tableau vaste & magnifique, plein d'une philosophie sombre & sublime (*Epist. ad Heliod. Epitaph. Nepotiani*). Artaxercès Longuemain lui succéda.

XERCÈS II, roi de Perse après son pere Artaxercès Longuemain, l'an 425 avant J. C., fut assassiné un an après par son frere Sogdien, qui s'empara du trône. Xercès n'avoit tenu le sceptre que d'une main foible.

XILANDER, *voy.* XYLANDER.

XIMENÈS, (Roderic) navarrois, archevêque de Tolede, vint en 1247 à Lyon, pour défendre devant le pape Innocent IX, au concile général, les droits & les privileges de son église, contre l'archevêque de Compostelle, qui prétendoit la primatie sur les églises d'Espagne, parce que son église etoit conserver le corps de S. Jacques, apôtre des Espagnes; mais elle fut adjugée à l'archevêque de Tolede. Il mourut sur le Rhône, en s'en retournant. On lui doit une *Histoire d'Espagne*, divisée en neuf livres, que nous avons dans le Recueil des Historiens de ce royaume, avec des remarques du P. André Schott. Elle manque d'exactitude & de critique.

XIMENÈS, (François) né à Torrelaguna, dans la vieille Castille, en 1437, d'un simple commis aux décimes, & selon Fléchier à Villalvar, dans le diocese de Tolede, d'Alfonse de Cisneros Ximenès, procureur de la jurisdiction de Torrelaguna, fit ses études à Alcala & à Salamanque; delà il se rendit à Rome; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une Bulle pour le premier bénéfice qui vaqueroit. L'archevêque de Tolede le lui refusa, mais Ximenès s'étant mis en possession du bénéfice, le prélat eut recours à la voie de fait, & le fit mettre en prison dans la tour d'Uzéda. Un prêtre, qui y étoit détenu, & qui sans doute voyoit quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune-homme, lui prédit qu'il seroit un jour archevêque de Tolede. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocese de Signença, & le cardinal Gonsalez de Mendoza, qui en étoit évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenès, dégoûté du monde, entra quelque tems après chez les Cordeliers de Tolede, & fit ses vœux. Ses talens lui procurant une foule de visites, il se retira dans une solitude nommée *Castanel*, & s'y livra à l'étude des langues orientales & de la théologie. Ses supérieurs l'en tirerent pour le consacrer à la direction & à la chaire. La reine Isabelle, qui l'avoit choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevêché de Tolede en 1495. Ximenès ne l'accepta qu'après un ordre exprès du pape, en 1498. Sa vie ne fut plus dès ce moment qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigens; il les écoutoit avec bonté, lisoit leurs requêtes, & les soulageoit avec une charité libérale. Il visita les églises, les colleges, les hôpitaux, & employa ses revenus à les réparer & à les orner. Il purgea son diocese des usuriers & des lieux de débauches, cassa les juges qui remplissoient mal leurs charges, & mit en leur place des personnes dont il connoissoit l'intégrité & le dé-

poëme des *Nuits*, traduits en françois avec tant de force & d'élégance par M. le Tourneur, à Paris, chez le Jai, 2 vol. in-8° & in-12, 1769; & dont on a quelques imitations en beaux vers françois par Colardeau. Cet ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On ne sauroit trop admirer le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées; & sur-tout la force irrésistible de raison, avec laquelle il établit la grande & consolante vérité de l'immortalité de l'ame. Vainement l'abbé Remi & M. Clément ont exercé une froide critique sur cet ouvrage justement admiré. Il faut convenir cependant que le faux bel-esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent quelquefois les beautés que ce génie sublime a répandues dans ses *Nuits*. On a de lui d'autres productions poétiques: trois Drames, *Busiris*, *la Vangeance*, & *les Freres* (Demetrius & Persée); des Satyres, des Poésies morales, Dublin 1764, dont M. le Tourneur nous a donné également la traduction (Paris 1770, 2 vol. in-8° & in-12) sous le titre d'*Œuvres diverses* du docteur Young, qui font la suite de ses *Nuits*. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytérale de Wettwin. Comme chrétien & comme ecclésiastique, il se montra toujours sous un jour propre à inspirer le respect. Il fut un modele de piété. Il aimoit les hommes & les soulageoit; il ne haïssoit que leurs vices. Il les reprenoit avec force, & prêchoit la vertu par son exemple. On ne plaisantoit point impunément devant lui sur les mœurs ou sur la religion, & l'on connoît une Epigramme sanglante contre un poëte françois très-célebre, qui avoit pris avec lui ce ton de raillerie impie qu'il a dans tous ses ouvrages.

YRIARTE, (Don Jean d') né à l'isle Teneriffe en 1702, vint faire ses études à Paris & à Rouen, & les fit avec succès. Après s'être nourri des fruits de la littérature ancienne & moderne, il se retira à Madrid, y fut bibliothécaire du roi, membre de l'académie-royale de la langue espagnole, & interprete de la premiere secrétairerie-d'état. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Paléographie Grecque*, in-4°. II. Des *Œuvres diverses* en espagnol, Madrid 1774, 2 vol. in-4°. On y trouve des Poésies latines qui ne sont pas la partie principale de ce recueil, ni la plus distinguée. III. Le 1er vol. in-fol. du *Catalogue des Manuscrits Grecs de la Bibliotheque Royale*. IV. *Le Catalogue des Manuscrits Arabes de l'Escurial*, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1771, regretté des savans & de ses amis.

YSE, (Alexandre de) de Grenoble, professeur protestant de théologie à Die en Dauphiné, sous Louis XIV, fut privé de sa chaire pour avoir paru pencher vers l'ancienne religion, dans un Discours qu'il composa pour réunir les Protestans & les Catholiques. Il se retira dans le Piémont, où il mourut. On lui attribue : *Proposition pour la réunion des deux Religions en France*, 1677, in-4°.

YVAN, (Antoine) naquit à Rians, petite ville de Provence, en 1576, d'une famille très-obscure. Après avoir fait ses études avec beaucoup de peine à cause de sa pauvreté, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, & alla demeurer à Aix. C'est-là qu'il connut Marie-Magdelene de la Trinité. Il fonda avec elle, en 1637, l'Ordre des religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde, dont il fut le premier directeur & le premier confesseur. Cet homme apostolique joignit aux travaux d'un ministre de l'Evangile, les austérités d'une anachorete. Il contribua beaucoup à la réformation des mœurs par ses

Sermons, & sur-tout par ses exemples. Sa modestie étoit telle, qu'il ne voulut jamais garder aucun bénéfice. Ce saint homme mourut en 1653. On a de lui : I. Des *Lettres*. II. Un livre de piété, intitulé : *Conduite à la Perfection Chrétienne*. III. Quelques autres ouvrages, qui donnent une foible idée de ses talens littéraires. *Voyez* sa *Vie* par Gilles Goudon, Paris 1662, in-4°; & une autre par le P. Léon, carme, 1654, in-12.

YVAN-BERUDA, (Don Martin) grand-maître d'Alcantara, vers la fin du 14e siecle, étoit portugais. Il prit beaucoup de part aux guerres d'Espagne, & se montra toujours zélé pour le parti de la Castille. Vers l'an 1394, trompé par un hermite visionnaire, nommé *Jean Sago*, il se crut destiné de Dieu pour faire la conquête de la Grenade; & sur cette folle imagination, il fit une irruption dans le royaume Il fut défait & tué sur la place, avec un grand nombre de gens de condition, trompés comme lui.

YVEL, (Jean) *voyez* JEWEL.

YVES, (S.) naquit à Kermartin, à un quart de lieue de Treguier, en 1253, d'une famille noble. Il étudia à Paris en philosophie, en théologie & en droit-canon, & alla ensuite faire ses études de droit-civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un pieux & savant religieux, & devint, peu de tems après, official du diocese de cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse & de désintéressement, que l'évêque de Treguier le rappella, le fit son official, & le chargea de la cure de Tresdrets, puis de celle de Lohanec. S. Yves s'y montra un pasteur zélé & un bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carriere en 1303, à 50 ans, & fut canonisé par Clément VI en 1347. Les gens de loi, & particuliérement les avocats, le regardent comme leur patron.

YVES DE PARIS, né dans cette ville, y exerça d'abord la fonction d'avocat. Détrompé des vains plaisirs du siecle, il se fit capucin, & se consacra à la conversion des pécheurs & des hérétiques. Après avoir rempli pendant 60 ans cette noble & pénible carriere, il mourut en 1678, à 85 ans. Le Pere Yves avoit plus de zele que de lumieres. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont le style est fort guindé, & quelques autres productions qui firent du bruit dans le tems : I. *Heureux succès de la piété, & triomphe de la vie religieuse*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur éleve le clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. II. On lui attribue l'*Astrologiæ novæ Methodus*, sous le nom d'*Allæus*, arabe chrétien, Rennes 1654, in-fol. III. *Fatum Universi*, sous le même nom & même date. IV. Enfin une Dissertation sur le livre *du Destin*, 1655, in-fol. Tous ces écrits sont pleins d'idées bizarres & quelquefois extravagantes. Il prédit dans le second Traité une grande désolation en Angleterre pour l'année 1756. Cette vaine prédiction se trouve dans l'édition de 1654, qui est rare. Il y a des corrections & des retranchemens dans les éditions suivantes, faites sur les plaintes des puissances maltraitées en cet ouvrage.

YVES, *voyez* SAINT-YVES.

YVES DE CHARTRES, *voy.* IVES.

YVETAUX, *voyez* IVETEAUX.

YVON, (Pierre) étoit de Montauban en Languedoc, où le visionnaire Labadie avoit été ministre de l'église prétendue-réformée. Il le suivit en Zélande, & se trouva à Middelbourg dans le tems que cet insensé y étoit ministre. Celui-ci ayant été chassé de cette église, se retira en Hollande, où Yvon le suivit. Après la mort de Labadie, il fut chef des Labadistes, & s'établit à Wiewert en Frise. Il

qui a servi de modèle à tant d'autres (*voyez* JAY & WALTON). Elle fut commencée (pour l'impression) en 1514, & achevée en 1517, en 6 vol. in-fol. & en 4 langues. Elle est fort rare. On y trouve le texte hébreu, tel que les Juifs le lisent; la Version grecque des Septante; la Version latine de S. Jerôme, que nous appellons *Vulgate*; & la Paraphrase Chaldaïque d'Onkelos sur les 5 livres de Moyse seulement. On y travailla pendant plus de 12 ans, car elle fut commencée dès l'an 1502; Ximenès s'y appliqua lui-même avec beaucoup de soin & en fit la dépense. Il acheta sept exemplaires en hébreu 400 écus, & donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs & latins. Il fit encore imprimer le *Missel* & le *Bréviaire* mosarabe, dirigés par Ortiz (*voyez* ce mot) & pour conserver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'église métropolitaine de Tolede, y fonda des chanoines & des clercs, qui célébroient journellement l'office en cette langue. Quoique Ximenès écrasât l'orgueil des grands, il savoit fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui vouloient qu'on recherchât les auteurs de quelques discours qui avoient été tenus contre lui: » Que » lorsqu'on étoit élevé en dignité, » & qu'on n'avoit rien à se re- » procher, on devoit laisser aux in- » férieurs la misérable consolation » de venger leurs chagrins par des » paroles ». Quand il avoit abattu ses ennemis & forcé à lui demander grace, il les recevoit avec une générosité héroïque & adoucissoit tant qu'il pouvoit les désagrémens de l'humiliation où ils étoient réduits. » Sa sévérité (dit Fléchier) » étoit accompagnée d'une pro- » bité constante, égale, incorrup- » tible; d'un amour tendre pour » le peuple, & de cette qualité » si rare, & pourtant si néces- » saire à tous ceux qui gouver- » nent, que l'Ecriture appelle » la *faim & la soif de la jus- » tice* ». Son zele pour la foi étoit aussi vif que ferme, constant & éclairé. Ceux qui lui ont fait un crime de s'être opposé à la réforme de l'inquisition, n'ont sans doute pas comparé les rigueurs de ce tribunal avec les massacres qui durant deux siecles ont désolé tous les pays où il n'étoit point établi (*voyez* ISABELLE de Castille, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, &c). Gomez de Castro & Antoine Sanderus ont écrit la *Vie* de ce cardinal en latin; Eugene de Roblez, Marc de Lisbonne & Antoine d'Uza en espagnol; Barthelemi Cimarelli & Jerôme Garimberti en italien. Marsollier & Fléchier l'ont donnée en françois; l'une & l'autre sont bien écrites, intéressantes, exactes, & prouvent combien la politique, inspirée par la religion, est supérieure aux artifices & aux petitesses de la politique humaine.

XIMENÈS, (Sébastien) habile jurisconsulte espagnol, mort vers 1600, s'est fait un nom par un bon ouvrage sur l'un & l'autre droit, sous ce titre: *Concordantiæ utriusque Juris*, à Tolede 1596 & 1619, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est estimé. Le second vol. qui n'est pas de Ximenès, est le moins commun.

XIMENÈS, (Joseph-Albert) espagnol, né en 1719 d'une famille noble, se fit carme en 1734, enseigna dans son ordre la théologie, & fut fait docteur en 1760. Il ne se distingua pas moins par ses talens pour la chaire. Il fut ensuite nommé théologien du nonce en Espagne. Ayant rempli différens emplois distingués dans son ordre, il en fut nommé prieur-général en 1768, & mourut dans l'exercice de cette charge l'an 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des*

Carmes, in-fol. Dans l'un il a recueilli les Bulles & anciens monumens omis dans les volumes précédens ; dans l'autre il a inséré les Brefs, Bulles, &c, depuis 1718 jusqu'en 1768.

XISITHRUS *ou* XISUTHRUS : Ayant été averti par Saturne d'un déluge qui devoit inonder toute la terre, il construisit un grand vaisseau, par le moyen duquel il en fut garanti avec sa famille. Quand il sortit de ce vaisseau, il disparut & fut mis au rang des dieux. C'est l'histoire de Noé, défigurée, comme presque tous les événemens des livres saints, devenus la base de la mythologie. *Voyez* LAVAUR, OPHIONÉE, &c.

XISTE, *voyez* SIXTE.

XYLANDER, (Guillaume) né à Ausbourg en 1532, se fit une réputation par son savoir. Il obtint une chaire de professeur en grec à Heidelberg. Son extrême pauvreté & sa grande application à l'étude lui firent contracter une maladie, dont il mourut à Heidelberg en 1576, à 44 ans. On a de lui une Traduction latine de *Dion Cassius*, de *Marc-Aurele*, &c, & un grand nombre d'autres ouvrages fort inexacts, parce qu'il écrivoit pour vivre.

XYPHILIN, (Jean) de Trébisonde, fut élevé dans un monastere. Sa piété & son savoir lui obtinrent le patriarchat de Constantinople en 1064. Il mourut en 1075, & laissa un neveu qui portoit son nom. C'est de ce dernier que nous avons un *Abrégé de l'Histoire* de Dion Cassius, en grec, Paris 1592, in-fol. traduit en françois par le président Cousin. Cet Abrégé commence au 34e livre, & au tems de Pompée. Il est assez bien fait ; mais le style manque de pureté & d'élégance. Xyphilin, l'oncle, n'a laissé qu'un *Sermon*, dans la *Bibliotheque des Peres*.

Y

YAO, empereur de la Chine, monta, dit-on, sur le trône l'an 2357 avant J. C. & eut Chun pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur législateur, & le modele des princes & des hommes. On prétend que c'est à Yao que l'histoire de la Chine commence à être certaine ; & que tout ce qui précede ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire ; car il n'y a de certain dans l'histoire, que ce qui nous est transmis par des écrits & par des monumens. Or les écrits & les monumens chinois ne remontent, tout au plus, qu'à l'an 800 ou même qu'à l'an 434, avant J. C. *Voyez* MAILLA.

YOUNG, (Edouard) poëte anglois, naquit en 1684, à Up-Ham dans le comté de Hampt, où son pere étoit recteur. Après avoir étudié en droit, science pour laquelle il avoit très-peu de goût, il se tourna du côté de la théologie & de la morale, & réussit beaucoup mieux. Il prit les ordres, fut nommé chapelain du roi, & ensuite curé de Welwin, dans le Herfordshire. Sa vie fut fort occupée & assez triste. Il se maria en 1731 avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lée. Elle avoit deux enfans, qui moururent, ainsi que leur mere, vers 1741. Un fils unique consola Young de ses pertes ; mais il ne le retira pas de cette profonde mélancolie, dont les accès nous ont valu son beau

eut en effet son partage dans le pays qui s'étend depuis la Mer de Galilée à l'Orient, jusqu'à la Mer Méditerranée à l'Occident.

ZACAGNI, (Laurent-Alexandre) critique & littérateur italien, mort à Rome vers 1720, eut un goût décidé pour l'étude ecclésiastique. Il entra de bonne heure dans les ordres, qui, en le débarrassant des soins du siecle, lui laissoient plus de loisir pour vaquer à l'étude. Il regarda les langues comme un moyen pour réussir, les apprit, & ayant fait connoître son érudition par quelques ouvrages, il fut placé en qualité de garde dans la bibliotheque vaticane. Cet emploi le mit à portée de déterrer plusieurs monumens ecclésiastiques, dont il publia le recueil sous ce titre : *Collectanea Monumentorum veterum Ecclesiæ Græcæ & Latinæ*, in-4°, Rome 1698.

ZACCHIAS, (Paul) médecin du pape Innocent X, mort à Rome sa patrie en 1659, à 75 ans, cultiva les belles-lettres, la poésie, la musique, la peinture & toutes les sciences. La variété de ses connoissances ne nuisit point à son application à la médecine. On a de lui : I. Un livre intitulé : *Quæstiones Medico-Legales*, dont il y eut plusieurs éditions, entr'autres à Lyon 1726, in-folio, à Venise 1737, à Nuremberg 1726, avec des additions insérées entre des crochets, qui rendent la lecture du texte difficile. Cet ouvrage, trop diffus, offre beaucoup d'érudition, de jugement & de solidité ; & il est nécessaire aux théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience. II. Un Traité en italien, intitulé : *La Vie Quadragésimale*, Rome 1673, in-8°. Ce livre roule sur les dispenses de l'abstinence du carême. III. *Trois Livres*, en italien, *sur les Maladies hypocondriaques*, &c, Venise 1663, in-4°.

ZACHARIE, fils de Jéroboam II roi d'Israël, succéda à son pere l'an 773 avant J. C., après une anarchie de 11 ans ; mais son regne ne dura que six mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ses peres, Sellum, fils de Jabès, conspira contre lui, le tua à la vue du peuple, & prit sa place.

ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs & de Jocabet, fille de Joram roi de Juda, succéda à son pere dans la souveraine sacrificature. Il fut imitateur du zele que cet illustre pontife avoit pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce saint homme, qui par sa piété & sa fermeté avoit contenu Joas dans son devoir, ce prince, séduit par les discours flatteurs de ses courtisans, consentit au rétablissement de l'idolâtrie. Zacharie, rempli de l'Esprit Divin, voulut s'opposer à ce culte sacrilege ; mais le peuple, excité par Joas lui-même, l'assomma à coups de pierres.

ZACHARIE, l'un des 12 Petits Prophetes, fils de Barachias & petit-fils d'Addo, fut envoyé de Dieu en même tems qu'Aggée pour encourager les Juifs à rebâtir le temple, & ce fut la 12e année du regne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 520 avant J. C. On ignore le tems & le lieu de la naissance de Zacharie. Le silence de l'Ecriture sur ces deux points, rend suspect tout ce que les commentateurs en disent. La prophétie de Zacharie est divisée en 14 chapitres, & ce qu'il dit touchant le Messie est si clair, qu'il en parle en évangéliste plutôt qu'en prophete : *Exulta satis filia Sion, jubila, filia Jerusalem : Ecce Rex tuus veniet tibi, justus & Salvator ; ipse pauper, & ascendens super asinam & super pullum filium asinæ.* — Il ne faut pas le confondre avec ZACHARIE, prophete de Juda, qui fut le guide d'Osias ou Azarias. Pendant la vie de ce prophete qui mourut quatre ou cinq ans avant ce prince, Osias ne s'écarta point de ses sages conseils.

ZACHARIE, prêtre de la famille d'Abia, étoit époux de Ste Elisabeth, cousine de la Ste Vierge. Ils n'avoient point eu d'enfans, quoique déja avancés en âge; mais un jour que Zacharie faisoit ses fonctions au Temple, un ange lui apparut, & lui annonça qu'il auroit un fils. Comme il faisoit difficulté de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité, il alloit devenir muet, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisoit de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, & il se servit du prodige qui s'opéroit en lui pour chanter le sublime Cantique *Benedictus*. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du pere de Jean-Baptiste. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie & sur sa mort, sont tirées de sources peu pures. Quelques interpretes prétendent que c'est de lui que parle le Sauveur au chapitre 23 de S. Matthieu, où il s'agit d'un Zacharie, fils de Barachias, tué par les Juifs: opinion fondée sur ce que J. C. paroît avoir en vue un fait récent; mais comme le reste du récit évangélique ne sert point à l'éclaircir, qu'il n'y est pas fait mention de la mort de ce dernier Zacharie, ni du nom de son pere, il est impossible de rien décider là-dessus.

ZACHARIE, (S.) grec de naissance, monta sur la chaire de S. Pierre après Gregoire III, en 741. Il célébra divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique. Il racheta beaucoup d'esclaves, que des marchands vénitiens vouloient mener en Afrique, pour les vendre aux infideles, & établit une distribution d'aumônes aux pauvres & aux malades. Son amour pour le clergé & le peuple romain étoit si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitoient alors l'Italie. Il fit un voyage vers Luitprand, roi des Lombards, & un autre vers Rachis, un de ses successeurs; son éloquence & son courage obtinrent de ces princes tout ce qu'il voulut. Ce pontife mourut le 14 mars 752, & fut pleuré comme un pere. Sa clémence étoit telle, qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avoient le plus persécuté avant son pontificat. Nous avons de lui: I. Des *Epîtres*. II. Quelques *Décrets*. III. Une *Traduction* de latin en grec des *Dialogues* de S. Gregoire, dont la plus belle & la plus ample édition est celle de Canisius, avec des notes utiles. *Voyez* CHILDERIC III, VIRGILE de Saltzbourg.

ZACHARIE, de Goldsborough, village d'Angleterre, chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés à Laon, florissoit l'an 1157, & a donné *quatre Livres de Commentaires* sur *Monotessaron*, ou *Concorde des Evangélistes* d'Ammonius d'Aléxandrie, Cologne 1535, in-folio, & dans la *Bibliotheque des Peres*.

ZACHARIE DE LISIEUX, capucin, mort en 1661, âgé de 79 ans, est auteur de quelques Traités, moitié moraux, moitié satyriques, qui prouvent que les écrivains latins lui étoient familiers. Trois entr'autres de ces productions sont fort connues. I. *Sæculi Genius*, imprimé plusieurs fois. II. *Gyges Gallus*. Dans l'un & l'autre, le P. Zacharie a pris le nom de *Petrus Firmianus*. Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1658, in-4°, avec un autre écrit de lui, intitulé: *Somnia Sapientis*. En 1739, un allemand, nommé *Gabriel Leibkit*, épris des beautés du *Gyges Gallus*, le fit réimprimer avec des notes, à Ratisbonne, in-8°. L'éditeur le regarde dans la préface comme un chef-d'œuvre de bon-sens, de jugement & de latinité. On sent que cet éloge est un peu outré. On a encore de lui, *Relation du pays de Jansénie*, Paris 1660, in-8°. Il y a dans ce livre quelques

y prêcha à son petit troupeau, & devint sur la fin de ses jours seigneur de ce village. On ignore l'année de sa mort. Il laissa plusieurs ouvrages remplis de son fanatisme, & dont aucun ne mérite d'être cité.

Z

ZABARELLA, (François) DE ZABARELLIS, plus connu sous le nom de *Cardinal de Florence*, étudia à Bologne le droit-canonique, qu'il professa à Padoue sa patrie. Cette ville, assiégée par les Vénitiens en 1406, députa Zabarella au roi de France, pour lui demander du secours; mais il ne put pas en obtenir. De Padoue il passa à Florence. Le succès avec lequel il professa le droit, le fit élire archevêque; mais le pape prévint cette élection, & Zabarella demeura simple particulier, jusqu'à ce que Jean XXIII l'appella à sa cour. Ce pontife lui donna ce même archevêché, l'honora de la pourpre, & l'envoya en 1413 vers l'empereur Sigismond, qui demandoit la convocation d'un concile. On convint qu'il se tiendroit à Constance. Le cardinal de Florence signala son zele & ses lumieres dans cette assemblée, dont il fut un des plus illustres membres. On croit que, s'il eût vécu jusqu'à l'élection d'un pape, on auroit jeté les yeux sur lui; mais il mourut dans le cours du concile en 1417, à 78 ans, un mois & demi avant l'élection de Martin V. L'empereur & tout le concile assisterent à ses funérailles, & le Pogge prononça son oraison funebre. On a de Zabarella: I. Des *Commentaires sur les Décrétales* & sur les *Clémentines*, en 6 vol. in-fol. II. Des *Conseils* en un vol. III. Des *Harangues* & des *Lettres* en un vol. in-fol. IV. Un Traité *De Horis canonicis*. V. *De Felicitate libri tres*. VI. *Varia Legum repetitiones*. VII. *Opuscula de Artibus liberalibus*. VIII. *De natura Rerum diversarum*. IX. *Commentarii in naturalem & moralem Philosophiam*. X. *Historiæ sui temporis*. XI. *Acta in conciliis Pisano & Constantiensi*. XII. Des Notes sur l'*Ancien* & le *Nouveau-Testament*. XIII. Un *Traité du Schisme*, 1565, in-folio. Les Protestans ont souvent fait imprimer ce Traité du Schisme, parce que Zabarella y parle avec beaucoup de liberté des papes & de la cour de Rome; & c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'*Index*. Il attribue tous les maux de l'église de son tems à la cessation des conciles, & ce dernier désordre aux papes; deux assertions qu'il n'est point aisé de bien prouver.

ZABARELLA, (Barthélemi) neveu du précédent, professa le droit-canon à Padoue avec beaucoup de réputation. Il fut ensuite archevêque de Florence, & référendaire de l'église sous le pape Eugene IV. Il mourut en 1442, à 46 ans, avec une grande réputation de savoir & de piété.

ZABARELLA, (Jacques) fils du précédent, vit le jour à Padoue en 1533, & y mourut en 1589, à 56 ans. Il acquit une connoissance profonde de la physique & de la morale d'Aristote, & devint professeur de philosophie à Padoue en 1564. Il refusa les offres que Sigismond, roi de Pologne, lui fit pour l'attirer dans son royaume. On a de Zabarella des *Commentaires* sur

Aristote, qu'on range dans l'ordre suivant : *Logica*, 1597, in-folio ; *de Animâ*, 1606, in-folio ; *Physica*, 1601, in-folio ; *de Rebus naturalibus*, 1594, in-4°. Zaborella soutient dans ces Commentaires, mais plus particuliérement dans un petit Traité *De inventione æterni Motoris*, qui fait partie de ses Œuvres, Francfort 1618, in-4°, que, par les principes d'Aristote, on ne peut pas donner de preuves de l'immortalité de l'ame (*voyez* POMPONACE & ORREGIUS). Son esprit étoit capable de débrouiller les grandes difficultés, & de comprendre les questions les plus obscures ; mais il donnoit souvent dans le faux, & on ne peut excuser sa passion pour l'astrologie & sa manie de tirer des horoscopes.

ZABATHAI-SCEVI ou SABATEI-SEVI, né à Smyrne en 1626, du courier juif de la factorerie angloise, fut élevé avec soin. La lecture de l'Ecriture-Sainte lui fit naître des idées singulieres ; il abusa de quelques passages mal interprétés, pour se persuader qu'il étoit le libérateur promis à sa nation depuis tant de siecles. Il étoit d'une figure avantageuse, savant, éloquent, affectant la modestie, recommandant la justice, & citant à propos les livres saints pour insinuer l'opinion qu'il vouloit répandre. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les Rabbins ; delà il se rendit à Jerusalem où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'envoyerent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs freres. En passant par Gaza, il trouva un juif nommé *Nathan*, homme de quelque considération, qui en imposa au peuple & fit reconnoître Zabathei vrai Messie & roi des Hébreux. On prétend qu'il fit alors dresser deux trônes, un pour lui & l'autre pour son épouse favorite ; qu'il prit le nom de Roi des rois, & qu'il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman. Le grand-visir Achmet Cuprogli, craignant que cette folie n'eût des suites, le fit arrêter en 1666 & mettre en prison aux Dardanelles. Le grand-seigneur voulut le voir, & après l'avoir interrogé, il lui dit « qu'il alloit le faire attacher tout » nud à un pôteau pour servir de » but à ses plus habiles archers ; & » que si son corps étoit impéné» trable à leurs fleches, il recon» noîtroit sa qualité de messie & » embrasseroit le judaïsme ». Zabathei n'osant s'exposer à une pareille épreuve, avoua son imposture & se fit mahométan. Son changement de religion lui procura des honneurs & une pension ; mais le sultan ayant appris qu'il ne laissoit pas de faire, quoique musulman, des fêtes avec les Juifs, le fit conduire au château de Dulcigno sur les côtes d'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676, à 50 ans. L'auteur du fameux *Dictionnaire Philosophique* dit, que Zabathei est le dernier faux messie qui ait paru. Il auroit dû dire, que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit ; car on vit après lui un autre imposteur de ce genre dans le dernier siecle, & on en a vu même dans celui-ci. Cette longue chaîne d'illusions montre l'évidence des prophéties touchant un messie attendu par les Juifs, en même-tems qu'elle prouve qu'il est bien réellement venu. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossi, écrit en italien : *De l'attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme 1774.

ZABULON, 6e fils de Jacob & de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J.C. Jacob, donnant au lit de la mort sa derniere bénédiction à ses enfans, dit à Zabulon, qu'*il habiteroit sur le bord de la mer & dans le port des vaisseaux, & qu'il s'étendroit jusqu'à Sidon*. La tribu de Zabulon

dez au contrat ? » Qu'il n'avoit » qu'à lui donner celle de sei- » gneur de dix-sept cens mille » écus ». Ce trait a été fort heureusement copié par Destouches dans sa Comédie du *Glorieux*. Zamet faisoit un usage magnifique de ses richesses ; il avoit les premiers seigneurs de la cour à sa table, & Henri IV même mangeoit quelquefois chez lui.

ZAMOLXIS, esclave de Pythagore, Gete de nation, accompagna son maître en Egypte. Après avoir appris les coutumes des Egyptiens, il revint dans son pays, & y répandit sa doctrine parmi les Getes & les Thraces. Pour leur faire croire ce qu'il leur avoit prêché, il se bâtit une maison souterreine, dans laquelle il se cacha pendant 3 ans. On le croyoit mort ; il réparut la 4e année. Les Thraces crurent apparemment qu'il étoit ressuscité, & ils n'oserent douter de tout ce qu'il leur avoit dit. Hérodote fait vivre Zamolxis avant Pythagore ; les auteurs se contredisent sur l'histoire de ce philosophe, qui paroît un peu fabuleuse, & qui de quelque maniere qu'on l'envisage, ne présente que les traits d'un charlatan.

ZAMORA, (Gaspar) qui a donné une bonne édition de la *Concordance de la Bible*, Rouen 1627, in-fol. est plus connu par cette édition, que par les particularités de sa vie.

ZAMORA, *voyez* ALFONSE & SANCIO.

ZAMOSKI, (Jean) fils de Stanislas, castelan de Chelm, ville de la Russie Rouge, homme d'un grand mérite, fut élevé avec soin par son pere, envoyé à Paris & ensuite à Padoue. Il y parut avec tant de distinction, qu'il fut élu recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses livres du *Sénat Romain* & du *Sénateur parfait*. De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'état, & fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. Etienne Battori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa niece en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, & peu après général de ses armées. Zamoski remplit ces emplois en grand capitaine & en habile ministre. Il réprima l'arrogance de Basilide, czar de Moscovie, délivra la Poléfie, la Voléfie & la Livonie, du joug de ce redoutable voisin, lui fit une rude guerre, & assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. Etienne Battori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs polonois voulurent déférer la couronne à Zamoski ; mais il la refusa, & fit élire Sigismond prince de Suede, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de *Défenseur de la Patrie*, de *Protecteur des Sciences*, & plus encore *de la Religion*, dont il fut le plus ferme appui, en s'opposant de toutes les manieres aux nouvelles sectes qui infestoient sa patrie. Il établit plusieurs colleges, y attira par des pensions les plus savans hommes de l'Europe, & fonda lui-même une université dans la ville qu'il fit bâtir & qui porte son nom.

ZAMPIERI, peintre célebre, *voyez* DOMINIQUIN.

ZAMPINI, (Matthieu) jurisconsulte italien, mais établi en France depuis long-tems, dédia au roi Henri III, en 1581, un ouvrage intitulé : *De Origine & de Atavis Hugonis Capeti*. L'auteur prétend y montrer que les rois de la 3e race descendent en ligne masculine d'Arnoul, souche de la seconde, & qu'Arnoul vient en même ligne de

la tige d'où est sorti Clovis: idée qui n'a pas eu le suffrage des savans.

ZANCHIUS *ou* ZANCUS, (Basile) de Bergame, prit l'habit de chanoine-régulier. Ses connoissances dans les humanités, la philosophie & la théologie, lui mériterent la place de garde de la bibliotheque du Vatican. Après avoir exercé cet emploi avec succès, il mourut à Rome dans de grands sentimens de piété, l'an 1560. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. Des Poésies latines, qui ne sont pas dans le premier rang. On les trouve dans *Deliciæ Poetarum Italorum.* II. Un *Dictionnaire Poétique* en latin. III. Des *Questions* latines sur les livres des *Rois* & des *Paralipomenes*, Rome 1553, in-4°. Ce savant, regretté après sa mort, essuya plusieurs tracasseries, qui empoisonnerent sa vie.

ZANCHIUS, (Jerôme) né en 1516 à Alzano en Italie, entra dans la congrégation des chanoines-réguliers de Latran, à l'âge de 15 ans, & il s'y distingua. Mais Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, ayant embrassé les erreurs du Protestantisme, les communiqua à plusieurs de ses confreres. Zanchius fut du nombre: il se retira à Strasbourg en 1553, & il y enseigna l'Ecriture-Sainte & la philosophie d'Aristote. Les Protestans l'accuserent d'erreur, & l'obligerent de quitter Strasbourg en 1563. Il exerça le ministere à Chiavene, chez les Grisons, jusqu'en 1568, qu'il alla à Heidelberg, où il fut docteur & professeur en théologie. Il mourut en cette ville le 19 novembre 1590. On a de lui un *Commentaire* sur les *Epîtres* de S. Paul, à Neustadt 1595, in-folio; & un gros ouvrage contre les Anti-Trinitaires, qu'il composa à la sollicitation de Frédéric III, électeur palatin. Zanchius est auteur d'un grand nombre d'autres livres qui prouvent beaucoup d'érudition. On les a recueillis à Geneve 1613, 8 tomes in-fol. Il n'y parle de l'église romaine que comme de sa mere, prêt à y rentrer, lorsqu'elle aura réformé les abus qu'il croit s'y être glissés.

ZANNICHELLI, (Jean-Jerôme) médecin, né à Modene en 1662, voyagea dans une partie de l'Italie pour s'instruire dans son art. Il se fixa à Venise, & l'y exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1729. Dans ses momens de loisir, il parcourut les environs de cette république, examina avec soin tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, sur-tout à la botanique, & forma une riche collection en ce genre, dont il publia le catalogue sous ce titre: *Catalogus Plantarum terrestrium, marinarum*, &c, Venise 1711. On a encore de lui: I. *Promptuarium remediorum chymicorum*, 1701, in-8°. II. *De Myriophillo pelagico.* III. *Lithographia duorum montium Veronensium*, *vulgò* Monte di Boricolo & di Zoppica, 1721. IV. *De Rusco ejusque præparatione*, 1727, in-8°. V. *Opuscula Botanica*, Venise 1730, in-4°. VI. *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Venise*, 1731, in-fol. en italien, avec figures, qui ne sont pas assez exactes. Cette Histoire laisse encore beaucoup à desirer. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils Jean-Jacques, qui a suivi la route que son pere lui avoit tracée; il a donné une édition augmentée du Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de son pere, Venise 1736, in-4°.

ZANNONI, (Jacques) né à Montecchio, au duché de Reggio, fut connu pour un des plus habiles botanistes italiens. Ses talens lui procurerent l'emploi de directeur du jardin de Bologne. Sa sagacité & ses observations lui firent découvrir,

[b]onnes plaisanteries ; il le publia [s]ous le nom de *Louis Fontaines*.

ZACHÉE, prince des Publicains, [d]emeuroit à Jéricho ; il offrit à [J]. C. de donner la moitié de son [b]ien aux pauvres, & de rendre le [q]uadruple à ceux à qui il avoit fait [t]ort. C'est à quoi les loix romaines [c]ondamnoient les Publicains con[v]aincus de concussion. Le Sauveur [q]ui vit dans cette résolution la sin[c]érité de sa conversion & la droi[t]ure de son cœur, le traita avec [b]onté, & en parla comme d'un [h]omme destiné à participer au bien[f]ait de la rédemption. L'Ecriture ne [n]ous apprend rien de plus sur Za[c]hée ; on ne sait s'il étoit Juif ou Gentil avant sa conversion.

ZACHT-LÉEVEN, (Herman) [p]eintre, né à Roterdam en 1609, [m]ort à Utrecht en 1685. Ce maître, [u]n des meilleurs paysagistes, fit des [t]ableaux très-piquans, par le choix agréable des sites, par son coloris enchanteur, par l'art avec lequel il y a représenté des lointains clairs & légers, qui semblent fuir & s'échapper à la vue. Ses dessins au crayon noir sont très-recherchés. Il eut pour éleves Jean Griffier, & Corneille Zacht-Léeven son frere, mort à Roterdam.

ZACUTUS, dit *Lusitanus*, parce qu'il étoit de Lisbonne en Portugal, où il naquit en 1575, fut élevé dans la religion chrétienne, étudia en médecine, & fut reçu docteur dans l'université de Siguenza. En 1625, le roi Philippe IV ayant ordonné de faire sortir tous les Juifs de Portugal, Zacut qui avoit cependant fait profession à l'extérieur de la religion catholique, saisi de crainte, se retira à Amsterdam où il se fit circoncire. Il mourut en 1642, à 67 ans. Nous avons de lui divers Ouvrages de Médecine en 2 vol. in-fol. à Lyon en 1649. Le 1er vol. contient six livres *De Medicorum principum historia*. On y trouve du savoir & plusieurs observations curieuses, dont les médecins peuvent profiter ; mais il y en a quelques-unes de hasardées. Cette collection n'est pas complette : on y a omis plusieurs de ses ouvrages intéressans, imprimés à Amsterdam en 1641 & 42. Il étoit arriere petit-fils d'Abraham ZACUT, né à Salamanque, qui se distingua en Portugal par son habileté dans la chronologie, dans l'histoire & dans l'astronomie, & qui est auteur du livre *Juchasin*, chronologie judaïque depuis la création jusqu'à l'an 5260 ou 1500 de l'ere vulgaire.

ZAHN, (Jean) prémontré, prévôt de la Celle, près Wurtzbourg, s'occupoit d'expériences physiques dans ses loisirs claustraux. On a de lui : I. *Specula notabilium ac mirabilium Scientiarum*, Nuremberg 1696, 3 vol. in-fol. II. *Oculus Teledioptricus*, 1702, in-fol. Il rejetoit le systême de Copernic, & étoit fort attaché aux anciennes idées. Il mourut en 1707.

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivoit l'an 500 avant J. C. Il s'est fait un nom par ses Loix, dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Une de ses Loix condamnoit à avoir les yeux crevés pour un adultere. Quelque tems après, son fils étant convaincu de ce crime, & le peuple voulant lui faire grace, Zaleucus s'y opposa. Mais à la fois bon pere & législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour éviter la moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le regne de ce législateur. On ajoute qu'il défendit le vin aux malades, sous peine de mort, à moins que le médecin ne l'ordonnât. Il fut, dit-on, si jaloux des Loix qu'il avoit établies, qu'il ordonna que « quiconque voudroit y changer quelque chose, » seroit obligé, en proposant sa

» nouvelle Loi, d'avoir la corde » au cou, afin d'être étranglé sur » le champ, au cas que la sienne » valût beaucoup mieux que l'au» tre ». Diodore de Sicile attribue la même chose à Charondas, législateur des Sybarites. Les Turiens, ancien peuple de la Grande-Bretagne, l'ont également établie parmi eux. Et chez les Perses, quand quelqu'un proposoit un projet au roi, il se tenoit sur un petit lingot d'or qui lui servoit de récompense, si son projet étoit trouvé bon; sinon, il étoit fouetté publiquement. Il seroit à souhaiter que dans un tems où les génies oisifs & tracassiers ébranlent la législation de tous les peuples, par des réformes & des innovations qui n'annoncent que confusion & désordre, de si vieilles & si sages ordonnances fussent remises dans toute leur vigueur.

ZALUSKI, (André-Chrysostome) naquit en Pologne & parcourut les Pays-Bas, la France & l'Italie; à son retour il obtint un canonicat à Cracovie, puis l'évêché de Plocsko Quelque tems après il fut nommé ambassadeur en Portugal & en Espagne. Après avoir été employé dans plusieurs affaires aussi épineuses qu'embarrassantes, il mourut évêque de Warmie & grand chancelier de Pologne en 1711, à 61 ans. Ce prélat est principalement célebre par 3 vol. in-fol. de Lettres Latines, imprimées depuis 1709 jusqu'à 1711, dans lesquelles on trouve une infinité de faits très-intéressans sur l'Histoire de Pologne & même sur celle de l'Europe.

ZAMBRI, fils de Salu & chef de la tribu de Siméon, étant entré, à la vue de tout le monde, dans une tente où étoit une femme madianite, nommée *Cozbi*, y fut suivi par Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, qui perça ces deux infames d'un seul coup.

ZAMBRI, officier du roi Ela, commandoit la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvoit à Thersa, dans la maison du gouverneur, & s'empara du royaume l'an 928 avant J. C. Dieu, qui l'avoit choisi pour être l'instrument de sa vengeance, se servit de son ministere pour exterminer tout ce qui restoit de la famille de ce roi. Zambri ne jouit pas long-tems du fruit de sa révolte & de sa trahison. Sept jours après son usurpation, l'armée d'Israël établit pour roi Amri, & vint assiéger Zambri dans la ville de Thersa. Cet usurpateur se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, & mourut dans ses iniquités.

ZAMET, (Sébastien) riche financier sous le regne de Henri IV, étoit de Lucques en Italie. Il fut d'abord le confident du duc de Mayenne; mais il se rangea ensuite du parti du roi, qui l'aima beaucoup, & qui ne l'appelloit que *Bastien*. On prétend qu'il avoit été cordonnier de Henri III. Il fit une fortune rapide & prodigieuse. Dès l'an 1585, il étoit intéressé dans le sel pour 70 mille écus. Il mourut à Paris le 14 juillet 1614, âgé de 62 ans, avec les titres de conseiller du roi en ses conseils, gouverneur de Fontainebleau, surintendant de la maison de la reine-mere, baron de Murat & de Billy. Il laissa deux fils de Magdelene le Clerc du Tremblai. L'aîné Jean, maréchal-de-camp, surnommé le *grand Mahomet* par les Huguenots, qu'il combattoit avec ardeur, fut tué d'un coup de canon au siege de Montpellier, le 8 septembre 1622. Le cadet Sébastien, mourut le 2 février 1655, évêque-duc de Langres & premier aumônier de la reine. Ce fut Sébastien Zamet leur pere, qui répondit froidement au notaire qui passoit le contrat de mariage d'une de ses filles, & lui demandoit la qualité qu'il vouloit prendre

couvrir, que plusieurs plantes décrites par divers auteurs sous des noms différens, sont les mêmes. Il étudia les anciens & les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, & les accorda sur plusieurs points. Il mourut en 1682, à 67 ans. Le fruit principal de ses veilles est : *Rariorum Stirpium Historia*, à Bologne in-fol. 1742, Rome 1745, in-fol. avec figures. C'est Cajetan Monti qui a procuré cette traduction avec beaucoup d'augmentations. L'original avoit paru en italien à Bologne en 1675, in-fol.

ZANZALE : c'est le nom que l'on donne aussi à Jacob-al-Bardai. *Voyez* ce mot.

ZAPOL *ou* ZAPOLSKI, (Jean) vaivode de Transylvanie, fut élu roi de Hongrie l'an 1526, après la mort funeste du roi Louis II; mais son élection fut troublée par Ferdinand d'Autriche, que d'autres Hongrois proclamerent roi à Presbourg. Zapol, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de Soliman II, qui entra dans la Hongrie, & mit Zapol en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlées de succès divers, les deux contendans firent entr'eux l'an 1536 un accord, qui assura à l'un & à l'autre la possession de ce que les armes leur avoient acquis. Il eut pour principal ministre le fameux Martinusius, auquel il confia en mourant l'an 1540 la tutelle de son fils Jean-Sigismond, né peu de jours avant sa mort. Ce prince avoit en partage de grands talens pour la guerre, qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer; mais il n'en possédoit pas tant pour le bon gouvernement d'un état. Il s'étoit distingué par la défaite de Dosa (*voyez* ce mot). Mais on l'accusa d'être venu trop tard pour joindre avec ses Transylvains le jeune Louis à Mohacs, dans l'espérance que la perte de la bataille & du roi lui ouvriroit le chemin du trône.

ZAPPI, (Jean-Baptiste-Félix) né à Imola en 1667, fit naître, au milieu des épines de la jurisprudence, les fleurs de la poésie, art pour lequel il avoit beaucoup de talent. Il se rendit à Rome pour y exercer la fonction d'avocat, dans laquelle il s'acquit quelque réputation. Il fit connoissance en cette ville avec le fameux Carlo Maratte, & l'analogie de leurs talens unit le peintre & le poëte. Celui-ci découvrit dans Faustine, fille du peintre, un talent marqué pour la poésie : il l'épousa. Ensuite il s'unit avec plusieurs beaux-esprits de Rome, & ils fonderent ensemble l'académie *degli Arcadi*. Il mourut à Rome en 1719. On trouve ses *Vers* dans divers recueils.

ZARATE, (Augustin de) espagnol, fut envoyé au Pérou, en 1543, en qualité de trésorier-général des Indes. A son retour, il fut employé aux Pays-Bas dans les affaires de la monnoie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des Mémoires pour l'*Histoire de la découverte & de la conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers en 1555, in-8°. Cette Histoire a été traduite en françois, & imprimée à Amsterdam & à Paris, en 2 vol. in-12, 1700. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur, son ouvrage est utile & infiniment préférable à celui de l'imbécille Garcilasso, & d'autres romanciers de ce genre.

ZARINE monta sur le trône des Scythes-Saces après la mort de Marmarès, que Cyaxare, roi des Medes, fit égorger dans un festin, pour secouer le joug sous lequel les Scythes tenoient les Medes asservis depuis 28 ans. Cette reine commanda son armée en personne contre celle de Cyaxare, conduite par

Digitized by Google

le gendre de ce prince, nommé *Stryangée*, jeune seigneur mede, bien fait, généreux & bon capitaine. Après deux années d'une guerre contre-balancée, Zarine fut vaincue; & son vainqueur, devenu amoureux d'elle, se tua de désespoir, n'ayant jamais pu corrompre sa vertu, quoiqu'il eût touché son cœur. Cette princesse, rendue à ses sujets, se conduisit en grand-homme. Elle fit défricher des terres, civilisa des nations sauvages, fit bâtir un grand nombre de villes, en embellit d'autres, &c. Mais toute cette histoire est très-incertaine, & l'on ne risque pas beaucoup en la rangeant parmi les fables.

ZARLINO, (Joseph) de Chioggia, dans l'état de Venise, s'est rendu célebre par la connoissance qu'il avoit de la musique. Au jugement du P. Mersenne & d'Albert Bannus, Zarlin est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art. Toutes ses Œuvres ont été imprimées en 4 vol. in-fol. 1589 & 1602, à Venise, où il mourut en 1599.

ZAZIUS, (Ulric) né à Constance en 1461, fit des progrès si rapides dans le droit, qu'en peu de tems il fut jugé capable d'en donner des leçons en public, & de remplacer son maître. Il mourut en 1539, à Fribourg où il professoit, âgé de 74 ans. On a de lui: I. *Epitome in usus Feudales*. II. *Intellectus Legum singulares*, & d'autres ouvrages recueillis à Francfort en 1590, en 6 tom. in-fol. — Jean-Antoine Rieggerus, jurisconsulte de Fribourg, a publié un recueil de *Lettres* de Zazius avec sa *Vie*, Ulm 1774, 2 vol. in-8°. — Jean-Ulric Zazius, son fils, mort en 1565, professa à Bâle la jurisprudence, sur laquelle il laissa quelques ouvrages.

ZÉGÉDIN ou SZÉGÉDIN, (Etienne de) né en 1505 à Szégédin, ville de la basse Hongrie, fut un des premiers disciples de Luther. Il prêcha le Luthéranisme dans plusieurs villes de Hongrie, & y essuya par-tout les mauvais traitemens que son fanatisme méritoit. Il fut fait enfin prisonnier par les Turcs, qui le traiterent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté en 1563, il alla finir ses jours à Kevin le 2 mai 1572, à 67 ans. On a de lui: I. *Speculum Romanorum Pontificum historicum*, 1602, in-8°: ouvrage rempli de fanatisme & de contes absurdes. II. *Tabulæ Analyticæ in Prophetas, Psalmos & Novum-Testamentum*, &c, 1592, in-fol. III. *Assertio de Trinitate*, 1573, in-8°.

ZEGERS, (Tacite-Nicolas) recollet, natif de Bruxelles, habile dans la théologie & dans les langues savantes, fut long-tems lecteur de l'Ecriture-Sainte à Louvain, où il mourut le 25 août 1559. Il étoit fort laborieux, & critique assez habile pour son tems. Nous avons de lui: I. Des Notes & des Scholies sur les endroits les plus difficiles du Nouveau-Testament, Cologne 1553, in-12, ouvrage estimé & qu'on a inséré dans les *Critici Sacri* de Pearson, de même que le suivant. II. *Epanorthotes, castigationes in Novum-Testamentum*, Cologne 1555, in-12. Ces corrections sont faites sur d'anciens exemplaires, dont il rapporte & discute les diverses leçons. III. *Concordance du Nouveau-Testament*, Anvers 1566. IV. *Novum J. C. Testamentum juxta veterem Ecclesiæ editionem*, Louvain 1559, rare; édition faite avec beaucoup de soin sur des anciennes éditions & des vieux manuscrits; elle est accompagnée de notes très-courtes, mais judicieuses. Elle s'accorde presque toujours avec celle de Clément VIII; ce qui prouve que Zegers a bien rencontré dans le choix qu'il a fait de diverses leçons.

ZEGERS, *voyez* SEGHERS.

ZEILLER, (Martin) natif de Styrie, d'un pere qui avoit été mi-

nistre à Ulm, devint inspecteur des écoles d'Allemagne, & mourut à Ulm en 1661, à 73 ans. Quoiqu'il fût borgne, il composa un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a faits sur la géographie moderne d'Allemagne: I. L'*Itinéraire d'Allemagne*. II. La *Topographie de Baviere*. III. Celle *de la Suabe*, qui passe pour très-exacte. IV. Celle d'*Alsace*. V. Celle *des Etats de Brunswick & du Pays de Hambourg*, c'est ce qu'il a fait de mieux. VI. *Itinéraire d'Italie*. VII. *Description de la Hongrie*. Tous ces ouvrages sont en latin, in-folio, & les difficultés principales y sont bien discutées. On les a rassemblées dans la *Topographie* de Merian, 31 vol. in-fol. On a encore de lui quelques livres d'histoire, de chronologie, &c, où il a copié Vossius, & d'autres auteurs dont il n'a pas corrigé les fautes.

ZENO, (Charles) célebre vénitien d'une famille ancienne, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour porter les armes. Il signala sa valeur dans diverses expéditions; on récompensa ses services par le gouvernement du Milanois. Propre à la guerre de mer comme à celle de terre, il eut plusieurs fois le commandement de la flotte des Vénitiens, & remporta sur les Turcs des avantages considérables. Malgré ses victoires, il fut accusé d'avoir violé les loix de la république, qui défendent à ses sujets de recevoir ni pension, ni gratification d'un prince étranger. On le mit en prison; mais son innocence & les murmures des principaux citoyens, lui firent rendre la liberté 2 ans après. Zeno continua de servir sa patrie avec le même zele. Il sacrifia souvent sa fortune pour payer les soldats & les ramener à leur devoir. Il auroit été élevé à la place de doge, si l'on avoit pu le remplacer à la tête des armées. Résolu enfin de consacrer le reste de sa vie au repos, il passa ses derniers jours à Venise, dévoué entiérement à l'étude, & à l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut en 1418, à 84 ans. Léonard Justininiani, orateur de la république, prononça son Eloge funebre, qui a été imprimé à Venise en 1731. Il avoit été marié deux fois.

ZENO, (Apostolo) né en 1669, descendoit d'une illustre maison de Venise, mais d'une branche établie depuis long-tems dans l'isle de Candie. Il s'adonna dès sa jeunesse à la poésie & à l'histoire, & devint un homme illustre dans la république des lettres. Il établit à Venise l'académie *degli Animosi* en 1696, & le *Giornale de Litterati* en 1710. Il en publia 30 vol. qui vont jusqu'en 1719 exclusivement. Comme il étoit aussi alors très-célebre par ses poésies dramatiques, il fut appellé à Vienne par l'empereur Charles VI. Il y reçut d'abord le titre de poëte, & ensuite celui d'historiographe de la cour impériale: deux emplois qui lui procurerent des pensions & beaucoup de crédit auprès de l'empereur qui l'aimoit. Zeno passa onze ans dans cette cour, tout occupé de la composition de ses pieces. Chaque année il en donnoit au moins une. Ce n'étoient pas toujours des Tragédies profanes: il publioit de tems en tems des Drames ou Dialogues sur des sujets sacrés, connus sous les noms d'*Azioni sacre*, ou d'*Oratorio*. Apostolo Zeno revint à Venise en 1729, & fut remplacé, peut-être même effacé à la cour de l'empereur, par Metastase. L'empereur continua néanmoins d'honorer celui-ci de ses bonnes-graces, & de lui faire payer les pensions dont il jouissoit à titre de poëte & d'historiographe impérial. Zeno passa les 21 dernieres années de sa vie à Venise, d'où il entretint un commerce avec tous les savans d'Italie & des pays étrangers. Il étoit grand connoisseur en fait d'antiquités, bon critique, excellent

compilateur d'anecdotes littéraires, d'un commerce fort aisé, & d'une candeur d'ame qui rendoit sa société très-agréable. Il mourut en 1750. On a donné en 1758 une *Traduction françoise des Œuvres dramatiques* d'Apostolo Zeno, en 2 vol. in-12. Ces 2 vol. ne contiennent que 8 pieces. Zeno en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en 10 vol. in-8°, en italien, Venise 1744. On a encore de Zeno un grand nombre d'Ecrits sur les antiquités; des *Dissertations* sur *Vossius*, 3 vol. in-8°; des *Lettres*, Venise 1752; des *Dissertations sur les Historiens Italiens*, 2 vol. in-4°, 1752. Des Annotations sur la *Bibliotheque d'Eloquence Italienne* de Fontanini, Venise 1753, 2 vol. in-4°. Son mérite particulier, comme poëte, est l'invention, la force & le sentiment; mais il manque de douceur, d'élégance & de graces. Il est le premier poëte italien qui ait appris à ses compatriotes à ne regarder la musique que comme l'accessoire de la tragédie, & qui leur ait donné les bonnes regles du théâtre tragique.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste roi d'Ibérie, suivit son mari chassé de ses états par les Arméniens; mais comme l'état de grossesse où elle étoit alors, la forçoit de rester en chemin, son mari la poignarda à sa priere, & la jeta dans la riviere d'Araxe. Quelques-uns disent qu'elle en mourut; d'autres, que sa blessure n'étant pas mortelle, & que ses habits l'ayant soutenue quelque tems sur l'eau, des bergers qui l'apperçurent, la retirerent de la riviere & panserent sa plaie. Lorsqu'ils eurent appris son nom & sa triste aventure, ils la menerent à Tiridate qui la traita en reine. Ce fait, qui paroît un peu fabuleux, quoique rapporté par Tacite, est de l'an 51 de J. C.

ZÉNOBIE, reine de Palmyre, femme d'Odenat, se disoit issue d'un des Ptolomée & des Cléopatre. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, elle prit le nom d'*Auguste* que son mari avoit reçu des empereurs, & régna avec autorité & avec gloire, du vivant de Gallien & de Claude II son successeur. Elle avoit eu grande part aux succès brillans, par lesquels Odenat humilia l'orgueil de Sapor. Gallien voulut la combattre par son général Héraclien qui fut lui-même battu: sous Claude elle fit plus, elle profita du repos où il la laissoit pour envahir l'Egypte. Tous les historiens de son tems ont célébré ses vertus, sur-tout sa chasteté, & son goût pour les sciences & pour les beaux-arts; ce qui n'empêcha pas qu'elle n'eût de grands vices, sur-tout la passion pour le vin, le faste & la cruauté. On assure même qu'elle eut part au meurtre de son mari (*voyez* HÉRODIEN, fils aîné d'Odenat). Le philosophe Longin fut son maître. Elle savoit parfaitement l'histoire orientale, & en avoit fait elle-même un Abrégé avec l'histoire de la ville d'Alexandrie. L'empereur Aurélien ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où Zénobie s'étoit rendue avec la plus grande partie de ses forces, qui montoient à 600,000 hommes. Cette princesse se mit à la tête de ses troupes, allant à pied lorsqu'il en étoit besoin, comme un simple soldat. Les deux armées se rencontrerent; on combattit avec fureur de part & d'autre. Aurélien eut d'abord du désavantage, & fut sur le point de perdre la bataille; mais la cavalerie des Palmyriens s'étant trop avancée, l'infanterie romaine tomba sur l'infanterie palmyrienne, l'enfonça, & remporta la victoire. *Zénobie*, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, s'alla renfermer dans la

ville de Palmyre. Le vainqueur l'y assiégea ; & elle se défendit avec le courage d'un homme & la fureur d'une femme. Aurélien commençant à se lasser des fatigues du siege, écrivit à Zénobie pour lui proposer des conditions raisonnables. Cette princesse lui répondit avec fierté : « C'est par la va» leur & non par une lettre, » qu'on contraint un ennemi à se » rendre. Vous avez été battu par » des voleurs ; que ne devez-vous » pas craindre de citoyens qui se » défendent ? Souvenez-vous que » Cléopâtre aima mieux mourir, » que d'être vaincue »... Aurélien outré pressa vivement le siege, & Zénobie, craignant de tomber entre ses mains, sortit secrettement de la ville en 273. Aurélien la fit poursuivre, & on l'atteignit comme elle alloit passer l'Euphrate. Les soldats demanderent sa mort ; mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. On le blâma beaucoup d'avoir triomphé avec tant de faste d'une femme ; mais cette femme valoit un héros, & il répara cet outrage par la maniere dont il la traita. Il lui donna une terre magnifique auprès de Rome, où elle passa le reste de ses jours. Quelques auteurs, entr'autres S. Athanase, ont cru qu'elle avoit embrassé la religion des Juifs (*voyez* PAUL DE SAMOSATHE). Le Pere Jouve a publié en 1758, in-12, une *Histoire* intéressante de cette héroïne.

ZÉNODORE, sculpteur du tems de Néron, se distingua par une statue colossale de Mercure, & ensuite par le colosse de Néron, d'environ 110 pieds de hauteur, qui fut consacré au soleil. Vespasien fit dans la suite ôter la tête de Néron, & poser à la place celle d'Apollon, ornée de sept rayons.

ZÉNON D'ÉLÉE, autrement *Velie*, en Italie, né vers l'an 504 avant J. C. fut disciple de Parménide ; & même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentoit quelquefois. On rapporte qu'il entra dans une grande colere contre un homme qui lui disoit des injures ; & comme il vit qu'on trouvoit étrange son indignation, il répondit : *Si j'étois insensible aux injures, je le serois aussi aux louanges* ; regardant comme un vice ce qui dans des ames grandes & fortes, n'est que l'effet d'une vertu pure & d'une connoissance profondément sentie des illusions humaines. Ayant entrepris de se rendre maître du gouvernement & de se défaire du tyran Néarque, cette conspiration fut découverte. Zénon souffrit les tourmens les plus rigoureux avec fermeté, ou si l'on veut, avec une espece de fureur. Il se coupa la langue avec les dents & la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourmens, à révéler ses complices. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. Zénon passe pour l'inventeur de la dialectique ; mais d'une dialectique destinée à soutenir le pour & le contre, & à tromper par des sophismes captieux. Il avoit à-peu-près les mêmes sentimens que Xénophanes & Parménide touchant l'unité, l'incompréhensibilité & l'immutabilité de toutes choses. On peut douter qu'il ait soutenu qu'*il n'y a rien dans l'univers*, comme quelques auteurs le lui reprochent ; quoiqu'il faille convenir avec Cicéron, qu'il n'y a pas de genre de folie qui n'ait passé par la tête de ces prétendus sages. Comme il vivoit longtems avant Diogene le Cynique, il est constant que tous ceux qui ont dit que ce philosophe avoit réfuté les argumens de Zénon sur le mouvement en se promenant, ou en faisant un ou deux tours dans son école, se sont trompés. Quelques-uns disent qu'il enseignoit

que la matiere est composée de points mathématiques ou de parties indivisibles & non étendues; delà vient qu'Arriaga & beaucoup d'autres nomment *Zénonistes* ceux qui soutiennent ce systême.

ZÉNON, fondateur de la secte des Stoïciens: nom qui fut donné à cette secte, de celui d'un portique où ce philosophe se plaisoit à discourir. Il vit le jour à Citium dans l'Isle de Chypre. Il fut jeté à Athenes par un naufrage, & il regarda toute sa vie cet accident comme un grand bonheur, louant les vents de ce qu'ils l'avoient fait échouer si heureusement dans le port de Pirée. Après avoir étudié dix ans sous Cratès & dix autres sous Stilpon, Xénocrate & Polemon, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. Zénon ayant fait une chûte, se fit mourir lui-même, vers l'an 264 avant J. C. Ses disciples suivirent souvent cet exemple de se donner la mort. Zénon soutenoit cependant « qu'avec la vertu on pouvoit être » heureux au milieu des tourmens les plus affreux, & malgré les disgraces de la fortune ». Maxime qui contraste étrangement avec le suicide. Ce philosophe avoit coutume de dire: « Que si un sage » ne devoit pas aimer, comme quelques-uns le soutiennent, il n'y auroit rien de plus misérable que » les personnes belles & vertueuses, » puisqu'elles ne seroient aimées » que des sots ». C'est ainsi qu'il ménageoit un moyen d'apologie aux petites aventures qui ne paroissoient pas bien philosophiques. On sait d'ailleurs que ce héraut de la vertu approuvoit les dégoûtantes maximes du cynisme. Il comparoit ceux qui parlent bien & qui vivent mal, *à la monnoie d'Alexandrie, qui étoit belle, mais composée de faux métal*: comparaison malheureusement applicable à tous ces vieux précepteurs de la vertu. Il faisoit consister le souverain bien *à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite raison*: maxime vague qui n'apprend rien pour la pratique, & que les hommes les plus scélérats n'ont point de peine à ajuster à leur systême. Ce qui a fait dire à un poëte françois:

Si vous voulez que je m'explique
Sur la sagesse de Zénon,
Et sur les sages du Portique,
Qui furent d'un si grand renom:
L'insensibilité stoïque
Est une vertu chimérique,
Et moins une vertu, qu'un nom;
Dans la société publique
Il faut des vertus de pratique,
Et non des êtres de raison.

Il ne reconnoissoit qu'*un Dieu, qui n'étoit autre chose que l'ame du monde*, qu'il considéroit comme *son corps*, & les deux ensemble comme un *animal parfait*. C'est ce tout, ou le monde, qui étoit le dieu des Stoïciens. Il admettoit en toutes choses une destinée inévitable. Son valet voulant profiter de cette derniere opinion, & s'écriant, tandis qu'il le battoit pour un larcin: *J'étois destiné à dérober*. — *Oui*, répondit Zénon, *& à être battu*. On trouve en lui, comme dans tous les philosophes profanes dont nous avons parlé dans ce Dictionnaire, ce mélange bizarre & plus odieux que le vice déclaré, de sagesse, de folie, de morale & de licence; cette vanité & cette ostentation qui rendroient la vertu même méprisable, si elle pouvoit se trouver sous le simulacre qui l'affiche; cette ambition dévorante qui dans les uns éclatoit par des violences, & que la foiblesse cachoit dans les autres sous les haillons & la crasse; cette austérité de mœurs dans les leçons, & dans le fait des infamies qui outrageoient la nature. Et ne compte-t-on pour rien l'oubli

& le mépris du vrai Dieu, que ces sages ne pouvoient méconnoître & qu'ils abandonnerent pour adorer les pierres & les brutes, pour professer le scepticisme & l'athéisme? Enfin l'on peut dire de tous ces hommes bruyans, ces héros que l'antiquité philosophique ou politique nous donne pour des objets d'admiration, ce que le beau génie de Rome nous dit des illustres scélérats.

Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
Ut gemmâ bibat & serrano dormiat ostro.
Condit opes alius defossoque incubat auro. 2. Georg.
Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ vetitosque hymenæos.
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti. 6. Æneid.

Voyez COLLIUS, LUCIEN, ROUSSEAU Jean-Jacques, SOCRATE, SOLON, VESPASIEN, &c.

ZÉNON, philosophe de Sidon, enseigna la philosophie à Cicéron & à Pomponius Atticus. Il avoit du savoir, mais encore plus d'orgueil. Il traitoit ses adversaires avec beaucoup de mépris. Son attachement aux dogmes d'Epicure ne donne pas une grande idée de ses mœurs.

ZÉNON, dit l'*Isaurien*, empereur, épousa en 458 Ariadne, fille de Léon I, empereur d'Orient. Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après avoir été déclaré Auguste. Le bruit courut que Zénon, desirant régner seul, avoit employé le poison pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être maître, l'an 474, il se plongea dans toutes sortes de voluptés. Sa vie déréglée le rendit si odieux, que Vérine sa belle-mere, & Basilisque frere de Vérine, travaillerent à le détrôner. Zénon fut chassé en 475 par Basilisque, qui s'étant emparé du trône, en fut renversé lui-même l'année suivante par celui qu'il avoit supplanté. Cet empereur ainsi rétabli n'en fut pas plus sage. Il devint le persécuteur des Catholiques. Sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit sous le nom d'*Hénotique*, qui ne contenoit rien de contraire à la doctrine catholique sur l'Incarnation; mais on n'y faisoit aucune mention du concile de Chalcédoine. Il employa toute son autorité pour faire recevoir son édit, & maltraita tous ceux qui étoient attachés à ce concile, qui étoit la derniere regle de la foi orthodoxe. Sa vie dissolue le jeta dans des dépenses excessives, qui surpassoient de beaucoup les revenus de la couronne. Il fit d'aussi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre contre toutes les puissances de l'Europe & de l'Asie. Il établit le tribut nommé *Chrysargyrum*, qui s'étendoit sur toutes les personnes de l'empire, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, nommant dans son édit les femmes débauchées, celles qui étoient séparées de leurs maris, les esclaves & les mendians. Il n'eut pas honte de mettre un impôt sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens, & le fumier même. Par un abus encore plus criant, il rendit toutes les charges vénales. Les tribunaux ne furent remplis que par des ames intéressées & injustes, qui cherchoient à se dédommager du prix de leurs charges sur les opprimés, & vendoient la faveur de leurs jugemens à celui qui la payoit le plus cher. Zénon mourut en 491. Il avoit 65 ans, & en avoit régné 17 & 3 mois. Les auteurs ne s'accordent pas sur le genre de sa mort. Les uns disent qu'il mourut d'une

dyssenterie; le récit des autres est plus tragique & moins vraisemblable; ils disent que la nuit du 9 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une syncope si violente qu'on le crut mort; qu'Ariadne sa femme le fit porter promptement & sans pompe à la sépulture des empereurs où le tombeau fut fermé d'une grosse pierre; qu'elle y posa des gardes avec défense de laisser approcher personne, ni d'ouvrir le tombeau, quoiqu'il put arriver. Le tombeau ayant été ouvert après plusieurs jours, on trouva que ce misérable prince étoit mort dans un excès de rage. Ce récit ne se trouve que dans les grecs postérieurs: les contemporains n'en ont rien dit. Anastace I lui succéda.

ZÉNONIDE, femme de l'empereur Basilisque, étoit d'une beauté éclatante & d'une figure pleine de charmes & de graces. Elle favorisa l'Eutychianisme, & aux erreurs elle joignit les vices. Ses amours avec Hermate, neveu de son époux, furent le scandale de Constantinople. Dangereuse dans ses amours, elle étoit implacable dans ses haines, & elle persécuta les Catholiques avec fureur. Comme elle avoit été complice des crimes de Basilisque, elle fut enveloppée dans ses malheurs. *Voyez* BASILISQUE.

ZÉPHIR *ou* ZÉPHYRE, dieu du Paganisme, fils de l'Aurore, & amant de la nymphe Chloris selon les grecs, ou de Flore selon les Romains, présidoit à la naissance des fleurs & des fruits de la terre, ranimoit la chaleur naturelle des plantes, & par un souffle doux & agréable, donnoit la vie à tous les êtres. On le représentoit sous la forme d'un jeune-homme, d'un air fort tendre, ayant sur la tête une couronne composée de toutes sortes de fleurs.

ZÉPHIRIN, (S.) pape après Victor I, le 8 août 202, gouverna saintement l'église, mourut de même le 20 décembre 218. Les deux *Epîtres* qu'on lui attribue, ont été fabriquées long-tems après lui. Ce fut sous son pontificat que commença la 5e persécution, qui fut si cruelle, qu'on crut que l'Ante-Christ étoit proche. Tertullien, tombé dans l'hérésie des Montanistes, n'a pas craint de dire que ce saint pontife avoit approuvé leur doctrine; mais on sait que c'est une ruse des hérétiques de vouloir toujours appuyer leurs erreurs du suffrage de quelques pontifes romains. Noël Alexandre a solidement réfuté Tertullien sur ce point dans son Histoire Ecclésiastique, *Sæc. 3*, *Dissert. 1*. S. Calixte I lui succéda.

ZEPPER, (Guillaume) *Zepperus*, théologien de la religion prétendue réformée, ministre à Herborn au 17e siecle, publia un livre intitulé: *Legum Mosaicarum forensium Explicatio*, réimprimé en 1614, in-8°. Il y examine si les loix civiles des Juifs obligent encore, & quand elles ont été abolies. Ce livre prouve beaucoup d'érudition.

ZEPPER, (Philippe) donna les *Loix civiles de Moyse comparées avec les Romaines*, à Hall en 1653, in-8° : ouvrage plein de profondes recherches. Ce savant étoit contemporain du précédent.

ZEUXIS, peintre grec, vers l'an 400 avant J. C., étoit natif d'Héraclée; mais comme il y avoit un grand nombre de villes de ce nom, on ne fait point au juste de laquelle il étoit. Quelques savans conjecturent néanmoins qu'il étoit d'Héraclée, proche Crotone, en Italie. Zeuxis fut disciple d'Apollodore; mais il porta à un plus haut degré que son maître, l'intelligence & la pratique du coloris & du clair-obscur. Ses succès le mirent dans une telle opulence, « qu'il ne vendoit plus ses tableaux, parce que « (disoit-il) aucun prix n'étoit « capable de les payer ». Une telle vanité irrita Apollodore, qui attaqua vivement Zeuxis dans une

satyre, mais cela ne le corrigea pas. Ayant fait un tableau représentant un athlete, il se contenta de mettre au bas : *On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera*. Les anciens ont beaucoup vanté le tableau d'une Hélene que ce peintre fit pour les Agrigentins ; mais nous avons déja observé que les éloges donnés aux tableaux de ces siecles, doivent s'apprécier sur l'état où la peinture se trouvoit alors (*voyez* APELLES, PROTOGENE). Zeuxis ayant représenté des raisins dans une corbeille, les oiseaux venoient pour béqueter les grappes peintes ; ce qui à la vérité ne prouve pas une merveilleuse ressemblance, comme on l'a vu dans plus d'une occasion. Une autre fois il fit un tableau où un jeune garçon portoit un panier aussi rempli de raisins ; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. Zeuxis en fut mécontent, & ne put s'empêcher d'avouer qu'il falloit que le porteur fût mal représenté, puisqu'il n'écartoit point les oiseaux. Zeuxis n'étoit pas sans compétiteurs ; Parrhasius en fut un dangereux pour lui. Il appella un jour ce peintre en défi. Zeuxis produisit son tableau aux raisins, qui avoit trompé les oiseaux ; mais Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria : *Tirez donc ce rideau*, & ce rideau étoit le sujet de son tableau. Zeuxis s'avoua vaincu, » puisqu'il n'avoit trompé que des » oiseaux, & que Parrhasius l'a» voit séduit lui-même ». On reprochoit à Zeuxis de ne savoir pas exprimer les passions de l'ame, de faire les extrémités de ses figures trop prononcées. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut : anecdote qui prouve que ce peintre n'avoit pas la tête saine ; ou plutôt conte qui doit inspirer une juste défiance de tout ce que l'on dit de ce peintre & de ses ouvrages. *Voyez sa Vie* par Carlo Dati, Florence 1667, in-4°, avec celles de quelques autres peintres grecs.

ZIEGLER, (Bernard) théologien luthérien, né en Misnie l'an 1496, mort en 1556, devint professeur de théologie à Leipsick. On a de lui un *Traité de la Messe*, & d'autres ouvrages latins de théologie & de controverse, qu'on laisse dans la poussiere des bibliotheques.

ZIEGLER, (Jacques) mathématicien & théologien, natif, suivant le Ducatiana, de Lindau en Soabe, mort en 1549, enseigna long-tems à Vienne en Autriche. Il se retira ensuite auprès de l'évêque de Passau. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Des Notes sur quelques passages choisis de l'Ecriture-Sainte, Bâle 1548, in-fol. II. *Description de la Terre-Sainte*, Strasbourg 1536, in-fol. ; elle est assez exacte. III. *De constructione solidæ Sphæræ*, in-4° ; ouvrage estimé. IV. Il a fait un Commentaire sur le second livre de Pline, qui n'est point à mépriser.

ZIEGLER, (Gaspard) né à Leipsick en 1621, devint professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller des appellations & du consistoire. Il mourut à Wittemberg en 1690. On a de lui : I. *De Milite Episcopo*. II. *De Diaconis & de Diaconissis*, Wittemberg 1678, in-4°. III. *De Clero Renitente*. IV. *De Episcopis*, Nuremberg 1686, in-4°. V. Des *Notes critiques* sur le *Traité* de Grotius, *du Droit de la Guerre & de la Paix*, & d'autres ouvrages savans. Cet auteur avoit été employé par la cour de Saxe dans des affaires importantes.

ZIGABENUS, *voyez* EUTHYMIUS.

ZILLETTI, (François) savant jurisconsulte du 16e siecle, publia le Recueil des Commentaires sur le Droit Canonique, sous le titre de *Tractatus Tractatuum*,

Venise 1548, 16 tomes; 1584, 18 tomes, qui se relient quelquefois en 29. On ne les consulte guere aujourd'hui.

ZIMISCÈS, empereur, *voyez* JEAN.

ZIMMERMANN, (Mathias) né à Eperies l'an 1628, ministre à Meissen & surintendant, mourut en 1689, après avoir donné plusieurs ouvrages au public : I. *Amoenitates historiæ ecclesiasticæ*, avec fig. Meissen 1684, in-4°. Il y a des choses curieuses. II. Une Dissertation sur ces paroles de Tertulien : *Fiunt, non nascuntur Christiani*, où ce Pere fait remarquer que la foi chrétienne étoit l'effet de la conviction, & non d'un préjugé de naissance. III. *Florilegium philologico-historicum*, Meissen 1687, in-4°, avec fig. Il y a beaucoup d'érudition ; les Journaux de Leipsick en ont fait un grand éloge. Cet ouvrage par ordre alphabétique traite des arts & des sciences, & l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matiere est traitée au long.

ZINGHA, reine d'Angola, étoit sœur de Gola-Bendi, souverain de ce royaume dans le 17e siecle. Ce despote africain avoit immolé à sa défiance presque toute sa famille. Zingha, dont il avoit fait massacrer le fils, & une autre sœur, étoient les seules qu'il eût épargnées. Gola-Bendi ayant été entiérement défait par les Portugais, qui ont des établissemens voisins d'Angola, s'empoisonna ; ou fut empoisonné par Zingha. Quoi qu'il en soit, l'ambitieuse princesse s'empara du trône après la mort de son frere ; & pour mieux s'y affermir, elle poignarda son neveu, fils de Bendi, qui auroit pu le lui disputer. Bientôt détrônée elle-même par les Portugais, elle se vit obligée de fuir, & de s'enfoncer seule dans des déserts horribles. Après y avoir resté quelque tems, elle pénétra jusque dans l'intérieur de l'Afrique Méridionale, chez une nation féroce & antropophage, appellée les *Giagues* ou *Jagas*, dont elle adopta les usages barbares, dans la vue de s'en faire reconnoître souveraine, & de les employer à ses projets de vengeance. En effet, elle parvint à se faire déférer l'autorité supréme par les Giagues, en se dépouillant comme eux de tout sentiment d'humanité, en se nourrissant de la chair de ses sujets, & en égorgeant elle-même les victimes humaines qu'ils offroient à leurs idoles. Après les avoir gouvernés ainsi pendant 30 ans, cette princesse plus que septuagénaire, se repentit des atrocités auxquelles le desir de se venger & de régner l'avoient entraînée comme malgré elle. Elle résolut d'abolir les coutumes affreuses, & sur-tout le culte abominable des Giagues, & de retourner sincérement au Christianisme, qu'elle avoit autrefois embrassé par politique. Le vice-roi portugais de Loando, informé de son changement, lui envoya un Capucin nommé le P. *Antoine de Galette*. Ce missionnaire reçut son abjuration, & la détermina à céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. Zingha publia ensuite des édits pour l'abolition des victimes humaines & des autres superstitions des Giagues, & s'appliqua avec ardeur à étendre le Christianisme dans ses états. Mais son grand âge ne lui laissa pas le tems d'achever son ouvrage. Elle mourut avec de grands sentimens de pénitence, à 82 ans, le 17 décembre 1664, laissant sa nation à demi policée, & inconsolable de sa perte. Tel est le précis d'un ouvrage moitié historique & moitié romanesque, traduit en partie de l'anglois, & publié en 1760 par M. Castilhon, sous le titre de : *Zingha, Reine d'Angola, Nouvelle Africaine*. Les faits principaux sont puisés dans

des *Mémoires* qu'a laissés le Capucin Antoine de Gaëtte. On trouve dans le *Moreri* l'article de cette reine africaine, sous le nom défiguré de *Xinga*: il a été composé sur les Relations fabuleuses de Daper & de Ludolf.

ZINZENDORF, (Nicolas-Louis, comte de) d'une famille originaire d'Autriche, fils de George-Louis de Zinzendorf, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, s'est rendu fameux dans ce siecle par la fondation de la secte des Hernuters ou Hernhuters, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la haute Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, & à la fin de 1732, il y eut assez d'habitations pour faire un village considérable qu'on nomma *Hernuth* ou *Hernhuth*. La rapidité avec laquelle cette secte aussi absurde & ridicule dans ses dogmes que suspecte dans ses mœurs, s'est répandue en Bohême & sur-tout en Moravie, l'a fait considérer comme un reste des Adamites (*voy.* PICARD Jean). Coyer, Busching, & d'autres observateurs superficiels, sur-tout Hegner, hernhuter lui-même, ont fait de grands éloges de cette secte; mais ceux qui l'ont étudiée à fonds, en ont porté un jugement bien opposé. On a fait voir par l'extrait des Sermons même du comte de Zinzendorf, qu'il exigeoit de ses disciples plus de respect & de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Ecriture, ou ce qui revient au même, il vouloit qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation. Parmi ses dogmes, on trouvoit ceux-ci: » que l'on doit un respect reli» gieux à Christ, à l'exclusion du » Pere; que Christ peut changer » la vertu en vice, & le vice en » vertu; que toutes les idées & » toutes les actions qui sont gé» néralement considérées comme » sensuelles & impures, changent » de nature parmi les freres, & » deviennent des symboles mysti» ques & spirituels ». En 1775, il a paru un ouvrage anglois, intitulé: *Détail historique sur la constitution présente de la société des Freres Evangéliques*. L'auteur est un hernhuter qui tâche de justifier sa secte, mais il ne réussit pas: *la vérité perce à travers ses artifices*, dit le journaliste anglois qui rend compte de cet ouvrage. M. Crevenna, si connu par sa riche bibliotheque, dont on a publié le *Catalogue raisonné*, Amsterdam 1775, 1776, 6 vol. in-4°, possede un manuscrit intitulé: *Fides Hernuhutorum & Religio ex variis contra eos editis scriptis compendiosè descripta*, manuscrit, in-4°. M. Crevenna ajoute: » Ce manuscrit est très-curieux, » & si ce que l'auteur anonyme » rapporte de la croyance & de » la religion des Hernuhuttes est » vrai, il faut convenir que c'est » la plus détestable secte qui ait » jamais pu exister, & qu'elle est » remplie des plus horribles abo» minations qui surpassent même » toute créance »; *Catalogue raisonné*, &c, 1 vol. pag. 124. Le comte de Dohna a succédé au comte de Zinzendorf, dans la primatie de la secte. On a la *Vie* de ce fameux fondateur écrite en allemand par Auguste Spangenberg, imprimée à Barby 1777, 8 vol. in-8°. L'enthousiasme de l'historien égale celui du héros.

ZISKA, (Jean) gentilhomme bohémien, fut élevé à la cour de Bohême, du tems de Wenceslas. Ayant pris le parti des armes fort jeune, il se signala en diverses occasions, & perdit un œil dans un combat; ce qui le fit appeller *Ziska*, c'est-à-dire borgne. Les Hussites le mirent à leur tête pour venger la mort de Jean Hus. Il assembla une armée de paysans, & il les exerça si bien, qu'en peu de tems il eut des troupes aussi bien disciplinées,

qu'animées par le plus fougueux fanatisme. Wenceslas étant mort en 1414, Ziska s'opposa à l'empereur Sigismond, à qui appartenoit le royaume de Bohême, fit bâtir une ville dans un lieu avantageux sur la riviere de Lusinits, à 20 lieues de Prague, & la nomma *Thabor*, d'où les Hussites furent nommés *Thaborites*. Il assiégea la ville de Rabi, où il perdit son autre œil d'un coup de fleche, & ne laissa pas néanmoins de faire la guerre. Il se donna un grand combat devant Aussig sur l'Elbe, que Ziska assiégeoit, où neuf mille Catholiques demeurerent sur la place. Cette victoire le rendit maître de la Bohême; il y mit tout à feu & à sang, ruina les monasteres, brûla les campagnes, & commit des cruautés inouies. Son armée grossissoit tous les jours. Pour éprouver la valeur de ses troupes, il les mena à la petite ville de Raiézan, qui avoit une forteresse; il emporta l'une & l'autre, & condamna aux flammes sept prêtres. Delà il se rendit à Prachaticz, la somma de se rendre, & de chasser tous les Catholiques. Les habitans rejeterent ces conditions avec mépris; Ziska fit donner l'assaut, prit la ville, & la réduisit en cendres. Sigismond, alarmé de ses progrès, lui envoya des ambassadeurs, lui offrit le gouvernement de la Bohême avec les conditions les plus honorables & les plus lucratives, s'il vouloit ramener les rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer ces négociations; Ziska en fut attaqué, en mourut l'an 1424, & fut enterré à Czaslau. On raconte qu'il donna en mourant, l'ordre de faire un tambour de sa peau, assurant que le bruit de ce tambour feroit fuir les Catholiques; mais ce récit a l'air d'une fable. Théobalde témoigne qu'on lisoit encore sur son tombeau, au tems où il écrivoit, une épitaphe où ce fanatique sanguinaire est comparé à Appius-Claudius & à Camille.

ZIZIM ou ZEM, suivant la prononciation turque, fils de Mahomet II empereur des Turcs, & frere de Bajazet II, est l'un des princes ottomans dont nos historiens ont le plus parlé. Mahomet II craignoit que l'amitié de ces deux freres ne les réunît contre lui, ou que la jalousie ne mît de la division entr'eux. Il donna à Zizim le gouvernement de la Lycaonie, dans l'Asie mineure, & à Bajazet celui de la Paphlagonie, & les tint toujours si éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne s'étoient vus qu'une seule fois, lorsqu'il mourut l'an 1481. Après sa mort, Bajazet, qui étoit l'aîné, devoit naturellement lui succéder, & fut en effet déclaré empereur le premier. Mais Zizim prétendit que l'empire lui appartenoit, parce qu'il étoit né depuis que son pere avoit pris le sceptre, au lieu que Bajazet étoit venu au monde dans le tems que Mahomet n'étoit encore qu'un homme privé. Il s'empara de Pruse, ancienne demeure des empereurs ottomans, & se fit un parti considérable. Mais ayant été défait par Acomat, général de l'armée de Bajazet, il se retira en Egypte, puis en Cilicie, & delà en Lycie. Ne trouvant aucun asyle assuré, il demanda une retraite au grand-maître de Rhodes, où il fut reçu magnifiquement au mois de juillet 1484 (*voyez* AUBUSSON Pierre). Il en partit le *1er* de septembre suivant pour venir en France. Il y fut gardé dans la commanderie de Bourgneuf, sur les confins du Poitou & de la Marche, & y demeura jusqu'en l'an 1499, qu'il fut livré aux députés du pape Innocent VIII, & conduit à Rome. Alexandre VI le livra en 1495 à Charles VIII, & il mourut peu de tems après. On dit que ce pape avoit eu soin de le faire empoisonner, de peur que la France n'en tirât quelqu'avantage; on ajoute qu'Alexandre avoit reçu de Bajazet une grande somme d'argent, pour

faire périr ce prince : mais quoique ce pontife fut capable de forfaits, il paroît que c'est sans fondement qu'on lui attribue celui-ci ; quelques auteurs accusent les Vénitiens de ce crime, mais sans raison plausible. Zizim laissa un fils, nommé *Amurat*, qui se réfugia à Rhodes. Après la prise de la place, ce prince infortuné s'étoit caché, dans l'espérance de se sauver dans le vaisseau du grand-maître. Il fut découvert & mené à l'empereur Soliman, qui le fit aussi-tôt étrangler en présence de toute son armée, avec ses deux enfans mâles. Deux filles qu'il avoit, furent conduites au serrail à Constantinople. Zizim avoit l'esprit vif, l'ame noble & généreuse, de la passion pour les lettres aussi-bien que pour les armes, & quoique zélé musulman, il aimoit les chevaliers de Rhodes que son pere détestoit.

ZIZIME, fut élu l'an 824 par la noblesse romaine pour succéder au pape Paschal I, tandis que le clergé & le peuple nommoient Eugene II ; ce qui auroit causé un schisme, si l'empereur Lothaire n'étoit venu à Rome, où il appuya l'élection d'Eugene, & obligea Zizime à se retirer.

ZOÉ CARBONOPSINE, 4e femme de l'empereur Léon VI, avoit une vertu mâle, un esprit élevé, un discernement juste, & la connoissance des affaires. Elle accoucha en 905 de Constantin Porphyrogenete. Ce prince étant devenu empereur en 912, *Zoé* chargée de la tutelle de son fils & de l'administration de l'état, choisit des ministres & des généraux capables de la seconder. Après avoir dissipé la révolte de Constantin Ducas, elle fit la paix avec les Sarrasins, & força les Bulgares par des victoires à rentrer dans leur pays. Elle ne fut pas aussi heureuse contre les cabales des courtisans ; elle fut exilée de la cour par son fils, & mourut dans sa retraite. — Il ne faut pas la confondre avec Zoé, seconde femme du même empereur Léon VI, qui fut couronnée impératrice, pendant que Théophane, la légitime épouse de Léon, étoit encore en vie. Elle étoit fille du général Stylien, & mourut après 21 mois de mariage en 893.

ZOÉ, fille de Constantin VIII, née en 978, fut ambitieuse, débauchée & cruelle. On la donna en mariage à Argyre, qui obtint le trône impérial après la mort de son beau-pere en 1028. Zoé s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, & mit sur le trône un orfèvre, nommé Michel Paphlagonien qu'elle avoit épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frere Jean ; & Zoé adopta Michel, dit *Calafates*, neveu de son mari. Ce fils adoptif eut l'ingratitude de l'exiler (*voy.* MICHEL Calafates) ; mais en 1042, elle fut tirée de sa retraite pour régner avec sa sœur Theodora. Elle partagea ensuite sa couronne avec Constantin Monomaque, son ancien amant, l'homme le plus scélérat & le plus débauché de la cour, & l'épousa en 3es nôces à l'âge de 64 ans. Elle mourut 8 ans après en 1050, après avoir travaillé de concert avec Monomaque à ruiner l'empire. Elle égala dans le crime la mere de Néron, & n'essuya point ses malheurs.

ZOILE, rhéteur, natif d'Amphipolis, ville de Thrace, se rendit fameux par ses critiques des ouvrages d'Isocrate & des vers d'Homere, dont il se faisoit appeller le *Fléau*. Il vint de Macédoine à Alexandrie, où il distribua ses censures de l'*Iliade*, vers l'an 270 avant J. C. Il les présenta à Ptolomée, qui lui répondit à-peu-près comme Hiéron avoit fait au philosophe Xénophanes : Que » puisque » Homere, qui étoit mort depuis » mille ans, nourrissoit plusieurs » milliers de personnes ; Zoïle,

» qui se vantoit d'avoir plus d'es-» prit qu'Homere, devoit bien » avoir l'industrie de se nourrir » lui-même ». La mort de ce satyrique est racontée diversement. Les uns disent que Ptolomée le fit mettre en croix, d'autres qu'il fut lapidé, & d'autres qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Il est certain que sa critique d'*Homere* ne méritoit pas un tel châtiment; & si quelque chose pouvoit prévenir en sa faveur, ce seroit l'espece de rage avec laquelle on poursuivit l'auteur d'une simple critique littéraire, essentiellement indifférente & innocente, quand même il auroit eu tous les torts possibles. Le nom de Zoïle est resté aux mauvais critiques, & a été souvent donné aux bons, dans ce siecle ignorant, futile, inconséquent, où la littérature, entraînée par le désordre & la décadence générale, s'éleve avec une fureur que sa nature ne comporte pas, contre les observations les plus modérées, les plus équitables & les plus nécessaires.

ZONARE, (Jean) historien grec, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Lassé des traverses du monde, il se fit moine dans l'ordre de S. Basile, & mourut avant le milieu du 12e siecle. On a de lui des *Annales* qui vont jusqu'à la mort d'Alexis Comnene en 1118. Cette histoire a été continuée par Nicetas Choniate jusqu'en 1205. C'est une compilation indigeste, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Grec aussi crédule qu'ignorant. Il est insupportable lorsqu'il ne copie pas Dion; cependant il peut être utile pour l'histoire de son tems. La meilleure édition de son ouvrage est celle du Louvre, 1686 & 1687, 2 vol. in-fol. Le président Cousin en a traduit en françois ce qui regarde l'histoire romaine. On a encore de Zonare des *Commentaires* sur les *Canons des Apôtres & des Conciles*, Paris 1618, in-folio; & quelques Traités peu estimés.

ZONCA, (Victor) habile mathématicien d'Italie, du 17e siecle, se livra particuliérement à la méchanique & à l'architecture, & y réussit. Il avoit un talent particulier pour inventer de nouvelles machines. On dit que la lecture des ouvrages de Ramelli lui inspira ce goût. Il publia ses inventions dans un ouvrage imprimé à Padoue 1621, in-fol. sous ce titre: *Novo Teatro di Machini & Edificii.*

ZOPYRE, l'un des courtisans de Darius fils d'Hystaspes, vers l'an 520 avant J. C. se rendit fameux par le stratagême dont il se servit pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez & les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant que » c'étoit son prince qui l'a-» voit si cruellement maltraité ». Les Babyloniens, ne doutant point qu'il ne se vengeât, lui confierent entiérement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à Darius, après un siege de 20 mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir pendant toute sa vie; ce ne fut pas assez des récompenses, il y ajouta des distinctions & des caresses. Il dit souvent qu'*il aimeroit mieux avoir Zopyre non mutilé, que vingt Babylones.* Cependant le stratagême qu'il avoit imaginé & dont il eut le courage d'être la victime, a quelque chose d'ignoble, de contraire à la bonne foi, & je ne sais quoi de lâche, qui ne semble pas mériter l'admiration qu'on lui a prodiguée.

ZOPYRE, médecin, qui communiqua à Mithridate, roi de Pont, la description d'un antidote, comme un remede assuré contre toutes sortes de poisons. Ce prince en fit faire diverses expériences sur des criminels condamnés à

mort, qui, dit-on, réussissent toutes. Celse parle d'un antidote appellé *Ambrosia*, composé par un médecin du même nom, pour un roi Ptolomée. Quoique cet antidote soit un peu différent du premier, il pourroit être du même médecin qui l'auroit présenté à un des premiers Ptolomées, contemporains de Mithridate. — On trouve un autre ZOPYRE, aussi médecin, qui vivoit dans le 2e siecle, du tems de Plutarque.

ZOROASTRE, philosophe de l'antiquité, que les uns font plus ancien qu'Abraham, & que d'autres reculent jusqu'à Darius, qui succéda à Cambyse. Huet prétend qu'il n'est point différent de Moyse; Gregoire de Tours croit qu'il est le même que Cham, & observe que Zoroastre signifie *Etoile vivante*; l'abbé Banier conjecture que c'est Mesraïm, & Justin dans son Abrégé de Trogue Pompée, le fait roi des Bactriens; enfin d'autres le disent disciple d'Elie ou d'Elisée. Ces différentes opinions ont fait croire qu'il y a eu plusieurs Zoroastre. Quoiqu'il en soit, on prétend qu'il y a eu dans la Perse un philosophe nommé *Zoroastre*, qui devint le chef des Mages; c'est-à-dire de ces philosophes orientaux, qui joignoient à l'étude de la religion celle de la métaphysique, de la physique & de la science naturelle. On dit qu'après avoir établi sa doctrine dans la Bactriane & dans la Médie, Zoroastre alla à Suze sur la fin du regne de Darius, dont il fit un prosélyte de sa religion. Il se retira ensuite dans une caverne, & y vécut long-tems en reclus. Les sectateurs de Zoroastre subsistent encore en Asie, & principalement dans la Perse & dans les Indes. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, & le regardent comme le grand prophete que Dieu leur avoit envoyé pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, apporté en France par M. Anquetil, a été traduit par le même dans le recueil qu'il a publié en 1770, sous le nom de *Zend-Avesta*, 2 vol. in-4°. L'original a été déposé à la bibliotheque royale. Si on en croit M. Meiners dans un *Mémoire* lu à l'académie de Goettingue le 18 sept. 1779, cet original, rédigé à l'instance de M. Anquetil par deux prêtres persans, ne mérite aucune confiance (*voyez* le *Journ. hist. & litt.* juillet 1780, p. 372); mais quel qu'il soit, il ne contient rien de favorable à sa prétendue antiquité, & renferme des caracteres manifestes d'indien nouveau, de Judaïsme & de Christianisme. S'il est effectivement de Zoroastre, comme M. Anquetil le prétend, il y a bien à rabattre de l'idée qu'on veut nous donner de ce philosophe. Voltaire, quoique grand admirateur de ces vieilles marottes qu'on appelle à l'aide de celles de ce siecle, avoue que c'est *un fatras abominable dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine. L'auteur*, ajoute-t il, *est un fou dangereux..... Nostradamus, & le médecin des urines, sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumene.* Le nom de *Gaures* ou de *Guebre* que portent les soi-disant disciples de Zoroastre est odieux en Perse: il signifie en arabe *Infidele*, & on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Ispahan un fauxbourg appellé *Gaurabard*, ou la *Ville des Gaures*, & ils y sont employés aux plus basses & aux plus viles occupations. Les Gaures sont ignorans, pauvres, simples, patiens, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc & sincere, & très-zélés pour leurs rits. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, & n'adorent que Dieu

feu. Ce qui pourroit faire croire que ce ne sont que des Juifs ou des Chrétiens dégénérés, dont la croyance est altérée par le mélange des opinions & les rits des anciens Perses. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu & le soleil étant les symboles les plus frappans de la Divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. On a sous le nom de *Zoroastre* des Oracles Magiques; Louis Tiletanus les publia à Paris en 1563, avec les Commentaires de Pléthon Gemistus. François Patrice, savant vénitien, en donna une édition en latin, en 1593, in-8°, sous le titre de *Magia philosophica, hoc est, Zoroaster & ejus cccxx oracula chaldaica.* On les trouve aussi dans le *Trinum magicum* de César Longinus, Francfort 1673, in-12. Thomas Stanley les publia à la suite de son *Histoire de la Philosophie Orientale* en anglois. Jean le Clerc fit reparoître les Oracles en grec, avec une version latine, accompagnée de notes savantes à la fin de ses *Œuvres Philosophiques*, 5e édition, Amsterdam 1722, 4 vol. in-12.

ZOROBABEL, surnommé *Sassabar*, étoit de la famille des rois de Juda, fils de Salathiel. Cyrus, pénétré d'estime pour Zorobabel, lui remit les vases sacrés du temple, qu'il renvoyoit à Jerusalem; & ce vertueux Israélite fut le chef des Juifs qui retournerent en leur pays. Quand ils furent arrivés, Zorobabel commença à jetter les fondemens du temple, l'an 535 avant J. C.; mais les Samaritains firent tant par leurs intrigues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zele des Juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indifférence par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La 2e année du regne de Darius, fils d'Hystaspes, il leur envoya les prophètes Aggée & Zacharie, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisoient de son culte, & leur négligence à bâtir son temple. Zorobabel & tout le peuple reprirent avec une ardeur admirable ce travail, interrompu depuis 14 ans. Zorobabel présidoit à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J. C. La dédicace s'en fit solemnellement la même année.

ZOSIME, (S.) grec de naissance, monta sur la chaire de S. Pierre après Innocent I, le 18 mars 417. Celestius, disciple de Pélage, lui en imposa d'abord; mais dans la suite, ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique, & contre Pélage son maître. Il obtint de l'empereur un rescrit pour chasser les Pélagiens de Rome. Zosime décida le différend qui étoit entre les églises d'Arles & de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces viennoise & narbonnoise; & se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Ce pontife, également savant & zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui *XVI Epîtres*, écrites avec chaleur & avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistolæ Romanorum Pontificum* de dom Coustant, in-fol.

ZOSIME, comte & avocat du Fisc sous l'empereur Théodose le Jeune, vers l'an 410, composa une *Histoire des Empereurs*, en 6 liv. depuis Auguste jusqu'au 5e siecle, dont il ne nous reste que les 5 premiers liv. & le commencement du 6e. La plus belle édition est celle d'Oxford 1679, in-8°. Cellarius en donna une bonne en 1696, en grec & en latin, in-8°; & le président Cousin l'a traduite en françois. Zosime, zélé païen, peint avec des couleurs fort noires l'empereur Constantin. Il ne laisse échapper aucune

une occasion de se déchaîner contre les Chrétiens. Son ouvrage est écrit avec plus d'élégance que de vérité.

ZOSIME, *voyez* MARIE Egyptienne.

ZOUCH, (Richard) de la paroisse d'Ansley, dans le Wilshire, d'une famille ancienne, mort en 1660, devint docteur & professeur en droit, & exerça plusieurs autres emplois importans. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages, dont la plupart sont en latin. On ne les lit presque plus.

ZRINI *ou* SERINI, (Nicolas, comte de) d'une famille hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célebre par la belle défense de Sigeth assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistoit plus qu'en 217 hommes, & combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours avant la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. — Pierre SERINI, un de ses descendans, entra dans une conspiration contre l'empereur Léopold, & fut décapité dans la ville de Neustad-en-Autriche, le 30 avril 1671. *Voyez* NADASTI François.

ZUCCHARO, (Taddée) peintre, né à San-Aguolo in vado, dans le duché d'Urbin, en 1529, mort en 1566. Les ouvrages du célebre Raphaël firent de Taddée un excellent artiste. Le cardinal Farnese, qui l'occupa long-tems, lui faisoit une pension considérable. Ce peintre en usa mal, & la fit servir à des débauches, qui avancerent sa mort. Il avoit des idées nobles, & son pinceau étoit assez moëlleux. Il a mis de l'esprit dans ses desseins arrêtés à la plume & lavés au bistre; mais il y a peu de noblesse dans ses airs de tête, trop de ressemblance entre elles, & de singularité dans les extrémités des pieds & des mains de ses figures.

ZUCCHARO, (Frédéric) peintre, né dans le duché d'Urbin en 1543, mort à Ancône en 1609, fut éleve de Taddée Zuccharo, son frère, qui lui procura bientôt les occasions de se distinguer. Il se fixa à Rome, par l'ordre du pape Gregoire XIII. Frédéric eut alors quelques différends avec les officiers de ce pontife. Il emprunta de son art les traits de sa vengeance. Il fit un tableau de la Calomnie, où il représenta ses adversaires avec des oreilles d'âne, & alla exposer cette peinture sur le portail de S. Luc, le jour de la fête de ce saint. Ce trait irrita le pape, qui obligea Frédéric de quitter Rome; mais il y retourna quelque tems après. Frédéric vint en France, & passa aussi en Hollande, en Angleterre & en Espagne. Les ouvrages qu'il fit dans la salle du grand-conseil à Venise, lui mériterent des éloges du sénat, qui voulant marquer à Frédéric son estime, le créa chevalier. Enfin, il entreprit d'établir à Rome une académie de peinture, dont il fut élu chef, sous le nom de prince. Frédéric a composé des livres sur la peinture. Cet artiste avoit beaucoup de facilité pour inventer; il étoit bon coloriste, & auroit été parfait dessinateur, s'il eût été moins maniéré. Il a coëffé ses têtes d'une façon singuliere; ses figures sont roides, elles ont les yeux pochés; ses draperies sont mal jetées.

ZUCCHUS, *voyez* ACCIUS.

ZUERIUS-BOXHORN, *voyez* BOXHORN.

ZUINGLE, (Ulric) né à Wildehausen en Suisse, dans le comté de Tockenburg, le 1er de janvier 1487, apprit les langues à Berne, & continua ses études à Rome, à Vienne & à Bâle. Après avoir fait

son cours de théologie, il fut curé à Glaris en 1506, & ensuite dans un gros bourg nommé Notre-Dame des Hermites. C'étoit un lieu de dévotion fort fameux, où les pélerins venoient en foule, & se confessoient, & sembloient renforcer leurs sentimens de religion. Zuingle crut voir des abus là où un philosophe moderne n'a vu que des objets d'édification & de consolation. Tandis qu'il s'occupoit de cet objet, Léon X faisoit publier en Allemagne des indulgences par les Dominicains, & en Suisse par un Cordelier Milanois. Zuingle, fâché que ce moine lui eût été préféré, attaqua non-seulement les indulgences, mais l'autorité du pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la foi, le péché originel, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des Saints, le sacrifice de la messe, les loix ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres & l'abstinence des viandes. Zuingle s'éleva contre ces pratiques avec toute l'impétuosité de son naturel. Bien convaincu que l'église n'adopteroit pas ses opinions, il s'adressa au magistrat de Zurich, dont plusieurs membres avoient du goût pour les nouvelles erreurs. Il se tint en conséquence une assemblée en 1523. On alla aux voix, la pluralité fut pour l'hérésiarque. Peu de tems après, on brisa les images, on renversa les autels, on abolit la messe & toutes les cérémonies de l'église romaine. Zuingle épousa une riche veuve; car le mariage, suivant la remarque d'Erasme, est le dénouement de toutes ces farces de réformations. Il étoit fort occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad sur l'Eucharistie, avec les paroles de Jesus-Christ, qui dit expressément: *Ceci est mon corps.* Il eut un songe, dans lequel il croyoit disputer avec le secretaire de Zurich, qui le pressoit vivement sur les paroles de l'institution. Il vit paroître tout-à-coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots: « Lâche, que ne » réponds-tu ce qui est écrit dans » l'Exode: *L'Agneau est la Pâ-* » *que*, pour dire qu'il en est le » signe ». Cette réponse du fantôme fut un triomphe, & Zuingle n'eut plus de difficultés sur l'Eucharistie. C'est ainsi que les sectaires, après avoir rejeté la doctrine de l'église catholique, se régient sur des rêves, sur des visions fanatiques, ou même, comme Luther, sur des conférences avec le diable. Pour s'opposer au désordre naissant, les évêques de Bâle, de Constance & de Lausanne, solliciterent une assemblée de la nation à Bade; Jean Œcolampade s'y trouva pour Zuingle qui refusa de s'y rendre, & la doctrine de cet hérésiarque y fut condamnée. Malgré cette condamnation, il ne laissa pas de faire des prosélytes. Cependant plusieurs cantons resterent constamment attachés à la religion romaine, & la guerre fut sur le point d'éclater plus d'une fois entre les Catholiques & les Protestans. Enfin les cantons de Zurich où il étoit curé, de Schafhouse, de Berne & de Bâle, défendirent de transporter des vivres dans les cantons catholiques; ils se liguerent, & firent plusieurs insultes à leurs voisins, pour les obliger à suivre leur parti. On arma de part & d'autre. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avoit allumé; il n'étoit pas brave, & il falloit qu'en qualité de premier pasteur de Zurich il allât à l'armée. Il sentoit qu'il ne pouvoit s'en dispenser, & il ne doutoit pas qu'il n'y pérît. Une comete qui parut alors, le confirma dans la persuasion qu'il seroit tué. Il s'en plaignit d'une maniere lamentable, & publia que la comete annonçoit sa mort & de grands malheurs sur Zurich. Malgré les plaintes de Zuingle, la guerre fut

résolue, & il fut obligé d'accompagner une armée de 20 mille hommes. Les Catholiques se mirent derriere un défilé par où les ennemis ne pouvoient passer que l'un après l'autre. La plus grande partie de l'armée des Zuingliens périt les armes à la main, & l'autre fut mise en fuite. Zuingle fut du nombre des morts: ce fut le 11 octobre 1531; il avoit environ 44 ans. Les Catholiques brûlerent son corps. Indépendamment de ses erreurs, les troubles qu'il causa dans sa patrie, ne peuvent que rendre son nom odieux. » Les mains qui déchiroient » le Catholicisme (dit un politi- » que) ébranloient en même tems » l'état; & malgré les traités de » paix, le germe des divisions n'est » pas étouffé. L'union des treize » cantons n'est plus ce qu'elle a » été autrefois; ils ne tiennent plus » les uns aux autres que par les » liens de la politique ». Zuingle n'étoit ni savant, ni grand théologien, ni vrai philosophe, ni bon littérateur: il exposoit avec assez d'ordre ses pensées; mais il pensoit peu profondément, si l'on en juge par ses ouvrages recueillis à Zurich, 1581, vol. in-fol. Zuingle adressa, quelque tems avant sa mort, une *Confession de Foi* à François I. En expliquant l'article de la vie éternelle, il dit à ce prince qu'il doit espérer de voir l'assemblée de tout ce qu'il y a eu d'hommes saints, courageux & vertueux, dès le commencement du monde: » Là vous verrez » (dit-il) les deux Adams, le ra- » cheté & le rédempteur; vous » verrez un Abel, un Enoch; vous » y verrez un Hercule, un Thé- » sée, un Socrate, un Aristide, » un Antigonus, &c ». Ce passage suffit pour donner une idée du désordre qui régnoit dans la tête du prétendu réformateur. De l'hérésie au paganisme, & même à l'athéisme, le passage n'est ni lent ni difficile. *Voyez* SERVET, LENTULUS, &c.

ZUINSKI, *voyez* DEMETRIUS GRISKA.

ZUMBO, (Gaston-Jean) sculpteur, né à Syracuse en 1656, mort à Paris en 1701, demeura longtems à Rome, & passa delà à Florence, où le grand-duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il s'arrêta aussi à Gênes, & y donna des preuves de son rare mérite. Une Nativité du Sauveur, & une Descente de Croix qu'il fit dans cette ville, passent pour des chef-d'œuvres de l'art. La France fut le terme de ses voyages; il travailla à plusieurs pieces d'anatomie. Philippe, duc d'Orléans, qui avoit un goût si grand & si éclairé, honora plusieurs fois Zumbo de ses visites. On parle d'un sujet exécuté par ce sculpteur, appellé la *Corruzione*, ouvrage admirable pour la vérité, l'intelligence & les connoissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La 1re représente un Homme mourant; la 2e, un Corps mort; la 3e, un Corps qui commence à se corrompre; la 4e, un Corps qui est corrompu; la 5e, un Cadavre plein de pourriture & mangé des vers: ouvrages aussi propres à diriger les gens de l'art, qu'à produire dans l'esprit de l'homme des idées sombres & salubres.

ZUMEL, (François) de Palencia en Espagne, mort en 1607, fut professeur de théologie à Salamanque, & général des religieux de la Merci. Il composa contre Molina, qui avoit attaqué sa doctrine, plusieurs Ecrits apologétiques que Bannez s'engagea à défendre devant l'inquisition.

ZUNCA, *voyez* ZONCA.

ZURITA, *voyez* SURITA.

ZUR-LAUBEN, (Oswald de) de l'ancienne maison de la Tour-Châtillon en Valais, mort à Zug en 1549, à 72 ans, fut capitaine de 300 Suisses au service des papes Jules II, Léon X, & de Maximi-

lien Sforce, & se signala aux batailles de Novare, de Ravenne, de Bellinzone, &c. Il passa en cette qualité dans les armées de François I, roi de France, après la bataille de Marignan. Il fut major-général des troupes du canton de Zug, en 1531, à la bataille de Cappel où Zuingle fut tué, & contribua beaucoup à fixer la victoire dans cette mémorable journée.

ZUR-LAUBEN, (Antoine de) fils du précédent, capitaine en France; au service de Charles IX, reçut trois blessures à la bataille de Dreux. Il fut de la célebre retraite de Meaux, & se trouva aux batailles de *St-Denys*, de Jarnac & de Moncontour. Il termina sa carriere à Zug en 1586, à 84 ans, après avoir rempli les premieres charges de son canton.

ZUR-LAUBEN, (Conrad de) cousin issu de germain du précédent, mort à Zug en 1629, à 57 ans, fut chevalier de S. Michel, chef du canton de Zug, & capitaine au régiment des Gardes Suisses. Il servit sa patrie & la France comme guerrier & comme négociateur. Il est auteur d'un Traité imprimé : *De Concordia Fidei*, où il démontre que la tranquillité des Suisses dépend de l'établissement de la seule religion catholique dans leurs cantons. Effectivement depuis l'introduction des nouvelles sectes, cette république a été plusieursfois dans les plus grandes agitations, & souvent à un doigt de sa perte. L'on y a vu couler comme dans le reste de l'Europe, où l'antique religion a été ébranlée, des fleuves de sang qu'on ne peut se flatter de ne pas voir couler encore à la premiere occasion où le fanatisme enflammera les esprits.

ZUR-LAUBEN, (Béat de) fils du précédent, mort à Zug en 1663, âgé de 66 ans, fut comme lui le chef du canton de Zug & capitaine au régiment des Gardes Suisses sous Louis XIII. Il fut, en 1634, l'un des trois ambassadeurs catholiques envoyés à ce monarque. Le canton de Lucerne reconnut ses services, en accordant, à lui & à sa postérité, le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale. Les cantons catholiques lui avoient donné les titres de *Pere de la Patrie*, & de *Colonne de la Religion*. On a de lui le détail de toutes ses Négociations depuis 1629 jusqu'en 1659.

ZUR-LAUBEN, (Béat-Jacques de) fils aîné du précédent, chef du canton de Zug, & capitaine-général de la province libre de l'Argow, servit en France avec distinction. Il occupa les principales charges de sa patrie, & contribua beaucoup, par ses expéditions, à soumettre les paysans révoltés du canton de Lucerne, en 1653. Ce canton & ses confédérés lui durent, en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux & trois pieces de canon. Il mourut à Zug en 1690, à 74 ans, avec une réputation bien méritée de valeur & de prudence.

ZUR-LAUBEN, (Béat-Jacques de) neveu du précédent, fut élevé au grade de lieutenant-général des armées du roi de France. Il s'acquit beaucoup de gloire en Catalogne, en Irlande, en Flandre & en Italie. Il contribua à fixer la victoire de Nerwinde; fit, avec le comte de Tessé, lever au prince Eugene le long blocus de Mantoue; & fut le seul des officiers-généraux qui repoussa les ennemis, à la fameuse bataille de Hochstet en 1704. Il y reçut sept blessures, & en mourut à Ulm en Suabe, le 21 septembre, à 48 ans. Le roi l'avoit gratifié, en 1687, de la Baronnie de Villé en haute Alsace, reversible à la couronne après la mort de Conrad, baron de Zur-Lauben, inspecteur-général de l'infanterie dans le département

de la Catalogne & du Roussillon.

ZUR-LAUBEN, (Placide de) cousin-germain du précédent, fut élu abbé de l'abbaye de Muri, ordre de S Benoît, en Suisse, l'an 1683. Il mérita par ses travaux & ses acquisitions le titre de second fondateur de cette abbaye. Il la rebâtit avec magnificence, en accrut considérablement les revenus, & obtint en 1701 de l'empereur Léopold, pour lui & les abbés ses successeurs, le rang & le titre de prince de l'empire. Il mourut à Sandegg, l'un de ses châteaux, en Turgovie, l'an 1723, dans sa 78e année. On a de lui : I. *Spiritus duplex Humilitatis & Obedientiæ.* II. *Conciones Panegyrico-Morales.* La maison de la Tour Zur-Lauben a produit un grand nombre d'autres personnages distingués dans l'église & dans l'état.

ZUSTRUS, (Lambert) peintre flamand On ne sait point précisément le tems de sa naissance, ni de sa mort. Il étoit éleve de Christophe Schwarts, peintre du duc de Baviere, & le Titien lui donna des leçons de son art. Ce peintre peignoit avec beaucoup de facilité. Il traitoit assez bien l'histoire, & excelloit dans le paysage qu'il touchoit d'une grande maniere. L'Enlevement de Proserpine qu'on admire au palais-royal, est un des fruits de son pinceau.

ZWICKER, (Daniel) socinien du 17e siecle, après s'être attaché fortement aux erreurs des Freres Polonois, se rapprocha insensiblement des remontrans, qui en attaquant plusieurs dogmes principaux de la religion, empruntoient le voile de la conciliation & de la paix. Il proposa son systême dans son *Irenicum Irenicorum*, qu'il publia en 1658, in-8°. Cet ouvrage souleva tous les Protestans. L'auteur défendit son sentiment dans un autre in-8°, publié en 1661 sous ce titre : *Irenicomastix victus & constrictus*... Comenius, Hoornbeck & les autres à qui il répondoit dans ce dernier ouvrage, ne se crurent pas vaincus & répliquerent. Il crut les réduire au silence par un 3e volume qu'il publia en 1677, & qu'il intitula : *Irenicomastix victus & constrictus, imò obmutescens*, in-8°. Ses adversaires se turent en effet, ennuyés apparemment du combat, & parce qu'effectivement les Protestans ne peuvent pas s'opposer raisonnablement aux Sociniens Ces trois pieces réunies sont regardées comme le corps de doctrine des conciliateurs. Elles sont peu communes, sur tout la derniere. Elles forment, étant rassemblées, 2 vol. in-8°.

ZWINGER, (Théodore) savant médecin, naquit à Bâle d'une sœur de Jean Oporin, fameux imprimeur, & selon quelques-uns, à Bischofs-Zell, dans le Turgaw. Il enseigna dans sa patrie le grec, la morale, la politique & la médecine. Son nom a été long-tems célebre par une énorme compilation intitulée : *Le Théatre de la Vie humaine*, Lyon 1656, 8 vol. in-fol. & plusieurs ouvrages sur la médecine. Il étoit grand partisan d'Hippocrate. *Le Théatre de la Vie humaine* avoit été commencé par Conrad Licosthene, son beau-pere, & fut augmenté par Jacques Zwinger, son fils. Ce savant mourut en 1588, à 54 ans, & son fils en 1610.

ZWINGER, (Théodore) fils de Jacques, né en 1597, eut d'abord du goût pour la médecine; mais après être revenu d'une grande maladie, il se détermina à la théologie. En 1627, il fut fait pasteur de S. Théodore, & eut occasion d'allier ces fonctions avec celles de médecin, durant la peste qui affligea la ville de Bâle en 1629. Ce savant mourut en 1651, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse qu'on ne lit plus — Son fils Jean ZWINGER, professeur en grec & bibliothécaire de Bâle, mort en 1696, marcha sur les traces de

son pere. On a de lui : *De Monstris, eorumque caussis ac differentiis*, Bâle 1660, in-4°.

ZWINGER, (Théodore) fils de Jean, né en 1658, fut professeur d'éloquence, de physique & de médecine à Bâle, où il finit sa carriere en 1724. On a de lui : I. *Theatre Botanique*, Bâle 1690, in-fol. en allemand. II. *Fasciculus Dissertationum*, 1710, in-4°. III. *Dissertatio de acquirenda vitæ longævitate*. IV. *Le Théatre de la Pratique Médécinale*. V. Un *Dictionnaire* latin & allemand. VI. Une *Physique* expérimentale. VII. Un *Abregé* de la Médecine d'Etmuller. VIII. Un *Traité des Maladies des Enfans*. Ces ouvrages sont en latin.

ZWINGER, (Jean-Rodolphe) frere du précédent, né à Bâle en en 1660, mort en 1708, professa long-tems la théologie. Il étoit fort versé dans l'histoire, & assez habile théologien ; mais très-prévenu en faveur des opinions de sa secte. Outre quelques Theses & quelques Sermons, on a de lui un Traité allemand intitulé : *L'Espoir d'Israël*.

ZYLIUS, (Otho) jésuite, né à Utrecht en 1588, mort à Malines le 13 août 1656. On lui attribue des conversions éclatantes, entr'autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts qu'il ramena à l'église catholique. Ce Pere étoit bon poëte & très-versé dans les langues grecque & latine. On a de lui : I. Des *Vies* de plusieurs Saints qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, & qui ont été insérées dans les *Acta Sanctorum*. II. *Hist. miraculorum B. M. Sylvæducensis*, Anvers 1632, in-4°. III. *Cameracum obsidione liberatum*, poëme imprimé à Anvers 1650, in-4°, & à la suite des Poësies du P. Hoschius, de l'édition de 1656.

ZUYLICHEM, (Constantin Huyghens, seigneur de) mort en 1687 ; *voyez* HUYGHENS.

ZYPÆUS *ou* VANDEN-ZYPE, (François) naquit à Malines en 1580. Ses succès dans l'étude du droit le firent appeller par Jean le Mire, évêque d'Anvers, qui le fit son secretaire particulier, ensuite chanoine, official, & archidiacre de sa cathédrale. C'étoit un homme d'esprit, de mœurs douces, & très-profond dans la connoissance du droit civil & canonique. Il a composé sur ces matieres plusieurs ouvrages latins, entr'autres : I. *Analytica enarratio Juris Pontificii novi*. II. *Consultationes canonicæ*. III. *Notitia juris Belgici*. IV. *De Jurisdictione Ecclesiastica & Civili*. V *Judex, Magistratus, Senator*. On peut regarder ces ouvrages comme une réfutation des écrits de du Moulins, de Fevret, de Van-Espen, de Febronius, &c. Ils sont estimés, & on les a recueillis en 2 vol. in-fol. à Anvers, chez Jerôme & Jean-Baptiste Verdussen, en 1675. Zypæus mourut en 1650, à 75 ans.

ZYPÆUS, (Henri) frere du précédent, né à Malines en 1577, embrassa la regle de S. Benoît dans le monastere de S. Jean à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de S. André, près de Bruges, avec le droit de porter la mitre, qu'il obtint le premier en 1623. Zypæus rétablit la discipline dans son monastere, & répara les désordres que les hérétiques y avoient causés. Il y ramena en 1632 ses religieux qui s'étoient retirés dans la ville de Bruges pour se soustraire à la fureur des sectaires. Il répara aussi la maison des religieuses de S. Godeleve, & y introduisit une réforme salutaire. Sa mort, arrivée en 1659, dans la 83e année de son âge, fut digne d'un chrétien & d'un religieux. Son principal ouvrage est intitulé : *Sanctus Gregorius Magnus, Ecclesiæ Doctor, primus ejus nominis Pontifex Romanus, ex nobilissimâ & antiquissimâ in Ecclesia Dei familiâ Benedictinâ oriundus* ; à Ypres

1611, in-8°. Dans ce livre il s'efforce de prouver contre Baronius, que S. Gregoire, pape, avoit embrassé la vie monastique. Il y a de l'érudition; mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes. L'auteur s'échauffe peut-être un peu trop sur cette question; il importe assez peu que S. Gregoire ait été Bénédictin ou non, pourvu qu'il ait servi l'église avec zele & soulagé l'indigence avec ardeur. Du reste, c'est un point d'histoire, dont on peut s'occuper, & qu'on peut travailler à éclaircir comme tant d'autres qui ne sont pas d'une plus grande importance. On a encore de lui la *Vie de Ste Scholastique*, Bruges 1631.





SUPPLÉMENT, ADDITIONS ET CORRECTIONS.*

TOME I.

CHRONOLOGIE.

Page 72, lig. 5, Pie V, *lisez* IV.

P. 81, lig. 9, après le titre DIGRESSION, en 1346, *lisez* 1356,

Pag. 99, col. 2, lig. 9, Philippe V remonte sur le trône en 1746, *lisez* Philippe V remonté sur le trône, meurt en 1746.

Pag. 102, col. 2, lig. 7, se démet, *lisez* déposé

Pag. 105, col. 2, lig. pén. Amauri II, mort en 1209, *lisez* 1205.

Pag. 108, lig. 3, après a obtenu une, *lisez* partie de la Lithuanie, *& retranchez le reste. — Ibid. après* ROIS DE POLOGNE, *col. 2, lig. 1*, Uladislas VI, 1445, *lisez* 1444. — *Ibid. lig. 9*, Etienne Battori, 1587, *lisez* 1586. — *Ibid. lig. 16*, Fréderic-Auguste II, *lisez* I. — *Ibid vers la fin*, Frédéric-Auguste III, *lisez* II.

Pag. 111, col. 2, lig. 10, Albert d'Autriche, 1440, *lisez* 1439. — *Ibid. après le titre* HONGRIE, *commencez ainsi*: Les Huns, peuple barbare & vagabond, ayant reçu quelque grand échec vers l'an 93 de J. C. se répandirent, *&c.*

Pag. 112, lig. 6, après 1741 à, *lisez* lui conserver l'héritage de ses peres.

Pag. 115, col. 2, lig. 21, Frédéric I, 1534, *lisez* 1533.

Pag. 116, col. 1, lig. 10, Islassaw, 1708, *lisez* 1078.

Pag. 117, col. 1, lig. 15, Pierre Alexiowitz & Iwan IV, *lisez* V.

Pag. 124, col. 2, lig. pén. Guillaume-Henri ou Guillaume III élu en 1674, *lisez* 1672.

AARSENS, *effacez cet article, & renvoyez à* AERTSEN.

ABRAHAM, *pag. 17, col. 2, lig. 4*, ces, *lisez* les

ABRAHAM ECCHELLENSIS, *voy.* ECHELLENSIS, *lis.* ECCHELLENSIS.

ADRIAN, (Corneille) *lig. 4, après* âgé de 60 ans, *effacez le reste de l'article & lisez*, prêcha avec tant de zele & de succès à Bruges, qu'il fut appellé l'Apôtre de cette ville. Les hérétiques dont il étoit le fléau, tâcherent de le perdre de réputation par tous

---

* *Les lecteurs amis des notions exactes feront bien de marquer dans le cours du* Dictionnaire *d'un signe particulier les Articles qui sont augmentés ou perfectionnés dans ce* Supplément, *pour s'assurer du premier coup-d'oeil s'il n'y a aucun changement à y faire.*

les moyens imaginables. Van-Meteren a rassemblé diverses calomnies contre ce religieux, que M. de Thou, qui ne le copie que trop pour les affaires des Pays-Bas, répete après lui. Les *Sermons* publiés sous le nom d'Adrian, sont remplis de turlupinades & même d'expressions obscenes, que les hérétiques y ont ajoutées après sa mort, dans le dessein de rendre sa mémoire méprisable & odieuse. C'est ce que nous apprennent Sanderus & Valere André, beaucoup mieux instruits de ces sortes d'objets que Van-Meteren dont le jugement est presque toujours offusqué par le fanatisme de secte.

AISTULFE, *lig. 6*, III, *lisez* II.

ALEMBERT, (Jean le Rond d') secretaire perpétuel de l'académie françoise, né à Paris le 16 novembre 1717, de madame de Tencin & de Fontenelle, selon d'autres, du médecin Astruc, est mort dans la même ville le 29 octobre 1783. Peu d'auteurs ont joui d'une réputation plus distinguée, quoique le vrai fondement n'en ait jamais été bien déterminé. Les gens de lettres s'accordoient à le regarder comme un grand géometre, & les géometres le regardoient comme un grand littérateur. Sans prononcer sur la profondeur de ses connoissances mathématiques, nous reconnoitrons sans peine qu'il mérite une place parmi les physiciens, ne fût-ce que par sa dissertation sur la *cause générale des vents*, qui remporta le prix à l'académie de Berlin en 1746. Dans ce tems le roi de Prusse qui avoit gagné des batailles contre les Autrichiens, venoit de terminer ses campagnes par une paix glorieuse. M. d'Alembert profita de cette heureuse circonstance pour dédier son ouvrage à ce prince, par ces trois vers latins :

Hæc ego de ventis, dum ventorum ocyor alis
Palantes agit Austriacos Fredericus, & orbi,
Insignis lauro, ramum prætendit olivæ.

Flatté de cette dédicace, le monarque le remercia par une lettre des plus gracieuses, & lui donna dans la suite une pension de 1200 livres. Ses ouvrages de littérature n'ont pas eu le même succès. Presque tous les pas qu'il a faits dans cette carriere sont marqués par des chûtes. On ne doit excepter que son *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*; encore lui a-t-on reproché d'avoir pris la filiation des idées dans les Anglois Bacon & Chambers : mais enfin ce discours est bien pensé & bien écrit; si la vaste compilation, à laquelle il a servi de *prospectus*, n'est devenue (selon l'expression de Diderot) qu'*un mélange informe de bonnes & de mauvaises choses*, ce discours n'en étoit pas moins le fruit d'un esprit méthodique. Tous ses autres ouvrages portent l'empreinte d'une imagination stérile, & quelques-uns même de mauvais goût. Sa *Traduction* de quelques morceaux de *Tacite* ne seroit pas digne d'un écolier. Ses *Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie*, 1759-1764, 5 vol. in-12, ont le plus grand de tous les défauts, celui de ne point intéresser, si l'on en excepte peut-être encore son *Essai sur les Gens-de-Lettres*. Ce qu'il dit sur la poésie, renferme tout autant d'hérésies littéraires. Enfin ses *Eloges* des académiciens sont écrits avec une prétention qui approche du ridicule : ce sont de mauvaises singeries de Fontenelle. Quoiqu'il ait succédé à Voltaire dans le patriarchat de la philosophie, il n'eut jamais l'emportement & le fanatisme de son prédécesseur. D'un caractere moins vif & moins inquiet, il mit dans son zele plus de circonspection, de prudence &

de lenteur ; il condamnoit les blasphêmes révoltans & ne vouloit rien qui blessât les bienséances. On a même de lui un ouvrage sur l'*Abus de la Critique en matiere de religion*, où sans condamner ceux qui n'en ont pas, il blâme ceux qui se glorifient de cette privation avec trop de bruit. Par-là il a servi le parti d'une maniere plus efficace & plus sûre. En s'attachant les jeunes gens par des encouragemens & des recommandations, en asservissant à l'empire des erreurs dominantes les talens naissans, en employant habilement son influence sur la distribution des palmes & des places académiques, en envoyant des gouverneurs & des instituteurs dans toutes les provinces de l'Europe, il a mérité que le philosophisme le regardât comme un de ses plus heureux propagateurs. Les philosophes qui ont entouré son lit pendant sa maladie, ont fait refuser la porte au curé toutes les fois qu'il s'y est présenté. L'un d'eux a dit en se vantant de la *bonne œuvre*, que s'ils ne s'étoient trouvés-là, d'Alembert alloit faire le plongeon. Ils lui ont rendu le même service qu'il avoit rendu à plusieurs de ses défunts confreres. Outre les ouvrages dont on vient de parler, on a de d'Alembert : I. *Traité de Dynamique*, 1743 & 1758, in-4°. II. *Traité de l'équilibre & du mouvement des Fluides*, 1744, in-4°. III. *Recherches sur la précession des Equinoxes*, 1748, in-4°. IV. *Essai d'une nouvelle Théorie de la résistance des Fluides*, 1752, in-4°. V. *Recherches sur différens points importans du système du Monde*, 1754-1756, 3 vol. in-4°. VI. *Nova tabularum lunarium emendatio*, 1756, in-4°. VII. *Opuscules mathématiques*, 1761 & suiv. 4 vol. in-4°. VIII. *Elémens de Musique*, 1752 & 1762, in-8°. IX. Les Articles de mathématiques de l'*Encyclopédie*, plusieurs de philosophie, d'histoire & de littérature, &c.

ALBEMARLE, *voy.* MONCI, *lis.* MONCK.

ALDRIC, (S.) premier vers, *Meclos*, lisez *Melos*

ALEXANDRE VI, *pag.* 93, *lig.* 17, Candie, *lisez* Gandie,

ALKMAAR, (Henri d') *lig.* 2, *après* siecle, *lisez* est le traducteur de la *Fable du Renard*, poëme gaulois, composé en 1290, par Jaquemars Giclée de Lille en Flandre. C'est une satyre où les gens d'église, entr'autres, ne sont pas épargnés. M. Gottsched en a donné, *&c.*

AMBROISE de LOMBEZ, pieux & savant Capucin, dont le nom de famille étoit la *Peyrie*, né à Lombez le 20 mars 1708, entra en religion le 25 octobre 1724, fut successivement professeur en théologie, gardien, définiteur, &c, & travailla avec beaucoup de zele à la direction des ames, fonction pour laquelle il avoit des talens rares. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir un grand nombre de pécheurs, pour affermir les justes dans la pratique des vertus, pour consoler les pusillanimes & rassurer ceux qui étoient d'une conscience trop timorée. On a de lui : I. *Traité de la Paix intérieure*, 1 vol. in-12, plusieurs fois imprimé. Cet ouvrage, chef-d'œuvre en son genre, écrit avec netteté, élégance & précision ; plein de maximes solides, de principes lumineux, de sentimens pleins d'onction, prouve la connoissance que l'auteur avoit du cœur humain. II. *Lettres spirituelles sur la Paix intérieure*, &c, 1 vol. in-12. Il mourut à St-Sauveur, près de Bareges, en 1778.

AMERBACH, (Jean) *lig.* 9, *après* achever, *lisez* : Ce n'est pas à lui, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'on doit la perfection des caracteres d'imprimerie ; Nicolas Jenson, Jean & Wendelin de Spire & autres ont em-

ployé long-tems avant lui des caracteres plus beaux que les siens. Il a commencé à imprimer en 1480; & l'italique n'a été inventé par Alde qu'en 1501, pour une édition d'*Horace*, in-8°. Ainsi on ne peut pas dire que ses caracteres étoient préférables à tous égards à l'italique qui étoit en usage de son tems, comme plusieurs l'ont assuré. Boniface son fils, *&c.*

ANGE-ROCCA, *retranchez cet article & prenez-le à* ROCCA *où il est mieux.*

ANNIUS de Viterbe, *ajoutez à la fin* : Il paroît que ceux qui lui ont attribué la fabrication de ces ouvrages se sont trompés, & qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avoit enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet, le *Voyage d'Italie* du P. Labat, tom. 7, pag. 95, où ce Dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrere. *Voy.* MEGASTHENE.

ANSER, premier vers, *Varro*, lisez *Varo*.

ANVILLE, (Jean-Baptiste BOURGUIGNON D') premier géographe du roi de France, pensionnaire & membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, secretaire du duc d'Orléans, &c, né en 1702, mort le 28 janvier 1782, possédoit la géographie dans un degré supérieur, & a beaucoup contribué à ses progrès. Ses Cartes qui sont en grand nombre, sont estimées, sur-tout celles de la géographie ancienne, malgré les fautes qu'on y trouve; ce genre d'ouvrage ne comportant guere une exactitude parfaite. On en a plusieurs recueils, entr'autres pour les Histoires ancienne & romaine de Rollin & Crevier. Son *Atlas de la Chine*, 1737, in-fol. est aussi estimé, parce que malgré ses défauts il seroit difficile d'en faire un meilleur. On a encore de lui: I. *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12. Il faut joindre à cet ouvrage la collection des Cartes de l'auteur pour le monde ancien, forme atlantique. II. *Traité des Mesures itinéraires anciennes & modernes*, 1769, in-8°: ouvrage plein de recherches. III. *Proposition d'une mesure de la Terre*, 1735, in-12. IV. *Mesure conjecturale de la Terre sur l'Equateur*, 1736, in-12. V. *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1741, in-12. VI. *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°. VII. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jerusalem*, 1747, in-8°. VIII. *Mémoire sur l'Egypte ancienne & moderne, avec une description du Golfe Arabique*, 1766, in-4°. IX. *Analyse de la Carte intitulée, les Côtes de la Grece & l'Archipel*, 1757, in-4°. X. *Etats formés en Europe après la chûte de l'Empire Romain en Occident*, 1771, in-4°; ouvrage utile pour lire l'histoire de cette partie du monde depuis le 5e siecle jusqu'au 12e. XI. *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains*, 1761, in-4°, &c. Ce savant avoit les mœurs les plus simples & les plus douces, & ne connoissoit guere que son cabinet. Tant que les forces le lui ont permis, il a travaillé quatorze ou quinze heures par jour; & il trouvoit fort étrange que les éleves qu'on lui confioit, ne pussent pas soutenir cette continuité de travail.

APCHON DE CORJENON, (Claude-Marc-Antoine) naquit à Montbrisson en 1723, prit d'abord le parti des armes, qu'il ne tarda pas de quitter pour se consacrer à l'église : après avoir donné des preuves de son zele, il fut nommé à l'évêché de Dijon en 1755; & passa à l'archevêché d'Auch en 1776. Il y déploya toutes les vertus des évêques qui illustrerent la primitive église, & mourut à Paris en 1783. Exact observateur de la résidence épiscopale, il n'étoit allé

dans la capitale du royaume que vaincu par les prieres de ses propres diocésains, & parce que l'état de sa santé sembloit exiger qu'il y consultât les médecins. On ne peut se rappeller, sans en être attendri, les vertus héroïques dont il a donné tant d'exemples; entr'autres, lorsque dans un incendie, après avoir proposé cent louis, & ensuite deux cens louis à celui qui délivreroit deux enfans qui alloient être la proie du feu, & voyant que personne n'en osoit courir le danger, il appliqua lui-même une échelle, entra par la fenêtre, alla chercher ces deux créatures à travers les flammes, & les rapporta sur ses épaules, un instant avant que la maison s'écroulât. Lorsqu'il prit possession de son archevêché, il trouva le pays ruiné par l'épizootie; sa charité répara ces pertes en achetant 7 mille bêtes à cornes, dont il fit présent aux paysans. Dans un des sieges les plus riches, il n'employa jamais pour lui la dixieme partie de son revenu. Les *Instructions Pastorales* qu'il a données, sont pleines de cette onction qui caractérisoit tous ses discours. On a beaucoup parlé d'une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse, où on lui annonçoit qu'il seroit le 3*e* évêque de Dijon, quoiqu'alors il n'y eut pas d'évêque à Dijon, & qu'il ne s'agit point d'ériger cette ville en évêché. Quoiqu'il en soit de cette prédiction exactement accomplie, on ne peut douter de sa préexistence, puisqu'elle est citée dans une Ode imprimée & présentée au prélat lors de sa nomination à cet évêché.

APIEN, (Pierre) *lig. 6*, l'empereur Rodolphe II, *lis.* Charles-Quint, —*lig 8*, en 1584, *lis.* 1548

APOLLONIE, *voy.* APOLLONE, *lis.* APOLLINE.

APULÉE, (Lucius) *lig. 35*, *après* plaisanteries ingénieuses, *ajoutez*, mais souvent obscenes, & infectées de cette licence que les sages du paganisme croyoient vainement pouvoir allier avec des leçons de vertu.

ARANDA, (Emmanuel) *pag. 193*, *col. 1*, *après* partie, *au lieu du* point, *placez une* virgule.

ARCQ, (Philippe-Auguste DE SAINTE-FOY, chevalier d') né à Paris, mort à Tulle avant l'an 1780, où il avoit été exilé, a cultivé les lettres avec goût. On a de lui: I. *Mes Loisirs*, 1755, in-12, traduits en allemand, Helmstat 1759. C'est un recueil de pensées, la plupart agréables & instructives, & quelques-unes paradoxales. Ce qui n'est pas un petit éloge pour un homme du monde du 18*e* siecle, c'est d'y avoir non-seulement respecté la religion, mais encore de s'y être élevé avec zele contre ceux qui l'attaquent. II. *Le Palais du Silence*, 1754, in-12; roman écrit avec délicatesse, dont le but est d'inspirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu. III. *Lettres d'Osman*, roman. IV. *La Noblesse militaire*, 1756, in-12, qu'il opposa à la *Noblesse commerçante* de l'abbé Coyer. V. *Histoire générale des Guerres*, 1756, in-4°, 2 volumes qui devoient être suivis de plusieurs autres. Quoique bien écrit, cet ouvrage un peu superficiel, n'a pas été bien accueilli. VI. *Histoire du commerce & de la navigation des Anciens & des Modernes*, 1758, 2 vol. in-12; plein de recherches, de vues sages & utiles. L'auteur a profité de ce que Huet & Pluche ont écrit sur la navigation & le commerce des anciens.

ARETÆUS, *lig.* 10, celle d'Avignon, *lisez* celle de Wigan

ARISTÉE, *pag.* 214, *lig.* 15, *après* 2 vol. in-fol. *lis.* Van-Dale a donné une *Dissertation* sur cet ouvrage, Amsterdam 1705, in-4°. Il prétend que Ptolomée ne fit traduire que le *Pentateuque*, & que

les autres livres qu'on trouve dans la Version appellée *des Septante*, ont été traduits par d'autres interpretes; mais ce sentiment est contredit par Bonfrerius & d'autres savans. Quoi-qu'il en soit, cette traduction &c.

ARISTIDE, *lis. ainsi cet article:*

ARISTIDE, surnommé le *Juste*, avoit pour rival à Athenes le célebre Thémistocles. Ces deux hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avoient des qualités différentes : l'un, si l'on en croit les partisans d'Aristide, fut plein de candeur & de zele pour le bien public ; l'autre artificieux, fourbe & dévoré d'ambition. Mais il est plus naturel de croire qu'ils alloient tous deux au même but, celui de l'autorité suprême, par des voies différentes, assorties à leur caractere. Aristide auroit voulu éloigner son rival du gouvernement ; mais il fut lui-même condamné à l'exil, par le jugement de l'ostracisme, vers l'an 483 avant J. C. Les Athéniens, peuple volage & inconstant dans ses haines comme dans ses prédilections, le rappellerent quelque tems après avec tous les exilés. Il travailla avec Thémistocles au salut de l'état, engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, & se distingua aux batailles de Marathon, de Salamine & de Platées. Il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. Le désintéressement avec lequel il leva la taxe imposée à cette occasion, fit appeller siecle d'or le tems de son administration. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de doter ses filles, & de donner quelques biens à son fils. Lysimachus, fils de l'une de ses filles, gagnoit sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. On ignore le lieu & le tems de la mort d'Aristide. Le surnom de *Juste* lui fut confirmé plusieurs fois de son vivant. Mais pour bien apprécier ces sortes d'épithetes, il faut sans cesse se rappeller l'état où étoient la justice & toutes les vertus chez ces nations vaines & corrompues. L'homme qui se garantissoit tant soit peu, ne fut-ce qu'en apparence, des vices de la multitude, passoit pour un phénomene de sagesse. Théophraste assure qu'Aristide ne connoissoit plus d'équité ni de vertu, lorsque la politique l'exigeoit ; qu'il délioit les Athéniens du serment de fidélité, & se chargeoit seul du parjure du peuple entier. Il se faisoit un devoir & un systême de s'opposer aux conseils de Thémistocles, lors même qu'ils étoient d'une utilité sensible, & le haïssoit au point de dire que la république étoit détruite, s'il n'étoit jeté dans un précipice. Cette haine fatale au repos des Athéniens, prenoit sa source dans une rivalité d'amour, & non dans un zele patriotique. *Voy.* COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURELE, SÉNEQUE, SOLON, SOCRATE, TRAJAN, ZÉNON, &c.

ARISTOBULE, *lig.* 18, Hircan, *lisez* Hyrcan

ARISTOTE, *p.* 220, *col.* 1, *lig.* 4, *après* un jour de fête, *lis.* Il ne paroît cependant pas trop qu'il dut exciter tant d'admiration par ses vertus, ni par sa doctrine religieuse & morale. Sans parler des crimes dont Diogene Laërce & Athenée le disent coupable avec Hermias, de sa conduite infensée & impie envers Pythaïs ; on connoît les efforts qu'il fit pour décrier tous ceux qui avoient acquis quelque réputation, les médisances & les injures avec lesquelles il les opprima, les faussetés manifestes qu'il leur imputa, la maniere dont il abandonna Hermias dans ses disgraces, ses jalousies contre Speusippe, ses animosités contre Xénocrate, les troubles qu'il fomenta dans la cour de Philippe & d'Alexandre-le-Grand ; enfin sa perfidie envers ce même Alexandre son bienfaiteur, découvre assez quel étoit le fond de son cœur. Xiphilin nous apprend

que l'empereur Caracalla fit brûler tous les livres de ce chef des Péripatéticiens, en haine du conseil détestable qu'il avoit donné à Antipater d'empoisonner Alexandre. Il prétendoit que Dieu étoit sujet aux loix de la nature, sans prévoyance, sourd & aveugle pour tout ce qui regarde les hommes ; croyoit le monde éternel & , selon l'opinion commune de ses commentateurs ; l'ame mortelle. Il tourna en ridicule ceux qui voulurent ramener les hommes à la croyance d'un seul Dieu, disant, que cette maniere de penser étoit, il est vrai, d'un sage & d'un homme de bien, mais qu'elle manquoit de prudence, puisqu'en agissant ainsi, ils nuisoient à leurs propres intérêts. Belle morale & digne d'un chef des philosophes ! (*voyez* PLATON, STILPON, &c.) Si nous en croyons Diogene Laërce, sa mort fut semblable à sa vie, il s'empoisonna à l'âge de 70 ans, pour se soustraire à la colere de Medon. Mais S. Gregoire de Nazianze, S. Justin, & d'autres écrivains disent qu'il se précipita dans l'Euripe.—*Ibid. l.* 41, *après* dans l'adversité, *lis.* Aristote confia en mourant ses écrits à Théophraste son disciple & son successeur dans le Lycée. Les plus estimés sont, *&c.*

ARMAND, *voyez* HUGUET, *effacez cela.*

ARNAUD de Villeneuve, *lig.* 33, *après* Taurellus, *lis.* On a cru que Villanovanus, auquel Postel attribue le livre *De tribus impostoribus*, étoit Arnaud de Villeneuve ; mais la Monnoye prouve que c'est Michel Servet qui a publié quelques ouvrages sous le nom de *Villanovanus.* Ce livre du reste n'est pas plus de l'un que de l'autre. *Voy. &c.*

ARTIGNI, (Antoine GACHET d') chanoine de l'église primatiale de Vienne en Dauphiné, sa patrie, né le 29 mars 1704, mort le 6 mai 1768, s'est fait un nom dans la république des lettres par ses *Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, Paris 1749, & années suivantes, 7 vol. in-12, compilation où l'on trouve des choses curieuses parmi un grand nombre d'inutiles. L'abbé Irailh en a profité pour faire ses *Querelles littéraires*, & Artigni avoit lui-même profité de l'*Histoire* manuscrite des *Poëtes François*, par feu l'abbé Brun, doyen de S. Agricole à Avignon. On a encore de l'abbé d'Artigni, *Relation d'une assemblée tenue au bas du Parnasse*, 1739, in-12. » Le lieu de l'assem» blée (dit un critique) est très» bien choisi, & conforme au mé» rite de cette production. »

ASTRUC, *p.* 253, vers la fin, *ambilico*, lis. *umbilico.*—Ibid. lis. *Ne auendas fallaciæ*, *&c.*

ATHENODORE, philosophe stoïcien, *lig.* pénult. Néron, *lis.* Claude, *& après* empire, *ajoutez* M. Brucker (*Hist. crit. de la Philos.*) adopte cette opinion ; mais M. l'abbé Sévin (*Mémoires de l'Acad. des Bell. Lett.* t. 13, p. 54) prouve assez bien qu'Athénodore, précepteur d'Auguste, étoit mort avant la naissance de Claude.

AURENG-ZEB, *lig.* 23, 1767, *lis.* 1707.

AUTELS, (Guillaume) *lig.* 5, mourut en 1576, *lis.* vers 1580.

BACON, (Roger) *pag.* 301, *col.* a, *lig.* 26, par la poudre, *lis.* pas la poudre (*voy.* SCHWARTZ Berthold).

BALBI, (Jean) *ajoutez* connu aussi sous le nom *de Janua*, parce qu'il étoit de Gênes.

BANDELLO, (Matthieu) vers la fin de cet article, *Cantixi*, lisez *Canti xi.*

BARBARO, (Hermolaüs) *vers la fin de l'art.* des éditions de Pomponius Leta & de Pline, *lis.* des *Exercitationes* sur *Pomponius Mela*

BARBAZAN, (Etienne) né à St-Fargeau en Puisaye, diocese

d'Auxerre en 1696, passa toute sa vie à lire les anciens auteurs françois, & mourut en 1770, après avoir publié : I. *Contes & Fabliaux des anciens Poëtes François du 12e & 13e siecles*, 1766, 3 vol. in-12. Ce recueil est précédé d'une dissertation sur les poëtes dont il présente les ouvrages, & suivi d'un vocabulaire. II. *Ordene de Chevalerie*; c'est un recueil de plusieurs anciens contes, avec une dissertation sur la langue françoise, & un petit glossaire. III. *Le Castoyement ou Instruction d'un Pere à son Fils*, 1760, in-8°: précédé d'une dissertation sur la langue celtique. IV. *Observations sur les Etymologies*, avec un vocabulaire à la fin. Il a été éditeur avec l'abbé de la Porte & Graville, du *Recueil alphabétique*, depuis la lettre C jusqu'à la fin de l'alphabet. Cet ouvrage trop long de la moitié, avoit été commencé par l'abbé Perau; il est en 24 vol. in-12, 1745 & années suivantes. Il y a des pieces qu'on trouveroit difficilement ailleurs.

BARBEYRAC, (Jean) *lig.* 8, *lis.* commenta le traité, *&c.*— *Ibid. lig.* 14, *après* traités, *lis.* seroient aussi estimées que la traduction, si on y remarquoit moins de prévention contre la religion catholique. On ne fait, *&c.*— *Ibid. à la fin de l'article*, *ajoutez*. Son antipathie contre les Peres venoit de ce qu'il les trouvoit partout opposés aux dogmes des nouvelles sectes. Daillé, également embarrassé de cette opposition, a tâché aussi d'affoiblir leur autorité, mais il y a mis plus de modération & de décence.

BARBOSA, (Pierre) *lig.* 7, de longs *Commentaires*, lisez un *Commentaire*; après *Digestes* ajoutez: *Soluto matrimonio dos quemadmodum petatur.*

BARRAL, (l'abbé Pierre) né à Grenoble, alla de bonne heure à Paris, où il se chargea de quelques éducations, & mourut le 21 juillet 1772. « Pour tenir à quelque chose (dit dom Chaudon) » il s'étoit fait janséniste; & il » étoit un de ceux qui parloient » & qui écrivoient avec le plus » de violence contre les ennemis » du Port-Royal. Il développa ses » sentimens dans son *Diction-* » *naire historique, littéraire &* » *critique des Hommes célebres*, » 1759, 6 vol. in-8°. L'enthousiasme & l'animosité, ces deux » passions si ridicules dans un homme de lettres, si dangereuses dans » un historien, ont dirigé l'auteur » & l'ont égaré. Les éloges les » plus outrés & les injures les plus » atroces, se présentent tour-à-tour à sa plume. Dans les articles des ennemis de la bulle, » il emploie toutes les hyperboles » des oraisons funebres. On a dit » avec quelque raison, que ce » livre étoit le *Martyrologe du* » *Jansénisme, fait par un Con-* » *vulsionnaire* ». On peut voir une critique détaillée de ce Dictionnaire, dans l'Avertissement du Dictionnaire historique de l'abbé Ladvocat, édition de Paris 1764. A cette critique où regnent l'honnêteté & la modération, l'abbé Ladvocat a joint une liste de fautes ou bévues de toute espece, dont fourmille le Dictionnaire de l'abbé Barral. Cette liste est suivie d'une autre qui indique les articles des hommes illustres omis dans cet ouvrage. On a encore de lui : I. *Sevigniana*, 1756, in-12. C'est un recueil de pensées tirées des Lettres de Mde de Sévigné, avec des notes. II. *Dictionnaire portatif de la Bible*, Paris 1779, 2 vol. in-12. Tout n'y est pas exact, ni conforme au texte de l'Ecriture. Il y a même des articles qui sont présentés d'une maniere si singuliere, qu'ils paroissent plus propres à jeter du ridicule sur quelques personnages & quelques événemens des livres saints, qu'à maintenir le res-

pect dû à ces grandes annales de la religion. III. *Dictionnaire des Antiquités Romaines*, 1766, 3 vol. in-8°. C'est un abrégé du Dictionnaire de Pitiscus, qui est estimé.

BATTEUX, *pag.* 352, *col.* 2, *lig.* 3, d'Ovide, *lis.* de Vida.

BEAUMONT, (Christophe de) né au château de la Roque, dans le diocese de Sarlat en 1703, d'une famille ancienne, contracta dès son enfance, par les soins de sa mere, l'amour de l'ordre, une grande sévérité de mœurs, & un respect profond pour tout ce qui tient à la religion. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine & comte de Lyon, évêque de Bayonne en 1741, & passa à l'archevêché de Vienne en 1745. Louis XV l'ayant nommé en 1746 au siege de Paris, lui écrivit deux fois vainement pour le faire acquiescer à cette nomination, & le prélat n'obéit qu'à des ordres précis, qu'il regarda comme l'expression de la volonté de Dieu. Tout le monde sait de quelle maniere il se conduisit dans ce poste délicat; par quelle mélange de douceur & de fermeté son zele s'opposa tantôt aux progrès alarmans de l'impiété, tantôt aux artifices d'une secte d'autant plus redoutable au repos de l'église, qu'elle s'opiniâtre à rester en apparence dans son sein, pour le déchirer d'une maniere plus sûre. Les principes qui dirigerent invariablement les démarches de M. de Beaumont dans ces tems pénibles, lui conserverent l'estime de ceux même auxquels il croyoit devoir opposer toute la résistance du ministere chrétien. Il acheva de la gagner par la tranquillité & l'égalité d'ame avec lesquelles il supporta les divers exils qui furent la suite de son zele & de son courage. Louis XV eut constamment pour lui un attachement tendre & vif; les Anglois, malgré les préjugés du schisme & de l'hérésie, furent ses admirateurs; le roi de Prusse fit de sa fermeté les plus grands éloges. Après diverses tempêtes, rendu à son diocese, il s'occupa à maintenir la discipline ecclésiastique, avec d'autant plus de vigueur que le relâchement devenoit plus général; à veiller sans cesse sur ses ouailles chéries, à les instruire, à les défendre contre ceux qui se parent si mal-à-propos du nom de philosophes; à combattre sans ménagement l'erreur, & la foudroyer par les instructions les plus lumineuses & les censures les plus vigoureuses. On vit à sa mort, arrivée le 12 décembre 1781, un spectacle bien touchant: celui de trois mille pauvres, assiégeant les portes de l'archevêché, demandant un pere, & dont les cris & les gémissemens annonçoient la grande perte que la capitale avoit faite. On trouva plus de mille ecclésiastiques, & plus de 500 personnes qui ne subsistoient que des bienfaits de ce digne prélat. C'est sur-tout à l'égard des vierges qu'un souffle contagieux alloit flétrir, qu'il prodiguoit ses soins charitables pour mettre leur vertu en sûreté; à l'égard des jeunes gens pour leur procurer une éducation chrétienne. Sa charité étoit si riche en ressources, que des gens qui le connoissoient peu, ont prétendu qu'il ne soulageoit tant d'infortunés qu'aux dépens de son exactitude à satisfaire ses propres créanciers: & l'on a vu un citoyen riche & vertueux, offrir la plus grande partie de sa fortune, pour payer, disoit-il, les dettes de son archevêque expirant, & pour préserver sa mémoire d'une tâche qui auroit pu rejaillir sur la religion; mais il ne tarda pas à être détrompé. Le bon ordre qui régnoit dans les affaires domestiques du prélat, son économie, sa frugalité, ses privations personnelles, tout cela empêcha que le trésor où il puisoit sans cesse, ne fut épuisé. M. d'Aguin de Château-

Lion

Lion a tracé son portrait dans ces quatre vers :

Austere dans ses mœurs, vrai dans
tous ses discours,
Plein de l'esprit de Dieu, qui l'a-
nime & l'embrase,
Où libre ou dans les fers, il sut
joindre toujours
La fermeté d'Ambroise à la foi d'A-
thanase.

On a de lui un grand nombre d'*Instructions pastorales*, pleines d'onction & de force ; on estime sur-tout celles où le prélat attaque les erreurs dominantes, & s'éleve contre J. J. Rousseau (*voyez* ce mot) contre Voltaire, contre le *Bélisaire* de Marmontel, &c. M. Ferlet a fait son *Eloge funebre*, Paris 1784.

BEAUSOBRE, *col.* 2, *lig.* 11, *après* de Boheme, *effacez le reste de l'article & lisez*. Il y montre qu'il connoissoit peu cette secte, & fait des vains efforts pour la justifier des abominations que des gens mieux instruits lui ont reprochées (*voy.* PICARD & ZINZENDORF). IV. *Histoire critique de Manichée* (Manès) *& du Manichéisme*, en 2 vol. in-4°, 1734 & 1739. Il y a des recherches & de l'érudition, mais en même tems des vues fausses, des réflexions déplacées qui dérogent autant à l'exactitude du jugement qu'à la sagesse des principes qui doivent diriger un historien, & enfin un esprit de systême qui veut tout ramener à certaines idées. V. Des *Sermons*, 4 vol. in-8°, Geneve : peu de profondeur, & une éloquence assez négligée. VI. Une *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances & du commerce*, Amsterdam 1763, 2 vol. in-8° ; Berlin 1771, 3 vol. in-12 ; pleine de bonnes observations, de calculs assez exacts, de spéculations fausses & de préjugés. VII. Plusieurs Dissertations dans la *Bibliotheque Germanique*, à laquelle il a travaillé jusqu'à sa mort. Beausobre écrivoit avec chaleur, prêchoit de même. Son cœur étoit généreux, humain, compatissant ; mais par un défaut de prudence il se livroit à des vivacités & des emportemens, qui troubloient son repos & celui des autres. Les philosophes l'ont regardé comme agrégé à leur secte ; mais quoiqu'il ait dit bien des choses qui semblent le prouver, il en a dit beaucoup d'autres qui peuvent être considérées comme une rétractation des premieres : l'*Eloge funebre du Prince d'Anhalt-Dessau* est rempli de vues chrétiennes & de maximes très-opposées à l'incrédulité.

BEAUSOBRE, (Louis de) conseiller intime du roi de Prusse, directeur de la maison de charité à Berlin, membre de l'académie royale des sciences de la même ville, mort le 3 décembre 1783, à la suite d'une attaque d'apoplexie, dans la 53e année de son âge. Il étoit né à Berlin en 1730, & s'étoit fait un nom par divers ouvrages où il y a des vues bonnes & mauvaises, des maximes fausses & vraies ; conformément au caractere d'inconsistance que le génie du siecle a imprimé à presque tous les esprits. I. Ses *Dissertations philosophiques sur la nature du Feu*, 1753, in-12, présentent des observations justes, & des idées systématiques hazardées. II. Le *Pyrrhonisme du Sage*, 1754, in-12. III. *Dissertatio de nonnullis ad jus hierarchicum pertinentibus*, 1750. Il y a de l'érudition ; mais il ne faut pas s'attendre à y trouver la justesse & l'exactitude d'une critique orthodoxe. IV. *Songes d'Epicure*, 1756, in-8°.

BEAUVAIS, (Guillaume) membre de l'académie de Cortone, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1773, s'appliqua toute sa vie à la science nu-

numismatique. Nous avons de lui : I. *Dissertation sur la marque & contremarque des Médailles des Empereurs Romains*, in-4°. II. *Maniere de discerner les Médailles antiques*, 1739, in-4°. III. *Histoire abrégée des Empereurs Romains par les médailles*, 1767, 3 vol. in-12. On la recherche pour les détails que l'auteur donne sur les médailles de chaque empereur, dont il fait connoître la rareté & le prix. IV. Plusieurs *Dissertations* sur les médailles dans les journaux.

BECCARIA, (Jean-Baptiste) religieux des Ecoles-Pies, né à Mondovi, & mort à Turin le 22 mai 1781, professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie & les mathématiques, & parvint par ses expériences & ses découvertes à jeter un grand jour sur la science naturelle, & sur-tout sur celle de l'électricité. Il fut ensuite appellé à Turin, pour y être professeur de physique expérimentale. Devenu l'instituteur des princes, Benoît, duc de Chablais, & Victor-Amédée de Carignan, le séjour de la cour, ni l'attrait des plaisirs ne le détournerent en rien de l'étude, à laquelle il donnoit tout son tems. Comblé d'honneurs & de bienfaits, il n'épargnoit rien pour augmenter sa bibliotheque & se procurer les instrumens nécessaires à son genre de travail; il est auteur de plusieurs *Dissertations sur l'Electricité*, qui auroient été plus utiles s'il se fut moins fortement attaché à quelques systêmes particuliers, & sur-tout à celui de M. Franklin. On a encore de lui un *Essai sur la cause des Orages & des Tempêtes*, où l'on ne voit rien de plus satisfaisant que ce qui a paru dans d'autres ouvrages sur cette matiere ; quelques *écrits sur le Méridien de Turin*, & d'autres objets astronomiques & physiques. Le P. Beccaria étoit aussi recommandable par ses vertus que par ses connoissances. Dans les contestations qu'il eut avec messieurs Cassini, Nollet, Wilson & autres, on reconnoît sans peine l'homme religieux & modeste, qu'une vaine science n'a point enflé, & qui est intimement persuadé que le dépit & la morgue ; ces grands moyens des savans modernes, sont une ressource bien humiliante pour des gens de lettres.

BEGER, *à la fin de l'article* Arcuanus, *lis.* Arcuarius,

BELIUS, (Mathias) né à Orsova en Hongrie, en 1684, fit de bonnes études à Hall, & y apprit les langues savantes. De retour dans sa patrie il fit fleurir les belles-lettres dans plusieurs colleges des Protestans, & s'appliqua avec succès à l'histoire de Hongrie. Nicolas Palfi, vice-roi de ce pays, lui facilita ses recherches en lui faisant ouvrir diverses archives. Il employa la plus grande partie de sa vie à cette étude, & mourut l'an 1749. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *De vetere Litteratura Hunno-Scythica Exercitatio*, Leipsick 1718, in-4° ; ouvrage savant. II. *Hungariæ antiquæ & novæ Prodromus*, Noremberg 1723, in-fol. Il y donne le plan d'un grand ouvrage qu'il préméditoit, & qu'il n'eut pas le loisir de publier. III. *De peregrinatione linguæ Hungaricæ in Europam*. IV. *Adparatus ad Historiam Hungariæ, sive collectio miscella monumentorum ineditorum partim, partim editorum, sed fugientium*, Presbourg, en plusieurs volumes in-folio, 1735-1746. Cette collection d'historiens de Hongrie est ornée de préfaces savantes & bien écrites. V. *Amplissimæ historico-criticæ præfationes in Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuinos*, 3 vol. in-fol. VI. *Notitia Hungariæ Novæ Historico-Geographica*, Vienne 1735, & années suivantes, 4 vol. in-folio, avec des cartes géographiques ; ouvrage

vaste & d'une grande exactitude.

BENIVIENI, p. 388, col. 2, lig. 21, *Sopia*, lis. *Supra*

BENOIT III, p. 391, lig. pén. *3 v. p.* lis. *t. 5, p. 42.*

BENOIT, antipape, *p.* 394, *lig.* 7, Gregoire IX, *lis.* Gregoire XI

BENTIVOGLIO, (Hercule) né en 1566, *lis.* vers 1507. — *Ibid. lig.* 8, 15e siecle, *lis.* 16e

BERTHIER, (Guillaume-François) né à Issoudun en Berri, le 7 avril 1704, entra dans la société des Jésuites en 1722, & s'y distingua par ses vertus & sa science. En 1745, on lui confia la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea jusqu'à la dissolution de sa Compagnie en France, à la satisfaction du public & des véritables gens-de-lettres. » Jamais » (dit l'auteur des *Trois Siecles*) » ce journal n'a été plus intéressant & plus utile que quand » le P. Berthier y a travaillé. Sa » pénétration à démêler les pieges » de l'incrédulité, son courage à » les mettre au grand jour, son » habileté à en parer les coups, » lui ont attiré les sarcasmes de » ces esprits forts contre tout, » excepté ce qui blesse leur amour » propre; mais il a fait voir par » ses lumieres, autant que par » sa modération, combien il est » facile d'être supérieur à leurs » maneges, à leurs attaques & à » leurs insultes ». Sur la fin de 1762, il fut nommé garde de la bibliotheque royale, & adjoint à l'éducation de Louis XVI & de Monsieur; deux ans après il se consacra à la retraite, & ne s'occupa plus que de l'étude & des exercices de la religion. Il mourut à Bourges le 15 décembre 1782. Le chapitre de la métropole rendit un hommage public à ses vertus & à ses talens, en lui donnant une sépulture distinguée dans son église. Le clergé de France venoit de le gratifier d'une pension à son insu; sans doute pour le récompenser de sa Continuation de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*. On lui doit les six derniers volumes de cet ouvrage, écrits avec une critique, une modération, une netteté de style & une élégance peu commune. Tout y est déduit & discuté avec une noble aisance, qui, en faisant disparoître la gêne du travail, annonce les connoissances les plus étendues & la plume la mieux exercée. L'abbé de Voisenon lui a rendu ce témoignage lorsque la Société fut proscrite dans le ressort du parlement de Paris: » L'auteur étoit savant, modeste, » point intrigant, bon prêtre & » honnête homme. Le Journal de » Trévoux perdit en lui un bon » littérateur, & Paris un homme » de bien. Il n'y a que les Encyclopédistes qui gagnent, à son » expulsion, un puissant adver» saire de moins ».

BERTHOLET, (Barthélemi) *lig.* 2, 1612, *lis.* 1614. — *Lig.* 6, *après* enlevement d'Elie, *ajoutez* que quelqu'uns attribuent à Walter Dameri.

BERTRAM, *lig. dern.* Paguin *lis.* Pagnin.

BIELFELD, (Jacques-Frédéric, baron de) né à Hambourg, le 31 mars 1717, accompagna en qualité de secretaire de légation, le comte de Truchsès, ambassadeur du roi de Prusse à la cour de Londres. En 1745, le roi de Prusse le nomma précepteur du prince Ferdinand son frere, curateur des universités en 1747, & l'année d'après baron & conseiller-privé. Il se retira ensuite dans une de ses terres dans le pays d'Altembourg où il passa le reste de ses jours, partageant son tems entre l'étude & les soins de sa famille. Durant sa derniere maladie il se fit transporter à Altembourg où il mourut le 5 avril 1770. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui ne sont pas de la premiere classe I. *Institutions politiques*, Liege 1774, 3 vol. in-8°. » S'il n'en est pas

» le créateur (dit l'auteur de son » éloge) il n'en est pas aussi le simple compilateur ». On y trouve une description géographique de l'Europe, mêlée de réflexions politiques : il est facile de voir en lisant les articles qui concernent l'Espagne, le Portugal, l'Italie, &c, qu'il écrit en bon protestant. On y trouve des choses d'une fausseté évidente que la passion seule lui a dictées. P. E, tom. 3, pag. 16, il dit que *les Juifs de Portugal, que l'on y découvre, sont brûlés, & que leurs biens confisqués passent à Rome*. II. *Progrès des Allemands dans les belles-lettres*, 1 vol. in-8° : ouvrage qui n'est qu'esquissé & assez incorrect. III. *Amusemens dramatiques*, qui n'amuserent que lui. IV. *Lettres familieres* qui furent un enfant de son loisir, mais un enfant gâté & beaucoup trop familier. V. *Traits d'érudition universelle*; ce ne sont que des *traits*; l'ensemble manque. VI. Une Feuille périodique en allemand, intitulée l'*Hermite*; ouvrage qui s'est soutenu pendant 3 ans. C'est beaucoup pour ce genre d'ouvrage qui n'a pas la vie longue quand il est foible. Ce que nous disons des ouvrages de Bielfeld est presque tiré mot à mot de son éloge, fait par un de ses intimes amis, & lû dans une assemblée publique de l'académie de Berlin, en 1770.

BIGNON, (Jerôme) *à la fin de cet article*, Perrault, *lis.* Peran.

BIŒRNSTAHL, (N.) né à Rotarbo, en Sudermanie, lutta contre l'indigence pour faire ses études, s'appliqua particuliérement aux langues orientales, & se fit connoître en 1763 par la premiere partie de son *Dialogus hebraicus ex arabica dialecto illustratus*. Il entra ensuite en qualité de précepteur chez le baron de Rodbeck, maréchal de la cour de Suede, parcourut une partie de l'Europe avec ses éleves, & à son retour fut nommé professeur adjoint des langues orientales à Upsal, professeur de philosophie en 1776, & professeur des langues orientales & grecque en 1779, à Lund. Ayant entrepris par ordre du roi un voyage en Turquie, il mourut à Salonique le 12 juillet 1779. On a de lui des *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en suédois, traduites en allemand par M. Groskurd, Leipsick 1779, in-8° ; & *Suite de ces Lettres*, 1781, in-8°. Les premieres présentent des choses intéressantes, & des jugemens impartiaux. On y trouve des anecdotes curieuses touchant Voltaire, qu'il avoit vu à Ferney : la *Suite*, publiée après sa mort, mérite peu d'être lue ; soit que les éditeurs aient altéré ces écrits *posthumes*, comme il n'arrive que trop souvent ; soit que le voyageur se soit lassé d'être sage & équitable : ses dernieres relations sont remplies de jugemens faux, satyriques, calomnieux, dictés sur-tout par l'esprit de secte, & de préventions aussi ridicules qu'injustes contre les Catholiques. Rien n'égale la légéreté avec laquelle le rapide voyageur (car il ne fait qu'arriver, regarder tout & partir) prononce pour ou contre un livre, pour ou contre un ouvrage de l'art. On peut en juger par la surprise qu'il témoigne de voir à *Cologne, dans l'église de S. Pierre, le Christ peint la tête en bas, chef-d'œuvre de Rubens*. Il faut être bien superficiel ou bien étourdi pour ignorer que c'est *S. Pierre* qui est peint dans cette attitude, & que c'est ainsi que son martyre est toujours représenté.

BLACKSTONE, (Guillaume) né à Londres en 1723, fut nommé professeur en droit à Oxford où ses leçons lui attirerent tant d'applaudissemens, qu'il fut invité à en faire la lecture au prince de Galles (depuis Georges III) ; mais comme son auditoire étoit très-nombreux, il crut ne pouvoir pas déférer à

cette demande, & se contenta d'envoyer des copies de plusieurs de ses leçons au prince qui, loin de se formaliser d'un refus dont le motif étoit si louable, fit remettre à Blackstone une récompense pour ces copies. Il mourut le 24 février 1780, laissant une veuve & une nombreuse famille qui se ressentirent de la générosité & des bienfaits du roi. La célébrité de ce jurisconsulte est particuliérement due à un grand *Commentaire sur les Loix Angloises*, 1765, & années suiv. 4 vol. in-8°; traduits en françois, Bruxelles, sur la 4e édition angloise d'Oxford, 1774, 6 vol. in-8°. Quelques auteurs ont comparé cet ouvrage à l'*Esprit des Loix*, mais ils n'avoient pas le talent de saisir l'exactitude d'un parallele; les deux objets sont trop disparates pour se réunir sous quelque point de vue: » Jamais ouvrages » (dit un avocat célebre) ne se » sont moins ressemblés que l'*Es-* » *prit des Loix*, & le *Com-* » *mentaire sur les Loix Angloi-* » *ses*. Le premier est un amas d'i- » dées incohérentes, d'interpréta- » tions fausses, de traits d'imagina- » tion, d'erreurs, de méprises dans » les faits & dans les raisonnemens; » un recueil qui n'apprend rien, » sinon que l'auteur avoit beaucoup » d'esprit, & lisoit fort légére- » ment (*jugement un peu févere*). » La seconde est une compilation » toute positive, toute usuelle, qui » comprend en effet, mais sous » une forme très-massive, la véri- » table constitution britannique ». On a encore de Blackstone: *Rapports des Cas jugés en différentes Cours de Westminster-Hall, depuis 1746 jusqu'en 1779*, Londres 1781, 2 vol. in-fol.

BLACKWEL, (Thomas) savant écossois, principal de l'université d'Aberdéen, mort en 1755, a donné les *Mémoires de la Cour d'Auguste*, traduits par Feutri, 3 vol in-12, 1781. Il y a des réflexions profondes, de bonnes maximes, & en même tems quelques vues fausses sur la constitution du gouvernement de l'ancienne Rome.

BLANC, (Thomas le) pieux & savant Jésuite de Vitri en Champagne, mort à Rheims en 1669, après avoir été provincial. Nous avons de lui plusieurs ouvrages ascétiques, proportionnés à l'intelligence, & assortis aux devoirs de toutes les classes de citoyens, & par-là d'une utilité sûre & générale: le *Bon Valet*; la *Bonne Servante*; le *Bon Vigneron*; le *Bon Laboureur*; le *Bon Artisan*; le *Bon Riche*; le *Bon Pauvre*; le *Bon Ecolier*; le *Soldat Généreux*, &c. Mais le livre qui lui a fait le plus de réputation, est un grand commentaire sur les Pseaumes, sous ce titre: *Analysis Psalmorum Davidicorum*, Lyon 1665, 6 vol. in-folio; Cologne 1681. L'auteur ne se borne pas au sens littéral; il discute aussi amplement le sens mystique.

BOEHMER, *lig.* 13, *après* 1736, *lis.* où il donne plus d'essor aux préjugés de sa secte, & où l'on trouve ces petits artifices que l'esprit de parti ne manque jamais de mettre en usage. III. *&c.*

BOLESLAS, *lig.* 2, succéda en 969, *lis.* 999.

BOSCHIUS, lig. 11, I. *Le petit Œil de Lucien ou Achilles*, *lisez*. I. Une Traduction latine de l'*Achilles* d'Ocellus Lucanus (*faute ridicule du savant Valere André & de Jean-François Foppens, que nous avons suivie ici avec trop de confiance*).

BOZE, *pag.* 516, *col.* 2, *vers la fin* en 1754, *lisez* le 10 septembre 1753. — *Vers la fin de cet article*. On a publié après sa mort, *lisez*. Il a publié le catalogue, — *A la fin ajoutez*. On en a donné un autre après sa mort, Paris 1753, in-8°.

BRANDT, (Sébastien) *placez sa naissance* en 1458, & *sa mort* en 1521, le 2 mai. — *Ibid. lig.*

8, 1488, *lisez* Bâle, 1498. — *Lig. dern.*, *t. 5*, *p. 547*, *lisez* 467, *& ajoutez*. L'original de cet ouvrage est en allemand, & a été publié en 1494, in-4°.

BROSSES, (Charles de) *lig.* 10, *après* Voltaire, *lisez*; si on s'est trompé, il est à souhaiter *&c*.

BRUGES, *l. dern.* 1766, *lis.* 1776.

BRUNEHAULT, *lig.* 3, *après* d'Austrasie, *lisez*, & d'arienne elle devint catholique. Son fils *&c*. — *Ibid. lig.* 13, *après* ambitieuse, *lisez* d'avoir fait mourir 10 princes de la maison royale; par une maniere de compter assez extraordinaire, il y comprenoit ceux qu'il avoit fait mourir lui-même. Elle fut traînée *&c* — *Ibid. lig.* 27, *après* Tours, *lisez* n'en dit pas de mal, mais son histoire finit avant la régence de cette reine. Plusieurs historiens en parlent comme d'un monstre, mais comme la plupart écrivoient sous le regne de Clotaire & de ses enfans, ne peut-on pas soupçonner qu'ils ont voulu justifier par-là la trop grande sévérité, dont ce prince avoit usé envers elle?

BRUNO, dit *Herbipolensis*, oncle de l'empereur Conrad I, *lisez* Conrad II.

BRY, (Théodore de) *placez sa naissance* en 1528, *& sa mort* à Francfort-sur-le-Mein en 1598. — *Effacez ces mots*. Les estampes *&c*, *jusque* il y a, *& ajoutez à la fin de l'article*. Jean-Théodore & Jean-Israël, ses fils, ont exercé le même art. C'est à l'aîné qu'il faut attribuer ces jolies copies réduites en petit d'après d'autres estampes, & qui sont ordinairement plus estimées que les originaux.

BURI, *lig.* 3, mort en 1349, *lisez* le 24 avril 1345, à 59 ans.— *Ibid. lig. dern.* Holxot, *lisez* Holkot.

BURLAMAQUI, *ajoutez à la fin de l'article*. C'est dommage qu'on y remarque des préjugés de secte & des maximes contraires à l'autorité & à la sûreté des souverains.

BURLEY, (Gualter) *à la fin de l'article effacez*, qui se trouve avec *Honorius de imagine mundi*; (cette édition ne contient que le livre de Burley).

TOME II.

CAJOT, *lig. pén. lisez*, Il mourut à Verdun, sa patrie, dans l'abbaye de St.-Airy en 1779, âgé de 52 ans.

CAMERARIUS, (Joachim) le pere, *effacez à la fin de cet article*. Ces différens morceaux *&c*.

CAMERARIUS, (Joachim) le fils, *lig.* 5, né en 1554, *lisez* 1534. —*Retranchez à la fin de cet article*. Voyez son éloge *&c*.

CAMPANUS, (Jean-Ant.) *lisez* ainsi le n°. II de ses ouvrages: *Andreæ Brachii vita*, qui a été traduite en italien par Piccinini.— N°. III. Une Edition de Tite-Live à Rome, corrigée sur plusieurs manuscrits, 3 vol. in-fol.

CANUT IV monta sur le trône en 1074, *lisez* 1080.

CARAVAGE, né en 1590, *lisez* en 1569.

CASIMIR III, *vers la fin*, mourut en 1350, *lisez* en 1370.

CASSANDRE, (George) *vers la fin après* consultation, *lisez* qu'on a trouvée un peu trop accommodante: Cassandre ne connoissoit pas assez l'esprit de secte; il croyoit gagner beaucoup en accordant beaucoup; il ne savoit pas que les prétentions des novateurs se mesurent toujours sur la foiblesse des opposans. *Voyez* dans la *Bibliotheque* de Valere-André, les raisons qui ont fait condamner ses ouvrages théologiques par les PP. du Concile de Trente. On a encore *&c*.

CATHÉRINE de Médicis, *p.* 89, *col.* 2, *l.* 13, *après* encore embrasé, *effacez le reste de l'article & lisez*. Ce fut en partie par ses conseils, que le massacre de la S.

Barthélemi fut ordonné, dans un moment de crainte & de trouble, & nullement ensuite d'un dessein prémédité (*voyez* CHARLES IX *dans ce* Supplément). Elle gouvernoit alors son fils; mais elle se brouilla avec ce prince sur la fin de sa vie, & ensuite avec Henri III. Elle mourut en 1589, regardée comme une princesse d'un caractere incompréhensible. Les Protestans l'ont peinte avec des couleurs affreuses. M. Meyer dans la *Galerie philosophique du 16e siecle*, la représente plutôt comme malheureuse que comme méchante. Il faut convenir qu'elle s'est trouvée dans des circonstances, où sans de grands talens on ne pouvoit faire que de grandes fautes, où une politique foible, tortueuse & inconséquente ne pouvoit qu'aggraver les maux de la France, irriter les deux partis, & imprimer à sa mémoire des taches que personne ne s'empressa d'effacer.

CATHERINE ALEXIOWNA, *ajoutez à la fin*. Un voyageur moderne (Bioernstahl) prétend que Catherine étoit suédoise, que son premier époux a survécu à son mariage avec Pierre le Grand, & altere d'autres circonstances de ce récit, auquel nous avons cru ne devoir rien changer d'après les assertions d'un écrivain très-superficiel, qui ne consulte souvent que son imagination, l'esprit national, ou quelqu'autre source de préventions.

CAZES, *biffez cet article qui se trouve à* CASES.

CÉLESTIN V, *vers la fin de l'article*, il y mourut en 1696, *lisez* 1296.

CERVANTES, (Miguel) *pag.* 114, *col.* 2, *lig.* 39. Sa vie a été écrite par Alayans Esifcar, *lisez* Mayans y Siscar; *& ajoutez* & traduite en françois, Amsterdam 1740, 2 vol. in-12.

CÉSAR, *p.* 118, *col.* 2, *lig.* 5, *avant la fin*, *après* victoires, *ajoutez*; quand il perdoit ce point de vue, il étoit quelquefois cruel.— *Ibid. pag.* 119, *col.* 1, *lig.* 2, Menda, *lisez* Munda. — *Ibid. lig.* 24, *après* ses débauches de table, *lisez*; il s'en faut cependant de beaucoup, qu'il ait toujours été aussi humain que ses panégyristes nous le représentent. Il fit mourir à coups de bâton le sénat des Carnotes, & celui que Caton avoit établi dans Utique; action qui rend les regrets qu'il témoigna à la mort de Caton bien suspects.

CHARLEMAGNE, *p.* 143, *col.* 2, *vers la fin* au nombre des Saints en 1153, *lisez* en 1165 ou 1166.

CHARLES-QUINT, *p.* 147, *col.* 2, *lig.* 15, *après* 1556, *ajoutez*: (cession qui ne fut reconnue par les princes allemans qu'en 1558).

CHARLES IX, *p.* 158, *col.* 2, *lig.* 7, *après* une paix très-favorable aux Protestans, *lisez*, qui vint finir cette guerre sanglante, augmenta les alarmes des uns & l'audace des autres; Charles crut pouvoir rapprocher les esprits, en donnant sa sœur en mariage au jeune Henri, roi de Navarre. Mais le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conjuration produisit tout-à-coup une scene horrible, que quelques auteurs ont cru faussement avoir été long-tems préméditée. Une nuit, veille de S. Barthélemi en 1572, les maisons des Protestans de Paris furent forcées. Hommes, femmes, &c.— 15 *lignes plus bas*, *lisez* Gregoire XIII — *P.* 159, *col.* 1, *lig.* 24, *après* qu'on n'a cru, *&c*, *ajoutez* C'est à tort qu'on a accusé Charles d'avoir dissimulé quelques mois auparavant avec l'amiral de Coligni, qu'il fut voir en apprenant un danger qu'il avoit couru; c'est à tort qu'on a supposé que le mariage de sa sœur étoit un piege tendu pour attirer les Huguenots & les immoler tous. La résolution de massacrer leurs chefs, fut prise subitement & inspirée par la crainte d'une conspiration, que l'on prétendoit être formée contre le roi. Il crut qu'il n'avoit d'autre parti à

prendre que de périr lui-même, ou d'employer la violence pour perdre ses ennemis. Charles IX aimoit les lettres & les beaux-arts; il reste encore des vers de lui, qui ne sont pas sans mérite pour son tems. Il aimoit les poëtes, quoiqu'il ne les estimât pas. On assure qu'il disoit d'eux, qu'il falloit les traiter comme les bons chevaux, les bien nourrir & ne les pas rassasier. C'est depuis lui que les secretaires-d'état ont signé pour le roi. Charles étoit fort vif dans ses passions. Villeroi lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer, dans le tems qu'il alloit jouer à la paume: *Signez, mon pere*, lui dit-il, *signez pour moi.* — *Eh bien, mon maître*, reprit Villeroi, *puisque vous me le commandez, je signerai.* Un des plaisirs de Charles étoit d'abattre d'un seul coup la tête des ânes & des cochons qu'il rencontroit en allant à la chasse. Lonsac, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mulet, lui demanda gravement: *Quelle querelle est donc survenue entre sa majesté très-chrétienne & mon mulet?* Malgré ses défauts, Charles avoit d'excellentes qualités. Il étoit généreux & magnifique, sincérement attaché à ses amis, de quelque religion qu'ils fussent, & ne respiroit que le bien de l'état & de ses sujets. Qu'on se représente ce prince, environné d'un côté d'ennemis toujours prêts à lever l'étendard de la révolte; de l'autre, de courtisans jaloux, ambitieux, intrigans, occupés de leurs seuls intérêts; aigri & irrité sans cesse par les uns, presque toujours mal conseillé par les autres, & dans quel âge? dans un âge où l'on se connoît à peine soi-même, où l'on n'a aucune expérience des hommes & des affaires: sans doute on sera moins prompt à le condamner. Des loix très-sages furent publiées sous son regne par les soins du chancelier de l'Hôpital; mais ce ministre secrétement attaché aux Huguenots, donna au gouvernement un ton d'inconsistance & de foiblesse qui nuisit infiniment à la chose publique.

CHARLES, duc de Bourgogne, *p. 168, col. 2, lig. 34*, rigueur, *lis.* vigueur.

CHALRES-ALEXANDRE, *vers la fin*, Marie-Eléonore, *lis.* Marie-Anne.

CHASTRE, *lig.* 12, 1414, *lis.* 1614.

CHAT DE RASTIGNAC, *à la fin de son article, lisez ainsi le n°. III de ses ouvrages.* III. *Une Instruction pastorale sur la Justice Chrétienne par rapport aux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie*, 1749, où l'on crut voir des choses hazardées; il est certain qu'elles pourroient être dites avec plus d'exactitude théologique, & d'une maniere plus clairement opposée à des assertions condamnées. Il paroît que le prélat a lui-même senti ce défaut, puisque dans une *Lettre à M. l'ancien Evêque de Mirepoix*, il a cru devoir s'exprimer très-nettement sur les objets, sur lesquels on l'accusoit d'avoir changé de sentiment.

CHOUL, *pag.* 215, *col.* 1, *lig.* 5, 1456, *lis.* 1556.

CHRISTINE, reine de Suede, succéda à son pere, mort en 1633, *lis.* en 1632.

CICERON, *l.* 2, en Toscane, *lis.* dans la terre de Labour. — *P.* 227, *col.* 1, *l.* 7, *avant la fin*, la vanité *&c*, *effacez ces mots jusqu'à* la premiere édition. — *P.* 228, *col.* 2, *l.* 4, *après* tour-à-tour, *lis.* Tout n'y est pas exact; mais c'est ce qu'on chercheroit en vain chez les plus raisonnables des anciens philosophes. Ses livres de la *&c.* — *P.* 229, *col.* 1, *l.* 29, *après* l'une & l'autre, *effacez le reste de l'article*, *& lis.* Ceux qui ont dit qu'il ne lui avoit manqué que d'être chrétien, ont pu dire vrai en ce sens, que le Christianisme en eut fait un sage parfait, un homme solidement vertueux. Mais

tel qu'il a été, Ciceron n'eut point honoré la profession du Christianisme. Il parle des dieux tantôt en stoïcien, tantôt en académicien, tantôt en épicurien. Ce politique sacrilege qui ne vouloit pas essuyer la moindre disgrace par rapport à la religion, n'avoit sur ce point aucun systême fixe, & disputoit pour & contre sur le même sujet. Ce qu'il établit d'un côté, il le détruit de l'autre, comme il a fait à l'égard du suicide. Il soutient que Dieu ignore l'avenir. Dans ses *Offices*, en parlant de la sainteté & de l'inviolabilité du serment, il dit qu'il faut l'observer, non par la crainte de Dieu qui ne s'en occupe pas, mais parce que la justice nous oblige à tenir ce que nous avons promis. Dans le troisieme livre des *Paradoxes*, il prétend que toutes les fautes sont égales; sentiment contraire à la raison & à l'équité. Le conseil que donnoit Caton aux jeunes gens d'aller voir les courtisannes, étoit infame; mais la maniere dont Ciceron le défend & l'approuve dans son Oraison pour Celius, ne fait pas moins d'horreur. Nous ne parlerons pas de son amour pour sa fille Tullie, dont on l'a accusé; mais nous dirons d'après Plutarque, qu'à l'âge de 61 ans il répudia sa femme Terentia pour ne pas avoir donné un équipage assez brillant à sa fille; & que dans la suite il répudia sa seconde femme, parce qu'elle s'étoit réjouie de la mort de Tullie. Sa perpétuelle & insatiable vanité, ses inconstances, ses adulations, &c, lui ont attiré, même de son vivant, des sarcasmes qu'il n'avoit que trop mérités. *Voy.* COLLIUS, LUCIEN, SÉNEQUE, SOCRATE, STILPON, SOLON, ZÉNON, &c.

CLAIRAUT, *p.* 237, *col.* 1, *lig.* 29, *au lieu*, C'est d'après ses vues, *lis.* C'est particuliérement d'après ses calculs & ceux de Halley qu'on s'est déterminé, conformément à la théorie de Newton, à regarder les cometes *&c.*

CLÉMENCET, (D. Charles) né en 1704 à Painblanc, diocese d'Autun, entra dans la congrégation de S. Maur en 1722. Après avoir enseigné la rhétorique à Pont-le-Voy, il fut appellé à Paris dans le monastere des Blancs-Manteaux. C'étoit un homme ardent, attaché à ses opinions, & souffrant avec peine qu'on les combattit. » Il ne » falloit pas dire (au rapport de » D. Chaudon) en sa présence, ni » du mal de MM. de Port-Royal, » ni du bien des Jésuites ». Doué d'une mémoire heureuse, & né avec l'amour du travail, il écrivit jusqu'au tombeau. On a de lui: I. *L'Art de vérifier les Dates*, 1750, in-4°, qu'il composa avec D. Durand, & qu'il fit réimprimer avec D. Clément, corrigé & augmenté en 1770, in-fol. On l'a encore augmenté depuis, & il est en 1784 en 2 vol. in-fol. On peut voir une critique raisonnée de la premiere édition de cet ouvrage, dans les *Mém. de Trév.* nov. 1750, p. 2661. La derniere édition sur-tout est infectée de l'esprit de ce parti qui a produit les convulsions de St-Médard, & qui sous des apparences opposées se réunit à la philosophie du jour, pour travailler chacun à sa maniere à démolir le grand édifice de l'église catholique; comme les Pharisiens & les Sadducéens travailloient sous les auspices de l'hypocrisie & du libertinage, d'une orthodoxie factice & du plus grossier matérialisme, à déshonorer & à perdre la synagogue (*voy.* PARIS, MONTGERON, ROCHE Jacques, & la fin de l'art. JANSENIUS). II. *Histoire générale de Port-Royal*, 1755-1757, 10 vol. in-12. » Plus » d'impartialité (dit D. Chaudon) » & de précision l'auroit rendu plus » utile ». III. *Lettres à Morenas sur son Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, 1757, in-12; on y retrouve la chaleur de son esprit & de son parti. IV. Les tomes X & XI *de l'Histoire Litté-*

raire de France (voyez RIVET de la Grange). Il en a paru un depuis par dom Clément. V. *Justification du Sommaire de l'Histoire Ecclésiastique de Racine*, 1760, in-12 (*voy.* RACINE Bonaventure). VII. Il a travaillé au recueil des *Lettres des Papes* avec dom Durand; ouvrage commencé par dom Coustant. VIII. *La vérité & l'innocence victorieuses de l'erreur & de la calomnie, au sujet du projet de Bourg-Fontaine*, 1758, 2 vol. in-12. » Ce livre qui est » écrit chaudement (dit dom Chaudon) n'est pas le seul dans lequel » l'auteur ait réfuté les Jésuites. Il » donna diverses brochures contr'eux avant & après l'arrêt du » parlement de 1762. Il auroit été » sans doute plus généreux de ne » pas jeter des pierres à des gens » qui étoient à terre. Mais puisqu'un religieux vouloit écrire » contre des religieux, il auroit dû » prendre un ton plus modéré; » le sien ne l'étoit assurément pas. » Qu'on en juge par ce titre d'une » de ses brochures: *Authenticité » des pieces du Procès criminel » de religion & d'état qui s'instruit contre les Jésuites depuis » deux cens ans, démontrée*; » 1760, in-12 ». C'est Clémencet qui a le plus contribué à la fameuse collection, intitulée: *Extraits des Assertions dangereuses & pernicieuses des Ouvrages des Jésuites*. Ouvrage où l'on voit partout, selon l'évêque de Sarlat (*Instruction Pastorale du 28 novembre* 1764) l'empreinte d'une main ennemie de Dieu & de ses saints, de l'église & de ses ministres, du roi & de ses sujets. *Voyez* cette *Instruction*, celle de l'archevêque de Paris du 28 octobre 1763, où cet ouvrage est réfuté avec assez de détail. *Voyez* encore la *Réponse aux Extraits des Assertions*, 1763, 3 vol. in-4°, où l'on montre les falsifications & les altérations de toute espèce, dont les *Extraits* sont farcis.

COLLANGE, (Gabriel) *ligne* 11, Horringa, *lisez* Honuinga,

COLIGNI, (Gaspard de) *p.* 312, *col.* 2, *lig.* 15, *après* de son parti, *lis.* Charles IX pour se l'attacher & l'empêcher de remuer dans la suite, lui fit donner cent mille francs de l'épargne, & lui rendit sa place au conseil. L'amiral venant un jour du Louvre, on lui tira un coup d'arquebuse d'une fenêtre, dont il fut blessé dangereusement à la main droite & au bras gauche. Charles IX en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, & donna à Coligni le nom de *Pere*; mais sur le bruit inopiné d'une conspiration, bruit faux peut-être, mais que les événemens passés accréditoient (& nullement par un dessein prémédité, comme l'ont écrit des auteurs mal instruits) il prit tout-à-coup une résolution violente, exécutée, comme on sait, la veille de S. Barthélemi, 1572 (*voy.* Charles IX dans ce Supplément). Coligni fut compris dans le massacre, percé de plusieurs coups & jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Son cadavre &c. — *Et à la fin de l'article ajoutez*. Il faut convenir cependant que les maux qu'il fit à sa patrie, prenoient moins leur source dans son caractere personnel, que dans celui de la secte dont malheureusement il étoit devenu le chef; il demanda même à Charles IX la permission de mener une armée d'Huguenots en Flandre contre l'Espagne, pour les empêcher de troubler la France; ce que Charles qui étoit en paix avec ses voisins, ne voulut pas permettre. » M. l'amiral » (dit Brantôme à cette occasion) » voyoit bien le naturel de ses Huguenots; que s'il ne les occupoit » & amusoit au dehors, que pour » le seur ils recommenceroient à » brouiller au dedans, tant il les » connoissoit brouillons, remuans, » frétillans & amateurs de la picorée. Je sçay ce qu'il m'en dist » une fois à la Rochelle, que

» je l'estois allé voir ». *Voyez* LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY.

COLLÉ, (Charles) lecteur du duc d'Orléans, & l'un de ses secretaires ordinaires, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 2 novembre 1783, s'est fait un nom par ses Pieces dramatiques, entre lesquelles on distingue *La Partie de chasse de Henri IV*, 1766, & *Dupuis & Desronnais*, 1763. Son talent pour les chansons l'a fait nommer l'*Anacréon* de ce siecle: il avoit tout ce qu'il falloit pour réussir dans ce genre; beaucoup d'esprit, une tournure facile dans les vers, & une chûte heureuse dans les couplets. Ses ouvrages sont réunis en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Théatre de Société*, 1767. Il s'y trouve bien des choses qu'une sagesse austere en eut retranché. Il y donne les regles de la bonne & vraie comédie, qu'il n'a cependant pas suivies exactement, & jette avec adresse du ridicule sur les pieces du théâtre moderne.

CONTILE, (Luc) lig. pén. après *impresse*, ajoutez *degli affidati*.

COOCKE, *lis.* COOK, & *placez-le selon l'ordre alphabétique*. — *Lig.* 2, *après* Anglois, *ajoutez*, né à Marton, village du duché d'Yorck, & mort &c. — P. 356, *lig.* 9, *après* perte, *lis.* Son premier voyage, dont le but étoit d'observer le passage de Vénus & quelques côtes de la Nouvelle-Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma dans le second la non existence du continent austral, dont on étoit déja assuré depuis le voyage de M. de Surville en 1769. Dans le troisieme il a découvert entre l'Asie & l'Amérique un détroit à 64 d. de lat. mais cela ne prouve pas que les deux continens ne soient pas joints plus vers le nord. Si l'on en croit quelques relations angloises, Cook fut &c. — *A la fin ajoutez*. On a publié la *Relation de ses Voyages*, Paris 1778, 6 vol. in-8°, & en in-4° qui comprend les cartes & les estampes; 1779, 3 vol. in-4°.

COQUES, *lig.* 6, *supprimez la partie de cet article*, depuis il devint *jusqu'à la fin*, & *substituez*: il mourut à Anvers le 18 avril 1684.

CORREGE, (Antoine Allegri) né en 1472, *lis.* 1494 — mourut en 1515, âgé de 41 ans, *lis.* en 1534, âgé de 40 ans.

COSTER, (Laurent) *lig.* 34, *après* démontré que, *lis.* Fuste & Schœffer ont imprimé à Mayence avec des caracteres de bois mobiles dès l'an 1457, & avec des caracteres de fonte dès l'an 1462 au plus tard (*voy.* FUST). Le savant &c.

COURTILZ, n°. VIII de ses ouvrages. *Le grand Alexandre*, lis. *Alcandre*.

COYER, (l'abbé) né à Beaume-les-Nones en Franche-Comté, se fit jésuite, & ne tarda pas à rentrer dans le monde, se rendit à Paris vers 1751, chercha pour subsister des ressources dans sa plume, & mourut le [illegible] juillet [illegible], à Paris. On a de lui: I. *Bagatelles morales*, qui ont eu pendant quelque tems un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étoient que des Bagatelles: l'ironie qui est la figure favorite de l'auteur, y regne jusqu'à la satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très-improprement appellées *Morales*. II. *La Noblesse commerçante*, petite brochure aujourd'hui presqu'oubliée, & qui cependant fut, dit-on, l'occasion d'une loi qui donnoit la noblesse aux commerçans distingués. III. *De la Prédication*; ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisseroit pas soupçonner que Coyer fut prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si pour corriger & instruire les hommes, des *Bagatelles* futiles valoient mieux que les Sermons des Bourdaloue & des Massillons. Ces trois ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-12. IV.

Histoire de Jean Sobieski, 1761, 3 vol. in-12, écrite à-peu-près dans le goût des *Bagatelles*, d'une maniere peu digne de la majesté de l'histoire, pleine d'assertions & de maximes hasardées. V. *Voyage d'Italie & de Hollande*, 1775, 2 petits vol. in-12. L'abbé Coyer avoit parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en françois léger qui donne à tout un coup-d'œil superficiel, & fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts & de son caractere. VI. *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12. On doute qu'elles soient *nouvelles*, puisque c'est *le Londres* de M. Grosley, abrégé & retourné, à quelques remarques près qu'on doit à l'auteur. Le néologisme & l'affectation d'esprit s'y font remarquer encore plus que dans ses autres ouvrages. L'abbé Coyer, malgré son habit, avoit pris goût pour la philosophie moderne ; on s'en apperçoit sans peine dans ses ouvrages.

DAELMAN, *lig. pén. après* qui montrent, *lis:* qu'il étoit peu versé dans les belles-lettres : celle qui est la mieux écrite, n'est pas de lui ; elles sont toutes fort courtes & sans développement ; ce sont plutôt des lieux oratoires, *loci oratorii*.

DAUN, (Léopold, comte de) prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'or, grand'croix de l'ordre de Marie-Thérese, feld-maréchal, ministre-d'état, président du conseil aulique de guerre, naquit en 1705, d'une famille ancienne & illustre. Il fut fait colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, & se distingua dans la guerre que Marie-Thérese eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avoit laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine étoit assiégé dans Prague ; Daun à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siege, combat le roi de Prusse à Chotzemitz, le 18 juin 1757, & remporte une victoire complette. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen en 1758, ajoute de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siege de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avoient déja délivré Olmutz en 1758. Il attaque en 1759 les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Finck & la fit prisonniere de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siplitz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi déja vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eut fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre en 1763 fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, examinant toutes les démarches de son ennemi avant de se décider à un combat ; humain & compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Les occasions où la prudence étoit plus nécessaire que l'activité, lui ont été particuliérement favorables. Son coup-d'œil étoit sûr, mais quand le besoin du moment excluoit la maturité de la réflexion, il avoit de la peine à prendre un parti vigoureux. Delà les victoires sont restées souvent sans effet, & les vaincus, par des manœuvres hardies & rapides, réparerent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eut publiée.

DE-LA-SANTE, *supprimez cet article*, *& renvoyez à* SANTE.

DEMESTE, (Jean) docteur en médecine, capitaine & chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liege, membre de plu-

sieurs académies, mourut à Liege, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la Chymie*, Paris 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom distingué parmi les physiciens de son siecle. S'il s'y trouve quelques hypotheses de vogue que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnoître un grand fonds de savoir, & un résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui releve infiniment aux yeux des gens sages le mérite de ce médecin, c'est l'exercice actif, charitable & désintéressé de son art, sa modestie, son attachement aux bons principes, & son zele à les défendre dans toutes les occasions.

DIOCLETIEN, *dern. col. lig.* 16, *après* successeurs, *ajoutez* Galere Maximien, Maximin Daïa, & Maxence,

DIOCRE, *lig.* 14, l'Annoy, *lis.* Launoy.

DOEG, dern. *lig. après* Pseaumes, *lis.* 51 & 108.

DOISSIN, *lisez* DOISSIN.

DONI, (Ant-Franc) pag. 542, col. 1, lig. 10, *Imondi*, lisez *J. Mondi celesti*, *terrestri ed infernali*.

DOUCIN, *lig.* 3, *après* fut, *lis.* selon quelques-uns l'auteur du fameux *Problême Ecclésiastique* (le P. Gerberon l'attribue avec plus de vraisemblance à un écrivain du parti de Jansenius) où l'on censuroit &c. — *Ibid. lig.* 15, *après* discuté, *ajoutez*. II. *Histoire de l'Origénisme*, pleine de recherches & d'une bonne critique. III. &c.

DUBOIS, (Jerôme) *ajoutez* ou plutôt BOSCH. — *Item*, *lig.* 3, du 17e siecle, *lis.* du 16e siecle.

DURINGER, lig. 4, *Auctorum*, lis. *Litteratorum*.

DUVAL, (Guillaume) *effacez la fin de cet article* : son plus grand ouvrage &c. & *substituez* : Il a donné une Edition grecque & latine de toutes les Œuvres d'Aristote, 2 vol. in-fol. 1619, accompagnée d'un *Synopsis Analytica* sur tous les traités de cet auteur. Cette édition est estimée.

DUVAL, (Valentin JAMERAI) garde du cabinet impérial des médailles, & bibliothécaire de l'empereur, mourut à Vienne en 1775, à 81 ans. Né de parens pauvres, au village d'Artonai en Champagne, il fit le métier de pâtre; & suivant son génie pour l'astronomie & la géographie, il acheta sur ses petites épargnes des cartes & des instrumens. C'est dans ce genre d'étude qu'il faisoit au milieu d'un troupeau de vaches, que les deux jeunes princes de Lorraine, Léopold & François, le trouverent occupé le 13 mai 1717, en chassant près de Luneville. Frappés de la nouveauté de ce spectacle, ils se chargerent de son éducation, & l'envoyerent faire ses études à Pont-à-Mousson. Le jeune Valentin y fit en peu de tems de grands progrès. En 1737, il fut appellé à Florence pour être bibliothécaire du grand-duc, qui devenu depuis empereur, le fit venir en 1748 à Vienne, où il le chargea de la direction de son cabinet de médailles. D. Florian, bénédictin de Bouzonville en Lorraine, a recueilli un grand nombre de *Lettres* intéressantes de ce savant, & se prépare en 1784 à en donner un recueil au public avec la *Vie* de l'auteur.

ÉLISABETH *ou* ISABELLE de Portugal, *lig.* 19, Candie, *lis.* Gandie,

ÉMERICH, *supprimez cet article*, & *renvoyez à* NICOLAS EYMERICK.

ÉPICTETE, *p.* 623, *col.* 1, *l.* 4, *après* mourir, *lis.* Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictete fut compris dans la proscription; mais il revint ensuite & se fit un nom distingué. Arrien son disciple, &c. — *Ibid. col.* 2, *lig.* 17, la sanction, *lis.* le but. — *Ibid.*

p. 624, col. 2, l. 14, après tensives, *lis*. Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictete, ce n'étoit dans la réalité qu'un sage imaginaire & chimérique, un philosophe fier & orgueilleux, qui dans la disgrace affectoit un air de confiance & d'intrépidité sous lequel il cachoit sa sensibilité. Son maître Epaphrodite lui ayant donné, dans un moment de colere, un grand coup de bâton sur la jambe, Epictete lui répondit froidement: *Si vous frappez ainsi, vous la romprez*. Cette réponse d'une philosophie déplacée, irrita davantage Epaphrodite, qui le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe; mais lui, sans s'émouvoir, lui repliqua: *Ne vous l'avois-je pas dit que vous me la rompriez*. L'épicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'ame fausse & apparente, un dépit secret & malicieux, exprimé de façon à attirer la colere de celui qu'on vouloit morguer par cette froideur factice) demande *si le Dieu des Chrétiens a jamais dit des choses aussi belles*. Origene répond à cela d'une maniere non moins solide qu'ingénieuse: *Notre Dieu*, dit-il, *n'a prononcé aucune parole; ce qui est bien plus merveilleux & plus estimable que ce qu'a dit Epictete, qui par le silence auroit conservé sa jambe*. Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain, & inflexible à ses prieres. Le célebre J. J. Rousseau n'en a pas parlé d'une maniere plus favorable: En vain &c.

ESPAGNAC, (Jean-Joseph d'Amarzit de Sahuguet, baron d') naquit à Brive en 1714. A peine âgé de 19 ans il parut dans la carriere des armes, & s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, & fut aide-de-camp dès 1742 dans les campagnes de Baviere. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flandre, y jouissant de son estime & de l'avantage de le seconder, soit en qualité d'aide-major-général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régimens des grenadiers créés en 1745. Revêtu en 1754 du gouvernement de Bresse & du Bugey, il reçut en 1757 l'expectative du gouvernement de l'hôtel royal des Invalides qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'étoit plus digne que lui de cette place importante. Enfin en 1780 il reçut le grade de lieutenant-général, & mourut le 28 février 1783. Toujours occupé de l'art pour lequel il étoit né, il publia successivement les ouvrages suivans. I. *Campagnes du Roi* en 1745, 46, 47 & 48, 4 vol. in-8°. II. *Essai sur la science de la Guerre*, 1751, 3 vol. in-8°. III. *Essai sur les grandes opérations de la Guerre*, 1755, 4 vol. in-8°. IV. *Supplément aux Rêveries ou Mémoires de la Guerre du Maréchal de Saxe*, 1757. Tous ces ouvrages annoncent des connoissances multipliées, des vues saines & dirigées par l'expérience. V. *Histoire du Maréchal de Saxe*, Paris 1775, 2 vol. in 8°.

EULER, (Léonard) professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies, naquit en 1707 à Bâle où il s'appliqua avec succès à la philosophie & à l'étude des langues orientales. Ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernouilli. Les fils de cet habile géometre l'inviterent à se rendre à Pétersbourg où ils avoient

été appellés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique & de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, & répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, contribua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante, & retourna en 1766 à Pétersbourg où il perdit la vue, sans que cela l'empêchât de travailler & d'enrichir le public de ses productions. Il mourut le 7 septembre 1783. Peu de géometres ont embrassé tant d'objets à la fois & les ont traités avec plus de succès. On a de lui: I. Une *Dissertation sur la nature & la propagation du Son*. II.... *sur la mâture des Vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'*Accessit* en 1727. III. *Mémoire sur la nature & les propriétés du Feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. IV.... *sur le flux & le reflux de la Mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil & de la lune sur la mer, & appuie son explication de beaucoup de géométrie & de calculs; ce qui n'a point empêché plusieurs savans de la regarder comme peu satisfaisante. V. Cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques, dans les *Mélanges de Berlin*; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection. VI. Plusieurs Dissertations dans les *Mémoires* des académies de Pétersbourg & de Berlin. VII. *Elémens d'Algebre*. Cet ouvrage, qu'il fit étant aveugle, a été traduit en françois & en russe; il est écrit avec clarté & méthode. VIII. Trois Mémoires sur les *Inégalités dans les mouvemens des Planetes*, couronnés à Paris. IX. Deux Mémoires sur *la Perfection de la Théorie de la Lune*, couronnés à Paris en 1770 & 1772. X. *Opuscules Analytiques*, 1783. Ce sont des mémoires réunis qui avoient d'abord paru séparément. XI. Plusieurs autres écrits sur divers objets. L'homme en lui étoit aussi estimable que le savant: bon époux, bon pere, bon ami, bon citoyen, il se montra constamment fidele à tous les rapports de la société. Ennemi de l'injustice, s'il en voyoit commettre quelqu'une, il avoit la franchise de la censurer & le courage de l'attaquer sans avoir égard à la personne. Il avoit beaucoup de respect pour la religion & a rempli avec soin les devoirs du Chrétien. Doux & honnête envers tout le monde, s'il a jamais senti de l'indignation, ce n'a été qu'envers les ennemis de la religion, dont il a pris avec ardeur la défense contre les objections des athées, dans un ouvrage qu'il publia à Berlin en 1747. Il a laissé plusieurs fils qui marchent sur les traces de leur pere, entr'autres J. A. Euler l'aîné qui a remporté des prix dans différentes académies. *Voy.* l'*Eloge* de Léonard Euler par Nicolas Fuss, son éleve, Berlin, chez Decker, 1784, in-4°.

TOME III.

FANNIUS CEPION, lig. 5, *Hostem ùm*, lisez *Hostem cùm*

FERDINAND I, *pag. 42*, *lig. 13*, ZAPOLO, *lis.* ZAPOL.

FILLEAU, *col. 2*, *lig. 15*, *après* 1758, *ajoutez*. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois, & traduit en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*. On trouve dans les dernieres éditions une longue réponse aux *huit Lettres*. La postérité &c.

FLAUST, (Jean-Baptiste) avocat au parlement de Rouen, né

à Vire en 1709, mort à sa terre de St-Séver, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est fait connoître par son *Explication de la Jurisprudence & de la coutume de Normandie dans un ordre simple & facile*, 2 vol. in-fol. Une Table des matieres ajoutée à cet ouvrage en rendroit l'usage plus facile.

FLUDD, (Robert) *effacez* Dominicain du 14e siecle; *& lis.* naquit à Milgate, dans la province de Kent en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, & exerça cette profession à Londres où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé *&c.*

FOLENGO, (Théophile) *col.* 2, *lig.* 9, de l homme, *lis.* de sa vie,

FONTENELLE, *pag.* 95, *col.* 2, *lig.* 11, mourut en 1759, *lis.* 1757,

FOÉ, (Daniel de) poëte anglois, fut d'abord destiné par ses parens à une profession méchanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satyrique, & mourut en 1731. On a de lui : I. Les *Aventures de Robinson Crusoé* en anglois, 1719, qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur* : ce roman est écrit d'une maniere si naturelle, que long-tems il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique (*voyez* VAN-EFFEN). M. Feutry, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractere. Il avoit promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'étoit permises contre la religion catholique & ses ministres; mais il n'a que foiblement rempli sa promesse (l'édition de chez de Boubers à Liege 1784, est plus exacte quant à ce point). II. *Le vrai Anglois de naissance*, poëme fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-pere, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les Etrangers*. III. *La réforme des Mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employoient leur autorité à soutenir l'impiété & la dissolution. IV. *Essai sur le pouvoir du Corps collectif du Peuple Anglois*; cet ouvrage est en faveur de la Chambre des Communes. V. *Le court moyen contre les Non-Conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle. VI. *De Jure divino*, poëme latin. VII. Un *Plan de Commerce*. VIII. *Le Commerçant Anglois*. IX. *L'Instructeur de Famille*, 2 vol. X. Plusieurs Ecrits politiques qui n'ont guere survécu aux événemens qui les avoient fait naître; & quelques autres où il développe des idées, qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOPPENS, (Jean-François) né à Bruxelles, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines & archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talens, ses vertus, & sur-tout son zele pour la religion le firent regretter universellement. On a de lui : I. *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, chez son frere André Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert le Mire, de François Swertius & de Valere André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, & continué la *Bibliotheque Belgique* depuis vers 1640 où finit celle de Valere André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé & mérite de l'être à bien des égards; on y desireroit un peu plus de critique & d'exacti-

d'exactitude. II. Une Edition du Recueil Diplomatique d'Aubert le Mire, Bruxelles 1723, 2 vol. in-fol. enrichie de nouvelles notes & de tables, augmentée d'un grand nombre de diplomes inconnus à Aubert le Mire. Il ajouta ensuite deux volumes in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. III. *Historia Episcopatûs Antverpiensis*, Bruxelles 1717, in-4°. IV. *Historia Episcopatûs Sylvæducensis*, Bruxelles 1721, in-4°. V. *Chronologia sacra Episcoporum Belgii ab anno 1561, ad annum 1761*, in-12; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose. VI. Un grand nombre de Poëmes latins, dénués la plupart d'énergie & de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet & les vues de l'auteur.

FORTIGUERRA, *p. 101, col. 1, lig. 26, après* respire, *ajoutez*; la pudeur, la bienséance & la religion y sont blessées tour-à-tour, de l'aveu même du traducteur. — *Ibid. lig. 32, après* vers, *ajoutez*, dans l'Essai qu'il donna en 1765, des 6 premiers chants. — *Ibid. un peu plus bas*, mourut en 1768, *lis.* 1769.

FOUCHER, (l'abbé Paul) de l'académie des inscriptions & belles-lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, étoit un savant studieux, & un homme doux & honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, & nous avons de lui une *Géométrie Métaphysique*, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, & eut des succès en ce genre. Son Traité historique *De la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs Mémoires, imprimés dans différens volumes du Recueil de l'Académie des Belles-Lettres, prouve son savoir & sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses & neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

FRANÇOIS, (Laurent le) né à Arinthod, dans le diocese de Besançon, le 12 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, & s'y distingua par ses talens, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du tems, après en être sorti. Il mourut à Paris le 24 février 1782, & laissa ses légataires universels, les pauvres de la paroisse dans laquelle il étoit né. Ses vertus répondoient à son zele pour la religion, dont il pratiquoit les devoirs comme il en défendoit les dogmes. Nous avons de lui: I. *Lettre sur le pouvoir des Démons*, in-4°. II. *Les Preuves de la Religion de J. C.* 1751, 8 vol. in-12. III. L'*Examen du Catéchisme de l'Honnête-Homme*, 1764, 1 vol. in-12. IV. *Réponses aux difficultés proposées contre la Religion Chrétienne, par J. J. Rousseau*, 1765, in-12. V. *Observations sur* la Philosophie de l'Histoire, *& le* Dictionnaire philosophique, 2 vol. in-8°, avec gravure. VI. *Examen des Faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, sont la *Réfutation du Systême de la Nature*, 4 vol. *Réfutation des trois Imposteurs.* Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance & de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité & de l'onction. Les excellens raisonnemens opposés aux erreurs du tems, semblent quelquefois s'affoiblir par la prolixité de l'exposition & la marche grave & modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse & qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force.

FRÉDÉRIC II, *p. 133, col. 2, lig. 40.* Quoiqu'il en soit de ces écrivassiers, *lis.* Quoiqu'il en soit de ces prétentions, les écrivassiers *&c.*

GAGUIN, *lig. 2*, né à Colines, *lis* à Callonc sur la Lis,

GALATÉO, cet article est mieux rédigé à ANTOINE GALATÉE.

GALEN, (Christophe-Bernard) *vers la fin*, il mourut en 1578, *lis.* 1678.

GALIEN, *p.* 172, *lig.* 14, *après* déclaré, *lis.* Il reconnoissoit les causes finales, & s'élevoit au Créateur par l'étude de ses ouvrages. Un jour qu'il avoit expliqué l'anatomie du corps humain : » J'ai » (dit-il) offert à l'Eternel un sacrifice plus agréable que le sang » des boucs & des taureaux ». Une partie des écrits de ce médecin périt dans l'incendie qui consuma le temple de la paix à Rome, où ils avoient été mis en dépôt; ceux qui nous restent &c.

GARZONI, *lig.* 3, mourut en 1549, *lis.* 1589.

GEBELIN, (Antoine COURT DE) natif de Lausanne, de plusieurs académies, censeur royal, mort à Paris, le 13 mai 1784, a publié : I. *Histoire de la Guerre des Cevennes*, 1760, peu exacte & écrite d'un style qui n'est pas celui de l'histoire, 3 vol. in-12. II. *Le Patriote François & impartial*, 1753, 2 vol. in-12; cette derniere qualité n'est presque jamais celle de l'auteur; il n'avoit ni l'esprit assez calme ni la raison assez ferme pour l'acquérir. III. *Le Monde primitif, analysé & comparé avec le Monde moderne, considéré dans son génie allégorique & dans les allégories auxquelles conduit ce génie*; Paris 1773-1774, 2 vol. in-8°: ouvrage d'un esprit foible, crédule & chimérique; ensemble de combinaisons arbitraires & ridicules, écrit d'une maniere entortillée, mystérieuse & pleine de prétentions. Des philosophes qui ne l'entendoient pas mieux que le reste du public, l'ont prôné, parce qu'il paroissoit dans plus d'un endroit fronder l'histoire sainte & les notions reçues touchant l'âge & la création du monde : mais les vrais savans en ont fait un objet de risée; l'un d'eux l'a comparé à l'ouvrage de Postel, intitulé : *La Clef des choses cachées depuis le commencement du monde*. Un critique plus modéré (M. l'abbé de Fontenay) en a parlé de la maniere suivante : » Nous avouons franchement que » nous ne saurions caractériser » l'ouvrage de M. Court de Gebelin, qui lui a fait une si grande ré» putation auprès de certaines per» sonnes. Nous en avons lu quel» que chose, & nous avons été » repoussés à la vue de tous ces » systêmes imaginaires, de ces con» jectures frivoles, de ces fatras, » & des inutilités dont ce livre » est rempli. Mais peut-être est-ce » notre faute, si nous n'avons pas » l'esprit de l'admirer ». IV. *Histoire naturelle de la Parole*, ou *Précis de la Grammaire universelle*, 1776, in-8°, extrait du Monde primitif, & dont le mérite doit par conséquent être apprécié sur celui de l'ouvrage précédent. V. *Le Monde primitif, analysé & comparé avec le Monde moderne, considéré dans les origines françoises*; Paris 1778, in-8°. Le goût de M. de Gebelin pour les idées bizarres & romanesques, fut cause de sa mort. Le magnétisme animal, prêché & pratiqué à Paris par un charlatan allemand, nommé *Mesmer*, exalta son imagination au point qu'il n'en fut plus le maître. Il se magnétisa si bien qu'il tomba roide à deux pas de l'endroit où il s'exerçoit dans le nouvel art. Peu de tems avant sa mort il avoit eu de grands démêlés avec un M. Cailhava, touchant la présidence d'une côterie scientifique, nommée le *Musée* de la rue Dauphine, & dépensa pour se maintenir dans cette dignité imaginaire plus de 15 mille livres; ce qui ne contribua pas peu à grossir la somme des dettes qu'il laissa à sa mort. On lui a fait cette épitaphe:

Ci gît ce pauvre Gebelin
Qui parloit grec, hébreu, latin ;
Admirez tous son héroïsme :
Il fut martyr du magnétisme.

GENTILIS de Foligno, médecin & jurisconsulte, *effacez ce dernier mot & transportez les ouvrages n°. I, II & III à l'article suivant* GENTILIS (*Alberic*) *à qui ils appartiennent.* — *Ibid. lig. pénult.* à Foligno, sa patrie, *lis.* à Pérouse, en 1348.

GERMAIN, (Robert, comte de S.) *p. 231, col. 1, lig. 10,* Louis XV, *lis.* Louis XVI.

GIRALDI CINTIO, n°. III, corrigez ainsi ce titre : *Hecatommiti. Nel Montegale, appresso Lionardo Torrentino,* &c.

GORLÈE, (Abraham) mort l'an 1569, *lis.* le 15 avril 1609.

GREGOIRE le Grand, *p. 319, col. 1, lig. 4, après* l'église que *lis.* sous le pontificat de Gregoire. *Voy.* S. LÉON, ISIDORE, MERCATOR, LUTHER, S. PIERRE. Sa table *&c.*

GREGOIRE III, *vers la fin, après* Ravenne, *ajoutez* ; non par une donation expresse (*voy.* ETIENNE II) mais par l'espece d'abandon où les Grecs l'avoient laissé, & le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver ni réclamer. Son pontificat *&c.*

GREGOIRE IX, *col. 1, lig. dern.* venu, *lis.* neveu.

GUEDEVILLE, *voy.* GUDEVILLE, *lis.* GUEUDEVILLE.

GUERIN, (Guillaume) *p. 355, col 1, lig. 8, après* Henri II, *lis.* dont le pere avoit ordonné cette exécution (*voy.* OPPEDE) permit aux seigneurs ruinés *&c.*

GUILLAUME de Nassau, *p. 369, col. 1, lig. 11, avant la fin,* il excita, *lis.* il suscita.

GUIDI, (Louis) prêtre, mort en janvier 1780, servit avec beaucoup de zele le parti des Convulsionnaires en travaillant à la rédaction de la Gazette ecclésiastique (*voy.* ROCHE Jacques Fontaine de la) & fut même l'avocat des Calvinistes. Il plaida leur cause avec beaucoup de chaleur dans son *Dialogue entre un Evêque & un Curé sur les Mariages des Protestans,* 1775 ; ouvrage superficiel & déclamatoire, dont les sophismes furent dévoilés dans *Les Protestans déboutés de leurs prétentions par les principes & les paroles mêmes du Curé, leur apologiste.* Guidi fit une *Suite à son Dialogue,* qui fut réfutée ingénieusement par les *Cent Questions d'un Paroissien* ; tout l'ouvrage du patron des Calvinistes fut mis au néant par le livre intitulé : *La Tolérance Chrétienne opposée au tolérantisme philosophique, ou Lettres d'un Patriote au soi-disant Curé sur son Dialogue au sujet des Protestans* (*voy.* LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER, &c). On a encore de Guidi : I. *Vues proposées à l'Auteur des* Lettres pacifiques, 1753, in-12. II. *Lettres à l'Auteur de l'écrit intitulé :* La légitimité & la nécessité de la loi du silence, 1759, in-12. III. *Jugement d'un Philosophe Chrétien sur les écrits pour & contre la légitimité de la loi du silence,* 1760, in-12. IV. *Entretiens philosophiques sur la Religion,* 3 vol. V. *L'Ame des Bêtes,* 1783, in-12.

GUIRLANDAIO, *effacez cet article qui se trouve à* GHIRLANDENI.

GUYAUX, (Jean-Joseph) né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fit sa philosophie à Louvain où il remporta la palme en 1703. Il fut fait professeur de l'Ecriture-Sainte en 1723, docteur en théologie, & chanoine de S. Pierre en 1727 ; président du college du pape en 1731, chanoine de l'église de Gand en 1734, & enfin doyen &

prévôt de S. Pierre. Il ne dut tous ces emplois qu'à ses vertus & à sa science, rien n'étant plus éloigné de son caractere que l'ambition; que les intrigues, la souplesse & la lâcheté qu'elle inspire. Il mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres, & laissé de grosses sommes pour fonder des bourses en faveur de pauvres étudians. On a de lui: I. *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain 1781, in-8°, où il combat le systême que Kerkherdere établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux est principalement formé, quant à la partie historique, sur l'Exposition de l'Apocalypse de Bossuet, & quant aux explications mystiques, sur les commentaires du docteur Froidmont. Le style de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable. II. *Quæstio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain 1749, in-4°. C'est une dissertation polémique faite en faveur du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines qui, en sa qualité d'abbé d'Affligem, avoit retiré en 1748 aux religieux de ce monastere, une dispense pour manger gras, qui y avoit subsistée pendant 46 ans. III. *Prælectiones de S. Jesu Christi Evangelio, deque Actis & Epistolis Apostolorum*. M. Gerard, chanoine de l'église de Gand, & ci-devant professeur en philosophie à Louvain, est occupé, en 1784, à donner l'édition de cet ouvrage, qui doit être en 7 ou 8 volumes, in-8°. Guyaux a travaillé à l'édition de la Bible de du Hamel, 1740; *voyez* ce mot.

HAEN, *p. 39, col. 1, lig. 5*, les saints Peres & l'histoire, *lis.* aux saints Peres & à l'histoire.

HALLER, n°. V de ses ouvrages, *Opera gemina*, lisez *genuina*.

HAMEL DU MONCEAU, (Henri-Louis du) né à Paris en 1700, consacra toute sa vie à étendre & à perfectionner les connoissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts méchaniques, & a écrit sur tout cela avec méthode & clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires: ils renferment ordinairement des recherches bien dirigées, l'exposition de plusieurs expériences nouvelles & curieuses, des instructions méthodiques, écrites sans déclamation & sans lieux-communs étrangers à son sujet. Ses talens l'éléverent au poste d'inspecteur de la marine. Il mourut le 23 août 1782. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité de la Fabrique des Manœuvres pour les Vaisseaux, ou l'Art de la Corderie perfectionné*, 1747, in-4°. II. *Elémens d'Architecture navale, ou Traité pratique de la construction des Vaisseaux*, 1758, in-4°. III. *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux, avec la maniere de purifier l'air des sales des hôpitaux*, 1759, in-12. IV. *Traité général des Pêches maritimes, des Rivieres & des Etangs*, in-fol. avec fig. V. *Elémens d'Agriculture*, 2 vol. in-12. VI. *Traité de la culture des Terres suivant les principes de M. Tull*, traduit en partie de l'anglois, 1750 & suiv. 6 vol. in-12. VII. *Traité de la conservation des Grains & en particulier du Froment*, 1753 & 1768, in-12.... & *Supplément* à ce Traité, in-12. VIII. *La Physique des Arbres, où il est traité de l'anatomie des plantes & de l'économie végétale*, 1758, 2 vol. in-4°. IX. *Traité des Arbres & des Arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, 1755, 2 vol. in-4°, traduit en allemand, par Œlhafen, Nuremberg 1762, in-4°. X. *Des Semis & Plantations des Arbres, & de leur culture*, 1760, in-4°. XI. *De l'exploitation des Bois, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts*, 1764, 2 vol. in-4°, avec fig. XII. *Du transf-*

port, *de la conservation & de la force des Bois*, in-4°. On y trouve le moyen d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures pour la construction des vaisseaux, &c. XIII. *Traité complet des Arbres à fruit*, 2 vol. in-4°, orné de près 200 planches bien gravées d'après nature. XIV. *Traité de la Garance & de sa culture*, in-12. XV. *Histoire d'un Insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois, avec les moyens de les détruire*, in-12, avec fig. On a encore de lui les *Arts du Charbonnier*; de l'*Epinglier*, par Réaumur, avec des additions, 1761, in-4°; du *Cirier*, du *Cartier*, 1763; de la *Forge des Enclumes*, avec l'*Art d'adoucir le Fer fondu* de Réaumur, 1763, in-folio; de *rafiner le Sucre*, 1764, in-folio; de la *Draperie*, 1764, in-folio; de *friser & rafiner les Etoffes de Laine*, 1765, in-folio; du *Couvreur*, 1765; de *faire des Tapis*, façon de Turquie, 1765, in-folio; de la *Forge des Ancres*; du *Serrurier*, 1767. L'*Art du Potier de terre*; *Fabrique de l'Amidon*; l'*Art du Savonnier*; l'*Art de faire des Pipes à fumer*; de *faire de la Colle forte*; du *Charbonnier*, ou *Maniere de faire le Charbon de Bois*, 1766, in-fol. &c, &c: dans les Descriptions des arts, données par l'académie des sciences.

HANNSACHS, *ajoutez* ou plutôt Jean (en allemand *Hans*) SACHS. — *Ibid.* lig. 4, *Merster Sauger*, lisez *Meister Sænger*.

HAYER, (Jean-Nicolas-Hubert) récollet, ancien professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, né à Sarlouis, le 15 juin 1708, mourut à Paris le 16 juillet 1780. Il fut un des athletes chrétiens, qui se mesurerent le plus souvent avec les incrédules modernes. Ses principaux ouvrages sont: I. *La spiritualité & l'immortalité de l'Ame*, 1757, 3 vol. in-12, où cette importante matiere est discutée avec solidité, & appuyée de tout ce que la religion & la raison fournissent de plus lumineux. C'est un des meilleurs traités & des plus complets que nous ayons sur cette vérité consolante. Il est écrit d'un style clair, net & facile. II. *La Regle de Foi vengée des calomnies des Protestans*, 1761, 3 vol. in-12. III. L'*Apostolicité du ministere de l'Eglise Romaine*, 1765, in-12. IV. *Traité de l'existence de Dieu*, in-12. V. L'*Utilité temporelle de la Religion Chrétienne*, 1774, in-12. VI. *La Charlatanerie des Incrédules*, 1780, in-12. Il composa pendant quelques années en société avec M. Soret, avocat, un ouvrage périodique, intitulé *la Religion vengée*, 1757-1761, 21 vol. in-12. Il eut quelques démêlés avec Boullier, ministre à Amsterdam (*voyez* BOULLIER). Tous ces écrits prouvent l'activité de son zele, & ne font pas moins honneur à ses lumieres qu'à ses sentimens.

HECTOR, *p. 425, lig. 4, avant la fin, supprimez* à mort

HELMONT, (Jean-Baptiste) né en 1588, *lis.* en 1577

HENRI de Lorraine, comte de Harcourt, *pag.* 463, *col.* 1, *lig.* 37, mourut en 1669, à 65 ans, *lis.* le 25 juillet 1666, à 66 ans.

HERMILLY, (N. d') censeur royal à Paris, né en 1707, mort en 1778, est auteur: I. De l'*Histoire de Majorque & de Minorque*, 1777, in-4°. Il l'a entreprise pour servir de suite à l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras. II. De la *Bibliographie Parisienne*, avec M. Hurtaut; c'est un catalogue des différens ouvrages qui ont paru en 1769, 1770, &c, en plusieurs volumes. Hermilly a traduit de l'espagnol en françois, l'*Histoire générale d'Espagne* de Ferreras, 1742, & années suivantes, 10 vol. in-4°, & *Théatre critique*,

1745, 12 vol. in-12; ouvrage d'un bénédictin espagnol, à peu-près dans le goût du *Spectateur Anglois*.

HETZER, *lig.* 4, Benck, *lis.* Denck,

HOCHSTRAT, *lig.* 9, *après* Reuchlin, *lis.* qu'il regardoit, non sans raison, comme favorable aux nouvelles opinions. Tous les *&c.*

HOLL, (François-Xavier) jésuite, né à Schwandorf, dans le haut Palatinat; après avoir enseigné les belles-lettres, se consacra entiérement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, & fut professeur pendant 26 ans dans les plus célebres universités de l'empire. Il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1784, à l'âge de 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres *Statistica Ecclesiæ Germanicæ*, Heidelberg 1779, in-8°, plein de recherches, sur la discipline ancienne & moderne de l'église, sur ses usages & ses loix, avec des observations utiles & intéressantes. Il étoit occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

HONORÉ de Ste Marie. *Au n°. V de ses ouvrages*, 1710, *lis.* 1720.

HORACE, (Q. Flaccus) né l'an 65 avant J. C. *lis.* l'an 63.

HOUBIGANT, *à la fin de cet art. ajoutez*. Ce savant mourut à Paris le 31 octobre 1783, à l'âge de 98 ans.

HUBERT, (S.) *lig.* 3, *après* en 697, *ajoutez* selon le P. Roberti & le P. Fisen; mais selon les Hagiographes d'Anvers, en 709.

HUME, *pag.* 548, *col.* 1, *lig. dern.* me, *lis.* ame.

HUYGHENS, (Gommare) né à Leyde, *lis.* à Lier,

IBAS, *col.* 2, *lig.* 16, *après* église, *au lieu de* mais ils, *lis.* & n'avoient *&c.* — Ajoutez à la fin de l'article, *voyez* VIGILE.

IGNACE de Loyola, *pag.* 564, *col.* 1, *lig.* 9 *avant la fin*, *après* Exercices spirituels, *lis.* rendu public, ses Constitutions approuvées & sa Compagnie solidement établie: elle avoit déja *&c.*

INVEGES, (Augustin) né à Siacca en Sicile, se fit jésuite, enseigna la philosophie & la théologie, quitta ensuite la Société, & mourut à Palerme en 1677, à 82 ans, après avoir publié une *Histoire &c.*

JARED mourut 2452 avant J. C. *lis.* 2582.

JACQUES VI, *pag.* 600, *col.* 2, *lig.* 15, l'Advocat, *lis.* Ladvocat,

JANSENIUS, *pag.* 607, *lig. dern. après* 1630, *ajoutez*. C'est dans ce tems qu'il se signala contre Gisbert Voet (*voyez* ce mot). — Pag. 608, col. 1, lig. 26, l'*Ecclésiastique*, Anvers 1614, *lis.* l'*Ecclésiaste*, Louvain 1644. — Ibid. lisez ainsi le n°. III de ses Œuvres: *Cornelii Jansenii episcopi Augustinus, in quo hæreses Pelagii contra naturæ humanæ sanitatem, ægritudinem, medicinam recensentur*. — Ibid. col. 2, lig. 4, du texte latin, *alius*, lisez *illius*

JAUCOURT, (Le chevalier Louis de) étudia la médecine sous Boerhave, & prit à Leyde le degré de docteur, quoique résolu, dit-il, de ne tirer de cette démarche d'autre avantage, que celui de pouvoir secourir de pauvres malheureux. Le Stathouder voulut le fixer à La Haye, en qualité de gentilhomme & de médecin de sa cour; mais les promesses de cour ne pouvoient guere toucher « un homme » sans besoin, sans desirs, sans » ambition, sans intrigue, & qui » s'étoit bien promis d'assurer son » repos par l'obscurité de sa vie » studieuse ». C'est ainsi que Jaucourt se peint lui-même: sa vie a montré que le portrait est assez ressemblant. Ses études ne se bornerent pas à la médecine; les antiquités, les mœurs des peuples, la

morale, la littérature furent aussi les objets de son application. On a de lui : I. *Recherches sur l'origine des Fontaines*, en latin, in-4°. II. *Dissertation anatomique sur l'Allantoïde humaine*, en latin, in-4° & in-8°. III. Traduction en latin de l'*Organe de l'Ouie*, par du Verney, in-4°. IV. *Vie de Leibnitz* à la tête des *Essais de Théodicée*. Il travailla à la publication du *Musæum Sebæanum*, avec l'auteur de cet ouvrage (*voy.* SEBA ALBERT) & fut associé aux auteurs de la *Bibliotheque raisonnée*, depuis le commencement de ce journal jusqu'en 1740 ; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est le service qu'il a rendu aux entrepreneurs de l'*Encyclopédie*. Il a fourni lui seul les deux tiers de cette immense compilation : ses articles sont caractérisés par la netteté, la méthode, le style facile & agréable. Son zele pour ce prétendu dépôt des connoissances humaines, ne l'a point entraîné dans le langage amphigourique & souvent antichrétien de la plupart des encyclopédistes ; on dit qu'il eut à se plaindre de leur ingratitude : quoiqu'il en soit, le chevalier de Jaucourt eut ajouté à sa gloire s'il s'étoit rendu plus sévere dans le choix des matériaux, & s'il avoit indiqué les sources où il les puisoit ; ou plutôt il auroit gagné dans l'estime des gens de bien s'il avoit isolé ses connoissances, & s'il ne s'étoit pas associé à des hommes qui, selon le chef même de cette entreprise bruyante, *ont entassé pêle mêle les choses bonnes & mauvaises, excellentes & détestables*. Il avoit composé un *Lexicon medicum universale* ; mais ce manuscrit, prêt à être imprimé en 6 vol. in-fol. à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portoit en Hollande. Il mourut à Compiegne, en 1780.

JEAN de Chelm, *pag.* 625, *lig.* 8, *après* remplissoit, *ajoutez*, dit-on, — *Lig.* 10, *après* imprimé, *lis.* en 1524, à Landshut en Baviere, — *Pag.* 626, *lig.* 7, *après* curieux, *lis. ainsi le reste de cet article*. Ce livre ayant paru en 1531 à Cologne, in-fol. & en 1620, in-4°, sous un titre un peu différent, quoique réellement le même, quelques bibliographes en ont fait deux ouvrages distingués, dont ils en ont attribué un à JEAN, évêque de Chiemsée en Baviere (siege actuellement réuni à l'archevêché de Saltzbourg). L'édition de 1524 étant de Landshut, il est assez vraisemblable que c'est ce dernier *Jean* qui en est l'auteur. On peut même soupçonner que Jean de Chelm n'est qu'un personnage imaginé d'après le nom de Jean de Chiemsée mal lu & mal interprété. Quoiqu'il en soit, le livre est peu de chose : beaucoup de zele & d'érudition, mais peu de goût & de discernement. Il se feroit peut-être perdu sans les Protestans qui ont cru acquérir un trésor dans cette satyre contre le clergé ; comme si les fautes des ministres du Seigneur pouvoient autoriser les hérésies & les schismes.

JEAN de Salisbury, *pag.* 632, *supprimez cet article qui est plus étendu sous le mot* SARISBERY.

JESUS-CHRIST, *pag.* 658, *col.* 1, *lig.* 10, *après* le 36 de sa vie, *placez un renvoi* *, *& mettez en note*, voyez l'*Art de vérifier les Dates* ou le *Journal hist. & litt.* 15 mai 1783, pag. 107. Ceux qui veulent se tenir pour la date de la mort de J. C. à l'année 33 de son âge, peuvent consulter le cardinal Norris, le P. Pagi, les *Acta Sanctorum*, tom. 5 *junii*, pag. 404, & la Dissertation qui se trouve à la fin du *Commentarius hist. crit. in Lucam & Joannem*, &c, défendu par maniere de these à Louvain, & imprimé chez Jacobs, 1764 ; mais quelque systême de chronologie que l'on adopte, il y aura toujours entre l'Ere vulgaire & la naissance de J. C. trois ou quatre ans de diffé-

rence, pour des raisons qu'il n'est pas de la nature de cet ouvrage de rechercher.

JODELET, *voyez* JOFFRIN, *supprimez cela.*

JONATHAS, surnommé APPHUS, *pag.* 672, *col.* 1, *lig.* 13, Diodore, *lis.* Diodote

JUAN d'Autriche, *pag.* 691, *lig.* 8, Marguerite, *lis.* Marie

JULIEN, *pag.* 704, *col.* 1, *lig.* 43, les fortes, *lis.* les plus fortes.

JUPPIN, *vers la fin*, feuillet, *lis.* feuiller.

KERKHERDERE, (Jean-Gerard) né vers 1678 à Fauquemont, petite ville du pays d'Outre-Meuse Hollandois, à 2 lieues de Mastricht, fit de bonnes études dans cette derniere ville, étudia la philosophie & la théologie à Louvain, se consacra à l'étude des langues savantes, de la critique sacrée & de l'antiquité; enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, donna des leçons d'histoire au college des Trois-Langues, fut fait historiographe de l'empereur Joseph I en 1708, & mourut le 16 mars 1738. Il s'étoit marié en 1719, & n'a point laissé d'enfans. On a de lui : I. *Systema apocalypticum*, Louvain 1708, in-12: c'étoit comme un essai d'un ouvrage plus considérable qu'il intitula : *De monarchia Romæ paganæ secundùm concordiam inter SS. Prophetas Danielem & Joannem : consequens historia à monarchiæ conditoribus, usque ad Urbis & imperii ruinam. Accessit series historiæ apocalypticæ*, Louvain 1727, in-12. II. *Prodromus Danielicus, sive novi Conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ Veteris-Testamenti, monarchiarum Asiæ, &c, ac præcipuè in Danielem prophetam*, Louvain 1711, in-12. L'érudition est répandue à pleine main dans ces deux ouvrages ; les hypotheses qu'on y propose ont de grandes vraisemblances, & jettent beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques & géographiques de l'Ecriture-Sainte. III. *De Situ Paradisi terrestris*, Louvain 1731, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylonie, prend pour le Phison le bras occidentale de l'Euphrate jusqu'à son embouchure, & pour le Gehon le bras orientale du même fleuve, depuis la ville de Cippara, où il se mêle à un bras du Tigre jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville & l'isle de Charax : ce systême différent de celui de Huet, est peut-être aussi probable. Kerkherdere a fait précéder ce traité du *Conatus novus de Cepha reprehenso*, où il soutient que ce Cephas est différent de S. Pierre. On trouve encore dans ce volume une Dissertation sur le nombre des années que le Sauveur a instruit le peuple, & une autre intitulée : *De Cepha ter correpto*. IV. *Grammatica latina*, Louvain 1706, in-12, de 117 pages, où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même volumineuses. V. Un grand nombre de Poésies latines, qui lui assurent une place distinguée sur le Parnasse. VI. Plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres *Quatuor ætates*, qui, s'il avoit été imprimé, auroit pu éclaircir plusieurs endroits de la Genese; *Opus quatuor Monarchiarum*, auquel le *Monarchia Romæ paganæ* devoit servir de 4e partie ; un traité des *70 Semaines* de Daniel, qui étoit entre les mains du censeur, lorsque l'auteur mourut.

KILIAN, (Corneille) *lig.* 8, 1509, in-4°, *lis.* 1599, in-8°.

TOME IV.

LABRE, (Benoît-Joseph) né à Amettes, dans le diocese de Boulogne-sur-mer, en 1748, se distingua dès son enfance par sa piété & l'in-

nocence de ses mœurs. Sa santé l'ayant obligé de quitter les Chartreux & ensuite l'abbaye de Sept-fons, où il avoit résolu de se consacrer au Seigneur, il alla à Rome, y vécut dans la pauvreté & dans l'exercice des vertus chrétiennes, & y mourut en odeur de sainteté le 17 avril 1783. Sa Vie écrite en italien par M. Alégiani, a été traduite en françois, & augmentée d'un discours préliminaire plein d'éloquence & de raison, Liege 1784, in-12. On a imprimé quelque tems après un *Recueil des Miracles opérés à son tombeau*, Paris 1784, in-12, & une autre *Vie* par M. Marconi, son confesseur.

LALLI, (Thomas) *pag.* 271, *col.* 2, *lig.* 12, *après* en effet, *lis.* & à faire renvoyer ce procès au parlement de Dijon; mais ce tribunal confirma la sentence du parlement de Paris, par un arrêt du 23 août 1783.

LAMBECIUS, *col.* 2, *lig.* 2, de N. Hesselius, *lis.* de Daniel Nesselius.

LAMBERT, (S.) *lig.* 10, *après* en 709, par Dodon, *ajoutez* selon les Bollandistes; selon le P. Fisen & d'autres en 696,

LAMECH mourut l'an 1353, *lis.* 1343, — *Ibid*, âgé de 757, *lis.* 777.

LANA, (François de) né à Bresse (*Brixia*, qu'il ne faut pas confondre avec *Brixinium*, Brixen) l'an 1637, se fit jésuite, & enseigna avec beaucoup de distinction la philosophie & les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages savans & curieux sur la physique, écrits en italien, entr'autres un Recueil des nouvelles inventions, sous le titre de *Prodromo all' arte Maestra*, Bresse 1670, in-folio; ouvrage qui a reparu dans la même ville en 1684, sous le titre de *Magisterium naturæ & artis*, 3 vol. in-fol. avec fig. On ignore l'année de sa mort (*voyez* STURM Christophe, & le *Journ. Hist. & Littér.* 1 mars 1784, p. 346). Les *Œuvres* de François Lana & de Philippe Lohmeir, sur *la Navigation dans les Airs*, ont paru traduites en allemand avec des remarques, par M. Heerbrandt, à Tubingen 1784, in-8°, de 80 pages. Ce Philippe Lohmeir mit au jour à Wittemberg en 1679 une dissertation avec ce titre: *Exercitatio physica de artificio navigandi per aerem.* Il paroît avoir copié Lana ou plutôt Sturm, dont le *Collegium* avoit paru trois ans avant son *Exercitatio*.

LEIBNITZ, *pag.* 76, *col.* 1, *lig.* 8, Dutems, *lis.* Dutens

LENCLOS, (Anne dite Ninon) *pag.* 80, *col.* 2, *lig.* 5, mourut en 1706, *lis.* le 17 octobre 1705. — *Ibid*, *lig.* 23, *après* désespoir, *lis.* tous les genres d'horreur paroissant se réunir dans cette longue &c.

LÉOPOLD, second fils de l'empereur Ferdinand III, *pag.* 101, *col.* 2, *lig.* 11, 1703, *lis.* le 5 mai 1705, — *Ajoutez à la fin de cet article.* Ses fils Joseph & Charles remplirent successivement le trône impérial; il les avoit eus d'Eléonore de Baviere-Neubourg, sa troisieme épouse, princesse célebre par sa piété & ses vertus, dont on a la *Vie* in-8°.

LICHTENSTEIN, (Joseph-Wenceslas, prince de) duc de Troppau & de Jagendorf en Silésie, chevalier de la Toison-d'or, feld-maréchal au service de l'impératrice-reine, directeur général de l'artillerie, entra au service de la maison d'Autriche en 1716, fut fait colonel d'un régiment de dragons en 1723. Charles VI l'envoya en 1738 en qualité d'ambassadeur à la cour de Versailles; emploi qu'il remplit pendant trois ans avec distinction. Il commanda en chef les armées en Italie en 1746, & gagna le 16 juin la bataille de Plaisance, qui mit les affaires de sa souveraine dans un état très-avantageux en Italie. En

1760, il fut nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Parme, pour épouser par procuration l'infante Isabelle au nom de l'archiduc Joseph, depuis empereur. Quatre ans après, il remplit à Francfort la dignité de commissaire impérial pour l'élection du roi des Romains, & mourut à Vienne le 20 février 1772, âgé de 75 ans, considéré comme le plus fidele ministre & le plus zélé sujet de Marie-Thérese dans des tems très-difficiles, comme le restaurateur de l'artillerie autrichienne, qui sous sa direction devint un des plus formidables ressorts de la tactique moderne. L'auguste princesse le regarda comme un des soutiens de son trône, dans les circonstances où il s'ébranloit de toute part, & lui fit élever un beau monument en bronze dans l'arsenal de Vienne. Les artistes perdirent en lui un protecteur, les infortunés un appui, & les pauvres un pere.

LINNÉ, *pag.* 129, *col.* 2, *lig.* 27, *après* réputation, *lis.* & qui est suffisamment réfuté par l'état de l'ancienne géographie comparée avec la moderne. M. de Buffon lui a donné plus d'étendue, & y a attaché des conséquences qui paroissent opposées à l'histoire de la création & à toutes les notions reçues. On en trouve &c.

LOAYSA, (Garcias) *à la fin, après le mot* prison, *lis.* C'est faussement que quelques lexicographes lui attribuent *Concilia Hispanica*, Madrid 1595, in-fol. ouvrage de GIRON Garcias de Loaysa, archevêque de Tolede.

LOCKE, *p.* 141, *col.* 1, *lig.* 18, quand, *lis.* car, — *p.* 141, *col.* 2, *vers la fin*, mort à 36 ans, *lis.* à 72 ans.

LOMENIE, (Henri-Louis) *lig.* 3, 1561, *lis.* en 1661.

LORRY, (Anne Charles) né à Crosne, à 4 lieues de Paris, en 1725, fut fait docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, en 1748; donna au travail du cabinet tout le tems qu'il pouvoit dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue, & prouva par ses ouvrages qu'il étoit aussi versé dans les belles-lettres que dans la médecine. Cet habile homme, qui avoit autant de modestie que de talent, répétoit souvent: » Je ne » me permettrai jamais de dire: » *J'ai guéri*, mais, *j'ai donné* » *mes soins à un tel malade*, » *& sa maladie s'est terminée* » *heureusement*. ». Il mourut le 18 septembre 1783, à Bourbonne-les-Bains, après avoir publié: I. *Essai sur l'usage des Alimens*, Paris 1753, in-12. Cet ouvrage, qui lui fit beaucoup d'honneur, traite de l'aliment en général; il fut suivi d'un second volume en 1757, où il parle de l'usage des alimens considérés dans leurs rapports avec les mœurs, les climats, les différens sujets, les lieux, les saisons, &c. La théorie la plus satisfaisante y est jointe aux lumieres de la plus saine chymie; on préfere cet ouvrage à ceux que Lemery & Arbuthnot ont donné sur la même matiere. II. *De Melancholia & morbis Melancholicis*, Paris 1765, 2 vol. in 8°, tout y est intéressant: le style plait, la théorie est solide & lumineuse. III. *Tractatus de Morbis cutaneis*, Paris 1777, in-4°. Il y ramene aux principes les plus reconnus de l'art le traitement des maladies de la peau, qui ont si long-tems été soumises à l'empirisme. IV. Une Edition latine des Œuvres de Richard Méad, avec une préface, 1751 & 1758, 2 vol. in-8°. V. Une Edition de l'ouvrage de Sanctorio, intitulé: *De Medicina statica Aphorismi*, avec des commentaires, 1770, in-12. VI. Une Edition des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, par Astruc, 1767, in-4°, avec une préface & l'éloge historique de l'au-

tom. VII. *Aphorismi Hippocratis græcè & latinè*, 1759, in-8°.

LOUIS XIII, *p.* 184, *col.* 1, *lig.* 7, de 500 pieds, *lis.* de 747 toises, — *Ibid. lig.* 14, METEREAU, *lis.* METEZEAU.

LOUIS Dauphin, *p.* 208, *col.* 2, *lig.* 35, la philosophie plus irréligieuse, *lis.* la philosophie la plus irréligieuse

LOUISE-MARGUERITE de Lorraine, *lig.* 13, Aléandre, *lis.* Alcandre

LOUVIERES, *vers la fin*, Presse, *lis.* Preste.

LUCIE *ou* LUCE, (Ste) vierge célebre dans l'histoire de l'église de Sicile, souffrit le martyre à Syracuse vers l'an 304. Sigebert de Gemblours dit que l'empereur Othon I fit porter son corps à Metz où il est honoré dans l'église de S. Vincent. Les savans ne sont pas fort disposés à reconnoître les actes de cette Sainte pour authentiques, quoiqu'ils soient anciens, puisque S. Adhelme qui vivoit dans le 7e siecle, les a cités (*voyez* les *Acta sincera S. Luciæ V. M.* Palerme 1661, in-4°; ouvrage de Tauromenitani, chanoine de Palerme). Quelque rigueur de critique qu'on puisse exercer à cet égard, il sera toujours vrai que le culte de Ste Lucie, l'idée générale de sa foi & de ses vertus ont des fondemens très-solides; puisque son nom se trouve dans le canon de la messe, piece de la plus haute antiquité, avec ceux des Saints les plus illustres des premiers siecles. *Voy.* STE CATHERINE, S. ROCH.

LUCIUS, (Jean) né à Traw en Dalmatie, d'une famille noble & ancienne, fit ses études à Rome avec succès, & s'y acquit l'estime des savans, sur-tout d'Ughell qui lui conseilla d'écrire l'histoire de sa patrie. Il suivit ce conseil, retourna en Dalmatie pour y faire les recherches nécessaires; visita les archives, les bibliotheques des monasteres; mais il fut arrêté au milieu de ses recherches. Un nommé Paul Andronics, jaloux de son mérite & de ses talens, lui suscita des désagrémens qui l'engagerent à retourner à Rome, où il travailla à l'histoire préméditée avant que ses mémoires le lui permirent. Il y mourut vers le milieu du 17e siecle. Son ouvrage fut imprimé après sa mort à Amsterdam, sous le titre *Dalmatia illustrata, seu Commentarii Rerum Dalmatiæ & Croatiæ*, 1666, in-fol. Vienne 1758, in-fol. & dans *Scriptores rerum Hungaricarum*, avec la *Vie* de l'auteur, par Mathias Belius. Il y regne beaucoup de critique, & les savans regrettent qu'il n'ait pu le rendre aussi complet qu'il l'auroit voulu.

LUXEMBOURG, (Valeran) *col.* 2, *lig.* 6, 410, *lis.* 1410,

LUXEMBOURG, (François-Henri de Montmorenci, duc de) *p.* 248, *col.* 2, *lig.* 35, *après* valeur, *ajoutez*, & de rester maître du champ de bataille.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens. *A la fin de son article* Lucain, *lis.* Lucien,

LYTTELTON, *voyez* LITTELTON, *lis.* LITTLETON.

MAHOMET, p. 285, lig. 21; après *françoise*, ajoutez *de l'Introduction*

MALAGRIDA, *p.* 311, *col.* 1, *lig.* 1, *après* Condamine, *ajoutez* (datée de Mantoue le 27 mars 1759)

MANCO-CAPAC, *lig.* 20, *après* commandés, *lis.* par François Pizarre & Diegue d'Almagro, soumirent ce royaume au roi d'Espagne (*voyez* ATABALIPA, PIZARRE); & depuis &c.

MACQUER, (Pierre-Joseph) né à Paris le 9 octobre 1718, s'appliqua avec succès à la médecine, & sur-tout à la chymie; ses talens lui procurerent la chaire de pharmacie, & ensuite celle de professeur de chymie au jardin du roi à Paris. Il fut membre de l'aca-

demie des sciences, censeur royal, & mourut en 1784. On a de lui : I. *Elémens de Chymie théorique*, Paris 1749, 1753, in-12. Ils ont été traduits en anglois & en allemand. II. *Elémens de Chymie pratique*, 1751, 2 vol. in-12 ; ces deux ouvrages ensemble, 1756, 3 vol. in-12. III. *Plan d'un cours de Chymie expérimentale & raisonnée*, 1757, in-12 ; composé en société avec Baumé. IV. *Formulæ medicamentorum magistralium*, 1763. V. L'*Art de la Teinture en Soie*, 1763. VI. *Dictionnaire de Chymie, contenant la théorie & la pratique de cet art*, 1766, 2 vol. in-8° ; en allemand, 1768, 3 vol. avec des notes : ouvrage excellent, d'une grande utilité aux médecins, & à ceux qui s'appliquent à la physique pratique. Macquer a beaucoup contribué à rendre utile un art, qui autrefois n'étoit que celui de ruiner la santé par des remedes exotiques, ou de se réduire à la mendicité en cherchant à faire de l'or. Cet habile chymiste étoit frere de Philippe MACQUER ; *voyez* ce mot.

MARC-AURELE-ANTONIN, *lig.* 4, *après* le pieux, *lis.* avec Lucius Verus. Après *&c.*

MARCHANT, (Pierre) à la fin du n° II de ses ouvrages, après *in utero*, ajoutez, qui a été aussi imprimé séparément, & condamné à Rome le 19 mars 1633. III. *&c.*

MARIE, fille de Henri III, *p.* 317, *lig.* 9, fortes, *lis.* forts ;

MASSUET, (Pierre) *vers la fin, après* à 50 ans, *effacez ce qui suit, & lis.* Son érudition, son application au travail, & les qualités de son cœur lui mériterent les regrets de sa congrégation. Son éloge seroit complet sans ses liaisons avec un parti occupé à semer dans l'église la division & le trouble, en combattant ses plus solemnelles décisions, comme on le voit par ses *Lettres* publiées par Schelhorn, dans le tome 13e des *Amoenitates litterariæ*.

MATHIAS CORVIN, *p.* 443, *col.* 1, *lig.* 5, 1558, *lis.* 1458.

MATTHIEU *ou* MATHIAS de Suede, &c, *lis. ainsi cet article.* MATTHIEU de Cracaw, & non pas de Cracovie, comme plusieurs l'ont dit par erreur, fut ainsi nommé d'un château appartenant à sa famille, situé en Poméranie. Docteur en théologie, il se distingua dans cette science d'abord à Prague, d'où il fut chassé par les Hussites, ensuite à Paris & enfin à Heidelberg. Il fut élu en 1405, évêque de Worms où il mourut en 1410. On conserve ses écrits sur la messe, sur l'Eucharistie, &c, dans le monastere des chanoines-réguliers de Franckenthal. Rainaldi (*ad an.* 1408, *n°.* 59) dit qu'ayant été envoyé à Rome par l'empereur Robert, il avoit été fait cardinal par Gregoire XII. —Il ne faut pas le confondre avec MATHIAS de Suede, que quelques-uns nomment mal-à-propos *Matthieu*. Il fut chanoine de Lincoping, confesseur de Ste Brigitte, & mourut à Stockholm avant cette Sainte ; car, selon les auteurs de sa vie, elle eut connoissance de sa mort par révélation, lorsqu'elle étoit à Rome. Mathias a traduit la *Bible* en gothique ou suédois, & y a joint de courtes notes pour l'usage de Ste Brigitte : le P. Possevin croit que cet ouvrage a été anéanti pendant les révolutions de la Suede. *En rédigeant cet article tel qu'il est dans le Dictionnaire, nous avons été induits en erreur en suivant Casimir Oudin, Rainaldi, Fleury, Butler* Vies des Peres &c.

MAUDEN, (David) n°. III de ses Œuvres, au lieu d'*Alethologie* qui n'est qu'une espece de plaidoyer, mettez *Apologia des Monts-de-Piété*, Louvain 1627, in-4°.

MAXIMILIEN I, p. 469, col. 1, lig. 7, *Wemium*, lisez *Vehem-Gericht*.

MEAD, p. 476, col. 2, lig. pénul. *on*, lisez *of*.

MENÈS, *vers la fin de l'article*, *lisez*. On le croit communément le même que Mesraim fils de Cham & petit-fils de Noë ; mais l'auteur de l'*Histoire véritable des Tems fabuleux*, a prouvé d'une maniere bien satisfaisante que Menès est Noé lui-même. Tom. 1, pag. 226.

MESNIL, (Louis) *à la fin*, *ajoutez* 4 vol.

MICHEL dell Annunciata, *ajoutez* comte d'Arganil. — *Ibid. lig.* 4, *après* son zele fut, *lis.* une des plus illustres victimes de la violence du marquis de Pombal, qui le fit saisir dans son palais épiscopal en 1768, pour avoir condamné des livres dont le ministre avoit autorisé la circulation, & enfermer dans un cachot, où il fut trouvé presque nud 9 ans après &c. — *Ibid. vers la fin de l'article*, *lis.* On a de lui une *Lettre Pastorale* sur la lecture des livres impies ; il est vrai que sa censure s'étend sur quelques ouvrages qui ne méritoient pas une qualification si odieuse, mais en général, ceux qu'il proscrit, méritent de l'être. *Voy.* &c.

MIDDELBOURG, *lig. dern. de la 1re col.* avant, *lis.* après

MILLETIERE, *lig.* 16, signa, *lis.* signala

MIRE, (Aubert le) *effacez à la fin de son article* : On a recueilli &c.

MONTGAILLARD, (Pierre &c) *lig.* 20, de la Constitution *Unigenitus*, *lis.* la Bulle *Vineam Domini* &c.

MORIN, (Jean-Baptiste) *vers la fin de la premiere col.* mille livre, *lis.* cent mille

MORLIN, *lig.* 4, *après* in-4°, *ajoutez* elles sont écrites en latin, & sont fort libres.

MOULIN, (Charles du) *lig.* 24, *après* coutume de Paris, *lis.* ; dans l'enthousiasme que produisit cet ouvrage, le parlement lui offrit une place de conseiller qu'il refusa pour donner plus de tems à ses études & à la composition de ses livres. En 1551 parurent ses *Observations* sur l'édit du roi Henri II, contre les *petites dates* ; ce livre, à raison de quelques circonstances particulieres, parut agréable à la cour de France, mais il déplut beaucoup à celle de Rome. On sent bien que l'auteur infecté des nouvelles erreurs ne la ménagea pas. Le peuple de Paris informé de son attachement au parti huguenot, pilla sa maison en 1552 ; se voyant en danger d'être maltraité, il passa à Bâle, s'arrêta quelque tems à Tubinge, & alla à Strasbourg, à Dole & à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages, & enseignant le droit avec une réputation extraordinaire par-tout où il faisoit quelque séjour. En 1556, George comte de Montbeliard le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une mauvaise cause, mais Louise de Beldon sa femme accourut à son secours, & témoigna tant de courage & de fermeté que le comte fut obligé de céder. De retour à Paris en 1557, il en sortit encore en 1562, pendant les guerres de la religion. Il se retira pour lors à Orléans, & revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la derniere regardoit le concile de Trente, lui susciterent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la conciergerie ; mais il en sortit peu de tems après, à la sollicitation de Jeanne d'Albret, & en vertu des lettres-patentes du 21 juin 1564, qui suspendoient les poursuites du parlement, » faisant néanmoins expresses inhibitions & défenses à » du Moulin, & ce sur peine de » la vie qu'il n'eut plus à exposer ni faire imprimer aucuns livres qui appartiennent à l'état » ou qui dépendent de la théologie, & concernent les autorités » des conciles & du saint-siege apostolique ». Il étoit &c. — *Ibid.*

p. 651, *col.* 1, *lig.* 21, Griagoire, *lis.* Gregoire

MOZZOLINO, *lig.* 18, il mourut en 1520, à Rennes, *lis.* en 1523, à Rome.

MUSIUS, (Corneille) *ou* MUYS, né à Delft en 1503, se distingua dans les belles-lettres & les langues à Louvain, & les enseigna lui-même à Gand. Il accompagna ensuite de jeunes seigneurs à Paris & à Poitiers. De retour dans sa patrie, il fut directeur des religieuses de Ste Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zele pendant 36 ans; dans des momens de loisir, il cultiva les Muses & se fit estimer par sa science, sa probité, son attachement à la foi de ses peres & sa charité; il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre, le 10 décembre 1572. Le fanatique & cruel Guillaume Lumei, le fit arrêter à Leyde, & épuisa sur ce respectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains & des pieds, & ce que la pudeur défend de nommer; après quoi l'illustre savant & chrétien fut attaché à la potence. Tels ont été les exploits des hommes qui prêchoient la tolérance, & déclamoient contre la sévérité légale du duc d'Albe. Guillaume Estius, dans son Histoire des Martyrs de Gorcom, les auteurs des *Acta Sanctorum* au dix juillet, & Pierre Opmeer dans son Histoire des Martyrs de Hollande, se sont étendus sur la vie & la mort de cet homme respectable. On a de lui divers Poëmes: I. *Institutio fœminæ Christianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*. II. *Odes* & quelques *Pseaumes* en vers, Poitiers 1536, in-4°. III. *De temporum fugacitate, deque sacrorum poematum immortalitate*, ibid. 1536, in-4°. Il y donne un abrégé de sa vie. IV. *Imago patientiæ*. V. *Libellus Tumulorum Desiderii Erasmi*, Louvain 1536, in-4°. VI. *Encomium Solitudinis*, Anvers 1566, in-4°. VII. Des *Hymnes*. VIII. Un Livre de prieres, publié par Las Opmeer, Leyde 1582, in-16. Ses vers sont d'un style pur & clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la représentation de son cruel martyre, avec cette belle inscription en forme d'épitaphe:

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texit,
Musarum, Musi, decus, ingenîque per omnem
Immortalis honos qui te illustraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera coelo
Laurea, quam feritas Batavæque injuria gentis,
Et multo peperit sudatum vulnere letum.

MUTIO, *voy.* MUSIO, *lis.* MUZIO.

MUY, *p.* 674, *col.* 2, *lig.* 20, qui, *lis.* que

TOME V.

NADASTI, (François) *lig.* 7, *lis.* avec les comtes de Serini, Frangipani & Tattenbach. Il fit *&c.*

NANCEL, *p.* 13, *col.* 2, *lig.* 5, MOUSSEM, *lis.* MOUSSET.

NELLER, (George-Christophe) chanoine de S. Siméon à Treves, conseiller-intime du prince-électeur, docteur en droit, né à Aube Ganerbial dans la Franconie, le 23 novembre 1709, mort à Treves le 31 octobre 1783, excelloit dans la connoissance des monumens antiques & des médailles dont il avoit une belle collection, & s'est fait un nom distingué par une multi-

tale de dissertations savantes qu'il a données au public. I. *Dissertatio de Decretis Basileensibus*. II. *De Primatu S. Ecclesiæ Trevirensis*. III. *Hermenia inauguralis in magni Balduini Trevirensis documentum anecdotum*. Il soutient dans ces deux dissertations que la primatie d'Allemagne appartient à l'église de Treves. IV. *De Genuina idea & signis parochialitatis primitivæ, ejusque principio, incorporatione, ex chartis Trevirensibus confecta*, 1750. V. *De Juribus parochi primitivi*, 1752. VI. *De Sacro electionis processu*, 1756. VII. *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759. VIII. *De Statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1765. IX. *Exercitium juridicum historico-chronologicum de S. Henrico imperatore, Bambergensis episcopatûs fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 & 1773. X. *Collectio methodica SS. Canonum*. XI. Plusieurs Dissertations sur les monnoies: *De solido fitto*, 1759; *De solido speciei argenteæ*, 1759: *De moneta rotata*, 1760: *De Grosso Turonensi & Trevirensi*, 1760, &c. On trouve une de ses dissertations sur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu quelques penchans pour les idées systématiques, & paradoxales. On lui a attribué pendant quelque tems la compilation informe qui a paru sous le nom imaginaire de *Justinus Febronius*, mais l'on sait aujourd'hui que c'est une calomnie.

NEERCASSEL, vers la fin de cet article, *& historia*, *lis.* & *Historia*.

NEMBROD, *vers la fin & dans quelques exemplaires seulement*, *ôtez*, dont la plus considérable fut Ninive sur le Tigre.

NÉRON, *p.* 37, *col.* 1, *lig.* 36. Tel a toujours été, tel est, *lis.* Telle a toujours été, telle est — *Ibid*, *lig.* 41, leur éloge, *lis.* leurs éloges;

NEUVILLE, *lig.* 11, à Compiegne, *lis.* à St-Germain en Laie

NEWTON, *p.* 49, *col.* 1, *lig. dern.* on le voit, *lis.* croit

NINIAS, *lig.* 3, monta vers l'an 2108, *lis.* 2080

NINUS, premier roi des Assyriens, *ôtez le mot* premier

NORBERT, (le Pere) *p.* 93, *col.* 2, *lig.* 41, Benoît XIV, *lis.* Clément XIII

OCELLUS, lig. 24, *Occellum*, lis. *Ocellum*

OCTAVIE, petite niece de Jules-César, *presqu'à la fin de l'article* Enorbarbus, *lis.* Enobarbus;

OPHIONÉE, *lig.* 4; Syrien, *lis.* Scyrien (de Scyros).

ORLANDIN, *lig.* 10, *après* Sacchini, *lis.* le vol. du P. Jouvency, 1710, in-folio, & le vol. du P. Cordara, 1750, in fol.

PALLAVICINI, (Sforza) *p.* 196, *lig.* 18, *après* l'être, *lisez*; l'un avoit, comme l'on sait, les vues d'un sectaire caché sous le froc d'un moine apostat, occupé à introduire le calvinisme à Venise *&c.*

PAPEBROCH, *p.* 205, *col.* 2, *lig.* 3, à 78 ans, *lis.* à 86.

PARACELSE, *lig.* 4, canton de Zurich, *lis.* canton de Schwitz,

PARADES, (Jacques de) *ajoutez* que quelques-uns nomment aussi *Paradis* & *Paradiso.*— *Lig.* 15, *après* Monarchie, *lis.* Il a paru sous le nom de Jacques de Cluse, *Tractatus de Apparitionibus animarum post exitum a corporibus & de earumdem receptaculis*, Burgdorf 1475, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques PARADISO, polonois, de l'ordre de Cîteaux, appellé ainsi du nom d'un monastere dans le diocese de Posen en Pologne; il refusa la dignité abbatiale en 1696; on a de lui *Speculum religiosorum*: — Ni avec Paul PARADISI vénitien *&c.* — N. B. *Cet article n'est pas à sa*

place & doit être avant PARADIN.

PARMENIDES, *lig.* 4, Xénophante, *lis.* Xénophane,

PAUL V, *p.* 251, *col.* 2, *l.* 10, Innocent XI, *lis.* X

PAUL, (Marc) *lisez ainsi cet article.* PAUL (Marc) *ou* MARCO POLO, célebre voyageur vénitien, né en 1255, partit avec son frere l'an 1269, pour parcourir les régions orientales; il gagna les bonnes graces du grand Kan des Tartares, qui l'employa pendant 17 ans à diverses négociations dans son vaste empire. En 1295, étant de retour à Venise, il y écrivit la relation de ses voyages en italien, sous ce titre: *Delle maraviglie del mondo, da lui vedute*, &c, dont la premiere édition a paru à Venise en 1496, in-8°. Plusieurs choses rapportées par ce *voyageur*, d'abord regardées comme fabuleuses, ont été confirmées par des relations postérieures. Son ouvrage a été traduit en différentes langues & inséré dans plusieurs collections. On estime l'édition latine d'André Muller, Cologne, chez Brand, 1671, in-4°, & celle qui est en françois dans le *Recueil des Voyages*, publié par Bergeron, à La Haye 1735, 2 vol. in-4°.

PELLERIN, (Joseph) ancien commissaire-général & premier commis de la marine, mort à Paris le 30 août 1782, dans la 99e année de son âge, unissoit à l'activité d'un homme d'affaires le savoir d'un homme de lettres. Ayant obtenu sa retraite avec une pension après 40 ans de service, il se livra entiérement à l'étude de l'antiquité. Le cabinet de médailles qu'il avoit formé & dont le roi fit l'acquisition en 1776, étoit un des plus riches & des plus rares qu'ait possédé un particulier. Il recula les bornes de la science numismatique par un recueil intéressant en 9 vol. in-4°, enrichis d'un grand nombre de planches. Cette collection renferme: I. *Recueil de Médailles de Rois* qui n'ont pas encore été publiées ou qui sont peu connues; 1762, in-4°. II.... *de Médailles de Peuples & de Villes*, &c. 1763, 3 vol. in-4°. III. *Mélanges de diverses Médailles*, 1765, 2 vol. in-4°, qui servent de supplément aux *Recueils* précédens. IV. *Supplémens* aux 6 vol. précédens, avec une Table générale. V. 3e & 4e *Supplémens*, 1767, in-4°. VI. *Lettres*, 1768 & 1770, qui forment le 9e vol. Cette collection est digne du cabinet des curieux, non-seulement par la beauté de l'impression, mais encore par les explications judicieuses & savantes, dont chaque planche est accompagnée.

PEREFIXE, *col.* 1, *lig. pénul.* qu'il, *lis.* qui

PÉTRARQUE, *p.* 312, *col.* 2, *l.* 32, Rienzé, *lis.* Rienzi,

PHILIPPE IV, *p.* 339, *col.* 2, *l.* 1, 1781, *lis.* 1783

PICART, (Bernard) *p.* 371, *col.* 1, *l.* 27, humaines, *lis.* humains. — *Ibid. l.* 38, obscures, *lis.* obscurs

PIE IV, *col.* 2, *l.* 9, *après son* frere, *ajoutez*: jugement qui fut annullé sous le pontificat de Pie V (*voyez* l'élégant & intéressant ouvrage de Gratiani: *De casibus virorum illustrium*). Pour &c.

PIERRE le Grand, *p.* 386, *col.* 1, *l.* 43, son propre réformateur, *lis.* son propre fils. Réformateur &c.

PIERRE d'Osma, *voyez* OSMA, *retranchez cela.*

PIERRE l'Hermite, *p.* 390, *col.* 1, *lig.* 38, du fanatisme, *lis.* de fanatisme

PIZARRO, *col.* 2, *l.* 23, MASICO CAPAC, *lis.* MANCO-CAPAC,

PLATON, *p.* 426, *col.* 2, *l.* 1, Trinité, *lis.* divinité. — *Ibid. l.* 43, *après* à ce sentiment, *lis.* Il faut convenir cependant que malgré la sagesse de la plupart de ses maximes, sa doctrine & sa conduite se ressentent de l'inconséquence ordinaire à tous les sages profanes, &

& sur-tout à des hommes suffisans, qui, sans autorité & sans mission, ont osé se donner pour les précepteurs du genre humain. Aulu-Gelle l'accuse de larcin, & d'un amour déréglé pour Agathon, à la louange duquel il composa des vers qui existent encore; Suidas l'accuse d'avarice, Théopompe de mensonge, Athenée d'envie. Il remercioit les dieux de l'avoir fait naître grec, & de l'avoir créé homme plutôt que femme; avantages dont tout scélérat d'Athenes pouvoit se glorifier. Il proscrit la virginité, veut que les femmes soient en commun. Il permet aux peres de tuer leurs enfans lorsqu'ils sont difformes, & aux maîtres de faire mourir leurs esclaves. Il permet aussi que par dévotion tout le monde s'enivre. » Un » extrait d'une lettre de Platon » (dit le célebre Duguet) prouve » assez combien il étoit vil & faux, » combien il craignoit de s'expliquer sur la nature de Dieu, » combien par conséquent il étoit » éloigné de s'exposer au plus petit » danger, pour le reconnoître publiquement & lui rendre l'hom» mage qui lui est dû ». Si Platon a eu réellement les lumieres dont nous avons parlé, il n'en est que plus coupable d'avoir pratiqué & préconisé le vice, & d'avoir sacrifié aux fausses divinités, en abandonnant le vrai Dieu. Sa *République* offre des erreurs pernicieuses, des idées chimériques & impraticables, & en même tems d'excellentes leçons. » Dans tout état bien » constitué (dit-il) les premiers » soins doivent se tourner vers la » religion véritable, non vers une » religion quelconque, vraie ou fabuleuse; & les hommes destinés » à la magistrature doivent être » élevés suivant ses maximes, dès » leur plus tendre jeunesse ». Ailleurs il établit cette *&c.*

PLUCHE, *p.* 440, *col.* 2, *l.* 20, choses, *lis.* chocs

POULLIN DE LUMINA, négociant à Lyon, né à Orléans, mort en 1772, s'est fait connoître dans la république des lettres : I. Par son *Histoire de la Guerre contre les Anglois*, 1759, in-8°. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire de Lyon*, 1767, in-4°. III. *Histoire de l'Eglise de Lyon*, 1767, 2 vol. in-4°. IV. *Les Mœurs & Coutumes des François*, 2 vol. in 12. Ces ouvrages contiennent des recherches, mais ils sont écrits d'un style languissant & peu propre à attacher le lecteur.

POURBUS le pere, (François) *lig.* 2, 1680, *lis.* 1580,

PRAT, (Antoine du) *p.* 513, *col.* 1, *l.* 1, Clément VIII, *lis.* Clément VII,

PRINGLE, (Jean) chevalier-baronet, médecin du roi & de la reine d'Angleterre, né en 1707 à Hilchel Housе, dans le comté de Koxburg, se distingua par ses connoissances médécinales, & par le zele qu'il eut pour les soldats malades & blessés, auxquels il donna les plus grands soins durant la guerre de 1741, étant à la suite des armées d'Angleterre en Allemagne, jusqu'en 1745; il fut alors nommé médecin en chef des armées britanniques, place qu'il remplit près des troupes destinées à combattre le prince Edouard. C'est durant ces travaux qu'il prépara un ouvrage sur les maladies des armées, qui a été très-bien accueilli & traduit en plusieurs langues, entr'autres en françois sous ce titre : *Observations sur les Maladies des Armées dans les Camps & dans les Garnisons*, Paris 1755, 1771, 2 vol. in 12; la seconde édition est augmentée de sept *Mémoires sur les Substances Septiques & Antiseptiques*, que Pringle avoit présentés à la société royale depuis 1750 jusqu'en 1752, & qui ont été récompensés par des médailles. Il servit encore dans les armées d'Allemagne durant les trois

premieres campagnes de la guerre de 1755, & se fixa à Londres en 1758, partageant son tems entre la pratique de la médecine & la société royale, dont il étoit président depuis 1772; place qu'il quitta en 1778, chagriné d'une espece de schisme que l'usage des conducteurs électriques avoit occasionné dans cette savante compagnie. Il vit avec peine que la méthode de Francklin avoit perdu de son crédit, en conséquence de plusieurs accidens qui en avoient résulté (voyez KIRCHMAN). Ami de M. Francklin, il soutint sa cause avec chaleur, mais il résolut en même tems de préférer sa tranquillité à ces contestations. Après sa retraite, il quitta Londres pour aller finir ses jours à Edimbourg; mais la rigueur du climat le força de revenir à Londres, où il mourut le 18 janvier 1782. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui: I. *Observations sur la nature & le traitement des Fievres des hôpitaux & des prisons*, adressées à M. Méad, 1750, in-8°, en anglois. II. Une *Dissertation sur les différentes especes d'Airs*, prononcée à la société royale en 1774, & d'autres écrits, où il y a d'excellentes choses, & quelquefois des idées systématiques & hazardées: en médecine cependant il ne vouloit rien de ce genre. Il étoit ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardoit comme trop vague & trop peu avancée. Il paroissoit envisager l'empirisme, c'est-à-dire la pratique appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode. *Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné*, lui disoit un de ses confreres:— *Le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle; *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté.*

RABUTIN, (François de Bussi), lig. 10, *Henri III*, lisez *Henri II*.

RAPIN DE THOYRAS, *p.* 625, *col.* 2, *l. pénult.* *ôtez* en 1562

REIHING, (Jacques) *l.* 11, Wirtemberg, *lis* Wittemberg,

ROUSSEAU, (Jean-Jacques) *p.* 744, *col.* 1, *l.* 15, LUCAIN, *lis.* LUCIEN).

ROWIN, *p.* 746, *col.* 1, *l.* 8, depuis le déluge, *lis.* depuis les tems voisins du déluge

TOME VI.

SAXON *le Grammairien*, ainsi nommé à cause de son savoir, florissoit dans le 12e siecle, fut secretaire d'Absalon, archevêque de Lund, l'un des plus grands hommes de son tems, qui l'engagea à écrire l'histoire de Danemarck & lui fournit divers secours. Son ouvrage a paru sous le titre de *Historia Danicæ ad Canutum VI.* Cette Histoire est divisée en 16 livres. Stephanius en a donné une très-bonne édition à Sora en 1644, in-fol. avec des notes où regne une grande profusion de savoir. Stephanius publia encore à Sora en 1645, 1 vol. in-fol. de notes sur cette Histoire; *Notæ uberiores*, ouvrage peu commun & fort estimé. L'Histoire de Saxon est écrite avec élégance, mais il y a peu de critique. Torfæus a prouvé que les premiers livres ne méritent presqu'aucune croyance dans ce qui regarde la chronologie des souverains du Danemarck & les époques des principaux événemens. La premiere édition de Saxon est de Paris 1514, la seconde de Bâle 1534, & la troisieme de Francfort 1576, toutes in-fol.

SENKENBERG, (Henri Chrétien, baron de) né à Francfort-sur-le-Mein, le 19 octobre

1704, fut fait chef du conseil du Rhingrave Charles de Dauhn en 1730, professeur en droit & syndic de l'université de Goettingen en 1735, professeur en droit à Giessen en 1738. Chargé ensuite de différentes commissions honorables, il résida à Francfort en qualité de député de plusieurs princes. L'empereur François I l'honora de la charge de conseiller-aulique en 1745, le créa baron en 1751, & le députa en 1764 à Francfort, pour assister à l'élection & au couronnement de Joseph II. Il mourut à Vienne le dernier jour de mai 1768, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages dont son fils a donné le catalogue au public. On y distingue, I. *Voyage en Alsace* & pays circonvoisins. II. *Dissertatio de montibus pietatis*, Giessen 1739, in-4°. III. *De restitutione in integrum*, Giessen 1739, in-4°. IV. *Introduction à la Jurisprudence de l'Allemagne*, en latin. V. *Juris feudalis primæ lineæ ex Germanicis & Longobardicis fontibus deductæ*. VI. *Methodus Jurisprudentiæ*. On ne peut que rendre hommage à la modération, à l'équité de l'auteur lorsqu'il y parle des pontifes romains & des catholiques : on ne diroit pas que c'est le langage d'un protestant. *Oportet*, dit-il, *ordinem aliquem esse inter Christianos ; oportet esse caput quod eum regat : non alius huic regimini magis aptus quàm Christi vicarius, Beatum Petrum continuâ successione referens. Is ab omni ævo eâ fuit æquitate, ut oves suas balantes exaudiret, ut gravaminibus mederetur.* Et après avoir parlé des différends qu'il y a eu entre les papes & les empereurs, il ajoute : *Et jure affirmari poterit, ne exemplum quidem esse in omni rerum memoria, ubi pontifex processerit adversus eos, qui juribus suis intenti, ultra limites vagari in animum non induxerunt suum.* (Méthod. Jurisp. addit. IV. de Libertate Eccles. Germ. § 3).

SERVET, *p. 149, col. 2, trois lignes avant la fin*, que les philosophes, non suspects, ont faite, *lis.* que des philosophes non suspects ont faite &c.

SERVIUS-TULLIUS, lig. dern. *pecimia*, lis. *pecunia*.

SOLANDER, *p. 211, col. 1, l. 7, après 1771 ajoutez*, & mourut à Londres en 1782.

TASSIN, (René-Prosper) né à Lonlai en Normandie, dans le bailliage d'Alençon, l'an 1697, entra dans la congrégation de St-Maur en 1718, & mourut à Paris le 10 septembre 1777. Il a continué la *Nouvelle Diplomatique* de D. Toustain (*voyez* ce mot) ouvrage en 6 vol. in-4°, dont les 5 derniers sont de D. Tassin. On a encore de lui : I. *Histoire Littéraire de la Congrégation de St-Maur*, Bruxelles 1770, in-4°. On y trouve la vie & les ouvrages des auteurs que cette congrégation a produits jusqu'à nos jours. Les titres & les éditions des livres sont soigneusement marqués. On y voit une notice des ouvrages manuscrits. L'auteur n'y laisse rien à desirer du côté de l'exactitude. II. *Dissertation latine sur les Hymnographes des Grecs*, in-4°. III. *Défense des Titres & des Droits de l'Abbaye de S. Ouen*, 1734, in-4°. IV. *Notice des Manuscrits de la Bibliotheque de l'Eglise de Rouen*, 1747, in-12. V. *Lettre* au cardinal Quirini en latin, 1744, in-4°.

TROMBELLI, (Jean-Chrysostome) chanoine-régulier de S Sauveur à Bologne, parvint aux premieres charges de son ordre, s'appliqua constamment à divers genres d'étude, & mourut le 7 janvier 1784, après avoir publié : I. Les *Fables* de Phedre, en vers italiens, Venise 1735. II. Les *Cent Fables* de Faerne (*voyez* ce mot)

en vers italiens, avec quelques poésies latines, Venise 1736. III. *De Cultu Sanctorum Dissertationes X*, Bologne 1740, 6 vol. IV. *Apologie des quatre premieres Dissertations* précédentes, en latin, 1751. Kiesling, professeur de Leipsick, les avoit attaquées. V. *Vie & Culte de S. Joseph*, 1768. Il y regne peu de critique, de même que dans les *Vies de S. Joachim & de Ste Anne*, 1768; *de la Ste Vierge*, 1761, 6 vol. On estime cependant les Dissertations qui accompagnent ce dernier ouvrage : elles sont pleines d'érudition. VI. *L'Art de connoître le siecle des Manuscrits latins & italiens*, Bologne 1756, en italien. VII. Plusieurs Dissertations théologiques, &c.

VAN-EFFEN, *l.* 27, *après* roman anglois, *lisez*. On ne s'avisera jamais de prendre l'*Isle inconnue* pour une histoire véritable, comme on a pris long-tems *Robinson Crusoé*; les événemens n'y naissent que des différentes vues de l'auteur qui paroissent à découvert : il y a d'ailleurs une légere teinte de philosophisme; la religion naturelle qu'il prétend y établir, est une chimere. On trouve dès la préface un ton de morgue & d'injure contre les Espagnols, l'inquisition, les missionnaires, &c, qui n'honore pas le génie, & ne peut donner à la jeunesse que des impressions fausses.

N. B. BRASAVOLA, *t.* 2; *p.* 522, *lig.* 16, *lis.* médecin des papes Clément VII, Paul III & Jules III;





Extrait du *Journal Historique & Littéraire*, 15 février 1784, pag. 263.

Lettre à l'Auteur du Journal.

J'Ai vu, Monsieur, la réponse que vous avez faite à D. Chaudon & à sa société de lexicographes. Comme ces Messieurs se piquent d'équité, je ne doute pas qu'ils n'acquiescent à vos raisons. Ils vous sauront peut-être même gré de n'avoir pas cité contre eux le témoignage d'un de leurs compatriotes, homme d'esprit, bon & éloquent critique. J'entends l'auteur des *Trois Siecles de la Littérature Françoise* (édition de 1774). A l'article DALIBRAY il assure que l'ouvrage de D. Chaudon est *plein d'erreurs, de fautes & de confusion.* A celui de GIBERT (Balthasar) il est dit que *les auteurs ont copié aveuglément les journaux.* Et à l'article LADVOCAT : « Son *Dictionnaire Historique* portatif, conservera toujours sa supériorité sur tous les ouvrages de ce genre qui l'ont précédé, & sur ceux même qu'on a publiés depuis. Il est moins complet que le *Nouveau Dictionnaire* en six volumes ; mais on y trouve aussi moins d'inexactitudes, moins d'erreurs, moins de fausses citations, moins de faux jugemens, moins de fautes de style & de typographie. — Les auteurs de ce dernier Dictionnaire ont eu d'autant plus de tort de s'élever contre celui de M. l'abbé Ladvocat, qu'ils sont tombés avec plus d'excès dans les fautes qu'ils lui ont reprochées, & qu'ils en ont commis une infinité d'autres beaucoup plus répréhensibles. Ajoutons qu'ils ont souvent copié l'auteur qu'ils se sont efforcés de déprimer, & quand ils ne l'ont pas copié, ce n'a été que pour s'égarer, ou montrer une partialité puisée dans le *Dictionnaire Historique, Littéraire & Critique*, qu'ils ont également décrié (*). Etre tout à la

(*) Qu'il me soit permis de m'associer aux gens que ces Messieurs ont copiés & décriés. Un seul cahier de la nouvelle édition m'ayant

» fois plagiaires & détracteurs des écrivains qu'on met
» à contribution, c'est manquer à la reconnoissance &
» à l'*honnêteté;* mais c'est suivre une méthode assez or-
» dinaire à plusieurs gens-de-lettres. »

Quelque jugement que D. Chaudon porte de cet auteur, il ne pourra pas objecter que c'est un allemand. C'est un bon compatriote de sa révérence, qui certainement n'a pas suivi dans ce jugement l'impression de l'esprit national. Je suis, &c.

Cologne, le 20 janvier 1784. L'abbé Jacob.

Extrait du *Journal Historique & Littéraire*, 1 avril 1784.

Lettre de l'Auteur de ce Journal à celui du Journal de Littérature, des Sciences & des Arts.

JE n'ai su que penser, Monsieur, quand on m'a dit que vous répétiez tout bonnement la diatribe insérée par dom Chaudon dans le *Prospectus* du *Dictionnaire Historique* de Caen. D'abord j'ai refusé de croire à un rapport qui s'accordoit très-peu avec la générosité d'un homme qui rédige un journal pour le soulagement des pauvres; mais ayant vu votre n°. 26 1783, pag. 84, mes yeux ont guéri mon incrédulité.

Il peut se faire que vous n'ayez pas lu la réponse que j'avois faite au révérend Pere, tant dans le Journal du 1 octobre 1783, qu'à la tête du 5e tome du *Dictionnaire*; mais vous n'ignoriez pas qu'elle existoit. Les *af-*

---

passé sous les yeux chez le libraire qui en relioit un exemplaire, j'y ai vu l'article CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE docilement transcrit, même avec la faute *Marie-Eléonore* pour *Marie-Anne*, dont j'aurai soin d'avertir dans l'*Errata*, comme ils feront sans doute plus tard à mon exemple. — Dans l'énumération des qualités de ce prince, les Chaudonistes, en copiant le reste, ont retranché *un amour sincere de la religion.* Affectation bien digne vraiment d'une société dont le chef se trouve être un religieux.

ches & annonces qui s'impriment dans votre capitale (*), & la gazette de Cologne & d'autres feuilles périodiques vous en avoient instruit. Et n'en eussiez-vous eu aucune connoissance, il étoit contre toute équité d'adopter sans examen, & sans vous assurer que je n'avois nulle défense à alléguer les délations de mon adversaire.

En parlant d'un auteur berlinois qui a aussi un peu réformé D. Chaudon, vous dites sur la parole du révérend Pere, que c'est un homme *beaucoup plus honnête & plus instruit que moi.* Je n'ai aucune peine de croire les autres *plus instruits* que moi; mais il est raisonnable d'avoir un motif de le croire. Le connoissez-vous, Monsieur, cet homme de Berlin, savez-vous son nom, avez-vous lu quelques-uns de ses ouvrages, êtes-vous informé du mérite de son *Dictionnaire* dont il n'a point encore paru une seule page? Oh! non; je suis bien sûr que vous ne savez rien de tout cela, votre garant n'en sait vraisemblablement pas davantage.... Vous conviendrez que ce sont là des jugemens de caprice qui n'honorent point un critique, & qu'au lieu de prononcer entre moi & le lexicographe de Berlin, vous deviez conclure précisément que mon ouvrage inquiétoit un peu le studieux cénobite, & qu'il étoit parfaitement tranquille sur celui de Berlin.

Quant à l'*honnêteté* dont tout l'avantage est aussi du côté de l'auteur prussien; vous jugerez si en lui cédant très-humblement cette prérogative, je ne puis pas au moins la révendiquer sur D. Chaudon & ses associés. Je joins ici le catalogue des jolies choses qu'ils m'ont adressées avec le degré de vérité & d'*honnêteté* que j'ai cru

---

(*) » Il y a quelque tems, dit l'auteur de cette feuille, qu'on » a répandu dans le public le *Prospectus* d'une 5e édition du *Diction*» *naire Historique*, laquelle vient de paroître en 8 vol. in-8°, à » Caen, chez le Roy, imprimeur, & se trouve à Paris, chez tous » les libraires. Ce *Prospectus* est rempli de plaintes contre M. l'abbé » de Feller, qui a donné en Allemagne une édition de cet ouvrage » considérablement réformé & assorti à des principes différens. Cet » auteur y a répondu par une apologie qu'on voit à la tête du » cinquieme volume de l'édition d'Ausbourg, & dans le *Journal* » *Historique & Littéraire de Luxembourg*, du 1 octobre 1783. C'est » au public à juger à quel point ces plaintes & les réponses sont fon» dées ». *Aff. & Ann.* 1783, n°. 49.

y reconnoître. Vous apprécierez un peu mieux les choses en remplissant le très-essenciel devoir de quiconque entreprend de prononcer des sentences : *Audiatur & altera pars.*

Si c'est une chose si mal *honnête*, de réformer un ouvrage que son principal rédacteur est convenu lui-même avoir grand besoin de réforme, de faire un triage que lui-même se *propose de faire un jour* ; comment appellera-t-on ces satyres interminables contre des gens qu'on ne cesse de copier & de piller, sans d'autre moyen de couvrir ce plagiat que de leur dire des injures (*) ?

Je me suis fait dans le tems un vrai plaisir d'annoncer votre Journal, de le faire connoître à mes compatriotes, & de contribuer à une circulation où les pauvres étoient intéressés (*15 juin 1778*, *pag. 312*). Sans rien changer à la disposition où je me trouvois pour lors, je ne puis m'empêcher d'observer que le premier & le plus essenciel de tous les fruits de la charité est de ne pas calomnier son prochain.

J'ai l'honneur d'être, &c.

F. X. de F.

En me plaignant de la sortie tout à fait brusque que ce Monsieur fait contre moi, j'applaudis volontiers à sa remarque sur l'omission d'un grand nombre d'articles dans le Dictionnaire du Bénédictin. « Parmi une foule de qua» lités brillantes & aimables qui distinguent notre na» tion, nous ne pouvons pas trop compter la modestie.
» Il semble que tout ce qui existe dans l'univers, & sur» tout dans l'univers savant, ne puisse exister que par » nous & pour nous ; on diroit que l'Être-Suprême nous » a chargés de dispenser les brevets d'immortalité à tous » les savans, à tous les artistes, à tous les gens-de-lettres, » &, par un contraste singulier, nous prétendons punir les » autres de notre propre ignorance. Quoi ! parce qu'un

(*) J'ai fait voir que les auteurs pillés par ces Messieurs (moi compris) étoient précisément ceux qu'ils affectoient de mépriser.

» homme aura écrit dans une langue que nous ne compre» nons point, cet homme ne peut mériter de réputation! » parce que la nation qui confine à l'Allemagne, à la » Suiffe & à l'Efpagne, n'a point connu un véritable » favant, un homme de lettres eftimable, il faut que ce » favant & cet homme de lettres foient exclus d'un Dic» tionnaire qui eft fait pour toutes les nations de l'Eu» rope! Si les auteurs du Dictionnaire Hiftorique font fi » difficiles, pourquoi ont-ils parlé d'une multitude de fa» vans hollandois & italiens qui méritoient bien plus de » refter dans l'oubli?... Nos auteurs auroient bien » mieux fait d'avouer que cette partie de leur Diction» naire eft incomplette, qu'ils n'ont pas eu des fecours » fuffifans pour la remplir, ou qu'ils n'ont pas été à » même de les confulter. C'eft ce que je fuis tenté de » croire en voyant l'inexactitude avec laquelle ils ont » écrit la plupart des noms étrangers qu'ils ont admis. » Ils ne manquent jamais de donner en latin le nom de » plufieurs favans qui ne s'appelloient en *us* que dans leurs » livres » (*).

Comme il n'y a point aujourd'hui de plus grand délit dans le royaume des lettres que de n'être pas de l'avis de ceux qui écrivent; qu'une critique eft une *injure*, une *infulte*, au jugement de D. Chaudon, & qu'enfin pour fe mettre à l'abri de la colere des auteurs, on prend le lâche parti de tout louer; je crois fervir les amis du vrai, en tranfcrivant les réflexions fuivantes, qu'un des plus judicieux compatriotes du lexicographe vient de mettre au jour. » Il n'eft pas jufqu'aux favans & aux » gens-de-lettres qui n'aient voulu établir entr'eux cette

---

(*) Cet exemple de corruption de noms eft affez mal choifi. Il eft vrai que les François défigurent étrangement les noms étrangers, mais ce n'eft pas en les terminant en *us*. Si les auteurs qui *s'appelloient en us dans leurs livres*, font particuliérement connus par *leurs livres*, il eft naturel qu'on les nomme, comme ils fe nomment eux-mêmes. Le contraire feroit même ridicule. Grotius, Bonfrerius, Menochius, &c, feroient méconnoiffables fi on en retranchoit la terminaifon; & dans d'autres cas elle eft pour le moins indifférente. Par exemple, on dira *Linnæus* auffi-bien que Linné n'en déplaife à M. N.

» paix intéressée, pour cacher au public leurs fautes,
» leur foiblesse & leurs erreurs, & qui ne soient ligués
» pour décrier la critique, cette sentinelle vigilante &
» courageuse du temple des arts, dont les avertissemens
» utiles obligent les écrivains de veiller sur eux-mêmes,
» déconcertent les faux talens, aiguillonnent la paresse,
» défendent la raison, la morale, le goût, la vérité; dé-
» masquent la charlatanerie, encouragent le mérite mo-
» deste & opprimé, aident souvent aux lecteurs à épu-
» rer leurs jugemens, à rectifier leur opinion facile à
» surprendre & prompte à s'égarer ». — « Les luttes litté-
» raires sont aussi utiles pour fortifier & redresser les
» esprits, que celles de la gymnastique pour entretenir
» la vigueur & la souplesse du corps. Ce n'étoit point
» par inimitié que les anciens s'exerçoient entr'eux aux
» combats du ceste & du pugilat, & que nos preux
» François entroient l'un contre l'autre au champ clos:
» ce n'est point par haine qu'un avocat prend la dé-
» fense d'une cause qu'il croit bonne, contre son con-
» frere, qui doit en conscience croire la sienne tout
» aussi juste : ce n'est point par envie que d'honnêtes
» gens, dans la société, soutiennent avec feu, avec
» esprit, des opinions contraires, & ne s'épargnent
» pas souvent des railleries vives & piquantes. Pour-
» quoi vouloir bannir cette liberté de la république des
» lettres ? Pourquoi imputer à l'envie, à la haine, le
» zele que tout homme sensé doit faire éclater contre
» l'erreur ? Si un amour-propre mal entendu vous fait
» hasarder des opinions bizarres, extravagantes, &
» quelquefois dangereuses, ai-je besoin, pour les com-
» battre, que d'être inspiré par un amour-propre mieux
» entendu ? Faut-il être votre ennemi pour être l'ami
» de la vérité ? Peut-on haïr celui qu'on voudroit ra-
» mener à la raison ? Peut-on être envieux d'un ora-
» teur obscur & ampoulé, d'un poëte ennuyeux ou
» ridicule, d'un philosophe en délire, d'un raisonneur
» qui déraisonne, d'un écrivain qui ne sait pas écrire ?
» Est-on même envieux d'un homme à talens dont on
» releve les défauts, qu'on voudroit voir plus parfait,
» & qu'on aide à le devenir ? Nos littérateurs crai-
» gnent la critique, mais les lettres en ont besoin;

» c'est le principe réprimant, nécessaire dans toutes les » constitutions humaines ; elle est le gage de la liberté » de penser. Nos auteurs, qui desireroient de l'exterminer pour se mettre à leur aise, ne savent pas qu'en » s'ôtant ce frein salutaire, ils s'attireroient bientôt par » leur licence un joug plus rigoureux de la part de » l'administration, & ce qu'il y a de pis pour eux, une » indifférence générale & le mépris de la nation. La » critique seule peut ranimer de tems en tems la curiosité publique, & jeter encore un peu d'intérêt sur la » sécheresse, la langueur & l'infirmité de notre littérature. Je dis plus : la renaissance des talens ne peut s'opérer que par une révolution qui remettra en vigueur » les vrais principes du goût, & l'imitation des bons » modeles. Or, c'est de la critique seule, éclairée & » constante, qu'on doit espérer cette révolution. Quand » la critique se taira, il en sera de la république des » lettres comme de celle des Romains, qui se précipita » vers sa ruine, du moment que la voix des harangueurs » fut étouffée, & l'inflexibilité des censeurs brisée par » la tyrannie » (*Journal de* Monsieur, *frere du roi*, 1783, nº. 32).

Extrait du *Journal Historique & Littéraire*, 15 avril 1784.

JE ne puis qu'être édifié de la modération & de la prudence avec laquelle D. Chaudon paroît acquiescer à la réponse que j'ai faite à ses plaintes dans le nº. du 1 octobre 1783 ; mais il n'en est pas de même du *scélérat obscur* (*), qui prenant tout-à-coup parti dans une controverse oubliée ou du moins terminée par le silence des

(*) Dénomination donnée au fanatique auteur des *Nouvelles Ecclésiastiques* par d'Alembert, & adoptée par les Jésuites, par les Jansénistes, & par ceux qui se moquent des uns & des autres. Voyez, touchant cet écrivain, le Journal du 15 septembre 1781, p. 104. Je pense qu'on y trouvera de quoi se prémunir contre ses mensonges passés, présens & à venir. On peut voir aussi les art. DUGUET, PETITPIED & sur-tout ROCHE (Jacques) dans le *Dict. Hist.*

contendans, a enrichi sa feuille d'une multitude de jolies choses, servilement adoptées sur la parole d'un correspondant de Liege, jadis guéri surnaturellement par l'intercession du bienheureux Pâris. Je n'aurois point parlé d'une gazette qu'on ne peut citer sans se déshonorer, si ce correspondant n'avoit réimprimé sa diatribe avec la précaution de ne point indiquer l'ouvrage où elle avoit paru d'abord. Pour le mettre à son aise, & lui procurer quelques lecteurs honnêtes, je m'offre à l'imprimer en entier dans ce Journal, sans d'autre commentaire que quelques petites notes, dont la plus longue ne sera pas de trois lignes; & cela à une seule condition, qui est d'y mettre son nom. Comme je combats à découvert, il est naturel que mon adversaire ne soit pas masqué. La vérité est si belle, si digne de nos hommages, qu'il est honteux de n'oser se montrer quand on la défend. D'ailleurs que risque, contre un auteur sans titre & sans crédit, un homme qui (à ce que l'on assure) a l'un & l'autre? En attendant qu'il se décide sur le refus ou l'acceptation de cette offre, il me suffira de dire que dans ce recueil d'injures il n'y en a pas une qui ne soit renforcée par une dose de calomnie, plus ou moins forte, plus ou moins sensible (*); que dans l'édition de Liege, les *zélés de la petite Eglise*, les miraculés de S. Médard, ont été obligés d'effacer à la plume les faussetés les plus notoires; que c'est une audace aussi absurde que stupide de faire passer pour un imbécille, pour un homme auquel on commande ses opinions, un des plus grands princes d'Allemagne, dont j'ai en mains des lettres récentes qui déposent contre cette imposture. Et quant à l'auguste chef de l'empire, dont le nom se trouve aussi mêlé, avec autant de gaucherie que d'indécence, parmi les sottises de ce libelle; j'engage ma parole que du moment que le *scélérat obscur* ou son correspondant oseront se présenter devant lui, j'y serai incessamment pour les aider à débrouiller leur barbouillage. En attendant je leur souhaite le courage de laisser au moins prononcer leur nom en sa présence.

Si à la fin de ce long & pénible ouvrage quelque chose

(*) La seule observation raisonnable, mais qui ne devroit pas être une matiere d'injure, c'est qu'à l'article *Montgaillard* (Pierre) j'ai nommé une bulle pour une autre (dont l'objet est le même), comme on le verra dans l'*Errata*.

femble m'avertir de fon fuccès, c'eft la fureur avec laquelle il eft attaqué par des gens de plus d'une faction, qui n'ofent ni fe nommer, ni fe montrer, qui n'ont d'autres armes que l'obfcurité & le menfonge. Il n'y a qu'un bien folide qui puiffe irriter à ce point des efprits finiftres; il n'y a qu'un coup de lumiere qui puiffe agiter de la forte les oifeaux de nuit.

Extrait du *Journal du 1 août 1784*, p. 495.

LEs foufcripteurs du *Dictionnaire Hiftorique*, peuvent actuellement faire retirer le fixieme & dernier volume, dont l'impreffion n'a été retardée que par l'attention toute particuliere que j'ai donnée au Supplément & à l'*Errata*, pour empêcher que ceux qui auroient cette premiere édition ne fuffent dans le cas d'acquérir la feconde.

Parvenu à la fin d'une tâche où j'ai rencontré plus d'un genre de contradiction, il ne me refte rien à defirer que la fatisfaction des gens de bien, des amis des bons principes, des hommes qui, fuivant l'expreffion du fage, fixent leurs pas fur les bornes antiques (*) & féparent le vrai du faux, qui dans la fubverfion générale des notions humaines, reftent fortement attachés à ces maximes éternelles, indépendantes de la mobilité du tems & des révolutions quelconques, les feules propres à diriger le lecteur dans l'appréciation des faits, à déterminer dans les tableaux de l'hiftoire le mérite moral, l'influence philofophique ou politique, d'une maniere invariable.

Pour les autres, qui hélas! font aujourd'hui le très-grand nombre, je fuis bien éloigné d'ambitionner leur fuffrage; fi un feul d'entr'eux approuvoit mon travail, j'aurois manqué mon but. Je dois même defirer que jamais cet ouvrage ne tombe fous leurs regards. Quel étonnement ne cauferoit-il pas à ces Savans modernes, qui n'ont appris l'hiftoire que dans les petites brochures du tems, & dans ces compilations amphigouriques où des plagiats divers ne

(*) *Ne tranfgrediaris terminos antiquos*; Prov. 22.

sont unis que par quelque maxime favorite du jour, & où les événemens, au lieu d'instruire & d'éclairer, deviennent sous la main d'une philosophie dénaturante, des instrumens de séduction & d'erreur !

On dira que renonçant ainsi de plein gré au suffrage des beaux esprits, des hommes de mode & de vogue, je donne à mon ouvrage un air suranné, & qu'il essuyera nécessairement le reproche, aujourd'hui si commun & si flétrissant, *de n'être pas de ce siecle.* Quoique je ne convienne pas de cette flétrissure, j'essuie volontiers le reproche en lui-même. Il entre même, comme je l'ai dit, dans mon intention & dans mes vues. Je me contenterai de transcrire à ce sujet ce qu'un écrivain très-sensé opposoit au même reproche; sans néanmoins supposer (j'en suis bien sincérement éloigné) à ma personne ou à mon travail aucun rapport avec les hommes illustres qu'il cite. » *Soyez de* » *votre siecle*, ne cesse-t-on de dire à ceux dont le goût & » les sentimens sont contraires aux opinions à la mode. » Vous avisez-vous de défendre dans vos écrits les loix, » les mœurs, la religion, toutes les saines maximes en un » mot sur lesquelles se sont formés les grands hommes » en tout genre; on ne vous dira point précisément: » *Soyez sans loix, sans mœurs, sans religion*; mais on » se moquera de votre zele; on vous traitera de visionnaire & d'insensé, & l'on vous répétera ce refrain: » *Soyez de votre siecle.* Sans doute notre siecle est merveilleux, & ceux qui parlent ainsi, font sur-tout beaucoup » d'honneur à leur siecle! mais ils en diroient autant aux » Sully, aux Turenne, aux Bossuet, si une destinée fatale » les faisoit renaître parmi nous. Ils diroient à Pascal, » *écrivez comme l'abbé Raynal*; à Corneille, *faites des* » *tragédies comme La Harpe & Lemierre*; à Moliere, » *faites des Drames ou des Calembours*; à Fénelon, » *travaillez pour l'Encyclopédie*; à Despréaux, *taisez-* » *vous*; à tous enfin, *soyez de votre siecle* » (Journ. de M. nº. 35, 1783, p. 289).

Quant au *Scélérat obscur*, je m'attens bien que les accès de son fanatisme redoubleront par l'inutilité de ses efforts; mais comme tout écrivain honnête a droit d'ignorer son existence, & à plus forte raison le degré de sa rage actuelle, j'ai bien envie de profiter de ce droit, & de fermer

les yeux au spectacle de ses convulsions. J. J. Rousseau dit d'une critique de ses ouvrages : *Je l'ai parcourue, je l'ai jetée par terre, & j'ai craché dessus pour toute réponse.* Mais à l'égard *de la Gazette Ecclésiastique*, on ne peut pas même dire qu'*on l'a parcourue.* Tout ce qu'on peut faire, c'est de *la jeter & de cracher dessus.* Ses plus zélés promoteurs n'osent avouer qu'ils la reçoivent ou qu'ils la lisent ; j'en ai fait une épreuve remarquable dans une occasion (*).

Tous les motifs de gratitude & d'honnêteté demandent que je reconnoisse ici solemnellement les services que des gens actifs, instruits & complaisans m'ont rendu dans la rédaction de cette longue, seche, ennuyante & pénible nomenclature. Parmi ces hommes officieux je dois distinguer M. l'abbé D. S. qui a partagé avec moi de la maniere la plus amicale & la plus constante, tous les dégoûts de cette entreprise. Recherches historiques, discussions littéraires, vérifications chronologiques, rien ne l'a rebuté ; pas même la désespérante correction des épreuves que M. Godeau appelloit l'*enfer des auteurs*, & qui dans un ouvrage de cette nature, redoubloit de tourmens. Les nouveaux articles sur-tout ont fixé son attention, & je lui suis particuliérement redevable du degré de perfection qu'on reconnoîtra j'espere dans ce *Dictionnaire* relativement à cette partie.

Il ne faut cependant pas s'attendre d'y voir les noms de cette multitude d'écrivailleurs qui se croient illustrés par un drame, un petit roman, une mauvaise compilation historique, un rechauffé philosophique, &c. Dans ce tems d'une malheureuse fécondité de livres mauvais ou frivoles, où tout le monde écrit, où le titre d'auteur en devient un pour celui qui ne peut s'en donner d'autre, ce seroit un étrange travail que la rédaction d'un tel recueil, qui d'ailleurs par sa masse, par un mêlange ridicule & odieux, obscurciroit plutôt qu'il ne serviroit à conserver les notions historiques. On trouvera à la vérité dans ce *Dictionnaire* des

(*) Voyez le J. du 1 fév. 1781, p. 186. En conséquence d'une si pressante invitation faite dans une ville où cette feuille a de grands partisans, qui n'auroit cru qu'au moins sous le voile de l'*incognito*, on me communiqueroit l'article demandé ? La honte d'avoir cette feuille a soldé contre mes instances ses plus dévots lecteurs.

noms de quelques écrivains qui n'ont rien laissé de bien remarquable ; mais ils ont vécu dans un tems où leurs ouvrages ont fait sensation, où les auteurs étoient rares, occupoient l'attention du public, & acquéroient par-là quelque droit aux regards de la postérité. Leurs noms se trouvant d'ailleurs dans la plupart des biographies, paroissoient jouir d'une espece de possession, dont il est moins naturel de les débouter que de ne pas la leur laisser prendre. Enfin, leur petit nombre ne tiroit point à conséquence à l'égard de leurs contemporains ; nos prudens aïeux n'ayant eu garde de vouloir tous faire des livres : ils savoient trop bien que c'étoit un moyen sûr de couvrir la terre de folies & d'erreurs :

On croyoit aux vertus, aux loix, à la patrie,
A l'amitié, qui seule embellit notre vie,
Et l'on n'écrivoit pas sans raison, sans propos,
Pour faire un peu de bruit pour subjuguer des sots.
On ne parcouroit point chaque art, chaque science,
Pour en savoir les mots, & jouer l'importance.
Nos ancêtres n'étoient ni savans ni subtils ;
L'esprit borné, mais sain, peut-être ignoroient-ils
Ce mot d'*humanité* dont l'abus nous impose ;
On se passoit du terme, & on avoit la chose ;
Les sottises pour eux avoient bien moins d'appas,
Et si l'on en faisoit, on n'en imprimoit pas.

Retour de Paris, Coméd. de M. de Borde.

Fin du sixieme & dernier Volume.





